THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

881
L5.Yv

Vahlen Library
1913

CLASSICS

CLASSICS 479A

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

OCT 18 1965
NOV 16 1966

OCT 17 1970
MAR 31 1978

DEC 15 1991

DEC 28 2007

L161—O-1096

74209

GEBUNDEN
G. KAUTT
WIEN STADT

G. RAUTER
NEW STREET

ΚΡΙΤΙΚΑ ΕΠΙΤΗΔΕΥΜΑΤΑ

ΥΠΕΡ

ΤΟΥ ΠΕΡΙ ΥΨΟΥΣ

ΚΑΙ

ΤΩΝ ΤΟΥ ΛΟΓΓΙΝΟΥ

Cet ouvrage a été tiré à trois cents exemplaires numérotés.

96c 87
3

Genève. — Imprimerie de F. Ramboz et Cie.

ÉTUDES CRITIQUES

SUR LE

TRAITÉ DU SUBLIME

ET SUR LES

ÉCRITS DE LONGIN,

COMPRENANT :

I. Des Recherches sur le véritable auteur du Traité du Sublime ;
II. Une Traduction nouvelle de ce Traité avec le texte en regard, des variantes et des notes critiques ;
III. Les Fragments authentiques de Longin recueillis, mis en ordre, corrigés et traduits la plupart en français pour la première fois ;
IV. Les Documents et Témoignages des anciens sur la vie et les écrits de Longin ;
V. Une Table comparative du Vocabulaire des deux auteurs ;

PAR

LOUIS VAUCHER,

PROFESSEUR HONORAIRE DE LITTÉRATURE CLASSIQUE A L'ACADÉMIE DE GENÈVE,
ANCIEN PRINCIPAL ET BIBLIOTHÉCAIRE.

GENÈVE,
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PARIS.
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10,

1854

881
L5. Yv

AVANT-PROPOS.

J'ai exposé, dans les introductions mises en tête de chacune des parties de cet ouvrage, le but que je me suis proposé, la marche que j'ai suivie et les secours que j'ai eus à ma disposition; il me reste à rappeler quelques circonstances qui en ont précédé ou accompagné la publication.

Avant de mettre sous presse, j'ai communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres le résultat de mes recherches, et la note que j'avais rédigée dans ce but a été insérée dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève, dans le *Journal de l'Instruction publique* et dans celui de l'*Institut* (Mars 1852). Il ne m'a été adressé aucune objection, aucune observation, ni sur les détails, ni sur l'ensemble de son contenu, et je ne sache pas que mes assertions aient été l'objet d'aucune critique ni même d'aucune mention dans les journaux littéraires étrangers. Cependant mes honorables correspondants, entre autres le savant M. Jos.-Victor Le Clerc, qui a bien voulu se charger de présenter ma note à l'Académie, m'ont fait connaître que les juges compétents, sans repousser mes idées et mes conjectures, attendaient pour les admettre ou les déclarer non fondées, que j'en eusse publié les motifs et les preuves.

Mais si la publication de ma note n'a pas appelé, comme je l'espérais, l'attention des experts sur la solution que j'ai proposée, elle m'a du moins procuré le précieux avantage de connaître à temps des écrits spéciaux qui m'étaient restés inconnus. M. le professeur Baiter, de Zurich, m'a communiqué, avec autant d'empressement que d'obligeance, la dissertation de M. Buchenau, *De scriptore libri* περὶ ὕψους, Marbourg, 1849, la note de M. Spengel sur le passage de la Genèse,

267491

et le premier volume des *Rhetores græci* que ce savant critique a publié récemment. C'est aussi à M. Baiter que je dois d'avoir pu consulter les *Opera Plotini* de Creuzer, le Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon, édition de M. C.-E.-Chr. Schneider, Breslau, 1847, et plusieurs autres livres qui me manquaient. MM. les professeurs Roget, Adert, de Sinner, Rickly, Hisely, m'ont rendu des services analogues. M. Am. Roget fils a relevé pour moi les variantes de quelques chapitres du manuscrit de Florence, et M. Adert, qui a bien voulu prendre la peine de relire les épreuves, m'a éclairé de ses précieux avis. Je les prie de recevoir ici l'expression de ma reconnaissance.

La forme que j'ai adoptée pour cette édition m'a paru propre à faire mieux saisir les comparaisons et les rapprochements sur lesquels j'appelle l'attention des lecteurs; mais elle en a rendu l'impression longue et difficile. J'ai profité de ce délai pour corriger et revoir avec soin mon travail, et j'ai cherché à compenser ainsi les avantages que mon éloignement des grandes bibliothèques et des principaux centres d'instruction ne me permettait pas de lui assurer. Au reste, je ne présente au public lettré que de simples études, pour lesquelles je réclame toute son indulgence.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

RECHERCHES sur le véritable auteur du Traité du Sublime. — Plan de ces recherches. 1

PREMIÈRE PARTIE. — Etudes sur la vie et les écrits de Longin.

Chap. Ier. § 1. Vie de Longin. 4

§ 2. Carrière philosophique de Longin. 6

Chap. II. Carrière littéraire de Longin.

§ 1. État des Lettres au troisième siècle. 13

§ 2. Carrière littéraire de Longin. 24

DEUXIÈME PARTIE. — Examen de l'authenticité du Traité du Sublime.

Chap. Ier. Opinions des Critiques à cet égard. 43

Chap. II. Discussion des preuves et des témoignages allégués en faveur de Longin. 60

Chap. III. Étude comparative du Traité du Sublime et des Fragments de Longin. 68

TROISIÈME PARTIE. — Recherche de l'auteur du Traité du Sublime.

Chap. Ier. Examen des données que fournit le Traité du Sublime pour déterminer l'époque de sa composition. 80

Chap. II. Revue des rhéteurs qui ont vécu à l'époque où le Traité du Sublime a dû être composé. 90

Chap. III. Étude comparative du Traité du Sublime et des écrits de Plutarque. 96

TRAITÉ DU SUBLIME. Traduction nouvelle, avec le texte en regard et des notes critiques. 121

Introduction. 125

Chap. Ier. 140

FRAGMENTS DE LONGIN, traduits en français, avec le texte en regard et des notes critiques. 253

Introduction. 257

Fragments philosophiques. 260

Pages.
Fragments littéraires. 291
Manuel de Rhétorique de Longin. 312
Essai d'un anonyme sur la Mémoire. 342
Fragment d'un Traité de Rhétorique, sur les lieux communs relatifs à la fin qu'on se propose. 354
Abrégé du Manuel de Rhétorique de Longin. 356
Notes et règles extraites de diverses rhétoriques, entre autres de celle de Longin. 364
DOCUMENTS et témoignages sur la vie et les écrits de Longin. . . . 370
TABLE COMPARATIVE des mots contenus dans le Traité du Sublime et de ceux qui se trouvent dans les Fragments de Longin. . . 379
Avertissement sur cette table. 381
Additions et corrections. 443

RECHERCHES

SUR LE

VÉRITABLE AUTEUR DU TRAITÉ DU SUBLIME.

PLAN DE CES RECHERCHES.

Quand on considère les témoignages que Porphyre, Eunape, Suidas, Photius, rendent au mérite et à la célébrité de Longin, le rang qu'il a occupé comme philosophe et comme critique parmi ses contemporains, la fin glorieuse par laquelle il a terminé une vie consacrée à la culture des lettres et de la philosophie, on est surpris de ne pas trouver sa biographie au nombre de celles que Philostrate et Eunape ont consacrées à quelques-uns des sophistes et des philosophes qui vécurent de son temps. Des critiques modernes ont cherché à combler cette lacune, en recueillant et en combinant les divers passages des auteurs anciens relatifs à Longin[1]; le savant Ruhnken, en particulier, a reconstruit pour ainsi dire cette biographie, en rassemblant avec une profonde érudition et en rapprochant avec une sagacité peu commune, les plus légers vestiges d'une carrière si bien remplie[2]. Cependant le peu de faveur dont jouissaient alors les philosophes néo-platoniciens, l'opinion généralement admise de l'authenticité du Traité du Sublime,

(1) Fabricius, Harles, etc.

(2) Dissertatio de vita et scriptis Longini, quam, præside Davide Ruhnkenio a. d. XXIII octobris MDCCLXXVI in academia Lugduno Batava defendet Petrus Johannes Schardam. On sait par le témoignage de Wyttembach (Vit. Ruhnken. p. 177) que cette Dissertation est bien l'œuvre du grand critique hollandais.

enfin la nature de ce Traité et sa supériorité sur toutes les productions qu'on peut avec quelque certitude attribuer à Longin, ont introduit dans l'exposé des doctrines et dans l'appréciation du mérite de cet auteur, des erreurs assez graves qu'il importe de relever et de détruire, parce qu'elles altèrent sensiblement le caractère de l'histoire littéraire de cette époque, et qu'elles supposent l'existence d'un phénomène dont il n'est guère possible d'admettre la réalité ni d'assigner la cause, pour peu qu'on se soit fait une idée juste de la littérature grecque du troisième siècle. Il ne semblera donc ni superflu, ni présomptueux d'étudier de nouveau la vie et les écrits de Longin, de chercher à fixer l'opinion qu'on doit se faire de l'influence qu'il exerça sur ses contemporains, et de rappeler ses vrais titres à l'estime de la postérité.

Je me propose de recueillir tout ce que nous savons sur ce personnage, soit par ses propres ouvrages ou par les fragments qui nous en sont parvenus, soit par les témoignages des auteurs anciens grecs et latins. J'essaierai de fixer exactement, ou du moins dans des limites probables, la durée de son existence, et de constater les principales circonstances de sa vie. Je m'occuperai ensuite de sa double carrière comme philosophe et comme critique; je chercherai à assigner sa place parmi ses plus illustres contemporains sous ce double point de vue, et, pour cet effet, j'exposerai d'abord la vie philosophique du troisième siècle, les sectes qui partageaient les philosophes, les sujets dont ils s'occupaient, les discussions auxquelles Longin a pris part, et j'appuierai ces recherches des jugements portés sur lui par ses adversaires ou ses partisans; enfin, au moyen des fragments philosophiques qui nous ont été conservés, je chercherai à établir quelle fut sa doctrine et en quoi elle différait de celles de ses contemporains.

Je suivrai une marche analogue pour ce qui concerne la carrière littéraire de Longin; j'indiquerai quels furent les rhéteurs, les sophistes, les grammairiens qui vécurent de son temps; je rapporterai les témoignages que nous ont transmis les anciens sur sa renommée littéraire; enfin je recueillerai les fragments authentiques qui nous sont parvenus de ses ouvrages de rhétorique, de métrique, de critique, de lexicographie, etc., et j'en déduirai le jugement que l'on doit porter

sur la nature de son talent, sur la direction qu'il imprima à ses études et à son enseignement, sur son style et sur son savoir.

J'examinerai ensuite sur quoi sont fondés les titres de Longin à être considéré comme l'auteur du Traité περὶ ὕψους, et après en avoir montré la faiblesse ou la nullité, je chercherai à déterminer, au moyen des faits littéraires que contient cet écrit, et des preuves négatives, c'est-à-dire des caractères qui ne sauraient convenir à une époque différente, à quelle époque il a été composé, et à qui on pourrait l'attribuer. Ces recherches seront appuyées sur la traduction des fragments authentiques de Longin et sur celle du Traité du Sublime.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTUDES SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE LONGIN.

CHAPITRE PREMIER.

VIE DE LONGIN. — CARRIÈRE PHILOSOPHIQUE.

---

§ Ier. *Vie de Longin.*

Nous ne possédons aucun témoignage direct qui nous apprenne l'année et le lieu de la naissance de Longin; nous ignorons aussi qui était son père et quelles furent les causes qui influèrent sur les principales circonstances de sa vie. Voici les faits que l'on peut admettre comme certains, d'après son propre témoignage et celui de Porphyre, son disciple et son ami.

Longin nous apprend lui-même qu'il fit avec ses parents plusieurs voyages dans sa première jeunesse, et qu'il en profita pour entendre un grand nombre de philosophes et se lier avec quelques-uns d'entre eux(1). Plus tard, établi à Tyr, il écrit à Porphyre, alors en Sicile, de venir le joindre et de lui apporter ou de lui envoyer quelques traités de Plotin, dont il recueillait et étudiait alors les ouvrages(2).

Porphyre, qui nous a conservé dans sa Vie de Plotin les documents que nous venons de citer, nous fournit dans le même ouvrage des données d'où nous pouvons déduire approximativement les principales époques de la vie de Longin. Porphyre avait trente ans lorsqu'il se rendit d'Athènes à Rome, quittant Longin pour s'attacher à Plotin qui

(1) Préface du traité περὶ τέλους, § 4. Fragm. phil. nº 1.
(2) Lettre de Longin à Porphyre. Fragm. ph., nº 2.

avait alors cinquante-neuf ans, et qui, trente ans plus tôt, suivait avec Longin les leçons d'Ammonius à Alexandrie. Comme Plotin avait alors vingt-huit à vingt-neuf ans, et que Longin était encore très-jeune (μειρακίων ὄντων ἡμῶν) on peut supposer à celui-ci dix ans de moins, et mettre sa naissance vers l'an 213, celle de Plotin étant fixée à l'an 203, et celle de Porphyre à l'an 232. Les voyages de Longin auront eu lieu de 228 à 235; son séjour à Athènes de 235 à 265; il était à Tyr vers l'an 269, tandis que Porphyre était en Sicile, peu de temps avant ou après la mort de Plotin. Enfin, il fut appelé auprès de Zénobie à peu près à la même époque, et mourut en 273 à la suite de la prise de Palmyre.

Suidas nous apprend que Longin eut pour mère Phrontonide, sœur du rhéteur Phronton; que celui-ci, originaire d'Emèse en Syrie, se trouvait à Rome sous le règne de Septime-Sévère, qu'il enseigna plus tard la rhétorique à Athènes, en concurrence avec Philostrate l'ancien et Apsinès, et qu'étant mort dans cette ville à l'âge de soixante ans, il laissa ses biens et sa place à son neveu Longin le critique. Les liens de parenté qui unissaient Longin à des personnes originaires de Syrie, les voyages qu'il fit en Orient avant de s'établir à Athènes auprès de son oncle maternel, ses séjours à Tyr (car il paraît d'après sa lettre à Porphyre qu'il y alla plus d'une fois), enfin la connaissance qu'il avait, dit-on, de la langue syriaque, donnent beaucoup de poids à l'opinion de ceux qui pensent qu'il était né en Syrie.

Vopiscus et Zosime rapportent que Longin, appelé auprès de Zénobie, sans doute à cause de la célébrité dont il jouissait comme littérateur et comme philosophe, gagna la confiance de cette princesse, devint, après la mort d'Odénat, son principal conseiller, l'engagea à résister aux menaces d'Aurélien, et paya de sa tête ses courageux conseils. Vopiscus nous a conservé la lettre écrite par Zénobie à Aurélien, et que celui-ci attribua à Longin[3]. Zosime ajoute qu'il subit son sort avec tant de fermeté, qu'il consolait lui-même ceux qui s'affligeaient de son malheur[4].

(3) Hist. Aug. II, p. 173. ed. Bip. — V. les Documents, nº 5.
(4) Zosim. I, 56. — V. les Documents, nº 4.

Tels sont les faits reconnus généralement comme certains, qui se rapportent à la vie de notre auteur. Passons à ceux qui concernent sa carrière philosophique.

§ II. *Carrière philosophique de Longin.*

Après avoir subi les rudes attaques du scepticisme, les écoles philosophiques, au commencement du troisième siècle, n'avaient plus cet esprit de vie qui tire des conséquences heureuses d'un système bien conçu, et porte la lumière dans certaines branches jusqu'alors négligées du vaste domaine de la philosophie. Les philosophes représentant les principales sectes étant obligés, pour obtenir les appointements impériaux, de rester fidèles au système de chaque école, s'attachaient à l'exposer en termes différents, ou se bornaient à commenter les ouvrages de leurs prédécesseurs. C'est ce qui avait lieu principalement à Athènes, où l'activité philosophique se réduisait, comme dans les siècles précédents, à des luttes entre les sectateurs de Platon, d'Aristote et de Zénon. A Alexandrie, il régnait plus de liberté; les traditions y étaient moins présentes et moins respectées, et les efforts des docteurs chrétiens y avaient obtenu plus de succès. Ce fut là qu'on vit surgir un nouveau développement, le seul dont fût encore susceptible la philosophie ancienne, ou plutôt le dernier pas qui restât à faire aux disciples de Platon; je veux parler de la conception spéculative de l'*Un* et de l'*Être* dans la pensée, de la réunion de la religion et de la philosophie par l'extase, seule forme de philosophie qui parût capable de tenir tête au christianisme, en satisfaisant le besoin de l'homme de se sentir uni à Dieu. Cette philosophie, appelée néo-platonicienne, qui combinait les principes des académiciens avec la vie contemplative des pythagoriciens, ne fut point cultivée à Athènes, ni dans le troisième ni dans le quatrième siècle. Née à Alexandrie sous Ammonius, comme une sorte de doctrine secrète, répandue à Rome par Plotin, elle se maintint en Italie sous Amelius et Porphyre, et passa avec Iamblique en Syrie. Dans l'intervalle, les autres écoles avaient disparu; au bout d'un demi-siècle, les philosophes, encore nombreux en 220, étaient

devenus fort rares. Si les troubles de l'empire et le désordre des finances, qui ne permettaient plus de favoriser les études, contribuèrent à cette décadence, les succès du néo-platonisme et ceux du christianisme n'y furent pas non plus étrangers. Le témoin le plus impartial et le plus éclairé de cette grande révolution serait, sans contredit, le célèbre Longin; car, malgré l'éclipse presque totale qui nous dérobe ses œuvres philosophiques, le peu qui nous en reste jette sur cette période intéressante un rayon assez lumineux pour en éclairer une des faces, et nous permettre d'en concevoir l'ensemble.

La préface de son traité περὶ τέλους, citée par Porphyre, nous fournit les seuls renseignements que nous possédions, soit sur les sectes philosophiques qui subsistaient encore au commencement du troisième siècle, soit sur les philosophes qui en soutenaient les doctrines, de bouche ou par écrit, soit enfin sur les études de Longin et sur les maîtres auxquels il s'attacha.

On doit lui supposer une aptitude bien précoce pour ces études sérieuses, puisque dès sa première jeunesse, pendant les voyages qu'il fit avec ses parents, il recherchait, dans les diverses contrées qu'il visitait, les philosophes distingués de chaque secte, et formait même avec quelques-uns d'entre eux des relations suivies.

Le philosophe dont les doctrines paraissent l'avoir le plus captivé, et auprès duquel il étudia le plus longtemps, fut le célèbre Ammonius d'Alexandrie, surnommé Saccas, parce qu'il avait exercé l'état de porte-faix. Ammonius, après avoir abandonné le christianisme, fonda une école destinée à concilier Platon et Aristote sur les questions les plus importantes; Longin se joignit à ses autres disciples, et s'attacha particulièrement à Origène le platonicien, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre commentateur chrétien du même nom; il fit aussi connaissance avec Plotin, dont il ne partageait pas les opinions et qu'il combattit plus tard. Au reste, leur liaison dut être de courte durée; car Plotin, après avoir voyagé en Perse et dans l'Inde, vint à Rome à l'âge de quarante ans, s'y fixa et resta en Italie jusqu'à sa mort; tandis que Longin passa la plus grande partie de ses jours à Athènes, d'où il se rendit en Orient. Mais ils ne se perdirent pas de vue, grâce à l'entremise

de Porphyre, qui, successivement disciple de l'un et de l'autre, ne cessa de correspondre avec Longin son premier maître, dont il sut conserver l'estime et l'amitié.

Longin cite, au nombre des platoniciens qu'il a connus, Euclide, Démocrite et Proclinus; mais leurs ouvrages n'étaient que des recueils et des explications de ce qui avait été publié par des philosophes plus anciens. Démocrite, par exemple, avait écrit des commentaires sur l'Alcibiade et le Phédon de Platon. On peut porter le même jugement sur Diodote et Eubulus, qui dirigèrent l'école d'Athènes et avec lesquels Longin eut sans doute des rapports durables; ils ne publièrent aucun ouvrage original; on devait seulement à Eubulus des commentaires sur le Philèbe et le Gorgias, et une réponse aux objections qu'Aristote oppose à la République de Platon; mais il ne nous en est rien parvenu.

C'est aussi à Longin que nous devons la connaissance de quelques philosophes qui soutenaient, au commencement du troisième siècle, les principes du Portique, et qui ne sont mentionnés nulle autre part, savoir Athénée et Musonius, qui ont vécu à Athènes, Herminus, Lysimaque, Thémistocle, Phoebion, Annius et Medius. Ces trois derniers se bornaient à traiter des points de peu d'importance, et les livres qu'ils composaient sur ces sujets se recommandaient plutôt par l'élégance du style que par la valeur et l'arrangement des pensées. Proclus nous apprend que Longin et Medius eurent entre eux une discussion au sujet des parties de l'âme, que le philosophe stoïcien portait à huit, tandis que Longin soutenait que l'âme est une et sans parties[1].

Enfin Héliodore d'Alexandrie, par ses ouvrages, Ptolémée et Ammonius par leurs leçons orales, soutenaient l'honneur du Lycée, et comptèrent aussi Longin au nombre de leurs disciples; il se plaît à rendre hommage à leurs vastes connaissances, et il assure que personne n'était comparable en savoir à Ammonius le péripatéticien, jugement qui est confirmé par Philostrate[2].

Après avoir consacré plusieurs années à enseigner la critique et la

(1) Procl. in Plat. Remp. Comm. lib. IV, p. 415, ed. Bas. — Voy Fragm. phil., nº 6.
(2) Philostr. Vie d'Hippodromus.

littérature à Athènes, sans perdre de vue cependant ses études philosophiques, Longin, vers la fin de sa carrière, revint à celles-ci avec une nouvelle ardeur, soit que son goût l'y portât de préférence, soit qu'il désirât prémunir Porphyre, son illustre disciple, contre des doctrines qu'il estimait fausses et dangereuses. Voici à quelle occasion la discussion s'engagea entre les deux anciens auditeurs d'Ammonius Saccas. Porphyre rapporte que, dans les premières leçons qu'il entendit de Plotin, il remarqua que celui-ci évitait de s'expliquer, réservait ses forces et se montrait peu disposé à étaler devant tout le monde la puissance de sa dialectique. Porphyre, pour le forcer à exposer sa manière de voir, écrivit contre lui une dissertation, où il s'efforçait de prouver que les intelligibles sont en dehors de l'intelligence. Plotin se fit rendre compte de l'ouvrage par Amelius, son principal disciple, et lorsqu'il en connut la substance, il lui dit en souriant : « C'est à toi, Amelius, qu'il appartient de résoudre des objections qui ne proviennent que de l'ignorance où est Porphyre de nos doctrines. » Amelius composa, en effet, un long traité contre les objections de Porphyre; celui-ci lui répondit, fut réfuté de nouveau, et parvint enfin à comprendre la pensée de Plotin; alors il se rétracta, et lut, en présence des autres disciples, un écrit où il avoua son erreur. Longin, instruit de cette défection, prit à son tour la plume pour réfuter son ancien disciple, maintenir sa propre doctrine, et lui montrer qu'il n'avait pas bien justifié son changement d'opinion(3). Cela doit nous faire supposer que Porphyre, dans son premier écrit, avait opposé la doctrine de Longin à celle de Plotin, et que, par conséquent, avant de quitter Athènes, il avait déjà cultivé la philosophie sous la direction de son premier maître.

Non-seulement Plotin ne partageait pas les opinions de son ancien condisciple, mais il ne faisait pas grand cas de son talent comme philosophe; car, après avoir lu son livre sur les principes, περὶ ἀρχῶν(4), « Longin, dit-il, est un philologue et non un philosophe. » Longin, de son côté, prévenu par des personnes qui elles-mêmes ne connaissaient pas Plotin, ne pouvant bien comprendre les doctrines de ce philosophe en

(3) Préf. du livre περὶ τέλους. Fragm. ph. nº I, § 8.

(4) Porph. Vita Plot., c. XIV, p. 116, Tom. IV de la Bibl. gr. de Fabricius, 1re édit. Fragm. phil., nº 16.

les étudiant dans les écrits diffus et obscurs d'Amelius, montra aussi pour lui peu d'estime et persista longtemps dans cette opinion. Cédant enfin aux sollicitations pressantes de Porphyre, qui attachait le plus grand prix à rectifier le jugement de celui qu'il appelle l'homme le plus instruit et le plus judicieux de son siècle, Longin triompha de sa répugnance, étudia de nouveau les doctrines de Plotin dans les écrits de ce philosophe rédigés par Porphyre, et finit par rendre justice au génie de ce profond penseur, à la puissance de ses conceptions et à l'originalité de ses idées; mais il ne se laissa point convaincre. Il ne pouvait pas plus admettre cette décomposition subtile et hardie de la substance divine, qu'il n'avait admis la division de l'âme humaine; il se prononça donc franchement contre cette nouvelle doctrine et la combattit avec fermeté. Il soumit, comme il le dit lui-même ([5]), à une critique attentive l'ouvrage de Plotin sur les idées; il réfuta l'opinion d'Amelius sur la justice suivant Platon, et dans une longue lettre au même, il répondit à quelques-unes des assertions de son écrit intitulé : *De la marche suivie par Plotin en philosophie.* Il cherchait aussi à faire prévaloir ses idées dans le Traité περὶ ὁρμῆς, *de l'effort* ou *de l'instinct*, qu'il dédia à son ami Porphyre, et dans le Traité περὶ τέλους, où sont discutées les opinions de Plotin et d'Amelius. Ce Traité περὶ τέλους, dont la préface, conservée en partie par Porphyre, est un document si précieux, était sans doute consacré, comme les autres écrits intitulés de même, à l'examen de l'importante question du souverain bien, question sur laquelle Cicéron, dans son beau traité *De finibus*, nous a fait connaître les opinions qui prévalaient de son temps chez les philosophes grecs, et sur laquelle il appartenait à Longin, en qualité de philosophe éclectique, de faire un travail analogue. Le soin qu'il prend de classer les philosophes ses contemporains, semble annoncer de sa part l'intention d'exposer et d'apprécier leurs diverses opinions sur ce sujet intéressant.

Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique* ([6]), nous a conservé le pas-

([5]) Préf. du livre περὶ τέλους. Fragm. ph., n° 1, § 8. — Longin avait donc composé deux écrits περὶ τῶν ἰδεῶν, l'un contre Porphyre, l'autre contre Plotin.

([6]) Euseb. Præp. Evang. lib. XV, p. 822, ed. Paris. 1628.

sage le plus étendu que nous possédions, après la préface du περὶ τέλους, des traités philosophiques de Longin. Notre auteur combat dans ce fragment l'opinion des Stoïciens et en général de tous ceux qui prétendent que l'âme est un corps. On reconnaît, dans la manière dont il attaque les raisonnements de ses adversaires et dont il en montre la faiblesse, d'une part, le philosophe qui s'est formé de la spiritualité de l'âme des idées justes et saines, qui a su la dégager de tout alliage avec la matière; d'autre part, l'écrivain qui sait donner à l'examen de ces hautes questions une forme animée et qui ne dédaigne ni les ressources de l'imagination, ni celles d'un style élégant. C'est sans doute pour cela que les philosophes ses contemporains le classaient parmi les littérateurs, tandis que ceux-ci lui donnaient le titre de philosophe.

Nous lisons dans Proclus (7) que Longin plaçait les idées après le Δημιουργός, c'est-à-dire qu'il soutenait la postériorité des idées contre l'opinion de Plotin. Deux autres citations du même auteur nous apprennent : 1° que Longin avait exposé l'opinion de Platon sur l'union des âmes aux germes primitifs, mais sans se prononcer lui-même sur ce point (8); 2° que Longin admettait l'influence du climat sur les facultés naturelles de l'homme (9).

Enfin, Syrianus, dans son Commentaire sur la Métaphysique d'Aristote, s'exprime ainsi : « Les idées n'existent pas dans l'esprit à la façon des simples notions générales, comme Longin, dit-on, l'aurait avancé » (10). Cette opinion de Longin s'accorderait parfaitement avec la doctrine que lui attribue Proclus sur l'antériorité du Démiurge par rapport aux idées (11). Si les idées n'existent que dans l'intelligence du Démiurge, il faut bien qu'elles lui soient postérieures.

Quant aux Commentaires de Longin sur le Phédon (12) et sur l'in-

(7) Procl. Comm. in Tim., p. 98, ed. Bas. Fragm. ph. n° 21.

(8) Procl. Comm. in Tim., p. 16, ed. Bas. Fragm. ph., n° 10.

(9) Procl. Comm. in Tim., p. 50, ed. Bas. Fragm. phil., n° 19. — V. Humboldt, Cosmos. I, p. 512.

(10) Syr. Comm. in Arist. Metaph., fol. 59, recto. Fragm. phil., n° 23. — Ruhnken (Diss. de Vita et scr. Long. § XIV) pense que cette opinion de Longin est tirée de son livre περὶ τῶν ἰδεῶν.

(11) V. plus haut. Fragm. ph., n° 21.

(12) M. Vacherot (Ecole d'Alexandrie, tome I, p. 356) semble croire que le fragment

troduction du Timée ([13]), il semble, d'après les citations qu'en ont faites Proclus et Olympiodore, qu'ils se rapportaient plutôt au style de Platon qu'à ses idées, bien que celles-ci ne fussent pas négligées.

« Ces rares fragments, dit M. Vacherot ([14]), ne nous font point connaître la philosophie de Longin ; mais ils nous fournissent des indications précieuses sur l'esprit général et la tendance de ses doctrines. Sur la question du Démiurge, il ne suit point l'école d'Ammonius dans ses hautes et abstraites spéculations, et paraît se rattacher à la pensée de Platon, lequel n'avait jamais songé à séparer le Démiurge, ni des idées, ni de l'Un, comme l'ont fait les Alexandrins. Sur la question de la nature de l'âme, il défend, avec Numenius, Ammonius et Plotin, la doctrine de Platon contre Aristote et les Stoïciens; mais son goût pour la philosophie simple, claire et facile, sa répugnance pour la métaphysique transcendante se révèlent encore dans le caractère tout psychologique de sa démonstration. Sur tous les autres points où il commente la doctrine de Platon, il s'arrête toujours au sens le plus simple et à l'explication la plus naturelle, bien différent en cela des Alexandrins, qui cherchent constamment les explications les plus subtiles et les plus abstraites. Ainsi, autant qu'on en peut juger par les faibles données qui nous restent, Longin était un esprit plein de sens et de mesure, plus judicieux que profond, disciple de Platon encore plus que d'Ammonius, et qui refusait de suivre l'enthousiasme alexandrin au delà des limites du Platonisme. »

conservé par Eusèbe appartenait au Comm. de Longin sur le Phédon. — V. Fragm. phil. n° 22. Ruhnken. Diss., § VI.

([13]) V. les Fragm. phil. n°s 7 à 21.

([14]) Ecole d'Alexandrie, I, p. 359.

DEUXIÈME CHAPITRE.

CARRIÈRE LITTÉRAIRE DE LONGIN.

---

§ Ier. *Etat des Lettres au troisième siècle.*

Si Longin sut conserver son indépendance au milieu des débats philosophiques de son temps, et résister à toutes les influences qui semblaient devoir l'entraîner dans le néo-platonisme, il ne montra pas moins de fermeté dans sa carrière littéraire; car il sut se préserver du fâcheux exemple des sophistes ses contemporains, qui jouissaient d'un si grand crédit, soit auprès du pouvoir, soit auprès du vulgaire; et, au lieu de se borner, comme tant d'autres, à l'étude de la rhétorique, il embrassa tout le champ de la littérature, et ne se distingua pas moins par l'étendue de son érudition que par la sûreté et la délicatesse de son goût.

Avant de passer en revue les travaux littéraires de cet illustre écrivain, il nous semble convenable d'exposer quel était, au troisième siècle, l'état des lettres grecques; cette étude préliminaire aura le double avantage de nous permettre d'apprécier plus justement le mérite de notre auteur, et de juger si le Traité du Sublime peut appartenir à cette époque.

La sécurité dont on jouit durant le deuxième siècle dans toute l'étendue de l'empire, la protection accordée par les empereurs aux philosophes et aux littérateurs, les écoles qu'ils fondèrent ou qu'ils soutinrent, les chaires qu'ils dotèrent, ne pouvaient manquer de provoquer des efforts louables de la part des hommes doués de quelque talent, et d'entretenir une grande activité intellectuelle dans les villes où ils se donnaient rendez-vous. Mais tout cela ne pouvait rallumer chez les Grecs ni la poésie, ni l'éloquence, parce que l'une et l'autre exigent certaines conditions qui sont indépendantes de la faveur des princes et des efforts de l'enseignement. Ainsi les meilleurs esprits s'a-

donnèrent à la culture des sciences, de l'histoire, de la philosophie, et le deuxième siècle s'honore des noms de Ptolémée, de Théon l'ancien, de Galien, de Pausanias, de Plutarque, d'Arrien, d'Appien, de Marc-Aurèle, de Sextus Empiricus, de Maxime de Tyr, de Numenius.

L'art de parler, quand il n'a plus pour objet la persuasion ou une instruction solide, dégénère en une vaine recherche de formes et en discussions sur des sujets imaginaires ou frivoles; aussi vit-on renaître les sophistes dont Socrate et Platon avaient stigmatisé les prétentions, et quoique la rhétorique fût généralement cultivée, elle excita plutôt une admiration éclairée pour les chefs-d'œuvre des anciens orateurs qu'elle ne parvint à leur dérober leur secret. On peut bien trouver de l'esprit, de l'élégance, du savoir, du goût, chez les sophistes de cette époque, tels que Dion Chrysostôme, Ælius Aristide, Hérode Atticus, chez l'habile rhéteur Hermogène et chez le satirique Lucien, mais on n'y trouve point d'éloquence.

L'impulsion donnée se soutint pendant la première moitié du troisième siècle. Longin nous a fait connaître les noms d'un bon nombre de philosophes qui appartiennent à cette époque; Dion Cassius, Hérodien cultivent l'histoire; Agathémère, Elien, les sciences ; les écoles de rhétorique et de grammaire continuent à attirer de nombreux élèves à Rome, à Alexandrie, à Athènes, etc.; les chaires des sophistes sont encore l'objet d'une active rivalité; on voit les uns se porter des défis en présence des empereurs et chercher à se supplanter auprès d'eux; d'autres parcourent les provinces et se montrent inopinément au milieu de l'auditoire de ceux qui jouissent de quelque réputation, leur adressent des questions difficiles ou leur proposent des sujets bizarres.

Philostrate, dans ses *Vies des Sophistes*, nous donne sur leurs ouvrages, leurs talents, leurs succès, leurs rivalités et leur vanité, des détails curieux, bien propres à nous faire connaître cette classe d'orateurs, ainsi que le genre et le degré de culture de la société au milieu de laquelle ils trouvaient des disciples et des admirateurs. Nous lui emprunterons les faits qui se rapportent à ceux des sophistes du troisième siècle qui ont pu connaître Longin, ou qui ont vécu avec lui à Athènes, comme Proclus de Naucratis, Hippodromus, Philiscus.

Proclus appartenait à une famille illustre de Naucratis en Egypte, ville qui a vu naître aussi Athénée, le sophiste Apollonius, etc. Voyant sa patrie déchirée par des séditions, Proclus vint s'établir à Athènes, avec une fortune considérable, pour y cultiver les lettres en pleine liberté, et gagna l'estime des Athéniens par son caractère solide et généreux non moins que par ses talents et ses connaissances. Malgré l'aisance dont il jouissait, il se voua à l'enseignement, et veillait à la moralité de ses élèves, aussi bien qu'au bon emploi de leur temps et à leur instruction. Pour le prix de cent drachmes, on obtenait le droit d'assister à ses leçons aussi longtemps qu'on le voulait; il communiquait volontiers à ses disciples les livres de sa riche bibliothèque; afin de prévenir les désordres et les disputes auxquels on ne se livrait que trop souvent dans les écoles des sophistes, il faisait entrer dans la sienne tous ses élèves à la fois; leurs pédagogues, assis au milieu d'eux, les contenaient dans les bornes de la bienséance, et les plus jeunes écoliers occupaient des places à part.

Proclus déclamait rarement; il imitait de préférence les anciens sophistes Gorgias et Hippias, et il avait coutume de faire circuler parmi ses auditeurs la déclamation de la veille mise au net. Il était doué d'une mémoire prodigieuse qu'il conserva jusqu'à son dernier jour, quoiqu'il ait atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sa diction était simple, et par la vivacité de ses pensées, il rappelait son maître Adrien, sophiste célèbre du deuxième siècle.

Hippodromus, originaire de Larisse en Thessalie, jouissait aussi d'un brillant patrimoine et en faisait un noble usage. Appelé deux fois à l'honneur de présider les jeux pythiques, il surpassa tous ses prédécesseurs autant par la magnificence qu'il y déploya, que par l'ordre qu'il y fit régner. Il fit aussi admirer sa justice et son courage en décernant le prix à un acteur byzantin, que les juges n'osaient pas proclamer vainqueur, parce que alors Byzance, qui tenait le parti de Niger, était assiégée par Sévère.

Bien loin d'imiter l'orgueil et l'amour-propre des autres sophistes, Hippodromus se distinguait par sa modestie, et repoussait toute louange exagérée. Un jour que ses auditeurs, se récriant sur la beauté d'un

de ses discours, le comparaient à l'illustre Polémon, il leur adressa cet hémistiche d'Homère :

Τί μ' ἀθανάτοισιν ἐΐσκεις ;

Proclus de Naucratis, dont nous venons de parler, ayant composé contre tous les gens de lettres qui vivaient à Athènes, une diatribe où il n'épargnait pas Hippodromus, celui-ci répondit par un *Eloge de l'urbanité*, où il débute par la description du paon qui étale sa queue lorsqu'on semble l'admirer (1). Hippodromus se plaisait aussi à faire valoir le mérite des sophistes ses contemporains, il encourageait les jeunes gens qui montraient quelque talent, et jouissait sans jalousie de leurs succès; c'est le témoignage que lui rend Philostrate, qui, ayant obtenu de grands applaudissements aux jeux olympiques, où il avait déclamé d'abondance, quoique à peine âgé de vingt-deux ans, fut aussi comblé d'éloges par son maître. Celui-ci, invité à monter à la tribune, s'y refusa en disant qu'il ne lutterait pas contre ses entrailles, et ne se fit entendre qu'à la fin des jeux.

Hippodromus occupa la chaire d'Athènes pendant quatre ans; mais son désintéressement et son zèle lui faisant négliger son patrimoine, il dut renoncer à l'enseignement, et se retira à la campagne. Cependant il ne cessa point de fréquenter les assemblées publiques, et, comme il déclamait souvent et qu'il se livrait à l'étude avec assiduité, son talent pour la parole devint encore plus remarquable; il surpassa même par sa mémoire et par sa vaste érudition tous les sophistes de son temps. Le seul de ses contemporains qui l'emportât sur lui fut Ammonius le péripatéticien, dont Longin vante l'étonnant savoir (2).

Comme la plupart des sophistes, Hippodromus parcourut la Grèce et les villes de l'Asie-Mineure, soit pour trouver des occasions d'exercer son éloquence, soit pour jouir de celle des orateurs dont la renommée était parvenue jusqu'à lui. Il se rendit à Smyrne pour entendre

(1) Ὁ δ' οὐδὲν εἰπὼν φλαυρὸν, ἔπαινον εὐφημίας διεξῆλθεν, ἀρξάμενος ἀπὸ τοῦ ταὼ τοῦ ὄρνιθος, ὡς ἀναπτεροῦντος αὐτὸν τοῦ ἐπαίνου : le mot εὐφημία pourrait aussi signifier *bonne renommée;* le traducteur latin rend ainsi toute la phrase : *At ille nihil inhonesti fatus modestiæ laudationem habuit, exorsus a pavone quæ avis laudata pennas erigeret.*

(2) Voir la préface du Traité περὶ τέλους, § 4.

Héraclide. A peine débarqué, il va se promener sur la place publique, afin de prendre les informations qui lui sont nécessaires; il voit, auprès d'un temple, des pédagogues assis avec des enfants qui portaient des livres dans des sacs, et reconnaissant par là qu'il y avait une école dans le voisinage, il entre dans celle de Mégistias, le salue et s'assied. Mégistias, le prenant pour le père ou le tuteur de l'un de ses élèves, lui demande quel est l'objet de sa visite. — « Je vous le dirai quand nous serons seuls,» répond Hippodromus. Après avoir interrogé ses disciples, Mégistias les congédie, et s'adressant de nouveau à l'étranger lui demande ce qu'il désire. « Changeons ensemble de vêtement,» lui dit Hippodromus; car il avait une chlamyde ou habit de voyage, tandis que Mégistias était revêtu du pallium, costume ordinaire des sophistes. « Pour quelle raison? » dit celui-ci. « Je veux vous faire entendre une déclamation,» répond l'inconnu. Mégistias croit d'abord qu'il a affaire à un homme dont la raison est égarée, mais en examinant son regard il reconnaît que l'étranger jouit de son bon sens, et lui prête son manteau. Puis, Hippodromus lui ayant demandé un sujet, il lui proposa celui-ci : Un mage veut mourir, désespéré de n'avoir pu tuer un autre mage qu'il a surpris en adultère. Après quelques instants de méditation, le sophiste inconnu, assis dans la chaire, se lève, et Mégistias prend pour de l'extravagance l'enthousiasme dont il le voit saisi; mais quand Hippodromus s'écriant : « Enfin, je suis maître de moi-même! » se mit à traiter son sujet, son auditeur transporté d'admiration courut à lui et le conjura de se faire connaître : « Je suis Hippodromus de Thessalie, répondit l'orateur, et je viens ici pour m'exercer et pour apprendre d'un homme aussi instruit que vous la manière dont on déclame en Ionie. Mais permettez-moi d'achever mon discours. » Il n'avait pas fini de parler que déjà la porte de l'école était assiégée par une foule de personnes enchantées de l'entendre; car le bruit de son arrivée s'était promptement répandu dans la ville. Désireux de répondre à leur attente, Hippodromus reprit aussitôt le même sujet, et le traita d'une manière toute différente. Invité à parler en public, il excita une admiration générale, et fut jugé digne d'être mis au nombre des sophistes les plus illustres.

Hippodromus, dit Philostrate, déployait dans la discussion la grâce qui distingue les dialogues de Platon et le style de Dion ; mais, dans la déclamation, il se montrait aussi véhément que Polémon, sans cesser d'être élégant et harmonieux. A l'entendre improviser, on aurait dit qu'il lisait un ouvrage qui lui était très-familier. Il étudiait beaucoup Archiloque, comme un modèle de force; il appelait Homère *la voix*, et Archiloque, *le souffle du sophiste*, rectifiant ainsi l'opinion de Nicagoras, qui regardait la tragédie comme la mère de l'art du sophiste.

Hippodromus avait laissé environ trente déclamations, dont les plus estimées, au jugement de Philostrate, étaient celles-ci : *les habitants de Catane, les Scythes, Démade s'opposant à ce que les Grecs secouent le joug d'Alexandre pendant qu'il est dans les Indes.* On chantait dans les fêtes plusieurs hymnes de sa composition, car il savait aussi manier la lyre. Il termina sa carrière dans sa patrie, vers la soixante-dixième année de son âge.

Philiscus de Thessalie était uni à Hippodromus par des liens de parenté; il occupa pendant sept ans la chaire d'éloquence à Athènes ([3]), qu'il devait à la faveur de la savante Julia Domna, impératrice, mère de Caracalla; mais ce prince, indisposé, on ne sait pourquoi, contre Philiscus, le priva des immunités attachées à sa place. Ayant appris que ce sophiste avait un procès à soutenir devant son tribunal, l'empereur lui fit dire par le magistrat chargé d'introduire les causes, qu'il songeât à défendre sa cause en personne. Le jour de l'audience, Philiscus eut le malheur de déplaire à son redoutable juge, qui raillait ou critiquait sa démarche, son maintien, son costume, trouvait sa voix efféminée, sa diction négligée, ses expressions impropres, l'interrompait à chaque instant et l'accablait de questions. Le sophiste troublé fut réduit au silence; là-dessus l'empereur lui dit : « La chevelure indique l'homme et la voix l'orateur, » et il donna gain de cause à la partie adverse. Philiscus, néanmoins, osa faire quelques représentations, et rappela qu'en lui donnant la chaire d'Athènes, on lui avait accordé l'exemption de toute charge publique ; mais l'empereur, se récriant, repar-

([3]) Les émoluments auxquels cette chaire donnait droit s'élevaient, dit-on, à 10,000 drachmes, environ 8,700 francs.

tit : « Personne n'en doit être exempt, ni vous, ni aucun de ceux qui enseignent. Je ne veux pas que, pour de misérables harangues, les villes soient privées des contribuables qui doivent, comme les autres, supporter leurs charges.» Cependant Philostrate nous apprend que, peu de temps après, cette exemption lui fut accordée à lui-même, pour avoir prononcé, à l'âge de vingt-quatre ans, un discours en présence de l'empereur.

Si Philiscus prêtait aux railleries de Caracalla par quelque défaut dans le débit, il n'en était pas moins un sophiste de mérite ; son style, qui était plutôt vif et animé que pompeux et périodique, se distinguait aussi par sa pureté et par le choix des termes, et le son de sa voix avait de la fraîcheur et de l'agrément. Il possédait une campagne très-agréable dans les environs d'Athènes, et mourut à l'âge de soixante-sept ans.

Philostrate termine sa revue des sophistes par ces mots: « A l'égard de Philostrate de Lemnos, il ne me convient pas de dire à quel point il brilla dans le barreau, à la tribune, par la déclamation, par la composition écrite et par le talent d'improviser. Je ne dirai rien non plus de Nicagoras, Athénien et héraut du temple d'Eleusis, ni d'Apsinès de Phénicie, de sa mémoire et de ses succès; les liaisons d'amitié qui m'ont uni à ces hommes pourraient rendre suspect mon témoignage.»

Nous savons par Suidas que Phliostrate et Apsinès de Gadara se trouvaient à Athènes en même temps que Phronton d'Emèse, oncle maternel de Longin, et qu'ils étaient ses rivaux dans l'enseignement. Cependant Philostrate paraît avoir vécu à Rome plutôt qu'à Athènes, et s'être distingué par la facilité de son élocution, non moins que par ses écrits. Il n'a pas fait preuve de jugement, ni d'amour de la vérité, dans sa biographie du thaumaturge Apollonius de Tyane. Les *Héroïques* et les *Images* sont de purs exercices de style, qui ne se recommandent pas même par leur élégance ; enfin, les *Vies des Sophistes,* le plus utile, à notre avis, de tous ses ouvrages, aurait pu l'être bien davantage, si l'auteur eût pris la peine de recueillir un plus grand nombre de faits, de les choisir avec plus de critique, et de mentionner plus exactement les écrits des sophistes. Quoique son style n'ait ni naturel

ni simplicité, et qu'il soit aussi loin de l'élégante sobriété de Lucien que de la substantielle abondance de Plutarque, il ne manque pas, comme on a pu le voir, d'une certaine grâce dans les récits et d'un certain art dans l'exposition des circonstances.

Apsinès, de Gadara en Phénicie, eut pour maîtres, selon Suidas, Héraclide de Lycie, qu'il entendit à Smyrne, et Basilicus qui enseignait à Nicomédie; il occupait à Athènes une chaire de sophiste, en 235, sous l'empereur Maximin, qui lui accorda les insignes consulaires; il paraît néanmoins qu'il s'appliqua plutôt à enseigner l'art de parler qu'à le mettre en pratique; du moins ne nous est-il parvenu de lui que des ouvrages de rhétorique, où il semble suivre les traces d'Hermogène. Des deux traités qui portent son nom, celui qui est intitulé τέχνη ῥητορική et dont le vrai titre est περὶ τῶν μερῶν τοῦ πολιτικοῦ λόγου τέχνη, est non-seulement incomplet, mais tellement défiguré par des transpositions, des lacunes et par des additions étrangères, qu'il ne serait pas équitable de le juger sévèrement; cependant on y reconnaît un rhéteur à qui la lecture des orateurs, des philosophes et des poëtes est familière, et qui sait justifier ses observations et ses préceptes par des exemples bien choisis (4). Dans l'autre traité, qui a pour titre : περὶ τῶν ἐσχηματισμένων προβλημάτων (5), Apsinès se borne à expliquer ce genre de composition par un petit nombre d'exemples empruntés à Démosthène et à Thucydide, sans les accompagner des développements ou des commentaires propres à les faire valoir. Du reste, c'est peut-être une partie de quelque ouvrage plus étendu ou même un extrait, et le texte en est aussi bien corrompu (6).

Minucianus, fils de Nicagoras, Athénien, vivait sous Gallien, vers

(4) La plupart des altérations qui rendaient le texte d'Apsinès si défectueux ont été corrigées au moyen de l'excellent manuscrit 1874, signalé par M. Séguier de St-Brisson, et mis à contribution par M. Bake.

(5) C'est-à-dire « des discours où l'on dissimule sa véritable pensée, en disant le contraire, » suivant la traduction de M. Séguier.

(6) V. M. Bake, Prolegom. p. XII. Ce savant éditeur d'Apsinès et de Longin pense qu'Apsinès avait aussi composé un traité περὶ συνθήκης, dont on trouve quelques passages dans les scoliastes d'Hermogène. Il mentionne encore des Commentaires sur Démosthène, cités par Ulpien ou plutôt Zosime d'Ascalon et par Maxime Planude; mais il rejette l'opinion qui attribue à Apsinès un commentaire sur le livre d'Hermogène περὶ μεθόδου δεινότητος.

l'an 259, et fut aussi contemporain de Longin. Il nous est resté de lui un traité sur les arguments, περὶ ἐπιχειρημάτων, où l'on reconnaît la méthode d'Hermogène et d'Apsinès. Suidas lui attribue en outre des προγυμνάσματα ou exercices oratoires, et divers discours.

Eusèbe nous a conservé, dans le livre X de la *Préparation évangélique*, un fragment de Porphyre, qui faisait partie d'un recueil intitulé τῆς φιλολογίας ἀκρόασις (7), et dans lequel est rapportée une curieuse discussion relative aux plagiats que se sont permis Ephore, Théopompe, Ménandre, Hypéride, Simonide, Théodecte, Antimaque et Platon (8). Cette discussion est censée avoir eu lieu à Athènes, le jour de la fête de Platon, dans un banquet auquel Longin avait invité plusieurs personnages distingués, savoir les sophistes Nicagoras et Major, le grammairien Apollonius, le géomètre Démétrius, le péripatéticien Prosenès, le stoïcien Calietès, les rhéteurs Caystrius et Maximus, enfin le jeune Porphyre. Les principaux interlocuteurs du dialogue sont Nicagoras et Apollonius le grammairien, que Porphyre appelle son maître dans ses *Questions homériques*, § 25, mais sur lequel nous n'avons pas d'autres renseignements, à moins qu'il ne soit le même que le rhéteur Apollonius d'Athènes, dont parle Philostrate et d'après lui Eudocie.

Cet Apollonius, ayant été disciple d'Adrien le sophiste, qui enseigna jusqu'en 188, et ayant vécu soixante et quinze ans, peut fort bien s'être trouvé à Athènes en même temps que Longin et Porphyre. Il fut chargé de plusieurs ambassades importantes, et remplit quelques-unes des premières places de la ville. Ayant eu à soutenir, en présence de l'empereur Alexandre-Sévère, un assaut d'éloquence contre le sophiste Héraclide, il sortit victorieux de la lutte et fit perdre à son rival ses immunités. Celui-ci, pour se venger, fit courir le bruit qu'Apollonius allait passer en Afrique pour se rendre auprès de Leptine, nom par lequel on désignait Septime-Sévère, originaire de Leptis, et lui dit que ce serait une bonne occasion pour lire son discours à Leptine.

(7) V. les Documents, nº 15.

(8) Clément d'Alexandrie, dans le sixième livre des Stromates, traite au long le même sujet des plagiats, et M. Ch. Muller (Hist. gr. Fragm., tom. III, p. 688) pense qu'il a puisé, comme Porphyre, dans les Φιλόλογοι ὁμιλίαι de Longin. V. plus bas.

« Je n'ai pas, comme vous, lui répliqua Apollonius, à parler au sujet de l'immunité, » faisant allusion au fameux discours de Démosthène relatif à la loi des immunités proposée par Leptine. Philostrate nous apprend de plus que si Apollonius était inférieur aux sophistes de son temps, tels qu'Héraclide, Logimus, Glaucus, sous le rapport de l'harmonie ou de la force du débit (εὐφωνία), il l'emportait sur eux par la bienséance, la noblesse et la gravité.

Les sophistes Nicagoras et Major sont aussi mentionnés par Suidas, qui nous apprend, du premier, qu'il était Athénien, fils du rhéteur Mnesæus, et vivait sous l'empereur Philippe; qu'il avait écrit des vies des hommes illustres, un livre sur Cléopâtre de Troade, et un discours d'ambassade adressé à l'empereur Philippe (9); et du second, qu'il était originaire d'Arabie, contemporain d'Apsinès et de Nicagoras, qu'il vécut de même sous l'empereur Philippe (244-249), et qu'il composa treize livres sur les questions oratoires περὶ στάσεων.

Quant aux autres personnages qui assistèrent à la fête de Platon, ils ne nous sont connus que par la mention qu'en a faite Porphyre, qui est, après Longin, le plus illustre de ceux qui y prirent part.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les sophistes et les rhéteurs du troisième siècle, attestent clairement une certaine activité littéraire, en même temps qu'une faveur assez prononcée chez les magistrats et chez les populations des villes grecques pour ces orateurs ambulants et pour ces professeurs de l'art de bien dire. Mais, tout en faisant profession d'admirer et d'étudier leurs devanciers, ces sophistes et ces rhéteurs mettent presque sur le même rang Démosthène et Aristide, Lysias et Polémon; ils n'ont pas l'air de se douter qu'ils soient dans une fausse voie et dans une ère de décadence. Nous verrons qu'il n'en était pas de même au commencement du deuxième siècle.

Nous avons dit que les liens qui unissaient Porphyre et Longin ne furent point affaiblis lors même que celui-ci était devenu disciple de Plotin. Porphyre conserva pour son premier maître une haute estime et une sincère affection, et si, comme philosophe, il doit sa principale

(9) Himerius (Eclog. VII, p. 166, éd. Wernsdorf) fait aussi mention de ce sophiste.

gloire à Plotin, il semble également juste d'attribuer à Longin les connaissances et le talent que déploya son élève dans la culture des lettres. C'est du moins ce qui résulte du témoignage d'Eunape ([10]), qui rapporte que Porphyre acheva auprès de Longin son éducation ; qu'à l'exemple de son maître, il s'instruisit à fond dans la grammaire et la rhétorique, bien que son goût ne le portât pas vers cette étude ; qu'il se voua ensuite à la philosophie dont il cultiva toutes les branches. On ne doit pas inférer de là que Porphyre n'eut point d'autre maître que Longin, puisqu'il nous apprend lui-même, comme nous l'avons dit plus haut, qu'Apollonius lui enseigna la grammaire ; mais on en peut conclure que Longin dirigea et mit comme la dernière main à l'éducation littéraire de Porphyre, auquel il inspira sans doute aussi le goût qu'il avait lui-même pour les recherches philosophiques.

Outre les scolies de Porphyre sur Homère, les *Questions homériques* ὁμηρικὰ ζητήματα, au nombre de trente-deux, le Commentaire sur le passage du XIIIe chant de l'Odyssée, où le poëte décrit la grotte des nymphes, le Traité περὶ προςῳδίας, et le fragment conservé par Eusèbe, dont nous venons de parler, ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, Suidas attribue encore à Porphyre d'autres écrits relatifs à la grammaire, à la littérature, à la rhétorique, qui donnent une haute idée de l'étendue de ses connaissances et de sa fécondité, surtout si l'on tient compte de ses travaux philosophiques ; tels sont les cinq livres de *Philologie*, qui sont probablement le même ouvrage que l'ἀκρόασις τῆς φιλολογίας, cité par Eusèbe, un *Recueil de problèmes* en sept livres, un commentaire sur la préface de Thucydide, sept livres à Aristide, un commentaire sur la rhétorique de Minucianus, des doutes sur la grammaire ou difficultés grammaticales, une histoire de la philosophie, ou les vies des philosophes ([11]).

Porphyre mérite donc, à plus d'un titre, d'être mis au nombre des littérateurs dont s'honore le troisième siècle.

([10]) Vie de Porphyre, Document n° 8.

([11]) V. sur Porphyre, la Dissertation de Lucas Holstein que Ruhnken a prise pour modèle de celle qu'il a composée sur Longin, et les travaux récents de MM. Jules Simon, Vacherot, Barthélemy, sur l'Ecole d'Alexandrie.

§ II. *Carrière littéraire de Longin.*

On voit par la manière dont Porphyre parle de Longin, dans la Vie de Plotin, qu'il avait la plus haute opinion du jugement de son maître : tantôt il lui assigne la première place parmi les critiques, et assure qu'il a soumis à son examen et discuté presque tous les travaux de ses contemporains; tantôt il tient à faire connaître, au sujet de Plotin, d'Amelius et des philosophes de la même époque, l'opinion qu'en avait conçue un homme à la fois si savant et d'un jugement si délicat, si profond. Bien que ces témoignages de Porphyre se rapportent plus particulièrement à l'autorité de Longin en philosophie, ils sont néanmoins conçus en termes assez généraux pour qu'il soit permis de les appliquer à l'ensemble des facultés et des talents de Longin, et ils nous expliquent la renommée dont il jouissait de son vivant et la haute opinion que l'on conserva durant plusieurs siècles de son savoir et de son jugement.

En effet, Eunape, qui vivait vers 350, appelle Longin une bibliothèque vivante, un musée ambulant, et il ajoute que si quelqu'un critiquait un auteur ancien, son jugement n'était considéré comme valable que lorsqu'il avait été confirmé par Longin (1).

Saint Jérôme, se moquant d'un sophiste, dit qu'à ses prétentions, on le prendrait pour le critique Longin, pour un juge compétent de l'éloquence romaine, qui a le droit de condamner et d'exclure de la classe des savants qui il lui plaît (2).

Théophylacte, évêque de Bulgarie, écrivain du sixième siècle, cite un proverbe qui représente l'autorité de Longin comme généralement admise en fait de critique (3).

Suidas donne aussi à Longin les titres de savant et de critique : πολυμαθὴς καὶ κριτικὸς γενόμενος (4).

(1) Eunap. Vit. Porphyr., p. 13, ed. Jun. p. 7 ed. Boisson.— Document, n° 8.
(2) Hieronym. Epist. XCV. — Document, n° 10.
(3) Theophyl. Epist. XVII. — Document, n° 12.
(4) Document, n° 1.

Jean de Sicile, l'un des commentateurs d'Hermogène, qui vivait suivant les uns au treizième, suivant les autres au quatorzième siècle ([5]), paraît avoir eu sur Longin des renseignements particuliers; il nous apprend qu'il consacrait presque tout son temps à enseigner, et qu'il ne lui restait pas de loisir pour écrire des traités achevés, en sorte qu'il se trouvait dans le cas de cet oiseau dont parle Homère, qui souffre de la faim en nourrissant ses petits. Longin, dit-il, était très-habile à analyser et à distinguer les diverses formes des discours ([6]), à indiquer les sources de l'invention, à révéler les secrets de l'éloquence, mais nullement capable de composer lui-même des harangues, tandis que l'on porte le jugement inverse sur Denys d'Halicarnasse et Aristide de Smyrne. Ailleurs, en parlant de l'emploi des figures ([7]), le même scoliaste cite une opinion particulière de Longin, et il ajoute qu'on doit l'adopter avec confiance, lors même que tous les autres rhéteurs seraient d'un avis contraire.

On ne peut méconnaître un accord frappant entre tous ces jugements portés par des auteurs si différents, et séparés par de si longs intervalles, sur la nature et le degré du mérite de Longin. Ces jugements, de plus, nous semblent pleinement confirmés soit par les titres des ouvrages que Suidas attribue à Longin, soit par les fragments authentiques qui nous restent de ses écrits.

Passons en revue ces titres et ces fragments, en commençant par les moins importants :

Longin a écrit, selon Suidas, 1° Sur le discours contre Midias ([8]), en adoptant la correction de Langbein, approuvée par Ruhnken, ou contre Medius, en adoptant l'idée de Toup, qui rappelle la controverse qui s'éleva entre Longin et le philosophe stoïcien, au sujet des parties de l'âme ; 2° des Doutes sur Homère (ἀπορήματα ὁμηρικά); 3° de la philo-

([5]) V. Walz. Rh. gr. VI, pp. X et 95. — Document, n° 13.

([6]) M. Bake (Prolegom. p. XXXIV) explique autrement ces mots ἄριστος ἐπιμερίσαι λογων ἰδέας, il pense qu'ils signifient commenter un écrit en signalant les diverses figures, les tournures, les endroits où il convient de placer tel ornement, tel développement, etc.

([7]) Walz. Rh. gr. VI, p. 119.—V. la note critique sur le § 30 du Manuel de Rhétorique.

([8]) Les manuscrits de Suidas portent περὶ τοῦ κατὰ Φοβίου. — On lit dans Eudocie, qui a transcrit l'article de Suidas, καταφειδίου. Le n° 18 des Excerpta e rhetoricis semble confirmer la correction de Langbein. — V. les Documents, n° 1.

sophie d'Homère (εἰ φιλόσοφος Ὅμηρος); 4° des Questions sur Homère, avec les solutions, en deux livres (προβλήματα Ὁμήρου καὶ λύσεις ἐν βιβλίοις β'); 5° des faits historiques contraires au témoignage de l'histoire rapportés par les grammairiens (τίνα παρὰ τὰς ἱστορίας οἱ γραμματικοὶ ὡς ἱστορικὰ ἐξηγοῦνται); 6° des mots qui ont plusieurs significations dans Homère, en quatre livres (περὶ τῶν παρ' Ὁμήρῳ πολλὰ σημαινουσῶν λέξεων δ'); 7° Explications des locutions attiques, en deux livres, rangées par ordre alphabétique (ἀττικῶν λέξεων ἐκδόσεις β', εἰσὶ δὲ κατὰ στοιχεῖον), qui sont au nombre des ouvrages que Suidas a mis à contribution pour son Lexique; 8° Locutions d'Antimaque et d'Héracléon (λέξεις Ἀντιμάχου καὶ Ἡρακλέωνος) (9), et beaucoup d'autres ouvrages (καὶ ἄλλα πολλά).

De tous ces écrits mentionnés par Suidas, et qui ne se rapportent guère qu'à la grammaire et à la philologie, il ne nous est parvenu que de courts fragments empruntés soit aux Doutes sur Homère et cités par Eustathe sur les vers 140 et 295 du premier chant de l'Iliade, soit aux Locutions attiques, ou aux mots d'Homère qui ont plusieurs significations, et qui sont cités par Eustathe, Photius, Suidas, Tzetzes et l'auteur des Ὁμήρου Ἐπιμερισμοί (10).

Nous savons, par le témoignage de Libanius (11), que Longin avait composé un éloge d'Odenat, et par celui d'un ancien grammairien, cité par Montfaucon (12), qu'il s'était mis au nombre des Géographes par un traité περὶ ἐθνικῶν.

Tollius et Hudson affirment que l'on conservait dans la bibliothèque du Vatican un lexique grec inédit, extrait en partie de Longin; et Bekker, dans ses *Anecdota Græca*, page 1091, nous apprend que ce lexique fait partie du manuscrit 2130 fond d'Urbin 157, composé de 312 feuillets, et qui, au fol. 225, offre le titre suivant : Λεξικὸν τῶν ἐνδιαθέτων γραφῶν ἐκτεθὲν παρὰ Στεφάνου καὶ Θεοδωρήτου Κασσιανοῦ Λογγίνου φιλοσόφου καὶ ἑτέρων λεξιγράφων.

Eusèbe, après les noms des divers auteurs dont il a extrait le pre-

(9) On ignore qui était Héracléon, si toutefois la leçon de Suidas est correcte.
(10) Voir les Fragments littéraires, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6.
(11) Epist. 998. — V. les Documents, n° 9.
(12) Bibl. Coislin. p. 597.— V. les Documents, n° 11.

mier livre de ses Chroniques, ajoute ce qui suit : *E Cassii Longini octodecim libris quibus Olympiades* CCXXVIII *complexus est..... e Porphyrio denique nostræ ætatis philosopho ab Ilio capto usque ad Claudii dominationem* (13). Niebuhr (14) pense que ce Cassius Longinus n'est autre que celui dont parlent Suidas, Eunape, etc., bien que ces auteurs ne mentionnent pas une chronique parmi les ouvrages qu'ils lui attribuent; mais comme ce n'est pas le seul qu'ils aient omis, leur silence ne doit pas former une difficulté. Cependant Niebuhr ne s'explique pas pourquoi ce chroniqueur s'est arrêté à la 228me olympiade, c'est-à-dire au temps d'Adrien. Frappé de cette remarque, M. Charles Muller (15) attribuerait plutôt cette chronique à un certain Cassius, dont Aulu-Gelle rapporte l'opinion sur l'époque d'Homère (16) et qu'il croit contemporain de ce littérateur. Mais il nous semble que ce Cassius est plutôt Titus Cassius Severus, célèbre orateur du temps d'Auguste, dont le nom se rencontre souvent, comme dans cet endroit d'Aulu-Gelle, avec celui de Cornelius Nepos, en particulier dans la lettre 28me du IVe livre de Pline le Jeune (17) et qui, d'après Suétone (18), avait composé des livres historiques. Au reste, n'est-il pas plus naturel d'admettre que, pour une cause ou pour une autre, Longin n'a pas achevé sa chronique commencée, que de supposer, sans données suffisantes, l'existence d'un nouveau Cassius Longinus, chroniqueur du deuxième siècle?

Porphyre, dans la Vie de Plotin, mentionne aussi un ouvrage de Longin intitulé ὁ Φιλαρχαῖος. Ce mot a été considéré par Fabricius et par Ruhnken comme une épithète honorifique de Longin et ils ont corrigé le texte de Porphyre en conséquence (19); mais aucun des ma-

(13) Chron. p. 195, ed. Maio.

(14) Kleine Schriften, I, p. 188.

(15) Fragm. Hist. gr. III, p. 688.

(16) N. Att. XVII, 21, 3.

(17) Voir la note d'Ernesti. — V. aussi sur Cassius Severus, Quint. X, I, 22, 116. Tac. An. I, 72, IV, 21. Dial. 19 et 26. Senec. Contr. III.

(18) Vitellius, C. 2.—M. C. Muller cite à la page 517 du troisième volume des Fragm. Hist. gr., à l'article relatif à Thallus, trois passages de Tertullien, de Lactance et de Minutius Felix, où Cassius Severus est associé à Cornelius Nepos, et déclare ne pas savoir qui est ce Cassius Severus. Is. Voss. le met au nombre des historiens latins, Lib. I, c. 21.

(19) V. le document n° 14, le Fragm. philosophique n° 16 et la note.

nuscrits ne justifie leur conjecture, et un examen plus attentif du passage a conduit le savant Creuzer à s'en tenir à l'opinion de Valois et de Toup, qui prennent ce terme pour le titre d'un ouvrage de Longin relatif à l'étude des lettres anciennes, dont Plotin oppose le mérite au peu de valeur qu'avait à ses yeux le livre philosophique *des principes*, περὶ ἀρχῶν [20].

Maxime Planude, dans son commentaire sur Hermogène [21], un autre commentateur anonyme du même rhéteur [22], un scoliaste du Manuel d'Héphestion sur la métrique [23] et un auteur anonyme encore inédit, qui a écrit sur la métrique, cité par M. Egger [24], s'appuient de l'autorité de Longin sur divers points de prosodie et de métrique, sans indiquer pourtant l'ouvrage où ils ont puisé leurs citations [25]. On voit néanmoins par leurs témoignages, que notre critique avait embrassé le sujet dans toute son étendue, était remonté aux principes de l'art, avait assigné des noms aux diverses sortes de vers et de pieds, et indiqué les poëtes qui en avaient fait usage. La phrase citée par Planude, dans son commentaire sur Hermogène, s'étant retrouvée dans un passage de quelque étendue attribué au philosophe Longin par le copiste du manuscrit 2881 [26] de la bibliothèque impériale de Paris, et faisant partie des prolégomènes d'un commentaire sur le Manuel d'Héphestion [27], on en a conclu que ce commentaire est l'ouvrage de Longin, et que c'est de là que les autres scoliastes, indiqués ci-dessus, ont tiré leurs citations.

Deux autres fragments trouvés, l'un dans le même manuscrit [28] à

(20) Creuzer, Annot. in Plotini vitam, auctore Porphyrio, p. CXI. Une note manuscrite de Wyttenbach sur ce passage est ainsi conçue : « Φιλαργαίου, f. liber Longini sic inscriptus. »

(21) Walz, Rh. gr. V. p. 473.

(22) Walz, Rh. gr. VII, p. 982 et 984.

(23) Gaisford, VIII. I, p. 50 ed. Lips.

(24) P. 145 de son édit. de Longin, d'après le ms. 2881, fol. 141 verso. de la Bibl. imp. de Paris. M. Egger pense qu'on pourrait y trouver encore d'autres citations de Longin.

(25) V. les Fragm. litt. nos 7, 8, 9, 10, 11.

(26) Fol. 25 recto.

(27) V. Fragm. litt. no 12. Dans les édit. de Weiske et d'Egger c'est le no III.

(28) No 2881, fol. 27 verso.

la suite du précédent, l'autre dans le manuscrit n° 2677, autrefois 2765 ([29]), paraissant appartenir au même commentaire, ont été attribués à Longin par ses divers éditeurs, sur l'autorité de notes marginales écrites en latin d'une main moderne; et, en effet, ces deux courts fragments semblent faire partie de la même composition ([30]).

Ce qui distingue ce commentaire sur le Manuel d'Héphestion, c'est sa parfaite clarté, le soin avec lequel l'auteur marche pas à pas et justifie toutes ses assertions, soit par des raisonnements simples et justes, soit par des exemples bien choisis. On voit aussi que les principes de la philosophie et que la méthode suivie dans les ouvrages des philosophes lui sont familiers, et qu'il connaît également les ouvrages des orateurs et des poëtes, en sorte que les citations se présentent comme d'elles-mêmes sous sa plume. Son style ne manque ni de précision, ni même d'élégance; mais il est plutôt simple, égal et coulant, qu'animé et pittoresque; l'auteur semble se plaire dans les remarques grammaticales et étymologiques et dans les distinctions lexicographiques. Toutes ces qualités nous paraissent bien répondre à l'idée que nous pouvons nous faire du style de Longin, d'après ce que nous connaissons jusqu'à présent de ses travaux et de ses écrits, et nous pensons que ces divers fragments relatifs à la métrique, qui portent son nom, peuvent être considérés comme authentiques.

C'est aussi aux scoliastes que nous devons la connaissance d'un ouvrage assez considérable de Longin. Jean de Sicile, dans son commentaire sur Hermogène, en cite le vingt et unième livre, et lui donne pour titre οἱ φιλόλογοι; un scoliaste d'Aristide et l'auteur de la vie d'Apollonius de Rhodes lui donnent le même titre; mais une scolie anonyme, trouvée par Bast dans le manuscrit 1983 de la bibliothèque impériale de Paris, porte ces mots : ἐν τῷ κα' τῶν φιλολόγων ὁμιλιῶν, d'où Bast, Weiske, M. Egger tirent le titre αἱ φιλόλογοι ὁμιλίαι, c'est-à-dire *Entretiens sur divers sujets de littérature ou d'érudition*, tandis que d'autres savants, comme F. Osann, préfèrent celui de φιλολόγων

([29]) Fol. 83 verso.

([30]) V. les Fragm. litt. nos 13, 14. Ce sont les nos IV, II, des éditions de Toup, Weiske, Egger.

ὁμιλίαι, c'est-à-dire *Entretiens des philologues* (31). C'était sans doute un recueil analogue aux Nuits Attiques d'Aulu-Gelle et à tant d'autres qui sont cités par les anciens, mais que nous ne possédons plus, tels que les Διατριβαὶ de Bion; les *Loghistorici* de Varron; les *Studiosi* de Pline l'ancien; les Φιλίστορες d'Hiéroclès; le Ποικίλη φιλομαθία de Télèphe; les Χρηστομάθειαι de Philon et d'Helladius; le Φιλόλογος ἱστορία ou le Φιλολογίας ἀκρόασις de Porphyre; les Στρωμάτεις de Plutarque et de Clément d'Alexandrie, etc. (32).

Autant qu'on peut en juger par le petit nombre de citations empruntées à cet ouvrage, Longin y discutait le mérite des poëtes, des orateurs, des historiens; il y examinait la valeur, la convenance, l'autorité de certains mots ou de certaines locutions; il y traitait divers points de critique, de rhétorique et même de géographie (33). C'était donc comme un recueil de ses observations, de ses jugements, de ses doutes, de ses recherches littéraires, qui n'avaient pas trouvé place dans ses autres traités, ou qu'il avait eu occasion d'exposer dans le cours de son enseignement.

S'il en est ainsi, on peut mettre au nombre des citations empruntées à ce recueil le jugement que Longin porte sur Aristide, et que nous a conservé Sopater dans ses prolégomènes sur ce sophiste; celui que rapporte Jean de Sicile sur le poëte Ménélas, à qui Longin attribue le mérite d'avoir surmonté par ses efforts les obstacles que lui opposait la nature; enfin le fragment communiqué à Hudson par L.-A. Zacagni et copié sur un manuscrit des Evangiles, appartenant à la bibliothèque du Vatican, fond d'Urbino, portant le n° 2 (34). Ce fragment, qui contient une énumération des grands orateurs attribuée à Longin, a donné lieu à beaucoup de corrections proposées par Ruhnken, Toup

(31) V. Græfenhan, Gesch. der Philog. III, p. 334, not. 55. M. Bake ne pense pas que le terme ὁμιλίαι convienne à ce genre d'ouvrage, ni à l'époque de Longin, et propose de lire plutôt βιβλίων. V. Prolegom. pp. XXXIII-XXXIV, Apsinis et Longini Rhetor.

(32) S'il nous était parvenu un certain nombre de ces ouvrages, ou un plus grand nombre de leurs fragments, on pourrait établir entre eux des distinctions plus ou moins tranchées, mais ils n'en appartiennent pas moins à ce que nous appelons des *Mélanges*.

(33) V. les Fragm. litt. nos 15, 16, 17, 18, 19.

(34) V. les Fragm. litt. nos 20, 21, 22. Ce dernier est le fragment I des éditions de Toup, Weiske, Egger.

et d'autres critiques, qui ne pouvaient concilier cette liste avec les jugements portés par l'auteur du traité περὶ ὕψους ; mais il faut se garder, en bonne critique, d'altérer de la sorte des documents qui peuvent fournir à la discussion des données précieuses.

Il nous reste à parler de celui des fragments de Longin, qui, étant le plus long et se rapportant à la rhétorique, est aussi le plus propre à nous faire connaître ses idées sur cette matière, sa méthode pour l'enseigner, ses jugements sur les orateurs, les philosophes et les poëtes, son style enfin, considéré sous le double point de vue de son siècle et de son cachet personnel.

La découverte de ce précieux débris est due au savant Ruhnken, qui l'annonça au public lettré en 1765, dans un journal de La Haye, intitulé : *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts* (35); voici en quels termes : « Il y a quelques mois que lisant Apsinès, rhéteur grec, qui se « trouve dans la collection qu'Alde Manuce a donnée de plusieurs « autres ouvrages de cette espèce, je fus surpris de voir le style chan- « ger tout d'un coup au milieu du livre. J'y reconnus non-seulement « la marche de Longin, mais plusieurs expressions qui lui sont par- « ticulières. Continuant ma lecture, je tombai sur un assez long pas- « sage que je me souvins d'avoir lu dans le scoliaste d'Hermogène, « et dans le commentaire, non encore publié, que Jean Siciliote a fait « sur ce même Hermogène. Ce passage y est cité, non sous le nom « d'Apsinès, mais sous celui de Longin, et tiré du livre qui a pour « titre : Λογγίνου τέχνη ῥητορική. Voilà donc un ouvrage de Longin « que nous venons de recouvrer, et que tout le monde croyait perdu. « Il existe en entier, à l'exception du premier chapitre *De l'invention*, « où il paraît manquer quelque chose. L'ouvrage est digne de Longin, « et n'est point inférieur à son admirable Traité sur le Sublime. J'i- « gnore par quel hasard ce livre a été inséré au milieu d'un ouvrage « d'Apsinès. Il y a apparence qu'ils se sont trouvés réunis dans un « même volume, et que le relieur, qui devait le placer avant ou après « le livre d'Apsinès, l'a placé au milieu. Cette erreur a passé dans les « autres manuscrits et dans l'édition d'Alde. Malheureusement cet ou-

(35) P. 273 et suiv.

« vrage a été fort corrompu par les copistes; il y a même par-ci par-
« là des lacunes indiquées par Alde; mais je me flatte que les manu-
« scrits d'Italie et de France, que je fais consulter, y suppléeront. J'en ai
« déjà rempli quelques-unes au moyen de variantes que j'ai tirées de la
« bibliothèque de Wolfenbuttel. Je me propose de publier cet ouvrage
« au plus tôt, collationné avec plusieurs manuscrits, corrigé, et avec
« mes remarques et une traduction latine.»

Ruhnken n'ayant indiqué, d'une manière précise, ni dans cet avis publié en 1765, ni dans sa Dissertation sur la vie et les écrits de Longin, qui parut en 1776 sous le nom de P.-J. Schardam, et où il semble renouveler son engagement de publier la rhétorique de Longin ([36]), ni enfin dans l'édition de Toup, qui est enrichie de ses notes et qui parut en 1777, où commençait et où finissait ce nouveau fragment de Longin ; Wyttenbach lui-même qui, dans la biographie de son maître et de son ami, rappela au monde savant cette découverte, approuvée par Hemsterhuis peu de temps avant sa mort, et qui assure que le travail de Ruhnken était presque achevé, n'ayant pas donné à ce sujet de plus amples éclaircissements, ni fait connaître même dans quel journal Ruhnken avait publié son annonce, les éditeurs de Longin et des rhéteurs grecs, qui voulurent insérer ce fragment dans leurs recueils, furent réduits à leurs propres conjectures, et n'avaient pour les guider que le passage de Longin sur les figures, cité par Maxime Planude et par Jean de Sicile. Porson et Kidd ([37]) firent à ce sujet, dès l'année 1800, des recherches qui n'aboutirent à aucun résultat ([38]). Weiske, qui n'avait pu obtenir à temps de Wyttenbach une réponse satisfai-

([36]) § XIV. τέχνη ῥητορική *de quâ alias.*

([37]) Kidd, dans la préface qu'il a mise en tête de l'édition des *Opusc. Ruhnkeniana*, qui a paru à Londres, en 1807, p. XXVII, s'exprime ainsi : «Cuinam Diario Eruditorum Ruhnkenius indicium suum impertiverit, me, licet anxia diligentia quæritantem prorsus effugit : in illis autem Aldinis paginis rudera quædam et fragmenta latere ex Longini opere de arte rhetorica, et rhetoris hujus germanos fœtus esse produnt dicendi formæ, disputandi ratio, habitus denique et color orationis per omnia Longino simillimus; atque testimonio suo confirmat amiceque conspirat scholiastes unicus in Hermogenem typis descriptus, quem haud ita pridem in Censore Britannico indicavi et iterum æqui lectoris judicio sistam.» Il insère ici la phrase qui forme le § 30 du Manuel de Rhétorique, sur les figures de pensée.

([38]) Bake, Prolegom. p. XVI-XVII.

sante, n'attribua à Longin que neuf pages de son édition (1809) ou deux pages et demie du Recueil d'Alde; il ne fait commencer le fragment qu'au chapitre qui traite de l'élocution et ne le prolonge pas au delà de la citation de Planude et de Jean de Sicile. Mais il a inséré dans sa préface ([39]) le passage d'une lettre de Wyttenbach à Bast, où le savant hollandais déclare que le fragment de Longin commence, suivant l'opinion de Ruhnken, à la page 709 du Recueil d'Alde, au chapitre περὶ ἐλέους (*sic*), et se termine à la page 720 aux mots οὐκ ἐφ' ἡμῖν, à la fin du chapitre περὶ μιμήσεως.

Lorsque M. Boissonade eut retrouvé l'annonce de Ruhnken dans le journal de La Haye ([40]), il en donna avis à F.-A. Wolf, qui consacra à cette question un article des *Literarische Analekten* ([41]). Il y exprime quelque surprise que Ruhnken n'ait pas tenu un engagement pris plus de trente ans avant sa mort, et il montre que l'étendue et la valeur réelles du fragment ne pourront être fixées d'une manière certaine que par le secours des manuscrits. Il invite donc les philologues qui vivent à portée des grandes bibliothèques, à faire des recherches pour résoudre cette difficulté. Ce conseil resta longtemps sans être suivi; on tâtonna encore pour trouver les limites de ce qui appartenait à Longin. M. Spengel ([42]), pensant que Ruhnken les avait fixées trop étroites, les porta depuis la page d'Alde 707 à la page 726, c'est-à-dire depuis le chapitre περὶ προσωποποιΐας jusqu'à la fin du chapitre περὶ πάθους. Cette opinion fut suivie par M. Walz, dans son édition des Rhéteurs grecs ([43]) et par M. Egger dans son édition de Longin ([44]). Cependant M. Finckh, qui a enrichi d'excellentes notes la collection de M. Walz, est revenu à peu près à l'opinion de Ruhnken, si ce n'est qu'il laisse à Apsinès le chapitre περὶ ἐλέου jusqu'à la lacune qui précède les mots

([39]) Pag. XXII-XXIII.

([40]) V. Schœll, Litt. grecq. IV, p. 331.

([41]) Tom. II, p. 515. Berlin, 1819, *De Dav. Ruhnkenii celebri quodam reperto literario.*

([42]) Συναγωγὴ τεχνῶν, p. 111.

([43]) Vol. IX, pp. 543-596.

([44]) Paris, 1837, pp. 79-125. Toutefois M. Egger déclare, dans sa préface, qu'il adopte l'avis de M. Finckh.

καὶ χωρία καὶ πραγμάτων ὑποδοχάς, par lesquels, suivant lui, commence le fragment de Longin.

Enfin, comme l'avait prévu F.-A. Wolf, c'est par le secours d'un nouveau manuscrit que la question a été, je ne dis pas résolue, mais resserrée entre de plus étroites limites. «En étudiant les monuments de la philosophie péripatéticienne, je trouvai, dit M. Séguier de St-Brisson, dans le manuscrit 1874 (de la Bibliothèque impériale de Paris), outre le commentaire d'Alexandre sur les Topiques, quelques rhéteurs grecs, savoir les deux ouvrages d'Apsinès, Minucianus, Ménandre, puis un traité anonyme sur la rhétorique, τέχνη τοῦ πολιτικοῦ λόγου, qui ne figure pas dans la vaste collection de M. Walz. M'étant convaincu que M. Walz n'avait pas consulté ce manuscrit, j'en ai entrepris la collation pour le traité d'Apsinès, afin de vérifier s'il confirmerait la conjecture de Ruhnken. J'ai d'abord été récompensé de ce travail par beaucoup de bonnes leçons qui améliorent considérablement le texte d'Apsinès. Arrivé à la page 552, ligne 2, du tome IX des Rhéteurs grecs de Walz, le texte du manuscrit me fit passer sans interruption, ni lacune réelle ou apparente, à la page 579, ligne 18, et loin que le sens en fût altéré, la suite des idées me parut bien mieux observée que dans les textes imprimés. En effet, après avoir indiqué divers moyens d'exciter la pitié, comme τὸ πένεσθαι τοὺς ἐν πλούτῳ γεγονότας, τὸ φεύγειν δημαγωγούς, τὸ ἀτιμίᾳ περιπεπτωκέναι στρατηγούς, l'auteur continue ainsi : συνελόντι δὲ εἰπεῖν ἡ ἀπὸ τῶν βελτιόνων ἐπὶ τὰ χείρω μεταβολὴ κατὰ τὸν τύπον (leg. τόπον) θεωρεῖται τὸν παρὰ τὴν ἀξίαν καλούμενον. Et tout ce qui suit, jusqu'à la page 594, se rapporte évidemment au chapitre de la compassion, περὶ ἐλέου, de même que ce qui précède ; tandis que le texte intermédiaire s'en éloigne entièrement. Apsinès, à l'occasion de l'épilogue, parle de l'ἀνακεφαλαίωσις (récapitulation) et de l'ἀνάμνησις (*remémoration*) des choses précédemment dites. Ces deux lieux identiques se placent, dit Apsinès, en trois endroits : à la fin, puis au milieu, après les démonstrations essentielles, enfin après chaque chapitre de démonstration... Reprenant ensuite la division qu'il s'est tracée, en expliquant ce qu'est la péroraison, après avoir traité de l'ἀνάμνησις, il passe à l'ἔλεος, dont il

énumère les conditions; quant à la δείνωσις, il renvoie son examen à l'αὔξησις amplification (voir le Traité du Sublime, ch. XI). Nous voilà donc bien naturellement amenés au chapitre de la Compassion, qui commence à la page 550 de Walz (709 d'Alde), qui se poursuit jusqu'à la première ligne de la page 552 (710 d'Alde), puis saute à la page 579, ligne 18 (720 d'Alde), pour se terminer à la page 594 (726 d'Alde). Voilà des parties qu'on ne doit certainement pas enlever à Apsinès pour en gratifier Longin. Il en reste donc deux à examiner : l'une qui n'est évidemment pas d'Apsinès commence à la page 552, ligne 2, et va jusqu'à la page 579, ligne 18; et l'autre, intitulée περὶ πάθους, qui termine le livre d'Apsinès, tel qu'Alde l'a publié, et que M. Walz attribue également à Longin ([45]). »

Quant au chapitre περὶ πάθους, la conjecture de M. Walz, dont au reste il n'a pas donné de motifs bien plausibles, et qui lui a été probablement suggérée parce que l'auteur du Traité περὶ ὕψους avait composé un ouvrage περὶ παθῶν, tombe par l'observation que ce chapitre se trouve dans le manuscrit 1874, qui ne contient rien de Longin, et qui attribue à Apsinès, non-seulement ce chapitre περὶ πάθους, mais les deux qui suivent περὶ ἐρωτήσεως et περὶ ἀποκρίσεως, que M. Séguier a publiés pour la première fois. Au reste, ce chapitre περὶ πάθους diffère sensiblement et par le style et par la méthode d'exposition de tout ce que l'on peut considérer comme écrit par Longin ([46]).

J'ai dit que la question ne me paraissait pas résolue pour le premier fragment, mais seulement resserrée entre de plus étroites limites; en effet, de ce que les 27 pages du texte de Walz, qui séparent les deux parties du chapitre d'Apsinès περὶ ἐλέου, ne sont pas de ce rhéteur, et de ce qu'une partie de ces pages peuvent à bon droit être revendiquées pour Longin, puisqu'il s'y trouve un passage qui lui est attribué par deux autorités, il n'en résulte pas qu'elles soient toutes de ce célèbre auteur.

([45]) Séguier de St-Brisson. Diss. sur le Fragm. de Longin contenu dans la Rhét. d'Apsinès, p. 5-9. Paris, 1838, 8°. Notices et Extr. des Mss. XIV, 2e part., p. 154, s.

([46]) M. Bake ne croit pas que ce chapitre περὶ πάθους soit d'Apsinès (Proleg. p. X), ni de Longin (p. XLIX-L).

Une première lecture y fait découvrir trois parties traitées d'une manière très-différente : 1° un manuel abrégé de rhétorique; 2° un petit traité sur la mémoire, déjà publié par Fr. Morel, en 1618, sous le nom d'Apsinès ([47]); 3° le commencement d'un chapitre intitulé περὶ τῶν τελικῶν, que ni Ruhnken, ni M. Finckh ne veulent attribuer à Longin.

D'autre part, une étude attentive des pages qui sont d'un commun accord attribuées à Longin, y fait découvrir, ainsi que l'avait annoncé Ruhnken, des altérations graves, telles que des omissions, des transpositions, peut-être même des interpolations plus ou moins étendues, qui rendent difficile une juste appréciation du mérite de l'auteur, soit sous le rapport du fond, soit sous celui de la forme. C'est ce que le lecteur pourra apercevoir, jusqu'à un certain point, par l'analyse que nous allons lui présenter du contenu de ces pages.

Cette partie du fragment que l'auteur appelle un Manuel abrégé de rhétorique (ὑπόμνημα τῆς τέχνης) est tronquée au commencement; ce qui nous en reste peut se subdiviser en quatre chapitres, qui traitent de l'invention, de la disposition, de l'élocution et de l'action.

Dans le premier chapitre, l'auteur énumère les catégories ou lieux communs desquels on tire les preuves ou les divers moyens de conviction, comme la qualité, le lieu, le temps, le bagage, l'équipage, les armes de l'accusé; l'attitude, les motifs de l'action, les degrés d'offense. Il passe ensuite à une autre classe de preuves qui résultent du témoignage des sens, des circonstances des personnes et des choses, de l'accord de l'intention avec les faits.

Dans le second chapitre, il s'occupe des conclusions, de l'appui mutuel que se prêtent les diverses preuves, de l'effet de l'amplification dans la péroraison, de la manière dont la conclusion doit varier suivant la nature de la cause, de l'avantage de multiplier les exordes et d'en faire usage à mesure que l'on passe à une autre partie du discours. Il donne ensuite quelques conseils sur la narration et sur l'ordre des

([47]) Walz, Præf. tomi IX Rhet. gr. (p. XXIII, sq.)—Egger. p. 151 de son édit. de Longin, note 15.

preuves; enfin, il établit un parallèle entre l'exorde et la péroraison.

Le troisième chapitre traite de l'élocution. Après en avoir fait sentir l'importance, et avoir indiqué quelques modèles à imiter, l'auteur montre le danger que l'on court à négliger son style, et recommande de rechercher à la fois la pureté et l'harmonie de la diction ; il indique par quelques exemples comment on doit éviter les termes communs, les tournures vulgaires, remplacer les mots habituels par des expressions neuves, de quelle manière le changement des nombres et des temps, la transposition des mots, contribuent à l'élégance du style. Il se borne, dit-il, à un petit nombre d'exemples, parce qu'il s'est proposé d'écrire un simple manuel. Il énumère ensuite les parties de la période, donne la définition de celle-ci, et refuse le nom de *figure* (σχῆμα) à la prolepse, à la réticence, à la prétérition, à l'ironie, qu'il considère comme des pensées (ἔννοιαι), des arguments, et qui sont de puissants moyens de persuasion.

Le chapitre quatrième est consacré à l'action ou au débit, dont l'auteur relève l'importance en rappelant la réponse de Démosthène ; il conseille aux jeunes orateurs d'étudier surtout la manière dont s'expriment ceux qui éprouvent quelque vif sentiment, plutôt que de se conformer aux règles des rhéteurs, et les avertit qu'il faut modifier son ton, sa voix, ses gestes, suivant les choses que l'on dit et les personnes à qui l'on parle. Il termine ce chapitre en invitant ses jeunes lecteurs à joindre l'exercice et la pratique à l'étude de l'art.

Si l'on fait abstraction du désordre ou du défaut de suite que l'on ne peut méconnaître dans ce petit traité de rhétorique, et qui doit sans doute être attribué à l'inattention des copistes, ou à l'étourderie de quelque relieur, on y retrouve les mêmes qualités que nous avons signalées dans les fragments précédents : un style facile, clair, quelquefois élégant et figuré, des conseils sages et pratiques, une érudition solide et assez variée, un jugement sain et indépendant; mais on n'y remarque rien qui dépasse le ton d'un style purement didactique, aucun mouvement d'éloquence, aucun signe d'une admiration un peu vive. L'auteur nous semble moins méthodique et moins complet qu'Hermogène, mais plus simple et plus libre dans sa marche ; il a moins

foi aux secrets de l'art, et recommande avec sagesse l'étude de la nature, comme on devait l'attendre d'un critique philosophe.

Avant de nous occuper des autres parties du fragment intercalé dans les pages d'Apsinès, nous devons examiner deux pièces intéressantes qui jetteront quelque lumière sur la Rhétorique de Longin.

L'une est un extrait ou un abrégé de ce Manuel, découvert par Chr.-Fr. Matthæi, dans un manuscrit de la Bibliothèque de Moscou, et envoyé par celui-ci à Ruhnken, vers l'année 1782, mais publié seulement, pour la première fois, par M. J. Bake, en 1849, à Oxford, dans le volume 8° intitulé : *Apsinis et Longini Rhetorica e codd. mss. adhibitâ supellectili Ruhnkenianâ.* L'auteur anonyme de cet abrégé attribue sans hésitation ce Manuel de rhétorique à Longin, qu'il qualifie par l'épithète de κριτικώτατος, et le préfère à la Rhétorique d'Hermogène, parce qu'il est plus facile à comprendre. Il nous apprend que Longin traitait d'abord de l'exorde et de la narration, et passait ensuite à la confirmation, ce qui prouve qu'il nous manque une partie assez considérable du Manuel. On retrouve dans les pages suivantes les principales divisions de l'ouvrage, quelquefois les mêmes expressions, d'autres fois des phrases qui portent bien le cachet de Longin, mais qui ont été omises par le copiste ou l'abréviateur du Manuel que nous connaissons déjà. La fin du nouvel extrait montre aussi que nous ne possédions pas la dernière partie de l'ouvrage de Longin, bien qu'il semble prendre congé de son lecteur dans les lignes qui terminent ce qui nous en est resté. En effet, la dernière page de l'Abrégé de Moscou contient, non-seulement des directions sur la manière de conformer le style au sujet et à la nature du discours, mais encore l'énumération des sept écrivains que Longin recommande à l'étude et à l'imitation du futur orateur, avec les motifs qui l'ont décidé à cette préférence. Ces sept écrivains sont : les philosophes Eschine et Platon, les historiens Hérodote et Thucydide, et les orateurs Isocrate, Lysias et Démosthène. Il reproche néanmoins à Thucydide sa concision et ses tournures recherchées, et à Platon l'abus des figures et la pompe trop poétique de sa prose ; quant aux autres, il les déclare irréprochables ἀναμαρτήτους.

L'autre pièce se compose d'une suite de vingt-cinq articles relatifs à la rhétorique, qui étaient indiqués dans le catalogue de la Bibliothèque Laurentienne, sous ce titre : ἐκ τῶν Λογγίνου ῥητορικῶν, et dont Harles avait fait mention, tome VI, p. 81, de la Bibliothèque grecque de Fabricius. M. Egger les a publiés pour la première fois en 1837, sous le titre de *Excerpta e Longini Rhetoricis*, comme appendice de son édition de Longin, d'après une copie que lui avait envoyée M. Micali, et M. Bake les donne à son tour d'après une copie de la main de Bandini, trouvée dans les papiers de Ruhnken, en avertissant que le titre ἐκ τῶν Λογγίνου ῥητορικῶν, est d'une main différente et plus récente que le texte même des extraits.

La comparaison de ces articles avec les deux échantillons de la Rhétorique de Longin dont nous venons de nous occuper, montre qu'ils ont été puisés, du moins en partie, à la même source ; en effet, on y trouve des conseils à peu près semblables sur la disposition des arguments ([48]), sur la cause et le but de l'action comme moyen d'amplification ([49]), sur la place des maximes dans la démonstration ([50]), sur l'emploi des récapitulations dans l'argumentation ([51]), sur la convenance d'observer la nature pour bien exprimer les sentiments ([52]), enfin sur le style et en particulier sur le changement de nombre entre le verbe et le sujet ([53]). Cependant une partie au moins égale de ces articles se rapportent à des points soit généraux, soit spéciaux, dont on ne trouve pas trace dans le Manuel de rhétorique tel que nous le possédons, ni dans l'Abrégé de Moscou ; ce qui doit faire supposer ou que ce Manuel était bien plus étendu et bien plus complet, ou que ces articles ont été empruntés à d'autres traités de rhétorique qui ne sont pas de Longin ([54]). Ainsi, d'après

([48]) Voir Rhétorique, § 15.
([49]) Rh., § 11.
([50]) Abrégé, § 5.
([51]) Rh., § 11.
([52]) Rh., § 33.
([53]) Rh., § 25.
([54]) Cette dernière conjecture est confirmée par ce passage du rhéteur Cæcilius, cité par Photius (n° 259, p. 485 b. éd. de Bekker) : Ὁ μέντοι Σικελιώτης Καικίλιος μὴ κεχρῆσθαί φησι τὸν ῥήτορα (sc. Ἀντιφῶντα) τοῖς κατὰ διάνοιαν σχήμασιν, ἀλλὰ κατευθὺ αὐτῷ καὶ

les *Excerpta* de Florence, l'auteur blâme l'usage trop fréquent des figures; il invoque à ce sujet l'autorité d'Aristote et recommande d'imiter à cet égard la sobriété de Lysias; il propose comme modèles Démosthène et Aristide pour la vigueur des objections, Démosthène et Platon pour l'harmonie de la période; il dit que Platon est le premier qui ait su transporter dans la prose la sublimité d'Homère; que Théophraste distinguait six espèces d'amplification; qu'Aristide avait adopté l'abondance des Asiatiques, ce qui rendait son style facile et entraînant; que la harangue contre Midias est une invective; il fait observer que la peinture des caractères exige un jugement sain et des principes honorables; que les hommes savants échouent souvent parce qu'ils manquent de talents naturels; que les meilleurs écrits se recommandent par la variété plutôt que par un style uniforme; il indique les quatre questions sur lesquelles roule l'éloquence politique, savoir, la justice, l'utilité, la possibilité, la gloire; il rappelle que, dans les discours politiques, l'exorde se tire des principes, dans les plaidoyers des opinions sur les personnes, dans les panégyriques de l'intention générale du discours; il trace la marche à suivre quand on a à se défendre d'une action déshonorante et honteuse, et montre qu'il ne convient pas de s'en justifier directement, mais qu'il faut prouver qu'on en est incapable par des exemples ou des raisons sans réplique; il définit l'hypostase et la rhétorique, etc.

Au reste, comme on ne saurait découvrir aucune liaison, ni même aucun ordre dans ces articles successifs, et qu'ils sont conçus d'une manière peu propre à faire connaître le style des auteurs dont ils sont

ἁπλάστους τὰς νοήσεις ἐκφέρεσθαι, τροπὴν δὲ ἐκ τοῦ πανούργου καὶ ἐναλλαξιν οὔτε ζητῆσαι τὸν ἄνδρα οὔτε χρήσασθαι, ἀλλὰ δι' αὐτῶν δὴ τῶν νοημάτων καὶ τῆς φυσικῆς αὐτῶν ἀκολουθίας ἄγειν τὸν ἀκροατὴν πρὸς τὸ βούλημα. Οἱ γὰρ πάλαι ῥήτορες ἱκανὸν αὐτῶν ἐνόμιζον εὑρεῖν τε τὰ ἐνθυμήματα καὶ τῇ φράσει περιττῶς ἀπαγγεῖλαι, ἐσπούδαζον γὰρ τὸ ὅλον περὶ τὴν λέξιν καὶ τὸν ταύτης κόσμον, πρῶτον μὲν ὅπως εἴη σημαντικὴ καὶ εὐπρεπὴς, εἶτα δὲ καὶ ἐναρμόνιος ἡ τούτων σύνθεσις. Ces lignes sont évidemment la source du § 3 des *Excerpta e Longini Rhetoricis*, qui est ainsi conçu : Ὅτι τροπὴ ἐκ τοῦ πανούργου καὶ ἐξάλλαξις οὐδεμία ἦν ἐν τοῖς ἀρχαίοις, ἀλλὰ καὶ τὰ τοῦ νοῦ σχήματα οὐφέ ποτε εἰς τοὺς δικανικοὺς λόγους παρεῖσθαι· ἡ πλείων γὰρ αὐτοῖς σπουδὴ περὶ τὴν λέξιν καὶ τὸν ταύτης κόσμον ἦν, καὶ τὴν συνθήκην καὶ ἁρμονίαν. Ce rapprochement est dû à M. Ch. Walz, qui l'a indiqué comme addition à son article sur le Longin de M. Egger, p. 640 du *Heidelberger Jahrbücher*, 1840.

extraits, on ne doit leur attribuer d'autorité que celle qui résulte de leurs rapports avec d'autres pièces authentiques.

Y a-t-il quelque rapport entre les *Excerpta e Longini Rhetoricis*, et les *Enarrationes Hermogenis excerptæ ex Longino, Iamblicho, Syriano, Simplicio et aliis*, mentionnés dans le catalogue de la Bibliothèque de Vienne, rédigé par Nessel, P. 4, p. 14? Ou bien ce dernier recueil n'est-il autre chose que la préface des scolies d'Hermogène, intitulée : Ἰσαγωγὴ σχολίων ἐκ διαφόρων τεχνογράφων εἰς τὰ προλεγόμενα τῆς Ἑρμογένους ῥητορικῆς, empruntée aux mêmes rhéteurs ([55])?

Le chapitre περὶ μνήμης, qui fait suite au Manuel de rhétorique intercalé dans le texte d'Apsinès, est attribué à Longin par Ruhnken et par MM. Finckh, Spengel, Walz, Egger; mais M. Bake pense qu'il n'est ni d'Apsinès, ni de Longin ([56]). Il fait remarquer que Longin, ayant suivi dans sa Rhétorique la distribution d'Aristote, n'avait pas dû s'occuper de la mémoire ; d'ailleurs il ne reconnaît dans ce petit traité, ni le style, ni la méthode de Longin; il n'y trouve ni la sobriété, ni la brièveté qui distinguent ses autres écrits, et l'auteur lui paraît manquer de jugement et de mesure dans la manière dont il imite Platon.

Sans porter un jugement aussi sévère sur ce petit ouvrage, qui nous semble être l'analyse de quelque autre plus étendu, ou un exercice rédigé d'après la leçon de quelque sophiste, et sans le trouver, comme M. Bake, tout à fait étranger à la rhétorique, nous ne pouvons pas non plus l'attribuer à l'auteur qui a écrit le Manuel ; car, sauf un court passage relatif à la péroraison, à la fin du § 8, qui s'accorde assez bien avec le contenu du § 11 du Manuel, tout le reste du Traité roule sur des idées très-diverses, présentées d'une manière toute différente, et dont on ne trouve aucune trace ni dans l'*Epitome*, ni dans les *Excerpta e rhetoricis*. Néanmoins l'imitation de Platon et même celle de Plutarque ont introduit, dans le style de ce morceau, un certain nombre de locutions qui se retrouvent dans le Traité du Sublime, et c'est

([55]) Ruhnken. Diss. de Vita et Scr. Long., § XIV. — Spengel, Σ. T., p. 5. — Walz, Rh. gr. Tom. VI, p. XV-XVI.

([56]) Cependant il dit (pp. XXXVIII-XXXIX de ses Prolegom.) que ce chapitre se trouve dans les *Excerpta ex Apsine* qui suivent le texte d'Apsinès dans le Codex Gudianus, et qu'il n'y manque que la dernière page depuis les mots τὸ κῦρος τῆς ἐπιστήμης καὶ τέχνης.

peut-être ce motif qui avait engagé Ruhnken à l'attribuer à Longin. Cependant, ainsi que l'observe M. Bake, il y a une bien grande distance entre ces deux imitateurs : autant l'un est stérile et dépourvu d'originalité, autant l'autre, c'est-à-dire l'auteur du Traité du Sublime, est libre dans sa marche et riche de son propre fonds.

Enfin, la partie du fragment intitulée περὶ τῶν τελικῶν appartenait à quelque traité de l'invention, dont l'auteur appuie ses préceptes de l'exemple de Démosthène, et suppose une discussion entre cet orateur et ceux qui combattent sa proposition de couper l'isthme de la Chersonèse. L'orateur indique les objections que l'on peut faire à ce projet, puis la manière de les lever; malheureusement la marche du raisonnement est interrompue par deux lacunes. Ce fragment donne une idée peu favorable du talent de l'auteur, et l'on ne peut que souscrire à l'opinion de M. Bake qui n'y reconnaît ni Longin ni Apsinès.

Ici se termine la revue des fragments qui nous restent des écrits littéraires de Longin. Si l'étude que nous en avons faite ne nous permet pas de considérer l'auteur comme un écrivain hors de ligne, qui avait sur l'éloquence et la poésie des idées fort supérieures à celles de ses contemporains, nous devons reconnaître néanmoins qu'il méritait par son érudition, ses travaux, son jugement, par le soin avec lequel il s'était soustrait à la fâcheuse influence de son temps, la renommée dont il a joui pendant sa vie et bien des siècles encore après sa mort.

DEUXIÈME PARTIE.

EXAMEN DE L'AUTHENTICITÉ DU TRAITÉ DU SUBLIME.

CHAPITRE PREMIER.

OPINIONS DES CRITIQUES A CET ÉGARD.

Dans nos études sur la vie, les travaux et les écrits de Longin, nous nous sommes astreint à ne puiser nos faits et nos assertions que dans ses propres récits et chez les auteurs dont le témoignage s'appuyait sur une connaissance certaine de sa personne ou de ses ouvrages. Nous devons maintenant aborder l'examen du livre auquel Longin a dû, depuis la renaissance des lettres, la haute renommée dont il jouit comme grand écrivain, habile critique et arbitre du bon goût. En effet, le Traité du Sublime, publié pour la première fois en 1554, à Bâle par Robortello, l'année suivante à Venise par Paul Manuce, tant de fois réimprimé, commenté par des savants du premier ordre, et traduit à plusieurs reprises en latin et dans toutes les langues de l'Europe[1]; ce Traité, au mérite duquel Fénelon, Boileau, Rollin, Laharpe, Pope, Addison, Gibbon, Blair et les plus habiles critiques de nos jours ont rendu un si éclatant hommage, était généralement considéré comme authentique, quoique cette opinion ne s'appuyât que sur le titre des manuscrits, et bien que cet ouvrage parût une production bien remarquable pour le siècle où vivait l'auteur qui était censé l'avoir composé. Un phénomène si rare dans l'histoire des lettres, qui n'avait qu'une si

[1] V. pour les détails des éditions et des traductions, l'Introduction mise à la tête du Traité du Sublime.

légère garantie, n'éveilla pas les soupçons de la critique, à une époque où l'authenticité de tant d'autres ouvrages, d'une origine bien moins douteuse, fut mise en question et fortement ébranlée.

Ce ne fut qu'en 1808, lorsque Amati annonça que l'un des manuscrits du Vatican, n° 285, portait au titre les mots Διονυσίου ἢ Λογγίνου, que les savants commencèrent à s'occuper de cette question, et que quelques-uns d'entre eux conçurent des doutes sur l'authenticité du Traité περὶ ὕψους. Weiske, dans son édition de Longin, qui parut en 1809, fit connaître au public l'observation d'Amati, en avouant qu'il n'avait pas attaché lui-même une telle importance à la présence de cette particule, qui se trouve aussi sur le titre du manuscrit de Paris, et qui avait été déjà signalée, par un savant inconnu, dans une note manuscrite de l'exemplaire du Longin de Tollius qui appartient à la Bibliothèque de Leipzig.

Dans sa courte dissertation insérée en tête du commentaire de Weiske, le savant italien expose les conséquences que l'on doit tirer de ce nouveau titre. Il en déduit d'abord le véritable nom de Longin, qui ne s'appelait pas tantôt *Dionysius*, tantôt *Longinus*, ce qui s'exprimerait en grec Διονύσιος ὁ καὶ Λογγῖνος, ni *Dionysius Longinus*, comme le portaient toutes les éditions, ni *Dionysius Cassius Longinus*, comme le pensait Ruhnken, mais *Cassius Longinus*, comme l'indiquent Photius, Suidas, le Scoliaste publié par M. Cramer (2). Il montre ensuite que les droits de Longin à être considéré comme l'auteur du Traité περὶ ὕψους devenaient par là bien douteux. Si le copiste, dans son incertitude, attribuait le Traité περὶ ὕψους à Denys ou à Longin, c'était sans doute parce qu'il le jugeait digne des deux plus célèbres rhéteurs dont la renommée était parvenue jusqu'à lui.

En présence de cette alternative, Amati se prononça pour Denys d'Halicarnasse, et appuya son opinion des considérations suivantes. Le style du Traité περὶ ὕψους, par sa noblesse, son énergie, sa correction, diffère beaucoup de la manière sophistique et sans force qui caractérise les auteurs du siècle d'Aurélien, et convient bien mieux à ceux du siècle d'Auguste. — Longin, écrivain du troisième siècle, aurait-il pris

(2) V. les Documents, n° 1, et les Fragm. litt. n°s 3 et 4.

la peine de réfuter et de compléter un traité sur le style sublime composé deux siècles auparavant par Cæcilius, rhéteur sicilien? — L'auteur ne semble-t-il pas indiquer que l'ouvrage de Cæcilius était encore récent, puisqu'il se sert du mot ἀνασκοπουμένοις qui se dit d'un livre exposé en vente, que l'on examine en passant? — Quintilien et Plutarque citent ensemble Denys et Cæcilius, et même le premier semble reproduire les termes mêmes du Traité περὶ ὕψους (3).—Comment attribuer au règne d'Aurélien la paix universelle dont il est parlé dans le dernier chapitre du Traité? — Comment admettre qu'au troisième siècle on regrettât encore si vivement la liberté? que l'on déplorât alors avec tant de noblesse la décadence de l'art oratoire? — Comment expliquer que Longin, ce littérateur si érudit, s'il est l'auteur du traité qu'on lui attribue, n'ait cité aucun écrivain postérieur à Auguste? — Pourquoi Suidas, qui énumère les écrits de Longin, ne fait-il aucune mention du Traité περὶ ὕψους? — Enfin l'auteur déclare qu'il a composé deux livres περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, et l'on sait que nous avons un traité de Denys sur le même sujet.

De ces diverses circonstances, Amati conclut que le Traité περὶ ὕψους est du siècle d'Auguste, et qu'il a pour auteur Denys d'Halicarnasse; et si l'on n'admet pas cette manière de voir, il pense qu'on pourrait concilier les difficultés en supposant que Longin fit un abrégé de l'ouvrage de Denys, et que c'est pour cela que le copiste attribue cet ouvrage à l'un ou à l'autre, de même que l'on trouve dans les manuscrits, pour titres de quelques abrégés : *par un anonyme ou par Zosime, par Dion ou par Xiphilin, par Cornelius Nepos ou par Probus.*

Weiske, en adhérant pleinement à l'opinion d'Amati sur l'époque où le Traité περὶ ὕψους a dû être composé; en faisant remarquer de plus que le style des fragments authentiques de Longin ne rappelle point la puissante éloquence et la vive admiration pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité qui distinguent l'auteur du Traité; en déclarant qu'il ne saurait comprendre comment un tel écrivain aurait composé des scolies

(3) Π. ὕψ. Sect. XV, § 8. Καὶ οἱ καθ' ἡμᾶς δεινοὶ ῥήτορες βλέπουσιν Ἐριννύας. Quint. Inst. Or. IX, 2. § 42. Novi vero et præcipue declamatores audacius nec mehercule sine motu quodam imaginantur.— Π. ὕ. Sect. XVII, § 2, Quint. VIII, 5, 29.— Π. ὕ. XXVI, § 3, Quint. IX, 3, 27.

sur Héphestion, des recueils de géographie, et d'autres ouvrages aussi peu importants; comment il aurait goûté le style de Plotin si éloigné de l'élégance de Platon, et vanté sa force de conception, ne peut souscrire à l'idée de faire honneur à Denys d'Halicarnasse de la composition d'un traité si supérieur à tout ce qu'il a produit, et penecherait plutôt pour Denys de Pergame, dont Strabon a loué le talent comme rhéteur et comme écrivain(4).

Malgré son importance, ce nouveau problème de critique n'attira pas l'attention des premiers philologues de l'Allemagne, ou du moins n'éveilla pas leurs scrupules.

En rendant compte, dans les *Acta Societatis philologicæ Lipsiensis* (vol. I, p. 336, sq.), de l'édition de Longin publiée par Weiske, Ch.-D. Beck y inséra dans son entier la Dissertation d'Amati et les remarques de l'éditeur. Il indique en note la plupart des objections auxquelles donne lieu la nouvelle hypothèse, et pense que, si les droits de Longin ne sont plus aussi solides, on ne peut pourtant pas déclarer avec certitude qu'il n'est pas l'auteur du Traité du Sublime.

G. Hermann, dans sa Métrique et dans ses Opuscules, cite et corrige quelques passages du Traité περὶ ὕψους sous le nom de Longin, sans énoncer le moindre doute (5).

G.-H. Schæfer n'énonce nulle part, dans ses nombreuses publications, des doutes sur l'authenticité du Traité περὶ ὕψους, bien qu'il cite quelquefois les travaux auxquels il a donné lieu.

J.-G. d'Orelli rapporte, en regard de certains vers de l'Art poétique d'Horace, des conseils analogues du même traité, dont il nomme l'auteur Dionysius Longinus (6).

Cependant Niebuhr, dans le mémoire où il cherche à établir qu'Eusèbe a désigné Longin parmi les auteurs dont il a extrait le premier livre de ses Chroniques, n'indique pas le Traité περὶ ὕψους parmi les ouvrages de Longin que Suidas a omis (7).

L'auteur du compte rendu inséré dans le numéro 70 de la *Ga-*

(4) Geogr. XIII, 4. 3.
(5) Metr. lib. III, c. 16. p. 678 s. Opusc. 1, pp 123, s. 336, s. IV, p. 294.
(6) Ars poet. v. 31. II. 5. S. 33 — v. 309. S. 8 — v. 310. S. 4 — v. 347 et sq. S. 33 et 36.
(7) Niebuhr, Kleine Schriften, I, p. 188.

zette littéraire d'Iéna, en 1810, émit l'idée que le Traité περὶ ὕψους pouvait faire partie du vaste recueil intitulé : αἱ φιλόλογοι ὁμιλίαι.

En 1819, le savant et judicieux M. Boissonade[8], après avoir exposé les opinions et les conjectures d'Amati et de Weiske, reconnaît qu'il est désormais impossible d'affirmer que le Traité du Sublime soit de Longin; mais il ne pense pas qu'il soit naturel de l'attribuer à Denys d'Halicarnasse ou à Denys de Pergame, ou à tout autre écrivain du siècle d'Auguste; il demande si les livres des Juifs étaient alors assez connus, assez répandus, pour qu'un rhéteur grec y allât puiser des exemples, et eût l'idée de citer, comme échantillon du sublime, ce beau passage de la Genèse : *Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut.* On comprend fort bien, au contraire, que Longin, au troisième siècle, élève d'Ammonius Saccas, ait pu citer Moïse, et l'on ne doit pas admettre que ce passage ait été interpolé par un chrétien; car un chrétien ne se serait pas borné à dire que Moïse n'était pas un homme ordinaire, οὐχ ὁ τυχὼν ἀνήρ. Néanmoins, ajoute le savant critique, cette réponse ne satisfait pas à toutes les difficultés, ne résout pas toutes les objections; il en est une qui paraît de la plus grande force, c'est qu'on ne trouve dans le Traité le nom d'aucun écrivain postérieur à Auguste. En effet, en admettant que Longin n'ait pu trouver un seul exemple de véritable sublime hors des pages classiques de la haute littérature, ne pouvait-il pas trouver des modèles frappants d'enflure, de recherche et d'affectation dans les sophistes et les rhéteurs du deuxième et du troisième siècle? M. Boissonade regarde donc la solution du problème comme suspendue, et il estime que tant que d'autres manuscrits ou quelques témoignages ne viendront pas éclairer et fixer la question, on pourra disputer pour Denys ou pour Longin, sans jamais arriver à un résultat positif.

A la suite de ses remarques sur la découverte de Ruhnken, F.-A. Wolf dit quelques mots de celle d'Amati et de la faveur avec laquelle elle fut d'abord accueillie; mais sans vouloir s'engager dans l'examen de ce nouveau problème, il fait comprendre par deux exemples, tirés du mot ἀλληγορία et du nom d'Ammonius, que la question doit être mieux

(8) Biogr. Univ., t. XXIV, p. 667 et suiv.

approfondie. Il ne partage pas l'admiration de la plupart des savants pour le Traité du Sublime, et trouve dans la diction, le style et la méthode de cet ouvrage, plus de traces du siècle de Longin que de celui d'Auguste (9).

Ailleurs (10) F.-A. Wolf s'occupe de la citation de Moïse (sect. IX du Traité π. ὕ.) et croit très-vraisemblable que c'est une interpolation ajoutée par quelque chrétien. Ce n'est point, dit-il, à cause de la mention de Moïse, car Moïse est déjà cité par Strabon; mais c'est que cette citation est étrangère à la marche des idées dans ce chapitre, et semble comme tombée du ciel entre deux passages d'Homère; d'ailleurs il il n'y a rien de sublime dans l'expression. Il ne pense pas néanmoins que l'on doive, pour ces raisons, retrancher le passage, parce que le Traité du Sublime ne nous est pas parvenu dans son entier, et qu'il n'est, à son avis, qu'une réunion de fragments.

M. Knox publia à Londres, en 1827, sous le voile de l'anonyme, un écrit intitulé : *Remarks on the supposed Dionysius Longinus, with an attempt to restore the Treatise on Sublimity to its original state*, dans lequel il expose et soutient l'opinion d'Amati et de Weiske relativement à la nécessité d'enlever à Longin la composition du Traité περὶ ὕψους; il insiste sur les considérations tirées du dernier chapitre; il trouve que le mépris des richesses qu'affecte l'auteur ne saurait convenir au secrétaire de l'impératrice Zénobie; il rappelle que Jean de Sicile refusait à Longin le talent de la composition, à cause du peu de loisir que lui laissaient les devoirs de l'enseignement; enfin il fait valoir la circonstance que les titres de Longin à ce bel ouvrage ne reposent que sur la faible et équivoque autorité d'un copiste. Dans la seconde partie de son livre, M. Knox, partant de l'hypothèse que le Traité περὶ ὕψους n'était pas destiné à la publication, ou n'était destiné qu'à une circulation restreinte, explique par là comment il n'est cité nulle part, et pour le rendre à la fois moins étendu et, selon lui, plus digne de son habile et modeste auteur, il supprime, outre plu-

(9) Anal. litt., II, p. 525, s. 1819.

(10) Vorlesungen über die Alterthums-Wissenschaft, herausg. von J. D. Gürtler. Leipzig, 1831. Erster B. S. 330.

sieurs autres passages, les sections 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 39 et 40, qui traitent de l'emploi des figures, et propose de hardies transpositions pour mettre ce qui reste dans un ordre qui lui paraît plus convenable.

L'ouvrage dont nous venons de parler fut l'objet d'une critique assez sévère, insérée en 1831 dans la Revue d'Edimbourg. Après une exposition remarquable des travaux des Grecs sur les principes philosophiques du goût, dans laquelle il montre les rapports nombreux qui unissent à cet égard les vues de Platon et d'Aristote, sans négliger les différences qui les distinguent ([11]), l'auteur passe en revue et apprécie les critiques subséquents, tels que Théophraste, Demetrius, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, qui est fort maltraité, enfin Longin, pour lequel il revendique vivement l'honneur d'avoir produit le Traité περὶ ὕψους.

Tout en payant un juste tribut d'admiration aux profondes recherches de son illustre compatriote Richard Bentley, l'auteur n'accorde pas la même sagacité ni le même jugement aux savants allemands et français, et passant sous silence les questions si hardiment soulevées par Markland, il regrette qu'on n'ait pas repoussé, avec assez de vigueur et de dédain, les hypothèses de F.-A. Wolf, de Beck, de Schütz, etc. sur Homère, Platon, Cicéron, etc. Puis, sans réfléchir qu'autre chose est d'attaquer l'authenticité d'ouvrages étudiés et admirés par toute l'antiquité et entourés d'une foule de témoignages qui méritent pleine confiance, autre chose est de soumettre à un examen impartial et raisonné les titres d'un écrivain à la composition d'un traité qui ne lui est attribué directement par aucun auteur ancien, et qui porte bien des signes d'une époque antérieure, il met sur la même ligne les conjectures d'Amati et de Weiske, bien qu'elles aient obtenu, dit-il, l'approbation du savant docteur Parr ([12]), et il les fait passer par un creuset dont elles ne soutiennent pas toutes également l'épreuve.

([11]) Voir dans la Bibliothèque Universelle de Genève, année 1850, mois de novembre, pages 298-320, la traduction de cette exposition, dans l'article relatif à l'Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, par M. Egger.

([12]) En effet, dans l'édit. anglaise du Thesaurus de H. Estienne, à propos du mot διαίρειν, cet habile critique nomme *Pseudo-Longinus* l'auteur du περὶ ὕψους. Les savants fran-

Si le critique anglais échoue dans ses tentatives pour détruire ou pour atténuer la valeur de la particule ἢ dans le titre du manuscrit, pour écarter ou dissimuler les conséquences qui résultent du défaut de tout témoignage ancien au sujet du Traité περὶ ὕψους, ainsi que celles qu'on a droit de tirer de ce qu'aucun des auteurs cités dans cet ouvrage n'est postérieur au règne d'Auguste ([13]); s'il ne parvient pas à affaiblir les objections déduites de la paix générale qui régnait lors de la composition du Traité, ni celles que font naître les regrets exprimés par l'auteur sur la perte de la liberté, sur la décadence de l'art oratoire; s'il n'explique pas d'une manière satisfaisante la différence sensible que l'on remarque entre le style simple et égal des fragments de Longin, et le style animé, véhément, figuré du Traité περὶ ὕψους, dont le sujet, quoi qu'il en dise, ne prêtait pas plus à l'éloquence que ceux des Fragments; d'autre part, il a raison de trouver dans ce traité des expressions qui ne sauraient convenir au siècle d'Auguste, et non-seulement des expressions, mais encore des idées et des circonstances; de faire sentir la faiblesse des déductions tirées de l'intervalle qui sépare Cæcilius de Longin, de rappeler que Denys d'Halicarnasse n'a écrit qu'un seul livre sur la composition des mots; de faire remarquer l'inexactitude du sens attribué au mot ἀνασκοπούμενοι; de montrer combien l'on est peu fondé à soutenir que l'auteur du Traité περὶ ὕψους n'aurait pas écrit des scolies sur Héphestion, des livres de grammaire, de lexicographie, et d'autres recueils, puisqu'une bonne partie de ce traité se compose de notes grammaticales, et que tant de graves écrivains n'ont pas dédaigné de s'occuper de semblables sujets, etc., etc. Par cette dernière observation, il réfute les retranchements proposés par M. Knox; mais son admiration pour le Traité περὶ ὕψους ne l'empêche pas d'y trouver des parties faibles et des remarques trop minutieuses.

M. Em. de Tipaldo, qui a publié à Venise, en 1834, une traduction italienne du Traité du Sublime, s'efforce aussi de combattre les rai-

çais et allemands qui président à l'édition du Thesaurus publiée par Didot, n'expriment aucun doute semblable.

([13]) V. plus bas, p. 53.

sons alléguées par Amati en faveur de son opinion. Il parvient facilement à montrer que le Traité du Sublime ne peut être de Denys d'Halicarnasse; mais il ne réussit pas également à écarter les conséquences qui résultent de la particule ἤ; en particulier, à qui fera-t-il croire qu'un rhéteur ne doit chercher les exemples des défauts contraires aux qualités des grands écrivains, que dans les écrits de leurs contemporains?

M. Antoine Westermann, dans sa précieuse *Histoire de l'Éloquence chez les Grecs* (14), pense que les doutes élevés sur l'authenticité du Traité περὶ ὕψους ne sont pas suffisamment fondés, mais qu'ils s'expliquent par l'excellence de ce Traité et sa supériorité sur tous les ouvrages analogues de la même époque, et quoiqu'il mentionne la plupart des discussions auxquelles cette question avait donné lieu jusqu'alors, il estime qu'elle doit être examinée d'une manière plus approfondie.

M. Græfenhan (15) se borne à exposer quelques-unes des raisons énoncées de part et d'autre, sans se prononcer en faveur d'aucune opinion.

M. C. Müller (16), dans l'article qu'il consacre à Cæcilius, n'exprime aucun doute sur l'authenticité du Traité περὶ ὕψους, qu'il attribue à Longin. Il en est de même de F. Ast et de M. J. Spongberg, auteur d'une dissertation sur ce traité (17).

M. Egger, adoptant les conclusions de M. Boissonade, prit soin de fournir à ses lecteurs, dans l'estimable édition du Traité περὶ ὕψους qu'il publia en 1837, tous les éléments du problème, tels qu'on les possédait alors, et recueillit plusieurs documents intéressants propres à éclairer la question, entre autres des recherches sur Denys d'Halicarnasse le jeune, quelques citations de scoliastes encore inédits, les *Excerpta e Longini rhetoricis*, etc. Il nous apprend que le titre Ἀνωνύμου du manuscrit de Florence, cité par Bandini (18), ne se trouve

(14) Geschichte der Beredtsamkeit in Griechenland. Leipzig, 1833, p. 232, not. 9.

(15) Geschichte der klassischen Philologie. III B. p. 355.

(16) Fragmenta Histor. Græc. III, p. 330-333.

(17) Plat. Leg. II, 670 D. à propos des mots βάσις ῥυθμοῦ qui se lisent S. XXXIX, § 2, du π. ὕ. — Joh. Spongberg, De Commentario Dionysii Cassii Longini περὶ ὕψους expositio. Upsalæ, 1836. 4°.

(18) Cat. Bibl. Med. Laur. Tome II, p. 54.

que sur la couverture, et que, dans l'intérieur, en tête du texte, on lit ces mots : Λογγίνου περὶ ὕψους λόγου, écrits par Holstenius, qui d'ailleurs n'a fait que renouveler l'ancien titre placé au haut de la même page, qui avait été tranché en partie par le relieur, et où cependant le mot Λογγίνου est encore bien lisible. Enfin, le savant éditeur indique un bon nombre de rapprochements qui peuvent être saisis entre les idées et les termes du Traité περὶ ὕψους et les fragments que l'on attribue généralement à Longin, matériaux précieux dont nous ferons usage dans la suite de nos recherches.

M. Naudet, dans l'article si plein de savoir et de goût qu'il a consacré à l'édition de M. Egger (19), s'étonne que l'on persiste à mettre le Traité περὶ ὕψους sous le nom de Longin. « Pour peu qu'on ait ré-« fléchi, dit-il, sur les expressions du dernier chapitre et sur quelques « autres encore, Longin mis à mort par Aurélien, ni aucun auteur de « cet âge n'a pu composer le Traité du Sublime. On objecte la men-« tion de Moïse dans un des chapitres, mais fallait-il attendre le milieu « du troisième siècle de l'ère chrétienne, pour qu'un Grec, sujet de « l'empire romain, eût une connaissance confuse de Moïse et de la « Bible ? »..... « Le ton, le langage de l'auteur grec ne font-ils pas re-« monter la date de la composition vers les temps des premiers Cé-« sars, contre l'opinion de ceux qui l'abaissent de deux siècles ? »

D'autre part, M. Chr. Walz, le savant éditeur des Rhéteurs grecs, en rendant compte (20) de cette même édition de Longin, revient à l'idée déjà énoncée par Wachler et par la Gazette littéraire d'Iéna, que le Traité περὶ ὕψους faisait probablement partie des φιλόλογοι ὁμιλίαι, et il appuie cette conjecture de citations empruntées à deux scoliastes d'Hermogène, qui font l'un et l'autre allusion aux vers d'Eschyle rapportés au commencement de la section troisième du Traité περὶ ὕψους (21).

M. Jules Simon (22) se montre plus disposé à croire que « sous le siècle d'Auguste ou dans les premières années du siècle suivant, du

(19) Journal des Savants Mars 1838.

(20) Heidelberger Jahrbücher für Literatur. 1840, p 522.

(21) Joh. Sic. Comm. in Hermog. Walz. Rh. gr. VI, p. 225, l. 23. Anonym. in Herm. Rh. gr. VII, p. 963, l. 17. Voir les Fragm. litt. de Longin, nos 16 et 17.

(22) Hist. de l'Ecole d'Alexandrie, tome II, p. 55-58, 1845.

temps de Philon et de Josèphe, un érudit ait cité les Livres juifs, qu'à donner à Longin, dans le silence de toute l'antiquité, sur la foi d'un simple doute exprimé par un copiste, un ouvrage dans lequel n'est cité aucun des maîtres de Longin, aucun de ses amis, aucun de ses prédécesseurs, depuis plus de deux cents ans, dans les écoles d'Athènes. »

Telle est aussi la manière de voir de M. Gottl. Rœper, de Dantzig([23]), qui fait observer que la citation de Moïse, telle qu'elle est dans la section neuvième du Traité περὶ ὕψους, n'est pas assez fidèle pour permettre de supposer que l'auteur ait eu sous les yeux le texte grec de la Genèse; il n'en avait donc qu'une connaissance indirecte, analogue à ces notions vagues et superficielles qui s'étaient répandues chez les Grecs et les Romains, sous le règne d'Auguste, au sujet des Juifs, de leur croyance et de leur origine. Tel n'était pas le cas de Longin, critique et philosophe du troisième siècle, disciple d'Ammonius Saccas, qui avait séjourné à Alexandrie. D'un autre côté, si comme le pense Krüger ([24]) le rhéteur Cæcilius était juif, ainsi que l'indique Suidas, on comprend facilement où l'auteur du Traité a puisé la citation qu'il a faite du beau passage de la Genèse.

M. Rœper résout très-heureusement l'objection tirée de la section treizième, où il est question d'un Ammonius qui a recueilli les emprunts faits par Platon à Homère. On attribuait, sans motif valable, ce recueil au philosophe Ammonius Saccas, maître de Longin ([25]); mais M. Rœper a signalé le premier la mention que font les scolies de Venise du Recueil intitulé : περὶ τῶν ὑπὸ Πλάτωνος μετενηνεγμένων ἐξ Ὁμήρου, dont l'auteur est un disciple d'Aristarque nommé Ammonius, qui, suivant Suidas, ne vécut pas jusqu'au règne d'Auguste, et qui est bien évidemment celui dont il est question dans le Traité περὶ ὕψους.

M. George Buchenau, de Hesse-Cassel, dans sa Dissertation intitu-

([23]) Philologus, herausg. von F.-W. Schneidewin, 1846, p. 630 sq.

([24]) Ueber das Leben des Thucyd. c. 34.

([25]) F.-A. Wolf avait aussi présenté l'incertitude où l'on était sur celui des Ammonius que désigne l'auteur du π. ὕ. comme un obstacle sérieux à la solution du problème (V. Anal. lit. II, p. 526).

lée : *De scriptore libri* περὶ ὕψους, Marbourg 1849 ([26]), se prononce contre Longin. Il discute d'abord la valeur du titre Διονυσίου ἢ Λογγίνου, et pense que l'on peut expliquer de deux manières l'existence de ce titre équivoque : ou bien le copiste n'avait trouvé sur son manuscrit que l'un des deux noms, et des doutes s'étant élevés dans son esprit sur la justesse de cette indication, il y aura ajouté l'autre nom ; ou bien l'ouvrage se trouvant sans titre, il l'aura attribué à l'un ou à l'autre des deux plus célèbres rhéteurs qu'il connût. Dans les deux cas, cette suscription ne peut inspirer aucune confiance. On pourrait aussi expliquer, dit-il, la présence du nom de Longin par une erreur dans la manière de lire le titre περὶ ὕψους λόγου, en sorte qu'au lieu de λόγου, on aurait lu Λογγίνου; mais à ce compte-là nous devrions avoir bien des traités attribués à Longin. Enfin l'inscription du manuscrit de Florence : Ἀνωνύμου π. ὕ. vient confirmer l'ignorance où l'on était du véritable auteur du Traité du Sublime.

M. Buchenau se sert des deux observations que nous venons de rapporter de M. Rœper, pour combattre l'opinion des critiques qui attribuent cet ouvrage à Longin; il rappelle ensuite la remarque de F.-A. Wolf, au sujet du mot ἀλληγορία, qui se trouvant déjà dans Cicéron, ne peut fournir un argument à ceux qui n'admettent pas que le Traité du Sublime ait été composé sous le règne d'Auguste. Néanmoins M. Buchenau repousse également l'opinion d'Amati en faveur de Denys d'Halicarnasse, soit à cause de la différence du style des deux rhéteurs, soit parce que l'un avait composé un livre περὶ ὀνομάτων συνθέσεως, tandis que l'autre parle de deux livres περὶ λόγων συνθέσεως; parce qu'enfin, si Denys était l'auteur du περὶ ὕψους, ce traité serait cité quelque part sous son nom. D'ailleurs Denys aurait-il pu se plaindre de la décadence de l'art oratoire, de la perte de la liberté, etc., lui qui était contemporain des Hortensius, des Cicéron, etc.? Enfin, le Traité du Sublime offre, comme on le verra plus bas, des traces évidentes d'une époque postérieure au règne d'Auguste.

D'un autre côté, M. Buchenau ne trouve rien dans ce que nous savons des goûts, des travaux, des écrits de Longin, qui puisse le faire

26) Dont je n'ai eu connaissance que le 24 mars 1852.

considérer comme l'auteur d'un ouvrage aussi remarquable que le Traité du Sublime ; en particulier, la sécheresse du style, la faiblesse des idées, le vide, la fausseté, la mysticité superstitieuse de la philosophie néo-platonicienne qui déparent les écrits de Longin (!!), ne permettent pas d'hésiter un instant à lui refuser l'honneur de l'avoir composé.

Là-dessus, M. Buchenau montre qu'en effet personne chez les anciens ne le lui attribue; puis il réfute, en l'attribuant par erreur à Ruhnken, l'opinion des critiques qui supposent que le Traité περὶ ὕψους faisait partie des φιλόλογοι ὁμιλίαι.

Il s'attache ensuite à fixer l'époque où cet ouvrage a été composé, et s'efforce d'établir qu'il n'est pas antérieur à l'avénement de Vespasien, l'an 69 après J.-C., ni postérieur à sa mort, qui eut lieu l'an 79. Voici quels sont ses arguments, qui n'entraînent pas, à notre avis, une détermination aussi restreinte, ni aussi rigoureuse: 1° s'il était postérieur à Vespasien, l'auteur aurait sûrement cité Hermogène; 2° l'auteur paraît avoir été l'un des disciples de Théodore de Gadara, maître de l'empereur Tibère, puisqu'il se sert de l'imparfait ἐκάλει en parlant du nom παρένθυρσος que ce rhéteur donnait au style boursoufflé (S. III, § 5); 3° l'auteur semble faire allusion au colosse de Néron, qui fut relevé et réparé sous Vespasien; en effet, l'épithète ἡμαρτημένος convient mieux à ce colosse qu'à celui de Rhodes ([27]); 4° si l'auteur eût vécu au troisième siècle, aurait-il pris la peine de réfuter de point en point un rhéteur aussi ancien que Cæcilius, dont l'autorité était nulle en comparaison de celle d'Hermogène ([28])? 5° M. Buchenau rappelle le goût que l'on avait sous les premiers Césars pour les nains ou pyg-

([27]) Il nous semble qu'il ne peut guère être admis que l'on ait comparé le colosse de Néron au Doryphore de Polyclète. L'épithète ἡμαρτημένος doit se rapporter plutôt à un défaut dans les proportions, qu'à un accident survenu lors de la fonte, comme le pense M. Buchenau. V. la note sur la sect. XXXVI, § 3 du περὶ ὕψους.

([28]) M. Buchenau entre dans de grands détails au sujet de Cæcilius ; il admet qu'il était juif, et il cherche à établir que c'est le même contre qui Cicéron prononça son discours intitulé *Divinatio*, dans le procès de Verrès. S'il en était ainsi, on pourrait considérer comme un acte de vengeance le parallèle entre Cicéron et Démosthène que Plutarque et Suidas attribuent à ce rhéteur; mais alors, sans doute, ce curieux rapprochement n'aurait pas échappé à tous les auteurs qui parlent de Cæcilius ; Plutarque, en particulier, l'aurait signalé dans sa vie de Cicéron, c. 9. Cette considération n'a pas empêché Coray de confondre ces deux personnages. V. ses notes sur les vies de Démosthène (c. 3) et de Cicéron (c. 7).

mées, que l'on renfermait dans des cages (*loculi*, γλωττόκομα) pour les empêcher de grandir; 6° la distinction entre les figures de diction et celles de pensée était récente, lors de la composition du Traité du Sublime, ce que l'auteur indique par la particule που (δίσσὰ δέ που ταῦτα κ. τ. λ.) Pourtant M. Buchenau convient que Cicéron l'indique déjà, et que Gorgias, maître du jeune Cicéron, avait composé quatre livres sur ce sujet. 7° Si l'auteur eût vécu après la seconde moitié du deuxième siècle, il aurait sûrement cité Télèphe de Pergame, qui avait écrit περὶ Ὁμήρου καὶ Πλάτωνος συμφωνίας; 8° la Pythie a cessé de rendre ses oracles sous Domitien, elle a retrouvé la parole sous Adrien, et s'est tue définitivement sous Caracalla; 9° M. Buchenau fait ressortir les rapports qui se trouvent entre le dialogue *de Oratoribus* de Tacite et le dernier chapitre du Traité du Sublime, et pense que les deux ouvrages ont été écrits à la même époque, c'est-à-dire sous Vespasien, quoique le Dialogue n'ait été publié qu'après la mort de Domitien.

Après avoir ainsi fixé l'époque où dut être, suivant lui, composé le Traité περὶ ὕψους, M. Buchenau cherche si quelque rhéteur du nom de Longin ou de Denys vivait alors et pourrait en être l'auteur, et se prononce pour la négative. Il examine ensuite si, parmi ceux à qui sont attribués des ouvrages sur Xénophon, sur la Composition, etc., il en est quelques-uns qui vécussent à l'époque déterminée et qui jouissent de quelque réputation, et il exclut successivement, comme ne remplissant pas les conditions voulues, Harpocration, Zénon, Métrophane, Tibère le rhéteur, Héron d'Athènes, Théon d'Alexandrie, auxquels Suidas attribue quelques écrits analogues, mais qui ont vécu trop tard. Il pense donc que nous n'avons pas d'éléments suffisants pour découvrir l'auteur du Traité du Sublime, et il l'intitulerait en conséquence Ἀνωνύμου περὶ ὕψους.

Il recueille le peu que nous savons de cet auteur, d'après ce qu'il dit de lui-même dans son ouvrage, et montre que nous sommes dans une ignorance aussi complète sur Posthumius Terentianus, à qui le livre est adressé.

Après avoir longtemps partagé avec MM. Boissonade et Naudet, les

doutes relatifs à l'authenticité du Traité du Sublime, M. Egger annonce dans son *Essai sur l'Histoire de la critique chez les Grecs*, qui a paru en 1849, qu'il est revenu à l'opinion vulgaire sur ce sujet, à cause d'un témoignage qui en offre, selon lui, une solution précise, sinon certaine. « Dans son Commentaire sur le sixième chapitre du premier livre d'Hermogène περὶ ἰδεῶν, Jean le Siciliote, à propos de la citation d'un discours d'Hypéride par Hermogène, cite lui-même quelques lignes de Grégoire de Nazianze, où la grandeur de Dieu est majestueusement exprimée, puis il ajoute : Καὶ ὁ Μωϋσῆς · Εἶπεν ὁ θεὸς · γενηθῇ τόδε, καὶ ἐγένετο τόδε, ὃν οὐ μόνον Χριστιάνων ἐκθειάζουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν Ἑλλήνων οἱ ἄριστοι Λογγῖνος, καὶ ὁ ἐκ Φαληρέως (sic) Δημήτριος. Il est impossible, dit M. Egger, de méconnaître là une allusion à la neuvième section du Traité du Sublime, où est relevée la même phrase de Moïse. »

M. Egger nous apprend, de plus, que le manuscrit n° 985 de la Bibliothèque impériale de Paris, qui est ou la copie ou l'original du manuscrit n° 285 du Vatican, s'ils ne proviennent pas l'un et l'autre d'un troisième, porte, aussi bien que le manuscrit n° 2036 qui en diffère essentiellement, les mots : Διονυσίου ἢ Λογγίνου, περὶ ὕψους, d'où il semble résulter que l'incertitude sur le véritable auteur du Traité du Sublime remonte encore plus haut que le dixième siècle.

On devait s'attendre que M. Bake, qui a eu entre les mains les papiers de Ruhnken, et qui a fidèlement et loyalement fait part au public de tous les matériaux que l'illustre professeur de Leyde avait recueillis sur Longin, en aurait fait usage pour éclairer ou résoudre le problème dont nous nous occupons; mais, s'appuyant sur l'imposante autorité de cet excellent critique, qui déclare avoir reconnu le style du Traité du Sublime dans le fragment de la Rhétorique de Longin, intercalé au milieu du texte d'Apsinès, il se borne à ces lignes que nous lisons page L de ses Prolégomènes : *Non ignoro quidem de ipso libelli π. ὕ. auctore dubitatum esse : nec tamen mihi tam graves dubitandi rationes videntur, quibus jure concedatur : et si fraus facta sit in inscriptione, vetustam esse debere apparet ex Jo. Siceliota, eodem qui particulas Artis*

Rhetoricæ apposuerat, qui Schol. Ἰδ. vol. VI, p. 211, *dictum illud Moysis, ut a Longino usurpatum* (π. ὕ. IX, 9) *commemorat.*

M. K.-Fr. Hermann, qui a fait connaître aux philologues de l'Allemagne les travaux de M. Bake sur Apsinès et sur Longin ([29]), se soumet aussi à l'autorité de Ruhnken, en appelle au témoignage de Jean de Sicile, et met en parallèle les passages suivants, dont quelques-uns sont déjà indiqués dans les notes de Ruhnken et de M. Bake: τὰ συνυπάρχοντα, Rhetor. Long. § 9, comparé à π. ὕ. X, 1.—ἀποχρώντως, § 11, comp. à π. ὕ. XXXIX, 1. — ἐμβολαὶ τῶν προοιμίων, § 13, comp. à π. ὕ. XX, 3. — νήφων δικαστής, § 15, comp. à π. ὕ. XVI, 4. — συντείνειν τὰ νοήματα, § 17, comp. à π. ὕ. XVIII, 1. — κηλεῖν τὸν ἀκροατήν, § 18, comp. à π. ὕ. XXXIX, 3. — Surtout la phrase entière, § 17, φῶς γὰρ ὥςπερ τῶν ἐννοημάτων τε καὶ ἐπιχειρημάτων ὁ τοιοῦτος λόγος, comp. à π. ὕ. XXX, 1. φῶς γὰρ τῷ ὄντι ἴδιον τοῦ νοῦ τὰ καλὰ ὀνόματα. Puis il ajoute : « Si cette concordance paraît l'effet du hasard, du moins on remarquera dans la Rhétorique de Longin cette hardiesse dans l'emploi du langage figuré, cette accumulation des synonymes, soit dans les phrases coupées, soit dans les périodes à plusieurs membres, cette vie, cette rapidité dans le style qui résulte de la pleine possession du sujet, qualités qui, aux yeux de Ruhnken, mettaient ce nouvel ouvrage de Longin si fort au-dessus de la sécheresse des traités au milieu desquels il était confondu, et qui se retrouvent dans le Traité du Sublime. »

M. Léonard Spengel, de Munich, le savant auteur du Συναγωγὴ τεχνῶν, dans un écrit académique publié au mois de mars de cette année 1852 ([30]), examine, entre autres questions de critique, celle qui est relative à la citation de Moïse dans le Traité περὶ ὕψους. Après avoir mentionné les soupçons d'interpolation, énoncés déjà à ce sujet par Fr. Portus, qui n'admettait pas que Longin connût les livres de Moïse ou qu'il eût voulu se servir d'exemples tirés de cette source, et avoir rappelé que Ruhnken, dans sa note sur ce passage, tout en

([29]) Götting. gelehrte Anzeig. 100 st. den 23 Juni 1850. pp. 1025-1040.

([30]) Viro cl. Fr. Thierschio octo lustra in dirigendo seminario philol. Monacensi gratulatur L. Spengel. (Inest specimen emendationum in Tacitum), Monachii, 1852.

montrant la faiblesse de ces motifs, ajoute qu'un habile critique, que l'on suppose être Valckenaer ([31]), trouvait cette citation amenée d'une manière trop brusque pour qu'elle parût venir de l'auteur lui-même, M. Spengel fait voir qu'en effet, dans la section IX du Traité du Sublime, depuis la grande lacune qui coupe le § 4, l'auteur ne s'occupe que d'Homère, et qu'il veut montrer, par cinq passages tirés de l'Iliade, que, dans ce poëme, Homère déploie une vigueur de génie très-supérieure à celle de l'Odyssée; d'où il résulte que cette citation de Moïse est tout à fait étrangère au sujet, et interrompt sans utilité la marche des idées. M. Spengel fait remarquer de plus, qu'au paragraphe suivant, l'auteur cite le beau passage où Ajax demande à Jupiter de dissiper les ténèbres et de ramener la lumière, afin de pouvoir combattre et mourir à la clarté du jour; c'est évidemment, dit-il, ce qui a donné l'idée à quelque lecteur juif ou chrétien de mettre en marge, comme terme de comparaison, la phrase de la Genèse qui a passé ensuite dans le texte. Ainsi, l'interpolation devrait plutôt suivre que précéder la prière d'Ajax, comme l'indique le mot Ταύτῃ par où elle commence.

Ces remarques complètent heureusement, et confirment pleinement, à notre avis, la manière de voir de F.-A. Wolf sur le même sujet, que nous avons rapportée ci-dessus.

La revue que nous venons de terminer des diverses opinions qui ont été émises, depuis plus de quarante ans, par les savants italiens, français, allemands, anglais, hollandais, relativement à l'authenticité du Traité du Sublime, montre que cette question intéressante a subi bien des phases, tantôt contraires, tantôt favorables à Longin, et que les avis les plus récents se sont presque tous prononcés en sa faveur.

D'autre part, on a pu remarquer que, dès l'origine, la question a été traitée d'une manière superficielle ou incomplète; qu'Amati, en voulant donner à son observation une trop grande portée, et en mettant en avant des hypothèses qui étaient loin d'être toutes également fondées, a prêté le flanc à de justes critiques, et a compromis de la

([31]) Wyttenbach (Bib. cr. III, p. 35), nomme sans hésiter C.-L. Valckenaer, et ajoute que ce passage du Traité du Sublime lui a toujours paru étranger au texte, pour la même raison. — Aug. Matthiæ (Encycl. und Method. der Phil. p. 147) attribue cette interpolation à un chrétien.

sorte le succès d'une découverte qui méritait une attention plus sérieuse de la part des savants. Dès lors le sujet n'a jamais été envisagé dans son ensemble, et comme les documents nécessaires étaient incomplets, mal déterminés et peu connus, il n'a guère été traité qu'incidemment; les critiques qui s'en sont occupés l'ont considéré tantôt sous un point de vue, tantôt sous un autre, sans tenir compte de tous les éléments du problème. Il nous semble pourtant digne d'une étude plus approfondie, et après avoir exposé, aussi fidèlement que cela nous a été possible, l'origine, les phases successives et l'état actuel de la question, il nous reste à mettre en œuvre les nouveaux documents qui ont été publiés et les divers secours que nous offrira une critique saine et prudente, mais dégagée de toute prévention.

Examinons d'abord les arguments d'autorité ou de témoignage.

DEUXIÈME CHAPITRE.

DISCUSSION DES PREUVES ET DES TÉMOIGNAGES ALLÉGUÉS EN FAVEUR DE LONGIN.

Nous avons vu qu'aucun des contemporains de Longin, ni aucun des auteurs qui ont fait mention de lui ou de ses ouvrages, jusqu'au XVIe siècle, ne lui attribue directement la composition du Traité περὶ ὕψους. L'unique témoignage en vertu duquel on lui a fait honneur, dès la renaissance des lettres, de ce beau traité, qui fut même pendant longtemps son seul titre à l'estime des littérateurs et des érudits, est donc l'inscription qui se lisait en tête de quelques manuscrits : Διονυσίου ἢ Λογγίνου, περὶ ὕψους.

Comme aucun auteur ne donne à Longin ce prénom de Denys, et qu'il n'est désigné nulle part par ce seul nom, on aurait dû déjà concevoir quelques doutes sur l'exactitude d'un pareil titre; néanmoins Ruhnken, en signalant cette particularité, n'en tira aucune conséquence

relative à l'authenticié du livre, et se borna à supposer que Longin portait dans son enfance le nom grec de Denys, et prit plus tard celui de Cassius Longinus, soit qu'il eût été introduit comme client dans la famille de ce personnage romain, soit que ses ancêtres eussent obtenu le droit de cité par le crédit de cette illustre maison.

Lorsque Amati eut fait connaître l'existence de la particule ἤ qui, sur le manuscrit A, n° 285 du Vatican, séparait ces deux noms jusqu'alors assignés à Longin, et que cette importante variante eut été retrouvée sur le manuscrit 2036 de Paris, qui passait pour l'archétype des autres, on chercha à éluder la grave conséquence qui en résultait, en admettant que l'auteur du Traité περὶ ὕψους portait indifféremment les deux noms, supposition également contraire aux faits connus et à l'usage constant des Grecs. Amati lui-même émit l'idée que Denys avait composé le Traité περὶ ὕψους, opinion qui ne supporte pas un sérieux examen, ou que Longin était l'abréviateur de Denys, sans prendre garde que rien ne ressemble moins à un abrégé que le Traité du Sublime tel que nous le possédons.

M. Boissonade, reconnaissant l'importance de cette particule, estime que la critique doit suspendre toute solution et rester indécise entre Denys et Longin, tant qu'on n'aura pas trouvé quelque témoignage ancien et authentique qui fasse pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre, et telle est l'opinion qui semble prévaloir parmi les critiques les moins prévenus. Mais nous demandons quel degré de confiance mérite un copiste du neuvième ou du dixième siècle, qui hésite entre Denys et Longin [1], c'est-à-dire entre des écrivains qui ont vécu à plus de deux siècles de distance l'un de l'autre, et qui semble indiquer par là qu'il ne les connaît guère que de réputation, et qu'il les considère comme les seuls capables d'avoir produit une telle œuvre, sans tenir compte de tous les habiles rhéteurs qui ont vécu dans l'intervalle? N'est-il pas permis, en bonne critique, de compléter le titre donné par ce copiste, en y ajoutant les mots ἢ ἄλλου τινός? et

[1] Nous verrons plus bas que les recherches relatives aux autres personnages qui ont porté le nom de Denys ou celui de Longin et qui auraient pu avoir composé le Traité du Sublime, n'ont amené à aucun résultat.

après avoir reconnu que le Traité περὶ ὕψους n'appartient ni à Denys ni à Longin, de rechercher à quelle époque il a dû être composé et qui peut en être l'auteur?

Aucun témoignage direct et affirmatif ne pouvant être invoqué en faveur de Longin comme auteur de ce Traité, il aurait fallu, pour maintenir la légitimité de ses titres à la composition de ce bel ouvrage, pouvoir alléguer au moins des preuves indirectes, telles que des citations, des opinions, des jugements attribués à Longin, et qui se retrouveraient dans le Traité περὶ ὕψους.

Quelques habiles critiques, MM. Bake, K.-Fr. Hermann, Egger, ont cru trouver une preuve de ce genre dans le commentaire de Jean de Sicile sur le sixième chapitre du premier livre d'Hermogène (2), où Longin est mentionné, avec Démétrius de Phalère, comme ayant admiré le fameux passage de la Genèse : Εἶπεν ὁ θεὸς γενηθῇ τόδε καὶ ἐγένετο τόδε, et en rapprochant ce passage de la section IX, § 9 du Traité περὶ ὕψους, ils en ont conclu que Jean de Sicile attribuait à Longin la composition de ce traité.

S'il s'agissait de confirmer, au moyen d'une autorité, d'une citation, d'une allusion même, une hypothèse qui s'appuierait sur un bon nombre de preuves internes, on pourrait accepter, faute de mieux, une indication aussi vague, aussi incomplète, et portant néanmoins sur un fait critique aussi remarquable qu'une mention de la Genèse due à un rhéteur païen, fait qui a besoin lui-même de fortes garanties, pour être à l'abri de tout soupçon. Mais la question se présente d'une manière bien différente, et quoique la mention du témoignage d'admiration accordé par Longin au passage de la Genèse, qui se trouve dans le commentaire de Jean de Sicile, nous paraisse bien insuffisante pour balancer tant d'autres présomptions contraires, nous en discuterons attentivement la valeur.

Sans nous prévaloir ici des soupçons d'interpolation auxquels le passage du Traité περὶ ὕψους a donné et doit réellement donner lieu, parce que cette interpolation nous paraît avoir été introduite bien avant l'époque où vivait Jean de Sicile; sans décliner même l'autorité de ce

(2) Walz, Rh. gr. VI, p. 211.

scoliaste, qui vivait, selon M. Walz, au plus tôt vers le commencement du treizième siècle, nous ferons remarquer que le savant Longin, l'élève d'Ammonius Saccas, le maître du célèbre Porphyre, qui vécut à une époque où la lutte entre le paganisme et le christianisme était déjà assez vive, qui parle dans un de ses fragments de Paul de Tarse, a fort bien pu citer Moïse dans un de ses nombreux écrits, dans les φιλόλογοι ὁμιλίαι, par exemple, ce vaste répertoire de jugements, de remarques critiques, de citations, si souvent mentionné par ce même Jean de Sicile. D'ailleurs, si ce scoliaste avait eu réellement en vue le Traité περὶ ὕψους, ne retrouverait-on pas dans sa citation, à défaut d'une indication plus précise, au moins quelque trace de la manière dont le passage de Moïse est rendu dans ce traité; par exemple, les mots φῶς ou γή, au lieu de ces termes si secs et si vulgaires : γενηθῇ τόδε καὶ ἐγένετο τόδε, où toute apparence de sublime a disparu ?

On voit que cette citation n'ajoute pas grande valeur aux titres bien légers de Longin, comme auteur du Traité du Sublime. Mais ce petit avantage s'affaiblit encore par une étude plus attentive du passage de Jean de Sicile; on y reconnaît facilement tous les caractères d'une interpolation : il coupe la marche du raisonnement et même de la construction; la citation de Moïse n'est ni préparée, ni discutée, et la remarque qui l'accompagne n'est pas conçue dans le même esprit que les lignes qui précèdent, où l'auteur n'exprime point la même estime pour les auteurs païens ([3]). Si donc cette citation avait une valeur quelconque venant de Jean de Sicile, qui connaissait les écrits authentiques de Longin, quel cas peut-on faire d'une observation dont l'auteur encore plus récent ne connaissait probablement de Longin que le Traité περὶ ὕψους, qu'il lui attribuait sans doute en vertu du titre équivoque des manuscrits ?

M. Walz a rapproché aussi le commencement de la section III du Traité περὶ ὕψους, où sont rapportés quelques vers d'Eschyle, d'une citation des φιλόλογοι ὁμιλίαι relative à ces mêmes vers ([4]), et il a émis la conjecture que le Traité περὶ ὕψους faisait peut-être partie de ce

([3]) V. Fragm. litt. n° 23.
([4]) V. les Fragm. litt. n°s 16 et 17.

grand recueil (5). Mais rien n'appuie une pareille hypothèse : les fragments qui nous restent des φιλόλογοι ὁμιλίαι n'ont aucun rapport de style ni de pensée avec le Traité περὶ ὕψους; de plus, la forme, l'étendue et le mérite de ce traité ne permettent guère de supposer qu'il appartienne à une compilation de ce genre; enfin, les scoliastes nous donnent la substance et la plupart des expressions de ce passage de Longin, et l'on ne saurait y retrouver aucune trace de la section IIIe du Traité περὶ ὕψους.

A défaut de témoignages anciens ou soi-disant tels, ne doit-on pas tenir quelque compte de cette longue suite d'érudits, de littérateurs, de critiques, qui, depuis près de trois siècles, ont publié, étudié, traduit, commenté, apprécié le Traité περὶ ὕψους, et n'ont pas hésité à en faire honneur à Longin? Sans doute, si nous n'avions pas, pour former notre opinion, des éléments nouveaux; si nous ne possédions pas des termes de comparaison plus étendus et d'une nature plus analogue; si une étude plus complète des diverses phases de la philosophie, de la littérature et de la rhétorique durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, n'avait pas fait paraître toujours plus extraordinaire au troisième siècle, l'apparition d'un traité tel que celui qui est attribué à Longin. Et si ces nouveaux éléments, ces nouveaux termes de comparaison, ces nouvelles données n'ont pas encore amené un résultat satisfaisant, c'est que la question n'a pas été examinée dans son ensemble, et que l'on n'en a pas suffisamment pesé tous les éléments.

Celui de tous les critiques dont l'avis devrait avoir le plus de poids dans la question qui nous occupe, et dont l'autorité a entraîné, tout récemment encore, l'opinion de MM. Bake, Hermann, Spengel, etc., est le célèbre Ruhnken, à qui l'on doit la découverte de la Rhétorique de Longin, et qui assure avoir remarqué des rapports entre le style de cet auteur et celui du Traité περὶ ὕψους. Avant donc d'exposer les motifs d'après lesquels je me suis formé une opinion contraire, il me semble nécessaire de discuter la valeur de cet important témoignage.

En annonçant, dans la Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts,

(5) V. plus haut. Heidelb. Jahrb. 1840, p. 522.

la découverte qu'il venait de faire de la Rhétorique de Longin, Ruhnken s'exprime ainsi : « Il y a quelques mois que lisant Apsinès..... je « fus surpris de voir le style changer tout d'un coup au milieu du « livre. J'y reconnus non-seulement la marche de Longin, mais plu- « sieurs expressions qui lui sont particulières. Continuant ma lecture, « je tombai sur un assez long passage que je me souvins d'avoir lu « dans le scoliaste d'Hermogène et dans le commentaire non encore « publié que Jean Siceliote a fait sur ce même Hermogène. Ce passage « y est cité, non sous le nom d'Apsinès, mais sous celui de Longin, « et tiré du livre qui a pour titre : Λογγίνου τέχνη ῥητορική..... L'ou- « vrage est digne de Longin et n'est point inférieur à son admirable « Traité du Sublime..... Je me propose de publier cet ouvrage au plus « tôt, collationné avec plusieurs manuscrits, corrigé, avec mes remar- « ques et une traduction latine. »

La première observation à laquelle donne lieu cette annonce, c'est que Ruhnken n'a pas tenu l'engagement qu'il venait de prendre, quoiqu'il ait vécu depuis lors encore trente-trois ans, et que, tout en rappelant sa promesse au public, dans sa Dissertation sur la vie et les écrits de Longin, publiée en 1776, § XIV, par ces mots *de quâ alias*, qui accompagnent le titre de τέχνη ῥητορική, cité au nombre des écrits de Longin, il n'a laissé que des matériaux fort incomplets. En effet, suivant le rapport de M. Bake, il s'en fallait beaucoup que le fragment fût prêt à être mis au jour, comme l'avait annoncé Wyttenbach [6]. Outre quelques lettres et quelques pièces relatives à ce fragment, le volume ne présente que la copie du texte de Longin, d'après l'édition d'Alde, avec les variantes des trois manuscrits de Wolfenbuttel, de Paris, n° 1741, et de Florence, écrites en marge. Au bas de la page se trouvent diverses remarques, des conjectures pour la restitution du texte, ainsi que les rapprochements, au nombre de quatre seulement, que Ruhnken avait établis entre la Rhétorique de Longin et le Traité περὶ ὕψους, remarques, conjectures et rapprochements que M. Bake a religieusement publiés, mais qui ne sont que de simples matériaux, des notes rapides, destinées à être mises en œuvre, examinées à loisir,

(6) Vita Ruhnken. p. 128.

vérifiées, modifiées, supprimées, et dont quelques-unes ont trouvé place dans la Dissertation sur la vie et les écrits de Longin (7).

En second lieu, bien que Ruhnken ait remarqué, avec sa sagacité ordinaire, que le style changeait, cependant il n'a pas indiqué d'une manière précise l'endroit où commençait le fragment. A en juger par sa copie, il l'avait d'abord fixé au chapitre ἑτερὰ διαίρεσις ἀφορμῶν; ce ne fut que plus tard, sans doute d'après l'avis de Capperonnier, qui lui signala le fait retrouvé longtemps après par M. Séguier, que le manuscrit 1874 donne le texte d'Apsinès sans aucune interruption, et passe immédiatement de la page 710 d'Alde à la page 720, ligne 31, qu'il ajouta à sa copie deux feuillets qui comprenaient le chapitre premier depuis les mots : καὶ ἡ τῶν πιθανῶν ἰδέα; et pourtant, ce n'était pas seulement le style qui changeait, c'était aussi le sujet, comme l'a fait remarquer M. Séguier. De plus, Ruhnken attribue aussi à Longin le chapitre περὶ μνήμης, que M. Bake lui-même reconnaît être d'un autre auteur. On ne peut donc pas admettre sans restriction sa clairvoyance en fait de style.

En troisième lieu, le passage *assez long* du scoliaste d'Hermogène se réduit à 10 lignes, et doit avoir, quoi qu'en dise M. Bake, comme Weiske l'avait remarqué, contribué pour une bonne part à faire reconnaître le style de Longin dans le passage interpolé. Wyttenbach lui-même n'indique-t-il pas que ce fut la citation de Jean de Sicile qui convainquit Hemsterhuis de la réalité de la découverte? *Hic item ut audiit et* locum *inspexit, ita rationes Ruhnkenii probavit.*

M. Bake s'efforce d'expliquer et de justifier les retards que Ruhnken apporta à l'accomplissement de sa promesse, retards qui en ont amené l'inexécution, par l'absence de toute ambition et de toute vanité littéraires, par l'amour de l'étude pour l'étude même. Quelle que soit la haute estime que nous professons pour le caractère de Ruhnken, cette explication ne nous satisfait pas, et nous emprunterons à M. Bake lui-même les motifs de nos doutes.

Quand la découverte de la Rhétorique de Longin eut été pleine-

(7) Bake, Prolegom. p. XXXII-XXXIII.

ment confirmée par le scoliaste de Moscou, qui en donne un extrait si conforme à ce qui se lisait au milieu du texte d'Apsinès, et qui même fait connaître le contenu du commencement et de la fin, pourquoi Ruhnken n'a-t-il annoncé nulle part ce fait intéressant, qui aurait dissipé toute incertitude ?

D'un autre côté, la comparaison de la nouvelle Rhétorique avec le Traité περὶ ὕψους faisait naître bien des doutes et des scrupules. M. Bake nous apprend que Valckenaer, consulté par Ruhnken sur quelques passages du nouveau fragment, ne put y reconnaître le style de l'auteur du π. ὕ. (8), et que Capperonnier, Lebeau et Barthélemy, qui lurent les pages que Ruhnken voulait restituer à Longin, ne trouvèrent aucun rapport entre ce nouvel ouvrage et celui qu'ils connaissaient sous le nom de Longin (9). Ces doutes durent piquer la curiosité de Ruhnken; il se livra sûrement alors à un examen plus scrupuleux, à une comparaison plus attentive des deux traités; les rapports qu'il avait reconnus s'effacèrent, le nombre des rapprochements possibles lui parut bien restreint, celui des différences bien plus considérable, et il se convainquit que le nouveau fragment était bien loin de mériter la même admiration que le Traité du Sublime. Partagé entre ces deux résultats si contradictoires, et n'en trouvant pas la solution, il préféra s'abstenir et abandonner au temps le soin de résoudre le problème. Autrement aurait-il laissé s'écouler plus de trente années, sans publier un reste si précieux de l'antiquité? On doit donc vivement regretter que Ruhnken n'ait pas eu connaissance de l'importante variante observée par Amati; cela aurait été pour lui comme un trait de lumière.

(8) Proleg. pp. XXXIV et XXXVII. Au milieu de ses notes, Valckenaer insère cette remarque: *Certo confido me in reliquis aliquando lecturum Longino digniora: hæc sane miror ab hoc ingenio profecta.* Il ajoute à la fin: *Certus sum omnia reliqua hujus Artis Longino esse multo digniora....*

(9) Prolegom. pages XXIX-XXX. A la fin de sa lettre du 13 février 1766, Capperonnier s'exprime ainsi : « Mais dites-moi donc, mon cher ami, sur quelles raisons vous vous fondez pour croire que c'est là le Traité de Longin. J'ai fait part de votre découverte à nos « amis Lebeau et Barthélemy, qui vous assurent de leur amitié. Nous avons lu ensemble « l'ouvrage prétendu d'Apsinès, et il nous semble que nous n'y retrouvons pas l'auteur du « Traité du Sublime. »

TROISIÈME CHAPITRE.

ÉTUDE COMPARATIVE DU TRAITÉ DU SUBLIME ET DES FRAGMENTS DE LONGIN.

Comme ce sont les rapports que Ruhnken a signalés entre les expressions, les locutions et le style des deux ouvrages qui ont fait persister MM. Bake, K.-Fr. Hermann et d'autres savants dans l'opinion qui attribue à Longin le Traité περὶ ὕψους, et que c'est au fond la seule raison que l'on puisse alléguer, à défaut de tout témoignage direct ou indirect, il importe de comparer de plus près, sous le point de vue de la diction, les fragments authentiques de Longin avec le traité dont on veut lui faire honneur. Pour cet effet, nous avons dressé la table des mots et des locutions qui se trouvent dans l'un et l'autre ouvrage, et nous allons exposer les résultats auxquels nous sommes parvenu en comparant les deux vocabulaires (1).

L'Index que nous avons tiré des fragments de Longin se compose de 1335 mots et celui du Traité περὶ ὕψους de 2220, non compris les noms propres. Des 522 termes qui sont communs aux deux auteurs, il n'y en a guère que la moitié qui expriment dans tous les cas la même idée, et parmi cette moitié se trouvent les mots qui sont du domaine commun, c'est-à-dire qui appartiennent à tous les âges et à tous les genres de composition, tels que : ἀγαθός, ἀναγκαῖος, βλέπειν, ζητεῖν, ἵππος, νέος, ὁδός, παῖς, σκοπός, τιμή, ὕδωρ, χρόνος, ψυχή, etc. etc. Ceux d'un emploi moins général et qui paraissent identiques pour le sens, de part et d'autre, sont : αἰτία, ἀκοή, ἀκολουθία, ἀνωφελής-λῶς, ἀπαιτεῖσθαι, ἀποδεικτικός, ἀπόδειξις, ἀποτελεῖν, ἀποχρῆναι, ἁρμόδιος, ἀσύνδετα, ἀτελής, δακτυλικός, διαφορά, διεξιέναι, διήγησις, δόγμα, δριμύς, ἐγκώμιον, εἰρωνεία, εἰςφέρειν, ἐκλείπειν, ἐκλογή, ἐμφύειν-φύεσθαι, ἔμφυτος, ἐπεγείρειν, ἐπίλογος, ἐπιστήμη, ἐπιφέρειν, εὕρεσις, καθόλου, κατηγορεῖν, κηλεῖν, κόλασις, κρᾶσις, μεγαλοπρεπής, μεταφορά, μίξις, μυθολογεῖν, νήφειν, οἰκονομία, ὀψοποιΐα, παραβολή, παράδοξος, παρα-

(1) Voyez, pour les détails, les tables des mots de Longin et du Traité du Sublime, mises en regard à la fin du volume.

λείπειν, παρίστασθαι, πιθανός, πλήττειν, πορεία, προοίμιον, πτῶσις, πυῤῥίχιος, Πυθία, συλλαβή, συναρμόζειν, συνδεσμός, συνυπάρχειν, συστρέφειν-φεσθαι, τελευταῖος, ὑπόμνημα, φθόγγος.

Plus de 120 termes ont, dans certains cas, une signification à peu près semblable, mais différente dans d'autres passages; nous signalerons les suivants : ἀκούειν, ἀποδείκνυσθαι, ἀποδέχεσθαι, ἁρμονία, ἀφιστάναι-ασθαι, γνώριμος, γόνιμος, δεινός, δηλοῦν, διαιρεῖν-ρεῖσθαι, διατίτεσθαι, διαφέρειν, εἶδος, ἐκπίπτειν, ἐνδείκνυσθαι, ἐνδιδόναι, ἐξεργάζεσθαι, ἐπίνοια, καιρός, κινεῖν, κοσμεῖν, λαμβάνειν, μέγεθος, μέρος, μεταβολή, ὄγκος, ὄψις, πάθος, παίζειν, παρατίθεσθαι, παριέναι, προκείμενον, πρόςωπον, σημαίνειν, συμβάλλεσθαι, συνιστάναι, συντελεῖν, σχῆμα, τέλος, τροπή, τρόπος, ὕλη, φαντασία, φύσις, φωνή.

Parmi les autres mots, les uns offrent des différences notables, et servent à désigner des idées très-distinctes, tels sont : αἰσχύνειν-εσθαι, ἀναλαμβάνειν, ἀναφέρειν, ἀπαθής, ἀπολείπεσθαι, ἀφιέναι-εσθαι, ἐμβολή, ἐμπεριεχόμενα (?), ἐπικρατεῖν, κακία, λύσις, μέλος, μεταφέρειν, μοῖρα, ὀξύς, ὁρίζεσθαι, ὁρμή, παρασκευή, παριστάναι, πληροῦν-ροῦσθαι, πλησιάζειν, ποσότης, πραγματεύεσθαι, πρακτικός-κῶς, προςθηκαί, συγκεῖσθαι, συλλαμβάνεσθαι, σύμμετρος, σύνταξις, σύστασις, τόνος, ὑπερβαίνειν, φυλάττειν-τεσθαι. D'autres termes présentent des diversités de signification qui semblent appartenir à des époques différentes, nous indiquerons en particulier : ἀγών, ἀγωνιστικός, ἀλληγορία, ἀρέσκειν, ἀρχέτυπος-τυπον, βάσις, γένος, ἐλεγκτικός, ἔπος, ἦχος, θέατρον, θεωρία, ἰδέα, ἰδιώτης, ἱστορία, κύκλος, μέθοδος, νόθος, ὄργανον, παθητικός, παράγγελμα, πίστις, πνεῦμα, πολιτικός, ῥυθμός, σοφιστής, στοιχεῖον, ὑποκείμενον, φράσις, φυσιολογία, φωνήεις, ψῆγμα. Dans d'autres, enfin, on peut saisir des nuances de signification qui servent quelquefois à caractériser le style d'un auteur, comme celles que l'on remarquera dans les mots : ἄγαλμα, ἀγχίνοια, ἀληθινός, ἀμυδρός, ἀνάλογον, ἄνθος, ἀπάγειν, ἀπεοικέναι, αὔξησις, διαβάλλειν-λεσθαι, διαμαρτάνειν, διαπονεῖν-νεῖσθαι, διδόναι, δίκαιος, δικαστήριον, ἐκλύειν, ἔλεγχος, ἐννόημα, ἐπιβουλή, ἐπίπνοια, ἐπισκέπτεσθαι, ζῆλος, ἡρωϊκός, θαῤῥεῖν, θαυμαστός, κοινωνία, καθαρός-ρῶς, κατατάσσειν, λόγος, μανθάνειν, μέλλειν, μετρίως, μέτρον, μνήμη, μόριον, νόημα, ὀνομάζειν, παροξύνειν, περιου-

σία, πλάσμα, ποικίλος, πορίζεσθαι, προηγούμενος-νως, προςαγορεύειν, προςάπτειν, πταῖσμα, σεμνός, σεμνότης, σπουδή, συναρπάζειν, σύνήθεια, σῶμα, τάξις, τείνειν, τεκμήριον, τηρεῖν, ὑπερορᾶν, τύπος, ὑγιής.

Sans doute, quelques-unes de ces nuances ou de ces différences sont sujettes à discussion, d'autres paraîtront trop subtiles ou trop légères; mais la plupart sont assez tranchées et nous semblent caractéristiques. Au reste, leur nombre ne saurait manquer de frapper les esprits non prévenus, et de faire naître des doutes chez ceux même qui se sont prononcés en faveur de Longin.

D'autre part, on trouve dans le Traité περὶ ὕψους une certaine quantité de termes qui sont familiers à l'auteur, et dont l'usage était rare ou même abandonné vers le milieu du 3me siècle. Nous signalerons d'abord le mot ὕψος et ses composés que Longin n'emploie pas dans sa Rhétorique (1), non plus que les synonymes ἀξίωμα, διάστημα, μεγαλοφυΐα, μεγαλοφροσύνη, ὑπεροχή, ὑπερμεγεθής, μεγαλόφρων, μεγαλοφυής, δαιμόνιος, γενναῖος, ἀκρός, ἀκρότης, ἀκρῶς. Les termes contraires, tels que ἀγεννής, ἀμεγέθης, ἄσεμνος, ἀσχήμων, ἀσχημονέω, ταπεινός, φλοιωδής, χαῦνος, ψυχρός, lui sont également étrangers.

Longin ne se sert pas non plus des mots suivants, qui se rencontrent plus ou moins souvent dans le Traité du Sublime : αἰών, ἁμαρτάνειν, ἁμάρτημα, ἄμετρος, ἄμουσος, ἀποδιδόναι, βίος, γενναῖος, δαιμόνιος, διΐστάναι, ἐᾶν, εἰκῆ, ἑκάστοτε, ἐκπλήττειν, ἐμπαθής, ἔμπρακτος, ἐναγώνιος-νίως, ἐπάγειν, ἐπάλληλος, ἐπέχειν, ἐπιτυχής, εὐγενής, εὐθύς, ἐφάπτεσθαι, ἐφηδύνειν, θυμός, κίνδυνος, κύριος, λῆμμα, νόησις, πάντη, παρακεῖσθαι, παραλλάττειν, παραφέρεσθαι, παρορίζειν, πεῖρα, περιέχειν, περιτιθέναι, πιστός, πλήν, πονεῖν, προςπίπτειν, προτίθεσθαι, πρωτεῖον, συγγραφεύς, συνδιώκειν, τοπηγορία, ὑπερβολή, ὑπερτείνειν, φιλοτιμία, φορά, φραστικός, φυσικός, χεῖν, ni du mot κατόρθωμα, qui était condamné par les grammairiens de son temps, et qu'il justifie dans ses φιλόλογοι ὁμιλίαι; ni de l'adjectif ὑπερφυές, qu'il représente comme plus élégant que ἄτοπον. Il ne fait guère usage du

(2) Le seul passage où se trouvent les mots ὕψος, ὑψόω, ἐπαίρω, σεμνότερος, μεγαλοπρεπέστερος, est celui qui a été récemment mis au jour par M. A.-J.-H. Vincent, et qui forme le fragment philosophique VII, tiré du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon. V, page 86.

verbe φαντάζομαι qui se lit dix fois dans le περὶ ὕψους, non plus que de φημὶ, φάναι, φησὶ, φήσει, φέρειν, φέρε, φέρεσθαι, οἶμαι, θαυμάζω, φθάνω, χαίρειν, ψύχεσθαι que l'on y rencontre souvent.

Parmi les conjonctions, particules, adverbes, locutions qu'affectionne l'auteur du περὶ ὕψους, et qu'on ne voit que de loin en loin ou qui ne se lisent pas dans Longin, nous citerons : ἀεί, αὐτόθεν, δίκην, ἔτι, ἔτι δὲ, ἔτι γε, αὐτὸ τοῦτο, τὸ αὐτὸ τοῦτο, μονονού, μονονούχ, μονονουχί, ὅλως, ὅθεν, οἱονεί, ὡσπερεί, ὡσανεί, οὐδὲν οὕτως ὡς, οὐχ ὁ τυχών, πλὴν, ταύτῃ, τῷ ὄντι, τις enclitique précédé d'un adjectif ou d'un substantif, surtout ἕν τι, οὐ suivi d'un adjectif ou d'un verbe le plus souvent négatif.

D'un autre côté, Longin semble faire assez volontiers usage des termes suivants que l'on ne trouve pas dans le Traité περὶ ὕψους : ἀσύμμετρος, δεκτικός, ἐγχωρεῖ, ἐνθύμημα, ἐπιχείρημα, εὐρυθμία, — μος, —μως, κεφαλαῖα, κομιδῇ, μερισμός, παράθεσις, παραιτεῖσθαι, πεπατημένος, προύργου, προυργιαίτερα, ῥητορικώτατος, τεχνικός, καταμόνας, καταρχάς, ψυχαγωγεῖν, ψυχαγωγία.

Il se sert fréquemment du verbe ὑπάρχω, des conjonctions ὡς αὕτως, ἅτε καὶ, des formules ἀλλ' ὡς ἔνι μάλιστα, καὶ αὖ πάλιν, ὅταν γὰρ... οὕτω ou ἅμα; il affectionne la particule γοῦν; il supprime la préposition διὰ devant τοῦτο ou ταῦτα; il remplace par les exclamations νὴ τοὺς θεούς, ὦ πρὸς θεῶν, celle de νὴ Δία, qui se rencontre onze fois dans le Traité περὶ ὕψους.

On signale comme rapport entre le style du Traité περὶ ὕψους et celui de la Rhétorique de Longin, l'usage fréquent des synonymes. La comparaison que nous avons faite des deux ouvrages nous a montré, en effet, dans la Rhétorique une attention à rapprocher des synonymes qui nous a paru souvent affectée, et qui contribue plutôt à rendre l'idée confuse, qu'à la compléter ou à l'expliquer. Ainsi, § 11, δραστήριος καὶ καταπρακτικός — § 20, χάρις καὶ ἡδονή — § 23, τὰ κοινὰ καὶ τὰ συνηθῆ. Dans le § 21 les synonymes sont accumulés avec profusion, λίχνοις τε καὶ ἡδείαις — καρυκείαι καὶ ὀψοποιΐαι — σκευασίαι καὶ προαγωγαί — ἐπισπᾶσθαι καὶ προσάγεσθαι — θεραπευτικὰ καὶ κολακευτικά. Ce qui ne convient guère, pour le dire en passant, à la concision d'un

manuel. — § 31, τριβόμενοι καὶ διατεινόμενοι — ἀνιέμενοι καὶ πραΰνόμενοι — § 34, ποιητικὸς καὶ ἐξεργαστικός. En outre, les synonymes sont quelquefois si équivalents, pourraient si bien être mis l'un pour l'autre, qu'on est tenté d'y voir plutôt une explication qui a passé de la marge dans le texte, comme dans le § 18, μουσικόν τε καὶ ἐναρμόνιον καὶ ῥυθμητικὸν ξύμμετρόν τε καὶ ξυμμελές. — § 20, γνωρίμως τε καὶ γνώστως. — § 22, τηρητέον καὶ φυλακτέον. — § 23, πεπατημένον καὶ πεπλυμένον καὶ μυριόλεκτον. — § 31, ἀμυδρὸς καὶ ἀσθενὴς καὶ ἀχάριστος, ἀτερπής τε καὶ ἀγλευκής, etc.

Quoique l'auteur du Traité περὶ ὕψους ait aussi volontiers recours aux synonymes, cependant il n'en fait pas abus; sauf un petit nombre de cas, on peut facilement se rendre compte du motif qui l'a engagé à ajouter un synonyme, et l'on reconnaît souvent que l'idée y a gagné en clarté ou en énergie. Ainsi, ἐπίνοια καὶ σπουδή, I, 2. — ἀκρότης καὶ ἐξοχή, I, 4. — τάξις καὶ οἰκονομία, I, 4 (tandis que Longin associe, § 13, οἰκονομία καὶ διοίκησις, dont la différence n'est guère saisissable). ἰσχυρὰ καὶ δυςεξάλειπτος, VII, 3. — ἰσχυρὰ καὶ ἀναμφίλεκτος, VII, 4. — καθαρὸς καὶ ἀνέγκλητος — ὑγιὲς καὶ ἀδιάπτωτον, XXXIII, 1. — γελοῖος καὶ ἀστεῖος, XXXIV, 3. — δριμεῖαι καὶ ἐντρεχεῖς, XLIV, 1.

Longin, dans sa Rhétorique, § 30, estime que les figures de pensée, telles que la prolepse, la réticence, la prétérition, l'ironie, etc., ne devraient pas être considérées comme des figures, et qu'il faudrait les nommer plutôt pensées, arguments, raisonnements (ἔννοιαι, ἐνθυμήματα, λογισμοί). L'auteur du Traité π. ὕ. au contraire, établit clairement la distinction entre les figures de pensée et celles de diction: διττὰ δέ που τὰ σχήματα, τὰ μὲν νοήσεως, θάτερα λέξεως, VIII, 1, et nulle part il n'énonce de doute sur la convenance de cette distinction. Une discordance si notable n'avait point échappé à M. Egger, qui l'a signalée (3), mais sans paraître y attacher une grande importance. M. Bake en fait aussi mention (4); mais il remarque que, dans les chapitres du Traité περὶ ὕψους, où l'auteur traite de l'emploi des figures, il ne s'occupe que de celles de diction, et reproche à M. Egger de n'y

(3) Voir note 14 sur le fragment VIII, p. 150 de l'édit. de Longin.
(4) Apsinis et Longini Rhet. p. 211.

avoir pas pris garde. Lors même que cette observation serait fondée, elle ne suffirait pas, à notre avis, pour résoudre la difficulté ; mais il nous semble, au contraire, que l'auteur ne laisse point de côté les figures de pensée; car, dans la section XVIII, il parle des questions, des interrogations (πεύσεις καὶ ἐρωτήσεις) et même de la προδιόρθωσις, et probablement il s'étendait encore davantage sur ce sujet dans les pages suivantes qui sont perdues ; en effet, une lacune de cent lignes sépare la fin de la section XVIII du commencement de la section XIX, ce qui a échappé à l'attention de M. Bake.

On remarque, en général, une diversité assez prononcée entre les deux rhéteurs dans l'emploi des termes techniques. J.-Chr.-Th. Ernesti avait déjà signalé, dans la préface de son *Lexicon Technologiæ Græcorum rhetoricæ* (5), le Traité περὶ ὕψους comme une mine très-abondante en termes relatifs à la rhétorique, bien qu'il fallût y puiser avec prudence à cause du style si métaphorique de l'auteur. Sur les quinze cents termes dont Ernesti donne l'explication, il y en a deux cent soixante-cinq, près d'un sixième, qui se trouvent dans le Traité περὶ ὕψους, et pour soixante d'entre eux, il ne cite que des exemples empruntés à ce traité. Ernesti pensait que si les ouvrages de Longin sur la rhétorique n'eussent pas été perdus, il aurait pu enrichir son Lexique d'une foule de locutions techniques qui sont restées inconnues. Une étude attentive des fragments de Longin montre, au contraire, qu'il employait ordinairement la terminologie usitée de son temps et consacrée depuis Hermogène. Ernesti mentionne, comme empruntées à Apsinès, quelques expressions qui appartiennent au Manuel de rhétorique, mais il ne signale pas ce rhéteur comme ayant fait usage de termes techniques particuliers.

Parmi les termes qui ont un sens bien différent chez les deux auteurs, nous indiquerons, 1° le mot ἀλληγορία, qui, dans la Rhétorique de Longin, § 23, et dans l'*Epitome*, § 11, signifie la substitution d'un terme à un autre, le changement du nom d'un objet, la désignation de la même idée par une autre expression plus nouvelle ; tandis que dans

(5) Pp. IX-X. XVII-XVIII.

le Traité περὶ ὕψους, S. IX, § 7, il signifie proprement une allégorie, l'application d'une fable ou d'un fait à une vérité, à une règle morale; c'est ainsi que l'auteur pense que dans plusieurs des tableaux d'Homère, les passions, les combats, les blessures des dieux doivent être considérés comme de simples images, sans quoi ils donneraient de fausses idées de la divinité. 2° Le mot αὔξησις qui, dans Longin, Rhétorique § 11, répond au développement que l'on donne aux idées mêmes, à la multiplicité des détails, des circonstances d'un événement, à l'accumulation des arguments; en un mot, est considéré comme faisant partie de la *confirmation*, tandis que dans le Traité περὶ ὕψους, S. XI, § 1, où ce terme est pris dans son sens le plus étendu, il est envisagé plus particulièrement sous le point de vue de l'*élocution*, et se rapporte à la gradation, à l'amplification dans le style, qui consiste à peindre avec force une seule circonstance, à exprimer avec énergie une seule idée (6).

Les deux auteurs ne sont pas d'accord au sujet de l'hyperbate : Longin, Rhétorique, § 20, recommande de s'abstenir de cette figure, et en fait sentir le danger; l'auteur du π. ὕ., S. XXII, la représente comme un puissant moyen d'agir sur l'esprit des auditeurs, et admire surtout le parti qu'en tirait Démosthène.

M. Bake (7) met en regard la section XXXIX du Traité περὶ ὕψους et le § 18 de la Rhétorique de Longin, où il est question de l'harmonie et de l'heureux effet qu'elle produit dans le style (8). Sans doute les deux auteurs sont d'accord sur ce point, et quel rhéteur n'est pas du même avis? Mais, si l'on compare et la marche des idées, et la nature des développements, et la richesse des images, et le choix des exemples, on aura peine à croire que les deux passages soient sortis de la même plume.

Le savant critique rapproche aussi le § 24 de la Rhétorique de la section XXIII, § 1, du Traité π. ὕ., où les deux auteurs recomman-

(6) V. Quint. I. O. VIII, 4, §§ 12 et 15.

(7) Annot. in Long. p. 201.

(8) M. Bake va même jusqu'à supposer que le Manuel de Rhétorique pourrait bien être l'ouvrage sur la Composition dont parle, dans la section XXXIX, l'auteur du Traité du Sublime.

dent l'emploi des formes exceptionnelles, des figures grammaticales, des tournures choisies et peu communes, pour piquer l'attention des auditeurs. Cependant Longin, si la leçon admise exprime son idée, prescrit à cet égard beaucoup de prudence, et veut que les termes employés soient adoptés par l'usage le plus récent. L'auteur du π. ὕ. ne fait pas cette distinction; il étend sa remarque aux accumulations, aux gradations, aux ἀντιμεταβολαί, et y voit de plus un moyen de donner au style de l'élévation et du pathétique; enfin les termes et les exemples employés de part et d'autre n'ont rien de commun.

Si nous comparons entre eux les deux auteurs dans les jugements qu'ils portent sur les écrivains antérieurs et sur les motifs de ces jugements, nous serons conduits à des différences non moins caractéristiques.

Longin, dans le § 19 de la Rhétorique, recommande à ses élèves d'étudier les poëtes, les orateurs, les philosophes, les sophistes, uniquement comme des modèles d'élégance, de correction, d'harmonie; il n'indique nulle part qu'ils y trouveront de grandes et belles pensées, de hautes vérités, des traits de sentiment et de pathétique; en un mot, il se préoccupe beaucoup plus de la forme que du fond. Dans le § 21 de l'*Epitome*, nous voyons qu'il indique sept écrivains excellents, qui réunissent toutes les qualités propres à orner la diction et que l'on peut prendre pour modèles. Il considère cinq d'entre eux comme exempts de défauts dans toutes les parties du style, savoir : Eschine le philosophe, Hérodote, Isocrate, Lysias, Démosthène.

Est-il besoin de rappeler que, sur ces deux points, l'auteur du Traité du Sublime diffère grandement de celui de la Rhétorique? qu'il voit dans les écrivains classiques bien plutôt des maîtres dans l'art de penser, de sentir et d'observer que des hommes exercés dans l'art d'écrire? Et s'il occupe, comme critique, une place si éminente, n'est-ce pas parce qu'il préfère de beaucoup un ouvrage riche en beautés et en traits sublimes, mais qui n'est pas à l'abri de quelques reproches, à un écrit correct de tout point, exempt de défauts dans toutes les parties du style (9)?

(9) II. 5. Sect. XXXIII.

Quant au choix des auteurs considérés de part et d'autre comme dignes d'imitation et d'étude, il donne lieu à plusieurs remarques : Longin met les sophistes au nombre des écrivains dont le style est bien travaillé, tandis que dans le Traité π. ὕ. ce terme de sophiste et ses dérivés sont toujours pris en mauvaise part. Longin cite comme des auteurs élégants et corrects les philosophes Eschine (10) et Antisthène (11), et dans les Fragments littéraires 20 et 21, il paraît faire grand cas du poëte Ménélas et du sophiste Aristide; il n'est fait mention d'aucun d'eux dans le Traité περὶ ὕψους.

Si Longin présente Isocrate comme un écrivain sans défauts, il n'en est pas de même de l'auteur du Traité du Sublime, qui le critique à deux reprises d'une manière assez railleuse (12).

On trouve aussi une grande différence dans les jugements portés sur Hérodote et sur Thucydide : aux yeux de celui à qui nous devons le περὶ ὕψους, Hérodote n'est pas toujours correct (13), et Thucydide ne pèche pas par excès de concision, ni par un style trop travaillé (14).

Quiconque relira ce que dit de Lysias l'auteur du Traité π. ὕ. (15), aura peine à croire qu'il eût pu, dans un autre ouvrage, mettre cet orateur au nombre des écrivains modèles, sur la même ligne que Platon, et même au-dessus.

Malgré son admiration pour Démosthène, l'auteur du π. ὕ. ne le considère point comme à l'abri de tout reproche, au contraire (16).

Les deux auteurs semblent mieux d'accord dans le jugement qu'ils portent sur le style de Platon. Longin, dans l'*Epitome* (17), relève le peu d'art avec lequel Platon entremêle les figures, et la pompe trop poétique de sa prose; tandis que l'auteur du Traité du Sublime

(10) Rhet § 19. — Epit. § 21.
(11) Rhet. § 19.
(12) H. ὕ. S. IV, § 2. S. XXXVIII, § 1.
(13) H. ὕ. S. IV, § 7. S. XLIII, § 1.
(14) Epitome, § 21, τὸ κατεστοιβασμένον καὶ περιειργασμένον.
(15) H. ὕ. S. XXXII, § 8. S. XXXV, § 1.
(16) H. ὕ. S. XXXIV, § 3.
(17) Epitome, § 21.

lui reproche de courir quelquefois après de frivoles ornements ([18]), d'abuser des périphrases ([19]), de se permettre trop souvent des métaphores outrées, des allégories forcées ([20]). Mais si Longin n'était point insensible aux grandes qualités qui distinguent le style de Platon ; si, dans les fragments qui nous restent de son commentaire sur le Timée, entre autres dans ceux qui portent les numéros 7 et 11, cet habile critique montre avec quel soin le grand philosophe écrivait ses ouvrages, l'attention qu'il donnait au choix des mots, à la composition, à l'harmonie, tout en avouant aussi qu'il abusait des métaphores; toutefois, l'on ne trouve pas chez lui cette espèce de culte que l'auteur du Traité du Sublime a voué à Platon, et si l'on compare ses Fragments philosophiques, numéros 7, 11, 14, 16, 19, avec les sections XIII, XXVIII, XXXII, XXXVI, du Traité περὶ ὕψους, on reconnaîtra sans peine que ces passages ne sauraient appartenir au même auteur.

En admettant comme authentique le fragment littéraire n° 22 ([21]), les différences entre Longin et l'auteur du π. ὕ. relativement aux écrivains à étudier, ne paraîtront pas moins graves. En effet, on y trouve mentionnés plusieurs des auteurs cités dans la Rhétorique ou dans les Fragments, et quelques autres dont il n'est pas question dans le π. ὕ. Aussi Ruhnken avait-il substitué aux noms d'Aristide, de Timarque, de Xénophon, que donne le Fragment, ceux d'Hypéride, de Dinarque, d'Antiphon, et il avait rejeté la phrase qui concerne Paul de Tarse. Nous n'avons pas les mêmes motifs pour adopter ces corrections qui ne nous paraissent pas conformes aux règles d'une saine critique, et, sans affirmer qu'il soit à l'abri de tout soupçon d'addition et de changement, nous pensons que ce fragment, tel qu'il se lit dans le manuscrit du Vatican, doit faire partie des pièces à examiner pour juger la question ([22]).

([18]) Π. ὕ. S. IV, §§ 4, 6.
([19]) Ibid. S. XXIX.
([20]) Ibid. S. XXXII, § 7.
([21]) Qui correspond au Ier de Toup, Weiske, Egger.
([22]) V. M. Bake, pp. 218-219.

Enfin, si l'on compare dans leur ensemble les deux traités, et si l'on cherche à déduire de cette comparaison le caractère des deux écrivains, on ne pourra s'empêcher de remarquer que l'un, s'étant proposé d'étudier les moyens de donner au style de la noblesse et de la vigueur, c'est-à-dire de traiter une des branches de l'élocution, a su y rattacher les principes les plus sûrs et les plus féconds de l'art d'écrire, aborder occasionnellement plusieurs questions littéraires intéressantes, apprécier avec impartialité et louer avec enthousiasme les plus beaux génies de la Grèce, citer et discuter une foule d'exemples empruntés aux auteurs les plus divers, et se montrer fréquemment digne de servir lui-même de modèle. L'autre, au contraire, ayant entrepris de rédiger un Manuel abrégé de Rhétorique, s'est borné à une revue claire et rapide des différentes branches de cet art, sans énoncer nulle part quelque règle tant soit peu générale, sans s'élever à aucune considération supérieure. En particulier, en traitant de l'élocution, il ne fait aucune mention du style sublime, il ne cite et ne discute aucun passage; il se contente d'indiquer un certain nombre de locutions plus ou moins recherchées dont il recommande l'emploi, et ne songe pas à tracer les caractères d'une bonne diction. Enfin, il ne traite que de l'éloquence judiciaire, et semble considérer la rhétorique, plutôt comme un recueil de préceptes que comme un des arts libéraux.

Si le style du Traité περὶ ὕψους est remarquable par sa vigueur, son mouvement, son éloquence, et surtout par l'abondance, la variété et la hardiesse de ses figures; si l'on y reconnaît une imitation constante mais judicieuse de Platon et de Démosthène; si l'on y admire une noble ambition pour se soutenir à la hauteur du sujet; Longin, au contraire, nous paraît avoir ordinairement les qualités du style simple; il est clair, égal, facile; il est plutôt sobre de figures([23]), emploie rarement les comparaisons, et n'admet que de loin en loin des expressions rares et des tournures animées; il imite beaucoup moins Platon et se borne à lui emprunter des termes isolés, sans faire grand usage

([23]) Cette réserve dans l'emploi des métaphores est rappelée § 2 des *Excerpta*. Ruhnken (Diss. § 12) avait déjà remarqué que le style du Traité du Sublime ne répondait guère à cette observation.

de ses locutions et de ses idiotismes. C'est un bon écrivain didactique, plus naturel que ses contemporains; mais ce n'est pas un auteur éloquent, et l'on a quelque peine à comprendre qu'on ait pu retrouver dans ses fragments les hautes qualités qui distinguent le Traité du Sublime (24).

De tout ce qui précède, nous nous croyons fondé à conclure que ce beau traité n'est pas et ne saurait être l'œuvre de Cassius Longinus, philosophe et critique du troisième siècle. Lors même qu'on alléguerait des témoignages bien plus certains et bien plus favorables que ceux que l'on a fait valoir jusqu'à présent, les différences nombreuses et saillantes que nous avons relevées entre les écrits qui font réellement partie de ses œuvres et le traité qu'on lui attribue, ne permettent pas de leur assigner le même auteur.

(24) V. la note de Kidd, page 32, et l'opinion de M. K.-Fr. Hermann, page 58.

TROISIÈME PARTIE.

RECHERCHE DE L'AUTEUR DU TRAITÉ DU SUBLIME.

CHAPITRE PREMIER.

EXAMEN DES DONNÉES QUE FOURNIT LE TRAITÉ DU SUBLIME POUR DÉTERMINER L'ÉPOQUE DE SA COMPOSITION.

Si, pour parvenir au résultat qui vient d'être énoncé, nous n'avons fait aucun usage des arguments employés par les critiques qui se sont déjà occupés de cette question, c'est que, quoiqu'ils fussent suffisants pour faire naître des doutes, ils n'avaient pas assez de force pour commander la conviction, et qu'à la rigueur, on pouvait concevoir que ce beau traité fût l'œuvre de quelque génie du troisième siècle. Maintenant qu'il s'agit de rechercher, en l'absence de toute indication directe, à quelle époque il a dû être composé, nous aurons recours à quelques-uns de ces arguments, et, en y joignant des considérations nouvelles, nous espérons en déduire, avec quelque précision, l'époque cherchée.

Il est généralement admis qu'on ne trouve dans le Traité περὶ ὕψους, le nom d'aucun écrivain postérieur au règne d'Auguste. Les doutes sur Ammonius ont été éclaircis d'une manière tout à fait satisfaisante (1). Le rhéteur Théodore, dont il est parlé au chapitre troisième, ne peut être que Théodore de Gadara ou de Rhodes, le maître d'éloquence de l'empereur Tibère, le rival d'Antipater et de Potamon, souvent cité par Quintilien (2). On a tiré de cette observation, comme

(1) V. plus haut, p. 55.
(2) Inst. or. II, 11, 2. III, 1, 18; 3, 8; 6, 2; 11, 3 et 26; IV, 2, 32. Voir sur ce rhéteur

nous l'avons vu plus haut [3], une objection assez grave contre les droits de Longin au Traité περὶ ὕψους. Il convient donc de chercher l'auteur de ce traité parmi les écrivains à peu près contemporains du plus récent de ceux qui y sont mentionnés. Néanmoins, il ne suffit pas qu'un auteur soit antérieur ou contemporain pour que son nom trouve place dans des écrits postérieurs ou contemporains; bien des causes, bien des motifs peuvent déterminer ou empêcher cette mention; la présence ou l'absence de tel nom dans un ouvrage donne souvent lieu à des présomptions plus ou moins fondées, dont la critique peut tirer de précieuses conséquences.

Le fameux passage de la Genèse se trouve dans ce cas; il a fourni des arguments pour et contre Longin [4]. Cet élément de la question perd, il est vrai, beaucoup de son importance par les observations récentes de M. Spengel, qui confirment pleinement les doutes que ce passage avait fait naître. Cependant, comme cette citation se rapporte au sujet du Sublime; comme elle est introduite d'une manière assez habile et conçue en des termes qui ne manquent point de noblesse, et que, si elle n'est pas à sa vraie place, elle peut avoir été extraite de quelque autre partie du Traité qui est perdue, il n'est pas hors de propos de rechercher jusqu'à quel point elle peut servir à déterminer l'époque où ce livre a dû être composé.

Suivant les uns, Longin, disciple d'Ammonius Saccas, vivant à une époque où les philosophes païens, fréquemment aux prises avec les docteurs du christianisme, étaient forcés de lire et d'étudier les livres de cette religion, a fort bien pu citer Moïse [5]. Les autres estiment qu'il n'était pas besoin d'attendre le troisième siècle pour qu'un Grec, sujet de l'empire romain, eût une connaissance confuse de Moïse et de la Bible; ils rappellent que la conquête de la Judée par Pompée, l'envoi des procurateurs à Jérusalem, la rencontre des Grecs et des Romains avec les Juifs à Alexandrie, la présence de ceux-ci à Rome et

la Dissertation du docteur C. W. Piderit : De Apollodoro Pergameno et Theodoro Gadarensi rhetoribus. Marburgi, 1842, 4°. Il ne cite pourtant pas à son sujet le Traité π. ὕψ.

(3) Pages 45 et 47.

(4) V. plus haut, pages 47, 48, 58.

(5) V. Biogr. Univ. Vie de Longin, par M. Boissonade.

dans diverses parties de l'empire, avaient dû, dès le temps d'Auguste, faire connaître aux gens instruits l'existence de Moïse, et les principaux traits de sa législation (6). C'est ce que prouvent évidemment les passages où Diodore de Sicile (I, 94) et Strabon (16, p. 760) parlent de Moïse et des notions spirituelles des Juifs sur la divinité.

Cependant, pour peu que l'on réfléchisse aux événements dont la Judée fut le théâtre vers l'an 70, lorsqu'on pense aux nombreux renseignements qu'ont dû répandre, au sujet des Juifs, les ouvrages de Philon, de Justus de Tibériade (7), de Josèphe, on comprendra encore mieux qu'un auteur de la fin du premier siècle ou du commencement du deuxième ait pu emprunter au législateur des Juifs une pensée ou une expression remarquable. Cette conjecture nous paraît confirmée par le nombre assez considérable de termes qui sont communs à notre auteur et à Philon (8), et par les traces non équivoques des pensées et du style de Philon qui ont été reconnues dans le Traité du Sublime (9).

Le nom de Cicéron se rencontre très-rarement dans les rhéteurs grecs; il n'est cité qu'une seule fois (10) dans la table des neuf volumes du recueil de M. Walz. Plutarque nous apprend que Cæcilius avait composé un parallèle de Cicéron et de Démosthène; mais il taxe cette tentative de présomption, soit que Cæcilius ne fût pas en état de comprendre Cicéron, soit qu'il eût cédé aux préventions auxquelles cet orateur était alors en butte (11). En effet, sous le règne d'Auguste, il n'était pas facile à un rhéteur grec d'apprécier avec une pleine connaissance de cause, ni même avec impartialité, l'éloquence de Cicéron; les

(6) Journal des Savants, mars 1838, article de M. Naudet sur l'édition de Longin, publiée par M. Egger.

(7) V. Müller. Frag. hist. gr. III, p. 523. Vita Joseph. c. IX, vol. I, p. 796, l, 47, éd. de Westermann, dans la collection de Didot.

(8) Tels sont ἀγεληδόν, εἰδοποιΐα, εἰκαῖος, εἰκονογραφεῖν, εἱρμὸς, ἐπάλληλος, ἐπιπροσθέω, ἡρεμεῖν, κατασκελετεύω, μαγειρεῖον, νεοττοποιεῖσθαι, παράστημα, προκόσμημα, προσυπογράφειν, κ. τ. λ. V. les autres dans l'index du π. ὕ.

(9) Sect. XXII, § 1; S XLIV, § 4. V. les notes de Toup et de Ruhnken, et Wytt. Bibl. crit. III, p. 51.

(10) T. V. p. 8. in Sopatri scholiis ad Hermogenis Status.

(11) Plut. Vie de Démosth. c. III.

Romains eux-mêmes, nous dit Quintilien ([12]), ne rendaient pas encore justice à leur glorieux orateur. Si nous nous transportons au milieu du troisième siècle, nous trouvons que les rapports entre les littérateurs des deux peuples sont devenus plus rares encore, et surtout que les littérateurs grecs ne cultivent guère les lettres latines, qui ne produisent plus aucun chef-d'œuvre, et dont le domaine tend de plus en plus à se resserrer ([13]). Une appréciation du génie de Cicéron aussi juste, aussi favorable, aussi sincère que celle dont la douzième section du Traité du Sublime nous offre un exemple, sans être absolument inadmissible, nous paraît donc très-invraisemblable de la part d'un rhéteur grec du troisième siècle.

Mais si nous nous reportons un siècle et demi en arrière, les mêmes difficultés ne se présentent plus; les titres de Cicéron à la palme de l'éloquence chez les Romains ne sont plus contestés; Quintilien, Pline le jeune, Tacite le proposent à l'envi comme un modèle à étudier, et Plutarque, dans ses Vies parallèles, le met au même rang que Démosthène. N'est-il pas naturel de supposer qu'un des habiles rhéteurs grecs qui vivaient alors, tels que Lesboclès, Potamon, Nicetès, Herennius Philon de Byblos, Phavorinus d'Arles, etc., aura voulu faire connaître à ses compatriotes les hautes qualités qui distinguaient Cicéron comme orateur, et leur faire sentir en quoi il différait de Démosthène?

C'est aussi vers la fin du premier siècle et au commencement du second, que les philosophes et les littérateurs ont signalé le déclin de l'éloquence, et ont recherché les causes auxquelles on devait l'attribuer. Sénèque ([14]) y voit la conséquence de la mollesse et de la corruption des mœurs; Pline l'ancien ([15]) en accuse l'amour des richesses; Pétrone ([16]) et Tacite ([17]) s'en prennent aux rhéteurs et aux déclamateurs qui exercent leurs élèves à plaider des causes extravagantes ou

([12]) I. O. XII, 10, 13. Postea vero quam triumvirali proscriptione conscriptus est, passim qui oderant, qui invidebant, qui æmulabantur, adulatores etiam præsentis potentiæ, non responsurum invaserunt.

([13]) V. Græfenhan, Gesch. der kl. Phil. III, p. 89.

([14]) Epist. CXIV.

([15]) H. N. l. XIV, Præf.

([16]) Satyr. cap. I, 2.

([17]) Dial. de orat. c. 29.

imaginaires; Pline le jeune ([18]) en trouve la raison dans l'oubli des anciennes coutumes, dans l'absence des bons exemples, dans le défaut de motifs honorables pour se livrer à de fortes études, et Tacite partage aussi cette manière de voir ([19]); Quintilien, qui avait composé sur ce sujet important un ouvrage qui est perdu ([20]), nous apprend ailleurs qu'il assignait pour causes à la décadence de l'art oratoire, la fausse direction donnée à l'étude de la rhétorique et le désaccord qui régnait entre les maîtres et les élèves : ceux-ci aspirant à des succès prompts et faciles; ceux-là ne parvenant pas à faire prévaloir une méthode plus sage et plus lente ([21]).

Si l'on compare à ces divers jugements émis par des auteurs latins, la section XLIV et dernière du Traité du Sublime, elle semblera inspirée par les mêmes regrets et dictée par la même expérience. En effet, le philosophe que l'auteur y fait parler, attribue à la perte de la liberté et de l'indépendance, au défaut d'émulation, à l'absence des distinctions qui sont dans une république le partage des grands orateurs, enfin à la compression morale exercée par le despotisme même le plus tolérant, la stérilité générale qui afflige les esprits de son temps ([22]). Puis l'auteur lui-même, après avoir déploré l'amour effréné des richesses et des plaisirs qui possède toutes les âmes, déclare celles-ci incapables de toute grande pensée, de tout sentiment élevé, et par conséquent plus faites pour obéir que pour être libres.

En vain chercherait-on dans les auteurs grecs ou latins du troisième siècle de tels regrets et de pareilles leçons. On ne trouve rien d'analogue ni chez Lucien, ni chez Maxime de Tyr, ni chez Aristide, ni chez Philostrate; au contraire, il semble que ces sophistes, ainsi que ceux dont ce dernier nous fait connaître les noms et les succès, n'ont rien à envier aux grands maîtres de la parole, et, quoique l'on ne puisse pas reprocher à Longin une pareille présomption, il ne se plaint nullement

([18]) Epist. VIII, 14.
([19]) Dialog. de orat. c. 36, 37.
([20]) I. O. VI, 3, *De causis corruptæ eloquentiæ.*
([21]) I. O. II, 10, 3. V. 13, 23.
([22]) Ou suivant une conjecture nouvelle : l'absence totale d'hommes véritablement éloquents.

de l'infériorité de son siècle, et conseille même d'imiter l'élégance des sophistes ([23]).

Tous ceux qui ont lu le Traité du Sublime ont remarqué sans doute ce beau chapitre où l'auteur se demande s'il faut préférer, dans les poëmes et les discours, la grandeur accompagnée de quelques défauts, ou bien une certaine mesure dans les beautés, constamment pure et à l'abri de tout reproche ([24]). La même question est discutée par Pline le jeune dans une de ses lettres les plus intéressantes ([25]), et Quintilien laisse voir dans plusieurs passages ([26]) que son opinion ne différait pas de celle de ces deux habiles écrivains. Ne peut-on pas tirer aussi de cette coïncidence quelque induction sur l'époque où fut composé notre traité? Trouverait-on dans les rhéteurs du troisième siècle quelque trace d'une discussion sur ce sujet?

Les critiques ont signalé quelques passages de Quintilien qui rappellent les idées et même les expressions du Traité du Sublime; comparez, par exemple, la section XV, § 8, du Traité avec Quint. IX, 2, 42; la section XVII, § 2, avec Quint. VIII, 5, 29; la section XXVI, § 3, avec Quint. IX, 3, 27, il sera bien difficile de ne pas admettre que l'un des deux auteurs avait sous les yeux ou dans son souvenir les expressions de l'autre, et je ne sache pas que l'on puisse retrouver une pareille coïncidence entre le rhéteur latin et les rhéteurs grecs du troisième siècle.

La paix générale qui régnait dans l'empire au moment où écrivait l'auteur du Traité π. ὕ., et les précautions dont il a l'air de s'entourer en mettant dans la bouche d'un philosophe le regret de la liberté, tandis qu'il semble approuver ou regarder comme nécessaire l'autorité d'un seul maître, nous paraissent convenir aux premières années du règne de Domitien; ou bien, en considérant le discours du philosophe comme un simple ornement de rhétorique, ce qui nous paraît plus naturel, cette situation de l'empire s'appliquerait encore mieux

([23]) Rhet. § 19.
([24]) S. XXXIII.
([25]) Ep. IX, 26.
([26]) I. O. II, 11, 3; VIII, 6, 11; X, 1, 24 et seq.

au règne de Trajan, de ce prince éclairé et généreux, sous le patronage duquel furent publiées les Annales de Tacite et les Vies de Plutarque. On ne saurait retrouver cette paix générale sous aucun des règnes du troisième siècle, et sous les premiers Césars, il aurait été dangereux, quelque artifice qu'on employât, d'exprimer des regrets sur la perte de la liberté. Nous sommes donc encore ramenés par cette considération à placer vers la fin du premier siècle ou au commencement du deuxième la composition du Traité du Sublime.

Nous avons fait remarquer (27) que le mot ὕψος, ainsi que ses dérivés et ses composés, la plupart de ses synonymes et de ses contraires, ne se rencontrait pas dans la Rhétorique de Longin (28). Nous pouvons étendre cette observation à tous les rhéteurs grecs qui, depuis Hermogène, ont traité de l'élocution. Ils se servent, pour exprimer la majesté, la noblesse du style, des mots μέγεθος ou μεγέθη, ἀξίωμα, ὄγκος, et les qualités du style qui lui donnent ce caractère sont, chez Hermogène, désignés par les termes : σεμνότης, περιβολή, τραχύτης, λαμπρότης, ἀκμή, σφοδρότης (29).

Nous ne possédons aucun des rhéteurs grecs de la fin du premier siècle, mais à en juger par Quintilien, qui affirme les avoir mis à contribution, ils semblent s'être servis, comme Cæcilius et Denys d'Halicarnasse du mot ὕψος et de ses dérivés, que le rhéteur latin traduit par *sublimis*, terme qui, sous le règne d'Auguste, n'était guère employé métaphoriquement que par les poëtes (30), et qui, ainsi que le substantif *sublimitas*, se rencontre assez fréquemment chez Quintilien (31) et Pline le jeune (32).

(27) Page 70.

(28) Ce mot ὕψος, avec quelques synonymes, se trouve dans le fragm. phil. 7, emprunté au Comm. de Longin sur le Timée de Platon et dans une discussion d'Origène rapportée p. 20 D.-E. du Comm. de Proclus, éd. de Bâle, où l'on emploie fréquemment les termes ὕψος, ὑψηλολογοῦμαι et leurs synonymes ἀδρὸν, μεγαλοπρεπὲς, ὄγκος; mais ces commentateurs font alors usage des mots employés par l'auteur qu'ils expliquent.

(29) Hermog. περὶ ἰδεῶν, I, c. 5. Walz. Rh. gr. III, p. 218.

(30) Horat. Ep. II, 1, 165. Ep. I, 12, 15. Ovid. Ars Am. I, 15, 23. *Sublimis Lucretius*. Pont. III, 3, 103. Am. I, 3, 39, *Sublimia carmina*. Juven. Sat. VIII, 28.

(31) I. O. I, 5, 4. — X, 5, 4. — VI, 2, 19. — XI, 1, 3. — *Sublime genus dicendi*, VIII, 3, 18. VIII, 3, 60. VIII, 3, 75. IX, 4, 130. — *Sublimitas*, X, 1, 27. VIII, 3, 3. XII, 10, 2. VIII, 6, 11.

(32) Plin. jun. Ep. I, 16, 4. I. 10, 5. IX, 26, 5.

De plus, les critiques ont remarqué ([33]) que le mot κακόζηλον, qui se trouve dans le Traité περὶ ὕψους, S. III, § 4, ne se rencontre pas encore chez Denys d'Halicarnasse, tandis qu'il est d'un usage assez fréquent chez les écrivains de la fin du premier siècle ou du commencement du deuxième. Quintilien ([34]) en donne l'explication ; Suétone ([35]), Sénèque le père ([36]), Pline le jeune ([37]), en fournissent des exemples ; mais il a déjà reçu une valeur moins précise chez Lucien ([38]), chez Démétrius ([39]) et chez Hermogène ([40]).

L'adjectif σχολαστικός, qui désigna primitivement ceux qui jouissaient de leur loisir, soit pour se livrer aux plaisirs et aux fêtes, soit pour s'adonner à l'étude, était très-usité à la même époque, et s'appliquait tantôt aux exercices des sophistes et des rhéteurs, tantôt aux rhéteurs eux-mêmes. La défaveur qui se répandit bientôt sur les uns et sur les autres, modifia le sens de ce terme qui devint synonyme ou de μωρός, ou de χαῦνος, μειρακιώδης, ψυχρός, etc. ([41]). Les écrivains latins contemporains font souvent aussi usage du mot *scholasticus*:

([33]) Schneider ap Demetr. CLXXXVI. — Walz, Rh. gr. IX. p. 83. — Ernesti, Lex. Tech. Rh. p. 166.

([34]) I. O. VIII, 3, 56 et 58.

([35]) Oct. 86.

([36]) Suas. 6 Controv. 24, 25.

([37]) Epist. VII. 12.

([38]) De Saltatione, ἡ πρὸς τῶν πολλῶν λεγομένη κακοζηλία. Suidas cite un traité περὶ τῆς κακοζηλίας ῥητορικῆς du sophiste Callinicus qui vivait vers 250.

([39]) Demetrius (Pseudo-Phalereus) Alexandrinus, de quo Diog. Laert. (V. 5, 11), qui circa M. Antonini tempora floruit, περὶ ἑρμην. § CLXXXVI—CLXXXIX.

([40]) Περὶ εὑρ. IV, c. 12. (Walz, Rh. gr. III, 178-181.) τὸ δὲ κακόζηλον γίνεται ἢ κατὰ τὸ ἀδύνατον, ἢ κατὰ τὸ ἀνακόλουθον, ὃ καὶ ἐναντίωμά ἐστιν, ἢ κατὰ τὸ αἰσχρὸν, ἢ κατὰ τὸ ἀσεβὲς, ἢ κατὰ τὸ ἄδικον, ἢ κατὰ τὸ τῇ φύσει πολέμιον.

([41]) Plutarque (p. 46, A. de audiendo, c. 15) oppose aux discussions des philosophes les déclamations des sophistes et des rhéteurs, et compare celles-ci aux entretiens des courtisanes : τὰς τῶν παιζόντων ἐν ταῖς σχολαστικαῖς μελέταις φωνὰς ἐπὶ τοὺς φιλοσόφους μετακομίζοντες, καὶ λόγῳ σωφρονοῦντι προσφέροντες ἔπαινον ἑταιρικὸν, ὥσπερ ἀθλητῇ κρίνων ἢ ῥόδων στέφανον, οὐ δάφνης οὐδὲ κοτίνου περιτιθέντες (V. Wytt. ad h.l.) Plutarque avait aussi composé un écrit intitulé πῶς δεῖ τοῖς σχολαστικοῖς γυμνάσμασι χρῆσθαι, n° CIV du catalogue de Lamprias. — L'auteur du Traité du Sublime applique cet adjectif aux figures forcées ou aux pensées frivoles : τί ποτ' οὖν τὸ μειρακιῶδές ἐστιν; ἢ δῆλον ὡς σχολαστικὴ νόησις ὑπὸ περιεργίας λήγουσα εἰς ψυχρότητα (Sect. III, § 4). — Arrien (Epict. I, 11, 39) Ὁρᾷς οὖν ὅτι σχολαστικόν σε δεῖ γενέσθαι, τοῦτο τὸ ζῶον οὗ πάντες καταγελῶσιν. Le même, (IV, 1, 138). Ἄρον ἐκεῖνα τὰ τῶν σχολαστικῶν καὶ τῶν μωρῶν. Marc-Anton. (I, 16). Μηδὲ ἕν τινα εἰπεῖν, μήτε ὅτι σοφιστὴς, μήτε ὅτι σχολαστικός.

Quintilien et Pline le jeune le prennent plutôt en bonne part; mais Pétrone, Tacite, Suétone s'en servent habituellement pour tourner en ridicule les vaines déclamations de l'école et les déclamateurs eux-mêmes ([42]). Plus tard, ce mot sous sa forme grecque et sous sa forme latine, ne s'emploie que pour désigner des personnes, et c'est le plus ordinairement un terme de mépris.

Enfin, Plutarque nous apprend que de son temps on commençait à substituer le mot ἀλληγορία au mot ὑπονοία par lequel on désignait l'explication physique ou morale de quelque fable, et c'est la signification qu'il a dans le περὶ ὕψους, S. IX, § 17 ([43]).

([42]) Quint. I. O. IV, 2, 30-92-97. VII, 1, 14, 57. XI, 1, 82. — Pline le jeune (Epist. II, 3) fait l'éloge d'Isæus, son maître d'éloquence, et oppose sa douceur à la malveillance des orateurs du barreau : Isæus annum sexagesimum excessit, et adhuc scholasticus tantum est : quo genere hominum nihil aut sincerius aut melius. Nos enim, qui in foro verisque litibus terimur, multum malitiæ addiscimus. Dans la lettre deuxième du neuvième livre, il emploie le mot *scholasticus* comme synonyme d'*umbraticus*, pour désigner une composition faite à loisir, dans le calme de l'école ou de la solitude. — Pétrone (Sat. 6) : Ingens scholasticorum turba in porticum venit, ut apparebat, et extemporali declamatione nescio cujus... dum ergo juvenes sententias rident... Tacite (Dial. de Orat. c. 15) : Si quis alius Ephesum aut Mitylenas concentu scholasticorum et clamoribus quatit. (c. 26.) Quotus enim quisque scholasticorum non hac sua persuasione fruitur, ut se ante Ciceronem numeret, sed plane post Gabinianum. V. aussi c. 14, 35. — Suétone (De Rhet. c. 6.) Declamabat Æbutius splendide atque adornate, tum, ne usquequaque scholasticus existimaretur, circumcise.

([43]) Plut. de Aud. poet. p. 19, E. Οὓς (μύθους) ταῖς πάλαι μὲν ὑπονοίαις, ἀλληγορίαις δὲ νῦν λεγομέναις παραβιαζόμενοι καὶ διαστρέφοντες ἔνιοι. A propos de ce passage, Ruhnken (Lex. Timæi, sub voce οὐκ ἐν ὑπονοίᾳ) s'exprime ainsi : « Ex quo loco recte argumentum duxit H. Valesius, de Critic. I, 9, p. 157, quo probaret Allegorias Homericas, quæ sub Heraclidis nomine circumferuntur, non veteri illi Pontico, sed alteri recentiori, Heraclidi esse tribuendas. » F.-A. Wolf, en examinant l'opinion d'Amati sur l'époque où fut composé le Traité du Sublime (Anal. lit. II, p. 526), fait l'observation suivante : Ac facile quidem foret, doctissimi viri opinionem de Augustei ævi scriptore refutare, si verum esset de voce ἀλληγορία, non ante Plutarchi ætatem usurpata, Ruhnkenii judicium in Timæi Lex. prolatum, a pluribusque deinde repetitum, firmatumque, ut a Fischero in Præf. ad Demetr. π. ἑρμ. p. VIII; sed illa in re erravit Criticus alias consideratissimus Ciceronis immemor sui apud quem idem vocabulum bis legitur, quod semel ab illo scriptore Longino positum est. Quocirca tibi alia indicia erunt quærenda, etc. — En examinant les deux passages où Cicéron s'est servi du mot ἀλληγορία, et qui se lisent dans l'Orator, 27, 94 : « Jam cum fluxerunt plures continuæ translationes, alia plane fit oratio. Itaque genus hoc Græci appellant ἀλληγορίαν, nomine recte, genere melius ille, qui ista omnia translationes vocat » — et dans les lettres à Atticus, II, 20, 3 : « Posthac, si erunt mihi plura ad te scribenda, ἀλληγορίαις obscurabo; » passages auxquels il faut joindre celui-ci de Denys d'Halicarnasse : ἀλληγορίας τε περιβάλλεται μακρὰς καὶ πολλάς, οὔτε μέτρον ἐχούσας οὔτε καιρόν (Ep. ad Cn. Pomp. de Platone, c. 2); on reconnait facilement que ce mot ἀλληγορία est pris dans

Nous avons vu ci-dessus ([44]) que le savant auteur du *Lexicon technologiæ Græcorum rhetoricæ* avait signalé le Traité περὶ ὕψους comme une source abondante de termes techniques qui ne se retrouvent pas dans les rhéteurs antérieurs et postérieurs. Quant au vocabulaire habituel de l'auteur de ce traité, il se rapproche beaucoup plus de celui des écrivains du premier et du deuxième siècle, tels que Strabon, Diodore, Philon, Plutarque, Marc Aurèle, Lucien, Athénée, que du vocabulaire des auteurs contemporains de Longin ([45]).

Ces remarques sur la diction de notre auteur nous semblent confirmer d'une manière satisfaisante le résultat auquel nous avons été amené, par des considérations d'un autre ordre, relativement à l'époque de la composition du Traité du Sublime.

un tout autre sens que dans Plutarque et dans le Traité π. ὕ. Chez Cicéron et Denys, il signifie une suite de métaphores, comme celles que présente l'ode d'Horace ad Rempublicam, O navis, etc., ou des termes à double sens; chez Plutarque, l'allégorie est une explication imaginée après coup de certains mythes, de certains faits mythologiques, et c'est seulement la substitution du terme ἀλληγορία au terme ὑπονοία qu'il a signalée comme récente, ce qui confirme fort bien l'observation du savant Valois. La remarque de Ruhnken subsiste donc et peut servir à fixer pour le Traité π. ὕ. une époque postérieure au règne d'Auguste. (V. sur Héraclide ou plutôt Héraclite, les éditions de ses *Allegoriæ homericæ*, publiées à Rome par Matranga, dans ses Anecd. gr. t. I, 1850, et à Leyde par E. Mehler, 1851).

([44]) V. plus haut, page 73.

([45]) Voir l'index général à la fin du volume.

DEUXIÈME CHAPITRE.

REVUE DES RHÉTEURS QUI ONT VÉCU A L'ÉPOQUE OU LE TRAITÉ DU SUBLIME A DU ÊTRE COMPOSÉ.

On peut signaler un bon nombre de termes et de locutions qui sont communes à notre auteur et à Denys d'Halicarnasse, et c'est une conséquence nécessaire de la similitude des sujets qu'ils ont traités; mais lors même que leur style aurait quelque rapport, les observations que nous venons de présenter ne permettent pas d'attribuer à cet habile rhéteur le Traité du Sublime. De plus, les jugements énoncés dans cet ouvrage ne s'accordent guère avec ceux de Denys sur les mêmes écrivains. Tout le monde sait que Denys préférait hautement Hérodote à Thucydide, et qu'il a fait de ce dernier une critique sévère, qu'on ne pourrait pas concilier avec la haute estime que professe pour l'historien athénien l'auteur du Traité περὶ ὕψους. Denys partage aussi la manière de voir de Cæcilius sur Lysias et le préfère à Platon (1), opinion qui échauffe presque la bile de notre critique (2). Il porte sur Isocrate un jugement fort différent de celui que contient le Traité du Sublime. Enfin, les deux rhéteurs du siècle d'Auguste paraissent avoir eu l'un pour l'autre des sentiments d'amitié (3) que n'éprouvait pas l'auteur de ce Traité.

Ces motifs ont fait généralement rejeter l'opinion d'Amati, qui voyait dans ce traité l'œuvre de Denys d'Halicarnasse ou du moins l'abrégé d'un ouvrage composé par ce rhéteur. Weiske indiqua (4), comme donnant lieu à moins d'objections, Dionysius Atticus, de Pergame, disciple d'Apollodore, dont le goût et le savoir sont vantés par Strabon (5); mais cette conjecture ne s'appuie sur aucun témoignage, sur aucune

(1) De Lysiâ, § 15, (45). De adm. vi Dem. C. 18-20.
(2) π. ὕ. S XXXII, § 8.
(3) Dion. Hal. Ep. ad Pomp. c. III, p. 771. R. ἐμοὶ καὶ τῷ φιλτάτῳ Καικιλίῳ.
(4) Longini op. p. 217-218, ed. de W.
(5) Strab. Geogr. XIII, 4-3.

autre donnée que l'identité du nom, et nous avons vu que le Traité περὶ ὕψους dut être composé à une époque moins reculée. Schœll (6) préférait Denys de Milet, disciple d'Isæus, qui vivait sous Adrien, et dont on estimait la grâce et l'élégance (7); mais bien que ce personnage se rapproche de l'époque que nous avons fixée, on ne connaît de lui rien qui permette de comparer son style avec celui de notre traité, et l'on ne saurait comment faire valoir ses titres à l'honneur de l'avoir composé. Il en est de même de Denys le jeune d'Halicarnasse, qui vivait aussi sous Adrien, et qui fut surnommé le musicien; nous possédons sur ce dernier des renseignements plus étendus que sur les deux précédents, qui ont été recueillis par M. Egger (8); mais on n'y trouve rien qui puisse se rapporter à l'objet de nos recherches. Au reste, le mot Διονυσίου n'étant accompagné, sur le titre de notre traité, d'aucune désignation, on ne saurait guère douter que le copiste ou l'homme de lettres à qui il est dû n'ait voulu indiquer le plus illustre des rhéteurs qui ont porté ce nom; comme aussi, lorsqu'il a cherché un autre écrivain capable d'avoir composé un tel chef-d'œuvre, il n'a pensé qu'au célèbre Longin, ministre de Zénobie; car aucun autre personnage de même nom n'avait acquis dans les lettres une semblable renommée (9). S'il avait ajouté à son titre incertain les mots ἢ ἄλλου τινός, il aurait prévenu bien des fausses appréciations et une foule d'erreurs.

Il nous reste à chercher si, parmi les rhéteurs grecs qui ont fleuri de l'an 50 à l'an 150 environ après J.-C., nous en connaissons quel-

(6) Hist. de la litt. gr. IV, 292.

(7) Westermann, Gesch. der griech. Beredts. § 94, not. 6. Cf. Eudocia, p. 130-131, ed. Villois.

(8) Edit. de Longin, pp. LVI-LXI.

(9) Les autres personnages qui ont porté le nom de Cassius Longinus sont tous romains; aucun n'est cité pour avoir cultivé la littérature ou publié quelque ouvrage; l'un d'eux est mentionné par Juvénal (Sat. X, 6); il était jurisconsulte et fut mis à mort par Néron, parce qu'il possédait un portrait de Cassius, le meurtrier de César. Plutarque (Symp. Q. IX, 1) parle aussi d'un Cassius Longinus. On lit dans l'Anthologie grecque quelques épigrammes sous le nom de Corn. Longinus (éd. de Wechel, p. 455-555). Enfin le nom de Longinus se rencontre fréquemment dans les Recueils d'inscriptions latines de Gruter, d'Orelli, etc.; dans les *Indices nominum* de César, Cicéron, Tacite, Suétone; mais il ne se rapporte qu'à des citoyens qui ont rempli des charges civiles ou militaires.

qu'un d'une manière assez précise, soit par des témoignages directs, soit par le contenu de ses écrits, pour pouvoir lui attribuer avec quelque apparence de fondement, en vertu d'inductions plausibles ou à cause de rapports assez frappants dans le style et dans les idées, la composition de cet admirable Traité du Sublime.

Les rhéteurs grecs qui jouirent de quelque célébrité, depuis le règne de Néron jusqu'à celui d'Adrien, ne nous sont guère connus que par les mentions qu'en ont faites les écrivains latins contemporains, par les citations des rhéteurs grecs postérieurs, ou par les témoignages de Photius, de Suidas, d'Eudocie. Les principaux sont : Hermagoras le jeune, qui, déjà célèbre sous Auguste, parvint, dit-on, à un âge très-avancé (10); Potamon, fils de Lesbonax; Lesboclès, élève de Lesbonax; Nicetès, maître de Pline le jeune; Herennius Philon de Byblos; Epaphroditus de Chéronée, Phavorinus d'Arles, Aristoclès de Pergame, Telephus, de la même ville, maître de l'empereur Verus; Celer Caninius, Hérode-Atticus, Héphestion, Harpocration et Apollonius, honorés de la même charge (11). De tous ces habiles rhéteurs, dont quelques-uns ont beaucoup écrit, il ne nous est parvenu que les titres de leurs ouvrages, quelques lambeaux de phrases ou l'indication de quelque opinion particulière relative à des points de rhétorique, ce qui ne nous fournit aucun moyen de déterminer lequel d'entre eux peut être l'auteur du Traité π. ὕ. Non-seulement on n'en nomme aucun qui ait écrit un traité sous ce titre ou sous quelque autre analogue; mais les autres compositions avouées par l'auteur de ce traité, si toutefois ce sont des ouvrages distincts, telles que les remarques sur Xénophon, les deux livres περὶ συνθέσεως, le traité περὶ παθῶν, ne se trouvent pas au nombre des livres dont les titres nous ont été conservés (12).

Mais, à la même époque, vivait un homme dont la renommée comme historien et comme moraliste a éclipsé les titres qu'il avait aussi à l'estime de la postérité comme rhéteur et comme critique; je

(10) V. la Dissertation de M. C.-G. Piderit, Hersfeldæ, 1839, de Hermagorâ rhetore.

(11) V. Julius Capitolinus, Vie de Verus, c. 2. Voir sur ces rhéteurs Westermann, Gesch. der griech. Beredts., et sur Harpocration, M. Séguier, Not. et Extr. des mss. tome XIV, IIe p., p. 69-72.

(12) V. l'Introduction au Traité du Sublime.

veux parler de Plutarque de Chéronée, qui doit être pour nous le vrai représentant de la rhétorique et de la critique grecques de cette période, puisque c'est le seul dont les ouvrages nous soient parvenus, et dont nous puissions comparer le style, les opinions, les jugements avec ceux de l'auteur du περὶ ὕψους.

On sait, en effet, que Plutarque cultiva et enseigna la rhétorique, et qu'il était aussi versé dans l'histoire littéraire que dans l'histoire civile et politique. Dans le catalogue de ses œuvres, dressé, dit-on, par son fils Lamprias, on compte plusieurs traités ou opuscules relatifs à la rhétorique et à la poétique, qui ne nous sont pas parvenus; tels sont les suivants : XLI, Ὁμηρικῶν μελετῶν βιβλία δ', XLIII, περὶ τῆς εἰς ἑκάτερον ἐπιχειρήσεως, *de more in utramque partem disputandi;* XLV, περὶ ῥητορικῆς, LXXXV, εἰ ἀρετὴ ἡ ῥητορική; *an Rhetorica,* seu *oratoria facultas sit virtus?* CIV, πῶς δεῖ τοῖς σχολαστικοῖς γυμνάσμασι χρῆσθαι; *Quomodo exercitationibus scholasticis utendum sit?* CLI, εἰ πᾶσι συνηγορευτέον; *An omnium causarum ad nos delatarum patrocinium suscipiendum sit?* CLXXXIII, περὶ προβλημάτων, *de quæstionibus;* CLXXXIV, περὶ χαρακτήρων, *de formis dicendi;* CLXXXVII, περὶ τῶν συνηγορούντων, *de causarum patronis;* CCVII, πρὸς τοὺς διὰ τὸ ῥητορεύειν μὴ φιλοσοφοῦντας, *adversus eos qui propter oratoriæ artis studium non philosophantur.* Lamprias mentionne encore des Στρωματεῖς ἱστορικοί, ποιητικοί, un traité περὶ ποιητικῆς. Plutarque avait aussi travaillé pour la biographie littéraire; il avait composé les vies d'Homère, d'Hésiode, de Pindare, de Cratès, du poëte Aratus; il avait écrit des Commentaires sur Hésiode, Nicandre, Aratus, sur le Gorgias de Platon ([13]), etc.

Parmi les ouvrages qui nous ont été conservés de ce fécond écrivain, quelques-uns peuvent nous faire juger avec quel esprit il envisageait et de quelle manière il traitait les sujets littéraires; tels sont les écrits περὶ μουσικῆς, πῶς δεῖ τὸν νέον ποιημάτων ἀκούειν; telle est la comparaison d'Aristophane et de Ménandre, dont il ne nous reste malheureusement qu'un mauvais extrait, sans parler des Vies des dix

([13]) Spengel, Συν. τεχν. p. 35, not. 56.

orateurs, qui, si elles sont de Plutarque, ont été grandement altérées; enfin, on trouve épars, dans ses nombreux ouvrages, un certain nombre de discussions critiques, littéraires et grammaticales, et beaucoup de jugements, de citations, de faits littéraires, qui permettent d'établir une comparaison entre les deux auteurs.

Déjà deux des plus habiles d'entre les nombreux philologues qui ont étudié le style du Traité περὶ ὕψους, Toup et Ruhnken, ont signalé des rapports multipliés et assez remarquables entre les expressions, les figures, les locutions employées par l'auteur de notre traité et celles qui se retrouvent dans Plutarque. Ruhnken avait une très-haute opinion de notre critique comme écrivain : *Quanta*, dit-il, *quam incredibilis vis dicendi ex libello de sublimi elucet? Profecto nullus umquam Rhetorum et Sophistarum aut scripsit, aut scribere potuit aliquid disertius. Unus Longinus ex omnibus Græcis magistris, id quod Ciceronem in libris rhetoricis fecisse constat, quod aliis præcipit, ipse in scribendo præstat, nec minus eloquentiæ præceptis quam exemplo suo facit eloquentes. In docendo quomodo ad id quod in oratione magnificum est perveniatur, grandis est ac pœne tragicus. In translationibus ut feliciter audax, et maxime similis* PLUTARCHO; *sic fortasse nimius in illis cumulandis nec satis consentiens præceptis suis. Ex antiquis illis præter cæteros, Platonem et Demosthenem imitatur. In quibus legendis, si venustatem ejus sentire velis, te multum temporis contrivisse oportet.* (Diss. de Longin. § 12.) Il dit ailleurs : *Longinus Platonem, Demosthenem et similes imitatur, non Dionysium Halicarnassensem* (14); à propos d'une phrase où Lucien exprime une idée qui se retrouve dans la S. XLIV, § 4, il pense que les deux auteurs ont puisé à la même source, et ajoute : *Sic statuere magis consentaneum est, quam credere Longinum Luciani rivulis hortos suos irrigasse* (15); enfin, dans ses notes, il montre que l'auteur du περὶ ὕψους imite souvent Plutarque (16).

Toup revient à plusieurs reprises sur cette imitation; tantôt il dit: *Plutarchus quem sæpius imitatur Longinus* (17); tantôt : *Respexit autem*

(14) Long. ed. Weiske, p. 222.
(15) Ibid. p. 448.
(16) Ibid. pp. 229, 247, 295, 309, 336, 370, 415.
(17) Long. ed. Weiske, p. 407.

Longinus, ut solet, ad Plutarchum suum ([18]), tantôt : *Sed Plutarchum in ore et oculis semper habuit noster rhetor* ([19]), tantôt : *Quomodo non semel loquitur Plutarchus* ([20]).

De son côté, Wyttenbach, qui a fait une étude si approfondie et si minutieuse du style de Plutarque, partage aussi cette opinion, et lui donne tout le poids de son autorité. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans son beau latin cicéronien : *Longinus quidem non solos antiquos, velut Platonem, Demosthenem, similesque imitatus est, sed, quod primum nostri duumviri* (Toup et Ruhnken) *viderunt, quosdam etiam ex recentioribus, veluti Dionysium Halicarnassensem et in primis Plutarchum. Neque vero hæc ejus imitatio est puerilis illa et jejuna, quæ ex mentis angustiâ proficiscitur, sed qualem ipse commendavit, sect. XIII, conformatio ad veræ pulchritudinis exempla, quæ oritur ex præstantis doctrinæ copiâ. Nam cum, legendis continuo optimis auctoribus, ingenium aluisset atque ad magnitudinem extulisset, necesse erat, ut eorum dicta animum scriptoris sponte subirent, et ipse ex se pareret sententias ac formas quarum semina veterum lectione concepisset. Atque propter ipsum quod in eo erat doctrinæ studium, dubitandum non est, quin ex recentioribus, ut quisque proxime ad antiquos accesserit, ita quemque studiose legerit, quales sunt Dionysius Halicarnassensis, Dio Chrysostomus, Aristides, et præ reliquis omnibus* PLUTARCHUS, *cum quo non tantum verbis, dictionibus, figuris, sed toto orationis habitu, doctrinâ etiam, ingenio, voluntate, eam habet similitudinem quæ sine assiduâ lectione existere non potuisse videatur* ([21]). Puis il indique encore un bon nombre de rapprochements qui avaient échappé à l'attention de Toup et de Ruhnken.

([18]) Ibid. p. 313.
([19]) Ibid. p. 281.
([20]) Ibid. p. 330.
([21]) Bibl. Crit. pars III[a], p. 44-45.

TROISIÈME CHAPITRE.

ÉTUDE COMPARATIVE DU TRAITÉ DU SUBLIME ET DES ÉCRITS DE PLUTARQUE.

Appuyé de si imposantes autorités, je n'ai pas craint, en marchant sur leurs traces, de m'engager dans une fausse voie. Après avoir soigneusement recueilli les rapprochements déjà indiqués, j'ai poursuivi la comparaison entre les deux écrivains sous les divers points de vue de la diction, du style, des idées, des faits historiques, littéraires et autres, des jugements relatifs aux auteurs, des opinions morales ou politiques, etc., et je vais soumettre au lecteur les éléments du résultat auquel je suis parvenu.

Parmi les termes, au nombre de sept cents environ, qui sont communs aux deux auteurs, sans tenir compte des mots qui appartiennent à tout ouvrage grec, voici ceux qui se trouvent le plus souvent chez Plutarque :

ἀγεννής (1)	ἀλόγως
ἀδέκαστος	ἀμίμητος
ἄδοξος	ἀμυδρός
ἄζηλος	ἄμουσος
αἰτεῖσθαι	ἀναφέρειν
ἀκούειν (comprendre)	ἀναῤῥηγνύναι
ἄκρατος	ἁπαλός
ἀκροσφαλής	ἀπαῤῥησίαστος
ἀκρότης	ἀποφαίνεσθαι
ἀλεξιφάρμακος	ἀστεῖος
ἀληθινός	ἀσχημονεῖν
ἀλλόφυλος	βάθος

(1) V. pour l'explication de ces termes et pour les passages où ils sont employés, l'*Index verborum* à la fin du volume.

βακχεύειν et ses dérivés
γαῦρος
γενναῖος (dans le sens ironique)
γλαφυρός
δεκάζειν
δεκασμός
διαβάλλειν
διακλέπτειν
διακόπτεσθαι
διακριβοῦν
διαμέλλειν
διαπονεῖν
διάπυρον (τὸ)
δίαρμα
διάστασις
διαφορεῖν
διορίζειν
διοσημεία
δριμύς
ἐγκώμιον
ἐλεγκτικός
ἐμβιβάζειν
ἐμβολή
ἐμβριθής
ἐμπεριεχόμενος
ἔμφασις
ἐναφανίζεσθαι
ἐξαμαυροῦν
ἐπάλληλος
ἐπεισάγεσθαι
ἐπιβολή
ἐπιπροσθεῖν
ἐπίστασις
ἐφικτός
ἥδυσμα
ἦθος
ἠρεμεῖν
θρυλλεῖν
ἰταμός
καταισχύνειν
κατασκευή
κηλεῖν
κινεῖν
κολούειν
κομψότης
λαμβάνειν πίστιν, etc.
λειότης
λυμαίνεσθαι avec l'acc.
μιμεῖσθαι
μίμημα
μόριον
νήφων
νόθος
ὄγκος
ὀλίσθησις
ὄργανον
ὄψεις (les yeux)
παιδαριώδης
πανήγυρις
παράβολος
παράγγελμα
παρατρέφεσθαι
παρενθήκη
παρόραμα
πεῖρα
περιέχον (τὸ)
περιπαθής
περισπᾶν

πιθανός
πολυτέλεια
πρακτικός
πρόθεσις
προςιστορεῖσθαι
προςπίπτειν
ῥωπικόν
σοβαρός
σοβεῖν
συγκινεῖν
σύγκρισις
συμφθέγγεσθαι
συμφωνία
συναιρεῖν
συνεκπίπτειν
συνενθουσιᾷν
συνεπισπᾶσθαι
σύνθεσις
ταπεινός
τύπος
ὑγρός
ὑπερήμερος
ὑπεροχή
ὑπερφυής
ὑπόθεσις
ὑπολαμβάνειν
φιλολογεῖν
φιλόνεικος
φορά
χαλινός

Les termes suivants, d'un emploi moins fréquent ou même assez rare, se trouvent pourtant chez Plutarque comme dans le Traité du Sublime.

ἄγευστος
ἀδιάπτωτος
αἴτημα
ἀκονᾷν
ἀλογιστεῖν
ἄμουσος
ἀμφιλαφής
ἀμώμητος
ἀνάγωγος
ἀνερμάτιστος
ἀπερείδεσθαι
ἀπότομος
ἀπροςίτως
ἁρμόδιος
ἀρχέτυπον
αὐθιγενής
ἀψοφητί
γλωττόκομον
δαιμονίως (egregie)
διομαλίζειν
διστάζειν
δύςληπτος
ἐγκαταβιοῦν
ἐγκαταλείπειν
ἐγκελεύεσθαι
εἰδωλοποιεῖν
εἰκαῖος
εἱρκτή

εἱρμός
ἐκθειάζειν
ἔκφυλος
ἔμπρακτος
ἐναγωνίως-νιος
ἐνσημαίνειν
ἐντυποῦν
ἐξειργασμένος
ἐξυβρίζειν
ἐπιγέννημα
ἐπιλογίζεσθαι
ἐπισυνάγεσθαι
ἐπίφορος
ἐπιφωνεῖν
ἔρανος
ἐφηδύνειν
ἴζημα
κατακερματίζειν
καταμαραίνεσθαι
καταπυκνοῦσθαι
κατασκελετεύειν (de Educatione)
καταρχαιρεσιάζειν-ζεσθαι
κατασοφίζεσθαι
κατασπεύδειν
κατορθοῦν-θωσις-θωμα
κονφολογία
κροῦσις
λείψανα
μεγαλαυχία
μεγαληγορία
μείλιγμα
μειωτικός
μυκτήρ (sens figuré)
ὀρχηστικός
παιώνιος ou παιώνειος
παρατράγωδος (de Educat.)
περιλαμπόμενος
ῥόθιον
συνεξομοιοῦν
συνεφέλκεσθαι
συγκατάθεσις
τελεσιουργεῖσθαι
ὑπεναντίωσις
ὑπερτείνειν
ὑπομνηματίζεσθαι
ὑστεροφημία
ὕφος
φλοιωδής
χαῦνος

Si nous comparons les conjonctions, les particules, les adverbes, les locutions qui reviennent le plus souvent chez Plutarque, avec celles qu'affectionne l'auteur du π. ὕ., nous serons également frappés de leur concordance, surtout dans certains opuscules, comme ceux qui ont pour titres : πῶς δεῖ τὸν νέον ποιημάτων ἀκούειν; — πῶς ἄν τις αἴσθοιτο ἑαυτοῦ προκόπτοντος ἐπ' ἀρετῇ; — παραμυθητικὸς εἰς Ἀπολλώνιον, — περὶ μουσικῆς. Les deux auteurs font l'un et l'autre volontiers usage de l'enclitique τις après les adjectifs et les substantifs, de la né-

gation οὐ avant un adjectif ou un adverbe négatif ou privatif, des formes adverbiales ὅθεν, αὐτόθεν, de ἔτι seul ou avec δέ, γε, δέ νυν, de ἀεί, ἀμέλει, ἀληθῶς, δῆλον, διό, διόπερ, ἑξῆς, εὐθύς, δίκην, μονονού, πλήν, ταύτῃ, τῷ ὄντι, ὡςπερεί, ὡςανεί, οἱονεί, αὐτὸ τοῦτο, μήποτε précédé ou non de ὅρα, καθάπερ ou ὥςπερ... οὕτως, εἴτε... εἴτε, καὶ μήν, οὐ μὴν ἀλλά, οὐχ ἥκιστα, τὸ πρὸς χάριν, de φέρων construit avec un verbe. L'exclamation νὴ Δία reparaît à tout instant, ainsi que les verbes οἶμαι, φέρε, θαυμάζω, φημί, ὑπολαμβάνω. On remarque aussi, chez l'un et chez l'autre, les mêmes particularités dans l'emploi de quelques prépositions, comme ἐπί avec le datif, παρά avec l'accusatif, etc., et surtout une préférence pour les verbes composés de deux ou trois prépositions (²).

L'usage habituel des synonymes remarqué chez l'auteur du Traité περὶ ὕψους se retrouve aussi chez Plutarque; ni chez l'un, ni chez l'autre ce n'est une juxta-position de termes d'une valeur à peu près semblable; il est rare que leurs synonymes n'ajoutent pas quelque chose à l'idée, ou ne la déterminent pas de manière à la rendre plus claire, plus précise, plus frappante. Nous avons démontré le fait pour notre auteur, en comparant son style à celui de Longin; il suffit d'ouvrir Plutarque pour se convaincre de la justesse de cette observation. Voici les synonymes que présente le chapitre IV du Traité περὶ ἀκούειν. ἀνέχηται καὶ περιμένῃ — ἐγκρατῶς καὶ μετ' αἰδοῦς — διεῖδε καὶ κατεφώρασε — οὐ φιλόνεικος οὐδὲ προπετὴς καὶ δύςερις — τὸ οἴημα καὶ τὸν τύφον — ὄγκου καὶ φυσήματος.

L'un et l'autre écrivain aiment les comparaisons et les empruntent volontiers à la peinture, à l'architecture, à la musique, aux phénomènes naturels; ils font un usage fréquent des métaphores, qui donnent à leur style cette vivacité, cette vérité, cette couleur qui reveillent l'attention et soutiennent l'intérêt; elles sont quelquefois forcées, manquent même parfois de justesse, mais c'est un reproche qu'on faisait à leur commun modèle, le divin Platon, comme ils l'ap-

(²) En particulier les verbes qui commencent par διεξ ou διεκ, ἐγκατα, ἐπεις, ἐπισυν, κατεξ ou κατεκ, παρεξ ou παρεκ, προεκ, προεμ, προςανα, προςεπεις, προςεπι, προςπερι, προϋπο, συναν, συναπο, συνδια, συνεκ, συνεπι, συνεμ ou συνεν.

pellent, reproche dont l'un des deux convient, et qui ne l'empêche pas de professer la plus haute admiration pour ce grand génie.

En effet, c'est là l'école où ils se sont formés : c'est là qu'ils puisent non-seulement leur beau style, mais surtout l'élévation de leurs pensées, leur vif amour du sublime et du beau, leur aspiration vers tout ce qui est pur, noble et bon. Si leur imitation est constante, elle est aussi intelligente, nullement servile, également fidèle à l'esprit et à la forme. On reconnaît aussi chez l'un et l'autre les traces d'une étude approfondie de Thucydide et de Démosthène, et l'on ne saurait douter qu'ils n'aient lu avec attention les œuvres de Philon d'Alexandrie (3).

Enfin, quand on passe de l'un à l'autre, il semble, malgré la différence des sujets qu'ils traitent, qu'on lit le même auteur : on n'est point surpris par un changement de ton et de manière; c'est le même genre d'écrire, la même vie, la même allure, la même façon d'introduire les objections, de présenter les exemples, d'ouvrir et de clore les digressions; c'est le même goût des citations poétiques, la même fréquence d'interrogations, d'interpellations, d'interjections; c'est surtout le même savoir, la même abondance concentrée dans des périodes d'un tissu ferme et serré, la même bonne foi dans le style, c'est-à-dire une aversion décidée pour les petites ressources et les surprises ménagées auxquelles se plaisaient les disciples d'Isocrate et les sophistes du troisième siècle.

Or, ce n'est pas ainsi que l'on imite : une attention aussi continue, aussi générale à suivre un modèle, quelque parfait qu'il soit, ne saurait manquer d'étouffer tout naturel, toute originalité, toute spontanéité, qualités que l'on ne peut refuser à l'auteur du Traité du Sublime. On comprend alors pourquoi cet auteur, qui cite tant de philosophes, tant d'orateurs, tant d'historiens, ne mentionne nulle part Plutarque, qui certainement ne lui était pas inconnu.

Poursuivons notre parallèle ; voyons si le même accord règne entre Plutarque et son émule au sujet des auteurs qu'ils citent et des jugements qu'ils en portent.

(3) V. plus haut, p. 82, et les rapprochements assez fréquents indiqués par Wyttenbach dans son Commentaire sur Plutarque.

A l'exception d'Apollonius de Rhodes, de Théocrite, de Zoïle, de l'historien Matris, du rhéteur Théodore et d'Ammonius, auteur du Recueil des passages d'Homère imités par Platon ([4]), antérieurs à l'an 50 après J.-C., les écrivains cités dans le Traité περὶ ὕψους, au nombre de quarante, sont tous mentionnés par Plutarque, qui partage sur la plupart d'entre eux l'opinion de notre critique, et ne la contredit jamais sur les autres.

Leurs jugements sur les historiens donnent lieu aux observations suivantes :

Prévenu contre Hérodote, Plutarque semble presque regretter la clarté, la beauté de son style, la vérité de ses descriptions, le charme qu'il a répandu dans ses récits : Γραφικὸς ὁ ἀνὴρ, dit-il ([5]), καὶ ἡδὺς ὁ λόγος, καὶ χάρις ἔπεστι, καὶ δεινότης καὶ ὥρα τοῖς διηγήμασι,

μῦθον δ' ὡς ὅτ' ἀοιδὸς, ἐπισταμένως

μὲν οὕ, λιγυρῶς δὲ καὶ γλαφυρῶς ἠγόρευκεν. Ne remarque-t-on pas la même disposition à mettre des réserves aux éloges chez l'auteur du περὶ ὕψους ?

Plutarque professe partout la plus grande estime pour le caractère de Thucydide et la plus haute admiration pour son talent ; au commencement de la vie de Nicias, il le déclare inimitable ([6]). De même, l'auteur du π. ὕ. le place, avec Homère, Platon et Démosthène, au rang des plus grands génies ([7]), et ne se permet à son égard aucune critique. L'un et l'autre célèbrent à l'envi la vigueur et la vérité des traits avec lesquels il a peint les désastres des Athéniens en Sicile.

Ce double jugement sur Hérodote et sur Thucydide est précisément l'inverse de celui qu'en portent Denys et Longin.

Quant à Xénophon, Plutarque et notre rhéteur l'associent à Platon ([8]) ; ils aiment à le citer, et vantent la vivacité, la naïveté attique

([4]) Si le témoignage relatif à cet Ammonius n'était pas aussi précis, on aurait pu attribuer ce recueil à Ammonius, maître de Plutarque, qu'il prend souvent comme interlocuteur de ses dialogues et dont il avait écrit la vie.

([5]) Plut. De Herod. Mal. c. 43. — H. 5. S. IV, § 7 ; S. XLIII, § 1.

([6]) Θουκυδίδης ἀμιμήτως ἐξενήνοχε.

([7]) H. 5. S. XIV, § 1.

([8]) H. 5. S. IV, § 4. — Plut. de Prof. in virtute. ch. 8.

de son style, ainsi que la sagesse de ses maximes et la justesse de ses observations.

Plutarque prend la défense de Philistus contre Timée qui le trouvait pesant et trivial (9); il paraît en faire cas comme d'un historien prudent (10) et bien informé, quoiqu'il n'approuve pas sa conduite politique. L'auteur du π. ὕ., de son côté, trouve que Philistus s'élève quelquefois jusqu'au sublime (11).

Leur opinion se trouve aussi conforme sur le style de Théopompe. Plutarque ne goûte pas ses harangues militaires (12); il lui reproche une malignité encore moins polie que celle d'Hérodote; enfin, comme l'auteur du π. ὕ. (13), il trouve son langage trop pompeux (14).

Hégésias et Amphicrate encourent les critiques de notre auteur, à cause de leur enflure et de leur puérilité (15). Plutarque se moque d'Hégésias (16) et de sa remarque ridicule sur l'incendie du temple d'Ephèse, que Diane ne put empêcher parce qu'elle était occupée aux couches d'Olympias; mais il faut avouer qu'à son tour le bon Plutarque tombe dans le même défaut, en s'écriant que cette froide réflexion aurait suffi pour éteindre l'incendie (17).

Dans la vie de Lucullus (18), Amphicrate est représenté comme un sophiste plein de vanité et de présomption.

Mais c'est sur l'historien Timée que les deux auteurs s'accordent de la manière la plus frappante : il serait bien difficile, ce nous semble, de trouver une similitude aussi parfaite dans le jugement porté par deux auteurs anciens sur le même personnage; et néanmoins ils s'ex-

(9) V. plus bas.

(10) Plut. de Herod. Mal. c. 4.

(11) Sect. XL, § 2.

(12) Præc. reip. ger. c. 6.

(13) S. XLIII, § 2.

(14) Plut. Vit. Demosth. c. 21, ὡς γράφει καὶ τραγωδεῖ Θεόπομπος.

(15) S. III, § 2; S. IV, § 4.

(16) Vit. Alex. c. 3. Cicéron, de Nat. Deor. II, 27, attribue ce trait d'esprit à Timée et paraît le goûter. V. sur Hégésias, Denys d'Halic. de C. V. § 18.

(17) Cette réflexion de Plutarque, rapprochée de celles que fait notre auteur, au sujet de deux passages de Timée, dont il relève la puérilité, Sect. IV, §§ 2 et 3, ne trahit-elle pas la même tournure d'esprit ?

(18) Ch. 22.

priment de telle manière qu'on ne saurait découvrir ni chez l'un ni chez l'autre aucune trace d'emprunt ni même d'imitation ; le lecteur en jugera.

Voici ce que nous lisons, au chap. Ier de la vie de Nicias : Ὃς (Τίμαιος) ἐλπίσας τὸν μὲν Θουκυδίδην ὑπερβαλεῖσθαι δεινότητι, τὸν δὲ Φίλιστον ἀποδείξειν παντάπασι φορτικὸν καὶ ἰδιώτην, διὰ μέσων ὠθεῖται τῇ ἱστορίᾳ τῶν μάλιστα κατωρθωμένων ἐκείνοις ἀγώνων καὶ ναυμαχιῶν καὶ δημηγοριῶν, οὐ μὰ Δία

παρὰ Λύδιον ἅρμα πεζὸς οἰχνεύων,

ὥς φησι Πίνδαρος· ἀλλ' ὅλως τις ὀψιμαθὴς καὶ μειρακιώδης φαινόμενος ἐν τούτοις· καὶ κατὰ τὸν Δίφιλον

παχὺς, ὠνθυλευμένος στέατι Σικελικῷ.

L'auteur du περὶ ὕψους (19) énonce en ces termes le même jugement : Θατέρου δὲ ὧν εἴπομεν, λέγω δὲ τοῦ ψυχροῦ, πλήρης ὁ Τίμαιος, ἀνὴρ τὰ μὲν ἄλλα ἱκανὸς, καὶ πρὸς λόγων ἐνίοτε μέγεθος οὐκ ἄφορος, πολυΐστωρ, ἐπινοητικὸς, πλὴν ἀλλοτρίων μὲν ἐλεγκτικώτατος ἁμαρτημάτων, ἀνεπαίσθητος δὲ ἰδίων, ὑπὸ δὲ ἔρωτος τοῦ ξένας νόησεις ἀεὶ κινεῖν πολλάκις ἐκπίπτων εἰς τὸ παιδαριωδέστατον. Ce jugement général sur le goût, le caractère et le style de Timée, à qui l'on reproche de part et d'autre de la présomption, de la jalousie, une sévérité outrée, beaucoup d'amour-propre, de l'affectation, de l'enflure et des puérilités, est appuyé chez nos deux auteurs par le même exemple, auquel chacun d'eux en ajoute un autre. Plutarque continue en ces termes : Πολλαχοῦ δ' ὑπορρέων εἰς τὸν Ξέναρχον ὥςπερ ὅταν λέγῃ τοῖς Ἀθηναίοις οἰωνὸν ἡγήσασθαι γεγονέναι, τὸν ἀπὸ τῆς νίκης ἔχοντα τοὔνομα στρατηγὸν, ἀντειπόντα πρὸς τὴν στρατηγίαν· καὶ τῇ περικοπῇ τῶν Ἑρμῶν προσημαίνειν αὐτοῖς τὸ δαιμόνιον, ὡς ὑπὸ Ἑρμοκράτους τοῦ Ἕρμωνος πλεῖστα πείσονται παρὰ τὸν πόλεμον. Ἔτι δ' εἰκὸς εἶναι τὸν Ἡρακλέα τοῖς μὲν Συρακουσίοις βοηθεῖν διὰ τὴν Κόρην παρ' ἧς ἔλαβε τὸν Κέρβερον· ὀργίζεσθαι δὲ τοῖς Ἀθηναίοις, ὅτι τοὺς Αἰγεστέας ἀπογόνους ὄντας Τρώων ἔσωζον, αὐτὸς δ' ὑπὸ Λαομέδοντος ἀδικηθεὶς, ἀνάστατον ἐποίησε τὴν πόλιν. Ἀλλὰ τούτῳ μὲν ἴσως ἀπὸ τῆς αὐτῆς ἐμμελείας

(19) S. IV, § 1.

ταῦτά τε γράφειν ἐπῄει, καὶ τὴν Φιλίστου διάλεκτον εὐθύνειν, καὶ τοῖς περὶ Πλάτωνα καὶ Ἀριστοτέλη λοιδορεῖσθαι. Ἐμοὶ δ' ὅλως μὲν ἡ περὶ λέξιν ἅμιλλα καὶ ζηλοτυπία πρὸς ἑτέρους μικροπρεπὲς φαίνεται καὶ σοφιστικὸν· ἂν δὲ πρὸς τὰ ἀμίμητα γίγνηται, καὶ τελέως ἀναίσθητον. L'auteur du περὶ ὕψους, après avoir relevé l'opposition ridicule établie par Timée entre Isocrate et Alexandre le Grand, qui mit moins de temps, dit-il, à conquérir l'Asie que l'orateur athénien n'en mit à composer son Panégyrique, s'écrie : Τοῖς δ' Ἀθηναίοις ἁλοῦσι περὶ Σικελίαν τίνα τρόπον ἐπιφωνεῖ; ὅτι εἰς τὸν Ἑρμῆν ἀσεβήσαντες καὶ περικόψαντες αὐτοῦ τὰ ἀγάλματα, διὰ τοῦτ' ἔδωκαν δίκην. Οὐχ ἥκιστα δὲ δι' ἕνα ἄνδρα, ὃς ἀπὸ τοῦ παρανομηθέντος διὰ πατέρων ἦν, Ἑρμοκράτην τὸν Ἕρμωνος. Ὥςτε θαυμάζειν με, Τερεντιανὲ ἥδιστε, πῶς οὐ καὶ εἰς Διονύσιον γράφει τὸν τύραννον· ἐπεὶ γὰρ εἰς τὸν Δία καὶ τὸν Ἡρακλέα δυςσεβὴς ἐγένετο, διὰ τοῦτ' αὐτὸν Δίων καὶ Ἡρακλείδης τὴν τυραννίδα ἀφείλοντο.

Vers la fin du même chapitre, il reproche encore à Timée d'avoir emprunté à Xénophon un trait de mauvais goût, en jouant sur le double sens du mot grec κόραι, qui signifie à la fois jeunes filles et prunelles. Plutarque fait allusion au même jeu de mots dans son Traité de la fausse honte ([20]), mais en désignant l'auteur qui se l'est permis par les mots ὁ μὲν ῥήτωρ, qu'Amyot traduit l'*orateur Démosthène*, que Ruhnken applique à Hegesias, et qui se rapportent sans doute à Timée, dont le nom ne s'est pas présenté au souvenir de Plutarque lorsqu'il écrivait ce traité.

Clitarque et Callisthène sont également cités par le biographe de Chéronée; mais nous n'avons trouvé dans ses ouvrages aucun jugement énoncé sur leur mérite comme écrivains.

Les critiques attribuent à Hécatée de Milet le passage cité dans le περὶ ὕψους ([21]), et pensent que Plutarque, dans son livre sur Isis et Osiris, ch. 6, mentionne plutôt Hécatée d'Abdère ([22]). On pourrait soulever quelques doutes à ce sujet; mais quelle que soit l'opinion qui

([20]) Περὶ δυςωπίας, c. 1, p. 528. Ὅθεν ὁ μὲν ῥήτωρ τὸν ἀναίσχυντον οὐκ ἔφη κόρας ἐν τοῖς ὄμμασιν ἔχειν, ἀλλὰ πόρνας.

([21]) S. XXVII.

([22]) Müller, Frag. Hist. gr. I, pp. 20 et 28.

prévaudrait, elle n'influerait pas sensiblement sur la question qui nous occupe.

Ainsi l'auteur du Traité du Sublime nous fait connaître son jugement sur onze historiens, dont quatre seulement sont pour l'ordinaire présentés comme objet d'étude par les rhéteurs. Cette circonstance n'est-elle pas digne de remarque, et ne s'explique-t-elle pas tout naturellement si ce traité est de Plutarque?

On reconnaîtra le même accord entre les deux auteurs dans la manière dont ils jugent et goûtent les poëtes, et quelques analogies plus particulières dans l'opinion qu'ils expriment sur quelques-uns d'entre eux.

Pour Plutarque, comme pour l'auteur du Traité du Sublime, Homère est le poëte par excellence; c'est la source féconde où ils puisent, comme à pleines mains, les exemples dont ils ont besoin pour appuyer ou justifier leurs leçons de morale et de goût. Τῶν δὲ περὶ τοῦ ποιητοῦ λεγομένων, dit Plutarque ([23]), ἀληθέστατόν ἐστιν, ὅτι μόνος ὁ Ὅμηρος τῆς τῶν ἀνθρώπων ἀψυχορίας περιγέγονεν, ἀεὶ καινὸς ὢν καὶ πρὸς χάριν ἀκμάζων κ. τ. λ. L'auteur du π. ὕ., sans fermer les yeux sur les imperfections d'Homère, voit en lui le puissant génie dont se sont inspirés tous les grands poëtes, Hérodote et le divin Platon; il sait trouver, pour exprimer son enthousiasme, des images aussi frappantes que justes; enfin il lui emprunte une riche moisson de traits sublimes.

On sait que Plutarque avait composé un commentaire sur Hésiode, dont Aulu-Gelle ([24]) mentionne le quatrième livre, et dont Proclus et Tzetzès nous ont conservé plusieurs passages, dans lesquels le commentateur exerce sa critique sur certains vers dont il propose la suppression. De même, l'auteur du π. ὕ., en rapportant un vers tiré du *Bouclier d'Hercule*, exprime des doutes sur l'authenticité de ce poëme ([25]) que Plutarque ne cite jamais.

Il nous reste aussi quelques passages du Commentaire de celui-ci sur Aratus, et dans ses œuvres il cite quelquefois ce poëte, sans énoncer toutefois d'opinion sur leur valeur poétique.

([23]) De Garrulitate, c. 6, p. 504 D.
([24]) N. A.-H. XX, 8.
([25]) H. ὕ. S. IX, § 5.

Si Plutarque ne parle pas du poëme des Arimaspiens, cité dans le Traité π. ὕ. ([26]), il en connaissait du moins l'auteur, Aristeas de Proconnèse, au sujet duquel il raconte une anecdote dans la vie de Romulus ([27]), et s'il ne dit rien de l'Erigone d'Eratosthène, il cite cependant quelques vers de ce poëte, sans indiquer toutefois à quel poëme ils appartiennent ([28]).

Les deux auteurs admirent également les trois grands tragiques d'Athènes, mais ils mettent à leur admiration certaines réserves, et quoique les jugements qu'ils en portent laissent voir entre eux quelques différences, ils ne sont point en opposition. Plutarque nous apprend que Sophocle rappelait lui-même que « après s'être amusé d'abord en jeune homme à reproduire l'emphase d'Eschyle, après s'être appliqué à l'art difficile de la composition, il s'était étudié en dernier lieu à donner à son style ce qui en fait le premier mérite, c'est-à-dire la vérité des sentiments et la moralité de la peinture » ([29]). L'auteur du περὶ ὕψους ([30]) signale aussi la pompe démesurée d'Eschyle, et montre que Sophocle atteint à la même élévation, sans forcer la nature, ni faire violence à l'imagination; toutefois il ne le considère pas comme toujours exempt de chute, et à l'abri de toute critique ([31]), et à cet égard il s'accorde aussi avec Plutarque qui reproche à Sophocle de l'inégalité ([32]).

Euripide réussit admirablement, dit l'un ([33]), à peindre les effets de la folie et de l'amour; mais pour les autres passions les traits qu'il emploie semblent téméraires et dépassent souvent le but. Ce poëte est donc du nombre des écrivains dont les efforts pour atteindre au sublime sont quelquefois couronnés de succès, mais qui n'y parviennent pas

([26]) S. X, § 4.

([27]) Ch. 28.

([28]) Plut. de Sol. anim. c. 32, p. 981 F.

([29]) De Sent. prof. in virt. c. 7, p. 79 B. Ὥςπερ γὰρ ὁ Σοφοκλῆς ἔλεγε τὸν Αἰσχύλου διαπεπαιχὼς ὄγκον, εἶτα τὸ πικρὸν καὶ κατάτεχνον τῆς αὐτοῦ κατασκευῆς, τρίτον ἤδη τὸ τῆς λέξεως μεταβάλλειν εἶδος, ὅπερ ἐστὶν ἠθικώτατον καὶ βέλτιστον, κ. τ. λ. V. M. Patin, Etudes sur les Tragiques grecs, I, p. 50.

([30]) Sect. XV, § 7. Sect. III, § 1.

([31]) S. XXXIII, § 5.

([32]) De audiendo, c. 13. p. 45 B. Μέμψαιτο δ'ἄν τις... Εὐριπίδου δὲ τὴν λαλιάν, Σοφοκλέους δὲ τὴν ἀνωμαλίαν.

([33]) H. ὕ. S. XV, § 3.

naturellement et tombent alors dans le puéril ou le trivial (34). On pourrait, dit l'autre, reprocher à Euripide de la prolixité (35); ses maximes ne sont pas toujours justes et morales; cependant c'est un des plus grands poëtes qu'aient eu les Athéniens; des passages de ses tragédies, récités en Sicile par des prisonniers ou des fuyards, leur ont valu la liberté ou un généreux abri (36), et l'on trouve dans ses poésies une riche moisson d'observations profondes et délicates sur le cœur humain (37). Plutarque cite deux passages de la tragédie de Phaéthon (38), dont le π. ὅ. nous a conservé un fragment intéressant (39).

Ion de Chio paraît jouir de l'estime de Plutarque (40), comme de celle de l'auteur du Traité π. ὅ.; mais celui-ci, en reconnaissant qu'on ne peut reprendre en lui aucun défaut grave, donnerait toutes ses tragédies pour le seul Œdipe de Sophocle (41); et le premier lui reproche de tout juger d'après les règles de son art.

Le jugement porté dans le Traité π. ὅ. au sujet d'Aristophane, qui est mis au nombre des auteurs qui s'élèvent parfois au sublime (42), s'accorde avec celui de Plutarque sur ce poëte spirituel et satirique, dont il trouve la composition tantôt tragique, tantôt comique, tantôt grave, tantôt simple, obscure, commune, pompeuse, élevée, bavarde, quelquefois badine et frivole au point de donner des nausées (43).

Nos deux auteurs citent l'un et l'autre Eupolis, et rappellent que Phrynichus fut soumis à une amende à cause de sa tragédie sur la prise de Milet (44).

(34) Π. ὅ. S. XL, §§ 2, 3.

(35) De Aud. c. 13, p. 45 B. V. plus haut, note 32.

(36) Vie de Nicias, c. 29.

(37) De Glor. Ath. c. 5 : ἡ Εὐριπίδου σοφία, καὶ ἡ Σοφοκλέους λογιότης καὶ τὸ Αἰσχύλου στόμα.

(38) Sympos. Q. IV. 2, p. 665 C. Consol. ad ux. p. 608 DE.

(39) Π. ὅ. S. XV, § 4.

(40) Cons. ad Apoll. c. 21, c. 28. — De Tranq. anim. c. 3. — De Prof. in virt. c. 8. — Vie de Périclès, c. 6.

(41) S. XXXIII, § 5.

(42) S. XL, § 2.

(43) Ἔνεστι μὲν οὖν ἐν τῇ κατασκευῇ τῶν ὀνομάτων αὐτῷ (τῷ Ἀριστοφάνει) τὸ τραγικὸν, τὸ κωμικὸν, τὸ σοβαρὸν, τὸ πεζὸν, ἀσάφεια, κοινότης, ὄγκος καὶ δίαρμα, σπερμολογία καὶ φλυαρία ναυτιωδής. Comp. Arist. et Men. c. 1, p. 853.

(44) Plut. Præc. pol. c. 17, p. 814. Π. ὅ. S. XXIV, § 1.

Stésichore, Archiloque, Anacréon, Simonide, Bacchylide et Pindare ne nous ont pas paru donner lieu à des rapprochements bien saillants entre nos deux auteurs, qui s'accordent, du reste, dans leur admiration pour le génie des uns, et dans leur estime pour le talent des autres. Mais nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur la circonstance que Plutarque est, avec Lucien ([45]), le seul des auteurs anciens qui fasse allusion ou qui cite des vers empruntés à la magnifique ode de Sappho, dont l'auteur du π. ὕ. nous a conservé un si beau passage ([46]). Il fallait que cette ode fût bien présente à l'esprit de Plutarque pour qu'il y revînt jusqu'à trois fois dans des ouvrages si différents; son admiration pour un tel chef-d'œuvre était bien vive pour qu'il s'efforçât, comme il le fait, d'en exprimer les beautés.

Platon est pour chacun de nos deux auteurs le divin Platon ([47]); non-seulement ils le citent fréquemment, et lui empruntent même de longs passages, comme les citations de la République et du Timée que fait l'auteur du π. ὕ. ([48]), celles du Phédon dans la Consolation à Apollonius ([49]), du Timée et d'autres dialogues dans le traité de la Création de l'âme par Plutarque ([50]); mais encore leur style, ainsi que nous l'avons déjà dit, est comme imprégné de la substance de Platon; ses idées, ses images, ses expressions, ses tournures se retrouvent à toutes les lignes, et c'est ce qui distingue notre rhéteur de tous les autres rhéteurs grecs, qui sont loin d'offrir les mêmes rapports.

Bien qu'Aristote et Théophraste aient écrit sur la rhétorique, l'auteur du π. ὕ. n'en appelle qu'une fois à leur autorité; ce n'est pas non plus à leur école que Plutarque s'est formé, quoiqu'il les cite assez souvent.

Gorgias le Léontin n'est recommandé par aucun de nos deux rhéteurs comme un modèle à imiter.

([45]) Amor. c. 46.

([46]) H. ὕ. S. X, § 2. Plut. de Sent. prof. in virt. c. 10, p. 81. — Amatorius, c. 18, p. 762. — Vita Demetrii, c. 38. — Peut-être aussi De Aud. c. 16, p. 46 D.

([47]) Plut. Consol. ad Apoll. c. 36. — H. ὕ. S. IV, 6.

([48]) H. ὕ. S. XIII, § 1. S. XXXII, § 5.

([49]) Ch. 36, Cons. ad Apoll.

([50]) Ch. 1, De procr. animæ.

Les grâces et le talent oratoire de Lysias sont franchement reconnus par Plutarque, qui s'exprime ainsi à son sujet : Σκόπει τὴν Λυσίου πειθὼ καὶ χάριν, κἀκεῖνον γὰρ

Ἐγώ φαμι ἱοπλοκάμων Μοισᾶν εὖ λαχεῖν. (51)

et par notre critique qui lui attribue les mêmes qualités : Λυσιακὰς ἀρετάς τε καὶ χάριτας (52). Mais celui-ci se moque de Cæcilius qui préfère Lysias à Platon (53), et Plutarque compare le style de cet orateur à un manteau mince et léger qui ne préserve pas du froid (54); il rapporte aussi une anecdote de laquelle il résulte que les discours de Lysias se recommandaient plutôt par la forme que par le fond, et que plus on les lisait, moins on en était satisfait (55).

Les deux auteurs plaisantent sur le temps qu'Isocrate mit, dit-on, à composer son Panégyrique (56); l'un et l'autre trouvent que l'usage continuel des conjonctions que cet orateur recommandait dans son enseignement et par son exemple, énerve le style, et lui ôte tout naturel et toute liberté (57).

Nous n'avons trouvé dans Plutarque, sur l'orateur Hypéride, aucun jugement qui rappelle celui du Traité π. ὕ. (58); nous lisons seulement dans les Vies des dix orateurs, ouvrage supposé ou considérablement altéré, le même trait cité au § 10, S. XV du περὶ ὕψους, à l'occasion du décret d'affranchissement porté après la bataille de Chéronée (59). Le biographe nous apprend aussi que quelques personnes préféraient Hypéride à Démosthène, ce qui peut avoir engagé notre critique à établir entre eux ce parallèle d'abord favorable à Hypéride, mais qui se termine par une appréciation si juste, si admirable de la puissance de Démosthène et des effets irrésistibles de son génie oratoire.

(51) Plut. De Garrul. c. 5.
(52) Π. ὕ. S. XXXIV, § 2.
(53) Ibid. S. XXXII, § 8; XXXV, § 1.
(54) Plut. De Aud. c. 9, 42 D.
(55) Plut. de Garrul. c. 5.
(56) Π. ὕ. S. IV, § 2. Plut. de Glor. Ath. c. 8, p. 350 F et 351 A.
(57) Π. ὕ. S. XXI, § 1. Plut. Platon. quæst. X, c. 4. Διὸ καὶ σφόδρα τὸ ἀσύνδετον σχῆμα, παρὰ τοῖς τέχνας γράφουσιν εὐδοκιμεῖ· τοὺς δ' ἄγαν νομίμους ἐκείνους καὶ μηδένα συνδεσμὸν ἐκ τῆς συνηθείας ἀφιέντας ὡς ἀργὴν καὶ ἀπαθῆ καὶ κοπωδῆ τῷ ἀμεταβλήτῳ τὴν φράσιν ποιοῦντας αἰτιῶνται. V. aussi de Glor. Athen. p. 350 F.
(58) Π. ὕ. S. XXXIV. V. cependant Plut. Vie de Démosth. c. 13.
(59) Vie d'Hyp. §§ 8 et 9.

Ce grand nom de Démosthène reparaît souvent dans les œuvres morales de Plutarque, qui rapporte une foule de ses pensées, de ses traits d'éloquence, de ses triomphes de tribune, tantôt les mêmes que signale l'auteur du περὶ ὕψους (60), tantôt différents. Quoique, dans la vie de Démosthène, Plutarque montre peu d'indulgence pour la conduite politique de l'orateur athénien, et paraisse avoir ajouté trop facilement foi ou donné trop d'importance à quelques récits envenimés par l'envie, il n'en rend pas moins un constant hommage à cette sublime éloquence qui s'appuyait sur ce principe, que le beau moral mérite seul par lui-même notre préférence (61). En particulier, nos deux auteurs s'accordent à refuser à Démosthène le don de la plaisanterie et le goût de l'élégance (62).

De tous les rhéteurs grecs qui nous sont parvenus, Plutarque et l'auteur du περὶ ὕψους sont les seuls qui aient mis Démosthène et Cicéron sur la même ligne, et qui aient énoncé une opinion comparative sur leur talent oratoire. Il est vrai que Plutarque se déclare incompétent pour établir entre eux un parallèle à cet égard, à cause du peu d'habitude qu'il a de lire les auteurs latins; mais, dans la comparaison qu'il fait des deux orateurs, il laisse bien voir qu'il comprend et admire l'éloquence, le savoir, l'abondance de Cicéron (63). Notre auteur, de son côté, montre la même réserve, et, comme Grec, décline le droit de juger l'orateur romain; néanmoins il essaie de faire sentir, au moyen d'une belle image, la majesté plus calme et non moins irrésistible du génie de Cicéron, et il indique dans quelles circonstances et sous quelles formes son éloquence se déploie le plus avantageusement (64); mais il se garde bien d'entreprendre un parallèle détaillé, tel que celui qu'il consacre à Hypéride et à Démosthène, et de s'exposer ainsi au reproche que Plutarque adresse à Cæcilius, qui a fait preuve d'une sotte

(60) H. ὕ. S. XXXII, § 1, Plut. V. Arat. c. 14. — S. XVI, Plut. de Glor. Athen. c. 8, p. 350. — S. XX, § 1, Plut. Plat. quæst. X, c. 4, p. 1010 F.

(61) V. Plut. Vie de Démosthène, c. 13. Il ajoute ces mots : οὐκ ἐν τῷ κατὰ Μειρακλέα καὶ Πολύευκτον καὶ Ὑπερίδην ἀριθμῷ τῶν ῥητόρων, ἀλλ' ἄνω μετὰ Κίμωνος, καὶ Θουκυδίδου, καὶ Περικλέους. V. aussi le ch. 18.

(62) H. ὕ. S. XXXIV, § 3. Plut. Parall. de Cicéron et de Démosthène, c. 1.

(63) Vie de Dém. c. 3. Parall. de Dem. et de Cic. c. 1, 2.

(64) H. ὕ. S. XII, §§ 4 et 5.

présomption en composant un traité où il compare les deux orateurs ([65]).

Nos deux critiques sont aussi pleinement d'accord sur le compte de Cæcilius; ils lui reconnaissent du savoir, de l'habileté, une réputation assez bien établie ; mais ils lui refusent un coup d'œil juste, un jugement sain et un goût sûr; nous ne sachions pas que d'autres écrivains en aient porté le même jugement ([66]).

Les caractères évidents d'interpolation qui ont été reconnus par Valckenaer, Wyttenbach, F.-A. Wolf et tout récemment par M. Spengel, dans le § 9, S. IX, du Traité du Sublime, où se trouve la citation de Moïse ([67]), et subsidiairement l'hypothèse de M. Rœper, qui pense que cette citation a été empruntée par l'auteur à Cæcilius, Juif de nation, dont il avait l'ouvrage sous les yeux ; enfin les rapports que nous avons indiqués entre le style de Philon, celui de Plutarque et celui du Traité περὶ ὕψους, devraient nous dispenser, ce semble, de faire des recherches pour expliquer comment le législateur des Juifs pourrait être cité dans un ouvrage du philosophe de Chéronée. Cependant voici une observation et un témoignage que nous présentons aux lecteurs qui conserveraient à ce sujet quelques scrupules.

Il est vrai que Plutarque, lorsqu'il parle des Juifs, en particulier dans le livre sur Isis et Osiris et dans ses *Quæstiones Convivales* ([68]), trahit de grandes préventions et des notions tout à fait erronées ; mais d'un côté, nous voyons par l'exemple de Tacite (Hist. V, c. 3-5) que les auteurs les plus graves accueillaient sur ce malheureux peuple les fables les plus absurdes, les bruits les plus injurieux, en même temps

([65]) Plut. Vie de Démosth. c. 3.

([66]) Plut. V. Dem. c. 3, ὁ περισσὸς ἐν ἅπασι Καικίλιος. — Π. ὕψ. S. I, § 1; S. VIII, § 1-4; S. XXXI, § 1 ; S. XXXII, § 8.

([67]) Nous ferons remarquer de plus que le passage relatif à Moïse se trouve dans une partie du Traité du Sublime qui n'a été conservée que par les manuscrits les plus récents, et qu'ainsi il n'a pas pour lui l'autorité du manuscrit de Paris n° 2036, le plus ancien et le plus correct de tous. La disparition même du feuillet où devait se trouver ce passage ne peut-elle pas faire concevoir des doutes sur son authenticité?

([68]) Plut. de Iside et Osiride, c. 31. Quæst. Conv. 5, 6, où l'on discute les deux points suivants : Πότερον οἱ Ἰουδαῖοι σεβόμενοι τὴν ὗν, ἢ δυςχεραίνοντες ἀπέχονται τῶν κρεῶν; — Τίς ὁ παρὰ Ἰουδαίοις Θεός ; — V. sur les passages des anciens relatifs aux Juifs, l'*Excursus* inséré pages 323 et suiv. du tome II de l'édition de Tacite, publiée par J.-G. Orelli et J.-G. Baiter. Zurich, 1846-1848. 8°.

que des opinions assez saines sur sa croyance en un Dieu unique et spirituel, et de l'autre, nous savons par Théodoret ([69]) que Plutarque a parlé des Juifs d'une manière plus sérieuse, dans quelqu'un des livres qui ne nous sont pas parvenus : Φασὶ δὲ αὐτοὺς (les philosophes grecs) ἐν Αἰγύπτῳ οὐ μόνον παρ' Αἰγυπτίων, ἀλλὰ καὶ παρ' Ἑβραίων τὰ περὶ τοῦ ὄντως διδαχθῆναι θεοῦ, καὶ ταῦτα διδάσκει μὲν Πλούταρχος ὁ Βοιώτιος.

Après cette revue des jugements des deux auteurs sur les mêmes écrivains, revue assez longue bien qu'incomplète, et dans laquelle nous n'avons dissimulé sciemment aucune différence, nous demanderons de nouveau s'il serait possible de trouver entre deux auteurs qui ont écrit dans des genres différents, des rapports aussi multipliés, aussi variés, aussi spéciaux, et dans certains cas aussi frappants, que ceux que nous venons d'exposer entre Plutarque et l'auteur du περὶ ὕψους, et nous croyons pouvoir tirer de cet examen une conclusion aussi favorable à notre thèse, que celle qui nous a été fournie par l'étude de leur style.

A ces rapprochements relatifs aux écrivains, nous pouvons en ajouter quelques autres qui annoncent aussi une communauté remarquable d'idées, d'opinions, de travaux, de goûts, entre nos auteurs ; telle est la condamnation qu'ils portent l'un et l'autre contre les railleries sans mesure des poëtes de l'ancienne comédie ([70]) ; telle est leur aptitude à traiter les questions grammaticales, aptitude dont Plutarque fait preuve en divers endroits ([71]) ; telle est la mention qu'ils font l'un et l'autre du Doryphore de Polyclète ([72]), qui leur paraît devoir sa renommée au fini du travail plutôt qu'au génie du sculpteur ; telle est la comparaison entre les effets de l'inspiration ou de la musique et ceux qu'éprouve la Pythie, sujet familier à Plutarque ([73]) ; telle est leur opinion sur les sophistes, etc. ([74]).

([69]) Græc. affect. Curat. I, p. 466 D, cité par Wyttenb. Præf. ad Plut. Mor. p. 50.

([70]) Plut. de Glor. Ath. c. 5. Symp. Q VII, 8, 3. de Herod. Malign. c. 6. Pericl. c. 13. Them. c. 19.— Περὶ ὕψους, XXXIV, 2.

([71]) En particulier au Chap. X des Questions Platoniciennes.

([72]) Plut. Præc. ger. reip. c. 27 De Prof. in virt. c. 17. II. 5. ch. XXXVI, § 3.

([73]) Plut. Amat. c. 18. Τί τοσοῦτον ἡ Πυθία πέπονθεν ἁψαμένη τοῦ τρίποδος; τίνα τῶν ἐνθεαζομένων οὕτως ὁ αὐλὸς καὶ τὰ μητρῷα καὶ τὸ τύμπανον ἐξίστησιν ; — II. 5. S. XIII, § 2.

([74]) Plut. de Aud. c. 12, p. 43 F.— Vie d'Alex. c. 6.— II. 5. S. IV, § 4.—S. XXIII, § 4.

On a déjà plus d'une fois rapproché de la section XIV du Traité π. ὕ., où l'auteur indique comme moyen d'atteindre au sublime l'imitation des grands écrivains et mieux encore la noble émulation de mériter leur suffrage et celui de la postérité, le beau passage où Plutarque invite ceux qui veulent faire des progrès dans la vertu (75) à se proposer pour modèles les grands hommes de l'antiquité, Platon, Epaminondas, Lycurgue ou Agésilas.

Nous devons surtout signaler, chez les deux auteurs, une haute idée de la dignité de l'homme, un sentiment confus, mais fidèle de cette lumière intérieure qui inspire le goût de tout ce qui est vraiment grand et beau, de tout ce qui est noble et supérieur, en un mot de tout ce qui peut nous rapprocher de la divinité. C'est à cette source sacrée et féconde qu'ils puisent l'un et l'autre tant de traits remarquables, qui révèlent chez eux une tendance morale aussi pure que généreuse, et une préférence décidée pour les mouvements sublimes de l'éloquence et de la poésie (76).

Plutarque, dans ses Préceptes sur la politique, vante la paix générale qui régnait de son temps dans le monde grec et barbare (77); il pense que les empereurs accordent autant de liberté qu'on en peut raisonnablement désirer et doute qu'il fût bon d'en accorder davantage. De même, l'auteur du περὶ ὕψους (78) estime que la paix qui règne dans le monde habitable doit avoir pour effet de corrompre les esprits à cause des passions qu'elle favorise, et demande s'il ne vaut pas mieux, pour des gens tels qu'il représente ses contemporains, obéir que d'être libres.

Malgré la perte presque complète des écrits de Plutarque sur la rhétorique, on peut néanmoins indiquer un certain nombre de termes techniques particuliers à cet art, employés dans le même sens par nos deux auteurs.

— V. dans les notes sur le Traité du Sublime d'autres rapprochements, en particulier S. IX, § 7; S. XV, § 2, § 8; S. XVII, § 1; S. XXXII, § 7; S. XXXV, § 4; S. XXXVI, § 3.

(75) De Prof. in Virt. c. 15.

(76) V. entre autres passages π. ὕψ. S. IX, XXXV. Plut. Vie de Marcellus, c. 17. Vie de Périclès, c. 1, 2, 8.

(77) Præc. pol. ch. 32, §§ 7-9.

(78) S. XLIV, §§ 6 et suivants.

Nous avons fait remarquer précédemment ([79]) que le mot ἀλληγορία avait, dans la Rhétorique de Longin, un sens très-différent de celui que lui donne l'auteur du Traité περὶ ὕψους ([80]). Plutarque, au contraire, s'accorde parfaitement avec ce dernier pour le sens de ce même mot ([81]). L'un et l'autre l'entendent d'une manière d'expliquer certains faits mythologiques propre à en dissimuler l'absurdité ou l'impiété. Si Plutarque en blâme l'abus dans son Traité sur la manière de lire les poëtes avec les jeunes gens, cela vient, sans doute, du but qu'il se proposait, et parce qu'il aimait mieux tirer du poëte même sa leçon de morale; car au chapitre suivant, comme le remarque Wyttenbach ([82]), il a recours lui-même à ce genre d'explication. L'auteur du π. ὕ. pense que, dans certains cas, c'est le seul moyen de concilier les tableaux du poëte avec la dignité divine.

Nous avons vu, à propos d'Isocrate, que nos deux auteurs recommandent l'un et l'autre l'emploi des ἀσύνδετα ([83]).

On rencontre dans Plutarque plusieurs des termes par lesquels l'auteur du π. ὕ. désigne la noblesse, l'élévation du style, tels que ὄγκος, δίαρμα, ἔμφασις, μεγαλαυχία, μεγαλληγορία, ὑπερφυής, et les termes contraires ἀγεννής, ταπεινός, ἀσχήμων, φλοιωδής, χαῦνος, etc. Les mots ὕψος, ὑψηλόν ne sont pas rares non plus dans Plutarque; il leur donne tantôt leur sens propre, tantôt un sens figuré moral, tantôt enfin, mais plus rarement, il s'en sert pour exprimer la sublimité, la noblesse de l'expression ou de la pensée ([84]).

Nous citerons encore les termes techniques ἀκροσφαλής, κουφολογία, ῥωπικόν, σύγκρισις, συγκατάθεσις, ὑπεναντίωσις, dont l'emploi est assez restreint et qui sont pourtant communs à nos deux auteurs ([85]).

Si, parmi les personnages que Plutarque désigne comme interlocuteurs de ses dialogues ou auxquels il adresse plusieurs de ses écrits,

([79]) V. plus haut, p. 75.
([80]) S. IX, § 7.
([81]) De Aud. poet. c. 4. V. plus haut, page 88.
([82]) Animadv. ad p. 22 C. p. 224 ed. Oxon.
([83]) H. 5. S. XIX, § 2, Plut. Plat. Quæst. X. c. 4.
([84]) Vie de Périclès, c. 5.
([85]) Voir la table comparative des mots.

on n'en trouve aucun qui se nomme Posthumius Terentianus, comme le jeune ami de l'auteur du Traité du Sublime, on en peut signaler un bon nombre dont le nom se termine en *ianus*, comme Chæremonianus, Diogenianus, Flavianus, Lollianus, auxquels on peut joindre Herculanus, Fundanus; ce qui montre du moins que cette terminaison des noms propres était commune à cette époque.

Nous ne dissimulerons pas qu'on lit dans ce Traité un certain nombre d'expressions que nous n'avons pas retrouvées dans Plutarque, les unes étant des ἅπαξ λεγόμενα, les autres se rencontrant dans des écrivains postérieurs, comme ἀβλεμές, ἀδρεπήβολος, βιολογέω, ἐναλήθης, εὐπίνεια, καινόσπουδον, κατασημαντικός, κατεξανάστασις, προεμφανίζεσθαι, πρόχυσις, στομφός, etc. Mais ces mots ne portent point le cachet d'une époque nécessairement postérieure; ils ont même, pour la plupart, leurs analogues de composition dans Plutarque ou ses contemporains; d'ailleurs, il ne faut pas oublier que nous n'avons pas tous les ouvrages de Plutarque, qu'il nous manque surtout ses traités de rhétorique, et que l'on compte dans les écrits que nous possédons de lui bon nombre d'ἅπαξ λεγόμενα.

D'autre part, on pourra trouver dans le vaste recueil des œuvres du philosophe de Chéronée, des opinions, des jugements, des faits même qui sembleront en opposition avec ceux que fournit le Traité περὶ ὕψους, quoique nous n'en ayons point rencontré qui nous aient paru réellement contradictoires. Mais on a déjà signalé plus d'une contradiction dans les écrits authentiques de Plutarque, et la différence du sujet ou du point de vue suffit souvent pour s'en rendre raison.

Au reste, nous croyons pouvoir affirmer qu'en comparant entre eux divers traités qui sont généralement reconnus pour être de Plutarque, on y trouvera autant, si ce n'est plus de différences, qu'entre l'un de ces traités et celui du Sublime.

On demandera sans doute comment ces traités de Plutarque sur la rhétorique, comment surtout un ouvrage aussi remarquable que le Traité du Sublime, ont-ils laissé si peu de traces dans la littérature grecque, et en particulier dans le vaste recueil des rhéteurs [86]? Ce

[86] Ce silence n'est pourtant pas absolu : Démétrius περὶ ἑρμ. § 83, semble critiquer

silence peut s'expliquer par deux causes. En premier lieu, la renommée de Plutarque comme historien et comme philosophe a dû affaiblir, sinon éclipser sa renommée comme rhéteur ([87]), d'autant plus que celle-ci fut acquise surtout dans sa jeunesse et pendant son séjour à Rome, tandis qu'il écrivit ses Vies à Chéronée, comme il le dit lui-même ([88]). En second lieu, peu de temps après Plutarque, sous Adrien, fleurirent les écoles d'Hérode-Atticus et d'Hermogène, qui suivirent une marche très-opposée à celle qu'il recommandait; l'une imitant les anciens sophistes, l'autre réduisant la rhétorique à la connaissance et à la pratique des règles, à l'emploi exclusif de certaines méthodes et des lieux communs, à l'élégance de la diction. Il n'est donc pas surprenant qu'ils n'en appellent pas volontiers à l'autorité de ce maître habile. Au reste, l'objection porte aussi bien sur tous ses ouvrages relatifs à la rhétorique, que sur le Traité du Sublime, et le silence gardé sur ceux-là n'est pas plus facile à expliquer que l'absence de citations relatives à celui-ci; il nous semble même qu'il l'explique jusqu'à un certain point. Pierson observe ([89]) que les anciens grammairiens, ceux qui recommandent un atticisme strict, ne citent jamais Plutarque.

Quoique notre opinion sur l'auteur du Traité du Sublime soit le résultat de l'étude comparative que nous avons faite de ce traité avec les écrits de Plutarque, elle n'est pourtant pas dépourvue de toute autorité, de tout témoignage propre à la confirmer, du moins en partie. Dans la liste que nous avons donnée ci-dessus des œuvres rhétoriques de Plutarque, liste empruntée au savant Wyttenbach ([90]) et au catalogue de Lamprias, on trouve sous le n° CLXXXIV, le titre περὶ χαρακτήρων, que Wyttenbach traduit *de formis dicendi*, c'est-à-dire des différentes sortes de style. Or, on sait que les rhéteurs grecs et la-

l'admiration de l'auteur du π. ὕ. et de Plut. sur le passage d'Homère, cité S. IX, § 6. — Hermogène, περὶ ἰδεῶν, c. 6, semble faire allusion à ce qui est dit sur les orateurs qui imitent les tragiques, S. XV, § 8 du Traité π. ὕ.

([87]) Les Rhéteurs grecs citent quelquefois les Vies parallèles de Plutarque.

([88]) Vie de Démosthène.

([89]) Mœris Attic. p. 17.

([90]) Anim. in Plut. Mor. p. 63. ed. Oxon.

tins distinguaient généralement trois sortes de style, le sublime, le simple et le tempéré, et qu'ils en ont traité soit dans des ouvrages distincts, soit dans leurs livres de rhétorique ([91]). Nous sommes d'autant plus porté à admettre que le περὶ ὕψους faisait partie de l'ouvrage plus général περὶ χαρακτήρων, que ce traité suppose des livres antérieurs où l'auteur parlait sans doute des autres sortes de style. Il semble l'annoncer lui-même, S. VIII, § 1, lorsqu'il mentionne ce qu'il a dit de Xénophon (ἐν τοῖς περὶ Ξενοφῶντος); S. IX, § 2, γέγραφά που καὶ ἑτέρωθι, S. XXIII, § 3, ὃ καὶ ἑτέρωθι παρατεθείμεθα, S. XL, § 2, où il dit qu'il a suffisamment démontré (ἱκανῶς ἡμῖν δεδήλωται) dans quels cas Philistus, Aristophane, Euripide atteignent le sublime. Il promet aussi, dans son dernier chapitre, un traité περὶ παθῶν, qui se rattache à la question du style sublime; enfin les deux livres περὶ συνθέσεως, n'étant pas étrangers à l'étude du style, pouvaient aussi rentrer dans le même recueil, comme la distinction des styles fait partie du traité de Denys d'Halicarnasse sur l'arrangement des mots; car il ne résulte pas du texte que ces deux livres formassent un ouvrage distinct, ni même qu'ils portassent un titre commun.

Non-seulement on se fait ainsi une idée plus juste de la nature et du but de ce traité, mais on comprend bien mieux alors comment il est arrivé que, détaché par quelque heureux hasard de l'ouvrage complet, il se soit conservé jusqu'à nous, qu'il n'eût point de nom d'auteur, et qu'un copiste ignorant l'ait attribué à Denys ou à Longin.

Quelle que soit la valeur de ce témoignage et de ces observations, il faut du moins reconnaître qu'on ne saurait, dans l'état actuel de nos connaissances, indiquer aucun autre auteur à qui l'on pût attribuer avec autant de vraisemblance le Traité du Sublime, et qu'en particulier, les motifs pour le mettre au nombre des œuvres de Plutarque dépassent de beaucoup en importance et en quantité ceux que l'on a fait valoir jusqu'à ce jour en faveur de Longin.

Ce qui nous semble donner quelque prix et même un certain degré

([91]) V. Cicéron Orator, c. 6. — Quint. XII, 10, 57 et seq. — Aul. Gell. N. A. VII, 14. — Demetrius, § 36, etc. V. notre Introduction au Traité du Sublime.

de probabilité à notre conjecture, c'est qu'elle répand quelque jour sur deux époques intéressantes de l'histoire littéraire.

D'un côté, elle fait disparaître de l'histoire de la rhétorique grecque au troisième siècle, une anomalie singulière, signalée pendant longtemps comme un phénomène remarquable sur lequel on n'énonçait aucun doute, et qui néanmoins, pour être accepté, devrait être entouré des plus fortes garanties, tandis qu'il ne repose, comme nous l'avons démontré, que sur un malentendu ou sur un titre fautif. De l'autre, elle réduit une lacune assez grave dans l'histoire de cette rhétorique, qui ne présentait aucun monument important entre Denys d'Halicarnasse et Hermogène, quoiqu'elle eût été cultivée durant cet intervalle par un bon nombre d'hommes distingués. Elle indique les rapports qui existaient alors dans les sujets dont s'occupaient de préférence les rhéteurs grecs et romains, et par conséquent, l'influence réciproque des deux littératures; elle montre que ce sentiment d'affaiblissement et de décadence qu'éprouvaient les écrivains romains du deuxième siècle, et qui est, à notre avis, un heureux symptôme de vie littéraire et intellectuelle, était partagé par les bons auteurs grecs, et les ramenait ainsi à une étude plus sérieuse des grands modèles.

Si, par suite de nos recherches, Longin, envisagé comme écrivain, perd le plus beau fleuron de sa couronne, il revêt du moins un caractère plus conforme à ce que nous savons de ses études, de ses goûts, de la nature de son enseignement, de sa qualité de juge compétent et impartial de ses contemporains. Par compensation, elles nous ont fait connaître, sous un point de vue intéressant et nouveau, un des écrivains grecs les plus populaires et les plus dignes de l'être, cet excellent Plutarque, que Montaigne estime le plus judicieux auteur du monde, et dont la lecture a tant de charmes. Son nom augmentera, nous l'espérons, le nombre des lecteurs de ce beau Traité du Sublime que l'on admirait un peu trop sur la foi d'autrui, qui n'était plus guère étudié que par les adeptes, et qui serait si propre cependant à initier les jeunes littérateurs à l'étude des grands écrivains de la Grèce et à les leur faire apprécier dignement.

TRAITÉ DU SUBLIME.

TRADUCTION NOUVELLE,

AVEC LE TEXTE EN REGARD ET DES NOTES CRITIQUES.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ

ΤΟΥ

ΠΕΡΙ ΧΑΡΑΚΤΗΡΩΝ ΒΙΒΛΙΟΥ

ΣΥΝΤΑΓΜΑ ΤΟ ΠΕΡΙ ΥΨΟΥΣ,

ΔΙΟΝΥΣΙΩι Η ΛΟΓΓΙΝΩι ΜΕΧΡΙ ΤΟΥΔΕ ΑΛΟΓΩΣ ΠΡΟΣΤΕΘΕΝ,

ΝΥΝ ΔΕ ΤΩι ΓΝΗΣΙΩι ΣΥΓΓΡΑΦΕΙ ΠΙΘΑΝΩΣ ΑΠΟΔΟΘΕΝ

ΚΑΙ ΑΚΡΙΒΕΣΤΕΡΟΝ ΕΚΔΟΘΕΝ.

TRAITÉ DU SUBLIME,

ATTRIBUÉ MAL A PROPOS JUSQU'A CE JOUR A DENYS OU A LONGIN;

ET QUI FAISAIT VRAISEMBLABLEMENT PARTIE

DE L'OUVRAGE DE PLUTARQUE

SUR LES

DIFFÉRENTES SORTES DE STYLE.

ÉDITION NOUVELLE,

REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS.

INTRODUCTION.

Les anciens rhéteurs distinguaient différentes sortes ou divers degrés de style. Denys d'Halicarnasse, dans son traité de la Composition des mots (1), et dans celui qui a pour titre περὶ τῆς λεκτικῆς Δημοσθένους δεινότητος, distribue les grands écrivains de la Grèce en trois classes, suivant que leur style est simple et sévère (αὐστηρός), soigné et fleuri (γλαφυρὸς ἢ ἀνθηρός), ou bien qu'il participe dans une certaine mesure aux qualités des deux autres classes; il est alors appelé commun (κοινός). A la première classe appartiennent Antimaque de Colophon, Empédocle, Pindare, Eschyle, Thucydide, Antiphon; à la deuxième, Hésiode, Sappho, Anacréon, Simonide, Euripide, Ephore, Théopompe, Isocrate; à la troisième, Homère, Stésichore, Alcée, Sophocle, Hérodote, Démosthène, Démocrite, Platon et Aristote.

Cette classification, qui associe des auteurs dont le caractère nous semble si différent, n'était pas généralement adoptée, même du temps de Denys; elle fut abandonnée pour celle qu'indique déjà Cicéron (2), et qui est admise par Quintilien (3), Aulu-Gelle (4), Demetrius (5), etc. Ces rhéteurs distinguent le style noble et véhément, ἁδρὸν ἢ δεινόν, le style simple et sobre ἰσχνὸν ἢ λιτόν; le style moyen ou élégant, μέσον ἢ ἀνθηρόν. A chacune de ces qualités correspond un défaut contraire qui rend le style enflé et recherché, sec et froid, sans couleur et obscur (6).

(1) Section XXI et suiv.
(2) Orator, c. 6, 23-29 *(grandiloqui, tenues et acuti, temperati)*.
(3) I. O. XII, 10, §§ 57-65 *(grande et robustum, subtile, medium)*.
(4) N. A. VII, 14 *(uberes, graciles, mediocres)*.
(5) Περὶ ἑρμ. § 36.
(6) Hermogène ne suivit pas cette division: il distingua trois qualités dans le style, la clarté, la noblesse, l'élégance, σαφήνεια, ἀξίωμα, κάλλος. Syrianus, dans son Commentaire sur le livre d'Hermogène περὶ ἰδεῶν, publié par M. Spengel, à la suite du Συναγωγὴ τεχνῶν, p. 202-204, expose pourquoi le rhéteur de Tarse n'avait pas accepté la division περὶ χαρακτήρων, qu'il trouvait arbitraire et confuse. Jean de Sicile, dans ses scolies sur le même ouvrage (T. VI, p. 70-76 des Rh. gr. de Walz) traite la même question. Ce scoliaste (p. 197-198) mentionne un Denys qui distingue les trois caractères ἰσχνόν, μέσον, ἁδρόν,

L'examen de ces diverses sortes de styles, des conditions à remplir et des défauts à éviter pour atteindre le genre de perfection propre à chacune d'elles, formait une partie importante de cette branche de la rhétorique qui traite de l'élocution. Cicéron y consacre sept chapitres de l'*Orator;* Quintilien s'en occupe dans le douzième livre de ses Institutions oratoires. Les rhéteurs composaient aussi des traités distincts sur l'élocution, comme Denys περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, comme Demetrius περὶ ἑρμηνείας; ou bien ils envisageaient successivement les différentes espèces de style, comme le faisait probablement Plutarque dans son livre περὶ χαρακτήρων, ou enfin, ils se bornaient à une seule sorte de style, et, dans ce cas, ils choisissaient de préférence celle qui convient principalement à l'éloquence, c'est-à-dire le style sublime, dont l'étude fournissait l'occasion de recueillir les plus beaux traits et de citer les exemples les plus brillants. C'est ce que fit sans doute Cæcilius dans son traité περὶ ὕψους, et ce qui résulterait également du Traité du Sublime attribué à Longin, si cet écrit était, comme on l'a cru jusqu'ici, un ouvrage distinct et formant un tout.

Mais l'auteur nous avertit lui-même, en plusieurs endroits (7), qu'il a traité ailleurs d'autres points qui se rattachent plus ou moins directement à son sujet, et, bien que quelques-uns de ces renvois se rapportent sans doute aux parties de son écrit qui ont été perdues, il en est d'autres qui, concernant des écrivains tels que Philistus, Aristophane, ou des exemples qui ne sont pas essentiellement sublimes, semblent annoncer des parties précédentes. Les mots ἐν τοῖς περὶ Ξενοφῶντος (VIII, 1) rappellent probablement un jugement spécial porté sur cet auteur dans quelque autre division de l'ouvrage. Les deux livres περὶ συνθέσεως λόγων, ne formaient pas nécessairement un ouvrage à part et pouvaient ainsi rentrer dans le plan général, de la même manière que l'examen des divers caractères du style se trouve compris dans le traité de Denys περὶ συνθέσεως. Enfin l'auteur a réservé l'exposé des cas où le pathétique donne naissance au sublime pour une division subséquente. Ainsi on se fera une idée plus juste du Traité περὶ ὕψους, en le considérant comme faisant partie d'un ouvrage plus considérable, dans lequel l'auteur passait en revue tout ce qui se rapporte à l'élocution, et en particulier les diverses sortes de style. Tel nous paraît

un Hipparque, qui en ajoute deux, le γραφικόν ou descriptif, et le fleuri ἀνθηρόν, un Demetrius qui rejette le γραφικόν. V. Spengel Σ. T. p. 76. Walz, Præf. T. IX, p. VIII-IX. Suidas reconnaît les trois principales sortes de style; le Pseudo-Plutarque, c. 72 de la vie d'Homère, transcrit par Phavorinus Camers, cite des exemples de ce poëte qui s'appliquent à chacune des trois espèces de style.

(7) Sect. VIII, § 1; IX, § 2; XXIII, § 3; XL, § 2; XLIV, § 12. — F.-A. Wolf, dans ses *Vorlesungen über die Geschichte der gr. Litt.* II, S. 382, considère le Traité du Sublime comme un supplément, un appendice à un autre ouvrage *(Anhang an einem andern Werke).*

avoir dû être le livre de Plutarque περὶ χαρακτήρων. C'est en effet la manière dont il a coutume de traiter les sujets soit philosophiques, soit moraux, dont il s'occupe; c'est ainsi qu'il aborde successivement diverses questions qu'il examine à part, tantôt sous forme de dialogue, tantôt sous forme d'écrit adressé à quelque ami. Ses divers traités sur l'élocution auront été ensuite rassemblés et réunis sous un titre commun. Cependant, comme dans le Traité du Sublime l'auteur s'est proposé de réfuter et de compléter l'ouvrage de Cæcilius sur le même sujet, cette circonstance a donné à cette partie de l'ouvrage une certaine unité, et a permis de la détacher des autres.

Non-seulement le Traité περὶ ὕψους nous est parvenu ainsi séparé de l'ensemble auquel il appartenait, mais encore il se présente à nous mutilé en six endroits par des lacunes assez considérables, qui nous privent de développements intéressants, d'exemples précieux et surtout d'explications nécessaires à l'intelligence complète des leçons de l'auteur. Le total des lacunes a été évalué à un tiers de l'ouvrage ([8]).

Il serait injuste de juger strictement un livre qui ne nous est pas parvenu dans son entier, et qui ne formait qu'une partie d'un ouvrage encore plus considérable. On ne saurait reprocher à l'auteur ni des omissions, ni des assertions vagues ou incomplètes, ni des démonstrations imparfaites, sans supposer gratuitement qu'il avait omis ou traité avec négligence ces divers points dans les parties qui nous manquent. Nous pouvons néanmoins, au moyen du précieux débris qui nous reste, apprécier suffisamment la marche de l'auteur, la manière supérieure dont il a conçu son sujet, ses tendances élevées et généreuses, l'idéal qu'il s'était formé et par lequel il se rattache si fortement à l'école de

([8]) Au moyen du manuscrit de Paris, n° 2036, dont les cahiers ont été numérotés lorsqu'il était encore complet, et qui se composaient chacun de huit feuillets, chaque page contenant vingt-cinq lignes de quarante à quarante-trois lettres, M. Egger (Essai sur l'hist. de la Critiq. note E, p. 527-529) a évalué de la manière suivante les six lacunes du Traité περὶ ὕψους :

1re lacune,	section	II.....	2	feuillets	=	100	lignes.
2e «	«	VIII	8	«		400	«
3e «	«	XII	2	«		100	«
4e «	«	XVIII	2	«		100	«
5e «	«	XXX	4	«		200	«
6e «	«	XXXVII	2	«		100	«
			20	feuillets		1000	lignes.

Le Traité περὶ ὕψους complet remplissait cinq cahiers entiers, de huit feuillets chacun, soit 40 feuillets.
Le premier cahier contenait 6 «
Le dernier 4 «
50 feuillets.

Il manquerait donc les deux cinquièmes de l'ouvrage, si la seconde lacune ne se trouvait réduite à six feuillets, le contenu du premier et du dernier des huit feuillets ayant été conservé dans d'autres manuscrits. Sur cinquante feuillets, dix-huit sont perdus.

Platon. Si, lorsqu'il traite des dernières conditions du style sublime, il paraît descendre des hauteurs de l'esthétique pour rentrer dans le domaine de la rhétorique ([9]), il ne faut pas oublier, d'une part, qu'il s'est proposé d'étudier le style noble, élevé, soutenu, véhément, des écrivains de génie, qui ne négligent aucune des ressources par lesquelles ils peuvent produire l'effet qu'ils cherchent, et non pas le sublime proprement dit, tel que l'entendent les philosophes et les critiques modernes; d'autre part, on doit reconnaître que, au milieu des détails techniques dans lesquels il entre, il ne perd jamais de vue l'action morale que l'écrivain doit exercer sur ses lecteurs, et qu'il recommande sans cesse de subordonner l'art à la nature ou de le dissimuler, pour ainsi dire, sous la sincérité des sentiments et des émotions.

L'analyse suivante fera connaître le plan, les principales divisions et la suite des idées du Traité du Sublime.

Chap. I. Cæcilius, qui a composé un traité sur le sublime, n'a pas embrassé son sujet dans toute son étendue; il multiplie les explications pour faire comprendre en quoi consiste le sublime, et néglige d'indiquer les moyens d'y parvenir. Cependant on doit lui savoir gré d'avoir étudié cette question et du soin qu'il a mis à cette recherche. Notre auteur, pour répondre au désir de son jeune ami, Posthumius Terentianus, cherchera à réparer l'oubli de Cæcilius, en mettant par écrit les réflexions qu'il a faites sur le même sujet, et il espère se rendre utile ainsi aux hommes appelés à parler en public. Il profitera des notions que possède déjà Terentianus, pour se dispenser de plus longs préliminaires.

Chap. II. Le sublime ne tend pas à persuader; il agit sur les auditeurs par des traits rapides et frappants. Y a-t-il un art du sublime? Les grandes pensées ne naissent-elles pas en nous? Sans doute; mais c'est l'art qui en détermine le degré, le choix, qui en règle l'exercice et l'usage. Il en est du style comme de la vie : l'homme favorisé par la fortune doit savoir user de ses biens; l'écrivain doué de génie doit profiter des secours de l'art. Au reste, l'art seul nous apprend que certaines qualités ne sont dues qu'à la nature.

Après cette introduction, se trouve malheureusement une première lacune de quatre pages où l'auteur abordait son sujet et commençait l'énumération des défauts opposés au sublime.

Chap. III. Le texte reprend au milieu d'une citation de l'Orithye d'Eschyle, où sont signalées des expressions exagérées et peu nobles. Gorgias, Callisthène, Clitarque, Amphicrate, Hegesias, Matris, péchent aussi par leur prétention au style pompeux. Il est difficile de se préserver de l'enflure, quand on aspire à s'exprimer noblement. — De la puérilité — du langage passionné, παρένθυρσος — exemples de puérilité puisés dans Timée, dans Xénophon, Platon, Hérodote.

Chap. IV. Ces expressions, contraires au vrai sublime, viennent d'un goût excessif pour les pensées neuves. Le plus sûr moyen d'éviter ces défauts est de se faire une idée claire du sublime. — Le sublime se reconnaît par l'effet constant et durable qu'il produit sur l'âme des personnes intelligentes et éclairées, lorsqu'il y fait naître des pensées supérieures à l'expression.

([9]) V. Blair, leçon IV.

— Il est aussi à l'épreuve des changements d'usage, de mœurs, de pays, de langage.

Chap. V. Le style sublime résulte de cinq conditions : 1° aptitude à concevoir de grandes choses ; 2° émotion extraordinaire et violente ; 3° invention et emploi des figures ; 4° noblesse de la diction ; 5° élévation générale de la composition. — L'auteur montre que Cæcilius a eu tort d'omettre le sentiment ou l'émotion comme source de sublime. — Il faut nourrir son âme d'idées sublimes et la rendre capable d'enfanter de nobles pensées.

Le texte est ici interrompu de nouveau par une grande lacune de douze pages qui nous prive des développements et des exemples par lesquels l'auteur appuyait sans doute son premier précepte ; il recommence au milieu d'une étude sur les passages sublimes d'Homère.

Chap. VI. Ce poète est admirable par la manière dont il sait peindre la grandeur et la puissance de Dieu. Cependant, si l'on n'a pas recours à l'allégorie, quelques-uns des traits qu'il emploie paraîtront indignes de la majesté divine. [Passage de la Genèse.] Prière d'Ajax pour obtenir de combattre au grand jour. — Comparaison de l'Iliade et de l'Odyssée.

Chap. VII. Le sublime résulte aussi du choix des circonstances les plus saillantes que l'on fait concourir à un même but. Ode de Sappho — Exemples d'Homère mis en regard de passages tirés du poëme des Arimaspiens et d'Aratus, afin de montrer avec quel art ce grand poëte choisit les circonstances de ses descriptions. — Archiloque et Démosthène ont déployé à cet égard la même habileté.

Chap. VIII. De l'amplification ; comment elle contribue à la noblesse du style ; critique de la définition qu'en donnent les rhéteurs.

Troisième lacune équivalant à quatre pages du manuscrit de Paris. Après quelques exemples d'amplification, l'auteur abordait la deuxième source du sublime, c'est-à-dire le pathétique.

Chap. IX. Nous lisons dans les premières lignes du texte la fin d'un parallèle entre un philosophe et un orateur, probablement Platon et Démosthène. — L'auteur montre en quoi la grandeur de Cicéron diffère de celle de Démosthène.—Quoique Platon ne soit pas véhément et passionné, il n'en est pas moins sublime.

Chap. X. L'imitation et l'émulation des grands poëtes, des grands écrivains, est aussi une voie qui conduit au sublime, et c'est en imitant Homère que quelques poëtes et d'autres auteurs, surtout Platon, sont parvenus au sublime. Il faut donc, quand on compose, chercher comment Homère, Platon, Démosthène et Thucydide se seraient exprimés, se demander ce qu'ils penseraient de notre œuvre, ou mieux encore avoir constamment en vue le jugement de la postérité.

Chap. XI. L'imagination joue un rôle différent dans l'éloquence et dans la poésie ; exemples tirés d'Euripide ; critique de ce poëte, qui se laisse quelquefois égarer en voulant imiter Eschyle. Sophocle est sublime dans le tableau d'Œdipe mourant et dans l'apparition d'Achille ; mais Simonide surpasse tous ceux qui ont décrit cette apparition. Les orateurs ne doivent pas, comme les poëtes, s'abandonner à leur imagination. Ils doivent choisir les traits qui excitent les passions, se représenter les faits tels qu'ils ont dû se passer ; exemples tirés de Démosthène et d'Hypéride.

Chap. XII. Emploi des figures. Apostrophe ; serment de Marathon — appui mutuel que se prêtent le sublime et les figures — la passion sert à cacher l'emploi de celles-ci.

Chap. XIII. Des interrogations, exemples empruntés à Démosthène, à Hérodote.

Quatrième lacune de la même étendue que la précédente. L'auteur parlait des autres figures de pensées; il terminait ce sujet par des conseils sur les moyens de donner au récit de la vivacité, du mouvement.

Chap. XIV. Avantage de supprimer les conjonctions. — Le concours de deux ou trois figures ajoute de la force au discours et lui donne de l'élégance, exemple tiré de Démosthène. — L'emploi trop fréquent des conjonctions énerve le style; critique d'Isocrate sur ce point.

Chap. XV. Emploi de l'hyperbate; exemple tiré d'Hérodote. Thucydide et Démosthène manient cette figure avec beaucoup de hardiesse et d'habileté.

Chap. XVI. Figures de mots — Substitution du pluriel au singulier, exemples tirés de divers auteurs, en particulier de Sophocle. Substitution du singulier au pluriel, cause de l'effet produit par ces deux figures. — Substitution du présent au passé, changement de personnes, exemples tirés d'Aratus, d'Homère, d'Hérodote, d'Hécatée, de Démosthène.

Chap. XVII. De la périphrase, comme ornement de style; exemples empruntés à Platon, à Xénophon; dangers de l'abus de cette figure, critique de Platon à ce sujet.

Chap. XVIII. De l'élocution, choix de mots propres et d'expressions nobles, quatrième source de sublime; danger de la recherche à cet égard.

Cinquième lacune double de la précédente; l'auteur traitait de l'élocution; il ne se bornait pas à indiquer des beautés, mais il signalait aussi des défauts.

Chap. XIX. L'emploi des termes populaires, lorsqu'ils sont énergiques, n'est pas contraire à la noblesse du style.

Chap. XX. La passion a coutume de multiplier les métaphores; il est donc permis, et même il convient, quand on doit exprimer un mouvement passionné, d'employer plusieurs figures; elles semblent alors amenées naturellement par l'agitation de l'âme.

Chap. XXI. Les métaphores contribuent aussi à la clarté des descriptions; exemple tiré du Timée de Platon. — Le goût des métaphores a entraîné plus d'une fois ce grand philosophe à des allégories forcées. — Critique de Caecilius qui préfère Lysias à Platon.

Chap. XXII. Doit-on préférer l'absence de fautes et une certaine mesure dans les beautés à un style noble et sublime où se trouvent quelques imperfections? Non, ce serait placer Apollonius et Théocrite avant Homère, Eratosthène avant Archiloque, Bacchylide avant Pindare, Ion de Chio avant Sophocle.

Chap. XXIII. Parallèle d'Hypéride et de Démosthène. — Jugement sur Lysias comparé à Platon.

Chap. XXIV. C'est dans la contemplation de la nature que les grands génies puisent leurs pensées sublimes. Le sublime rachète toutes les imperfections; d'ailleurs, celles des grands écrivains se réduisent à un petit nombre de passages. Réponse à l'objection tirée de la comparaison du Colosse et du Doryphore.

La sixième et dernière lacune nous prive de quatre pages dans lesquelles l'auteur, qui venait de rentrer dans son sujet, parlait des comparaisons.

Chap. XXV. Il s'occupe ensuite des hyperboles, et recommande de

mettre de la prudence dans l'emploi de cette figure. — Critique d'Isocrate au sujet de sa définition de l'éloquence. L'hyperbole, comme les autres figures, ne doit pas être reconnue au premier moment; exemples empruntés à Thucydide, à Hérodote. L'hyperbole consiste aussi à affaiblir, à atténuer l'idée qu'on se fait ou qu'on doit se faire des choses.

Chap. XXVI. La cinquième source du style sublime se trouve dans l'arrangement des mots, dans l'harmonie de la période; effets naturels de l'harmonie, l'harmonie du langage est encore bien supérieure à celle de la musique, exemple de Démosthène.

Chap. XXVII. L'arrangement des mots contribue à donner de la grandeur au style. — Quelques écrivains ne doivent qu'à l'emploi de ce moyen la supériorité à laquelle ils sont parvenus; tels sont Philistus, Aristophane, Euripide; exemples empruntés à ce dernier.

Chap. XXVIII. D'autre part, un style trop harmonieux, trop constamment cadencé, n'a point de force et ne réveille pas les auditeurs. — L'extrême concision et la prolixité sont l'une et l'autre opposées à la noblesse du style.

Chap. XXIX. Enfin, les expressions communes, triviales, familières, quand elles ne sont pas commandées par la circonstance, nuisent essentiellement à la gravité de la diction; exemples tirés d'Hérodote et de Théopompe.

Chap. XXX. Recherche des causes de la décadence de l'art oratoire et de la rareté des hommes vraiment éloquents. Faut-il les voir dans le défaut de liberté, dans l'absence des encouragements, des distinctions, des discussions qui furent, pour les orateurs des Etats libres, un si puissant aiguillon? Est-il vrai que la servitude comprime les âmes et les empêche de prendre leur essor? N'est-ce pas plutôt le goût des plaisirs, la soif insatiable des richesses qui dégradent l'homme et qui l'avilissent? la corruption des mœurs n'amène-t-elle pas nécessairement la dépendance, la vénalité, l'indifférence, la vanité? Ne vaut-il pas mieux, dans ce cas, obéir que d'être libres?

L'auteur annonce qu'il va s'occuper, comme il l'a promis, du rôle des passions dans le sublime.

Pour achever de faire connaître et apprécier le Traité du Sublime, nous citerons le jugement remarquable qu'en a porté un excellent critique, M. Naudet [10]: « Il n'y a guère, dit-il, de rhéteurs grecs dont la lecture me paraisse préférable pour la jeunesse studieuse à celle du Traité du Sublime. L'auteur, quel qu'il fût, ne s'amusait pas, comme la plupart des héros de l'école, à faire une minutieuse dissection des parties du discours, et ne convertissait point les préceptes sur l'éloquence en une technologie pédantesque et fastidieuse. Sa manière d'enseigner est esthétique beaucoup plus que dogmatique. Il se passionne dans la contemplation des chefs-d'œuvre littéraires, et c'est même à ses féconds souvenirs, à l'heureux choix des passages traités dans son discours, que nous avons dû la conservation de plusieurs fragments précieux de poésie. Critique ingénieux et vraiment instructif, il s'applique à mettre en lumière le mérite des talents supérieurs plus

[10] Journal des Savants, mars 1838, p. 147-148.

qu'à noter les fautes des mauvais écrivains. Il sait expliquer les exemples par l'analyse ; il réussit mieux encore à les faire goûter par l'émotion qui passe de son âme dans l'esprit du lecteur. On peut reprocher à son style quelque roideur et quelque affectation ; mais on ne saurait disconvenir que ses leçons ne soient animées très-souvent par deux grandes inspirations, le sentiment du beau et l'amour du bien. Il prend un langage et des idées dignes d'Homère et d'Euripide, quand il loue les traits remarquables de leurs ouvrages. Chez lui encore la parole du maître emprunte son énergie et sa gravité du caractère de l'honnête homme. Dans notre temps, plus qu'en aucun autre, il est utile de consulter de pareils livres qui se consacrent à défendre, à maintenir la noblesse et la pureté de l'art d'écrire, en commençant par donner à l'écrivain la conscience des devoirs de sa profession et le respect de sa dignité personnelle ; car il ne s'agit pas seulement, dans ce traité, de réduire en théorie soit les élans de la pensée dans les moments d'exaltation et d'enthousiasme, soit les qualités de l'expression oratoire dans ses développements les plus majestueux et les mieux soutenus, mais de démontrer de quelle élévation sont susceptibles tous les genres littéraires, même les plus simples et les plus naïfs ; quelle bienséance, quelle mesure, quelle élégance de diction, et, pour ainsi dire, quelle honnête pudeur ils doivent toujours garder avec le naturel et le vrai, de manière à s'abstenir de la rudesse et de la bizarrerie qu'on donne quelquefois pour de la force, et d'un certain cynisme de trivialité qui voudrait passer pour une généreuse hardiesse.

« Mais l'auteur n'est nulle part plus éloquent que lorsqu'il exhorte son disciple à se préparer au métier d'homme de lettres par le culte de la vertu. Qui ne sympathiserait avec lui en lisant ces paroles qui ont aujourd'hui un singulier mérite d'à-propos : « Je ne saurais assez « m'étonner... d'où vient que dans notre siècle il se trouve assez d'o- « rateurs qui savent manier un raisonnement, qui ont de la vivacité, « de la netteté et surtout de l'agrément dans leurs discours ; mais « qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le « sublime, tant la stérilité maintenant est grande dans les esprits..... « C'est le désir des richesses dont nous sommes tous malades par « excès, c'est l'amour des plaisirs qui, à bien parler, nous jette dans la « servitude, et pour mieux dire, nous entraîne dans le précipice où « tous nos talents sont comme engloutis. Il y a peu de passion plus « basse que l'avarice ; il n'y a pas de vice plus infâme que la volupté. « Je ne vois donc pas comment ceux qui font si grand cas des riches- « ses, et qui s'en font comme une espèce de divinité, pourraient être « atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous « les maux dont elle est naturellement accompagnée.... Sitôt donc « qu'un homme oubliant le soin de la vertu n'a plus d'admiration que

« pour les choses frivoles et périssables,.... il ne saurait plus lever les « yeux au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun ; il se fait « en peu de temps une corruption générale dans toute son âme; tout « ce qu'il avait de noble et de grand se flétrit et se sèche de soi-même « et n'attire plus que le mépris ([11]). » Cet auteur n'était pas seulement un homme de talent, c'était aussi un homme de cœur.»

On ne doit point trop s'étonner qu'un livre aussi court et qui contient néanmoins tant d'excellentes directions, tant de jugements si vrais et dictés par une admiration si éclairée et si sincère, en un mot un manuel si propre à inspirer le désir d'étudier les chefs-d'œuvre qui honorent la littérature grecque, ait surnagé au milieu du grand naufrage, et qu'il s'en soit conservé quelques exemplaires dans les bibliothèques des hommes de goût. C'est ainsi que sont parvenus jusqu'à nous, malheureusement tous incomplets et la plupart très-incorrects, une dizaine de manuscrits, qui ont été collationnés ou consultés plus ou moins fidèlement par quelques-uns des éditeurs du Traité du Sublime.

Le premier par son antiquité et par sa correction est le manuscrit de Paris, n° 2036, qui est mentionné par Richard Simon (Lettres choisies, II, 27), et dont Lévesque donne la description dans les Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, tome VII, page 101. Il paraît être du dixième siècle; il contient les Problèmes d'Aristote et le Traité du Sublime, intitulé : Διονυσίου ἢ Λογγίνου περὶ ὕψους. Quelques critiques pensent qu'il a été suivi ou du moins consulté par Robortello. Pearce en avait fait connaître quelques leçons intéressantes. Toup avait eu sous les yeux les variantes relevées sur ce manuscrit par Larcher. Weiske en a publié une collation plus exacte et plus complète, exécutée par l'habile paléographe Bast.

On soupçonne que le manuscrit de Venise est celui du cardinal Bessarion, dont Manuce s'est servi. Cependant, comme Manuce annonce, dans la lettre grecque qui sert de préface à son édition, que le manuscrit dont il a fait usage était fort endommagé par les teignes, tandis que M. Em. de Tipaldo (p. 44-45) assure que celui qui se trouve à la Bibliothèque de St-Marc est fort bien conservé et qu'il est assez récent, on doit avoir des doutes sur leur identité. Il est à regretter que le savant traducteur n'ait pas donné sur ce manuscrit des renseignements plus précis, qu'il n'ait pas indiqué du moins avec lequel de ceux qui ont été collationnés il a le plus de rapports.

Le manuscrit de Cambridge, appelé *Eliensis* par Pearce, n'a pas été entièrement collationné; il a fourni quelques bonnes leçons et porte à la marge des corrections qui viennent d'une main assez habile.

([11]) Trad. de Boileau, Sect. XLIV.

Des trois manuscrits du Vatican, qui ont été collationnés par Amati pour l'édition de Weiske, le premier n° 285 est, suivant M. Egger ([12]), conforme au manuscrit 985 de la Bibliothèque impériale de Paris; ils s'écartent l'un et l'autre assez sensiblement du n° 2036 pour appartenir à une source différente. Ils sont aussi intitulés Διονυσίου ἢ Λογγίνου περὶ ὕψους, mais ils ne contiennent malheureusement que les deux premiers chapitres, jusqu'au mot θεωρίαν. Comme ils se trouvent compris, de même que le n° 2036, dans un même volume avec les Problèmes d'Aristote, il serait possible, observe M. Egger, que l'on découvrît, dans d'autres manuscrits de ces Problèmes, quelques feuillets du Traité du Sublime mal placés par les relieurs, et qui fourniraient de nouvelles variantes ou combleraient en tout ou en partie quelque lacune. Les deux autres manuscrits du Vatican, n°s 194 et 1417, sont à peu près complets, sauf les lacunes communes à tous; ils offrent de bonnes variantes, mais ils paraissent avoir été écrits sous dictée par des scribes qui ne comprenaient pas le texte. Ils diffèrent souvent entre eux.

Le manuscrit de la Bibliothèque Ambroisienne avait été collationné, au dix-septième siècle, par M. Gudius, qui en avait transcrit les variantes sur un exemplaire de l'édition de Manuce, qui se trouve à Dresde, et par C.-S. Schurzfleisch, dont les notes furent publiées en 1711. Weiske a inséré dans ses *Variæ Lectiones* les résultats de ces deux collations. Ce manuscrit est écrit sur papier de soie, et ne paraît pas ancien; on n'en indique pas l'époque; il s'accorde assez souvent avec celui de Paris et avec l'édition de Robortello. Il conviendrait de l'examiner plus soigneusement.

De Furia a fourni à Weiske une collation du manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne, qui paraît être du quinzième siècle, et qui présente quelques bonnes leçons, mais il s'y trouve plusieurs corrections hasardées. Le titre Ἀνωνύμου περὶ ὕψους ne se lit que sur la couverture; on voit encore, au haut de la première page les traces de l'ancien titre Λογγίνου περὶ ὕψους λόγου, qui avait été tranché par le relieur, et qui a été rétabli par Holstenius.

Langbaine parle d'un manuscrit qu'il appelle *Junianus*, et qui avait appartenu à Dudith; mais on ignore où il se trouve et quelle en est la valeur.

Dès que le Traité du Sublime eut attiré l'attention des érudits, il ne tarda pas à être publié, traduit, commenté et soumis à une critique approfondie. On en compte trois éditions dans le seizième siècle, savoir : celle de Fr. Robortello d'Udine, Bâle, 1554, 4°, chez Oporinus; elle est assez correcte et accompagnée de notes marginales; celle de

([12]) Essai sur l'histoire de la Critique, p. 326.

Paul Manuce, Venise, 1555, 4°, dont l'éditeur a introduit dans le texte plusieurs conjectures, et a remplacé les citations que fait l'auteur par les passages correspondants tels que les donnent les éditions publiées alors; et celle de Fr. Portus, Genève, 1570, 8°, à la suite d'Aphthonius et d'Hermogène. Cette édition, qui diffère fort peu de celle de Manuce, a servi de base à toutes les suivantes jusqu'à Tollius.

Le dix-septième siècle a vu paraître sept éditions ou réimpressions du Traité du Sublime : Celle de Gabriel de Petra, Genève, 1612, 8°, accompagnée de la première traduction latine, de quelques notes critiques estimables, de l'indication des passages, de rapprochements, d'un *conspectus* synoptique du Traité et d'un parallèle entre les préceptes de l'auteur et ceux d'Hermogène. — Celle de Gerard Langbaine, Oxford, 1636, 12°; quoique peu estimée, elle fut réimprimée en 1638 et 1650.— Celle de Car. Manolesius, Bologne, 1644, 4°, avec les trois versions latines de Petra, de Pizzimenti et de Pagani. — Celle de Tanneguy Le Fèvre, Saumur, 1633, 12°, accompagnée de la version latine de Petra, et de notes savantes où l'éditeur propose plusieurs corrections qui ont été admises dès lors dans le texte. Le Fèvre annonce un travail plus complet sur le même traité, mais qui n'a pas paru. — Celle de Jaques Tollius, Utrecht, 1694, 4°, dont le texte est corrigé sur cinq manuscrits, et amélioré par quelques heureuses conjectures; il est accompagné d'une paraphrase latine peu estimée, des notes des éditions antérieures et de quelques fragments.

Le Traité du Sublime fut très-apprécié et fréquemment lu durant le dix-huitième siècle, car on en compte plus de vingt éditions ou réimpressions de 1700 à 1800. Ce sont d'abord les quatre de J. Hudson, qui offrent un excellent extrait de celle de Tollius, et qui parurent à Oxford, en 1710, 8°, en 1718 et 1730, avec des notes de Boivin et de Schurzfleisch, et à Edimbourg, 1733, 12°. Puis les sept éditions de Zacharie Pearce, dont la première, Londres 1724, améliora beaucoup le texte par le secours des manuscrits et surtout de celui de Paris; mais la traduction latine de Pearce n'a pas grand mérite. La deuxième édition de Pearce, Londres 1732, 8°, contient plusieurs changements avantageux; elle a été reproduite en 1733, 1743, 1752, 1763 et 1773, avec ou sans notes. — L'édition de Vérone, 1733, 4°, d'après celle d'Hudson, contient en outre la traduction italienne de Gori, la traduction française de Boileau et des notes. — Celle d'Amsterdam, 1733, 8°, a été exécutée d'après les deux éditions de Pearce; on y a joint le commentaire jusqu'alors inédit de Fr. Portus; elle a été reproduite à Glascow, en 1751 et 1763, 8° et 4°, et à Francfort, 1756, 4°. — L'édition de Ch. Heinecken est accompagnée d'une traduction allemande et de notes littéraires; elle a paru à Dresde, en 1737 et 1742. — On doit à S.-Fr.-Nath. Morus une bonne édition critique du

Traité du Sublime, accompagnée d'une excellente traduction latine et de notes, Leipzig, 1769, 8°. Ces notes ont été complétées en 1773 par le *Libellus animadversionum in Longinum.* — Robinson donna à Oxford, en 1772, une édition accompagnée d'une traduction latine, 8°. — En 1775, parut à Ratisbonne, format petit 8°, une édition intitulée : Διονυσιου Λογγινου περι υψους, *Editio emendatior adjecta duplici nova versione gallica et germanica, cum præfatione vice commentarii ad usum collegiorum. Cura R. P. Lancelot*, etc. *Literis Joannis Mich. Englerth, aulici et episcopal. Typographi.* — Toup avait à sa disposition les deux éditions *princeps*, le manuscrit de Cambridge, une collation de ce même manuscrit par Is. Vossius, et une collation du manuscrit de Paris par Larcher; cependant le texte a bien plus gagné par les ingénieuses conjectures de l'éditeur et de Ruhnken que par la confrontation de ces manuscrits. Il est accompagné de la traduction de Pearce. Cette édition parut pour la première fois à Oxford, en 1778, 4° et 8°, puis en 1789 et en 1806, 8°. Elle est peu correcte. — Enfin Bodoni a publié deux éditions de luxe de notre auteur, à Parme, en 1793, folio et 4°, en grec et en latin, et une édition 8° contenant le texte seul.

Nous ne connaissons que six éditions ou réimpressions du dix-neuvième siècle: 1° Celle de Spyridon Blanti, Venise, 1802, 8°, qui n'est qu'une simple réimpression, sans préface ni notes, de l'édition de Vérone, 1733; elle avait été insérée, l'année précédente, format in-folio, à la suite du Lexicon de Favorinus, publié à Venise par Nicolas Glyky. 2° La réimpression de Toup, en 1806, mentionnée ci-dessus. 3° L'édition de B. Weiske, Leipzig, 1809, 8°, accompagnée de la traduction latine de Morus, de toutes les notes de Toup et de Ruhnken, d'un choix de celles de Pearce, de Morus, de celles de l'éditeur, du recueil des variantes des manuscrits de Paris, de Rome, de Florence, de Milan, de Cambridge et des éditions princeps; malheureusement la plupart de ces collations ne sont parvenues à l'éditeur qu'après l'impression du texte. Aux fragments de Longin, publiés par les éditeurs précédents, Weiske a joint une partie de la Rhétorique découverte par Ruhnken, accompagnée d'une traduction latine et de notes. Le volume renferme aussi la préface de Toup, la dissertation de Ruhnken, un mémoire de Böttiger sur un anaglyphe, etc.; il se termine par un bon *Index rerum et verborum.* 4° et 5°. Cette édition a été reproduite à Oxford, en 1820, et à Londres la même année; mais on a négligé dans cette dernière de mettre à leur place les notes et corrections indiquées dans les *Addenda*, et l'on a supprimé tout ce qui se rapporte à la question soulevée par Amati et Weiske, sur le véritable auteur du Traité.— 6° Invité à préparer une édition nouvelle de Longin, M. A.-E. Egger prit pour base celle de Weiske; il en donna le texte corrigé en quelques

endroits, sans la traduction latine; il ajouta aux fragments la Rhétorique, mais précédée et suivie de bien des pages qui ont été reconnues plus tard pour être d'Apsinès et d'autres rhéteurs ([13]); les *Excerpta e Longini rhetoricis* y sont publiés pour la première fois. Le texte est précédé de la Dissertation de Ruhnken, à laquelle l'éditeur a joint des notes précieuses, d'un extrait de l'article consacré à Longin par M. Boissonade dans la Biographie Universelle, de documents littéraires concernant Denys d'Halicarnasse le jeune, Cæcilius, le fragment découvert par Ruhnken; viennent ensuite les notes de l'éditeur offrant un bon nombre de rapprochements intéressants, des citations, quelques observations critiques, littéraires et bibliographiques sur le περὶ ὕψους, les fragments et les *Excerpta*; enfin, un *Index rerum et verborum* un peu plus étendu que celui de Weiske. — Cette édition nous a été très-utile dans nos recherches, et nous a mis plus d'une fois sur la voie de faits curieux et importants. Il est fâcheux que le savant éditeur ait été trop pressé dans son travail et trop gêné dans son plan; mais on doit lui savoir gré d'avoir donné beaucoup plus qu'il n'avait promis.

Nous avons déjà indiqué quelques-unes des traductions du Traité du Sublime, savoir les six latines, de Petra, Pizzimenti, Pagani, Tollius, Pearce, Morus; la traduction italienne de Gori, qui a été réimprimée à Vérone en 1733, en 1737 à Florence, en 1748 à Bologne, en 1782 à Venise, en 1801 à Milan, en 1816 à Florence, en 1821 à Bologne, en 1827 à Milan; la traduction allemande de Heinecken, réimprimée à Bâle en 1784, et la traduction française de Boileau, tant de fois reproduite, et qui a été l'objet de si riches commentaires. Nous devons mentionner encore la traduction française de Ch. Lancelot, Ratisbonne, 1775, 8°, que nous n'avons pas eu l'occasion d'examiner et qui est peu connue; les traductions italiennes de Pinelli, Padoue, 1639, 4°; de l'abbé Fr. Fiocchi, 1812; de T. Accio, Milan, 1830, et de Em. Tipaldo, Venise, 1834, 8°; les traductions allemandes de Henke, 1774, 8°, dans le Schirach's Magazin der deutschen Kritik, Halle; de J.-G. Schlosser, Leipzig, 1781; les traductions hollandaises de P. Leclercq, Amsterdam, 1719; de Siegenbeck, Leyde, 1819, dont la première est rédigée plutôt d'après le français de Boileau que d'après le texte grec; les traductions anglaises de John Hall, Londres, 1652; de J.-P.-G.-S., Londres, 1681; d'un anonyme, Oxford, 1698; de Welsted, Londres, 1712, 1724, 1780, ces trois dernières sont faites, dit-on, d'après celle de Boileau; enfin celle de W. Smith, Londres, 1739, reproduite en 1742, 1752, 1757, 1770, 1800, 1806, 1819; la traduction portugaise de C.-J. de Oliveira, Lisbonne, 1771; la tra-

([13]) V. les *Recherches*, p. 33 et suiv.

duction espagnole de M. Perez Valderrabano, Madrid, 1770; la traduction polonaise de Jos. Kowalewski, Vilna, 1823, 8°; la traduction en grec moderne de Nic. Glyky, Venise, 1805, 8°; on indique enfin une traduction russe.

J'ai voulu aussi coopérer à cette œuvre et contribuer pour ma part à rendre plus accessible et plus correct ce précieux produit de la critique grecque.

Je m'étais proposé d'abord de traduire en français le Traité du Sublime, en profitant de tous les secours que fournit la science moderne pour éclairer les passages encore obscurs à l'époque où Boileau entreprit sa traduction. Quoique de savants commentateurs, tels que Dacier, Boivin, Capperonnier, Saint-Marc, en eussent signalé et corrigé la plupart des erreurs, on n'avait pourtant pas introduit ces corrections dans la traduction même, et le lecteur français était obligé de consulter constamment les notes pour s'assurer du vrai sens de l'auteur. De plus, si les vers de Boileau sont toujours admirables, dans ses imitations comme dans ses œuvres, il n'en est pas de même de sa prose, qui n'a pas un cachet d'originalité assez distingué pour que l'on s'attache à en reproduire le caractère, en redressant les imperfections de son travail. J'ai donc essayé de traduire le Traité du Sublime, comme s'il n'avait pas encore été mis en français, en m'efforçant d'exprimer la vigueur, le mouvement, les figures du texte grec, et surtout d'en rendre fidèlement le sens et l'esprit.

Ce travail m'a conduit à rechercher si Longin était bien réellement l'auteur de cet ouvrage, et j'ai fait connaître ailleurs le résultat de mes recherches. Pour résoudre cette question importante, j'ai dû me livrer à une étude comparative du style de Longin, tel qu'il se présente dans ses fragments authentiques, et de celui du Traité du Sublime. J'ai fini par reconnaître que celui-ci n'était pas exempt de toute interpolation, et, après en avoir constaté quelques-unes, indiquées déjà par Ruhnken, Toup, Weiske, j'ai relu avec soin, sous ce point de vue, le texte grec, en le confrontant sans cesse avec les leçons extraites des manuscrits et des éditions *princeps*. Il est résulté de cette lecture un certain nombre de corrections qui éclaircissent des passages restés jusqu'ici obscurs, qui simplifient des phrases surchargées, font disparaître des tautologies évidentes et rendent ainsi le style plus vif et plus régulier. C'est ce qui m'a amené à joindre au texte de cette édition des notes critiques offrant le choix des variantes qui m'ont paru les plus importantes, et celui des conjectures les plus ingénieuses, les plus savantes ou les plus heureuses.

Les autres notes ont surtout pour but de mettre en regard du Traité du Sublime les passages des rhéteurs ou des autres écrivains qui ont

émis des idées analogues, principalement ceux que fournit Quintilien, à défaut de rhéteurs grecs de la même époque, et ceux qui ont été recueillis dans les œuvres de Plutarque.

Enfin, la division par sections et paragraphes ayant été faite sans tenir compte des lacunes, se trouve nécessairement fautive; elle sépare quelquefois ce qui devait rester uni, et rapproche ce qui devait être distingué; j'en ai établi une autre plus rationnelle, tout en conservant l'ancienne pour la commodité des recherches.

J'espère que l'on me saura gré des efforts que j'ai faits pour offrir au public, sous une forme plus fidèle et plus moderne, un ouvrage aussi digne de son attention.

ΣΥΝΤΑΓΜΑ ΠΕΡΙ ΥΨΟΥΣ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Α'.

I. Τὸ μὲν τοῦ Καικιλίου συγγραμμάτιον, ὃ περὶ ὕψους συνετάξατο, ἀνασκοπουμένοις ἡμῖν, ὡς οἶσθα, κοινῇ, Ποστούμιε Τερεντιανὲ φίλτατε, ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, καὶ ἥκιστα τῶν καιρίων ἐφαπτόμενον, οὐ πολλήν τε ὠφέλειαν, ἧς μάλιστα δεῖ στοχάζεσθαι τὸν γράφοντα, περιποιοῦν τοῖς ἐντυγχάνουσιν. Εἶτ' ἐπὶ πάσης τεχνολογίας δυεῖν ἀπαιτουμένων, προτέρου μὲν τοῦ δεῖξαι τί τὸ ὑποκείμενον, δευτέρου δὲ τῇ τάξει, τῇ δυνάμει δὲ κυριωτέρου, πῶς ἂν ἡμῖν αὐτὸ τοῦτο καὶ δι' ὧν τινων μεθόδων κτητὸν γένοιτο· ὅμως ὁ Καικίλιος ποῖον μέν τι ὑπάρχει τὸ ὑψηλὸν, διὰ μυρίων ὅσων ὡς ἀγνοοῦσι πειρᾶται δεικνύναι, τὸ δὲ δι' ὅτου τρόπου τὰς ἑαυτῶν φύσεις προάγειν ἰσχύοιμεν ἂν εἰς ποσὴν μεγέθους ἐπίδοσιν, οὐκ οἶδ' ὅπως ὡς οὐκ ἀναγκαῖον παρέλιπεν. § 2. Πλὴν ἴσως τουτονὶ [μὲν] τὸν ἄνδρα οὐχ οὕτως αἰτιᾶσθαι τῶν ἐκλελειμμένων, ὡς αὐτῆς τῆς ἐπινοίας καὶ σπουδῆς ἄξιον ἐπαινεῖν.

Ἐπεὶ δ' ἐνεκελεύσω καὶ ἡμᾶς τι περὶ ὕψους πάντως εἰς σὴν ὑπομνηματίσασθαι χάριν, φέρε, εἴ τι δὴ δοκοῦμεν ἀνδράσι πολιτικοῖς τεθεωρηκέναι

AVERTISSEMENT. Le manuscrit de Paris, nº 2036, est désigné par la lettre P. Les trois ms. du Vatican par les signes V 1, V 2, V 3 ; celui de Venise, *Ven.* ; de Cambridge, E ; de Florence, L ; de Milan, A. L'édition de Robortello, R ; celle de Manuce, M. L'accord des ms. est indiqué par la lettre C ; celui des manuscrits et des éditions, par CE. La lettre *m* ajoutée à l'une des majuscules, annonce que la variante est en marge du manuscrit.

(1) Nous avons montré (p. 86) et dans l'introduction de ce traité (p. 125), que le mot ὕψος correspond aux mots grecs ἀδρόν, σεμνόν, μεγαλοπρεπές, ἀξίωμα, ὄγκος, etc., et aux mots latins *grandis*, *grandiloquus*, ainsi qu'aux termes *sublimis*, *sublimitas*, dans le sens que leur donnent Quintilien, Pline le jeune, etc. Il désignait une des sortes de style que distinguaient les rhéteurs anciens, et répond ainsi à ce que nous entendons par un style noble, élevé, soutenu. En le traduisant par le mot sublime, on lui donne une signification inexacte et trop restreinte ; car, d'un côté le mot français *sublime* répondrait plutôt au superlatif ὑψηλότατον, et de l'autre, le style ne saurait être constamment sublime, ce qui serait un défaut ; mais, dans certains genres de composition, il doit être soutenu. C'est faute d'avoir bien saisi cette distinction, que l'on a fait à notre auteur tant de critiques peu fondées (V. Laharpe, Blair, Sylvain, etc.). Nous avons néanmoins conservé le titre de *Traité du Sublime ;* car c'est comme une expression consacrée. Au reste, il n'est pas sûr que nous connaissions le véritable titre du Traité.

TRAITÉ DU SUBLIME (1)

CHAPITRE PREMIER.

En examinant ensemble le traité que Cæcilius (2) a composé sur le sublime, il nous a paru, mon cher Posthumius Terentianus (3), que ce petit ouvrage était au-dessous d'un tel sujet, et que l'auteur, en négligeant trop les applications, avait manqué le principal but qu'on doit se proposer en écrivant, je veux dire l'utilité de ses lecteurs. De plus, on exige de tout traité qu'il remplisse deux conditions : la première, c'est de nous éclairer sur la nature du sujet ; la seconde, qui n'est pas la moins importante, c'est de nous indiquer la marche à suivre et les moyens à employer pour acquérir l'art que nous étudions. Cependant Cæcilius, comme s'il s'adressait à des ignorants, multiplie les explications pour faire comprendre en quoi consiste le sublime ; tandis qu'il passe, je ne sais pourquoi, sous silence, comme n'étant pas nécessaire, l'indication des moyens par lesquels nous pouvons élever et agrandir notre esprit. Néanmoins cet auteur mérite moins de reproches pour ce qu'il a omis, que d'éloges pour avoir eu l'idée de traiter un pareil sujet et pour le soin qu'il a mis à cette œuvre.

Puis donc que vous m'avez demandé d'écrire aussi quelque chose sur le sublime, je vais, pour satisfaire à votre désir, chercher si mes réflexions m'ont suggéré sur ce sujet des idées dont les magistrats appelés à parler

VAR.— Ligne 1, CE. Κεκιλίου.—l. 2, RC. Ποστούμιε Φλωρεντιανὲ, le ms. de Paris marque d'un point les deux lettres Φλ. comme fautives. — l. 5, C. δυεῖν.

CONJ.— l. 3, PEARCE, τῆς ὕλης ὑποθέσεως, cette conjecture est rejetée par RUHNKEN.— l. 4, TOUP, οὐ πολλὴν ὠφέλειαν. — l. 5, TOUP, περιποιεῖν. —l. 11, TOUP, τουτονὶ τὸν ἄνδρα.

(2) Cæcilius, rhéteur sicilien, originaire de Καλὴ Ἀκτή ou Calacta, florissait sous César et sous Auguste et jouissait d'une assez grande réputation de savoir et de goût. Il était lié d'amitié avec Denys d'Halicarnasse qui en parle honorablement ; il est souvent mentionné par Quintilien et par Plutarque. Ammonius, Photius, Suidas nous font connaître les titres de ses nombreux ouvrages, dont il ne nous est resté que de courts fragments. Suidas assure qu'il était juif, opinion qui est admise par d'habiles critiques. Il est plusieurs fois question de Cæcilius et de ses jugements dans le *Traité du Sublime*, et nous en avons parlé à plusieurs reprises dans nos *Recherches*.

(3) Nous ne savons rien sur Posthumius Terentianus, si ce n'est, comme nous l'apprend l'auteur lui-même, qu'il était romain, qu'il cultivait avec zèle et succès les belles-lettres, et qu'il était encore jeune lorsque le traité lui fut adressé.

χρήσιμον, ἐπισκεψώμεθα. Αὐτὸς δ' ἡμῖν, ἑταῖρε, τὰ ἐπὶ μέρους, ὡς πέφυκε καὶ καθήκει, συνεπικρινεῖς ἀληθέστατα· εὖ γὰρ δὴ ὁ ἀποφηνάμενος, τί θεοῖς ὅμοιον ἔχομεν, εὐεργεσίαν, εἶπε, καὶ ἀλήθειαν.

§ 3. Γράφων δὲ πρὸς σὲ, φίλτατε, τὸν παιδείας ἐπιστήμονα, σχεδὸν ἀπήλλαγμαι καὶ τοῦ διὰ πλειόνων προϋποτίθεσθαι, ὡς ἀκρότης καὶ ἐξοχή τις λόγων ἐστὶ τὰ ὕψη, καὶ ποιητῶν τε οἱ μέγιστοι καὶ συγγραφέων οὐκ ἄλλοθεν ἢ ἐνθένδε ποθὲν ἐπρώτευσαν, καὶ ταῖς ἑαυτῶν περιέβαλον εὐκλείαις τὸν αἰῶνα.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Β

§ 4. Οὐ γὰρ εἰς πειθὼ τοὺς ἀκροωμένους, ἀλλ' εἰς ἔκστασιν ἄγει τὰ ὑπερφυᾶ· πάντη δέ γε [σὺν ἐκπλήξει] τοῦ πιθανοῦ καὶ τοῦ πρὸς χάριν ἀεὶ κρατεῖ τὸ θαυμάσιον· εἴγε τὸ μὲν πιθανὸν ὡς τὰ πολλὰ ἐφ' ἡμῖν, ταῦτα δὲ δυναστείαν καὶ βίαν ἄμαχον προσφέροντα, παντὸς ἐπάνω τοῦ ἀκροωμένου καθίσταται. Καὶ τὴν μὲν ἐμπειρίαν τῆς εὑρέσεως, καὶ τὴν τῶν πραγμάτων τάξιν καὶ οἰκονομίαν, οὐκ ἐξ ἑνὸς, οὐδ' ἐκ δυεῖν, ἐκ δὲ τοῦ ὅλου τῶν λόγων ὕφους μόλις ἐκφαινομένην ὁρῶμεν· ὕψος δέ που καιρίως ἐξενεχθὲν τά τε πράγματα δίκην σκηπτοῦ πάντα διεφόρησεν, καὶ τὴν τοῦ ῥήτορος εὐθὺς ἀθρόαν ἐνεδείξατο δύναμιν. Ταῦτα γάρ, οἶμαι, καὶ τὰ παραπλήσια, Τερεντιανὲ ἥδιστε, κἂν αὐτὸς ἐκ πείρας ὑφηγήσαιο.

II. Ἡμῖν δ' ἐκεῖνο διαπορητέον ἐν ἀρχῇ εἰ ἔστιν ὕψους τις ἢ βάθους τέχνη, ἐπεί τινες ὅλως οἴονται διηπατῆσθαι τοὺς τὰ τοιαῦτα ἄγοντας εἰς τεχνικὰ παραγγέλματα. Γεννᾶται γάρ, φασὶ, τὰ μεγαλοφυῆ καὶ οὐ διδακτὰ παραγίνεται, καὶ μία τέχνη πρὸς αὐτὰ τὸ πεφυκέναι· χείρω τε τὰ φυσικὰ ἔργα, ὡς οἴονται, καὶ τῷ παντὶ δειλότερα καθίσταται ταῖς τεχνολογίαις κατασκελετευόμενα.

§ 2. Ἐγὼ δ' ἐλεγχθήσεσθαι τοῦθ' ἑτέρως ἔχον φημί, εἰ ἐπισκέψαιτό τις ὅτι ἡ φύσις, ὥςπερ τὰ πολλὰ ἐν τοῖς παθητικοῖς καὶ διηρμένοις αὐτόνο-

VAR. — l. 3 A. ἔχοιμεν. C. εἶπας. Pm εἰπὼν. — l. 4 ERM. φίλτατον παιδείας. — l. 14 C. δυεῖν. RM. δυσῖν.

CONJ. — l. 2, RUHNKEN, συνεπικρινεῖς φιλοφρονέστατα καὶ ἀληθ. — l. 3, MORUS, ἔχοιμεν. — l. 4 LE FÈVRE, φίλτατε, παιδ. ἐπ. ou mieux πρὸς σὲ φίλτατόν τε καὶ παιδ. ἐπ. — l. 7, LANGBAINE et RUHNKEN, ὑπερέβαλον. TOUP, περιέλαβον. — l. 10, WEISKE transposerait σὺν

(4) On entendait, au second siècle, par ἄνδρες πολιτικοί des hommes appelés à s'occuper des affaires publiques et qui avaient quelque culture, quelque instruction. (Voy. Plutarque, Qu'il faut philosopher avec les grands, c. 1. Précept. sur la polit. c. 6, 7, 8). Le λόγος πολιτικός était quelquefois opposé aux déclamations des sophistes. (V. la

en public puissent retirer quelque fruit ([4]). Je compte, mon ami, que vous les examinerez en détail avec moi, en apportant, comme il convient, à cette appréciation votre franchise accoutumée; car, suivant la belle pensée d'un philosophe ([5]), c'est par la bienfaisance et l'amour de la vérité que nous ressemblons aux dieux.

Et puisqu'en m'adressant à vous, j'écris à un homme dont l'instruction n'est pas en défaut, je me vois dispensé d'établir par de longs préliminaires que le sublime est la qualité la plus élevée du style, et que les plus grands des poëtes et des écrivains ne doivent à aucune autre cause leur supériorité et une renommée à l'épreuve du temps.

CHAPITRE II.

Le sublime ne tend pas à persuader, il transporte; ses effets merveilleux dépassent de beaucoup tout ce que peut produire l'art de plaire et de persuader. En effet, la persuasion dépend le plus souvent de nous-mêmes, tandis que le sublime, en exerçant sur les esprits un ascendant et une force irrésistibles, triomphe toujours des auditeurs. Le talent de l'invention, l'art de disposer les diverses parties d'un sujet, ne peut se reconnaître par un ou deux passages; on ne l'aperçoit guère qu'en considérant l'ensemble d'une composition; mais le sublime, brillant tout à coup comme un éclair, disperse tout ce qu'il rencontre, et révèle aussitôt le génie de l'orateur ([1]). Mais, mon cher Terentianus, à quoi bon ces observations et d'autres semblables? elles vous sont si familières, que vous pourriez sans doute les donner vous-même.

Il faut examiner avant tout s'il existe un art du sublime ou du grand; car quelques personnes prétendent que c'est une erreur que de donner là-dessus des préceptes. Les grandes pensées, dit-on, naissent en nous, et ne sont pas le fruit de l'enseignement; cet art, si c'en est un, est un don de la nature, et les œuvres qu'il produit n'ont qu'à perdre à être soumises à des règles qui les gâtent ou les affaiblissent.

Pour moi, j'affirme que l'on sera convaincu du contraire, si l'on considère, d'un côté, que si la nature est habituellement libre dans les

ἐκπλήξει entre τὸ et θαυμάσιον, et retrancherait καὶ τοῦ πρὸς χάριν. Les mots σὺν ἐκπλήξει s'appliquent à la fin de la phrase précédente, comme glose marginale destinée à expliquer εἰς ἔκστασιν. — l. 12, LE FÈVRE, πάντως. — l. 17, LE FÈVRE, ἀνεδείξατο... Ταῦτα δὲ. —l. 19, P.-L. COURRIER, πάθους pour βάθους. V. S. XVI, § 2.—l. 26, LE FÈVRE, ὅτι, ὥςπερ ἡ φύσις τὰ πολλά.

note de T. Le Fèvre.)

([5]) Élien (V. Hist. XII, 59) et Stobée (Serm. XX) attribuent cette sentence à Pythagore. Plutarque (de la Flatterie, c. I) dit de même de la vérité : Εἰ δὲ θεῖον ἡ ἀλήθεια καὶ πάντων μὲν ἀγαθῶν θεοῖς, πάντων δὲ ἀνθρώποις ἀρχὴ κατὰ Πλάτωνα.

([1]) Comp. Quint. I. O. VIII, 3, §§ 4-6.

μον, οὕτως οὐκ εἰκαῖόν τι κἀκ παντὸς ἀμέθοδον εἶναι φιλεῖ· καὶ ὅτι αὕτη μὲν πρῶτόν τι καὶ ἀρχέτυπον γενέσεως στοιχεῖον ἐπὶ πάντων ὑφέστηκεν, τὰς δὲ ποσότητας καὶ τὸν ἐφ' ἑκάστου καιρὸν, ἔτι δὲ τὴν ἀπλανεστάτην ἄσκησίν τε καὶ χρῆσιν, ἱκανὴ παρορίσαι καὶ συνενεγκεῖν ἡ μέθοδος· καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν, δίχα ἐπιστήμης ἀστήρικτα καὶ ἀνερμάτιστα 5 ἐαθέντα, οὕτω τὰ μεγάλα, ἐπὶ μόνῃ τῇ φορᾷ καὶ ἀμαθεῖ τόλμῃ λειπόμενα. Δεῖ γὰρ αὐτοῖς, ὡς κέντρου πολλάκις, οὕτω δὴ καὶ χαλινοῦ.

§ 3. Ὅπερ [γὰρ] ὁ Δημοσθένης ἐπὶ τοῦ κοινοῦ τῶν ἀνθρώπων ἀποφαίνεται βίου, μέγιστον μὲν εἶναι τῶν ἀγαθῶν τὸ εὐτυχεῖν, δεύτερον δὲ καὶ οὐκ ἔλαττον, τὸ εὖ βουλεύεσθαι, ὅπερ οἷς μὴ παρῇ, συναναιρεῖ πάντως 10 καὶ θάτερον, τοῦτ' ἂν καὶ ἐπὶ τῶν λόγων εἴποιμεν, ὡς ἡ μὲν φύσις τὴν τῆς εὐτυχίας τάξιν ἐπέχει, ἡ τέχνη δὲ τὴν τῆς εὐβουλίας. Τὸ δὲ κυριώτατόν τε, καὶ αὐτὸ τὸ εἶναί τινα τῶν ἐν λόγοις ἐπὶ μόνῃ τῇ φύσει, οὐκ ἄλλοθεν ἡμᾶς ἢ παρὰ τῆς τέχνης ἐκμαθεῖν δεῖ. Εἰ ταῦθ', ὡς ἔφην, ἐπιλογίσαιτο καθ' ἑαυτὸν ὁ τοῖς χρηστομαθοῦσιν ἐπιτιμῶν, οὐκ ἂν ἔτι, μοὶ δοκεῖ, περιττὴν καὶ ἄχρηστον τὴν ἐπὶ τῶν προκειμένων ἡγήσαιτο θεωρίαν. 15

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Γ'

III. **** «καὶ καμίνου σχῶσι μάκιστον σέλας.
Εἰ γάρ τιν' ἔστιοῦχον ὄψομαι μόνον,
Μίαν παρείρας πλεκτάνην χειμάῤῥοον,
Στέγην πυρώσω, καὶ κατανθρακώσομαι·
Νῦν δ' οὐ κέκραγά πω τὸ γενναῖον μέλος.» 20

Οὐ τραγικά ἐστι ταῦτα, ἀλλὰ παρατράγωδα, αἱ πλεκτάναι, καὶ τὸ πρὸς οὐρανὸν ἐξεμεῖν, καὶ τὸ τὸν Βορέαν αὐλητὴν ποιεῖν, καὶ τὰ ἄλλα

VAR. — l. 4, P*m*V1 πορίσαι.. — l. 6, CR. ἐαθέντα τὰ μεγ. M. ajoute οὕτω. — l. 7, P. οὕτω δὲ καὶ.— l. 9 V1 τῷ ἐντυχεῖν. — l. 10 V1 τὸ εὖ διαθέσθαι. Ces deux leçons du ms. V1 sont des conjectures de copiste, car les mots qu'elles remplacent sont en blanc dans le ms. de Paris nº 983, qui s'accorde généralement avec le V1. — l. 11-15. Ces deux ms. sont les seuls qui donnent la fin de cette section depuis le mot φύσις, elle manque aussi dans les deux éd. princ. — l. 14 V1 δοκῶ. — l. 15 V1 κομίσαιτο. — l. 20 M. κεκράγ' εἴπω. — l. 21-22 R. καὶ πρὸς οὐρ.

CONJ. — l. 4, LE FÈVRE, προςορίσαι. παρά et πρός se confondent souvent dans les mss. V. Bast. Palæogr. p. 837. — l. 4, MORUS retranche τὰ μεγάλα, et λειπόμενα comme

(2) Cette image est empruntée à Platon· ὥςπερ τὰ ἀνερμάτιστα πλοῖα (144, A.) On lit aussi dans Plutarque (501 D,) ἀκυβέρνητος καὶ ἀνερμάτιστος.

(3) Plut. Vie de Lycurg. c. 21, dit aussi: τὰ μέλη κέντρον εἶχε ἐγερτικὸν θυμοῦ.

(4) Démosthène Har. contre Aristocrate, p. 658 R.) s'exprime ainsi: δυοῖν ἀγαθοῖν ὄντοιν πᾶσιν ἀνθρώποις, τοῦ μὲν ἡγουμένου καὶ μεγίστου πάντων τοῦ εὐτυχεῖν, τοῦ δὲ ἐλάττονος μὲν τούτου τῶν δ' ἄλλων μεγίστου, τοῦ καλῶς βουλεύεσθαι, οὐχ ἅμα ἡ κτῆσις παραγίγνεται τοῖς ἀνθρώποις. A propos de ce passage, Schæfer (App. cr. ad Dem. IV, p.

sentiments et les transports, elle n'est pourtant pas tout à fait sans guide et sans frein (²); de l'autre, qu'elle est, il est vrai, en toutes choses, le principe et le modèle de la création, mais que c'est l'art qui détermine le degré, le choix; c'est à lui que nous devons l'exercice et l'usage, moyens les plus sûrs d'échapper aux fautes. Enfin, les génies transcendants, livrés à eux-mêmes, sans l'appui ou le lest de la théorie, risquent bien plus de s'égarer en cédant à leur élan ou à une hardiesse présomptueuse. Le naturel a aussi souvent besoin du frein que de l'aiguillon (³).

Ce que Démosthène dit de la vie, que le plus grand avantage est d'être favorisé par la fortune, et le second, non moins précieux, d'agir avec prudence; car, à défaut de celui-ci, on perd souvent l'autre (⁴); je crois qu'on peut le dire du style, où le génie joue le rôle de la fortune et l'art celui de la prudence. Mais la raison la plus forte en faveur de mon opinion, c'est que l'art seul nous apprend que certaines qualités du style ne sont dues qu'à la nature. Ces considérations, pesées avec soin, me semblent devoir prouver à ceux qui blâment l'étude des conditions du sublime, que nos recherches sur ce sujet ne sont pas inutiles ni superflues.

(*Lacune de 4 pages du manuscrit de Paris, soit* 80 *lign. de cette édit.*)

CHAPITRE III.

.... « Lors même qu'ils auraient éteint le feu ardent qui jaillit de la fournaise,
« pour peu que j'aperçoive une seule étincelle au foyer,
« j'aurai bientôt produit des tourbillons de flammes;
« j'embraserai la toiture et je la réduirai en cendres.
« Je n'ai pas encore fait entendre mes sifflements accoutumés (¹). »

Des expressions telles que des *tourbillons, vomir vers le ciel, Borée musicien* (²), et d'autres pareilles, n'ont rien de tragique et ne conviennent

explication de ἐαθέντα. Toup voulait compléter ainsi la phrase καὶ ὡς ἐπικ. τὰ πλοῖα... οὕτω καὶ ἐπικ. τὰ μεγ. Je crois qu'il faut la disposer comme suit : καὶ ὡς ἐπικ. αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν ἐαθέντα τὰ μεγάλα, δίχα ἐπιστήμης ἀστ. καὶ ἀνερμ. ἐπὶ μόνῃ τῇ φορᾷ καὶ ἀμαθεῖ τόλμῃ λειπόμενα. — l. 8. Je supprimerais γὰρ après Ὅπερ. — l. 13, Toup, οὐκ ἄλλοθέν ποθεν. — l. 13-14, Weiske, καθ' ἕκαστον ou ἕκαστα; il faut καθ' ἑαυτὸν suivant Vi. — l. 15, Boivin, ἡγήσαιτο. Toup, προςκειμένων. — l. 16, Toup, καὶ μὴ καμίνου, Ruhnken, εἰ καὶ καμ. — l. 17, Toup, εἰ γὰρ τὸν ἑστιοῦχον ὄψομαι μόνον, Musgrave, εἰ γὰρ τὸν ἑστιοῦχον ὄψομαι ψόλον. — l. 18, Ruhnken, βίᾳ παρείρας. — l. 20, Le Fèvre, κεκράγει. — l. 21. Je lis ἐστι au lieu de ἔτι.

93) ajoute : Demosthenem Longinus ita citavit ut simul, philosophus oratorem, corrigeret.

(¹) Ces vers sont tirés d'une tragédie d'Eschyle, intitulée Orithye; ils sont dans la bouche de Borée. V. Ovid. (Metam, VI, 677 s.) qui avait sous les yeux la tragédie d'Eschyle. V. aussi Ahrens, Æschyli fragmenta, p. 250 et suiv. Bibl. des Classiq. grecs de F. Didot. Comp. les Fragm. litt. de Longin, nos 16 et 17. J'ai suivi dans la traduction les conjectures de Ruhnken et de Musgrave.

(²) On voit que la citation n'est pas complète.

ἑξῆς · τεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, καὶ τεθορύβηται τοῖς φαντασίαις μᾶλλον ἢ δεδείνωται, κἂν ἕκαστον αὐτῶν πρὸς αὐγὰς ἀνασκοπῇς, ἐκ τοῦ φοβεροῦ κατ' ὀλίγου ὑπονοστεῖ πρὸς τὸ εὐκαταφρόνητον. Ὅπου δ' ἐν τραγῳδίᾳ, πράγματι ὀγκηρῷ φύσει καὶ ἐπιδεχομένῳ στόμφον, ὅμως τὸ παρὰ μέλος οἰδεῖν ἀσύγγνωστον, σχολῇ γ' ἂν, οἶμαι, λόγοις ἀληθινοῖς ἁρμόσειεν. 5

§ 2. Ταύτῃ καὶ τὰ τοῦ Λεοντίνου Γοργίου γελᾶται γράφοντος, « Ξέρξης ὁ τῶν Περσῶν Ζεύς,» καὶ «Γύπες ἔμψυχοι τάφοι,» καί τινα τῶν Καλλισθένους ὄντα οὐχ ὑψηλὰ, ἀλλὰ μετέωρα · καὶ ἔτι μᾶλλον τὰ Κλειτάρχου · φλοιώδης γὰρ ὁ ἀνὴρ, καὶ φυσῶν, κατὰ τὸν Σοφοκλέα

σμικροῖς μὲν αὐλίσκοισι, φορβειᾶς δ' ἄτερ · 10

Τά γε μὴν Ἀμφικράτους τοιαῦτα, καὶ Ἡγησίου, καὶ Μάτριδος · πολλαχοῦ γὰρ ἐνθουσιᾷν ἑαυτοῖς δοκοῦντες, οὐ βακχεύουσιν, ἀλλὰ παίζουσιν.

§ 3. Ὅλως δ' ἔοικεν εἶναι τὸ οἰδεῖν ἐν τοῖς μάλιστα δυςφυλακτότατον. Φύσει γὰρ ἅπαντες οἱ μεγέθους ἐφιέμενοι, φεύγοντες ἀσθενείας καὶ ξηρότητος κατάγνωσιν, οὐκ οἶδ' ὅπως ἐπὶ τοῦθ' ὑποφέρονται, πειθόμενοι τῷ, « Μεγάλων ἀπολισθαίνειν ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα. » § 4. Κακοὶ δὲ ὄγκοι, καὶ σωμάτων καὶ λόγων, [οἱ χαῦνοι καὶ ἀναλήθεις,] καὶ μήποτε περιϊστάντες ἡμᾶς εἰς τοὐναντίον · οὐδὲν γάρ, φασὶ, ξηρότερον ὑδρωπικοῦ. 15

Ἀλλὰ τὸ μὲν οἰδοῦν ὑπεραίρειν βούλεται τὰ ὕψη, τὸ δὲ μειρακιῶδες ἄντικρυς ὑπεναντίον τοῖς μεγέθεσι · ταπεινὸν γὰρ ἐξ ὅλου καὶ μικρόψυχον, καὶ τῷ ὄντι κακὸν ἀγεννέστατον. Τί ποτ' οὖν τὸ μειρακιῶδές ἐστιν; Ἢ δῆλον, ὡς σχολαστικὴ νόησις, ὑπὸ περιεργίας λήγουσα εἰς ψυχρότητα. Ὀλισθαίνουσι δ' εἰς τοῦτο τὸ γένος ὀρεγόμενοι μὲν τοῦ περιττοῦ καὶ πεποιημένου, καὶ μάλιστα τοῦ ἡδέος, ἐποκέλλοντες δ' εἰς ῥωπικὸν καὶ κακόζηλον. 20

VAR. — l. 7 V2. καί τινα τῶν Περσῶν K. — l. 16 M. supprime ὅμως. — l. 17 P. μήποτε... ἱσταντες. M. δήποτε. — l. 20 PR. ἑξόλου. — l. 22 PV1 2 3 περιεργασίας, mais le manuscrit P. porte la correction περιεργίας au-dessus de la ligne. — l. 24 CR. εἰς τὸ ῥοπικὸν. M. εἰς τροπικὸν.

CONJ.— l. 7, Toup, τῶν Περσικῶν Καλλ. — l. 10, Toup, οὐ σμικροῖς. — l. 16, Toup, μεγάλων ἀπολισθαίνειν ἁμάρτημ' εὐγένες. — l. 17, Le Fèvre et Ruhnken, ἀναλθεῖς. Les mots

(3) Plutarq. (Préc. polit. c. 15, p. 811, E) dit à peu près de même : εἰς χλευασμὸν ὑπονοστεῖ καὶ γέλωτα. Sur le caractère de la tragédie, v. Plut. Sympos. VII, 8, § 3.

(4) Hermogène (περὶ ἰδεῶν I, c. VI. Walz, Rh. gr. t. III, p. 226) semble faire allusion à cette critique de notre auteur : παρὰ δὲ τοῖς ὑποξύλοις τουτοισὶ σοφισταῖς πάμπολλα εὕροις ἄν · τάφους τε γὰρ ἐμψύχους τοὺς γύπας λέγουσιν, ὥνπερ εἰσὶ μάλιστα ἄξιοι, καὶ ἄλλα τοιαῦτα ψυχρεύονται πάμπολλα. Cette image n'est pas si blâmable en poésie, elle n'a pas été dédaignée par Lucrèce (V. 291):

Viva videns vivo sepeliri viscera busto.

Lucien, Dial. D. VI, appelle un vieillard, ἔμψυχος τάφος.

(5) Sur cette expression, v. Ahrens, Sophocl. fragm. p. 378. Orelli, Lexicon Cicer.

qu'à une parodie ridicule ; car elles troublent, pour ainsi dire, le style, et bien loin de lui donner de la vigueur, elles l'embarrassent par ces vaines images, qui, considérées au grand jour, vous font passer peu à peu de la terreur au mépris (3). Et si, dans la tragédie, sorte de poëme naturellement pompeux et qui admet une certaine emphase, on ne saurait cependant supporter l'enflure, comment pourrait-elle convenir à un genre d'écrit qui rejette toute fiction?

C'est pour cela que Gorgias le Léontin s'est rendu ridicule en appelant Xerxès, le Jupiter des Perses, en donnant aux vautours l'épithète de sépulcres vivants (4). Quelques expressions de Callisthène, au lieu d'être sublimes, se perdent dans les nues. Cela est encore plus vrai de Clitarque, homme frivole, qui, pour me servir d'une image employée par Sophocle, «souffle de toute la force de ses poumons dans une petite flûte» (5). On en peut dire autant d'Amphicrate, d'Hégésias et de Matris (6); car souvent, au milieu de leur enthousiasme imaginaire, ils se croient inspirés et tombent dans le puéril.

En général, l'enflure est un des défauts dont il est le plus difficile de se préserver ; car tous ceux qui aspirent à un style élevé, voulant échapper au reproche de faiblesse et de sécheresse, se laissent, je ne sais comment, tomber dans ce défaut, et semblent se dire : « Il est du moins glorieux d'échouer dans une noble tentative » (7). L'enflure n'est pas moins fâcheuse pour le style que pour le corps ; elle [cache (8) le vide et le manque de vérité, et] nous trompe [ainsi] par une apparence contraire ; car, selon le proverbe, il n'est rien de plus sec qu'un hydropique.

Si l'enflure veut dépasser le sublime, la puérilité, d'autre part, est l'opposé de la grandeur ; elle annonce un esprit tout à fait étroit et frivole, et c'est vraiment un triste défaut. En quoi consiste donc la puérilité? C'est sans doute une pensée niaise ou futile, qui, par l'affectation, dégénère en platitude. On donne sur cet écueil, lorsqu'en courant après des expressions nobles, choisies et surtout élégantes, on rencontre le clinquant et la recherche (9).

εἰ χαῦνοι καὶ ἀναλήθεις me semblent le développement de κακοί ; la place qu'ils occupent et l'emploi de l'article montrent qu'ils ne viennent pas de l'auteur. — l. 19, Le Fèvre, ἄντικρύς ἐστιν ἐναντίον. —l. 24, Is. Voss, ῥωπικόν.

s. v. ψυσᾷ. Plut. Mor. 56 E.

(6) V. sur ces divers historiens les *Recherches* (p. 103 et s.). Matris est le seul qui ne soit pas mentionné par Plutarque, mais il est cité par Athénée, l. II et X, et par Diodore de Sicile, I, 24.

(7) Plutarque (Comp. de Nicias et de Crassus) fait allusion à ce proverbe : Ἥμαρτεν, ὡρέχθη δὲ μεγάλων. Ovide (Met. II, 238) en parlant de Phaéthon :

Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.

Sénèque (Nat. Quæst. VI, 2) Si cadendum est mihi, cœlo cecidisse velim.

(8) Les phrases ou parties de phrases mises ainsi entre [ ] répondent à des interpolations reconnues ou présumées.

(9) V. sur l'emploi du mot κακόζηλον les

§ 5. Τούτῳ παράκειται τρίτον τι κακίας εἶδος ἐν τοῖ παθητικοῖς, ὅπερ ὁ Θεόδωρος παρένθυρσον ἐκάλει. Ἔστι δὲ πάθος ἄκαιρον καὶ κενόν, ἔνθα μὴ δεῖ πάθους· ἢ ἄμετρον ἔνθα μετρίου δεῖ. Πολλὰ γάρ, ὥςπερ ἐκ μέθης, τινὲς εἰς τὰ μηκέτι τοῦ πράγματος, ἴδια ἑαυτῶν καὶ σχολικὰ παραφέρονται πάθη· εἶτα πρὸς οὐδὲν πεπονθότας ἀκροατὰς ἀσχημονοῦσιν, εἰκότως, ἐξεστηκότες πρὸς οὐκ ἐξεστηκότας. Πλὴν περὶ μὲν τῶν παθητικῶν ἄλλος ἡμῖν ἀπόκειται τόπος.

IV. Θατέρου δὲ ὧν εἴπομεν, λέγω δὲ τοῦ ψυχροῦ, πλήρης ὁ Τίμαιος, ἀνὴρ τὰ μὲν ἄλλα ἱκανὸς, καὶ πρὸς λόγων ἐνίοτε μέγεθος οὐκ ἄφορος, πολυΐστωρ, ἐπινοητικός, πλὴν ἀλλοτρίων μὲν ἐλεγκτικώτατος ἁμαρτημάτων, ἀνεπαίσθητος δὲ ἰδίων, ὑπὸ δ' ἔρωτος τοῦ ξένας νοήσεις ἀεὶ κινεῖν πολλάκις ἐκπίπτων εἰς τὸ παιδαριωδέστατον.

§ 2. Παραθήσομαι δὲ τἀνδρὸς ἓν ἢ δύο, ἐπειδὴ τὰ πλείω προὔλαβεν ὁ Καικίλιος. Ἐπαινῶν Ἀλέξανδρον τὸν μέγαν, « Ὃς τὴν Ἀσίαν ὅλην, » φησὶν, « ἐν ἐλάττοσι παρέλαβεν ἔτεσιν, ἢ ὅσοις τὸν ὑπὲρ τοῦ πρὸς Πέρσας πολέμου παν̓ηγυρικὸν λόγον Ἰσοκράτης ἔγραψεν.» Θαυμαστή γε τοῦ Μακεδόνος ἡ πρὸς τὸν σοφιστὴν σύγκρισις· δῆλον γάρ, ὦ Τίμαιε, ὡς οἱ Λακεδαιμόνιοι διὰ τοῦτο πολὺ τοῦ Ἰσοκράτους κατ' ἀνδρίαν ἐλείποντο, ἐπειδὴ οἱ μὲν τριάκοντα ἔτεσι Μεσσήνην παρέλαβον, ὁ δὲ τὸν παν̓ηγυρικὸν ἐν μόνοις δέκα συνετάξατο.

§ 3. Τοῖς δ' Ἀθηναίοις ἁλοῦσι περὶ Σικελίαν τίνα τρόπον ἐπιφωνεῖ; Ὅτι « εἰς τὸν Ἑρμῆν ἀσεβήσαντες καὶ περικόψαντες αὐτοῦ τὰ ἀγάλματα, διὰ τοῦτ' ἔδωκαν δίκην· οὐχ ἥκιστα δὲ δι' ἕνα ἄνδρα, ὃς ἀπὸ τοῦ παρανομηθέντος διὰ πατέρων ἦν, Ἑρμοκράτην τὸν Ἑρμωνος.» Ὥςτε θαυμάζειν με, Τερεντιανὲ ἥδιστε, πῶς οὐ καὶ εἰς Διονύσιον γράφει τὸν τύραννον· « ἐπεὶ γὰρ εἰς τὸν Δία καὶ τὸν Ἡρακλέα δυςσεβὴς ἐγένετο, διὰ τοῦτ' αὐτὸν Δίων καὶ Ἡρακλείδης τῆς τυραννίδος ἀφείλοντο.»

VAR. — l. 9 P. μέγεθος. οὐκ ἀφ. — l. 14 V2 τῆς Ἀσίας ὅλην. — l. 15 CR. omettent ἔτεσιν ajouté par M. — l. 18 C. κατ' ἀνδρίαν. — l. 24 PL V2 3 R. πατέρων ἀν Ἑρμ. — l. 27 M. τὴν τυραννίδα.

Recherches (p. 87); ῥωπικὸν et κακόζηλον se lisent plus d'une fois dans Plutarque.

(10) Il est question ici de Théodore de Gadara, précepteur de l'empereur Tibère, souvent cité par Quintilien au nombre des plus habiles rhéteurs grecs du 1er siècle.

(11) Ceci rappelle la remarque de Cicéron : Si is, non præparatis auribus, inflammare cœpit, furere apud sanos, et quasi inter sobrios bacchari vinolentus videtur. Orat. c. 27.

(12) V. Sect. XLIV, § 12.

Un troisième défaut, voisin de celui-ci, se trouve dans le langage passionné; c'est celui que Théodore ([10]) appelait παρένθυρσος, c'est-à-dire faux enthousiasme. Il consiste à s'animer mal à propos, sans motif, lorsque rien n'appelle de semblables transports, ou d'une manière outrée, lorsqu'il faudrait y mettre de la mesure. Ainsi plusieurs se laissent emporter par leurs propres sentiments, comme à une sorte d'ivresse, à des expressions déclamatoires qui ne conviennent point au sujet, et leurs grands mouvements paraissent avec raison ridicules à des auditeurs calmes, qui ne les partagent pas ([11]). Au reste, nous parlerons ailleurs du langage passionné ([12]).

On trouve de fréquents exemples du second défaut dont nous avons parlé, c'est-à-dire de la puérilité, dans l'histoire de Timée ([13]), écrivain habile du reste, savant, ingénieux, et dont le style est parfois assez élevé. Quoiqu'il soit très-sévère pour les fautes des autres, il ne s'aperçoit pas des siennes, et le désir qu'il a de mettre en avant des pensées neuves le fait souvent tomber dans les plus grandes puérilités.

Je n'en citerai qu'un ou deux exemples, car Cæcilius en a déjà signalé plusieurs. Voulant louer Alexandre le Grand, il dit qu'il a conquis l'Asie entière en moins d'années qu'Isocrate n'en a mis à composer son Panégyrique, où il excite les Grecs à faire la guerre aux Perses. Le beau parallèle que celui du héros macédonien avec le sophiste d'Athènes! Sans doute, Timée, les Lacédémoniens le cédaient beaucoup en valeur à Isocrate, puisqu'il leur a fallu trente années pour soumettre Messène, tandis que le Panégyrique n'a coûté à son auteur que dix ans de travail ([14]).

Quant aux Athéniens faits prisonniers en Sicile, quels reproches leur adresse-t-il? « Ce fut, dit-il, pour les punir de leur impiété envers Hermès « dont ils avaient mutilé les statues; et pour comble, cette peine leur fut « infligée par un homme qui tirait son origine du dieu offensé, Hermo- « crate, fils d'Hermon. » Aussi m'étonné-je, mon cher Terentianus, qu'à propos du tyran Denys, il ne remarque pas qu'il fut renversé du trône par Héraclide et Dion, à cause de son impiété envers Hercule et Jupiter ([15]).

CONJ. — l. 3, LE FÈVRE, lit μέτρου à cause de πάθους. — l. 6, WEISKE, ὡς ἐξεστηκότες. — l. 9, PEARCE, μέγεθος, οὐκ ἄφορος. — l. 16, LE FÈVRE, ἡγέμονος au lieu de Μακεδόνος à cause de σοφιστήν. — l. 23, LE FÈVRE, οὐχ ἥκιστα δὲ δι' ἕνα ἄνδρα.

([13]) V. sur Timée les *Recherches*, pages 103-105.

([14]) V. sur cette remarque de notre auteur, l'article de Bayle sur Timée, où elle est combattue par des exemples qui sont bien loin d'être concluants. — Plutarq. (Sur la Gloire des Ath. c. 8) raille aussi Isocrate à cause du temps qu'il a mis à composer son Panégyrique.

([15]) V. Plutarque, Vie de Nicias, c. I, § 4.

§ 4. Τί δεῖ περὶ Τιμαίου λέγειν, ὅπου γε καὶ οἱ ἥρωες ἐκεῖνοι, Ξενοφῶντα λέγω καὶ Πλάτωνα, καίτοι γ' ἐκ τῆς Σωκράτους ὄντες παλαίστρας, ὅμως διὰ τὰ οὕτως μικροχαρῆ ἑαυτῶν ποτὲ ἐπιλανθάνονται; Ὁ μέν γε ἐν τῇ Λακεδαιμονίων γράφει πολιτείᾳ· « Ἐκείνων γοῦν ἧττον μὲν ἂν φωνὴν ἀκούσαις ἢ τῶν λιθίνων, ἧττον δ' ἂν ὄμματα στρέψαις ἢ τῶν χαλκῶν, αἰδημονεστέρους δ' ἂν αὐτοὺς ἡγήσαιο καὶ αὐτῶν τῶν ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς παρθένων. » Ἀμφικράτει, καὶ οὐ Ξενοφῶντι, ἔπρεπε τὰς ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἡμῶν κόρας λέγειν παρθένους αἰδήμονας. Οἷον δὲ, Ἡράκλεις, τὸ τὰς ἁπάντων ἑξῆς κόρας αἰσχυντηλὰς εἶναι πεπεῖσθαι, ὅπου φασὶν οὐδενὶ οὕτως ἐνσημαίνεσθαι τήν τινων ἀναίδειαν, ὡς ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς; § 5. Ἰταμὸν, « Οἰνοβαρὲς, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, » φησίν. Ὁ μέν τοι Τίμαιος, ὡς φωρίου τινὸς ἐφαπτόμενος, οὐδὲ τοῦτο Ξενοφῶντι τὸ ψυχρὸν κατέλιπεν. Φησὶ γοῦν ἐπὶ τοῦ Ἀγαθοκλέους καὶ τὸ, « Τὴν ἀνεψιὰν ἑτέρῳ δεδομένην ἐκ τῶν ἀνακαλυπτηρίων ἁρπάσαντα ἀπελθεῖν· Ὃ τίς ἂν ἐποίησεν, ἐν ὀφθαλμοῖς κόρας, μὴ πόρνας ἔχων; »

§ 6. Τί δὲ, ὁ τἆλλα θεῖος Πλάτων; Τὰς δέλτους θέλων εἰπεῖν, « Γράψαντες, » φησὶν, « ἐν τοῖς ἱεροῖς θήσουσι κυπαριττίνας. » Καὶ πάλιν· « Περὶ δὲ τειχῶν, ὦ Μέγιλλε, ἐγὼ ξυμφεροίμην ἂν τῇ Σπάρτῃ, καθεύδειν ἐᾷν ἐν τῇ γῇ κατακείμενα τὰ τείχη, καὶ μὴ ἐπανίστασθαι. § 7. Καὶ τὸ Ἡροδότειον οὐ πόῤῥω, τὸ φάναι τὰς καλὰς γυναῖκας « ἀλγηδόνας ὀφθαλμῶν. » Καίτοι γ' ἔχει τινὰ παραμυθίαν, οἱ γὰρ παρ' αὐτῷ ταυτὶ λέγοντες εἰσὶν οἱ βάρβαροι, καὶ ἐν μέθῃ· ἀλλ' οὐδ' ἐκ τοιούτων προςώπων διὰ μικροψυχίαν καλὸν ἀσχημονεῖν πρὸς τὸν αἰῶνα.

VAR. — l. 1 M. καίτοι τί δεῖ. — l. 5 M. μεταστρέψαις. V2 3 *m* L χαλινῶν. — l. 6 E. τῶν ἐν τοῖς ὀφθ. ἡμῶν παρθ. E*m*, ἐν τοῖς θαλάμοις conformément au texte ordinaire de Xénophon, de Rep. Lac. C. 3, § 5. Ἐκείνων γοῦν ἧττον μὲν ἂν φωνὴν ἀκούσαις ἢ τῶν λιθίνων, ἧττον δ' ἂν ὄμματα μεταστρέψαις ἢ τῶν χαλκῶν, αἰδημονεστέρους δ' ἂν αὐτοὺς ἡγήσαιο καὶ αὐτῶν τῶν ἐν τοῖς θαλάμοις παρθένων. — l. 10 M. διόπερ Ὅμηρος τὸν ἰταμὸν. — l. 18 CR. τὸ καθεύδειν. — l. 20 A. πόῤῥω, φάναι.

(16) C. 3, § 5.

(17) Le mot grec κόρη désigne à la fois une jeune fille et la prunelle, la pupille de l'œil. — Plutarque (De la fausse honte, c. 1) fait allusion à ce jeu de mots. V. les *Recherches*, p. 105.

(18) Iliad. I, 225.

(19) Plutarq. (Vie de Péricl. c. 8. Consol. à Apollonius, etc.,) dit aussi : ὁ δὲ θεῖος Πλάτων.

(20) Lois V, 741 C. — VI, 778 D. Il s'agit des murailles d'Athènes et de celles du Pirée, abattues par Lysandre.

Mais pourquoi parler de Timée, quand de grands génies, tels que Xénophon et Platon, formés à l'école de Socrate, s'oublient quelquefois eux-mêmes jusqu'à courir après de si frivoles agréments? Le premier s'exprime ainsi dans sa République des Lacédémoniens (16) : « Leur voix ne se fait pas « plus entendre que s'ils étaient de pierre; leurs yeux sont immobiles « comme ceux des statues d'airain; leur modestie semble l'emporter sur « celle de nos pupilles. » Il était digne d'un Amphicrate et non pas d'un Xénophon, d'appeler vierges modestes les pupilles de nos yeux (17). Comment s'imaginer que tout le monde a les pupilles modestes, puisqu'on dit que nulle part l'impudence ne se laisse mieux voir que dans le regard? Le poëte ne dit-il pas en parlant d'un impudent : « Ivrogne, qui as le regard d'un chien» (18)? Eh bien! Timée n'a pas voulu laisser à Xénophon cette expression de si mauvais goût; il s'en est emparé comme d'une chose de bonne prise. Il raconte qu'Agathocle, après avoir donné sa cousine en mariage, s'enfuit en l'enlevant le troisième jour après les noces, et il ajoute : « Pour agir ainsi, ne faut-il pas avoir dans les yeux des courtisanes et non « des pupilles?»

Et le divin Platon (19) ne va-t-il pas jusqu'à dire, à propos de tablettes : « On déposera dans les temples ces souvenirs de cyprès »? Et ailleurs : « A l'égard des murailles de la ville, Mégille, je serais assez de « l'avis de Sparte, de les laisser dormir couchées en terre, et de ne point « les relever (20).

Hérodote n'est pas non plus à l'abri de toute critique, lorsqu'il dit en parlant des belles femmes, qu'elles sont le tourment des yeux (21). Ce qui pourrait l'excuser, c'est qu'il met cette expression dans la bouche des barbares, et même de barbares plongés dans l'ivresse; mais une telle excuse ne justifie pas la recherche de puérilités semblables, qui nous expose à déplaire jusqu'à la dernière postérité.

CONJ. — l. 1, TOUP, καὶ τί δεῖ. — l. 10, TOUP, ὡς τῷ ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἰταμῷ. — l. 11, LE FÈVRE, ὡς φωρίου κύων ἐφαπτ. l. 16, TOUP, MORUS, τί δὲ; ὁ τἄλλα θεῖος Ἰλ. — l. 22, LE FÈVRE préférerait προφάσεων à προςώπων. — l. 23, STEINHELIUS et TOLLIUS αἰῶνα ἅπαντα en lisant au comm. du chap. suivant, Ταῦτα μέντοι.

(21) Hérod. V. 18. — Plutarque (Vie d'Alexandre, c. 21) met dans la bouche de son héros la même expression; il est vrai qu'il la présente comme une plaisanterie. Elle avait passé dans les comiques grecs, car nous lisons dans Térence :

Vin' primum hodie facere quod ego gaudeam, Nausistrata,
Et quod tuo viro oculi gaudeant?
Phorm. V. 9, 64.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Δ'

V. Ἅπαντα μέντοι τὰ οὕτως ἄσεμνα διὰ μίαν ἐμφύεται τοῖς λόγοις αἰτίαν, διὰ τὸ περὶ τὰς νοήσεις καινόσπουδον, περὶ ὃ δὴ μαλιστα κορυβαντιῶσιν οἱ νῦν· ἀφ' ὧν γὰρ ἡμῖν τἀγαθὰ, σχεδὸν ἀπ' αὐτῶν τούτων καὶ τὰ κακὰ γεννᾶσθαι φιλεῖ. Ὅθεν ἐπίφορον εἰς συνταγμάτων κατόρθωσιν τά τε κάλλη τῆς ἑρμηνείας, καὶ τὰ ὕψη, καὶ πρὸς τούτοις αἱ ἡδοναί· καὶ αὐτὰ ταῦτα, καθάπερ τῆς ἐπιτυχίας, οὕτως ἀρχαὶ καὶ ὑποθέσεις καὶ τῶν ἐναντίων καθίστανται. Τοιοῦτόν πως καὶ αἱ μεταβολαὶ καὶ αἱ ὑπερβολαὶ καὶ τὰ πληθυντικά· δείξομεν δ' ἐν τοῖς ἔπειτα τὸν κίνδυνον ὃν ἔχειν ἐοίκασι. Διόπερ ἀναγκαῖον ἤδη διαπορεῖν καὶ ὑποτίθεσθαι, δι' ὅτου τρόπου τὰς ἀνακεκραμένας κακίας τοῖς ὑψηλοῖς ἐκφεύγειν ἂν δυναίμεθα. 5 10

VI. Ἔστι δὲ, ὦ φίλος, εἴ τινα περιποιησαίμεθ' ἐν πρώτοις καθαρὰν τοῦ κατ' ἀλήθειαν ὕψους ἐπιστήμην καὶ ἐπίκρισιν. Καίτοι τὸ πρᾶγμα δύσληπτον (ἡ γὰρ τῶν λόγων κρίσις πολλῆς ἐστι πείρας τελευταῖον ἐπιγέννημα) οὐ μὴν ἀλλ', ὡς εἰπεῖν ἐν παραγγέλματι, ἐντεῦθέν ποθεν ἴσως τὴν διάγνωσιν αὐτῶν οὐκ ἀδύνατον πορίζεσθαι. 15

VII. Εἰδέναι χρὴ, φίλτατε, διότι, καθάπερ κἀν τῷ κοινῷ βίῳ οὐδὲν ὑπάρχει μέγα, οὗ τὸ καταφρονεῖν ἐστι μέγα, οἷον πλοῦτοι, τιμαὶ, δόξαι, τυραννίδες, καὶ ὅσα δὴ ἄλλα ἔχει πολὺ τὸ ἔξωθεν προστραγῳδούμενον, οὐκ ἂν τῷ γε φρονίμῳ δόξειεν ἀγαθὰ ὑπερβάλλοντα, ὧν αὐτὸ τὸ περιφρονεῖν οὐ μέτριον· θαυμάζουσι γοῦν τῶν ἐχόντων αὐτὰ μᾶλλον τοὺς δυναμένους ἔχειν, καὶ διὰ μεγαλοψυχίαν ὑπερορῶντας· τῇδέ που καὶ ἐπὶ τῶν διῃρμένων ἐν ποιήμασι καὶ λόγοις ἐπισκεπτέον, μή τινα μεγέθους φαντασίαν ἔχοι τοιαύτην, ᾗ πολὺ πρόσκειται τὸ εἰκῆ προσαναπλαττόμενον, ἀναπτυσσόμενα δὲ ἄλλως εὑρίσκοιτο χαῦνα· [ὧν τοῦ θαυμάζειν τὸ περιφρονεῖν εὐγενέστερον.] 20 25

§ 2. Φύσει γάρ πως ὑπὸ τἀληθοῦς ὕψους ἐπαίρεταί τε ἡμῶν ἡ ψυχὴ, καὶ γαῦρόν τι ἀνάστημα λαμβάνουσα πληροῦται χαρᾶς καὶ μεγαλαυχίας,

VAR. — l. 1 M. Ἅπαντα ταῦτα μέντοι. — l. 4 P. γεννᾶσθαι V2 3 ALR. γενέσθαι M. γίγνεσθαι. — l. 7 AR. τοιοῦτόν πως καὶ αἱ μεταβολαὶ. M. τ. πως καὶ αἱ ὑπερβολαὶ. — l. 10 PV 2 3 AR. ἐκφεύγειν δυνάμεθα. — l. 11 M. ἔσται. — l. 12 V2 place les mots καίτοι τὸ πρᾶγμα δύσληπτον entre κρίσις et πολλῆς. — l. 23 P. ἔχοιτο-αύτην ᾗ πολὺ. P. corrigé ἔχοι τοιαύτην. L. ἔχοι ταύτην V2 ἔχον ταύτην V3 ἔχοι τε ταύτην M. ἔχοντα ᾗ πολὺ. — l. 23-24 PL. ἀναπτυττόμενα. — l. 27 PLV 2 3 ἀνάθημα A. ἀνάστημα M. παράστημα.

CONJ. — l. 2. καινόσπουδον étant un ἅπαξ λεγ., ne vaudrait-il pas mieux lire κενόσπουδον employé par Plutarque et par Marc Antonin? — l. 6, LE FÈVRE retranche καὶ

CHAPITRE IV.

Toutes ces expressions, si contraires à la noblesse du style, doivent être attribuées à une seule cause, à ce goût excessif des pensées neuves (1), dont semblent possédés les écrivains de notre temps; car les défauts et les qualités ont pour l'ordinaire la même origine. En effet, si les beautés, les traits hardis et même les fleurs du style, contribuent à la perfection d'un ouvrage, la recherche de ces qualités, qui assurent le succès, peut aussi être le principe et la base des défauts contraires. C'est ce qui a lieu, par exemple, lorsqu'on se sert de métaphores, d'hyperboles, lorsqu'on remplace le singulier par le pluriel, figures dont nous montrerons plus bas le danger. Il est donc nécessaire de nous occuper maintenant à chercher et à indiquer le moyen d'éviter les défauts qui peuvent se confondre avec la noblesse du style.

Nous y parviendrons, mon ami, en nous formant, dès l'abord, une idée claire et distincte de ce qui mérite le nom de sublime. Il est vrai que la chose est difficile, car le talent de juger le style est le dernier fruit d'une longue expérience; cependant, il ne sera peut-être pas impossible d'acquérir ce discernement par la voie que je vais exposer, autant du moins que des préceptes y suffisent.

Vous devez le savoir, mon cher Terentianus, dans les affaires de la vie, on ne considère comme grand aucun des avantages qu'il est beau de mépriser, comme les richesses, les honneurs, la gloire, le pouvoir et toutes les autres choses qui, n'ayant que de l'éclat, ne sauraient paraître des biens excellents aux yeux du sage, puisque c'est un précieux mérite que de savoir les dédaigner. Aussi admire-t-on plus ceux qui, pouvant les posséder, les méprisent par grandeur d'âme, que ceux qui les ont reçus en partage. Il en est à peu près de même des traits brillants qui se trouvent dans les poëmes ou dans les discours : il faut s'assurer s'ils n'ont pas une certaine apparence de grandeur, qui dépend souvent de quelque fausse association d'idées, dont l'analyse dévoile bientôt le vide; [dans ce cas, il y a plus de mérite à les mépriser qu'à les admirer].

Notre âme, en effet, est comme naturellement transportée par ce qui est vraiment sublime, et prenant, pour ainsi dire, un vol audacieux, elle se

ὑποθέσεις. — l. 12. La phrase καίτοι τὸ πρᾶγμα δύςληπτον est peut-être interpolée; les manuscrits ne s'accordent pas sur la place qu'elle doit occuper. — l. 24-25. La phrase ὧν τοῦ θαυμάζειν τὸ περιφρονεῖν εὐγενέστερον a passé de la marge dans le texte, où elle est plus qu'inutile. — l. 27, RUHNKEN et VALCKENAER (ad Amm. p. 141) approuvent la leçon de MANUCE παράστημα. V. Sect. IX, §. 1

(1) Ou bien en lisant κενόσπουδον, « à cette manie de courir après l'esprit. »

ὡς αὐτὴ γεννήσασα ὅπερ ἤκουσεν. § 3. Ὅταν οὖν ὑπ' ἀνδρὸς ἔμφρονος, καὶ ἐμπείρου λόγων, πολλάκις ἀκουόμενόν τι πρὸς μεγαλοφροσύνην τὴν ψυχὴν μὴ συνδιατιθῇ, μηδ' ἐγκαταλείπῃ τῇ διανοίᾳ πλεῖον τοῦ λεγομένου τὸ ἀναθεωρούμενον, πίπτῃ δ' [ἂν τὸ συνεχὲς ἐπισκοπῇς] εἰς ἀπαύξησιν· οὐκ ἂν ἔτ' ἀληθὲς ὕψος εἴη, μέχρι μόνης τῆς ἀκοῆς σωζόμενον. Τοῦτο γὰρ τῷ ὄντι μέγα, οὗ πολλὴ μὲν ἡ ἀναθεώρησις, δύσκολος δὲ, μᾶλλον δὲ ἀδύνατος ἡ κατεξανάστασις, ἰσχυρὰ δὲ ἡ μνήμη καὶ δυσεξάλειπτος. 5

§ 4. Ὅλως δὲ καλὰ νόμιζε ὕψη καὶ ἀληθινὰ τὰ διαπαντὸς ἀρέσκοντα καὶ πᾶσιν. Ὅταν γὰρ τοῖς ἀπὸ διαφόρων ἐπιτηδευμάτων, βίων, ζήλων, ἡλικιῶν, λόγων, ἕν τι καὶ ταὐτὸν ἅμα περὶ τῶν αὐτῶν ἅπασι δοκῇ, τότ' ἡ ἐξ ἀσυμφώνων ὡς κρίσις καὶ συγκατάθεσις τὴν ἐπὶ τῷ θαυμαζομένῳ πίστιν ἰσχυρὰν λαμβάνει καὶ ἀναμφίλεκτον. 10

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ε'

VIII. Ἐπεὶ δὲ πέντε, ὡς ἂν εἴποι τις, πηγαί τινές εἰσιν αἱ τῆς ὑψηγορίας γονιμώταται, προϋποκειμένης, ὥςπερ ἐδάφους τινὸς κοινοῦ, ταῖς πέντε ταύταις ἰδέαις τῆς ἐν τῷ λέγειν δυνάμεως, ἧς ὅλως χωρὶς οὐδὲν, πρῶτον μὲν καὶ κράτιστον, τὸ περὶ τὰς νοήσεις ἀδρεπήβολον, ὡς κἀν τοῖς περὶ Ξενοφῶντος ὡρισάμεθα· δεύτερον δὲ τὸ σφοδρὸν καὶ ἐνθουσιαστικὸν πάθος. Ἀλλ' αἱ μὲν δύο αὗται τοῦ ὕψους κατὰ τὸ πλέον αὐθιγενεῖς συστάσεις· αἱ λοιπαὶ δ' ἤδη καὶ διὰ τέχνης, ἥ τε ποιὰ τῶν σχημάτων πλάσις, δισσά δέ που ταῦτα, τὰ μὲν νοήσεως, θάτερα δὲ λέξεως, ἐπὶ δὲ τούτοις ἡ γενναία φράσις, ἧς μέρη πάλιν ὀνομάτων τε ἐκλογὴ, καὶ ἡ τροπικὴ καὶ πεποιημένη λέξις· πέμπτη δὲ μεγέθους αἰτία, καὶ συγκλείουσα τὰ πρὸ ἑαυτῆς ἅπαντα, ἡ ἐν ἀξιώματι καὶ διάρσει σύνθεσις. 15 20

VAR. — l. 7 M. κατεξανάστησις.—l. 11 M. ἀσυμφρώνων. E ὥςπερ εἰ κρίσις. — l. 16 P. ἀδρεπίβολον, corr. ἀδρεπήβολον. L. ἀδρέπηκον. Em. ἀδρὸν καὶ ἐπήβολον. Après ce mot, commence dans le manuscrit de Paris une grande lacune de huit feuillets, soit seize pages, qui est moindre dans les autres manuscrits, parce que ceux-ci nous ont conservé le contenu du premier et du dernier feuillet, ce qui équivaut à cent lignes du ms. de Paris, qui a vingt-cinq lignes par page.

CONJ. — l. 4, WAKEFIELD, ἂν αὐτὸ συνεχῶς ἐπισκοπῇς. LE FÈVRE, ἀνασκοπῇς, TOUP,

(2) Quintil. VIII, 2, 21. Auditoribus etiam nonnullis grata sunt hæc, quæ quum intellexerunt, acumine suo delectantur, et gaudent, non quasi audiverint, sed quasi invenerint. — Le grand Condé, dit Brossette, entendant lire cet endroit : « Voilà le sublime, s'écria-t-il, voilà son véritable caractère ! » — Comparez, pour les expressions, mais non pour l'idée, ce § avec le ch. 5, p. 541 B du Traité de Plutarque : De se ipsum citra invid. laud.

(1) Les mots ἐν τοῖς περὶ Ξενοφῶντος ne

remplit de joie et d'orgueil, comme si elle avait produit elle-même ce qu'elle vient d'entendre (²). Lors donc qu'une pensée énoncée plus d'une fois en présence d'un homme intelligent et habile dans l'art de la parole, ne dispose pas son âme à des sentiments élevés, et qu'au lieu de laisser dans son esprit une idée supérieure à l'expression, elle s'affaiblit au contraire à mesure qu'il la médite; une telle pensée ne peut être véritablement sublime, puisqu'elle ne produit d'effet qu'au moment où on l'énonce. Mais ce qui est vraiment grand s'efface difficilement, ou plutôt ne saurait s'effacer de l'esprit après une longue contemplation : le souvenir en est profond et durable.

En général on doit regarder comme beaux et vrais, les passages qui plaisent à tous et en tout temps. Lorsque, malgré la différence des professions, des mœurs, des goûts, des âges, des langues, tout le monde s'accorde à porter sur une chose le même jugement, cet accord, qui résulte d'éléments si disparates, donne à notre admiration une base solide et inébranlable.

CHAPITRE V.

Le style sublime résulte de cinq conditions, qui sont comme les sources fécondes d'où il découle; mais il suppose le talent de la parole, qui doit servir de base commune à ces diverses formes de langage, et sans lequel on ne saurait rien produire. La première et la plus efficace de ces conditions est l'aptitude à concevoir de grandes choses, ainsi que nous l'avons démontré dans nos remarques sur Xénophon (¹); la seconde est une émotion profonde et véhémente. Ces deux premières conditions sont les sources les plus naturelles du sublime; les suivantes ont besoin du secours de l'art, comme l'invention et la disposition des figures, dont on distingue deux sortes, les figures de pensées et celles de mots (²); ou comme la noblesse de la diction, qui résulte du choix des termes et des tours, ainsi que de l'élégance de l'expression. La cinquième source de sublime, qui comprend toutes les précédentes, se trouve dans un style à la fois élevé et soutenu.

ἐπισκοπῇ. Cette phrase ἂν τὸ συνεχὲς ἐπισκοπῇς me semble se rapporter aux mots τὸ ἀναθεωρούμενον, et être destinée à les faire mieux comprendre; elle a passé ensuite de la marge dans le texte. — l. 11, Tollius, Hudson, ἀσυμφρόνων. — l. 16, Henri Estienne lisait, selon Le Fèvre, ἄδρὸν καὶ ἐπήβολον. Ruhnken propose τὸ περὶ τὰς νοήσεις ἁδρὰς ἐπήβολον, conjecture que Schæfer (Mel. crit. p. 120) estime *minime Ruhnkeniana.*

désignent pas nécessairement un traité sur Xénophon. V. les *Recherches*, pp. 92 e 118.

(²) Longin, dans son Manuel de Rhétorique, § 30, ne considère pas comme des figures, celles que notre auteur appelle ici figures de pensées.

Φέρε δή, τὰ ἐμπεριεχόμενα καθ' ἑκάστην ἰδέαν τούτων ἐπισκεψώμεθα, τοσοῦτον προειπόντες, ὅτι τῶν πέντε μορίων ὁ Καικίλιος ἔστιν ἃ παρέλιπεν, ὡς καὶ τὸ πάθος ἀμέλει. § 2. Ἀλλ' εἰ μὲν ὡς ἕν τι ταῦτ' ἄμφω, τό τε ὕψος καὶ τὸ παθητικόν, καὶ ἔδοξεν αὐτῷ πάντη συνυπάρχειν τε ἀλλήλοις καὶ συμπεφυκέναι, διαμαρτάνει· καὶ γὰρ πάθη τινὰ διεστῶτα ὕψους καὶ ταπεινὰ εὑρίσκεται, καθάπερ οἶκτοι, λύπαι, φόβοι· καὶ ἔμπαλιν πολλὰ ὕψη δίχα πάθους, ὡς πρὸς μυρίοις ἄλλοις καὶ τὰ περὶ τοὺς Ἀλωάδας τῷ ποιητῇ παρατετολμημένα, 5

«Ὄσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν· αὐτὰρ ἐπ' Ὄσσῃ
Πήλιον εἰνοσίφυλλον, ἵν' οὐρανὸς ἀμβατὸς εἴη·» 10

καὶ τὸ τούτοις ἔτι μεῖζον ἐπιφερόμενον,

«Καὶ νύ κεν ἐξετέλεσσαν.»

§ 3. Παρά γε μὴν τοῖς ῥήτορσι τὰ ἐγκώμια, καὶ τὰ πομπικὰ καὶ ἐπιδεικτικά, τὸν μὲν ὄγκον καὶ τὸ ὑψηλὸν ἐξ ἅπαντος περιέχει, πάθους δὲ χηρεύει κατὰ τὸ πλεῖστον· ὅθεν ἥκιστα τῶν ῥητόρων οἱ περιπαθεῖς ἐγκωμιαστικοί, ἢ ἔμπαλιν οἱ ἐπαινετικοὶ περιπαθεῖς. 15

§ 4. Εἰ δ' αὖ πάλιν [ἐξ ὅλου] μὴ ἐνόμισεν ὁ Καικίλιος τὸ ἐμπαθὲς τὰ ὕψη ποτὲ συντελεῖν, καὶ διὰ τοῦτ' οὐχ ἡγήσατο μνήμης ἄξιον, πάνυ διηπάτηται. Θαῤῥῶν γὰρ ἀφορισαίμην ἂν ὡς οὐδὲν οὕτως, ὡς τὸ γενναῖον πάθος [ἔνθα χρὴ] μεγαλήγορόν [ἐστι], ὥςπερ [ὑπὸ μανίας τινὸς καὶ πνεύματος] ἐνθουσιαστικῶς ἐμπνέον καὶ οἱονεὶ φοιβάζον τοὺς λόγους. 20

IX. Οὐ μὴν ἀλλ' ἐπεὶ τὴν κρατίστην μοῖραν ἐπέχει τῶν ἄλλων τὸ πρῶτον, λέγω δὲ τὸ μεγαλοφυές, χρὴ κἀνταῦθα, καὶ εἰ δωρητὸν τὸ πρᾶγμα μᾶλλον ἢ κτητόν, ὅμως, καθ' ὅσον οἷόν τε, τὰς ψυχὰς ἀνατρέφειν πρὸς τὰ μεγέθη, καὶ ὥςπερ ἐγκύμονας ἀεὶ ποιεῖν γενναίου παραστήματος. § 2. Τίνα, φήσει, τρόπον; γέγραφά που καὶ ἑτέρωθι, τὸ τοιοῦτον ὕψος μεγαλοφροσύνης 25

VAR. — l. 2 V 2 3 R. ἔστιν ἃ παρελ. — l. 11 V 2 L ἔστι μεῖζον. — l. 14 R. καὶ ὑψηλόν. — l. 17 V 2 ἑξόλου. — l. 20 V 2 omet la ligne πάθος ἔνθα χρὴ... ὑπὸ μανίας. CE. μεγαλήγορον, ὥςπερ. — l. 21 CE. ἐνθουσιαστικῶς ἐκπνέον. — l. 23 V 2 3 LR. καὶ εἰ δωρητόν. — l. 25-26 V 2 3 LR. τίνα, φήσεις, τρόπον. Rm. *forte* δεήσει. M.* φήσει τις.

CONJ. — l. 2, WEISKE corrige mal à propos la leçon ἔστιν ἃ des mss. et des éd. Il n'a pas pris garde que ἕν τι se trouve à la ligne suivante. — l. 14, TOUP, πάθους καὶ χηρεύει — l. 17, il faut retrancher ἐξ ὅλου qui est inutile, et qui servait à expliquer ou ἐξ ἅπαντος ou πάνυ. — l. 17-18, LE FÈVRE, τὸ ἐμπαθὲς εἰς ὕψη συντελεῖν. TOUP, ἐμπαθὲς εἰς τὰ ὕψη. — l. 19. Le verbe ἀφορίζομαι ne se rencontrant pas ailleurs dans le sens d'*affirmer*, il vaudrait peut-être mieux lire ἀποφηναίμην, ou διισχυρισαίμην. — l. 21, LE FÈVRE, TOLLIUS, HUDSON, MORUS, ἐνθουσιαστικοῦ. — MORUS, ἐμπνέον ou ἐπιπνέον. L'omission d'une ligne par V 2 et la leçon ἐνθουσιαστικῶς des manuscrits me font soupçon-

Examinons maintenant ce qui concerne chacune de ces formes de style, et bornons-nous à dire en passant que Cæcilius n'indique pas toutes ces conditions; il a omis, par exemple, celle qui est relative au sentiment. S'il a confondu le sublime et le pathétique, et s'il pense qu'ils sont toujours réunis et naturellement inséparables, il est dans l'erreur; car on trouve des sentiments qui n'ont rien de sublime, qui même sont contraires à toute grandeur, comme la pitié, la tristesse, la crainte, et réciproquement plusieurs traits sublimes sont dépourvus de pathétique; telle est, entre mille exemples, l'image hardie qu'emploie Homère au sujet des Aloïdes :

« Ils formèrent le projet d'entasser l'Ossa sur l'Olympe, et sur l'Ossa
« le Pélion couvert de forêts, afin d'escalader le ciel. »

et dans les termes encore plus énergiques qui suivent :

« Ils l'eussent fait, sans doute. » (3)

Les éloges, les discours d'apparat, ceux du genre démonstratif offrent partout un style noble et grave; mais le plus souvent on y chercherait en vain le sentiment; aussi les orateurs pathétiques sont-ils peu propres à l'éloquence démonstrative, tandis que ceux qui réussissent dans ce genre d'éloquence sont, à leur tour, rarement pathétiques.

Si, au contraire, Cæcilius n'a pas pensé que le sentiment pût, [en aucune façon,] produire le sublime, et que par cette raison, il n'ait pas cru devoir le mentionner, il s'est grandement trompé. Pour moi, j'affirmerais avec assurance que rien ne fait proférer d'aussi nobles paroles qu'un sentiment généreux [exprimé à propos]; elles semblent alors dictées par un véritable enthousiasme qui les fait paraître inspirées.

Quoi qu'il en soit, puisque cette aptitude à concevoir de grandes choses est, de toutes les conditions du style sublime, la principale et la plus féconde, il faut donc, avant tout, lors même que cette faculté est plutôt un don de la nature qu'un effet de l'étude, nourrir l'âme, autant qu'il est possible, de ces idées sublimes, et la rendre capable d'enfanter sans cesse de nobles pensées. Par quel moyen, direz-vous? Je l'ai déjà indiqué ailleurs : le style sublime est comme l'écho d'une grande âme (4); en sorte qu'une

ner une interpolation dans ce passage : je retrancherais ἔνθα χρὴ comme observation superflue, puis ἐστι qui manque dans les ms. et les éd. pr., enfin les mots ὑπὸ μανίας τινὸς καὶ πνεύματος qui ont tout l'air d'une glose. — l. 25. J'ai rétabli la leçon des ms. καὶ εἰ δωρ. V. Kühner, Ausf. Gramm. der Griech. Spr. § 824, 2. — l. 26, Toup, ὅτι τὸ τοιοῦτον.

(3) Odyss. XI, 315.—Comp. Virg. Georg. I, 281, s. Æn. VI, 582, s.

(4) Un poëte moderne a dit : «Le sublime est le son que rend une grande âme.»

ἀπήχημα. Ὅθεν καὶ φωνῆς δίχα θαυμάζεταί ποτε ψιλὴ καθ' ἑαυτὴν ἡ ἔννοια δι' αὐτὸ τὸ μεγαλόφρον, ὡς ἡ τοῦ Αἴαντος ἐν Νεκυίᾳ σιωπὴ μέγα καὶ παντὸς ὑψηλότερον λόγου.

§ 3. Πρῶτον οὖν τὸ, ἐξ οὗ γίνεται, προϋποτίθεσθαι πάντως ἀναγκαῖον, ὡς ἔχειν δεῖ τὸν ἀληθῆ ῥήτορα μὴ ταπεινὸν φρόνημα καὶ ἀγεννές. Οὐδὲ γὰρ οἷόν τε, μικρὰ καὶ δουλοπρεπῆ φρονοῦντας καὶ ἐπιτηδεύοντας παρ' ὅλον τὸν βίον θαυμαστόν τι καὶ τοῦ παντὸς αἰῶνος ἐξενεγκεῖν ἄξιον· μεγάλοι δὲ οἱ λόγοι τούτων, κατὰ τὸ εἰκὸς ὧν ἂν ἐμβριθεῖς ὦσιν αἱ ἔννοιαι. § 4. Ταύτῃ καὶ εἰς τοὺς μάλιστα φρονηματίας ἐμπίπτει τὰ ὑπερφυᾶ· Ὁ γὰρ τῷ Παρμενίωνι φήσαντι, ἐγὼ μὲν ἂν ἠρκέσθην....

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΣΤ'

...Τὸ ἐπ' οὐρανὸν ἀπὸ γῆς διάστημα· καὶ τοῦτ' ἂν εἴποι τις οὐ μᾶλλον τῆς Ἔριδος, ἢ Ὁμήρου μέτρον. § 5. Ὦι ἀνόμοιόν γε τὸ Ἡσιόδειον ἐπὶ τῆς Ἀχλύος, εἴγε Ἡσιόδου καὶ τὴν Ἀσπίδα θετέον·

« Τῆς ἐκ μὲν ῥινῶν μύξαι ῥέον. »

οὐ γὰρ δεινὸν ἐποίησε τὸ εἴδωλον, ἀλλὰ μισητὸν. Ὁ δὲ πῶς μεγεθύνει τὰ δαιμόνια;

Ὅσσον δ' ἡεροειδὲς ἀνὴρ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν,
Ἥμενος ἐν σκοπιῇ, λεύσσων ἐπὶ οἴνοπα πόντον·
Τόσσον ἐπιθρώσκουσι θεῶν ὑψηχέες ἵπποι.

VAR. — l. 1 Em ὅτε καὶ φωνῆς. — l. 2 V 2 3 L. ἐν τῇ νεκύα. — l. 5 V 2 3 LM. omettent δεῖ. — l. 10, V 2 3 L. ἐγὼ μὲν ἂν ἠρκέσθην. Après le mot ἠρκέσθην commence la grande lacune de six feuillets, soit douze pages du manuscrit de Paris, qui manquent dans tous les manuscrits. — l. 11 V 2 3 L. εἰπεῖν. — l. 14 M. τῆς δ' ἐκ μὲν ρ. — l. 15 M. ὑπερμεγεθύνει. — l. 19 M. ὑψαυχένες.

CONJ. — l. 10, GABRIEL DE PETRA a cherché à combler la lacune dont il ne connaissait pas l'étendue. La fin de la déclaration de Parménion et la réponse d'Alexandre étant connues, pourraient bien à la rigueur entrer dans le texte, mais rien de plus. Il ajoutait après ἠρκέσθην : εἰ Ἀλέξανδρος ἦμην, κἀγὼ, νὴ Δία, εἰπὼν, εἰ Παρμενίων ἦμην, τὸ αὐτοῦ μεγαλόφρον δείκνυσιν. Ὡς καὶ τὸ Ὁμήρου παρορίζει μεγαλοφυὲς ἐν τῷ

Οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει. (Iliad. ch. IV, v. 443.)

(5) Odyss. XI, 561.

(6) Plutarq. (de l'Education, c. 14) σοφὸν γὰρ εὔκαιρος σιγὴ, καὶ παντὸς λόγου κρείσσων.

(7) Cette belle pensée est empruntée à Démosthène (περὶ Συμμ. p. 173, R. § 25 Bekker) Ἔστι δ' οὐδέποτ', οἶμαι, δυνατὸν μικρὰ καὶ φαῦλα πράττοντας μέγα καὶ νεανικὸν φρόνημα λαβεῖν, ὥςπερ οὐδὲ λαμπρὰ καὶ καλὰ πράττοντας μικρὸν καὶ ταπεινὸν φρονεῖν· ὁποῖ' ἄττα γὰρ ἂν τὰ ἐπιτηδεύματα τῶν ἀνθρώπων ᾖ, τοιοῦτον ἀναγκὴ καὶ τὸ φρόνημ' ἔχειν. V. aussi la 3me Olynth. p. 37 R. § 32 B. et Cicéron, de l'Amitié, c. 9. Sénèque, de la Tranq. de l'âme, c. 1. Quint. I. O. I. 2, 30.

(8) V. Plutarq. Vie d'Alexandre, c. 29.

simple pensée, sans qu'il soit besoin de l'exprimer, suffit pour exciter notre admiration, à cause de sa noblesse même; le silence d'Ajax, par exemple, dans l'Évocation des ombres (5), est noble par lui-même et plus sublime que toute réponse (6).

Il faut donc considérer cette élévation de pensée comme la source première et la condition essentielle du sublime. Le véritable orateur ne saurait avoir une âme étroite et basse, puisque, s'il était constamment occupé de pensées bornées et serviles, il ne pourrait rien produire d'admirable, rien qui fût digne de l'attention de tous les siècles (7); au contraire, la noblesse du langage appartient naturellement à ceux dont les idées sont à la fois graves et profondes. De là vient que les hommes qui ont des sentiments héroïques disent souvent des choses sublimes. Ne reconnaît-on pas la grandeur d'âme d'Alexandre dans sa réponse à Parménion (8)? Celui-ci lui disait : « J'accepterais, [si j'étais Alexandre. » « Et moi, répliqua-t-il, si j'étais Parménion.» (9)....]

(*Lacune de* 12 *pages du manuscrit de Paris.*)

CHAPITRE VI.

. . . . . [Et quand Homère nous peint la Discorde

« la tête dans les cieux et les pieds sur la terre, (1)»]

l'intervalle qui sépare le ciel de la terre ne nous semble-t-il pas comme la mesure de la sublimité du poëte, et cette belle image n'exprime-t-elle pas encore mieux la grandeur d'Homère que celle de la Déesse?

Combien Hésiode est loin de l'égaler, lorsqu'il dit, en parlant de la Tristesse, si toutefois le Bouclier d'Hercule est l'œuvre de ce poëte : « De ses narines tombaient des gouttes» (2)! Au lieu de paraître hardie, une telle image n'inspire que du dégoût. Voyez, au contraire, comment Homère sait donner une haute idée de la grandeur des Dieux :

« Autant un homme assis sur un promontoire et contemplant les flots agités,
« embrasse par son regard d'espace dans l'horizon nébuleux,
« autant en franchissent les coursiers hennissant des déesses.» (3)

Les anciens éditeurs indiquent une lacune; mais Tour n'en marque point, et ajoute τούτοις après ἠρκέσθην, comme si τὸ qui est le premier mot qui suit la lacune était le commencement de τούτοις.

(9) La fin de l'apostrophe de Parménion et la réplique d'Alexandre étant connues, nous avons complété la phrase. V. la note critique.

(1) Ces deux lignes n'appartiennent pas non plus à notre auteur; mais elles se lient très-naturellement à ce qui suit. V. la note critique.

(2) Hésiode, Bouclier d'Hercule, v. 267.

(3) Iliad. ch. V. e. 770.

Τὴν ὁρμὴν αὐτῶν κοσμικῷ διαστήματι καταμετρεῖ. Τίς οὖν οὐκ ἂν εἰκότως διὰ τὴν ὑπερβολὴν τοῦ μεγέθους ἐπιφθέγξαιτο ὅτι, ἂν δὶς ἑξῆς ἐφορμήσωσιν οἱ τῶν θεῶν ἵπποι, οὐκέθ' εὑρήσουσιν ἐν κόσμῳ τόπον;

§ 6. Ὑπερφυᾶ καὶ τὰ ἐπὶ τῆς θεομαχίας φαντάσματα,

Ἀμφὶ δ' ἐσάλπιγξεν μέγας οὐρανὸς, οὔλυμπός τε. 5
Ἔδδεισεν δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων, Ἀϊδωνεύς,
Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἆλτο, καὶ ἴαχε, μή οἱ ἔπειτα
Γαῖαν ἀναῤῥήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
Οἰκία δὲ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη
Ἀμερδαλέ', εὐρώεντα, τάτε στυγέουσι θεοί περ. 10

Ἐπιβλέπεις, ἑταῖρε, ὡς ἀναῤῥηγνυμένης μὲν ἐκ βάθρων γῆς, αὐτοῦ δὲ γυμνουμένου ταρτάρου, ἀνατροπὴν δὲ ὅλου καὶ διάστασιν τοῦ κόσμου λαμβάνοντος, πάνθ' ἅμα οὐρανὸς, ᾅδης, τὰ θνητὰ, τὰ ἀθάνατα, τῇ τότε συμπολεμεῖ καὶ συγκινδυνεύει μάχῃ;

§ 7. Ἀλλὰ ταῦτα φοβερὰ μέν· πλὴν εἰ μὴ κατ' ἀλληγορίαν λαμβάνοιτο παντάπασιν ἄθεα, καὶ οὐ σώζοντα τὸ πρέπον. Ὅμηρος γάρ μοι δοκεῖ παραδιδοὺς τραύματα θεῶν, στάσεις, τιμωρίας, δάκρυα, δεσμὰ, πάθη πάμφυρτα, τοὺς μὲν ἐπὶ τῶν Ἰλιακῶν ἀνθρώπους, ὅσον ἐπὶ τῇ δυνάμει, θεοὺς πεποιηκέναι, τοὺς θεοὺς δὲ ἀνθρώπους. Ἀλλ' ἡμῖν μὲν δυςδαιμονοῦσιν ἀπόκειται λιμὴν κακῶν, ὁ θάνατος· τῶν θεῶν δ' οὐ τὴν φύσιν, ἀλλὰ τὴν ἀτυχίαν ἐποίησεν αἰώνιον.

§ 8. Πολὺ δὲ τῶν περὶ τὴν θεομαχίαν ἀμείνω [τὰ], ὅσα ἄχραντόν τι καὶ μέγα τὸ δαιμόνιον ὡς ἀληθῶς καὶ ἄκρατον παρίστησιν, οἷα (πολλοῖς δὲ πρὸ ἡμῶν ὁ τόπος ἐξείργασται) τὰ ἐπὶ τοῦ Ποσειδῶνος,

*** Τρέμε δ' οὔρεα μακρὰ καὶ ὕλη,
Καὶ κορυφαὶ, Τρώων τε πόλις καὶ νῆες Ἀχαιῶν

VAR. — l. 4 V 2 3 LR. omettent τὰ.— l. 5. Ce vers est le 388e du XXIe chant de l'Iliade où il se termine par les mots ἅτε δὲ Ζεύς, au lieu de οὔλυμπός τε; il se trouve dans tous les mss. tel que le porte notre texte.—l. 7. Les édit. d'Homère lisent μή οἱ ὕπερθεν.—l. 15 V 2 3 LAR. πλὴν ἄλλως εἰ μὴ. M. πλὴν ἀλλ' εἰ μὴ. — l. 23 Em. ἀκήρατον. — l. 24 M. ὁ τύπος. — l. 26. Le vers qui commence par καὶ κορυφαὶ est le 60e du XXe chant de l'Iliade; il précède immédiatement dans Homère celui qui commence par ἔδδεισεν, cité au § 6; il paraît avoir été inséré ici par l'auteur lui-même, car il se trouve dans tous les mss.

(4) Iliad. XXI, 388, XX, 61-65. Comp. Virg. Æn. VIII, 243, s. Ovid., Mét. V. 356, — Plutarque fait allusion à ce passage d'Homère dans le traité De audiendis poetis, c. 2. Demetrius, περὶ ἑρμην, § 83, semble critiquer l'admiration de notre auteur pour ce vers,

ἀμφὶ δ' ἐσάλπιγξεν μέγας οὐρανός.

Hardion prend sa défense dans les Mém. de l'Ac. des I. et B. L. t. III, p. 102 et suiv.

(5) V. sur le mot ἀλληγόρια les *Recherches*, pp. 73, 88, 115. Ce mot est employé par Plutarque, dans le même sens. (De aud. poet. c. 4, p. 19 E.)

L'étendue de l'horizon est la mesure de leur saut : une telle hyperbole ne doit-elle pas nous faire écrier que, si ces coursiers divins prennent un nouvel élan, l'espace leur manquera?

Telles sont aussi les images sublimes du Combat des dieux :

« Autour d'eux retentissent le vaste ciel et l'Olympe.
« La frayeur pénètre même chez Pluton, le roi des enfers;
« il s'élance de son trône, il s'écrie, de peur
« que Neptune, ébranlant la terre, ne l'entr'ouvre,
« et ne fasse paraître, aux yeux des mortels et des immortels,
« ces demeures horribles, ténébreuses, que haïssent les dieux mêmes. » (4)

Ne voyez-vous pas, mon ami, comment la terre déchirée jusque dans ses fondements, le Tartare même mis au jour, le monde entier bouleversé et entr'ouvert, le ciel, l'enfer, les êtres mortels et les immortels, tout s'associe à ce combat, et en partage les dangers?

De semblables traits inspirent de l'effroi; cependant, si on ne les prend pas pour de simples images (5), ils paraîtront tout à fait impies et contraires à la majesté divine. Il semble, en effet, qu'Homère, en décrivant les blessures des dieux, leurs divisions, leurs vengeances, leurs larmes, leurs chaînes, en un mot, les maux de toutes sortes auxquels ils sont sujets, a représenté, autant qu'il l'a pu, les hommes qui ont fait la guerre de Troie comme des dieux, et les dieux comme des hommes (6). Dans notre misère, il nous reste un port où nous trouvons le terme de nos maux, la mort (7); tandis que le poëte assigne aux dieux, bien moins une existence immortelle qu'un malheur sans fin.

Je préfère beaucoup à ses vers sur le Combat des dieux, ceux où il nous offre une image pure, grande et vraie de la Divinité, comme dans ce passage sur Neptune, qui a déjà été bien souvent commenté :

« .....Les montagnes élevées et les forêts,
« les sommités, la ville de Troie, les vaisseaux des Grecs,

CONJ. — l. 12, RUHNKEN, διόλου. — l. 13. Sur l'autorité du même critique, j'ai supprimé ἅμα devant τῇ τότε. — l. 15, WEISKE pense que la phrase εἰ μὴ κατ' ἄλλην. λαμβ. a passé de la marge dans le texte, et que de là vient l'insertion du mot ἄλλως. — Il me semble qu'il faut lire μάχῃ; Ταῦτα φοβερὰ μὲν, πλὴν ἀλλὰ, εἰ μὴ κατ' ἄλλ. λαμβάνοιτο, π. ἄθεα, en sorte que πλὴν ἀλλὰ réponde à μὲν qui précède. (V. Viger. Idiot. p. 537, 1re col. g.) éd. 1813.) — l. 22. Je retrancherais τὰ après ἀμείνω. — l. 23, PORTUS, ἀκήρατον.

(6) Cicéron (De Nat. Deor. I, 26, 65) dit de même : Fingebat hæc Homerus, humana ad Deos transferebat; divina mallem ad nos. V. aussi Pline, Hist. nat, II, 5, 7. Gueroult, Extr. de Pline, I, p. 5-7.

(7) L'auteur fait allusion à ces passages d'anciens poëtes :

ὦ θάνατε παιὰν ἰατρὸς μόλοις·
λιμὴν γὰρ ὄντως ἀΐδας ἀνιᾶν.

Ce dernier vers est cité par Plutarque, Cons. à Apollon. c. 10. Voy. sur cette pensée, M. Boissonade (Anecd. I, p. 70), qui cite une maxime analogue tirée de Stobée (Sotad. 120, 11) :

Πάντων ὁ λιμὴν τῶν μερόπων ὁ θάνατος.

Ποσσὶν ὑπ' ἀθανάτοισι Ποσειδάωνος ἰόντος.
Βῆ δ' ἐλάαν ἐπὶ κύματ', ἄταλλε δὲ κήτε' ὑπ' αὐτοῦ
Πάντοθεν ἐκ κευθμῶν, οὐδ' ἠγνοίησεν ἄνακτα.
Γηθοσύνῃ δὲ θάλασσα διΐστατο, τοὶ δὲ πέτοντο.

[§ 9. Ταύτῃ καὶ ὁ τῶν Ἰουδαίων θεσμοθέτης, οὐχ ὁ τυχὼν ἀνήρ, ἐπειδὴ τὴν τοῦ θείου δύναμιν κατὰ τὴν ἀξίαν ἐχώρησε καὶ ἐφήνεν, εὐθὺς ἐν τῇ εἰσβολῇ γράψας τῶν νόμων · « Εἶπεν ὁ Θεός, » φησί · τί; « Γενέσθω φῶς, καὶ ἐγένετο · γενέσθω γῆ, καὶ ἐγένετο. »]

§ 10. Οὐκ ὀχληρὸς ἂν ἴσως, ἑταῖρε, δόξαιμι, ἓν ἔτι τοῦ ποιητοῦ καὶ τῶν ἀνθρωπίνων παραθέμενος, τοῦ μαθεῖν χάριν, ὡς εἰς τὰ ἡρωϊκὰ μεγέθη συνεμβαίνειν ἐθίζει. Ἀχλὺς ἄφνω καὶ νὺξ ἄπορος αὐτῷ τὴν τῶν Ἑλλήνων ἐπέχει μάχην · ἔνθα δὴ ὁ Αἴας ἀμηχανῶν,

Ζεῦ πάτερ, (φησίν) ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ' ἠέρος υἷας Ἀχαιῶν,
Ποίησον δ' αἴθρην, δὸς δ' ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι.
Ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον.

Ἔστιν ὡς ἀληθῶς τὸ πάθος Αἴαντος · οὐ γὰρ ζῆν εὔχεται, (ἦν γὰρ τὸ αἴτημα τοῦ ἥρωος ταπεινότερον) ἀλλ' ἐπειδὴ ἐν ἀπράκτῳ σκότει τὴν ἀνδρείαν εἰς οὐδὲν γενναῖον εἶχε διαθέσθαι, [διὰ ταῦτ' ἀγανακτῶν ὅτι πρὸς τὴν μάχην ἀργεῖ] φῶς ὅτι τάχιστα αἰτεῖται, ὡς πάντως τῆς ἀρετῆς εὑρήσων ἐντάφιον ἄξιον, κἂν αὐτῷ Ζεὺς ἀντιτάττηται.

§ 11. Ἀλλὰ γὰρ Ὅμηρος μὲν ἐνθάδε οὔριος συνεμπνεῖ τοῖς ἀγῶσιν, καὶ οὐκ ἄλλό τι αὐτὸς πέπονθεν, ἢ

Μαίνεται, ὡς ὅτ' Ἄρης ἐγχέσπαλος, ἢ ὁλοὸν πῦρ
Οὔρεσι μαίνηται βαθέης ἐνὶ τάρφεσιν ὕλης.
Ἀφλοισμὸς δὲ περὶ στόμα γίνεται ·

δείκνυσι δ' ὅμως διὰ τῆς Ὀδυσσείας (καὶ γὰρ ταῦτα πολλῶν ἕνεκα προσεπιθεωρητέον) ὅτι μεγάλης φύσεως ὑποφερομένης ἤδη ἰδιόν ἐστιν ἐν γήρᾳ τὸ φιλόμυθον.

VAR. — l. 5 R. θεσμοδότης. — l. 6 E. ἐχώρισε. Em M. ἐγνώρισε. — l. 9 V 2 ἓν ἔτι καὶ π. — l. 11 EM. νὺξ ἄπειρος. — l. 19 V 2 omet τῆς. — l. 21. Le ms. de Paris reprend au § 11.

(8) Ces vers ne forment pas dans l'Iliade un passage suivi ; ils se lisent ch. XIII, v. 18 ; ch. XX, v. 60 ; ch. XIII, v. 27.

(9) Sur ce passage relatif à Moïse, qui porte tous les caractères d'une interpolation, v. les *Recherches*, pp. 47, 48, 52, 53, 57, 58, 62, 81, 112 et surtout la note 67. On peut lire la discussion à laquelle il a donné lieu entre Huet, Le Clerc et Boileau, dans la Xme des Réfl. critiq. sur quelques

« tremblent sous les pieds immortels du dieu des mers qui s'avance.
« Il poursuit sa marche sur les flots; les monstres marins bondissent partout
« du fond de leurs abîmes, en reconnaissant leur roi.
« La mer s'ouvre avec joie devant lui, et ses coursiers volent sur la surface des eaux.» (8)

[De même, le législateur des Juifs, qui n'était point un homme ordinaire, ayant conçu une haute idée de la puissance de Dieu, l'exprime en ces termes dès l'entrée de ses lois : « Dieu dit : » Quoi? « Que la lumière soit, et la lumière fut; que la terre soit, et la terre fut.»] (9)

J'espère, mon ami, ne pas vous fatiguer en citant encore un passage où le poëte parle des hommes, et qui vous fera connaître comment il a coutume de s'associer aux exploits de ses héros. Une obscurité soudaine et une nuit profonde suspend le combat; alors Ajax désespéré s'écrie :

« O Jupiter! délivre de ces ténèbres les enfants des Grecs,
« ramène la sérénité, rends à nos yeux la lumière;
« si tu nous fais périr, que ce soit à la clarté du jour!» (10)

C'est bien là ce que devait éprouver Ajax : il n'implore pas le dieu pour sa vie; une telle prière serait indigne d'un héros; mais, comme dans l'inaction forcée où le plaçaient les ténèbres, sa valeur ne pouvait se signaler par aucun exploit, [irrité de se voir dans l'impossibilité de combattre,] (11) il demande au plus tôt la lumière du jour; car il est certain de trouver l'occasion de mourir glorieusement, lors même que Jupiter se déclarerait contre lui.

Dans ce poëme, Homère semble respirer l'ardeur des combats,

« Il est comme furieux, pareil au dieu Mars brandissant sa lance, ou tel qu'un in-
« cendie dévorant
« qui exerce sa fureur sur les montagnes, jusque dans l'épaisseur des sombres forêts.
« Sa bouche se couvre d'écume.» (12)

Dans l'Odyssée, au contraire, et c'est une remarque qu'il convient de faire pour plusieurs motifs, il montre qu'un grand génie sur son déclin s'abandonne comme un vieillard au plaisir de conter.

CONJ. — l. 6, TOUP, ἐχώρησεν, ἐγνώρισε καὶ ἔξεφ. — l. 18-19, RUHNKEN voulait supprimer les mots ὅτι πρὸς τὴν μάχην ἀργεῖ qui lui paraissaient une glose de ceux-ci : ἐν ἀπράκτῳ σκότει. Il me semble qu'il faut retrancher aussi διὰ ταῦτ' ἀγανακτῶν.

passages de Longin. Voyez aussi Huet, Comm. de rebus ad eum pertin. p. 359-362.

(10) Iliad. XVII, 645.

(11) La phrase entre [ ] nous paraît superflue et insérée par un copiste; elle a passé sans doute de la marge dans le texte. V. la note critique.

(12) Iliad. XV, 605.

§ 12. Δῆλος γὰρ ἐκ πολλῶν τε ἄλλων συντεθεικὼς ταύτην δευτέραν τὴν ὑπόθεσιν, ἀτὰρ δὴ κἀκ τοῦ λείψανα τῶν Ἰλιακῶν παθημάτων διὰ τῆς Ὀδυσσείας, ὡς ἐπεισόδιά τινα τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου, προεπεισφέρειν, καὶ νὴ Δί' ἐκ τοῦ τὰς ὀλοφύρσεις καὶ τοὺς οἴκτους, ὡς πάλαι που προεγνωσμένους τοῖς ἥρωσιν, ἐνταῦθα προεαποδιδόναι. Οὐ γὰρ ἄλλ' ἢ τῆς Ἰλιάδος ἐπίλογός ἐστιν ἡ Ὀδύσσεια· 5

Ἔνθα μὲν Αἴας κεῖται ἀρήϊος, ἔνθα δ' Ἀχιλλεύς,
Ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος·
Ἔνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱός.

§ 13. Ἀπὸ δὲ τῆς αὐτῆς αἰτίας, οἶμαι, τῆς μὲν Ἰλιάδος, γραφομένης ἐν ἀκμῇ πνεύματος, ὅλον τὸ σωμάτιον δραματικὸν ὑπεστήσατο καὶ ἐναγώνιον· τῆς δ' Ὀδυσσείας τὸ πλέον διηγηματικόν, ὅπερ ἴδιον γήρως. Ὅθεν ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ παρεικάσαι τις ἂν καταδυομένῳ τὸν Ὅμηρον ἡλίῳ, οὗ δίχα τῆς σφοδρότητος παραμένει τὸ μέγεθος. Οὐ γὰρ ἔτι τοῖς Ἰλιακοῖς ἐκείνοις ποιήμασιν ἴσον ἐνταῦθα σώζει τὸν τόνον, οὐδ' ἐξωμαλισμένα τὰ ὕψη καὶ ἰζήματα μηδαμοῦ λαμβάνοντα, οὐδὲ τὴν πρόχυσιν ὁμοίαν τῶν ἐπαλλήλων παθῶν, οὐδὲ τὸ ἀγχίστροφον καὶ πολιτικόν, καὶ ταῖς ἐκ τῆς ἀληθείας φαντασίαις καταπεπυκνωμένον· ἀλλ', οἷον ὑποχωροῦντος εἰς ἑαυτὸν ὠκεανοῦ καὶ περὶ τὰ ἴδια μέτρα ἐρημουμένου, τὸ λοιπὸν φαίνονται τοῦ μεγέθους ἀμπώτιδες κἀν τοῖς μυθώδεσι καὶ ἀπίστοις πλάνοις.

§ 14. Λέγων δὲ ταῦτ' οὐκ ἐπιλέλησμαι τῶν ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ χειμώνων, καὶ τῶν περὶ τὸν Κύκλωπα, καί τινων ἄλλων· ἀλλὰ γῆρας διηγοῦμαι, γῆρας δ' ὅμως Ὁμήρου. Πλὴν ἐν ἅπασι τούτοις ἕξης τοῦ πρακτικοῦ κρατεῖ τὸ μυθικόν· παρεξέβην δ' εἰς ταῦθ', ὡς ἔφην, ἵνα δείξαιμι, ὡς εἰς λῆρον ἐνίοτε ῥᾷστον κατὰ τὴν ἀπακμὴν τὰ μεγαλοφυῆ παρατρέπεται, οἷα τὰ περὶ τὸν ἀσκὸν, καὶ τοὺς ἐκ Κίρκης συοφορβουμένους, οὓς ὁ Ζώϊλος ἔφη χοιρίδια κλαίοντα, καὶ τὸν ὑπὸ τῶν πελειάδων ὡς νεοσσὸν παρατρεφόμενον

VAR. — l. 1 PLR. δῆλα. — l. 5 V 2. προαποδ. M. οὐ γὰρ ἄλλο ἢ. — l. 14 V 2 L. ἔστι τοῖς. — l. 17 L. οὐ τὸ ἀγχίστρ. M. πολιτικὸν ταῖς τῆς ἀληθ. φαντ. — l. 19 EmM. τέρματα ἐρημ. — l. 20 CE. πλάνος. — l. 25 PV 2 3 LER. κατὰ τὴν ἀκμὴν. Em. παρακμὴν. M. ἀπακμὴν. V 3 R. τῷ μεγαλοφυεῖ.

CONJ. — l. 19, PRICE, ἡμερουμένου. TOUP, περὶ τὰ ἴδια μέτρα ἠπειρουμένου. RUHNKEN, περὶ τὰ ἴδια τέρματα ἡμερ. Un savant inconnu, cité par Is. Voss, avait écrit à la marge d'un

(13) V. au sujet d'Homère et des discussions auxquelles ont donné lieu l'authenticité de ses poëmes et en particulier l'opinion des *chorizontes*, à laquelle notre auteur ne paraît pas favorable, le savant article de M. Guigniaut, dans l'Encyclopédie des gens du monde, tome XIV, p. 167. V. aussi dans le même recueil l'article qui concerne F.-A.

On reconnaît évidemment à divers signes que ce poëme a été composé après l'autre ([13]). En effet, on trouve dans l'Odyssée la suite des événements de l'Iliade, et comme des épisodes de la guerre de Troie ; on dirait vraiment que le poëte veut s'y acquitter envers ses héros d'un tribut de pitié et de lamentations qu'il leur avait dès longtemps destiné. L'Odyssée n'est donc pas autre chose que le complément de l'Iliade.

« C'est là que reposent le vaillant Ajax, Achille,
« Patrocle aussi sage qu'un dieu ;
« C'est là que repose mon fils chéri. » ([14])

Par la même raison, sans doute, l'Iliade, écrite dans toute la force du génie, ne se compose que de situations dramatiques, de combats ; tandis que l'Odyssée est plutôt dans le genre narratif, qui convient à la vieillesse. Aussi serait-on disposé à comparer le génie d'Homère dans ce dernier poëme au soleil couchant, qui, sans avoir tout son éclat, conserve encore sa grandeur : en effet, on n'y trouve plus le même nerf que dans l'Iliade, cette hauteur qui ne s'abaisse jamais, cette succession rapide de mouvements passionnés, ni ces péripéties soudaines, ni cette éloquence, ni cette abondance d'images frappantes de vérité ; mais, tel que l'Océan qui, au moment du reflux, rentre dans ses limites, le génie du poëte fait encore paraître sa grandeur dans les récits merveilleux au milieu desquels il semble s'égarer.

Je n'oublie pourtant point les tempêtes décrites dans l'Odyssée, les aventures d'Ulysse chez le Cyclope et quelques autres passages brillants ([15]), et si je parle de vieillesse, c'est de celle d'Homère. Néanmoins on y voit partout dominer le talent de raconter plutôt que celui de mettre les faits en action. Cette discussion a pour but, comme je l'ai dit, de montrer comment un génie qui s'affaiblit se laisse facilement entraîner à des détails frivoles et puérils, comme ces contes sur l'outre des vents, sur les compagnons d'Ulysse métamorphosés en porcs par Circé, que Zoïle appelait «des pourceaux larmoyants» ([16]); sur Jupiter nourri par des colombes comme un

exemplaire de la Bibliothèque de Leyde, περὶ τ'ἀϊδιὰ τέλματα. — l. 20, LE FÈVRE soupçonne une lacune après ἀμπώτιδες qu'il remplit par les mots οὕτω παρ' Ὁμήρῳ ὁ ἐν τοῖς μυθ. κ. ἀπ. πλάνος. TOUP propose ἀμπώτιδες· οὕτω καὶ Ὁμήρου φαίνεται τὸ μέγεθος κἂν τοῖς μ. καὶ ἀπίστοις Ὀδυσσέως πλάναις. RUHNKEN, πλάνοις. MORUS, πλάνος. — l. 26, LE FÈVRE voudrait ἐν Κίρκης. V. Plut. Mor. 52 D.

Wolf, t. XXII, p. 744-748. On trouvera un examen approfondi des opinions énoncées sur Homère dans le récent ouvrage du colonel Murr, Litteratur of ancient Greece.

([14]) Odyss. III, v. 109.

([15]) Ce sont les *speciosa miracula* dont parle Horace. A. P. v. 144.

([16]) V. sur Zoïle, Elien (V. Hist. II, 10), Dion. Hal. (de Isæo, c. 10), Vitruve (Præf. VII, libr.)

Δία, καὶ τὸν ἐπὶ τοῦ ναυαγίου δέχ' ἡμέρας ἄσιτον, τά τε περὶ τὴν μνηστηροφονίαν ἀπίθανα. Τί γὰρ ἂν ἄλλο φήσαιμεν ταῦτα, ἢ τῷ ὄντι τοῦ Διὸς ἐνύπνια;

§ 15. Δευτέρου δὲ εἵνεκα προςιστορείσθω τὰ κατὰ τὴν Ὀδύσσειαν, ὅπως ᾖ σοι γνώριμον, ὡς ἡ ἀπακμὴ τοῦ πάθους ἐν τοῖς μεγάλοις συγγραφεῦσι καὶ ποιηταῖς εἰς ἦθος ἐκλύεται. Τοιαῦτα γάρ που τὰ περὶ τὴν τοῦ Ὀδυσσέως ἠθικῶς αὐτῷ βιολογούμενα οἰκίαν, οἱονεὶ κωμῳδία τίς ἐστιν ἠθολογουμένη.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ζ'

X. Φέρε νῦν, εἴ τι καὶ ἕτερον ἔχοιμεν, ὑψηλοὺς ποιεῖν τοὺς λόγους δυνάμενον, ἐπισκεψώμεθα. Οὐκοῦν ἐπειδὴ πᾶσι τοῖς πράγμασι φύσει συνεδρεύει τινὰ μόρια ταῖς ὕλαις συνυπάρχοντα, ἐξ ἀνάγκης γένοιτ' ἂν ἡμῖν ὕψους αἴτιον, τὸ τῶν ἐμφερομένων ἐκλέγειν ἀεὶ τὰ καιριώτατα, καὶ ταῦτα τῇ πρὸς ἄλληλα ἐπισυνθέσει καθάπερ ἕν τι σῶμα ποιεῖν δύνασθαι· [τὸ μὲν γὰρ τῇ ἐκλογῇ τὸν ἀκροατὴν τῶν λημμάτων, τὸ δὲ τῇ πυκνώσει τῶν ἐκλελεγμένων προςάγεται.] Οἷον ἡ Σαπφὼ τὰ συμβαίνοντα ταῖς ἐρωτικαῖς μανίαις παθήματα ἐκ τῶν παρεπομένων καὶ ἐκ τῆς ἀληθείας αὐτῆς ἑκάστοτε λαμβάνει. Ποῦ δὲ τὴν ἀρετὴν ἀποδείκνυται; ὅτε τὰ ἄκρα αὐτῶν καὶ ὑπερτεταμένα δεινὴ καὶ ἐκλέξαι καὶ εἰς ἄλληλα συνδῆσαι.

§ 2. Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
Ἔμμεν ὠνήρ, ὅςτις ἐναντίος τοι
Ἵζάνει, καὶ πλησίον ἀδὺ φωνᾶσαί σ' ὑπακούει

Καὶ γελαῖς ἱμερόεν. Τό μοι' μὰν
Καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν.
Ὡς γὰρ εἰςίδω, βροχέως με φωνᾶς
Οὐδὲν ἔτ' ἴκει·

VAR. — l. 1 V2 3. ἄδιτον. AER. ἡμέραις. — l. 4 PV2LR. εἵνεκα. V3 προςιστορήσθω. — l. 9 M. ἔχομεν — l. 12 M. ἐκφερομένων. — l. 13-14 CR. ὁ μὲν γάρ... ὁ δὲ. — l. 17 V2L. ἀποδείκνυνται. — l. 19 RM. κεῖνος. — l. 20 P. ἐμμένων ἥροςτις ἐναντίος τοιζάνει, les autres manuscrits à peu près de même. R. ἐμπρέπων ἥρως, ὃς ἐναντίος σοι. M. ἔμμεν' ἢ μὴν ὅςτις. — l. 21-22 PLA. πλησίον ἁδύφων. σαῖς ὑπακούει. — l. 23 PL. καὶ γελαῖς ἱμερόεν. τὸ μὴ ἐμὰν. AER. καὶ γελᾶς δή. M. καὶ γελώσας ἱμ. τό μοι τὰν. — l. 24 P. καρδίαν ἐν στήθεσσιν ἐπτόασεν. V2Lm. ἐποπτόασεν. — l. 25-26 P. ὡς γάρ σ' ἰδῶ βρόχεώς με φ. V 2 3. ὡς γὰρ σ' εἴδω. AE. ὡς γὰρ σ'ἰδῶ βρόχεώς με φωνᾶς οὐδὲν ἔτ ἥκει. L. ὡς γαρ σ'ἰδῶ βροχέως (με φώνας οὐδὲν ἔθ' ἥκει.) R. ὡς γὰρ ἴδω σε βρ. M. ὡς ἴδον σ' ὡς βρόγχον ἐμοὶ γὰρ αὐδᾶς οὐδὲν ἔθ' ἥκει.

de leurs petits, sur Ulysse resté pendant dix jours à jeun après son naufrage, ainsi que les circonstances incroyables du massacre des prétendants. Quel autre nom donner à de telles fables, que celui de songes de Jupiter?

L'étude de l'Odyssée nous apprend aussi que les grands écrivains, comme les grands poëtes, à mesure que leurs sentiments s'émoussent, substituent au langage des passions la peinture du caractère et des mœurs : ainsi, par exemple, les détails familiers que nous donne Homère sur ce qui se passe dans le palais d'Ulysse, ressemblent assez à une comédie de mœurs.

CHAPITRE VII.

Recherchons maintenant si nous aurions quelque autre moyen de rendre notre style sublime. Tout fait est naturellement accompagné de certaines circonstances qui en constituent le caractère; pour en donner à l'esprit la plus haute idée, il faut donc, parmi ces accidents, choisir les plus propres à produire cet effet et en composer un assemblage qui offre l'apparence d'un seul tout, [en sorte que l'auditeur soit charmé à la fois par le choix des idées et par leur rapprochement.] C'est ainsi que Sappho, pour peindre ce qu'éprouvent ceux qui sont en proie aux transports de l'amour, emprunte ses traits aux conséquences de la passion et à la réalité même. Et où son génie se révèle-t-il? dans l'art avec lequel elle saisit et assemble les traits les plus saillants et du plus puissant effet.

« Il me semble égal aux dieux, le mortel assis en face de toi, qui entend de près « les doux sons de ta voix,

« et jouit de ton charmant sourire. Ta présence fait palpiter mon cœur; dès que tu « parais, à l'instant ma voix s'éteint,

CONJ. — l. 1, TOLLIUS ajoute Ὀδυσσέα après ἄσιτον. — l. 4, WEISKE, préfère προϊστορήσθω. — l. 12, WEISKE, τὰ ἀεὶ καιρ. — l. 13, PORTUS propose ἐπισυνδέσει à cause de συνδῆσαι qui suit. — l. 14, LE FÈVRE, τῶν ἄκρων λημμάτων. TOUP regarde avec raison toute la phrase τὸ μὲν... προϊάγεται comme une explication qui a passé de la marge dans le texte. WEISKE retrancherait seulement τὸν ἀκροάτην, en effet, il ne se trouve pas à la même place dans tous les manuscrits. — M. SPENGEL (Rhetores græci, Lipsiæ, 1853) ὁ μὲν... ὁ δὲ... — l. 17, LE FÈVRE, ποῦ δὲ ταύτην τὴν ἀρετήν. — l. 20, TOUP, ἀνήρ. — l. 21, TOUP, ἰσδάνει. BRUNCK, πλασίον. — l. 21-22, TOUP, φωνεύσας. HEMSTERHUIS et RUHNKEN, ἀδὺ φωνεύσας ἐπακούει. GILES, φωνείσας ἐπακ. — l. 23, SCHNEIDEWIN, γελαίσας. BRUNCK, τό μοι 'μάν. HERMANN (Doctr. metr. p. 679) τό μοι ἄμμαν. — l. 24, HERMANN, GILES, στάθεσιν. — l. 25, BRUNCK, ὡς γὰρ εἴδω σε, βροχέως με φωνᾶς. HERMANN, ὡς γὰρ εἰςίδω βροχέ' ὥς με φωνᾶς. GILES, ὥς τε γὰρ Ϝιδῶ, βροχέως με φωνᾶς. — l. 26, TOUP, ἵκει. BRUNCK, HERMANN, GILES, ἵκει.

Ἀλλὰ κἀμ μὲν γλῶσσα ἔαγε · λεπτὸν δ'
Αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν ·
Ὀππάτεσσι δ' οὐδὲν ὄρημ', ἐπιῤῥομ-
βεῦσι δ' ἀκουαί ·

Κἀδ δ' ἱδρὼς ψυχρὸς χέεται, τρόμος δὲ 5
Πᾶσαν ἀγρεῖ, χλωροτέρα δὲ ποίας
Ἐμμί · τεθνάκην δ' ὀλίγω 'πιδευὴς
Φαίνομαι....

Ἀλλὰ πᾶν τολματὸν, ἐπεὶ καὶ πένητα —

§ 3. Οὐ θαυμάζεις ὡς ὑπ' αὐτὸ τὴν ψυχὴν, τὸ σῶμα, τὰς ἀκοὰς, 10 τὴν γλῶσσαν, τὰς ὄψεις, τὴν χρόαν, πάνθ', ὡς ἀλλοτρία, διοιχόμενα ἐπιζητεῖ; καὶ καθ' ὑπεναντιώσεις ἅμα ψύχεται, καίεται, ἀλογιστεῖ, φρονεῖ; ἢ γὰρ φοβεῖται, ἢ παρ' ὀλίγον τέθνηκεν · ἵνα μὴ ἕν τι περὶ αὐτὴν πάθος φαίνηται, παθῶν δὲ σύνοδος. Πάντα μὲν τοιαῦτα γίνεται περὶ τοὺς ἐρῶντας · ἡ λῆψις δ', ὡς ἔφην, τῶν ἄκρων, καὶ ἡ εἰς ταὐτὸ συναίρεσις 15 ἀπειργάσατο τὴν ἐξοχήν · ὅνπερ, οἶμαι, καὶ ἐπὶ τῶν χειμώνων τρόπον ὁ ποιητὴς ἐκλαμβάνει τῶν παρακολουθούντων τὰ χαλεπώτατα. § 4. Ὁ μὲν γὰρ τὰ Ἀριμάσπεια ποιήσας ἐκεῖνα οἴεται δεινά ·

VAR. — l. 1 P. κἂν μὲν γλῶσσα. V 2 L. κἂν με γλῶσσαν ἔαγε. Rob. a omis tout le vers. M. ἀλλὰ καμμὲν γλῶσσ' ἔαγ' ἐν δὲ λεπτὸν. — l. 2 P. ὑπαδεδρόμακεν. — l. 1-2 Plutarch. de Prof. in virt. c. 10, κατα μὲν γλῶσσ' ἔαγ' ἂν δὲ λεπτὸν αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδέδρομε. — l. 3-4 P. ὀππάτεσι δ'οὐδὲν ὁρῆι μή ἐπιρομβεῖσι δ'ἄκουε. V 2 3 L. ὁρῆμ' ἢ ἐπιρομβεῖσι δ' ἄκουε. R. ὀμμάτεσσιν δ' οὐδὲν ὁρῶμι *** κἀπιβομβεῦσιν δ' ἀκουαὶ *. M. ὀμμάτεσσιν δ'οὐδὲν ὄρημι · βομβεῦσ' ἐν δ' ἀκοαί μοι. — l. 5 P. ἑκαδε μ' ἱδρῶς ψυχρὸς κἀκχέεται. V 2. ἐκ δε μ' ἱδρῶς ψυχρὸς κα κχέεται. R. * ἐκ δὲ μεῦ ψυχρὸς ἱδρῶς ἐκχέεται, τρόμος δὲ πᾶσαν. M. καδδ' ἱδρῶς ψυχρὸς χέεται. — l. 6 PV 2 3. πᾶσ' ἀναγρεῖ. M. αἱρεῖ... χλωροτέρη. — l. 7 P. πιδευσην (sans accent). V 2 πιδεύειν. V 3 L. πιδευκην. R. * τεθνάκην δ' ὀλίγω δέω, κὴν * φαίνομαι. M. τεθνᾶναι δ' ὀλίγου δέοισα φαίνομαι ἄπνους. — l. 8 ἄπνους ne se trouve que dans Manuce. — l. 9 P. ἀλλὰ παντόλματον, ἐπεὶ καὶ πένητα οὐ θαυμάζοις · ὡς ὑπ' αὐτὸ. R. ἐπεὶ πένητα θαυμάζεις. M. ἐπεὶ πένητα. οὐ θαυμάζεις. — l. 12 PV 3 R. κάεται ἀλογιστὶ φρονεῖ. Em. ἀλογιστεῖ. V 2 L. φοβῆται. M. κάεται ἀλογιστεῖ.

Nous compléterons ces documents critiques sur l'ode de Sappho par deux citations de Plutarque et une de Lucien, qui en rappellent quelques expressions. Plut. Ἐρωτικὸς, c. 18, § 6, Ἡ καλὴ Σαπφὼ λέγει τῆς ἐρωμένης ἐπιφανείσης, τήν τε φωνὴν ἴσχεσθαι καὶ φλέγεσθαι τὸ σῶμα καὶ καταλαμβάνειν ὠχρότητα καὶ πλάνον αὐτὴν καὶ ἴλιγγον. Comp. de Aud. c. 16, p. 46 D. Vie de Demetrius, c. 38. Ὡς οὖν τῶν μὲν ἄλλων εἰςιόντων ὁμοίως εἶχε, τῆς δὲ Στρατονίκης, καὶ καθ' ἑαυτὴν καὶ μετὰ τοῦ Σελεύκου φοιτώσης πολλάκις, ἐγένετο τὰ τῆς Σαπφοῦς ἐκεῖνα περὶ αὐτὸν πάντα, φωνῆς ἐπίσχεσις, ἐρύθημα πυρῶδες, ὄψεων ὑποδείξεις, ἱδρῶτες ὀξεῖς, ἀταξία καὶ θόρυβος ἐν τοῖς σφυγμοῖς, τέλος δὲ, τῆς ψυχῆς κατὰ κράτος ἡττωμένης, ἀπορία, καὶ θάμβος,

(1) Cette ode admirable a été imitée, chez les Grecs par Théocrite, Id. II, v. 77, 82-86, 106-110; et par Apollonius de Rhodes Argon. III, 954-965; chez les Latins, par Catulle, XLIX, par Lucrèce, III, 153; par Ovide, Her. Ep. XV. Boileau en a donné une fort belle imitation plutôt qu'une traduction. Racine (Phèdre, acte I, sc. 1) en a tiré la substance de ces deux beaux vers :

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Delille a essayé de rendre le mètre sapphique dans une traduction de cette ode, insérée ch. III du voyage d'Anacharsis. —

« ma langue se refuse à parler, un feu subtil se glisse rapidement dans mes veines,
« mes yeux ne voient plus, un bruit sourd remplit mes oreilles;

« de mes membres découle une sueur froide; le frisson s'empare de moi; je suis
« plus pâle que l'herbe sèche; il me semble que je vais mourir.

« Mais je braverai tout, puisque dans ma misère... (1)

N'admirez-vous pas comment elle présente à la fois l'âme, le corps, les oreilles, la langue, les yeux, le teint, comme des choses étrangères l'une à l'autre et qui vont tomber en dissolution? puis, comme elle rapproche les sensations contraires : elle frissonne, elle brûle, elle déraisonne, elle est sensée; elle tremble de peur, elle va mourir? en sorte qu'elle paraît être le jouet, non d'une seule passion, mais de toutes les passions réunies (2). Les amants éprouvent toutes ces choses; mais le sublime résulte, comme je le disais, du choix des circonstances les plus saillantes que l'on fait concourir à un but unique. Homère, dans ses descriptions de tempête, choisit de même les détails les plus effrayants, tandis que l'auteur du poëme des Arimaspiens (3), croit offrir dans ces vers une image terrible :

καὶ ὠχρίασις. — Lucien, Amor. c. 46. Ἀλλ' ἐμοὶ μὲν, δαίμονες οὐράνιοι, βίος εἴη διηνεκὴς οὗτος, ἀπαντικρὺ τοῦ φίλου καθέζεσθαι, καὶ πλησίον ἡδὺ λαλοῦντος ἀκούειν.

l. 14 PV 2 3 LR. πάντα μὲν τοιαῦτα. — l. 16 PV 2 3L. ὅπερ οἶμαι καὶ ἐπὶ τὸν τῶν χειμ. τρόπον.

CONJ.—l. 1, LE FÈVRE, γλῶσσ' ἔαγ' ἄν δὲ λεπτ. TOUP, ἐάγη, ἄν δὲ λ. BRUNCK, καμμὲν γλ. GILES, καμμὲν γλ. Φέαγε, λ. — l. 3, BRUNCK, ὀππάτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημι, βομβεῦ. GILES, de même, si ce n'est qu'il met ὀππάτεσσι. — l. 4, LE FÈVRE, βομβεῦ σιν δ' ἀκοαί μοι. TOUP, ἐν δ' ἀκοαί μοι. — l. 5, BRUNCK, καδδ' ἱδρῶς ψυχρὸς χέεται, τρόμος δὲ. GILES, καδδ' ἱδρῶς πσυχρὸς χέεται τρ. δὲ. SCHNEIDEWIN, ἐκ δὲ ἱδρῶς κακχέεται. — l. 6, GILES, ποιᾶς. VOSSIUS, πούας. — l. 7, TOUP, BRUNCK, 'πιδεῦσα. SCHNEIDEWIN, 'πιδευὴς. — l. 8, BRUNCK, GILES, φαίνομαι ἄπνους. — l. 9, BRUNCK, GILES, ἐπεὶ πένητα. HERMANN, ἀλλὰ πᾶν τολμᾶτον, ἐπεὶ χλιαίνῃ πᾶσ' ὁ θαυμάζοις ἂν ἴσως ὑπ' αὐτῶ. Dans sa dissertation sur le pronom αὐτὸς (Opusc. I, p. 336) le même savant dit qu'il reconnaît des restes du texte de Sappho dans les mots ἐπεί κε et θαυμάζοισα. — BERGK pense au contraire que les derniers mots de l'ode sont φαίνομαι ἄλλα, et que l'auteur, qu'il appelle Longin, continuait en ces termes : πᾶν τὸ ἀσμάτιον ἐπεῖπον, εἶτα οὐ θαυμάζεις κ. τ. λ. — l. 10, SPENGEL, ὑπὸ τὸ αὐτὸ, V. Hermann, Opusc. I, 336, — l. 11, SPENGEL, πάντως ἀλλότρια διοιχόμενα ἐπιζητεῖ. — l. 12, TOUP, ἐπιζητεῖ; — l. 12-13, RUHNKEN, ἀλογιστεῖ, φρονεῖ, πτοεῖται ἢ παρ' ὀλίγον τέθνηκεν. WEISKE retrancherait la phrase ἢ γὰρ φοβεῖται... τέθνηκεν qui lui semble interpolée.

Geoffroy l'a traduite en prose dans son Comm. de Racine, (Phèdre, Act. I, sc. III,) et M. Emile Deschanel s'est rapproché davantage du texte dans ses Études sur l'antiquité, Sappho et les Lesbiennes. (Revue des Deux Mondes, juillet 1847, p. 347.) J'ai cherché à être eucore plus littéral.

(2) Plutarque cite trois fois cette ode ou des expressions qui en sont empruntées. Lucien y fait une légère allusion. V. les notes critiques. M. Neue a publié les fragments de Sappho, Berlin, 1827. M. Schneidewin les a insérés dans son Delectus poet. iamb. et melic. gr. et M. Bergk dans ses Poetæ lyrici.

(3) C'était Aristeas de Proconèse, dont Plutarque parle dans la vie de Romulus, c. 28 et Hérodote, IV. 13. V. sur les Arimaspiens, Strabon, l. I. Aulu-Gelle, N. A. IX, c. 4, et sur le poëte, Is. Vossius et Bayle.

Θαῦμ' ἡμῖν καὶ τοῦτο μέγα φρεσὶν ἡμετέρῃσιν.
Ἄνδρες ὕδωρ ναίουσιν ἀπὸ χθονὸς ἐν πελάγεσσι·
Δύστηνοι τινές εἰσιν, ἔχουσι γὰρ ἔργα πονηρά,
Ὄμματ' ἐν ἄστρεσι, ψυχὴν δ' ἐν πόντῳ ἔχουσιν,
Ἤπου πολλὰ θεοῖσι φίλας ἀνὰ χεῖρας ἔχοντες
Εὔχονται σπλάγχνοισι κακῶς ἀναβαλλομένοισι.

παντὶ μὴν, οἶμαι, δῆλον, ὡς πλέον ἄνθος ἔχει τὰ λεγόμενα ἢ δέος.

§ 5. Ὁ δὲ Ὅμηρος πῶς; ἓν γὰρ ἀπὸ πολλῶν λεγέσθω·

Ἐν δ' ἔπεσ', ὡς ὅτε κῦμα θοῇ ἐν νηῒ πέσῃσι
Λάβρον ὑπαὶ νεφέων ἀνεμοτρεφὲς, ἡ δέ τε πᾶσα
Ἄχνῃ ὑπεκρύφθη, ἀνέμοιο δὲ δεινὸς ἀήτης
Ἱστίῳ ἐμβρέμεται, τρομέουσι δέ τε φρένα ναῦται
Δειδιότες· τυτθὸν γὰρ ὑπὲκ θανάτοιο φέρονται.

§ 6. Ἐπεχείρησε καὶ ὁ Ἄρατος τὸ αὐτὸ τοῦτο μετενεγκεῖν,

— Ὀλίγον δὲ διὰ ξύλον ἄϊδ' ἐρύκει·

πλὴν μικρὸν αὐτὸ καὶ γλαφυρὸν ἐποίησεν ἀντὶ φοβεροῦ· ἔτι δὲ παρώρισε τὸν κίνδυνον, εἰπών, Ξύλον ἄϊδ' ἐρύκει. [Οὐκοῦν ἀπείργει.] Ὁ δὲ ποιητὴς οὐκ εἰς ἅπαξ παρορίζει τὸ δεινὸν, ἀλλὰ τοὺς ἀεὶ καὶ μονονουχὶ κατὰ πᾶν κῦμα πολλάκις ἀπολλυμένους εἰκονογραφεῖ. Καὶ μὴν τὰς προθέσεις, ἀσυνθέτους οὔσας, συναναγκάσας παρὰ φύσιν, καὶ εἰς ἀλλήλας συμβιασάμενος, «ὑπὲκ θανάτοιο,» τῷ μὲν συνεμπίπτοντι πάθει τὸ ἔπος ὁμοίως ἐβασάνισεν· τῇ δὲ τοῦ ἔπους συνθλίψει τὸ πάθος ἄκρως ἀπεπλάσατο καὶ μονονοὺκ ἐνετύπωσε τῇ λέξει τοῦ κινδύνου τὸ ἰδίωμα, «ὑπὲκ θανάτοιο φέρονται.»

§ 7. Οὐκ ἄλλως ὁ Ἀρχίλοχος ἐπὶ τοῦ ναυαγίου, καὶ ἐπὶ τῇ προσαγγελίᾳ ὁ Δημοσθένης· «Ἑσπέρα μὲν γὰρ ἦν,» φησίν· ἀλλὰ τὰς ἐξοχὰς, ὡς ἂν εἴποι τις, ἀριστίνδην ἐκκαθήραντες ἐπισυνέθηκαν, οὐδὲν φλοιῶδες, ἢ

VAR. — l. 4 PL. ἐνὶ πόντῳ. — l. 7 CM. omettent μὴν. PV 2 3 R. ἡδέως. L. ἡ δέως. M. καὶ ἡδέος. — l. 13 L. φέροντες. — l. 15 R. ἄϊδ' ἀπείργει — l. 17 PV 2 3 L. ἄϊδ' ἀπείργει · οὐκ οὖν ἀπείργει, ou bien οὐκοῦν ἀπ.

CONJ. — l. 1, LE FÈVRE, WEISKE, θαῦμ' ἦ μὴν — l. 6, MORUS, εὔχοντ' ἀσπλάγχνοισι. — l. 7, TOUP, παντὶ μὲν. — l. 17, TOUP supprime οὐκοῦν ἀπείργει. RUHNKEN corrigerait

(4) Iliad. XV, 624.

(5) Aratus, Phæn. v. 284. tr. de Germanicus.

(6) Je supprime, avec Ruhnken, les mots οὐκοῦν ἀπείργει; autrement il faudrait traduire : «car si la planche éloigne le trépas,

« Ce fut pour nous le sujet d'un grand étonnement,
« que ces hommes habitant loin des terres, au milieu des flots,
« vivant dans la misère, soumis à de pénibles travaux,
« les yeux tournés vers les astres, le cœur du côté de l'onde,
« tendant des mains suppliantes vers les dieux
« qu'ils implorent dans leurs cruelles angoisses. »

Chacun voit, je pense, qu'il y a trop de recherche dans ce tableau pour qu'il fasse naître quelque sentiment de crainte.

Voyons comment s'exprime Homère; un seul exemple suffira :

« Hector tombe sur les Grecs; tel qu'une vague furieuse,
« grossie par les vents et les nuées, vient fondre sur un vaisseau rapide;
« le navire entier est couvert de l'onde écumeuse; un violent coup de vent
« fait gémir le mât : les matelots tremblent de frayeur;
« car ils se voient à deux doigts de la mort. » (4)

Aratus a essayé de transporter cette idée dans son poëme :

« Une mince planche, (dit-il,) les sépare du trépas. (5)

Mais à une image terrible il en substitue une autre faible et recherchée; il diminue même le danger, puisque la planche arrête le trépas (6). Homère, au contraire, ne délivre pas ses matelots une fois pour toutes, il les représente exposés à périr à tous les instants, presque à chaque coup de mer; et même, en associant de force des prépositions qui ne sauraient se construire naturellement ensemble, et les obligeant à agir l'une sur l'autre (ὑπὲκ θανάτοιο), il fait violence à l'expression pour peindre la catastrophe menaçante, et par ce conflit des termes qui rappelle d'une manière énergique le funeste événement, il imprime, pour ainsi dire, à la phrase le cachet du danger (ὑπὲκ θανάτοιο φέρονται).

Archiloque, dans la description de son naufrage (7), et Démosthène, lorsqu'il dit, à la nouvelle de la prise d'Elatée (8) : « C'était vers le soir »... n'ont pas déployé moins d'habileté; mais en supprimant tout détail inutile, ils réunissent avec le plus grand art les principales circonstances, sans introduire dans leur tableau aucun trait puéril, bas ou recherché. Car de pareils

ἤγουν ἀπείργει et le retrancherait comme glose du verbe ἐρύκει. — l. 20, De Petra, συμβιβασάμενος. — l. 26, Toup, ὡς ἄν εἴποι τις. Ruhnken, de même, puis ἀριστίνδην ἐπικρίναντες.

elle doit donc l'écarter » observation assez niaise.

(7) Plutarq. (de Aud. poet. c. 12) parle du naufrage décrit par Archiloque, et (de Superst. c. 8) il en cite quelques beaux vers.

(8) V. la harangue pour la Couronne, c. 53.

ἄσημνον ἢ σχολικὸν ἐγκατατάττοντες διὰ μέσου. Λυμαίνεται γὰρ ταῦτα τὸ ὅλον, ὡςανεὶ ψήγματα ἢ ἀραιώματα, [ἐμποιοῦντα μεγέθη συνοικοδομούμενα] τῇ πρὸς ἄλληλα σχέσει συντετειχισμένα.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Η'

XI. Σύνεδρός ἐστι ταῖς προεκκειμέναις ἀρετὴ καὶ ἣν καλοῦσιν αὔξησιν, ὅταν, δεχομένων τῶν πραγμάτων καὶ ἀγώνων κατὰ περιόδους ἀρχάς τε πολλὰς καὶ ἀναπαύλας, ἕτερα ἑτέροις ἐπεισκυκλούμενα μεγέθη συνεχῶς ἐπεισάγηται κατ' ἐπίβασιν. § 2. Τοῦτο δὲ εἴτε διὰ τοπηγορίαν, εἴτε δείνωσιν, [ἢ πραγμάτων ἢ κατασκευῶν ἐπίρρωσιν,] εἴτ' ἐποικονομίαν ἔργων ἢ παθῶν (μυρίαι γὰρ ἰδέαι τῶν αὐξήσεων) γίνοιτο· χρὴ γινώσκειν ὅμως τὸν ῥήτορα, ὡς οὐδὲν ἂν τούτων καθ' αὑτὸ συσταίη χωρὶς ὕψους τέλειον, πλὴν εἰ μὴ ἐν οἴκτοις ἄρα, νὴ Δία, ἢ ἐν εὐτελισμοῖς· τῶν δ' ἄλλων αὐξητικῶν ὅτου περ ἂν τὸ ὑψηλὸν ἀφέλῃς, ὡς ψυχὴν ἐξαιρήσεις σώματος· εὐθὺς γὰρ ἀτονεῖ καὶ κενοῦται τὸ ἔμπρακτον αὐτῶν, μὴ τοῖς ὕψεσι συνεπιῤῥωννύμενον. § 3. Ἡι μέντοι διαφέρει τοῦ ἀρτίως εἰρημένου τὰ νῦν παραγγελλόμενα, (περιγραφὴ γάρ τις ἦν ἐκεῖνα τῶν ἄκρων λημμάτων, καὶ εἰς ἑνότητα σύνταξις) καὶ τίνι καθόλου τῶν αὐξήσεων παραλλάττει τὰ ὕψη, τῆς σαφηνείας αὐτῆς ἕνεκα συντόμως διοριστέον.

XII. Ὁ μὲν οὖν τῶν τεχνογράφων ὅρος ἐμοί γ' οὐκ ἀρεστός. Αὔξησίς ἐστι, φασί, λόγος μέγεθος περιτιθεὶς τοῖς ὑποκειμένοις· δύναται γὰρ ἀμέλει καὶ ὕψους καὶ πάθους καὶ τρόπων εἶναι κοινὸς οὗτος ὁ ὅρος, ἐπειδὴ κα-

VAR. — l. 1 PV 3 διαμέσου. — l. 2 PV a 3 LR. ὡςανεὶ ψύγματα. M. συνοικοδομούμενα τῇ πρὸς ἄλλ.— l. 3 P. τῇ πρὸς. — l. 4 A. τοῖς προεκκειμένοις ἀρ. ἣν καὶ καλοῦσιν. — l. 5 V 3 R. ὅταν δ' ἔχομ. — l. 9 M. τῶν αὐξ. γίνοιντο. — l. 14 M. τῶν ἀρτ. εἰρημένων. — l. 17 M. omet αὐτῆς. — l. 20 PR. οὗτος ὅρος. L. οὕτως ὅρος... τῶν λόγων.

CONJ. — l. 1, Le Fèvre, σχολαστικὸν. — l. 1-2, Toup, λυμαίνεται γὰρ ταῦτα τὸ ὅλον ὡςανεὶ ψήγματα ἢ ἀραιώματα, τὰ ἐμποιοῦντα μεγέθη συνοικοδομούμενα. Ruhnken, λ. γ. τ. τὸ ὅλ. ὡς ψήγμ. ἃ εἰς ἀραιώμ. ἐμβύεται, τὰ μεγ. συνοικοδ. Weiske, λ. γ. τ. τ. ὅλ. ὡς. ψ. τῷ οἰκοδομήματι ἀρ. ἐμποιοῦντα, καὶ οὐχ ἁρμόττοντα πρὸς τὰ τῷ μεγέθει καλῶς συνοικονομούμενα τῇ τε πρὸς... Le Fèvre, ἀραρινώματα. Un savant mentionné par Toup, τὰ ἓν ποιοῦντα μεγέθη. Dobree, τὰ ἐμποιοῦντ' ἄν. Il me semble qu'il faut supprimer les mots ἐμποιοῦντα μεγέθη qui sont sans doute une explication marginale des mots ἐπεισκυκλούμενα μεγέθη qui se lisent quatre lignes plus bas; car le mot μεγέθη ne se rencontre guère pour signifier de

(9) V. les notes critiques. Si l'on n'admet pas la correction que je propose, il faut traduire : «dans les édifices, lesquels ne paraissent dans toute leur grandeur que lorsque toutes les parties sont étroitement liées entre elles.» — V. une comparaison semblable dans Quint. l. O. VIII, 6-63, et dans Plut. de prof. in virt. c. 17.

(1) Hæc est illa quæ δείνωσις vocatur, rebus indignis, asperis, invidiosis addens vim

traits altèrent la beauté de l'ensemble, et font un effet analogue à celui des replâtrages et des fentes, qui coupent l'aspect général d'un édifice et en détruisent l'harmonie (9).

CHAPITRE VIII.

Aux moyens d'ennoblir le style dont nous venons de parler, on peut ajouter l'amplification, qui trouve sa place dans le discours lorsque la nature des faits et la lutte des intérêts admettent tour à tour des reprises et des moments de repos; on accumule alors successivement, et comme par degrés, les circonstances propres à augmenter l'effet que l'on veut produire. L'amplification a lieu soit par le moyen des lieux communs, soit en représentant l'idée d'une manière frappante (1), [soit en exagérant l'importance des choses ou des preuves], soit en développant les faits ou les sentiments; car il y a une foule de manières d'amplifier (2). Cependant l'orateur ne doit pas ignorer qu'aucune ne peut, sans le secours du sublime, produire l'effet désiré, si ce n'est toutefois lorsqu'il serait question d'exciter la pitié ou le mépris; mais dans tous les autres cas, retrancher ce qui donne de la grandeur au style, c'est enlever l'âme au corps; car si l'amplification n'est pas soutenue par de nobles idées, elle perd aussitôt tout ce qu'elle peut avoir de force et de consistance.

Mais afin de donner à cette observation toute la clarté nécessaire, nous devons indiquer brièvement en quoi elle diffère de ce que nous avons établi précédemment (je veux parler du choix des circonstances principales et de l'art de les coordonner), et ce qui distingue en général le sublime des différentes sortes d'amplification.

Je n'approuve pas la définition qu'en donnent les rhéteurs. C'est, disent-ils, une manière de parler qui ajoute de la grandeur au sujet que l'on traite. En effet, cette définition peut fort bien s'appliquer au sublime, au pathétique, aux tropes, puisque ces formes de style ajoutent de même

grands édifices. On pourrait lire aussi ἐμποδὼν ὄντα τῷ μεγέθει. Le sens de la phrase est clair, en sous-entendant λυμαίνεται dans le second membre; συνοικοδομούμενα est la glose de συντετειχισμένα, συνοικονομούμενα, que donnent les manuscrits, celle de συνεχῶς. — l. 8, RUHNKEN, ἢ πραγματικῶν κατασκ. ἐπιῤῥ. d'après Longin (Rhét § 18). WEISKE fils εἴτε δείνωσιν πραγμ. ἢ κατασκ ἐπιῤῥ. SPENGEL, εἴτε δείνωσιν ἢ πρ. ἢ κατ. εἴτ' ἐπιρρ. εἴτ' οἰκονομίαν. Les mots ἢ πραγμάτων ἢ κατασκευῶν ἐπιῤῥώσιν ne sont-ils pas la glose du terme δείνωσιν? — WEISKE, ἐποικοδομίαν ἐργ. ἢ παθῶν γένοιτο. — l. 13, RUHNKEN lit σβέννυται au lieu de κενοῦται.

oratio : qua virtute præter alios plurimum valuit Demosthenes. Quint. I. O. VI, 2, 24.

(2) Quintil. I. O. VIII, 4. 3. Quatuor tamen præcipue generibus video constare amplificationem, incremento, ratiocinatione, comparatione, congerie. Incrementum est potissimum cum magna videntur etiam quæ inferiora sunt. Id aut uno gradu fit aut pluribus. Per id venitur non modo ad summum, sed interim quodam modo supra summum.

κεῖνα τῷ λόγῳ περιτίθησι ποιόν τι μέγεθος. Ἐμοὶ δὲ φαίνεται ταῦτα ἀλλήλων παραλλάττειν, ᾗ κεῖται τὸ μὲν ὕψος ἐν διάρματι, ἡ δ' αὔξησις καὶ ἐν πλήθει · διόπερ ἐκεῖνο μὲν κἂν νοήματι ἑνὶ πολλάκις, ἡ δὲ πάντως μετὰ ποσότητος καὶ περιουσίας τινὸς ὑφίσταται. § 2. Καὶ ἔστιν ἡ αὔξησις, ὡς τύπῳ περιλαβεῖν, συμπλήρωσις ἀπὸ πάντων τῶν ἐμφερομένων τοῖς πρά- 5 γμασι μορίων καὶ τόπων, ἰσχυροποιοῦσα τῇ ἐπιμονῇ τὸ κατεσκευασμένον · ταύτῃ τῆς πίστεως διεστῶσα, ὅτι μὲν τὸ ζητούμενον ἀποδεί [κνυσιν]...,...

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Θ'

...πλουσιώτατα, καθάπερ τι πέλαγος, εἰς ἀναπεπταμένον κέχυται πολλαχῇ μέγεθος. § 3. Ὅθεν, οἶμαι, κατὰ λόγον ὁ μὲν ῥήτωρ, ἅτε παθητικώτερος, πολὺ τὸ διάπυρον ἔχει καὶ θυμικῶς ἐκφλεγόμενον · ὁ δὲ, καθεστῶς 10 ἐν ὄγκῳ καὶ μεγαλοπρεπεῖ σεμνότητι, οὐκ ἔψυκται μὲν, ἀλλ' οὐχ οὕτως ἐπέστραπται.

§ 4. Οὐ κατ' ἄλλα δέ τινα ἢ ταῦτα, ἐμοὶ δοκεῖ, φίλτατε Τερεντιανὲ, (λέγω δὲ, εἰ καὶ ἡμῖν ὡς Ἕλλησιν ἐφεῖταί τι γινώσκειν,) καὶ ὁ Κικέρων τοῦ Δημοσθένους ἐν τοῖς μεγέθεσι παραλλάττει. Ὁ μὲν γὰρ ἐν ὕψει τὸ πλέον ἀποτόμῳ, ὁ δὲ Κικέρων ἐν χύσει. Καὶ ὁ μὲν ἡμέτερος διὰ 15 τὸ μετὰ βίας ἕκαστα, ἔτι δὲ τάχους, ῥώμης, δεινότητος, οἷον καίειν τε ἅμα καὶ διαρπάζειν, σκηπτῷ τινι παρεικάζοιτ' ἂν ἢ κεραυνῷ · ὁ δὲ Κικέρων ὡς ἀμφιλαφής τις ἐμπρησμός, οἶμαι, πάντη νέμεται καὶ ἀνειλεῖται, πολὺ ἔχων καὶ ἐπίμονον ἀεὶ τὸ καῖον, καὶ διακληρονομούμενον ἄλλοτ' ἀλλοίως ἐν αὐτῷ καὶ κατὰ διαδοχὰς ἀνατρεφόμενον. § 5. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὑμεῖς 20 ἂν ἄμεινον ἐπικρίνοιτε.

Καιρὸς δὲ τοῦ Δημοσθενικοῦ μὲν ὕψους καὶ ὑπερτεταμένου ἔν τε ταῖς δεινώσεσι καὶ τοῖς σφοδροῖς πάθεσι, καὶ ἔνθα δεῖ τὸν ἀκροατὴν τὸ σύνολον

VAR. — l. 3 PV 3 L. δι' ὃ κεῖνο. — l. 5 V 2 L. ἐκφερομένων. V 2 3 LERM. πράγμασιν ὁρίων καὶ τύπων. — l. 6 M. κατασκευαζομένων. — l. 7 V 2 LR. διεστῶτα. M. ὅτι ἡ μὲν... ἀποδείκνυσιν. — Le manuscrit de Paris porte ἀποδεί ; après ce mot commence une lacune de deux feuillets, soit quatre pages. — l. 11 V 2 L. ἔψυκται ἀλλ' οὐχ. — l. 13 PV 2 3 LR. δὲ καὶ ἡμῖν. — l. 15 R. ἐκχύσει. — l. 18 V 2 ERM. om. τις. — l. 19 M. τὸ καῖον διακλ. ἄλλοτ' ἄλλως.

CONJ. — l. 5-6, PORTUS, πράγμασι μορίων καὶ τόπων. — l. 7, SPENGEL, ὅτι ἡ μὲν. —

(1) Il parle probablement de Platon ; voy. la fin du chap. section XIII.

(2) Ce mot n'est pas dans le texte ; mais il résulte du sens de la phrase.

(3) J'ai suivi la traduction de Morus : *non æque celer ac mobilis videtur*. V. la note critique et l'*Index verb.*

(4) V. Plutarque, vie de Démosthène, c. 2,

au discours une certaine grandeur; mais elles me semblent différer de l'amplification, en ce que celle-ci produit la grandeur, surtout par la richesse des détails, tandis que le sublime résulte de l'élévation des idées; ce dernier se révèle souvent dans une seule pensée, mais l'amplification suppose une certaine quantité, une abondance d'idées; en général elle consiste à envisager le sujet dans toutes ses parties et sous toutes ses formes, et fortifie l'effet déjà produit en obligeant l'esprit à s'y arrêter. Elle diffère, à cet égard, de la confirmation qui cherche à démontrer le sujet dont il s'agit.

(*Lacune de quatre pages du manuscrit de Paris.*)

CHAPITRE IX.

..... semblable (1) à l'Océan, il se déploie de toutes parts dans une vaste étendue. Il est donc naturel que l'orateur, qui est plus passionné, ait beaucoup de feu et se montre animé d'une grande ardeur, tandis que le philosophe (2), s'enveloppant dans sa gravité et sa dignité majestueuse, sans être froid, ne se laisse pas aussi facilement entraîner (3).

Je ne crois pas, mon cher Terentianus, si toutefois il nous est permis, à nous autres Grecs, d'être juges sur ce point, qu'on puisse assigner d'autres causes de la différence qui existe entre Cicéron et Démosthène, par rapport au sublime. Le sublime de Démosthène se manifeste par des traits le plus souvent soudains et rapides, celui de Cicéron par une merveilleuse abondance. Notre orateur, à cause de la force, de la promptitude, de la puissance, de l'énergie avec lesquelles il semble tout dévorer et enlever à la fois, pourrait être comparé au tourbillon ou à la foudre; tandis que Cicéron me fait l'effet d'un vaste incendie qui éclate de toutes parts, consumant tout ce qu'il rencontre, nourrissant une flamme intense et opiniâtre, dont les ravages s'exercent de divers côtés en même temps et qui s'accroît par intervalles. Mais, vous autres Romains, vous l'apprécieriez bien mieux que je ne saurais le faire (4).

La sublimité de Démosthène, sa puissance se déploient dans les passages véhéments (5), dans les mouvements passionnés, lorsqu'il faut étonner et frapper l'auditeur; l'abondance de Cicéron brille lorsqu'il a besoin d'écraser et de confondre son adversaire; car une semblable éloquence admet

l. 11-12, BENTLEY, οὐχ οὕτως ἀπαστράπτει. On pourrait lire ἐπισκήπτει, à cause de σκηπτῷ τινὶ παρεικάζοιτ' ἂν ἢ κεραυνῷ. — l. 17, RUHNKEN, σκηπτῷ τινὶ ἢ χειμάῤῥῳ. — l. 19, HERMANN (Opusc. I. 337) met la virgule après ἀλλοίως et construit ἐν αὐτῷ avec καὶ κατὰ διαδοχάς.

et dans les *Recherches*, p. 111, l'examen comparatif des deux passages.

(3) V. le passage de Quintilien cité ci-dessus, sect. XI, § 2, Le mot δεινώσις est employé par Platon, Phædr. 272. A, et par Plut. vie d'Antoine, c. 14.

ἐκπλῆξαι· τῆς δὲ χύσεως, ὅπου χρὴ καταντλῆσαι· τοπηγορίαις τε γὰρ καὶ ἐπιλόγοις κατὰ τὸ πλέον καὶ παραβάσεσι, καὶ τοῖς φραστικοῖς ἅπασι καὶ ἐπιδεικτικοῖς, ἱστορίαις τε καὶ φυσιολογίαις, καὶ οὐκ ὀλίγοις ἄλλοις μέρεσιν ἁρμόδιος.

XIII. Ὅτι μέντοι ὁ Πλάτων, ἐπάνειμι γάρ, τοιούτῳ τινὶ χεύματι 5 ἀψοφητὶ ῥέων, οὐδὲν ἧττον μεγεθύνεται, ἀνεγνωκὼς τὰ ἐν τῇ Πολιτείᾳ, [τὸν τόπον] οὐκ ἀγνοεῖς. « Οἱ ἄρα φρονήσεως, » φησί, « καὶ ἀρετῆς ἄπειροι εὐωχίαις δὲ καὶ τοῖς τοιούτοις ἀεὶ ξυνόντες, κάτω, ὡς ἔοικε, φέρονται, καὶ ταύτῃ πλανῶνται διὰ βίου. Πρὸς δὲ τὸ ἀληθὲς ἄνω οὔτ' ἀνέβλεψαν πώποτε, οὔτ' ἀνηνέχθησαν, οὐδὲ βεβαίου τε καὶ καθαρᾶς ἡδονῆς ἐγεύσαντο· 10 ἀλλὰ βοσκημάτων δίκην, κάτω ἀεὶ βλέποντες καὶ κεκυφότες εἰς γῆν καὶ εἰς τραπέζας, βόσκονται χορταζόμενοι καὶ ὀχεύοντες, καὶ ἕνεκα τῆς τούτων πλεονεξίας λακτίζοντες καὶ κυρίττοντες ἀλλήλους σιδηροῖς κέρασι καὶ ὁπλαῖς ἀποκτιννύουσι δι' ἀπληστίαν. »

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ι'

§ 2. Ἐνδείκνυται δ' ἡμῖν οὗτος ὁ ἀνὴρ, εἰ βουλοίμεθα μὴ κατολιγω- 15 ρεῖν, ὡς καὶ ἄλλη τις παρὰ τὰ εἰρημένα ὁδὸς ἐπὶ τὰ ὑψηλὰ τείνει. Ποία δὲ καὶ τίς αὕτη; Ἡ τῶν ἔμπροσθεν μεγάλων συγγραφέων καὶ ποιητῶν μίμησίς τε καὶ ζήλωσις. Καί γε τούτου, φίλτατε, ἀπρὶξ ἐχώμεθα τοῦ σκοποῦ. Πολλοὶ γὰρ ἀλλοτρίῳ θεοφοροῦνται πνεύματι τὸν αὐτὸν τρόπον, ὃν καὶ τὴν Πυθίαν λόγος ἔχει τρίποδι πλησιάζουσαν, ἔνθα ῥῆγμά ἐστι γῆς 20 ἀναπνεῖν, ὥς φασιν, ἀτμὸν ἔνθεον, αὐτόθεν ἐγκύμονα τῆς δαιμονίου καθισταμένην δυνάμεως, παραυτίκα χρησμῳδεῖν κατ' ἐπίπνοιαν. Οὕτως ἀπὸ τῆς τῶν ἀρχαίων μεγαλοφυΐας εἰς τὰς τῶν ζηλούντων ἐκείνους ψυχάς, ὡς ἀπὸ ἱερῶν στομίων, ἀπόῤῥοιαί τινες φέρονται, ὑφ' ὧν ἐπιπνεόμενοι, καὶ οἱ μὴ λίαν φοιβαστικοὶ, τῷ ἑτέρων συνενθουσιῶσι μεγέθει. 25

VAR. — l. 2 E m M. ἀπολόγοις. — l. 5 M. omet τοιούτῳ et lit χεύματί τινι. — l. 6-7 PM. τὸν τύπον. — l. 8 PV 2 3 RM. σύνοντες. — l. 13 PV 2 3 LR. ἀλλήλοις. — l. 15 PV 2 3 LR. οὗτος ἀνὴρ. M. κατολιγωρῆσαι. — 17 l. PV 2 3 R. τίς αὕτη; — l. 18 M. καὶ τούτου γε. — P. ἐχόμεθα — l. 21 A. ὁ ἀναπνεῖν φασιν. M. ἀναπνέον.... καὶ ἐγκύμονα.

(6) Rapprochez de cette comparaison, celle non moins juste, non moins bien sentie, que Fénelon trace en peu de mots dans sa Lettre sur l'éloquence.

(7) Liv. IX, p. 586. dans la trad. de M. Cousin, t. IX, p. 218. Notre auteur cite de mémoire.

(1) Voyez ce que dit Plutarque sur l'inspiration de la Pythie, Ἐρωτικός, C. 18. M. Séguier de St-Brisson traduit ainsi ce

volontiers les lieux communs, les péroraisons, les digressions, toutes ces formes du discours où l'on recherche l'élégance, savoir : les narrations, les descriptions et une foule d'autres du même genre (6).

Pour revenir à mon sujet, Platon n'est pas moins sublime, bien que son style s'écoule sans bruit comme un cours d'eau tranquille ; c'est ce dont vous conviendrez quand vous aurez lu ce passage de la République (7) : « Ceux qui sont dépourvus de sagesse et de vertu, dit-il, occupés sans « cesse de bonne chère et d'autres plaisirs semblables, paraissent se laisser « entraîner vers la terre et marcher au hasard durant toute leur vie. Ja- « mais ils ne portent leurs regards en haut vers la vérité ; jamais ils ne se « relèvent, ni ne jouissent d'aucun plaisir pur et durable; mais, pareils « aux bêtes, regardant toujours en bas, penchés vers la terre et vers leur « pâture, ils se rassasient des plus viles jouissances, et emportés par leurs « désirs insatiables, ils s'immolent les uns les autres avec des armes de fer, « imitant ces animaux qui se disputent leur proie à coups de cornes ou « en lançant des ruades. »

CHAPITRE X.

Ce grand homme nous montre par là, si nous voulons y prendre garde, qu'il est encore une voie, dont nous n'avons pas parlé, qui conduit au sublime. Laquelle ? L'imitation et l'émulation des grands écrivains et des grands poëtes qui nous ont précédés. Voilà, mon cher ami, le but auquel nous devons tendre avec persévérance. En effet, bien des gens sont inspirés par le génie d'autrui, de la même manière que la Pythie lorsqu'elle s'approche du trépied (1). De la terre entr'ouverte il s'exhale, dit-on, une vapeur divine dont elle se sent pénétrée comme d'une puissance céleste, et qui lui dicte aussitôt ses oracles. C'est ainsi que de la sublimité des anciens, il s'échappe, comme d'un antre sacré, certaines influences qui pénètrent les âmes de leurs imitateurs, et ceux-là même qui sont le moins sujets à de tels transports, s'en trouvant inspirés, participent de la sorte à cette grandeur étrangère.

CONJ. — l. 7-8, Le Fèvre supprime τὸν τόπον altération de τὸν τόπον, explication des mots τὰ ἐν τῇ πολιτείᾳ. — l. 20, Pearce voyait les traces d'un vers dans cette phrase, et voulait lire ῥῆγμ' ἐστι γῆς.

passage dans une note sur la Prépar. Evang. d'Eusèbe, tome II, p. 597 : « Il est une au- « tre voie qui mène au sublime; l'imita- « tion et l'émulation des grands historiens « qui nous ont précédés et des grands poë- « tes. Beaucoup d'auteurs ne sont inspirés « que par l'esprit d'autrui, de la même « manière qu'on rapporte que la Pythie « l'est en s'approchant du trépied. »

§ 3. Μόνος Ἡρόδοτος Ὁμηρικώτατος ἐγένετο; Στησίχορος ἔτι πρότερον, ὅ τε Ἀρχίλοχος, πάντων δὲ τούτων μάλιστα ὁ Πλάτων, ἀπὸ τοῦ Ὁμηρικοῦ ἐκείνου νάματος εἰς αὐτὸν μυρίας ὅσας παρατροπὰς ἀποχετευσάμενος. Καὶ ἴσως ἡμῖν ἀποδείξεων ἔδει, εἰ μὴ τὰ ἐπ' εἴδους καὶ οἱ περὶ Ἀμμώνιον ἐκλέξαντες ἀνέγραψαν.

§ 4. Ἔστι δ' οὐ κλοπὴ τὸ πρᾶγμα, ἀλλ' ὡς ἀπὸ καλῶν ἠθῶν, ἢ πλασμάτων, ἢ δημιουργημάτων ἀποτύπωσις. Καὶ οὐδ' ἂν ἐπακμάσαι μοι δοκεῖ τηλικαῦτά τινα τοῖς τῆς φιλοσοφίας δόγμασι, καὶ εἰς ποιητικὰς ὕλας πολλαχοῦ συνεμβῆναι καὶ φράσεις, εἰ μὴ περὶ πρωτείων, νὴ Δία, παντὶ θυμῷ πρὸς Ὅμηρον, ὡς ἀνταγωνιστὴς νέος πρὸς ἤδη τεθαυμασμένον, ἴσως μὲν φιλονεικότερον καὶ οἱονεὶ διαδορατιζόμενος, οὐκ ἀνωφελῶς δ' ὅμως διηριστεύετο· «Ἀγαθὴ» γὰρ κατὰ τὸν Ἡσίοδον, «ἔρις ἥδε βροτοῖσι.» Καὶ τῷ ὄντι καλὸς οὗτος καὶ ἀξιονικότατος εὐκλείας ἀγών τε καὶ στέφανος, ἐν ᾧ καὶ τὸ ἡττᾶσθαι τῶν προγενεστέρων οὐκ ἄδοξον.

XIV. Οὐκοῦν καὶ ἡμᾶς, ἡνίκ' ἂν διαπονῶμεν ὑψηγορίας τι καὶ μεγαλοφροσύνης δεόμενον, καλὸν ἀναπλάττεσθαι ταῖς ψυχαῖς, πῶς ἄν, εἰ τύχοι, ταὐτὸ τοῦθ' Ὅμηρος εἶπεν, πῶς δ' ἂν Πλάτων ἢ Δημοσθένης ὕψωσαν, ἢ ἐν ἱστορίᾳ Θουκυδίδης· προσπίπτοντα γὰρ ἡμῖν κατὰ ζῆλον ἐκεῖνα τὰ πρόσωπα, καὶ οἷον διαπρέποντα, τὰς ψυχὰς ἀνοίσει πως πρὸς τὰ ἀνειδωλοποιούμενα μέτρα. § 2. Ἔτι δὲ μᾶλλον, εἰ κἀκεῖνο τῇ διανοίᾳ προσυπογράφοιμεν, πῶς ἂν τόδε τι ὑπ' ἐμοῦ λεγόμενον παρὼν Ὅμηρος ἤκουσεν, ἢ Δημοσθένης, ἢ πῶς ἂν ἐπὶ τούτῳ διετέθησαν. Τῷ γὰρ ὄντι μέγα τὸ ἀγώνισμα, τοιοῦτον ὑποτίθεσθαι τῶν ἰδίων λόγων δικαστήριον καὶ θέατρον, καὶ ἐν τηλικούτοις ἥρωσι κριταῖς τε καὶ μάρτυσιν, ὑπέχειν τῶν γραφομένων εὐθύνας πεπαῖχθαι. § 3. Πλέον δὲ τούτων παρορμητικόν, εἰ προστιθείης, πῶς ἂν ἐμοῦ ταῦτα γράψαντος ὁ μετ' ἐμὲ πᾶς ἀκούσειεν αἰών; Εἰ δέ τις αὐτόθεν φοβοῖτο, μὴ τοῦ ἰδίου βίου καὶ χρόνου οὐ φθέγξαιτό τι ὑπερήμε-

VAR. — l. 1 M. ἐγένετο. — l. 2 PV 3 L. ὅ γε Ἀρχ. R. καὶ Ἀρχ. V 2 L. om. ἀπὸ. — l. 4 CR. τὰ ἐπ' ἰνδοὺς. M. Ἰνδοὺς. — l. 5 V 3. ἔγραψαν. — l. 6 V 2 L. οὐλοκλοπὴ. — l. 7 Em. ἐμβιβάσαι μοι. M. καὶ οὐδ' ἂν ἐμβιβάσαι μοι δοκεῖ. — l. 9 V 3 RM. συνεκβῆνάι — l. 16 L. καλῶς. — l. 18 PV 2 L. προπίπτοντα. — l. 25 A. παιῖχθαι. Em M. καὶ μὴ παῖξαι. R. omet le mot et ajoute un astérisque. — l. 27 CE. χρόνου φθέγξαιτο.

(2) Comp. le jugement de Quintilien sur Platon, I. O. X, 1, 81.

(3) V. sur Ammonius les *Recherches*, p. 53.

(4) Voir sur les plagiats des anciens l'entretien qui eut lieu, suivant Porphyre, chez Longin, le jour de la fête de Platon. *Recherches*, p. 21. *Documents*, nº 15. M. Sé-

Hérodote est-il le seul qui ait imité Homère? Stésichore, Archiloque l'ont imité avant lui ; mais plus que tous les autres, Platon a fait dériver de son côté une multitude de filets de cette source abondante (2). Peut-être aurions-nous eu besoin d'en donner des preuves, si Ammonius n'avait fait de ces emprunts un recueil où ils sont classés sous divers chefs (3).

Ce n'est pas ce qu'on appelle un plagiat (4) ; c'est plutôt une imitation du beau moral, semblable à celle qui consiste à reproduire de belles formes ou de beaux monuments, et je ne pense pas que Platon eût orné de telles fleurs les principes de la philosophie, et qu'il se fût engagé si souvent dans des fictions et des expressions poétiques, s'il n'eût voulu disputer de tout son pouvoir la première place à Homère ; tel qu'un jeune athlète, qui lutte peut-être avec trop d'insistance, et comme à main armée, contre un adversaire déjà renommé, et qui parvient à obtenir sur lui quelque avantage. « Une telle lutte, dit Hésiode, est favorable aux mortels ! (5) » Au fond, n'y a-t-il pas du mérite et de l'honneur à disputer ainsi la gloire et la couronne, puisqu'il ne saurait être honteux de rester au-dessous de ses devanciers?

Toutes les fois donc que nous travaillerons à quelque œuvre qui réclame de hautes pensées et un style élevé, il sera bien de nous représenter comment Homère aurait exprimé la même chose, comment Platon ou Démosthène ou l'historien Thucydide l'auraient rendue avec grandeur ; car si notre ardeur est excitée par de tels personnages, par des rivaux si supérieurs, notre âme s'élèvera en quelque sorte à l'idéal qu'elle s'était formé.

L'effet serait bien plus sûr, si nous pouvions imaginer de quelle manière Homère ou Démosthène auraient écouté telle de nos paroles, ou comment ils en auraient été affectés. C'est réellement un puissant aiguillon que de soumettre ses propres discours à un tel tribunal, à une telle assemblée, et de se figurer qu'on est appelé à rendre compte de ses écrits en présence de ces grands hommes que l'on prend pour juges et pour témoins.

Mais ce qui vous animerait encore davantage, ce serait de vous demander aussi : Comment les hommes qui vivront après moi écouteront-ils la

CONJ. — l. 1, LE FÈVRE, Ὁ μὲν Ἡρόδ. TOLLIUS, Οὐ γὰρ μόνος Ἡρ. TOUP, Τί; μόνος Ἡρ. Ὁμ. ἐγένετο; MORUS, Ἢ μόνος Ἡρ. Ὁμ. ἐγ. — l. 4, LE FÈVRE a corrigé la leçon fautive des mss. en lisant εἰ μὴ τὰ ἐπ' εἴδους οἱ περὶ Ἀμμ. — l. 6, TOLLIUS propose de lire εἰδῶν au lieu de ἠθῶν; c'est aussi l'avis de MORUS. — l. 7, TOUP, καὶ οὐδ. ἂν ἐγκαταμίξαι μοι δοκεῖ τηλ. τινα. — l. 21, MORUS, τόδε τὸ ὑπ' ἐμοῦ λεγ. — l. 25, LANGBAINE, approuvé par WYTTENBACH (Bibl. Crit. III, p. 47), καὶ μὴ πταῖσαι. WEISKE fils tire de la leçon du ms. Ambr. προσῆχθαι. Ne pourrait-on pas lire τεταχθαι?

guier (l. l.) traduit ainsi cette phrase : « Ce « n'est point un larcin, c'est un moulage de « beaux caractères à la manière du moulage des monuments d'art plastique ou « architectonique. »

(5) Les Œuvres et les jours, v. 24.

ρον, ἀνάγκη καὶ τὰ συλλαμβανόμενα ὑπὸ τῆς τούτου ψυχῆς ἀτελῆ καὶ τυφλὰ ὥςπερ ἀμβλοῦσθαι, πρὸς τὸν τῆς ὑστεροφημίας ὅλως μὴ τελεςφορούμενα χρόνον.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΑ'

XV. Ὄγκου καὶ μεγαληγορίας καὶ ἀγῶνος ἐπὶ τούτοις, ὦ νεανία, καὶ αἱ φαντασίαι παρασκευαστικώταται · οὕτω γοῦν εἰδωλοποιΐας αὐτὰς ἔνιοι λέγουσι. Καλεῖται μὲν γὰρ κοινῶς φαντασία πᾶν τὸ ὁπωςοῦν ἐννόημα γεννητικὸν λόγου παριστάμενον · ἰδίως δ' ἐπὶ τούτων κεκράτηκε τοὔνομα, ὅταν ἃ λέγῃς ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ πάθους βλέπειν δοκῇς, καὶ ὑπ' ὄψιν τιθῇς τοῖς ἀκούουσιν.

§ 2. Ὡς δ' ἕτερόν τι ἡ ῥητορικὴ φαντασία βούλεται, καὶ ἕτερον ἡ παρὰ ποιηταῖς, οὐκ ἂν λάθοι σε, οὐδ' ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει τέλος ἐστὶν ἔκπληξις, τῆς δ' ἐν λόγοις ἐνάργεια, ἀμφότεραι δ' ὅμως τοῦτ' ἐπιζητοῦσι τὸ συγκεκινημένον.

Ὦ μῆτερ, ἱκετεύω σε, μὴ 'πίσειέ μοι
Τὰς αἱματωπούς καὶ δρακοντώδεις κόρας·
Αὗται γάρ, αὗται πλησίον θρώσκουσί μου.

Καὶ

Οἴ μοι, κτανεῖ με· ποῖ φύγω;

VAR. — l. 2 M. ὅλης. — l. 3-4 R. χρόνον * ὄγκου. — l. 5 PV 2. οὕτω γ' οὖν. M. omet οὕτω γοῦν. — l. 6 M. omet ὁπωςοῦν. — l. 7 R. γεννητικὸν λόγον. — l. 7 M. ὁπωςοῦν παριστάμ. CR. ἤδη δ' ἐπὶ τούτων. EmM. ἰδίως. — l. 10 V 2 omet ἕτερόν τι. PV 2 3 καὶ ἕτερον ἡ παρὰ ποιητ. — l. 11-12 L. ἔμπληξις. V3 E. τοῖς δὲ λόγ. ἐνάργ.— l. 12 P. ὅμως τό τε ἐπιζητ. τὸ καὶ συγκ. V 2 L. καὶ τὸ συγκ. Em. ἐπιζ. τὸ συγκ. R. τό τ' ἐπιζ. τὸ καὶ συγκ.

(6) Plutarque, dans son Traité sur les moyens de faire des progrès dans la vertu, ch. 15, recommande aussi d'avoir devant les yeux des modèles, tels que Platon, Epaminondas, Lycurgue, Agésilas. V. aussi Sénèque, Ep. XI, vers la fin.— Ch. Labitte, dans un article intitulé, de l'Etude de la poésie latine sous Louis XIV, s'exprime ainsi : « Racine, dans sa pensée, se proposait volontiers les anciens comme spectateurs; c'était, selon lui, une sorte de public idéal, et il n'avait d'autre but que « de ne « pas trop paraître indigne, » ce sont ses propres termes, « aux yeux des grands « hommes qu'il avait choisis pour modèles.» Dans ses Etudes littéraires, t. I, p. 181, le même critique disait en parlant de lui-même : « Pour moi, ce me semble, il n'est qu'une manière un peu précise de songer à la postérité quand on est homme de lettres, c'est de se reporter en idée aux anciens illustres, à ceux qu'on préfère, qu'on admire avec prédilection, et de se demander : «Que « diraient-ils de moi? à quel degré daigne- « raient-ils m'admettre? s'ils me connais- « saient m'ouvriraient-ils leur cercle ? me

lecture de mes écrits (6)? Celui que dominerait la crainte de ne pouvoir rien dire qui soit digne de lui survivre, ne saurait produire que des œuvres imparfaites et obscures, qui doivent échouer et qui n'obtiendront point les suffrages de l'avenir (7).

CHAPITRE XI.

Les images que quelques auteurs désignent sous le nom de figures, contribuent aussi puissamment, mon jeune ami, à donner au style de la gravité, de la majesté et de l'énergie. On appelle ordinairement image toute idée qui s'offre à l'esprit de manière à pouvoir être représentée par le langage; mais ce terme a prévalu pour désigner les choses que l'enthousiasme ou la passion vous mettent sous les yeux, et que vous exprimez de manière à les faire voir à ceux qui vous écoutent.

Vous n'ignorez pas que, chez les poëtes, l'image joue un autre rôle que chez les orateurs; que chez ceux-ci elle a pour but une vive représentation des objets (1), chez ceux-là elle tend à frapper les esprits; mais les uns et les autres s'efforcent de nous émouvoir.

« O ma mère, je t'en supplie, n'excite pas contre moi
« ces filles sanglantes, hérissées de serpents!
« Les voici, les voici, qui s'approchent!» (2).

Et ailleurs :

« Ah! elle me tuera, où fuirai-je? » (3)

CONJ. — l. 4, STEINHEL, ὦ γενναῖε au lieu de ὦ νεανία. — l. 5, DOBREE, τὰς εἰδωλ. — l. 6, SPENGEL, ἐννοήματι. — l. 6-7, WEISKE dispose ainsi cette phrase : φ. π. ἐννόημα, λόγου γενν., ὁπ. παρ. — l. 11-12. J'ai rétabli la place des mots ἔκπληξις et ἐνάργεια d'après les manuscrits, contre l'avis de WEISKE. — l. 12, TOUP, ταὐτὸν ἐπιζητοῦσι. WEISKE, ταὐτὸ ou τὸ αὐτὸ τοῦτ' ἐπιζ

« reconnaîtraient-ils comme un des leurs, « comme le dernier des leurs, le plus hum- « ble? » Voilà ma vue rétrospective de postérité, et celle-là en vaut bien une autre. »

A ce sujet, M. Sainte-Beuve fait la remarque suivante : « Il faut voir la même idée rendue comme les anciens savaient faire, c'est-à-dire en des termes magnifiques, au XIIe chap. (sect. XIV) du Traité du Sublime, qui a pour titre : « Suppose-toi en « présence des plus éminents écrivains. » Longin (ou l'auteur quel qu'il soit) y fait admirablement sentir, et par une gradation majestueuse, le rapport qui unit le tribunal de la postérité à celui des grands prédécesseurs. — Ne pas s'en tenir à la traduction de Boileau. » Revue des Deux-Mondes, mai 1846, p. 442. Notice sur Charles Labitte.

(7) Quint. I. O. VIII, 5, 32. Dum timent ne aliquando cadant, semper jacent.

(1) Quint. I. O. VI, 2, 29-35 explique les mots φαντασία, ἐνάργεια. Comp. Plut. Mor. p. 16 C. 406 E.

(2) Eurip. Oreste, v. 255.

(3) Eurip. Iphig. Taur. 408.

Ἐνταῦθ' ὁ ποιητὴς αὐτὸς εἶδεν ἐριννύας · ὃ δ' ἐφαντάσθη μικροῦ δεῖν θεάσασθαι καὶ τοὺς ἀκούοντας ἠνάγκασεν.

§ 3. Ἔστι μὲν οὖν φιλοπονώτατος ὁ Εὐριπίδης δύο ταυτὶ πάθη, μανίας τε καὶ ἔρωτας, ἐκτραγῳδῆσαι, κἀν τούτοις, ὡς οὐκ οἶδ' εἴ τισιν ἑτέροις, ἐπιτυχέστατος · οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ταῖς ἄλλαις ἐπιτίθεσθαι φαντασίας οὐκ ἄτολμος. Ἥκιστά γέ τοι μεγαλοφυὴς ὢν, ὅμως τὴν αὐτὸς αὑτοῦ φύσιν ἐν πολλοῖς γενέσθαι τραγικὴν προςηνάγκασε, καὶ παρ' ἕκαστα ἐπὶ τῶν μεγεθῶν, ὡς ὁ ποιητής, 5

Οὐρῇ δὲ πλευράς τε καὶ ἰσχίον ἀμφοτέρωθεν
Μαστίεται, ἑὲ δ' αὐτὸν ἐποτρύνει μαχέσασθαι. 10

§ 4. Τῷ γοῦν Φαέθοντι παραδιδοὺς τὰς ἡνίας ὁ Ἥλιος,

Ἔλα δὲ, μήτε Λιβυκὸν αἰθέρ' εἰςβαλών ·
Κρᾶσιν γὰρ ὑγρὰν οὐκ ἔχων, ἁψῖδα σὴν
Κάτω διήσει —

φησίν. Εἶθ' ἑξῆς, 15

Ἴει δ' ἐφ' ἑπτὰ Πλειάδων ἔχων δρόμον.
Τοσαῦτ' ἀκούσας εἶτ' ἔμαρψεν ἡνίας ·
Κρούσας δὲ πλευρὰ πτεροφόρων ὀχημάτων
Μεθῆκεν · αἱ δ' ἔπταντ' ἐπ' αἰθέρος πτυχάς.
Πατὴρ δ' ὄπισθε νῶτα σειραίου βεβὼς 20
Ἵππευε, παῖδα νουθετῶν · Ἐκεῖσ' ἔλα,
Τῇδε στρέφ' ἅρμα, τῇδε. —

Ἆρ' οὐκ ἂν εἴποις, ὅτι ἡ ψυχὴ τοῦ γράφοντος συνεπιβαίνει τοῦ ἅρματος, καὶ συγκινδυνεύουσα τοῖς ἵπποις συνεπτέρωται; Οὐ γὰρ ἄν, εἰ μὴ τοῖς οὐρανίοις ἐκείνοις ἔργοις ἰσοδρομοῦσα ἐφέρετο, τοιαῦτ' ἄν ποτε ἐφαντάσθη. 25 Ὅμοια καὶ τὰ ἐπὶ τῆς Κασσάνδρας αὐτῷ,

VAR. — l. 1 M. οὐκ εἶδεν Ἐριν · ὁ δὲ ἐφαντάσθη. P. ὁ δὲ ἐφ. Em. ἀλλ' ἐφαντ. — l. 4 R. ἐν τισιν. — l. 5 A. ἕτεροι. — l. 6 M. ἥκιστά γέ τι. P. αὐτὸς αὑτοῦ. — l. 10 P. ἑ δ' αὐτὸν. — l. 13 PV 2 3 L. ἀψίδας ἦν ou ἦν. — l. 14 CM. κάτω δίεισι. — l. 16 V. 2 3 L. corr. ἵνα δ' ἐφ. — l. 17 CR. ἀκούσας τις. Em. ἀκ. παῖς. — l. 20 CE. Σειρίου. — l. 21-22 P. ἐκεῖσ' ἐλατῆρα ἕστρεφ' ἅρμα τῇδε, R. νουθετῶν ἐλατῆρα, ἐκεῖσε στρέφ' ἅρμα τῇδε. M. τῇ ῥ' ἕστρεφ'.

CONJ. — l. 1, LANGBAINE, ὁ δὲ ἐφ. — l. 4-5 STANLEI (ad Æsch. p. 706) εἴ τις ἕτερος. — l. 7. MORUS supprimerait ἐπὶ. WEISKE, παρ' ἕκαστα τὰ ἐπὶ μεγ. Je lirais ἐστὶ τῶν μεγ. (V.

(4) Plutarque (De Placitis phil. XII, 1, 900 F.) cite le même passage d'Euripide :

Ὁ γοῦν τραγικὸς Ὀρέστης ὅταν λέγῃ · Ὦ μῆτερ, ἱκετεύω σε, μὴ 'πίσειέ μοι τὰς αἱματωποὺς καὶ δρακοντώδεις κόρας · αὗται γὰρ, αὗται, πλησίον θρώσκουσί μου λέγει μὲν αὐτὰ ὡς μεμηνὼς, ὁρᾷ δ' οὐδὲν, ἀλλὰ δοκεῖ μόνον.

(5) « Nul poëte, dit M. Patin, au sujet d'Euripide, ne produisit sur la scène, avec des traits plus vifs et plus pénétrants, la déplorable et effrayante image de la raison

Le poëte lui-même a vu les furies, et ce que son imagination lui a représenté, il oblige en quelque sorte les spectateurs à le voir (4).

Euripide, en effet, s'applique de tout son pouvoir à peindre avec vigueur ces deux faiblesses, la folie et l'amour, et je ne sais si ce n'est pas en cela qu'il réussit le mieux, bien qu'il ne manque pas de hardiesse dans la peinture des autres passions (5). Quoiqu'il ne soit pas naturellement sublime, il force souvent son génie à s'élever jusqu'au tragique, et toutes les fois qu'il veut donner à son style de la grandeur, il ressemble au coursier d'Homère,

« qui bat de sa queue ses jambes et ses flancs, pour s'exciter au combat. » (6)

Ainsi, lorsque le Soleil, en remettant à Phaéthon les rênes de son char, lui adresse ces mots :

« Eh bien ! pars, mais garde-toi du ciel de Libye,
« car tes roues n'y rencontrant aucune vapeur, s'enfonceraient bientôt... »

Et plus bas :

« Dirige ta course vers les sept Pléiades.
« A ces mots, le jeune homme s'empare des rênes,
« et touchant les flancs de ses coursiers ailés,
« les fait partir. Ceux-ci volent dans les plaines du ciel.
« Le père cependant, monté sur un cheval de volée,
« suivait son fils, en lui criant : Va de ce côté,
« dirige ton char par ici, passe par là. » (7)

Ne diriez-vous pas que l'âme du poëte s'élance aussi sur le char, et qu'elle vole avec les chevaux, dont elle partage les dangers (8) ? Jamais elle n'aurait conçu un tableau si vivant, si elle ne se fût laissé emporter par les coursiers célestes, produit de son imagination. Nous en dirons autant de ces paroles de Cassandre :

Bast. Pal. gr. 809 et 931.) — l. 13, Le Fèvre, ἀψίδα σὴν. — l. 14, Le Fèvre, διήσει. — l. 20, Rutgers, σειραίου. — l. 22, Portus, τῇδε στρέφ' ἅρμα τῇδε. Matthiæ (Eurip. Fragm. tome IX, p. 271) lit ainsi ce passage, qui n'a été conservé que par notre auteur :

Ἔλα δὲ μήτε Λιβυκὸν αἰθέρ' ἐμβαλών· — κρᾶσιν γὰρ ὑγρὰν οὐκ ἔχων, ἀψῖδα σὴν — κάτω διήσει... Ἴει δ'ἑῷ' ἑπτὰ Πλειάδων ἔχων δρόμον. — Τοσαῦτ' ἀκούσας εἶτ' ἥμαρψεν ἡνίας, — κρούσας δὲ πλευρὰ πτεροφόρων ὀχημάτων — μέθηκεν· αἱ δ' ἔπτανθ' ἑπ' αἰθέρος πτύχας. — Πατὴρ δ'ὄπισθε νῶτα σειραίου βεβὼς — ἵππευε, παῖδα νουθετῶν· ἐκεῖσ' ἔλα, — τῇ ῥα στρέφ' ἅρμα, τῇδε.....

abattue, détruite par le malheur. » Etudes sur les Tragiques grecs, I, p. 47. C'est là une éloquente paraphrase des paroles de notre auteur.

(6) Iliad. XX, 170.

(7) V. sur le Phaéthon d'Euripide, Matthiæ, Eurip. tragœdiæ, IX, p. 256 et suiv. Gœthe, Kunst und Alterthum, IV et VI. Plutarque cite cette tragédie en deux endroits de ses œuvres. Symp. Quæst. IV, 2, p. 665 C. Cons. ad uxorem, p. 608 DE. Peut-être aussi p. 666 C. πολλοὺς γὰρ βροντῆς πνεῦμ' ἄναιμον ὤλεσεν.

(8) Comp. Ovid. Mét. II, 129 s.

Ἀλλ', ὦ φίλιπποι Τρῶες —

§ 5. Τοῦ δ' Αἰσχύλου φαντασίαις ἐπιτολμῶντος ἡρωϊκωτάταις, ὥςπερ καὶ Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας παρ' αὐτῷ,

Ἄνδρες (φησίν) ἑπτά, θούριοι λοχαγέται,
Ταυροσφαγοῦντες εἰς μελάνδετον σάκος,
Καὶ θιγγάνοντες χερσὶ ταυρείου φόνου,
Ἄρην τ' Ἐνυὼ καὶ φιλαίματον Φόβον
Ὠρκωμότησαν,

τὸν ἴδιον αὐτῶν πρὸς ἀλλήλους δίχα οἴκτου συνομνύμενοι θάνατον, ἐνίοτε μέντοι ἀκατεργάστους καὶ οἱονεὶ ποκοειδεῖς τὰς ἐννοίας καὶ ἀμαλάκτους φέροντος, ὁμῶς ἑαυτὸν ὁ Εὐριπίδης κἀκείνοις ὑπὸ φιλοτιμίας τοῖς κινδύνοις προςβιβάζει. § 6. Καὶ παρὰ μὲν Αἰσχύλῳ παραδόξως τὰ τοῦ Λυκούργου βασίλεια κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν τοῦ Διονύσου θεοφορεῖται,

Ἐνθουσιᾷ δὴ δῶμα, βακχεύει στέγη·

ὁ δὲ Εὐριπίδης τὸ αὐτὸ τοῦθ' ἑτέρως ἐφηδύνας ἐξεφώνησε,

Πᾶν δὲ ξυνεβάκχευ' ὄρος.

§ 7. Ἄκρως δὲ καὶ ὁ Σοφοκλῆς ἐπὶ τοῦ θνήσκοντος Οἰδίπου, καὶ ἑαυτὸν μετὰ διοσημείας τινὸς θάπτοντος πεφάνταται, καὶ κατὰ τὸν ἀπόπλουν τῶν Ἑλλήνων, ἐπί τ' Ἀχιλλέως, προφαινομένου τοῖς ἀναγομένοις ὑπὲρ τοῦ τάφου, ἣν οὐκ οἶδ' εἴ τις ὄψιν ἐναργέστερον εἰδωλοποίησε Σιμωνίδου· πάντα δ' ἀμήχανον παρατίθεσθαι.

§ 8. Οὐ μὴν ἀλλὰ τὰ μὲν παρὰ τοῖς ποιηταῖς μυθικωτέραν ἔχει τὴν ὑπερέκπτωσιν, ὡς ἔφην, καὶ πάντη τὸ πιστὸν ὑπεραίρουσαν· τῆς δὲ ῥητορικῆς φαντασίας κάλλιστον ἀεὶ τὸ ἔμπρακτον καὶ ἐνάληθες. Δειναὶ καὶ

VAR. — l. 3 C. ὥςπερ καὶ ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας. M. ὥςπερ οἱ ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις. — l. 5 V2 μελάνσε τοῦ κύκος. V3 μέλάνσε τὸ σάκος. corr. selon Weiske κακος, selon Blomfield τακος. — l. 6 P. θιγγάνον τις χερσὶ, corr. θιγγάνων. V2 θιγγανον τϊ χερσϊ. V2 θυγγάνον τι χερσὶ. — l. 7 PLR. ἄρη τ' ἐνυὼ — l. 10 PR. ἀναλλάκτους φέροντας. V2 ἀλλάκτους. V3 ἀναλλείκτους. A. ἀκαταλλάκτους. — l. 16 PV2 3 LR. συνεβάκχευεν ὄρος. L. συνεβάκχευσεν. M. ξυνεβάκχευσεν. — l. 19 M. Ἔπειτ' Ἀχ.

(9) Matthiæ pense que ce vers appartient à la tragédie d'Alexandre, et le place dans la bouche de Priam qui vient de reconnaître Pâris (Eurip. fragm. p. 39); mais ce sont là des conjectures qui reposent sur de bien faibles fondements. Plutarque cite trois vers de cette tragédie, dans les Præc. reip. gerend. c. 28.

(10) Eschyle, les Sept chefs, v. 42. Plutarque rapporte que Gorgias disait de cette tragédie, qu'elle est toute pleine du dieu Mars. Symp. Q. VII, 10.

(11) M. Ahrens (Æsch. Fragm. Didot. Paris, 1842, p. 178), d'accord avec G. Hermann et Welcker, place ce vers dans les *Edoni*, première pièce de la tétralogie *Lycurgia*, qui comprend aussi les *Bassarides*, les *Neanisci*, *Lycurgus*.

« O belliqueux Troyens !... » (9)

Eschyle, qui conçoit avec tant de hardiesse des images si dignes de ses héros ; par exemple, dans la tragédie des Sept chefs devant Thèbes :

« Sept guerriers (dit-il), sept chefs pleins d'ardeur
« immolent un taureau dont le sang est reçu dans un bouclier noir ;
« ils y trempent leurs mains,
« en invoquant Mars, Bellone et la Peur sanguinaire,
« qu'ils prennent à témoin de leurs serments ; » (10)

ils s'engagent ainsi de concert, sans pitié pour eux-mêmes, à combattre jusqu'à la mort ; Eschyle, dis-je, se permet pourtant quelquefois des idées encore imparfaites, qui ne sont ni élaborées, ni débrouillées, ni suffisamment adoucies. Emporté par le désir de s'élever aussi haut, Euripide s'expose aux mêmes dangers.

Ainsi Eschyle, ayant représenté, d'une manière assez étrange, l'agitation du palais de Lycurgue au moment de l'apparition de Bacchus, en disant :

« L'habitation est saisie d'enthousiasme, le palais est agité par des transports, » (11)

Euripide a voulu exprimer la même idée en l'adoucissant :

« Toute la montagne (dit-il) partage leurs transports. » (12)

Sophocle se montre également sublime lorsqu'il nous peint Œdipe mourant et s'ensevelissant lui-même au milieu des éclairs et des tonnerres (13), ou bien, lorsque, au moment du départ des Grecs, il fait apparaître Achille au-dessus de son tombeau (14), apparition que personne, à mon avis, n'a décrite mieux que Simonide (15). Mais on ne saurait citer tous ces exemples (16).

Cependant, comme je l'ai dit, l'imagination des poëtes donne souvent naissance aux fictions et produit partout le merveilleux (17) ; chez les orateurs, au contraire, le principal mérite des images consiste dans leur vérité et leur effet sur l'esprit des auditeurs. Aussi trouvé-je pénibles et étranges ces sortes de digressions, où le discours, se rapprochant du style

(12) Eurip. Bacch. 725.

(13) Œdipe à Colone, v. 1540 s. 1656 s.

(14) Dans la tragédie de Polyxène, dont Stobée (Ecl. ph. 1, p. 129) a conservé les premiers vers :

Ἀκτὰς ἀπαίωνάς τε καὶ μελαμβαθεῖς
λιποῦσα λίμνης ἦλθον, ἠχούσης γόους
Ἀχέροντος ἐξυπλήγος ἄρσενας χοάς.

V. Ahrens, Fragm. Soph. 187, p. 280. On croit que Plutarque cite la même pièce de Sophocle, p. 854 F, Mor. 985 C.

(15) V. sur Simonide de Céos, Al. Pierron. Hist. de la Litt. grecq. p. 165-171.— Sur l'apparition d'Achille, comp. Ovide, Mét. XIII, 441. Senec. Troad. v. 169-202.

(16) Comp. avec cette phrase Plut. Cons. ad Apoll. c. 27, fin. Μυρία δ' ἐπὶ μυρίοις ἄν τις ἔχοι τοιαῦτα παρατίθεσθαι.

(17) Plutarq. (de Aud. poet. c. 2.) Οὔτε γὰρ μέτρον, οὔτε τρόπος, οὔτε λέξεως ὄγκος, οὔτ' εὐκαιρία μεταφορᾶς, οὔτε ἁρμονία καὶ σύνθεσις ἔχει τοσοῦτον αἱμυλίας καὶ χάριτος, ὅσον εὖ πεποιημένη διάθεσις μυθολογίας.

ἔκφυλοι αἱ παραβάσεις, ἡνίκ' ἂν ᾖ ποιητικὸν τοῦ λόγου καὶ μυθῶδες τὸ πλάσμα, καὶ εἰς πᾶν προςεκπίπτον τὸ ἀδύνατον· ὡς ἤδη, νὴ Δία, καὶ οἱ καθ' ἡμᾶς δεινοὶ ῥήτορες, καθάπερ οἱ τραγῳδοί, βλέπουσιν Ἐρινύας, καὶ οὐδ' ἐκεῖνο μαθεῖν οἱ γενναῖοι δύνανται, ὅτι ὁ λέγων Ὀρέστης,

Μέθες, μί' οὖσα τῶν ἐμῶν Ἐρινύων· 5
Μέσον μ' ὀχμάζεις, ὡς βάλῃς εἰς τάρταρον,

φαντάζεται ταῦθ' ὅτι μαίνεται.

§ 9. Τί οὖν ἡ ῥητορικὴ φαντασία δύναται; Πολλὰ μὲν ἴσως καὶ ἄλλα τοῖς λόγοις ἐναγώνια καὶ ἐμπαθῆ προςεισφέρειν· κατακιρναμένη μέντοι ταῖς πραγματικαῖς ἐπιχειρήσεσιν, οὐ πείθει τὸν ἀκροατὴν μόνον, ἀλλὰ καὶ δουλοῦται. 10 «Καὶ μὴν εἴ τις,» φησίν, «αὐτίκα δὴ μάλα κραυγῆς ἀκούσειε πρὸ τῶν δικαστηρίων, εἶτ' εἴποι τις, ὡς ἀνέῳκται τὸ δεσμωτήριον, οἱ δὲ δεσμῶται φεύγουσιν, οὐθεὶς οὕτως, οὔτε γέρων οὔτε νέος, ὀλίγωρός ἐστιν, ὃς οὐχὶ βοηθήσει, καθ' ὅσον δύναται· εἰ δὲ δή τις εἴποι παρελθών, ὡς ὁ τούτους ἀφεὶς οὗτός ἐστιν, οὐδὲ λόγου τυχὼν παραυτίκ' ἂν ἀπόλοιτο.» 15

§ 10. Ὡς, νὴ Δία, καὶ ὁ Ὑπερίδης κατηγορούμενος, ἐπειδὴ τοὺς δούλους μετὰ τὴν ἧττα ἐλευθέρους ἐψηφίσατο, «Τοῦτο τὸ ψήφισμα, εἶπεν, οὐχ ὁ ῥήτωρ ἔγραψεν, ἀλλ' ἡ ἐν Χαιρωνείᾳ μάχη.» Ἅμα γὰρ τῷ πραγματικῷ ἐπιχειρεῖν ὁ ῥήτωρ πεφάνταστα· διὸ καὶ τὸν τοῦ πείθειν ὅρον ὑπερβέβηκε τῷ λήμματι. 20

§ 11. Φύσει δέ πως ἐν τοῖς τοιούτοις ἅπασιν ἀεὶ τοῦ κρείττονος ἀκούομεν· ὅθεν ἀπὸ τοῦ ἀποδεικτικοῦ περιελκόμεθα εἰς τὸ κατὰ φαντασίαν ἐκπληκτικόν, ᾧ τὸ πραγματικὸν ἐγκρύπτεται περιλαμπόμενον. Καὶ τοῦτ' οὐκ ἀπεικότως πάσχομεν· δυεῖν γὰρ συνταττομένων ὑφ' ἕν, ἀεὶ τὸ κρεῖττον εἰς ἑαυτὸ τὴν θατέρου δύναμιν περισπᾷ. 25

§ 12. Τοσαῦτα περὶ τῶν κατὰ τὰς νοήσεις ὑψηλῶν, καὶ ὑπὸ μεγαλοφροσύνης, ἢ μιμήσεως, ἢ φαντασίας ἀπογεννωμένων ἀρκέσει.

VAR. — l. 1 M. ποιητικὸν τὸ τοῦ λόγ. — l. 2 CE. προςέκπιπτον. CR. τὸ δύνατον. — l. 11 R. εἴ τις οὕτω φησίν. — l. 13 PV 2 M. οὐθεὶς. — l. 15. Le texte de Démosthène porte : οὐδὲ λόγου τυχὼν εὐθὺς ἂν ἀπαχθεὶς θανάτῳ ζημιωθείη. — l. 24 PV 2 3 LE. δυεῖν. — l. 27 PV 2 3 R. omettent ἢ avant μιμήσεως.

CONJ. — l. 1, LE FÈVRE, ὑπερβάσεις. — l. 2, MORUS, προέκπιπτον. — l. 18-19, PORTUS,

(18) Quint. I. O. IX, 2, 42. Novi vero et præcipue declamatores audacius nec mehercule sine motu quodam imaginantur. — Hermogène (περὶ ἰδεῶν Α΄. c. VI. Walz, Rh. gr. III, p. 226) s'élève contre le même abus : ἐκτραχηλίζουσι δ' αὐτοὺς (τοὺς σοφιστὰς) αἵ τε τραγῳδίαι, πολλὰ τούτου ἔχουσαι παραδείγματα, καὶ ὅσοι τῶν ποιητῶν τραγικώτερόν πως προαιροῦνται, ὥςπερ ὁ Πίνδαρος, ἀλλ' ὑπὲρ μὲν τούτων οὕτω χρωμένων τῷ λόγῳ, τῶν τραγῳδοποιῶν λέγω καὶ Πινδάρου, τάχ' ἂν ἔχοιμέν τι λέγειν· οὐ τοῦ παρόντος δὲ ὂν

poétique et de la fiction, suppose des circonstances impossibles, comme lorsque les illustres orateurs de notre âge, imitant les tragiques, évoquent les Furies (18). Ces habiles gens ne comprennent pas qu'Oreste, quand il s'écrie :

« Laisse-moi, furie impitoyable,
« qui me saisis par le milieu du corps, pour me précipiter dans le Tartare ! » (19)

ne parle de la sorte que parce que sa folie lui fait voir ces terribles images.

Quel est donc dans l'éloquence le rôle de l'imagination ? Elle introduit dans le discours une foule de traits qui animent la lutte et qui excitent les passions ; en se mêlant à l'argumentation, elle parvient non-seulement à persuader, mais encore à subjuguer l'auditeur. « Si, à cet instant même, » dit l'orateur athénien, « vous entendiez des cris devant le tribunal, et « qu'on vous annonçât que la prison est ouverte, que les prisonniers sont « en fuite, il ne se trouverait sans doute aucun citoyen, jeune ou vieux, « qui fût assez indifférent pour ne pas prêter de tout son pouvoir main- « forte à la loi. Si, de plus, on venait à apprendre que c'est cet homme- « là qui les a fait échapper, il serait aussitôt mis à mort, sans autre forme « de procès. » (20)

De même Hypéride, accusé d'avoir, après une défaite, affranchi les esclaves par un décret, s'écrie : « Ce décret, ce n'est pas l'orateur qui « l'a dicté, c'est la bataille de Chéronée ! » (21). Au milieu de son raisonnement, l'orateur est frappé d'une image, et par ce trait hardi, il fait plus que se justifier.

Dans tous les cas semblables, nous cédons naturellement au plus fort, en sorte que nous nous laissons détourner de la raison par les traits brillants qui frappent notre imagination, et dont l'éclat offusque notre jugement. Il n'y a rien d'étrange à cela : lorsque deux forces agissent sur le même point, la plus grande absorbe toujours la puissance de l'autre.

En voilà assez sur le sublime des pensées, qui est produit soit par l'élévation des sentiments, soit par l'imitation, soit par l'imagination (22).

πραγματικῶς. WEISKE, ἅμα γὰρ τῷ τῷ πραγματικῷ ἐπιχ. WEISKE fils, ἅμα γὰρ τῷ πρ. ἐπιχειρῶν. — l. 26-27, PEARCE croyait qu'il manquait ici quelques mots dans le texte, et y suppléait ainsi dans sa traduction : *et quæ vel ab animi magnitudine,* vel præcipuarum circumstantiarum delectu et congerie, vel incremento, *vel imitatione, vel visione nascuntur.* WEISKE compléterait la phrase comme suit : ἢ μιμ. ἀπογενν. καὶ περὶ τῶν ἐκ τοῦ πάθους καὶ τῆς φαντασίας ἀρκέσει, ou simplement καὶ περὶ τῶν ἐκ τοῦ πάθους ἀρκέσει. Mais l'auteur n'a pas l'intention de faire une récapitulation complète.

καιροῦ, εἰς τὸ δέον ἀναβεβλήσθω. ὑπὲρ μέντοι τῶν ἐν πολιτικῷ λόγῳ τοιαύταις χρωμένων τραχύτησιν οὐδεμίαν ἀπολογίαν εὑρίσκω.

(19) Eurip. Oreste, 266. V. la note 4.

(20) Demosth. in Timocrat. ad fin. p. 764 R. Cicéron a imité ce passage dans l'une de ses harangues contre Verrès. Act. II. l. IV, c. 43. De Signis.

(21) V. la vie d'Hypéride, § 3, dans les Œuvres de Plutarque.

(22) V. les notes critiques.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΒ'

XVI. Αὐτόθι μέντοι καὶ ὁ περὶ σχημάτων ἐφεξῆς τέτακται τόπος· καὶ γὰρ ταῦτ', ἂν ὃν δεῖ σκευάζηται τρόπον, ὡς ἔφην, οὐκ ἂν ἡ τυχοῦσα μεγέθους εἴη μερίς. Οὐ μὴν ἀλλά, ἐπεὶ τὸ πάντα διακριβοῦν πολύεργον ἐν τῷ παρόντι, μᾶλλον δ' ἀπεριόριστον, ὀλίγα τῶν, ὅσα μεγαληγορίας ἀποτελεστικά, τοῦ πιστώσασθαι τὸ προκείμενον ἕνεκα, καὶ δὴ διέξιμεν. 5

§ 2. Ἀπόδειξιν ὁ Δημοσθένης ὑπὲρ τῶν πεπολιτευμένων εἰςφέρει· τίς δ' ἦν ἡ κατὰ φύσιν χρῆσις αὐτῆς; « Οὐχ ἡμάρτετε, ὦ τὸν ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας ἀγῶνα ἀράμενοι· ἔχετε δ' οἰκεῖα τούτου παραδείγματα· οὐδὲ γὰρ οἱ ἐν Μαραθῶνι ἥμαρτον, οὐδ' οἱ ἐν Σαλαμῖνι, οὐδ' οἱ ἐν Πλαταιαῖς.» Ἀλλ' ἐπειδή, καθάπερ ἐμπνευσθεὶς ἐξαίφνης ὑπὸ θεοῦ καὶ 10 οἱονεὶ φοιβόληπτος γενόμενος, τὸν τῶν ἀριστέων τῆς Ἑλλάδος ὅρκον ἐξεφώνησεν, «Οὐκ ἔστιν, ὅπως ἡμάρτετε, μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι προκινδυνεύσαντας,» φαίνεται δι' ἑνὸς τοῦ ὀμοτικοῦ σχήματος, ὅπερ ἐνθάδε ἀποστροφὴν ἐγὼ καλῶ, τοὺς μὲν προγόνους ἀποθεώσας, ὅτι δεῖ τοὺς οὕτως ἀποθανόντας ὡς θεοὺς ὀμνύναι παριστάνων, τοῖς δὲ κρίνουσι τὸ τῶν ἐκεῖ 15 προκινδυνευσάντων ἐντιθεὶς φρόνημα, τὴν δὲ τῆς ἀποδείξεως φύσιν μεθεστακὼς εἰς ὑπερβάλλον ὕψος καὶ βάθος, καὶ ξένων καὶ ὑπερφυῶν ὅρκων ἀξιοπιστίαν, καὶ ἅμα παιώνειόν τινα καὶ ἀλεξιφάρμακον εἰς τὰς ψυχὰς τῶν ἀκουόντων καθιεὶς λόγον, ὡς κουφιζομένους ὑπὸ τῶν ἐγκωμίων μηδὲν ἔλαττον τῇ μάχῃ τῇ πρὸς Φίλιππον, ἢ ἐπὶ τοῖς κατὰ Μαραθῶνα καὶ Σα- 20 λαμῖνα νικητηρίοις, παρίστασθαι φρονεῖν· οἷς πᾶσι τοὺς ἀκροατὰς διὰ τοῦ σχηματισμοῦ συναρπάσας ᾤχετο.

§ 3. Καίτοι παρὰ τῷ Εὐπόλιδι τοῦ ὅρκου τὸ σπέρμα φασὶν εὑρῆσθαι,

Οὐ γάρ, μὰ τὴν Μαραθῶνι τὴν ἐμὴν μάχην,
Χαίρων τις αὐτῶν τοὐμὸν ἀλγυνεῖ κέαρ.

VAR. — l. 1 M. ἐμφερής pour ἐφεξῆς. — l. 3 M. πολὺ ἔργον. — l. 4 M. ὀλίγα τούτων.— l. 5 V 2 3 L. τὸ περὶ προκ. — l. 6-7 V 2 τίς δ' ἦν κατὰ φ. L. τίς δ' οὖν. R. τί δ' ἦν. EM. οὐχ ἡμάρτετε, ὦ ἄνδρες Ἀθ. — l. 8 M. ἐλευθερίας καὶ σωτηρίας κίνδυνον ἀράμενοι. — l. 11 CE.

(1) Demosth. pro Coronâ, 297 R. § 208, p. 265, Bekker. Ce beau passage est cité par Quintil. IX, 2, 62. — XI, 3, 168. — XII, 10, 24. Par Plutarq. de la gloire des Ath. c. 8, p. 350 B. Par Hermogène, περὶ ἰδεῶν Α', c. 9. Walz, Rh. gr. III, p. 246, π. ἰδ Β' ch. 3, W. p. 310, π. μεθ. δειν. § 20, W. p. 425. — Par Aristide, τέχν. ῥητ. A. Walz, Rh. gr. IX, p. 344-345. — Par Tiberius, π. σχημ. vers la fin. Walz. Rh. gr. VIII, p. 577.

(2) V. Marmontel, Élém. de Litt. à l'art. *Apostrophe*.

(3) Ces vers appartiennent à la pièce

CHAPITRE XII.

C'est ici le lieu de nous occuper des figures ; car, comme je l'ai dit, si on les emploie à propos, elles contribueront pour une bonne part à la noblesse du style. Mais, comme la revue complète en serait pour le moment fastidieuse ou plutôt interminable ; je me bornerai à indiquer quelques-unes de celles qui produisent le sublime, afin de confirmer ce que je viens d'avancer.

Démosthène présente la justification de sa conduite politique (1). De quel argument devait-il naturellement se servir? De celui-ci : « Vous n'avez pas « failli, ô vous qui avez combattu pour la liberté des Grecs ; et vous n'avez « fait qu'imiter vos ancêtres, car ils n'ont pas failli ceux qui ont combattu « à Marathon, à Salamine, à Platée. » Mais l'orateur, comme saisi tout à coup d'un divin transport, et, pour ainsi dire, possédé d'Apollon, s'écrie, en invoquant les héros de la Grèce : « Non, vous n'avez pas failli, j'en jure « par ceux qui ont combattu à Marathon ! » Par cette forme de serment, que j'appellerai une apostrophe (2) ; il semble mettre les ancêtres au rang des dieux, puisqu'il prétend qu'il faut jurer par ceux qui sont morts si glorieusement ; il réveille dans l'esprit des juges le souvenir de ceux qui exposèrent alors leur vie ; il transforme de la sorte sa justification en un élan sublime, en un sentiment profond ; il enlève, par ces serments d'un genre si nouveau et si noble, la persuasion de ses auditeurs, et fait pénétrer en même temps dans leurs esprits comme un baume consolateur ; de façon que, ranimés par ces éloges, ils ne se sentent pas moins fiers de la bataille livrée à Philippe, que des triomphes de Marathon et de Salamine. Fort de tous ces moyens, l'orateur, par cette seule figure, se rend maître de ses auditeurs et les entraîne avec lui.

Cependant on assure qu'il a trouvé la première idée de ce serment dans ces vers d'Eupolis :

« Non, j'en jure par le combat que j'ai livré à Marathon,
« aucun d'eux ne m'affligera impunément. » (3)

τὸν τῶν ἀριστέων. E. τὸν κατὰ τῶν ἀρ.—l. 12 M. οὐ μὰ τοὺς.— l. 16-17 M μεθιστάς.—l. 17 M. καὶ πάθος.

CONJ. — l. 11, Toup, κατὰ τῶν ἀρ. V. Bast, Lettre critique à M. Boissonade, p. 67.— l. 17, Ruhnken préfère βάθος. Weiske, βάρος. — l. 18, Toup, Morus, παιώνιον. — l. 19, Hudson, κουφιζομένοις.

d'Eupolis, intitulée Δῆμοι; le poëte les met dans la bouche de Miltiade qui paraît sur la scène avec Solon, Aristide et Périclès, et qui déclare qu'il ne se laissera point chagriner par les Athéniens efféminés de la nouvelle génération.— V. H. Bode, Gesch. der hellen. Dichtkunst, t. V, p. 210. Valken. Diatribe, p. 252. Meineke, Fragm. Com. Græc. II, 1. M. Runkel, Pherecratis et Eupolidis fragm. G. C. H. Raspe. De Eupolidis Δήμοις ac Πόλεσιν, Lips. 1832. — Plutarque, vie de Péricl. c. 24, cite aussi cette pièce d'Eupolis.

Ἔστι δὲ οὐ τὸ ὁπωσοῦν τινὰ ὀμόσαι μέγα, τὸ δὲ ποῦ καὶ πῶς καὶ ἐφ' ὧν καιρῶν καὶ τίνος ἕνεκα. Ἀλλ' ἐκεῖ μὲν οὐδέν ἐστ' εἰ μὴ ὅρκος, καὶ πρὸς εὐτυχοῦντας ἔτι καὶ οὐ δεομένους παρηγορίας τοὺς Ἀθηναίους· ἔτι δ' οὐχὶ τοὺς ἄνδρας ἀπαθανατίσας ὁ ποιητὴς ὤμοσεν, ἵνα τῆς ἐκείνων ἀρετῆς τοῖς ἀκούουσιν ἐντέκῃ λόγον ἄξιον, ἀλλ' ἀπὸ τῶν προκινδυνευσάντων ἐπὶ τὸ ἄψυχον ἀπεπλανήθη, τὴν μάχην. Παρὰ δὲ τῷ Δημοσθένει πεπραγμάτευται πρὸς ἡττημένους ὁ ὅρκος, ὡς μὴ Χαιρώνειαν ἔτ' Ἀθηναίοις ἀτύχημα φαίνεσθαι. Καὶ ταὐτὸν, ὡς ἔφην, ἀπόδειξίς ἐστι τοῦ μηδὲν ἡμαρτηκέναι, παράδειγμα, ὅρκων πίστις, ἐγκώμιον, προτροπή. § 4. Κἀπειδήπερ ὑπήντα τῷ ῥήτορι, « Λέγεις ἧττον πολιτευσάμενος, εἶτα νίκας ὀμνύεις, διὰ ταῦθ' ἑξῆς κανονίζει, καὶ δι' ἀσφαλείας ἄγει καὶ ὀνόματα, διδάσκων ὅτι κἂν βακχεύμασι νήφειν ἀναγκαῖον· «Τοὺς προκινδυνεύσαντας,» φησί, « Μαραθῶνι τῶν προγόνων, καὶ τοὺς ἐν Σαλαμῖνι καὶ τοὺς ἐπ' Ἀρτεμισίῳ ναυμαχήσαντας, καὶ τοὺς ἐν Πλαταιαῖς παραταξαμένους. » Οὐδαμοῦ « νικήσαντας » εἶπεν, ἀλλὰ πάντη τὸ τοῦ τέλους διακέκλοφεν ὄνομα, ἐπειδήπερ ἦν εὐτυχὲς, καὶ τοῖς κατὰ Χαιρώνειαν ὑπεναντίον. Διόπερ καὶ τὸν ἀκροατὴν φθάνων εὐθὺς ὑποφέρει· « Οὓς ἅπαντας ἔθαψε δημοσίᾳ,» φησίν, « ἡ πόλις, Αἰσχίνη, οὐχὶ τοὺς κατορθώσαντας μόνους.»

XVII. Οὐκ ἄξιον δ' ἐπὶ τούτου παραλιπεῖν ἕν τι τῶν ἡμῖν τεθεωρημένων, φίλτατε, (ἔσται δὲ πάνυ σύντομον), ὅτι φύσει πως συμμαχεῖ τε τῷ ὕψει τὰ σχήματα, καὶ πάλιν ἀντισυμμαχεῖται θαυμαστῶς ὑπ' αὐτοῦ. Πῇ δὲ καὶ πῶς, ἐγὼ φράσω. Ὑποπτόν ἐστιν ἰδίως τὸ διὰ σχημάτων πανουργεῖν, καὶ προσβάλλον ὑπόνοιαν ἐνέδρας, ἐπιβουλῆς, παραλογισμοῦ· καὶ ταῦθ', ὅταν ᾖ πρὸς κριτὴν κύριον ὁ λόγος, μάλιστα δὲ πρὸς τυράννους, βασιλέας, ἡγεμόνας ἐν ὑπεροχαῖς· ἀγανακτεῖ γὰρ εὐθὺς, εἰ ὡς παῖς ἄφρων ὑπὸ τεχνίτου ῥήτορος σχηματίοις κατασοφίζεται, καὶ εἰς καταφρόνησιν ἑαυτοῦ λαμβάνων τὸν παρολογισμὸν, ἐνίοτε μὲν ἀποθηριοῦται τὸ σύνολον, κἂν ἐπικρατήσῃ δὲ τοῦ θυμοῦ, πρὸς τὴν πειθὼ τῶν λόγων πάντως ἀντιδιατίθεται. Διόπερ καὶ τότε ἄριστον δοκεῖ τὸ σχῆμα, ὅταν αὐτὸ τοῦτο

VAR. — l. 2 PAR. οὐδὲν ἔτ' εἰ μὴ. — l. 8 M. καὶ κατὰ ταυτὸν. — l. 9 M. καὶ παράδειγμα. — l. 12 PV a 3 AR. φησὶ Μαραθῶνι. — l. 13 AR. om. τῶν προγόνων. M. τοὺς δ'ἐν Σαλ. ναυμ. καὶ τοὺς ἐπ' Ἀρτ. — l. 18 PL. οὐχὶ τοὺς, les autres mss. οὐ τοὺς. — l. 20 C. συμμαχεῖται. L. συμμαχεῖ τῷ ὕψει. R. ἐμμαχεῖται. — l. 28 M. τὰ τοῦ θυμοῦ.

CONJ. — l. 9, Le Fèvre, ὑπήντα τις τῷ ῥήτ. — l. 10-11, Toup, διὰ ταῦτα τὰ ἑξῆς. — l. 11, Le Fèvre, καὶ ἐνταῦθα διδάσκων. — l. 17, Ruhnken, ἐπιφέρει. — l. 25, Le Fèvre et Ruhnken, ἡγεμόνας ἐν ἐπαρχίαις.

Mais le sublime ne consiste pas dans un serment quelconque ; il dépend du lieu, de la forme, des circonstances et des motifs de cet acte. Dans ce passage d'Eupolis, nous ne trouvons qu'un simple serment ; encore fut-il prononcé au milieu de la prospérité des Athéniens, et non lorsqu'ils avaient besoin de consolations ; de plus, le poëte n'a pas immortalisé les combattants en les prenant à témoin, afin de célébrer dignement leur valeur en présence de ceux qui l'écoutaient ; mais, au lieu d'invoquer le souvenir des guerriers qui avaient exposé leur vie, il n'en appelle qu'à un être inanimé, au combat même. Chez Démosthène, au contraire, le serment est prêté devant les Athéniens vaincus, afin que la bataille de Chéronée ne leur paraisse plus un malheur ; et en même temps qu'il sert à prouver, comme je l'ai dit, qu'ils n'ont pas failli, il leur présente un modèle à suivre, un serment à respecter, un éloge, un encouragement.

Et comme l'orateur s'attend à ce qu'on lui fasse cette objection : « Tu as « à te justifier d'une défaite, et tu invoques le souvenir de nos victoires, » il trace la règle pour l'avenir, il apporte la plus sévère attention à l'emploi des mots, et nous enseigne ainsi qu'au milieu même de nos transports, il faut nous tenir sur nos gardes. « Ceux de vos ancêtres, dit-il, qui ont « bravé la mort à Marathon, ceux qui ont combattu sur mer à Salamine « et à Artemisium, et ceux qui se sont rangés en bataille à Platée. » Nulle part il ne dit « ceux qui ont vaincu ; » partout il évite d'indiquer le résultat, parce qu'alors il avait été heureux, tandis qu'il fut contraire à Chéronée. C'est pourquoi, allant au-devant de la pensée de l'auditeur, il ajoute aussitôt : « Ils furent tous honorablement ensevelis par la patrie, ô Eschine, « et non pas seulement ceux qui avaient triomphé. »

Je ne dois pas omettre ici une de mes observations, mon cher Terentianus ; je l'exposerai en peu de mots. Il me semble que, si les figures secondent naturellement le sublime, elles en reçoivent aussi un merveilleux secours. Dans quel cas et comment ? C'est ce que je vais expliquer. On ne saurait chercher à charmer par des figures, sans faire naître quelque soupçon, sans exciter quelque crainte de ruse, de surprise, de subtilité, surtout lorsqu'on parle à un maître qui nous juge, en particulier à des tyrans, à des rois, à des généraux, en un mot à des personnes en dignité (4). Le juge s'indigne aussitôt, s'il s'aperçoit qu'un plaideur disert cherche à le séduire ainsi qu'un enfant, par de vaines images, et considérant comme une marque de mépris l'emploi de semblables détours, il s'abandonne quelquefois entièrement à sa colère, et s'il domine son mécontentement, il résiste tout à fait à la persuasion. Aussi, dans ce cas, la

(4) Tacite, de Orat. c. 19. Apud eos judices qui vi aut potestate, non jure et legibus cognoscunt. — Plutarq. (Cum princ. philos. c. 3) associe les mots ἡγεμόνας, βασιλεῖς, τυράννους.

διαλανθάνῃ, ὅτι σχῆμά ἐστι. § 2. Τὸ τοίνυν ὕψος καὶ πάθος τῆς ἐπὶ τῷ σχηματίζειν ὑπονοίας ἀλέξημα καὶ θαυμαστή τις ἐπικουρία καθίσταται· καί πως παραληφθεῖσα ἡ τοῦ πανουργεῖν τέχνη τοῖς πάθεσι καὶ μεγέθεσι τὸ λοιπὸν δέδυκε, καὶ πᾶσαν ὑποψίαν ἐκπέφευγεν. Ἱκανὸν δὲ τεκμήριον τὸ προειρημένον, «Μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι.» Τίνι γὰρ ἐνταῦθ' ὁ ῥήτωρ ἀπέκρυψε τὸ σχῆμα; δῆλον ὅτι τῷ φωτὶ αὐτῷ. Σχεδὸν γάρ, ὥςπερ καὶ τὰ μυδρὰ φέγγη ἐναφανίζεται τῷ ἡλίῳ περιαυγούμενα, οὕτω τὰ τῆς ῥητορικῆς σοφίσματα ἐξαμαυροῖ περιχυθὲν πάντοθεν τὸ μέγεθος.

§ 3. Οὐ πόρρω δ' ἴσως τούτου καὶ ἐπὶ τῆς ζωγραφίας τι συμβαίνει· ἐπὶ γὰρ τοῦ αὐτοῦ κειμένων ἐπιπέδου παραλλήλων ἐν χρώμασι τῆς σκιᾶς τε καὶ τοῦ φωτὸς, ὅμως προϋπαντᾷ τε τὸ φὼς ταῖς ὄψεσι, καὶ οὐ μόνον ἔξοχον, ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω παραπολὺ φαίνεται. Οὐκοῦν καὶ τῶν λόγων τὰ πάθη καὶ τὰ ὕψη, ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν ἐγγυτέρω κείμενα διά τε φυσικήν τινα συγγένειαν καὶ διὰ λαμπρότητα, ἀεὶ τῶν σχημάτων προεμφανίζεται, καὶ τὴν τέχνην αὐτῶν ἀποσκιάζει, καὶ οἷον ἐν κατακαλύψει τηρεῖ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΓ'

XVIII. Τί δ' ἐκεῖνα φῶμεν, τὰς πεύσεις τε καὶ ἐρωτήσεις; Ἆρα οὐκ αὐταῖς ταῖς τῶν σχημάτων εἰδοποιίαις παραπολὺ ἐμπρακτότερα καὶ σοβαρώτερα συντείνει τὰ λεγόμενα; «Ἢ βούλεσθε, εἰπέ μοι, περιϊόντες ἀλλήλων πυνθάνεσθαι· λέγεταί τι καινόν; Τί γὰρ ἂν γένοιτο τούτου καινότερον ἢ Μακεδὼν ἀνὴρ καταπολεμῶν τὴν Ἑλλάδα; Τέθνηκε Φίλιππος; Οὐ μὰ Δί', ἀλλ' ἀσθενεῖ. Τί δ' ὑμῖν διαφέρει; καὶ γάρ, ἂν οὗτός τι πάθῃ, ταχέως ὑμεῖς ἕτερον Φίλιππον ποιήσετε.» Καὶ πάλιν, «Πλέωμεν ἐπὶ Μακεδονίαν,» φησί. «Ποῖ δὴ προςορμιούμεθα, ἤρετό τις. Εὑρήσει τὰ σαθρὰ

VAR. — l. 3 PV 3 AVen. R. παραληφθεῖσαν τοῦ. Em. καὶ προςπαραληφθεῖσα. M. καί πως παραληφθεῖσα τοῦ πανουργεῖν τέχνη, τοῖς κάλλεσι. — l. 4 M. ὑποδέδυκε. — l. 5 M. οὐ μὰ τοὺς. — l. 9 M. τὶ τοιοῦτο συμβαίνει. — l. 11 CE. καιόμενον pour καὶ οὐ μόνον. — l. 15 V 2 L. οἷ ἐν καλύψει τηρεῖ. V 3 οἷον ἐν καταλήψει. R. οἷον ἐν καταλύψει. — l. 20 M. Ἀθηναίους καταπολεμῶν καὶ τὰ τῶν Ἑλλήνων διοικῶν, comme dans le texte de Démosthène.

CONJ. — l. 3, TOUP, παραλειφθεῖσα du verbe παραλείφειν. WAKEFIELD, παρεκλειφθεῖσα.

(5) Quintil. I. O. IX, 1 20-21. — IX, 2, 67-72, parle de l'effet des figures sur les juges.

(6) Quint. I. O. VIII, 5, 29. Quare, licet hæc enitere et aliquatenus exstare videantur, tamen lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus similia dixeris; quæ ne apparent quidem, ubi tota lucet oratio, ut in sole sidera ipsa desinunt cerni.

(7) Plutarq. (de adul. et amico. c. 14) fait la même comparaison : Ἕτεροι τοίνυν, ὥςπερ

meilleure figure est (5) celle qui semble n'en pas être une. Par là le sublime et le pathétique éloignent le soupçon que fait naître le langage figuré, et lui prêtent un merveilleux appui ; les figures, voilées, pour ainsi dire, par la noblesse de l'expression et par la vivacité des sentiments, disparaissent et n'excitent plus aucune défiance. L'exemple cité ci-dessus : « J'en jure « par les guerriers de Marathon, » en est une preuve suffisante. Car comment l'orateur a-t-il caché la figure ? il est évident que c'est par son éclat même. De même à peu près que les lumières plus faibles s'effacent devant le soleil ; ainsi le sublime, en se déployant de toutes parts, fait pâlir les petites ressources de la rhétorique (6).

Ce qui a lieu dans la peinture peut donner quelque idée de la chose. En effet, bien que les objets représentés, les uns dans l'ombre, les autres à la lumière, se trouvent sur une même surface, la lumière cependant frappe la première nos yeux, et paraît, non-seulement en dehors de la surface, mais encore beaucoup plus près de nous (7). Ainsi, dans le discours, les traits sublimes ou pathétiques, agissant plus immédiatement sur notre esprit, par une sorte d'affinité naturelle et à cause de leur éclat, se montrent toujours avant les figures ; ils rejettent dans l'ombre l'art qui a dû recourir à celles-ci, et le couvrent de cette obscurité (8).

CHAPITRE XIII.

Que dirons-nous des interrogations et des questions (1)? Au moyen de semblables figures, l'orateur ne donne-t-il pas à ses paroles bien plus de poids et d'énergie ? « Voulez-vous toujours, dites-moi, vous demander les « uns aux autres en vous promenant : Dit-on quelque chose de nouveau ? « Que saurait-il y avoir de plus nouveau qu'un Macédonien qui soumet la « Grèce ? Philippe est-il mort ? dit l'un ; non, dit l'autre, mais il est malade. « Que vous importe ? car, s'il lui arrive quelque accident, vous saurez bien- « tôt vous susciter un autre Philippe. » Ailleurs, il dit : « Faisons voile vers « la Macédoine. Mais, a-t-on demandé, où aborderons-nous ? La guerre

RUHNKEN, παρακαλυφθεῖσα. WYTTENBACH (Bibl. crit. III, 48) défend παραληφθεῖσα à cause de παρείληπται, Sect. XXXI, et de παραλαμβάνεσθαι, Sect. XXXVIII, § 4. Peut-être faut-il lire κατακαλυφθεῖσα à cause de κατακαλύψει de la ligne 15.—l. 3, TOLLIUS a montré qu'il fallait lire πάθεσι pour κάλλεσι. — l. 11, BOIVIN a corrigé καὶ οὐ μόνον pour καιόμενον.— l. 15, VALCKENAER lit κάλυξι au lieu de κατακαλύψει ; il est approuvé par les savants éditeurs du Thesaurus de H. Estienne, publié par Didot.

οἱ ζωγράφοι τὰ φωτεινὰ καὶ λαμπρὰ τοῖς σκιεροῖς καὶ σκοτεινοῖς ἐπιτείνουσιν ἐγγὺς παρατιθεμένοις. Le même auteur (de Aud. poet. c. 3. de gloriâ Ath. c. 3. de Pyth. orac. c. 21) tire aussi ses comparaisons de la peinture ou des effets de la lumière.

(8) V. la note critique sur ce passage.

(1) V. Quint. I. O. IX, 2, 6 et s.— V. aussi les deux chap. sur *l'interrogation* et *la réponse*, publiés par M. Seguier de St-Brisson, à la suite de sa Dissertation sur le Fragment de Longin. Paris, 1838.

τῶν Φιλίππου πραγμάτων αὐτὸς ὁ πόλεμος.» Ἦν δὲ ἁπλῶς ῥηθὲν τὸ πρᾶγμα τῷ παντὶ καταδεέστερον· νυνὶ δὲ τὸ ἔνθουν καὶ ὀξύῤῥοπον τῆς πεύσεως καὶ ἀποκρίσεως, καὶ τὸ πρὸς ἑαυτὸν ὡς πρὸς ἕτερον ἀνθυπαντᾷν, οὐ μόνον ὑψηλότερον ἐποίησε τῷ σχηματισμῷ τὸ ῥηθέν, ἀλλὰ καὶ πιστότερον. 5

§ 2. Ἄγει γὰρ τὰ παθητικὰ τότε μᾶλλον, ὅταν αὐτὰ φαίνηται μὴ ἐπιτηδεύειν αὐτὸς ὁ λέγων, ἀλλὰ γεννᾷν ὁ καιρός· ἡ δ' ἐρώτησις ἡ εἰς ἑαυτὸν καὶ ἀπόκρισις μιμεῖται τοῦ πάθους τὸ ἐπίκαιρον. Σχεδὸν γάρ, ὡς οἱ ὑφ' ἑτέρων ἐρωτώμενοι παροξυνθέντες ἐκ τοῦ παραχρῆμα πρὸς τὸ λεχθὲν ἐναγωνίως καὶ ἀπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας ἀνθυπαντῶσιν, οὕτως τὸ σχῆμα 10 τῆς πεύσεως καὶ ἀποκρίσεως εἰς τὸ δοκεῖν ἕκαστον τῶν ἐσκεμμένων ἐξ ὑπογύου κεκινῆσθαί τε καὶ λέγεσθαι τὸν ἀκροατὴν ἀπάγον, καὶ παραλογίζεται. Ἔτι τοίνυν, (ἓν γάρ τι τῶν ὑψηλοτάτων τὸ Ἡροδότειον πεπίστευται,) εἰ οὕτως ἔ.....

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΔ'

XIX. . . . . πλοκα ἐκπίπτει, καὶ οἱονεὶ προχεῖται τὰ λεγόμενα, ὀλίγου δεῖν φθάνοντα καὶ αὐτὸν τὸν λέγοντα. «Καὶ συμβαλόντες, φησὶν ὁ Ξενοφῶν, τὰς ἀσπίδας, ἐωθοῦντο, ἐμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέθνησκον.» 15
§ 2. Καὶ τὰ τοῦ Εὐρυλόχου,

Ἤλθομεν, ὡς ἐκέλευες, ἀνὰ δρυμὰ, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.
Εὕρομεν ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα καλά. 20

Τὰ γὰρ ἀλλήλων διακεκομμένα, καὶ οὐδὲν ἧττον κατεσπευσμένα φέρει

VAR. —l. 8 CE. σχεδὸν γὰρ ὅσον. — l. 9 M. παροξύνονται. — l. 11-12 PV 2 3 ὑπογύου. — l. 12 RM. ἀπάγει. — l. 14-15 V 2 εἰ οὕτως ἔπλοκα ἐκπιπτει sans indiquer aucune lacune. Il manque ici deux feuillets soit quatre pages du manuscrit de Paris. — l. 15 P. πλοκα ἐκ πίπτει. V 2 met le signe d'une lacune après ἐκπίπτει. V 3 ἔμπλοκα. R. *ἔπλοκα* ἐκπ. M.** ἄπλοκα ἐκπίπτει — l. 19-20 C. ἤλθομεν.... ἴδομεν. Pm εὕρομεν. M. δώματα Κίρκης. — l. 21 PV 2 ἧσσον. A. κατεσπασμένα. R. κατεσκευασμένα.

(2) Démosth. 1re Phil. p. 43. — p. 52.

(3) T. Le Fèvre pensait que le passage d'Hérodote qui manque ici est le discours du Phocéen Denys, l. VI, c. 11; mais notre auteur le cite à la section XXII. Langbaine rapporte que H. Estienne avait écrit à la marge de son exemplaire manuscrit du H. ὅ. les mots : τίνα δαιμόνων παραβάντες, τάδε ἀναπίμπλαμεν qui se lisent au ch. 12, l. VI, et qui, en effet, commencent un discours plein d'interrogations et d'apostrophes.

(1) Xénophon retrace deux fois le même tableau, Hellén. IV, c. 3, § 15. Agésilas, c. II, § 12, et avec quelques différences, Cyrop. VII, 1, 38.

(2) Odyss. X, v. 251, s.

« même nous découvrira les côtés faibles de la puissance de Philippe. » (2) La même chose dite sans figure ne produirait presque aucun effet; tandis que la succession rapide de la question et de la réplique, et cette manière de se réfuter soi-même, comme si l'on répondait à un autre, non-seulement donnent au discours plus d'élévation, mais le rendent aussi plus persuasif.

Les mouvements oratoires agissent bien plus sûrement sur nous, lorsque, au lieu de paraître préparés par l'orateur, ils semblent amenés par la circonstance. En s'interrogeant ainsi et en se répondant à soi-même, on offre l'image d'un esprit agité. Et de même que ceux qui sont surpris par une question, répondent sur-le-champ, avec vivacité et franchise, à ce qu'on leur a dit; ainsi ces questions et ces réponses font croire à l'auditeur que chacune des pensées se présente à l'esprit au moment où elle est exprimée, et lui causent une véritable illusion. De plus, et c'est un des passages d'Hérodote reconnus pour les plus sublimes (3), si....

(*Lacune de 4 pages du manuscrit de Paris.*)

CHAPITRE XIV.

... Les mots se succédant sans liaison, et comme s'ils s'échappaient, peu s'en faut qu'ils ne devancent la pensée de celui qui parle. « Dès qu'ils « en sont venus aux mains, dit Xénophon, les uns cèdent, les autres ré- « sistent; ceux-ci donnent la mort, ceux-là succombent. » (1)

Tel est aussi le récit d'Euryloque : (2)

« Par tes ordres, noble Ulysse, nous pénétrons dans le bois ;
« nous découvrons, au fond d'une vallée, un superbe palais; » (3)
. . . . . .

Ces membres de phrase ainsi coupés et qui se succèdent néanmoins rapidement, donnent l'idée d'une force qui arrête et pousse en même

CONJ. — l. 8, LE FÈVRE a corrigé ὡς οἱ pour ὅσον, il lisait ensuite παροξύνοντες. RUHNKEN, παροξυνθέντες. — l. 16-17 V. sur ce passage de Xénophon, Schæfer in Ind. lat. ad Porson. Eurip. Hec. p. 130, ed. tert. — Hermann in Diss. de Emend. per transp. verb. p. 13 (Opusc. III, p. 108 s.) — Bornemann, ad Xen. Cyrop. VII, 1, 38.

(3) L'auteur suppose sans doute que le lecteur connaît le reste du récit; le voici en entier, tel que l'a traduit Bitaubé : « Selon tes ordres, noble Ulysse, nous traversons la forêt, nous trouvons au fond d'une grande vallée un beau palais de marbre; formant une broderie, une mortelle ou plutôt une déesse, fait éclater des chants célestes. Mes compagnons l'appellent. La porte s'ouvre; la déesse vient; sa voix flatteuse nous offre un asyle. Imprudents, ils la suivent tous; seul, je prévois quelque embûche, je reste hors du palais. Leur troupe entière a péri, aucun n'a reparu; en vain l'œil fixé sur la porte, suis-je demeuré longtemps à les attendre. »

τῆς ἀγωνίας ἔμφασιν, ἅμα καὶ ἐμποδιζούσης τι καὶ συνδιωκούσης. Τοιαῦθ' ὁ ποιητὴς ἐξήνεγκε διὰ τῶν ἀσυνδέτων.

XX. Ἄκρως δὲ καὶ ἐπὶ ταὐτὸ σύνοδος σχημάτων εἴωθε κινεῖν, ὅταν δύο ἢ τρία, οἷον κατὰ συμμορίαν ἀνακιρνάμενα, ἀλλήλοις ἐρανίζῃ τὴν ἰσχύν, τὴν πειθώ, τὸ κάλλος· ὁποῖα καὶ τὰ εἰς τὸν Μειδίαν, ταῖς ἀναφο- 5 ραῖς ὁμοῦ καὶ τῇ διατυπώσει συναναπεπλεγμένα [τὰ] ἀσύνδετα. «Πολλὰ γὰρ ἂν ποιήσειεν ὁ τύπτων, ὧν ὁ παθὼν ἔνια οὐδ' ἂν ἀπαγγεῖλαι δύναιτο ἑτέρῳ, τῷ σχήματι, τῷ βλέμματι, τῇ φωνῇ.» § 2. Εἶθ', ἵνα μὴ ἐπὶ τῶν αὐτῶν ὁ λόγος ἰὼν στῇ, (ἐν στάσει γὰρ τὸ ἠρεμοῦν, ἐν ἀταξίᾳ δὲ τὸ πάθος, ἐπεὶ φορὰ ψυχῆς καὶ συγκίνησίς ἐστιν,) εὐθὺς ἐπ' ἄλλα μεθήλατο ἀσύν- 10 δετα καὶ ἐπαναφοράς, «ὅταν ὡς ὑβρίζων, ὅταν ὡς ἐχθρὸς, ὅταν κονδύλοις, ὅταν ἐπὶ κόρρης.» Οὐδὲν ἄλλο διὰ τούτων ὁ ῥήτωρ, ἢ ὅπερ ὁ τύπτων, ἐργάζεται· τὴν διάνοιαν τῶν δικαστῶν τῇ ἐπαλλήλῳ πλήττει φορᾷ. § 3. Εἶτ' ἐντεῦθεν πάλιν, ὡς αἱ καταιγίδες, ἄλλην ποιούμενος ἐμβολὴν, «ὅταν κονδύλοις, ὅταν ἐπὶ κόρρης,» φησί· «ταῦτα κινεῖ, ταῦτα ἐξί- 15 στησιν ἀνθρώπους, ἀήθεις ὄντας τοῦ προπηλακίζεσθαι· οὐδεὶς ἂν ταῦτα ἀπαγγέλλων δύναιτο τὸ δεινὸν παραστῆσαι.» Οὐκοῦν τὴν μὲν φύσιν τῶν ἐπαναφορῶν καὶ ἀσυνδέτων πάντη φυλάττει τῇ συνεχεῖ μεταβολῇ· οὕτως αὐτῷ καὶ ἡ τάξις ἄτακτον, καὶ ἔμπαλιν ἡ ἀταξία ποιὰν περιλαμβάνει τάξιν. 20

XXI. Φέρε οὖν, πρόσθες τοὺς συνδέσμους, εἰ θέλοις, ὡς ποιοῦσιν οἱ Ἰσοκράτειοι· «Καὶ μὴν οὐδὲ τοῦτο χρὴ παραλιπεῖν, ὡς πολλὰ ἂν ποιήσειεν ὁ τύπτων, πρῶτον μὲν τῷ σχήματι, εἶτα δὲ τῷ βλέμματι, εἶτά γε μὴν αὐτῇ τῇ φωνῇ,» καὶ εἴσῃ κατὰ τὸ ἑξῆς οὕτως παραγράφων, ὡς τοῦ πάθους τὸ συνδεδιωγμένον καὶ ἀποτραχυνόμενον, ἐὰν τοῖς συνδέσμοις ἐξο- 25

VAR. — l. 1 CE. συνδιοικούσης. — l. 4 V 3 συμμορίας. — l. 8 L. om. μὴ. — l. 9 CR. στάσει. M. τάξει. —l. 11 CR. ὅταν κονδ. ὅταν ὡς δοῦλον, le texte de Démosthène, contre Midias, c. 21, porte d'après Bekker : ὅταν ὑβρίζων, ὅταν ὡς ἐχθρὸς ὑπάρχων, ὅταν κονδ. ὅταν ἐπὶ κόρρης. — l. 13 M. ἐπαλλήλων. — l. 15 M. omet les mots ὅταν κ. ὅταν ἐπὶ κόρρης. — l. 16 le texte de Démosthène porte ἐξίστησιν ἀνθρ. αὐτῶν, ἀηθ. ὄντας τοῦ προπ. CM. οὐδεὶς ταῦτα. — l. 19 V. 2 L. ἀταξίας ποιὰς. — l. 21 V 2 L. ἔτι θέλοις. V 3 εἰ θέλεις.

CONJ. — l. 1, LE FÈVRE a corrigé συνδιωκούσης. — l. 3, TOUP, καὶ ἡ ἐπὶ ταὐτὸ. —

(4) Quintil. I. O. IX, 3, 49. Quæ quia conjunctionibus caret, dissolutio vocatur.

(5) La figure que les rhéteurs grecs nomment ἀναφορά, ἐπαναφορά, est appelée par l'auteur de la Rhétorique ad Herennium, IV, 13, *repetitio;* par Cicéron, de Or. III, 54, et par Quintil. IX, 3, 29, *geminatio.* — Quintil. ne se sert qu'une fois du mot διατύπωσις, IX, 2, 41, il emploie dans le même sens, ὑποτύπωσις, IV, 2, 3, IX, 2 40, 58.

(6) Dem. c. Midias, c. 21, p. 537 R.

(7) J'ai supprimé les mots τῷ σχήματι, τῷ βλέμματι, τῇ φωνῇ, dont la répétition est contraire à l'intention de l'auteur. V. les

temps. C'est en supprimant les conjonctions que le poëte produit un tel effet (4).

Le concours de deux ou trois figures est aussi un puissant moyen de frapper l'esprit, lorsque, associées pour ainsi dire l'une à l'autre, elles contribuent ensemble à donner au discours la force, la persuasion, l'élégance. Tel est ce passage de la harangue contre Midias, qui nous offre à la fois une succession de traits rapides et comme une action mise en scène : (5) « Un homme qui en frappe un autre, « dit l'orateur, » le blesse de « mille manières, sans qu'il soit possible à l'offensé d'indiquer toutes les « blessures qu'il a reçues ; il le poursuit du geste, du regard, de la « voix. » (6) Mais, comme en conservant la même forme, le discours se ralentirait ; car, si l'ordre annonce le calme, le désordre révèle la passion, qui est un élan, un ébranlement de l'âme, l'orateur passe tout à coup à d'autres traits, et redouble ses plaintes (7) : « Tantôt c'est un affront, tan- « tôt c'est une blessure, puis des coups de poing, puis des soufflets. » Il se comporte de la même manière que l'assaillant, et frappe sans relâche l'esprit des juges. Il revient bientôt à la charge, comme un nouveau coup de vent : « Puis des coups de poing, puis des soufflets ; » dit-il, « voilà « ce qui irrite, voilà ce qui met hors d'eux-mêmes des hommes qui ne « sont pas habitués à de pareils outrages. Jamais un récit n'exprimera « tout ce qu'on a souffert. » En changeant ainsi continuellement sa marche, l'orateur ennoblit (8) ses paroles courtes et rapides, ses assauts répétés ; chez lui l'ordre prend l'apparence du désordre, et le désordre même est soumis à une certaine règle (9).

Essayez d'ajouter des conjonctions à ces phrases coupées, comme font les disciples d'Isocrate ; dites, par exemple : « D'ailleurs il ne faut pas né- « gliger de faire observer que celui qui frappe offense de plusieurs ma- « nières, d'abord par ses gestes, ensuite par son regard, puis par sa voix « même, » et paraphrasez ainsi tout le passage, vous reconnaîtrez que la

—l. 4, LE FÈVRE, ἐρανίσῃ. TOUP, συνερανίζῃ. — l. 6, WEISKE omet τὰ, suppression appr. par les éd. du Trésor de H. Estienne, publié par Didot. — l. 11, LE FÈVRE, MORUS retranchent avec raison τῷ σχήμ. τῷ βλέμματι, τῇ φωνῇ. — l. 13, LE FÈVRE, τῇ ἐπαλλήλῳ πλήττων φορᾷ. — l. 17, WEISKE soupçonne une lacune après φύσιν, parce que le μὲν qui précède n'a point de correspondant, et il y supplée par une longue phrase ; il est plus facile de pourvoir à cette irrégularité, en remplaçant les mots τὴν μὲν φύσιν par τὴν μεγαλοφυίαν ou τὰ μεγαλοφυῆ qui donnent un sens conforme aux vues de l'auteur. V. S. XVIII, § 1.

notes critiques.

(8) Je lis τὴν μεγαλοφυίαν, au lieu de τὴν μὲν φύσιν. Voyez la note critique.

(9) Plutarq. (Plat. Quæst. X, ch. 4) expose la même manière de voir au sujet des ἀσύνδετα et se sert du même exemple tiré de Démosthène : Λόγος, συνδεσμῶν ἐξαιρεθέντων, πολλάκις ἐμπαθεστέραν καὶ κινητικωτέραν ἔχει δύναμιν · ὡς ὁ τοιοῦτος,

Ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον,
ἄλλον τεθνειῶτα κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖιν,

καὶ τὰ τοῦ Δημοσθένους ταυτὶ, Πολλὰ γὰρ ἂν ποιήσειεν, κ. τ. λ. — Quintil. rappelle le même passage de Dém. I. O. VI, 1, 17.

μαλίσῃς εἰς λειότητα, ἄκεντρόν τε προςπίπτει, καὶ εὐθὺς ἔσβεσται.
§ 2. Ὥςπερ γάρ, εἴ τις συνδήσειε τῶν θεόντων τὰ σώματα, τὴν φορὰν αὐτῶν ἀφῄρηται, οὕτως καὶ τὸ πάθος ὑπὸ τῶν συνδέσμων καὶ τῶν ἄλλων προςθηκῶν ἐμποδιζόμενον ἀγανακτεῖ· τὴν γὰρ ἐλευθερίαν ἀπολύει τοῦ δρόμου καὶ τὸ ὡς ἀπ' ὀργάνου τινὸς ἀφίεσθαι. 5

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΕ'

XXII. Τῆς δὲ αὐτῆς ἰδέας καὶ τὰ ὑπερβατὰ θετέον· ἔστι δὲ λέξεων ἢ νοήσεων ἐκ τοῦ κατ' ἀκολουθίαν κεκινημένη τάξις, καὶ οἱονεὶ χαρακτὴρ ἐναγωνίου πάθους ἀληθέστατος. Ὡς γὰρ τῷ ὄντι ὀργιζόμενοι, ἢ φοβούμενοι, ἢ ἀγανακτοῦντες, ἢ ὑπὸ ζηλοτυπίας, ἢ ὑπὸ ἄλλου τινὸς (πολλὰ γὰρ καὶ ἀναρίθμητα πάθη, καὶ οὐδ' ἂν εἰπεῖν τις ὁπόσα δύναιτο), ἑκάστοτε παρα- 10 πίπτοντες, ἄλλα προθέμενοι πολλάκις ἐπ' ἄλλα μεταπηδῶσι, μέσα τινὰ παρεμβαλόντες ἀλόγως, εἶτ' αὖθις ἐπὶ τὰ πρῶτα ἀνακυκλοῦντες, καὶ πάντη πρὸς τῆς ἀγωνίας, ὡς ὑπ' ἀστάτου πνεύματος, τῇδε κἀκεῖσε ἀγχιστρόφως ἀντισπώμενοι, τὰς λέξεις, τὰς νοήσεις, τὴν ἐκ τοῦ κατὰ φύσιν εἱρμοῦ παντοίως πρὸς μυρίας τροπὰς ἐναλλάττουσι τάξιν· οὕτως παρὰ τοῖς ἀρίστοις 15 συγγραφεῦσι διὰ τῶν ὑπερβατῶν ἡ μίμησις ἐπὶ τὰ τῆς φύσεως ἔργα φέρεται. Τότε γὰρ ἡ τέχνη τέλειος, ἡνίκ' ἂν φύσις εἶναι δοκῇ, ἡ δ' αὖ φύσις ἐπιτυχής, ὅταν λανθάνουσαν περιέχῃ τὴν τέχνην· ὥςπερ λέγει ὁ Φωκαεὺς Διονύσιος παρὰ τῷ Ἡροδότῳ· « Ἐπὶ ξυροῦ γὰρ ἀκμῆς ἔχεται ἡμῖν τὰ πράγματα, ἄνδρες Ἴωνες, εἶναι ἐλευθέροις ἢ δούλοις, καὶ τούτοις ὡς δρα- 20 πέτῃσι. Νῦν ὦν ὑμέες ἢν μὲν βούλησθε ταλαιπωρίας ἐνδέκεσθαι, τὸ παραχρῆμα μὲν πόνος ὑμῖν ἔσται· οἷοί τε δὲ ἔσεσθε ὑπερβαλέσθαι τοὺς πολεμίους.» § 2. Ἐνταῦθ' ἦν τὸ κατὰ τάξιν· «Ὦ ἄνδρες Ἴωνες, νῦν καιρός

VAR. — l. 8 M. ὡς γὰρ οἱ τῷ. — l. 11-12 L. παρεμβάλλον... ἀνακυκλοῦν. — l. 18 PL. λανθάνουσαν, les autres mss. MR. λανθάνουσα — l. 19 M. τῆς ἀκμῆς ἔχ. ὑμῖν. — l. 21 P. δραπέτῃσιν νῦν. ὦν ἡμεῖς ἢν μ. β. ταλαιπωρίαις ἐνδέχεσθαι, παραχρ. μὲν πόνος ὑμῖν· οἷοί τε. V 3 L. ἡμεῖς. — l. 22 M. ὑπερβαλλόμενοι τοὺς ἐναντίους εἶναι ἐλεύθεροι comme dans Hér. VI, 11. — l. 23 L. ἐνταυθὶ ἦν τὸ κατὰ τάξον.

(10) Après avoir cité deux passages de la harangue contre Midias, pour montrer l'heureux effet des ἀσύνδετα, Plutarque ajoute (Plat. Q. X, 4, § 3): Διὸ καὶ σφόδρα τὸ ἀσύνδετον σχῆμα παρὰ τοῖς τέχνας γράφουσι εὐδοκιμεῖ· τοὺς δὲ ἄγαν νομίμους ἐκείνους καὶ μηδένα σύνδεσμον ἐκ τῆς συνηθείας ἀφιέντας, ὡς ἀργὴν καὶ ἀπαθὴ καὶ κοπώδη τῷ ἀμεταβλήτῳ τὴν φράσιν ποιοῦντας αἰτιῶνται. V. le jugement de Plutarque sur Isocrate, de Glor. Ath. c. 8.

(11) Ce passage a été généralement mal compris. V. la note critique.

(1) V. sur l'hyperbate, Quintil. VIII, 6, 62,

véhémence et la brusquerie de la passion, adoucies et comme aplanies par le moyen des conjonctions, tombent sans frapper l'esprit et s'éteignent aussitôt (10). De même qu'en liant les membres de ceux qui courent, on leur ôte tout élan, ainsi la passion, gênée par les conjonctions et par les autres particules, s'indigne de ces entraves; lorsque l'on a recours à quelque mobile artificiel, la liberté de l'allure disparaît. (11)

CHAPITRE XV.

L'hyperbate appartient à la même classe de figures (1); il consiste à intervertir l'ordre naturel des expressions et des pensées, et offre ainsi le caractère fidèle d'une âme agitée. Comme ceux qui sont réellement en proie à la colère, à la frayeur, à l'indignation, à la jalousie ou à telle autre de ces passions innombrables que l'on ne saurait toutes indiquer, divaguent sans cesse, commencent d'une façon, passent à une autre idée qu'ils introduisent sans raison apparente, pour revenir au point d'où ils sont partis, et emportés continuellement de côté et d'autre par leur inquiétude, comme par un vent variable (2), renversent l'ordre naturel de la phrase, et transposent de mille manières leurs paroles et leurs pensées; de même, les bons écrivains imitent, au moyen des hyperbates, l'expression des sentiments naturels; car c'est la perfection de l'art de rappeler la nature, et c'est pour celle-ci une bonne fortune, quand l'art lui prête secrètement son concours (3). Tel est le discours qu'Hérodote met dans la bouche du Phocéen Denys : « La conjoncture est critique, Ioniens; il faut « choisir d'être libres ou esclaves, et même esclaves fugitifs. Si donc « vous voulez vous exposer maintenant à quelques efforts pénibles, vous « aurez, il est vrai, des fatigues à endurer, mais vous pourrez triompher « de vos ennemis. » (4) Suivant l'ordre logique, il devait dire : « Ioniens,

CONJ. — l. 1, LE FÈVRE a mis dans son texte ἄκεντρόν τι, il propose dans ses notes εἰς λειότητα ἄκεντρον. — l. 4, RUHNKEN, ἀποκωλύει. WEISKE, ἀπόλλυσι ou ἀπώλεσε ou ἀποκλείουσι. Ces conjectures viennent de ce qu'on n'a pas vu que le sujet du verbe ἀπολύει est τὸ ὡς ἀπ' ὀργ. ἀφίεσθαι, être mu par un moyen artificiel. — l. 14, TOLLIUS, τὴν τῶν λέξεων καὶ νοήσεων ἐκ τοῦ κατὰ φύσιν εἱρμοῦ.

et s. — Longin, Manuel de Rhét. § 20, ne recommande pas l'emploi de cette figure.

(2) Toup a mis en regard de ce passage, la phrase suivante de Philon, tirée de la vie de Moïse, l. 3, ἀνθελκόμενος δὲ καὶ ἀντισπώμενος πρὸς ἑκατέρου μέρους ὧδε κἀκεῖσε τί χρὴ δρᾷν ἠπόρει.

(3) L'auteur dit (Sect. XXXVI § 4) : ἡ γὰρ ἀλληλουχία τούτων (τῆς τέχνης καὶ τῆς φύσεως) ἴσως γένοιτ' ἂν τὸ τέλειον.

(4) Hérodote. VI, ch. 11. L'historien a imité Homère, Iliad. X, 173:
νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς.
Voyez ce que dit Plutarque du style d'Hérodote, au commencement et à la fin de son écrit sur la malignité de cet historien; nous avons cité ses paroles, *Recherches*, p. 102.

ἐστιν ὑμῖν πόνους ἐπιδέχεσθαι · ἐπὶ ξυροῦ γὰρ ἀκμῆς ἔχεται ἡμῖν τὰ πράγματα.» Ὁ δὲ τὸ μέν, « ἄνδρες Ἴωνες,» ὑπερεβίβασεν · προεις́έβαλεν οὖν εὐθὺς ἀπὸ τοῦ φόβου, ὡς μήθ' ἀρχήν, φθάνων πρὸς τὸ ἐφεστὼς δέος, προσαγορεῦσαι τοὺς ἀκούοντας. Ἔπειτα δὲ τὴν τῶν νοημάτων ἀπέστρεψε τάξιν · πρὸ γὰρ τοῦ φῆσαι ὅτι αὐτοὺς δεῖ πονεῖν (τοῦτο γάρ ἐστιν, ὃ παρακελεύεται), ἔμπροσθεν ἀποδίδωσι τὴν αἰτίαν, δι' ἣν πονεῖν δεῖ, « ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς, » φήσας, « ἔχεται ἡμῖν τὰ πράγματα · » ὡς μὴ δοκεῖν ἐσκεμμένα λέγειν, ἀλλ' ἠναγκασμένα.

§ 3. Ἔτι δὲ μᾶλλον ὁ Θουκυδίδης καὶ τὰ φύσει πάντως ἡνωμένα καὶ ἀδιανέμητα ὅμως ταῖς ὑπερβάσεσιν ἀπ' ἀλλήλων ἄγειν δεινότατος. Ὁ δὲ Δημοσθένης οὐχ οὕτως μὲν αὐθάδης, [ὥςπερ οὗτος,] πάντων δ' ἐν τῷ γένει τούτῳ κατακορέστατος, καὶ πολὺ τὸ ἀγωνιστικὸν ἐκ τοῦ ὑπερβιβάζειν καὶ ἔτι, νὴ Δία, τὸ ἐξ ὑπογύου λέγειν συνεμφαίνων, καὶ πρὸς τούτοις εἰς τὸν κίνδυνον τῶν μακρῶν ὑπερβατῶν τοὺς ἀκούοντα συνεπισπώμενος · πολλάκις γὰρ τὸν νοῦν, ὃν ὥρμησεν εἰπεῖν, ἀνακρεμάσας, καὶ μεταξύ, ὡς εἰς ἀλλόφυλον καὶ ἀπεοικυῖαν τάξιν, ἀλλ' ἐπ' ἄλλοις διὰ μέσου καὶ ἔξωθέν ποθεν ἐπειςκυκλῶν, εἰς φόβον ἐμβαλὼν τὸν ἀκροατήν, ὡς ἐπὶ παντελεῖ τοῦ λόγου διαπτώσει, καὶ συναποκινδυνεύειν ὑπ' ἀγωνίας τῷ λέγοντι συναναγκάσας, εἶτα παραλόγως διὰ μακροῦ τὸ πάλαι ζητούμενον εὐκαίρως ἐπὶ τέλει που προςαποδοὺς, αὐτῷ τῷ κατὰ τὰς ὑπερβάσεις παραβόλῳ καὶ ἀκροσφαλεῖ πολὺ μᾶλλον ἐκπλήττει. Φειδὼ δὲ τῶν παραδειγμάτων ἔστω διὰ τὸ πλῆθος.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΣΤ'

XXIII. Τά γε μὴν πολύπτωτα λεγόμενα, ἀθροισμοὶ καὶ μεταβολαὶ καὶ κλίμακες, πάνυ ἀγωνιστικά, ὡς οἶσθα, κόσμου τε καὶ παντὸς ὕψους καὶ πάθους συνεργά. Τί δὲ; αἱ τῶν πτώσεων, χρόνων, προςώπων,

VAR. — l. 1 V 2 L. δέχεσθαι. — l. 2-3 P. προεις́έβαλεν οὖν ἂν εὐθὺς. V 2 L. ἀνευθὺς. A. προεις́έβαλεν οὖν. E προς́έβαλεν οὖν ἂν εὐθὺς. Em. προς́έβαλε γοῦν ἢ γάρ. — l. 3 PV 3 L. ἀρχὴ φθάνων. R. ἀρχὴν. — l. 9 V 2 3 κατὰ φύσει. L. κατὰ φύσιν. — l. 21 PV 3 φειδὼς. — l. 23 E. καὶ ἀθροισμοί. — l. 23-24 M. ἀντιμεταβολαί. — ll 24-25 R. καὶ πάντως ὕψους.

CONJ. — l. 2 PORTUS, προς́έβαλεν γὰρ εὐθὺς. SPENGEL, προεις́έβαλε γάρ. — l. 3 LE FÈVRE

(5) V. par ex. Thucyd. I. 51, οἱ δὲ Κερκύραιοι, ἦν γὰρ νὺξ, ἐφοβήθησαν μὴ πολέμιαι ὦσιν, ἔπειτα δὲ ἔγνωσαν καὶ ὡρμίσαντο. IV, 85, καὶ δυσχερὲς ποιούμενοι... μὴ ἐδέξασθε. IV, 73, οἱ γὰρ Μεγαρεῖς..... l'hyperbate se prolonge jusqu'au chapitre suivant, οἱ τῶν φυγόντων φίλοι Μεγαρεῖς.

(7) Pline le jeune (Ep. IX, 26) exprime le même jugement et se sert du même mot παράβολα, qui, suivant Wyttenbach (Anim.

« c'est le moment de vous soumettre à des travaux difficiles, car la con-« joncture est décisive ;» mais l'historien a transposé le mot «Ioniens» ; il débute aussitôt par le motif de crainte, en sorte que, préoccupé par ce sentiment, il ne s'adresse pas aussitôt à ceux qui l'écoutent. Outre cela, il intervertit l'ordre des pensées, car avant de dire qu'ils doivent s'exposer à des fatigues, ce qui est pourtant le but de son exhortation, il expose d'abord la raison pour laquelle il faut supporter ces fatigues, en disant : « la conjoncture est critique.» Ses paroles semblent ainsi non préparées, mais dictées par la nécessité.

Thucydide est encore bien plus habile à couper par des hyperbates les membres de phrase dont la liaison est tout à fait naturelle, et qui semblent inséparables (5). Démosthène n'est pas, il est vrai, aussi hardi ; mais de tous les orateurs, c'est celui qui use le plus fréquemment de cette figure : c'est pour lui un moyen de donner à son éloquence l'énergie nécessaire à la lutte et même l'apparence d'une improvisation. De plus, ses longues parenthèses causent à ses auditeurs une sorte d'anxiété ; en effet, il lui arrive souvent de laisser en suspens l'idée qu'il a d'abord émise, puis, par des idées intermédiaires qu'il emprunte à des circonstances étrangères, et qu'il introduit dans une place qui ne semble pas leur convenir, il fait craindre à ceux qui l'écoutent que tout l'édifice de sa période ne s'écroule; mais, lorsqu'il les a forcés de s'associer à ses dangers, tout à coup, après une longue attente, il termine en exprimant d'une manière heureuse ce que leur esprit cherchait depuis longtemps, et les étonne par la hardiesse et la témérité de ses hyperbates (6). La foule des exemples me dispense de les indiquer (7).

CHAPITRE XVI.

Les figures qui consistent à répéter le même mot sous diverses formes, à comparer entre eux des mots de sens opposés, les accumulations, les gradations (1), donnent, comme vous le savez, du mouvement au style, et

omet φθάνων. — l. 11. Je supprimerais les mots ὥςπερ οὗτος. — l. 24-25, LE FÈVRE, κόσμου τε παντὸς καὶ ὕψους.

ad Plut. Mor. 67 E) se rencontre souvent dans Plutarque.

(7) En effet, il suffit d'ouvrir Démosthène pour en trouver : V. de Cor. 313 R. σὺ δ'ὁ σεμνὸς ἀνὴρ.... καὶ τὴν αὐτοῦ τύχην. — περὶ παραπρ. 408 R. τί οὖν ἐστὶ ταῦτα.... jusqu'à ἀπενέγκησθε. 409 R.—Or. I. adv. Onet. 869 R. καίτοι τῷ τοῦτο... σκοποῦμεν.— Comp. la dernière phrase de ce § avec Plut. Cons. ad Apoll. 108 E. φειδόμενος τῆς συμμετρίας τοῦ συγγράμματος, ἀπολείψω. V. aussi 115 E. Μυρία κ. τ. λ.

(1) V. pour l'explication de ces diverses figures, les Inst. Or. de Quintilien. — πολύπτωτα, IX, 3, 37. — ἀθροισμός, IX, 3, 45. Congregantur, etc. — ἀντιμεταβολή, IX, 3, 85-97.— κλίμαξ, IX, 3, 54-55, où il indique un exemple tiré de Demosth. pro Coronâ, 288 R. οὐδὲν οὐκ εἶπον κ. τ. λ.

ἀριθμῶν, γενῶν ἐναλλάξεις πῶς ποτε καταποικίλλουσι καὶ ἐπεγείρουσι τὰ ἑρμηνευτικά;

§ 2. Φημὶ δὲ τῶν κατὰ τοὺς ἀριθμοὺς οὐ μόνα ταῦτα κοσμεῖν, ὁπόσα τοῖς τύποις ἑνικὰ ὄντα, τῇ δυνάμει κατὰ τὴν ἀναθεώρησιν πληθυντικὰ εὑρίσκεται · 5

« Αὐτίκα,» φησί, « λαὸς ἀπείρων
« θύννων ἐπ' ἠϊόνεσσι διϊστάμενοι κελάδησαν · »

ἀλλ' ἐκεῖνα μᾶλλον παρατηρήσεως ἄξια, ὅτι ἔσθ' ὅπου προςπίπτει τὰ πληθυντικὰ μεγαλορρημονέστερα, καὶ αὐτῷ δοξοκοποῦντα τῷ ὄχλῳ τοῦ ἀριθμοῦ. § 3. Τοιαῦτα παρὰ τῷ Σοφοκλεῖ τὰ ἐπὶ τοῦ Οἰδίπου · 10

Ὦ γάμοι, γάμοι,
Ἐφύσαθ' ἡμᾶς, καὶ φυτεύσαντες πάλιν
Ἀνεῖτε ταὐτὸν σπέρμα, κἀπεδείξατε
Πατέρας, ἀδελφοὺς, παῖδας, αἷμ' ἐμφύλιον,
Νύμφας, γυναῖκας, μητέρας τε, χὠπόσα 15
Αἴσχιστ' ἐν ἀνθρώποισιν ἔργα γίγνεται.

Πάντα γὰρ ταῦτα ἓν ὄνομά ἐστιν, Οἰδίπους · ἐπὶ δὲ θατέρου, Ἰοκάστη · ἀλλ' ὅμως χυθεὶς εἰς τὰ πληθυντικὰ ὁ ἀριθμὸς συνεπλήθυσε καὶ τὰς ἀτυχίας · καὶ ὡς ἐκεῖνα πεπλεόνασται,

Ἐξῆλθον Ἕκτορές τε καὶ Σαρπηδόνες · 20

καὶ τὸ Πλατωνικὸν, ὃ καὶ ἑτέρωθι παρατεθείμεθα, ἐπὶ τῶν Ἀθηναίων · § 4. « Οὐ γὰρ Πέλοπες, οὐδὲ Κάδμοι, οὐδ' Αἴγυπτοί τε καὶ Δαναοὶ, οὐδ' ἄλλοι πολλοὶ φύσει βάρβαροι συνοικοῦσιν ἡμῖν, ἀλλ' αὐτοὶ Ἕλληνες, οὐ μιξοβάρβαροι οἰκοῦμεν, » καὶ τὰ ἑξῆς. Φύσει γὰρ ἐξακούεται τὰ πράγματα κομπωδέστερα, ἀγεληδὸν οὕτως τῶν ὀνομάτων ἐπισυντιθεμένων. Οὐ 25 μέντοι δεῖ ποιεῖν αὐτὸ ἐπ' ἄλλων, εἰ μὴ ἐφ' ὧν δέχεται τὰ ὑποκείμενα αὔξησιν, ἢ πληθὺν, ἢ ὑπερβολὴν, ἢ πάθος, ἕν τι τούτων, ἢ τὰ πλείονα · ἐπεί τοι τὸ πανταχοῦ κώδωνας ἐξῆφθαι, λίαν σοφιστικόν.

VAR. — l. 3 PL. φημὶ δὲ. — l. 7 P. ἠϊόνεσι. — l. 13 CR. ταυτὸ σπέρμα. — l. 18 RM. συνεπλήθυνε. — l. 21 PL. παρετεθείμεθα. — l. 26-27 PV 2 3 L. τὰ ὑπερκείμενα αὔχησιν. Em. προκείμ. R. αὔξησιν. — l. 27-28 V 2 ἐπεί τοι καὶ τὸ παντ'. L. ἐπεὶ καί τοι τὸ π. R. ἐπεί τοι π.

CONJ. — l. 6-7, WYTTENB. (ad Plut. de Serâ num. vind. p. 53)

Αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
θύννων ἠϊόνεσσι διϊστάμενοι κελάδησαν.

(2) On ignore à quel poëte ces deux vers sont empruntés.

(3) Œdipe roi, v. 1403.

(4) Vers attribué par conjecture à Eschyle.

(5) Platon. Menex. 245 D. Cicéron em-

contribuent à la fois à l'élégance, à la noblesse et au pathétique. Bien plus, le changement des cas, des temps, des personnes, du nombre, du genre, donne souvent au style de la variété et de la vie.

Non-seulement l'expression gagne quelque élégance par la substitution du pluriel au singulier, toutes les fois que l'objet présente à l'esprit l'idée de la pluralité, comme dans ce passage :

« Dès qu'un banc serré de thons s'approche du rivage,
« à l'instant la troupe des pêcheurs, se tenant à distance les uns des autres, font entendre de grands cris.» (2)

Mais ce qui est encore plus digne de remarque, c'est qu'il est des cas où le pluriel a plus de noblesse, et où la quantité même des pluriels augmente la dignité de l'expression, telles sont ces paroles que Sophocle met dans la bouche d'Œdipe :

« O union, funeste union!
« à qui j'ai dû le jour, que j'ai à mon tour contractée,
« et de laquelle sont sortis
« des pères, des frères, des enfants, famille dont tous les liens sont confondus ;
« des épouses, des femmes, des mères ;
« abîme d'horreurs et de honte!» (3)

Tous ces noms ne désignent qu'Œdipe d'une part, Jocaste de l'autre; néanmoins, en accumulant ainsi les pluriels, il semble multiplier les malheurs qu'il déplore. On peut faire la même remarque sur l'emploi du pluriel dans ce vers :

« On vit sortir des portes les Hector et les Sarpédon ;» (4)

et dans ce passage de Platon que nous avons cité ailleurs : « Nous ne « comptons parmi nos habitants ni les Pelops, ni les Cadmus, ni les Ægyp- « tus, ni les Danaüs, ni tant d'autres d'origine barbare ; mais nous sommes « de purs Grecs, sans mélange d'étrangers.» (5) En groupant de la sorte les noms entre eux, on donne naturellement aux objets plus d'importance ; mais il ne faut pourtant appliquer cette figure qu'aux choses qui sont susceptibles de paraître ainsi plus grandes, plus nombreuses, qu'aux circonstances qui peuvent frapper l'esprit, ou toucher le cœur, soit que l'on doive produire un de ces effets ou plusieurs à la fois; car c'est le propre d'un sophiste de vouloir toujours exciter ainsi l'attention (6).

Langbaine, θῦνον ἐπ' ἠ. Toup, θῦνεν ἐπ. ἠ. δ' ἱσταμένοι. — l. 8, Toup, ἐκεῖν' ἄξιον. — l. 9, Toup, Weiske, δοξοκομποῦντα.— l. 17, Toup, τὰ μὲν ἓν ὄνομα.— l. 19, Tollius, Toup, ὡς καὶ. — l. 26-27 G. de Petra, τὰ ὑποκείμενα, ὑπέρ et ὑπό se confondent souvent dans les manuscrits. V. Bast. Palæogr. 846.— l. 27, Le Fèvre retranche τὰ avant πλείονα, ou lirait ἢ καὶ πλείονα. Weiske regarde les mots ἕν τι τούτων ἢ τὰ πλείονα comme une glose.

ploie la même figure, De Orat. II, c. 71.

(6) L'auteur emprunte à Démosthène (Or. c. Aristog. 1, p. 797) l'expression κώδωνας ἐξῆφθαι, attacher des sonnettes.

XXIV. Ἀλλὰ μὴν καὶ τοὐναντίον τὰ ἐκ τῶν πληθυντικῶν εἰς τὰ ἑνικὰ ἐπισυναγόμενα ἐνίοτε ὑψηλοφανέστατα. « Ἔπειθ' ἡ Πελοπόννησος ἅπασα διειστήκει, » φησί. « Καὶ δὴ Φρυνίχῳ δρᾶμα Μιλήτου ἅλωσιν διδάξαντι, εἰς δάκρυα ἔπεσε τὸ θέατρον.» Τὸ ἐκ τῶν διῃρημένων εἰς τὰ ἡνωμένα ἐπισυστρέψαι τὸν ἀριθμόν, σωματοειδέστερον. 5

§ 2. Αἴτιον δ' ἐπ' ἀμφοῖν τοῦ κόσμου ταὐτὸν οἶμαι · ὅπου τε γὰρ ἑνικὰ ὑπάρχει τὰ ὀνόματα, τὸ πολλὰ ποιεῖν αὐτὰ παρὰ δόξαν ἐμπάθοῦς · ὅπου τε πληθυντικά, τὸ εἰς ἕν τι εὔηχον συγκορυφοῦν [τὰ πλείονα] διὰ τὴν εἰς τοὐναντίον μεταμόρφωσιν [τῶν πραγμάτων] ἐν τῷ παραλόγῳ.

XXV. Ὅταν γε μὴν τὰ παρεληλυθότα τοῖς χρόνοις εἰσάγῃς ὡς γινόμενα καὶ παρόντα, οὐ διήγησιν ἔτι τὸν λόγον, ἀλλ' ἐναγώνιον πρᾶγμα ποιήσεις. « Πεπτωκὼς δέ τις, φησὶν ὁ Ξενοφῶν, ὑπὸ τῷ Κύρου ἵππῳ καὶ πατούμενος παίει τῇ μαχαίρᾳ εἰς τὴν γαστέρα τὸν ἵππον · ὁ δὲ σφαδάζων ἀποσείεται τὸν Κῦρον, ὁ δὲ πίπτει.» Τοιοῦτος ἐν τοῖς πλείστοις ὁ Θουκυδίδης. 10 15

XXVI. Ἐναγώνιος δ' ὁμοίως καὶ ἡ τῶν προσώπων ἀντιμετάθεσις, καὶ πολλάκις ἐν μέσοις τοῖς κινδύνοις ποιοῦσα τὸν ἀκροατὴν δοκεῖν στρέφεσθαι.

Φαίης κ' ἀκμῆτας καὶ ἀτειρέας ἀλλήλοισιν
Ἄντεσθ' ἐν πολέμῳ · ὣς ἐσσυμένως ἐμάχοντο.

VAR. — l. 2 PV 2 3 LR. ἐπειδὴ Π. — l. 4 CE. ἔπεσον ou ἔπεσαν οἱ θεώμενοι. PV 3 L. τὸ ἐκ τῶν. M. τὸ γὰρ.—l. 7 PV 2 3 L. τὰ πολλὰ. PV 2 3 LRM. εὐπαθοῦς. A. ἐμπαθοῦς. — l. 8 PV 3 L. ὅπου τε ὅποτε πληθ. R. ὅπου τι ὅποτε.— l. 13 M. παίει εἰς τὴν γαστ. τῇ μαχ. τὸν ἵππον αὐτοῦ suivant le texte de Xénophon. — l. 18 PL. om. ἀλλήλοισιν. L. ἀτειρείας.

(7) Dem. de Cor. 231 R. § 18.

(8) Plutarq. (Præc. reip. ger. C. 17) rappelle aussi cette condamnation de Phrynichus, mentionnée par Hérodote, VI, 21.

(9) A l'occasion de ces préceptes minutieux sur l'emploi des nombres, nous citerons les réflexions pleines de sens d'un critique anglais, tirées de la *Revue d'Edimbourg*, Sept. 1834 et traduites dans la *Bibliothèque Universelle de Genève*, novemb. 1850, p. 301-302 : « C'est de cette préférence donnée à l'utile sur l'abstrait, plutôt que d'un goût excessif pour l'élégance, que résulte un autre caractère commun aux critiques grecs. Nous voulons parler de ces remarques minutieuses qu'ils sèment dans les chapitres les plus sérieux, et auxquelles ils semblent attacher une haute importance. Aucun sujet ne leur paraît trivial, lorsqu'on peut en déduire quelque précepte ou quelque avertissement ; ils souscriraient tous à la réponse de Vespasien, *lucri bonus est odor ex re qualibet*. Ce que la plupart des critiques modernes passeraient sous silence comme trop commun, ou comme indigne d'attention, est soigneusement indiqué par les critiques grecs, afin de ne laisser aucune excuse au disciple, aucune obscurité sur le sujet. Ils parlent de tout, parce que, en matière de goût, la moindre chose a de l'importance, et il est bon de rappeler que c'est l'observation de ces préceptes minutieux qui donne au style cette énergie et cette beauté qui en assurent la perfection.

Une grande noblesse d'expression résulte quelquefois, au contraire, de la substitution du singulier au pluriel, comme dans ces passages : « Ensuite le Péloponèse entier fut en proie aux divisions. » (7) « Phrynichus « ayant fait représenter la prise de Milet, le théâtre entier fondit en lar- « mes. » (8) En réunissant ainsi en un seul tout des parties séparées, il semble que l'on donne un corps à l'image.

Je pense que l'ornement qui résulte de ces deux figures dérive de la même cause : en effet, offrir à l'esprit l'idée de la pluralité, lorsque les mots indiquent le singulier, et réciproquement lorsqu'ils indiquent le pluriel, embrasser les divers objets dans un seul terme qui flatte l'oreille, n'est-ce pas un changement imprévu, qui trahit quelque trouble de l'âme? (9)

Lorsque vous peignez les actions passées comme présentes et s'accomplissant au moment où vous parlez, vous mettez sous les yeux la réalité même. « Un soldat, dit Xénophon, tombe sous le cheval de Cyrus, il frappe « de son glaive l'animal qui le foule; celui-ci se cabre et désarçonne Cyrus, « qui tombe à son tour. » (10) Telle est la forme que Thucydide donne le plus souvent à ses récits.

Le changement de personne donne aussi de la vivacité au style, et transporte, pour ainsi dire, l'auditeur au milieu même du danger. Nous lisons dans Homère :

« Vous diriez que le combat ne peut ni les lasser, ni les affaiblir,
« tant leur lutte est acharnée; » (11)

CONJ. — l. 7, TOUP, MORUS, ἐμπαθὲς. WEISKE retrancherait ἐμπαθοῦς en lisant παράδοξον ou corrigerait ἐμπαθῶς. — l. 8-9. Les mots τὰ πλείονα et τῶν πραγμάτων sont inutiles et me paraissent devoir être supprimés. — l. 14, WEISKE propose de lire τοιαῦτα.

Nous pouvons bien nous railler des règles classiques sur la place des mots; nous pouvons bien sourire ou bâiller en voyant scander avec tant de soin une phrase de Démosthène ou de Platon; mais qui peut dire à quel point l'aisance, la force et la franchise d'expression qui distinguent les anciens philosophes et les orateurs, dépendent de leur attention continuelle à respecter ces règles minutieuses de l'art de la composition? Nous avons peine à croire que les tablettes de Platon fussent remplies des divers arrangements à donner aux mots de cette simple phrase : « Je descendis hier au Pirée avec Glaucon, fils d'Ariston, » et que Cicéron, à l'âge de soixante ans, au milieu du tumulte de la guerre civile, des inquiétudes que lui causait un danger personnel et des distractions d'une gestion domestique, eût l'esprit assez libre pour traiter avec soin, dans sa correspondance, des questions de grammaire relatives à quelque préposition ou à l'emploi de l'accusatif. Mais ces soins si attentifs, si soutenus, ont pour salaire l'immortalité, immortalité qui ne résulte pas mieux de la solidité de l'édifice qui défie le choc du temps, que de cette surface si dure et si bien polie qui repousse toutes les attaques de la décadence. »

(10) Cyrop. VII, 1, 37. Comp. Virg. Æn. XI, 637.

(11) Iliad. XV, 697.

Καὶ ὁ Ἄρατος,

Μὴ κείνῳ ἐνὶ μηνὶ περικλύζοιο θαλάσσῃ.

§ 2. Ὧδέ που καὶ ὁ Ἡρόδοτος· «Ἀπὸ δὲ Ἐλεφαντίνης πόλεως ἄνω πλεύσεαι, καὶ ἔπειτα ἀφίξῃ ἐς πεδίον λεῖον· διεξελθὼν δὲ τοῦτο τὸ χωρίον, αὖθις εἰς ἕτερον πλοῖον ἐμβὰς δυώδεκα ἡμέρας πλεύσεαι, καὶ ἔπειτα ἥξεις ἐς πόλιν μεγάλην, ᾗ ὄνομα Μερόη.» Ὁρᾷς, ὦ ἑταῖρε, ὡς παραλαβών σου τὴν ψυχὴν διὰ τῶν τόπων ἄγει, τὴν ἀκοὴν ὄψιν ποιῶν; Πάντα δὲ τὰ τοιαῦτα, πρὸς αὐτὰ ἀπερειδόμενα τὰ πρόςωπα, ἐπ' αὐτῶν ἵστησι τὸν ἀκροατὴν τῶν ἐνεργουμένων. § 3. Καὶ, ὅταν ὡς οὐ πρὸς ἅπαντας, ἀλλ' ὡς πρὸς μόνον τινὰ λαλῇς,

[Τυδείδην, δ' οὐκ ἂν γνοίης, ποτέροισι μετείη,]

ἐμπαθέστερόν τε αὐτὸν ἅμα, καὶ προςεκτικώτερον, καὶ ἀγῶνος ἔμπλεων ἀποτελέσεις, ταῖς εἰς ἑαυτὸν προςφωνήσεσιν ἐξεγειρόμενον.

XXVII. Ἔτι γε μὴν ἔσθ' ὅτε περὶ προςώπου διηγούμενος ὁ συγγραφεὺς, ἐξαίφνης παρενεχθεὶς, εἰς τὸ αὐτὸ πρόςωπον ἀντιμεθίσταται, καὶ ἔστι τὸ τοιοῦτον εἶδος ἐκβολή τις πάθους.

Ἕκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέκλετο, μακρὸν ἀύσας,
Νηυσὶν ἐπισσεύεσθαι, ἐᾶν δ' ἔναρα βροτόεντα.
Ὃν δ' ἂν ἐγὼν ἀπάνευθε νεῶν ἐθέλοντα νοήσω,
Αὐτοῦ οἱ θάνατον μητίσσομαι.

Οὐκοῦν τὴν μὲν διήγησιν [ἅτε πρέπουσαν] ὁ ποιητὴς προςῆψεν ἑαυτῷ, τὴν δ' ἀπότομον ἀπειλὴν τῷ θυμῷ τοῦ ἡγεμόνος ἐξαπίνης, οὐδὲν προδηλώσας, περιέθηκεν· ἐψύχετο γάρ, εἰ παρενετίθει· Ἔλεγε δὲ τοῖά τινα καὶ τοῖα ὁ Ἕκτωρ· νυνὶ δ' ἔφθακεν ἄφνω τὸν μεταβαίνοντα ἡ τοῦ λόγου μετάβασις. § 2. Διὸ καὶ ἡ πρόςχρησις τοῦ σχήματος τότε, ἡνίκα ὀξὺς ὁ καιρὸς ὢν διαμέλλειν τῷ γράφοντι μὴ διδῷ, ἀλλ' εὐθὺς ἐπαναγκάζῃ μεταβαίνειν ἐκ προςώπων εἰς πρόςωπα, ὡς καὶ παρὰ τῷ Ἑκαταίῳ· «Κῆυξ δὲ, ταῦτα δεινὰ ποιούμενος, αὐτίκα ἐκέλευσε τοὺς Ἡρακλείδας [ἐπιγόνους] ἐκχωρεῖν·

VAR. — l. 3-4 M. πόλιος πλ. ἄνω ἰόντι καὶ ἐπ. ἀπίξεαι. — l. 5 CR. δύ' ἡμέρας ἔπειτα ἥξεις. M. ἵξεαι. — l. 8 PV3 R. ἐπ' αὐτὸν. V3 L. ἵστασι. — l. 13 PERM. ἐξεγειρόμενος. V2 3 L. ἐξεγειρόμενον. — l. 16 PV2 L. ἐκβολή τις. — l. 19 M. ἑτέρωθι pour ἐθέλοντα. — l. 20 R. αὐτίκα οἱ θ. μητίσομαι. — l. 21 PV2 3 τρέπουσαν. — l. 22 L. τὴν δι' ἀπ. — l. 25 PR. πρόχρησις. — l. 26 M. διαμένεις. — l. 27 V2 3 MR. κῆρυξ. — l. 28 M. Ἡρακλειδέων ἀπογόνους.

CONJ. — l. 5, TOUP pensait que l'auteur avait écrit ἐμβὰς ιβ' ἡμέρας, d'où est venue la leçon δύ' ἡμ. — l. 9, WEISKE, καὶ σὺ οὖν ὅταν ὡς οὐ; il retranche le vers Τυδείδην κ. τ. λ.

(12) Aratus, Ph. 287.

(13) Hérod. II, 29.

(14) Iliad. V, 85.

(15) Il est difficile de saisir la différence que trouve l'auteur entre ce dernier exemple et les précédents; car en grec les verbes sont tous à la deuxième personne du singulier. V. la note critique. — Quint. I. O.

et dans Aratus :

« Gardez-vous, en ce mois, de vous mettre en mer. » (12)

Hérodote dit de même : « Vous vous embarquerez à Eléphantine pour « remonter le fleuve, et vous arriverez bientôt dans une plaine que vous « traverserez ; vous passerez alors dans une autre barque, et après douze « jours de navigation, vous vous trouverez dans une grande ville nommée « Méroé. » (13) Voyez-vous, mon ami, comment l'historien s'empare de votre esprit et vous conduit dans ces divers lieux, en vous faisant voir ce qu'il raconte? Dans tous les passages de même nature, l'auteur, en s'adressant à ceux qui l'écoutent, les fait assister à l'action même. Et si, au lieu de parler à tous, vous ne parlez qu'à un seul, comme dans ce vers :

« Tu ne saurais distinguer dans quels rangs se bat le fils de Tydée ; » (14)

vous réveillez votre auditeur par ces apostrophes, vous l'intéressez à l'action, et vous le rendez à la fois plus attentif et plus disposé à s'émouvoir (15).

Quelquefois même l'écrivain, au milieu d'un récit, comme distrait tout à coup, fait parler la personne même dont il s'agit, et par un semblable tour, il imite les accès de la passion :

« Hector élevant la voix exhortait les Troyens
« à se jeter sur les vaisseaux, sans s'arrêter à dépouiller les morts :
« Celui d'entre vous que j'apercevrai se tenant à l'écart loin du combat,
« je l'immolerai sur la place. » (16)

Ainsi le poëte s'est chargé lui-même de la narration (17), mais il met tout à coup, sans en avertir, la menace sévère dans la bouche du chef irrité. En effet, il eût été bien froid d'ajouter : Hector dit telles et telles choses ; mais le changement de personne est si rapide, qu'il ne donne pas le temps d'indiquer la transition. Il conviendra donc d'employer cette figure, lorsque la prompte succession des événements ne permet pas à l'écrivain de s'arrêter, et le force de passer rapidement d'une personne à une autre ; comme dans ce récit d'Hécatée : « Céyx, vivement inquiet de ces choses, « ordonne aussitôt aux Héraclides de s'éloigner : car, dit-il, je ne puis pas

qui, en effet, serait mieux placé dans le § 1, avant ou après les deux vers d'Homère. — l. 15, Weiske, αὐτὸ τὸ πρόςωπον avec raison. — l. 16, Toup, ἐμβολή. — l. 21, Weiske, ἄτρεπτον οὖσαν pour ἅτε πρέπουσαν. — ἅτε πρέπουσαν me semble une altération de ἀποτρέπουσαν mis en marge pour expliquer le mot ἀπότομον de la ligne suivante. — l. 25, Le Fèvre, διὸ καὶ ἔσται ἡ χρῆσις. — M. Spengel, πρόχρησις, comme le ms. de Paris. Le même (Rhet. gr. Præf. p. XV) signale comme irrégulier l'emploi de ἡνίκα avec le subj. sans ἄν. — l. 28, Weiske, ἐκ Τραχῖνος au lieu de ἐπιγόνους. Il me semble qu'il faut lire ou Ἡρακλείδας seul ou Ἡρακλέος ἐπιγόνους.

IX, 3, 27, exprime la même idée dans des termes qui semblent traduits de notre auteur : Hæc schemata et his similia convertunt in se auditorem, nec languere patiuntur, subinde aliqua notabili figura excitatum.

(16) Iliad. XV, 346.

(17) V. la note critique.

οὐ γὰρ ὑμῖν δυνατός εἰμι ἀρήγειν. Ὡς μὴ ὧν αὐτοί τε ἀπόλησθε, κἀμὲ τρώσητε, ἐς ἄλλον τινὰ δῆμον ἀποίχεσθαι.»

§ 3. Ὁ μὲν γὰρ Δημοσθένης κατ' ἄλλον τινὰ τρόπον ἐπὶ τοῦ Ἀριστογείτονος ἐμπαθὲς τὸ πολυπρόσωπον καὶ ἀγχίστροφον παρέστησεν· «Καὶ οὐδεὶς ὑμῶν χολήν,» φησίν, «οὐδ' ὀργὴν ἔχων εὑρεθήσεται, ἐφ' οἷς ὁ βδελυρὸς οὗτος καὶ ἀναιδὴς βιάζεται; ὃς, ὦ μιαρώτατε ἁπάντων, κεκλεισμένης σοι τῆς παῤῥησίας οὐ κιγκλίσιν, οὐδὲ θύραις, ἃ καὶ παρανοίξειεν ἄν τις.» — Ἐν ἀτελεῖ τῷ νῷ ταχὺ διαλλάξας, καὶ μονονοὺ μίαν λέξιν διὰ τὸν θυμὸν εἰς δύο διασπάσας πρόσωπα, «ὃς, ὦ μιαρώτατε,» εἶτα πρὸς τὸν Ἀριστογείτονα τὸν λόγον ἀποστρέψας, καὶ ἀπολιπεῖν δοκῶν, ὅμως διὰ τοῦ πάθους πολὺ πλέον ἐπέστρεψεν.

§ 4. Οὐκ ἄλλως ἡ Πηνελόπη,

Κῆρυξ, τίπτε δέ σε πρόεσαν μνηστῆρες ἀγαυοί;
Ἢ εἰπέμεναι δμωῇσιν Ὀδυσσῆος θείοιο,
Ἔργων παύσασθαι, σφίσι δ' αὐτοῖς δαῖτα πένεσθαι;
Μὴ μνηστεύσαντες, μηδ' ἄλλοθ' ὁμιλήσαντες,
Ὕστατα καὶ πύματα νῦν ἐνθάδε δειπνήσειαν,
Οἳ θάμ' ἀγειρόμενοι βιότον κατακείρετε πολλόν,
Κτῆσιν Τηλεμάχοιο δαΐφρονος· οὐδέ τι πατρῶν
Ὑμετέρων τῶν πρόσθεν ἀκούετε, παῖδες ἐόντες,
Οἷος Ὀδυσσεὺς ἔσκε.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΖ'

XXVIII. Καὶ μέντοι ἡ περίφρασις ὡς οὐχ ὑψηλοποιὸν, οὐδεὶς ἂν, οἶμαι, διστάσειεν. Ὡς γὰρ ἐν μουσικῇ διὰ τῶν παραφώνων καλουμένων ὁ κύριος φθόγγος ἡδίων ἀποτελεῖται, οὕτως ἡ περίφρασις πολλάκις συμφθέγγεται τῇ κυριολογίᾳ, καὶ εἰς κόσμον ἐπιπολὺ συνηχεῖ, καὶ μάλιστ' ἂν μὴ ἔχῃ φυσῶδές τι καὶ ἄμουσον, ἀλλ' ἡδέως κεκραμένον.

§ 2. Ἱκανὸς δὲ τοῦτο τεκμηριῶσαι καὶ Πλάτων κατὰ τὴν εἰςβολὴν τοῦ Ἐπιταφίου· «Ἔργῳ μὲν ἡμῖν οἷδ' ἔχουσι τὰ προςήκοντα σφίσιν αὐτοῖς, ὧν τυχόντες πορεύονται τὴν εἱμαρμένην πορείαν, προπεμφθέντες κοινῇ μὲν ὑπὸ τῆς πόλεως, ἰδίᾳ δὲ ἕκαστος ὑπὸ τῶν προςηκόντων.» Οὐκοῦν τὸν θά-

VAR. — l. 1 CE. ἡμῖν. PV 2 3 δυνατὸς εἰ μὴ. — l. 1-2 M. κἀμὲ ἐξώσετε. R. ἀπόλησθε... τρώσητε. — l. 4 PAR. παρέστακεν. V 3 παρέστηκεν. — l. 6-7 P. κεκλειμένης... κιγκλίοιν. — l. 10 CR. τὸν πρὸς τὸν Ἀρ. λόγον. — l. 14 PR. om. Ἢ. — l. 18 P. οἳ θάμ' ἀγ. — l. 19 CR. om. κτῆσιν Τηλ. δαΐφρ. — l. 22 CR. καὶ μέντοι περιφρ. M. καὶ μέντοι καὶ ἡ π. — l. 26 PV 2 3 R. ἀλλ' ἀδεῶς. — l. 30 V 3 R. ἀπὸ τῆς π... ἀπὸ τῶν πρ.

« vous secourir ; de peur donc que vous ne périssiez vous-mêmes, et que « vous ne me causiez un grand dommage, retirez-vous chez quelque autre « peuple. » (18)

Dans sa harangue contre Aristogiton, Démosthène marque d'une autre manière la passion dont il est animé, en passant rapidement d'une personne à une autre : « Aucun de vous, dit-il, ne témoignera sa colère et « son indignation des violences de ce scélérat et de cet impudent, qui... « ô le plus infâme des hommes ! tu t'es vu fermer la bouche, non par des « grilles ni par des portes, qu'on pourrait encore ouvrir.... » (19). Sa pensée n'est pas achevée et soudain il prend un autre tour, et dans sa colère il rapporte le même pronom à deux personnes « qui... ô le plus infâme ; » puis s'adressant à Aristogiton, il semble perdre de vue son premier mouvement; mais, au contraire, il y revient d'une manière encore plus passionnée.

Pénélope emploie la même tournure :

« Médon, que viens-tu me dire de la part des nobles prétendants ?
« Faut-il que les servantes du divin Ulysse
« cessent leurs travaux pour leur apprêter un repas ?
« Que ne renoncent-ils à leurs prétentions, que ne se réunissent-ils dans un autre lieu !
« Que n'est-ce le dernier repas qu'ils célèbrent ici !
« Vos banquets si fréquents consomment d'abondantes provisions,
« le patrimoine du jeune Télémaque. Vos pères
« ne vous ont pas dit quel était Ulysse ; vous n'étiez encore que des enfants. » (20)

CHAPITRE XVII.

Que la périphrase ne contribue à la noblesse du style, c'est ce dont personne, je pense, ne saurait douter (1). De même qu'en musique on rend un air plus agréable par les variations ; ainsi la périphrase relève souvent l'idée qu'on veut exprimer ; elle ajoute beaucoup à l'harmonie de la phrase, surtout si elle ne présente rien d'enflé ni de choquant, et si elle se fond heureusement avec tout le reste.

C'est ce dont Platon nous fournit un bel exemple au commencement de l'Oraison funèbre : « Maintenant qu'ils ont reçu les honneurs accoutu- « més, ils vont prendre la route fatale, entourés tous ensemble des der- « niers hommages de la patrie, et chacun en particulier de ceux de ses

CONJ. — l. 1, MORUS, ἀπώλεσθε. — l. 22, SPENGEL, ἡ μέντοι περίφρασις. LE FÈVRE, ὡς ὑψηλοποιόν. — l. 26, RUHNKEN, φλοιωδές τι καὶ ἄμουσον.

(18) On pense que ce passage est tiré d'Hécatée de Milet. V. les *Recherches*, p. 105, et C. Müller, Fragm. hist. gr. I, p. 20 et 28.

(19) Dém. Or. I. c. Aristog. p. 778, § I.

(20) Odyss. IV, 681.

(1) V. Quint. I. O. VIII, 6, 61.

νατον εἶπεν εἱμαρμένην πορείαν, τὸ δὲ τετυχηκέναι τῶν νομιζομένων, προπομπήν τινα δημοσίαν ὑπὸ τῆς πατρίδος. Ἆρα δὴ τούτοις μετρίως ὤγκωσε τὴν νόησιν, ἢν ψιλὴν λαβὼν [τῇ λέξει] ἐμελοποίησε, [καθάπερ ἁρμονίαν τινὰ] τὴν ἐκ τῆς περιφράσεως περιχεάμενος εὐμέλειαν;

§ 3. Καὶ Ξενοφῶν· «Πόνον δὲ τοῦ ζῆν ἡδέως ἡγεμόνα νομίζετε· καλ- 5
λιστον δὲ πάντων καὶ πολεμικώτατον κτῆμα εἰς τὰς ψυχὰς συγκεκόμισθε· ἐπαινούμενοι γὰρ μᾶλλον, ἢ τοῖς ἄλλοις ἅπασι χαίρετε.» Ἀντὶ τοῦ πονεῖν θέλετε, «πόνον ἡγεμόνα τοῦ ζῆν ἡδέως ποιεῖσθε» εἰπών, καὶ τἄλλ' ὁμοίως ἐπεκτείνας, μεγάλην τινὰ ἔννοιαν τῷ ἐπαίνῳ προσπεριωρίσατο.
§ 4. Καὶ τὸ ἀμίμητον ἐκεῖνο τοῦ Ἡροδότου· «Τῶν δὲ Σκυθέων τοῖς συ- 10
λήσασι τὸ ἱερὸν ἐνέβαλεν ἡ θεὸς θήλειαν νοῦσον.»

XXIX. Ἐπίκηρον μέντοι τὸ πρᾶγμα, ἡ περίφρασις, τῶν ἄλλων πλέον, εἰ μὴ συμμέτρως [τινὶ] λαμβάνοιτο· εὐθὺς γὰρ ἀβλεμὲς προσπίπτει, κουφολογίας τε ὄζον, καὶ παχύτητος· ὅθεν καὶ τὸν Πλάτωνα, (δεινὸς γὰρ ἀεὶ περὶ σχῆμα, κἂν τισιν ἀκαίρως,) ἐν τοῖς Νόμοις λέγοντα, ὡς οὔτε ἀργυ- 15
ροῦν δεῖ πλοῦτον, οὔτε χρυσοῦν ἐν πόλει ἱδρυμένον ἐᾶν οἰκεῖν, διαχλευάζουσιν· ὡς, εἰ πρόβατα, φασίν, ἐκώλυε κεκτῆσθαι, δῆλον ὅτι προβάτειον ἂν καὶ βόειον πλοῦτον ἔλεγεν.

§ 2. Ἀλλὰ γὰρ ἅλις, ὑπὲρ τῆς εἰς τὰ ὑψηλὰ τῶν σχημάτων χρήσεως, ἐκ παρενθήκης τοσαῦτα πεφιλολογῆσθαι, Τερεντιανὲ φίλτατε· πάντα γὰρ 20
ταῦτα παθητικωτέρους καὶ συγκεκινημένους ἀποτελεῖ τοὺς λόγους· πάθος δὲ ὕψους μετέχει τοσοῦτον, ὅσον ἦθος ἡδονῆς.

VAR. — l. 2 PA. Ἄρα δή. — l. 3 PV3 RM. ἢ ψιλήν. — l. 4 C. τῇ τὴν ἐκ. V2 L. ἀμέλειαν. — l. 5 Em. πόνους... ἡγεμόνας comme dans Xénophon (Cyrop. I, 5, 12). — l. 6 Em. πολιτικώτατον conf. au texte ord. de Xén. — l. 7 P. πᾶσι. — l. 12 EmM. ἐπίκαιρον. — l. 14 CR. παχύτατον. M. παχύτητος. — l. 15 Em. εἰ καί τισιν. A. εἰ κἂν τισιν. R. νόμοις ἔσμεν. M. ἀκαίρως δοκεῖ. — l. 17 PV2 ὡς εἰ πρόβατα φὴ ἐκώλυε κεκτ. M. καὶ εἰ πρ. φασίν. — l. 20 CE. om. ὡς devant ἐκ. P. πεφιλολοῆσθαι. A. πεφιλολογεῖσθαι. V2 L. πεφιλογῆσθαι. M. πεφιλολόγηται. — l. 22 V2 ὁπόσον. M. ὅσον ὕψους.

(2) Platon. Menex. 236. Denys d'Halicarnasse cite deux fois ce passage de Platon; pour l'approuver, dans le traité περὶ συνθ. ὀνομ. § 18; pour le critiquer, dans le traité περὶ Δημ. δεινότητος, § 24. Il admire l'harmonie de cette période, mais il trouve que l'auteur pèche dans le choix des termes.

(3) V. la note critique.

(4) Xénophon. Cyrop. I, 5, 12.

(5) On lit dans la traduction d'Hérodote par Miot, à propos de ce passage du livre 1er, ch. 105, la note suivante : «Un passage de Tibère le rhéteur, alors inédit, et publié par M. Boissonade, porte expressément ces mots, au sujet de la périphrase (c. 35) : Dans Hérodote, on lit : « La déesse infligea le mal « des femmes (aux Scythes), au lieu de « dire, elle les rendit androgynes et cassés.»

(6) Plat. Lois, VII, 801 B. trad. de Cousin, t. VIII, p. 34. Boileau a traduit le mot grec πλοῦτος par des *richesses* d'or et d'argent, des *richesses* de brebis et de bœufs; ce qui fait presque disparaître le vice de la périphrase. M. Cousin a conservé le mot *Plutus*, ce qui la rend bien forcée; il nous semble que le mot *trésor* en fait sentir l'inexactitude sans

« proches» (²). En désignant la mort par ces mots « la route fatale, » et les funérailles publiques par ceux-ci « ils ont reçu les honneurs accoutumés, » n'a-t-il pas beaucoup ennobli sa pensée, et donné à l'expression une sorte de rhythme sans laquelle elle serait trop simple ? Le rhythme de la périphrase a donc répandu sur la période entière une certaine harmonie (³).

Xénophon nous en fournit un autre exemple : « Vous cherchez dans le « travail le secret de la jouissance. C'est le plus précieux des biens dont « vous puissiez enrichir vos âmes ; c'est le plus digne d'un guerrier ; « ainsi l'estime des hommes a plus de prix à vos yeux que tous les autres « avantages. » (⁴) Il aurait pu dire simplement : « vous voulez travailler ; » mais par cette périphrase : « vous cherchez dans le travail le secret de la jouissance, » et en développant le reste de la pensée, il donne à sa louange une bien plus haute valeur. Je citerai encore cette périphrase d'Hérodote, qui me paraît inimitable : « Quant aux Scythes, qui avaient pillé le temple, la déesse les affligea d'une maladie qui les rendait semblables aux femmes. » (⁵)

Toutefois il y a plus de danger dans l'emploi de la périphrase que dans celui des autres figures, si l'on y recourt trop fréquemment : elle énerve bientôt le style, qui devient ainsi vide et traînant. C'est pourquoi Platon, qui fait un si habile usage de cette figure, bien qu'il en abuse en certains cas, s'est exposé au ridicule lorsqu'il dit, dans ses Lois, qu'il ne faut permettre à aucun trésor d'or ou d'argent de se former dans la ville ; car, observe-t-on, s'il eût voulu interdire la possession des troupeaux, il est clair qu'il aurait dû parler d'un trésor de brebis et de bœufs (⁶).

Mais, mon cher Terentianus, il nous suffira d'avoir exposé, comme en passant, de quelle manière on s'élève au sublime par l'emploi des figures ; en effet, toutes celles que nous avons indiquées rendent le discours plus vif et plus passionné ; or, le sentiment ne contribue pas moins à la noblesse du style, que la peinture des caractères au charme de l'expression (⁷).

CONJ. — l. 2, LE FÈVRE. Ἄρα δὲ. — l. 3. La correction de RUHNKEN, ἣν ψιλὴν, approuvée par TOUP et P.-L. COURIER a été admise dans le texte. — l. 3-4, P.-L. COURIER ἁρμονίαν τινα αὐτῇ τὴν ἐκ τῆς π. Les mots τῇ λέξει et ceux-ci καθάπερ ἁρμονίαν τινα me semblent superflus et venir de la marge. — l. 12, LE FÈVRE, ἐπίκαιρον τὸ πρᾶγμα ἡ περ. — l. 13, LE FÈVRE, εἰ μὴ ἀσυμμέτρως. MORUS, σὺν μέτρῳ τινι. — l. 14, WEISKE, παχύτατον ὂν ou παχύτερον ὂν ou παχύ τι ὂν. — l. 17, TOUP, φασὶν [καὶ βοῦς]. — l. 20, LE FÈVRE, πάντα δὲ ταῦτα. TOUP, περιλολογήσθω ou plutôt περιλολογείσθω. V. Boissonade, Anecd. II, p. 333. — l. 21-22, WEISKE croit que la phrase πάθος δὲ... ἡδονῆς est une scholie.

qu'elle paraisse ridicule.

(⁷) Cicéron (Orat. 37, § 128) exprime ainsi la même opinion : Duo sunt quæ bene tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant ; quorum alterum est quod Græci ἠθικὸν vocant, ad naturas et ad mores et ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum ; alterum, quod iidem παθητικὸν nominant quo perturbantur animi et concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud superius come, jucundum, ad benevolentiam concitandam paratum ; hoc vehemens, incensum, incitatum, quo causæ eripiuntur, quod quum rapide fertur, sustineri nullo pacto potest.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΗ'

XXX. Ἐπειδὴ μέντοι ἡ τοῦ λόγου νόησις, ἥ τε φράσις, τὰ πλείω δι' ἑκατέρου διέπτυκται, ἴθι δή, ἂν τοῦ φραστικοῦ μέρους ᾖ τινα λοιπὰ ἔτι, προςεπιθεασώμεθα. Ὅτι μὲν τοίνυν ἡ τῶν κυρίων καὶ μεγαλοπρεπῶν ὀνομάτων ἐκλογὴ θαυμαστῶς ἄγει καὶ κατακηλεῖ τοὺς ἀκούοντας, καὶ ὡς πᾶσι τοῖς ῥήτορσι καὶ συγγραφεῦσι κατ' ἄκρον ἐπιτήδευμα, μέγεθος ἅμα, καλλος, εὐπίνειαν, βάρος, ἰσχὺν, κράτος, ἔτι δὲ τἆλλα, ἂν ὦσί τινα, τοῖς λόγοις, ὥςπερ ἀγάλμασι καλλίστοις, δι' αὐτῆς ἐπανθεῖν ἐστὶ παρασκευάζουσα, καὶ οἱονεὶ ψυχήν τινα τοῖς πράγμασι φωνητικὴν ἐντιθεῖσα, μὴ καὶ περιττὸν ᾖ πρὸς εἰδότα διεξιέναι. Φῶς γὰρ τῷ ὄντι ἴδιον τοῦ νοῦ τὰ καλὰ ὀνόματα.

§ 2. Ὁ μέντοι γε ὄγκος αὐτῶν οὐ πάντη χρειώδης· ἐπεὶ τοῖς μικροῖς πραγματίοις περιτιθέναι μεγάλα καὶ σεμνὰ ὀνόματα ταὐτὸν ἂν φαίνοιτο, ὡς εἴ τις τραγικὸν προςωπεῖον μέγα παιδὶ περιθείη νηπίῳ. Πλὴν ἐν μὲν ποιήσει καὶ ἱ . . . . .

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΘ'

XXXI. . . . . πτικώτατον καὶ γόνιμον τόδ' Ἀνακρέοντος·

« Οὐκέτι Θρηικίης ἐπιστρέφομαι. »

Ταύτῃ καὶ τὸ τοῦ Θεοπόμπου [καίτοι ἐπαινετὸν] διὰ τὸ ἀνάλογον ἔμοιγε σημαντικώτατα ἔχειν δοκεῖ, ὅπερ ὁ Καικίλιος οὐκ οἶδ' ὅπως καταμέμφεται. «Δεινὸς ὤν,» φησίν, «ὁ Φίλιππος ἀναγκοφαγῆσαι πράγματα.» Ἔστιν ἄρ' ὁ ἰδιωτισμὸς ἐνίοτε τοῦ κόσμου παραπολὺ ἐμφανιστικώτερον· ἐπιγινώσκεται γὰρ αὐτόθεν ἐκ τοῦ κοινοῦ βίου· τὸ δὲ σύνηθες ἤδη πιστότερον. Οὐκοῦν ἐπὶ

VAR. — l. 2 PV2 L. ἴθι δὴ ἂν τοῦ. AR. ἴθι δὴ ἀντὶ τοῦ. M. ἴθι δὴ περὶ τοῦ. CE. εἴ τινα λοιπά. — l. 4-5 V2 3 L. ὥςπερ ὡς πᾶσι. — l. 6 V2 3 m. εὐπρέπειαν. A. εὐπίνοιαν. Em. σαφήνειαν ἢ εὐκρίνειαν. R. εὐκρίνειαν. M. σαφήνειαν ἢ βάρος. PV2 3 LR. om. τἆλλα. — l. 7 C. om. ἐστί. — l. 9 ERM, εἰδότας. — l. 14. Nouvelle lacune équivalant à quatre feuillets soit huit pages du ms. de Paris. — l. 15 P. πτικώτατον καὶ γόνιμον· τὸ δ' Ἀν. à la marge on lit θρε écrit d'une main plus récente. — l. 17 P. ταύτῃ καὶ τὸ Θ. L. ταύτῃ καὶ τὸ τοῦ Θ. M. καὶ τοῦ Θ. P. καὶ τὸν ἐπήνετον διὰ... M. ἐκεῖνο τὸ ἐπαινετὸν· — l. 20 P. παρὰ πολύ.

CONJ. — l. 2, MORUS, αὐτοῦ τοῦ φραστικοῦ. TOUP, αὖ τοῦ φραστικοῦ. M. SPENGEL, ἂν τοῦ.

(1) On a rapproché de cette phrase celle-ci, qui se lit au § 17 du Manuel de Rhétorique de Longin : φῶς γὰρ ὥςπερ τῶν ἐννοημάτων τε καὶ ἐπιχειρημάτων ὁ τοιοῦτος λόγος ἀποσαφῶν τοῖς δικασταῖς τὴν πιθανότητα τῆς πίστεως.

(2) Quintil. VI, 1, 36. In parvis quidem litibus has tragoedias movere tale est quale

CHAPITRE XVIII.

Puis donc que la pensée et la diction s'éclairent ordinairement l'une par l'autre, il est temps d'examiner ce qui nous reste à dire sur l'élocution même. Il serait superflu, je pense, d'exposer à un lecteur instruit comment le choix de mots propres et d'expressions nobles ravit et charme les auditeurs ; il n'est pas besoin non plus de lui rappeler que ce choix, auquel les orateurs et les écrivains apportent la plus sérieuse attention, donne tour à tour au style de la noblesse, de la beauté, une gracieuse simplicité, de la gravité, de la vigueur, de la puissance et tant d'autres qualités qui sont pour le discours comme ces fleurs dont on pare les plus belles statues; enfin, que c'est le secret de faire pénétrer dans les faits ce qu'on peut appeler la vie du langage; car les termes bien choisis sont véritablement la lumière de la pensée (1).

Cependant il ne faut pas rechercher toujours des expressions relevées; en effet, appliquer à des choses de peu d'importance des termes nobles et pompeux, ce serait mettre un masque tragique sur la figure d'un enfant (2). Mais en poésie . . . .

(*Lacune de huit pages du manuscrit de Paris.*)

CHAPITRE XIX.

. . . . On retrouve bien Anacréon dans ce vers :

« Je ne me soucie plus de mon amante de Thrace ! »

De même, je trouve très-significatif, à cause de l'idée qu'il exprime, ce mot de Théopompe, que Cæcilius blâme je ne sais pourquoi : « Philippe savait dévorer toutes les difficultés. »(1) En effet, un terme populaire est quelquefois beaucoup plus expressif qu'une locution élégante; l'usage habituel en fait saisir promptement le sens, et l'on admet plus volontiers

— l. 5, RUHNKEN ἀργὸν κατεπιτήδευμα. M. SPENGEL transposerait après ἐντιθεῖσα, l. 8, les mots καὶ ὡς... ἐπιτήδευμα. — l. 9, TOLLIUS, εἰδότα σε. — l. 15, TOUP, ποιητικώτατον. — l. 17, MORUS, καίτοι γ' ἀπηνὲς ὄν. La leçon fautive du ms. καὶ τὸν ἐπήνετον vient de la scholie καίτοι ἐπαινετὸν destinée à compléter le sens de καταμέμφεται. Il faut rétablir la leçon du ms. ταύτῃ καὶ τὸ τοῦ Θεοπ. comme le voulait MORUS.

si personam Herculis ac cothurnos aptare infantibus velis.

(1) On lit dans Cicéron, Brutus, 236: Is (Piso) hominum stultitias et ineptias, quæ devorandæ nobis sunt, non ferebat. Epist. ad Att. IV, 5. Dudum circumrodo quod devorandum est.

τοῦ τὰ αἰσχρὰ καὶ ῥυπαρὰ τλημόνως καὶ μεθ' ἡδονῆς ἕνεκα πλεονεξίας καρτεροῦντος, τὸ ἀναγκοφαγεῖν τὰ πράγματα ἐναργέστατα παρείληπται.

§ 2. Ὧδέ πως ἔχει καὶ τὰ Ἡροδότεια· « Ὁ Κλεομένης,» φησί, « μανεὶς τὰς ἑαυτοῦ σάρκας ξιφιδίῳ κατέταμεν εἰς λεπτά, ἕως ὅλον καταχορδεύων ἑαυτὸν διέφθειρεν.» Καὶ « Ὁ Πύθης ἕως τοῦδε ἐπὶ τῆς νεὼς ἐμάχετο, ἕως ἅπας κατεκρεουργήθη.» Ταῦτα γὰρ ἐγγὺς παραξύει τὸν ἰδιώτην, ἀλλ' οὐκ ἰδιωτεύει τῷ σημαντικῷ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Κ'.

XXXII. Περὶ δὲ πλήθους καὶ μεταφορῶν ὁ μὲν Καικίλιος ἔοικε συγκατατίθεσθαι τοῖς δύο, ἢ τὸ πλεῖστον τρεῖς, ἐπὶ ταὐτοῦ νομοθετοῦσι τάττεσθαι. Ὁ γὰρ Δημοσθένης ὅρος καὶ τῶν τοιούτων. Ὁ τῆς χρείας δὲ καιρὸς, ἔνθα τὰ πάθη χειμάῤῥου δίκην ἐλαύνεται, καὶ τὴν πολυπλήθειαν αὐτῶν ὡς ἀναγκαίαν ἐνταῦθα συνεφέλκεται. § 2. «Ἄνθρωποι, φησί, μιαροὶ καὶ ἀλάστορες καὶ κόλακες, ἠκρωτηριασμένοι τὰς ἑαυτῶν ἕκαστοι πατρίδας, τὴν ἐλευθερίαν προπεπωκότες πρότερον μὲν Φιλίππῳ, νυνὶ δ' Ἀλεξάνδρῳ, τῇ γαστρὶ μετροῦντες καὶ τοῖς αἰσχίστοις τὴν εὐδαιμονίαν, τὴν δ' ἐλευθερίαν καὶ τὸ μηδένα ἔχειν δεσπότην, ἃ τοῖς πρότερον Ἕλλησιν ὅροι τῶν ἀγαθῶν ἦσαν καὶ κανόνες, ἀνατετροφότες.» Ἐνταῦθα τῷ πλήθει τῶν τροπικῶν ὁ κατὰ τῶν προδοτῶν ἐπιπροςθεῖ τοῦ ῥήτορος θυμός.

§ 3. Διόπερ ὁ μὲν Ἀριστοτέλης καὶ ὁ Θεόφραστος μειλίγματά φασί τινα τῶν θρασειῶν εἶναι ταῦτα μεταφορῶν, τὰ, « ὥςπερεὶ φάναι,» καὶ, « οἱονεὶ, » καὶ, « εἰ χρὴ τοῦτον εἰπεῖν τὸν τρόπον, » καὶ, « εἰ δεῖ παρακινδυνευτικώτερον λέξαι.» Ἡ γὰρ ὑποτίμησις, φασίν, ἰᾶται τὰ τολμηρά.

§ 4. Ἐγὼ δὲ καὶ ταῦτα μὲν ἀποδέχομαι, ὅμως δὲ πλήθους καὶ τόλμης

VAR. — l. 1 V 3 MR. τοῦ αἰσχρὰ. — l. 4 P. κατέτεμεν. — l. 5 P. νεῶς. — l. 6-7 V 2 L. παραξύειν... ἰδιωτεύειν. — l. 7 P. τῷ σημαντικῶς. — l. 8 CM. περὶ δὲ πλήθους καὶ μετ. R. περὶ πλήθους δὲ καὶ. — l. 9 PV 2 L. τοὺς δύο. — l. 10 Em. ὁ δὲ Δημ. — l. 12-15 CR. omettent καὶ ἀλάστορες. Le texte de Dém. d'après Bekker, porte καὶ κόλακες καὶ ἀλάστορες. — l. 14 P. πρότερον Φιλ. — l. 16 M. τοῖς προτέροις. — l. 18 CM. ἐπίπροσθε. R. ἐπιπροσθεῖ. — l. 20 PLE. θρασέων. — l. 22 Em. ἐπιτίμησις. — l. 23 M. πλῆθος καὶ τόλμην.

(2) Hérod. VI, 75.

(3) Hérod. VII, 181.

(1) Quintil. VIII, 6, 14. Ut modicus autem atque opportunus translationis usus illustrat orationem; ita frequens et obscurat et tædio complet: continuus vero in allegoriam et ænigmata exit.

(2) Pline le jeune. Ep. IX, 26, § 8. Sed Demosthenes ipse, ille norma oratoris et regula, num se cohibet et comprimit? — La transposition de cette phrase a été proposée par quelques critiques, qui la placeraient

ce qui est familier. Si donc il s'agit d'un homme qui, par ambition, supporte patiemment et même avec plaisir des affronts et des dégoûts, on le peindra avec vérité en disant qu'il dévore les difficultés.

Il en est de même de ce passage d'Hérodote : « Cléomène dans sa folie « se coupa les chairs en lanières avec un couteau, et finit par se donner « la mort en se dépeçant le corps entier. » (2) Et ailleurs : « Pythéas se fit « hacher en combattant sur le navire. » (3) Ces expressions frisent, il est vrai, le langage populaire ; mais comme elles sont très-énergiques, elles ne paraissent pas triviales.

CHAPITRE XX.

Quant au nombre des métaphores, Cæcilius paraît être d'accord avec ceux qui permettent d'en employer deux ou trois au plus pour exprimer la même chose(1). A cet égard on doit prendre Démosthène pour modèle (2). Au reste, c'est le moment de se servir de ces figures, lorsque la passion se précipite comme un torrent et entraîne irrésistiblement avec elle toutes celles qui se présentent à l'esprit. « Ces scélérats, » s'écrie l'orateur, « ces pestes publiques, ces flatteurs, ils ont mutilé leurs patries; « ils ont, la coupe à la main, vendu la liberté, d'abord à Philippe, main- « tenant à Alexandre, mesurant la prospérité au plaisir de leur ventre et « à leurs infâmes jouissances ; ce bonheur d'être libre et de n'avoir aucun « maître, le premier et le plus sûr des biens aux yeux de nos pères, ils « l'ont foulé aux pieds ! » (3) Dans ce passage, la multitude des métaphores est masquée par la colère qui anime l'orateur contre les traîtres (4).

Pour modérer la hardiesse de certaines métaphores, Aristote et Théophraste conseillent d'employer quelques adoucissements, tels que ces formules : *pour ainsi dire, comme, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'il faut hasarder un tel terme.* «Car,» disent-ils, «l'excuse corrige la hardiesse.» (5)

J'admets aussi l'usage de ces locutions ; cependant, comme je l'ai dit à

CONJ. — l. 8, LE FÈVRE, περὶ δὲ πλήθους τῶν μ. TOLLIUS, τρόπων καὶ μ.— l. 10, MORUS transposerait les mots ὁ γὰρ Δημ... τῶν τοιούτων après συνεφέλκεται. M. SPENGEL de même, ou bien après φησί. — l. 14, TOUP retrancherait τὴν ἐλευθέριαν. — l. 17, TOLLIUS, TOUP, BEKKER dans Dém. ἀνατετραφότες. — l. 18, PORTUS, ἐπιπροσθεῖ. — l. 20, LE FÈVRE, θρασειῶν. — 21, SPENGEL, τὸ ὡςπερεὶ. — l. 22, H. ESTIENNE, ἐπιτίμησις.

avant la citation.

(3) Dem. de Coronâ, § 296, p. 324 R. Plutarque, dans la vie d'Aratus, c. 14, imite ce beau passage de Démosthène. V. aussi Pline le jeune, Ep. IX, 26, § 7.

(4) V. pour le sens de cette phrase, Wyttenb. Anim. ad Plut Mor. p. 41 C.

(5) Aristote, Rhét. III, § 7. Plutarque associe Aristote et Théophraste (de Plac. Phil. in proœm.) — Cicéron (de Orat. III, 41) donne le même conseil. v. Quintil. I. O. VIII, 3, 37.

μεταφορῶν, (ὅπερ ἔφην κἀπὶ τῶν σχημάτων), τὰ εὔκαιρα καὶ σφοδρὰ πάθη καὶ τὸ γενναῖον ὕψος εἶναί φημι ἴδιά τινα ἀλεξιφάρμακα· ὅτι τῷ ῥοθίῳ τῆς φορᾶς ταυτὶ πέφυκεν ἅπαντα τἄλλα παρασύρειν καὶ προωθεῖν, μᾶλλον δὲ καὶ ὡς ἀναγκαῖα πάντως εἰςπράττεσθαι τὰ παράβολα, καὶ οὐκ ἐᾷ τὸν ἀκροατὴν σχολάζειν περὶ τὸν τοῦ πλήθους ἔλεγχον, διὰ τὸ συνενθουσιᾶν τῷ λέγοντι.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΑ'

§ 5. Ἀλλὰ μὴν ἔν γε ταῖς τοπηγορίαις καὶ διαγραφαῖς, οὐκ ἄλλο τι οὕτως κατασημαντικὸν, ὡς οἱ συνεχεῖς καὶ ἐπάλληλοι τρόποι. Δι' ὧν καὶ παρὰ Ξενοφῶντι ἡ τἀνθρωπίνου σκήνους ἀνατομὴ πομπικῶς, καὶ ἔτι μᾶλλον ἀναζωγραφεῖται θείως παρὰ τῷ Πλάτωνι. Τὴν μὲν κεφαλὴν αὐτοῦ φησιν ἀκρόπολιν, ἰσθμὸν δὲ μέσον διῳκοδομῆσθαι μεταξὺ τοῦ στήθους τὸν αὐχένα, σφονδύλους τε ὑπεστηρῖχθαί φησιν, οἷον στρόφιγγας· καὶ τὴν μὲν ἡδονὴν ἀνθρώποις εἶναι κακῶν δέλεαρ, γλῶσσαν δὲ γεύσεως δοκίμιον· ἄναμμα δὲ τῶν φλεβῶν τὴν καρδίαν, καὶ πηγὴν τοῦ περιφερομένου σφοδρῶς αἵματος, εἰς τὴν δορυφορικὴν οἴκησιν κατατεταγμένην· τὰς δὲ διαδρομὰς τῶν πόρων ὀνομάζει στενωπούς· «τῇ δὲ πηδήσει τῆς καρδίας, ἐν τῇ τῶν δεινῶν προςδοκίᾳ καὶ τῇ τοῦ θυμοῦ ἐπεγέρσει, ἐπειδὴ διάπυρος ἦν, ἐπικουρίαν μηχανώμενοι,» φησί, «τὴν τοῦ πλεύμονος ἰδέαν ἐνεφύτευσαν, μαλακὴν καὶ ἄναιμον καὶ σήραγγας ἐντὸς ἔχουσαν, οἷον μάλαγμα, ἵν' ὁ θυμὸς ὁπότ' ἐν αὐτῇ ζέσῃ, πηδῶσα εἰς ὑπεῖκον μὴ λυμαίνηται·» καὶ τὴν μὲν τῶν ἐπιθυμιῶν οἴκησιν προςεῖπεν ὡς γυναικωνῖτιν, τὴν τοῦ θυμοῦ δὲ ὥςπερ ἀνδρωνῖτιν· τόν γε μὴν σπλῆνα τῶν ἐντὸς ἐκμαγεῖον, ὅθεν πληρούμενος τῶν ἀποκαθαιρομένων μέγας καὶ ὕπουλος αὔξεται. «Μετὰ δὲ ταῦτα σαρξὶ πάντα,» φησί, «κατεσκίασαν, προβολὴν τῶν ἔξωθεν τὴν σάρκα, οἷον τὰ πιλήματα, προθέμενοι·» νομὴν δὲ σαρκῶν ἔφη τὸ αἷμα· τῆς δὲ

VAR. — l. 1 PV 2 3 M. κἀπειτὰ τῶν σχημάτων. Em. καὶ μετὰ τῶν σχ. R. ἔφην καὶ τῶν σχ. M. καὶ τὰ σφοδρὰ. — l. 2 P. καὶ τὸ γενναῖον ὕψος, les autres manuscrits RM. ὕψους. — l. 10 L. παρὰ τῷ θείῳ Πλ. — l. 13 PV 2 3 A. κακὸν δέλεαρ. — l. 14 M. ἄμμα av. Plat. Em. τὴν δὲ δὴ καρδίαν νάμα τῶν φλεβῶν. M. περιφερ. κατὰ πάντα τὰ μέλη σφ. αἷμ. — l. 17 M. ἐγέρσει. — l. 18 PV 3 RM. φασὶ. PV 3 R. ἐνεφύτευσε. — l. 19 CR. ὁποῖον μάλαγμα. M. οἷον μάλ. Em. οἷον ἅλμα. Platon, ἅλμα μαλακόν. — l. 20 V 3 LARM. om. πηδῶσα. R. ξέσῃ. M. ἀκμάζῃ. — l. 22 PAERM. μαγευρεῖον (μαγευρεῖον suivant Spengel). V 3 m. μαγεῖον. Em.

(1) Mem. Socrat. I, 4, 5, s.

(2) Plat. Tim. p. 69, B.

(3) Cette phrase se trouve dans le texte de Platon à un tout autre endroit, et pa-

propos des figures, j'estime que rien ne justifie mieux le nombre et la hardiesse des métaphores, qu'un sentiment naturel et passionné et une élévation d'esprit véritable; parce que l'impétuosité du mouvement entraîne et pousse en avant toutes ces images, oblige de recourir à ces expressions hasardées, et ne permet pas à l'auditeur, qui partage la passion de celui qui parle, de s'arrêter à les compter.

CHAPITRE XXI.

D'autre part, rien n'est plus noble et plus expressif, dans la tractation des lieux communs et dans les descriptions, qu'une suite continue de métaphores. C'est ainsi que Xénophon expose avec magnificence la structure du corps humain (1), et qu'elle est décrite d'une manière bien plus merveilleuse encore par le divin Platon (2): « La tête de l'homme, » dit-il, « est « comme une citadelle; le cou a été placé comme un isthme entre la tête « et la poitrine; au-dessous ont été assujetties les vertèbres qui sont une « sorte de gonds. La volupté est pour les hommes l'appât du mal (3), la « langue est le siége du goût. Le cœur, qui est un faisceau de veines et « la source d'où le sang circule avec impétuosité dans toutes les direc- « tions, a été placé dans une demeure bien gardée. Les canaux qui tra- « versent le corps en sont les défilés. Pour remédier aux battements du « cœur, à l'approche du danger et dans les accès de colère, parce qu'il « est alors comme en feu, les dieux ont mis auprès de cet organe, comme « pour lui servir de coussin, la substance dépourvue de sang, molle et « poreuse des poumons, afin que, quand la passion le fera palpiter, il « n'éprouve aucun dommage en rencontrant un corps mou. Le siége des « désirs répond au gynécée, celui de la colère à l'appartement des hom- « mes. La rate est comme une éponge qui, en se remplissant de déjec- « tions, s'enfle et grossit. Après cela, « ajoute-t-il, » les dieux ont tout re- « couvert de chair, s'en servant comme d'un feutre pour protéger les « parties extérieures. Il dit que le sang alimente les chairs, et qu'afin de « répandre la nourriture dans tout le corps, les dieux l'ont traversé « d'une multitude de vaisseaux semblables aux rigoles que l'on ouvre

ἐκμαγεῖον. — l. 29 PV 3 L. πάντα φύσιν κατ. A. φύσι. M. comme le texte ordinaire de Platon, πάντα αὐτὰ, φησί, κατ. ἄνωθεν, τὴν δὲ σάρκα προβολὴν μὲν καυμάτων, πρόβλημα δὲ χειμώνων, ἔτι δὲ πτωμάτων, οἷον τὰ πιλητὰ ἔσεσθαι κτήματα, σώμασι μαλακῶς καὶ πρᾴως ὑπείκουσαν. — l. 30 PAER. πηδήματα. Em. πιλητά.

CONJ. — l. 1, TOUP, καὶ ἐπὶ. WEISKE, κἀπὶ. — l. 11, PEARCE et MORUS, μεταξὺ αὐτῆς καὶ τοῦ στήθ. — l. 20 M. SPENGEL trouve irrégulière la construction de la phrase ὁπότ' ἐν αὐτῇ ζέσῃ. — l. 22, PORTUS, ἐκμαγεῖον.

rait déplacée au milieu de cette description anatomique. Au reste, notre rhéteur ne suit point exactement le philosophe, et semble le citer de mémoire.

τροφῆς ἕνεκα, φησί, διωχέτευσαν τὸ σῶμα, τέμνοντες ὥςπερ ἐν κήποις ὀχετοὺς, ὡς ἔκ τινος νάματος ἐπιόντος, ἀραιοῦ ὄντος αὐλῶνος τοῦ σώματος, τὰ τῶν φλεβῶν ῥέοι νάματα· ἡνίκα δὲ ἡ τελευτὴ παραστῇ, λύεσθαί φησι τὰ τῆς ψυχῆς, οἱονεὶ νεὼς, πείσματα, μεθεῖσθαί τε αὐτὴν ἐλευθέραν.»

§ 6. Ταῦτα καὶ τὰ παραπλήσια μυρί' ἄττα ἐστὶν ἑξῆς· ἀπόχρη δὲ τὰ δεδηλωμένα, [ὡς μεγάλαι τὴν φύσιν εἰσὶν αἱ τροπαὶ,] ὡς ὑψηλοποιὸν αἱ μεταφοραὶ, καὶ ὅτι οἱ παθητικοὶ καὶ φραστικοὶ κατὰ τὸ πλεῖστον αὐταῖς χαίρουσι τόποι.

§ 7. Ὅτι μέντοι καὶ ἡ χρῆσις τῶν τρόπων, ὥςπερ τἄλλα πάντα καλὰ ἐν λόγοις, προαγωγὸν ἀεὶ πρὸς τὸ ἄμετρον, δῆλον ἤδη, κἂν ἐγὼ μὴ λέγω. Ἐπὶ γὰρ τούτοις καὶ τὸν Πλάτωνα οὐχ ἥκιστα διασύρουσι, πολλάκις, ὥςπερ ὑπὸ βακχείας τινὸς τῶν λόγων, εἰς ἀκράτους καὶ ἀπηνεῖς μεταφορὰς καὶ εἰς ἀλληγορικὸν στόμφον ἐκφερόμενον. «Οὐ γὰρ ῥᾴδιον ἐπινοεῖν,» φησίν, «ὅτι πόλιν εἶναι δεῖ δίκην κρατῆρος κεκραμένην· οὗ μαινόμενος μὲν οἶνος ἐγκεχυμένος ζεῖ, κολαζόμενος δὲ ὑπὸ νήφοντος ἑτέρου θεοῦ, καλὴν κοινωνίαν λαβὼν, ἀγαθὸν πόμα καὶ μέτριον ἀπεργάζεται.» Νήφοντα γάρ φασι θεὸν τὸ ὕδωρ λέγειν, κόλασιν δὲ τὴν κρᾶσιν, ποιητοῦ τινος τῷ ὄντι οὐχὶ νήφοντός ἐστι.

§ 8. Τοῖς τοιούτοις ἐλαττώμασιν ἐπιχειρῶν [ὅμως] αὐτόθεν ὁ Καικίλιος, ἐν τοῖς ὑπὲρ Λυσίου συγγράμμασιν, ἀπεθάρρησε τῷ παντὶ Λυσίαν ἀμείνω Πλάτωνος ἀποφήνασθαι, δυσὶ πάθεσι χρησάμενος ἀκρίτοις· φιλῶν γὰρ τὸν Λυσίαν, ὡς οὐδ' αὐτὸς αὑτὸν, ὅμως μᾶλλον μισεῖ [τῷ παντὶ] Πλάτωνα, ἢ Λυσίαν φιλεῖ. Πλὴν οὗτος μὲν ὑπὸ φιλονεικίας, οὐδὲ τὰ θέματα ὁμολογούμενα, καθάπερ ᾠήθη· ὡς γὰρ ἀναμάρτητον καὶ καθαρὸν τὸν ῥήτορα προφέρει πολλαχῇ διημαρτημένου τοῦ Πλάτωνος· τὸ δ' ἦν ἄρα οὐχὶ τοιοῦτον, οὐδὲ ὀλίγου δεῖν.

VAR. — l. 1 M. διωχετεύσαντο τὸ. — l. 3 M. ῥέων. — l. 6 PV 2 3 μεγάλαι τε φύσιν. M. τὰ δεδ. ὥςτε δεῖξαι. PV 2 3 A. τροπικαί.— l. 7 L. om. καὶ φραστικοὶ. M. ἐκφραστικοὶ.— l. 13 M. ἐννοεῖν. — l. 14 PV 2 3 A. om. δεῖ. PA. κεκρασμένην. — l. 14-15 C. ἐκκεχυμένος. — l. 17 E. καὶ τῷ ὄντι. M. νήφοντός ἐστι τοῖς τοιούτοις. — l. 19 P. ἐπιχειρῶν ὅμως αὐτὸ καὶ κιλιος. V 2 ἐπιχειρῶν ὅμως αὐτὸ καὶ ὁ Κεκ. V 3 L. ἐ. ὅμως αὐτὸ καὶ K. R. ἐπιχειρεῖν ὅμως αὐτὸ κ. ὁ K. M. ἐπιχειρεῖν. Ὅμως αὐτόθεν ὁ K. — l. 23 RM. θεάματα. — l. 26 PVen. ὀλίγου δεῖ.

(4) V. dans Cicéron (de Nat. D. II, 54 et 55) une description plus exacte et moins métaphorique du corps humain. Le poëte Claudien (de IV Consul. Honorii, v. 239, s.) a emprunté quelques traits à Platon :

Quippe opifex, veritus confundere sacra profanis,
Distribuit partes animæ, sedesque removit.
Iram sanguinei regio sub pectore cordis
Protegit, imbutam flammis avidamque nocendi
Præcipitemque sui. Rabie succincta tumescit,
Contrahitur tepefacta metu, cumque omnia secum
Duceret et requiem membris vicina negaret,
Invenit pulmonis opem, madidumque furenti
Præbuit, ut tumidæ ruerent in mollia fibræ.

(5) Comp. Longin, Fragm. phil. XII. Analyse de la Rhét. § 21.

« dans les jardins; ensorte que les veines, partant du cœur leur source « intarissable, parcourent le corps, comme s'il était un large canal qui « se divise en plusieurs conduits. Enfin, lorsque la mort se présente, les « liens de l'âme se détachent, comme la corde d'un navire, et la lais- « sent s'échapper en liberté» (4).

Ces figures et une foule d'autres semblables se succèdent dans Platon; mais celles que j'ai citées suffisent pour prouver [que les tropes ont naturellement de la noblesse,] que les métaphores contribuent à la dignité du discours, et qu'elles trouvent volontiers leur place dans les passages où le style est animé et abondant.

Il est évident, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que l'on est facilement entraîné à abuser des figures comme de tous les autres ornements du discours. A cet égard, on reproche vivement à Platon de se laisser souvent entraîner, par une sorte d'enthousiasme, à des métaphores exagérées et dures et à des allégories forcées (5). Par exemple, lorsqu'il dit : « Il n'est pas facile de concevoir qu'il doit en être d'une ville comme « d'une coupe, dans laquelle le vin versé bouillonne en furie; mais s'il « est corrigé par une autre divinité sobre, et forme avec celle-ci une heu- « reuse alliance, il devient alors une boisson saine et tempérée» (6). Appeler l'eau une divinité sobre, le mélange du vin correction, n'est-ce pas le cas, dit-on, d'un poëte qui n'est pas trop sobre?

C'est en se prévalant de semblables négligences que Cæcilius, dans son ouvrage sur Lysias, a osé soutenir que cet orateur l'emporte en tout sur Platon. Il s'est montré en ceci doublement inconsidéré; en effet, tout en aimant Lysias plus que lui-même, il déteste encore plus Platon qu'il n'aime Lysias. Mais il ne fait là qu'une mauvaise chicane; l'opinion sur laquelle il se fonde, n'est pas généralement admise, comme il le pense : il proclame Lysias un orateur exempt de défauts et dont le style est châtié, tandis qu'il reproche à Platon de commettre souvent des négligences; il n'en est pas ainsi, il s'en faut de beaucoup.

CONJ. — l. 3, TOUP lit ῥεύματα pour νάματα. M. SPENGEL (Præf. p. XV) signale l'irrégularité de la phrase ἡνίκα δὲ ἡ τ. παραστῇ. — l. 5-6, RUHNKEN corrige ainsi le texte et la ponctuation : ἀπόχρη δὲ τάδε· Δῆλον μὲν ὡς μεγάλαι. La leçon τροπικαὶ des meilleurs mss. et la rareté du mot τροπαὶ, le changement de construction et la répétition des mêmes idées, me font considérer comme une glose les mots ὡς μεγάλαι τὴν φύσιν εἰσὶν αἱ τροπαί. — l. 10, προσαγωγόν, qui se trouve dans Platon, vaudrait peut-être mieux. V. le Thes. H. St. ed. Didot. — l. 19, MORUS, ὠμῶς ὁ Κικ. RUHNKEN, ὠμότατα ὁ Κικ. WEISKE, ὁμοίως καὶ αὐτὸς ὁ Κικ. Je remplacerais ἐπιχειρῶν par ἐπιχαίρων, et je supprimerais ὅμως qui me paraît une altération de ὅλως explication de τῷ παντὶ. Je lis αὐτόθεν ὁ K. avec MANUCE, TOUP, MORUS et WYTTENBACH. — l. 22, τῷ παντὶ n'est-il pas aussi de trop? — l. 23. Après φιλονεικίας il faut sous-entendre ἔκρινε ou quelque autre verbe analogue. M. SPENGEL indique une lacune après ὠήθη. — l. 26, LE FÈVRE, ὀλίγου δεῖ.

(6) Platon, de Leg. VI, p. 773, trad. de Cousin t. VII, p. 352. Plutarque cite ce passage en deux endroits, De aud. poet. c. 1, p. 15 E. An seni sit ger. resp. c. 13, p. 791 B.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΒ'

XXXIII. Φέρε δή, λάβωμεν τῷ ὄντι καθαρόν τινα συγγραφέα καὶ ἀνέγκλητον. Ἆρ' οὐκ ἄξιον ἔτι διαπορῆσαι περὶ αὐτοῦ τούτου καθολικῶς, πότερόν ποτε κρεῖττον ἐν ποιήμασι καὶ λόγοις μέγεθος ἐν ἐνίοις διημαρτημένοις, ἢ τὸ σύμμετρον μὲν ἐν τοῖς κατορθώμασιν, ὑγιὲς δὲ πάντη καὶ ἀδιάπτωτον; καὶ ἔτι, νὴ Δία, πότερόν ποτε αἱ πλείους ἀρεταὶ τὸ πρωτεῖον ἐν λόγοις, ἢ αἱ μείζους δικαίως ἂν φέροιντο; Ἔστι γὰρ ταῦτ' οἰκεῖα τοῖς περὶ ὕψους σκέμματα, καὶ ἐπικρίσεως ἐξ ἅπαντος δεόμενα. 5

§ 2. Ἐγὼ δ' οἶδα μέν, ὡς αἱ ὑπερμεγέθεις φύσεις ἥκιστα καθαραί· (τὸ γὰρ ἐν παντὶ ἀκριβὲς κίνδυνος σμικρότητος, ἐν δὲ τοῖς μεγέθεσιν, ὥςπερ ἐν τοῖς ἄγαν πλούτοις, εἶναί τι χρὴ καὶ παρολιγωρούμενον·) μήποτε δὲ τοῦτο καὶ ἀναγκαῖον ᾖ, τὸ τὰς μὲν ταπεινὰς καὶ μέσας φύσεις, διὰ τὸ μηδαμῇ παρακινδυνεύειν μηδὲ ἐφίεσθαι τῶν ἄκρων, ἀναμαρτήτους ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ καὶ ἀσφαλεστέρας διαμένειν, τὰ δὲ μεγάλα ἐπισφαλῆ δι' αὐτὸ γίνεσθαι τὸ μέγεθος. § 3. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἐκεῖνο ἀγνοῶ, τὸ δεύτερον, ὅτι φύσει πάντα τὰ ἀνθρώπεια ἀπὸ τοῦ χείρονος ἀεὶ μᾶλλον ἐπιγινώσκεται, καὶ τῶν μὲν ἁμαρτημάτων ἀνεξάλειπτος ἡ μνήμη παραμένει, τῶν καλῶν δὲ ταχέως ἀπορρεῖ. 10 15

§ 4. Παρατεθειμένος δ' οὐκ ὀλίγα καὶ αὐτὸς ἁμαρτήματα καὶ Ὁμήρου καὶ τῶν ἄλλων, ὅσοι μέγιστοι, καὶ ἥκιστα τοῖς πταίσμασιν ἀρεσκόμενος, ὅμως δὲ οὐχ ἁμαρτήματα μᾶλλον αὐτὰ ἑκούσια καλῶν, ἢ παρορράματα δι' ἀμέλειαν εἰκῇ που καὶ ὡς ἔτυχεν ὑπὸ μεγαλοφυΐας ἀνεπιστάτως παρεννηνεγμένα, οὐδὲν ἧττον οἶμαι τὰς μείζονας ἀρετάς, εἰ καὶ μὴ ἐν πᾶσι διομαλίζοιεν, τὴν τοῦ πρωτείου ψῆφον μᾶλλον ἀεὶ φέρεσθαι, κἂν, εἰ μὴ δι' ἑνὸς ἑτέρου, τῆς μεγαλοφροσύνης αὐτῆς ἕνεκα· ἐπεὶ τοίγε καὶ 20

VAR. — l. 3-4 EmM. διημαρτημένον. — l. 8 V3 μεγέθεις. RM. αἱ ὑπερβολαὶ μεγέθους φύσει. — l. 9 PAR. κίνδυνοι. — l. 11 PV3 τούτου καὶ. — l. 12 L. μηδαμῶς. — l. 13 PV3 τὸ δὲ μεγάλα. L. a omis la ligne καὶ ἀσφ..... γίνεσθαι. — l. 14 P. οὐδὲ ἐκείνου ἀγνοῶ τὸ δ. V2 ἀνὰ ἐκείνου ἀγν. τὸ δ. — l. 22 CE. αἰτίας. — l. 24 CE. μὴ δι' ἑνὸς ἑτέρου.

CONJ. — l. 7, PORTUS, ἐφ' ἅπαντος. — l. 11, LE FÈVRE, ταπεινὰς ἢ μέσας. — l. 14, Mo-

(1) Comp. avec notre auteur, Pline le jeune, Ep. IX, 26. Quintil. II, 11, 6. VIII, 2, 21; VIII, 6, 11. X, 1, 121. Sénèq. Ep. LIX.

(2) V. Quintil. X. 1, 21.

(3) Exilis domus est ubi non et multa supersunt. (Hor. Ep. I, 6, 40.)
Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ. (Hor. A. P. 28.)

CHAPITRE XXII.

Eh bien! supposons un écrivain vraiment correct et à l'abri de tout reproche; ne convient-il pas d'examiner, en général, s'il faut préférer, dans les poëmes et les discours, la noblesse du style avec quelques imperfections, ou bien une certaine mesure dans les beautés constamment pure et sans défauts (1)? Ne faut-il pas demander aussi lequel mérite la première place, de l'ouvrage le plus riche en beautés ou de celui qui renferme des beautés d'un ordre supérieur? De telles questions appartiennent tout à fait à nos recherches sur le sublime et réclament notre examen.

Pour moi, je sais bien que les grands génies ne sont rien moins que corrects (2); car l'exactitude en toute chose est la chance de la médiocrité; un esprit transcendant, au contraire, comme une fortune immense, oblige de négliger quelque chose (3). Peut-être même existe-t-il une loi naturelle qui veut que ces talents faibles et médiocres, qui évitent toute tentative téméraire et n'aspirent jamais au sublime, échappent d'ordinaire aux fautes et restent à l'abri du danger, tandis que les grands talents sont sujets à tomber à cause de leur grandeur même. Au reste, je n'ignore pas que c'est par leur côté faible que l'on apprécie communément les œuvres humaines, et que, si le souvenir des fautes ne s'efface jamais, celui des beautés s'évanouit promptement.

J'ai rappelé moi-même plusieurs négligences d'Homère et d'autres excellents écrivains, et rien ne me plaît moins que ces taches; cependant, comme ce ne sont pas, à mes yeux, des fautes volontaires, mais plutôt des faiblesses commises par inadvertance, ou échappées par hasard au génie (4), je n'en persiste pas moins à croire que les beautés supérieures, bien qu'elles ne soient pas répandues dans tout le cours d'un ouvrage, méritent nos suffrages pour la première place, par la seule raison qu'elles sont dues au génie. Ainsi, lors même qu'on ne saurait trouver de faute dans le poëte Apollonius, auteur des Argonautiques; lors même que, à

RUS supprimerait τὸ δεύτερον. — l. 21, WEISKE retrancherait, comme une scholie, les mots: δι' ἀμέλειαν εἰκῇ που καὶ ὡς ἔτυχεν, contre l'avis de Schæfer (Ind. in Advers. Porsoni, p. 347.) — l. 22, G. DE PETRA, ἀρετάς. WEISKE fils et BAST défendent la leçon αἰτίας. Cependant BAST fait observer que les mots αἰτίας et ἀρετὰς se confondent dans les mss. (V. Menandr. Ἐπιδ. ed. Heeren, p. 89.) — l. 24, SPENGEL, κἂν εἰ μηδενὸς ἑτέρου.

(4) That there are some instances where the charge is just, will never be disputed — *aliquando bonus dormitat* —; and the true defence will never be so well expressed as in that fine passage of Longinus, who of all ancient critics was most apt to sympathise with the workings of the poetic mind: παρορά̈ματα δι' ἀμέλειαν εἰκῇ που καὶ ὡς ἔτυχεν ὑπὸ μεγαλοφυΐας ἀνεπιστάτως παρεννενεγμένα. (Colonel Murr, Litterature of ancient Greece, cité dans le Quarterly Review. Sept. 1850, p. 466.)

ἄπτωτος ὁ Ἀπολλώνιος ὁ τῶν Ἀργοναυτικῶν ποιητής, κἀν τοῖς βουκολικοῖς, πλὴν ὀλίγων τῶν ἔξωθεν, ὁ Θεόκριτος ἐπιτυχέστατος. Ἆρ' οὖν Ὁμήρου Θεόκριτος ἂν μᾶλλον, ἢ Ἀπολλώνιος ἐθέλοις γενέσθαι; § 5. Τί δέ; Ἐρατοσθένης ἐν τῇ Ἠριγόνῃ (διὰ πάντων γὰρ ἀμώμητον τὸ ποιημάτιον) Ἀρχιλόχου, πολλὰ καὶ ἀνοικονόμητα παρασύροντος, κἀκείνης τῆς ἐκβολῆς τοῦ δαιμονίου πνεύματος, ἣν ὑπὸ νόμον τάξαι δύσκολον, ἆρα δὴ μείζων ποιητής; Τί δέ; ἐν μέλεσι μᾶλλον ἂν εἶναι Βακχυλίδης ἔλοιο, ἢ Πίνδαρος· καὶ ἐν τραγῳδίᾳ Ἴων ὁ Χῖος, ἢ νὴ Δία Σοφοκλῆς; Ἐπειδὴ οἱ μὲν ἀδιάπτωτοι, καὶ ἐν τῷ γλαφυρῷ πάντη κεκαλλιγραφημένοι· ὁ δὲ Πίνδαρος καὶ ὁ Σοφοκλῆς ὁτὲ μὲν οἷον πάντα ἐπιφλέγουσι τῇ φορᾷ, σβέννυται δ' ἀλόγως πολλάκις, καὶ πίπτουσιν ἀτυχέστατα. Ἢ οὐδεὶς ἂν εὖ φρονῶν ἑνὸς δράματος, τοῦ Οἰδίποδος, εἰς ταὐτὸ συνθεὶς τὰ Ἴωνος ἀντιτιμήσαιτο ἑξῆς.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΓ

XXXIV. Εἰ δ' ἀριθμῷ, μὴ τῷ ἀληθεῖ, κρίνοιτο τὰ κατορθώματα, οὕτως ἂν καὶ Ὑπερίδης τῷ παντὶ προέχοι Δημοσθένους. Ἔστι γὰρ αὐτοῦ πολυφωνότερος, καὶ πλείους ἀρετὰς ἔχων, καὶ σχεδὸν ὕπακρος ἐν πᾶσιν, ὡς ὁ πένταθλος, ὥςτε τῶν μὲν πρωτείων ἐν ἅπασι τῶν ἄλλων ἀγωνιστῶν λείπεσθαι, πρωτεύειν δὲ τῶν ἰδιωτῶν. § 2. Ὁ μέν γε Ὑπερίδης, πρὸς τῷ πάντα ἔξω γε τῆς συνθέσεως μιμεῖσθαι τὰ Δημοσθένεια κατορθώματα, καὶ τὰς Λυσιακὰς ἐκ περιττοῦ περιείληφεν ἀρετάς τε καὶ χάριτας. Καὶ γὰρ μαλακίζεται, [ἀφελείας] ἔνθα χρή, καὶ οὐ πάντα ἑξῆς καὶ μονοτό-

VAR. — l. 1 PR. ὁ Ἀπολλώνιος τοῖς ἀργοναύταις ποιητής. V 2 L. ὁ Ἀπ. τοῖς ἀργ. ποιηταῖς. l. 5 PV 3 Ἀρχίλοχον. PV 2 L. παρασύροντας· κἀκείνης τῆς ἐκβολῆς. R. παρασύροντα κἀκείνη τῆς ἐκβ. M. παρασύροντος κἀκεῖνα τῆς ἐκβ. — l. 6 PLAM. δ. πνεύματος, ἣν ὑπὸ νομ. R. ὁρμὴ ἣν ὑπό. — l. 16 M. ὅς γε τῶν μέν. — l. 17 M. λείπεται..... πρωτεύει. PV 2 L. μέν γε Ὑπ. — l. 20 PV 2 3 L. λαλεύματα. AR. λακεύματα. M. μαλακίζεται.

CONJ. — l. 1, TOUP, ὁ τοὺς Ἀργοναύτας ποιήσας. — l. 1-2, TOUP supprimerait les mots: κἀν τοῖς βουκ..... ἐπιτυχέστατος. — l. 2, PEARCE, Ἆρ' οὐχ Ὁμ. TOUP transpose les mots Ὅμηρος et Ἀπολλ. SPENGEL, Ἆρ' οὐχ en supprimant ἢ Ἀπολλώνιος. Je pense qu'il faut lire Ἆρ' οὖν Ὁμήρου Θεόκριτος ἂν μᾶλλον ἢ Ἀπ. ἐθ. γενέσθαι; Le rapprochement des deux noms propres

(5) V. les notes critiques.

(6) V. sur Eratosthène : De Eratosthenis Erigona, carmiue elegiaco, scripsit F. Osann, Gotting. 1846. G. Bernhardy, Eratosthenica. Berlin, 1822. Th. Gale, Op. Mythol. in Præf. — Eratosthène est cité par Plutarque, de Sol. anim. c. 32, mais il n'indique pas à quel poëme appartient le vers.

(7) V. sur Apollonius, Théocrite, Archiloque, Bacchylide, M. Al. Pierron, Hist. de la Litt. Grecq.

(8) V. sur Ion de Chio, M. Patin, Etudes

l'exception de quelques pièces d'un autre genre, Théocrite ait particulièrement réussi dans les poésies bucoliques, voudriez-vous être Théocrite ou Apollonius plutôt qu'Homère (5)? Eratosthène (6), dont l'Erigone passe pour un petit chef-d'œuvre achevé, est-il un plus grand poëte qu'Archiloque, qui roule tant d'idées dans son cours désordonné et dont la verve inspirée ne saurait se soumettre à aucune règle? Préféreriez-vous être un poëte lyrique tel que Bacchylide, plutôt que Pindare (7)? un poëte tragique tel qu'Ion de Chio, plutôt que Sophocle? Ceux-là sont irréprochables, leur élégance ne se dément jamais, tandis que Pindare et Sophocle, qui semblent quelquefois tout embraser comme un feu ardent, s'éteignent souvent mal à propos et tombent tristement. Néanmoins nul homme dans son bon sens n'oserait comparer toutes les pièces réunies d'Ion (8) au seul Œdipe de Sophocle.

CHAPITRE XXIII.

Si l'on doit apprécier les beautés d'un écrivain par leur nombre plutôt que par leur valeur réelle (1), Hypéride l'emportera complétement sur Démosthène. Son style est beaucoup plus varié, il a un plus grand nombre de qualités, il est presque parfait en chacune d'elles : de même que l'athlète qui dispute le prix du pentathle cède la palme de chacun des cinq combats à ceux qui s'y exercent exclusivement, mais l'emporte sur tout autre combattant (2). Non-seulement il imite toutes les beautés de Démosthène, excepté celles qui résultent de l'arrangement des mots ; mais aussi il s'approprie à un degré supérieur les qualités et les grâces de Lysias. Il prend, quand il convient, un langage simple et naturel (3) ; il ne débite pas

aura fait négliger le second. — l. 5, SCHURZFLEISCH, κατακινήσει au lieu de κἀκείνης. WEISKE, καὶ ταῦτα. — l. 12, TOLLIUS, ἐξ ἴσης. SPENGEL, τὰ Ἴωνος πάντ' ἀντιμιμήσαιτο.— l. 13, PEARCE, MORUS, P.-L. COURIER, τῷ μεγέθει au lieu de τῷ ἀληθεῖ. —l. 19, MORUS, παρείληφεν. — l. 20, TOLLIUS soupçonne que la leçon λαλεύματα vient de la phrase λαλεῖ μετὰ ἀφελείας par laquelle on aura voulu expliquer le verbe μαλακίζεται, et propose de retrancher du texte ἀφελείας. WEISKE attribue cette phrase à l'auteur ; cependant il conserve μαλακίζεται comme offrant un sens satisfaisant. M. SPENGEL a admis λαλεύματα dans son texte en supprimant μαλακίζεται. Je ne crois pas que cette dernière leçon soit une simple conjecture de Manuce ; j'y vois plutôt la trace d'un verbe équivalent à la scholie λαλεῖ μετὰ ἀφελείας, savoir ἁπλοΐζεται, qui se lit dans Xénophon (Memor. IV, 2, 18), et qui conviendrait mieux ici que μαλακίζεται, car celui-ci ne s'emploie qu'en mauvaise part et dans un sens différent. V. la note de Toup, et Lobeck ad Phrynich. p. 389.

sur les Tragiques grecs, I, p. 87 et s.— Ce poëte est mentionné plus d'une fois dans Plutarque, de Prof. in virt. c. 8, 79 E. Cons. ad Apoll. c. 21, 28. de Tranq. an. c. 3. Vie de Péricl. c. 6.

(1) Si on lit τῷ μεγέθει au lieu de τῷ ἀληθεῖ, il faut traduire *par leur excellence*.

(2) V. sur Hypéride, les *Recherches*, p. 110. Plut. (de Adul. c. 26.) Quintil. X, 1, 77. Herm. π. ἰδ., β', c. 11. (Walz, Rh. Gr, III, 382.) Ps. Plut. vit. X Orat.

(3) V. les notes critiques. J'ai traduit con-

νως [ὡς ὁ Δημοσθένης] λέγεται · τό τε ἠθικὸν ἔχει [μετὰ γλυκύτητος ἡδὺ] λιτῶς ἐφηδυνόμενον · ἄφατοί τε περὶ αὐτόν εἰσιν ἀστεϊσμοὶ, μυκτὴρ πολιτικώτατος, εὐγένεια, τὸ κατὰ τὰς εἰρωνείας εὐπάλαιστρον, σκώμματα οὐκ ἄμουσα, οὐδ' ἀνάγωγα, κατὰ τοὺς Ἀττικοὺς ἐκείνους, ἀλλ' ἐπικείμενα, διασυρμός τε ἐπιδέξιος, καὶ πολὺ τὸ κωμικὸν καὶ μετὰ παιδιᾶς εὐστόχου κέντρον, ἀμίμητον δὲ, εἰπεῖν, τὸ ἐν πᾶσι τούτοις ἐπαφρόδιτον · οἰκτίσασθαί τε προςφύεστατος, ἔτι δὲ μυθολογῆσαι κεχυμένος, καὶ ἐν ὑγρῷ νεύματι διεξοδεῦσαι ἔτι εὐκαμπὴς ἄκρως · ὥςπερ ἀμέλει τὰ μὲν περὶ τὴν Λητὼ ποιητικώτερα, τὸν δ' Ἐπιτάφιον ἐπιδεικτικῶς, ὡς οὐκ οἶδ' εἴ τις ἄλλος, διέθετο.

§ 3. Ὁ δὲ Δημοσθένης ἀνηθοποίητος, ἀδιάχυτος, ἥκιστα ὑγρὸς ἢ ἐπιδεικτικὸς, ἁπάντων ἑξῆς τῶν προειρημένων κατὰ τὸ πλέον ἄμοιρος. Ἔνθα μέντοι γελοῖος εἶναι βιάζεται καὶ ἀστεῖος, οὐ γέλωτα κινεῖ μᾶλλον, ἢ καταγελᾶται · ὅταν δὲ ἐγγίζειν θέλῃ τῷ ἐπίχαρις εἶναι, τότε πλέον ἀφίσταται. Τό γέ τοι περὶ Φρύνης ἢ Ἀθηνογένους λογίδιον ἐπιχειρήσας γράφειν, ἔτι μᾶλλον ἂν Ὑπερίδην συνέστησεν.

§ 4. Ἀλλ' ἐπειδήπερ, οἶμαι, τὰ μὲν θατέρου καλὰ, καὶ εἰ πολλὰ, ὅμως ἀμεγέθη, καὶ καρδίᾳ νήφοντος, [ἀργὰ] καὶ τὸν ἀκροατὴν ἠρεμεῖν ἐῶντα, (οὐδεὶς γοῦν Ὑπερίδην ἀναγινώσκων φοβεῖται ·) ὁ δὲ ἔνθεν ἑλὼν τὰς μεγα-

VAR. — l. 1 PLAR. λέγεται τότε. M. καὶ ἑξῆς μονοτ. — l. 3 P. εὐπάλαιστον, corr. εὐπάλαιστρον. Em δυςπάλαιστον ἢ ἀπάλαιστον. — l. 6 E. ὡς εἰπεῖν. — l. 6-7 V 3 RM. οἰκτίσασθαί ποτε. — l. 8 PV 2 3 R. ἀκρὸς. — l. 14 P. ἐπιχαρης sans accent, les autres manuscrits RM. ἐπιχαρὴς. — l. 15-16 M. omet les deux lignes τό γέ τοι..... συνέστησεν. — l. 15 les mss. portent φρυγίης, φρυγίας ou φρυγὸς. — l. 18 P. ἀμεγέθη καδίνηφοντος. V 2 3 R. ἀμ. καρδίη νήφοντος. — l. 19 R. λαβὼν pour ἑλὼν. M. λαβὼν τὸν τοῦ μεγαλοφυεστάτου.

CONJ. — l. 1. La leçon λέγεται des mss. annonce encore ici une interpolation : les mots ὡς ὁ Δημ. n'appartiennent pas à l'auteur. — TOLLIUS voyait dans les mots λιτῶς ἐφηδυνόμενον l'explication de ceux qui précèdent μετὰ γλυκύτητος ἡδὺ, c'est évidemment formément à la correction que je propose. Si l'on préfère μαλακίζεται, ἀφελείας ἔνθα χρὴ, je traduirai : Il sait s'adoucir lorsqu'il faut de la simplicité.

(4) Stobée (Serm. 123) nous a conservé un fragment intéressant de cette oraison funèbre, dont on trouvera une traduction élégante et fidèle dans les Discours et Mélanges littéraires de M. Villemain. Essai sur l'oraison funèbre. V. aussi M. Roget, Eloges funèbres des Athéniens, p. 156-157.

(5) « Beaucoup d'écrivains ont parlé de l'accusation d'impiété portée par Euthyas contre Phryné et de sa défense par Hypéride; ce sont Athénée, l. XIII, p. 591; Plutarque, dans sa vie d'Hypéride, parmi celles des orateurs; Longin, *de Sublimitate*, c. XXXIV; Sextus Empiricus, adv. Mathem. II, c. 4; Eustathe sur Homère, p. 1259; Quintil. I. O. II, 15, 9; enfin, Alciphron dans deux lettres supposées de Bacchis à Hypéride (30) et de la même à Phryné (32). Rien n'est plus connu que le trait attribué à Hypéride par Plutarque, à Phryné elle-même par les autres, d'avoir découvert son sein : « Sic Phrynen non Hyperidis actione (*je préfère* oratione) quamquam admirabili, sed adspectu corporis putant periculo libe-

tout d'une haleine et sur le même ton [comme le fait Démosthène]. Dans la peinture du caractère et des mœurs, il joint l'agrément des pensées à la douceur du langage ; ses traits d'esprit sont innombrables, ses railleries très-fines ; il s'exprime en homme de bonne naissance ; il sait bien manier l'ironie, ses plaisanteries ne sont ni froides ni trop fortes, comme celles des anciens Attiques, mais mesurées ; il emploie adroitement la moquerie ; il a beaucoup de sel comique, et ses bons mots portent très-bien coup ; la grâce qu'il déploie dans toutes ces choses est à vrai dire inimitable. Habile à inspirer la pitié, il raconte avec une facile abondance, et l'on admire l'aisance avec laquelle il sait rentrer dans son sujet. Si, à la vérité, son éloge de Latone se rapproche trop du genre poétique, son oraison funèbre est écrite avec une élégance que personne n'a égalée (4).

Démosthène, au contraire, ne s'attache pas à peindre les mœurs, à développer ses pensées ; il ne recherche point la douceur du style et s'abstient de faire parade de l'élégance ; en un mot, il est dépourvu de presque toutes les qualités dont nous venons de parler. Lorsqu'il veut se montrer plaisant et badin, au lieu de produire l'effet qu'il désire, il se rend lui-même ridicule, et toutes les fois qu'il cherche à plaire, il échoue. S'il eût entrepris la défense de Phryné (5) ou celle d'Athénogène, il aurait encore relevé le mérite d'Hypéride.

Mais, comme les qualités de celui-ci, quelque nombreuses qu'elles soient, n'ont ni noblesse, ni chaleur, elles ne produisent point d'effet et laissent l'auditeur froid. Qui fut jamais ému en lisant Hypéride ? Tandis que

l'inverse. — l. 3, RUHNKEN préférait ἐμμέλεια à εὐγένεια. — l. 4, RUHNKEN, οὐδ' ἀνάγωγα, ἀλλὰ κατὰ τοὺς Ἀττικοὺς ἐκείνους, ἐπιεικῆ. WEISKE propose ἐπικεχαριτωμένα· à la place d'ἐπικείμενα. — l. 7, M. SEGUIER DE ST-BRISSON (Not. et Extr. des ms. t. XIV, p, 194) montre qu'il faut lire ἐν ὑγρῷ νεύματι. — l. 14, TOUP, ἐπίχαρις. — l. 18, le mot ἀργά, qui rompt la marche de la phrase, n'est-il pas la glose de ἠρεμεῖν ἐῶντα ? — l. 19, PEARCE, ἔνθεν ἑλὼν τὸ μεγαλοφυέστατον καὶ ἐπ' ἄκρον ἀρετὰς συντ. ὑψηγ. τόνον. BAST, (Ep. crit. p. 11) ὁ δὲ ἔνθεν ἑλὼν τὰς μεγαλοφυεστάτας καὶ ἐπ' ἄκρον ἀρετὰς συντ. WEISKE construit ainsi la phrase : ὁ δὲ ἔνθεν ἑλὼν τόνον τοῦ μ. καὶ (τόνον) ὑψηγ. συντ. ἐπ' ἄκρον ἀρετάς. M. SPENGEL pense qu'il faut lire ἔνθα μὲν... ἔνθα δὲ....

ratam.» Les motifs de l'accusation étaient restés jusqu'alors enveloppés de mystère, on n'en savait que ce qu'en dit le comique Posidippe : βλάπτειν δοκοῦσα τοὺς βίους μείζους βλαβάς. Il était réservé à notre rhéteur (auteur anonyme du τέχνη πολιτικοῦ λόγου, publié par M. Seguier) d'entrer dans quelques détails à ce sujet : il nous apprend que Phryné était accusée d'impiété, d'avoir introduit de nouvelles divinités et célébré des cérémonies avec des processions illicites (θιάσους) d'hommes et de femmes. Le discours d'Hypéride pour la défense de Phryné a reçu de Longin, au passage indiqué, cet éloge que, «si Démosthène avait entrepris de l'écrire, il n'aurait fait que relever le mérite d'Hypéride par l'impossibilité de l'égaler.» (Seguier de St-Brisson, Not. et Extr. des ms. t. XIV, 2e partie, p. 57.) Le discours d'Hypéride pour Phryné est cité plusieurs fois par les rhéteurs grecs, Sopater (Walz, IV, 119, 414.), Max. Planude (V. 285.), Alexander (VIII, 458.) Anonyme, (VII, 335, 338.). Quintilien I. O. X, 5, 2, nous apprend qu'il fut traduit en latin par Messala. — On ne sait rien au sujet d'Athénogène.

λοφυεστάτας καὶ ἐπ' ἄκρον ἀρετὰς συντετελεσμένας, ὑψηγορίας τόνον, ἔμψυχα πάθη, περιουσίαν, ἀγχίνοιαν, τάχος, ἔνθεν δ', ὃ κύριον, τὴν ἅπασιν ἀπρόσιτον δεινότητα καὶ δύναμιν· ἐπειδὴ ταῦτα, φημί, ὡς θεόπεμπτά τινα δωρήματα, (οὐ γὰρ εἰπεῖν θεμιτὸν ἀνθρώπινα,) ἀθρόα ἐς ἑαυτὸν ἔσπασε, διὰ τοῦτο, οἷς ἔχει καλοῖς [ἅπαντας ἀεὶ νικᾷ] καὶ ὑπὲρ ὧν οὐκ ἔχει, ὥςπερεὶ καταβροντᾷ καὶ καταφλέγει τοὺς ἀπ' αἰῶνος ῥήτορας· καὶ θᾶττον ἄν τις κεραυνοῖς φερομένοις ἀντανοῖξαι τὰ ὄμματα δύναιτο, ἢ ἀντοφθαλμῆσαι τοῖς ἐπαλλήλοις ἐκείνου πάθεσιν. 5

XXXV. Ἐπὶ μέντοι τοῦ Πλάτωνος καὶ ἄλλη τίς ἐστιν, ὡς ἔφην, διαφορά· οὐ γὰρ μεγέθει τῶν ἀρετῶν, ἀλλὰ καὶ τῷ πλήθει πολὺ λειπόμενος ὁ Λυσίας, ὅμως πλεῖον ἔτι τοῖς ἁμαρτήμασι περιττεύει, ἢ ταῖς ἀρεταῖς λείπεται. 10

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΔ'

§ 2. Τί ποτ' οὖν εἶδον οἱ ἰσόθεοι ἐκεῖνοι καὶ τῶν μεγίστων ἐπορεξάμενοι τῆς συγγραφῆς, τῆς δ' ἐν ἅπασιν ἀκριβείας ὑπερφρονήσαντες; πρὸς πολλοῖς ἄλλοις ἐκεῖνο, ὅτι ἡ φύσις οὐ ταπεινὸν [ἡμᾶς] ζῶον οὐδ' ἀγεννὲς ἔκρινε τὸν ἄνθρωπον, ἀλλ' ὡς εἰς μεγάλην τινὰ πανήγυριν εἰς τὸν βίον καὶ εἰς τὸν σύμπαντα κόσμον ἡμᾶς ἐπάγουσα, θεατάς τινας τῶν ὅλων αὐτῆς ἐσομένους καὶ φιλοτιμοτάτους ἀγωνιστάς, εὐθὺς ἄμαχον ἔρωτα ἐνέφυσεν ἡμῶν ταῖς ψυχαῖς παντὸς ἀεὶ τοῦ μεγάλου, καὶ ὡς πρὸς ἡμᾶς δαιμονιωτέρου. 15

§ 3. Διόπερ τῇ θεωρίᾳ καὶ διανοίᾳ τῆς ἀνθρωπίνης ἐπιβολῆς οὐδ' ὁ σύμπας κόσμος ἀρκεῖ, ἀλλὰ καὶ τοὺς τοῦ περιέχοντος πολλάκις ὅρους ἐκβαίνουσιν αἱ ἐπίνοιαι· καὶ εἴ τις περιβλέψαιτο ἐν κύκλῳ τὸν βίον ὅσῳ πλέον ἔχει [τὸ περιττὸν] ἐν πᾶσι τὸ μέγα τοῦ καλοῦ, ταχέως εἴσεται πρὸς ἃ γεγόναμεν. 20

VAR. — l. 1 M. αἰτίας. — l. 2 PV 3 L. ἔνθα δὴ κύριον. Em. ἔνθεν δ'ἀκήριον ou ὃ κύριον. A. ἔνθα δὴ ὁ κύριον. — l. 3-4 PV 2 3 AR. θεοπ. δεινὰ δωρ. L. θεοπέμπει δεινὰ δωρ. M. τινα δωρ. — l. 6 PM. καὶ ὡςπερεὶ καταβρ. καὶ καταφλέγει. — l. 11 PV 3 ALR. ἀπουσίας ὁ μὲν. M. ὁ Λυσίας καὶ ὁ πλεῖον. P. πλεῖστον. — l. 13-14 Em. ἐπορεξάμενοι συγγραφεῖς. R. ὑπορεξάμενοι. — l. 22 P. ὅσῳ πλέον. L. ὅσον πλέον. ERM. ὃς πλ. — l. 23 P. καὶ καλὸν. L. περὶ τὸν ἐν πᾶσιν καὶ μέγαν καὶ καλὸν. ERM. om. καὶ καλὸν.

CONJ. — l. 5. Les mots ἅπαντας ἀεὶ νικᾷ gênent la marche de la période, et bien loin d'ajouter à l'idée de l'auteur, ils ne sont qu'un pâle reflet de la belle image du texte. — l. 6. Les éditeurs du Trésor de H. Estienne rejettent καταφέγγει comme dépourvu de toute autorité. — l. 9, MORUS, καὶ Λυσίου ἄλλη τις. — l. 11, M. SPENGEL, αὐτοῦ Λυσίας dans son texte. TOUP, WEISKE, ὅμως πλεῖστον ἔτι ou τοῦ μὲν πλ. — l. 15, PEARCE retranche ἡμᾶς. WEISKE l'insère ou après βίον ou après κόσμον. — l. 19, LE FÈVRE, παντὸς καλοῦ καὶ με-

Démosthène, puisant dans son cœur les sentiments les plus élevés et les mobiles les plus généreux, y trouve des traits sublimes, des mouvements passionnés, l'abondance, la présence d'esprit, la rapidité et surtout cette véhémence, cette puissance qui lui est propre et à laquelle aucun autre orateur n'a jamais pu s'élever. C'est par la réunion de tous ces moyens, qui doivent être considérés comme un don du ciel, puisqu'ils ne sauraient être le partage de l'humanité, que Démosthène, triomphant de ses désavantages, foudroie et consume ses rivaux de tous les temps; et il me semble plus facile de regarder fixement tomber la foudre, que de soutenir sans sourciller ses attaques impétueuses.

Il y a, comme je l'ai dit, entre Platon et Lysias, une autre différence : celui-ci est très-inférieur, soit pour la grandeur, soit pour le nombre des qualités; toutefois ses défauts sont encore plus saillants que ses qualités ne sont médiocres.

CHAPITRE XXIV.

Qu'est-ce donc qui inspire ces écrivains sublimes? Qu'est-ce qui leur fait négliger une correction soutenue, pour s'attacher à ce qu'il y a de plus élevé dans le style? C'est, entre beaucoup d'autres causes, la pensée que la nature, bien loin de vouloir que l'homme fût un être bas et ignoble, nous introduit, au contraire, dans la vie et au milieu de l'univers, comme dans un grand spectacle, pour que nous jouissions de la contemplation de toutes ses œuvres, et que nous aspirions à les imiter; et pour cet effet, elle a mis dans nos âmes un désir irrésistible de tout ce qui est grand et de ce qui peut nous rapprocher de la divinité (1). C'est pourquoi l'univers entier ne suffit pas même à la contemplation et à la méditation auxquelles l'homme se livre, et ses pensées franchissent souvent les bornes du monde qui l'entoure. Quiconque embrassera du regard la vie entière, et reconnaîtra combien en toutes choses la grandeur l'emporte sur la beauté (2), saura bientôt pour quoi nous sommes nés.

γάλου. MORUS, WEISKE, δαιμονιώτερον. — l. 20, RUHNKEN, τῇ θεωρίᾳ καὶ διανοίας τῆς ἀνθρωπίνης ἐπιβολῇ. — l. 23, TOLLIUS, καὶ τὸ μέγα τοῦ καλοῦ. Les mots πλέον ἔχει me paraissent être l'équivalent de τὸ περιττὸν, je lirais donc ou bien ὅσῳ πλέον ἔχει ἐν πᾶσι τὸ μέγα τοῦ καλοῦ, ou plutôt ὡς τὸ περιττὸν ἐν πᾶσι καὶ μέγα καὶ καλόν.

(1) Plutarque (Vie de Marcellus, c. 17) s'exprime ainsi en parlant d'Archimède : πᾶσαν ὅλως τέχνην χρείας ἐφαπτομένην ἀγεννῆ καὶ βάναυσον ἡγησάμενος, εἰς ἐκεῖνα καταθέσθαι μόνα τὴν αὑτοῦ φιλοτιμίαν, οἷς τὸ καλὸν καὶ περιττὸν ἀμιγὲς τοῦ ἀναγκαίου πρός-εστιν.

(2) Ou, suivant la leçon proposée : Comme l'immensité en toute chose donne l'idée du grand et du beau.

§ 4. Ἔνθεν φυσικῶς πως ἀγόμενοι, μὰ Δί', οὐ τὰ μικρὰ ῥεῖθρα θαυμάζομεν, εἰ καὶ διαυγῆ καὶ χρήσιμα, ἀλλὰ τὸν Νεῖλον καὶ Ἴστρον, ἢ Ῥῆνον, πολὺ δ' ἔτι μᾶλλον τὸν Ὠκεανόν· οὐδέ γε τὸ ὑφ' ἡμῶν τουτὶ φλογίον ἀνακαιόμενον, ἐπεὶ καθαρὸν σώζει τὸ φέγγος, ἐκπληττόμεθα τῶν οὐρανίων μᾶλλον, καίτοι πολλάκις ἐπισκοτουμένων· οὐδὲ τῶν τῆς Αἴτνης κρατήρων ἀξιοθαυμαστότερον νομίζομεν, ἧς αἱ ἀναχοαὶ πέτρους τε ἐκ βυθοῦ καὶ ὅλους ὄχθους ἀναφέρουσι, καὶ ποταμοὺς ἐνίοτε τοῦ γένους ἐκείνου καὶ αὐτοῦ μόνου προχέουσι πυρός. § 5. Ἀλλ' ἐπὶ τῶν τοιούτων ἁπάντων ἐκεῖν' ἂν εἴποιμεν, ὡς εὐπόριστον μὲν ἀνθρώποις τὸ χρειῶδες ἢ καὶ ἀναγκαῖον, θαυμαστὸν δ' ὅμως ἀεὶ τὸ παράδοξον.

XXXVI. Οὐκοῦν ἐπί γε τῶν ἐν λόγοις μεγαλοφυῶν, ἐφ' ὧν οὐκέτ' ἔξω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, προσήκει συνθεωρεῖν αὐτόθεν, ὅτι τοῦ ἀναμαρτήτου πολὺ ἀφεστῶτες οἱ τηλικοῦτοι ὅμως πάντες εἰσὶν ἐπάνω τοῦ θνητοῦ· καὶ τὰ μὲν ἄλλα τοὺς χρωμένους ἀνθρώπους ἐλέγχει, τὸ δὲ ὕψος ἐγγὺς αἴρει μεγαλοφροσύνης θεοῦ· καὶ τὸ μὲν ἄπταιστον οὐ ψέγεται, τὸ μέγα δὲ καὶ θαυμάζεται.

§ 2. Τί χρὴ πρὸς τούτοις ἔτι λέγειν; Ὡς ἐκείνων τῶν ἀνδρῶν ἕκαστος ἅπαντα τὰ σφάλματα ἑνὶ ἐξωνεῖται πολλάκις ὕψει καὶ κατορθώματι, καὶ τὸ κυριώτατον, ὡς, εἴ τις ἐκλέξας τὰ Ὁμήρου, τὰ Δημοσθένους, τὰ Πλάτωνος, τὰ τῶν ἄλλων, ὅσοι δὴ μέγιστοι, παραπτώματα πάντα ὁμόσε συναθροίσειεν, ἐλάχιστον ἄν τι, μᾶλλον δ' οὐδὲ πολλοστημόριον ἂν εὑρεθείη τῶν ἐκείνοις τοῖς ἥρωσι πάντη κατορθουμένων. Διὰ ταῦθ' ὁ πᾶς αὐτοῖς αἰὼν καὶ βίος, οὐ δυνάμενος ὑπὸ τοῦ φθόνου παρανοίας ἁλῶναι, φέρων ἀπέδωκε τὰ νικητήρια, καὶ ἄχρι νῦν ἀναφαίρετα φυλάττει, καὶ ἔοικε τηρήσειν,

Ἔστ' ἂν ὕδωρ τε ῥέῃ, καὶ δένδρεα μακρὰ τεθήλῃ.

VAR. — l. 2 PV a 3 E. ἢ καὶ. LVen. εἰ καὶ. ERM. ἀλλὰ Νεῖλον. — l. 4 R. ἐκπληττόμεθα δὲ τ. οὐρ. — l. 5 M. καὶ τῶν πολλάκις. V a L. ἐπισκοπουμένων. — l. 11 V a 3 LR. ἐπεί γε. P. οὐκ ἔτ' ἔξω. — l. 17 RM. ἕκαστον. — l. 19 PV a 3 AR. ὡς εἴγε ἐκλέξας. — l. 20 PR. om. τὰ avant τῶν ἄλλων. — l. 24 L. ἀναφέρεται.

CONJ. — l. 7, MARKLAND propose γηγένους approuvé par RUHNKEN qui remplacerait de plus αὐτοῦ μόνου par αὐτόχθονος. WYTTENBACH (Bibl. cr. III, p. 38) lit αὐτονόμου; il cite cependant Plutarque, Mor. 500 D, où on lit ἔγγειοι καὶ αὐτόχθονες πηγαί. TOUP, dans une note

(3) Plutarque tire de ce phénomène une comparaison morale qui, suivant Wyttenbach, pourrait fournir quelque secours pour corriger le texte de notre auteur : Ἂν δὲ σαυτὸν ἐνδόθεν ἀνοίξῃς ποικίλον τι καὶ πολυπαθὲς κακῶν ταμιεῖον εὑρήσεις καὶ θησαύρισμα, ὥς φησι Δημόκριτος, οὐκ ἔξωθεν ἐπιῤῥεόντων, ἀλλ' ὥςπερ ἐγγείους καὶ αὐτόχθονας πηγὰς

C'est donc par un sentiment tout naturel que nous réservons notre admiration, non pour de petites rivières, toutes limpides et utiles qu'elles soient, mais pour le Nil, le Danube, le Rhin, et bien mieux encore pour l'Océan. La flamme que nous allumons, lors même qu'elle conserve la pureté de son éclat, ne frappe pas autant notre esprit, que les feux célestes, bien que ceux-ci s'obscurcissent souvent; elle ne nous paraît pas non plus aussi digne de notre admiration que ces cratères de l'Etna, de la bouche duquel s'échappent des pierres et d'énormes rochers lancés du fond de l'abîme, et d'où s'écoulent quelquefois des courants de même nature (3) et des torrents de flammes. Au reste, sur toutes les choses de ce genre, nous pourrions dire que ce qui est utile et nécessaire se rencontre facilement, tandis que ce qui est rare excite toujours notre surprise (4).

Pour apprécier convenablement la noblesse du style, qui ne saurait admettre une grandeur stérile et vaine, il faut considérer d'abord que ces grands écrivains, bien qu'ils ne soient pas irréprochables, s'élèvent cependant tous au-dessus du simple mortel; ensuite que, si les autres qualités sont du domaine de l'homme, le sublime se rapproche de la majesté divine ; enfin que, si l'on échappe à la critique par l'absence des défauts, on n'excite l'admiration que par la grandeur.

Que dire de plus? que chacun de ces auteurs rachète facilement toutes ses fautes par un seul trait sublime, par une seule beauté; bien plus, si l'on rassemblait tous les endroits faibles d'Homère, de Démosthène, de Platon et d'autres écrivains éminents, ils ne formeraient, dans les chefs-d'œuvre de ces glorieux génies, qu'une portion minime et de nulle importance. Aussi toute la postérité, qui est inaccessible aux suggestions de l'envie, leur a décerné les palmes de la victoire, les leur conserve jusqu'à présent, et paraît devoir les leur assurer,

« aussi longtemps que couleront les eaux des fleuves,
« que verdiront les arbres des forêts.» (5)

sur le cinquième Fragment de Longin, § 8, cite un bon nombre d'exemples qui prouvent l'emploi des mots αὐτὸ μόνον dans le sens des adverbes *uniquement*, *simplement*; mais ces mots restant invariables, quelle que soit la construction de la phrase, il faut donc lire ici αὐτὸ μόνον. LE FÈVRE proposait ποτάμους θείου ἐνίοτε καὶ αὐτοῦ μόνου προχέουσι πυρός. PRICE, τοῦ ἐγγένους ἐκ. — l. 10, LE FÈVRE, ὅλως ἐστὶ τὸ παράδ.— l. 13, TOLLIUS, πάντως, PEARCE, παντός, WEISKE, τῷ παντὶ ou στάντες. — l. 17, LE FÈVRE a corrigé ἕκαστος.

ἐχόντων ἃς ἀνίπσιν ἡ κακία. (Animine an corp. affect. præst. c. 2.) V. les notes critiques.

(4) Plutarque (De cup. divit. c. 8) exprime à peu près la même idée : Τούτοις ἐσμὲν ἡμεῖς εὐδαίμονες καὶ μακάριοι τοῖς περιττοῖς, ἀλλ' οὐκ ἐκείνοις τοῖς ἀναγκαίοις.

(5) Cet hexamètre, attribué à Homère ou à Cléobule, se lit ainsi dans le Phèdre de Platon (264 C.) :

ὄφρ' ἄνυδωρ τε νάῃ καὶ δένδρεα μακρὰ τεθήλῃ.

Dans la vie d'Homère attribuée à Hérodote, c. 11 ; dans Diogène-Laerte I, ch. 8 ; dans le combat d'Hésiode et d'Homère, dans Dion Chrysost., dans Sextus Empiricus, il est conforme à notre texte.

§ 3. Πρὸς μέντοι γε τὸν γράφοντα, ὡς ὁ Κολοσσὸς ὁ ἡμαρτημένος οὐ κρείττων ἢ ὁ Πολυκλείτου Δορυφόρος, παράκειται πρὸς πολλοῖς εἰπεῖν, ὅτι ἐπὶ μὲν τέχνης θαυμάζεται τὸ ἀκριβέστατον, ἐπὶ δὲ τῶν φυσικῶν ἔργων τὸ μέγεθος· φύσει δὲ λογικὸν ὁ ἄνθρωπος, κἀπὶ μὲν ἀνδριάντων ζητεῖται τὸ ὅμοιον ἀνθρώπῳ, ἐπὶ δὲ τοῦ λόγου τὸ ὑπεραῖρον, ὡς ἔφην, τὰ ἀνθρώπινα. 5

§ 4. Προσήκει δ' ὅμως, (ἀνακάμπτει γὰρ ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἡμῖν τοῦ ὑπομνήματος ἡ παραίνεσις,) ἐπειδὴ τὸ μὲν ἀδιάπτωτον ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τέχνης ἐστὶ κατόρθωμα, τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ, πλὴν οὐχ ὁμότονον, μεγαλοφυΐας, βοήθημα τῇ φύσει πάντη πορίζεσθαι τὴν τέχνην· ἡ γὰρ ἀλληλουχία τούτων ἴσως γένοιτ' ἂν τὸ τέλειον. 10

Τοσαῦτα ἦν ἀναγκαῖον ὑπὲρ τῶν προτεθέντων ἐπικρῖναι σκεμμάτων· χαιρέτω δ' ἕκαστος, οἷς ἥδεται.

XXXVII. Ταῖς δὲ μεταφοραῖς γειτνιῶσιν (ἐπανιτέον γάρ) αἱ παραβολαὶ καὶ εἰκόνες, ἐκείνῃ μόνον παραλλάττουσαι . . . .

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΕ'

XXXVIII. . . . στοι καὶ αἱ τοιαῦται· « Εἰ μὴ τὸν ἐγκέφαλον ἐν ταῖς πτέρναις καταπεπατημένον φορεῖτε. » Διόπερ εἰδέναι χρὴ τὸ μέχρι ποῦ παροριστέον ἕκαστον· τὸ γὰρ [ἐνίοτε] περαιτέρω προεκπίπτειν ἀναιρεῖ τὴν ὑπερβολήν, καὶ τὰ τοιαῦτα ὑπερτεινόμενα χαλᾶται, ἔσθ' ὅτε δὲ καὶ εἰς ὑπεναντιώσεις ἀντιπεριίσταται. 15

§ 2. Ὁ γοῦν Ἰσοκράτης, οὐκ οἶδ' ὅπως, παιδὸς πρᾶγμα ἔπαθεν, διὰ τὴν τοῦ πάντα αὐξητικῶς ἐθέλειν λέγειν φιλοτιμίαν. Ἔστι μὲν γὰρ ὑπόθεσις αὐτῷ τοῦ Πανηγυρικοῦ λόγου, ὡς ἡ Αθηναίων πόλις ταῖς εἰς τοὺς Ἕλληνας εὐεργεσίαις ὑπερβάλλει τὴν Λακεδαιμονίων, ὁ δ' εὐθὺς ἐν τῇ εἰςβολῇ ταῦτα τίθησιν· «Ἔπειθ' οἱ λόγοι τοσαύτην ἔχουσι δύναμιν, ὥςθ' οἷόν τ' εἶναι καὶ τὰ μεγάλα ταπεινὰ ποιῆσαι, καὶ τοῖς μικροῖς περιθεῖναι μέγεθος, καὶ 20 25

VAR. — l. 5 P. ἐπὶ δὲ τοῦ λόγου. — l. 6 R. ἀνακ. δὲ. — l. 8 M. ὑπεροχῇ πολλῇ. — l. 9 CE. φύσει παντὶ. — l. 14 PA. ἐκείνῃ. R. ἐκείνην M. ἐκείνῳ. — l. 14-15. Il manque deux feuillets du manuscrit de Paris. Le manuscrit Vatic. 2 intercale ici ce qui reste de la section XXXI jusqu'au § 6 de la section XXXII. — l. 15 M. εἴπερ ὑμεῖς τὸν ἐγκ. ἐν τοῖς κροτάφοις καὶ μὴ ἐν ταῖς πτέρναις φορεῖτε, comme dans le texte de Démosthène.

(6) Le défaut reconnu dans le Colosse de Rhodes ne serait-il pas un défaut de proportion nécessité par la perspective, qui disparaissait lorsqu'il était en place, et qui frappa désagréablement lorsqu'il fut renversé, et qu'il resta si longtemps exposé à la critique du public? Plutarque (Ad princ. inerud. c. 2) trouve aux colosses bien d'autres défauts.

(7) Pour comprendre la réponse de l'au-

Quant à l'auteur qui prétend que le Colosse ne saurait, à cause de ses défauts (6), être préféré au Doryphore de Polyclète, on peut lui répondre, entre autres choses, que, dans les ouvrages de l'art, on admire le fini, dans ceux de la nature, la grandeur. Et puisque l'homme est un être intelligent, de même que, dans les statues, on cherche à imiter le corps humain, dans le domaine de la raison on doit s'efforcer, comme je l'ai dit, de s'élever au-dessus de l'humanité (7).

Néanmoins, pour répéter un avis donné au commencement de ce traité (8), puisque l'absence des défauts est le principal but de l'art, tandis que le génie aspire à la sublimité, quoiqu'il ne s'élève pas toujours également, il convient d'appeler sans cesse l'art au secours de la nature, car leur concours mutuel produirait peut-être la perfection.

Il m'a paru nécessaire de discuter de la sorte les opinions que j'ai énoncées ci-dessus ; toutefois chacun est libre de suivre son goût.

Pour revenir à notre sujet, les comparaisons et les images se rapprochent beaucoup des métaphores, elles n'en diffèrent que...

(*Lacune de 4 pages du manuscrit de Paris.*)

CHAPITRE XXV.

.... ou telles que celle-ci : « Si vous n'aviez pas la cervelle sous les talons. » (1) C'est pourquoi il faut savoir jusqu'où l'on peut porter chaque trait ; car, en s'avançant trop loin, on détruit l'hyperbole ; en tendant la corde outre mesure, on la relâche, et l'on produit quelquefois de la sorte un effet contraire à celui que l'on cherche.

Isocrate, par exemple, est tombé, je ne sais comment, dans le puéril, par son affectation d'amplifier tout ce qu'il dit. Il se propose, dans son Panégyrique, d'établir que la ville d'Athènes l'emporte sur Lacédémone par les bienfaits qu'elle a répandus sur les Grecs, et dès son début, il s'exprime ainsi : « D'ailleurs, telle est la vertu de l'éloquence, qu'elle peut faire pa- « raître petites les grandes choses, donner de la grandeur aux petites,

CONJ. — l. 8, Toup, τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ, πλὴν οὐχ ὁμότονον. — l. 9, Tollius, πάντῃ. l. 15, Toup complète le premier mot en lisant κάκιστοι. Weiske fils lit ἄπιστοι. Dobrée καταγέλαστοι. — l. 17, ἐνίοτε est l'explication des mots ἐσθ' ὅτε de la ligne suivante. Weiske propose de le retrancher ou de le porter ailleurs. — l. 21, Morus supprimait ἐθέλειν.

teur à l'objection tirée de la comparaison du Colosse au Doryphore de Polyclète, il faut supposer que cette comparaison a été mise en avant pour justifier la préférence que certaines personnes accordent aux ouvrages exempts de défauts sur ceux qui ont de grandes beautés accompagnées de quelques imperfections. — Plutarque parle plusieurs fois du Doryphore de Polyclète. (Præc. reip. ger. c. 27. De Prof. in virt. c. 17, etc.)

(8) V. Sect. II, § 3. Sect. XXII, § 1. — Plut. de Educ. c. 17, Ἀνακάμψω δ' ἐπὶ τὴν ἐξ ἀρχῆς τοῦ λόγου πρόθεσιν.

(1) Phrase tirée du disc. sur l'Halonèse, p. 88, R. citée aussi par Hermogène, π. ἰδ. α' c. 7.

τὰ παλαιὰ καινῶς εἰπεῖν, καὶ περὶ τῶν νεωστὶ γεγενημένων ἀρχαίως διελθεῖν.» Οὐκοῦν, φησί τις, Ἰσόκρατες, οὕτως μέλλεις καὶ τὰ περὶ Λακεδαιμονίων καὶ Ἀθηναίων ἐναλλάττειν; Σχεδὸν γὰρ τὸ τῶν λόγων ἐγκώμιον ἀπιστίας τῆς καθ' αὑτοῦ τοῖς ἀκούουσι παράγγελμα καὶ προοίμιον ἐξέθηκε.

§ 3. Μήποτ' οὖν ἄριστα τῶν ὑπερβολῶν (ὡς καὶ ἐπὶ τῶν σχημάτων προείπομεν) αἱ αὐτὸ τοῦτο διαλανθάνουσαι, ὅτι εἰσὶν ὑπερβολαί. Γίνεται δὲ τὸ τοιόνδε, ἐπειδὰν ὑπὸ ἐκπαθείας μεγέθει τινὶ συνεκφωνῶνται περιστάσεως, ὅπερ ὁ Θουκυδίδης ἐπὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ φθειρομένων ποιεῖ. « Οἵ τε γὰρ Συρακούσιοι, φησί, ἐπικαταβάντες τοὺς ἐν τῷ ποταμῷ μάλιστα ἔσφαζον · καὶ τὸ ὕδωρ εὐθὺς διέφθαρτο · ἀλλ' οὐδὲν ἧσσον ἐπίνετο ὁμοῦ τῷ πηλῷ ἡματωμένον, καὶ τοῖς πολλοῖς ἔτι ἦν περιμάχητον.» Αἷμα καὶ πηλὸν πινόμενα ὅμως εἶναι περιμάχητα ἔτι, ποιεῖ πιστὸν ἡ τοῦ πάθους ὑπεροχὴ καὶ περίστασις.

§ 4. Καὶ τὸ Ἡροδότειον ἐπὶ τῶν ἐν Θερμοπύλαις ὅμοιον · « Ἐν τούτῳ,» φησίν, «ἀλεξομένους μαχαίρῃσιν, ὅσοις αὐτῶν ἔτι ἐτύγχανον περιοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι, κατέχωσαν οἱ βάρβαροι.» Ἐνταῦθ' οἷόν ἐστι τὸ καὶ στόμασι μάχεσθαι πρὸς ὡπλισμένους, καὶ ὁποῖόν τι τὸ κατακεχῶσθαι βέλεσιν, ἐρεῖς; Πλὴν ὁμοίως ἔχει πίστιν · οὐ γὰρ τὸ πρᾶγμα ἕνεκα τῆς ὑπερβολῆς παραλαμβάνεσθαι δοκεῖ, ἡ ὑπερβολὴ δ' εὐλόγως γεννᾶσθαι πρὸς τοῦ πράγματος.

§ 5. Ἔστι γάρ, ὡς οὐ διαλείπω λέγων, παντὸς τολμήματος λεκτικοῦ λύσις καὶ πανάκειά τις τὰ ἐγγὺς ἐκστάσεως ἔργα καὶ πάθη · ὅθεν καὶ τὰ κωμικά, καίτοιγ' εἰς ἀπιστίαν ἐκπίπτοντα, πιθανὰ διὰ τὸ γελοῖον ·

Ἀγρὸν ἔσχ' ἐλάττω γῆν ἔχοντ' ἐπιστολῆς
Λακωνικῆς.

καὶ γὰρ ὁ γέλως πάθος ἐν ἡδονῇ.

§ 6. Αἱ δ' ὑπερβολαί, καθάπερ ἐπὶ τὸ μεῖζον, οὕτως καὶ ἐπὶ τοὔλαττον, ἐπειδὴ κοινὸν ἀμφοῖν ἡ ἐπίτασις · καί πως ὁ διασυρμὸς ταπεινότητός ἐστιν αὔξησις.

VAR. — l. 3 M. ἀναλλάττειν. — l. 6-7 PV 2 γίνεται δὲ τὸ τοιόνδε. — l. 11 M. περιμάχητον ἦν τοῖς πολλοῖς. — l. 14-15 M. ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξ. — l. 15 M μαχ. τῇσιν αὐτέων ταὶ ἐτύγχ. ἔτι π. — l. 16 CR. κατίσχυσαν οἱ βάρβαροι. M. κατέχωσαν οἱ βάρβ. βάλλοντες. — l. 19 PV 3. εὐλόγους. — l. 22 CE. ἐξετάσεως. — l. 24 PV 2 3 ERM. ἀργὸν ἔσχα ἐλάττω γῆν ἔχον γὰρ στολῆς. καὶ γὰρ ὁ γ. L. à peu près de même.

(2) Isocr. Paneg. § 8. Bekker, p. 45. V. Fénelon, Lettre sur l'éloquence.

(3) G. Hermann, dans sa dissertation sur l'hyperbole (Opusc. t IV, 294), n'approuve pas cette observation de notre auteur.

(4) Thucyd. VII, 54. Plutarque dans la

« renouveler le souvenir des anciens événements, et répandre sur les nou-
« veaux une teinte d'antiquité. » (2) Eh quoi! Isocrate, dira quelqu'un, est-ce ainsi que tu te disposes à transformer les actions des Spartiates et des Athéniens? En vantant de cette façon l'éloquence, il prévient ses auditeurs qu'ils doivent se défier de lui.

Il en est des hyperboles comme des autres figures, les meilleures sont celles que l'on ne reconnaît pas d'abord (3). C'est ce qui a lieu lorsque, dictées par la vivacité du sentiment, elles s'accordent avec la grandeur des circonstances, comme le tableau que trace Thucydide du désastre des Athéniens en Sicile : (4) « Les Syracusains, » dit-il, « étant descendus dans
« le fleuve, y massacraient ceux qui s'y trouvaient; l'eau fut bientôt trou-
« blée; les malheureux néanmoins buvaient ce mélange de boue et de
« sang, pour lequel même ils se battaient entre eux. » L'extrême intérêt du récit et la réunion des circonstances nous font admettre comme vraisemblable qu'on se soit battu pour boire cette eau bourbeuse et sanglante.

On peut faire la même remarque sur ce que rapporte Hérodote, à propos du combat des Thermopyles : « Alors, » dit-il, « se défendant, les uns
« avec les glaives qui leur restaient encore, les autres avec leurs mains
« et leurs dents, ils furent enfin tous ensevelis sous les traits des bar-
« bares. » (5) Que pensez-vous de ces guerriers qui se défendent avec leurs dents contre des ennemis armés? que dites-vous de ces traits qui ensevelissent les corps des combattants? Toutefois cela paraît croyable ; car une telle idée ne semble pas due à l'hyperbole; mais l'hyperbole a été naturellement suggérée par le fait même.

En effet, (je ne cesserai de le dire,) toute hardiesse de style s'explique et se justifie par des actions ou des sentiments qui frappent l'esprit. Par la même raison, les saillies comiques, bien qu'elles soient absurdes, sont accueillies à cause du rire qu'elles provoquent; celle-ci, par exemple :

« Le champ qu'il possédait n'était pas grand comme une lettre de Lacédémone. » (6)

Le rire est un signe de satisfaction.

Les hyperboles servent non-seulement à faire paraître les choses plus grandes qu'elles ne sont, mais aussi à les diminuer; dans les deux cas, on exagère. Il y a une sorte d'ironie qui consiste à rabaisser encore ce qui est méprisable.

CONJ. — l. 2, M. SPENGEL, φήσει τις, d'après Coray, not. sur Isocr. II, 329. — l. 4, LE FÈVRE préférerait προάγγελμα à παράγγελμα. — l. 18, SCHURZFLEISCH, πλὴν ὅμως. — l. 22, LE FÈVRE proposait ἴασις pour λύσις. PORTUS, TOLLIUS, ἐκστάσεως. — l. 24, FR. PORTUS a rétabli le vers et ajouté le mot λακωνικῆς. LE FÈVRE, ἔσχε γὰρ ἐλάττω γῆν σκυτάλης λακωνικῆς. SCHURZFLEISCH, ἔχοντ' ἄρ'. TOUP et VALCKENAER (Theocr. Adon. p. 256) omettent ἄρ', mais ce dernier transporte λακωνικῆς au vers suivant.

vie d'Antoine, ch. 47, imite évidemment ce passage de Thucydide.

(5) Hérodote, VII, 225.

(7) On ignore de qui est ce vers. V. la note critique.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΣΤ'

XXXIX. Ἡ πέμπτη μοῖρα τῶν συντελουσῶν εἰς τὸ ὕψος, ὧν γε ἐν ἀρχῇ προὐθέμεθα, ἔθ' ἡμῖν λείπεται, ὦ κράτιστε, ἡ διὰ τῶν λόγων αὕτη ποιὰ σύνθεσις. Ὑπὲρ ἧς ἐν δυσὶν ἀποχρώντως ἀποδεδωκότες συντάγμασιν ὅσα γε τῆς θεωρίας ἦν ἡμῖν ἐφικτά, τοσοῦτον ἐξ ἀνάγκης προςθείημεν ἂν εἰς τὴν παροῦσαν ὑπόθεσιν, ὡς οὐ μόνον ἐστὶ πειθοῦς καὶ ἡδονῆς ἡ ἁρμονία φυσικὸν ἀνθρώποις, ἀλλὰ καὶ μεγαληγορίας καὶ πάθους θαυμαστόν τι ὄργανον.

§ 2. Οὐ γὰρ αὐλὸς μὲν ἐντίθησί τινα πάθη τοῖς ἀκροωμένοις, καὶ οἷον ἔκφρονας καὶ κορυβαντιασμοῦ πλήρεις ἀποτελεῖ, καὶ βάσιν ἐνδούς τινα ῥυθμοῦ πρὸς ταύτην ἀναγκάζει βαίνειν ἐν ῥυθμῷ καὶ συνεξομοιοῦσθαι τῷ μέλει τὸν ἀκροατὴν κἂν ἄμουσος ᾖ παντάπασι; καί, νὴ Δία, φθόγγοι κιθάρας, οὐδὲν ἁπλῶς σημαίνοντες, ταῖς τῶν ἤχων μεταβολαῖς, καὶ τῇ πρὸς ἀλλήλους κρούσει καὶ μίξει, τῆς συμφωνίας θαυμαστὸν ἐπάγουσι πολλάκις, εἰς ἐπίστασιν, θέλγητρον;

§ 3. Καίτοι ταῦτα τὰ εἴδωλα καὶ μιμήματα νόθα ἐστὶ πειθοῦς, οὐχὶ τῆς ἀνθρωπείας φύσεως, ὡς ἔφην, ἐνεργήματα γνήσια. Οὐκ οἰόμεθα δ' ἅμα, τὴν σύνθεσιν, ἁρμονίαν τινὰ οὖσαν [λόγων] ἀνθρώποις ἐμφύτον, καὶ τῆς ψυχῆς αὐτῆς, οὐχὶ τῆς ἀκοῆς μόνης ἐφαπτομένην, ποικίλας κινοῦσαν ἰδέας ὀνομάτων, νοήσεων, πραγμάτων, κάλλους, εὐμελείας, πάντων ἡμῖν ἐντρόφων καὶ συγγενῶν, καὶ ἅμα τῇ μίξει καὶ πολυμορφίᾳ τῶν ἑαυτῆς φθόγγων τὸ παρεστὼς τῷ λέγοντι πάθος εἰς τὰς ψυχὰς τῶν πέλας παρεισάγουσαν, καὶ εἰς μετουσίαν αὐτοῦ τοὺς ἀκούοντας ἀεὶ καθιστᾶσαν, τῇ τε τῶν λέξεων ἐποικοδομήσει τὰ μεγέθη συναρμόζουσαν, δι' αὐτῶν τούτων

VAR. — l. 2 PV 2 3 ὦ devant κράτιστε. — l. 6 M. ἀνθρώποις ἐνέργημα. CE. μετ' ἐλευθερίας. — l. 8 M. αὐλὸς μόνον. CE. ἐπιτίθησί τινα. — l. 10 CR. ἀναγκάσει. — l. 11 PV 2 κἂν ἄλλους ὅση π. LARM. ἄλλοις ὅσοι. — l. 13 Em. κράσει. — l. 14 CE. ὡς ἐπίστασιν. — l. 15 PV 3 A. καίτοι ταῦτα τά. M. καίτοι τὰ τοιαῦτα· — l. 17 PV 3 LR. ἐμφύτως. — l. 20 M. ἑαυτοῖς. — l. 21 R. παρεστός. — l. 23 R. omet δι'.

CONJ. — l. 2-3, P.-L. COURIER (Comm. de la Caval. de Xénophon, p. 81) propose de lire: καὶ κρατίστη, νὴ Δία, τῶν ὀνομάτων αὐτῶν π. σ. MORUS retrancherait les mots ἡ διὰ.... σύνθεσις. — l. 4, LE FÈVRE, ὅσα γε διὰ τῆς θ. — l. 6, TOUP supprime ἐνέργημα

(1) Si l'on adopte la leçon de P.-L. Courier (V. la note critique) il faut traduire : « Le plus efficace est sans doute un certain arrangement des mots eux-mêmes. »

(2) V. les *Recherches*, p. 118, et l'Introduction de ce Traité, p. 128.

CHAPITRE XXVI.

Des cinq moyens que nous avons indiqués ci-dessus comme propres à ennoblir le style, il nous reste, mon cher Terentianus, à examiner celui qui consiste dans un certain arrangement des mots (1). Quoique nous ayons exposé, d'une manière suffisante, dans deux livres (2), tout ce que nous avions à dire à cet égard, il nous paraît néanmoins nécessaire d'ajouter, pour le sujet qui nous occupe, que l'harmonie est non-seulement un moyen naturel de persuader et de charmer, mais encore un puissant instrument pour élever le style et toucher le cœur.

Le son de la flûte n'inspire-t-il pas certains sentiments à ceux qui l'entendent? ne les met-il pas comme hors d'eux-mêmes, ne les remplit-il pas d'une sorte de fureur (3)? et, en leur imprimant une certaine cadence, ne les force-t-il pas de marcher en mesure, et d'accompagner de leurs pas l'air que l'on joue, lors même qu'ils sont tout à fait étrangers à l'art de la musique? Et même les sons de la lyre, sans rappeler aucun chant, ne produisent-ils pas souvent, par la variété des tons, par leur rencontre et leur mélange, ces accords agréables qui raniment merveilleusement l'attention (4)?

Toutefois de semblables effets ne sont que de vaines images de la persuasion; ce ne sont pas là, comme je l'ai dit, les véritables moyens que la nature nous a fournis. N'est-il pas évident que l'arrangement des mots, cette sorte d'harmonie du langage naturelle à l'homme, qui s'adresse à l'esprit lui-même et non pas seulement à l'oreille, fait naître en nous une foule d'idées, de pensées, d'images, le sentiment de la beauté, celui de la convenance, tous ceux en un mot qui se forment et se développent avec nous? N'est-il pas vrai que, grâce au mélange et à la variété des sons, il fait passer les passions de l'orateur dans l'âme de ceux qui l'entourent, établit entre ses auditeurs et lui une communication continuelle, et se sert des expressions même pour élever l'édifice du sublime? que par toutes

ajouté par Manuce. TOLLIUS, μεγαληγορίας admis par MORUS et P.-L. COURIER, TOUP, μεγαλοπρεπείας. — l. 8, LE FÈVRE, ἐντίθησι. — l. 10, MORUS retranche ἐν ῥυθμῷ. — l. 11. La correction κἂν ἄμουσος est due à BOIVIN. — l. 13, TOUP, κράσει. — l. 14, LE FÈVRE, ὡς ἐπίστασαι. PORTUS, εἰς ἐπίστασιν. —. l. 17, λόγων ne serait-il pas mieux placé après σύνθεσιν, s'il ne doit pas être supprimé? — l. 17-18, M. BAKE (Apsinis et Longini Rhetorica, p. 201) montre qu'il faut lire ἔμφυτον... ἐφαπτομένην. Mais il vondrait à tort supprimer l'interrogation après παντάπασι, l. 11, après θέλγητρον, l. 14, après ἐπικρατοῦσαν, l. 3 de la page suivante. — l. 23, LE FÈVRE, καὶ δι' αὐτῶν.

(3) Plutarq. (Ἐρωτικός, c. 18, p. 765, A.) τίνα τῶν ἐνθεαζομένων οὕτως ὁ αὐλὸς, καὶ τὰ μητρῷα καὶ τὸ τύμπανον ἐξίστησιν; V. aussi Symp. Quæst. I, 5, c. 2.

(4) Ou bien, en lisant ὡς ἐπίστασαι au lieu de εἰς ἐπίστασιν : Ces accords merveilleux dont vous connaissez tout le charme.

κηλεῖν τε ὁμοῦ, καὶ πρὸς ὄγκον τε, καὶ ἀξίωμα, καὶ ὕψος, καὶ πᾶν, ὃ ἐν αὐτῇ περιλαμβάνει, ἡμᾶς ἑκάστοτε συνδιατιθέναι, παντοίως ἡμῶν τῆς διανοίας ἐπικρατοῦσαν; Ἀλλ' ἔοικε μανίᾳ τὸ περὶ τῶν οὕτως ὁμολογουμένων διαπορεῖν· ἀποχρῶσα γὰρ ἡ πεῖρα πίστις.

§ 4. Ὑψηλόν γε τοῦ δοκεῖν νόημα, καὶ ἔστι τῷ ὄντι θαυμάσιον, ὃ τῷ ψηφίσματι ὁ Δημοσθένης ἐπιφέρει· « Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥςπερ νέφος.» Ἀλλ' αὐτῆς τῆς διανοίας οὐκ ἔλαττον τῇ ἁρμονίᾳ πεφώνηται· ὅλον τε γὰρ ἐπὶ τῶν δακτυλικῶν εἴρηται ῥυθμῶν· εὐγενέστατοι δ' οὗτοι καὶ μεγεθοποιοί· (διὸ καὶ τὸ ἡρῷον, ὧν ἴσμεν κάλλιστον, μέτρον συνιστᾶσιν·) τό τε «ὥςπερ νέφος», ἐπεὶ τοίγε ἐκ τῆς ἰδίας αὐτὸ χώρας μετάθες, ὅποι δὴ ἐθέλεις, «Τοῦτο τὸ ψήφισμα, ὥςπερ νέφος, ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν,» ἦ, νὴ Δία, μίαν ἀπόκοψον συλλαβὴν μόνον, « ἐποίησεν παρελθεῖν ὡς νέφος,» καὶ εἴσῃ, πόσον ἡ ἁρμονία τῷ ὕψει συνηχεῖ. Αὐτὸ γὰρ τὸ « ὥςπερ νέφος » ἐπὶ μακροῦ τοῦ πρώτου ῥυθμοῦ βέβηκε, τέτρασι καταμετρουμένου χρόνοις· ἐξαιρεθείσης δὲ τῆς μιᾶς συλλαβῆς, « ὡς νέφος » εὐθὺς ἀκρωτηριάζει τῇ συγκοπῇ τὸ μέγεθος. Ὡς ἔμπαλιν, ἐὰν ἐπεκτείνῃς, « παρελθεῖν ἐποίησεν, ὡςπερεὶ νέφος,» τὸ αὐτὸ σημαίνει, οὐ τὸ αὐτὸ δὲ ἔτι προςπίπτει, ὅτι τῷ μήκει τῶν ἄκρων χρόνων συνεκλύεται καὶ διαχαλᾶται τοῦ ὕψους τὸ ἀπότομον.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΖ'

XL. Ἐν δὲ τοῖς μαλιστα μεγεθοποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάπερ τὰ σώματα, ἡ τῶν μελῶν ἐπισύνθεσις, ὧν ἓν μὲν οὐδὲν [τμηθὲν ἀφ' ἑτέρου] καθ' ἑαυτὸ ἀξιόλογον ἔχει, πάντα δὲ μετ' ἀλλήλων ἐκπληροῖ τέλειον σύστημα. Οὕτως τὰ μεγάλα, σκεδασθέντα μὲν ἀπ' ἀλλήλων ἄλλο ἄλλῃ, ἅμα ἑαυ-

VAR. — l. 1 PL. καλεῖν. M. ὁμοῦ πρὸς ὄγκ. — l. 2 CE. περιλαμβάνει καὶ ἡμᾶς. — l. 3 PV 3 R. ἀλλ' εἰ καὶ μανία. V 2 L. ἀλλὰ καὶ μανία. — l. 5 EmM. τῷ δοκεῖν. — l. 6 PV 2 3 LA. τὸν τοτ' ἐν τῇ πόλει. — l. 10 CM. om. ὥςπερ νέφος. — l. 14 Em. συνεργεῖ. — l. 15 CE. καταμετρούμενον. — l. 18 CE. ὥςπερ νέφος. — l. 19 CE. τὸ ὕψος τὸ ἀπότομον. — l. 21-22 V 2 3 mL. τὰ σύμπαντα. — l. 22 V 2 L. οὐδὲ τμηθὲν. A. οὐδενὶ τμηθὲν. — l. 22-23 V 2 EmM. καθ' ἑαυτό τι ἀξιολ. — l. 24 V 2 L. μάλα. P. de même, mais au-dessus de la ligne. V 2 L. ἄλλο, ἅμα. R. ἄλλως ἄλλη ἅμ.

(3) Quintil. I. O. IX, 4, 9, 10. Eruditissimo cuique persuasum est, valere eam quam plurimum, non ad delectationem modo, sed ad motum quoque animorum. Primum quia nihil intrare potest in affectus, quod in aure, velut quodam vestibulo, statim offendit. Deinde, quod natura ducimur ad modos. Neque enim aliter eveniret, ut illi quoque organorum soni, quamquam verba non exprimunt, in alios tamen atque alios

ces ressources, tantôt il nous charme, tantôt il nous dispose à tout ce qui est noble, majestueux, sublime, à toutes les impressions qu'il peut exciter, en s'emparant complétement de nos âmes? Douter de choses sur lesquelles on est si bien d'accord, serait déraisonnable ; il suffit de faire l'épreuve de ce moyen pour en sentir la force (5).

La réflexion que Démosthène ajoute après avoir rappelé le décret qu'il proposa, est regardée comme sublime et mérite réellement toute notre admiration : « Par ce décret, » dit-il, « le danger qui planait sur notre ville, « disparut comme un nuage qu'emporte le vent. » (6) Mais l'harmonie de la période contribue à cet effet autant que la pensée même ; la phrase se compose presque entièrement de dactyles, mesure qui a beaucoup de noblesse et de grandeur ; c'est pourquoi le vers héroïque, le plus beau des vers que nous connaissions, en est ordinairement formé. Quant à la conclusion de la période (ὥςπερ νέφος), mettez-la quelque part hors de sa place, ou bien retranchez-en une seule syllabe (ὡς νέφος), et vous reconnaîtrez combien l'harmonie contribue à la dignité de l'expression. En effet, ces mots (ὥςπερ νέφος) commencent par une mesure longue de quatre temps ; supprimez une seule syllabe et dites ὡς νέφος, ce retranchement détruit la noblesse du tour. Au contraire, si vous allongez le mot (ὡςπερεὶ νέφος), le sens est le même, mais le son est changé ; cette image sublime et hardie s'évanouit et se dissipe par le son traînant des dernières syllabes.

CHAPITRE XXVII.

Il en est du discours comme du corps, auquel l'arrangement des membres donne de la grandeur ; car aucun d'eux séparé des autres ne présente en lui-même rien de remarquable ; mais lorsqu'ils sont tous disposés dans un ordre convenable, ils forment un ensemble parfait. De même, les expressions qui ont de la noblesse, séparées les unes des autres et comme semées ici et là, emportent avec elles et font disparaître la dignité du style ; tandis que, si elles sont réunies de manière à former comme

CONJ. — l. 1, LE FÈVRE, ὅμου καὶ πρὸς ὄγκον. — l. 2, LE FÈVRE, περιλαμβάνειν ἡμᾶς. — l. 3 TOUP, ἀλλ' εἴη καὶ μανία ou μανίας. RUHNKEN approuve la leçon ἔοικε μανίᾳ de Manuce. M. SPENGEL, εἴη ἂν μανία. — l. 5, TOUP, τῷ δοκεῖν. — l, 16, TOLLIUS, ἀκρωτηριάσεις ou ἀκρωτηριάζεται. WEISKE regarde les mots τῇ συγκοπῇ comme une glose. — l. 18, TOLLIUS, ὡςπερεὶ. LE FÈVRE, ὥςπερ τι νέφος. — l. 19, LE FÈVRE, τὸ ὕψους ἀπότομον. TOLLIUS, τοῦ ὕψους. — l. 22. Je lirais ἐπισύνδεσις comme Portus, Sect. X, 1. Les mots τμηθὲν ἀφ' ἑτέρου ne sont-ils pas l'explication de καθ' ἑαυτό? — l. 24. M. SPENGEL, ἄλλο ἄλλοσ'.

motus ducerent auditorem. — Comp. aussi le § 18 du Manuel de Rhétorique de Longin, et v. sur ce rapprochement ce qui est dit dans les *Recherches*, p. 74.

(6) Dem. de Cor. § 56, p. 291 R. Ce passage est cité par Demetrius, π. ἑρμ. § 273, par Hermogène, π. ἰδ. α' c. 9, 12. (Walz Rh. gr. III, 245. 288.)—V. G. Hermann, de differ. prosæ et poeticæ orat. Pars secunda, Opusc. t. I, p. 122, 123, 124.

τοῖς συνδιαφορεῖ καὶ τὸ ὕψος· σωματοποιούμενα δὲ τῇ κοινωνίᾳ, καὶ ἔτι δεσμῷ τῆς ἁρμονίας περικλειόμενα, αὐτῷ τῷ κύκλῳ φωνήεντα γίνεται· καὶ σχεδὸν ἐν ταῖς περιόδοις ἕρανός ἐστι πλήθους τὰ μεγέθη.

§ 2. Ἀλλὰ μὴν ὅτι γε πολλοὶ καὶ συγγραφέων καὶ ποιητῶν, οὐκ ὄντες ὑψηλοὶ φύσει, μήποτε δὲ καὶ ἀμεγέθεις, ὅμως, κοινοῖς καὶ οὐδὲν ἐπαγομένοις περιττὸν ὡς τὰ πολλὰ συγχρώμενοι, διὰ μόνου τοῦ συνθεῖναι καὶ ἁρμόσαι ταῦτα ὅμως ὄγκον καὶ διάστημα, καὶ τὸ μὴ ταπεινοὶ δοκεῖν εἶναι, περιεβάλοντο· καθάπερ ἄλλοι τε πολλοί, καὶ Φίλιστος, Ἀριστοφάνης ἔν τισιν, ἐν τοῖς πλείστοις Εὐριπίδης, ἱκανῶς ἡμῖν δεδήλωται. Μετά γέ τοι τὴν τεκνοκτονίαν Ἡρακλῆς φησι, 5 10

Γέμω κακῶν δή, κοὐκέτ' ἔσθ' ὅποι τεθῇ.

Σφόδρα δημῶδες τὸ λεγόμενον, ἀλλὰ γέγονεν ὑψηλόν, τῇ πλάσει ἀναλογοῦν· εἰ δ' ἄλλως αὐτὸ συναρμόσεις, φανήσεταί σοι, διότι τῆς συνθέσεως ποιητὴς ὁ Εὐριπίδης μᾶλλόν ἐστιν, ἢ τοῦ νοῦ. § 4. Ἐπὶ δὲ τῆς συρομένης ὑπὸ τοῦ ταύρου Δίρκης, 15

Εἰ δέ που
Τύχοι, πέριξ ἑλίξας εἶλχ' ὁμοῦ λαβὼν
Γυναῖκα, πέτραν, δρῦν, μεταλλάσσων ἀεί,

ἔστι μὲν γενναῖον καὶ τὸ λῆμμα, ἁδρότερον δὲ γέγονε τῷ τὴν ἁρμονίαν μὴ κατεσπεῦσθαι, μηδ' οἷον ἐν ἀποκυλίσματι φέρεσθαι, ἀλλὰ στηριγμούς τε ἔχειν πρὸς ἄλληλα τὰ ὀνόματα καὶ ἐξερείσματα τῶν χρόνων, πρὸς ἑδραῖον διαβεβηκότα μέγεθος. 20

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΗ'.

XLI. Μικροποιοῦν δ' οὐδὲν οὕτως ἐν τοῖς ὑψηλοῖς, ὡς ῥυθμὸς κεκλα-

VAR. — l. 1-2 M. ἔτι τῷ δεσμῷ. — l. 4 CE. ὅτι τε. — l. 6 R. διὰ μόνον τοῦ συνθ. — l. 7 PV a 3 ταῦτα δ'. — l. 11 PR. καὶ οὐκέτ' ἔσθ' ὅποι. L. ὅποι τεθῇς. — l. 13 M. σοι δῆλον ὅτι. — l. 14 R. ἐπεὶ δὲ τῆς. — l. 19 PV a καὶ τὸ λῆμα. — l. 20 V a L. μηδ' οἷον μὲν ἀποκύλισμά τι. M. οἷον ἀποκύλισμά τι. R. μὲν ἀποκυλίσματι φερ. — l. 23 M. μικροποιὸν.

(1) Il n'est pas question de cette observation dans ce qui nous reste du Traité du Sublime. V. l'*Introduction*.

(2) Dacier voulait qu'on lût Philiscus, nom d'un poëte comique d'une époque incertaine. Tollius pensait que l'auteur veut parler de Philistus de Corcyre, un des sept poëtes tragiques du second ordre. Rien n'empêche de croire qu'il s'agit ici de l'historien sicilien, sur lequel Plutarque porte un jugement analogue à celui de notre auteur. V. les *Recherches*, p. 103. — V. aussi

un corps, si elles sont retenues par le lien de l'harmonie, elles charment l'oreille par le retour des sons, et la période, composée ainsi de plusieurs membres, produit l'effet de la grandeur.

J'ai déjà montré assez clairement que, parmi les écrivains en prose et les poëtes (1), il y en a un certain nombre qui ne sont point naturellement sublimes, qui peut-être même sont dépourvus d'élévation, et qui, se servant ordinairement de termes simples, populaires et nullement recherchés, revêtent néanmoins, par l'art seul avec lequel ils les assemblent et les accordent, un air de noblesse et de dignité, et évitent toute apparence de bassesse ; tels sont, entre autres, Philistus (2), Aristophane quelquefois, Euripide le plus souvent.

Ainsi, après avoir immolé ses enfants, Hercule s'écrie :

« Mes malheurs sont au comble, on n'y peut rien ajouter. » (3)

Cette exclamation tout ordinaire tire son sublime de la manière dont elle est construite ; ce qui se verrait clairement si l'on disposait les mots dans un autre ordre ; car la poésie d'Euripide paraît bien plus dans la composition que dans les pensées.

Lorsqu'il peint Dircé traînée par le taureau :

« Partout où passait cet animal furieux, dans sa course vagabonde, il entraînait
« avec sa malheureuse victime, des arbres, des rochers ; » (4)

l'image est belle par elle-même, mais l'effet en est augmenté, parce que la mesure du vers, au lieu d'être rapide et précipitée, rencontre comme des obstacles dans les mots qui s'appuient les uns sur les autres, et dans le choix des pieds, qui, par leur longueur, donnent à l'expression une noblesse incontestable.

CHAPITRE XXVIII.

Rien, au contraire, n'affaiblit autant la dignité du style qu'un rhythme

CONJ. — l. 7, Le Fèvre retranche ὅμως. Pearce lit ὄγκον καὶ δίαρμα. — l. 12-13, Ruhnken, τῇ πλάσει ἀναλόγῳ. — l. 16-17 Valckenaer, (Diatr. p. 66. Id. ad Phœn. v. 717.)

Εἰ δέ που τύχοι
πέριξ ἑλίξας ταῦρος εἶλχ....

Toup, τύχοι ἑλίξας — l. 19 Toup, γεννᾶιον τὸ λῆμμα. — l. 20, Weiske, ἐν ἀποκυλίσματι.

p. 108, l'opinion de Plutarque sur Aristophane.

(3) Euripide, Herc. fur. v. 1245 ou 1250. Ce vers est cité deux fois par Plutarque, Mor. p. 1048 F. 1063 E.

(4) Ces vers sont tirés de la tragédie d'Antiope. Valckenaer les mettait dans la bouche du chœur qui rappelle que Dircé fut enfin punie par la divinité vengeresse. V. Matthiæ, Eurip. trag. IX, p. 70.

σμένος [λόγῳ] καὶ σεσοβημένος, οἷον δὴ πυῤῥίχιοι, καὶ τροχαῖοι, καὶ διχόρειοι, τέλεον εἰς ὀρχηστικὸν συνεκπίπτοντες· εὐθὺς γὰρ πάντα φαίνεται τὰ κατάῤῥυθμα κομψά, καὶ μικροχαρῆ, καὶ ἀπαθέστατα διὰ τῆς ὁμοειδείας ἐπιπολάζοντα.

§ 2. Καὶ ἔτι τούτων τὸ χείριστον, ὅπως, ὥςπερ τὰ ᾠδάρια τοὺς ἀκροατὰς ἀπὸ τοῦ πράγματος ἀφέλκει, καὶ ἐπ' αὐτὰ βιάζεται, οὕτως καὶ τὰ κατεῤῥυθμισμένα τῶν λεγομένων οὐ τὸ τοῦ λόγου πάθος ἐνδίδωσι τοῖς ἀκούουσι, τὸ δὲ τοῦ ῥυθμοῦ, ὡς ἐνίοτε προειδότας τὰς ὀφειλομένας καταλήξεις αὐτοὺς ὑποκρούειν τοῖς λέγουσι, καὶ φθάνοντας, ὡς ἐν χορῷ τινι προαποδιδόναι τὴν βάσιν. 5 10

§ 3. Ὁμοίως δὲ ἀμεγέθη καὶ τὰ λίαν συγκείμενα, καὶ εἰς μικρὰ καὶ βραχυσύλλαβα συγκεκομμένα, καὶ ὡςανεὶ γόμφοις τισὶν ἐπαλλήλοις κατ' ἐγκοπὰς καὶ σκληρότητας ἐπισυνδεδεμένα.

XLII. Ἔτι γε μὴν ὕψους μειωτικὸν καὶ ἡ ἄγαν τῆς φράσεως συγκοπή· πηροῖ γὰρ τὸ μέγεθος, ὅταν εἰς λίαν συνάγηται βραχύ. Ἀκουέσθω δὲ νῦν μὴ τὰ δεόντως συνεστραμμένα, ἀλλ' ὅσα ἄντικρυς μικρὰ καὶ κατακεκερματισμένα· συγκοπὴ μὲν γὰρ κολούει τὸν νοῦν, συντομία δ' ἐπ' εὐθὺ [ἄγει]. Δῆλον δ', ὡς ἔμπαλιν τὰ ἐκτάδην ἀπόψυχα, [τὰ γὰρ ἄκαιρον μῆκος ἀνακαλούμενα.] 15

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΘ'

XLIII. Δεινὴ δ' αἰσχῦναι τὰ μεγέθη καὶ ἡ μικρότης τῶν ὀνομάτων. Παρὰ γοῦν τῷ Ἡροδότῳ κατὰ μὲν τὰ λήμματα δαιμονίως ὁ χειμὼν πέφρασται, τινὰ δὲ, νὴ Δία, περιέχει τῆς ὕλης ἀδοξότερα· καὶ τοῦτο μὲν ἴσως· « Ζεσάσης δὲ τῆς θαλάσσης·» ὡς τὸ «ζεσάσης» πολὺ τὸ ὕψος περισπᾷ διὰ τὸ κακόστομον. Ἀλλ', «Ὁ ἄνεμος,» φησίν, «ἐκόπασε·» καὶ, «Τοὺς περὶ 20

VAR. — l. 1 Em. λέγω. — l. 2 V 2 L. τέλειον. — l. 5 V 2 L. ἔστι. M. ὅτι pour ὅπως. — l. 6 V 2 L. ἀφέλει. — l. 14 V 2 L. ἔστι δὲ. — l. 15 CR. πληροῖ. EmM. πηροῖ. — l. 16 V 2 3 L. τὰ οὐ δεόντως. — l. 17 CE. κωλύει. M. συντομία δ' ἐπ' * εὐθὺ. CE. omettent ἄγει. — l. 18-19 C. τὰ γὰρ ἄκ. Em. ἀπόψυχα γὰρ τὰ. M. ἐκτάδην ἀπόψυχα γὰρ τὸ ἄκαιρον. — l. 22 PV 2 3 R. τινὰ δὲ γήδια. — l. 24 CR. ἀλλ' ὁ ἀν. M. καὶ ὁ ἀν. V 2 3 RM. ἐκοπίασε. PR. κοπιάσαι.

CONJ. — l. 1, LE FÈVRE, λόγων ou λόγου. RUHNKEN, ῥυθμὸς κεκλασμένος ὅλως. Il me semble que le mot λόγῳ doit être supprimé. — l. 2, TOUP, τέλεον ὡς ὀρχηστικὸν. — l. 3-4, Thes. H. Steph. ed. Didot ὁμοειδείας. — l. 6, LE FÈVRE, ἐφ' ἑαυτὰ. TOUP, ἐφ' αὑτὰ. — l. 16,

coupé et rapide, comme les pyrrhiques, les trochées et les dichorées, qui dégénèrent en mesure propre à la danse ; car toutes les fois que l'on donne au style une harmonie trop soutenue, il paraît aussitôt plein de recherche et d'affectation, il devient monotone et manque de vie.

Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, de même que les chants lyriques font perdre aux auditeurs le sujet de vue, en ne les occupant plus que de la musique, ainsi les discours trop harmonieux n'excitent aucun mouvement passionné chez ceux qui les entendent, et ne charment que leurs oreilles; aussi, comme on prévoit d'ordinaire quelle sera la chute de la période, on prévient l'orateur et l'on achève avant lui la mesure, comme on le ferait dans un chœur (1).

La noblesse du style est également étrangère à tout ce qui est trop symétrique, à ces phrases coupées qui se composent de mots trop courts, et que l'on dirait liées ensemble comme des pièces de bois, par tenons et mortaises, et au moyen de clous.

Une extrême concision est contraire aussi à la dignité du style ; la grandeur disparaît lorsqu'elle est resserrée dans un espace trop étroit. Je ne parle pas ici d'une brièveté assortie à la pensée qu'il faut exprimer, mais d'un style faible et haché ; car si la concision rend le sens obscur, la brièveté au contraire aide l'intelligence. D'autre part, il est évident que la prolixité et des développements prolongés outre mesure, ôtent au style sa chaleur et sa vie (2).

CHAPITRE XXIX.

Les expressions triviales rabaissent aussi beaucoup le style. Nous lisons, par exemple, dans Hérodote, une description de tempête dont les détails sont pour la plupart admirables, mais où l'on trouve, en vérité, des traits indignes du sujet ; tels sont peut-être ceux-ci : « La mer s'étant mise à « bouillonner »; car ce mot « bouillonner » affaiblit beaucoup par sa bassesse la force de l'expression. « Le vent cala » ; et ailleurs : « Ceux qui fu- « rent victimes du naufrage périrent d'une manière fâcheuse ; » en effet,

M. Spengel, οὐ τὰ. — l. 17, Le Fèvre a corrigé κωλύει en κολούει. — l. 17-18, Petra et Le Fèvre, ἐπευθύνει. H. Estienne, ἄγει. — l. 18-19, Le Fèvre, ἄψυχα γὰρ διὰ μῆκος ἄκαιρον ou plutôt ἄπειρον ἀναχαλώμενα. Toup, ἀπόψυχα ἅτε παρὰ μῆκος ἄκ. ἀναχαλ. Ruhnken, ὡς ἔμπαλιν τὰ ἐκταδὴν ἀποψύχεται, εἰς ἄκ. μ. ἀναχαλ. Weiske, τὰ παρ' ἄκαιρον μῆκος ἀνακαλούμενα. M. Spengel, ἀπόψυχα γὰρ τὰ ἄκαιρον μῆκος ἀνακαλινδούμενα. Ces derniers mots τὰ γὰρ ἄκ. μῆκ. ἀνακ. ne sont que l'explication de ceux-ci : τὰ ἐκτάδην, et doivent être retranchés.

(1) Ceci paraît emprunté à Aristote, Rhét. III, ch. 8, § 1.

(2) V. la note critique.

τὸ ναυάγιον δρασσομένους ἐξεδέχετο τέλος ἄχαρι.» Ἄσεμνον γὰρ τὸ Κοπάσαι καὶ ἰδιωτικόν· τὸ δ' Ἄχαρι τηλικούτου πάθους ἀνοίκειον.

§ 2. Ὁμοίως καὶ ὁ Θεόπομπος, ὑπερφυῶς σκευάσας τὴν τοῦ Πέρσου κατάβασιν ἐπ' Αἴγυπτον, ὀνοματίοις τισὶ τὰ ὅλα διέβαλεν. «Ποία γὰρ πόλις, ἢ ποῖον ἔθνος τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν, οὐκ ἐπρεσβεύσατο πρὸς βασιλέα; Τί δὲ τῶν ἐκ τῆς γῆς γεννωμένων, ἢ τῶν κατὰ τέχνην ἐπιτελουμένων καλῶν ἢ τιμίων, οὐκ ἐκομίσθη δῶρον ὡς αὐτόν; Οὐ πολλαὶ μὲν καὶ πολυτελεῖς στρωμναὶ καὶ χλανίδες, τὰ μὲν ἀλουργεῖς, τὰ δὲ ποικίλαι, τὰ δὲ λευκαί, πολλαὶ δὲ σκηναὶ χρυσαῖ, κατεσκευασμέναι πᾶσι τοῖς χρησίμοις, πολλαὶ δὲ καὶ ξυστίδες καὶ κλῖναι πολυτελεῖς; Ἔτι δὲ καὶ κοῖλος ἄργυρος καὶ χρυσὸς ἀπειργασμένος, καὶ ἐκπώματα, καὶ κρατῆρες, ὧν τοὺς μὲν λιθοκολλήτους, τοὺς δ' ἄλλους ἀκριβῶς καὶ πολυτελῶς εἶδες ἂν ἐκπεπονημένους. Πρὸς δὲ τούτοις ἀναρίθμητοι μὲν ὅπλων μυριάδες, τῶν μὲν Ἑλληνικῶν, τῶν δὲ βαρβαρικῶν· ὑπερβάλλοντα δὲ τὸ πλῆθος ὑποζύγια, καὶ πρὸς κατακοπὴν ἱερεῖα εἰς ταῦτα· καὶ πολλοὶ μὲν ἀρτυμάτων μέδιμνοι, πολλοὶ δ' οἱ θύλακοι, καὶ σάκκοι, καὶ χύτραι βέλβων, καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων χρησίμων· τοσαῦτα δὲ κρέα τεταριχευμένα παντοδαπῶν ἱερείων, ὡς σωροὺς αὐτῶν γενέσθαι τηλικούτους, ὥστε τοὺς προσιόντας πόρρωθεν ὑπολαμβάνειν ὄχθους εἶναι καὶ λόφους ἀντωθουμένους.»

§ 3. Ἐκ τῶν ὑψηλοτέρων ἐπὶ τὰ ταπεινότερα ἀποδιδράσκει, δέον ποιήσασθαι τὴν αὔξησιν ἔμπαλιν· ἀλλὰ τῇ θαυμαστῇ τῆς ὅλης παρασκευῆς ἀπαγγελίᾳ παραμίξας τοὺς θυλάκους, καὶ τὰ ἀρτύματα, καὶ τὰ σακκία, μαγείρειόν τινα φαντασίαν ἐποίησεν. Ὥσπερ γάρ, εἴ τις, ἐπ' αὐτῶν ἐκείνων τῶν προκοσμημάτων, μεταξὺ τῶν χρυσίων καὶ λιθοκολλήτων κρατήρων, καὶ ἀργύρου κοίλου, σκηνῶν τε ὁλοχρύσων καὶ ἐκπωμάτων, φέρων μέσα ἔθηκε θυλάκια καὶ σακκία, ἀπρεπὲς ἂν ἦν τῇ προσόψει τὸ ἔργον· οὕτω καὶ τῆς ἑρμηνείας τὰ τοιαῦτα ὀνόματα αἴσχη καὶ οἱονεὶ στίγματα καθίσταται, παρὰ καιρὸν ἐγκαταττόμενα.

VAR. — 1. 1 V a 3 ἀχαριστὶ. A. ἀχάριστον. PR. κοπιάσαι. — 1. 2 PLAR. ἀχάριστον. — — 1. 5 RM. ἐπρεσβεύετο. — 1. 6 R. γενομένων. — 1. 7 CR. ἢ τιμῶν. M. τιμίων. — 1. 8-9 C. ἀλουργῆ, ποικιλτὰ, λευκὰ. EmRM. ἀλουργεῖς, ποικιλταὶ, λευκαί. — 1. 15 R. εἰς * ταῦτα. — 1. 18 CE. χάρται βιβλίων. — 1. 17 PV a 3 τοιαῦτα δὲ κρέα. RM. om. ἁπάντων. — 1. 18 V 3 L.

(1) Herod. VII, 188, 190, 191. L'historien n'emploie pas le terme ἄχαρις à propos du naufrage, mais il l'applique dans le même chapitre au malheur d'un père qui a perdu ses enfants par un meurtre involontaire, et ailleurs, I, 107, aux chagrins de Crœsus; dans l'un et dans l'autre cas, l'expression semble trop faible. Plutarque, de Herod.

le terme «caler» est bas et familier, et celui de «fâcheux» ne convient guère à un semblable désastre[1].

Théopompe [2], de même, dans une magnifique description de la descente du roi de Perse en Égypte, a gâté tout son tableau par quelques mots déplacés : « Quelle ville, » dit-il, « quel peuple d'Asie n'envoya pas des « députés au grand roi ? De tous les produits de la terre, de tous les ou- « vrages de l'art les plus rares et les plus précieux, en est-il un seul qui « ne lui ait été offert en don ? Ne voyait-on pas une foule d'étoffes, soit « pour tapis, soit pour vêtements, les unes teintes en pourpre, les autres « brodées, les autres blanches, une foule de tentes brochées d'or, pour- « vues de tout ce qui est nécessaire, une quantité de robes et de lits « somptueux? On y admirait aussi de la vaisselle d'argent, de l'or tra- « vaillé, des vases, des coupes, les unes garnies de pierreries, les autres « artistement et richement ciselées. Ajoutez à cela une quantité innom- « brable d'armes grecques et barbares, une multitude de bêtes de somme, « et autant d'animaux destinés aux sacrifices et aux banquets ; puis un « grand nombre de vases remplis de mets tout préparés, des outres, « des sacs, des marmites d'oignons [3] et toutes les autres provisions dont « on peut avoir besoin ; enfin une telle masse de viandes salées de toute « espèce, que les monceaux qu'on en avait faits paraissaient de loin, à « ceux qui en approchaient, des éminences et des collines. »

Il passe ainsi, des détails les plus nobles, aux plus vulgaires, tandis qu'il aurait dû suivre la marche inverse. En joignant à l'étonnante énumération de tous ces préparatifs, les outres, les ragoûts, les sacs, il fait naître dans l'esprit des idées de cuisine. En effet, si, au milieu de tout ce riche appareil, de tous ces cratères d'or, de ces coupes chargées de pierreries, de cette vaisselle d'or et d'argent, et de ces tentes resplendissantes de dorures, on venait placer des outres et des sacs, cela ne présenterait-il pas un aspect choquant ? De même, de pareilles expressions, insérées mal à propos dans la phrase, la gâtent et la déparent.

ὥς ποτε. — l. 19 PER. ἀντωθουμ. M. ἀνωθουμένους. — l. 20 PV 3 M. εἰς τὰ ταπ. — l. 21 M. καὶ τῇ θ. — l. 22 CE. ἀγγελίᾳ. — l. 25 L. κοίλους ἀμνῶν. — l. 26 CR. ἀπρεπὲς ἦν.

CONJ. — l. 1, VALCKENAER (ad Amm. p. 159-160), ἀρασσομένους. Je lirais plutôt, d'après Hérodote, VII, 190, ἐκβρασσομένους, *jetés sur le rivage*. — l. 13, DOBRÉE, ὄψων au lieu de ὅπλων. — l. 15, CANTER, ἱερεῖα σιτευτά. TOUP, ἱερεῖα. Εἰς ταῦτα. M. SPENGEL, ἱερεῖα εἰς ταῦτά. — l. 16, RUHNKEN, πολλοὶ δὲ θύλακες. TOUP, χύτραι βολβῶν appr. par WYTTENBACH (Bibl. crit.) — l. 19, TOUP, συνωθουμένους. LE FÈVRE, ἀνορθουμένους appr. par TOLLIUS. — l. 21, PEARCE ἅμα τῇ θ. — l. 22, TOUP, ἀπαγγελίᾳ, d'après le ms. de Cambridge. — l. 24, M. SPENGEL, χρυσῶν, ou plutôt μεταξὺ τῶν λιθ. κρατ. καὶ χρυσοῦ καὶ ἀργύρου.

Mal. c. 30, cite ce même passage d'Hérodote, mais pour un autre motif.

(2) V. s. Théopompe, les *Recherches*, 103.

(3) Les manuscrits portent χάρται βιβλίων, des ballots de papyrus pour des livres ; mais la mention en a paru déplacée dans cet endroit ; j'ai adopté la conjecture de Toup, χύτραι βολβῶν.

§ 4. Παρέκειτο δ' ὡς ὁλοσχερῶς ἐπελθεῖν καὶ οὓς ὄχθους λέγει συμβεβλῆσθαι, καὶ περὶ τῆς ἄλλης παρασκευῆς οὕτως, ἁμάξας εἰπεῖν, καμήλους καὶ πλῆθος ὑποζυγίων, φορταγωγούντων πάντα τὰ πρὸς τρυφὴν καὶ ἀπόλαυσιν τραπεζῶν χορηγήματα· ἢ σωρὸς ὀνομάσαι παντοίων σπερμάτων, καὶ τῶν ἅπερ διαφέρει πρὸς ὀψοποιΐας καὶ ἡδυπαθείας, ἢ, εἴπερ πάντα, ὡς ἐβούλετο, αὐτάρκη οὕτως θεῖναι, καὶ ὅσα τραπεζοκόμων εἰπεῖν καὶ ὀψοποιῶν ἡδύσματα.

§ 5. Οὐ γὰρ δεῖ καταντᾶν ἐν τοῖς ὕψεσιν εἰς τὰ ῥυπαρὰ καὶ ἐξυβρισμένα, ἂν μὴ σφόδρα ὑπό τινος ἀνάγκης συνδιωκώμεθα· ἀλλὰ τῶν πραγμάτων πρέποι ἂν καὶ τὰς φωνὰς ἔχειν ἀξίας, καὶ μιμεῖσθαι τὴν δημιουργήσασαν φύσιν τὸν ἄνθρωπον, ἥτις ἐν ἡμῖν τὰ μέρη τὰ ἀπόῤῥητα οὐκ ἔθηκεν ἐν προσώπῳ, οὐδὲ τὰ τοῦ παντὸς ὄγκου περιηθήματα· ἀπεκρύψατο δέ, ὡς ἐνῆν, καὶ, κατὰ τὸν Ξενοφῶντα, τοὺς τούτων ὅτι πορρωτάτω ὀχετοὺς ἀπέστρεψεν, οὐδαμῇ καταισχύνασα τὸ τοῦ ὅλου ζώου κάλλος.

§ 6. Ἀλλὰ γὰρ οὐκ ἐπ' εἴδους ἐπείγει τὰ μικροποιὰ διαριθμεῖν· προϋποδεδειγμένων γὰρ τῶν ὅσα εὐγενεῖς καὶ ὑψηλοὺς ἐργάζεται τοὺς λόγους, δῆλον ὡς τὰ ἐναντία τούτων ταπεινοὺς ποιήσει κατὰ τὸ πλεῖστον καὶ ἀσχήμονας.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Λ'

XLIV. Ἐκεῖνο μέντοι λοιπὸν ἕνεκα τῆς σῆς χρηστομαθείας οὐκ ὀκνήσομεν ἐπιπροσθεῖναι καὶ διασαφῆσαι, Τερεντιανὲ φίλτατε, ὅπερ ἐζήτησέ τις τῶν φιλοσόφων προσέναγχος·

« Θαῦμά μ' ἔχει,» λέγων, « ὡς ἀμέλει καὶ ἑτέρους πολλοὺς, πῶς ποτε κατὰ τὸν ἡμέτερον αἰῶνα πιθαναὶ μὲν ἐπ' ἄκρον καὶ πολιτικαὶ, δριμεῖαί τε καὶ ἐντρεχεῖς, καὶ μάλιστα πρὸς ἡδονὰς λόγων εὔφοροι, ὑψηλαὶ δὲ λίαν καὶ ὑπερμεγέθεις, πλὴν εἰ μή τι σπάνιον, οὐκέτι γίνονται φύσεις. Τοσαύτη λόγων κοσμική τις ἐπέχει τὸν βίον ἀφορία.

VAR. — l. 1 L. παρ. δὴ ὁλοσχ. — l. 2 CE. ἀλλάξας. — l. 5 M. μᾶλλον ἢ πάντα ὡς ἐβούλετο.—l. 6 M. omet εἰπεῖν.—l. 8 L. καταντᾶν, les mots εἰς τὰ ρυ sont omis dans V 2 3 LVen. Ils sont effacés dans Par. Après ὕψεσιν, R. indique une lacune de deux lignes. — l. 9 R. ἔχειν ἀξίαν. — l. 11 CR. περιθήματα. EmM. περιττώματα. — l. 12 PV 2 3 LR. τοὺς τῶν. — l. 13 R. κάλλος * — l. 14 PV 2 L. οὐκ ἐπιδοὺς ἐπείγει. V 3. οὐκ ἐπῖδοὺς· ἐπ. E. οὐκ ἐπιδοὺς ἐπὶ τὰ μ. R. οὐκ ἐπιδούς· ἐπεὶ τὰ μ. M. οὐκ * ἐπιδοὺς ἐπὶ τὰ. — l. 18 V 2 L. ὀκνήσαμεν. — l. 19 PV 3 LR. ἐπιπροσθῆναι διασαφῆσαι. — l. 23 PV 2 R. ἐντρεχεῖς. L. ἐντρεκεῖς. AEV 3 ἐντραχεῖς. M. ἐναργεῖς.

(4) J'ai admis la leçon ἁμάξας au lieu de ἀλλάξας. V. la note critique.

(5) Xénoph. Mem I. 4, 6. Comp. Cicéron, de N. D. II, 56, de Off. I, 35. Plut. Mor. 91 F.

(1) Cette phrase semble trop absolue en regard de ce qui précède : en adoptant la

Il aurait pu mentionner rapidement ces montagnes de vivres, et pour le reste, peindre les chariots (4), les chameaux et la foule des bêtes de somme transportant toutes les choses destinées aux délices et aux jouissances de la table ; ou bien, rappeler ces monceaux de grains de diverses sortes, et ces amas de toutes les choses qui servent à l'assaisonnement et à la bonne chère ; ou enfin, s'il ne voulait rien omettre, il aurait pu parler des friandises préparées par les esclaves qui servent à table et par ceux qui apprêtent les mets.

A moins d'une extrême nécessité, il ne faut pas, dans les passages où le style s'élève, que l'on rencontre des termes bas et communs ; on doit employer des mots assortis aux choses que l'on exprime, et imiter la nature, qui, en créant l'homme, n'a placé sur sa face, ni les parties secrètes, ni celles qui servent aux déjections ; mais qui a caché, et, comme dit Xénophon, détourné le plus possible ces organes, de manière à n'altérer en aucune façon la beauté générale de sa créature (5).

Mais à quoi bon énumérer les différentes causes qui rendent le style bas? Puisque nous avons indiqué toutes celles qui donnent au discours de la noblesse et de l'élévation, il est évident que les causes opposées lui donneront le plus souvent les défauts contraires, la bassesse et la trivialité.

CHAPITRE XXX.

Le goût que vous montrez pour l'instruction, m'engage, mon cher Terentianus, à vous faire part, avant de finir, d'une question soulevée récemment par un philosophe, et à vous éclairer sur ce sujet.

« Je m'étonne, disait-il, et bien d'autres personnes avec moi, qu'il se rencontre de notre temps des gens d'esprit très-capables d'instruire et de persuader, soit par leurs entretiens, soit par leurs discours, qui ne manquent ni de mordant ni de vivacité, ni surtout d'agrément dans leur langage, tandis que les génies élevés et vraiment sublimes ne se voient nulle part, ou sont du moins très-rares. Une stérilité générale semble régner dans le monde de nos jours (1).

CONJ. — l. 1, M. SPENGEL, ὡς κρεῶν ὄχθους. — l. 2, TOUP, παρασκευῆς οὕτως, ἁμάξας appr. par WYTTENBACH. — l. 5, M. SPENGEL παντοίως ou πάντως. — l. 11, PEARCE, περιηθήματα. — l. 14, LE FÈVRE, οὐκ ἐπαναγκές ἐστιν. PEARCE, οὐκ ἐπ' εἶδους δεῖ. TOUP défend οὐκ ἐπ' εἴδους ἐπείγει. — l. 19, M. SPENGEL, dans son texte, ἐπιπροσθεῖναι [διασαφῆσαι]. — l. 24-25. La leçon λόγων semble contredire ce qui précède. Ne pourrait-on pas lire λογίων? Ce mot λόγιος, synonyme de δεινὸς λέγειν, ὑψηλός, μεγαλοπρεπής, πολυΐστωρ (V. Thom. Mag. Mœris Attic. Phrynichi Eclogæ, p. 198, ed. de Lobeck, Demetrius, π. ἑρμ. § 38), se lit assez souvent dans Plutarque, qui lui donne tantôt le sens de *savant*, *érudit*, *ingénieux*, tantôt de *disert*, *éloquent*, comme dans ces paroles d'Auguste parlant de Cicéron : λόγιος ἀνὴρ, ὦ παῖ, λόγιος καὶ φιλόπατρις. Vie de Cic. c. 49. V. aussi la Vie de Pompée, c. 51 ; il emploie le terme λογιότης pour exprimer l'éloquence, Mor. p. 406 D.

leçon λογίων pour λόγων proposée dans la note critique, il faudrait traduire : « Tant notre siècle est pauvre en hommes dignes du nom d'orateur! »

§ 2. «Ἦ, νὴ Δί',» ἔφη, «πιστευτέον ἐκείνῳ τῷ θρυλλουμένῳ, ὡς ἡ δημοκρατία τῶν μεγάλων ἀγαθὴ τιθηνός, ᾗ μόνῃ σχεδὸν καὶ συνήκμασαν οἱ περὶ λόγους δεινοὶ καὶ συναπέθανον; Θρέψαι τε γάρ, φησίν, ἱκανὴ τὰ φρονήματα τῶν μεγαλοφρόνων ἡ ἐλευθερία καὶ ἐπελπίσαι, καὶ ἅμα διωθεῖν τὸ πρόθυμον τῆς πρὸς ἀλλήλους ἔριδος καὶ τῆς περὶ τὰ πρωτεῖα φι- 5
λοτιμίας. § 3. Ἔτι γε μὴν διὰ τὰ προκείμενα ἐν ταῖς πολιτείαις ἔπαθλα ἑκάστοτε τὰ ψυχικὰ προτερήματα τῶν ῥητόρων μελετώμενα ἀκονᾶται, καὶ οἷον ἐκτρίβεται, καὶ τοῖς πράγμασι κατὰ τὸ εἰκὸς ἐλεύθερα συνεκλάμπει. Οἱ δὲ νῦν ἐοίκαμεν, ἔφη, παιδομαθεῖς εἶναι δουλείας δικαίας, τοῖς αὐτῆς ἔθεσι καὶ ἐπιτηδεύμασιν ἐξ ἁπαλῶν ἔτι φρονημάτων μονονοὺκ ἐνεσπαρ- 10
γανωμένοι, καὶ ἄγευστοι καλλίστου καὶ γονιμωτάτου λόγων νάματος, τὴν ἐλευθερίαν, ἔφη, λέγω· διόπερ οὐδὲν ὅτι μὴ κόλακες ἐκβαίνομεν μεγαλοφυεῖς.

§ 4. Διὰ τοῦτο τὰς μὲν ἄλλας ἕξεις καὶ εἰς οἰκέτας πίπτειν ἔφασκεν, δοῦλον δὲ μηδένα γίνεσθαι ῥήτορα· εὐθὺς γὰρ ἀναζεῖ τὸ ἀπαρρήσιαστον, καὶ οἷον ἔμφρουρον ὑπὸ συνηθείας ἀεὶ κεκονδυλισμένον. § 5. Ἥμισυ γάρ τ' 15
ἀρετῆς, κατὰ τὸν Ὅμηρον, ἀποαίνυται δούλιον ἦμαρ. Ὥςπερ οὖν, (εἴ γε, φησί, τοῦτο πιστὸν ἀκούω,) τὰ γλωττόκομα, ἐν οἷς οἱ Πυγμαῖοι, καλούμενοι δὲ νάννοι, τρέφονται, οὐ μόνον κωλύει τῶν ἐγκεκλεισμένων τὰς αὐξήσεις, ἀλλὰ καὶ συναιρεῖ διὰ τὸν περικείμενον τοῖς σώμασι δεσμόν· οὕτως ἅπασαν δουλείαν, κἂν ᾖ δικαιοτάτη, ψυχῆς γλωττόκομον καὶ κοινὸν δή τις 20
ἀποφήναιτο δεσμωτήριον.»

§ 6. Ἐγὼ μέντοι γε ὑπολαμβάνων· Ῥᾴδιον, ἔφην, ὦ βέλτιστε, καὶ ἴδιον ἀνθρώπου, τὸ καταμέμφεσθαι τὰ ἀεὶ παρόντα· ὅρα δέ, μή ποτ' ἄρα

VAR. — l. 3 L. κοινὴ ou καινὴ. R. θρέψαι τε γὰρ ἱκανὴ φησί. — l. 4-5 EmMM. ἐφελκύσαι... διωθεῖν. CR. διελθεῖν. — l. 13 M. εἰς οἰκέτην. — l. 17 CR. πιστόν ἐστιν ἀκούω. — l. 17-18 PLA. καλούμενοι δὲ νάοι. V 3 EM. καλ. δὲ νάνοι τρ.—l. 18-19 L. omet τὰς αὐξήσεις... περικείμενον. — l. 19 PAV 3 R. συνάρει. M. συνάγει. CE. στόμασι. — l. 21 L. ἀπεφήνετο. l. 22 CE. ὑπολαμβάνω. CE. ἔφη. Em. ἔφην. — l. 23 τ' ἄρα καὶ ne sont pas lisibles dans les manuscrits. Celui de Paris indique une lacune de six lettres.

CONJ. — l. 1, MORUS, Ἦ pour Ἦ. — l. 3, TOUP, φασὶν. — l. 4-5, PEARCE, διαλθεῖν, mot sans autorité. MORUS, διεγείρειν. J'ai rétabli dans le texte la leçon de Manuce. —l. 14,

(2) Tacite (Dialogue des Orateurs, c. 36 et 37) trace un éloquent tableau des avantages que les orateurs trouvaient dans les républiques anciennes. Voyez aussi sur cette phrase les observations de M. Naudet (Journal des Savants, Mars 1838, p. 150).

(3) Ruhnken a rapproché de ce § le passage suivant qu'il avait lu d'abord dans le commentaire inédit d'Herennius, sur la Métaphysique d'Aristote, et qu'il a reconnu plus tard appartenir au traité de Philon περὶ μέθης (V. Wyttenb. Bibl. crit. III, p. 51): Οὐ θαυμαστὸν εἰ πεφορημένος καὶ μέγας ὄχλος ἐθῶν καὶ νόμων τῶν ὁπωσοῦν εἰσηγημένων ἀκλεὴς δοῦλος, ἀπ' αὐτῶν ἔτι σπαργάνων ὑπακούειν ὡς ἂν δεσποτῶν ἢ τυράννων ἐκμαθὼν κατακεκονδυλισμένος τὴν ψυχὴν καὶ μέγα καὶ νεανικὸν φρόνημα λαβεῖν μὴ δυνάμενος πι-

« On dirait, en vérité, qu'il faut admettre cette opinion si répandue, que la démocratie est une source féconde de grandes choses; qu'avec elle seule on voit fleurir et tomber les grands orateurs, que c'est elle qui nourrit dans les âmes les grandes pensées, qui entretient l'espérance, qui éveille cette noble émulation, cette ardeur à se disputer la première place; que les distinctions auxquelles on peut aspirer dans les républiques, sont pour les orateurs un puissant aiguillon, les obligent à méditer, exercent leur esprit, et que, grâce à la liberté dont ils jouissent, leur génie s'allume naturellement au flambeau des affaires (2). Pour nous, soumis dès notre enfance à la servitude, comme à une domination légitime, à peine commençons-nous à penser que nous nous trouvons emmaillottés dans ses usages et dans ses institutions, et ne trempant jamais nos lèvres dans cette belle source, si féconde en éloquence, je veux dire la liberté, nous ne pouvons devenir que de sublimes flatteurs.

« Par la même raison, ajoutait-il, tous les autres talents sont le partage des esclaves; mais jamais un esclave ne fut orateur : le frein qui retient sa langue se fait aussitôt sentir; les meurtrissures auxquelles il est habitué compriment sa pensée. « La perte de la liberté, dit Homère, enlève à « l'homme la moitié de sa vertu. » (3)

« On dit que les Pygmées (4), si toutefois la chose est croyable, sont enfermés dans des cages qui les empêchent de grandir, en sorte que leurs corps, enveloppés de tous côtés, restent rabougris. De même, toute servitude, fût-elle rendue fort tolérable par la justice du maître, peut être considérée, avec raison, comme une sorte de cage ou de prison de l'âme. » (5)

Pour moi, prenant la parole : « Il est facile, dis-je, et même naturel à l'homme de blâmer toujours le présent; cependant, mon cher ami, considérez si la paix qui règne maintenant dans le monde n'a pas pour effet de

WEISKE, ἀναζεῖν. — l. 15, WAKEFIELD (Sylv. cr. p. V. 121) καὶ οἷον ἐμφρουρεῖν ou bien τὸ ἀπαρρησίαστον κολούον ἐμφρουρούνθ' ὑπὸ. — l. 17, TOUP, πιστὸν ἀκούω. MORUS, τοῦτο πιστόν ἐστιν ὃ ἀκούω. — l. 17-18 On ne saurait retrancher du texte les mots δὲ νάννοι que donnent d'une manière plus ou moins inexacte tous les manuscrits. — l. 19, TOUP, συνάγειν. RUHNKEN, ἀλλὰ καὶ συναιρεῖ. SCALIGER, LE FÈVRE, σώμασι. — l. 19-20, P.-L. COURIER, ἁπλῶς ἂν πᾶσαν δύναμιν. — l. 20-21, M. SPENGEL. ἄν τις ἀποφήναιτο ou ἀπεφήνατο. — l. 22, LE FÈVRE, ὑπολαμβάνων. — l. 23, M. SPENGEL supplée ainsi la lacune : μήποτε οὐχὶ ἡ..... διαφθείρῃ.

στεύει τοῖς παραδεθεῖσιν ἅπαξ, καὶ τὸν νοῦν ἐάσας ἀγύμναστον ἀδιερεύνητοις συνέσεσί τε καὶ ἀρνήσεσι χρῆται. Le passage d'Homère se lit Odyss. XVII, 322.

(4) V. sur les Pygmées, Hom. Iliad. III, 3-6. Aristot. H. Anim. VIII, 15. Plin. H. N. VII, 2, 19. Aul.-Gell. N. A. IX, 4, 10. M. Boissonade ad Babrii fab. XXI, 10. On trouve des détails sur la coutume d'élever des nains, qui était commune du temps des empereurs, dans Suétone, Oct. 83. Tib. 61. Aulu-Gelle, N. A. XIX, 13. Properce, IV, 8 41. Juvénal, VIII, 32. Lamprid. V. Alex. Sev. 34. Dion. Cassius, XLVIII, 44. V. les *Recherches*, p. 55-56.

(5) Nous avons suivi l'interprétation que M. Naudet donne de cette phrase, sans admettre néanmoins les inductions qu'il en tire sur l'époque de la composition du Traité. (J. des Savants, mars 1838, pp. 150-151.)

καὶ ἡ τῆς οἰκουμένης εἰρήνη διαφθείρει τὰς μεγάλας φύσεις, πολὺ δὲ μᾶλλον ὁ κατέχων ἡμῶν τὰς ἐπιθυμίας ἀπεριόριστος οὗτοσὶ πόλεμος, καί, νὴ Διά, πρὸς τούτοις τὰ φρουροῦντα τὸν νῦν βίον, καὶ κατ' ἄκρας ἄγοντα καὶ φέροντα ταυτὶ πάθη. Ἡ γὰρ φιλοχρηματία, πρὸς ἣν ἅπαντες ἀπλήστως ἤδη νοσοῦμεν, καὶ ἡ φιληδονία δουλαγωγοῦσι, μᾶλλον δέ, ὡς ἂν εἴποι τις, καταδυθίζουσιν αὐτάνδρους ἤδη τοὺς βίους· φιλαργυρία μὲν νόσημα μικροποιὸν, φιληδονία δ' ἀγεννέστατον.

§ 7. Οὐ δὴ ἔχω λογιζόμενος εὑρεῖν, ὡς οἷόν τε, πλοῦτον ἀόριστον ἐκτιμήσαντας, τὸ δ' ἀληθέστερον εἰπεῖν ἐκθειάσαντας, τὰ συμφυῆ τούτῳ κακὰ εἰς τὰς ψυχὰς ἡμῶν ἐπεισιόντα μὴ παραδέχεσθαι. Ἀκολουθεῖ γὰρ τῷ ἀμέτρῳ πλούτῳ καὶ ἀκολάστῳ συνημμένη καὶ ἴσα, φασί, βαίνουσα πολυτέλεια, [καὶ ἅμα] ἀνοίγοντος ἐκείνου τῶν πόλεων καὶ οἴκων τὰς εἰσόδους, εἰς ἃς ἐμβαίνει, καὶ συνοικίζεται. Χρονίσαντα δὲ ταῦτα ἐν τοῖς βίοις, νεοττοποιεῖται, κατὰ τοὺς σοφοὺς, καὶ ταχέως γενόμενα περὶ τεκνοποιΐαν, ἀλαζόνειάν τε γεννῶσι, καὶ τύφον, καὶ τρυφήν, οὐ νόθα ἑαυτῶν γεννήματα, ἀλλὰ καὶ πάνυ γνήσια. Ἐὰν δὲ καὶ τούτους τις τοῦ πλούτου τοὺς ἐκγόνους εἰς ἡλικίαν ἐλθεῖν ἐάσῃ, ταχέως δεσπότας ταῖς ψυχαῖς ἐντίκτουσιν ἀπαραιτήτους, ὕβριν καὶ παρανομίαν καὶ ἀναισχυντίαν.

§ 8. Ταῦτα γὰρ οὕτως ἀνάγκη γίνεσθαι, καὶ μηκέτι τοὺς ἀνθρώπους ἀναβλέπειν, μηδὲ πέρα φήμης εἶναί τινα λόγον, ἀλλὰ τοιούτων ἐν κύκλῳ τελεσιουργεῖσθαι κατ' ὀλίγον τὴν τῶν βίων διαφθορὰν, φθίνειν δὲ καὶ καταμαραίνεσθαι τὰ ψυχικὰ μεγέθη, καὶ ἄζηλα γίνεσθαι, ἡνίκα τὰ θνητὰ ἑαυτῶν μέρη κανόνητα ἐκθαυμάζοιεν, παρέντες αὔξειν τὰθάνατα.

§ 9. Οὐ γὰρ ἐπὶ κρίσει μέν τις δεκασθεὶς οὐκ ἂν ἐπὶ τῶν δικαίων καὶ καλῶν ἐλεύθερος καὶ ὑγιὴς ἂν κριτὴς γένοιτο· ἀνάγκη γὰρ, τῷ δωροδόκῳ τὰ οἰκεῖα μόνα φαίνεσθαι καλὰ καὶ δίκαια. Ὅπου δὲ ἡμῶν ἑκάστου τοὺς ὅλους

VAR. — l. 3 P. πρὸς τούτῳ. R. πρὸς τούτων τὰ φρονοῦντα. Em. φρονοῦντα. M. καὶ κατὰ κάρα. — l. 12 CR. καὶ ἀλλὰ. — l. 14-15 V 3 EA. ἀνάλεξον ἔν τι. P. ἀνάλεξον ἔναντι γεννῶσα. P. corrigé ἀνάλεξον ἔν ἔντι γεννῶσι. L. ἀναλέξοιεν ἔν τι γεννώσασι. R. ἀνάλεξον ἔντι γεννῶσα. M. τεκνοποΐαν *** ἀνάλεξον ἔν τι γεννῶσι. — l. 16 PV 2 3 EM. τούτου τις. — l. 17 M. ἡλικίας. — l. 20 PV 2 3 LE. μηδ' ἕτερα φήμης. M. μηδὲ πέρα φήμης... τοιαύτην. — l. 21 PV 2 3 LA. τὴν τῶν β. δ. — l. 23 PL. μέρη καπάνητα. R. μέρη κα *** πάνητα. Em. κανόνητα

(6) On lit dans Plutarque (Vie d'Agis, c. 3) : παρεισέδυ πρῶτον εἰς τὴν πόλιν ἀργύρου καὶ χρυσοῦ ζῆλος, καὶ συνηκολούθησε τοῦ πλούτου τῇ μὲν κτήσει πλεονεξία καὶ μικρολογία, τῇ δὲ χρήσει καὶ ἀπολαύσει τρυφὴ καὶ μαλακία καὶ πολυτέλεια. Il emploie les mêmes expressions que notre auteur dans ce passage des Plat. Quæst. I, 1, 999 F. τοὺς ἅλ-

corrompre les grands caractères, et si cette lutte incessante qui occupe tous nos désirs, et ces passions qui assiégent toute notre existence, et dont nous sommes entièrement la proie, ne contribuent pas encore davantage au même résultat. Cet amour insatiable des richesses, dont nous sommes tous possédés, et cette passion des plaisirs, ne peuvent qu'asservir ou plutôt plonger dans l'abîme nos corps et nos âmes. L'avarice dégrade l'homme, la volupté l'avilit.

« Je ne saurais concevoir qu'il soit possible, à des gens qui estiment au-dessus de tout, ou pour mieux dire, qui adorent d'immenses richesses, de fermer leurs âmes aux vices qui en accompagnent naturellement la possession. Une opulence sans bornes ni mesure voit marcher, d'un pas égal, à ses côtés, la profusion, qui, pénétrant dans les villes et les demeures que l'opulence s'est ouvertes, s'y établit avec elle. Lorsque ces fléaux se sont introduits dans les mœurs, ils ne tardent pas, disent les sages, à multiplier, et donnent promptement naissance à l'orgueil, au faste, à la mollesse. Laissez avancer en âge ces rejetons véritables et non illégitimes de la richesse, ils produiront bientôt ces despotes impitoyables des âmes, l'insolence, l'effronterie et le mépris des lois (6).

« Il faut nécessairement qu'il en soit ainsi, que les hommes ne portent plus leurs regards en haut, qu'ils ne tiennent plus compte de la renommée qui les attend; il faut que la corruption de telles mœurs s'accomplisse par une marche régulière et inévitable, et que les nobles facultés de notre âme s'altèrent, s'épuisent et perdent tout ressort, lorsque nous négligeons le développement de nos dons immortels, pour n'admirer que ce qu'il y a de mortel et de stérile en nous. Le juge qui s'est laissé corrompre ne saurait juger, sainement et avec indépendance, de ce qui est juste et bon; car tout ce qui concerne ses intérêts doit lui paraître bon et juste (7). Si donc, chacun de nous consacre sa vie entière à la recherche

ἐκθειάζουσιν. PEL. αὔξειν τὰς ανατα. Em. τὰς ἀρετὰς ou τὰθάνατα. R. τὰς αὐατα. M. τὰς ἀφετὰς err. typ. pour ἀρετὰς. — l. 24 PV 2 3 LR. δικασθείς.

CONJ. — l. 3, LE FÈVRE, κάτω κάρα. MORUS, κατ' ἄκρας. — l. 6, M. SPENGEL, φιλαργυρία μέν γε ou μὲν γάρ, ou bien μακροποιὸν ὄν. — l. 12, PEARCE, καὶ ἅμα. TOUP supprime καὶ ἀλλὰ et καὶ ἅμα. — καὶ ἅμα est l'explication de καὶ ἴσα. — l. 12-13, P.-L. COURIER, εἰς ἃς εὐθὺς ἐμβαίνει WEISKE fils, εἰς αὐτὰς ἐμβ. — l. 13, M. SPENGEL, συνοικίζεται, χρονίσαντα δὴ ταῦτα. — l. 14-15, LE FÈVRE, ἀναλογοῦν ἑαυτοῖς γεννῶσι. Is. VOSS, appr. par BAST, ἀλαζόνειάν τε. RUHNKEN, πλεονεξίαν γεννῶσι. — l. 16, TOLLIUS, τούτους τις. — l. 20, RUHNKEN, μηδ' ὑστεροφημίας. TOUP, μηδὲ περὶ φήμης. — l. 23, WEISKE, κἀνόητα ἐκθαυμάζοιεν, παρέντες αὔξειν τὰ νοητὰ κἀθάνατα. PEARCE, τἀθάνατα. — l. 24, LE FÈVRE, καὶ γὰρ ἐπὶ κρίσει. Is. VOSS, οὐ γὰρ ἐπικρίνει. LE FÈVRE, οὐκ ἐπὶ τῶν. — l. 26, LE FÈVRE, δίκαια μὴ φαίνεσθαι. WYTTENBACH (B. Cr. III, p. 51) εἰκεῖα μόνα φαίνεσθαι.

λους ἐξετάζων ἀεὶ (Σωκράτης) τύφου καὶ πλάνης καὶ ἀλαζονείας καὶ τοῦ βαρεῖς εἶναι πρῶτον μὲν αὐτοῖς εἶτα καὶ τοῖς συνοῦσιν, ἀπήλλαττε.

(7) Plutarq. (De adul. c. 1) ὑφ' ἧς (κακίας) οὐκ ἔστιν αὐτοῦ κριτὴν δίκαιον καὶ ἀδέκαστον εἶναι.

ἤδη βίους δεκασμοὶ βραβεύουσι, καὶ ἀλλοτρίων θῆραι θανάτων, καὶ ἐνέδραι διαθηκῶν, τὸ δ' ἐκ τοῦ παντὸς κερδαίνειν ὠνούμεθα τῆς ψυχῆς, ἕκαστος πρὸς τῆς φιλοχρηματίας ἠνδραποδισμένοι, ἆρα δὴ ἐν τῇ τοσαύτῃ λοιμικῇ τοῦ βίου διαφθορᾷ δοκοῦμεν ἔτι ἐλεύθερόν τινα κριτὴν τῶν μεγάλων, ἢ διηκόντων πρὸς τὸν αἰῶνα, καθέκαστον ἀπολελεῖφθαι, καὶ μὴ καταρχαιρεσιάζεσθαι πρὸς τῆς τοῦ πλεονεκτεῖν ἐπιθυμίας; 5

§ 10. Ἀλλὰ μήποτε τοῖς τοιούτοις, οἱοίπερ ἐσμὲν ἡμεῖς, ἄμεινον ἄρχεσθαι, ἢ ἐλευθέροις εἶναι· ἐπεὶ τοίγε [ἀφεθεῖσαι τὸ σύνολον], ὡς ἐξ εἱρκτῆς ἄφετοι, [κατὰ τῶν πλησίον] αἱ πλεονεξίαι κἂν ἐπικαύσειαν τοῖς κακοῖς τὴν οἰκουμένην. 10

§ 11. Ὅλως δὲ δάπανον ἔφην εἶναι τῶν νῦν γεννωμένων φύσεων τὴν ῥαθυμίαν, ᾗ, πλὴν ὀλίγων, πάντες ἐγκαταβιοῦμεν, οὐκ ἄλλως πονοῦντες ἢ ἀναλαμβάνοντες, εἰ μὴ ἐπαίνου καὶ ἡδονῆς ἕνεκα, ἀλλὰ μὴ τῆς ζήλου καὶ τιμῆς ἀξίας ποτὲ ὠφελείας.

§ 12. Κράτιστον εἰκῆ ταῦτ' ἐᾶν, ἐπὶ δὲ τὰ συνεχῆ χωρεῖν· ἦν δὲ ταῦτα τὰ πάθη, περὶ ὧν ἐν ἰδίῳ προηγουμένως ὑπεσχόμεθα γράψειν ὑπομνήματι, τήν τε τοῦ ἄλλου λόγου καὶ αὐτοῦ τοῦ ὕψους μοῖραν ἐπεχόντων, ὡς ἡμῖν δοκεῖ, οὐκ ἐλαχίστην. 15

VAR. — l. 1 ERM. ἀλλοτρίαι. — l. 3 CE. omettent φιλοχρηματίας. M. πρὸς τῆς ἑαυτοῦ. — l. 4-5 V 2 L. τῶν μεγάχων ἢ μεγάλων. V 3 τ. μεγάλων ἢ μεγ. — l. 5 PL. ἀγῶνα καθ' ἕκαστον. RM. π. τ. ἀγ. καθέκαστον ἀπολελύσθαι. Em. πρὸς πάντα τὸν αἰῶνα. — l. 7 PV 2 L. μήποτε τοιούτοις. — l. 8 R. ἐπίτοιγε. L. ἄφεστοι? — l. 11 CE. δαπανῶν. — l. 12 CR. οἱ ou οἷ πλὴν ὀλίγ. — l. 13 M. τοῦ ζήλου. — l. 15 PV 2 3 L. κράτιστον εἰκῆ. EM. κρ. δ' εἰκῆ. — l. 16. Le ms. de Paris s'arrêtait aux mots περὶ ὧν, la suite jusqu'à ὡς ἡμῖν est d'une main plus récente. — l. 17 PV 2 3 ὁ τήν τε. R. ὡς τὴν. P. μοῖρας. V 2 L. μοίρας. — l. 18 L. termine par les mots ὡς ἡμῖν: il ne porte pas δοκεῖ, qui est dans Robortello.

(8) Plutarq. (De cohib. ira. c. 9) τὸ δ' ἐν ψυχῇ στῆσαι κατὰ θυμοῦ τρόπαιον, ᾧ χαλεπὸν εἶναι διαμάχεσθαι, φησὶν Ἡράκλειτος, ὅ τι γὰρ ἂν θέλῃ ψυχῆς ὠνεῖται.

(9) Plutarque (Præc. ger. reip. c. 32, §§ 7-9) exprime des idées analogues à celles des §§ 6 et 10 de ce chapitre : Ὅρα γὰρ ὅτι τῶν μεγίστων ἀγαθῶν ταῖς πόλεσιν, εἰρήνης, ἐλευθερίας, εὐετηρίας, εὐανδρίας, ὁμονοίας, πρὸς μὲν εἰρήνην οὐδὲν οἱ δῆμοι τῶν πολιτικῶν ἔν γε τῷ παρόντι χρόνῳ δέονται· πέφευγε γὰρ ἐξ ἡμῶν καὶ ἠφάνισται πᾶς δὲ βάρβαρος πόλεμος· ἐλευθερίας δὲ ὅσον οἱ κρατοῦντες νέμουσι τοῖς δήμοις μέτεστι, καὶ τὸ πλέον ἴσως οὐκ ἄμεινον. Comparez aussi le chapitre 3 du Traité Εἰ πρεσβυτέρῳ πολιτευτέον.

(10) Plutarq. (De aud. c. 1.) Ἀναρχίαν μὲν γὰρ, ἣν ἔνιοι τῶν νέων ἐλευθερίαν ἀπαιδευσίᾳ νομίζουσι, χαλεπωτέρους ἐκείνων τῶν ἐν παισὶ διδασκάλων καὶ παιδαγωγῶν δεσπότας ἐφίστησι, τὰς ἐπιθυμίας ὥςπερ ἐκ δεσμῶν λυθείσας. Cette image est familière à Plutarque, qui l'emploie encore, De sanit. tuenda, c. 18. Aratus, C. 24.

(11) V. Sect. III, § 5.

du gain, à tendre des piéges à l'existence des autres, à capter des héritages; si nous vendons notre âme pour faire quelque profit (8); si nous sommes tous esclaves de l'avarice, pouvons-nous croire qu'au milieu d'une telle contagion, il puisse se rencontrer quelque appréciateur indépendant et intègre de ce qui est grand et de ce qui est digne de passer à la postérité? quelque juge dont l'opinion ne soit pas dictée par l'appât du gain?

Ne vaut-il pas mieux, pour des gens tels que nous sommes, obéir que d'être libres (9), puisque la passion des richesses, semblable à la bête féroce échappée de sa cage, se déchaînant sur tout ce qui l'entoure, embraserait le monde de ses feux destructeurs?» (10)

Je fis voir enfin que l'indifférence, à laquelle nous sommes tous livrés, à peu d'exceptions près, est l'écueil des génies qui naissent de nos jours; parce que nos travaux et nos entreprises n'ont d'autre but que la vanité et le plaisir, et n'aspirent jamais à cette utilité qui éveille l'émulation et mérite l'honneur.

Mais il vaut mieux laisser ce sujet, et passer à ce qui doit suivre; je veux parler des passions, dont j'ai déjà dit que je traiterai dans un livre à part, et qui, à mon avis, constituent une partie importante, soit du style en général, soit du style sublime.

CONJ. — l. 3, LE FÈVRE, ἕκαστος πρὸς ἑαυτοῦ ἡνδρ. P.-L. COURIER, ἑαυτοῦ ἡδυπαθείας. RUHNKEN transpose les mots πρὸς τῆς τοῦ πλεονεκτεῖν ἐπιθυμίας de la ligne 6 à la ligne 5 avant ἡνδραποδ. ce qui explique la lacune. TOLLIUS, φιλοχρηματίας. — l. 5, M. SPENGEL, soupçonne qu'il manque ἢ καλῶν après μεγάλων. TOLLIUS, καδέκαστον. — l. 7, M. SPENGEL préférerait μήποτε τοῖς, οἷοί περ. — l. 8, la phrase ἀφεθεῖσαι κατὰ τῶν πλησίον est une scholie de l'adj. ἄφετοι. τὸ σύνολον nous semble aussi une glose de τὴν οἰκουμένην; en effet, il est pour le moins inutile dans la place qu'il occupe. MARKLAND proposait de retrancher ἄφετοι. RUHNKEN lisait ἀνεθεῖσαι. — l. 9, SALLIER, MARKLAND, ἐπικλύσειαν. — l. 11, TOLLIUS, δαπανὸν ou plutôt δάπανον. WEISKE, ὅλως δὲ καὶ δ. M. SPENGEL, διὰ παντὸς. — l. 13, TOUP, appr. par WYTTENBACH, lit πλούτου pour ἐπαίνου. — l. 15, TOUP, κράτιστον δ' εἴκ. MORUS et RUHNKEN ont reconnu le vers 379 de l'Electre d'Euripide κράτιστον εἰκῇ ταῦτ' ἐᾶν ἀφειμένα. — l. 18, TOLLIUS a ajouté les mots οὐκ ἐλαχίστην.

Le premier volume des *Rhetores græci ex recognitione Leonardi* SPENGEL, Lipsiæ, 1853, ne nous étant parvenu que lorsque les neuf premières sections étaient déjà imprimées, nous donnons ici les corrections ou conjectures de cet habile critique, que nous n'avons pu indiquer à leur place.

p. 144 l. 4 καί πως ἐπικιν δ.
l. 14 ἐμοί.
p. 146 l. 9 ἀνὴρ.
p. 150 l. 1 τί δὲ δεῖ περὶ Τιμαίου.
l. 10 τῶν.... ἱταμῶν.
p. 154 l. 4 ἂν εὖ τὸ συνεχὲς ἐπισκοπῇ.
l. 22 τὰ πρὸ αὐτῆς ou ταύτης.
p. 156 l. 3 ὡς ἀμέλει καὶ τὸ πάθος ou ἀλλ' εἰ μὲν ἀμέλει ὡς ἔν τι....

FRAGMENTS DE LONGIN,

TRADUITS EN FRANÇAIS,

AVEC LE TEXTE EN REGARD ET DES NOTES CRITIQUES.

ΚΑΣΣΙΟΥ ΛΟΓΓΙΝΟΥ

ΤΑ ΣΩΖΟΜΕΝΑ,

ΣΥΛΛΕΧΘΕΝΤΑ, ΔΙΑΣΚΕΥΑΣΘΕΝΤΑ

ΚΑΙ

ΑΚΡΙΒΕΣΤΕΡΟΝ ΕΚΔΟΘΕΝΤΑ.

FRAGMENTS AUTHENTIQUES

DE

CASSIUS LONGINUS,

RECUEILLIS, MIS EN ORDRE ET CORRIGÉS

D'APRÈS LES ÉDITIONS ORIGINALES ET LES MANUSCRITS.

INTRODUCTION.

Afin de réunir, autant que possible, tous les éléments nécessaires à l'étude comparative du Traité du Sublime et des ouvrages authentiques de Longin, j'ai recueilli et rapproché, non-seulement les fragments proprement dits, mais encore tous les passages où sont rappelés les jugements, les opinions, les principes de cet habile critique, et je les ai distribués en deux classes, les fragments philosophiques et les fragments littéraires. Quoique la plupart de ces passages soient déjà cités ou mentionnés dans la savante dissertation de Ruhnken et dans les notes de son dernier éditeur, M. Egger, ils gagneront en clarté et en importance à être ainsi classés d'après leur contenu, et une lecture suivie de ces divers morceaux contribuera sans doute à faire mieux connaître la manière, et mieux apprécier le mérite de leur auteur.

Comme ces divers fragments et passages ont été passés en revue dans les *Recherches*(1), où j'en ai indiqué les sources, énoncé le contenu, discuté l'authenticité, et où j'ai fait connaître le résultat de leur comparaison avec le Traité du Sublime, je n'y reviendrai pas ici.

Le texte de ces fragments a été revu avec soin sur les éditions originales, et j'ai donné à chaque passage l'étendue nécessaire pour qu'il soit bien compris.

Les fragments philosophiques empruntés à la vie de Plotin par Porphyre, ayant été soumis à une nouvelle révision par le savant Creuzer, dans sa belle édition des œuvres de Plotin, Oxford, 1835, 4°, j'ai profité de cet important travail. Pour ceux qui sont tirés du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon, j'ai consulté avec fruit l'édition de ce commentaire publiée à Breslau, en 1847, par M. C.-E.-Chr. Schneider.

(1) Voyez les pages 7-12 et les pages 25-42.

Les fragments relatifs à la Rhétorique ont été l'objet d'une attention particulière; pour en fixer le texte, comme pour en déterminer le sens, j'ai trouvé de précieux secours dans les notes de Ruhnken (2), dans celles de MM. Walz (3), Finckh (4), Spengel (5) et surtout dans le commentaire critique de M. Bake (6).

Quelle que soit la difficulté que présente la traduction de textes encore incertains et fréquemment interrompus; quel que soit le risque que l'on court de manquer le sens ou de le rendre d'une manière incomplète et inexacte, quand on est réduit à ses propres ressources, il importait tellement au but de mes recherches de faire bien connaître l'esprit de Longin, sa manière de concevoir, d'exposer, de traiter les divers sujets dont il s'occupe, connaissance qui ne peut guère s'obtenir que par une traduction claire et fidèle, que j'ai cru devoir entreprendre cette œuvre difficile et délicate, à laquelle j'ai apporté tous mes soins. J'espère qu'on accueillera mon travail avec indulgence, en considération du but qu'il s'agissait d'atteindre et des obstacles que j'ai rencontrés.

Les fragments insérés dans les éditions de Tollius et de Pearce sont accompagnés d'une traduction latine (7). Heinecke les a traduits en allemand. Weiske a mis en latin une partie de la Rhétorique (8). M. Giovanni Veludo, de Venise, à qui l'on doit une traduction italienne de Photius, a publié pour la première fois en italien les fragments de Longin qui font partie de l'édition de Weiske (9). Les deux premiers fragments philosophiques se trouvent en français dans la Vie de Plotin par Porphyre, que M. Zévort a jointe au recueil de Diogène-

(2) Ruhnken avait recueilli les variantes du manuscrit de Paris, nº 1741, de celui de Wolfenbuttel et de celui de la Bibliothèque Laurentienne.

(3) M. Walz a fait usage, pour la Rhétorique de Longin, de variantes recueillies dans les mss. de Paris nºs 1656, 1741, 2040 de la Bibliothèque impériale; 324 de la Bibl. Coislin; dans le ms. de Vienne, nº 60; dans celui de Venise, nº 429; dans celui de Florence mentionné ci-dessus, et dans une collation du ms. de Merula qui se trouve sur les marges d'un exemplaire d'Alde, appartenant à la Bibl. Cassanata, du couvent de la Minerve, à Rome.

(4) M. Christ.-Eberh. Finckh a soumis la Rhétorique de Longin à des révisions successives, dont il a publié les résultats à la fin du tome IX des Rhet. græci de Walz, 1836; dans les Annales de l'antiquité, 1837, p. 619; 1850, p. 422; dans le journal de Heidelberg, 1838, p. 1088, et dans un programme intitulé : In Longini Rhetoricam et in Demetrii libellum de Elocutione, annotationes criticæ, Heilbronn, 1847, 4º.

(5) Voir la Préface (pp. XX-XXIII) du 1er vol. des Rhetores græci ex recognitione Leon. Spengelii, Lipsiæ, Teubner, 1853, 12º.

(6) Outre les variantes et les notes préparées par Ruhnken, outre celles qui ont été recueillies par M. Walz, M. Bake a eu à sa disposition, pour son édition des Rhétoriques d'Apsinès et de Longin, Oxford, 1849, 8º, des collations faites par M. Cobet sur les mss. de Paris, nºs 1741 et 1656 et sur deux manuscrits de Venise; celles du ms. de la Bibl. Bodleienne, du ms. de Cambridge, du ms. de Vienne, nº 60, et du ms. de Wolfenbuttel.

(7) Ils correspondent aux fragments philosophiques 1, 2, 3 et aux fragments littéraires 12, 13, 14, 22 de notre édition.

(8) Correspondant aux §§ 17-30, formant le chapitre de l'Elocution.

(9) Cette traduction fait suite à celle du Traité du Sublime, par M. Em. de Tipaldo. Venise, 1834, 8º.

Laerte [10]. M. Vacherot a inséré le troisième dans son Histoire de l'Ecole d'Alexandrie [11].

Pour tous les autres fragments, je n'ai eu de secours que quelques explications données par les divers critiques qui se sont occupés des Fragments de Longin.

J'ai traduit tous les fragments philosophiques, et, parmi les fragments littéraires, tous ceux qui fournissent quelque moyen d'étudier le style de Longin, qui font connaître les jugements qu'il porte sur les auteurs, qui permettent de se rendre compte de sa manière de commenter, d'expliquer, de critiquer les ouvrages de philosophie ou de littérature, en un mot, ceux qui ne se réduisent pas à des remarques purement lexicographiques ou grammaticales.

Afin de rendre plus faciles et plus clairs les divers rapprochements que l'on peut indiquer entre le Traité du Sublime et le Manuel de Rhétorique, ainsi que les nombreux rapports qui doivent être signalés entre ce Manuel et l'*Epitome* de Moscou; pour faire mieux comprendre la convenance de quelques transpositions; enfin, pour abréger les recherches et simplifier les renvois, j'ai distribué en paragraphes le Manuel de Rhétorique et l'*Epitome*, en me conformant à l'ordre suivi par l'auteur dans l'exposition de ses principes.

Si je ne me trompe, la lecture de ces fragments ne peut que donner une opinion favorable de Longin, comparé aux philosophes, aux rhéteurs et aux sophistes de son siècle; elle montrera néanmoins, à tout lecteur non prévenu, qu'il ne saurait être l'auteur du Traité du Sublime. Ce résultat est le principal but de mon travail, et je pense que le parallèle que cette traduction permettra d'établir entre ce Traité et les Fragments de Longin, est le plus sûr moyen de faire cesser à cet égard toute incertitude.

(10) Paris, 1847, 2 vol. 12°, Bibliothèque Charpentier.
(11) Tome I, p. 356-359.

ΚΑΣΣΙΟΥ ΛΟΓΓΙΝΟΥ ΤΑ ΣΩΖΟΜΕΝΑ

ΤΑ ΤΟΥ ΦΙΛΟΣΟΦΟΥ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Α'

ΠΡΟΟΙΜΙΟΝ ΤΟΥ ΠΕΡΙ ΤΕΛΟΥΣ.

§ 1. Πολλῶν καθ' ἡμᾶς, ὦ Μάρκελλε, γεγενημένων φιλοσόφων, οὐχ ἥκιστα παρὰ τοὺς πρώτους τῆς ἡλικίας ἡμῶν χρόνους, (ὁ μὲν γὰρ νῦν καιρὸς, οὐδ' εἰπεῖν ἐστιν, ὅσην σπάνιν ἔσχηκε τοῦ πράγματος· ἔτι δὲ μειρακίων ὄντων ἡμῶν, οὐκ ὀλίγοι τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ λόγων προέστησαν· οὓς ἅπαντας μὲν ὑπῆρξεν ἰδεῖν ἡμῖν διὰ τὴν ἐκ παίδων ἐπὶ πολλοὺς τόπους ἅμα τοῖς γονεῦσιν ἐπιδημίαν, συγγενέσθαι δὲ αὐτῶν τοῖς ἐπιθιώσασι κατὰ ταὐτὸ συχνοῖς ἔθνεσι καὶ πόλεσιν ἐπιμίξαντας·) οἱ μὲν 5

AVERTISSEMENT. — Le texte des deux premiers fragments, tirés de la Vie de Plotin par Porphyre, peut être corrigé au moyen : 1° des manuscrits mis à contribution par Fr. Creuzer dans son édition des Œuvres de Plotin, Oxford, 1835, 4°, savoir : le *Codex Cizensis*, collationné en 1798, par J. Chr. Müller, et copié sur les mss. de Venise au XVIe siècle ; le *Codex Leidensis*, collationné par G.-H. Moser ; le *Codex Darmstadinus olim Coloniensis*, collationné par J.-L. Renner et F.-X. Werfer, du XVIe siècle ; le *Codex Monacensis*, (Mon. C.) n° 449, *olim Augustanus*, l'un des meilleurs et des plus anciens ; le *Codex Parisinus* (Par. A.) n° 1976 de la Bibl. imp. ; les *Codices Marciani* A. B. C. du XVe siècle, provenant de la bibliothèque du cardinal Bessarion ; le *Codex Mediceus* (A) plut. 87, n° 3, en parchemin, du XIIIe siècle, c'est celui dont s'est servi Marsile Ficin, et le *Codex Medi-*

(1) Après avoir cité la lettre que Longin lui a adressée au sujet des manuscrits de Plotin, et qui formera le deuxième fragment, Porphyre (Vie de Plotin, c. 19.) continue en ces termes : «J'ai cité tout au long le jugement que le plus habile critique de notre temps, celui qui a soumis à son examen presque tous les écrits de ses contemporains, a porté sur Plotin, bien que, dans le principe et pendant longtemps, trompé par l'ignorance des autres, il ait eu pour ce philosophe peu d'estime. Comme il ne connaissait pas la manière habituelle dont Plotin s'exprimait, Longin supposait fautifs et altérés ses écrits qu'il avait reçus d'Amelius ; cependant, s'il existe des manuscrits corrects de Plotin, ce sont ceux que possède Amelius, puisqu'ils ont été transcrits sur les autographes. Mais il faut aussi que je cite ce que Longin a écrit, dans un ouvrage, au sujet de Plotin, d'Amelius et des philosophes qui ont vécu de son temps, afin que l'on connaisse complétement l'opinion qu'en avait conçue un homme à la fois si savant et d'un jugement si exercé. Cet ouvrage a pour titre, Traité de Longin sur les

FRAGMENTS DE LONGIN.

FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES.

PREMIER FRAGMENT.

PRÉFACE DU LIVRE SUR LES VRAIS BIENS [1].

Notre âge, Marcellus [2], a vu un grand nombre de philosophes ; ils ont vécu surtout dans les premières années de ma vie ; car pour le moment on ne saurait dire combien peu de personnes se vouent à la philosophie ; dans ma première jeunesse, au contraire, plusieurs se distinguaient dans cette carrière. Les voyages que je fis alors en divers lieux, avec mes parents, m'ont fourni l'occasion de les voir tous, et notre séjour chez plusieurs peuples et dans plusieurs villes, m'a permis même de former des relations avec ceux d'entre eux qui vivaient à cette époque.

ceus (B) plut. 85, nº 15, du XIVe siècle. — 2º Au moyen des variantes du manuscrit d'Oxford (O), consulté par Tollius, collationné par Hudson, et de celles du ms. du Vatican (V), nº 1353, de la main de Constantin Lascaris, collationné par Bast, manuscrits dont Creuzer n'a pas fait usage. — 3º D'après l'édition princeps des œuvres de Plotin, en tête desquelles se trouve la Vie de Plotin par Porphyre, Bâle, 1580, folº (B). — Les lettres CB marquent l'accord des mss. et de l'éd. de Bâle.

VAR. — l. 1 Ciz. πολλῶν τῶν καθ' ἡμᾶς. — l. 7 Ciz. κατ' αὐτό. Ciz. om. καὶ πόλεσιν.

vrais biens, adressé à Plotin et à Gentilianus Amelius ; en voici la préface. »

Ταῦτα ἐπιπλέον παρατέθεικα τοῦ καθ' ἡμᾶς κριτικωτάτου γενομένου, καὶ τὰ τῶν ἄλλων σχεδὸν πάντα τῶν καθ' αὐτὸν διελέγξαντος, δεικνὺς οἷα γέγονεν ἡ περὶ Πλωτίνου κρίσις · καίτοι τὰ πρῶτα ἐκ τῆς τῶν ἄλλων ἀμαθίας καταφρονητικῶς ἔχων πρὸς αὐτὸν διετέλει. Ἐδόκει δὲ, ἃ ἐκτήσατο ἐκ τῶν Ἀμελίου λαβὼν, ἡμαρτῆσθαι, διὰ τὸ μὴ νοεῖν τοῦ ἀνδρὸς τὴν συνήθη ἑρμηνείαν · εἰ γάρ τινα καὶ ἄλλα, καὶ τὰ παρ' Ἀμελίῳ διώρθωτο, ὡς ἂν ἐκ τῶν αὐτογράφων μετειλημμένα. Ἔτι δὲ τοῦ Λογγίνου, ἃ ἐν τῷ συγγράμματι γέγραφε περὶ Πλωτίνου τε καὶ Ἀμελίου καὶ τῶν καθ' ἑαυτὸν γεγονότων φιλοσόφων, ἀναγκαῖον παραθεῖναι, ἵνα καὶ πλήρης γένηται ἡ περὶ αὐτῶν κρίσις, οἷα γέγονε τοῦ ἐλλογιμωτάτου ἀνδρὸς καὶ ἐλεγκτικωτάτου. Ἐπιγράφεται δὲ τὸ βιβλίον Λογγίνου πρὸς Πλωτῖνον καὶ Γεντιλιανὸν Ἀμέλιον, περὶ τέλους. Ἔχει δὲ τοῖονδε προοίμιον. — V. sur le traité περὶ τέλους, les *Recherches*, p. 10.

(2) Porphyre parle de ce Marcellus, c. 7 de la Vie de Plotin, et le met au nombre des sénateurs qui suivirent les leçons de ce philosophe. Toup pense que Porphyre épousa la fille de Marcellus, qui était aussi adonnée à la philosophie.

καὶ διὰ γραφῆς ἐπεχείρησαν τὰ δοκοῦντα σφίσι πραγματεύεσθαι, καταλιπόντες τοῖς ἐπιγιγνομένοις, τῆς παρ' αὐτῶν ὠφελείας μετασχεῖν· οἱ δ' ἀποχρῆναι σφίσιν ἡγήσαντο, τοὺς συνόντας προβιβάζειν εἰς τὴν τῶν ἀρεσκόντων ἑαυτοῖς καταληψιν. § 2. Ὧν τοῦ μὲν προτέρου γεγόνασι τρόπου, Πλατωνικοὶ μὲν, Εὐκλείδης, καὶ Δημόκριτος, καὶ Προκλῖνος, ὁ περὶ τὴν Τρωάδα διατρίψας, οἵτε μέχρι νῦν ἐν τῇ Ῥώμῃ δημοσιεύοντες, Πλωτῖνος καὶ Γεντιλιανὸς Ἀμέλιος, ὁ τούτου γνώριμος· Στωϊκῶν δὲ Θεμιστοκλῆς καὶ Φοιβίων, οἵτε μέχρι πρώην ἀκμάσαντες, Ἄννιός τε καὶ Μήδιος. Περιπατητικῶν δὲ ὁ Ἀλεξανδρεὺς Ἡλιόδωρος. § 3. Τοῦ δὲ δευτέρου Πλατωνικοὶ μὲν Ἀμμώνιος καὶ Ὠριγένης, οἷς ἡμεῖς τὸ πλεῖστον τοῦ χρόνου προσεφοιτήσαμεν ἀνδράσιν οὐκ ὀλίγῳ τῶν καθ' ἑαυτοὺς εἰς σύνεσιν διενεγκοῦσιν, οἵ τε Ἀθήνησι διάδοχοι, Διόδοτος καὶ Εὔδουλος. Καὶ γάρ εἴ τι τούτων γέγραπταί τισιν, ὥςπερ Ὠριγένει μὲν τὸ περὶ δαιμόνων, Εὐδούλῳ δὲ τὸ περὶ τοῦ Φιλήβου καὶ τοῦ Γοργίου, καὶ τῶν Ἀριστοτέλει πρὸς τὴν Πλάτωνος πολιτείαν ἀντειρημένων, οὐκ ἐχέγγυα πρὸς τὸ μετὰ τῶν ἐξειργασμένων τὸν λόγον αὐτοὺς ἀριθμεῖν ἂν γένοιτο, παρέργῳ τῇ τοιαύτῃ χρησαμένων σπουδῇ, καὶ μὴ προηγουμένην περὶ τοῦ γράφειν ὁρμὴν λαβόντων. § 4. Τῶν δὲ Στωϊκῶν Ἑρμῖνος καὶ Λυσίμαχος, οἵ τε ἐν ἄστει καταβιώσαντες Ἀθηναῖος καὶ Μουσώνιος· καὶ Περιπατητικῶν Ἀμμώνιος καὶ Πτολεμαῖος, φιλολογώτατοι μέντοι τῶν καθ' αὐτοὺς ἄμφω γενόμενοι, καὶ μάλιστα ὁ Ἀμμώνιος, (οὐ γάρ ἐστιν, ὅςτις ἐκείνῳ γέγονεν εἰς πολυμάθειαν παραπλήσιος,) οὐ μὴν καὶ γράψαντές γε τεχνικὸν οὐδὲν, ἀλλὰ ποιήματα καὶ λόγους ἐπιδεικτικοὺς ἅπερ οὖν καὶ σωθῆναι, τῶν ἀνδρῶν τούτων οὐχ ἑκόντων, οἶμαι· μὴ γὰρ ἂν αὐτοὺς δέξασθαι διὰ τοιούτων βιβλίων ὕστερον γενέσθαι γνωρίμους ἀφέντας σπουδαιοτέροις συγγράμμασι τὴν ἑαυτῶν ἀποθησαυρίσαι διάνοιαν.

§ 5. Τῶν δ' οὖν γραψάντων οἱ μὲν οὐδὲν πλέον ἢ συναγωγὴν, καὶ μεταγραφὴν τῶν τοῖς πρεσβυτέροις συντεθέντων ἐποιήσαντο, καθάπερ Εὐκλείδης, καὶ Δημόκριτος, καὶ Προκλῖνος· οἱ δὲ, μικρὰ κομιδῇ πράγματα τῆς

VAR. — l. 1 Ciz. om. τὰ devant δοκοῦντα. — l. 3 Ciz. τοὺς συνάπτοντας. Med. B. Par. A. προςβιβάζειν. — l. 6 Leid. οὔτε μέχρι. — l. 8 Ciz. δήμιος au lieu de Μήδιος. — l. 11 Ciz. ὀλίγοιν. Marc. A. Mon. C. Med. B. ὀλίγων. Ciz. κατ' αὐτούς. — l. 12 Leid. Marc. A. Mon. C. Ciz. Θεόδουλος, les autres Θεόδοτος au lieu de Διόδοτος. — l. 13 Ciz. Marc. A. Mon. C. περὶ τῶν δαιμόνων. — l. 14 Ciz. μὲν πρὸς τὴν. — l. 15 OB. οὐκ ἐχέγγυα. V. οὐχὶ ἐχέγγυα. Darm. B. πρὸς πατρὸς, un copiste ayant pris pour le signe de πατρός celui de la préposition

(3) M. Zumpt (Mém. de l'Acad. de Berlin, 1842, p. 74.) traduit le terme δημοσιεύω par ceux-ci : *öffentlicher Lehrer sein.*

(4) A. Maio, ayant découvert à la fin d'un

Les uns ont pris soin de mettre par écrit leurs opinions, et ont donné ainsi à la postérité le moyen d'en tirer parti ; les autres ont pensé qu'il suffisait de mettre leurs disciples en état de bien comprendre leurs principes. A la première de ces deux classes appartiennent, parmi les Platoniciens, Euclide, Démocrite, Proclinus qui a vécu en Troade, et ceux qui encore aujourd'hui enseignent publiquement à Rome (3), Plotin et son disciple Gentilianus Amelius ; parmi les Stoïciens, Thémistocle, Phoebion et deux philosophes qui vivaient encore naguère, Annius et Médius ; parmi les Péripatéticiens, Héliodore d'Alexandrie. A la seconde classe appartiennent les Platoniciens Ammonius et Origène, sous lesquels j'ai étudié le plus longtemps, et qui l'emportaient de beaucoup en intelligence sur leurs contemporains ; il faut y joindre Diodote et Eubulus qui ont dirigé l'école d'Athènes. Si ces philosophes ont composé quelques ouvrages, comme Origène *sur les Démons ;* Eubulus sur le *Philèbe*, sur le *Gorgias* et sur les objections qu'Aristote oppose à *la République* de Platon (4), cela ne suffit pas pour qu'on puisse les compter parmi ceux qui ont rédigé leur système ; car ils ne se sont livrés à ces travaux qu'occasionnellement et ils n'avaient pas formé le dessein de se vouer à la composition. Ajoutons les Stoïciens Herminus et Lysimaque, et ceux qui ont vécu à Athènes, Athénée et Musonius ; puis les Péripatéticiens Ammonius et Ptolémée, les plus savants de tous leurs contemporains, surtout Ammonius, car il n'est personne qui lui soit comparable en savoir. Ces philosophes n'ont rien écrit qui se rapporte à l'objet de leurs études ; on ne leur doit que des poésies et des discours d'apparat, qui, je le pense, ont été conservés malgré leurs auteurs ; car on ne saurait croire qu'ils aient voulu se faire connaître à la postérité par de semblables écrits, tandis qu'ils négligeaient de recueillir leurs méditations dans des ouvrages plus sérieux.

Parmi les philosophes qui ont écrit, les uns, comme Euclide, Démocrite, Proclinus, n'ont composé que des recueils et de nouvelles rédactions de ce qui avait été publié par des auteurs plus anciens ; d'autres, choisissant

πρός et un autre ayant réuni ces deux mots. — l. 16 CB. πάρεργον. — l. 20 B. μὲν τῶν. — l. 24 VB. δέξασθαι. O. peut-être δοξασθαι. — l. 27. Tous les mss. ont τῶν δ'οὖν sauf V. qui porte τῶν δ'αὖ. — l. 28 OV. ἐποίησαν. — l. 29 Ciz. V. μακρὰ κομιδῇ.

CONJ. — l. 12, Toup, Weiske, Egger lisent Διόδοτος au lieu de Θεόδοτος ; comme on n'indique aucune variante du ms. d'Oxford ni de celui du Vatican, c'est sans doute de là que vient cette leçon. — l. 16-17, Tollius, χρησαμένων αὐτῶν ou χρησαμένους, et l. 17 λαβόντας. Creuzer conserve la leçon des mss., mais il pense que le passage est altéré. — l. 24, Weiske, τοῖς ὕστερον.

manuscrit très-ancien, qui contient un commentaire inédit de Proclus sur le 10me livre de la République de Platon, un fragment intitulé : Ἐπίσκεψις τῶν ὑπ' Ἀριστοτέλους ἐν δευτέρῳ τῶν Πολιτικῶν πρὸς τὴν Πλάτωνος Πολιτείαν ἀντειρημένων, a cru y retrouver le livre d'Eubulus dont il est ici question, et l'a inséré, avec une traduction latine, dans le Vol. II, p. 672-673 des Scriptorum Vett. nova Coll. vaticana.

τῶν παλαιῶν ἱστορίας ἀπομνημονεύσαντες, εἰς τοὺς αὐτοὺς τόπους ἐκείνοις ἐπεχείρησαν συντιθέναι βιβλία, καθάπερ Ἄννιός τε καὶ Μήδιος, καὶ Φοιβίων· οὗτος μὲν ἀπὸ τῆς ἐν τῇ λέξει κατασκευῆς γνωρίζεσθαι μᾶλλον, ἢ τῆς ἐν τῇ διανοίᾳ συνθέσεως ἀξιῶν· οἷς καὶ τὸν Ἡλιόδωρον συγκατανείμειέ τις ἄν, οὐδ' ἐκεῖνον παρὰ τὰ τοῖς πρεσβυτέροις ἐν ταῖς ἀκροάσεσιν εἰρη- 5
μένα πλέον τι συμβαλλόμενον εἰς τὴν τοῦ λόγου διάρθρωσιν.

§ 6. Οἱ δὴ καὶ πλήθει προβλημάτων ἃ μετεχειρίσαντο, τὴν σπουδὴν τοῦ γράφειν ἀποδειξάμενοι, καὶ τρόπῳ θεωρίας ἰδίῳ χρησάμενοι, Πλωτῖνός εἰσι καὶ Γεντιλιανὸς Ἀμέλιος· ὁ μὲν τὰς Πυθαγορείους ἀρχὰς καὶ Πλατωνικάς, ὡς ἐδόκει, πρὸς σαφεστέραν τῶν πρὸ αὐτοῦ καταστησά- 10
μενος ἐξήγησιν, (οὐδὲ γὰρ οὐδὲν ἐγγύς τι τὰ Νουμηνίου, καὶ Κρονίου, καὶ Μοδεράτου, καὶ Θρασύλλου, τοῖς Πλωτίνου περὶ τῶν αὐτῶν συγγράμμασιν εἰς ἀκρίβειαν·) ὁ δὲ Ἀμέλιος κατ' ἴχνη μὲν τούτου βαδίζειν προαιρούμενος, καὶ τὰ πολλὰ μὲν τῶν αὐτῶν δογμάτων ἐχόμενος, τῇ δὲ ἐξεργασίᾳ πολὺς ὢν, καὶ τῇ τῆς ἑρμηνείας περιβολῇ πρὸς τὸν ἐναντίον ἐκείνῳ ζῆλον 15
ὑπαγόμενος. § 7. Ὧν καὶ μόνων ἡμεῖς ἄξιον εἶναι νομίζομεν ἐπισκοπεῖσθαι συγγράμματα. Τοὺς μὲν γὰρ λοιπούς τί τις ἂν κινεῖν οἴοιτο δεῖν, ἀφεὶς ἐξετάζειν ἐκείνους, παρ' ὧν πάντα λαβόντες οὗτοι γεγράφασιν, οὐδὲν αὐτοὶ παρ' αὐτῶν προσθέντες, οὐχ ὅτι τῶν κεφαλαίων, ἀλλ' οὐδὲ τῶν ἐπιχειρημάτων, οὐδ' οὖν ἢ συναγωγῆς τῶν παρὰ τοῖς πλείοσιν, ἢ κρίσεως τοῦ 20
βελτίονος ἐπιμεληθέντες. § 8. Ἤδη μὲν οὖν καὶ δι' ἄλλων τουτὶ πεποιήκαμεν ὥςπερ καὶ τῷ μὲν Γεντιλιανῷ περὶ τῆς κατὰ Πλάτωνα δικαιοσύνης ἀντειπόντες, τοῦ δὲ Πλωτίνου τὸ περὶ τῶν ἰδεῶν ἐπισκεψάμενοι. Τὸν μὲν γὰρ κοινὸν ἡμῶν τε κἀκείνων ἑταῖρον ὄντα, Βασιλέα τὸν Τύριον, οὐδ' αὐτὸν ὀλίγα πεπραγματευμένον κατὰ τὴν τοῦ Πλωτίνου μίμησιν, (ὃν ἀποδε- 25
ξάμενος μᾶλλον τῆς παρ' ἡμῖν ἀγωγῆς, ἐπεχείρησε διὰ συγγράμματος ἀποδεῖξαι, βελτίω δόξαν περὶ τῶν ἰδεῶν τῆς ἡμῖν ἀρεσκούσης ἔχοντα,) μετρίως τῇ ἀντιγραφῇ διελέγξαι δοκοῦμεν, οὐκ εὖ παλινῳδήσαντα, κἂν τούτοις οὐκ ὀλίγας τῶν ἀνδρῶν τούτων κεκινηκότες δόξας, ὥςπερ καὶ ἐν τῇ πρὸς τὸν Ἀμέλιον ἐπιστολῇ, μέγεθος μὲν ἐχούσῃ συγγράμματος, ἀποκρι- 30
νομένῃ δὲ πρὸς ἄττα τῶν ὑπ' αὐτοῦ πρὸς ἡμᾶς ἀπὸ τῆς Ῥώμης ἀπεσταλ-

VAR. — l. 2 Ciz. Marc. A. Mon. C. τιθέναι. — l. 4 Ciz. Marc. A. Darm. Mon. C. Med. A. Par. A. V. συντάξεως. Med. A. à la marg. συνθέσεως. — l. 5 Marc. A. τὰ περὶ τοῖς. — l. 7 Marc. A. Mon. C. ἀεὶ μετεχ. — l. 8 B. ἀποδεξάμενοι. Ciz. Marc. A. Mon. C. χαρισάμενοι au lieu de χρησάμενοι. — l. 10 Ciz. καὶ ὡς ἐδόκει. — l. 11 B. οὐδὲ γὰρ ἐγγὺς. C. οὐδὲ γὰρ οὐδὲν ἐγγύς τι. Ciz. om. καὶ Κρονίου. — l. 13 Ciz. Marc. A. Mon. C. om. μὲν avant τούτου. — l. 15 Leid.

des points de peu d'importance traités par des philosophes antérieurs, ont entrepris de composer des livres sur les mêmes sujets ; tels sont Annius, Medius et Phœbion ; ce dernier cherche plutôt à se faire remarquer par l'élégance de son style que par la marche logique de ses idées. On pourrait leur associer Héliodore, qui s'est borné à recueillir et à rédiger ce que ses prédécesseurs ont exposé dans leurs leçons.

Ceux qui, par le grand nombre des questions qu'ils ont traitées, ont bien prouvé leur intention d'être auteurs, et qui ont envisagé leur sujet d'une manière originale, sont Plotin et Gentilianus Amelius : le premier paraît avoir exposé, avec plus de clarté que tous ses devanciers, les principes de Pythagore et de Platon ; car les traités de Numenius, de Cronius, de Moderatus, de Thrasyllus, sont bien loin d'être aussi exacts que ceux de Plotin sur le même sujet. Amelius s'efforce de marcher sur ses traces ; il soutient le plus souvent les mêmes opinions ; mais, manquant de mesure dans ses développements et prolixe dans son style, il suit une marche qui est tout l'opposé de celle de Plotin. Ce sont les seuls dont nous pensions qu'il vaille la peine d'étudier les écrits. Quelle nécessité de s'occuper des autres, puisque j'ai renoncé à examiner ceux même à qui ils ont emprunté le contenu de leurs livres ? Bien loin d'avoir rien ajouté à leur propre fonds, je ne dis pas en fait d'idées nouvelles, mais même en fait de preuves, ils n'ont pas seulement pris la peine de recueillir ce qui est dispersé dans un grand nombre d'ouvrages, ni de choisir ce qu'il y a de meilleur. Mais j'ai porté mon attention sur d'autres écrits ; ainsi j'ai combattu l'opinion de Gentilianus *sur la Justice suivant Platon*, et j'ai examiné l'ouvrage de Plotin *sur les Idées*. Je crois aussi avoir suffisamment réfuté l'ami commun de ces deux philosophes et le mien, Basilée de Tyr (5), qui a composé de nombreux traités dans lesquels il s'est appliqué à imiter Plotin. Renonçant à notre doctrine pour adopter celle de Plotin, il avait essayé de montrer dans un écrit que l'opinion de celui-ci était préférable à celle que nous soutenions ; mais il n'avait pas bien justifié son changement de système. Dans mes ouvrages, j'ai attaqué la plupart de leurs assertions, ainsi que dans ma lettre à Amelius qui est devenue presque un

om. ἐναντίον. — l. 16 V. ὧν καὶ μόνον. — l. 17 Med. B. om. τί. — l. 18, CB. ταῦτα — l. 19 Med. A. B. παρ' αὐτῶν. — l. 24 Marc. A. κἀκεῖνον. V. a le nom Πορφύριον écrit au-dessus de Βασιλέα. — l. 28 Med. B. ἀντιγραφῆς. — l. 31 B. πρὸς ἅττα. — OB. ἐπεσταλμένων.

CONJ. — l. 3-4, PEARCE change de place les mots κατασκευῆς et συνθέσεως. — l. 11, WEISKE aimerait mieux οὐδὲ γὰρ οὐδέν τι ἐγγύς. — l. 18, WEISKE, τὰ αὐτῶν λαβόντες. Il est bien plus conforme à l'idée de l'auteur de lire πάντα λαβόντες, puisqu'il dit à la ligne suivante : οὐδὲν αὐτοὶ παρ' αὐτῶν προσθέντες. — l. 28, TOLLIUS, μετρίῳ ἀντιγραφῇ ou μετρίως τῇ ἀντιγραφῇ. — l. 31, CREUZER préfère la leçon ἐπεσταλμένων.

(5) Porphyre, qui se nommait d'abord *Malchus*, c'est-à-dire *roi*, en langue syriaque. Ce fut Longin, suivant Eunape, qui changea ce nom en celui de Πορφύριος, *Purpuratus*. V. dans les *Recherches*, p. 9, l'exposé de la discussion entre Porphyre et Longin.

μένων· ἣν αὐτὸς μὲν ἐπιστολὴν περὶ τοῦ τρόπου τῆς Πλωτίνου φιλοσοφίας ἔγραψεν, ἡμεῖς δὲ αὐτὸ μόνον προσηρκέσθημεν, τῇ κοινῇ τοῦ συγγράμματος ἐπιγραφῇ πρὸς τὸν Ἀμέλιον ἐπιστολὴν αὐτὸ προσαγορεύσαντες.

VAR. — l. 2 Marc. B. Med. A. out en marge συντάγματος. — l. 3 Leid. προσαγορεύοντες.

(6) A la suite de cette citation, Porphyre (ch. 21) continue en ces termes : «Dans ce qui précède, Longin a reconnu que Plotin et Amelius l'emportent sur tous les philosophes de son temps par le nombre des questions qu'ils étudient, et qu'ils ont suivi dans leur étude une méthode qui leur est particulière. Bien loin de se conformer aux opinions de Numenius et de les préférer à d'autres, Plotin, dit-il, a suivi celles des Pythagoriciens et de leur maître, et les écrits de Numenius, de Cronius, de Moderatus et de Thrasyllus n'approchent point de ceux de Plotin, sous le rapport de l'exactitude avec laquelle les principes de Pythagore sont exposés. Après avoir rappelé qu'Amelius suit les traces de Plotin, mais que, manquant de mesure dans sa composition et se montrant diffus dans ses développements, il s'est livré à une manière d'écrire qui est tout l'opposé de celle de son maître, il fait ensuite mention de moi, qui avais été admis récemment dans la société de Plotin ; il me désigne comme l'ami commun de ces deux philosophes et le sien ; il me nomme Basilée de Tyr, et ajoute que j'ai composé de nombreux traités où je me suis appliqué à imiter Plotin ; reconnaissant par là que j'ai su éviter la prolixité si peu philosophique d'Amelius, et que je me suis conformé en écrivant au genre de Plotin. Le témoignage d'un homme si considéré, qui tient la première place parmi les critiques, et qui jusqu'alors était prévenu contre Plotin, doit suffire pour montrer que, si j'avais pu me rendre auprès de lui lorsqu'il m'y invita, il n'aurait pas écrit la réfutation qu'il m'adressa avant d'avoir approfondi la doctrine de Plotin.» Ἐν δὴ τούτοις τότε ὡμολόγησε μὲν, πάντων τῶν ἐπ' αὐτοῦ γεγονότων πλήθει τε προβλη-

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Β'

§ 1. Καὶ σὺ μὲν ταῦτα τὰ βιβλία πέμπειν, ὅταν σοι δοκῇ· μᾶλλον δὲ κομίζειν. Οὐ γὰρ ἂν ἀποσταίην τοῦ πολλάκις δεῖσθαί σου, τὴν πρὸς ἡμᾶς ὁδὸν τῆς ἑτέρωσε προκρῖναι, κἂν, εἰ μηδὲν δι' ἄλλο, (τί γὰρ ἂν καὶ σοφὸν παρ' ἡμῶν προσδοκῶν ἀφίκοιο ;) τήν γε παλαιὰν συνήθειαν, καὶ τὸν ἀέρα, μετριώτατον ὄντα, πρὸς ἣν λέγεις σώματος ἀσθένειαν, κἂν ἄλλο τι τύχῃς οἰηθείς. 5

Παρ' ἐμοῦ δὲ μηδὲν προσδοκᾷν καινότερον, μηδ' οὖν τῶν παλαιῶν, ὅσα φῄς ἀπολωλεκέναι· § 2. τῶν γὰρ γραψάντων τοσαύτη σπάνις ἐνταῦθα

AVERTISSEMENT. — Le texte de ce fragment s'appuie sur les mêmes manuscrits et la même édition *princeps* que le précédent.

VAR. — l. 1 CB. ταῦτά τε πέμπειν. V. ταῦτα τὰ βιβλία. — l. 3 Ciz. Marc. B. Mon. C. καὶ πρὸς σοφόν. — l. 4 OV. προσδοκᾷν. Ciz. om. τε ou γε avant παλαιάν. — l. 5 V. τοῦ σώματος. Marc. A. Mon. C. om. τι après ἄλλο. — l. 7 Ciz. Marc. A. Mon. C. προσδοκῶν.

CONJ. — l. 8, WEISKE aimerait mieux γραφέων ou ἀντιγραφέων ; je lirais plutôt γραφόντων.

traité, et dans laquelle je réponds à quelques-unes des observations qu'il m'avait adressées de Rome. Amelius avait donné pour titre à sa lettre : *De la marche suivie par Plotin en philosophie.* Pour moi, je me suis contenté d'un titre plus vague, et j'ai intitulé ma réponse : *Lettre à Amelius* (6).

CONJ. — l. 2, Wyttenbach et Weiske, ἐπέγραψεν. — l. 3, Creuzer préfère la leçon de l'édition de Bâle, πρὸς τὴν Ἀμελίου ἐπιστολήν.

μάτων, διενεγκεῖν Πλωτῖνόν τε καὶ Ἀμέλιον, τρόπῳ δὲ θεωρίας ἰδίῳ μάλιστα τούτους χρήσασθαι· τὰ Νουμηνίου δὲ οὐχ ὅτι ὑποβάλλεσθαι καὶ τἀκείνου πρεσβεύειν δόγματα, ἀλλὰ τὰ τῶν Πυθαγορείων αὐτοῦ τε ἑλομένου μετιέναι δόγματα, καὶ οὐδ' ἐγγὺς εἶναι τὰ Νουμηνίου καὶ Κρονίου, καὶ Μοδεράτου καὶ Θρασύλλου τοῖς Πλωτίνου περὶ τῶν αὐτῶν συγγράμμασιν εἰς ἀκρίβειαν. Εἰπὼν δὲ περὶ Ἀμελίου ὅτι κατ' ἴχνη μὲν τοῦ Πλωτίνου ἐβάδιζε, τῇ δὲ ἐξεργασίᾳ πολὺς ὢν καὶ τῇ τῆς ἑρμηνείας περιβολῇ, πρὸς τὸν ἐναντίον ἐκείνῳ ζῆλον ὑπήγετο. Ὅμως μνησθεὶς ἐμοῦ Πορφυρίου ἔτι ἀρχὰς ἔχοντος τῆς πρὸς τὸν Πλωτῖνον συνουσίας, φησίν, ὅτι δὲ ὁ κοινὸς ἡμῶν τε κἀκείνων ἑταῖρος Βασιλεὺς ὁ Τύριος οὐδ' αὐτὸς ὀλίγα πεπραγματευμένος κατὰ τὴν Πλωτίνου μίμησιν συνέθηκε. Ταῦτα ὄντως κατιδὼν, ὅτι τῆς τ' Ἀμελίου περιβολῆς τὸ ἀφιλόσοφον παντελῶς ἐφυλαξάμην, καὶ πρὸς ζῆλον τοῦ Πλωτίνου γράφων, ἑώρων. Ἀρκεῖ τοίνυν ὁ τοσοῦτος ἀνὴρ καὶ ἐν κρίσει πρῶτος ὤν, καὶ ὑπειλημμένος ἄχρι νῦν, τοιαῦτα γράφων περὶ Πλωτίνου, ὡς εἰ καὶ καλοῦντί με τὸν Πορφύριον συνέβη δεηθῆναι (?) συμμίξαι αὐτῷ, οὐδ' ἂν ἀντέγραψεν ἃ πρὶν ἀκριβῶσαι τὸ δόγμα, γράψαι ἐπεχείρησεν.

FRAGMENT II.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE LONGIN A PORPHYRE. (1)

Envoie-moi ces livres quand tu le jugeras convenable, ou plutôt apporte-les moi. Car je ne me lasserai pas de t'inviter à te rendre auprès de moi plutôt qu'ailleurs ; non que j'aie à t'offrir quelque nouvelle conception philosophique, mais du moins à cause de notre ancienne amitié, et pour jouir du bon air que nous respirons ici en Phénicie, dont le climat, quoi que tu en dises, serait très-favorable à ta santé.

Cependant je ne te promets aucun nouvel ouvrage, ni même ceux des anciens que tu assures avoir perdus ; car nous sommes ici dans une telle

(1) Voici comment Porphyre (Vie de Plotin, c. 18) introduit cette citation : «Quant à l'opinion que Longin s'était formée sur Plotin, principalement d'après ce que je lui en avais écrit, on la verra clairement dans ce fragment d'une lettre qu'il m'adressa pour me rendre auprès de lui, de Sicile en Phénicie, et lui apporter les livres de Plotin. Il est conçu en ces termes.—Ἦν δὲ ἔσχε καὶ Λογγῖνος περὶ τοῦ Πλωτίνου δόξαν, ἐξ ὧν μάλιστα πρὸς αὐτὸν ἐγὼ γράφων ἐσήμαινον, δήλώσει μέρος ἐπιστολῆς, γραφείσης πρός με, ἐπέχον τοῦτον τὸν τρόπον. Ἀξιῶν γάρ με ἀπὸ τῆς Σικελίας κατιέναι πρὸς αὐτὸν εἰς τὴν Φοινίκην, καὶ κομίζειν τὰ βιβλία τοῦ Πλωτίνου, φησί.

καθέστηκεν, ὥςτε, νὴ τοὺς θεοὺς, πάντα τὸν χρόνον τοῦτον τὰ λειπόμενα τῶν Πλωτίνου κατασκευάζων, μόλις αὐτῶν ἐπεκράτησα, τὸν ὑπογραφέα τῶν μὲν εἰωθότων ἀπάγων ἔργων, πρὸς ἑνὶ δὲ τούτῳ τάξας γενέσθαι. Καὶ κέκτημαι μὲν ὅσα δοκεῖν πάντα, καὶ τὰ νῦν ὑπὸ σοῦ πεμφθέντα· κέκτημαι δὲ ἡμιτελῶς, οὐ γὰρ μετρίως ἦν διημαρτημένα. Καίτοι τὸν ἑταῖρον Ἀμέλιον ὤμην ἀναλήψεσθαι τὰ τῶν γραφέων πταίσματα· τῷ δ' ἦν ἄλλα προὐργιαίτερα τῆς τοιαύτης προςεδρείας. Οὔκουν ἔχω, τίνα χρὴ τρόπον αὐτοῖς ὁμιλῆσαι, καίπερ ὑπερεπιθυμῶν τά τε περὶ ψυχῆς, καὶ τὰ περὶ τοῦ ὄντος ἐπισκέψασθαι· ταῦτα γὰρ οὖν καὶ μαλιστα διημάρτηται· καὶ πάνυ βουλοίμην ἂν ἐλθεῖν μοι παρὰ σοῦ τὰ μετ' ἀκριβείας γεγραμμένα, τοῦ παραναγνῶναι μόνον, εἶτα ἀποπέμψαι πάλιν.

§ 3. Αὖθις δὲ τὸν αὐτὸν ἐρῶ λόγον, ὅτι μὴ πέμπειν, ἀλλ' αὐτὸν ἥκειν ἔχοντα μᾶλλον ἀξιῶ, ταῦτά τε, καὶ τῶν λοιπῶν εἴ τι διαπέφευγε τὸν Ἀμέλιον· ἃ μὲν γὰρ ἤγαγεν, ἅπαντα διὰ σπουδῆς ἐκτησάμην. Πῶς δ' οὐκ ἔμελλον ἀνδρὸς ὑπομνήματα, πάσης αἰδοῦς ἄξια καὶ τιμῆς, κτήσεσθαι; Τοῦτο γὰρ οὖν καὶ παρόντι σοι, καὶ μακρὰν ἀπόντι, καὶ περὶ τὴν Τύρον διατρίβοντι τυγχάνω δήπουθεν ἐπεσταλκώς, ὅτι τῶν μὲν ὑποθέσεων οὐ πάνυ με τὰς πολλὰς προςίεσθαι συμβέβηκεν· τὸν δὲ τύπον τῆς γραφῆς, καὶ τῶν ἐννοιῶν τἀνδρὸς τὴν πυκνότητα, καὶ τὸ φιλόσοφον τῆς τῶν ζητημάτων διαθέσεως, ὑπερβαλλόντως ἄγαμαι καὶ φιλῶ, καὶ μετὰ τῶν ἐλλογιμωτάτων ἄγειν τὰ τούτου βιβλία φαίην ἂν δεῖν τοὺς ζητητικούς.

VAR. — l. 1 Marc. A. μὰ τοὺς θ. Marc. A. τοῦ Πλ. — l. 2, Mon. C. παρασκευάζων et κατασκεύαζων. — l. 3 O. ἑνὶ δὲ τούτων. — l. 4 C. ὑπὸ σοῦ. B. ἀπὸ σοῦ. — l. 9 V. om. μάλιστα. — l. 10-11 Marc. A. Mon. C. V. παραγνῶναι. — l. 13 Marc. A. B. Mon. C. ταῦτά γε. B. καὶ λοιπῶν. — l. 15 Darm. Med. A. πονήματα. Marc. A. ὑπομνήματι. Leid. Marc. A. Mon. C. κτήσασθαι. Med. A. κτήσεσθαι.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Γ'

§ 1. Συνελόντι δ' εἰπεῖν, πόρρω μοι δοκοῦσιν ἀφεστηκέναι τοῦ τὰ δέοντα λογίζεσθαι πάντες ἐφεξῆς, ὁπόσοι τὴν ψυχὴν σῶμα ἀπεφήναντο. Πῶς γὰρ ὅλως ἐγχωρεῖ παραπλήσιον εἶναί τινι τῶν στοιχείων τὸ κατ' αὐτὴν θεῖναι; Ποῦ δὲ ἐπὶ τὰς κράσεις καὶ μίξεις ἀνενεγκεῖν; αἳ, κατὰ πολλοὺς

AVERTISSEMENT. — Le texte de ce fragment peut s'établir par le manuscrit d'Oxford (O) et par l'édit. de la Préparation Evangélique d'Eusèbe, publiée à Paris en 1628, p. 822 (P).

VAR. — l. 1 O. πόῤῥω δοκοῦσι. — l. 2 O. ποῦ γάρ. — l. 4 P. ἐνενεγκεῖν.

pénurie de copistes, que, voulant me procurer depuis longtemps ce qui me manquait de Plotin, je n'ai pu en vérité y parvenir, qu'en faisant quitter à mon secrétaire son travail ordinaire, et en lui prescrivant de ne s'occuper qu'à cela. Je possède maintenant, je crois, tous ses écrits, grâce à l'envoi que tu viens de me faire ; mais je ne les possède qu'à moitié, car ils sont pleins d'incorrections. Je comptais que notre ami Amelius corrigerait les fautes des copistes, mais il a eu sans doute d'autres travaux plus importants à faire que cette révision. Je ne sais donc pas comment je pourrai m'y prendre pour les lire et les étudier, quoique je sois très-curieux de connaître les traités *sur l'Ame* et *sur l'Etre*, et ce sont les plus fautifs. Je désire donc vivement que tu me procures un exemplaire correct de ces livres, seulement pour collationner les miens, après quoi je te le renverrai. Toutefois je te renouvelle ma prière de ne pas les envoyer, mais de les apporter plutôt toi-même, en y joignant ceux qu'aurait oubliés Amelius ; car je me suis empressé d'acquérir tout ce qu'il avait apporté. Comment aurais-je hésité de me procurer des ouvrages qui méritent tout mon respect et toute ma considération ? Cependant, comme je te l'ai avoué et de près et de loin, et lorsque tu te trouvais à Tyr (²), je ne saurais admettre toutes ses hypothèses. Quant à son style, à la richesse de ses pensées, à la méthode avec laquelle il traite les questions, je les admire grandement et j'en suis charmé ; aussi suis-je prêt à déclarer que les amis des recherches philosophiques doivent mettre ses ouvrages au nombre des plus remarquables.

CONJ. — l. 3, Weiske καίτοι κέκτημαι.

(²) V. sur les séjours de Porphyre à Tyr, un article de M. V. Cousin sur l'Eunape de M. Boissonade. (Journal des Savants, Déc. 1826, p. 740.)

FRAGMENT III. (¹)

En résumé, tous ceux qui ont avancé que l'âme est un corps me semblent s'être considérablement écartés de la droite raison. Comment est-il possible d'admettre que ce qui est propre à l'âme ait du rapport avec quelqu'un des éléments ? Comment serait-elle susceptible d'alliage et de

(¹) Ce fragment est emprunté à Eusèbe, qui, dans le livre XV de sa *Préparation évangélique*, traite des opinions des Stoïciens, et s'exprime ainsi, ch. 20 :

« Voilà ce que j'ai recueilli de l'abrégé de la philosophie stoïcienne composé par Arius Didymus. Quant à l'absurde opinion des Stoïciens au sujet de l'âme, il suffira de citer la courte réfutation qu'en a faite Longin, philosophe de notre temps. » — Τοιαῦτα καὶ τὰ τῆς Στωϊκῆς φιλοσοφίας ἀπὸ τῶν κατ' ἐπιτομὴν Ἀρείου Διδύμου συνειλεγμένα. Πρὸς δὲ τὴν περὶ ψυχῆς ἄτοπον τῶν ἀνδρῶν δόξαν ἀπαρκεῖ τὰ παρὰ Λογγίνῳ τῷ καθ' ἡμᾶς συντόμως ἀντειρημένα, διὰ τούτων. — V. la traduction de M. Séguier, t. II, p. 484-486.

γιγνόμεναι τρόπους, ἄλλων μὲν ἀμυθήτων ἰδέας σωμάτων ἀπογεννᾷν πεφύκασιν, ἐν οἷς, εἰ καὶ μὴ συνεχῶς, ἀλλ' οὖν πόρρωθεν ἰδεῖν ἔνι τῶν στοιχείων αἰτίαν, καὶ τὴν πρὸς τὰ δεύτερα καὶ τρίτα τῶν πρώτων ἀφορμήν. Τῶν δὲ περὶ ψυχὴν ἴχνος οὐδὲν, οὐδὲ τεκμήριον ἐν τοῖς σώμασιν εὑρίσκεται· κἂν εἰ φιλοτιμοῖτό τις, ὡς Ἐπίκουρος καὶ Χρύσιππος, ἅπαντα λίθον κινεῖν, καὶ πᾶσαν ἐρευνᾷν δύναμιν σώματος εἰς γένεσιν τῶν περὶ ψυχῆς πράξεων.

§ 2. Τί γὰρ ἡ τοῦ πνεύματος ἡμῖν λεπτότης προὔργου γένοιτ' ἂν εἰς φαντασίας καὶ λογισμούς; Τί δὲ τῶν ἀτόμων σχῆμα τοσαύτην παρὰ τὰ ἄλλα ἔχει δύναμιν καὶ τροπὴν, ὥστε φρόνησιν γεννᾷν, ὅταν εἰς ἑτέρου πλάσιν ἐγκαταμιχθῇ σώματος; Οἶμαι μὲν, ὡς, οὐδ' εἰ τῶν Ἡφαίστου τις ἂν τύχοι τριπόδων καὶ θεραπαινῶν, (ὧν φησιν Ὅμηρος τοὺς μὲν αὐτομάτους εἰς τὸν ἀγῶνα χωρεῖν, τὰς δὲ συνεργάζεσθαι τῷ δεσπότῃ, καὶ μηδενὸς, οἵων ζῶντες ἔχουσι, πλεονεκτημάτων ἀπολείπεσθαι,) μήτι γε δὴ τῶν ἐκ ταὐτομάτου ψηγμάτων, ἃ καὶ αὐτοῖς ἐπὶ τῶν αἰγιαλῶν προσέοικε λίθοις, εἰς τὸ δύνασθαί τι περιττότερον ποιεῖν πρὸς αἴσθησιν.

§ 3. Ζήνωνι μὲν γὰρ καὶ Κλεάνθει νεμεσήσειέ τις ἂν δικαίως, οὕτω σφόδρα ὑβριστικῶς περὶ αὐτῆς διαλεχθεῖσι, καὶ ταὐτὸν ἄμφω, τοῦ στερεοῦ σώματος εἶναι τὴν ψυχὴν ἀναθυμίασιν, φήσασι. Τί γὰρ, ὦ πρὸς θεῶν, κοινὸν ὅλως ἀναθυμίασει καὶ ψυχῇ; Ποῦ δὲ ἐγχωρεῖ, νομίσαντας, τούτῳ προσεοικέναι τήν θ' ἡμετέραν καὶ τὴν τῶν ἄλλων ζώων οὐσίαν, τοῦτο μὲν φαντασίας καὶ μνήμας οἵους τε εἶναι σώζειν διαρκεῖς, τοῦτο δὲ ὁρμὰς καὶ βουλήσεις τῶν λυσιτελούντων εἰς σύνεσιν πραγμάτων; Εἶτ' ἄρα καὶ τοὺς θεοὺς, καὶ τὸν διὰ πάντων παρήκοντα, ὁμοίως ἐπιγείων τε καὶ οὐρανίων, εἰς ἀναθυμίασιν καὶ καπνὸν καὶ τοιαύτην φλυαρίαν καταθήσομεν; καὶ οὐδὲ τοὺς ποιητὰς αἰσχυνούμεθα, οἳ, καίπερ ἀκριβῆ σύνεσιν τῶν θεῶν οὐκ ἔχοντες, ὅμως τὰ μὲν ἐκ τῆς κοινῆς ἐπινοίας τῶν ἀνθρώπων, τὰ δὲ ἐξ ἐπιπνοίας τῶν Μουσῶν ἢ κινεῖν αὐτοὺς ἐπὶ ταῦτα πέφυκε, σεμνότερα εἰρήκασι περὶ αὐτῶν καὶ οὐκ ἀναθυμιάσεις, οὐδ' ἀέρας, οὐδὲ πνεύματα καὶ λήρους;

VAR. — l. 2-3 P. τὴν τῶν στ. — l. 8 OP. πρὸ ἔργου. — l. 9 P. σχήματα τοσαύτην. — l. 14 P. οἱ ζῶντες. — l. 15 P. καὶ αὖ τοῖς sans ἃ. — l. 18 P. en marge, ἀμφοῖν. — l. 23 P. ἦτ' ἄρα.

CONJ. — l. 6-7, Morus, τῶν τῆς ψυχῆς ou τῶν περὶ τὴν ψυχὴν. — l. 8. Pourquoi ne pas lire προὔργου? — l. 9, Toup, τί δὲ; τῶν ἀτ. — l. 10, Toup, ῥοπὴν. Morus avait indiqué ces deux corrections. — l. 15, Weiske, ἃ καὶ αὐτοῖς τοῖς. Morus, καίτοι τοῖς ἐπὶ τῶν. — l. 18, Morus, ἀμφοῖν. — l. 23, Weiske, εἶτ' ἄρα. — l. 27, Weiske. ἐννοίας.

mélange? actes dans lesquels les éléments, se combinant de mille manières, produisent des corps de toute sorte de formes, où l'on peut, sinon immédiatement, du moins médiatement, reconnaître la force qui réside en eux, et le passage d'une première combinaison à une seconde et à une troisième. Mais l'on ne saurait trouver dans les éléments corporels aucune trace, aucun signe de ce qui appartient à l'âme, lors même que, comme Epicure et Chrysippe, on remuerait tout pour découvrir laquelle des forces du corps donne naissance aux actions de l'âme.

A quoi la légèreté de notre souffle peut-elle servir, dans les choses d'imagination et de raisonnement? Quelle forme des atomes, entre toutes les autres, peut jouir de quelque pouvoir et de quelque influence pour produire la prudence, lorsqu'ils se combineraient pour former un autre corps? Vous auriez beau avoir à votre disposition les trépieds et les automates de Vulcain, dont les uns, suivant Homère, se rendaient d'eux-mêmes à l'assemblée des dieux, et dont les autres travaillaient avec leur maître, et n'étaient dépourvus d'aucune des facultés dont jouissent les êtres vivants, vous n'en viendriez pas à bout; à plus forte raison, avec des molécules prises au hasard, semblables au sable qui couvre le rivage, vous ne sauriez rien produire qui soit doué de sentiment.

C'est à bon droit qu'on s'indigne contre Zénon et Cléanthe qui se sont exprimés d'une manière si injurieuse au sujet de l'âme, et qui l'un et l'autre ont prétendu qu'elle était une émanation d'un corps solide (²). Au nom des dieux, que voyez-vous de commun entre l'âme et une émanation? Comment des hommes qui pensent que notre nature et celle des autres animaux ressemblent à une émanation, seraient-ils en état de maintenir la permanence, non-seulement de leurs idées et de leurs souvenirs, mais encore des désirs et des desseins relatifs aux choses qui sont du domaine de l'intelligence? Regarderons-nous donc aussi les dieux et cet esprit divin répandu dans toutes les parties de l'univers, tant terrestres que célestes, comme une émanation, une fumée, ou toute autre chose aussi vaine? Ne rougirons-nous pas devant les poëtes, qui, sans avoir une idée aussi exacte des dieux, partagent néanmoins l'opinion du genre humain, et, inspirés par les Muses, parlent de la divinité d'une manière plus respectueuse, et ne la représentent pas comme une émanation, une vapeur, un souffle, un pur néant?

(²) Cette phrase est aussi citée par Théodoret, (Græc. Aff. p. 74.) Καὶ ὁ Λογγῖνος δὲ αὐτῶν ἀντίκρυς κατηγόρει, ὧδε γράψας· Ζήνωνι μὲν γὰρ καὶ Κλεάνθει νεμεσήσειεν ἄν τις δικαίως, οὕτω σφόδρα ὑβριστικῶς περὶ τῆς ψυχῆς διαλεχθεῖσιν. Ἄμφω γὰρ τοῦ στερέου σώματος εἶναι τὴν ψυχὴν ἀναθυμίασιν ἔφασαν.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Δ'

Νουμήνιος δὲ τὴν συγκαταθετικὴν δύναμιν παραδεκτικὴν ἐνεργειῶν φήσας εἶναι..... Λογγῖνος δὲ μηδὲ εἶναι ὅλως συγκαταθετικὴν δύναμιν ὑπονοεῖ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Ε'

Λογγῖνος δὲ οὐδὲ τὸ ζῶον πολυμερὲς εἶναι, ἀλλ' ἀμερές, πολυδύναμον δὲ τὸ τοῦ Πλάτωνος ἐν τοῖς σώμασι πολυμερῆ φάσκοντος τὴν ψυχὴν γίγνεσθαι καθ' ἑαυτὴν οὖσαν ἀμερῆ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΣΤ'

Οἶδα δ' ἔγωγε τὸν Πορφύριον ἐν τοῖς Συμμίκτοις ἱστοροῦντα προβλήμασι Μηδίου πρὸς Λογγῖνον συνουσίαν τινὰ περὶ τῶν μορίων τῆς ψυχῆς, ἣν οὐκ ἄξιον παραδραμεῖν. Τοῦ γὰρ Μηδίου τὴν ψυχὴν ὀκταμερῆ ποιοῦντος καὶ διαιροῦντος εἰς τὸ ἡγεμονικὸν καὶ εἰς τὰς πέντε αἰσθήσεις, καὶ εἰς τὸ σπερματικὸν, καὶ ἐπὶ πᾶσιν εἰς τὸ φωνητικὸν, τὸν Λογγῖνον φάναι· «Τί οὖν τὸ μίαν τὴν ψυχὴν ποιοῦν εἰς ὀκτὼ διῃρημένην;» τὸν δὲ Μήδιον ἀντερωτῆσαι· «Τί δὲ τὸ μίαν ποιοῦν τὴν ψυχὴν κατὰ Πλάτωνα τριμερῆ οὖσαν;» Τοῦτο δὴ οὖν ἡμεῖς ἀξιώσομεν λόγου τινός· ὅτι μὲν γὰρ οὐχ ἡ αὐτὴ ζήτησις τοῖς τε ἀπὸ τῆς Στοᾶς ὀκταμερῆ ποιοῦσιν αὐτὴν καὶ Πλάτωνι τριμερῆ, δῆλον· οἱ μὲν γὰρ σωματικὰς ἀποδιαλήψεις ποιοῦνται τῶν μερῶν... Πλάτων δὲ ἀσώματον λέγει.

FRAGMENT IV.

Numenius ayant dit que la puissance qui unit ensemble les contraires (1) admet le concours de diverses forces,.. Longin estime qu'une telle puissance n'existe en aucune façon (2).

(1) C'est ainsi que j'ai cru devoir rendre l'adjectif συγκαταθετικός.

(2) Ce fragment est tiré de Stobée, Ecl. Phys. I, p. 103, l. 7, Aurel. Allobr. 1609.

FRAGMENT V.

Longin n'admettait pas même que l'animal fût composé de plusieurs parties; il soutenait qu'il était simple, et il pensait que Platon, en disant que l'âme prenait dans les corps plusieurs parties, quoiqu'elle fût elle-même sans parties, voulait dire qu'elle était douée de plusieurs facultés (1).

(1) Ce fragment est aussi tiré de Stobée, même ouvrage, même page, l. 46; il appartient sans doute au traité περὶ ψυχῆς, qui est encore cité par Porphyre (Stob. Ecl. phys. p. 109), comme l'a indiqué Ruhnken, Diss. § XIV.

FRAGMENT VI.

Je sais que Porphyre raconte, dans son Recueil des Problèmes, une discussion qui eut lieu entre Medius et Longin au sujet des parties de l'âme, et qui ne doit pas être passée sous silence. Medius donnait à l'âme huit parties, et y distinguait la partie qui commande, les cinq sens, la partie qui engendre et enfin la partie vocale. Là-dessus Longin disait : « Quelle est donc la force qui fait que l'âme est une, bien que divisée en huit parties? » Et Medius lui répondait : « Qu'est-ce qui rend une l'âme où Platon distingue trois parties? » Cette discussion nous paraît digne de quelque attention ; car il est clair que les Stoïciens, qui donnent à l'âme huit parties, ne partent pas du même principe que Platon qui lui en assigne trois. Ceux-ci, en effet, admettent des distinctions corporelles de parties,.. tandis que Platon dit que l'âme est sans corps. (1)

(1) Ce fragment, tiré du Commentaire de Proclus sur la République de Platon (l. 4, p. 415, à la suite du Comm. sur le Timée, éd. de Bâle, 1534, fol.), nous paraît se rapporter, comme les deux précédents, au Traité de Longin sur l'âme; il a été cité, à peu près dans son entier, par M. Egger, p. XLII, note.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Ζ

Εἷς, δύο, τρεῖς· ὁ δὲ δὴ τέταρτος ἡμῖν, ὦ φίλε Τίμαιε, ποῦ, τῶν χθὲς δαιτυμόνων, τὰ νῦν δὲ ἑστιατόρων;

Λογγῖνος μὲν ὁ κριτικὸς ἐφιστὰς τῇ ῥήσει ταύτῃ φιλολόγως, ἐκ τριῶν αὐτὴν κώλων συγκεῖσθαί φησιν, ὧν τὸ πρῶτον εὐτελές πως ὂν, καὶ κοινὸν διὰ τὴν λύσιν τῆς ἑρμηνείας, ἐκ τοῦ δευτέρου μεγαλοπρεπέστερον ἀποτελεσθῆναι διὰ τῆς ἐξαλλαγῆς τοῦ ὀνόματος καὶ τῆς συνεχείας τῶν λέξεων, πολλῷ δὲ πλέον ἐκ τοῦ τρίτου, χάριν τε καὶ ὕψος ἀμφοτέροις προστεθῆναι· Τὸ μὲν γὰρ· «Εἷς, δύο, τρεῖς,» ἐξ ἀσυνδέτων συντεθὲν ὕπτιον ἐποίει τὸν λόγον. Τὸ δὲ ἑξῆς τὸ· «ὁ δὲ δὴ τέταρτος ἡμῖν, ὦ φίλε Τίμαιε, ποῦ;» διά τε τοῦ «τέταρτος» ἐξηλλαγμένον πρὸς τοὺς εἰρημένους ἀριθμοὺς, καὶ δι' ὀνομάτων μεγαλοπρεπῶς συναρμοσθὲν, σεμνοτέραν ἀπέφηνε τὴν ἑρμηνείαν. Τὸ δὲ· «τῶν χθὲς μὲν δαιτυμόνων, τὰ νῦν δὲ ἑστιατόρων,» ἅμα τῇ χάριτι καὶ τῇ ὥρᾳ τῶν ὀνομάτων, καὶ διὰ τῆς τροπῆς ἐπῆρε καὶ ὕψωσε τὴν ὅλην περίοδον.

(1) Ce fragment est tiré du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon; il a été découvert par M. A.-J.-H. Vincent dans les mss. 1838 et 1841 de la Bibl. imp. de Paris, et inséré par lui (Revue de Philologie, t. II, p. 351) dans sa Critique de la nouvelle édition de ce Commentaire, publiée par M. C.-E.-Chr. Schneider, Breslau, 1847. M. Vincent avertit en note que l'on doit rapprocher de ce fragment le passage où Michel Psellus (dans un Comm. inédit sur le même dialogue) fait allusion au jugement de Longin sur le début du Timée, passage cité par Toup, d'après Wettstein (ad Job.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Η'

Λογγῖνος δὲ καὶ Ὠριγένης ἀπ' ἄλλης ἀρχῆς ἀμφισβητοῦσιν ἀλλήλοις, περὶ ποίας πολιτείας ἐν τούτοις Σωκράτης διαλέγεται, πότερον τῆς πρώτης ἢ τῆς μέσης· ἰδεῖν γὰρ τὴν πολιτείαν ἐκεῖ φυσικῶς τε ζῶσαν καὶ πολιτικῶς καὶ νοερῶς· ὁ μὲν οὖν Λογγῖνος περὶ τῆς μέσης οἴεται γεγονέναι τὸν λόγον ἐνταῦθα, διότι τοὺς ἐπικούρους καλεῖ φύλακας καὶ τοὺς φύλακάς φησιν εἶναι τοὺς πολεμήσαντας. Ὁ δὲ Ὠριγένης περὶ τῆς πρώτης· ἐν ταύτῃ γὰρ μαθήματα παραδίδωσι τοῖς φύλαξιν.

Avertissement. — Pour les Fragments philosophiques VIII-XXII, nous avons indiqué les variantes les plus importantes relevées par M. Schneider dans le manuscrit de Munich (M) et dans l'édition de Bâle (B).

FRAGMENT VII.

« Un, deux, trois. Mais, mon cher Timée, où est le quatrième de ces « convjés d'hier, qui ont voulu me traiter aujourd'hui? »

Longin, le Critique, examinant ce passage sous le rapport de la diction, dit qu'il se compose de trois membres, dont le premier n'a rien que de simple et d'ordinaire, à cause du décousu de l'expression; que cependant il reçoit du second, par suite du changement dans l'espèce du mot et dans la marche de la construction, un certain degré de noblesse, et que l'un et l'autre empruntent du troisième, un bien plus haut degré de grâce et de dignité. En effet, les mots εἷς, δύο, τρεῖς, n'étant liés par aucune conjonction, donnent au style un air de négligence; le membre suivant : ὁ δὲ δὴ τέταρτος ἡμῖν, ὦ φίλε Τίμαιε, ποῦ; par l'emploi de l'adjectif ordinal qui succède à des adjectifs cardinaux et par l'ordre imposant dans lequel se suivent les mots, imprime à la phrase un caractère plus relevé; le dernier membre : τῶν χθὲς μὲν δαιτυμόνων, τὰ νῦν δὲ ἑστιατόρων, par la grâce et l'élégance des termes et par le changement de la construction, élève et ennoblit toute la période (1).

I, 18) dans ses notes sur le Fragment VIII (Weiske, p. 546), et transcrit par M. Egger, p. XVII, note, de son éd. de Longin. Voici ce que dit Psellus : Λογγῖνος μὲν οὖν ὁ κριτικὸς τὸν τοῦ Πλάτωνος ἐξηγούμενος Τίμαιον καὶ βουλόμενος μὲν (il faut lire μὴ) τῶν ῥητορικῶν χαρίτων ἄμοιρον αὐτὸν ἀποδεῖξαι, σοφιστικῶς τὴν τοῦ προοιμίου διερμηνεύει περίοδον, ἐν ᾗ τρία ταῦτα κόμματά εἰσιν. C'est-à-dire : « Le critique Longin, expliquant le Timée de Platon, et voulant montrer que ce philosophe n'était point dépourvu des grâces de la diction, commente assez subtilement la période du début, où il distingue ces trois membres. »

FRAGMENT VIII.

Longin et Origène doutent, pour des motifs différents, de quelle sorte de république Socrate parle en cet endroit; si c'est de la première ou de la moyenne (1); en effet, on peut y voir ou la république vivant de la vie physique, ou celle qui vit de la vie politique et intellectuelle. Longin pense qu'il est question ici de la moyenne, parce que Socrate appelle les gardiens des auxiliaires, et qu'ainsi, dit-il, ce sont les gardiens qui font la guerre. Origène pense qu'il s'agit de la première, car on y donne des instructions aux gardiens (2).

(1) Le Commentaire se rapporte à ces mots du Timée de Platon (p. 17, C.) : χθές που τῶν ὑπ' ἐμοῦ ῥηθέντων λόγων περὶ πολιτείας ἦν τὸ κεφάλαιον, οἷα τε καὶ ἐξ οἵων ἀνδρῶν κατεφαίνετ' ἄν μοι γενέσθαι. « Le sujet de nos discours d'hier était la République, quelle est la plus parfaite et de quels hommes elle me paraissait devoir être formée. »

(2) Comm. de Proclus, p. 10 E. éd. de Bâle — V. sur Origène, *Rech.* p. 7.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Θ'

Ἔοικε δὲ ὁ Πλάτων διχῇ τὴν πόλιν τεμεῖν καὶ ἓν μὲν θεῖναι γένος τὸ γεωργικὸν καὶ τεχνικόν, ὃ δὴ καλεῖται δημιουργικόν, ἓν δὲ προπολεμοῦν κατὰ τὴν ἄνω πόλιν · οὐχ ὅτι νῦν τὴν πολεμικὴν ἀνακεφαλαιοῦται πολιτείαν, ὥς φησι Λογγῖνος, ἀλλ' ὅτι διὰ τοῦ προπολεμοῦντος, καὶ τοὺς ἐπικούρους περιέλαβε καὶ τοὺς φύλακας · καὶ γὰρ προπολεμοῦσιν οἱ μὲν ταῖς χερσὶν, οἱ δὲ ταῖς γνώμαις · ὥςπερ καὶ παρ' Ἕλλησιν ἐπολέμει μὲν καὶ ὁ Αἴας τὸ ἕρκος τῶν Ἀχαιῶν, ἐπολέμει δὲ καὶ ὁ οὖρος τῶν Ἀχαιῶν ὁ Νέστωρ, οὗτος μὲν ὡς φύλαξ ταῖς συμβούλαις τοὺς ἐχθροὺς ἀμυνόμενος, ἐκεῖνος δὲ ταῖς χερσὶ κατ' αὐτῶν χρώμενος · εἰ μὴ ἄρα καὶ ἰδίως μέμνηται νῦν τῶν προπολεμούντων, ἐπειδὴ βούλεται πολεμικὰς ἱστορῆσαι πράξεις τῆς τοιαύτης πολιτείας.

VAR. — l. 1 M. πολιτείαν, à la marge πόλιν. — l. 2 M. προπολεμοῦσι. — l. 8 M. ἀμενόμενος.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Ι'

Ταῦτα μὲν εἰρήσθω τῆς τῶν ὅλων ἕνεκα θεωρίας. Λογγῖνος δὲ ἐν τούτοις ἀπορεῖ μήποτε ὁ Πλάτων τοῖς σπέρμασιν οἴεται συγκαταβάλλεσθαι τὰς ψυχὰς · ἵνα γὰρ ἄριστοι γίγνωνται, τοῖς ὁμοίοις τὰς ὁμοίας συζεύγνυσι.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΑ'

« Προςέοικε δὲ δή τινι τοιῷδε τὸ πάθος οἷον εἴ τις ζῶα καλὰ θεασάμενος, εἴτε ὑπὸ γραφῆς εἰργασμένα, καὶ τὰ ἑξῆς. » — Λογγῖνος μὲν ἐν τούτοις ὡραΐζεσθαι τὸν Πλάτωνά φησι, διὰ τῶν παραβολῶν καὶ τῆς τῶν ὀνομάτων χάριτος καλλωπίσαντα τὸν λόγον, ἐνδεικνύμενος εἴς τινας Πλατωνικοὺς αὐτοφυῆ τὴν ἑρμηνείαν ταύτην, ἀλλ' οὐκ ἐκ τέχνης πεπορισμένην τῷ

VAR. — Le texte de Platon diffère en quelques points de la citation de Proclus; voici le passage entier : Προςέοικε δὲ δή τινί μοι τοιῷδε τὸ πάθος, οἷον εἴ τις ζῶα καλά που θεασάμενος, εἴτε ὑπὸ γραφῆς εἰργασμένα εἴτε καὶ ζῶντα ἀληθινῶς, ἡσυχίαν δὲ ἄγοντα, εἰς ἐπιθυμίαν ἀφίκοιτο θεάσασθαι κινούμενά τε αὐτὰ καί τι τῶν τοῖς σώμασι δοκούντων προςήκειν κατὰ τὴν ἀγωνίαν ἀθλοῦντα. — l. 4, B. καλλωπίσαντος.

CONJ. — J'ai transposé au commencement de ce passage la phrase de Platon au sujet de laquelle Proclus rappelle l'opinion de Longin, et qui, dans l'édition de Bâle, précède les mots ταῦτα μὲν ὁ Λογγῖνος. — l. 4, Ruhnken avait déjà corrigé καλλωπίσαντα, correction que M. C.-E.-C. Schneider attribue à M. C.-F. Hermann, qui, en citant ce passage (Gesch. und Syst. der Plat. Phil. I, p. 573), omet le mot πεπορισμένην qui se lit une ligne plus bas.

FRAGMENT IX.

Platon (1) semble faire deux parties de la cité, et constituer d'un côté la classe des laboureurs et des artisans qui est appelée classe des travailleurs; de l'autre, la classe des défenseurs dans l'Acropole; non qu'il revienne à l'organisation militaire, comme le dit Longin, mais c'est qu'il comprend dans les défenseurs les auxiliaires et les gardiens; en effet, les uns défendent la cité par leurs bras, les autres par leurs avis; de même que chez les Grecs, Ajax le rempart des Achéens et Nestor leur gardien vigilant prenaient l'un et l'autre part à la guerre: celui-ci par ses avis les préservant comme un gardien des embûches des ennemis, celui-là par son bras combattant contre les Troyens. A moins que Platon ne désigne ici proprement les défenseurs, parce qu'il veut rapporter les actions guerrières d'une république telle qu'il la conçoit (2).

(1) Ce fragment se rapporte à ce passage du Timée : Ἆρ' οὐ τὸ τῶν γεωργῶν ὅσαι τε ἄλλαι τέχναι, πρῶτον ἐν αὐτῇ χωρὶς διειλόμεθα ἀπὸ τοῦ γένους τοῦ τῶν προπολεμησόντων; «N'avons-nous pas toujours distingué, dans la République, de la classe des défenseurs, celle des laboureurs et de tous les autres artisans?»

(2) Comm. de Procl. p. 11 E-F.

FRAGMENT X.

En voilà assez sur la contemplation de l'ensemble des choses. Longin pense que Platon pourrait bien supposer ici la rencontre des germes avec les âmes, puisque, pour donner naissance aux meilleurs, il associe les âmes semblables aux germes semblables (1).

(1) Cela est dit à propos de cette phrase du Timée : Ὅπως δὲ δὴ κατὰ δύναμιν εὐθὺς γίγνοιντ' ὡς ἄριστοι τὰς φύσεις, κ. τ. λ. «Et afin de procurer les meilleures naissances possibles, etc.» Proclus (Comm. p. 16. I) donne ensuite une explication de Porphyre qui n'est guère satisfaisante, et qui n'apprend rien de plus sur le doute de Longin.

FRAGMENT XI.

Platon fait dire à Socrate : « Il me semble que j'éprouve la même chose qu'un homme qui, contemplant, soit dans un tableau, soit en réalité, de beaux animaux qui se reposent, concevrait le désir de les voir se mettre en mouvement pour se livrer à quelques-uns de leurs jeux naturels.» (1)

Longin trouve que, dans ce passage, Platon recherche l'élégance et em-

(1) V. dans les notes critiques le texte du passage de Platon.

φιλοσόφῳ λέγοντας. Εἶναι μὲν γὰρ τὴν ἐκλογὴν τῶν ὀνομάτων πεφροντισμένην τῷ Πλάτωνι, καὶ οὐ κατὰ τὸ ἐπιτυχὸν ἕκαστα λαμβάνειν αὐτόν. Ἀλλὰ τοῦτο μὲν εἴποι ἄν τις ἀπὸ τῆς κοινῆς τῆς τότε καὶ συνήθους ἑρμηνείας ἥκειν καὶ εἰς αὐτόν. Πολλὴν δὲ αὐτὸν ποιεῖσθαι καὶ τῆς συνθήκης προμήθειαν· θᾶττον γὰρ ἂν τὰς ἀτόμους Ἐπικούρου συνελθούσας ποιῆσαι κόσμον, ἢ ὀνόματα ὡς ἔτυχε συγκείμενα καὶ ῥήματα λόγον κατωρθωμένον. Πλάτωνα δὲ ἐν μὲν τῇ χρήσει τῶν ὀνομάτων ἠτιάσαντό τινες ὡς μεταφοραῖς χρώμενον· περὶ δὲ τὴν συνθήκην ἅπαντες θαυμάζουσιν. Ἀλλ' ὅμως οὐδὲ ἐκ ταύτης μόνον ἄν τις λάβοι τὴν περὶ τὴν ἑρμηνείαν αὐτοῦ φροντίδα, ἀλλὰ ἐκ τῶν τοιούτων ἐπιτηδεύσεων, οἵαν ἐν τούτοις ἐπιδείκνυται. Οὐ γὰρ ἁπλῶς λέγει ὁ Σωκράτης ὃ ποθεῖ γενέσθαι αὐτῷ παρὰ τῶν ἀμφὶ Τίμαιον, ἀλλ' ὡραϊζομένῳ πως ἔοικε, καὶ ψυχαγωγοῦντι τὸν ἀκροατήν. Ταῦτα μὲν ὁ Λογγῖνος.

VAR. — l. 7. Le ms. de Munich porte en marge : ὅτι Πλάτων ἐν τῇ χρήσει τῶν ὀνομάτων οὐκ αἰτίας χώρις· περὶ δὲ τὴν συνθήκην θαυμασιώτατος.

CONJ. — l. 4. J'ai adopté la correction de Leopardi (Sched. Crit. a viro doctiss. L. de Sinner ed. Rhein. Mus. 1834), qui lit συνθήκης au lieu de συνήθους. M. Schneider ne paraît pas la connaître, et conserve συνήθους qu'il rapporte à ἑρμηνείας, en renvoyant à sa note sur Plat. Civ. 428 C. qui est bien peu explicite. La suite du passage montre que τῆς συνθήκης

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΒ'

Τοῦτο τρίτον ἐστὶ τῶν προαναγεγραμμένων κεφάλαιον, ἐν ᾧ δεικνύει μὲν οὐδὲν τὴν ποιητικὴν ἐφικέσθαι δυναμένην αὐτὴν καθ' ἑαυτὴν τοῦ ἐπαίνου τῶν τοιούτων εἰς πολεμικὰς πράξεις κατασταθέντων ὑπὸ τῆς τύχης· ἀπορεῖται δὲ ὑπὸ Λογγίνου καὶ Ὠριγένους ὁ λόγος· μήποτε καὶ τὸν Ὅμηρον περιείληφεν ἐν τοῖς ποιηταῖς, εἰπὼν τὴν αὐτὴν εἰληφέναι δόξαν οὐ περὶ τῶν ὄντων μόνον (τοῦτο γὰρ οὐδὲν καινόν) ἀλλὰ καὶ περὶ τῶν πάλαι γεγονότων ποιητῶν.

VAR. — l. 2 M. πολιτικήν. — l. 4 M. omet καὶ devant τὸν Ὅμ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΓ'

Λογγῖνος δὲ ἠπόρει πρὸς ταύτην τὴν ἐκκειμένην ῥῆσιν, « εἰ μὲν γὰρ διὰ τοῦτο οἱ ποιηταὶ οὐκ ἄξιοί εἰσι μιμηταὶ τῶν τῇ τοιαύτῃ πόλει προσόντων ἔργων, διὰ τὸ μὴ ἐν τοῖς ἤθεσι τῆς πόλεως τεθράφθαι, οὐδ' οἱ περὶ τὸν

VAR. — l. 3 MB. τετράφθαι corrigé par M. Schneider.

bellit son style de comparaisons et de termes agréables, réfutant ainsi quelques Platoniciens qui prétendent que cette manière de s'exprimer est naturelle au philosophe et non un produit de l'art. Il pense, en effet, que Platon s'inquiétait du choix des mots et qu'il ne les employait pas au hasard. Quelqu'un dira peut-être que cette élégance lui est venue de la manière de s'exprimer qui était alors générale et habituelle. Mais on voit clairement que Platon apportait un grand soin à sa composition ; car les atomes d'Epicure produiraient plus aisément le monde par leur rencontre, que des noms et des verbes réunis au hasard ne formeraient un style correct. Quelques personnes, il est vrai, ont accusé Platon de faire un trop grand usage des métaphores dans l'emploi des mots ; mais tout le monde admire sa composition. Toutefois ce n'est pas sa composition seule qui prouve le soin qu'il apportait à son style ; on le reconnaît aussi à certaines attentions semblables à celles qu'il laisse voir dans ce passage ; en effet, Socrate ne réclame pas simplement l'attention de Timée, mais il a l'air d'un homme qui se pare et qui veut charmer son auditeur. Ainsi s'exprime Longin (2).

est préférable. — l. 8, Ruhnken propose d'insérer avant χρώμενον l'adverbe κατακόρως, s'appuyant sur l'adjectif κατακορέστατος qui se lit S. XXII, § 3 du Traité περὶ ὕψους, et sur le jugement de l'auteur de ce Traité au sujet de l'abus que fait Platon des métaphores, S. XXXII. M. Schneider ne parle pas de cette conjecture de Ruhnken.

(2) Comm. de Proclus, p. 19 B. cité par Ruhnken, Diss. § VI, p. xvii-xviii, éd. d'Egger.

FRAGMENT XII.

Le troisième des points indiqués plus haut est celui où l'auteur montre que la faculté poétique n'est nullement capable par elle-même de louer ceux que la fortune a destinés aux exploits guerriers. Longin et Origène doutent que cela s'applique à Homère, et que l'auteur l'ait compris parmi les poëtes, en disant qu'il a la même opinion, non-seulement sur ceux qui existaient de son temps (ce qui n'aurait rien d'étrange), mais aussi sur les poëtes qui vivaient autrefois (1).

(1) Comm. de Proclus, p. 20 C. Le passage auquel se rapportent ce fragment et le suivant se lit page 19 du Timée : Τὴν αὐτὴν δόξαν εἴληφα καὶ περὶ τῶν πάλαι γεγονότων καὶ τῶν νῦν ὄντων ποιητῶν.

FRAGMENT XIII.

Longin exprimait des doutes au sujet de la proposition énoncée. « Si, dit-il, les poëtes ne sont pas dignes de célébrer les actions propres à une telle république, par la raison qu'ils n'ont pas été élevés dans les mœurs

Κριτίαν ἂν δύναιντο ποιῆσαι τὸ πραττόμενον, οὐδὲ γὰρ οὗτοι ἐν τούτῳ πολιτευόμενοι ἔζησαν· εἰ δὲ ὅτι ἐπιστήμην οὐκ ἔχουσιν, ἀλλ' εἰσὶ μιμηταὶ μόνον, διὰ τί τοὺς τύπους παρ' ἡμῶν λαβόντες, οὐ δυνήσονται μιμεῖσθαι, δύναμιν ἔχοντες μιμητικήν; » Πρὸς δὲ ταύτας ῥητέον τὰς ἀπορίας, ὅτι ἡ μίμησις τῆς τοιαύτης πολιτείας διὰ ζώης πρόεισι συμφωνούσης τοῖς παρα- 5 δείγμασι· τοὺς γὰρ πρέποντας τοῖς σπουδαίοις λόγους ἀποδιδόναι οὐ δύναται ὁ μὴ ζῶν κατ' ἀρετήν· οὐκ ἀρκεῖ οὖν τὸ ἀκοῦσαι μόνον, ποῖον εἶδος ἔχει ζώης ἡ πολίτεια πρὸς τὸ μιμήσασθαι αὐτήν, ὡς ὁ τοῦ Λογγίνου διαπορῶν ἔλεγε λόγος.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΔ'

Ὁ Λογγῖνος τὴν λέξιν θεωρεῖν οὐκ ἀπαξιῶν ἐκεῖνο μὲν τὸ κῶλον ἐν ᾧ φησί· « τὸ δὲ τῶν σοφιστῶν φοβοῦμαι μή πως ἅτε πλανητὸν ὄν, » ἀρχόμενόν φησιν εἶναι διὰ σεμνότητος ἔφεσιν τὴν φράσιν ἐξαλλάττειν. Τὸ δὲ ἑξῆς· « ὅσα ἂν οἷά τε ἐν πολέμῳ καὶ μάχαις πράττοντες καὶ τὰ ἐχόμενα,» διαστρέφοντος εἶναι τὴν φράσιν ἀπὸ τοῦ κατὰ φύσιν. Τὸ δὲ τρίτον τὸ· 5 « καταλέλειπται δὴ τὸ τῆς ἡμετέρας ἕξεως γένος,» παντελῶς ἀλλόκοτον εἶναι, μηδὲν γὰρ ἀπεοικέναι τοῦ βίη Ἡρακλείη, καὶ ἱρὴ ἷς Τηλεμάχοιο, καὶ ὅσα τοιαῦτα.

VAR. — l. 2 B. φησίν. — l. 4 MB. πράττοντος. — l. 6. M. SCHNEIDER a mis ὑμετέρας sans avertir si cette leçon vient du manuscrit ou est une conjecture. — l. 7. Le même, sans avertir, ἱερὴ ἷς.

CONJ. — l. 2-3, RUHNKEN lit ἀρχομένου. — l. 4. Le même a corrigé πράττοντες. M. SCHNEIDER ne connaissait pas ces corrections.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΕ'

Λογγῖνος μὲν ἠπόρει τί ποτε βούλεται τῷ Πλάτωνι τούτου τοῦ διηγήματος ἡ παράθεσις· οὔτε γὰρ ὡς διαναπαύων τοὺς ἀκροατὰς, οὔτε ὡς δεόμενος αὐτοῦ πεποίηται τὴν μνήμην. Καὶ ἔλυεν, ὡς ᾤετο, λέγων ὅτι πρὸ τῆς φυσιολογίας παρέλαβεν αὐτὸ, ψυχαγωγῶν τὸν ἀκροατὴν καὶ τὸ τῆς ἑρμηνείας ἐκείνης αὐχμηρὸν προθεραπεύων διὰ τῆς τούτου παραθέ- 5 σεως. Ὠριγένης δὲ πεπλάσθαι μὲν ἔλεγε τὸ διήγημα, καὶ τοσοῦτόν γε

VAR. — l. 5-6 B. τοῦ παραθέσεως.

CONJ. — l. 3, RUHNKEN (Diss. § VI) a omis αὐτοῦ. — l. 5-6, RUHNKEN avait déjà corrigé, avant M. Schneider, τούτου παραθέσεως.

de cette ville, Critias ne pourrait pas non plus imiter ces actions ; car il n'a pas vécu dans cette république. Si c'est parce qu'ils ne les connaissent pas et qu'ils ne sont qu'imitateurs, pourquoi, recevant de nous des modèles, ne pourraient-ils pas les imiter, puisqu'ils sont doués de la faculté d'imitation ?» On doit répondre à ces doutes que l'imitation d'une telle république résulte d'une vie conforme aux exemples qu'on y reçoit ; car celui qui ne vit pas selon la vertu, ne peut faire entendre des discours qui plaisent aux hommes vertueux. Il ne suffit donc pas d'apprendre par ouï-dire quel genre de vie on suit dans la République, pour pouvoir l'imiter, comme le suppose le doute énoncé par Longin (1).

(1) Comm. de Proclus, p. 21 C.

FRAGMENT XIV.

Longin, ne dédaignant pas de s'occuper de la diction, dit que, dans ce membre de phrase : τὸ δὲ τῶν σοφιστῶν φοβοῦμαι μή πως ἅτε πλανητὸν ὄν, l'auteur, entraîné par le désir de s'exprimer avec gravité, commence à changer la construction ; que, dans les paroles qui suivent : ὅσα ἂν οἷά τε ἐν πολέμῳ καὶ μάχαις πράττοντες, etc., il détourne la phrase de sa marche naturelle ; que le troisième membre : καταλέλειπται δὴ τὸ τῆς ἡμετέρας ἕξεως γένος, présente une tournure tout à fait différente, et qu'on peut le comparer aux locutions βίη Ἡρακλείη, ἱρὴ ἷς Τηλεμάχοιο et à toutes les autres semblables (1).

(1) Pour saisir l'observation de Longin, il faut avoir sous les yeux le passage entier de Platon : τὸ δὲ τῶν σοφιστῶν γένος αὖ πολλῶν μὲν λόγων καὶ καλῶν ἄλλων μάλα ἔμπειρον ἤγημαι, φοβοῦμαι δὲ μή πως, ἅτε πλανητὸν ὂν κατὰ πόλεις οἰκήσεις τε ἰδίας οὐδαμῇ διωκηκός, ἄστοχον ἅμα φιλοσόφων ἀνδρῶν ἢ καὶ πολιτικῶν, ὅσ' ἂν οἷά τε ἐν πολέμῳ καὶ μάχαις πράττοντες ἔργῳ καὶ λόγῳ προοομιλοῦντες ἑκάστοις πράττοιεν καὶ λέγοιεν. Καταλέλειπται δὴ τὸ τῆς ἡμετέρας ἕξεως γένος ἅμα ἀμφοτέρων φύσει καὶ τροφῇ μετέχον (p. 19 ed. H. St. p. 8, t. III, 2e p. éd. Bekker).

FRAGMENT XV.

Longin ne comprenait pas bien dans quelle intention Platon avait inséré ce récit (1) ; car il ne sert pas à délasser les auditeurs et il n'est pas nécessaire [pour éclairer le sujet]. Il croyait résoudre la difficulté en disant que l'auteur l'avait présenté, avant l'exposition de son système de la nature, pour se concilier l'esprit de son auditeur et pour compenser, par ce récit intéressant, la sécheresse de son explication. Origène admettait que ce récit était imaginaire et s'accordait en cela avec Numenius ; mais il ne

(1) Il s'agit de l'entretien de Solon avec un prêtre égyptien et de la tradition sur l'Atlantide.

συνεχώρει τοῖς ἀμφὶ τὸν Νουμήνιον, οὐ δι' ἡδονὴν δὲ πεπλάσθαι μεμηχανημένην κατὰ τὸν Λογγῖνον.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΣΤ'

Λογγῖνος μὲν ἐν τούτοις ἐπισημαίνεται πάλιν ὅτι φροντίζει καὶ ὀνομάτων ὥρας καὶ ποικιλίας ὁ Πλάτων ἀπαγγέλλων ἄλλως τὰ αὐτά· τὸ μὲν γὰρ ἔργον ἀρχαῖον ἐκάλεσε, τὸν δὲ λόγον παλαιόν, τὸν δὲ ἄνδρα οὐ νέον, καίτοι ταὐτὸν διὰ πάντων σημαίνων καὶ δυνάμενος πάντα ὡςαύτως προςειπεῖν. Οὗτος μὲν οὖν φιλόλογος, ὥςπερ Πλωτῖνον εἰπεῖν περὶ αὐτοῦ λέγεται, καὶ οὐ φιλόσοφος.

(1) L'observation de Longin se rapporte à cette phrase du Timée, p. 21. Ἐγὼ φράσω παλαιὸν ἀκηκοὼς λόγον οὐ νέου ἀνδρὸς, et à la ligne qui précède ; elle est tirée du Comm. de Proclus, p. 27 B, et citée par Ruhnken, Diss. § VI.

(2) Porphyre, dans la vie de Plotin, c. 14, confirme ce que dit ici Proclus, et rapporte qu'après avoir lu les traités de Longin περὶ ἀρχῶν et Φιλάρχαιος, Plotin s'écria : Φιλόλογος μὲν ὁ Λογγῖνος, φιλόσοφος δὲ οὐδαμῶς. Ruhnken (Diss. § VI) pense qu'il faut lire

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΖ'

« Εἶπεν οὖν τις τῶν φρατόρων. » Πάλιν ἐν τούτοις οἱ μὲν τῆς λέξεως φιλοθεάμονες ἐπισημαίνονται τοῖς αὐτῶν ἐρασταῖς, ὅτι Σόλωνος ἐπαινεῖ τὴν ποίησιν ὁ Πλάτων ἀσφαλῶς, ἰδιώτῃ τὸν ἔπαινον ἀναθεὶς καὶ εἰς χάριν ἄλλων, ἀλλ' οὐ κατὰ νοῦν λέγοντι καὶ λόγον. Εἴπερ γάρ τις ἄλλος καὶ ποιητῶν ἄριστος κριτὴς ὁ Πλάτων, ὡς καὶ Λογγῖνος συνίστησιν.—Ἡρακλείδης γοῦν ὁ Ποντικός φησιν ὅτι τῶν Χοιρίλλου τότε εὐδοκιμούντων Πλάτων τὰ Ἀντιμάχου προὐτίμησε, καὶ αὐτὸν ἔπεισε τὸν Ἡρακλείδην εἰς Κολοφῶνα ἐλθόντα, τὰ ποιήματα συλλέξαι τοῦ ἀνδρός.

CONJ. — l. 2, M. Schneider, τοῖς αὐτῶν ἐρασταῖς. Je lirais τοιούτων ἐρασταῖς. — l. 6. Le même corrige Χοιρίλου, d'après Schellenberg, Antimachi Reliq. p. 36.

(1) La phrase de Platon se lit p. 21 B.

(2) M. Egger, dans son Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs (p. 108-109), cite cette dernière phrase comme étant de

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΗ

« Ἦ περὶ μεγίστης καὶ ὀνομαστοτάτης πασῶν δικαιότατ' ἂν πράξεως

VAR. — l. 1 B. δικαιότατον, que M. Schneider aurait dû corriger.

pensait pas, comme Longin, que cette fiction n'eût d'autre but que de plaire à l'auditeur (²).

(²) Comm. de Procl. p. 26 C. cité par Ruhnken (Diss. § VI) jusqu'au mot παραθέσεως.

FRAGMENT XVI.

Longin montre encore ici que Platon recherche l'élégance et la variété des termes, en exprimant par des mots différents les mêmes idées (¹). En effet, il donne au mot ἔργον l'épithète d'ἀρχαῖον, au mot λόγον celle de παλαιὸν, au mot ἄνδρα celle de οὐ νέον ; quoique, par toutes ces épithètes différentes, il désigne la même chose, et qu'il eût pu employer pour chaque mot la même épithète. Longin est donc [ajoute Proclus] un philologue et non un philosophe, et tel est, dit-on, le jugement qu'en portait Plotin (²).

ἀναγνωσθέντος δὲ αὐτῷ τοῦ περὶ ἀρχῶν Λογγίνου τοῦ φιλαρχαίου et non pas καὶ τοῦ φιλαρχαίου, ce qu'avait déjà indiqué Fabricius (Bibl. Gr. IV, p. 116 et 436); mais tous les manuscrits portent τοῦ τε περὶ ἀρχῶν Λογγίνου καὶ τοῦ φιλαρχαίου ; c'est pourquoi Wyttenbach et Creuzer regardent ce dernier mot comme le titre d'un livre de Longin (V. les *Recherches*, p. 26). M. Zévort a omis tout ce passage dans sa traduction.

FRAGMENT XVII.

Sur cette phrase : Εἶπεν οὖν τις τῶν φρατόρων, etc. (¹), Proclus s'exprime ainsi : A cette occasion, les personnes attentives à la diction font encore observer, aux amateurs de cette sorte de remarques, que Platon fait certainement l'éloge de la poésie de Solon, quoiqu'il mette cet éloge dans la bouche d'un ignorant qui parle ainsi pour faire plaisir à d'autres personnes, et non d'après son propre jugement, ni avec connaissance de cause. Car Platon était, comme Longin lui-même l'a fait voir, un excellent juge des poëtes. — Héraclide du Pont (²) rapporte que Platon préférait les poésies d'Antimaque à celles de Chœrilus, qui avaient alors beaucoup d'admirateurs, et qu'il lui conseilla même, lorsqu'il se rendit à Colophon, d'y recueillir les poésies d'Antimaque (³).

Longin, bien que Ruhnken (Diss. § VI) n'ait pas prolongé la citation de Proclus au delà du mot συνίστησιν, et, ce me semble, avec toute raison.

(³) Comm. de Proclus, p. 28 C.

FRAGMENT XVIII.

Longin pense qu'il y a ellipse dans cette phrase (¹), puisque les mots

(¹) La phrase de Platon se lit p. 21 D. Elle est répétée dans le texte ci-contre.

οὔσης ἣν ἥδε ἡ πόλις ἔπραξε μέν, διὰ δὲ χρόνον καὶ φθορὰν τῶν ἐργασαμένων οὐ διήρκεσε δεῦρο ὁ λόγος.» Ἐν δὲ τούτοις Λογγῖνος ἐλλείπειν οἴεται τὴν λέξιν, τῷ γὰρ δικαιότατ' ἂν προσδεῖν τὸ νομισθείσης, διότι τοῦτο ἀπαιτεῖται ἐν τῷ ἐφεξῆς, ἀλλ' οὐ τὸ οὔσης. Οὐ συνῆκε δέ, φησὶν ὁ Πορφύριος, ὅτι διὰ τὸ εἶναι μὲν μεγίστην τὴν πρᾶξιν μήπω δὲ ὀνομαστήν, προσέθηκε τὸ δικαιότατ' ἂν ὀνομαστοτάτην εἶναι.

VAR. — l. 1 B. ἐργασμένων.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΘ.

Τὴν δ' εὐκρασίαν τῶν ὡρῶν τὴν τῶν φρονίμων οἰστικὴν Παναίτιος μὲν καὶ ἄλλοι τινὲς τῶν Πλατωνικῶν ἐπὶ τῶν φαινομένων ἤκουσαν, ὡς τῆς Ἀττικῆς διὰ τὰς ὥρας τοῦ ἔτους εὖ κεκραμένας ἐπιτηδείως ἐχούσης πρὸς τὴν τῶν φρονίμων ἀπογέννησιν. Λογγῖνος δὲ ἀπορεῖ μὲν πρὸς τούτους ὡς μήτε ἀληθεύοντας· τοὐναντίον γὰρ ὁρᾶται πολλή τις καὶ αὐχμῶν καὶ χειμώνων ἀσυμμετρία περὶ τόνδε τὸν τόπον· μήτε εἰ τόπος ἦν τοιοῦτος, δυναμένους ἔτι τὴν ἀθανασίαν σώζειν τῶν ψυχῶν, εἴπερ ὑπὸ τῆς τῶν ὡρῶν εὐκρασίας ἡ φρόνησις αὐταῖς ἐμφύεται· κρᾶσιν γάρ ἐστιν ἡ τελειότητα κράσεως τοῦτο τὴν ψυχὴν ἀποφαινομένων· αὐτὸς δὲ τὴν εὐκρασίαν ταύτην οὐ πρὸς τὴν τοῦ ἀέρος κατάστασιν ἀναφέρεσθαί φησιν, ἀλλ' εἶναί τινα ἰδιότητα τοῦ καταστήματος ἀκατονόμαστον συντελοῦσαν εἰς φρόνησιν· ὡς γὰρ ὕδατά τινα μαντικά ἐστι, καὶ τόποι τινὲς νοσοποιοὶ καὶ φθορῷδεις, οὕτω καὶ εἰς φρόνησιν συμβάλλεσθαι τοιάνδε τινὰ χώρας ἰδιότητα θαυμαστὸν οὐδέν. Ὠριγένης δὲ περὶ εὐκρασίαν ταύτην εἰς τὴν οὐρανοῦ κυκλοφορίαν ἀνέπεμπεν· ἐκεῖθεν γὰρ εἶναι τὰς φορὰς καὶ τὰς ἀφορίας τῶν ψυχῶν, ὥς φησιν ἐν Πολιτείᾳ Σωκράτης· ἀλλ' οὗτος μὲν μερικώτερον ἐφάπτεται τῆς ἀληθείας. Λογγῖνος δὲ λανθάνει τὴν ἰδιότητα σωματικὴν ποιῶν, καὶ ταῖς ἀπορίαις ἐνεσχημένος ἃς καὶ ὁ Πορφύριος αὐτῷ προσφέρει· μία γὰρ ἰδιότης ἀέρος πῶς πρὸς διάφορα ποιεῖ ἐπιτηδείους; ἔπειτα τῆς

VAR. — l. 1 B. ὁρῶν. — l. 5 B. πολλή τι. — l. 8 B. ὁρῶν non signalé par M. SCHNEIDER. — l. 18 MB. ἐνισχημένος.

CONJ. — M. SCHNEIDER corrige πολλή τις. — l. 13 Il faut lire χώρας au lieu de χώραν conservé par M. SCHNEIDER. — l. 14 M. SCHNEIDER lit τὴν εὐκρασίαν ταύτην. — l. 18. Le même a corrigé ἐνεσχημένος.

δικαιότατ' ἂν appelleraient νομισθείσης, car c'est ce participe qu'exige la suite de la phrase et non le participe οὔσης. Mais Porphyre dit que Longin n'a pas bien compris le sens; parce que Platon, ayant voulu dire que l'action était réellement très-grande, mais non encore célèbre, a ajouté qu'elle mériterait d'être très-connue (²).

(²) Comm. de Proclus, p. 29.

FRAGMENT XIX.

Quant à l'heureux climat qui produit des hommes intelligents, Panætius et quelques autres Platoniciens, l'ont entendu dans le sens naturel, comme si l'Attique, à cause de son climat tempéré, était propre à la génération des hommes intelligents (¹). Mais Longin ne partage pas leur avis, parce qu'il n'est pas conforme à la vérité ; en effet, on voit au contraire régner dans ce pays une grande variabilité de sécheresses et de froidures ; et lors même que le pays serait ce qu'ils supposent, ces philosophes ne pourraient maintenir l'immortalité des âmes, si l'intelligence résulte de la douceur du climat, puisqu'ils laissent voir par là que l'âme est un mélange ou un produit de mélange. Longin estime que cet heureux climat [dont parle Platon] ne doit pas être rapporté à l'état de l'atmosphère, mais qu'il faut entendre par là une certaine disposition de la contrée pour laquelle il n'existe pas de mot propre, et qui contribue à développer l'intelligence; car, de même que certaines eaux sont favorables à la divination, et que certains lieux sont malsains et infects, il n'y a rien d'étonnant que certaine propriété du pays développe l'intelligence. Pour Origène, il attribue cet heureux climat à la rotation du ciel; car c'est de là que résultent la fécondité et la stérilité relativement aux âmes, comme le dit Socrate dans la République (²); mais ce commentateur n'atteint par là qu'une partie de la vérité. Longin, de son côté, ne prend pas garde qu'il rend par son explication la nature des âmes corporelle, et qu'il s'engage dans des difficultés que Porphyre déjà lui représente. En effet, comment la qualité de l'air, étant unique, peut-elle produire des hommes propres à différentes choses? Ensuite, la qualité restant la même, comment

(¹) La phrase de Platon à laquelle se rapporte cette discussion est ainsi conçue : Ταύτην οὖν δὴ τότε ξύμπασαν τὴν διακόσμησιν καὶ σύνταξιν ἡ θεὸς πρότερους ὑμᾶς διακοσμήσασα κατῴκισεν, ἐκλεξαμένη τὸν τόπον ἐν ᾧ γεγένησθε, τὴν εὐκρασίαν τῶν ὡρῶν ἐν αὐτῷ καταδοῦσα, ὅτι φρονιμωτάτους ἄνδρας οἴσει. Elle se lit p. 24 C. tome XII, p. 111, de la traduction de M. Cousin. Ce dix-neuvième fragment est tiré du Commentaire de Proclus sur le Timée, p. 50 B-C.

(²) Livre VIII, p. 546 A. Trad. de Cousin, t. X, p. 130.

ἰδιότητος ἔτι μενούσης τῆς ὁμοίας, πῶς οὐκέτι ἡ αὐτὴ εὐφυΐα τῶν οἰκούντων ἐστίν; εἰ δὲ φθαρτὴ ἡ ἰδιότης, τί τὸ φθαρτικὸν αὐτῆς λεκτέον;

(3) Alexandre de Humboldt (Cosmos, t. II, p. 512, note sur la page 194 de la traduction française) s'exprime ainsi sur le contenu de ce fragment : « La doctrine de l'in-

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Κ'

Μέχρι δὴ τούτων συμπεπλήρωται τὸ τοῦ Τιμαίου προοίμιον, ὅπερ Σεβῆρος μὲν οὐδὲ ἐξηγήσεως ἠξίωσε τὸ παράπαν, Λογγῖνος δὲ οὐ πᾶν ἔλεγε περιττὸν, ἀλλ' ὅσα παρεισκυκλεῖται περὶ τῶν Ἀτλαντίνων, καὶ τῶν τοῦ Αἰγυπτίου διηγήσεων, ὥστε καὶ εἰώθει συνάπτειν τῇ Σωκράτους δεήσει τὴν ἐπαγγελίαν τοῦ Κριτίου, λέγω δὲ τῷ «πάρειμί τε οὖν κεκοσμημένος ἐπ' αὐτὰ καὶ πάντων ἑτοιμότατος ὢν δέχεσθαι,» τὸ «σκόπει δὴ τὴν τῶν ξενίων σοι διάθεσιν, ὦ Σώκρατες, ᾗ διέθεμεν.» 5

VAR. — l. 5 M. B. τὸ, corrigé par M. SCHNEIDER en τῷ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΑ'

Ἐπεὶ γὰρ τῶν παλαιῶν οἱ μὲν αὐτῶν τὸν Δημιουργὸν ἐποίησαν ἔχοντα τὰ παραδείγματα τῶν ὅλων ὡς Πλωτῖνος, οἱ δὲ οὐκ αὐτὸν ἀλλ' ἤτοι πρὸ αὐτοῦ τὸ παράδειγμα, ἢ μετ' αὐτόν· πρὸ αὐτοῦ μὲν ὡς ὁ Πορφύριος, μετ' αὐτὸν δὲ ὡς ὁ Λογγῖνος, ὃς ἠρώτα πότερον ὁ Δημιουργὸς εὐθὺς μετὰ τὸ ἕν ἐστιν, ἢ καὶ ἄλλαι τάξεις εἰσὶ νοηταὶ μεταξὺ τοῦ τε Δημιουργοῦ καὶ τοῦ ἑνός. 5

VAR. — l. 1 M. γὰρ αὐτῶν. — l. 4 B. ὃν ἠρώτα.

CONJ. — l. 1, M. SCHNEIDER pense que γὰρ devrait être supprimé, et lirait ensuite οἱ μὲν αὐτὸν τὸν Δ. — l. 4. J'ai corrigé ὃς ἠρώτα qui me semble nécessaire. M. SCHNEIDER conserve ὃν.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΒ'

Πῶς διὰ τὰ χρήματα πάντες οἱ πόλεμοι γίνονται; πολλοὶ γὰρ καὶ δι' ἄλλας αἰτίας ἐγένοντο. Ῥητέον οὖν, ὡς μὲν Ἁρποκρατίων, ἢ ὅτι πλεῖστον ἢ ὅτι καὶ ἡ τῶν λαφύρων ἐλπὶς ἐπιτείνει τὸν πόλεμον· ὡς δὲ Λογγῖνος,

CONJ. — l. 3. Il me semble qu'il faut lire ὁ δὲ Λογγῖνος.

les heureuses dispositions des habitants ne sont-elles plus les mêmes? et si la qualité de l'air s'est corrompue, quelle est la cause de cette altération (3)?

fluence générale exercée par le sol et le climat sur les dispositions intellectuelles et sur la moralité des races humaines, resta propre à l'école alexandrine d'Ammonius Saccas, et fut surtout représentée par Longin.»

FRAGMENT XX.

Ici se termine le préambule du Timée, sur lequel Severus n'a pas jugé à propos de faire aucun commentaire. Longin ne le considérait pas tout à fait comme un hors d'œuvre; mais il trouvait étrangers au sujet la digression sur l'Atlantide et les récits de l'Egyptien; c'est pourquoi il avait coutume de rapprocher la promesse de Critias de la prière de Socrate : celui-ci avait dit : « Me voilà donc tout prêt et le mieux disposé du monde à « accepter ce que vous m'offrirez,» et Critias s'exprime ainsi plus loin : « Voici donc, Socrate, l'hospitalité que nous t'avons préparée.» (1)

(1) Comm. de Procl. p. 63. — Le 1er passage de Platon se lit p. 20 C. le 2e p. 27 A.

FRAGMENT XXI.

Parmi les anciens (1), les uns ont conçu le Démiurge comme possédant en lui-même les modèles de toutes choses; telle fut l'opinion de Plotin; les autres ont dit qu'il ne les renfermait pas en lui, qu'ils étaient ou antérieurs ou postérieurs; antérieurs, suivant Porphyre; postérieurs, suivant Longin, qui demandait si le Démiurge est immédiatement après l'Un, ou si l'on peut concevoir d'autres degrés entre le Démiurge et l'Un.

(1) Comm. de Procl. p. 98.

(2) M. Vacherot (Ecole d'Alex. t. I, p. 258) rend ainsi cette dernière phrase : « Ou bien si entre eux se trouvent d'autres ordres intelligibles.»

FRAGMENT XXII.

Comment (1) toutes les guerres ont-elles pour cause les richesses, puisque plusieurs ont eu lieu pour d'autres motifs? Il faut donc dire, comme Harpocration, ou que c'est le cas le plus ordinaire, ou que l'espoir du pillage prolonge la guerre. Longin entend par richesse tous les biens extérieurs; les commentateurs attiques pensent que Platon s'est exprimé ainsi

(1) Ce fragment est tiré du Comm. inédit d'Olympiodore sur le Phédon de Platon, cité par Ruhnken, Diss. § VI, et par Wyttenbach, Annot. in Plat. Phæd. p. 159. — La phrase de Platon se lit p. 66 C.

τὰ ἐκτὸς πάντα χρήματα καλεῖ · οἱ δὲ ἀττικοὶ ἐξηγηταὶ, ἐπειδὴ ὀργάνοις χρῶνται τοῖς χρήμασι πάντες οἱ πολεμοῦντες.

(1) Olympiodore dit ailleurs, à propos de ce même passage : τινές φασιν ὅτι ἄνευ χρημάτων πόλεμος οὐ γίνεται · δεῖ δὲ χρημάτων καὶ ἄνευ τούτων οὐδέν ἐστι γενέσθαι τῶν δεόν-

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΓ'

Οὔτε τοῖς λεπτοῖς τοῖς πολυθρυλήτοις ἀνάλογον τῷ νῷ παρυφίσταται, ὡς ῥηρεῖτο Λογγῖνος πρεσβεύειν · οὐδὲν γὰρ ὅλως παρυφίσταται τῷ νῷ, εἴπερ ἀνούσιόν ἐστι τὸ παρυφιστάμενον · πῶς δ' ἂν τὸ αὐτὸ νοητόν τε εἴη καὶ παρυφίσταιτο; Οὐ μὴν οὐδὲ νοήματά εἰσι παρ' αὐτοῖς αἱ ἰδέαι, ὡς Κλεάνθης ὕστερον εἴρηκεν, οὐδ' ὡς Ἀντωνῖνος μιγνὺς τὴν Λογγίνου καὶ Κλεάνθους δόξαν. 5

(1) Il faut sous-entendre un sujet au verbe παρυφίσταται, sujet qui a été omis par ceux qui ont transcrit ce fragment ; c'est sans doute νοήματα ou bien παραδείγματα, comme dans le vingt-unième fragment. L'opinion de Longin se trouvait consignée, sui-

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΔ'

Τέταρτον δὴ τίς ἡ τῶν ἄλλων φύσις καὶ διὰ τί τὰ ἄλλα μετέλαβεν εἰς ἕτερα; καὶ παλαι μὲν εἴρηται καὶ νῦν δὲ λεγέσθω · ὅτι τὰ ἄλλα οὐ σημαίνει τὰ ἕτερα, οὐδὲ ὑπόστασιν ἁπλῶς ὡς Λογγῖνος, ἀλλὰ τρόπον ὑποστάσεως · ἐπεὶ καὶ τὸ αὐτόκαλον τοιάδε τοῦ καλοῦ ὑπόστασις καὶ οἷον ἀρχέτυπος ἀληθὴς, τὸ ἄρα ἄλλο καλὸν εἰκὼν ἐκείνου ἐστίν. 5

CONJ. — l. 1. Il me semble qu'il faut lire διὰ τί τὸ ἄλλα. — Même ligne, M. Egger propose μετέβαλεν, qui est indiqué par le sens.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΕ'

Ὁ Λογγῖνος προσφωνῶν τὰ περὶ ὁρμῆς Κλεοδαμῷ τε κἀμοὶ Πορφυρίῳ, Κλεόδαμέ τε καὶ Μάλχε προὔγραψεν.

(1) Ce fragment est tiré de la Vie de Plotin par Porphyre, c. XVII, p. 120, Bibl. Græc. de Fabricius, vol. IV, 1re édition.

parce que tous ceux qui font la guerre ont besoin de richesses pour l'entreprendre et pour la soutenir (²).

τῶν. Ce qui explique le sens de la dernière phrase du fragment, qui n'est pas très-claire. — Wyttenbach pense que Longin est le seul qui ait bien compris la pensée de Platon. — V. sur Olympiodore, M. Cousin, Fragm. phil. t. I, p. 459, 4e éd. in-12, 1847.

FRAGMENT XXIII.

[Les intelligibles] (¹) n'existent pas simultanément dans l'intelligence à la façon de ces simples notions générales communes à tous, opinion que Longin cherchait à faire prévaloir. En effet, rien absolument ne coexiste avec l'intelligence, puisque ce qui coexisterait avec elle serait dépourvu de substance ; comment la même chose serait-elle à la fois une simple conception de l'esprit et une réalité ? Les idées ne sont pas non plus, aux yeux de ces philosophes, des produits de l'intelligence, comme Cléanthe l'a dit dans la suite, ni comme le soutenait Antoninus, qui combinait l'opinion de Longin avec celle de Cléanthe (¹).

vant Ruhnken (Diss. § XIV), dans son livre περὶ τῶν ἰδεῶν.

(²) Tiré de Syrianus, Comm. sur la Métaphysique d'Aristote, XII, 2, fol. 59 recto de la version latine, Venise, 1558. Cité par Ruhnken, Diss. § XV.

FRAGMENT XXIV.

En quatrième lieu, quelle est la nature des autres, et pourquoi [l'auteur] a-t-il changé le terme ἄλλα en celui de ἕτερα? Je l'ai déjà dit et je le répète maintenant ; c'est que ces deux termes ne signifient pas la même chose, et qu'il n'entend pas simplement, comme Longin, la substance (ὑπόστασις), mais un mode de la substance ; puisque τὸ αὐτόκαλον est comme la substance, le principe du beau, et pour ainsi dire son vrai type ; ainsi τὸ ἄλλο καλόν en exprime l'image (¹).

(¹) Ce fragment est tiré de Damascius, ouvr. inéd. περὶ ἀρχῶν. ms. de la Bibl. Imp. de Paris, 1989, fol. 261 recto, au bas de la page περὶ τῆς ὀγδόης ὑποθέσεως. Il est cité par M. Egger dans une note sur le § VI de la Diss. de Ruhnken, page XVI de son édit. de Longin. Il pense qu'on pourrait trouver d'autres passages des livres de notre philosophe, dans la partie du Comm. de Damascius qui est encore inédite.

FRAGMENT XXV.

Longin, en adressant son traité sur l'instinct à Cleodamus et à moi, Porphyre, s'exprime ainsi : « Cleodamus et toi, Malchus. » (¹)

FRAGMENTS LITTÉRAIRES DE LONGIN.

ΤΑ ΛΟΓΓΙΝΟΥ ΤΟΥ ΦΙΛΟΛΟΓΟΥ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Α'

Καὶ ὅτι ἀνωτέρω τούτου στίχος εἷς κεῖται δοκῶν κατὰ τὸν Λογγῖνον εἶναι παρένθετος· ἔστι δὲ ἐκεῖνος τὸ « Ἄξω ἑλών » · ἀρκεῖ τε γάρ φησιν εἰς τελείαν ἔννοιαν τὸ ἄνω αὐτοῦ κείμενον ἔπος καὶ τὸ ἐφεξῆς τε τοῦ « Ἄξω ἑλών », « Ὁ δὲ κεχολώσεται ὅν κεν ἵκωμαι, » εἰς οὐδὲν δέον ἐκ περισσοῦ τέθειται· τίς γὰρ οὐκ οἶδεν ὡς λυπήσεται ὁ ἀδικηθείς(1); 5

(1) Ce fragment est tiré d'Eustathe, Comm. sur l'Iliade, ch. I, v. 140, p. 67; éd. de Leipz. p. 57. L'opinion de Longin, relativement à ce vers, est partagée par le schol. de Ven. A, par Bentley, Heyne et F.-A. Wolf; ce dernier regrette cependant une idée qui ne manque pas de grâce (eine artige Idee). V. Vorl. über die vier ersten Gesänge von Ilias, her. von L. Usteri, t. I, p. 93.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Β'

Τινὲς δὲ ἀρέσκονται, ὡς καὶ Λογγῖνος δηλοῖ, νόθον εἶναι τὸν δεύτερον στίχον, οὗ κατάρχει τὸ Σήμαινε· « Σήμαιν', οὐ γὰρ ἔγω' ἔτι σοι πείσεσθαι οἴω, » στίζοντες εἰς τὸ « μὴ γὰρ ἔμοιγε » τελείαν· καὶ λαμβάνοντες ἐκ κοινοῦ τὸ ἐπιτέλλεο, ἵνα λέγῃ ὅτι ἄλλοις ἐπιτέλλεο, μὴ γὰρ ἔμοιγε ἐπιτέλλεο (1).

(1) Ce fragment est tiré d'Eustathe, Comm. sur l'Iliade, ch. I, v. 295, p. 106; éd. de Leipz. p. 89. Il est cité, comme le précédent, par Græfenhan, Gesch. der klass. Philol. III, p. 229-230, not. 30. Heyne le mentionne et approuve l'opinion de Longin, qui est aussi partagée par Bentley. F.-A. Wolf n'en dit rien.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Γ'

Ἀνόπαια(1)· ὀπή, ὀπαία καὶ ἀνόπαια ἡ καπνοδόχη· οὕτως Ἀριστοφάνης· τοὺς γὰρ ἀρχαίους οἴκους ἐν τῇ ὀροφῇ τὰς ἀναπνοὰς ἔχειν· ἡ ἡ τετρημένη κεραμίς. Κάσσιος δὲ Λογγῖνος· ὄρνις δ' ὡς ἀνόπαια ἵν' ἡ χελιδὼν ἀπὸ

(1) Scholie de l'auteur inconnu des Ὁμήρου ἐπιμερισμοί sur l'Odyss. ch. I, v. 320 : Ὄρνις

τῆς ὀπῆς, ἤγουν ἡ φωνητική· ἐπειδὴ ἐν Αὐλίδι τῆς Φωκίδος τὰ παρὰ Τηρέως λεγόμενα μυθολογεῖται. Καὶ ἡ Πανόπη δὲ Φωκικὴ πόλις.

δ'ὡς ἀνόπαια διέπτατο, v. Cramer. Anecd. e Codd. mss. Bibl. Oxon. 1835, t. I, p. 83, et la note de M. Egger sur la Diss. de Ruhnken, § XIV, p. XLIV. — Ces trois premiers fragments appartiennent à l'un des ouvrages de Longin relatifs à Homère; il serait difficile de déterminer lequel. V. les *Recherches*, p. 26.

CONJ. — On lit dans l'Etymol. magn. p. 111, l. 22 : Κράτης δέ φησιν ἀνοπαῖαν τὴν τετρημένην κεραμίδα τὴν ἐπὶ τῆς ὀροφῆς· ἡ πανόπαια γράφεται, καὶ νοεῖται ἡ χελιδών· ἐν δ' Αὐλίδι τῆς Φωκίδος τὰ περὶ Τηρέως λεγόμενα μυθολογεῖται· καὶ Πανοπεὺς Φωκικὴ πόλις ἐστί. Il faut donc lire K. δὲ Λογγ. ὄρνις δ' ὡς πανόπαια, ἵν' ἡ χελιδὼν, ἀπὸ τῆς Πανόπης, ἤγουν ἡ Φωκική, κ. τ. λ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Δ'

Σέρφοι· οἱ πτερωτοὶ μύρμηκες, οὓς ἡμεῖς Νύμφας· οὕτως Δίδυμος. Κάσσιος δὲ Λογγῖνος· Σέρφος, πτηνόν τι μικρὸν κώνωπι ἐμφερὲς κατὰ τὸ μέγεθος (1).

(1) Ce fragment, qui appartient, suivant Ruhnken, Diss. § XIV, aux Ἀττικῶν λέξεων ἐκδόσεις, est tiré du Lexique de Photius, p. 375, éd. de G. Hermann.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Ε'

Τιμὴν δὲ τὴν ποινὴν λέγει. — ἡ δὲ τοιαύτη τιμὴ καὶ τῖμος λέγεται κωμικώτερον, ὡς Λογγῖνος δηλοῖ, ὁμοίως τῷ χολὴ χόλος, ὠνὴ ὦνος, καὶ τοῖς τοιούτοις (1).

(1) Ce fragment est tiré d'Eustathe, Comm. sur l'Odyssée, ch. X, p. 1919. Ruhnken, l. c. pense qu'il appartient aussi aux Ἀττ. λεξ. ἐκδ.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΣΤ'

Αἰωνοάριος· Ὁ Ἰανουάριος μὴν· οὕτω Λογγῖνος αὐτὸν ἑρμηνεῦσαι βιάζεται, ὡςανεὶ αἰῶνος πατέρα (1).

(1) Ce fragment est tiré de Suidas sous les mots : Αἰωνοάριος et Ἰανουάριος. V. Eudoc. et Zonaræ. Lex. p. 71. Suidas s'accorde avec Tzetzes, Posthom. 75. Τὸν ρ' Αἰωνοάριον κικλήσκει μὲν Λογγῖνος, Ἰανουάριον δ' ἄνερες πάντες καλέουσι. V. Ruhnken, Diss. § XII. — La racine de *Janus* ne pourrait-elle pas se retrouver dans Αἰῶνος? Eschyle et Sophocle emploient αἰανής, αἰανός, αἰανῶς, dans le sens d'*éternel, perpétuel*.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Ζ'

(Διὸ καὶ μέτρου πνεῦμα τὸν ῥυθμόν φησιν ὁ Λογγῖνος (1).)

CONJ. — D'après le § 1 du Fragm. litt. nº XII, où l'on trouve ces mots : Μέτρου δὲ πατὴρ ῥυθμὸς καὶ θεός, RUHNKEN (Diss. § XIV) pense qu'il faut lire ici πατέρα.

(1) Ce fragment est tiré de Maxime Planude, Schol. sur Hermogène (Walz, Rh. gr. t. V. p. 473). V. les *Recherches*, p. 28.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Η'

Ὁ τροχαῖος τροχαλὸν ποιεῖ τὸν λόγον, διὸ τροχαῖος καλεῖται ὁ τρεχόντων ῥυθμός, ὥς φησι Λογγῖνος ὁ φιλόλογος, ὅθεν καὶ ἴαμβος καλεῖται ἀπὸ τοῦ ἰαμβίζειν, ὅ ἐστι λοιδορεῖν (1).

(1) Ce fragment est tiré d'un Commentaire anonyme sur Hermogène, cité par Bast, et qui se lit dans les Rhéteurs grecs de Walz, t. VII, p. 982. V. la note de M. Egger, sur le Fragment IV (corr. au Fragm. litt. XIII), p. 144 de son édit. de Longin.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Θ'

Ἰωνικοὶ δὲ καλοῦνται (στίχοι) ἐπειδὴ Ἰώνων εἰσὶν εὕρημα, μαλακὸν τὸ μέτρον καὶ τρυφερώτατον, ᾧ καὶ Σωτάδης ἐχρήσατο, ὥς φησι Λογγῖνος (1).

(1) Tiré du même Commentaire, Walz, ibid. p. 954. V. Egger, l. c.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Ι'

Ἀνακρέων δ' ἐπετήδευσε τὴν πρώτην συζυγίαν ἐκ τριβράχεος καὶ ἰάμβου ποιῆσαι· ὅθεν ἴσως καὶ χοριαμβικὸν ἐκλήθη κατὰ Λογγῖνον, μᾶλλον γὰρ τροχιαμβικὸν οὕτως καλεῖσθαι ὤφειλεν· οἷον τό,

Ἀναπέτομαι δὴ πρὸς Ὄλυμπον πτερύγεσσι κούφαις (1).

(1) Ce Fragment est tiré d'un ouvrage anonyme sur la Métrique, contenu dans le ms. 2881 de la Bibl. Imp. fol. 141 verso, et cité par M. Egger, p. 145 de son édit. de Longin. — Le vers se lit dans Aristophane, com. des Oiseaux, v. 1372.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΑ'

Καλῶς πάνυ ὁ Λογγῖνος ἐποίησε τὴν αἰτίαν δι' ἣν δέχεται τὸ μέτρον τοῦτο ἴαμβον, καί φησιν ὅτι ἐν τῷ δακτυλικῷ μέτρῳ στίχος μετὰ τὸν πρῶτον τροχαῖον ἴαμβος εὑρίσκεται καὶ οἱ ἄλλοι ἀνάπαιστοι, οἷον·

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς,

Τροχαῖος καὶ λοιπὸς ἴαμβος καὶ ἀνάπαιστοι (1).

VAR. — Le mot στίχος est fourni par le ms. 2677.

(1) Ce Fragment est tiré d'une scholie sur Héphestion, VIII, 1. (Gaisford, ed. Lips. p. 50) à propos de ces mots : Ἐχρήσατο δὲ (Ἀρχίλοχος) τῷ πρώτῳ ποδὶ καὶ ἰάμβῳ; il est cité par M. Egger, p. 145 de son édition.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΒ'

ΤΑ ΠΡΟΛΕΓΟΜΕΝΑ ΕΙΣ ΤΟ ΤΟΥ ΗΦΑΙΣΤΙΩΝΟΣ ΕΓΧΕΙΡΙΔΙΟΝ. (1)

§ 1. ...Ἀλλ' εἴτε νέα τῶν μέτρων ἡ θεωρία, εἴτε Μούσης εὕρεμα παλαιᾶς, ἑκάτερον ἕξει καλῶς· ἀρχαία μὲν γὰρ οὖσα, ἐκ τῆς παλαιότητος ἕξει τὴν σεμνότητα, νέα δὲ οὖσα, ποθεινοτέρα καθ' Ὅμηρον,

Τὴν γὰρ ἀοιδὴν πάντες ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι,
Ἥ τις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται. 5

Μέτρου δὲ πατὴρ ῥυθμὸς καὶ θεός· ἀπὸ ῥυθμοῦ γὰρ ἔσχον τὴν ἀρχήν, θεὸς δὲ τὸ μέτρον ἀπεφθέγξατο.

§ 2. Τοῦ δὲ περὶ μέτρων λόγου πολλοὶ πολλαχῶς ἤρξαντο· οἱ μὲν ἀπὸ στοιχείων, ὡς Φιλόξενος· οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ μέτρων ὅρου, ὡς Ἡλιόδωρος· ἡμεῖς δὲ Ἡφαιστίωνι κατακολουθήσομεν, ἀπὸ συλλαβῆς ἀρξάμενοι· πρῶτον δὲ ὀλίγα προειπεῖν δίκαιον. 10

§ 3. Τεκμήριον μέτρου ἀκοή· ἔνιοι γοῦν οὕτως ὡρίσαντο· Μέτρον ἔστι ποδῶν ἢ βάσεων σύνταξις, αἰσθήσει τῇ δι' ἀκοῆς παραλαμβανομένη. Εἰ δὲ τὸ κρίνον ἐστὶν ἀκοή, τὸ κοσμοῦν ἐστι φωνή· ὡς γὰρ τὸν ἦχον τῆς εὐρυθμίας ἐκτείνουσά τε καὶ συστέλλουσα φωνὴ σχηματίζει τὰς συλλαβάς, οὕτως εἰςδεξαμένη κρίνει ἡ ἀκοή. 15

§ 4. Διὰ τοῦτο πολλὰ τῶν μέτρων συμβέβηκεν ἀποκρύπτεσθαι σιωπώμενα ἐν τῇ κατὰ πεζὸν ῥήσει· καὶ αὖ πάλιν πολλὰς πτώσεις ἔχει πρὸς ἄλλα μέτρα. Εὕροι γοῦν ἄν τις παρὰ Δημοσθένει τῷ ῥήτορι στίχον ἡρωϊκὸν κεκρυμμένον, ὃς ἠδυνήθη λαθεῖν, διὰ τὸ πεζὴν οὖσαν τὴν προφορὰν συναρπάσαι τῷ λόγῳ τὴν ἀκοήν. Φησὶ γοῦν· 20

Τὸν γὰρ ἐν Ἀμφίσσῃ πόλεμον, δι' ὃν εἰς Ἐλάτειαν
Ἦλθε Φίλιππος.

Στίχος ἐστὶν ἡρῷος. Ἀλλὰ μὴν καὶ Ἰωνικόν, ὅταν λέγῃ·

Πολλῶν δὲ λόγων καὶ θορύβου γιγνομένου παρ' ὑμῖν· 25

(1) Ce fragment se trouve dans le ms. de Paris nº 2881, dans un ms. du Vatican et dans un ms. de la Bibl. Ambroisienne. Ces trois mss. lui donnent pour titre : Ἐκ τῶν Λογγίνου τοῦ φιλοσόφου. Τὰ προλεγόμενα εἰς τὸ τοῦ Ἡφαιστίωνος ἐγχειρίδιον. Le ms. du Vatican ajoute : περὶ μέτρων στίχων. — Pauw et Gaisford l'ont inséré dans leurs éditions des Scholies d'Héphestion.

VAR. — l. 5 VA. ἀϊόντεσσι. — l. 6 V. ἔχον. — l. 15 Schol. H. συστ. ἡ φωνή. — l. 17-21. Depuis Διὰ τοῦτο jusqu'à φησὶ γοῦν manq. dans les schol. d'Héph.

FRAGMENT XII.

Que la science de la Métrique soit nouvelle, ou bien qu'elle soit l'invention d'une Muse ancienne, dans l'un ou l'autre cas il y aura avantage ; en effet, ou bien elle inspirera du respect pour son ancienneté ; ou bien sa nouveauté la rendra plus digne d'intérêt ; car, suivant Homère :

« Tout le monde vante les chants qui frappent pour la première fois l'oreille des auditeurs. » (2)

Le mètre doit son origine au rhythme et à Dieu ; car c'est le rhythme qui en est le principe, et c'est Dieu qui le rend sensible par la voix.

Les nombreux écrivains qui ont traité de la Métrique abordent leur sujet de différentes manières : les uns, comme Philoxène, traitent d'abord des lettres ; d'autres, comme Héliodore (3), commencent par la définition des mètres ; pour nous, nous suivrons Héphestion, et nous nous occuperons en premier lieu de la syllabe ; mais il convient d'exposer auparavant quelques notions préliminaires.

C'est l'ouïe qui juge du mètre ; aussi quelques auteurs en donnent-ils la définition suivante : le mètre est un assemblage de pieds ou de sons qui est perçu par le sens de l'ouïe. Mais, si c'est l'oreille qui juge, c'est la voix qui forme le son ; car, comme celle-ci en prolongeant ou en abrégeant l'émission des sons, détermine les syllabes ; l'oreille, à son tour, les distingue, lorsqu'elle est frappée par les sons. C'est pourquoi, dans la prose, non-seulement des vers entiers sont souvent dissimulés par la prononciation, mais encore l'orateur passe fréquemment d'un mètre à l'autre. On trouve, par exemple, dans Démosthène, un vers héroïque qui a pu passer inaperçu, parce que le débit convenable à la prose a captivé l'oreille par le sens du discours. Voici ses paroles :

Τὸν γὰρ ἐν Ἀμφίσσῃ πόλεμον, δι' ὃν εἰς Ἐλάτειαν
Ἦλθε Φίλιππος (4).

Elles forment un vers héroïque. On reconnaît aussi un vers ionique dans ce passage :

Πολλῶν δὲ λόγων καὶ θορύβου γιγνομένου παρ' ὑμῖν.

CONJ. — l. 6-7, Boivin, ἔσχε. Morus de même, mais Weiske pense qu'on peut sous-entendre οἱ ἄνθρωποι. Toup corrige ainsi la phrase entière : Μέτρου δὲ πατὴρ ῥυθμὸς καὶ θεός · ἀπὸ ῥυθμοῦ γὰρ ἔσχε τὴν ἀρχήν, θεὸς δὲ τὸ μέτρον ἀνεῳθέγξατο. V. le Fragm. litt. VII.

(1) Voir sur ce fragment et les deux suivants, les *Recherches*, pp. 28 et 29.

(2) Odyss. I, 351, où on lit μᾶλλον au lieu de πάντες.

(3) Philoxène et Héliodore sont, d'après Suidas, des grammairiens d'Alexandrie.

(4) Dem. de Cor. c. 47, p. 275 R.

τοῦτο γὰρ ἄντικρυς Ἰωνικόν ἐστιν ἀπὸ μείζονος, ὅμοιον τῷ·

Εὐμορφοτέρα Μνασιδίκα τᾶς ἁπαλᾶς Γυρίννω.

Τὰς δὲ τῶν μέτρων συνεμπτώσεις ἐν τοῖς ἑξῆς ἐπιδείξομεν.

§ 5. Διαφέρει δὲ μέτρον ῥυθμοῦ. Ὕλη μὲν γὰρ τοῖς μέτροις ἡ συλλαβή, καὶ χωρὶς συλλαβῆς οὐκ ἂν γένοιτο μέτρον· ὁ γὰρ ῥυθμὸς γίνεται μὲν καὶ ἐν συλλαβαῖς, γίνεται δὲ καὶ χωρὶς συλλαβῆς· καὶ γὰρ ἐν κρότῳ. Ὅταν μὲν γὰρ τοὺς χαλκέας ἴδωμεν τὰς σφύρας καταφέροντας, ἅμα τινὰ καὶ ῥυθμὸν ἀκούομεν, καὶ ἵππων δὲ πορεῖα ῥυθμὸς ἐνομίσθη, καὶ κίνησις δακτύλων, καὶ μελῶν σχήματα, καὶ χορδῶν κινήματα, καὶ τῶν ὀρνίθων τὰ πτερυγίσματα· μέτρον δὲ οὐκ ἂν γένοιτο χωρὶς λέξεως ποιᾶς καὶ ποσῆς. Ἔτι τοίνυν διαφέρει ῥυθμοῦ τὸ μέτρον, ᾗ τὸ μὲν μέτρον πεπηγότας ἔχει τοὺς χρόνους, μακρόν τε καὶ βραχύν, καὶ τὸν μετὰ τοῦτον τὸν κοινὸν καλούμενον, ὃς καὶ αὐτὸς πάντως μακρός ἐστι καὶ βραχύς· ὁ δὲ ῥυθμός, ὡς βούλεται, ἕλκει τοὺς χρόνους· πολλάκις γοῦν καὶ τὸν βραχὺν χρόνον ποιεῖ μακρόν. Ὅτι δὲ τοῦτο οὕτως ἔχει, καὶ τὴν διαφορὰν ἴσασιν οἱ ποιηταί· λάβωμεν παραδείγματα παιζούσης κωμῳδίας ἐν σπουδαζούσῃ φιλοσοφίᾳ. Ὁ γοῦν Ἀριστοφάνης ἐν ταῖς Νεφέλαις [φησὶ Σωκράτης, εἰ καὶ τωθάζει Ἀριστοφάνης·] « Πότερον περὶ μέτρων, ἢ περὶ ἐπῶν, ἢ περὶ ῥυθμῶν; » ἀντιδιέστειλε γὰρ ἐκεῖνος ἀπὸ ῥυθμῶν τὰ μέτρα. Εἰς ἑκάτερον γοῦν τὸ παράδειγμα σημειωτέον, ὅτι τε ῥυθμὸς μέτρου διαφέρει, καὶ ὅτι ἴσασιν ἐν διδασκαλίᾳ οἱ παλαιοὶ τὴν τῶν μέτρων θεωρίαν.

§ 6. Τὸ δὲ μέτρον λέγεται πολλαχῶς· καὶ γὰρ τὴν εὐμετρίαν μέτρον προσαγορεύομεν, ὡς ὁ εἰπών, «μέτρον ἄριστον,» εἴτε σοφὸν ἀπόφθεγμα, εἴτε θεῖον ἀνάθημα· Ἀπόλλωνι μὲν γὰρ ἁρμοδιώτατον, ἐπεὶ καὶ μέτρων εὑρετής. Λέγεται δὲ μέτρον καὶ τὸ μετροῦν, καὶ αὐτὸ τὸ μετρούμενον, ὡς ὅταν εἴπωμεν τὸν μέδιμνον μέτρον, καὶ τὸ ἐν αὐτῷ μετρηθὲν μέτρον, ἀμφότερα

VAR. — l. 4 V. ὑλὴ γὰρ. — l. 5 Cod. et Sch. H. ὁ δὲ ῥυθμ. — l. 6 Sch. H. συλλαβῇ. — l. 8 PA. ἀκούσομεν. — l. 9 PVA. καὶ μ. καὶ σχήματα. Les mss. et les sch. πτερίσματα. — l. 15-21 les sch. d'Heph. omettent depuis ὅτι δὲ jusqu'à θεωρίαν. — l. 21 οἱ παλαιοὶ manquent dans le Vat. — l. 22 les schol. d'H. συμμετρίαν. — l. 26 les mss. et les sch. ἀμφ. δὲ.

CONJ. — l. 9, D'ORVILLE (Vann. Crit. p. 540) lit πτερύσματα qui n'est pas grec. Il faudrait du moins πτερύγματα suivant TOUP qui préfère πτερυγίσματα. — l. 12, MORUS propose μετὰ τούτους ou μετὰ τούτων ou μεταξὺ τούτων. WEISKE, μεσόν τούτων. — l. 17-18, TOUP considère comme une glose les mots φησὶ Σωκράτης εἰ καὶ τωθάζει Ἀριστοφάνης. — l. 18. On lit dans les Nuées, v. 638:

Πότερα περὶ μέτρων, ἢ περὶ ἐπῶν, ἢ ῥυθμῶν;

En effet, c'est absolument la même mesure que celle de ce vers ionique *a majore :*

Εὐμορφοτέρα Μνασιδίκα τᾶς ἁπαλᾶς Γυρίννω (5).

Nous citerons plus bas des exemples du passage d'un mètre à un autre (6).

Au reste, le mètre diffère du rhythme ; car le mètre a pour élément la syllabe, et sans syllabe il n'y aurait point de mètre ; mais le rhythme, qui accompagne les syllabes, peut se passer de syllabes, car il se trouve dans le battement ; ainsi, quand nous voyons les forgerons frapper (l'enclume) de leurs marteaux, nous entendons en même temps un certain rhythme, qui se reconnaît aussi dans l'allure des chevaux, le mouvement des doigts, le balancement des membres, le pincement des cordes et le vol des oiseaux ; mais il ne saurait y avoir de mètre sans des mots qui diffèrent et par le nombre des syllabes et par leur quantité.

Le mètre diffère encore du rhythme (7), parce que le premier a des temps fixes et déterminés, savoir, le long, le bref, et celui que l'on nomme commun, qui peut être long ou bref; tandis que le rhythme prolonge les temps à volonté, car il rend souvent long un intervalle bref. Pour montrer qu'il en est ainsi, et que les poëtes n'ignorent point cette différence, nous prendrons nos exemples dans la comédie qui se raille de la philosophie sérieuse. Aristophane, dans les Nuées, fait dire à Socrate qu'il veut tourner en ridicule : « Est-il question de mètres, de vers héroïques ou de rhythmes ? » (8) Il distingue donc les mètres des rhythmes. Cet exemple montre, d'un côté, que le mètre diffère du rhythme, et que, de plus, les anciens connaissaient par principes la théorie de la Métrique.

Le mot μέτρον est employé dans plusieurs sens ; en effet, nous appelons ainsi la mesure convenable, comme dans cette maxime : Μέτρον ἄριστον. *Rien de mieux que la mesure ;* que ce soit la sentence d'un sage ou l'oracle d'un dieu, elle serait du moins bien digne d'Apollon, puisqu'il est l'inventeur de la poésie. On désigne aussi par le mot μέτρον, l'instrument dont on se sert pour mesurer, et la quantité mesurée ; c'est ainsi que nous disons *un médimne*, pour exprimer soit la mesure même, soit la marchandise mesurée, en sorte que l'on appelle l'une et l'autre *un médimne* (9) ; il en sera de

— l. 25, Weiske a transporté αὐτὸ devant τὸ μετρουμένον. — l. 26, Morus voulait retrancher ἀμφότερα δὲ καλεῖται μέδιμνος. Weiske lit ἀμφ. δὴ κ. μ.

(5) Vers de Sappho, cité par Héphestion, Enchirid. Ch. XI.

(6) Cela ne se trouve pas dans ce qui nous reste du Comm. de Longin.

(7) V. Quint. IX, 4, 45 et s.

(8) Arist. Nub. v. 638.

(9) Cette remarque paraît être empruntée à Plutarque (De defectu orac. c. 12) : Ἀλλὰ μὴν κἀκεῖνο δῆλον, τὸ πολλάκις τὸ μετροῦν καὶ τὰ μετρούμενα τοῖς αὐτοῖς ὀνόμασι προσαγορεύεσθαι, κοτύλην, καὶ χοίνικα, καὶ ἀμφορέα καὶ μέδιμνον.

δὴ καλεῖται μέδιμνος· καὶ αὖ πάλιν εἰ εἴποιμι χοᾶ τὸ σκεῦος, ἐν ᾧ μετρῶ ποσότητά τινα· καὶ αὖ πάλιν αὐτὴν τὴν ποσότητα χοᾶ προςαγορεύομεν· [καὶ αὖ πάλιν αὐτὸ τὸ ξύλον, ὃ μόνον ἔχει πῆχυν, πῆχυν προςαγορεύομεν.]

§ 7. Οὕτω μὲν οὖν καὶ ἐπὶ ταύτης τῆς θεωρίας πολλαχόθεν λέγεται μέτρον. Μέτρον τε γὰρ καλοῦμεν πᾶν τὸ μὴ πεζὸν, ὡς ὅταν εἴπω τὰ μὲν Πλάτωνος πεζὰ, τὰ δὲ Ὁμήρου μέτρα. Μέτρον καλεῖται καὶ εἶδος ἑκάστου, ὡς ὅταν εἴπω, μέτρον Ἰωνικὸν, καὶ μέτρον Ἰαμβικὸν, καὶ μέτρον Τροχαϊκόν. Μέτρον καλεῖται καὶ στίχος ἕκαστος, ὡς ὅταν εἴπω, ἡ πρώτη Ὁμήρου ῥαψῳδία μέτρα ἔχει χ΄· τοῦτο δὲ Ὀδυσσεὺς ὁ μετρικὸς ἐσημειώσατο. Ἔτι τοίνυν μέτρον καλοῦμεν τὴν συζυγίαν, τουτέστι τὴν διποδίαν, ὅταν τὸ Ἰαμβικὸν, τὸ ἀπὸ ἓξ ποδῶν συγκείμενον, Τρίμετρον καλῶμεν. Μέτρον καλοῦμεν καὶ τὸν χρόνον, ὃν τινες τῶν ῥυθμικῶν σημεῖον προςαγορεύουσιν. Ὅτι δὲ τοῦτο οὕτως ἔχει, παράδειγμα τεθήσεται, ὅ τινες μὲν Ὀρφέως, τινὲς δὲ τῆς Πυθίας παραλαμβάνουσι· περὶ γὰρ τῶν ἐπῶν λέγων, ἢ λέγουσα,

Ὄρθιον, ἑξαμερὲς, τετόρων καὶ εἴκοσι μέτρων.

Καὶ ταῦτα οὕτως ἔχει, ὥςπερ εἴρηκα· μέτρον δὲ καὶ τὸ μετροῦν καὶ τὸ μετρούμενον. Οὕτω καὶ ἐπὶ τῶν προειρημένων αὐτὸ τὸ μετρούμενον, τουτέστι τὸ ποίημα, μέτρον προςαγορεύεται, καὶ ἕκαστον τῶν μετρούντων τῆς ὁμοίας τετύχηκεν ὀνομασίας· χρόνος γὰρ συλλαβὴν ποιεῖ, συλλαβὴ δὲ πόδα, ποὺς δὲ συζυγίαν, συζυγία δὲ στίχον, στίχος δὲ ποίημα· πάντα οὖν εἰκότως μέτρα προςαγορεύεται.

§ 8. Γέγονε δὲ ἀπὸ τοῦ μείρω ῥήματος, ὅ ἐστι μερίζω· ἀφ' οὗ παρὰ τῷ ποιητῇ,

Ἴσον ἐμοὶ βασίλευε, καὶ ἥμισυ μείρεο τιμῆς.

Ὡς δὲ παρὰ τὸ σείω σεῖστρον γίνεται, καὶ παρὰ τὸ δέρω δέρτρον, καὶ παρὰ τὸ φέρω φέρτρον, οὕτω καὶ παρὰ τὸ μείρω μέτρον· ὄνομα γοῦν ἐστι, καὶ ἐκ τῆς ἐτυμολογίας, τοῦ μερισμοῦ.

VAR. — l. 1 VA. εἰ εἴποιμι. — l. 3 les mots καὶ αὖ πάλιν... προςαγορεύομεν manquent dans le ms. de Paris. — Les scholies d'Héphest. p. 76, éd. de Turnèbe, donnent ce passage d'une manière plus correcte : λέγεται μέτρον καὶ αὐτὸ τὸ μετροῦν καὶ τὸ μετρούμενον, ὡς ὅταν λέγωμεν πῆχυν· καὶ αὐτὸ τὸ μέτρον, ἐν ᾧ μετροῦμεν ποσότητά τινα· καὶ αὖ πάλιν αὐτὸ τὸ μετρούμενον ξύλον ὃ μόνον ἔχει πῆχυν, πῆχυν λέγομεν. — l. 5 Sch. H. ὡς ὅταν εἴπω. PAV. ὅταν εἴπω. — l. 9 τοῦτο δὲ... ἐσημειώσατο manq. dans les Sch. H. — l. 10 les mss. et les sch. εἰ τοίνυν. — l. 12 V. τῶν μετρικῶν. — l. 18 PAV. αὐτὸ τὸ μέτρον. Sch. H. τὸ δὲ μετρούμενόν ἐστι ὡς τὰ ποιήματα. — l. 19-22 καὶ ἕκαστον..... προςαγορεύεται manquent dans le Vat. à cause de l'homœoteleuton.

même du mot *conge* (χοεύς), qui signifie à la fois le vase et la quantité du liquide mesuré; nous appelons aussi *coudée* un bâton d'une coudée de longueur.

Dans la matière dont nous nous occupons, le mot μέτρον s'applique à plusieurs idées différentes. Nous appelons ainsi tout ce qui n'est pas en prose, comme lorsque nous disons les écrits de Platon, les poëmes (μέτρα) d'Homère. On appelle aussi *mètre* chaque espèce de vers; ainsi l'on dit le mètre ionique, le mètre iambique, le mètre trochaïque. Ce mot désigne encore chaque vers pris à part; ainsi l'on dit : le premier chant d'Homère a 600 vers (μέτρα), comme l'a indiqué Ulysse le métrique ([10]). De plus, le mot mètre s'entend de la réunion de deux pieds; c'est pourquoi nous appelons *trimètre* iambique, le vers iambique, composé de six pieds. Nous désignons encore par le mot μέτρον l'intervalle ou le temps que quelques musiciens appellent σημεῖον; c'est ce que nous prouverons par l'exemple d'un vers que les uns attribuent à Orphée, les autres à la Pythie; en parlant du vers héroïque, l'un ou l'autre s'exprime ainsi :

Ὄρθιον, ἑξαμερὲς, τετόρων καὶ εἴκοσι μέτρων.

« Ce vers soutient la voix, il a six pieds et compte vingt-quatre mesures. »

Ainsi, comme je l'ai dit, on donne le nom de μέτρον à la mesure et à la chose mesurée. Dans les exemples que nous venons de donner, la chose mesurée est le poëme que l'on appelle μέτρον, et chacun des moyens de mesurer reçoit le même nom; en effet, le temps donne naissance à la syllabe, la syllabe au pied, le pied à la dipodie ou syzygie, celle-ci au vers, le vers au poëme, et toutes ces choses sont également désignées par le mot μέτρον.

Il tire son origine du verbe μείρω qui signifie *partager*; aussi lisons-nous dans le poëte :

Ἴσον ἐμοὶ βασίλευε, καὶ ἥμισυ μείρεο τιμῆς. ([11])

De même que σεῖστρον (sistre) vient de σείω (secouer), δέρτρον (membrane) de δέρω (écorcher), φέρτρον (cercueil, litière) de φέρω (porter); ainsi μέτρον vient de μείρω; car, si l'on a égard à l'étymologie, ce mot indique la division, le partage.

CONJ. — l. 2, les mots αὖ πάλιν doivent être supprimés ou ici ou à la ligne 3, suivant Weiske. — l. 9 Morus et Toup considèrent comme une glose les mots τοῦτο δὲ.... ἐσημειώσατο. — l. 10, Pearce, ἔτι τοίνυν. Boivin, ἔτι νῦν. — l. 18 Morus προκειμένων. Weiske lirait ἐκ τῶν προειρ.

([10]) V. la note critique. Il n'est pas question ailleurs de cet auteur.

([11]) Hom. Il. IX, 616.

§ 9. Περὶ δὲ ὅρων μέτρου νῦν εἰπεῖν οὐκ ἀναγκαῖον · αὐτὸς γὰρ ὁ Ἡφαιστίων αἰτιᾶται τὸν Ἡλιόδωρον, ὅτι τοῖς ἐπαρχομένοις γράφει · τοῖς γὰρ ἀπείροις, καὶ τοῖς μήπω τῆς μετροποιΐας γεγευμένοις, ἀδύνατον νοῆσαι τὸν ὅρον.

§ 10. Ἐπιγέγραπται δὲ «Ἐγχειρίδιον,» οὐχ ὥς τινες ᾠήθησαν διὰ τὸ ξίφος, καὶ διὰ τὸ ὀξύνειν τῶν μετιόντων τὰς ψυχάς, ἀλλὰ διὰ τὸ ἐν χερσὶν ἔχειν τοὺς βουλομένους τὰ κεφάλαια τῶν μετρικῶν παραγγελμάτων. Ὅτι δὲ ταῦτα οὕτως ἔχει, Ἡλιόδωρος τοῦ Ἐγχειριδίου ἀρχόμενος οὕτω λέγει · «Τοῖς βουλομένοις ἐν χερσὶν ἔχειν τὰ κεφαλαιωδέστερα τῆς μετρικῆς γέγραπται τὸ βιβλίον τοῦτο.»

§ 11. Ἤρξατο δὲ αὐτοῦ ὁ Ἡφαιστίων, ὡς ἔφην, ἀπὸ συλλαβῆς · ὕλη γὰρ τοῖς μέτροις ἡ συλλαβή, καὶ ἄνευ ταύτης οὐκ ἂν συσταίη τὸ μέτρον. Τὸ ποιοῦν πρὸ τοῦ ποιηθέντος, ὅθεν ἄρξασθαι δίκαιον. Οὐκ ἀπὸ τοῦ γένους δὲ ἤρξατο, ἀλλ' ἀπὸ τοῦ εἴδους · διαφέρει δὲ εἶδος καὶ γένος, ᾗ γένος μέν ἐστι τὸ πρωτότυπον, εἰς εἴδη διαιρεθῆναι δυνάμενον, εἶδος δὲ τὸ ἀπὸ τοῦ γένους διῃρημένον · οἷον εἴ τις λέγοι ζῶον γένος, εἴδη δὲ αὐτοῦ, ἄνθρωπον, ἵππον, καὶ τὰ λοιπά. Οὐκοῦν γένος μέν ἐστιν ἡ συλλαβή, εἴδη δὲ αὐτῆς βραχεῖα καὶ μακρά, καὶ κοινὴ καλουμένη. Οὐκ ἔδοξεν οὖν αὐτῷ ἀπὸ τοῦ γένους ποιήσασθαι τὴν ἀρχήν · (τεχνικὸς γὰρ οὗτος ὁ λόγος, καὶ οὐ πάνυ τοῖς μέτροις συμβάλλεται ·) οὔτε ὅρῳ τὴν συλλαβὴν περιλαβεῖν, οὔτε τὸν περὶ αὐτῆς εἰπεῖν λόγον τῆς ἐτυμολογίας. Καίτοι ἐν τοῖς τεχνικοῖς ἔλεγχον ἔσχεν ὁ ὅρος · Ἔστιν ἡ συλλαβή...

§ 12. Ἔτι ἡ συλλαβὴ παρὰ τοῦτο ὠνόμασται, παρὰ τὸ ποσότητα στοιχείων εἰς ταὐτὸν συλλαμβάνειν, ὧν ἔξεστιν ὑφ' ἕνα φθόγγον παραλαβεῖν, ἂν μὴ εἴποι τις τὰς μονογραμμάτους · ἀλλὰ ταῦτα μὲν ζητείτωσαν οἱ τεχνικοί.

§ 13. Ἐν δὲ τοῖς μετρικοῖς εἰδέναι δεῖ, ὅτι πᾶσα βραχεῖα ἴση, καὶ πᾶσα μακρὰ ἴση · καθόλου γὰρ αἱ μέν εἰσι δίχρονοι, αἱ δὲ μονόχρονοι. Ἐντεῦθεν τὸν μὲν Δάκτυλον καλοῦμεν τετράχρονον, τὸν δὲ Πυρρίχιον δίχρονον, οὐ πολυπραγμονοῦντες τῆς ποιητικῆς λέξεως ἢ συλλαβῆς τὰ στοιχεῖα, οὐδὲ ἐν ποσότητι καταμετροῦντες τοὺς χρόνους, ἀλλὰ ἐν δυνάμει τῆς ποσότητος.

VAR. — l. 2 V. ὑπαρχομένοις. — l. 6 PAV. ἀλλὰ διὰ τὸ ὀξύνειν... καὶ διὰ τὸ ἐν χ. — l. 8 PA. οὐχ οὕτως. — l. 22 V. ἔστιν ἡ συλλ... ἔτι ἡ συλλ. A. ἔστιν ἡ συλλ... ἔστι ἡ συλλ. π. τ. P. ἔσχεν ὁ ὅρος ἔτι ἡ σ. παρὰ τ. en omettant les mots ἔστιν ἡ συλλ. — l. 24 P. ὧν οὐκ ἔξεστιν. — l. 25 P. ἂν εἴποι τις. — l. 31 PA. καταριθμοῦντες.

Il n'est pas nécessaire de parler maintenant de la définition du mètre. Héphestion lui-même blâme Héliodore de l'avoir fait, puisqu'il écrit pour les commençants; car les ignorants et ceux qui n'ont aucune notion de la Métrique ne peuvent comprendre la définition du mètre.

Le livre a pour titre Ἐγχειρίδιον, mot qui ne rappelle point, comme quelques-uns l'ont cru, l'idée d'un glaive, ni l'intention d'aiguiser les esprits des lecteurs; mais l'auteur veut mettre *entre les mains* des commençants un Recueil des principales règles de la Métrique. Ce qui rend la chose évidente, c'est qu'Héliodore commence son Manuel par ces mots : « Ce livre a été écrit pour ceux qui veulent avoir entre les mains les principes les plus importants de la Métrique. »

Héphestion s'occupe, en premier lieu, comme je l'ai dit, de la syllabe; car la syllabe est l'élément des mètres, et sans elle il ne saurait y avoir de mètre. Ce qui produit étant antérieur à ce qui est produit, il faut considérer la cause avant l'effet. Il n'a pas commencé par le genre, mais par l'espèce; or l'espèce diffère du genre, en ce que le genre est la notion primitive qui peut être distinguée en espèces, et l'espèce est ce qui est distingué du genre. Si l'on prenait, par exemple, l'animal pour le genre, on aurait pour les espèces l'homme, le cheval et les autres animaux. La syllabe est donc le genre, et ses espèces sont la syllabe longue, la brève et celle qui s'appelle commune. Cependant notre auteur n'a pas jugé à propos de commencer par le genre, parce que ce sujet convient mieux à la grammaire, et n'est pas tout à fait du ressort de la Métrique; il n'a pas non plus donné la définition de la syllabe ni recherché l'étymologie de ce terme. Toutefois on peut critiquer la définition que les grammairiens donnent de la syllabe : « La syllabe est.....

En outre, le mot syllabe vient de ce qu'elle réunit, συλλαμβάνει, diverses lettres qui peuvent être comprises en une seule émission de voix, excepté cependant les syllabes formées d'une seule lettre; mais cela regarde les grammairiens.

La Métrique enseigne que toutes les syllabes brèves sont égales entre elles, ainsi que toutes les longues; celles-ci valent toutes deux temps, et celles-là un seul; c'est pourquoi nous disons que le dactyle a quatre temps, le pyrrhique deux, sans nous inquiéter des éléments de la syllabe ou du mot poétique, et, au lieu de mesurer les temps par le nombre des éléments, nous les mesurons par la valeur de la quantité.

CONJ. — l. 3, Boivin, γευσαμένοις. — l. 6, le même transpose ἀλλὰ et καί. Pearce, διὰ τὸ ὡς ξίφος ὀξύνειν τῶν μετιόντων τὰς ψυχάς, ἀλλὰ διὰ τὸ ἐν χερσὶν. — Hotchkis propose μὴ εἰδότων, au lieu de μετιόντων. — l. 13, Weiske πρὸ τοῦ ποιηθέντος τὸ ποιοῦν, à cause de ὅθεν qui se rapporte à ποιοῦν. — l. 22, Boivin, sous-entend Ἡφαιστίων après ἔσχεν et regarde ὁ ὅρος comme le commencement de la phrase incomplète. Morus, ἔλεγχον οὐκ ἔσχεν. Weiske voudrait ἔλ., οὐκ ἂν ἔσχεν. — l. 25, Boivin, ἂν μὴ εἴποι τις.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΓ'

Ἀρκτέον δὲ ἀπὸ βραχείας. Οὕτω τοίνυν Ἡφαιστίων αὐτὴν ὁρίζεται· «Βραχεῖά ἐστι συλλαβὴ ἡ ἔχουσα βραχὺ φωνῆεν ἢ βραχυνόμενον, μὴ ἐπὶ τέλους λέξεως, οὕτως ὡς μεταξὺ αὐτῆς καὶ τοῦ ἐν τῇ ἑξῆς συλλαβῇ φωνήεντος μὴ ὑπάρχειν σύμφωνα πλείονα ἑνὸς ἁπλοῦ, ἀλλ' ἤτοι ἓν, ἢ μηδὲ ἕν.»

§ 2. Πάνυ οὖν ἐπαίνου ἄξιος ὁ ὅρος, ὡς πάντα ἔχων, ὅσα δεῖ ὑγιῆ ὅρον ἔχειν. Ὅρος καὶ τοῖς φιλοσόφοις * εἶναι, ὁ μηδὲν ἔξωθεν τῶν ὁριζομένων συμπεριλαμβάνων, ἢ ὁ μηδὲν τῶν ὁριζομένων καταλιπὼν, ὃς ἀντιστρέφει πρὸς τὸ κεφαλαιῶδες· ὁ μὲν οὖν μὴ συμπεριλαμβάνων παραγγελίαν τοιαύτην οὐ καλῶς ἔχει· οἷον εἴ τις τὸν ἄνθρωπον ὁρίζοιτο μηκέτι τὸν θνητὸν τῷ ὅρῳ συμπεριλαμβάνων. Ἑκάτερον δὲ ὑπάρξει, ἐὰν ἀντιστρέφῃ πρὸς τὸ κεφαλαιῶδες, τούτεστιν, ἐὰν ἀλλήλων ὑπάρχωσιν οἱ ὅροι, αὐτός τε ὁ ὅρος καὶ τὸ ὁριζόμενον, οὕτως ὡς ἐπὶ τοιοῦδε παραδείγματος· «Ἄνθρωπός ἐστι ζῶον λογικὸν, θνητὸν, νοῦ καὶ ἐπιστήμης δεκτικόν.» Εἴ τι οὖν ἐστι ζῶον λογικὸν, θνητὸν, νοῦ καὶ ἐπιστήμης δεκτικὸν, τοῦτό ἐστιν ἄνθρωπος πάντως. Καὶ αὖ πάλιν· «Φωνή ἐστιν ἀὴρ πεπληγμένος.» Εἴ τι οὖν ἐστιν ἀὴρ πεπληγμένος, τοῦτο φωνὴ πάντως. Οὕτως οὖν καὶ ἐπὶ τοῦ προκειμένου ὅρου εἴδωμεν τὸ ἀντιστρέφον· εἴ τι ἐστὶ βραχὺ φωνῆεν, μὴ ἐπὶ τέλους λέξεως κείμενον, μετὰ τῆς ἄλλης συλλαβῆς οὐκ ἔχον σύμφωνα ἑνὸς πλείονα, τοῦτο πάντως ἐστὶ συλλαβὴ βραχεῖα.

§ 3. Προείρηται δὲ τὸ «μὴ ἐπὶ τέλους λέξεως κείμενον,» διὰ τὴν κοινὴν λεγομένην. Ἐάνπερ εἰς μέρος ἀπαρτίζῃ λόγου, τῷ τῆς κοινῆς ὑποπίπτει λόγῳ· οἷον ὅταν συλλαβὴ βραχεῖά ἐστιν ἐπὶ τέλους λέξεως κειμένη, ἐνομίσθη ποτὲ μακρὰ, ὡς ἡ Τὰ παρὰ τῷ ποιητῇ, «Τὰ περὶ καλὰ ῥέεθρα.» Καὶ αὖ πάλιν ἡ Πρὸς συλλαβὴ βραχεῖά ἐστιν, ἀλλ' ἐν τόπῳ κεῖται μακρᾶς, ὅταν Ὅμηρος εἴπῃ, «Πρὸς οἶκον Πηλῆος·» σπονδεῖον γὰρ δεῖ εἶναι

VAR. — l. 8-11. La phrase depuis ὁ μὲν οὖν jusqu'à κεφαλαιῶδες manque dans tous les mss. sauf dans celui de Paris. — l. 11 P. ὑπάρχωσιν. les autres mss. ὑπάρχουσιν. — l. 23 P. ἡ περὶ τῷ ποιητῇ.

CONJ. — l. 6, Boivin considère εἶναι comme appartenant au grec moderne, pour ἐστίν. Weiske, ὑγιὴς δοκεῖ εἶναι, ὁ μηδὲν... La suite paraissait inintelligible à Toup, à cause de la lacune de quatre lignes après le premier κεφαλαιῶδες. Cette lacune, indiquée par Bast et comblée par Weiske, subsiste encore dans la réimpression de l'Héphestion de Gaisford, Leipzig, 1832. — Morus, ἔξω τῶν ὁρ. — l. 18, Boivin, μεταξὺ ἑαυτοῦ καὶ τῆς ἄλλης συλλ. Weiske pense qu'il suffit de lire μεταξύ. — l. 23, Weiske, ὡς ἡ Τὰ παρά.

FRAGMENT XIII. (1)

Il faut commencer par la syllabe brève. Voici comment Héphestion la définit : « La syllabe brève est celle qui a une voyelle brève ou rendue brève, pourvu qu'elle ne se trouve pas à la fin d'un mot, et qu'elle soit placée de manière que, entre elle et la première voyelle de la syllabe suivante, il n'y ait pas plus d'une consonne, mais une seulement, ou qu'il n'y en ait point. »

Cette définition est excellente, car elle remplit toutes les conditions d'une définition exacte. Suivant les philosophes, une bonne définition est celle qui n'embrasse rien au delà de la chose définie, ou qui n'omet rien de ce qui lui est propre, et qui peut se substituer au mot principal ; en effet, la définition qui n'est pas conforme à ces préceptes n'est pas satisfaisante ; telle serait celle où l'on n'indiquerait pas que l'homme est mortel. L'une et l'autre condition sera remplie, si la définition peut remplacer le mot principal, c'est-à-dire si la définition et la chose définie s'expliquent l'une par l'autre, comme dans cet exemple : « L'homme est un animal raisonnable, mortel, doué d'intelligence et susceptible d'apprendre ; » car, s'il existe quelque animal raisonnable, mortel, doué d'intelligence et susceptible de s'instruire, c'est sans doute l'homme. Voici un autre exemple : « Le son est de l'air frappé ; » (2) réciproquement : « Si l'air est frappé, il produit nécessairement un son. » Essayons de même la substitution de la définition proposée : « Si l'on trouve une voyelle brève, non placée à la fin d'un mot, et qui ne soit pas séparée de la syllabe suivante par plus d'une consonne, ce sera évidemment une syllabe brève.

On indique qu'il ne faut pas qu'elle soit placée à la fin d'un mot, à cause de la syllabe dite commune ; car si elle marque une des divisions de la phrase, elle se trouve dans le cas d'une syllabe commune ; en sorte qu'une syllabe brève qui termine un mot est quelquefois comptée comme longue, comme dans cet hémistiche d'Homère :

Τὰ περὶ καλὰ ῥέεθρα (3).

De même encore, la syllabe πρός, qui est brève, devient longue par position dans cet autre hémistiche d'Homère,

Πρὸς οἶκον Πηλῆος (4),

(1) Ce fragment se trouve dans le ms. de Paris 2881, fol. 27 verso, à la suite du précédent.

(2) On lit dans Plutarque (De Musica, c. 2) : Ἐπεὶ δ' ὁρίζονται τὴν φωνὴν οἱ ἄριστοι γραμματικοὶ, ἀέρα πεπληγμένον αἰσθητὸν ἀκοῇ.

(3) Il. XXI, 352.

(4) Il. IX, 147.

τὸν πόδα. § 4. Εἰ δέ, φησί, μὴ ἔχει σύμφωνον μεταξὺ ἓν, διὰ τὴν μακράν· εἰ γὰρ συμβαίη βραχεῖ ἢ βραχυνομένῳ φωνήεντι δύο σύμφωνα ἐπενεχθῆναι, μακρὰν ποιήσει τὴν συλλαβήν· οἷον ἡ μὲν Ε συλλαβή ἐστι βραχεῖα, ἀλλ' ἐὰν δύο σύμφωνα ἐπενεχθῇ, ὡς ἐν τῷ Ἕκτωρ, μακρὰν ποιήσει τὴν συλλαβήν. Διὰ τοῦτο προςέθηκε, μὴ δεῖν ὑπάρχειν σύμφωνα δύο, ἀλλ' ἓν ἁπλοῦν ἢ μηδὲ ἕν· καὶ γὰρ ἐὰν διπλοῦν προςενεχθῇ, μακρὰν ποιήσει τὴν συλλαβήν, ὡς ἐν τῷ «Ἄξω ἑλών.» 5

CONJ.— l. 1, Morus, Ἔτι δέ φησι· εἰ ἔχει. Weiske, εἴ δέ φησιν ἔχειν. Je crois qu'il faut lire Δεῖ δέ, φησί, μὴ ὑπάρχειν σύμφωνα μεταξὺ, διὰ τὴν μακράν. — l. 3 Boivin, ἡ μὲν Ε. συλλ. — l. 5-7, Weiske pense que les trois dernières lignes depuis Διὰ τοῦτο ne sont pas de l'auteur.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΔ'

Προῆλθε δὲ τὸ μέτρον ἐκ Θεοῦ, μέτρῳ τά τε οὐράνια καὶ ἐπίγεια κεκοσμηκότος· ἁρμονία γάρ τίς ἐστι καὶ τοῖς ἐπουρανίοις καὶ ἐπιγείοις. Ἢ πῶς ἂν ἄλλως συνέστη τόδε τὸ πᾶν, εἰ μὴ ῥυθμῷ τινι καὶ τάξει διεκεκόσμητο; Καὶ τὰ ὑφ' ἡμῶν δὲ κατασκευαζόμενα ὄργανα μέτρῳ πάντα γίνονται· εἰ δὲ πάντα, πολλῷ γε μᾶλλον ὁ λόγος, ἅτε καὶ περιεκτικὸς ἁπάντων ὤν. Ἔστι μὲν γὰρ καὶ τῷ πεζῷ ἁρμονία τις· καὶ δῆλον ἐξ ὧν τοῦ μὲν ὁ λόγος ἐστὶν εὐρυθμότερος, τοῦ δὲ οὔ· μᾶλλον δὲ πρόςεστι τῷ ποιητικῷ, πάθεσι πλείστοις χρωμένῳ καὶ λέξεσι, καὶ δὴ καὶ μύθοις καὶ πλάσμασι, δι' ὧν ἁρμονία κατασκευάζεται. 5

§ 2. Ταῦτ' ἄρα καὶ οἱ παλαιοὶ ἐμμέτρους μᾶλλον τοὺς οἰκείους ἐποίουν λόγους, ἢ πεζούς. Καὶ μὲν τῷ μέτρῳ πρόςεστιν ἁρμόνια, ἡ δ' ἁρμονία μουσικὴ τυγχάνει· τῆς μουσικῆς δὲ ὅσον κλέος ἐστὶν, οὐδεὶς ἀγνοεῖ. Ὥςτε καὶ τὸ μέτρον ἓν τῶν ἀρίστων, ὑπὸ τὴν μουσικὴν ὂν, ἧς «τὸ κλέος,» ὡς Ὅμηρος ἔφη, «οἷον ἀκούομεν, οὐδέ τι ἴδμεν.» 10

(1) Ce fragment est tiré du ms. de Paris n° 2677, autrefois 2765, fol. 83 verso; le nom de Longin ne se trouve qu'à la marge et il est en latin. Boivin le communiqua à Hudson, qui l'a publié le premier. Cependant M. Egger avertit (pp. 145-146) que le nom de Denys qui se lit encore dans le ms. 2677, fol. 81 recto, et dans le ms. 2881, en tête d'un Ἐπιτομὴ περὶ ποδῶν, a fait attribuer à Longin, soit cet *Epitome* (v. Fabr. Bibl.

car il faut que le premier pied soit un spondée. L'auteur ajoute : « Pourvu qu'il n'y ait pas plus d'une consonne après cette syllabe, » à cause de la longue ; car si après la voyelle brève ou rendue brève il se trouvait deux consonnes, elles rendraient la syllabe longue. Ainsi la syllabe E est brève, mais si on la fait suivre de deux consonnes, comme dans Ἕκτωρ, la syllabe deviendra longue. C'est pourquoi l'auteur a ajouté qu'il faut qu'elle ne soit pas suivie de deux consonnes, mais qu'il y en ait une simple ou bien aucune ; car s'il y en avait une double, la syllabe se changerait aussi en longue, comme dans Ἄξω ἑλών (5).

(5) Il. I, 139.

FRAGMENT XIV. (1)

La mesure vient de Dieu qui a disposé avec mesure toutes les choses célestes et terrestres ; en effet, il y a une certaine harmonie dans les choses du ciel et les choses de la terre. Comment cet univers pourrait-il se maintenir, s'il n'eût été disposé avec une certaine mesure et dans un certain ordre ? De plus, nos œuvres elles-mêmes étant toujours soumises à la mesure, à plus forte raison en est-il ainsi du langage qui les embrasse toutes. La prose même a son harmonie, et ce qui le prouve, c'est que le style des uns a plus de nombre que celui des autres ; cependant l'harmonie se trouve plutôt dans la poésie, qui fait usage d'une foule de mouvements passionnés, de termes qui lui sont propres, de fables et d'inventions, d'où résulte l'harmonie.

Telle est la raison pour laquelle les anciens donnaient à leurs œuvres la forme poétique, plutôt que celle de la prose. En outre, l'harmonie accompagne naturellement la mesure ; de l'harmonie naît la musique, et personne n'ignore quelle est la noblesse de cet art ; ensorte que la mesure est une des choses les plus excellentes, puisqu'elle est du domaine de la musique,

« dont la gloire est parvenue jusqu'à nous, sans que nous la connaissions elle-même, »

pour nous servir des paroles d'Homère (2).

gr. t. V, p. 776, éd. Harles), soit des passages sur la Métrique, qui, d'après une scholie insérée à la marge du ms. 2677, fol. 4 recto, seraient plutôt l'œuvre de Denys le grammairien.

(2) Il. II, 486.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΕ΄

Σημείωσαι ὅτι εἶπε κατορθώματα· φασὶ δὲ μὴ λέγεσθαι τὴν λέξιν. Λέγει δὲ ὁ Λογγῖνος ἐν τρίτῃ φιλολόγων, ὅτι εὕρηται πολλαχῶς πολλαχοῦ (¹).

(¹) Ce fragment, cité par Ruhnken, Diss. § X, a été emprunté au scholiaste manuscrit d'Aristide, I, p. 323, publié depuis par Frommel.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΣΤ΄

Στομφάζειν ἐστὶ τὸ κομπάζειν καὶ ἀλαζονεύεσθαι ἐκ τοῦ στομοκομπάζειν ἢ στομοβάζειν ἢ στομφάζειν, τὸ στομφῶδες καὶ σκληρὸν βάζειν καὶ φράζειν· ἢ τὸ αἱμωδιᾷν λέγεται στομφάζειν, οἱονεὶ στομοσκάζειν, καὶ στομφάζειν ἀπὸ τοῦ ὄμφακος στομοφακίζειν καὶ στομφάζειν· τραχεῖα γάρ ἐστιν ἡ λέξις καὶ τῇ ἀκοῇ καὶ τῇ γλώττῃ· εὕρημα τοῦ Ἀριστοφάνους ἡ λέξις, κωμωδοῦντος Αἰσχύλον ὡς τραχύν· φροντίζων γὰρ ὁ ποιητὴς μεγέθους καὶ οὐκ ἐπιτυγχάνων εἰς τραχύτητα περιπίπτει, διὸ καί φησιν Ἀριστοφάνης ἐν τοῖς Βατράχοις· «ψόφου πλέων, ἀξύστατον,» ἀντὶ τοῦ ἄξυστον καὶ ἀκαλλές· «στόμφακα, κρημνοποιὸν,» ὡς φαντασίας ἐχόντων κρημνωδῶν καὶ φραγμωδῶν, ὡς κἀν τῷ Ἀγαμέμνονι·

Γυναικὸς ἀνδρόβουλον ἐλπίζον κέαρ,

ἡ λέξις γὰρ σκληρά, καὶ ὁ ἦχος πάντων τοιοῦτος· φαίνεται δὲ ἡ ἀτοπία τοῦ ποιητοῦ μᾶλλον ἐν τῷ τῆς Ὠρειθυίας δράματι, ὅπου ταῖς δυσὶ σιαγόσι φυσῶν ὁ Βορέας κυκᾷ τὴν θάλασσαν (οὐ γὰρ φέρω ἐπὶ μνήμης τὰ ἰαμβικά, ἐπιλαθόμενος)· διὸ καὶ Σοφοκλῆς μιμεῖται. Λέγει δὲ περὶ τούτων Λογγῖνος ἀκριβέστερον ἐν τῷ κα΄ τῶν φιλολόγων (¹).

CONJ. — l. 8-9. Il faudrait lire ἐν ταῖς Νεφέλαις (v. 1367). — l. 10. Les meilleurs mss. donnent pour le vers 11 de l'Agamemnon, ἐλπίζον. — l. 15, Ruhnken, (Diss. § X) aimerait mieux lire μὴ μιμεῖται.

(¹) Ce fragment, cité par Ruhnken depuis les mots φαίνεται δὲ ἡ ἀτοπία, l. 12, est tiré de Jean de Sicile, Sch. sur Hermogène, Ἰδεῶν α΄ (Walz, Rh. gr. t. VI, p. 225).

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΖ΄

Στομφάζειν ἐστὶ τὸ κομπάζειν καὶ ἀλαζονεύεσθαι, καὶ τὸ στομφῶδες τὸ σκληρόν· τὸ οὖν στομφάζειν τραχὺ ὂν κατὰ τὴν σύνθεσιν τῶν στοιχείων καὶ αὐτῇ τῇ προφορᾷ διογκοῖ τὸ στόμα. — Στομφάζειν, τὸ στόμα διανοίγειν καὶ ἦχον ἀποτελεῖν ἀπό τε τοῦ στόματος καὶ τοῦ ὄμφακος. Φησὶ δὲ

Λογγῖνος ἐν κα' τῶν φιλολόγων ὁμιλιῶν περὶ λέξεως στομφώδους τόδε. Στόμφαξ, Ἀριστοφάνης ἐν Νεφέλαις ὡς συνθέτῳ χρῆται τῇ λέξει ἀπὸ τοῦ στόματος καὶ τοῦ ὄμφακος, ἵνα λέγῃ ὄμφακα ἔχων τὸ στόμα, τουτέστιν ἄχρηστον καὶ ἀνώφελες · εἴρηται δε ἐπὶ Αἰσχύλου ·

Ψόφου πλέων, ἀξύστατον, στόμφακα, κρηνυοποιόν, 5

ὡς τῶν ῥημάτων τοῦ Αἰσχύλου φαντασίαν μὲν ἐχόντων, μηδεμίαν δὲ σύστασιν μηδὲ κρότησιν · λέγει δὲ ταῦτα ὁ πρεσβύτης Στρεψιάδης ὡς τοῦ παιδὸς αὐτοῦ Φειδιππίδου σκώπτοντος Αἰσχύλον (1).

CONJ. — l. 1. Nous avons suivi la ponctuation de M. Egger, p. xxxi, note.

(1) Scholie tirée du ms. 1983 de la Bibl. Imp. citée par Bast et publiée par Walz (Rh. gr. t. VII, p. 963) dans un Comm. anon. sur Hermog. — Il me paraît évident que les deux scholiastes auxquels sont empruntés les fragments XVI et XVII, ont puisé, dans le recueil des Φιλόλ. Ὁμιλ. de Longin, leurs diverses citations et observations, et qu'il faut les combiner ensemble pour avoir, autant que possible, le contenu du passage original. Les scholiastes d'Aristophane (V. l'édition publiée par Didot, p. 132) ont puisé à la même source, mais beaucoup plus sobrement. Ruhnken n'avait transcrit que la fin de la citation, comme le prouve le fragment XVII. — V. les *Rech.* pp. 52, 63, 64.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΙΙ'

Τάῤῥα δὲ πόλις Κρήτης, ὥς φησι Λογγῖνος ἐν τοῖς φιλολόγοις (1).

(1) Ce Fragment est tiré de la Vie d'Apollonius de Rhodes, insérée t. IV, p. 444 de la Bibl. grecq. de Fabricius; il est cité par Ruhnken, Diss. § X.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΙΘ'.

Φασὶ δὲ τὸν Δημοσθένην τέσσαρα καὶ εἴκοσι γεγονότα ἔτη τὸν περὶ τῶν ἀτελειῶν, ἤτοι τὸν πρὸς Λεπτίνην φιλοπονήσασθαι λόγον · οὗ τὸ προοίμιον Λογγῖνος μὲν ὁ κριτικὸς ἀγωνιστικὸν νομίζει... ἀλλὰ γὰρ ὁ μὲν Λογγῖνος τοιαύτην περὶ τοῦ προκειμένου προοιμίου τὴν ψῆφον ἐξάγει, ἕτεροι δὲ οὐκ ὀρθῶς ἔφασαν τὸ προοίμιον ἠθικὸν εἶναι, καὶ πολλοῖς οὗτος ὁ λόγος παρέσχεν ἀγῶνα κρίνεσθαι προτεθεὶς, ὥςπερ καὶ Ἀσπασίῳ τῷ ῥήτορι, ἅτε μηδ' ἐφιγμένῳ τῆς τοῦ λόγου θεωρίας εἰς ἀκρίβειαν (1). 5

(1) Ce Fragment est tiré de la Bibl. de Photius, Cod. 265, p. 1470; il est cité un peu autrement par F.-A. Wolf (Ann. ad or. adv. Leptinem) qui ajoute ces mots : «Hoc ergo unum olim dubitarunt, quam dicendi formam Demosthenes h. l. adhibuerit. Longinus autem, cujus illa sententia e libro, quem τοὺς φιλολόγους inscripsit, petita videtur Ruhnkenio de Vita Longini § 10, proœmium videri debet inclusisse primis quatuor §§ [Ἄνδρες δικασταὶ usque ad τιμωρησόμεθα, p. 438, 16] eaque præcipue spectasse, quæ acrius contra Leptinis in ferendâ lege consilium dicuntur. De Photii loco conf. Toup ad Longin. c. 39.» On vient de voir quelle était l'opinion de Ruhnken au sujet du livre où Longin avait énoncé sa manière de voir sur l'exorde de la harangue contre Leptine. M. Spengel (Συναγ. τεχνῶν. p. 104, n. 45) penchait à la croire tirée de la Rhétorique. M. Bake (Proleg. p. xxii) revient à l'idée de Ruhnken, parce que, dans ce qui nous reste de la Rhétorique, il n'y a rien qui se rapporte à cette question. Cependant, il ne faut pas oublier que nous ne possédons pas en entier le Manuel de Rhétorique de Longin.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ Κ΄

Ὅτι μὲν παρενεγκεῖν οἱ φιλόπονοι δύνανται τοὺς περιττοὺς τὴν φύσιν μαρτυρεῖ Δημοσθένης, πόνοις καὶ τὸ μυριοπαθὲς μεταβαλὼν τὸ ἑαυτοῦ, καίτοι μέσος τὴν εὐμάθειαν ὤν· εἰ γὰρ σμικρόν, φησίν, ἐπὶ σμικρῷ καταθεῖο, καὶ θαμὰ τοῦτ' ἔρδοις, τάχα, φησί, μέγα καὶ τοῦτο γένηται, εἴπερ δὲ ῥανὶς δύναται κοιλαίνειν πέτραν, τῷ συνεχεῖ τῆς καταῤῥοῆς. Ὅτι δὲ τοῦτο οὐ σπάνιον πλήρεις αἱ ἱστορίαι καὶ οἱ βίοι σοφιστῶν· μᾶλλον δ' ἐφ' ἑνὸς Μενελάου τοῦ ποιητοῦ τοῦτο κατίδοι τις ἄν, δυςκολίαν φύσεως φιλοπονίᾳ μεταβαλόντος εἰς τὸ ἀκριβές τε καὶ ἄμωμον, ὥς φησι καὶ Λογγῖνος.

CONJ. — l. 2. Je crois qu'il faudrait τῷ μυριοπαθεῖ. — l. 3-4. La répétition du mot φησί annonce quelque altération dans le texte. — l. 4-5. Je lirais ὥςπερ καὶ ῥανὶς. Ce proverbe est rapporté dans Arsen. Viol. p. 424, Boisson. Anecd, V. p. 61. — l. 6. Ruhnken propose de lire τοῦτο οὐ σπάνιον.

(1) Ce sont deux vers d'Hésiode. Ἔργα καὶ Ἡμ. 331-332.

Εἰ γάρ κεν καὶ σμικρὸν ἐπὶ σμικρῷ καταθεῖο,
Καὶ θαμὰ τοῦτ' ἔρδοις, τάχα κεν μέγα καὶ τὸ γένοιτο.

Ces vers sont fréquemment cités comme proverbe. V. Wytt. Anim. ad Plut. M. 76 C.

(2) Ce fragment est tiré de Jean de Sicile (Schol. sur Hermog. Ἰδ. α΄ Walz, Rh. gr.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΑ΄

Περὶ δὲ τοῦ χαρακτῆρος καὶ τῆς ἐν λόγῳ φύσεως, τοῦτο γὰρ παρήκαμεν ἐν τοῖς ἄνω εἰπεῖν, ἤδη μὲν Λογγῖνος καὶ πάντες οἱ κριτικοὶ πολλὰ προειρήκασιν ὡς γόνιμος (ὁ Ἀριστείδης), ὡς ἐνθυμηματικὸς τυγχάνει καὶ βίαιος, καὶ καθόλου τὸν Δημοσθένην μιμούμενος.

CONJ. — l. 1 M. Westermann (Vit. Script. min. p. 326, l. 15) lit ἐν λόγοις.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΒ΄

Λογγῖνος, ὁ καὶ ῥήτωρ, τὴν τῶν μεγάλων ῥητόρων ἀπαρίθμησιν συνέταξεν οὕτως·

Κορωνὶς δ' ἔστω λόγου παντὸς καὶ φρονήματος Ἑλληνικοῦ Δημοσθένης, Λυσίας, Αἰσχίνης, Ἀριστείδης, Ἰσαῖος, Τίμαρχος, Ἰσοκράτης, ὁ καὶ κρί-

CONJ. — Ruhnken, dans son Commentaire sur Rutilius Lupus, p. 88, avait cru devoir remplacer les noms Ἀριστείδης, Τίμαρχος, Ξενοφῶν respectivement par ceux-ci : Ὑπερίδης, Δείναρχος, Ἀντιφῶν, soit parce qu'il ne jugeait pas qu'il dût y avoir dans cette liste d'autres

FRAGMENT XX.

Démosthène peut servir d'exemple pour montrer que la persévérance l'emporte sur les talents naturels ; car ce fut à force de travaux et d'épreuves difficiles qu'il parvint à changer ses dispositions naturelles, quoiqu'il ne fût point inférieur aux autres. « Ajoutez, » dit le poëte (1), « un petit gain à un autre également petit, et répétez fréquemment la même chose, bientôt vous aurez acquis un bien considérable. » De même, une goutte d'eau qui tombe continuellement peut aussi creuser un rocher. Les histoires et les vies des sophistes sont pleines de faits qui montrent que cela n'est pas rare; mais le poëte Ménélas suffirait pour le prouver : suivant ce que rapporte Longin, il réussit, à force de soins et malgré une nature ingrate, à composer des vers corrects et irréprochables (2).

t. VI, p. 92-93). Ruhnken (Diss. § X) en a transcrit une partie, et il croit que c'est aux Φιλόλ. Ὁμιλ. que le scholiaste a emprunté l'opinion de Longin sur le poëte Ménélas, au sujet duquel le savant critique rapporte le peu que l'on en sait. J'ajouterai à ses indications que Jean de Sicile associe ailleurs (Sch. sur Hermog. Ἰδ. β' Walz, Rh. gr. t. VI, p. 339) Ménélas à Simonide. M. Egger (Append. p. 241, n° 10) estime que l'opinion énoncée par Longin sur les auteurs qui doivent leur succès à leur persévérance est rappelée au § 10 des *Excerpta e Longini Rhet.* Au reste, il nous semble que ce fragment diffère de la manière ordinaire de Jean de Sicile, qui pourrait bien avoir tiré son observation et ses exemples de Longin, quoiqu'il ne le cite qu'à la fin.

FRAGMENT XXI.

Quant au talent oratoire d'Aristide et au caractère de son style, dont nous n'avons encore rien dit, Longin et tous les critiques en parlent souvent; ils vantent la fécondité de cet orateur, la puissance de sa dialectique, la vigueur de son éloquence; en un mot, ils le considèrent comme un heureux imitateur de Démosthène (1).

(1) Ce XXIe fragment est emprunté aux Prolegom. de Sopater sur Aristide, p. 3. Ruhnken, qui le cite (Diss. § X), pense que ce jugement sur Aristide est tiré des Φιλόλ. Ὁμιλ.

FRAGMENT XXII (1).

Longin, que l'on compte aussi parmi les rhéteurs, a disposé dans cet ordre la liste des grands orateurs : On doit considérer, (dit-il), comme offrant le plus parfait modèle de l'éloquence et de l'esprit grec, Démo-

(1) Ce fragment a été communiqué à Hudson, qui l'a publié le premier, par Zaccagni, qui le trouva à la marge du ms. n° 2 des Evangiles, appartenant à la Bibliothèque du Vatican, fonds d'Urbin.

θινος Δημοσθένης, Ξενοφῶν, πρὸς τούτοις Παῦλος ὁ Ταρσεὺς, ὅντινα καὶ πρῶτόν φημι προϊστάμενον δόγματος ἀναποδείκτου.

noms que ceux des orateurs, soit pour la mettre mieux en harmonie avec les jugements énoncés par l'auteur du περὶ ὕψους. M. Egger, en considération des §§ 5 et 12 des *Excerpta e Rhetoricis*, pense que Ruhnken aurait dû conserver le nom d'Aristide. M. Bake ne se range pas à cet avis, et néanmoins il reconnaît que, d'après le § 19 de la Rhétorique, il n'aurait pas fallu substituer Antiphon à Xénophon, et qu'Antisthène devrait prendre la place d'Aristide (Apsinis et Longini Rhet. p. 219). Il nous paraît plus prudent de conserver cette liste telle que la donne le ms., en rétablissant les noms changés, en les laissant dans le même ordre et en maintenant la phrase relative à Paul de Tarse. V. les *Recherches*, pp. 39, 77.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΓ'

Οὐ μὴν ὁ θεολόγος οὕτως (ὡς Ὑπερίδης), ἐπεὶ μηδ' ἀετὸς ὡς κάνθαρος, ἀλλ' εἰς τὸν ἀληθῆ θεὸν γράφων ἐγκώμιον, ἐξομολογουμένης καὶ ἀμέσου ἤρξατο τῆς ἐννοίας, κατὰ τὴν ἀποδεικτικὴν μέθοδον ἀναλογούσης γένει· Θεὸς, λέγων, ἦν μὲν ἀεὶ καὶ ἔστι καὶ ἔσται, καὶ πανταχοῦ τοιαύταις ἐννοίαις ἐν τοῖς περὶ θεολογίας καταπλουτεῖ· εἶτα εἰς τὰς πράξεις χωρήσας πρῶτον μὲν ἐννοεῖ, φησί, τὰς ἀγγελικὰς δυνάμεις καὶ τὰ ἀκόλουθα. Καὶ ὁ Μωϋσῆς· εἶπεν ὁ Θεὸς, γενηθῇ τόδε καὶ ἐγένετο τόδε, ὃν οὐ μόνον Χριστιανῶν ἐκθειάζουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν Ἑλλήνων οἱ ἄριστοι, Λογγῖνος καὶ ὁ ἐκ Φαληρέως Δημήτριος· παραδίδωσι δὲ καὶ ταύτας, οὐχ ὡς ἄν τις δόξειε μὴ συντελούσας, συντελοῦσι γὰρ αὗται μάλιστα τοῖς θεολόγοις, κ. τ. λ.

(1) C'est-à-dire Grégoire de Nazianze.

(2) Ce fragment est tiré de Jean de Sicile (Schol. sur Hermog. Ἰδ. α' Walz, Rh. gr. t. VI, p. 211). V. sur les conséquences qu'on en peut tirer M. Egger, Essai sur l'hist. de la Crit. p. 531 et s., M. Bake, Apsinis et Longini Rhet. p. L. et les *Recherches*, pp. 62-63. Nous pensons que, si Longin a réellement cité Moïse, c'est probablement dans les Φιλόλ. Ὁμιλ. Mais cette mention du passage de la Genèse nous paraît interpolée : elle n'est ni préparée ni discutée ; elle coupe un raisonnement à la marche duquel elle est étrangère ; en effet, le verbe παραδίδωσι qui

sthène, Lysias, Eschine, Aristide, Isée, Timarque, Isocrate, le petit Démosthène (1), Antiphon, et en outre Paul de Tarse, qui a le premier annoncé une doctrine qui ne peut être démontrée.

(1) Proprement le Démosthène d'orge ou de paille, surnom que l'on avait donné à Dinarque, selon Hermogène (Walz, Rh. gr. t. III, p. 384).

FRAGMENT XXIII.

Le Théologien (1) ne s'y prend pas comme Hypéride, car le vol de l'aigle ne ressemble point à celui de l'escarbot; mais lorsqu'il veut célébrer le vrai Dieu, il commence par une idée simple et généralement admise qu'il applique au sujet, d'après la méthode démonstrative. « Dieu, » dit-il, « a toujours existé, il est et il existera toujours; » et pour tout ce qui se rapporte à la nature divine, il enrichit son discours de semblables pensées. Puis, passant aux actes de la puissance de Dieu, il ajoute : « Il conçoit d'abord les Intelligences célestes, les anges, ainsi que les autres œuvres de la Création. » Et Moïse, « Dieu dit : Que cela se fasse et cela fut fait, » parole qui est grandement admirée, non-seulement par les plus éclairés d'entre les Chrétiens, mais aussi par les meilleurs juges d'entre les Grecs, Longin et Démétrius de Phalère. Et il expose ces idées, que l'on pourrait croire étrangères au sujet, mais qui importent beaucoup aux théologiens (2).

suit la citation a pour sujet ὁ θεολόγος. Longin et Demetrius de Phalère y sont appelés les premiers des Grecs ou des Gentils; tandis que quelques lignes plus haut Hypéride est comparé à un escarbot et Grégoire de Nazianze à un aigle. D'ailleurs Jean de Sicile aurait-il mis ἐκ Φαληρέως, au lieu de ἐκ Φαλήρου, faute qui décèle une confusion difficile à admettre chez un Grec? Nous trouvons donc ici un nouvel exemple de ces interpolations dues à un faux zèle, et dont le critique doit se défier.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΔ'

ΛΟΓΓΙΝΟΥ ΤΕΧΝΗ ΡΗΤΟΡΙΚΗ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Α'

ΠΕΡΙ ΕΥΡΕΣΕΩΣ.

§ 1. .....Καὶ ἡ τῶν πιθανῶν ἰδέα καὶ προςαγωγὸς τοῦ δικαστοῦ· οὐ γὰρ μικρόν ἐστιν εἰπεῖν, ἀδελφός εἰμι, πατήρ εἰμι καὶ υἱός εἰμι, [ταῦτα γὰρ πρός τι] καὶ γείτων καὶ ἐχθρὸς ἦν, καὶ οὐχ ὅμοιος, καὶ κρείττων ἦν, [καὶ ἀδυνατώτερος] καὶ νεώτερος καὶ εὐνούστερος καὶ ταχύτερος, ἢ καὶ πρεσβύτερος, [καὶ προςφιλέστερος,] καὶ πλουσιώτερός [τι εἰπεῖν, καὶ κακουργότερος,] καὶ τἄλλα ἐκ τούτων εὔδηλα, πολλὰ δ' ἂν εἴη. 5

§ 2. Ἔτι τοίνυν κατὰ χωρία καὶ πραγμάτων ὑποδοχάς. Γίνονται δὲ κἀν τούτοις τὰ δίκαια, καὶ παρὰ τὰ χωρία τὸ ἄδικον· οὐκ ἐχρῆν ἐνταῦθα ἀποκτεῖναι, καὶ ἑτέρωθι δεινὸν τὸ πραχθὲν, καὶ ἐν τούτῳ τῷ χωρίῳ γενόμενον· οἷον ἐν ἐκκλησίᾳ, ἐν τῷ ἱερῷ, κατὰ τὴν ἐμὴν οἰκίαν· ἔστι δὲ ὅτε καὶ τὸ ἐν ἐρημίᾳ δεινότερον, καὶ τὸ ἐν ὄρει χαλεπώτερον, Ἀθή- 10

AVERTISSEMENT. — Les lettres Pbcd. désignent respectivement les mss. de Paris 1741, 1656, 2040; V. celui de Vienne; Mab. les deux manuscrits de Venise; G. celui de Wolfenbuttel; L. celui de Florence; B. celui d'Oxford; C. celui de Cambridge; A. Alde. Cod. indique une leçon qui se trouve dans la plupart des mss.

VAR. — l. 2 BL. om. πατήρ εἰμι. — l. 5 Mb. om. καὶ προςφιλέστερος..... κακουργότερος. PbGV. πλουσιώτερός τε. L. om. τε ou τι. — l. 7 BMb. marquent une lacune entre τὸ et καὶ χ. Pb. καὶ χωριτῶν ὑποδ. — l. 7-8 G. γίνεται:... τὰ δίκαιον. — l. 9 Cod. ἑτέρωθι. A. ἑτέρωθεν.

CONJ. — l. 1, M. SPENGEL, καὶ ἡ τῶν πρός τι πιθ. ἰδ. — l. 2-3, M. SCHNEIDEWIN, ταῦτα γὰρ προςάγει. Les mots ταῦτα γὰρ πρός τι ont, sans doute, passé de la marge dans le texte; ils indiquent que l'énumération faite par l'auteur se rapporte à la catégorie πρός τι. — l. 3-4, M. SPENGEL, οὐχ ὅμοιον.... καὶ δυνατώτερος. — l. 5, M. SCHNEIDEWIN lit ἁπλούστερος au lieu de πλουσιώτερος. M. SPENGEL, ὅμοιόν ἐστιν εἰπεῖν ou δεινότερός τε εἰπεῖν. — l. 3-5. Il me semble qu'il y a dans ces trois lignes bien des mots qui font double emploi; je lirais, comme M. BAKE, τραχύτερος au lieu de ταχύτερος, et je supprimerais καὶ ἀδυνατώτερος, καὶ προςφιλέστερος, καὶ κακουργότερος. Je crois aussi que εἰπεῖν est une explication des mots πολλὰ δ' ἂν εἴη. — l. 7, M. BAKE, ἔτι τοίνυν καὶ τὸ ποῦ κατὰ χωρία. M. FINCK, ἔτι τοίνυν καὶ τὸ ποῦ λέγειν, τόπους καὶ χωρία. M. SPENGEL, dans son texte, ἔτι τοίνυν καὶ τὸ καὶ χωρία. Il y avait ici, comme plus haut, et plus bas p. 314, l. 5, à propos du temps, une glose marginale se rapportant au lieu, τὸ ποῦ; je lirai donc : ἔτι τοίνυν κατὰ χωρία καὶ πραγμάτων ὑποδοχάς. — l. 8, M. SPENGEL aimerait mieux τὸ δίκαιον καὶ τὸ ἄδικον, ou du moins il changerait παρὰ en περί. — l. 10-11, M. BAKE construirait δεινότερον avec ἐν τούτῳ τῷ χωρίῳ γενόμενον. — l. 11, M. SPENGEL, ἐν ὄψει χ. — χαλεπώτερον n'est-il pas superflu?

FRAGMENT XXIV.

MANUEL DE RHÉTORIQUE DE LONGIN.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'INVENTION.

..... (1) La manière dont on présente les motifs destinés à produire la persuasion contribue aussi à disposer favorablement le juge ; ce n'est pas peu de chose de dire : « Je suis frère, je suis père, je suis fils. » On produit aussi quelque effet en rappelant que les adversaires étaient voisins, ennemis ; qu'ils n'étaient pas de même force, que l'un d'eux était plus puissant, qu'il était plus jeune, d'un caractère plus bouillant ou plus irascible ; que l'autre était plus âgé, plus bienveillant, plus riche, et telle autre circonstance qu'il est facile d'imaginer ; car il serait trop long de les énumérer toutes (2).

[On doit indiquer] les lieux qui ont été le théâtre des faits ; car la justice des actions dépend quelquefois du lieu où elles se sont passées, et la désignation du lieu fait mieux comprendre l'atrocité du forfait : « On ne devait pas choisir un tel lieu pour lui donner la mort ; le meurtre commis tout autre part est un crime odieux, à plus forte raison quand on a osé le consommer en un tel lieu, comme dans l'assemblée, dans le temple, près de ma maison ; quelquefois, au contraire, l'action peut être plus affreuse dans la solitude, plus cruelle sur une montagne, à Athènes, à Lacédémone, chez

(1) V. dans les *Recherches*, pages 32-35, les incertitudes qui ont régné longtemps sur l'endroit précis où doit commencer ce fragment. Aux indications que nous avons données relativement aux limites qui lui ont été assignées, nous ajouterons la notice insérée par M. Schneidewin, dans le *Rheinisches Museum* de Ritschl, 1847, p. 254, et l'article de M. Spengel, sur les Rhéteurs grecs de Walz, dans les *Münchner gel. Anzeig.* 1857, n° 17, p. 139, où ce savant critique, renonçant à l'opinion qu'il avait énoncée, p. 111 du Συναγωγὴ τεχνῶν, fixe au fragment, à peu de chose près, les mêmes limites que M. Finckh.

(2) M. Egger (p. LXXV) a reconnu que l'auteur suivait, dans l'énumération de ses moyens d'invention, l'ordre des catégories d'Aristote. Dans la partie du premier chapitre qui nous manque, il était question de ceux qui se rapportent aux catégories désignées par les termes οὐσίας, ποσοῦ et ποιοῦ ; viennent ensuite celles de τὸ πρός τι, τὸ ποῦ, τὸ πότε, τὸ ἔχειν, τὸ κεῖσθαι, τὸ ποιεῖν, τὸ πάσχειν. V. Quint. I. O. III, 6, 23 et s.— Comp. Hermog. περὶ στάσ. Rh. gr. t. III, p. 2 et suiv., Cicéron, De l'Invention, I, c. 24, 25 et suiv.

νησιν, ἐν Λακεδαίμονι, παρὰ βαρβάροις, ἐν νηΐ, ἂν τύχῃ, [ἐπ' ἄλλου χωρίου.] Καὶ [λοιπὸν] εἰδείης ἂν ἀπὸ τῶν τόπων ἐννοίας παρατίθεσθαι δικαίας εἰς τὸ προκείμενον καὶ ψυχαγωγούσας.

§ 3. Ὁ χρόνος δὲ διαιρούμενος οὐδὲ ἀριθμῆσαι ῥᾴδιον ὅσα σοι συντελεῖ· τὸ γὰρ [πότερα κατὰ χρόνον] νῦν οὐκ ἐχρῆν, ἀλλὰ πέρυσι καὶ προπέρυσιν, ὅτε ἔδωκεν ὁ νόμος γράφεσθαι, καὶ μετὰ τοῦτο οὐκ ἔξεστι. Χρόνον δὲ ὁρίζω καὶ τὴν ἑορτὴν, Διονύσια, Παναθήναια, πόλεμον, εἰρήνην, ἡλικίαν [νεωτέρου καὶ πρεσβυτέρου,] συμπόσιον, νύκτα σκοτεινήν, ἐπισέληνον, χειμῶνα, ἑτέραν ὥραν. Καὶ ὁ καιρὸς ἐν χρόνου μοίρᾳ, καὶ τὸ πρότερον καὶ τὸ νῦν καὶ τὸ μέλλον.

§ 4. Ἀλλὰ καὶ [τὸ ἔχειν] οὐ σμικρόν ἐστιν ἐν τούτοις, ὅτι ξίφος εἶχεν, ὑποδήματα [εἶχε], χρυσίον, ἐσθῆτα, ἀσπίδα, δόρυ, πάντα ὅσα σκεύη κέκληται.

§ 5. Τὸ δὲ κεῖσθαι σχῆμα μὲν δηλοῖ, ῥᾴδιον δὲ καὶ ἀπὸ τούτου συλλέγειν ἀφορμὰς τῶν λόγων· τῇ χειρὶ ἐποίησε, τοῖν ποδοῖν, τῷ ὀφθαλμῷ, τῇ κεφαλῇ, ξίφει, δόρατι, βέλει· δευρὶ τὴν χεῖρα, ἀλλ' οὐ δευρὶ μετήνεγκεν, οὕτως ἧστο, οὕτως ἐνεώρα μοι, ὀρθὸς ἦν καὶ προξεκεκύφει τῇ γῇ· πλάγιοι ἦσαν καὶ τὰ γυμνὰ ἐδείκνυσαν, ὥστε βάλλεσθαι· πλαγίους τοὺς ἵππους εἶχον, ὥστε μὴ ἀμύνεσθαι· ἀπέστραπτο, οὐκ ἄρα προξέσχεν: κατὰ νώτου με εἶχεν, ὕπτιος ἦν, πῶς οὖν ἑώρα; Ταῦτα οὖν λογιζόμενος καὶ τὰ ὅμοια τούτοις δόξεις τι λέγειν περὶ τοῦ πράγματος, καὶ πίστεις παρέχεσθαι τῆς ἀληθείας.

§ 6. Τοῦ δὲ ποιεῖν αἴτιόν ἐστιν· ἄνευ γὰρ αἰτίας, οὐδὲν ἄν ποτε γένοιτο· διαιροῦμεν δὲ τὰς αἰτίας· ἑκὼν, ἐξ ἀνάγκης, δι' αἰσχροκέρδειαν, δι' ἀηδίαν, κακίᾳ, ἁπλότητι, τῷ αὐτομάτῳ.

§ 7. Τὸ δὲ πάσχειν, οὕτως πολλαχῇ διαιρετέον· τί πέπονθας εἰς τὸ

VAR. — l. 2 BLMb. om. λοιπόν. — l. 4 L. om. σοι. — l. 6 GC. μετὰ τοῦτο. PbMb. μετὰ του avec τ au-dessus de υ, les autres mss. avec Λ. μετὰ τούτου. — l. 7-8 L. νεώτερον. — l. 9 L. ἐχώρα μοίρα. G. ἐχώρει μοίρᾳ, les autres ἐν χώνυ μοίρα. — l. 17 V. ἥσθητο. — l. 19 G. καὶ ἀμύνεσθ. L. om. κατὰ νώτου με εἶχεν. — l. 23 C. τὸ δὲ... ποιεῖν ἔτιως ἐστιν. L. ἔτιος ἐστιν. — l. 25 Pb Mb. ἁπλότ avec η au-dessus du τ. — l. 25-26. C. om. ἁπλ... πέπονθας. — l. 26 Mb. δια.... τί πέπ.

CONJ. — l. 1. Je lirais: ἐν νηΐ, ὅπου ἂν τύχῃ [ἐπ' ἄλλου χωρίου]· καὶ εἰδείης ἂν... Comme λοιπὸν manque dans quelques mss. et qu'il est inutile, je pense qu'il vient de ὅπου omis devant ἂν τύχῃ et dont ἐπ' ἄλλου χωρίου n'est que la glose. — l. 2. J'aimerais mieux καὶ εἰς τὸ πρ. ψ. — l. 5, M. SPENGEL, dans son texte, κατὰ χρόνον πότερα. Les mots πότερα κατὰ χρόνον coupent malheureusement la phrase, et appartiennent à une glose relative au temps, τὸ πότε, semblable à celles que nous avons signalées ci-dessus, §§ 1 et 3.—l. 6. Je transposerais devant ἔδωκεν le σοι qui précède συντελεῖ (l. 4). Je lis, avec M. SPENGEL, μετὰ τοῦτο

les barbares, sur un vaisseau, ou dans tel autre endroit. Vous sauriez tirer de chaque lieu des images bien assorties au sujet et propres à captiver l'attention (3).

Il n'est pas facile d'énumérer tous les avantages que vous pouvez retirer des distinctions du temps (c'est-à-dire des circonstances dans lesquelles une chose a lieu). Par exemple, il ne convenait pas d'intenter cette accusation maintenant ; il fallait le faire un an ou deux plus tôt, quand la loi vous le permettait ; dès lors la chose n'est plus possible. Je considère comme circonstances, les fêtes, celles de Bacchus, de Minerve, la guerre, la paix, la jeunesse, la vieillesse, les repas, une nuit sombre, une nuit éclairée par la lune, l'hiver ou toute autre saison ; l'occasion rentre aussi dans la division du temps, ainsi que le passé, le présent, l'avenir (4).

L'équipage n'est pas, dans ce cas-là, une circonstance peu importante ; il faut dire si l'accusé avait une épée, une chaussure, des bijoux, des vêtements, un bouclier, une lance, tout ce qui s'appelle armes ou effets.

Il faut aussi tenir compte de l'attitude, car il est facile d'en tirer des moyens de conviction. Il a agi avec la main, avec les pieds, par le regard, par la tête, il s'est servi d'un glaive, d'une lance, d'un trait (5). Il a porté la main de ce côté-ci (6) et non de celui-là ; il était assis de cette façon ; il me regardait de cette manière ; il était debout et il s'est penché vers la terre ; ils étaient détournés et laissaient à découvert des parties sans défense, en sorte qu'on pouvait les blesser ; leurs chevaux étaient de côté, ils ne pouvaient s'en servir comme de rempart ; il était tourné, c'est pourquoi il n'y prit pas garde ; il me tournait le dos, il était renversé, comment l'aurait-il vu ? En raisonnant ainsi, ou d'une manière analogue, vous paraîtrez dire des choses qui se rapportent à l'affaire, et donner des preuves de la vérité.

Mais on a des motifs pour commettre une action, car sans cause rien n'aurait lieu. Or voici les causes que nous distinguons : on peut agir de son plein gré ou par nécessité, par intérêt, par mécontentement (7), avec méchanceté, par simplicité, de son propre mouvement.

On doit distinguer de même diverses sortes de mauvais traitements :

οὐκ ἔξεστι. — l. 7-8. Les mots νεωτέρου καὶ πρεσβυτέρου me paraissent superflus. — l. 9, Ruhnken, θερινὴν ὥραν, καὶ ὁ καιρὸς ἐν χειμῶνος ὥρᾳ. M. Walz, ἐν χρόνου μοίρᾳ, appr. par M. Bake. — l. 11, τὸ ἔχειν n'est pas nécessaire. — l. 15. J'ai transporté après λογων les mots τῇ χειρὶ ἐποίησε... βέλει qui sont évidemment déplacés après δι' ἀνδίαν (l. 25). — l. 17, M. Bake, ἦστο ou καθῆστο. — l. 23. Le même pense qu'il faut corriger : τὸ δὲ ποιεῖν τῶν αἰτιῶν ἐστιν. Je lirais simplement τοῦ δὲ ποιεῖν. — l. 26, M. Bake, αὖ ou ὡςαύτως π. δ. εἰς τί πεπ. M. Walz, διαιροῦμεν. M. Spengel explique le mot τοῦτο comme remplaçant τὸ ποιεῖν. Il propose de lire αἰτιατόν ἐστι, τοῦτο π. δ. ὅτι πέπονθας. Je remplace τοῦτο par οὕτως.

(3) Comp. Quintil. I. O. VI, 1, 15, 16.

(4) Comp. Cicéron, de l'Invention, I, 26 et 27. Quint. I. O. III, 6, 26.

(5) V. la note critique.

(6) L'auteur fait allusion au passage de la harangue pour la Couronne, p. 303, 5 (Bake).

(7) Nous avons transporté au § 5 les mots que les autres éditions placent ici.

σῶμα, εἰς τὴν ψυχήν, εἰς τὰ ἐκτὸς, εἰς δόξαν, [εἰς χρήματα] · εἰς [πάντα] παθεῖν οὐκ ἐδύνατο · ἔστιν οἷον παθεῖν, ἔστιν οἷον μὴ παθεῖν, καὶ γὰρ ἀπαθῆ τινά ἐστι. Λάμβανε οὖν [τὰ ἐναντία] καὶ τὸ πάσχειν εἰς ἀφορμὰς λόγων τῶν πρὸς ζήτησιν συντεινόντων.

§ 8. Ἑτέρα διαίρεσις ἥδε λόγους ἐνδίδωσιν ἡ κατὰ τὰς αἰσθήσεις γινο- 5
μένη · καὶ γὰρ ἀπὸ τούτων μέθοδος εὑρέσεως γίνεται, καὶ πραγματεύσῃ τὰς πίστεις λαμβάνειν ἀναλογιζόμενος, ὧν εἴδες ὁμοίων ἢ ἀνομοίων τῷ ζητουμένῳ, καὶ προσεικάζων τὰς δόξας ἀναλόγως ὧν ἤκουσας. Τὰ γὰρ παραδείγματα καὶ τὰ ἐνθυμήματα ἐξ ὧν ἠκούσαμεν ἔρχεται ἢ ὧν ἐπάσχομεν ἢ ὧν ἐποιήσαμεν, ἁπτόμενοι, γενόμενοι, πᾶσαν αἴσθησιν αἰσθανόμενοι. 10

§ 9. Πρὸς τούτοις ἕτερον εἶδος διαιρέσεως τόδε ἀνυστικώτατον εἰς εὕρεσιν, τὰ συμβεβηκότα καὶ τὰ συνυπάρχοντα τοῖς προσώποις τε καὶ πράγμασι διαβλέπειν, τύχας, τέχνας, ἡλικίας, γένη, πλούτους, τρόπους, ἤθη, δόξας, ἀδοξίας, πράξεις, ἀργίας, καὶ ὅσα ἄλλα πρὸς τούτοις ὑπάρχει ἑκάστῳ · ἔτι τῶν πραγμάτων τρόπους, κοινωνίας, ἐρημίας, καταμονὰς σὺν 15
ἑτέροις, τίνι ὅμοια, τίνι ἀνόμοια, τίνι τὰ αὐτὰ, τίνα ὄντα, ἐν τίσιν ὄντα, πόθεν ἀρχόμενα, παυόμενα, τίνας ἔχοντα τὰς αἰτίας, τίνας ἀνάγκας, φανερὰς καὶ ἀφανεῖς αἰτίας, καὶ ὅσα ἂν αὐτὸς εὕροις.

§ 10. Πάντα μέντοι εἰς ταῦτα ἀνενεχθήσεται · ὑπαρχέτω δὲ καὶ τούτοις ἥ γε τῶν τελικῶν κεφαλαίων θέσις ἐπὶ τῷ ζητήματι, καὶ τὸ ἐφαρ- 20
μόζειν τὰ τελικὰ καὶ γενικὰ καὶ τυπώδη τοῖς ἰδικωτάτοις καὶ ἐμπεριεχομένοις [τοῖς ἀμφιζητουμένοις] πράγμασι. Ταῦτα γὰρ πρὸς ἄλληλα διαιρούμενα τὰ γένη καὶ εἴδη τῶν ζητημάτων, καὶ τὰ ἐν ὀργάνῳ μόρια καθεστηκότα. Καὶ ὀργάνων αἱ καλούμεναι πίστεις καὶ τόποι πίστεων καὶ ἀφορμαὶ πολλὴν ἀφθονίαν ἐγείρουσι λόγων. 25

VAR. — l. 1 G. τὰ ἐκτά. — l. 2 GBLMb οὐ δύνατόν ἐστιν. ἔστιν. — l. 5. Mb. porte en lettres rouges à la marge les mots ἑτέρα διαίρεσις ἀφορμῶν. — l. 6-7 L. om. καὶ γάρ... πίστεις. — l. 6 Cod. πραγματεύει. — l. 7 GBLMb. εἴδες. — l. 7-8 L. ἀνομοίων ζητουμένων. — l. 15-16 GBLMb. om. σὺν ἑτέροις... τίνα ὄντα. — l. 20 Cod. ἥ τε τῶν. — l. 21 Cod. γενικωτάτοις. *Epit.* ἰδικωτάτοις. — l. 22 L. ἀμφιζητουμένοις.

CONJ. — l. 1. Les mots εἰς χρήματα πάντα sont la glose de εἰς τὰ ἐκτός. V. le fragment phil. nº XXII. M. Bake lirait εἰς πάντα ἃ παθεῖν δύναται, et retrancherait les mots ἔστιν οἷον... μὴ παθεῖν. — l. 3. Le même changerait τὰ ἐναντία en τά τε αἴτια qui correspondent suivant lui à τὸ ποιεῖν. — Le passage deviendrait suffisamment clair en transportant devant παθεῖν, l. 2, au lieu de εἰς πάντα, les mots τὰ ἐναντία qui sont mal placés après λάμβανε οὖν. M. Spengel a mis dans son texte κἂν τῷ πάσχειν. — l. 6, M. Bake, πραγματεύσῃ. M. Spengel, πραγματεύου. V. Budæi Comm. ling. gr. p. 308. Morus ad π. ὑπ. XV, 9. — l. 9 M. Bake supprime ἔρχεται sans en avertir. — l. 10, M. Spengel, ὧν ἐπάθομεν. — l. 11, l'*Epitome* donne ἀνυστικώτατον. — l. 17-18, M. Bake a omis, sans doute à cause de l'homœot. les mots τίνας ἀναγκ... ἀφανεῖς αἰτίας. — l. 21. Il convient de remplacer le terme

Qu'avez-vous eu à souffrir dans votre personne, au physique et au moral, dans vos biens, dans votre réputation? On ne peut souffrir des maux contraires (8) ; on peut être offensé d'une manière et non d'une autre ; car certaines choses sont à l'abri de toute attaque. Servez-vous donc des diverses sortes d'offenses, dans cette partie du discours qui se rapporte à la recherche des faits.

Les arguments fondés sur le témoignage des sens offrent aussi une mine assez riche de développements. On en tire une méthode d'invention, et l'on peut par le raisonnement en déduire des preuves, soit en saisissant des analogies ou des différences entre ce qui a été vu et ce que l'on cherche, soit en rapprochant les soupçons ou les conjectures de ce qui a réellement été entendu. En effet, les exemples et les raisonnements se tirent de ce que nous avons entendu, éprouvé ou effectué; ainsi que nous le savons par le moyen du toucher, du goût, de toutes nos sensations.

Il existe aussi une autre classe de moyens très-favorables à l'invention, qui consistent à considérer les circonstances fortuites ou habituelles qui accompagnent les personnes ou les choses, comme les faveurs du sort, les talents, l'âge, la naissance, les richesses, les manières, les mœurs, la bonne ou la mauvaise renommée, les occupations, le loisir, en un mot, tout ce qui concerne chaque individu; et, quant aux choses, leur mode, leurs rapports, leur isolement, leur rapprochement une à une ou avec d'autres, la ressemblance, la différence, l'identité, la qualité, la place, l'origine, la fin, les causes nécessaires, évidentes, obscures, et toutes les conditions pareilles que vous pourrez trouver, car elles se rapportent toutes à celles-ci (9).

Appuyez ces considérations de l'exposition des preuves tirées du but pour fixer la question, et accommodez tous les moyens que fournissent soit l'intention, soit la nature de la cause, soit la marche ordinaire des choses, aux faits les plus particuliers, aux affaires compliquées [ou douteuses]. C'est ainsi que se distinguent les unes des autres les diverses espèces et formes de questions, les diverses parties établies dans la rhétorique. Ce que les rhéteurs appellent preuves, les lieux et les sources des preuves, fournit abondamment matière aux discours (10).

γενικωτάτοις par ἰδικωτάτοις que donne l'*Epitome*. M. SPENGEL, εἰδικωτάτοις. — l. 22. La place même des mots τοῖς ἀμφισβ. montre qu'ils sont une explication de ἐμπεριεχομένοις. — l. 23, M. FINCKH, ἐν ὀργάνων μοίρᾳ, s'appuyant sur Valckenaer (Hérod. III, 120). V. plus haut, p. 314, l. 9, ἐν χρόνου μοίρᾳ. — l. 24-25, M. BAKE, πίστεων πολλὰς ἀφορμὰς καὶ ἀφθονίαν. — τόποι πίστεων καὶ ἀφορμαί me semble une tautologie.

(8) V. la note critique.

(9) Correspond au § 6 de l'*Epitome*.

(10) Correspond au § 7 de l'*Epitome*.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Β'

ΠΕΡΙ ΟΙΚΟΝΟΜΙΑΣ.

§ 11. Ἐπειδὴ δὲ εἴρηται καὶ περὶ τούτων ἀποχρώντως τε καὶ μετρίως, μνημονευτέον ἐστὶ τῶν ἐπιλόγων, ὧν ἡ μὲν δύναμις καὶ τὸ ἔργον ἀναμνῆσαι τὰ εἰρημένα ταῖς ἐπανόδοις. Αὐξήσεται τὸ ὁμολογηθὲν εἴτε κρεῖττον εἴτε καὶ χεῖρον τοῖς μερισμοῖς καὶ τῇ παραθέσει τῶν ὁμοίων καὶ τῶν ἐναντίων· ὅταν γὰρ ἀποδειχθῇ τι πρᾶγμα, οὕτω τὸ πρᾶγμα αὔξεται. Χρηστέον δὲ τοῖς ἐπιλόγοις ὥςπερ καὶ τοῖς προοιμίοις πολλαχῆ· καὶ γὰρ ἐν τοῖς καθ' ἕκαστον ἀποδεικνυμένοις τὸ εἶδος αὐτῶν χρήσιμον, καὶ πρὸς τῷ τέλει τοῦ λόγου δραστήριον καὶ καταπρακτικόν, τόν τε δικαστὴν παροξύνει δοῦναι ψῆφον ἣν βούλεται, ἢ τοὐναντίον ὡς ὁ φεύγων παραιτεῖται. Αὔξει δὲ μάλιστα ἡ αἰτία καὶ τὸ τέλος, ἐὰν ἐξετάσῃς τὰ συμβαίνοντα ἐξ ἑκάστου καὶ τὰς ἀρχὰς τῶν πραγμάτων· αὐτὸ γὰρ ἕκαστον κατὰ μόνας μικρὸν, ἕτερον δὲ ἐξ ἑτέρου δεικνύων, ὡς ἀποβαίνειν πέφυκεν, αὐξήσεις καὶ τὰ μὴ γενόμενα, γενέσθαι δὲ ὅμως δυνάμενα τῷ πράγματι προςτιθείς. Δῆλον δὲ ὅτι καὶ καθαιρεῖται τοῦ πράγματος τὸ μέγεθος καὶ ἡ ἀξία τῶν ἐναντίων ὅταν ἐλέγχῃς τὴν αὔξησιν τοῦ κατηγοροῦντος, καὶ τοὺς λόγους καὶ τὰ παλαίσματα τῆς τέχνης· ἀφαιρῶν μὲν αὐτὸς τὰ μὴ γενόμενα, μόνα δὲ τηρῶν τὰ πεπραγμένα, καὶ ταῦτα ἐλαττῶν τοῖς μικροτέροις ἀπείκαζε καὶ δείκνυε ὅτι οὕτως ἂν πᾶν παντὶ ὅμοιον γένοιτο καὶ τὸ σμικρότατον τῷ μεγίστῳ, εἴ τις τὰ μὴ συμβάντα διεξίοι [καταλογίζοιτο] ὡς γεγονότα, καὶ τῶν αὐτῶν τιμημάτων καὶ κολάσεων πάντα δεήσεται· τοῦτο δὲ τῶν ἀδικωτάτων, μίαν τιμωρίαν εἶναι πᾶσι τοῖς ἀδικήμασι. Τοιαῦτα πρὸς τὴν αὔξησιν λεκτέον, καὶ διὰ τούτων τὸ πρᾶγμα σμικρότατον ποιεῖν ἐπιχειρητέον, ἐξ ὧν τὴν ὀργὴν τῶν δικαζόντων τιθασσεύομεν καὶ ἐκλύσομεν.

VAR. — l. 3 Cod. εὑρημένα. *Epit.* εἰρημένα. — l. 18 Mb. δείκνυε καὶ οὕτως. GBL. οὕτως ἂν πᾶν παντὶ. A. εἰ ἂν παντῇ. — l. 19 Cod. καταλογίζοιτο. — l. 20 G. om. τιμημάτων. — l. 23-24 Mb. τιθασεύομεν ἐκλύσομεν. GB. τιθασσεύοντες.

CONJ. — l. 3, M. BAKE, αὐξῆσαί τε τὸ ὁμ. comme l'*Epitome*. — l. 5, M. SPENGEL retrancherait πρᾶγμα ou après ἀποδειχθῇ ou avant αὔξεται. — l. 10, M. BAKE, ἐξετάζῃς à cause de ἐλέγχῃς (l. 15). — l. 15, M. FINCKH, τῷ ἐναντίῳ. M. SPENGEL, τοὐναντίον. — l. 16, le même, αὐτῆς, c. à d. αὐξήσεως. — l. 18, M. BAKE a suivi avec raison la leçon des mss. ὅτι οὕτως ἂν πᾶν παντί. — l. 19, RUHNKEN, καὶ καταλογ. M. FINCKH, καὶ λογίζοιτο. Je crois que καταλογίζοιτο n'est qu'une glose de διεξίοι. — l. 20, RUHNKEN, τιμωρημάτων. — l. 22, M.

CHAPITRE II.

DE LA DISPOSITION.

Puisque nous avons traité ce sujet (1) d'une manière suffisante et convenable, il faut passer aux conclusions qui ont pour objet et pour avantage de rappeler ce qui a été dit au moyen des récapitulations, et de relever ou d'affaiblir l'importance de ce qui a été avoué, au moyen des divisions et par la comparaison des faits semblables et des faits contraires; car on donne du poids à une chose en la démontrant. Il faut faire un fréquent usage des conclusions, de même que des expositions; car elles sont utiles après chacune des démonstrations, et à la fin du discours la conclusion a beaucoup de force et de puissance pour exciter le juge à prononcer la sentence que l'on désire, ou au contraire pour le fléchir en faveur de l'accusé. La cause et l'intention ajoutent aussi beaucoup de poids au discours, quand on examine comment les faits ont résulté l'un de l'autre, et les principes de ces faits; car chacun d'eux pris à part est peu de chose; mais en montrant comment l'un a été amené par l'autre, vous fortifierez vos arguments, surtout si vous chargez le délit des conséquences qui n'ont pas eu lieu, mais qui auraient pu avoir lieu. Il est clair que l'appréciation du caractère de la partie adverse diminue aussi la gravité de l'accusation, si vous parvenez à convaincre l'accusateur d'exagération, si vous montrez l'habileté de ses discours, les artifices dont il a fait usage. Mettant de côté les faits supposés, retenant ceux-là seulement qui ont été accomplis et les atténuant, comparez-les à d'autres faits moins graves, et montrez que, si l'on suppose des faits qui n'ont pas eu lieu, et si l'on raisonne comme s'ils étaient arrivés, on rendra toutes les fautes égales, la plus légère à la plus grave; qu'il faudra appliquer à tous les cas les mêmes amendes et les mêmes peines; or c'est le comble de l'injustice d'infliger la même punition pour tous les délits. Voilà ce qu'il y a à dire sur l'exagération; il faut s'efforcer de cette manière d'affaiblir la gravité de la cause; car c'est ainsi que l'on calme et que l'on dissipe la colère des juges (2).

SPENGEL, σμικρότερον. — l. 23-24, RUHNKEN, τιθασσ. καὶ λύσομεν. M. WALZ, τιθ. καὶ ἐκλύσομεν. M. BAKE, τιθασεύοντες ἐκλύσομεν. M. SPENGEL, τιθασσεύοντες λήσομεν. Je lirais ἐξ ὧν ἂν τὴν ὀργ τ. δ. τιθασσεύωμεν καὶ ἐκλύσωμεν.

(1) Il me semble que ce § et le suivant seraient mieux placés après le § 15.

(2) Les principales idées de ce § se retrouvent dans les §§ 8 et 19 de l'*Epitome*.

§ 12. Αἱ δὲ ἀφορμαὶ αἱ τῶν πίστεων τοῖς ἐπιλόγοις ἐκ τῆς αὐτῆς διαιρέσεως, ἧς διῃρήκαμεν. Μέγιστον ἢ μικρὸν καὶ φαῦλον τὸ πρᾶγμα τοῦτο κατασκευάζειν ἐν τοῖς ἐπιλόγοις εἰώθαμεν· τὸ δὲ [εἰ γεγένηται ἢ μή,] δεῖται ἑτέρων ἀποδείξεων, καὶ τῆς πρώτης ψήφου τὸ τοιοῦτον καὶ τοῦ πρώτου λόγου.

§ 13. Περὶ δὲ τῆς οἰκονομίας καὶ διοικήσεως προοιμίων καὶ διηγήσεων καὶ [τῶν] ἐπιλόγων ἀναγκαῖον προειπεῖν τοσοῦτον, ὅτι τοῖς μὲν προοιμίοις πλείοσιν ἐν τοῖς μεγάλοις πράγμασι καὶ διαβεβλημένοις χρηστέον· ἐὰν δὲ ὑπὲρ μικρῶν καὶ φαύλων ὁ λόγος ᾖ, μικρὸν ἔστω τὸ προοίμιον. Χρηστέον δὲ τοῖς προοιμίοις καὶ πρὸ τῶν παραδόξων ἐπιχειρημάτων, καὶ πρὸ παντὸς τοῦ μέλλοντος δόξειν ἀτόπως ἔχειν, κἂν ταῖς ἀρχαῖς κἂν ταῖς τελευταῖς τῶν κατασκευαζομένων· ὡς ἂν ἀφορίζῃς καὶ διαρθροῖς τὰ εἰρησόμενα. Καὶ τὸν λόγον ἀναλαμβάνεις μερίζων ταῖς τῶν προοιμίων ἐμβολαῖς τὰ ζητούμενα· πιθανώτατον γὰρ τοῦτο καὶ ῥητορικώτατον τὸ γένος τῶν λόγων ὃ κέκληται προοίμιον, ἡ παρασκευὴ καὶ θεραπεία τῶν ἀκροωμένων. Ὅτῳ δὲ ἂν λόγῳ μὴ προσῇ ταῦτα, ἐστέρηται τῆς πιθανότητος ἀναισθησίαν ἐνδεικνύμενος τοῦ λέγοντος καὶ πολλὴν ἀμαθίαν, εἰ μήτε ὧν πάσχουσιν οἱ ἀκούοντες μήτε ὧν αὐτὸς λέγει πραγμάτων κριτὴς γίνηται δι' ὧν αἱ τῶν προοιμίων ἔννοιαι παρίστανται, πραϋνόντων, προτυπουμένων τὰ μέλλοντα καὶ προκαθισταμένων τὴν ἀκρόασιν ἐξ ὧν ἂν ὑπείπωμεν.

§ 14. Ἀλλὰ καὶ περὶ διηγήσεως λεκτέον, ὅτι καὶ διὰ πλειόνων καὶ ἐλαχίστων εἴποις ἂν τὴν δήλωσιν τῶν πραγμάτων· ἂν μὲν ᾖ πολλὰ πράγματα, διὰ πολλῶν, ἂν δὲ ὀλίγα, δι' ἐλαχίστων. Ἐπεκδιδάξεις γὰρ εἰς προτάσεις ἄγων, καὶ πολλὰς διηγήσεις τὰς ἐπὶ μέρους, κατ' εἶδος ὀνομάζων

VAR. — l. 2-3 C. om. μέγιστον... κατασκευάζειν. — l. 3 Pb. γέγονεν. GCMab. om. γεγένηται. C. om. γεγένηται ἢ μή. Mer. τὸ δ' εἰ μή. — l. 9 Cod. εἴη. GBLMa. μικρὸν καὶ τὸ προοίμιον ἔστω. CMbA. om. ἔστω. Pb. ἔστω ᾧ τὸ προοίμιον. — l. 12-13 Cod. εἰρημένα. — l. 13 GBMa. ἀναλαμβάνῃς. — l. 15 Cod. ἡ παρασκ. — l. 16 GBMa. στέρεται. CV. στέρηται. A. ἐστέρηται. — l. 18 PaMa. λέγῃ.

CONJ. — l. 1. Je crois qu'il faut lire ἐν τοῖς ἐπιλ. — l. 2, M. BAKE, καὶ ὅτι μέγα ἐστὶν ἢ μικρὸν κ. τ. λ. corr. adopt. par M. SPENGEL, qui ajoute μὲν après ὅτι. — l. 3 L'observation de l'auteur me paraîtrait plus conforme à la marche ordinaire des discours, si on lisait ἐν τοῖς προοιμίοις, au lieu de ἐν τοῖς ἐπιλ. Les mots εἰ γεγένηται ἢ μή, à cause de leur place et des diverses variantes auxquelles ils donnent lieu, me semblent être une explication marginale, probablement de τὸ τοιοῦτον. — l. 7. MM. BAKE et FINCKH ont inséré καὶ πίστεων après διηγήσ. — l. 8, M. FINCKH, διαβεβεκμένους. — l. 9, M. BAKE corrige ᾖ pour εἴη. — l. 11. Le même lit ἀτόπως pour οὕτω πως. — l. 12-13. Le même, εἰρησόμενα..... ἀναλαμβάνῃς. — l. 15, RUHNKEN propose προοιμίων ἡ παρασκ. Mais alors, observe M. BAKE, il faut τὸ μέρος τῶν λόγων. Il lit ἢ παρ. — l. 16, RUHNKEN στερεῖται. M. BAKE, στέρεται avec

Les sources des preuves dont on fait usage dans les conclusions se classent d'après la même division que nous avons adoptée. C'est dans les conclusions que nous avons coutume de représenter la cause comme importante, ou légère et sans gravité ; et pour cela il faut recourir à d'autres démonstrations. Il dépend [néanmoins] du premier prononcé et du premier discours que l'affaire se présente ainsi (3).

Quant à la distribution et à l'arrangement des exordes, des narrations, des preuves et des conclusions (4), il est seulement nécessaire d'avertir que, dans les causes importantes et qui donnent lieu à beaucoup de débats, il convient de faire plusieurs expositions, mais dans les causes simples et ordinaires, l'exorde doit être court. Il faut aussi employer les exordes avant les arguments qui doivent exciter quelque surprise, et avant toutes les assertions qui doivent paraître hasardées ; soit au commencement, soit à la fin de la confirmation, afin de déterminer et d'expliquer le sens de vos paroles, et afin de ranimer l'intérêt en distinguant chacune des questions par un nouvel exorde. En effet, de toutes les parties du discours, l'exorde est celle qui contribue le plus à la persuasion et qui offre le plus de ressources à la rhétorique ; il prépare, il dispose favorablement les auditeurs. Le discours où manquent ces précautions oratoires est privé de tout moyen de persuasion, et révèle l'ineptie et l'extrême ignorance du plaideur qui ne sait juger ni de ce qu'éprouvent les auditeurs, ni des choses dont il parle, et qui n'en sait tirer aucune idée propre à un exorde, pour calmer les esprits, pour exposer l'objet de l'accusation, pour réclamer l'indulgence, présenter les conséquences du jugement et piquer la curiosité par d'adroites insinuations.

Pour ce qui concerne la narration, l'on peut exposer l'état des choses, ou par de longs développements ou en très-peu de mots ; si les faits sont nombreux, il faut entrer dans beaucoup de détails ; s'ils sont en petit nombre, il convient d'être bref. Vous instruirez complétement vos auditeurs en leur exposant l'état antérieur des choses, puis en racontant successivement les faits en ayant soin de spécifier préalablement ce que

les mss. — l. 17, M. Bake, ἐνδεικνυμένου, à cause de l'emploi de ce verbe, περὶ ὕψ. S. XIII, § 2. — l. 18. Le même, ἐγκρατής pour κριτής. M. Spengel, γίνεται. — l. 19, M. Bake retranche ἡμῶν. M. Spengel lit ἡμῖν αἰτουμένων. — l. 22. Le même condamne πλειόνων qui ne s'accorde ni avec πολλῶν ni avec ἐλαχίστων. — l. 30, M. Bake, εὐθὺς προτάσεις εἰςάγων πολλὰς καὶ διηγήσεις.

(3) Si l'on met ἐν τοῖς προοιμίοις au lieu de ἐν τοῖς ἐπιλόγοις, correction qui rendrait la phrase plus claire, il faut traduire : « C'est « dans l'exorde que nous avons coutume de « représenter la cause comme importante « ou légère et sans gravité ; suivant l'un ou « l'autre cas, il faut recourir à une dé- « monstration différente ; il dépend du pre- « mier prononcé et du premier discours que « l'affaire se présente ainsi. »

(4) Suivant M. Spengel, le chap. de la Division ne commence qu'ici.

ἐν τοῖς προοιμίοις ὃ μέλλεις ἀποδεικνύειν καὶ διηγεῖσθαι· εἰ γὰρ πάντα ἅμα ἀθρόως ἐρεῖς, ταράξεις τε καὶ ταραχθήσῃ.

§ 15. Ἐν δὲ τοῖς κεφαλαίοις τοῖς τῶν πίστεων καὶ τοῖς εἴδεσι τούτων πρῶτα θήσεις καὶ τελευταῖα τὰ πάντων κράτιστα, καὶ ἐξελέγξεις τὰ τῶν ἀντιδίκων, τὰ σαθρὰ καὶ ἀσθενῆ τῶν εἰρημένων ὑπ' ἐκείνων προτάττων, καὶ ὅσα ῥᾳδίως λῦσαι δυνήσῃ· προτενεῖς δ' οὐχ ὁμοίως ἐκείνοις, ἀλλ' οἷόν τε μάλιστα εὐεπιχείρητον εἶναί σοι· εἰ γὰρ ἀπὸ τῶν ἰσχυροτάτων ἄρχοιο [τῶν ἐχθρῶν] ὄντων ἀλύτων, ἢ τὰ σμικρότατα σαυτοῦ προτάττοις, διαβεβλήσῃ πρὸς τοὺς ἀκούοντας, νήφοντος τοῦ δικαστοῦ καταρχὰς καὶ μέγιστα [καὶ] σαφῶς ἀκοῦσαι θέλοντος.

§ 16. Ἡ δὲ φύσις τῶν ἐπιλόγων ἀντιστρόφως τοῖς προοιμίοις ἔχουσα εὑρίσκεται. Τὰ γὰρ αὐτὰ καὶ προοιμιαζομένοις πολλάκις καὶ προτρέπουσι τοὺς δικαστὰς πρέπει κατὰ τὸ σχῆμα τῶν ἐπιλόγων· διενήνοχε δὲ ὅμως τῷ μέτρῳ. Πλείω γὰρ ὡς τὸ πολὺ ἐπὶ τῶν ἐπιλόγων ἐγχωρεῖ πρὸς τοὺς δικαστὰς εἰπεῖν ἢ διὰ τῆς ἀρχῆς καὶ τῆς παρασκευῆς. Καὶ καταρχὰς μὲν ἐπαγγελίαν ἔχει καὶ μερισμὸν τῶν κεφαλαίων τὸ προοίμιον· καὶ τὴν μὲν ἐπαγγελίαν ἔχει τῆς ἀποδείξεως, τὸν δὲ μερισμὸν εὐμαθείας ἕνεκα· τῷ δὲ ἐπιλόγῳ τοιοῦτον μὲν οὐδέν, αὔξησις δὲ καὶ ἀνάμνησις τῶν ἤδη λεχθέντων καὶ τῆς ὑποθέσεως τῆς ἐκ τῶν προοιμίων συντετελεσμένης.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Γ'

ΠΕΡΙ ΛΕΞΕΩΣ.

§ 17. Οὐκ ἐλάχιστον δὲ μέρος τῆς μεθόδου τῆς κατὰ τὴν ῥητορικὴν τέχνην τὸ τῆς λέξεώς ἐστι· τὰ γὰρ ἐνθυμήματα καὶ πάντα τὰ μέρη τοῦ λόγου φαίνεται τοιαῦτα τοῖς ἀκούουσιν, ὁποῖά ποτ' ἂν εἴη τὰ τῶν λέξεων· φῶς γὰρ ὥσπερ τῶν ἐννοημάτων τε καὶ ἐπιχειρημάτων ὁ τοιοῦτος λόγος,

VAR. — l. 10 G. καὶ μέγιστα σαφῶς. — l. 13 Pb. διενήνοχεν. — l. 16 B. om. ἐπαγγελίαν... καὶ τὴν μὲν. — l. 17 MaA. εὐμαθίας. MaL. ἕνεκεν. — l. 21 VMb. om. μέρη. — l. 23 *Epitome*, νοημάτων.

CONJ. — l. 6-7, M. SPENGEL, δυνήσῃ, προτενεῖς οὐχ... ἀλλ' ὡς οἷόν τε, comme plus bas ὡς ἕνι μάλιστα, §§ 17 et 27. M. GEEL, ἀλλ' οἷον μάλιστα. Il faut, en outre, ajouter ou sous-entendre δοκεῖ. — l. 8, M. BAKE voudrait lire καὶ τῶν σχεδὸν ἀλύτων ὄντων. Je supprimerais τῶν ἐχθρῶν qui n'est pas nécessaire pour la clarté, puisqu'il y a plus bas σαυτοῦ. — l. 10. Je retrancherais καὶ après μέγιστα. — l. 15-17. Le mot καταρχὰς et la répétition des mêmes termes dans cette courte période trahissent quelque altération ; je préfère la

vous voulez démontrer et raconter ; car si vous dites tout à la fois et en un seul récit, vous embarrasserez l'auditeur et vous vous embarrasserez vous-même.

Dans la division des preuves et dans leur classification, vous placerez les plus fortes au commencement et à la fin, et vous réfuterez les arguments de vos adversaires en commençant par les plus faibles et les plus futiles et par ceux que vous pourrez facilement détruire (5). Vous n'insisterez pas sur chacun d'eux avec le même soin, mais vous appuierez particulièrement sur celui qui vous paraîtra le plus attaquable. Car si vous commenciez par les arguments les plus forts et que vous ne pussiez les réfuter, ou si vous mettiez en avant vos moyens les plus faibles, vous vous exposeriez au blâme des auditeurs, au moment où le juge est le plus sur ses gardes, et où il désire qu'on lui expose avec clarté les points les plus importants de la cause.

La péroraison est naturellement comme le pendant de l'exorde ; en effet, il convient souvent de rappeler dans la péroraison les mêmes choses que l'on a dites dans l'exorde, et par lesquelles l'on cherchait à disposer les juges en sa faveur ; cependant leur étendue n'est pas la même. Dans la péroraison, on peut ordinairement insister auprès des juges plus qu'on ne l'a fait au commencement et dès le début. L'exorde doit contenir l'exposition du sujet et la division ; on y met la promesse de la démonstration et la division en vue de la clarté ; rien de pareil ne se trouve dans la péroraison ; mais elle sert à fortifier, à rappeler ce qui a déjà été dit, et à montrer comment l'on a atteint le but énoncé dans l'exorde (6).

CHAPITRE III.

DE L'ÉLOCUTION.

La partie de la rhétorique (1) qui traite de l'élocution n'est pas la moins importante ; car l'effet que font sur les auditeurs les arguments et toutes les divisions du discours dépend de la manière dont ils sont exprimés ;

leçon du ms. B. ou plutôt la rédaction de l'*Epitome*, § 9, καὶ ὅτι τὸ μὲν προοίμιον μερισμὸν ἔχει τῶν κεφαλαίων, ἐπαγγελίαν δὲ τῆς ἀποδείξεως· ὁ δὲ ἐπίλογος αὐξήσεις καὶ ἀναμνήσεις τῶν ἤδη λεχθέντων. — l. 22, M. SPENGEL, ὁποῖά ποτ' ἂν ᾖ.

(5) C'est un précepte donné par la plupart des rhéteurs. V. p. exemple, Auctor ad Her. III, c. 9. Cic. de Orat. II, 77. Quint. I. O. V. 12, 14; VI, 4, 22; VII, 1, 10. Comp. Excerpta e Rhetoricis, § 4.

(6) Ce § correspond au § 9 de l'*Epitome*.

(1) Ici commence la partie de la Rhétorique de Longin que Weiske a insérée dans son édition, p. 192-211, avec une traduction latine et un commentaire critique.

ἀποσαφῶν τοῖς δικασταῖς τὴν πιθανότητα τῆς πίστεως· οὐ τοίνυν ἀμελητέον αὐτῶν, ἀλλ' ὡς ἔνι μάλιστα φυλακτέον παραδείγμασι χρωμένους τοῖς ἄριστα τῶν ῥητόρων τούτῳ τῷ μέρει χρησαμένοις, καὶ περικαλλῶς τε καὶ ποικίλως τὴν ἐξαγγελίαν ἠσκημένοις· πλέον γὰρ οὐδ' ὁτιοῦν ἐστι τῆς ἀγχινοίας καὶ τῆς ὀξύτητος τῆς ἐπὶ τῇ κρίσει καὶ διαιρέσει καὶ περισκέψει τῆς γνώμης καὶ τῶν καθ' ἕκαστον λογισμῶν, εἰ μὴ συντείναις τῇ βελτίστῃ λέξει τὰ νοήματα, καὶ ῥυθμοῖς χρήσῃ πρεπωδεστάτοις ἐκλέξει τε καὶ θέσει τῶν ὀνομάτων καὶ πλήθει ῥημάτων.

§ 18. Πολλὰ γὰρ τὰ κηλοῦντα τὸν ἀκροατὴν ἄνευ τῆς διανοίας καὶ τῆς πραγματικῆς κατασκευῆς καὶ τῆς ἠθικῆς πιθανότητος· τὸ γὰρ μουσικὸν καὶ εὔτακτον τῆς ἑρμηνεύσεως ἔμφυτον ἅπασι καὶ τοῖς ἀγελαίοις ζώοις, οὔτι γε πολιτικῷ τε καὶ λογικῷ καὶ τάξεως αἴσθησιν εἰληφότι. Εἰ τοίνυν τὸ μουσικόν τε καὶ ἐναρμόνιον καὶ ῥυθμητικόν, ξύμμετρόν τε καὶ ξυμμελὲς ἐξεργάσαιο καὶ διαπονήσαις εἰς τὸ ἀκριβέστατον, τῶν μὲν ἀφαιρῶν μέρη, τοῖς δὲ προσάπτων, ἐν καιρῷ καὶ χρείᾳ καὶ καλλονῇ διαμετρῶν τὸ δέον, ἔσται σοι πιθανώτατος ὁ λόγος καὶ ῥητορικώτατος.

§ 19. Οἷά τε ἡ παρ' Ὁμήρῳ ποίησις μὴ παρὰ φαῦλον ἡγησαμένῳ μηδὲ ἐν εὐτελείᾳ, [ἑκάτερον γὰρ αὐτῶν ἔχει λόγον εὐπετῆ·] τοιοῦτον καὶ παρ' Ἀρχιλόχῳ τῷ Παρίῳ, καὶ γάρ οὗτος ἤσκηται· ἔτι δὲ καὶ τὸ τῶν τραγῳδοποιῶν φῦλον, καὶ τὸ τῶν κωμῳδοποιῶν, μελοποιῶν τε καὶ τῶν τοιούτων, τό τε τῶν σοφιστῶν, ὅπου μηδὲ τοῖς φιλοσοφοῦσιν ὑπερεώραται καὶ παρημέλησται· τῷ μὲν γὰρ Πλάτωνι καὶ τῷ Ξενοφῶντι, Αἰσχίνῃ τε καὶ Ἀντισθένει περιττῶς διαπεπόνηται καὶ ἱκανῶς ἠκρίβωται. Τῶν δὲ ῥητόρων τῷ κορυφαίῳ ταύτην εἶναι συμβέβηκε τὴν ἀρετήν, καὶ παρὰ τοῦτο κρατεῖν ἂν δοκοίη τῶν ἑτέρων τῶν ἐκ ταὐτοῦ γένους.

§ 20. Τὸ δὲ ἔργον αὐτῆς σαφῶς τε καὶ καθαρῶς διελθεῖν [γνωρίμως

VAR. — l. 1 Cod. A. ἀπὸ σαφῶν. — l. 1-2 BLMa. ἀμελητέον αὐτῆς. — l. 2 G. om. φυλακτέον. — l. 3 PbGMa περικαλλῶς. — l. 4 GVBLCMab. om. ἐστι. *Epit.* πλέον γὰρ οὐδέν. — — l. 6 Pb. de la première main συντεῖναι. *Epit.* συντείναις; les autres mss. et A. συνθεῖναι. — l. 7 Pb. ἐκλέξει. — l. 8 L. νοημάτων. — l. 9 Cod. A. καλοῦντα. — l. 11 B. τὸ εὔτακτον. — l. 12 Pb. εἰληφο avec τ sur l'ο. MaB. εἰληφότι, les autres mss. εἰληφότων. — l. 13 A. ῥυθμητικόν. — l. 14 A. διαπονήσαιο. — l. 16 GBLMa. γενήσεταί σοι. CMb. om. ἔσται en marquant une lacune. — l. 18 Cod. εὐτελεῖ. G. εὐπρεπῆ. PbLBMa τὸ τοιοῦτον. — l. 20 Ma. om. φῦλον. GBLMa. κωμῳδοποιῶν. A. κωμῳδῶν. — l. 21 Pb Mb. ὑπερῳᾶται. — l. 24 GLMa. παρὰ τούτου.

CONJ. — l. 2, M. BAKE, ἀμ. αὐτῆς. RUHNKEN, σπουδαστέον. — l. 6, le même, συνθείης. WEISKE, συνθῇς en insérant après πλέον (l. 4), σοι ἔσται. M. BAKE, comme l'*Epit.* συντείναις. M. SPENGEL, première corr. μὴ εἴσῃ συνθεῖναι, deuxième corr. συνδήσεις. — l. 9, RUHNKEN, κηλοῦντα. — l. 13-14. Il y a sans doute dans ces lignes quelques mots superflus. — l. 17, RUHNKEN. οἷά γε. — l. 18, RUHNKEN et M. BOISSONADE (Lit. An. II, p. 93) ont ren-

le style est pour ainsi dire la lumière qui éclaire les pensées (2) et les raisonnements destinés à dévoiler aux juges la probabilité de la preuve. Il ne faut donc pas négliger ce qui concerne l'élocution ; on doit au contraire l'étudier avec grand soin, en prenant pour modèles les orateurs qui ont excellé dans cette partie, et qui ont su donner à leur style de l'élégance et de la variété. En vain apporteriez-vous de la sagacité et de la finesse dans le jugement, dans la discussion et dans l'examen de l'intention et de chacun des raisonnements, si vous ne donnez à vos pensées la meilleure expression, et si, dans l'emploi, l'arrangement des noms et la quantité des termes, vous ne préférez pas le rhythme le plus convenable (3). En effet, l'auditeur se laisse charmer par beaucoup de choses étrangères à la pensée même, aux arguments et aux moyens de persuasion que l'on tire de la peinture des mœurs. Le sentiment de la musique et de l'harmonie est naturel à tout le monde, même aux animaux qui paissent ensemble ; à plus forte raison à un être social doué d'intelligence et qui a le goût de l'ordre. Si donc vous êtes attentif à rendre votre parole musicale, harmonieuse, cadencée, à employer des mesures et des sons convenables, et que vous travailliez votre style sous ce rapport, retranchant ici, ajoutant là, distribuant, selon l'occasion et le besoin, des tournures élégantes et bien choisies, votre discours sera au plus haut point persuasif et oratoire.

Telle est la poésie d'Homère, aux yeux des juges impartiaux et éclairés (4) ; telle est celle d'Archiloque de Paros, dont les œuvres sont très-travaillées. J'en dis autant des poëtes tragiques, comiques, lyriques et autres, ainsi que des sophistes ; les philosophes mêmes ne montrent à cet égard ni dédain, ni négligence ; en effet, Platon et Xénophon, Eschine (5) et Antisthène (6) ont donné à leur style beaucoup de soin et une correction suffisante. Quant au prince des orateurs c'est son mérite propre, et, sous ce rapport, il semble l'emporter sur tous les écrivains du même genre.

L'objet de l'élocution est d'exposer aux auditeurs ce qu'ils doivent con-

voyé à la marge les mots ἀναγνωστέον ἐν εὐτελεῖ. Je crois, avec M. Finckh, que ceux qui suivent : ἑκάτερον γὰρ αὐτῶν ἔχει λόγον εὐπετῆ, appartiennent aussi au glossateur qui indique que l'on peut facilement confondre εὐτελεῖ et ἐντελεῖ ; ἔχειν λόγον signifie *instar esse*. — l. 19, M. Bake, καὶ παρ' Ἀρχ. — l. 21. Je lirais ὃ καὶ μήδε. — l. 23, M. Bake, τῶν τε ῥητ. — l. 24, M. Spengel, κορυφαίῳ κορυφαίαν ταύτην. — l. 26. Ne faudrait-il pas remplacer αὐτῆς par τῆς λέξεως ou τῆς ἑρμηνεύσεως ? — l. 26, γνωρίμως ou plutôt, comme lisait Ruhnken, γονίμως τε καὶ γνωστῶς sont l'explication de σαφῶς καὶ καθαρῶς.

(2) On a rapproché de ce passage le § 1er, sect. XXX du Traité π. ὑψ. ῥῶς γὰρ τῷ ὄντι ἴδιον τοῦ νοῦ τὰ καλὰ ὀνόματα.

(3) Ce § corresp. au § 13 de l'*Epitome*.

(4) V. les notes critiques.

(5) C'est le disciple de Socrate à qui l'on a attribué mal à propos l'Axiochus. (Ruhnken.)

(6) Plutarque cite l'Hercule d'Antisthène, c. 18 de son traité de la Fausse honte. (Ruhnken.) Denys d'Halicarnasse met Antisthène au nombre des meilleurs écrivains de l'école de Socrate. (Bake.)

τε καὶ γνωστῶς] τοῖς ἀκούουσι, καὶ παρὰ τούτῳ μηδὲν ἐλλιπεῖν τῆς σεμνότητος, ἀλλὰ δοκεῖν μὲν κατὰ τὰ αὐτὰ τοῖς πολλοῖς συντιθέναι τὰ μόρια, καὶ τὰ σημαίνοντα [τὰ πράγματα] τῆς διανοίας σύμβολα, συγκεκρᾶσθαι δὲ τῷ γνωστῷ καὶ τὸ ξένον · ἔτι δὲ τὸ καινόν τε καὶ περικαλλὲς τῆς ἀφηγήσεως · δεῖ γὰρ δύο τούτους ποιήσασθαι σκοπούς, τὴν δήλωσιν τοῦ πρά- 5
γματος καὶ τὸ μεθ' ἡδονῆς δηλοῦν. Οὐ γὰρ ψυχαγωγήσεις μὴ γοητεύων μετά τινος χάριτος καὶ ἡδονῆς, μεταβολή τε καὶ ποικιλία τῶν ὀνομάτων · εἰ δὲ ὑπερβαίνοις ἀκαίρως ἀπαρτῶν τὸν λόγον μιᾶς λέξεως, καὶ μετατιθεὶς τὴν ἀκολουθίαν, πρὸς ὀργὴν ἄξεις καὶ πρὸς ἀχθηδόνα, κατ' ἀμφίβολον τὴν λέξιν καὶ μεγάλας ἐλλείψεις ἔχουσαν, κἂν ὑπὲρ τὸν καιρὸν ἡ πε- 10
ρίοδος περιγράφηται, καὶ τοὺς ὅρους μείζονας τοῦ μέτρου λαμβάνῃ.

§ 21. Πεφύλαξο δὲ τοῖς λίαν ἀρχαίοις καὶ ξένοις τῶν ὀνομάτων καταμιαίνειν τὸ σῶμα τῆς λέξεως καὶ τὴν ἀφὴν τῆς παρασκευῆς. Οὐκ ἀχρεῖον δὲ οὐδὲ τῶν Ἰσοκράτους παραγγελμάτων ἐντρέπεσθαι, [μὴ] τρα-
χύνειν τὸν λόγον τῇ παραθέσει καὶ συμπλοκῇ τῶν καλουμένων φωνη- 15
έντων, ἃ τὴν κρᾶσιν οὐκ ἐνδέχεται καὶ τὸν λόγον οὐχ ὁμοίως συνυφαίνειν ἔοικεν, οὔτε λείως τε καὶ ἀπταίστως εἰς τὴν ἀκοὴν παρίησιν, ἀλλ' ἐπιλαμβάνεται τοῦ πνεύμονος καὶ ἐπίσχει τὸ πνεῦμα τῆς φωνῆς. Δεῖ δὲ ἐκ τῆς ἀκοῆς τὸν δικαστὴν λίχνοις τε καὶ ἡδείαις ὥςπερ καρυκείαις καὶ ὀψοποιΐαις, σκευασίαις τε καὶ προαγωγαῖς ἐπισπᾶσθαι καὶ προςάγεσθαι. Ποιεῖσθαι 20
δὲ τοῦτο χρὴ τοῖς θεραπευτικοῖς τε καὶ κολακευτικοῖς ὀνόμασι · ταῦτα γάρ ἐστι τῆς πειθοῦς φάρμακα, θήρᾶτρα χαρίτων καὶ μουσικῆς τῆς ἐπὶ τὸ πείθειν ἠσκημένης.

§ 22. Τῆς δ' εὐρυθμίας τὸ γνώρισμα δῆλον τῷ συνειθισμένῳ

VAR. — l. 1 B. παρὰ τούτου. GBMa ἐλλείπειν. — l. 5. Ma δύο γὰρ δεῖ τούτους. — l. 8 Cod. ὑπερβαίνεις. A. ὑπερβαίνεις. — l. 9 Cod. καὶ ἀμφ. — l. 10 Ma. τῆς λέξεως. Cod. ἐχούσας. — l. 11 VBLMa. ὅρους, les autres mss. ὅρκους. GCA. λαμβάνειν. — l. 13 GBLMa. ὑφήν. — l. 14 Cod. om. μὴ avant τραχύνειν. — l. 16 Cod. τὴν ἀκρόασιν οὐχ ἀνέχεται. VCMb. οὐχ θ ÷ BGLMa. οὐχ ὥςτε συνυφ. ἐοικέναι. — l. 17 C. οὐ τελείως. — l. 18 GC. πνεύματος.

CONJ. — l. 1, M. Finckh, παρὰ τοῦτο. — l. 3. Le mot πράγματα doit être supprimé ou remplacé par ὀνόματα ou ῥήματα. M. Bake lirait τὰ μόρια τὰ σημαίνοντα τὰ πράγματα καὶ τῆς δ. ou ὥςπερ τῆς διανοίας σύμβ. — l. 4. Ne faut-il pas lire ἔστι δὲ τὸ καινόν ou ajouter un verbe tel que ἐπιτηδεύειν? — l. 9, M. Bake, μετατιθείης. Je lirais ἄξεις au lieu de ἥξεις. Weiske, κατ' ἀμφ. M. Finckh, ἀχθηδόνα, ἀμφίβολον. M. Bake lit κἂν ἀμφ. et pense qu'il manque un verbe après ἔχουσαν; il admet la leçon de Ruhnken, λαμβάνῃ, que M. Finckh change en λαμβάνων. — l. 10, Ruhnken, ἔχουσαν. — l. 13. Je lis τὸ σχῆμα τῆς λέξεως (V. § 31). — l. 14, Weiske, ἐκτρέπεσθαι μὴ τραχύνειν. MM. Sauppe et Bake admettent μή. M. Spengel (Συν. T. p. 163) le néglige. Ruhnken n'admettant pas μή, lit τὴν παρένθεσιν καὶ τὴν συμπλοκήν. — l. 16, M. Bake lit, au lieu de ἃ τὴν ἀκρόασιν οὐκ ἀνέχεται, ἃ τὴν κρᾶσιν οὐκ ἐνδέχεται. M. Spengel admet κρᾶσιν et conserve ἀνέχεται. Entre οὐχ et συνυφαίνειν, les manuscr. indiquent une lacune ou insèrent le signe θ ÷ que M. Walz explique par ὁμοίως. Victorius, MM. Bake et Spengel, de même. Merula, ὥςτε. Weiske propose ἱκανο-

naître, avec clarté et netteté, et de plus de ne rien négliger de ce qui contribue à la noblesse du discours. Mais, tout en paraissant composer les phrases et disposer les termes qui expriment notre pensée de la même manière que le plus grand nombre, il faut savoir néanmoins associer les expressions choisies aux mots ordinaires, et même donner à la narration une forme élégante et nouvelle. En effet, on doit se proposer ce double but, d'éclairer la cause et de le faire d'une manière agréable. Vous ne viendrez pas à bout de persuader, d'entraîner les esprits, si vous ne les charmez par quelque grâce, par quelque agrément, par l'emploi des figures et par la variété des termes. Cependant, si vous vous servez de quelque hyperbate qui suspende mal à propos le sens par le renvoi d'un mot et qui dérange la suite des idées, vous irriterez et vous fatiguerez l'auditeur à cause de l'ambiguité de vos paroles et des fortes ellipses qu'elles présentent, lors même que votre période serait très-prolongée et qu'elle dépasserait les bornes ordinaires.

Gardez-vous d'altérer le caractère de votre diction et de rompre la suite de la phrase par l'emploi de mots trop anciens ou étrangers. Il n'est pas inutile d'observer les préceptes d'Isocrate, qui recommande de ne pas rendre le style pénible par la rencontre et l'accumulation des voyelles ; car, n'admettant pas la crase, elles empêchent les mots de se succéder facilement et de se présenter à l'oreille d'une manière coulante et sans secousse (7), fatiguant au contraire la poitrine et gênant l'émission de la voix. Il faut donc charmer et gagner le juge en flattant son oreille, comme on flatte un estomac malade par des assaisonnements et des ragoûts exquis et délicats, par des apprêts et des amorces. On y parvient en employant des expressions respectueuses et flatteuses. Ce sont là les secrets de l'art de persuader, les filets dans lesquels nous enlacent les grâces et l'harmonie du langage (8).

Les conditions de l'harmonie sont familières à celui qui est accoutumé

μένως. M. SPENGEL ἁπλῶς ou ἡδέως. M. SAUPPE, οὐ χαριέντως. — l. 17, M. SAUPPE, οὐδὲ λείως. WEISKE et M. SPENGEL (Συν. T. p. 164) οὐ τελείως, dans son éd. des Rh. gr. οὔτε λείως. — l. 18, WEISKE, πνεύμονος avec quelques mss. M. BAKE, ῥεῦμα τῆς φωνῆς, en conservant πνεύματος. Je lirais plutôt φθέγμα τῆς φ.—J'insère avant les mots τῆς δ'εὐρυθμίας les lignes qui commencent par δεῖ δὲ ἐκ τῆς ἀκοῆς... jusqu'à ἠσκημένης, qui se lisaient dans les éditions précédentes, § 23, entre les mots ἀντίληψιν et οὐ γὰρ ὅμοιον (p. 562, l. 13-19 de Walz). Elles coupent malheureusement le texte, tandis qu'elles s'adaptent facilement ici. De plus, les trois premières lignes, jusqu'à προσάγεσθαι, si elles appartiennent bien à notre auteur, ont été transposées en regard des mots καθάπερ τῶν σιτίων. Enfin, dans l'*Epitome*, la phrase qui correspond aux trois dernières lignes, précède le paragraphe où se retrouvent les mots ἀποτετορνευμένον et στρόγγυλον. M. BAKE corrigerait ainsi le commencement de ce passage : δεῖ δὲ διὰ τῆς ἀκοῆς τὸν δικαστὴν, ὥσπερ λίχνοις ἡδυπαθείαις τε καὶ καρυκείαις, κ. τ. λ.

(7) Longin semble imiter ce passage de Platon (Theæt. p. 144. B.) οὕτω λείως τε καὶ ἀπταίστως καὶ ἀνυσίμως ἔρχεται ἐπὶ τὰς μαθήσεις τε καὶ ζητήσεις μετὰ πολλῆς πρᾳότητος, οἷον ἔλαιον ῥεῦμα ἀψοφητὶ ῥέοντος, imité déjà par Denys d'Halic. VI, p. 1013 (Bake.)

(8) Ce passage, depuis les mots : *Il faut donc charmer*, se trouvait au § 23 avant les

τὸ τῶν εὐρύθμων καὶ ἀποτετορνευμένων καὶ στρογγύλων ἀποδέχεσθαι λόγων, καὶ τετριμμένῳ τὰ ὦτα πρὸς τὴν σύνεσιν τῶν τε σεμνῶν λόγων, καὶ ἀρχαίων, ὧν κατέλεξα τοὺς εὑρετὰς καὶ πρώτους φήναντας τὰ παραδείγματα τῆς καλλιλογίας. Ἴδοις δ' ἂν αὐτοὺς, προσέχων τὴν γνώμην, παρὰ μέρη διῃρημένους τὴν κατὰ τὴν εὐφωνίαν ἐπιμέλειαν· ἢ γὰρ προσέθεσάν τι μόριον τῷ κοινῷ καὶ ἁπλῶς καὶ ἀργῶς [λεγομένῳ,] καὶ κατὰ τοὺς πολλοὺς καὶ ἰδιώτας [τῷ δημοσιεύοντι λόγῳ καὶ παρὰ πᾶσι] λεγομένῳ· τὸ γὰρ «παίζεις» παντὸς εἰπεῖν, καὶ τοῦ προστυχόντος· «παίζεις» δὲ «ἔχων» τινὰ ἴδιον τύπον φωνῆς καὶ διαλέκτου παρίστησι. Πολλὰ δέ ἐστι τῶν προστιθεμένων ἐκ περιουσίας, καὶ πάντα σχεδὸν τὰ μέρη τοῦ λόγου μέχρι καὶ γραμμάτων· ἐπιβάλλουσι δὲ καὶ δύο μέρη πολλάκις καὶ πλείονα. Καὶ περὶ τούτων τηρητέον ἔστι σοι καὶ φυλακτέον τῆς φωνῆς τὸν τύπον. Σαυτὸν γὰρ οὐ θήσεις οὐδὲ εἰσοίσεις ἴδιον νόμον ᾧ δεῖ προσνέμειν· οὐ γὰρ ἐφ' ἡμῖν ὁ νόμος τῶν λόγων, ἀλλ' ἡμεῖς ἐπὶ τῷ νόμῳ. Ἢ κατ' ἀφαίρεσιν ἐν ἀρχῇ τὸ Καὶ ἐπιμελείᾳ ἐπιβάλλεται· [καὶ ποικίλον τὸ Καὶ περιττῶς ἔχον φαίνεται,] καθάπερ ὅταν λέγω «καὶ χαλκοῦν μὲν ἐστήσαντο τόνδε·» «καὶ σίτησιν ἔδοσαν·» «καὶ τῆς γῆς τεμόντες·» «καὶ τὰ πρὸς ἡμᾶς οὕτως ἔχουσι·» λείπειν δ' ἀξιοῦσι προθέσεις, συνδέσμους, ἅπαντα τὰ μέρη, καὶ σύνδυο τῶν μερῶν τοῦ λόγου.

§ 23. Τὸ δὲ αὖ τῆς ἀλληγορίας κοσμεῖ τὸν λόγον ἐν τῷ μεταβάλλειν τοὔνομα καὶ δι' ἑτέρου καινοτέρου τὸ αὐτὸ σημαίνειν· τὸ γὰρ πεπατημένον καὶ πεπλυμένον καὶ μυριόλεκτον πρὸς κόρον ἄγει, καθάπερ τῶν σιτίων, καὶ ὅσα πρὸς τὴν ὄψιν ἢ τὴν ἄλλην αἴσθησιν τὰ κοινὰ καὶ τὰ συνήθη καταφρονεῖται, καὶ τῆς αἰσθήσεως, καὶ τοῦ κατὰ τὴν αἴσθησιν πνεύματος

VAR. — l. 2 σύνθεσιν. — l. 9 VBMa. ἴδιόν τινα. L. om. τινά. G. om. παρίστησι. Pb. παρίστησιν. — l. 12 PcGCBLMa. ῥητέον. — l. 13 GBLMa. σαυτοῦ. Pb. σαυτό. PcGCVBL. νόμων ὧν δεῖ. Ma. ὧν. A. ὡς. — l. 18 Ma. om. ἔχουσι. — l. 19 Pb. συνδύο. C. σὺν δύο. Ma. σύνδυο. — l. 24 Cod. om. καὶ avant τῆς αἰσθήσεως et plus loin portent πνεύματος.

CONJ. — l. 2, WEISKE lit σύνεσιν au lieu de σύνθεσιν que donnent les mss. — l. 3. Le même, ὡς καὶ πρώτους. — l. 4, M. BAKE, dans son texte, προσέχειν. — l. 5. Ne faut-il pas lire τῇ κ. τὴν εὐφ. ἐπιμελείᾳ? — l. 6-8, WEISKE regarde comme interpolé tout le passage καὶ κατὰ τοὺς... jusqu'à λεγομένῳ. RUHNKEN retrancherait seulement τῷ καὶ παρὰ πᾶσι, comme interprétation de δημοσιεύοντι. MM. FINCKH et BAKE suppriment τῷ δημ.... λεγομένῳ. Je supprimerais le premier λεγομένῳ et je conserverais le second. — l. 9. J'aime-

exemples; voyez dans les notes critiques les raisons de cette transposition. Il correspond au § 17 de l'*Epitome*.

(9) Plat. Phædr. p. 234 E ὅτι σαφῆ καὶ στρογγύλα καὶ ἀκριβῶς ἕκαστα τῶν ὀνομάτων ἀποτετόρνευται (Finckh). Denys d'Halicarnasse dit en parlant d'Isocrate et de Platon : γλυπτοῖς καὶ τορευτοῖς ἐοικότας ἐκφέροντες λόγους, vol. V, p. 208; VI, p. 1112 (Bake.) Comp. Hor. A. P. 441. Propert. 2, 34, 43. A. Gell. IX, 8.

(10) Le comm. de ce § correspond au §

à entendre des discours formés de périodes nombreuses, arrondies (9) et bien cadencées, et dont les oreilles sont exercées à un langage composé de termes nobles et consacrés par un long usage (10). J'ai énuméré les auteurs qui ont frayé la route et qui ont offert les premiers modèles d'une diction élégante. [Si vous les étudiez sous ce rapport], vous verrez comment ils donnent successivement leurs soins aux divers moyens de produire l'harmonie. Tantôt ils ajoutent quelque terme à une locution commune qui serait trop simple ou trop faible, c'est-à-dire à une tournure vulgaire employée par les personnes ignorantes ou par tout le monde (11); par exemple, chacun, le premier venu dira παίζεις; mais, en disant παίζεις ἔχων, vous employez une locution qui a quelque chose de distingué, qui appartient à un dialecte particulier. On peut ainsi ajouter bien des mots qui paraissent superflus, des termes empruntés à toutes sortes d'idées et même de simples lettres. Tantôt on insère deux mots ou davantage; mais il faut respecter dans ce cas les lois de l'usage, et vous ne sauriez décider par vous-même ce qu'il faut ajouter, ni introduire une nouvelle locution : l'usage en effet ne se règle pas sur nous, c'est nous qui devons nous y conformer. On ajoute quelquefois à dessein, au commencement d'une période, la conjonction καί (12), comme si l'on supposait quelque suppression; par exemple dans ces phrases : καὶ χαλκοῦν μὲν ἔστησαν τόνδε, καὶ σίτησιν ἔδοσαν, καὶ τῆς γῆς τεμόντες, καὶ τὰ πρὸς ἡμᾶς οὕτως ἔχουσι, où καὶ paraît superflu. D'autre part, on omet des prépositions, des conjonctions, ou telle autre sorte de mots, et même deux mots à la fois.

L'*allégorie* (13) contribue aussi à orner la diction en changeant les noms des objets, et en désignant la même idée par une autre expression plus nouvelle. Car un terme rebattu, usé et d'un emploi continuel cause une sorte de dégoût (14), comme il en serait d'un mets, et de tout ce qui affecte la vue ou quelque autre sens : les choses communes et habituelles sont

rais mieux ἴδιόν τινα τύπον. — l. 13, RUHNKEN et WEISKE, σαυτοῦ. M. BAKE a corrigé ᾧ δεῖ. — l. 15, RUHNKEN, ἐν ἀρχῇ τε καὶ ἐπὶ τέλει. M. BAKE adopte cette correction, et lit ensuite εἰ ἀποβάλλεταί τι ποικίλον καὶ περ. ἔχον. M. SPENGEL propose ἐπὶ τέλει ἐπιμέλεια. La phrase καὶ ποικίλον τὸ Καὶ περιττῶς ἔχον φαίνεται est une remarque qui a passé de la marge dans le texte où elle produit une sorte de contre-sens : ce qui a amené le changement inconsidéré d'ἐπιβάλλεται. Je lis donc τὸ Καὶ ἐπιμελείᾳ ἐπιβάλλεται, καθάπερ ὅτ. λ. — l. 16, M. SPENGEL, λέγωμεν. — l. 17. M. BAKE, ἔστησαν. — l. 18. Le même, λείπειν τ' ἀξιοῦσι. — l. 21. Le même remplacerait καινοτέρου par καινοπρεποῦς. — l. 24, WEISKE, νεύματος pour πνεύματος. Je préfère φθέγματος.

18 de l'*Epitome*.

(11) Ces deux phrases correspondent au § 10 de l'*Epitome*; mais la seconde est considérée par quelques critiques comme une explication qui a passé de la marge dans le texte. V. les notes critiques.

(12) V. la note critique.

(13) Ce mot est pris ici dans un sens bien différent de celui qu'on lui donne habituellement; l'auteur est revenu au sens primitif, à celui qui résulte des éléments du mot, c'est-à dire *changement de nom*.

(14) Jusqu'ici ce § correspond au § 11 de l'*Epitome*.

οὐκ ἐπιστρέφει τὴν ἀντίληψιν. *** Οὐ γὰρ ὅμοιον, «οὐδὲ κατὰ μικρὸν ἀνόμοιον,» τὸ δ' ἀηδὲς «ἀγλευκὲς» εἰπεῖν, «ἀτερπές» τε καὶ «οὐκ ἐν χάριτι·» καὶ τὸ καλὸν «περικαλλὲς» [εἰπεῖν·] καὶ τὸ λίαν «μάλα ἀνυτικῶς·» ὡς καὶ «κομιδῇ» τὸ τελέως, καὶ τὸ ἀντὶ τοῦ καλῶς «ὑπέρευγε»· τό τε ἄτοπον «ὑπερφυές,» καὶ τὸ δεινὸν «σχέτλιον,» καὶ τὸ ὅπου «ἵνα·» καὶ τὸ ὡς διεβαίνομεν πρὸς τὸ τῆς Ἀγρίας, «διαβαινόμενον·» τό τε παραιτήσασθαι «παρίεσθαι,» καὶ «ἀντιβολῆσαι» δὲ τὸ δεηθῆναι· καὶ τὸ ἁπλῶς «ἔμβραχυ,» καὶ «ἀμηγέπη» τὸ μετρίως.

§ 24. Ἀφεκτέον δ' ἐστὶ τῶν κομιδῇ ξένων καὶ τὴν γνῶσιν ἐν αὐτοῖς οὐκ ἐχόντων, οὐ μὴν ἐκείνων γε τῶν περὶ τὰς πτώσεις κεκαινοτομημένων, ἢ τὰς ἐγκλίσεις τῶν ῥημάτων, ἢ τὰς διαθέσεις, ἢ τὰς μεταλλάξεις τὰς περὶ τοὺς χρόνους, ἢ τὰ πνεύματα καὶ τοὺς τόνους. Τοιγάρτοι λεκτέον «ἀφείλετό με,» καὶ «χάριν τὴν σήν·» καὶ «θαυμάζω σου,» καὶ «καταφρονῶ σε,» καὶ «ἐθάρρει τούτους·» καὶ «οὐδέν σε δεῖ τοῦ ἐπιτηδεύματος·» καὶ «ὅτι ἤ τι» «καὶ αὐτὴ καὶ εἴςειςι·» καὶ «εἶεν μακάριοι ἐκεῖνοι·» καὶ «ὡς εἰδεῖεν οἱ θεοί·» καὶ «ἀνύσας ἱκανῶς·» καὶ «ἀφθόνως τοῦ πνεύματος ἐνδόντας·» ἢ καὶ «ἐνδόντας, ἀλλ' οὐ τοσούτου πνεύματος, οἷον ἥκιστα,» καὶ τὰ τοιαῦτα ὅσα καὶ ἐν χρείᾳ, οἷα «ταὐτὸν, καταρχάς, ἔμπαλιν.» Οἱ δὲ χρόνοι καὶ οὗτοι διαφέρουσι· «Θεμιστοκλέα καὶ ψιμύθιον

VAR. — l. 1 Pb. ἐπιστρέφει. GBLMa. ἐπιστρέψει. CA. ἐπιτρέπει. — l. 1-2 CVA. ἄγλυκες — l. 6 Cod. ὡς διεβαίνομεν. — l. 7 Cod. A. παρεῖσθαι. — l. 8 Cod. A. ἐν βραχεῖ. — l. 9 Cod. πιστέων ou πίστεων. — l. 11 PbA. ἐγκλήσεις. VMa. ἐγκλίσεις. — l. 15 BLMa. om. ὅτι G. ᾖ τι καὶ αὐτῇ. — l. 17 Pb. ἐνδον avec τ au-dessus du ν. Pc. ἐνδόντας. GBLMa. ἐνδόντος. A. ἐνδότας. C. ψεύδοντας et ψεύδονται. L. ψεύδοντι. — l. 19 Ma. Θεμιστοκλέους.

CONJ. — l. 1, RUHNKEN, ἐπιστρέφοντος. WEISKE, ἐπιτρέπει. — l. 1-2, RUHNKEN voulait effacer ἀνόμοιον; il retrouvait dans les mots οὐδὲ κατὰ μικρόν l'équivalent de la formule οὐδὲ ἐγγύς τι. M. BAKE préfère cette correction à celle de M. FINCKH, qui lit ὅμοιον. — WEISKE insérait avant οὐ γὰρ ὅμοιον, χρὴ οὖν ἀντὶ τοῦ, ou telle phrase analogue, et lisait οὐ δὴ κατὰ μ. Il manque en effet quelques mots avant les exemples; mais l'auteur donne cette formule: οὐδὲ κατὰ μικρὸν ἀνόμοιον, comme un équivalent plus expressif de celle-ci οὐ γὰρ ὅμοιον. «Il n'est pas semblable, c'est-à-dire, il ne diffère pas de peu.» — l. 3-4, M. SPENGEL propose de lire ἀτεχνῶς au lieu de ἀνυτικῶς. Je crois qu'il faut lire: καὶ τὸ λίαν, μάλα, πάνυ τι, locution assez fréquente chez les Attiques. (V. Budæi Com. Ling. gr. p. 906.) Cette correction complète celle de RUHNKEN, ὡς καὶ κομιδῇ τὸ τελέως. — l. 4, RUHNKEN, καὶ τὸ πάντῃ ou πάνυ καλῶς. M. SPENGEL préfère ὑπέρευ employé par Démosthène et Platon, mais ὑπέρευγε se lit dans Aristide; Hesychius l'explique par ὑπερκαλῶς. — l. 6, RUHNKEN (Timæi Lex. 22 a) retranche διαβαινόμενον et lit Ἄγρας ou Ἀγραίας. M. BAKE se range à cet avis, et n'approuve ni M. WALZ qui pense que RUHNKEN n'a pas compris l'auteur, ni M. FINCKH qui, adoptant la leçon de Ruhnken, tirée du Phèdre de Platon (229, C.), y voit l'intention de montrer que l'on peut remplacer ὅπου non-seulement par ἵνα, mais encore par ᾗ. M. G. VELUDO propose de lire: ὃ διαβαίνομεν. M. SPENGEL, ᾗ, ὡς ᾗ [διεβαίνομεν] πρὸς τὸ τῆς Ἀγρίας διαβαίνομεν. Je ne pense pas que Longin ait voulu recommander ici la phrase de Platon: ᾗ πρὸς τὸ τῆς Ἄγρας διαβαίνομεν; il me semble que, sans changer le

rebutées, elles n'excitent point de sensation, et n'appellent pas l'attention sur la manière dont elles sont exprimées ([15]). [Substituez donc des expressions choisies aux tournures communes : au lieu de] οὐ γὰρ ὅμοιον, [dites] οὐδὲ κατὰ μικρὸν ἀνόμοιον; [au lieu de] ἀηδές [dites] ἀγλευκὲς, ἀτερπὲς, οὐκ ἐν χάριτι; [au lieu de] καλόν, [dites] περικαλλές; remplacez de même λίαν par μάλα, πάνυ τι, comme τελέως par κομιδῇ; καλῶς par ὑπέρευγε; ἄτοπον par ὑπερφυές; δεινὸν par σχέτλιον; ὅπου par ἵνα, et pour ὡς διεβαίνομεν πρὸς τὸ τῆς Ἀγρίας, dites διαβαινόμενον, etc.; pour παραιτήσασθαι, dites παρίεσθαι; remplacez δεηθῆναι par ἀντιβολῆσαι, ἁπλῶς par ἔμβραχυ, μετρίως par ἀμηγέπη.

Mais ([16]) il faut s'interdire les formes tout à fait étrangères et qui ne portent pas avec elles leur signification, à moins qu'elles n'aient été récemment introduites; et ceci concerne les cas, les modes, ainsi que la disposition et le changement des temps, des esprits et des accents. On dira donc : ἀφείλετό με, χάριν τὴν σὴν, θαυμάζω σου, καταφρονῶ σε, ἐθάρρει τούτους, οὐδέν σε δεῖ τοῦ ἐπιτηδεύματος, ὁτιὴ τί, αὐτίκα εἴξεισι, εἴεν μακάριοι ἐκεῖνοι, ὡς εἰδεῖεν οἱ θεοί, ἀνύσας, ἱκανῶς, ἀφθόνως τοῦ πνεύματος ἐνδόντας, ou bien ἐνδόντας, ἀλλ' οὐ τοσούτου πνεύματος, οἷον ἥκιστα, et d'autres locutions dont le besoin se ferait sentir, comme ταὐτὸν, καταρχὰς, ἔμπαλιν. On varie aussi la valeur des syllabes comme dans les mots Θεμιστοκλέα, ψιμύθιον, κώμυθα ([17]). Pour-

texte, on peut y reconnaître plutôt l'intention de signaler l'emploi du participe neutre absolu, dont on trouve des exemples dans Thucydide (εἰρημένον γὰρ δίκας κ. τ. λ. IV, 123), dans Aristide (Or. I, p. 94), dans Libanius, Philostrate, etc. (V. Koen, ad Greg. Dial. p. 38-39, éd. Schæfer). Il faut alors conserver l'imparfait que donnent les mss. ὡς διεβαίνομεν. — l. 7, RUHNKEN (Timæi Lex. p. 207), lit παρίεσθαι au lieu de παρεῖσθαι. SPENGEL, dans son texte, παρέσθαι. — l. 8, RUHNKEN (Timæi Lex. p. 99), ἔμβραχυ. — l. 9, RUHNKEN et M. WALZ, φειστέον. M. VELUDO lit ἀφεκτέον δ' ἔστι πτώσεων ὀνομάτων τῶν κ. ξ. M. BAKE observe que φειστέον veut dire *parce utendum*, et qu'il faudrait ἀφεκτέον, *abstinendum;* mais cette correction ne le satisfait pas et il conserve πιστέον. WEISKE corrigeait πτώσεων et complétait la phrase ainsi : φευκτέον δ' ὀνόματα πτώσεων ἐστὶ τῶν κ. τ. λ. M. SPENGEL propose φυλακτέον. — l. 10, M. FINCKH, περὶ τὴν πτῶσιν. M. BAKE, περὶ τὰς πτώσεις. RUHNKEN rapportait τὰς ἐγκλίσεις à παρὰ, M. BAKE le rapporte à περὶ, mais il comprend qu'il faudrait lire ἢ τῶν μεταλλάξεων τῶν π. τ. κ.— l. 13, WEISKE, θαυμάζω σου, comme l'*Epitome*. — l. 15, M FINCKH, ὁτιὴ τί. — M. BAKE propose αὐτίκα εἴξεισι. — l. 16, L'*Epitome* donne ἀνύσασιν ἄν qui n'est pas plus clair; je lirais ἀνύσας, d'après Mœris et le scholiaste cité par Pierson, pp. 62 et 179, et je considérerais ἱκανῶς comme synonyme de ἀφθόνως dont il n'est peut-être que la glose.—l. 16-18. A propos de ces lignes, M. Bake dit : *Meræ tenebræ, in quibus discutiendis frustra operam consumsit Weiskius. Ego nihil reperi quod his succurreret.* M. SPENGEL : *Hæc omnia quæ sequuntur incerta, nisi quod* πνεύματος *pertinere videtur ad præcedens* πνεύματα. Je crois qu'il faut lire : ἢ καὶ ἐνδόντας, ἀλλ' οὐ τοσούτου πνεύματος, οἷον ἥκιστα, cette formule servant à exprimer l'adverbe ἀφθόνως par une double négation, comme nous avons vu οὐ γὰρ ὅμοιον remplacé par οὐδὲ κατὰ μικρὸν ἀνόμοιον. — l. 19, RUHNKEN, εἰ δὲ χρόνοι καὶ οὕτως διαφέρουσι. M. SPENGEL, αὐτοὶ διαφέρουσι.

([15]) Ici se trouvait le passage que nous avons transporté à la fin du § 21.

([16]) Ce § correspond en partie au § 12 de l'*Epitome*.

([17]) Sur Θεμιστοκλέα, v. Phrynichi Eclog. p. 156, éd. de Lobeck. Sur ψιμύθιον, v. Mœris Attic. p. 418, éd. de Pierson. Sur κώμυθα, v. Hesychius et Suidas.

καὶ κώμυθα.» Τί δ' οὐχὶ καὶ οἱ τόνοι; καὶ ὡςαύτως καὶ λίαν οἰκείαν δευτέραν ἀπὸ τοῦ τέλους.

§ 25. Καὶ παραλείπω μύρια· τί γάρ με δεῖ πάντα λέγειν δείγματος ὅσον δεόμενον; τόδ' ἴσως ἀναγκαῖον, ἐκλέλειπται γάρ, τὸ παράδειγμα τὸ περὶ τοὺς ἀριθμούς, οἷον «καὶ οὔπω εἶχον διὰ πάσης τὰ καταστρώματα·» καὶ «εἰπέ μοι, ταῦτα δ' ἂν λέγωσι·» καὶ «αἱ ἅμαξαι, ἵν' ἀντὶ τείχους ᾖ·» καὶ «τὴν Φιλίππου ῥώμην διεξιέναι, ὅτι μοι δοκεῖ πάνθ' ὅσα ἂν εἴποι τις ὑπὲρ τούτων·» καὶ ἐπὶ θάτερα τὰ γνωριμώτατα· «ὑμεῖς δὲ ὁ δῆμος.» «Πολιτεύω δὲ καὶ ἐπολίτευον·» καὶ «μεταπέμπω καὶ διενόουν·» καὶ «ποιοῦνται καὶ προωρώμην·» καὶ «ἱππάζομαι καὶ ὁρῶμαι·» παρὰ τὸ κοινὸν εἴρηται πασχόντων ὥςπερ οὐχὶ ποιούντων.

§ 26. Ἔτι δὲ καὶ πρὸς τούτοις ἡ μετάθεσις τῶν λεγομένων, ὅταν τῆς συνήθους χώρας ἐκπέσῃ, καὶ τῇ πεπατημένῃ κόσμον περιάπτει, ὡς ἐὰν λέγωμεν· «οὐδὲν δι' ἄλλο·» καὶ «τούτου πέρι·» καὶ «ἐν τοῦ Διὸς τῷ νεῷ·» καὶ «ἄλλο τι ἢ·» καὶ «τάχα ἴσως·» καὶ «ὑστέρα τοίνυν δεκάτη.» Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα εὑρήσει, δείγματος δ' ἕνεκα ταυτὶ παρεθέμην· ἄκαιρον γὰρ εἰ πάντα λελέξεται καὶ περὶ πάντων ἐπέξειμι μηδὲν παριείς.

§ 27. Ἡ γὰρ ἐκβολὴ τοῦ λόγου γένοιτ' ἂν ἀσύμμετρος, πολλῶν ἐπῶν εἰς τοῦτο τὸ μέρος καὶ συγγραμμάτων πλειόνων, εἰ ἐθελήσειας, δοθῆναι δυναμένων. Ἀλλ' ἐμοὶ προκείμενόν ἐστι καὶ σκοπός τις οὗτος καὶ κανών, ὑπόμνημα ποιῆσαι τῆς τέχνης, ὡς ἕνι μάλιστα ἐν βραχυτάτοις, τοῖς συγγενέσι καὶ πολλάκις καὶ συνεχῶς περὶ αὐτῶν ἀκηκοόσι, καὶ τοῖς βιβλίοις οὐκ ἀνασκήτως οὐδ' [ἂν] ἀμελετήτως τηρεῖν ἔχουσιν, ὧν τὴν μέθοδον ἐν τύποις κατετάξαμεν. Εἰ δέ τις καὶ μὴ πλησιάσας μηδὲ τῶν πλειόνων ἀκού-

VAR. — l. 1 C. om. οἰκείαν. G. οἰκίαν. — l. 5. On lit dans Thueydide, I, 14, καὶ αὗται οὔτω εἶχον διὰ πάσης καταστρώματα. — l. 6 GBLMa. om. καὶ εἰπέ μοι. — l. 8 G. om. καὶ. — l. 13 L. περιάπτει. Ma. om. ὡς. — l. 14 G. ἑνὸς, les autres mss. ἓν. — l. 15 V. ἄλλό τι ἢ. CV ὕστερα. — l. 17 Cod. λέξεται. Cod. A. μηθέν. — l. 18 LG. γένοιτο ἀσύμμ. Ma. γένοιτ' ἀσ. — l. 20 Pb. σκοπός, les autres mss. τρόπος. — l. 21-22 Cod. συγγενέσι.

CONJ. — l. 1, WEISKE, καλίαν ὀξεία δευτέρα ἀπὸ τοῦ τέλους; mais on n'a pas d'exemple de καλίαν mis pour καλιάν. On pourrait lire θαλίαν pour θάλειαν (V. Etym. magn. s. v.) — l. 3, RUHNKEN, πᾶν λέγειν. — l. 3-4, M. BAKE, γεύματος ὅσον δεομένω. — l. 4, RUHNKEN, ὁ δ' ἴσως οὐκ ἀναγκαῖον. WEISKE, τόδε δ' ἴσως ἀναγκ. M. BAKE, οὐδ' ἴσως ἀναγκ. Il faut lire et ponctuer τόδ' ἴσως ἀναγκαῖον, ἐκλέλειπται γάρ, τὸ παρ. — l. 4-5, M. FINCKH, τοῦ περὶ τοὺς ἀριθμούς. — l. 5. Il faut insérer αὗται pour marquer le passage du pluriel au sing. — l. 6, WEISKE supprimerait les mots : καὶ εἶπε... λέγωσι (V. π. ὕψ. XVIII, 1). — l. 6-7. On lit dans Thucyd. II, 3, ἁμάξας.... ἐς τὰς ὁδοὺς καθίστασαν, ἵν' ἀντὶ τείχους ᾖ. — l. 7. Je compléterais aussi le passage de Démosth. Olynth. II, § 3, pour faire sentir le changement de nombre : τὸ τὴν Φιλ. ῥωμ. διεξιέναι, καὶ διὰ τούτων λόγων. — l. 8, M. BAKE, καὶ ἐπίθετα ἕτερα γνωρ. Je crois qu'il s'agit simplement de l'exemple qui suit, et je lirais : ἐπὶ θάτερον τὸ γνωριμώτατον. — l. 9-10. M. BAKE voit dans les verbes suivants des exemples d'atti-

quoi n'en serait-il pas de même à l'égard de l'accent? c'est ainsi que l'on peut prononcer θαλίαν, comme si l'accent était sur l'avant-dernière ([18]).

Je passe sous silence une foule d'autres cas; car à quoi bon les indiquer tous, quand un seul peut servir d'exemple? Il est cependant peut-être nécessaire d'en ajouter encore pour ce qui regarde le changement de nombre, dont je n'ai rien dit. C'est ce qui a lieu dans ces phrases : [καὶ αὗται] οὔπω εἶχον διὰ πάσης καταστρώματα ([19]) — εἰπέ μοι, ταῦτα δ' ἂν λέγωσι ([20]) — αἱ ἅμαξαι ἵν' ἀντὶ τείχους ᾖ ([21]) — τὴν Φιλίππου ῥώμην διεξιέναι [καὶ διὰ τούτων τῶν λόγων] — ὅτι μοι δοκεῖ πάνθ' ὅσα ἂν εἴποι τις ὑπὲρ τούτων, en y joignant cette expression que tout le monde connaît, ὑμεῖς δ' ὁ δῆμος ([22]). Dans les exemples suivants : πολιτεύω δὲ καὶ ἐπολίτευον, μεταπέμπω καὶ διενόουν, [on reconnaît un changement de temps], [dans ceux-ci] : ποιοῦνται, προωρώμην, ἱππάζομαι, ὁρῶμαι, on a employé, contre l'usage, le passif pour l'actif.

Nous mentionnerons aussi la transposition des mots qui leur enlève leur place accoutumée, et qui donne une sorte d'élégance à des locutions d'un usage habituel ; comme lorsque nous disons : οὐδὲν δι' ἄλλο — τούτου πέρι — ἐν τοῦ Διὸς τῷ νέῳ — ἄλλο τι ἢ — τάχ' ἂν ἴσως — ὑστέρα τοίνυν δεκάτη. On pourrait trouver bien d'autres exemples ; j'ai indiqué ceux-ci comme échantillons ; il serait hors de propos de les énumérer et de les passer tous en revue sans en omettre aucun.

Cette exposition s'étendrait outre mesure ; car, si on le voulait, on pourrait dire sur ce sujet une foule de choses et en remplir bien des livres. Mais mon intention, mon but et ma règle ont été de rédiger un Manuel de l'art, composé de la manière la plus concise, à l'usage de mes élèves, de ceux qui m'ont souvent et habituellement entendu parler de ces préceptes, et qui veulent se conformer assidûment et sans négligence à la méthode que j'ai consignée en abrégé dans ces livres. Néanmoins si quelqu'un, sans avoir fréquenté mes leçons, ni entendu plusieurs fois expli-

cismes empruntés à Thucydide; il lirait ἐποίουν pour ποιοῦνται, d'après Thucyd. V. 42. M. SPENGEL, ποιοῦμαι. Je ne sais voir dans ces verbes que des changements de temps et de voix, comme l'auteur semble l'indiquer. — l. 12, WEISKE voulait ajouter après λεγομένων : προθέσεων καὶ ἄρθρων καὶ ἄλλων τῆς λέξεως μορίων. — l. 13. Le même supprime καὶ et lit περιάπτει. M. FINCKH conserve καὶ qu'il rend par *etiam*. — l. 14, M. BAKE, οὐδὲν δι' ἄλλο. Le même, καί τούτου περὶ ἑνός. — l. 15. Le même, ἄλλο τι ἤ. WEISKE, ἄλλοθι. M. FINCKH, τάχ' ἂν ἴσως. M. SPENGEL, ὑστέρα τοίνυν δεκάτη. — l. 16, RUHNKEN, εὑρήσεται ou εὑρησόμεθα. M. BAKE, εὑρήσει. — l. 17, RUHNKEN, λέξω τε. M. BAKE, λελέξεται. — l. 19, RUHNKEN, ἀναλωθῆναι. — l. 20. Le même, ὅρος τις. — l. 21, M. SPENGEL, ποιεῖσθαι. — l. 21-22, RUHNKEN, εὑρυέσι ou συνιεῖσι. MM. BAKE et FINCKH, συγγεγονόσι. — l. 22, M. FINCKH, καὶ ἐν τεῖς βιβλίοις. — l. 23, WEISKE, οὐδ' ἀμελετήτως τηρεῖν ἀξιοῦσι. M. BAKE, ὧν ἕνεκα τὴν μ. — l. 24. Le même, τῶν πλησιασάντων ἀκούσας.

([18]) V. la note critique.

([19]) Thucyd. I, 14.

([20]) Plat. Prot. 311 D. Dem. Phil. I, p. 45. Cherson. p. 108.

([21]) Thucyd. II, 3.

([22]) Ces trois derniers exemples sont tirés de Démosthène : Olynth. II, § 3; Olynth. III, § 31.

σας ὑπ' εὐφυΐας τε καὶ συνέσεως, δεξιότητός τε τῆς γνώμης εἰς ἐπίσκεψιν ἥξει κατὰ τὰ προειρημένα τῆς τέχνης, δύναιτ' ἂν ἀφ' αὐτοῦ τὸ ἀκόλουθον περαίνειν, καθάπερ ἐμβὰς ἴχνεσί τισι καί πως ὁδοῦ λαμβανόμενος.

§ 28. Τὸ κόμμα δὲ περιόδου μέρος ἂν εἴη τὸ ἐλάχιστον, οἷον· «Πολ-
«λάκις ἐθαύμασα, τίσι ποτὲ λόγοις Ἀθηναίους ἔπεισαν οἱ γραψάμενοι Σω- 5
«κράτην, ὡς ἄξιος εἴη θανάτου τῇ πόλει.» Τῶν γὰρ κώλων τὰ μὲν βραχύτερα τούτου, τὰ δὲ μείζω ὑπάρχει ὄντα. Ὥςπερ ἀμέλει καὶ τῶν περιόδων αἱ μὲν μείζους, αἱ δ' ἐλάττους, καὶ τῶν περικοπῶν ὡςαύτως· τοῦ γὰρ λόγου μέγεθος λαμβάνοντος καὶ τὰ μέρη τοῦ λόγου συνεπαύξεται. Ἔστιν οὖν τὸ μὲν κόμμα ἐκ δυοῖν λέξεων ἢ τριῶν, τὸ δὲ κῶλον διπλάσιον ἢ κατὰ 10
τοῦτο, καθάπερ διττῶν ἄρθρων μετέχον· ὠνόμασται γὰρ ἐκ μεταφορᾶς τῶν ἐν τοῖς ζώοις κώλων. Ἡ δὲ περικοπὴ ἐκ δύο κώλων καὶ τριῶν ἐστι κατὰ λόγον τῶν εἰρημένων μερῶν καὶ αὐτὴ συντιθεμένη· ὥςπερ γὰρ τῶν ποδῶν οἱ μὲν ἁπλοῖ τυγχάνουσιν ὄντες, οἱ δὲ διπλοῖ συντιθέμενοι ἐκ τούτων, οὕτω καὶ τῶν κομμάτων καὶ τῶν κώλων καὶ τῶν περικοπῶν τὰ μὲν μῆκος 15
ἔχει σύνθετον, τὰ δὲ περιτετμημένον. Μικρᾶς μὲν περιόδου κῶλα καὶ περικοπαὶ μικραί, μεγάλης δὲ μεγάλαι.

§ 29. Ἡ δὲ περίοδος ἐνθύμημά πώς ἐστιν ἀπηγγελμένον, ῥυθμοῖς εὐτάκτοις κώλοις τε καὶ περικοπαῖς, κατ' ἀλλήλας συμμέτροις. Καὶ αὐτὴ δὲ ἡ περίοδος κέκληται ἐκ μεταφορᾶς, ἤτοι τῶν ἀγώνων τῆς περιόδου, οἳ τῷ 20
ἱκνουμένῳ χρόνῳ ἐπιτελούμενοι τὸ ἴσον ἀεὶ ἀφεστᾶσιν ἀλλήλων· ἢ ἀπὸ τῶν χορευόντων περὶ τοὺς βωμοὺς καὶ τὴν περίμετρον τοῦ βωμοῦ καὶ τὸν κύκλον περιλαμβανόντων, ἀπὸ σημείου ἐπὶ τὸ αὐτὸ σημεῖον καθισταμένων, ἕως ἂν πληρώσαντες τύχωσι τοῦ κύκλου τὴν χορείαν. Τῶν δὲ περιόδων καὶ τὰς ἀσυμμέτρους τοῖς μέρεσι περιόδους ὁμοίως καλεῖν εἰώθαμεν, τῆς κατὰ 25
τὸ ἐνθύμημα διανοίας ἐκτετελεσμένης.

§ 30. Ὅσα δὲ σχήματα τῶν ἐννοιῶν ὠνόμασται, οἷον προδιόρθωσις, ἐπιδιόρθωσις, ἀποσιώπησις, παράλειψις, εἰρωνεία, ἠθοποιία, ἅπαντα ταῦτα οὔ μοι δοκεῖ δικαίως σχήματα καλεῖσθαι, ἀλλ' ἔννοιαι καὶ ἐνθυμήματα καὶ λογισμοὶ τοῦ πιθανοῦ χάριν καὶ πίστεων εἴδη· τὰ μὲν γὰρ προοιμίων 30

VAR. — l. 1 Ma. εὐφυΐας τε καὶ ἀσκήσεώς τε καὶ γνώμης. — l. 2 GMa. ἀφ' ἑαυτοῦ τοῦτο. l. 3 Cod. ὁδοῦ. — l. 6 GBLMa. τῶν γὰρ κομμάτων. — l. 12 *Excerpta Gud.* κώλων· κόμμα δὲ περιόδου μέρος ἂν εἴη τὸ ἐλάχιστον, ἡ δὲ περικοπή. — l. 16 PbBLMa. ἐπιτετμημένα. G. ἐπιτετμένα. V. ἐπιτετμημένον. GC. μὲν γὰρ περιόδου κῶλα μικρὰ καὶ περικοπαὶ μεγάλης. Pc. μικρά. BVLMa. κῶλα μικρὰ καὶ. — l. 18 *Exc. Gud.* ἐπηγγελμένον. — l. 19 A. καὶ ἀλλήλαις. PbcGLV. κατὰ ἀλλήλας. Ma ἀλλήλας. — l. 20 Pb. οἱ τὸ. A. et les autres mss. οἱ. — l. 25 Cod. παραλαμβανόντων. — l. 24 L. om. τύχωσι. — 25 PbMb. περιόδους θ÷ καλεῖν.

quer ces règles, mais doué de talent, d'intelligence et de sagacité, entreprend d'étudier cet art d'après les règles que j'en ai données, il pourra par lui-même poursuivre cette étude, comme si, en marchant sur les traces d'un autre, il eût trouvé le bon chemin.

On appelle *comma*, incise, la partie la plus courte d'une période; comme dans celle-ci : Πολλάκις ἐθαύμασα τίσι ποτὲ λόγοις Ἀθηναίους ἔπεισαν οἱ γραψάμενοι Σωκράτην ὡς ἄξιος εἴη θανάτου τῇ πόλει ([23]). Les membres d'une période, en effet, sont tantôt plus courts, tantôt plus longs, comme les périodes elles-mêmes sont les unes longues, les autres courtes. Il en est de même des autres divisions; car à mesure que le discours prend plus de développement, les parties dont il se compose se multiplient. Le *comma* ou l'incise se forme de deux ou trois mots; le membre est d'une étendue double, en sorte qu'il a comme deux articulations, car il tire son nom par métaphore des membres des animaux; la phrase se compose à son tour, d'après la proportion des autres parties, de deux ou trois membres. De même que parmi les pieds les uns sont simples, les autres doubles formés de ceux-là; ainsi les incises, les membres, les phrases sont d'une étendue tantôt double, tantôt simple. Si la période est courte, ses membres et ses phrases sont courts: ils sont longs, si elle est longue.

La période est l'exposition d'une pensée au moyen de paroles soumises à une certaine mesure, et disposées en phrases formées de membres qui correspondent les uns aux autres. Elle tire son nom par métaphore ou bien des jeux publics, qui, célébrés à des époques fixes, reviennent toujours après un intervalle égal; ou bien de ceux qui dansent autour des autels, qui, suivant le contour de l'autel ou bien un cercle tracé, partent d'un point marqué et y reviennent après avoir accompli toute leur danse. Lors même que les périodes ne présentent pas de symétrie dans leurs membres, nous les nommons également périodes, pourvu que la pensée, base du raisonnement, soit complétement exprimée ([24]).

Toutes les figures que l'on appelle figures de pensées, telles que la prolepse, la correction, la réticence, la prétérition, l'ironie, l'éthopée et toutes les autres semblables, ne me paraissent pas devoir être appelées figures; il faudrait plutôt les nommer pensées, arguments, raisonnements,

GBL. om. ὁμοίως sans lacune. Ma. περιόδους καλεῖν sans lac. — l. 26 AMa. ἐκτετελεσμένοις. — l. 30 Plan. τοῦ πιθ. χωρίου.

CONJ. — l. 2, WEISKE, ἀφ' αὐτοῦ τούτων τὸ ἀκολ. — l. 3, RUHNKEN, ὁδηγοῦ. M. BAKE, ποδηγοῦ. — l. 11, WEISKE, au lieu de μετέχον, lit μέγεθος ἔχον. — l. 12. On pourrait insérer après κώλων la phrase que donnent les *Excerpta Gudiana*. V. aux variantes. — l. 13, M. BAKE, lirait συγκειμένη pour συντιθεμένη. — l. 19. Le même, d'après les mss. κατ' ἀλλήλας. — l. 23, MM. BAKE et FINCKH, περιλαμβανόντων. WEISKE, καθιστάμενον.

([23]) Xénoph. Mem. Socr. au comm.

([24]) Correspond au § 14 de l'*Epitome*.

ἔχει δύναμιν, προδιόρθωσίς τε καὶ ἐπιδιόρθωσις, ἡ δὲ παράλειψις τὸ ἀξιόπιστον ἐνδείκνυται, καὶ μέρος ἂν εἴη τῆς παθητικῆς τε καὶ ἠθικῆς ἀποδείξεως τῇ τῆς ὑποκρίσεως ἀρετῇ πρέποντα· ὅθεν ἤδη καὶ περὶ ταύτης λεκτέον, οἷόν τέ ἐστι, καὶ τίς ἡ δύναμις αὐτῆς.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Δ'

ΠΕΡΙ ΥΠΟΚΡΙΣΕΩΣ.

§ 31. Ὑπόκρισίς ἐστι μίμησις τῶν κατ' ἀλήθειαν ἑκάστῳ παρισταμένων ἠθῶν καὶ παθῶν καὶ διάθεσις σώματός τε καὶ τόνου φωνῆς πρόσφορος τοῖς ὑποκειμένοις πράγμασι. Δύναται δὲ μέγιστον εἰς πίστιν, καὶ τὸν ἀκροατὴν ἄγειν ἐπίσταται ὑπολαμβάνουσα ταῖς ἐπιβουλαῖς τε καὶ γοητείαις, παραγωγαῖς τε καὶ παρακρούσεσιν. Ἡ μὲν γὰρ πίστις τε καὶ ἀπόδειξις καὶ μετ' ἀνάγκης ἄγει, ἡ δ' ὑπόκρισις ἀπάτῃ δελεάζουσα καθέλκει τὴν γνώμην τοῦ κριτοῦ πρὸς τὸ δοκεῖν τῷ λέγοντι· διόπερ εἰκότως ὁ Δημοσθένης αὐτὴν ἔντιμον ἦγε, καὶ πολλὰ κατὰ τῆς δυνάμεως ταύτης εἴρηκεν ἐγκώμια, τρὶς μὲν περὶ αὐτῆς ἐρωτηθείς, τριπλᾶ δ' αὐτῇ δοὺς τὰ νικητήρια, καὶ ποιήσας πρώτην τε καὶ δευτέραν καὶ τρίτην. Εἰ γὰρ στερήσεται λόγος, τὰ ἄλλα πάντα ἔχων πλεονεκτήματα καὶ πρὸς τὸ πείθειν ἱκανῶς συγκεκροτημένος ταῖς ἀποδείξεσι καὶ σαφῶς καθαρῶς τε τῇ λέξει διακείμενος, τοῦ κατὰ τὴν ὑπόκρισιν πλάσματος, οὐκ ἂν ἔχοι πρακτικῶς

VAR. — l. 2 Cod. μέρος. Plan. μέρη. L. om. τε καὶ ἠθικῆς.

Nous transcrivons ici les passages où Jean de Sicile, Maxime Planude et un anonyme rapportent l'opinion de Longin relativement aux figures de pensée. — On lit dans Ἰωάννου τοῦ Σικελιώτου Σχόλια εἰς Ἑρμογ. Ἰδεῶν α' (Walz, Rh. Gr. VI, p. 119, l. 21-28) : Τούτῳ τῷ λόγῳ καὶ οἱ περιφανεῖς τῶν τεχνικῶν συναινοῦσιν, ὧν ἐστὶ καὶ Λογγῖνος ὁ φιλόλογος φάσκων. Ὅσα σχήματα τῶν ἐννοιῶν ὠνόμασται, οἷον προδιόρθωσις, ἀποσιώπησις, παράλειψις καὶ τὰ λοιπά, οὗ μοι δοκοῦσι δικαίως σχήματα καλεῖσθαι, ἀλλ' ἔννοιαι καὶ λογισμοὶ καὶ ἐνθυμήματα καὶ πιθανότητες καὶ πίστεις γενόμενα, οὕτω μεθοδευόμενα· καὶ ταῦτα μὲν οὕτοι. — WEISKE rapporte (Add. p. 651), d'après le ms. 1983 examiné par BAST, l'opinion du même scholiaste sur ce passage, exprimée d'une manière plus complète : καὶ οἱ περιφανεῖς τῶν τεχνικῶν τούτῳ τῷ λόγῳ συναινοῦσιν, αὐτίκα Λογγῖνος ὁ φιλόλογος ἐν τῇ ῥητορικῇ τέχνῃ τῆς λέξεως μόνης εἶναι λέγει τὰ σχήματα, καὶ δὴ παραθησόμεθα καὶ τὴν λέξιν αὐτήν, ὅπως μηδεὶς ἀπιστήσῃ τοῖς εἰρημένοις. Ὅσα, φησί, σχήματα τῶν ἐννοιῶν .... ἐκπρέποντα. Καὶ ταῦτα μὲν ὁ Λογγῖνος ὁ φιλόλογος, ᾧ δεῖ μάλιστα πείθεσθαι, κἂν οἱ λοιποὶ πάντες ἐναντιῶνται τῷ λόγῳ. Le ms. 1983 porte distinctement τοῦ πιθανοῦ χάριν au lieu de τ. π. χωρίου que donnent les autres. — Maxime Planude dit simplement, dans son commentaire sur Hermogène (Walz, Rh. Gr. IV, p. 451) : καὶ δὴ Λογγῖνος ὁ φιλόλογος ἐν τῇ ῥητορικῇ τέχνῃ μόνης τῆς λέξεως εἶναι λέγει τὰ σχήματα αὐταῖς λέξεσι φάσκων οὕτως. Ὅσα σχήματα τῶν ἐννοιῶν ὠνόμασται, οἷον προδιόρθωσις, ἐπιδιόρθωσις, ἀποσιώπησις κ. τ. λ. C'est d'après ce commentaire de Planude que ce passage de Longin a été inséré à la suite des autres fragments, sous le

preuves ; car les unes ont la valeur des exordes, comme la prolepse et la correction ; la prétérition montre que l'on peut compter sur la valeur de l'assertion ; elles font naturellement partie de la démonstration, lorsqu'elle est fondée sur les passions et sur les mœurs, et peuvent être mises convenablement au nombre des moyens dont dispose l'action. C'est donc maintenant le moment d'indiquer en quoi celle-ci consiste, et quels effets elle peut produire ([25]).

CHAPITRE IV.

DE L'ACTION OU DU DÉBIT.

L'action est l'imitation des mouvements, des affections et des dispositions réelles éprouvées par chacun de nous, et qui se révèlent par des gestes et des intonations appropriées aux circonstances. L'action contribue puissamment à la persuasion ; elle sait gagner l'auditeur en le captivant par des artifices, des enchantements, des séductions et des surprises. En effet, la confirmation et la démonstration produisent la persuasion par nécessité ; tandis que l'action, par ses charmes trompeurs, entraîne l'opinion du juge et l'amène à se confondre avec celle de l'orateur ([1]). C'est donc avec raison que Démosthène regardait l'action comme très-importante, et qu'il vantait si fort son influence : interrogé à trois reprises au sujet de l'action, il lui donna trois fois la préférence, et lui assigna successivement la première, la seconde et la troisième place ([2]). Donnez à un discours toutes les autres qualités, supposez-le muni de toutes les preuves propres à former la conviction, rédigé avec toute la clarté et la

n° VIII, dans l'édition de Hudson et dans celles qui l'ont suivie. Voyez aussi l'*Epitome*, § 15. — l. 6 GBLMa. om. καὶ τόνου. — l. 8 L. ὑπολαμβάνουσα. — l. 11 Cod. δοκεῖν. *Epit.* δοκοῦν. — l. 12 GLMa. αὐτὴν ὁ Δημ. — l. 14-15 στερεῖται. — l. 16 Cod. καὶ σαφῶς τε καὶ καθαρῶς. A. σαφῶς καθαρῶς τε.

CONJ. — l. 1, MM. Bake et Finckh ajoutent, d'après Maxime Planude, ἐπιδιόρθωσις après προδιόρθωσις. — l. 4, Ruhnken, εἴη (sic). M. Spengel, οἷόν τι ou εἷα τε. — l. 6, M. Finckh, σχήματός τε καὶ τόνου φωνῆς d'après p. 338, l. 7. V. aussi p. 326, l. 15. M. Bake ne se range pas à cet avis. M. Finckh a proposé depuis διάθεσις σώματος... πρόσφορος. — l. 8, Ruhnken, μαγγανεύουσα. M. Bake, ὑπολαμβάνουσα, comme le ms. de Florence. — l. 10. Le même retranche καὶ devant μετ' ἀναγκ. — l. 13. Le même, αὐτῇ pour αὐτός.

([25]) Correspond au § 15 de l'*Epitome*. Weiske n'a pas prolongé au delà de ce § la partie de la Rhétorique de Longin, qu'il a empruntée aux Rhéteurs grecs d'Alde. Cependant l'auteur indique lui-même qu'il va parler de l'*action*. V. les *Recherches*, p. 32-33.

([1]) Le commencement de ce § correspond au § 16 de l'*Epitome*.

([2]) V. Cicéron, Orat. c. 17. — Philodème, Papyrus d'Herculanum. Col. XVI, l. 3 et suiv. v. Revue de Philol. I, p. 313, art. de M. Duebner.

παρὰ τῶν δικαστῶν · φαίνεται γὰρ ἀμυδρός τε καὶ ἀσθενὴς καὶ ἀχάριστος, [ἀτερπής τε καὶ ἀγλευκής], καὶ τὸν δικαστὴν ἐνοχλῶν, ἐλαύνων μᾶλλον ἢ καὶ τὴν ψῆφον παρακαλῶν. Ἄσκει δὲ αὐτὸ θεώμενος τοὺς ἐν τοῖς ἀληθινοῖς πράγμασιν ὁτιοῦν λέγοντας καὶ μετὰ τοῦ πάσχειν τριβομένους καὶ διατεινομένους ἐν τῷ διαλέγεσθαι, ἢ τοὐναντίον ἀνιεμένους καὶ πραΰνο- 5
μένους, καὶ πράξεως μετρίας μεταλαμβάνοντας. Διαπλάττει γὰρ αὐτοὺς καὶ σχήματός πως ἔχειν ποιεῖ καὶ τόνου φωνῆς αὐτὰ τὰ πράγματα. Πεπονθὼς γὰρ οὗτος αὐτὸς αὑτῷ κατὰ τὴν ἀλήθειαν, οὐ τῷ τέχνην συνισταμένῳ, καὶ βουλομένῳ τὸ δέον μαθεῖν, ὑποκρίνεται.

§ 32. Δυνήσῃ δὲ καὶ παρὰ τῶν τῆς τραγῳδίας ὑποκριτῶν καὶ κωμῳ- 10
δίας τῶν ἀρίστων, παρ' ὅσον ποιεῖ τὴν ἔννοιαν ἢ τὴν ἀηδίαν ἑκάτερον αὐτῶν, τό τε ἐν ὑποκρίσει καὶ ἄνευ ταύτης καταμανθάνειν. Ὡς δὲ ἐν τύποις περιλαβεῖν, θυμουμένῳ μὲν ἐπίτροχον ποιεῖσθαι τὸν λόγον συμφέρει καὶ πρέπει, καὶ τὴν φωνὴν ὀξεῖαν ἔχειν καὶ τὸ φθέγμα ἁπλούστερον · καθισταμένῳ δὲ τὰς ἀρχὰς πρᾷον τὸ φθέγμα ποιητέον καὶ ἐπιεικὲς · ἐπὶ τὸν ὄχλον 15
δέ πως καὶ δεητικὸν καὶ τοιοῦτον οἷον παρακαλοῦντος καὶ ἐν χρείᾳ καθεστηκότος καὶ εὐλαβείας ἢ αἰδοῦς μετέχοντος. Αἱ δὲ πίστεις τοῦ πνεύματος τὸν ῥυθμὸν ὑπαλλαττέτωσαν, καὶ τὸ τῶν ἐνθυμημάτων εἶδος ἐπιστρεφῆ ποιείτω τὸν λόγον, καὶ τὸ σχῆμα τοῦ σώματος μετὰ τῆς χειρός. Σύντονον καὶ δριμὺ βλέπειν ἄμεινον, καὶ βλέποντα πρὸς τοὺς δικαστάς, καὶ συναπο- 20
κλινόμενον αὐτὸν ταῖς τῆς πειθοῦς μεταβολαῖς. Εἰ δέ τι ἀποδείξαις, καὶ καιρὸν ἄγοντα μάθοις τὸν δικαστὴν τοῖς ἐλέγχοις καὶ παραδεδεγμένον τὴν πιθανότητα τῆς ἀποδείξεως, σχετλιάζειν ἡ φύσις παρακαλεῖ, καὶ καταπλήττειν τὸν ἀντίδικον τῷ πεπλασμένῳ τούτῳ φθέγματι, οἰκείῳ τῶν εἰρηκότων ὄντι τὴν ἀλήθειαν. 25

§ 33. Ἐπικλάζειν γοῦν φιλοῦσι καὶ θέλγουσι καὶ αἱ κύνες τῇ τῶν ἰχνῶν εὑρέσει καὶ περιχαρείᾳ δηλοῦσιν ἔχειν ἐγγὺς τὸ πάλαι ζητούμενον.

VAR. — l. 3 Cod. ἀσκεῖν δὲ αὐτὸ θεώμενος. — l. 5 Pb. ἐν τῷ διαλ. Cod. A. om. ἐν. — l. 7 BMa. τόνου καὶ φωνῆς. — l. 8-9 Cod. A. οὕτω τέχνην συνισταμένων καὶ βουλομένων. — l. 11 G. παρ' ὅσων. Cod. ἔννοιαν. — l. 12 A. τότε. — l. 13 B. περιλαβεῖν μὲν θυμοῦ ἐπίτροχον. GMa. θυμοῦ μὲν ἐπίτροχον. — l. 14 GLMa. ἀξίαν. Mb ὀξίαν. Pb. φθέγμα, les autres mss. πνεῦμα. — l. 15 de même. — l. 16 Pb. δεητικόν, les autres mss. δεκτικόν. — l. 18 Pb. GVBMa. ἐπιστρεφῆ. A. ἐπιστροφῆ. — l. 22 Cod. παραδεδεγμένοις. — l. 24 Pb. παρακαλεῖ, les autres mss. καλεῖ. — l. 24-25 Cod. A. εὑρηκότων.

CONJ. — l. 2, Ἀτερπής τε καὶ ἀγλευκής me semblent superflus, et venir d'un glossateur qui aura voulu appliquer les conseils donnés plus haut, § 23. — l. 2-3, RUHNKEN, καὶ ἐλαύνων μᾶλλον ἢ τὴν ψῆφον. — l. 3, M. BAKE ne trouve pas l'expression τὴν ψῆφον παρακαλῶν d'une bonne grécité; il aimerait mieux ψῆφον αἰτῶν, comme dit Eschine, c. Ctes. § 198. — Le même lit avec raison Ἄσκει. M. FINCKH, θεώμεθα. M. SPENGEL, αὐτὴν θεώμενος.

correction désirables; mais refusez à l'orateur le prestige de l'action, il ne réussira pas auprès des juges. Son plaidoyer paraîtra obscur, faible, ennuyeux, sans goût ni agrément; il fatiguera le juge et l'indisposera bien plus qu'il ne gagnera son suffrage. Formez-vous donc à cet art du débit, en observant tous ceux qui ont à dire quelque chose dans le commerce ordinaire de la vie ou au milieu de leurs souffrances; vous verrez qu'ils donnent à leur langage une expression ou rapide et vive, ou au contraire calme et douce, et prennent quelquefois un ton intermédiaire; car l'affaire même dont ils s'occupent leur suggère naturellement le geste et le ton convenables. Ainsi celui qui se repose sur la sincérité de ses sentiments, plutôt que sur l'étude de l'art, et qui désire apprendre comment il faut parler, parvient à débiter convenablement.

Vous pourrez reconnaître, en entendant les meilleurs acteurs tragiques et comiques, combien l'emploi ou l'absence de l'action aide à l'intelligence du discours, ou rend pénible le débit. Voici sur ce point quelques directions : Si l'on est irrité, il convient de parler avec rapidité, d'élever la voix et de prendre un ton sec. Un magistrat, au contraire, donnera à sa parole de la douceur et de la bienveillance. En s'adressant à la multitude, on prendra le langage de la prière et de l'exhortation, ou bien celui qui convient lorsqu'on implore son appui, lorsqu'on veut lui témoigner de la crainte ou du respect. Mais quand on expose des preuves, il faut changer le rhythme du débit, et la discussion exige une autre manière de parler, une autre tenue et d'autres gestes. Il vaut mieux avoir le regard fier et assuré, attaché sur les juges, et l'adoucir à mesure que la persuasion fait des progrès. Si dans le cours de votre démonstration, vous apercevez que le juge est captivé par vos arguments et qu'il admet la vraisemblance de la démonstration, la nature elle-même vous invite à prendre le ton de l'indignation et à confondre votre adversaire en donnant à votre parole l'accent qui est propre à ceux qui disent la vérité.

Les chiens ont coutume d'aboyer [et de caresser] lorsqu'ils ont découvert la trace, et ils marquent par leur joie qu'ils sont tout près de ce

M. BAKE conserve le θεώμενος des mss. et rappelle l'exemple de Xénophon, OEcon. III, 6 fin. θεώμενος... καταμαθήσῃ. — D'ailleurs θεώμενος correspond à πεπονθώς, l. 7. — l. 6, M. SPENGEL, μετρίως. — l. 7. Le même, πως μετέχειν. — l. 7-8, M. FINCKH, οὐ τῷ τέχνην συνισταμένῳ καὶ βουλομένῳ. M. SPENGEL, οὕτω τῷ τέχνην συνισταμένῳ. Je lis : πεποιθὼς γὰρ οὗτος αὐτὸς αὑτῷ κατὰ τὴν ἀλ. οὐ τῷ τ. συνισταμένῳ, καὶ βουλόμενος τὸ δέον μαθεῖν, ὑποκρίνεται. — l. 11, M. BAKE, εὔνοιαν. — l. 15-16. Le même, ἐφολκόν τε καὶ δεητικόν. — l. 17-18. Je crois qu'il faut lire : τοῦ φθέγματος τὸν ῥυθμόν. — l. 18, M. BAKE, suivant les mss. ἐπιστρεφῆ. — l. 19-20 Le même a mis dans son texte μετὰ τῆς χειρὸς σύντονον καὶ δριμύ. Il propose de lire : μεταχειριστέον σύντονον καὶ δριμὺ βλέποντα πρ. τοὺς δικ. et il effacerait βλέπειν ἄμεινον καὶ. — l. 21. Le même, ἀποδείξαις. — l. 22, M. SPENGEL, χαίροντα pour καιρὸν ἄγοντα. MM. BAKE et FINCKH, παραδεδεγμένον. — l. 24-25, M. BAKE, εἰρηκότων. — l. 26, θέλγουσι me semble superflu, et n'être qu'une explication de φιλοῦσι mal compris. — l. 27, M. BAKE, τοῦ πάλαι ζητουμένου.

Ἐπαίρεται δὲ καὶ μικρὸς παῖς οὔ γλίχεται τυχών. Ταῦτα δὲ μὴ παρέργως βούλου θεωρεῖν, ἀλλὰ συλλέγειν εἰς τὸν ἑαυτοῦ λόγον ἴδιον εἶδος πίστεων, δι' ἀπάτης εὐαγώγου πεπορισμένον ἀσυλλογίστῳ πάθει τοῦ πρὸς ταῦτα πειρωμένου. Οἰκτιζόμενον δὲ δεῖ μεταξὺ λόγου τε καὶ ᾠδῆς τὸν ἦχον ποιήσασθαι, οὔτε γὰρ διαλεγομένου ἐστίν· ἀναπείθει γὰρ οἶκτος ἐξᾴδειν· ὅθεν ἀρχαὶ μουσικῆς χαρμονή τε καὶ λύπη, τοῦ φθέγματος ἐπεγειρομένου πρὸς τὴν μεταβολὴν τῆς λέξεως· οὔτ' ᾠδῇ ἔοικεν, ἀλλὰ πίπτει μεταξὺ τούτων. Δρόμος δὲ οὐ πρέπων ἐν τῷ τοιούτῳ μέρει, πλὴν εἰ τοὺς ἐπιλόγους δεήσειεν οὐ κατ' οἶκτον, ἀλλὰ κατὰ τὸ θυμοειδὲς διατίθεσθαι.

§ 34. Ταῦτα ἱκανῶς ἐχέτω· τὰ δ' ἄλλα ἐκ τούτων ὁ μαθὼν λήψεται· καὶ οὐκ ἂν ὅ γ' εὐφυὴς ἀπόρως ἔχει τῶν τούτοις ἑπομένων, ποιητικός τε ὢν καὶ ἐξεργαστικὸς, καὶ ἀπὸ βραχείας ἀφορμῆς ἐπὶ πολὺ τείνων τὴν διάνοιαν, καὶ ἐφ' ὅσον προσήκει τῷ μέλλοντι τελέῳ γενέσθαι ῥήτορι.

VAR. — l. 3 Ma. ἐπαγώγου. — l. 5 GMa. διαλεγομένου. A. διαλεγόμενα. — l. 7 Cod. οὔτε δὴ. — l. 11 Cod. ἔχοι. A. ἔχει. A. τοιούτοις. — l. 13 Cod. τελέως. Ma. γενήσεσθαι. A. γενέσθαι.

CONJ. — l. 3, M. BAKE supprimerait τοῦ après πάθει et lirait πρὸς ταῦτα χρώμενον. — l. 5, M. FINCKH, διαλεγομένου. M. SPENGEL, διαλεγόμενος. — l. 7, M. FINCKH, τῆς λέξεως· οὔτ' ᾠδῇ ἐοίκει. M. SPENGEL, οὔτε δὴ ἐξᾴδοντι ἔοικεν. — l. 8, M. BAKE aimerait mieux ὀδυρμός au lieu de δρόμος. — l. 13, M. FINCKH, τελέῳ γενήσεσθαι ῥήτορι.

qu'ils cherchaient depuis longtemps. Le petit enfant aussi tressaille de joie quand il a obtenu ce qu'il désirait. Observez ces démonstrations avec une attention sérieuse, et appliquez à vos propres paroles ces moyens de persuasion, empruntés par un artifice heureux à la passion irréfléchie d'un être affecté du même sentiment. Lorsqu'on veut exprimer la compassion, il faut donner à sa voix un accent qui tienne le milieu entre la parole et le chant; ce qui n'a pas lieu dans le langage ordinaire; tandis que la pitié vous engage à chanter. Aussi la musique doit-elle son origine à la joie et à la douleur qui ont poussé la voix à changer d'expression; ce n'est pas l'intonation du chant, mais une intonation intermédiaire (3). La rapidité ne convient pas dans la péroraison, à moins que, au lieu de chercher à émouvoir, l'orateur ne veuille exciter la colère de ceux qui l'écoutent (4).

Mais en voilà assez sur ce sujet. D'après ce que nous avons dit, l'élève pourra suppléer au reste, et pour peu qu'il ait de talent, il ne sera pas embarrassé à l'égard des choses qui devaient être ajoutées; s'il est d'ailleurs disposé à travailler et à se former, il lui suffit d'une courte impulsion pour porter au loin ses pensées, autant qu'il convient à celui qui doit devenir un orateur accompli (5).

(3) Ruhnken rapproche de ce passage, l'opinion de Théophraste sur l'origine de la musique, rapportée par Plutarque, Quæst. Conv. I, 5, § 2, p. 623. V. aussi les passages recueillis par Wyttenb. ad Plut. Mor. p. 161 C. (Bake.)

(4) Plutarq. Vie de Nicias, c. 8 : δρόμῳ μετὰ τοῦ λέγειν ἅμα χρησάμενος. (Bake.)

(5) Ici se termine ce qui appartient réellement au Manuel de Rhétorique de Longin. V. les *Recherches*, pp. 38 et 41.

ΑΝΩΝΥΜΟΥ ΔΙΑΤΡΙΒΗ ΠΕΡΙ ΜΝΗΜΗΣ.

§ 1. Μνήμης δὲ ὅτι οὐδέν ἐστι σπουδαιότερον ἀνθρώποις, ὡς ἔπος εἰπεῖν, τίς ἂν ἀντιλέξειε νοῦν ἔχων; Οἱ δὲ καὶ τὴν λήθην ἐπαινοῦσιν, ὡς Εὐριπίδης·

Ὦ πότνια λήθη τῶν κακῶν,

ὀνομάζων· ἐγὼ δὲ λήθην μὲν καὶ ἔξοδον μνήμης ἤ τι ἢ οὐδὲν ἐπωφελεῖν κρίνω, τὰ δὲ μέγιστα καὶ κυριώτατα βλάπτειν τοῦ βίου καὶ παραιρεῖσθαι καὶ ὑστερεῖν τῆς εὐδαιμονίας. Τὸ γὰρ εὐμισητότατον τῶν ἁμαρτημάτων τε καὶ ἀδικημάτων, τὴν ἀχαριστίαν, ἐπιλειπούσης τῆς τοῦ μνημονεύειν δυνάμεως συμβαίνουσαν εὑρήσομεν· ὁ δὲ μεμνημένος τὴν χάριν οὔτε ἄδικος οὔτε ἀχάριστος· νόμων γε μὴν ἐπιλαθομένους καὶ τῶν σωφρονιζόντων ἡμᾶς δογμάτων, ἀναγκαῖόν ἐστι φαύλους τε καὶ μοχθηροὺς καὶ ἀναιδεῖς γενέσθαι, πᾶσά τε ἄνοια καὶ ψυχῆς ἀμαθία διὰ λήθην ἐμπίπτει. Ὁ δὲ ἄκρως μνημονευτικός τε καὶ μνήμων διαφερόντως σοφός· ὅθεν καὶ τοῦτο ὀρθῶς ἐστιν ἀνῃρημένον, οὐ μνημονεύω μὴ λίαν.

§ 2. Ἡ μὲν τοῦ σοφοῦ * * *, καὶ «σοφὸς ὁ πολλὰ εἰδὼς φύσει.» Τῶν δὲ τῆς ψυχῆς ἀρετῶν, εὐμαθείας, ἀγχινοίας, συνέσεως, γνώμης, [μεγαλοπρεπείας, εὐεπείας], τὸ ζηλοῦν δύνασθαι καὶ [ἀκριβῶς ἀπομιμεῖσθαι καὶ] ἀπομάττεσθαι τοὺς τύπους τῶν λόγων, ὡς ἄν τις ἀποδείξειε καὶ θαυμάσειε, καὶ τὸ τοῖς διδασκάλοις παραπλησίως τε καὶ ὅτι ἐγγυτάτω λέγειν, ταῦτα σύμπαντα μιᾶς ἕξεται φύσεώς τε καὶ δεινότητος καὶ πλεονεξίας τῆς ἐκ τοῦ μνημονεύειν ἑτοίμως ἔχειν. Ἡ γὰρ κρᾶσις τῆς ψυχῆς σύμμετρος οὖσα καὶ δικαία κατὰ τὴν ἁρμονίαν τῶν δυνάμεων, καὶ οἷον κηρὸς εἰργασμένος εὔπλαστος μὲν καὶ εὐάγωγος καὶ μὴ σκληρός, μηδ' ἀντίτυπος μηδὲ ἀτέραμνος, μηδὲ αὖ μαλακός τε καὶ διαῤῥέων, ὡς συγχεῖσθαι τοὺς τύπους

AVERTISSEMENT. — Nous avons eu, pour ce petit Traité de la Mémoire, les mêmes secours que pour la Rhétorique de Longin, et de plus les conjectures de Fréd. Morel, recueillies par M. Walz, sur l'édition de Paris, 1618.

VAR. — l. 6 G. καιριώτατα. — l. 14 Pb. ἀνῃρημένον. B. ἀνειρημένον. VA. ἀνῃρημένῃν. L. μνημονευέτω. — l. 14-15 G. λίαν ἤ. — l. 15 Pb. ἡ μὲν avec μνήμη écrit au-dessus. PbMb. εἰδὴ ou εἰδν avec ς au-dessus de la dernière lettre. B. om. φύσει. — l. 17 C. om. εὐεπείας. GBLMa om. ἀκριβῶς ἀπομιμεῖσθαι. — l. 18 Mb. ἀποδειξεις avec ε au-dessus du ς. A. ἀποδείξεισε, les autres mss. ἀποδείξειε. — l. 22-23. Les mss. et ceux de Platon donnent εἰργασμένος. — l. 24 MaA. συγκεῖσθαι. les autres mss. συγχεῖσθαι.

CONJ. — l. 7, M. FINCKH, τὸν βίον et στερεῖν au lieu de ὑστερεῖν. — l. 14, M. BAKE, εἰρημένον. Il voit dans les mots qui suivent une allusion à quelque maxime, comme celle-ci : τὸ μνημονεύειν ὠφέλημα τοῦ σοφοῦ. M. FINCKH y voit un *versus senarius* : οὐ μνημονεύω, μὴ λίαν μ' ἡγοῦ σοφόν. Il me semble qu'il suffit, pour avoir un sens satisfaisant, de lire οὐ

(1) L'opuscule qui suit se trouve aussi inséré dans le texte d'Apsinès et a été attribué à Longin par Ruhnken, MM. Finckh, K.-Fr. Hermann, Spengel, etc. V. les *Recherches*, pp. 41-42.

(2) Orest. v. 207.

ESSAI D'UN ANONYME SUR LA MÉMOIRE. (1)

Quel homme sensé oserait prétendre qu'il y ait rien de plus digne de nos efforts que la mémoire? Néanmoins il y a des gens qui vantent l'oubli; comme Euripide, lorsqu'il dit :

« O divin oubli des maux ! » (2)

Pour moi, j'estime que l'oubli et le défaut de mémoire (3) n'ont qu'une faible ou plutôt n'ont aucune utilité ; qu'ils causent, au contraire, les maux les plus grands et les plus essentiels, qu'ils éloignent et enlèvent le bonheur. En effet, de toutes les fautes, de toutes les injustices, la plus odieuse nous paraît être l'ingratitude, laquelle vient du défaut de mémoire ; tandis que celui qui se souvient d'un bienfait ne saurait être ni injuste, ni ingrat. Ceux qui oublient les lois et les préceptes que nous tracent nos devoirs, deviennent nécessairement méprisables, pervers, impudents ; en un mot, l'oubli est la source de toute folie et de toute ignorance. Au contraire, l'homme doué d'une excellente mémoire et qui se montre reconnaissant, est parvenu au comble de la sagesse; aussi a-t-on raison de dire : « Nous ne saurions avoir trop bonne mémoire. »

La mémoire est le trait distinctif du sage, car (selon Pindare), « Le sage « est celui qui sait naturellement une foule de choses. » (4) Pour nous, c'est grâce aux diverses facultés de notre âme, à la facilité d'apprendre, à la sagacité, à l'intelligence, au jugement, que nous pouvons imiter et représenter fidèlement les formes du langage, en un mot tout ce que l'on approuve et ce que l'on admire; et si nous sommes capables de parler comme nos maîtres et de nous conformer presque entièrement à leur exemple, nous devons ces avantages à la seule nature, à la seule force, à la seule supériorité d'une mémoire prompte et facile. En effet, notre âme étant redevable de l'accord et de la justice qui y règnent à l'harmonie de ses facultés, elle ressemble à une cire bien préparée (5) qui se laisse facilement façonner et conduire, qui n'offre aucune partie dure, résistante, rude, et qui pourtant n'est ni assez molle, ni assez humide pour que les

μνημονεύομεν λίαν. — l. 15. Après σοφοῦ, d'après l'indication des mss j'ajouterais : φύσις μνήμη ἐστί.— l. 16-17, M. Spengel, μνήμη, μεγαλοπρέπεια δ'εὐέπεια. Je remplacerais μνήμης par γνώμης (V. les var. des §§ 4 et 5), car il est question de la mémoire plus bas; et je supprimerais les mots μεγαλοπρεπείας et εὐεπείας qui n'appartiennent pas aux facultés de l'âme. — l. 17, Ruhnken regarde avec raison comme une glose les mots ἀκριβῶς ἀπομιμεῖσθαι qui manquent dans quelques mss. — l. 18, M. Bake, ὧν ἄν τις ἀποδέξαιτο. M. Finckh, ὡς ἄν τις ἀποδέξηται καὶ θαυμάσῃ. M. Spengel, οὓς ἄν τις ἐπιδείξειε καὶ θαυμάσειε. Ne faut-il pas lire ὅσ' ἄν τις? — l. 22 23, Ruhnken, ὠργασμένος. V. sa note sur les mots μετρίως ὠργασμένος, dans le Lex. Tim. Cependant Bekker lit, dans Platon (Theæt. 194 C.) d'après les mss. εἰργασμένος. — l. 24, Ruhnken, συγγεῖσθαι.

(3) Platon, Phileb. 33 E. Ἔστι γὰρ λήθη μνήμης ἔξοδος. Conv. 208 A. Λήθη γὰρ ἐπιστήμης ἔξοδος.

(4) Pindare, Olymp. II, v. 154 155, ou suivant Boeckh, v. 86 Σοφὸς ὁ πολλὰ εἰδὼς φυᾷ.

(5) Comparaison empruntée à Platon (Theætet. 194 C.) : Ὅταν μὲν κηρός που ἐν τῇ ψυχῇ βαθύς τε καὶ πολὺς καὶ λεῖος καὶ μετρίως εἰργασμένος ᾖ. (Finckh.)

καὶ ἐξιτήλους γενέσθαι [συμπιπτόντων τῶν χαρακτήρων καὶ τῶν γραμμάτων], ἀναλαμβάνει καθάπερ ἐκμαγεῖον, καὶ διατυποῦται ῥᾳδίως [ὑπὸ τῶν φανταγμάτων] τορνευόμενός τε καὶ γραφόμενος, ἐναργέστιν ὥσπερ καὶ κοίλοις γράμμασι καὶ νεογράπτοις σημείοις τῆς ἐπιστήμης. Πάντα γὰρ πᾶσιν εἰκάζων ὁ ἀγχίνους καὶ ταχέως ἐπιβάλλων δίχα τῆς ζητήσεως ἀπεμνημόνευσε καὶ ἔμαθεν ἐξευρεῖν ἀπορίας τὴν μηχανήν, καὶ σύνοιδε τὸ δέον. Διόπερ μοι δοκεῖ καὶ ὁ Πλάτων τὰς μαθήσεις ἀναμνήσεις λέγειν. Οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἢ ὥσπερ ἀναμιμνησκόμενοι περὶ ὧν δοκοῦμεν μὴ μεμαθηκέναι μηδὲ ἐγνωκέναι καταλαμβάνομεν τὸ ζητούμενον· πῶς δ' ἂν ἠθούλετό τις ζητεῖν, ἅτε συνειδὼς αὐτῷ μὴ μαθὼν, εἰ μὴ προεδόκα μνήμη τινὶ ταῦτα ἀνευρήσειν. Ἡ δὲ εὕρεσις ἄρα τοῦτό ἐστι, πείρας ἀνάμνησις, καὶ ἀφ' ὧν ἔπαθέ τις καὶ ἥσθετο συλλογισμὸς καὶ ὁμοίου καὶ ἀναλόγου ἢ μείζονος ἢ μικροτέρου παράθεσις. Ἃ γὰρ αἱ αἰσθήσεις προὔλαβον καὶ ἡ ψυχὴ παρὰ τῶν αἰσθήσεων ἔλαβε, ταῦτα μεμνῆσθαι κεῖται καὶ ἠρεμοῦντα καὶ σχολάζοντα τοῖς νωθροῖς καὶ λήθης γέμουσιν, ὥσπερ ἐν διφθέραις, εὐρῶτος ἢ πηλοῦ μεμιασμέναις καὶ ἐπαληλιμμέναις. Τοῖς δὲ εὐφυεστέροις καὶ γονιμωτέροις καὶ κατ' αὐτὸ τοῦτο γνωμονικωτέροις, καθάπερ ἐν χαλκοῖς γραμματίοις σηπεδόνος κεχωρισμένοις καὶ διὰ χρόνον γιγνομένης ἐπηρείας, εἰς τὴν σωτηρίαν τῶν τύπων ἀμίαντα καὶ ἄχραντα διὰ τέλους σώζεται.

§ 3. Μνήμη μὲν γάρ ἐστι σωτηρία φαντασιῶν, καὶ αἰσθήσεως παρελθούσης παρουσία, καὶ κτῆσις πρὸς τὸ πρόχειρον τῆς χρήσεως. Ἡ δὲ ἀνάμνησις ἐπιβολὴ φαντασίας παρελθούσης, ὡς παροιχομένης. Ἔστι δέ τι καὶ μεταξὺ τοῦ εἰδέναι τε καὶ μή, ὃ δεῖται ὑπομνήσεως. Καὶ ἔστιν ὑπόμνησις ὡς ἐξιούσης τῆς ἐπιστήμης ἀνανέωσις καὶ ἀνάληψις ὧν προείμεθα λήθης χάριν. Καὶ τῶν μὲν γνῶσις, τῶν δὲ ἀνάληψις εἰς τὸ ὁλόκληρον τῆς ἐπιστήμης. Ὁ δὲ ἐπιλανθανόμενος τῶν ἐσκεμμένων ἰδιώτης ἄχρηστος καὶ πάντα κληθεὶς δικαιότερον ἢ ῥήτωρ. Ὅπου γε καὶ Δημοσθένην τῆς μνήμης ἐπιλειπούσης ἐπελελοίπει καὶ ἡ δύναμις τῶν λόγων, καὶ συνόλως ἡ τέχνη· τῆς γὰρ μνήμης ἐκπλαγείσης ὑπὸ τοῦ δέους πᾶσα τέχνη φροῦδος, φησὶν ὁ Θουκυδίδης· «φόβος γὰρ μνήμην ἐκπλήσσει,» λέγει που, καὶ ὀρθῶς λέγει.

§ 4. Γένοιο δ' ἂν μνήμων διαίτης τρόπῳ σώφρονι καὶ φύσεως εὐτυ-

VAR. — l. 3 Pb. φαντασιῶν. — l. 5 Cod. διὰ τῆς ζ. — l. 6 L. om. καὶ ἔμαθεν ἐξευρεῖν. CGMa. συνεῖδε. A. σύνιδε. — l. 14 VMaA. μεμνηκότα. — l. 15 GB. διαφθεραῖς A. et les autres mss. διαφοραῖς. — l. 16 Ma. om. καὶ ἐπαληλιμμέναις. — l. 17 C. γονιμωτέρους. L. γονιμωτέραις. A. γονικωτέραις. — l. 18 Cod. A. κεχωρισμένοις. — l. 20 G. φαντασία σωτηρίων. — l. 21 GMa. σωτηρία. Exc. Gud. παρουσία. — l. 22 Pb. ἐπιβολή. — l. 24 Ma. om. ἀνάληψις. A. προειλόμεθα. — l. 27 Cod. πάντα κληθείς. — l. 31 Cod. A. om. ἂν devant μνήμων.

CONJ. — l. 1. Les mots συμπιπτόντων τῶν χαρακτήρων καὶ τῶν γραμμ. me paraissent venir de la marge, car ils sont superflus. — l. 2-3. J'en dis autant des mots ὑπὸ τῶν φανταγμάτων. — l. 3, M. SPENGEL, τορνευομένη τε καὶ γραφομένη. Je crois qu'il faut lire ἐναργῶς.

(6) Platon, Theæt. 191 C. Θὲς δή μοι λόγου ἕνεκα ἐν ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν ἐνὸν κήρινον ἐκμαγεῖον. Comp. Plut. de Iside et Osir. c. 58, 374 E et c. 54, 373 A. (Ruhnken et Finckh.)

(7) V. le Phédon, p. 72 E et ailleurs.

(8) Le texte porte πείρας ἀνάμνησις, c'est-à-dire un ressouvenir de la tentative.

(9) Plat. Phædr. p. 251 B. Θερμανθέντος δὲ ἐτάκη τὰ περὶ τὴν ἔκφυσιν, ἃ πάλαι ὑπὸ σκληρότητος συμμεμυκότα εἴργε μὴ βλασταίνειν. (Egger.)

traits se fondent et disparaissent ; cette cire reçoit une empreinte (6), elle prend facilement les formes qu'on lui donne au moyen du tour ou du style, et nous représente fidèlement les lettres en creux et les signes nouveaux imaginés par la science. Celui donc qui est doué de quelque sagacité, comparant chaque signe à chaque objet, et appliquant promptement l'un à l'autre ceux qui se conviennent, rappelle par cette recherche ses souvenirs ; il parvient ainsi à découvrir le moyen de résoudre la difficulté et reconnaît enfin intérieurement qu'il a atteint le but. C'est, je pense, pour cette raison que Platon appelle les sciences des réminiscences (7); car, ce n'est qu'en rappelant, pour ainsi dire, à notre mémoire les choses qu'il nous semble n'avoir jamais apprises ni connues, que nous saisissons l'objet de nos recherches. Qui est-ce qui voudrait chercher une chose qu'il n'a pas apprise, s'il n'espérait pas la découvrir par quelque travail de la mémoire ? L'invention est donc une tentative de réminiscence (8), un raisonnement déduit de ce que l'on a éprouvé et senti, une comparaison du semblable et de l'analogue, ou du plus grand et du plus petit. Ce que les sens ont éprouvé et transmis à l'âme reste caché (9), immobile et oisif dans les esprits paresseux et sujets à l'oubli (10), comme sur des peaux couvertes de poussière, de moisissure et de boue ; tandis que les esprits plus heureusement doués, plus féconds et par cela même plus intelligents, semblables à des types de bronze couverts de rouille, qui, malgré les injures du temps, représentent les lettres sans erreur ni altération, conservent ces impressions jusqu'à la fin.

En effet, la mémoire est le gardien des images (11) et la représentation d'une sensation passée ; c'est un trésor à notre portée, dont nous pouvons faire usage ; le ressouvenir est l'effet produit sur notre âme par une image ancienne, comme si elle passait devant nos yeux. Il y a de plus un état intermédiaire entre le savoir et l'ignorance, où l'on doit recourir à la *remémoration*, qui est comme un renouvellement du savoir qui s'échappe (12), comme une reprise de ce que nous avons perdu par l'oubli ; puis la connaissance de certaines choses et le ressouvenir des autres nous amènent à la science complète. Quant à celui qui oublie les choses qui ont été l'objet de ses méditations, c'est un homme incapable et qui mérite tout autre nom que celui d'orateur. Otez à Démosthène lui-même la mémoire, vous lui ôtez aussi la puissance de ses discours, en un mot tout son talent (13). Quand la mémoire est bannie par la crainte, toute l'habileté disparaît, selon Thucydide ; «car la peur chasse la mémoire,» dit-il quelque part (14), et il a raison.

On doit l'avantage de posséder une bonne mémoire, soit à une vie sobre

— l. 5-6, M. Bake, δίχα τῆς ζητ... καὶ ἔμαθε καὶ ἔξεῦρε. — l. 9, M. Bake, ἠβούλετό τίς τι ζητεῖν. — l. 10. Le même, συνειδὼς αὐτῷ. — l. 11. Le même, τοιοῦτό ἐστι. Le sens ne demanderait-il pas ἀναμνήσεως πεῖρα ? — l. 15, Morel, ἀμφοραῖς au lieu de ἀμφορεῦσι. M. Finckh, διφθέραις. — l. 17, M. Spengel, αὐτῷ τούτῳ. — l. 18, Morel, κεχωσμένοις. Je crois qu'il faut lire κεχωσμένης. Morel, διὰ χρόνου, leçon adoptée d'abord par M. Bake et remplacée par οὐδὲ χρόνῳ (Proleg. p. LV). — l. 27, M. Finckh, πάντ' ἂν κληθείς. — l. 28. Le même, ἐπιλιπούσης. — l. 29-30, M. Spengel, ὡς ὁ Θουκυδίδης sans φησίν. — l. 31, M. Bake, γένοιο δ'ἂν μνήμων.

(10) Plat. Theætet. p. 144 B, Νωθροί πως ἀπαντῶσι πρὸς τὰς μαθήσεις καὶ λήθης γέμοντες. (Egger.)

(11) Plat. Phileb. p. 34 A, Σωτηρίαν τοίνυν αἰσθήσεως τὴν μνήμην λέγων ὀρθῶς ἄν τις λέγοι. (Bake.)

(12) Plat. Conv. 108 A, Ὃ γὰρ χαλᾶται μελετᾶν, ὡς ἐξιούσης ἐστὶ τῆς ἐπιστήμης. (Bake.)

(13) L'auteur fait allusion à l'anecdote rapportée par Eschine. Disc. de la fausse Amb. § 34. — Plutarq. Progr. dans la vertu, c. 9. (Ruhnken.)

(14) II, 87.

χία καὶ θεῶν ἐπιπνοίᾳ καὶ φιλομαθίᾳ ἡδείᾳ καὶ φιλονεικίᾳ τοῦ μεμνῆσθαι θέλειν. Κινδυνεύει τε πᾶς φιλομαθὴς, κἂν ἐλλείπῃ τῆς μνήμης, μελέτῃ [διὰ τέχνης] πόθου δημιουργῷ καὶ φροντίδος ἐξεργάζεσθαι τὸ μνημονεύειν· πόθος μὲν γὰρ ἀρχὴ φροντίδος. Μέριμνα δὲ καὶ φροντὶς ἐκδεξαμένη τοῦ πόθου τὴν καταβολὴν καὶ τῆς ἐπιθυμίας τὴν γένεσιν ἐῤῥωμένην οὖσαν, ὃ δὴ ἔρως κέκληται, συνιστᾷ τῆς μνημοσύνης τὴν οὐσίαν. Καὶ αἰσθανομένη γὰρ ἡ ψυχὴ τοῦ καλοῦ μαθήματός τε καὶ θεάματος, ἢ τοὐναντίον τοῦ χείρονός τε καὶ χαλεπωτέρου, προςέσχε τὸν νοῦν, καὶ δεινὴν ἔλαβεν ὠδῖνα τοῦ πράγματος, ὥςτε καὶ παραμένειν μέχρι παντὸς ἐθέλειν· ἐξ ὧν ἡ φροντὶς εἰςεγείρεται, σφύζοντος καὶ σφαδάζοντος καὶ πηδῶντος ἐν αὐτῇ τοῦ τῆς φαντασίας μέρους. Ὁ δὲ ῥάθυμος ἀμβλύς τε καὶ νωθρὸς καὶ βραδὺς, μόλις τε ᾔσθετο τοῦ γεγονότος, καὶ μετὰ τὴν αἴσθησιν ἐγκατέλιπεν, εἰ μή τις αὐτὸν ἐπεγείρειεν θεῶν, ἢ ἑαυτὸν τοσοῦτον εὔφλεκτον καὶ εὐαίσθητον ἐξεργάσαιτο καὶ τρίβοι τοὺς τύπους ταῖς τῆς ἀναμνήσεως καὶ μελέτης καὶ μερίμνης ἐπιβολαῖς. Τὸ γὰρ πολλάκις ἐθέλειν ἀκούειν καὶ λέγειν ὧν ἤκουσεν ἢ κατέλαβε δι' ἑτέρας ἡςτινοςοῦν αἰσθήσεως, τοῦτο ἀπεργάσεται τὸ μεμνῆσθαι, κινουμένης ἀεὶ καὶ βάθος λαμβανούσης διὰ τῆς κινήσεως τῆς ἐναπομορχθείσης φαντασίας εἰς τὴν τῆς ψυχῆς ὑποδοχήν. Ὡς γὰρ τὰ τρίμματα τῶν ἁμαξῶν κοιλαίνεται καὶ βάθος ἴσχει ταῖς πολλαῖς καὶ συνεχέσι καὶ καταγνομέναις τῶν τροχῶν ἐπιβολαῖς, οὕτω καὶ κατὰ τὴν ψυχήν τι συμβαίνει· τὸ δ' εἰς ἅπαξ καὶ πρῶτον [καὶ μέχρι τινὸς] καὶ ἕως τούτου λίαν ἐπιπολαίους ποιεῖ τοὺς τύπους. Οὕτω μὲν οὖν μνήμης περιέσῃ, καὶ εἰ μὴ τύχοις φύσει μετειληφώς.

§ 5. Ἤδη δὲ καὶ Σιμωνίδης καὶ πλείους μετ' ἐκεῖνον μνήμης ὁδοὺς προὐδίδαξαν, εἰδώλων παράθεσιν καὶ τόπων εἰςηγούμενοι πρὸς τὸ μνημονεύειν ἔχειν ὀνομάτων τε καὶ ῥημάτων· τὸ δέ ἐστιν οὐδὲν ἕτερον, ἢ τῶν ὁμοίων πρὸς τὸ δοκοῦν καινὸν παραθεώρησις καὶ συζυγία πρὸς ἄλλο. Τὸ γὰρ γνώριμον τοῦ γνωστοῦ τύπος τις καὶ ἴχνος καὶ λαβὴ καὶ ἀφορμή, καὶ τοῦτον τὸν τρόπον καὶ τὰς τῶν βαρβάρων φωνὰς συλλαβεῖν ἐστιν ἀντιτιθέντα τῷ γνωρίμῳ τὸ ἀντ' αὐτοῦ, καὶ τοὺς τύπους τῶν πραγμάτων καταβλέποντα. Ὁ δὲ τόπος τῆς μνήμης τὴν ἀφορμὴν ἔδωκεν· ὅτι μηδὲν

VAR. — l. 1 CA. ἡδεία. G. ἰδίᾳ. — l. 2 G. ἐθέλειν. — l. 3 Cod. A. πόνου. — l. 5 L. ἐρωμένην. — l. 6 B. τῆς μνήμης. — l. 9-10 Pb. εἰςεγείρεται. — l. 13 Cod. τοσοῦτον εὔφλεκτον. — l. 14-15 A. ἐπιβουλαῖς. — l. 18 CA. ἁμαξῶν. — l. 19 PbGA. καταγινομέναις. — l. 20 VMa. ἐπιβουλαῖς. — l. 21 BLMa. ἐπιπολαίους, les autres manuscrits et A. ἐπὶ πολλούς. — l. 24 Cod. μνήμης γνώμης — l. 27 G. ἄλλα. — l. 28 Ma. τις τύπος. Cod. λαβαὶ καὶ ἀφορμαί. — l. 31 GBL. τῆς μνήμης. A. τῆς γνώμης. GMaA. εἰς ἀφορμήν.

CONJ. — l. 1, M. Bake, ἰδίᾳ. M. Spengel, νὴ Δία. — l. 2-3, M. Finckh, πόθου. M. Spengel, [μελέτῃ] διὰ τέχνης πόθου δημιουργοῦ. Je lis μελέτῃ [διὰ τέχνης] πόθου δημιουργῷ καὶ φροντίδος. — l. 5, M. Bake, ὅθεν ἔρως. — l. 9. Le même, ἐγείρεται. M. Spengel, εἰςεγείρεται. — l. 13, Morel, ἐμφλεκτον. M. Bake, ἢ τύχῃ τις αὐτὸν εὔφλ. ou mieux, en supprimant ἑαυτὸν καὶ τοσοῦτον, et en lisant plus bas ἵνα τρίβοι. M. Spengel, ἢ ἑαυτὸν τοσοῦτον εὔφλε-

(15) Plutarch. De Serâ num. vind. p. 566 A, fait naître, au contraire, le désir et le regret de la mémoire. (Bake.)

(16) Plat. Phædr. 238 C, Ἐπιθυμία — ἐῤῥωμένως ῥωσθεῖσα — ἀπ' αὐτῆς τῆς ῥώμης ἐπωνυμίαν λαβοῦσα ἔρως ἐκλήθη. (Finckh.)

(17) Plat. Phædr. p. 251 C, Πηδῶσα, οἷον τὰ σφύζοντα. (Finckh.) Comp. Plutarch. De

et régulière, soit à une nature heureuse, soit à une inspiration des dieux, au goût de l'instruction, à une ferme volonté de se souvenir. Tout homme qui veut s'instruire, lors même que sa mémoire est faible, peut produire en lui le souvenir par la méditation qui fait naître dans son âme le désir et la crainte ; car le désir est la cause de la crainte. Le souci et la crainte ayant succédé à l'impulsion du regret et à la naissance déjà puissante du désir([15]), que l'on a nommé amour, c'est ce qui donne naissance à la mémoire([16]). En effet, l'âme apercevant un beau spectacle ou une belle vérité, ou bien, au contraire, un spectacle pénible ou une assertion dangereuse, y applique son attention, et comme elle éprouve de cet effort une fatigue douloureuse, elle veut en conserver toujours le souvenir. De là naît la crainte, l'organe de l'imagination s'agitant, s'enflant, palpitant en elle([17]). Mais un esprit naturellement lâche, languissant, paresseux et lent([18]), aurait à peine senti l'effet produit qu'il abandonnerait cette sensation, si quelque Dieu ne le réveillait, ou si quelque heureux hasard ne lui donnait de l'ardeur et ne le rendait susceptible de retenir les sensations ; si l'empreinte des images ne se fortifiait par les efforts de la remémoration, de la méditation et de la réflexion. Entendre la même chose à plusieurs reprises, et parler souvent de ce que l'on a entendu ou de ce que l'on a perçu par quelque autre sens, ne peut manquer d'en assurer le souvenir ; car de cette manière l'imagination est mise en un mouvement continuel, elle pénètre par ce mouvement même, et s'imprime dans le réceptacle de l'âme([19]). Les ornières se forment et prennent de la profondeur par le passage répété, continuel et prolongé des roues ; il se passe dans l'âme quelque chose d'analogue ; mais lorsque la sensation n'a lieu qu'une fois, ou qu'elle a eu lieu pour la première fois et jusqu'à un certain degré, il en résulte des impressions très-superficielles. — C'est ainsi que vous vous rendrez maître de votre mémoire, lors même que la nature ne vous aurait pas favorisé à cet égard.

Déjà Simonide([20]) et plusieurs autres après lui, ont enseigné les moyens d'aider la mémoire, employant les figures et les lieux pour assurer le souvenir des noms et des verbes. Or ce moyen n'est pas autre chose que la comparaison de ce qui semble nouveau avec d'autres choses semblables, et le rapprochement de celles qui paraissent différentes. En effet, ce qui est bien connu est comme une image, une trace, un moyen de saisir et d'atteindre ce qui peut être connu ; c'est ainsi que nous parvenons à comprendre le langage des nations étrangères en rapprochant ce qui est connu de ce qui ne l'est pas, et en regardant les figures qui représentent les objets. Le lieu est aussi un moyen d'aider la mémoire ; car toute chose a son lieu, et la partie de ce qui est incomplet fait retrouver la chose entière. De même que les chiens, après avoir découvert la trace et reconnu le terrain

κτον, comme les mss. M. FINCKH, αὐτὸς αὐτὸν. — l. 18, M. BAKE, ἀμαξιτῶν. — l. 19, RUHNKEN, κατατεινομένας. — l. 24. Il me semble qu'il faut supprimer μέχρι τινός, glose de ἕως τούτου. — l. 24. Il faut supprimer γνώμης, comme l'a vu RUHNKEN. M. BAKE propose de lire μνημονικῆς. — l. 27, M. FINCKH, πρὸς ἄλληλα. Il me semble qu'il faut sous-entendre τὸ δοκοῦν, comme s'il y avait πρὸς τὸ δοκοῦν ἄλλο. — l. 28, M. BAKE lit τόπος τις καὶ ἴχνος καὶ λαβὴ καὶ ἀφορμή. — l. 29-30, M. BAKE, ἀνατίθεντα. — l. 30, RUHNKEN, τύπους τῶν γραμμάτων. M. BAKE, τόπους τῶν πραγμ. — l. 31. Le même, τῇ μνήμῃ. M. SPENGEL, τῆς μνήμης [εἰς] ἀφορμὴν ἔδ.

Sera num. vind. p. 550 F. (Bake.)

([18]) Plut. Vie de Caton le jeune, p. 759 F, associe de même les mots νωθρὸς καὶ βραδύς. (Bake.)

([19]) Plutarch. De Educ. lib. c. 5, Καθάπερ γὰρ σφραγῖδες τοῖς ἁπαλοῖς ἐναπομάττονται κηροῖς· οὕτως αἱ μαθήσεις ταῖς τῶν ἔτι παιδίων ψυχαῖς ἐναποτυποῦνται (Bake).

([20]) V. Cic. de Orat. II, c. 86, § 351 ; c. 87, § 357.

ἄνευ τόπου, καὶ τὸ μέρος τοῦ λείποντος καὶ ὅλου. Ὥςπερ γὰρ οἱ τὸ ἴχνος ἀνευρόντες κύνες καὶ τὴν χώραν τῶν ἰχνῶν κατὰ πόδας διώκουσι τὸ θηρίον, καὶ μόνον οὐκ ἔχειν ὑπολαμβάνουσιν, οὕτω δὴ καὶ τῷ σπουδάζοντι μνημονεύειν καὶ σώζειν τὰ μαθήματα θέλοντι τὰ μέρη τῶν μαθημάτων ἔτι θεωρητέον καὶ τὰ συμβεβηκότα αὐτοῖς · ἵν' ὅπου τύχοι προςβαλὼν, ἐκεῖθεν αὐτῷ τὸ μνημονεύειν ὑπάρξῃ. Τοιγαροῦν καὶ τὰ μέτρα μᾶλλον μεμνήμεθα τῶν ἄνευ μέτρου πεποιημένων, ὅτι δὴ τὸ τοῦ ῥυθμοῦ καὶ τὸ τῆς εὐταξίας ἀνάλογον μνημονεύοντες καὶ τὰ καθ' ἕκαστα τῶν ῥημάτων ἀνιχνεύομεν κατὰ πόδας ζητοῦντες τὸ λεῖπον ἐξ ὧν προειλήφαμεν.

§ 6. Τὸ δὲ μέγιστον ἐν τούτοις, μελετᾷν ἀεὶ καὶ ἀπιστεῖν ὡς εἰδότι καὶ φοβεῖσθαι μὴ διαῤῥύεν σε τὸ μάθημα οἰχήσεται. Τὸ γὰρ ποιοῦν ἐπιλήσμονας ὑπόληψίς ἐστι τοῦ δοκεῖν εἰδέναι τὸ ἅπαξ ὀφθὲν ἢ λεχθὲν ἢ ἀκουσθὲν, ἢ καὶ τὸ προςδοκᾶν ὅτι καὶ εἰς νέωτα καὶ μετὰ χρόνον σοι παραμενεῖ, μήτι γε δὴ τρίτην ὕστερον ἡμέραν ἢ τετάρτην ἢ πέμπτην. Ἔχει δὲ οὐχ οὕτως · ἀλλ' οἴχεται καὶ κατὰ μικρὸν διαφθείρεται καὶ δαπαναται μὴ μελετώμενον. Δεινὴ δὲ πρόφασις λήθης καὶ τὸ γεγράφθαι πού σοι τὰ μαθήματα καὶ ἐπὶ σχολῆς ἔχειν ἐντυχόντα γνῶναι, καὶ ἀναλαβεῖν τὸ ἐκβεβλημένον. Δεῖ δὲ οὐχ οὕτως · ἀλλ' ἡγεῖσθαι μηδὲν ἐκείνων γεγράφθαι, μήδ' ἐπί σοι καθεστηκέναι διαναγνόντι καὶ ἐπιλεξαμένῳ μαθεῖν · οἷον μηδὲ εἰδέναι γράμματα, τό γε ἐπὶ μνήμῃ, καὶ οὕτως ἔσῃ φροντιστὴς περὶ τὰ ἐγνωσμένα, καὶ μελετηρότατος εἰς μαθήματα.

§ 7. Ἀμέλει τίς ἂν ἐπιλάθοιτο τοῦ ὀνόματος τῆς μητρὸς ἢ τοῦ πατρὸς ἢ τῆς πατρίδος ἢ τοῦ σφετέρου; δῆλον ὅτι δι' οὐδὲν ἄλλο, ἢ ὅτι ἡ μελέτη τούτων ἀένακος γίνεται καὶ καθημερινή τε καὶ διὰ τέλους. Τίς δέ ἐστιν ὅςτις ἐρωμένης ἢ παιδικῶν ἐξελάθετο, καὶ ὧν οὗτοι λέγουσιν ἢ πράττουσι, κἂν ληροῦντες τύχωσι; Καὶ ὅ τι ἂν φλυαροῦντες εἴπωσι, τοῦτο φροντίδι βεβαιωσάμενος περιφέρει καὶ μελέτῃ μακρᾷ τῷ πρὸς ἐκείνοις εἶναι τὴν γνώμην καὶ μετ' ἐκείνων διαιτᾶσθαι. Διὸ καὶ σοφούς τε καὶ ποιητικοὺς, ὡς εἰκὸς, ἀποτελεῖ ἡ μνήμη ὑποτρεφομένη · ἅμα τε γὰρ ἔσπασέ τι τῆς ἐπιθυμίας, καὶ ἐγέννησε τὸ μνημονεύειν · ποθῶν [ἀπερχόμενον] τὸ φανὲν κεχωρισμένον, καὶ σοφώτερος αὐτοῦ γεγενημένος καὶ ποιεῖν εἰς τὰ παιδικὰ ὀρέγεται καὶ γλίχεται καλοῦ, καθάπερ τέως μελετηρὸς ὢν, νυνὶ δὲ πτερωθεὶς ὑπὸ μνημοσύνης. Καὶ εἰ τύχοι ζωγραφικὸς ὢν ἢ πλαστικὸς, εἴδωλον ὁμοιό-

VAR. — l. 3 GBMa. οὕτω δεῖ. Cm. δοκεῖ. — l. 5 Cod. A. ἔτι θεωρητέον. — l. 5-6 GL. προςλαβών. — l. 6 Cod. A. ὑπάρξαιτο. — l. 7 A. ὅτι δεῖ. Ma. καὶ, les autres mss. κατὰ. — l. 13 PbMa. om. ἢ avant τὸ προςδ. — l. 17 Pb. σχολῆς ἔχειν. — l. 19 G. διαγνόντι. PbGMa. οἷον. A. εἶον. — l. 20 A. φροντίς τις. — l. 26 Ma. om. τοῦτο. VA. τί τὸ. — l. 27 GBMa. ἐκείνους. — l. 30-31 L. κεχωρισμένον.

CONJ. — l. 1. Peut-être faut-il lire τὸ ὅλον à moins qu'on ne supplée ἀφορμὴν ἔδωκεν. — l. 5, M. FINCKH, ἐπιθεωρητέον. M. SPENGEL, ἐστὶ θεωρητέον. — l. 6, M. BAKE a corrigé d'abord ὑπάρξαι, puis ὑπάρξῃ. — l. 10, M. FINCKH, εἰδότα. M. BAKE, ὡς οὐκ εἰδότα. — l. 11,

(21) Idée empruntée à Platon, Phædr. 275 A, Τοῦτο γὰρ τῶν μαθόντων λήθην μὲν ἐν ψυχαῖς παρέξει, μνήμης ἀμελετησία, etc. V. aussi César, de Bell. Gall. VI, 14. (Ruhnken.)

(22) Aristot. Rhet. I. 11. (Bake).

(23) Ovid. Ep. XV, 43. — Senec. Ep. 69 (Ruhnken.)

(24) Il fait allusion à un vers d'Euripide,

où elle est imprimée, poursuivent l'animal de toute la vitesse de leurs pieds et s'imaginent presque le tenir ; ainsi celui qui s'applique à exercer sa mémoire et qui désire conserver ce qu'il a appris, doit aussi porter son attention sur les diverses parties de la science, et sur les connaissances qui s'y rapportent, afin de tirer des secours pour sa mémoire de tout sujet qui se présentera à lui. Si nous nous souvenons mieux des vers que de la prose, cela vient de ce que, nous rappelant les règles du rhythme et de la métrique, nous retrouvons au moyen des pieds les mots les uns après les autres, déduisant ceux qui nous manquent encore de ceux que nous avons déjà retrouvés.

Mais le plus sûr moyen [de retenir ce que l'on apprend] est de s'exercer sans cesse, de ne pas se persuader que l'on sait, de craindre que ce que l'on a appris ne s'échappe. Ce qui cause les oublis, c'est de s'imaginer savoir ce que l'on a vu, dit, entendu une fois, où de s'attendre que l'on conservera jusqu'à l'année suivante et après un certain temps, ce dont on ne se souvient pas même après trois, quatre ou cinq jours. Or il n'en est point ainsi ; mais ce qui ne fait pas l'objet de nos méditations s'éloigne, s'altère peu à peu et se dissipe. C'est aussi une cause fâcheuse d'oubli que de croire que vous trouverez écrit quelque part ce qui vous est enseigné ([21]) et que vous pourrez en prendre connaissance à loisir, lorsque l'occasion s'en présentera, et rapprendre ainsi ce que vous aurez laissé échapper. Vous ne devez point compter là-dessus ; au contraire, il faut bien vous persuader que rien de ce qui vous est expliqué n'est écrit, qu'il ne vous sera pas possible de l'apprendre par la lecture et par la répétition. Figurez-vous même que vous ne connaissez pas les lettres, du moins pour ce qui concerne l'exercice de la mémoire, et ainsi vous retiendrez fidèlement ce que vous aurez appris, et vous vous trouverez bien préparé à vous instruire.

Assurément, personne n'oublie le nom de sa mère, de son père, de sa patrie, ou le sien propre, pourquoi ? Sans doute parce que l'usage de ces noms nous est habituel, journalier, perpétuel ([22]). Qui a jamais oublié le nom de son amante ou des objets de son amour, leurs paroles ou leurs actions, bien qu'elles soient frivoles ([23]) ? Et de tout ce qu'ils ont dit en badinant, on porte partout avec soi le souvenir, que les inquiétudes et une longue préoccupation nous ont gravé dans l'esprit ; parce que la pensée est attachée à ces personnes et que l'on vit, pour ainsi dire, avec elles. Le souvenir ainsi entretenu fait naître chez les amants le savoir et le talent poétique ([24]) ; car le désir est éveillé et engendré par le souvenir. Regrettant l'être qui lui avait apparu et connaissant mieux ce qu'il désire, l'amant s'efforce de plaire à la personne qu'il aime ; il aspire au beau, comme si jusqu'alors il eût été en proie à une vaine agitation, et que maintenant

M. Bake, εἴχηται (Proleg. p. LV). — l. 13-14. Je lis avec M. Spengel, σοι παραμενεῖ, comme à la ligne 11 σε τὸ μάθημα εἴχ. — l. 16, Morel, δὴ μελ. — l. 19. Je mets un colon après μαθεῖν. — l. 20, Morel et Ruhnken, φροντιστής. — l. 23, M. Bake, ἢ δῆλον... διὰ τέλους. M. Spengel, [ἀ] δῆλον. — l. 26. Le même, ὁποῖον. — l. 27, M. Bake, περιφέρει καὶ μελέτῃ μακρᾷ καὶ τῷ πρὸς ἐκ. εἶναι τῇ γνώμῃ. — l. 30. Le même, ὁ ποθῶν, qu'il considère comme le sujet des verbes ἔσπασε et ἐγέννησε ; mais le sujet de ces verbes est τὸ μνημονεύειν, après lequel il faut un colon ; ποθῶν se rapporte à γεγενημένος ; ἀπεργόμενον est la glose de κεχωρισμένον qui doit remplacer κεχαρισμένον, comme l'avait vu Morel. — l. 31, Morel lisait πονεῖν εἰς. M. Spengel propose ποιητικώτερος. — l. 33, M. Finckh, καὶ εἰ τύχοι.

cité plusieurs fois par Plutarque, et qui, d'après le scholiaste d'Aristophane, faisait partie de la tragédie de Sthénobée :

Μουσικὴν δ' ἄρα
ἔρως διδάσκει, κἂν ἄμουσος ᾖ τὸ πρίν.

V. Matthiæ, Eur. t. IX, p. 330.

τατον ἐκ τῆς μνήμης τῆς περὶ τῶν παιδικῶν συμπλάσεται καὶ διατυπώσει· νυσταζειν γὰρ αὐτὸν οὐκ ἐᾷ καὶ παριέναι τὰ μέρη τοῦ κάλλους ὁ πόθος ἐγκείμενος, οὐδὲ ἀμελῶς θεωρεῖν. Οὐδὲ φιλάργυρος τῶν δραχμῶν ἐπιλήσεται τούτων ὧν ἐπέθηκεν εἰς τὸ ταμιεῖον φέρων, διὰ φροντίδος ἔχων ἃ διηρίθμησε καὶ συνήθροισε. Φροντίζων δὴ καὶ σὺ περὶ ταῦτα ἃ μανθάνεις, εἰ βούλει μαθεῖν, καὶ μεθ' ἡμέραν, καὶ νύκτα οὐκ ἐπιλήσῃ τὸ σύνολον· ἀλλ' ἕξεις ἐπὶ τὴν χρείαν [ἕτοιμα] ὑπόγυον αὐτὰ καὶ πρὸ ὀλίγου τεθεραπευκώς, καὶ περὶ αὐτῶν διειλεγμένος· ἐὰν δὲ ἀνῇς, οἰχήσεται. Πτερόεντα γοῦν οἱ ποιηταὶ τὰ ἔπη καὶ τὰ ῥήματα λέγουσιν, ὅτι τοῖς οὐκ ἀπρὶξ ἐχομένοις ἀναστάντα πέτεται. Αἰνίττεται δὲ ὁ κατατετρῆσθαι δοκῶν πίθος, καὶ τὸ ἐν Ἅιδου κόσκινον, ὅτι μηδὲν στέγειν δυνάμεθα τῶν εἰς τὴν ψυχὴν εἰσιόντων, ἀλλ' ἀπορρύτον ἐστιν ἄνωθεν, ὥςπερ ἀπορρέοντός τινος ἀεὶ δεῖ τὸ ἐπειςρέον εἶναι.

§ 8. Ἀντιφῶν τε ἐν ταῖς ῥητορικαῖς τέχναις τὸ μὲν τὰ παρόντα ἔφη καὶ ὑπάρχοντα καὶ παρακείμενα αἰσθάνεσθαι κατὰ φύσιν εἶναι ἡμῖν, παρὰ φύσιν δὲ τὸ φυλάττειν αὐτῶν ἐκποδὼν γενομένων ἐναργῆ τὸν τύπον. Ὅθεν ἐπειδὴ παρὰ φύσιν ἐστὶ τὸ μνημονεύειν, ἡ φροντὶς καὶ ἡ ἄσκησις κράτιστον. Ἀκροώμενος οὖν τῶν γε ἀποστοματιζόντων ἤτοι τὰ ἐσκεμμένα, ἤτοι τοὺς αὐτοσχεδίους λόγους [τῶν ἀναγνωσμάτων], πρῶτον μὲν τὴν ἰδέαν τοῦ λεγομένου περιλάμβανε. Τοῦτο δέ ἐστιν ἡ περιβολὴ τῆς ἐννοίας καὶ ὁ κύκλος καὶ τὸ ἄρθρον τὸ περιγράφον καὶ ἀφορίζον τὰ μέρη τῶν μερῶν. Οἷον εἰ μὲν προοίμιον εἴη, τίς ὁ λόγος τε καὶ ἡ ὑπόθεσις τῆς προοιμιακῆς ἐπιχειρήσεως, τοῦ α, τοῦ β, τοῦ γ, τῶν ἄλλων ἐφεξῆς. Καὶ τὸ διὰ τί εἴληπται λάμβανε. Δεσμὸς γάρ ἐστι τῆς μνήμης σοι καὶ φυλακτήριον καὶ τὸ τοιοῦτον εἶδος λαβόντι. Τὸ γὰρ διὰ τί τὸ κῦρος τῆς ἐπιστήμης καὶ τέχνης. Ὡςαύτως γε μὴν καὶ περὶ τῆς διηγήσεως, δηλώσεως οὔσης, εἴτε ἄνωθεν [ἐξαρχῆς], εἴτε καὶ πόθεν ἤρξατο, καὶ τίνος χάριν καὶ ταῦτα ἐπίκρινε. Ὅταν δὲ ἅπτηται τῶν πίστεων, ἡγουμένων τε καὶ ἀναγκαίων, διάκρισιν ποιοῦ. Καὶ τί τὸ κεφάλαιον τὸ ἰδικώτατόν ἐστιν αὐτῶν, καὶ πρὸς τί βλέ-

VAR. — l. 6 Pb. νύκτωρ. — l. 7 Pb. ἐπὶ. Cod. A. ὑπὸ. — l. 12 A. ἀπόῤῥητον. — l. 16 Cod. A. ἐναργῆ τὸν πόθον. — l. 17 Pb. τῶν παρὰ φύσιν. — l. 18 LBMa. ἢ...ἢ. — l. 20 Cod. A. παραβολή. — l. 24 PbGBLMa. δεσμὸς ἔσται. Cod. A. om. ἐστι ou ἔσται. — l. 27 PbMa. ἐπίκριναι. C. ἐπίκρινυ avec αι sur νυ.

CONJ. — l. 3, M. SPENGEL, οὐδὲ ὁ φιλάργ. — l. 5, MOREL, ἐπὶ ταῦτα. — l. 7, RUHNKEN, ὑπὸ χεῖρα, au lieu de ἐπὶ τὴν χρείαν. Le même regardait πρὸ ὀλίγου comme une glose. M. BAKE n'adopte pas ces corrections. C'est ἕτοιμα qui est la glose de ὑπόγυον. — l. 12, MOREL, ἀπόρυτον. M. BAKE, ἐπαρυστέον ἄνωθεν. Je lirais plutôt, si cette incise n'était pas

(25) Plat. Phædr. p. 249 C, Διὸ δὴ δικαίως μόνη πτεροῦται ἡ τοῦ φιλοσόφου διάνοια. (Finckh.) Plus bas : Ὅταν τοῦ ἀληθοῦς ἀναμιμνησκόμενος πτερῶται. (Bake.)

(26) Plutarch. Amator, 759 C, Αἱ δὲ τῶν ἐρωμένων εἰκόνες ὑπ' αὐτῆς οἷον ἐν ἐγκαύμασι γραφόμεναι διὰ πυρὸς εἴδωλα ταῖς μνήμαις ἐναπολείπουσι κινούμενα, καὶ ζῶντα καὶ φθεγγόμενα καὶ παραμένοντα τὸν ἄλλον χρόνον. (Ruhnken.)

(27) Plat. Ion. 532 C, Ἀτεχνῶς νυστάζω — 533 A, Νυστάζει τε καὶ ἀπορεῖ.

(28) Plat. Phædr. 251 C, Βλέπουσα πρὸς τὸ τοῦ παιδὸς κάλλος ἐκεῖθεν μέρη ἐπιόντα καὶ ῥέοντα, ἃ δὴ διὰ ταῦτα ἵμερος καλεῖται. (Finckh.)

(29) Cic. Cato maj. c. 7 Plut. de Educ. puer. 9 E. (Ruhnken.)

(30) Plat. Gorg. 493 B, Τὴν δὲ ψυχὴν κοσκινῷ ἀπείκασε τὴν τῶν ἀνοήτων ὡς τετρημένην, ἅτε οὐ δυναμένην στέγειν δι' ἀπιστίαν

il se sente soutenu par les ailes de la mémoire ([25]). S'il est doué de quelque talent pour la peinture ou pour la sculpture, il composera ou il moulera de souvenir une image très-ressemblante de l'objet de son amour ([26]); car la passion dont il est épris ne lui permet pas d'être incertain ([27]), de laisser échapper aucune partie de la beauté, ni de la contempler négligemment ([28]). L'avare n'oubliera pas non plus les drachmes qu'il a déposées dans son coffre, préoccupé qu'il est de ce qu'il a calculé et amassé ([29]). De même, si vous voulez vous instruire, repassez dans votre esprit jour et nuit ce que vous apprenez, et vous n'oublierez rien du tout. Au contraire, les idées seront à votre disposition quand vous en aurez besoin, puisque vous vous en serez occupé tout récemment et que vous vous en serez entretenu; mais si vous les négligez, elles s'échapperont. Les poëtes donnent des ailes aux chants et aux paroles, parce qu'elles s'envolent lorsqu'on ne les fixe pas fortement dans la mémoire. C'est aussi ce que signifient ce tonneau sans fond et ce crible des enfers : ces images mystérieuses nous apprennent que nous ne pouvons rien conserver de ce qui entre dans notre âme et qu'elle en est dépouillée comme par une force supérieure ([30]); or, comme il s'en échappe sans cesse quelque chose, il faut y verser aussi continuellement ([31]).

Antiphon ([32]), dans son Traité de Rhétorique, dit qu'il est conforme à la nature que nous sentions les choses présentes, qui existent, qui nous touchent, mais qu'il est contraire à la nature d'en conserver l'image claire lorsqu'elles se sont éloignées. Puis donc que la mémoire est contraire à la nature, l'application et l'exercice sont les meilleurs moyens de la fortifier. Toutes les fois que vous entendrez, soit des discours médités et préparés, soit des discours improvisés, cherchez d'abord à embrasser le plan du discours, c'est-à-dire à saisir la conception du sujet, son étendue ([33]), la division qui assigne le contenu de chaque partie et la distingue des autres. Par exemple, s'il s'agit d'un exorde, il faut indiquer quel est le genre du discours et sur quoi roule l'exorde, le premier, le second, le troisième point, et ainsi de suite. Saisissez le motif du choix que l'orateur a fait de ce point de vue; car quand vous aurez trouvé cette idée, ce sera pour vous le lien et le garant de votre mémoire. En effet, le pourquoi est le principe de la science et de l'art. De même, à l'égard de la narration, qui est une démonstration ([34]), indiquez si elle a été reprise de plus haut, ou bien depuis quel fait elle commence, et cherchez aussi à vous rendre compte pourquoi il en est ainsi. Quand l'orateur en viendra aux preuves, distinguez les principales, celles qui sont nécessaires, et quel est l'argument le plus spécial, le mieux approprié, quel est le but, quelle est l'intention du

interpolée, ἀλλ' ἀπάρυστόν ἐστιν ἄνωθεν. M. Bake, καὶ ὥςπερ.... δεῖ τι ἐπειςφ. M. Finckh, ὥςτε ἀπ. — l. 16, M. Bake, ἐναργῆ τὸν τύπον. — l. 18, M. Spengel, τῶν τε ἀποστομ. — l. 19, M. Finckh, καὶ τῶν ἀν. Il me semble qu'il faudrait τῶν ἀναγινωσκόντων; mais ce mot, qui est au moins inutile, n'est que la glose de ἀποστοματιζόντων. — l. 20, M. Finckh a corrigé περιβολή. — l. 21, M. Spengel, τὰ μέρη ἔπειτα τῶν μερῶν. — l. 26, M. Walz, ὡς-αύτως γε μήν. — l. 27, ἐξαρχῆς est l'explication de ἄνωθεν. — l. 28, M. Spengel, τῶν ἡγουμ.

τε καὶ λήθην.

([31]) Plat. Leg. V. p. 752 B. Ὥςπερ γάρ τινος ἀποῤῥέοντος ἀεὶ δεῖ τοὐναντίον ἐπιῤῥεῖν. (Bake.)

([32]) V. sur Antiphon, Fabricius Bibl. gr. t. II, p. 751, éd. Harles. — Ruhnken, Hist. crit. or. gr. p. 807 R. P. Van Spaan, Lugd. Bat. 1765, Diss. insérée dans le vol. VII des orat. gr. de Reiske, p. 193. M. Spengel, Συν. Τεχν. p. 116, cite la mention qui est faite ici du Traité de Rhétorique d'Antiphon, comme extraite de Longin. M. Bake (Schol. Hypomn. III, p. 75 et 77) s'occupe aussi de la Rhétorique d'Antiphon.

([33]) Plutarq. V. de Lucullus, c. 21, Κύκλον τινὰ καὶ περιβολήν. (Finckh.)

([34]) V. le Manuel de Rhétorique, § 14.

πων λέγει καὶ πραγματευόμενος. Τὰ γὰρ καθ' ἕκαστον τῶν ἐπιχειρημάτων ἐκ τούτων σοι παραστήσεται, μικροῦ δέω λέγειν ὅτι καὶ αὐτὰ τὰ ῥήματα· ὅταν δ' ἐκβοήσῃ τι καλὸν καὶ καίριον καὶ περιττὸν καὶ συνέσεως ἀξίας ἐχόμενον, διότι τοιοῦτόν ἐστιν οὐκ ἀχρεῖον λαθεῖν εἰς ἀπομνημόνευσιν. Ὁ δὲ αὐτὸς λόγος καὶ περὶ τῶν ἐπιλόγων· ἢ γὰρ αὔξει τὸ πρᾶγμα ἢ μὴ, ταῖς ἐπανόδοις συστρέψας ἐν βραχεῖ διδάσκειν οἴεται δεῖν τὰ διὰ πολλῶν ἠνυσμένα.

§ 9. Μαρτύριον δὲ πρὸς τοῖς εἰρημένοις οὐκ ἐλάχιστόν ἐστι τῆς μνήμης τὸ ἔργον ἡμέτερον εἶναι καὶ ἐφ' ἡμῖν, τὸ τοὺς διαλυομένους, ὅταν καὶ ἀπαλλαττώμεθα ἀπ' ἀλλήλων παραπέμποντες ἢ προπεμπόμενοι, κελεύειν ἀλλήλων μεμνῆσθαι ἀπελθόντας· τοῦτο γὰρ σημαίνει τὸ ῥῆμα, ὅτι, εἰ βουληθείημεν μὴ ἀμελεῖν τοῦ μεριμνᾶν, καὶ ἄποθεν ἀλλήλων μνημονεύοιμεν ἄν. Τὰ δὲ ἐγκλήματα καὶ τὸ ἐπιτιμᾶν τοῖς μὴ μεμνημένοις οὐ σαφῶς εἰς τοῦτο φέρει τὸ δέον ἐπιμέλειαν ἔχειν μνημοσύνης καὶ τοῦ ἄποθεν ὄντος; ὅσα γοῦν οὐκ ἐφ' ἡμῖν, ταῦτα οὐκ ἂν εἴη δίκαιον ἐπιτιμᾶν, οὐκ ἀμορφίαν, οὐ πήρωσιν, οὐδὲν τῶν ἄλλων ὅσαπερ οὐκ ἐφ' ἡμῖν.

VAR. — l. 1 GBMa πραγματεύεται. Cod. A. πραγματευόμενος. — l. 3 L. κύριον. — l. 5 Cod. A. ἢ μὴ ταῖς ἐπ. — l. 6 PbA. ἐν βραχύ. — l. 6-7 L. ἡδυμένα. Cod. A. ἠνυσμένα. — l. 8 GBLMa. πρὸς τούτοις τοῖς. — l. 9 MaA. ὑμῖν. — l. 12 G. μνημονεύομεν. — l. 14 Cod. A. τὸ δέον.

CONJ. — l. 4. Il faut insérer après ἐχόμενον ou du moins sous-entendre quelque adjectif verbal, tel que γραπτέον, σημειωτέον. — l. 5, M. Bake, ἢ ταῖς ἐπανόδοις. — l. 6-7, Morel, ἠνωμένα. — l. 10, M. Finckh, προπέμποντες. — l. 14. Le même, τὸ δεῖν.

discours. Par ce moyen, pour chacun des raisonnements, les mots même, ou peu s'en faut, s'offriront à votre souvenir. Si cependant l'orateur énonce quelque belle pensée, bien adaptée à la circonstance, remarquable et digne d'une haute intelligence, [il faudra en prendre note], car il n'est pas inutile d'en conserver le souvenir. Nous en dirons autant de la péroraison ; car, ou bien l'orateur s'efforce dans cette partie d'augmenter l'effet qu'il a déjà produit, ou bien, par ses résumés, il pense devoir rappeler en peu de mots ce qu'il a établi par de longs développements.

Une bonne preuve de ce que nous avons avancé, que l'œuvre de la mémoire se fait par nous et dépend de nous, c'est l'usage suivi par ceux qui partent. Dans cette circonstance, ceux qui accompagnent et ceux qui sont accompagnés se recommandent réciproquement de se souvenir les uns des autres; ce qui prouve que, si nous ne voulons pas négliger d'y penser, nous nous souviendrons de part et d'autre des absents. Les plaintes et les reproches que l'on adresse à ceux qui oublient, ne montrent-ils pas clairement qu'il faut avoir soin de se souvenir de celui qui est absent ? On ne saurait avec justice nous blâmer pour des choses qui ne dépendent pas de nous, telles que la laideur, la cécité et toutes les autres infirmités dont nous ne pouvons nous préserver (35).

(35) Ruhnken et M. Finckh pensaient que le Fragment de Longin inséré dans le texte d'Apsinès s'étendait jusqu'ici; M. Séguier de St-Brisson a montré, par le ms. 1874, que le morceau suivant était encore étranger à Apsinès. V. les *Recherches*, pp. 35 et 42.

ΑΝΩΝΥΜΟΥ ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΤΕΛΙΚΩΝ.

---

§ 1. Ὅτι τὰ τελικὰ καλούμενα κεφάλαια, περὶ ὧν ἡ σκέψις, σύμπασιν ἐν τοῖς τρισὶν εἴδεσι τῶν λόγων ζητεῖσθαι δύναται. Αἱ μὲν γὰρ συμβουλαὶ διττῶς διανέμονται καὶ ταύτης τῆς τιμῆς τυγχάνουσι· καὶ φέρε εἴπωμεν συμβουλίαν. Κατατρέχοντος τοῦ Φιλίππου συνεχῶς τὴν Χερρόνησον, γράφει Δημοσθένης διορύξαι τὸν ἰσθμὸν αὐτῆς· λέξεις γὰρ οὕτω· « Παράνομα ταῦτ' ἐστιν, ὦ Δημόσθενες, ἃ γράφεις· καινὰ γὰρ καὶ ἄτοπα, « καὶ παρὰ τὸν τῆς φύσεως νόμον καὶ μὴ δόξαντα τοῖς προγόνοις μηδὲ « τῷ θεῷ Διί· καὶ γὰρ ἂν ἔθηκε νῆσον, εἴπερ ἠβούλετο.» — «Ἀλλ' εἰ καὶ « παράνομα, συμφέροντα μέντοι πρακτέα· τὰ γὰρ καινὰ ἐὰν σώζῃ τὴν « Χερρόνησον, πῶς οὐκ ἀναγκαῖα; τὰ δ' ἀναγκαῖα, πῶς *** ἐν Χερρονήσῳ, « καὶ τὴν ὑπὲρ αὐτῶν δαπάνην ὑποστῆναι οὐ βοηθεῖν;» Ἐν ᾧ τὸ πρέπον κατασκευάσεις.

§ 2. « Ἢ καὶ ἑτέρῳ τρόπῳ βοηθεῖν οἷόν τέ ἐστιν αὐτοῖς; ὅτι χαλεπὸν « πορίσασθαι δύναμιν, οὐδὲ ἀδύνατον τὴν ἐκείνῳ παραταξαμένην· εἰ « οὔτε ῥᾴδιον, οὔτε εὔπορον, οὔτε δυνατὸν ὅλως διορύξαι τὴν Χερρόνησον· « δεῖ γὰρ ἀμυθήτων χρημάτων, καὶ διχῇ δαπανᾶν εἰς τοὺς προαγωνι- « ζομένους καὶ εἴργοντας τὴν Φιλίππου δύναμιν ἀπὸ τῶν ἐργαζομένων καὶ « τῶν διασκαπτόντων, καὶ εἰς αὐτοὺς τοὺς ὀρύττοντας, καὶ μεταλλεύοντας « τὸ χωρίον, οὐκ ὀλίγους οὐδ' εὐαριθμήτους. Ὁ δὲ χρόνος ὅσος; Εἰ δὲ « καὶ πέτρα ἐπιτύχοιεν δυσκατεργάστῳ καὶ ἀντιτύπῳ; Εἰ δὲ χαλεπήνειεν « καὶ τὸ δαιμόνιον, ὡς βίαιόν τι ποιούντων ἡμῶν καὶ ἀθέμιτον, καὶ παρὰ « τοὺς νόμους τῶν θεῶν;» Ἐν ᾧ ὅτι πανταχόθεν ἀσύμφορον.....

§ 3. « Οὔτε ὁλόκληρον οὔτε ἐργῶδες τὸ ἐγχείρημα· ἀλλὰ καὶ ὀλίγα « ἀρκέσει χρήματα, κἂν εἰ πολλὰ εἰςάπαξ ἀναλώσωμεν. Τὸν δὲ ἅπαντα « [χρόνον] ἐν ἀσφαλεῖ τὰς πόλεις ἕξομεν καὶ ὀχυρῷ, ἐν ᾧ ὅτι ἐν θαλάττῃ « πάντων ἀνθρώπων ἀμείνους ἐσμὲν, καὶ ὅσα ἐν ταῖς νήσοις ἔχομεν, « ἄληπτα ταῦτα καὶ ἀχείρωτα ἄλλοις. Καρπωσόμεθα οὖν καὶ Χερρόνη- « σον, ὡς Λῆμνον, ὡς Σκῦρον. »

VAR. — l. 2 V. δύνασθαι. C. δύναται. — l. 6 Cod. A. ταῦτά ἐστιν. — l. 8 Cod. εἴπερ. A. ἤπερ. — l. 22 Pb. ἀσύμφορον, les autres mss. ἀσυμφορες.

CONJ. — l. 2-3. Je lirais συμβουλίαι, comme l'indique la ligne suivante. — l. 10-11. Je crois qu'il faut lire : εἰ δ' ἀναγκαῖα, τεῖ; ἐν Χερρονήσῳ πῶς οὐ βοηθεῖν, καὶ τὴν ὑπὲρ αὐτῶν δαπανὴν ὑποστῆναι; — l. 13. Le sens demande, ce me semble, οὐχ οἷόν τε. — M. FINCKH lit avec raison οὐδὲ δυνατόν; — l. 14-15. Je crois qu'il faut : ἀλλ' οὔτε ῥᾴδιον. — l. 22, La leçon ἀσύμφορος de la plupart des mss. et le sens des adjectifs qui suivent montrent, comme l'a

FRAGMENT D'UN TRAITÉ DE RHÉTORIQUE,

SUR LES LIEUX COMMUNS RELATIFS A LA FIN QU'ON SE PROPOSE. (1)

Cette sorte de lieux communs, dont nous devons nous occuper, peuvent être cherchés dans les trois formes du discours. Les délibérations sont de deux espèces et chacune d'elles mérite la même attention. Parlons donc de la délibération. Philippe faisant des courses continuelles dans la Chersonèse, Démosthène propose d'en couper l'isthme. Voici comment vous le combattrez : « Ce que tu proposes, Démosthène, est contraire à la « loi, ce sont des idées nouvelles et absurdes, opposées aux lois de la « nature, et qui n'ont été approuvées ni de nos ancêtres ni même de « Jupiter; car ce Dieu aurait fait une île de la Chersonèse, s'il l'avait « voulu. » « Mais (dis-tu), bien qu'elles soient contraires à la loi, ces me- « sures doivent être adoptées, si elles sont avantageuses ; car si ces « idées nouvelles sauvent la Chersonèse, comment ne seraient-elles pas « nécessaires ? et si elles sont nécessaires, comment ne pas secourir la « Chersonèse, et supporter même pour cela des dépenses ? » (2) C'est sur ce point que vous ferez reposer les arguments de convenance.....

« (Dira-t-on) qu'il n'est pas possible de les secourir d'une autre ma- « nière, parce qu'il est difficile de se procurer une armée, impossible « de rappeler celle qui lui est opposée (à Philippe)? Mais il n'est ni « facile, ni aisé, ni possible de couper par un fossé la Chersonèse ; car « il faut pour cela des sommes incalculables ; il y a double dépense à faire « et pour ceux qui servent de défenseurs et qui éloignent les troupes de « Philippe des travailleurs et des terrassiers, et pour les ouvriers eux- « mêmes et ceux qui mineront le terrain, et dont le nombre n'est ni petit « ni facile à calculer. Et combien cela prendra-t-il de temps? Et s'ils vien- « nent à rencontrer un rocher dur et résistant? et si la divinité s'irrite de « ce que nous faisons une œuvre violente, coupable, impie?»

Par là vous ferez sentir que cette entreprise est de toute manière fâcheuse..... (3)

« L'entreprise (4) n'est ni difficile, ni pénible, et de faibles sommes « suffiront, bien qu'elle exige d'abord un sacrifice. A l'avenir nos villes « seront en pleine sûreté, puisque sur mer nous l'emportons sur tout « le monde ; et tout ce que nous possédons dans les îles sera hors de la « portée des autres et à l'abri de toute atteinte. Nous retirerons de la « Chersonèse les mêmes avantages que de Lemnos, de Scyros. »

vu M. Finckh, qu'il y a une lacune après ἀσύμφορος. — l. 23. Je mettrais ἀλλ' avant le premier οὔτε. — ὀλόκληρον ne s'accorde guère avec ἐργῶδες, je pense qu'il faut y substituer ὀγληρόν. — l. 25, M. Finckh insère χρόνον après ἅπαντα.

(1) V. les *Recherches*, p. 42.
(2) V. la note critique.
(3) Il y a ici une lacune.
(4) Ce dernier paragraphe présente de nouveaux arguments mis dans la bouche de Démosthène.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΕ

ΛΟΓΓΙΝΟΥ ΤΕΧΝΗΣ ΡΗΤΟΡΙΚΗΣ ΕΠΙΤΟΜΗ.

§ 1. Καλὴ μὲν ἡ τοῦ Ταρσέως Ἑρμογένους ῥητορική. Πῶς γὰρ οὔ; συνεκτικωτάτη γάρ ἐστι πάντων τῶν τῆς τέχνης μερῶν. Ἀλλ' οὐδὲν ἐλάττων ταύτης καὶ ἡ τοῦ κριτικωτάτου Λογγίνου. Οὗτος γὰρ καὶ εὐμαθέστερός ἐστι τοῖς ἀναγινώσκουσιν, εὐθὺς ἀπὸ προοιμίου ἀρχόμενος καὶ τὰς ἀρετὰς ἑκάστης τῶν τῆς τέχνης μεθόδων δήλους ἅπασι καθιστῶν. 5

§ 2. Ἔργον γοῦν, φησὶν ἐκεῖνος, προοιμίου ἐπιείκεια, εὔνοια, πρόσεξις, εὐμάθεια · διηγήσεως δὲ δηλῶσαι τὸ πρᾶγμα, καὶ πίστεως πεῖσαι διότι τοῦτό ἐστιν · ἐπιλόγου δὲ αὐξῆσαι καὶ ἀναμνῆσαι καὶ προτρέψαι τὸν ἀκροατὴν τὴν ψῆφον ἐπενεγκεῖν ἣν βουλόμεθα.

§ 3. Καὶ εἶδος μέν φησιν ὁ ἀνὴρ εἶναι τὰ κεφάλαια, καθάπερ ἀγαλ- 10 μάτων ἢ τινῶν ἀνδριάντων τύπους · πρὸς παράδειγμα δὲ τοὺς ὑπὲρ αὐτῶν λόγους · ὄργανα δὲ τὰ εἰκότα · μέρη δὲ τῶν εἰκότων σημεῖα, τεκμήρια, βάσανοι, μάρτυρες, νόμοι, ψηφίσματα, συνθῆκαι, κηρύγματα καὶ τὰ τοιαῦτα, πάντα μὲν γὰρ τῷ γένει εἰκότα, κατ' εἶδος δὲ καὶ στοιχεῖον, ὥς- περ εἴρηται. 15

§ 4. Καὶ σημεῖα μέν, φησίν, ὀνομαζέσθω τὰ τῶν παροιχομένων ἀπο- δεικτικά · τὰ δὲ τῶν μελλόντων, εἰκότα · τὰ δ' ἀμφιλόγως ἔχοντα, τεκ- μήρια. Τὸ δὲ ἐνθύμημα συλλογισμὸν λέγει τοῦ ῥήτορος, ἀτελῆ μέντοι καὶ τῶν συμπερασμάτων καὶ τῶν προτάσεων ἐνίοτε ἐπιδεῆ.

VAR. — l. 1 καὶ πῶς γὰρ οὔ; — l. 9 ἢ βουλόμεθα. — l. 19 συλλογισμός. — l. 20 ἐπιδεῆ manque dans le ms.

CONJ. — l. 6, M. SPENGEL supprime ἐπιείκεια. — l. 11, M. BAKE propose de lire δεὺς ὑπὲρ αὐτῶν λ.. — l. 19, M. SPENGEL, τοῦ συμπεράσματος.

(1) Cet Abrégé est tiré d'un manuscrit appartenant à la Bibliothèque du Saint-Synode de Moscou, portant le nº 290 et qui paraît être du seizième siècle. Il avait été signalé dans le *Notitia Codicum mss. græc. Bibliothecarum Mosquensium*, publié en 1776, par Chr.-Fr. Matthæi, et transcrit par celui-ci sur la demande de Ruhnken. M. Bake l'a publié pour la première fois en 1849, p. 147 et suiv. sous le titre de Ἀνωνύμου περὶ ῥητορικῆς. Cet Abrégé a été fait évidemment sur un exemplaire complet du Manuel de Rhétorique de Longin, car il nous fait connaître les parties qui se trouvaient au commencement et à la fin de ce Manuel, et pour douze des §§, que nous indiquerons à leur place, il présente des idées ou analogues ou parfaitement sem-

FRAGMENT XXV.

ABRÉGÉ DU MANUEL DE RHÉTORIQUE DE LONGIN. (1)

La Rhétorique d'Hermogène de Tarse est un bel ouvrage; comment n'en serait-il pas ainsi, puisqu'elle traite complétement de toutes les parties de l'art? Mais celle de Longin, le plus habile des critiques, ne lui est inférieure en rien. En effet, cet auteur est plus facile à comprendre; il commence par l'exorde, et il expose, avec une clarté suffisante pour tous les lecteurs, les avantages de chacune des règles de l'art.

L'objet de l'exorde, dit-il, est d'obtenir l'indulgence, la bienveillance, l'attention, la docilité; celui de la narration est d'exposer le fait, et celui de la confirmation de montrer pourquoi la chose est ainsi; enfin, dans la péroraison, on relève l'importance du sujet, on rappelle ce qui a été dit, et l'on engage l'auditeur à porter le suffrage désiré.

Longin considère la forme du discours comme la chose la plus essentielle, de même que pour les figures et certaines statues auxquelles il compare les discours (2). Les membres du discours sont les preuves, et les diverses sortes de preuves se déduisent ou des traces qu'ont laissées les voies de fait, ou des conjectures qu'on en peut légitimement tirer, ou des aveux arrachés par la torture, ou des témoins, des lois, des décrets, des traités, des proclamations ou d'autres choses semblables; elles appartiennent toutes au même genre, mais il faut en distinguer les espèces et les cas particuliers, comme on l'a dit.

On appelle preuves matérielles, celles qui démontrent les choses passées; probabilités, celles qui concernent l'avenir; conjectures, celles qui concernent les choses douteuses. L'auteur appelle arguments, le raisonnement de l'orateur, et arguments incomplets, ceux qui sont dépourvus, comme cela arrive quelquefois, de leur conclusion, ou des propositions préliminaires.

blables, exprimées dans les mêmes termes. Mais l'ordre dans lequel les §§ se succèdent n'est pas toujours le même dans les deux fragments; il a été certainement interverti dans l'un et dans l'autre. Nous avons indiqué les transpositions qui doivent être opérées dans le Manuel de Rhétorique; celles de l'Abrégé sont plus nombreuses et plus compliquées. Nous avons laissé le texte et la traduction dans l'ordre suivi par M. Bake, qui a conservé celui du ms.; voici comment nous disposerions les §§, pour qu'ils offrissent la marche des idées observée par l'auteur, et qu'ils se succédassent comme dans le *Manuel :* 1, 2, 3, 20, 4, 5, 6, 7, 19, 8, 9, 13, 17, 18, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 21. V. les *Recherches*, p. 38.

(2) La phrase du texte qui répond à celle-ci est altérée ou plutôt interpolée.

§ 5. Καὶ γίνεται ἢ δεικτικὸν ἢ ἐλεγκτικὸν ἢ γνωμικὸν ἢ παραδειγματικόν· ἂν δὲ προσλάβῃ τὸ παράδειγμα, τέλεον ἐπιχείρημα γέγονεν· ἔστι γὰρ τοῦτο ἐξειργασμένον ἐνθύμημα, τὸ πανταχόθεν ἐκτετελεσμένον, καὶ δύο τὰ καθόλου μέρη τῆς κατασκευῆς, ἐνθύμημα καὶ παράδειγμα. Καί ἐστι παράδειγμα ὅμοιον ὁμοίου μέρος, γνώριμον ἀγνοουμένου· τὸ δ' ἐνθύμημα ἐπιτομὴ τῶν παραδειγμάτων· ἃ γὰρ ἐν πολλοῖς ἔσπαρται παραδείγμασι, συστρέψας ὁ λόγος λέγει δι' ἐνθυμημάτων· διόπερ ἐξήγησίς ἐστιν ὥςπερ τῶν ἐνθυμημάτων ἡ μνήμη τῶν παραδειγμάτων. 5

§ 6. Ἀνυτικώτατον δέ, φησίν, εἰς εὕρεσιν τὸ διαβλέπειν τὰ συνυπάρχοντα τοῖς προςώποις καὶ πράγμασι, τύχας, τέχνας, ἡλικίας, γένη, πλούτους, τρόπους, καὶ ὅσα τοιαῦτα. 10

§ 7. Ὑπαρχέτω δέ, φησί, πρὸ τούτων ἡ τῶν τελικῶν κεφαλαίων θέσις ἐπὶ τῷ ζητήματι, καὶ τὸ ἐφαρμόζειν τὰ τελικὰ καὶ γενικὰ καὶ τυπώδη τοῖς ἰδικωτάτοις.

§ 8. Τῶν δὲ ἐπιλόγων, φησίν, ἡ δύναμις ἀναμνῆσαι τὰ εἰρημένα ταῖς ἐπανόδοις, αὐξῆσαί τε τὸ ὁμολογηθὲν, εἴτε κρεῖττον, εἴτε χεῖρον τοῖς μερισμοῖς καὶ τῇ παραθέσει τῶν ὁμοίων καὶ τῶν ἐναντίων. 15

§ 9. Καὶ ὅτι ἡ φύσις τῶν ἐπιλόγων ἀντιστρόφως τοῖς προοιμίοις ἔχουσα εὑρίσκεται· τὰ γὰρ αὐτὰ καὶ προοιμιαζομένῳ πολλάκις καὶ προτρέποντι τοὺς δικαστὰς πρέπει κατὰ τὸ σχῆμα τῶν ἐπιλόγων. Καὶ ὅτι τὸ μὲν προοίμιον μερισμὸν ἔχει τῶν κεφαλαίων, ἐπαγγελίαν δὲ τῆς ἀποδείξεως· ὁ δὲ ἐπίλογος αὐξήσεις καὶ ἀναμνήσεις τῶν ἤδη λεχθέντων. 20

§ 10. Προςθῆκαι δὲ καὶ ἀφαιρέσεις ῥυθμίζουσι πολλάκις τὸν λόγον.

§ 11. Ἡ δὲ ἀλληγορία καὶ νεάζειν τοῦτον ποιεῖ· τὸ γὰρ πεπατημένον καὶ πεπλυμένον καὶ μυριόλεκτον πρὸς κόρον ἄγει. 25

§ 12. Καὶ αἱ καινοτομίαι δὲ τῶν συντάξεων καὶ τῶν ἐγκλίσεων καὶ τῶν διαθέσεων, καὶ αἱ περὶ τοὺς χρόνους μεταλλάξεις κατασείουσι τὰ τοῦ ἀκροατοῦ ὦτα. Τοιγαροῦν λεκτέον, «ἀμφὶ σοῦ λέγομεν,» καὶ «χάριν σήν,» καὶ «θαυμάζω σοῦ,» καὶ «καταφρονῶ σε,» καὶ «θάρρει τούτους,» καὶ «ὡς εἰδεῖεν Θεοί,» καὶ «ἀνύσασιν ἄν», καὶ τὰ τοιαῦτα. 30

VAR. — l. 12. Longin § 10, a τούτοις au lieu de πρὸ τούτων. — l. 25 πεπαυμένον. — l. 28. Longin, § 24. donne comme exemple ἀφείλετο με au lieu de ἀμφὶ σοῦ λέγομεν qui, suivant M. SPENGEL, en est probablement une altération.

(3) Corresp. au § 9 du *Manuel*.
(4) Corresp. au § 10 du *Manuel*.
(5) Corresp. au § 11 du *Manuel*.
(6) Corresp. au § 16 du *Manuel*.
(7) Corresp. en partie, au § 22 du *Manuel*.
(8) Corresp. au § 23 du *Manuel*.

L'argument peut servir à la démonstration ou à la réfutation, il peut être fondé sur une maxime ou appuyé sur un exemple; et si l'on fait l'application de l'exemple, la démonstration est achevée. Or le raisonnement est complet, lorsqu'il a épuisé tous les points du sujet, et les deux principaux moyens de confirmation sont l'argument et l'exemple. L'exemple s'applique à la partie semblable d'un fait semblable, et fait comprendre l'inconnu par le connu; l'argument est le résumé des exemples; car les rapports qui ont été découverts dans une foule d'exemples, sont recueillis au moyen des raisonnements; c'est pourquoi l'exposition est pour les arguments, ce que la mémoire est pour les exemples.

Ce qui facilite le plus l'invention, dit l'auteur, c'est de démêler les circonstances qui accompagnent les personnes et les choses, les disgrâces ou les faveurs du sort, les talents, l'âge, la naissance, la richesse, les mœurs et toutes les autres choses semblables (3).

Mais, dans cette recherche, il faut s'occuper d'abord des moyens tirés de l'intention, afin de fixer l'état de la question, et l'on doit faire concorder les arguments fournis par l'examen du but, de la nature de la cause et de la marche ordinaire des choses, avec ceux qui conviennent au cas particulier (4).

L'avantage des conclusions, dit-il, consiste à rappeler ce qui a été exposé, au moyen des récapitulations, à relever ou à atténuer l'importance de ce qui a été avoué ou reconnu, par des distinctions et par la comparaison des choses semblables et des choses contraires (5).

La péroraison est comme le pendant de l'exorde; en effet, l'orateur dans son exorde emploie souvent les mêmes moyens auxquels il doit avoir recours dans sa péroraison, pour disposer favorablement les juges; et, de même que l'exorde renferme la division des principaux points et l'annonce de la démonstration, la péroraison contient ce qui tend à fortifier et à rappeler ce qui a été déjà dit (6).

Les figures de grammaire qui consistent soit à ajouter, soit à retrancher quelque chose aux mots ou à la phrase, donnent souvent au discours plus d'harmonie (7).

L'allégorie (ou la figure par laquelle on substitue des expressions à d'autres) donne au style une apparence de nouveauté; car les termes rebattus, usés, vulgaires, excitent le dégoût (8).

Des tournures nouvelles, des changements dans l'emploi ordinaire des modes, des temps et des régimes surprennent agréablement l'oreille de l'auditeur. On dira donc : ἀμφὶ σοῦ λέγομεν, χάριν σήν, θαυμάζω σοῦ, καταφρονῶ σε, θάῤῥει τούτους, ὡς εἰδεῖεν Θεοί, ἀνύσασιν ἄν, et d'autres locutions semblables (9).

(9) Correspond au § 24 du *Manuel*.

§ 13. Οὐκ ἐλάχιστον δὲ μέρος τῆς μεθόδου τῆς κατὰ τὴν τέχνην τὸ τῆς λέξεως. Φῶς γὰρ ὥςπερ τῶν νοημάτων καὶ τῶν ἐπιχειρημάτων ἡ καλλιλογία. Πλέον γὰρ οὐδὲν τῆς ἀγχινοίας καὶ τῆς ὀξύτητος τῆς ἐπὶ τῇ κρίσει καὶ διαιρέσει καὶ περισκέψει τῆς γνώμης καὶ τῶν καθ' ἕκαστα λογισμῶν, εἰ μὴ συντεινᾳῖς τῇ βελτίστῃ λέξει τὰ νοήματα. 5

§ 14. Ἡ δὲ περίοδος ἐνθύμημά πως ἐστὶν ἀπηγγελμένον ῥυθμοῖς εὐτάκτοις, κώλοις τε καὶ περικοπαῖς πρὸς ἀλλήλας συμμέτροις.

§ 15. Προδιόρθωσις δὲ καὶ ἀποσιώπησις καὶ παράλειψις καὶ εἰρωνεία ἐνθυμήματά εἰσι καὶ λογισμοὶ τοῦ πιθανοῦ χάριν καὶ πίστεως εἴδη, καὶ μέρη ἂν εἶεν τῆς παθητικῆς καὶ ἠθικῆς ἀποδείξεως τῇ τῆς ὑποκρίσεως ἀρετῇ πρέποντα. 10

§ 16. Ἔστι δὲ ἡ ὑπόκρισις τὸ κάλλιστον τῶν ἐν τῇ τέχνῃ. Οὐ γὰρ μετ' ἀνάγκης ἄγει, ὡς ἡ πίστις καὶ ἡ ἀπόδειξις, ἀλλ' ἀπάτῃ δελεάζει καὶ καθέλκει τὴν γνώμην τοῦ κριτοῦ πρὸς τὸ δοκοῦν τῷ λέγοντι.

§ 17. Θεράπευε δέ, φησί, τὸν λόγον καὶ διάπλεκε ταινίαις ὥςπερ καὶ ἀνθέων χροίαις καὶ βαφῆς ποικίλης εἴδεσι. 15

§ 18. Καὶ τὸ μὲν ἀποτετορνευμένον καὶ στρογγύλον ταῖς ἐν τοῖς δικαστηρίοις ἀπόνεμε πίστεσι· τῷ δέ γε συμβουλευτικῷ σεμνοτέραν δίδου τὴν λέξιν· τόν γε μὴν εἰς τὰ θέατρα φανησόμενον λόγον καὶ χειρωσόμενον τοὺς θεατάς, οὐ χεῖρον δι' ἀκριβείας συγκεῖσθαι καὶ κάλλεσιν εἰρῆσθαι· σωφροσύνης δέ σοι κἀνταῦθα δεῖ καὶ τῆς φιλοκάλου εὐτελείας· τὸ γὰρ ὑπερβάλλον εἰς ὤτων χάριν, κολακεία, καὶ τὸ σεμνὸν, εἰ μετέχοι μετρίας ἡδονῆς, ἀκόρεστόν ἐστι. 20

§ 19. Αὔξεται δέ, φησίν, ἡ ὑποκειμένη ὑπόθεσις ἀγαθοῦ καὶ κακοῦ δύο τρόποις, μερισμῷ ἢ παραβολῇ. 25

§ 20. Πολιτικῶς δέ ἐστι λέγειν τὸ πεποικίλθαι τὸν λόγον ἐνθυμήμασι πιθανοῖς, καὶ ὡς μάλιστα ἀποδεικτικοῖς. Εἰς ἑκάτερα δέ, φησίν, ἐπιχειρεῖν δυνάμεθα, ὅτι τε δόξας ἐναντίας περὶ τῶν αὐτῶν ἐσχήκαμεν, καὶ ὅτι παρέοικε τὰ ἀγαθὰ τοῖς κακοῖς. Καὶ τὰ μὲν εἰκότα λόγοι, φησίν, εἰσὶν ἔνδοξοι περὶ τῶν ὡς ἐπιπολὺ γινομένων, ἀφ' ὧν τὰ ἐνθυμήματα καὶ τὰς ἀποδείξεις καὶ τὰς πίστεις καὶ τοὺς συλλογισμοὺς ποιούμεθα τῶν ζητου- 30

VAR. — l. 8. On lit dans Longin, § 30, πίστεων au lieu de πίστεως.
CONJ. — l. 16, M. SPENGEL, ποικίλοις.

(10) Corresp. au § 17 du *Manuel*. (11) Corresp. au § 29 du *Manuel*.

L'élocution n'est pas la moins importante des branches de l'art oratoire; car l'élégance du style fait briller les pensées et les arguments. Rien ne l'emporte sur la sagacité et la finesse, soit dans le jugement, soit dans la distinction et l'examen de la question et de chacun des arguments, si ce n'est le soin de revêtir les pensées de la forme la plus convenable ([10]).

La période est un raisonnement énoncé au moyen de phrases bien ordonnées et bien cadencées, formées de membres et d'incises symétriques ([11]).

La prolepse, la réticence, la prétérition, l'ironie sont des arguments propres à produire la conviction et comme des formes persuasives; elles peuvent être considérées comme faisant partie de la démonstration lorsque celle-ci est fondée sur les passions et les mœurs, et dans ce cas elles ajoutent à l'effet du débit ([12]).

Quant au débit, c'est la plus belle des parties de l'art; il ne contraint pas l'auditeur, comme la preuve et la démonstration; mais il le captive d'une manière détournée, et entraîne le juge à adopter une opinion au gré de l'orateur ([13]).

Ornez votre style, dit Longin, et entrelacez-le comme de bandelettes, de fleurs brillantes et de figures de teintes variées([14]).

Revêtez les preuves que vous exposez devant les tribunaux d'un langage élégant et soigné; employez dans les délibérations une diction pleine de dignité. Quant au discours destiné à être prononcé au théâtre et à s'emparer de l'esprit des spectateurs, il n'exige pas moins de travail et d'ornements; toutefois il faut aussi dans ce cas de la sobriété et une élégante simplicité. D'ailleurs rien ne charme plus les oreilles que la flatterie; et la dignité assaisonnée d'une grâce modeste ne fatigue jamais ([15]).

Le sujet qu'on se propose de traiter prendra de l'importance par les deux moyens qui servent à amplifier le bien et le mal, savoir par la distinction ou par la comparaison ([16]).

Pour parler convenablement en public, il faut semer son discours de raisonnements persuasifs et qui produisent surtout la conviction. Cependant, dit notre auteur, nous pouvons argumenter dans l'un et l'autre sens, soit que nous soutenions des opinions contraires sur le même point, soit que le bien ait l'apparence du mal. On appelle vraisemblables les opinions généralement admises sur les cas ordinaires; c'est de là que nous tirons les arguments, les démonstrations, les preuves et les raisonnements

([12]) Corresp. au § 30 du *Manuel*.
([13]) Corresp. au § 31 du *Manuel*.
([14]) Corresp. au § 21 du *Manuel*.
([15]) Corresp. au § 22 du *Manuel*.
([16]) Corresp., en partie, au § 11 du *Manuel*.

μένων κεφαλαίων. Σημεῖον δέ ἐστι πρᾶγμα ἢ πάθος συμβεβηκὸς, ἀφ' οὗ τὸ ζητούμενον τεκμαιρόμεθα γεγονέναι ἢ μή.

§ 21. Ἐπὶ τούτοις ὁ ῥήτωρ ἑπτὰ τίθησιν ἄνδρας κρατίστους διὰ πάσης ἀρετῆς, ὁπόσοι τὴν φράσιν ἡμῖν συγκοσμοῦσι· δύο μὲν τῶν Σωκρατικῶν φιλοσόφων Αἰσχίνην καὶ Πλάτωνα, δύο δὲ τῶν ἱστορίαν συνθέντων, Ἡρόδοτον καὶ Θουκυδίδην, τρεῖς δὲ τῶν ὀνομαζομένων ῥητόρων, Ἰσοκράτην καὶ Λυσίαν καὶ Δημοσθένην· καὶ τοὺς μὲν πέντε ἀναμαρτήτους ἐν πᾶσι τοῖς εἴδεσι τοῦ λόγου τίθεται· Θουκυδίδου δὲ αἰτιᾶται τὸ κατεστοιβασμένον καὶ περιειργασμένον, Πλάτωνος δὲ ἀτεχνίαν τῆς τῶν ἰδεῶν κράσεως καὶ τὸν ποιητικώτερον ὄγκον τῆς πεζῆς διαλέκτου· τοῦτο μόνον οὐ κατ' ἐμὴν γνώμην λέγων, ἀλλ' οὖν οὕτω τῷ ῥήτορι εἴρηται.

VAR. — l. 4, M. Bake, ὁπόσαι. M. Spengel, ὁπόσοι.

relatifs aux points contestés. On appelle preuve matérielle toute chose ou tout effet d'après lequel nous conjecturons que le fait en discussion a eu lieu ou non.

Après cela, le rhéteur indique les sept écrivains excellents qui réunissent toutes les qualités propres à orner le style, et que nous pouvons prendre pour modèles. Deux d'entre eux appartiennent à l'école de Socrate, ce sont les philosophes Eschine et Platon; deux à la classe des historiens, ce sont Hérodote et Thucydide; les trois autres sont les orateurs Isocrate, Lysias et Démosthène. Il considère cinq d'entre eux comme exempts de défauts dans toutes les parties du style; mais il reproche à Thucydide un excès de concision et des tournures trop recherchées, à Platon, le peu d'art avec lequel il accumule ou entremêle les figures, et la pompe trop poétique de sa prose (17). Sur ce dernier point seulement, je ne partage pas son opinion; mais c'est bien ainsi que notre rhéteur s'est prononcé.

(17) V. sur les jugements énoncés dans ce §, les *Recherches*, pp. 75, 76 et 77.

ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΚΣΤ'

ΕΚ ΤΩΝ ΛΟΓΓΙΝΟΥ.

§ 1. Ὅτι χρὴ πεφεισμένως χρῆσθαι ταῖς τροπαῖς, καὶ μετὰ τέχνης, μὴ παραλείπειν δὲ παντελῶς· οὕτως πρὸς πολλὰ χρήσιμον ὂν τὸ τοιοῦτον εἶδος. Καὶ γὰρ καὶ Λυσίας οὕτως πεποίηκεν.

§ 2. Ὅτι ὁ Ἀριστοτέλης τοὺς πάντα μεταφέροντας αἰνίγματα γράφειν ἔλεγεν. Διὸ λέγουσι Λογγῖνον σπανίως κεχρῆσθαι καὶ τούτῳ τῷ εἴδει. 5

§ 3. Ὅτι τροπὴ ἐκ τοῦ πανούργου, καὶ ἐξαλλαξις οὐδεμία ἦν ἐν τοῖς ἀρχαίοις, ἀλλὰ καὶ τὰ τοῦ νοῦ σχήματα ὀψέ ποτε εἰς τοὺς δικανικοὺς λόγους παρεισῆλθεν· ἡ πλείων γὰρ αὐτοῖς σπουδὴ περὶ τὴν λέξιν καὶ τὸν ταύτης κόσμον ἦν, καὶ τὴν συνθήκην καὶ ἁρμονίαν.

§ 4. Ὅτι δεῖ σκέπτεσθαι τὴν δύναμιν τῶν κεφαλαίων, καὶ τὴν τῶν ἀν- 10 τιθέσεων διαφορὰν, καὶ μήτε ἀπὸ τῶν ἀσθενῶν ἄρχεσθαι, μήτε τελευτᾶν εἰς ταῦτα, ἀλλὰ μιμεῖσθαι τὴν ἐν τοῖς πολέμοις τακτικὴν, εἰς μέσον τοὺς χείρους λοχίζουσαν. Τοῦτο δὲ καὶ ἐπὶ συνουσίαις ἄριστον, οὐ μόνον ἐν συγγραφῇ. Πρὸς γὰρ τὰ ἀσθενῆ ῥᾳδίως ἀντιλέγουσιν, ὥςπερ οἱ εἰς τοὺς ψιλοὺς τῶν πολεμίων ἐμβαλόντες, ἀλλ' οὐκ εἰς τοὺς ὁπλίτας. 15

§ 5. Ὅτι Δημοσθένης, δεινότατος ὢν ἐν ταῖς ἀντιθέσεσιν, οὐκ ἀεὶ τῇ τέχνῃ ἐμμένει, ἀλλ' αὐτὸς γίνεται τέχνη πολλάκις. Ὡςαύτως καὶ Ἀριστείδης.

§ 6. Ὅτι τὸ παραγράφεσθαι ἐπὶ τῶν λαμπρῶν προςώπων ἄτοπόν φησι· καθαιρετικὸν γάρ ἐστιν ἀξιώματος, καὶ ὑποψίαν ἐμποιεῖ. 20

§ 7. Ὅτι χρὴ ἐν ταῖς συνθήκαις τῶν κώλων εὐπρεπῆ εἶναι τὴν λέξιν, καὶ τὴν συνθήκην οὐκ ἀνάρμοστον· ὡς ἂν παίωνας εἶναι καὶ ἡρῴους τοὺς

AVERTISSEMENT. — Ce fragment, publié pour la première fois par M. Egger, d'après une copie que lui a procurée M. Micali, était indiqué par Bandini, t. II, col. 54, de son Catalogue de la Bibl. Laurentienne. Bandini l'avait aussi transcrit pour Ruhnken, et M. Bake a publié, en 1849, cette copie, qui diffère en quelques endroits de celle de M. Egger.

VAR. — l. 5. Les deux copies portent λέγουσι Λογγῖνος. — l. 8. Les deux copies portent παρῆσμεν. — l. 13. Les deux copies, λογίζουσαν.

CONJ. — l. 2-3, M. BAKE a omis εἶδος. M. SPENGEL retrancherait ὄν. — l. 5, RUHNKEN (Diss. § XII) lisait λέγει. M. BAKE propose σπανίως δεῖν χρῆσθαι, à cause de λέγουσι.

FRAGMENT XXVI.

NOTES ET RÈGLES EXTRAITES DE DIVERSES RHÉTORIQUES, ENTRE AUTRES DE CELLE DE LONGIN [1].

Il faut user sobrement des tropes, et avec un certain art; mais ne pas s'en abstenir tout à fait, car cette figure est utile en beaucoup de cas. C'est ce qu'a pratiqué Lysias.

Aristote disait que ceux qui emploient à tout propos la métaphore parlent par énigmes; c'est pourquoi Longin, dit-on, en faisait rarement usage [2].

L'emploi des tropes est dû au désir de séduire : les anciens ne se permettaient aucun changement dans la valeur des termes; mais les figures de pensées se sont introduites plus tard dans les plaidoyers; car les anciens orateurs apportaient plus de soin à l'expression, à ses ornements, à la composition et à l'harmonie [3].

Il faut peser avec soin la force des arguments et la valeur des répliques. Il ne faut ni commencer ni finir par les plus faibles; mais il convient d'imiter la disposition observée à la guerre, suivant laquelle on place au centre les troupes les plus faibles. C'est aussi la meilleure méthode à suivre, non-seulement dans les écrits, mais encore dans les entretiens; car on réfute facilement les arguments faibles, de même que l'on attaque les troupes légères des ennemis plutôt que les hoplites.

Démosthène, qui était très-fort dans les réfutations, n'observe pas toujours les préceptes de l'art, mais il est souvent un modèle à imiter. Il en est de même d'Aristide.

Dans les questions de compétence, il est absurde de récuser d'illustres personnages; cela ôte toute dignité et fait naître le soupçon.

Il faut, dans l'arrangement des membres de la période, veiller à ce que l'expression soit convenable et la composition harmonieuse, de façon qu'il y ait beaucoup de péons [4] et de dactyles, mesures qui rendent la

M Spengel estime qu'il faut alors lire Λογγῖνον, et reconnaît que cette leçon rend bien douteuse l'autorité de ce fragment. Je ne change que Λογγῖνον. — l. 8, M. Hase, παρειςῆλθεν, M. Bake, παρεῖσθαι. — l. 13, M. Egger, λογίζουσαν, approuvé par M. Bake. — l. 15, M. Bake, dans son texte, ἐμβαλόντες, dans ses notes εἰςβαλόντες. — l. 17. Le même aimerait mieux πολλαχοῦ.

(1) V. sur l'authenticité de ce fragment, les *Recherches*, p. 39-40.

(2) V. les *Recherches*, p. 78, note 23.

(3) Cette observation est empruntée au rhéteur Cæcilius; v. les *Recherches*, p. 39, note 54.

(4) Le péon se compose de trois brèves et d'une longue, qui se place tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt après la première brève : — ⏑⏑⏑, ⏑⏑⏑ —, ⏑ — ⏑⏑.

πλείστους, ἐξ ὧν εὔογκος ἡ ἑρμηνεία γίνεται καὶ σεμνή· παραδείγματα δὲ Πλάτων καὶ Δημοσθένης· οὗτοι γὰρ ἄριστοι γνώμονες τῶν τοιούτων.

§ 8. Ὅτι ἐν τοῖς ἀδόξοις καὶ φέρουσιν αἰσχύνην τῷ ἀπολογουμένῳ κάλλιστος ὁ δι' εἰκασίας τρόπος· οἷον εἰ πορνείας κατηγορηθεὶς, μὴ παρὰ ἕκαστον πειρῶ ἀπολογεῖσθαι καὶ λύειν· εὐτελὲς γὰρ καὶ καθαιρετικὸν τοῦ ἀξιώματος, κἂν τὰ μάλιστα πολλοὺς ἔχῃς ἐλέγχους τοῦ συκοφαντήματος. Παράδειγμα τῆς μεθόδου ταύτης τοιόνδε ἔχε· βλασφημηθεὶς γάρ τις ὑπό τινος, ὡς ἐπὶ τοῖς αἰσχίστοις συνεγένετο βασιλεῖ, δι' εἰκασίας ἀπελογήσατο· «Κἀκεῖνον πρὸς τὰ βελτίω προὔτρεπον συνὼν, καὶ αὐτὸς οὐχ ἡττώμην τῶν μοχθηρῶν ἐπιτηδευμάτων.» Ἐφυλάξατο ἐνταῦθα τὸ ἄδοξον τῆς ἀπολογίας.

§ 9. Ὅτι ὁ πρῶτος ἄριστα πρὸς τὴν πεζὴν λέξιν τὸν Ὁμηρικὸν ὄγκον μετενεγκὼν Πλάτων ἐστίν.

§ 10. Ὅτι πολλάκις ἐνδείᾳ φύσεως καὶ οἱ ἐπιστήμονες κατὰ τὴν ἐργασίαν ἀποτυγχάνουσιν.

§ 11. Ὅτι Θεόφραστος ἓξ τρόπους αὐξήσεως παραδέδωκεν· τὰ μὲν γὰρ [ἐκ] τῶν πραγμάτων λέγει ἔχειν τὴν αὔξησιν, τὰ δὲ ἐκ τῶν ἀποβαινόντων, τὰ δὲ ἐξ ἀντιπαραβολῆς καὶ κρίσεως, τὰ δὲ ἐκ τῶν καιρῶν καὶ τοῦ πάθους φαίνεται μεγάλα. Οἱ δὲ νέοι ῥήτορες καὶ ἐκ τῆς αἰτίας φασὶν ἔχειν τὸ μέγεθος μεγάλην ῥοπήν.

§ 12. Ὅτι τὴν πλεονάσασαν περὶ τὴν Ἀσίαν ἔκλυσιν ἀνεκτήσατο ὁ Ἀριστείδης· συνεχὴς γάρ ἐστι καὶ ῥεῳὸν καὶ πιθανός.

§ 13. Ὅτι αἱ ἀνακεφαλαιώσεις τοῦ πραγματικοῦ τύπου εἰσίν.

§ 14. Ὅτι ἠθικὸς λόγος γίνεται κατὰ διάνοιαν, ὅταν χρηστὴν ἔχῃ προαίρεσιν καὶ πρὸς τὰ βελτίω ῥέπουσαν.

§ 15. Ὅτι ἄριστοι λόγοι καὶ μιμήσεως ἄξιοι, οἱ μὴ ἔχοντες ἑνὸς χαρακτῆρα, ἀλλὰ διαφόρων.

§ 16. Ὅτι τὰ κεφάλαια τῆς δημηγορίας τέτταρα λέγει εἶναι, ὅσαπερ καὶ καθάπαξ εἴωθεν ἐμπίπτειν εἰς τὰς συμβουλάς· τὸ δίκαιον, τὸ συμφέρον, τὸ δυνατὸν, τὸ ἔνδοξον· ταῦτα δ' ἄριστα τὸν Θουκυδίδην φησὶ φυλάξαι.

VAR. — l. 2. La copie de Ruhnken τὰ Πλάτωνος καὶ Δημοσθένους. — l. 5. La copie de R. porte : καθαιρεῖν τὸ ἀξίωμα. — l. 9. La copie de R. κἀκεῖνος.... προὔτρέπων, celle de M. E. προὔτρεπεν. — l. 18. La copie de R. ἀντιπαραβολῆς, celle de M. Egger, ἀντιπεριβολῆς. (?) — l. 22. MM. Egger et Spengel, συνεχῶς. — l. 23. Les mêmes ont omis le § 13.

diction noble et majestueuse. Prenons pour modèles Platon et Démosthène, qui excellent en ce point.

Lorsqu'on a à se défendre d'une accusation déshonorante et honteuse, la meilleure marche à suivre est celle qui s'appuie sur la présomption. Si, par exemple, vous étiez accusé d'impudicité, gardez-vous de vous justifier et de vous disculper en détail, cela serait humiliant, et vous ferait perdre toute dignité, lors même que vous auriez une foule de preuves pour établir la calomnie. Voici un exemple de la défense qu'il faut employer : Quelqu'un étant accusé faussement d'avoir eu avec le roi le commerce le plus honteux, se justifia par la présomption : « Je ne donnais au « prince que de bons conseils, et je m'abstenais moi-même de toute « habitude déshonnête. » Il éluda ainsi ce qu'il y aurait eu d'humiliant dans sa défense.

Platon est le premier qui ait su transporter dans la prose la sublimité d'Homère, et il l'a fait avec un art admirable.

Les hommes savants échouent souvent dans l'application, parce qu'ils manquent de talents naturels.

Théophraste a indiqué six espèces d'amplification : tantôt l'amplification, dit-il, emprunte ses éléments aux choses elles-mêmes, tantôt aux circonstances accidentelles, tantôt au contraste, tantôt à l'opinion (5), tantôt à l'à-propos, tantôt à la passion. Les rhéteurs de nos jours prétendent que la cause est aussi un puissant moyen d'amplification.

Aristide avait adopté l'abondance des Asiatiques ; car son style est bien lié, coulant, entraînant.

Les récapitulations appartiennent à l'argumentation.

La peinture des caractères remplit son objet, lorsqu'elle s'appuie sur des principes honorables et qu'elle porte à la vertu.

Les meilleurs écrits, ceux qui sont dignes d'être imités, se font remarquer par la variété, plutôt que par un style uniforme.

L'éloquence politique s'applique à l'examen des quatre points principaux, qui ont coutume de se présenter dans la plupart des délibérations, la justice, l'utilité, la possibilité, la gloire. L'auteur dit que Thucydide s'est fidèlement conformé à ce précepte.

CONJ. — l. 2, M. BAKE a suivi la copie de R. τὰ Πλ. καὶ Δημ. — l. 5, M. EGGER corrige, d'après le § 6, καθαιρετικὸν τοῦ ἀξ. — l. 9, M. EGGER, Κἀκεῖνον πρὸς τὰ βελτίω προὔτρεπον συνών. M. BAKE, Κἀκεῖνος π. τ. β. προὔτρεπεν συνών. — l. 10, M. EGGER, ἡττώμην. M. BAKE, ἡπτόμην. — l. 21-22, M. EGGER, ἀνεκτήσατο Ἀριστ. — l. 29. Ne faut-il pas συμβουλίας?

(5) V. Quintil. I. O. V. 11, 36.

§ 17. Ὅτι αἱ γνωμολογίαι ἄρισται ἐπὶ τῇ κατασκευῇ. Οὐ δεῖ δὲ κατακόρως ταύταις κεχρῆσθαι.

§ 18. Ὅτι τὸν κατὰ Μειδίου λόγον ἐπιφορικόν φησιν εἶναι, εἰλῆφθαι δὲ ἐκ τῆς ποιότητος τοῦ προσώπου.

§ 19. Ὅτι τέχνης ἐστὶ μᾶλλον τὸ ποῖα δεῖ προτάττειν, καὶ ποῖα ἐπιζευγνύειν. 5

§ 20. Ὅτι ὑπόστασιν καλοῦσι τὸ ἔμφασιν ἔχον καὶ πάθους τινὸς ἐνδεικτικόν, καθάπερ τὸ Δημοσθενικόν· «Οὕτως ὠργίσθη καὶ παρωξύνθη.» Καὶ ἄλλως· «Ὅσῳ πλείοσιν οὗτος ἠνόχληκεν.»

§ 21. Ὅτι δεῖ τὰ προοίμια ἐν μὲν τοῖς συμβουλευτικοῖς ἐκ τῶν κεφαλαίων, ἐν δὲ τοῖς δικανικοῖς ἐκ τῶν ὑπολήψεων, ἐν δὲ τοῖς παν- 10 ηγυρικοῖς ἐκ τῆς ὅλης σχέσεως τοῦ λόγου λαμβάνειν.

§ 22. Ὅτι χρὴ τὸν παραμυθούμενον, μὴ μετὰ σοφιστικῆς τρανότητος, ἀλλὰ μετὰ συμπεπονθυίας λέγειν ἁπλότητος· οὐ γὰρ ῥητορικῶς ἀλλὰ θεραπευτικῶς ἔξεστι λέγειν. 15

§ 23. Ὅτι πραγματικὴ σύνταξίς ἐστιν ἡ πρὸς τὸ σημαινόμενον τὴν ἀναφορὰν ἔχουσα, ἀλλ' οὐ πρὸς τοὺς χαρακτῆρας τῶν ὀνομάτων ἤτοι τῶν λέξεων, ὡς τό· «Ἀπενέοντο ἡ πληθὺς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.» Καὶ τό· «Ὑμεῖς δ' ὁ δῆμος.» Καί· «Ἅπασα ἡ Ἑλλὰς ἐσιδηροφόρουν.»

§ 24. Ὅτι ἐπὶ δεινῷ λόγῳ οὐ χρὴ τοῖς γυμνοῖς χρῆσθαι τῶν ὀνομάτων, 20 ἀλλὰ τοῖς δι' ἐμφάσεως τὸ βούλημα σημαίνουσιν.

§ 25. Ὅτι ῥητορικῆς ἔργον τὰ μὲν σμικρὰ μεγάλως λέγειν, τὰ δὲ μεγάλα σμικρῶς, καὶ τὰ μὲν καινὰ παλαιῶς, τὰ δὲ [παλαιὰ] καινῶς.

VAR. — l. 17. La copie de R. ἤτοιν. — l. 19. On lit dans Thucydide, I, 6, πᾶσα γὰρ ἡ Ἑλλὰς ἐσιδηροφόρει. — l. 20. La copie de M. E. λόγος. — l. 22. La même, λέγει. — l. 25. Les deux copies omettent παλαιά.

(6) Har. contre Midias, au comm. (8) Dém. Olynth. III, 32. V. Longin, Rhét. (7) Iliad. XV, 305, Ἡ πληθὺς ἐπὶ νῆας § 25.
Ἀχαιῶν ἀπονέοντο.

ΤΕΛΟΣ ΤΩΝ ΤΟΥ ΛΟΓΓΙΝΟΥ.

C'est dans la démonstration que les maximes trouvent le mieux leur place ; mais il ne faut pas en abuser.

La harangue contre Midias est une invective ; elle doit ce titre à la peinture du caractère.

C'est l'art qui détermine les choses qui doivent être dites en premier lieu et celles qui doivent être présentées ensuite.

On appelle *hypostase*, un membre de phrase à la fois énergique et passionné, comme ces passages de Démosthène : « Le peuple fut si plein « de colère et d'indignation. » « Plus le nombre de ceux qu'il a insultés « est grand. » (6)

Il faut, dans les discours du genre délibératif, tirer l'exorde des principes généralement admis ; dans les plaidoyers, des opinions sur les personnes ; dans les panégyriques, de l'intention générale du discours.

Celui qui console ne doit pas s'exprimer avec la précision d'un sophiste ; il doit employer le langage familier de la sympathie : ce n'est pas la rhétorique, c'est l'affection qui doit dicter ses paroles.

La construction usuelle doit se régler d'après la signification même des mots, plutôt que d'après leur forme ; c'est ainsi que le poëte a dit : Ἀπενέοντο ἡ πληθὺς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν (7), et que l'on entend dire aux orateurs : Ὑμεῖς δ' ὁ δῆμος (8) ; Ἅπασα ἡ Ἑλλὰς ἐσιδηροφόρουν.

Dans le style véhément, il ne convient pas de se servir de termes tout à fait familiers ; mais il faut choisir ceux qui expriment avec force notre volonté.

L'art de la rhétorique consiste à ennoblir les choses simples, à adoucir les traits trop forts, à faire paraître les idées nouvelles comme déjà connues, à donner aux anciennes une apparence de nouveauté (9).

CONJ. — l. 17, M. EGGER, ἤτοι. M. BAKE, ἤγουν. — l. 20, M. EGGER a corrigé λόγῳ, et l. 22, λέγειν. — l. 23. Le même a inséré avec raison παλαιά.

(9) V. à ce sujet l'opinion de l'auteur du Traité du Sublime, S. XXXVIII, § 2.

FIN DES FRAGMENTS DE LONGIN.

DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS DE LONGIN.

ΤΕΚΜΗΡΙΑ ΚΑΙ ΜΑΡΤΥΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΤΟΥ ΛΟΓΓΙΝΟΥ.

I.

Λογγῖνος ὁ Κάσσιος φιλόσοφος, διδάσκαλος Πορφυρίου τοῦ φιλοσόφου, πολυμαθὴς καὶ κριτικὸς γενόμενος. Ἦν δὲ ἐπὶ Αὐρηλιανοῦ τοῦ Καίσαρος καὶ ἀνῃρέθη ὑπ' αὐτοῦ ὡς σύμπνους Ζηνοβίᾳ τῇ Ὀδυνάμου (sic) γυναικί. Ἔγραψε Περὶ τοῦ κατὰ Φειδίου, Ἀπορήματα ὁμηρικά, Εἰ φιλόσοφος Ὅμηρος, Προβλήματα Ὁμήρου καὶ λύσεις, ἐν βιβλίοις β', Τίνα παρὰ τὰς ἱστορίας οἱ γραμματικοὶ ὡς ἱστορικὰ ἐξηγοῦνται, Περὶ τῶν παρ' Ὁμήρῳ πολλὰ σημαινουσῶν λέξεων, ἐν βιβλίοις δ', Ἀττικῶν λέξεων ἐκδόσεις β', εἰσὶ δὲ κατὰ στοιχεῖον, Λέξεις Ἀντιμάχου καὶ Ἡρακλέωνος, καὶ ἄλλα.

Ce document est tiré de Suidas; il se trouve reproduit sans changements dans le *Violarium* d'Eudocia, p. 283, éd. de Villoison. V. pour l'explication et la correction de quelques mots, les *Recherches*, p. 25 et s.

II.

Φρόντων Ἐμεσηνὸς ῥήτωρ γεγονὼς ἐπὶ Σευήρου τοῦ βασιλέως ἐν Ῥώμῃ · ἐν δὲ Ἀθήναις ἀντεπαίδευσε Φιλοστράτῳ τῷ πρώτῳ, καὶ Ἀψίνῃ τῷ Γαδαρεῖ. Ἐτελεύτησε δὲ ἐν Ἀθήναις περὶ ξ' ἔτη γεγονώς · καὶ ἀδελφῆς Φροντωνίδος παῖδα ὄντα Λογγῖνον τὸν κριτικὸν κληρονόμον κατέλιπεν. Ἔγραψε δὲ συχνοὺς λόγους.

Ce document est aussi emprunté à Suidas. V. RUHNKEN, Diss. § 3.

III.

Ἦν δὲ καὶ (ὁ Πορφύριος) Λογγίνου τοῦ κριτικοῦ ἀκροασάμενος. (Suidas.)

IV.

Τῆς δὲ πόλεως (Παλμύρας) γενόμενος κύριος (Αὐρηλιανὸς) καὶ τοῦ κατὰ ταύτην πλούτου καὶ τῆς ἄλλης ἀποσκευῆς καὶ ἀναθημάτων κρατήσας, ἐπαν-

ἐλθὼν εἰς τὴν Ἔμεσαν εἰς κρίσιν ἤγαγε Ζηνοβίαν τε καὶ τοὺς ταύτῃ συναραμένους· ἐπεὶ δὲ αἰτίας ἔλεγεν ἑαυτὴν ἐξαιροῦσα, πολλούς τε ἄλλους ἦγεν εἰς μέσον, ὡς παραγαγόντας οἷα γυναῖκα, ἐν οἷς καὶ Λογγῖνος ἦν, οὗ συγγράμματά ἐστι μέγα τοῖς παιδείας μεταποιουμένοις ὄφελος φέροντα, ὅπερ ἐφ' οἷς κατηγορεῖτο ἐλεγχόμενος, παραχρῆμα ὁ βασιλεὺς θανάτου ζημίαν ἐπέθηκεν, ἣν οὕτω γενναίως ἤνεγκεν ὁ Λογγῖνος, ὥστε καὶ τοὺς σχετλιάζοντας ἐπὶ τῷ πάθει παραμυθεῖσθαι, καὶ ἄλλων δή, Ζηνοβίας κατειπούσης, κολάσεσιν ὑπαχθέντων.

Ce document est tiré de Zosime, Hist. I, 56.

V.

L'historien Flavius Vopiscus nous a conservé la teneur de la lettre adressée par Aurélien à Zénobie, et de la réponse de cette princesse; il assure que Longin fut mis à mort parce que l'empereur lui imputa la fierté avec laquelle cette réponse était conçue, bien qu'elle eût été écrite en langue syriaque. — Voici les passages de Vopiscus.

Ex Vita Aureliani, c. 26. Denique fatigatus (Aurelianus) ac pro malis fessus litteras ad Zenobiam misit, deditionem illius petens, vitam promittens, quarum exemplum indidi : « Aurelianus Imperator Ro-
« mani orbis, et receptor Orientis, Zenobiæ ceterisque, quos societas
« tenet bellica. Sponte facere debuistis id quod meis litteris nunc
« jubetur : deditionem præcipio impunitate vitæ proposita, ita ut illic
« Zenobia cum tuis agas vitam, ubi te ex Senatus amplissimi sententia
« collocavero. Gemmas, argentum, aurum, sericum, equos, camelos
« in ærarium romanum conferas. Palmyrenis jus suum servabitur. »

C. 27. Hac epistola accepta, Zenobia superbius insolentiusque rescripsit, quam ejus fortuna poscebat, credo ad terrorem; nam ejus quoque epistolæ exemplum indidi : «Zenobia regina Orientis, Aureliano
« Augusto. Nemo adhuc, præter te, quod poscis, litteris petiit. Virtute
« faciendum est, quidquid in rebus bellicis est gerendum. Deditionem
« meam petis : quasi nescias Cleopatram reginam perire maluisse quam
« in qualibet vivere dignitate. Nobis Persarum auxilia non desunt,
« quæ jam speramus : pro nobis sunt Saraceni, pro nobis Armenii.
« Latrones Syri exercitum tuum, Aureliane, viceruut ; quid igitur, si
« illa venerit manus, quæ undique speratur ? pones profecto super-
« cilium, quo nunc mihi deditionem, quasi omnifariam victor, impe-
« ras.» Hanc epistolam Nicomachus se transtulisse in græcum ex lingua Syrorum dicit ab ipsa Zenobia dictatam; nam illa superior Aureliani, græca missa est.

C. 30..... Grave inter eos qui cæsi sunt de Longino philosopho perhibetur, quo illa magistro usa esse ad græcas litteras dicitur ; quem quidem Aurelianus idcirco dicitur occidisse quod superbior illa epistola ipsius diceretur dictata consilio, quamvis syro esset sermone contexta...

VI.

Ἐπὶ Κλαυδίου δὲ οὗτος (Λογγῖνος ὁ κριτικὸς) ἤκμαζε καὶ τὰ πολλὰ συνηγωνίζετο Ζηνοβίᾳ τῇ τῶν Ὀσροηνῶν βασιλίδι, τὴν ἀρχὴν κατεχούσῃ, Ὀδηνάθου τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς τετελευτηκότος, ἣν καὶ μεταβαλεῖν εἰς τὰ Ἰουδαίων ἔθη ἀπὸ τῆς Ἑλληνικῆς δεισιδαιμονίας παλαιὸς ἀναγράφει λόγος.

Ce document est emprunté à Photius. Bibl. p. 492, a, 30. RUHNKEN, Diss. § 11, n'en a transcrit qu'une partie depuis καὶ τὰ πολλὰ à τετελευτηκότος. V. GRÆFENHAN, Gesch. der kl. Phil. III, p. 352, n. 40.

VII.

Ἐφ' οὗ (Αὐρηλιάνου) φασὶ Φιλόστρατον τὸν Ἀθηναῖον ἱστοριογράφον καὶ Λογγῖνον ἀκμάσαι.

Tiré de Georg. Syncell. Chron. p. 384. RUHNKEN, Diss. § 3.

VIII.

Πορφυρίῳ Τύρος μὲν ἦν πατρὶς ἡ πρώτη τῶν ἀρχαίων Φοινίκων πόλις, καὶ πατέρες δὲ οὐκ ἄσημοι. Τυχὼν δὲ τῆς προσηκούσης παιδείας ἀνά τε ἔδραμε τοσοῦτον καὶ ἐπέδωκεν ὡς Λογγίνου μὲν ἦν ἀκροατὴς καὶ ἐκόσμει τὸν διδάσκαλον ἐντὸς ὀλίγου χρόνου. Λογγῖνος δὲ κατὰ τὸν χρόνον ἐκεῖνον βιβλιοθήκη τις ἦν ἔμψυχος καὶ περιπατοῦν μουσεῖον, καὶ κρίνειν γε τοὺς παλαιοὺς ἐπετέτακτο, καθάπερ πρὸ ἐκείνου πολλοί τινες ἕτεροι, καὶ ὁ ἐκ Καρίας Διονύσιος ἀριδηλότερος. Μάλχος δὲ κατὰ τὴν Σύρων πόλιν ὁ Πορφύριος ἐκαλεῖτο τὰ πρῶτα (τοῦτο δὲ δύναται βασιλέα λέγειν)· Πορφύριον δὲ αὐτὸν ὠνόμασε Λογγῖνος εἰς τὸ βασιλικὸν τῆς ἐσθῆτος παράσημον τὴν προσηγορίαν ἀποτρέψας. Παρ' ἐκείνῳ δὲ τὴν ἄκραν ἐπαιδεύετο παιδείαν γραμματικῆς τε εἰς ἄκρον ἁπάσης, ὥςπερ ἐκεῖνος ἀφικόμενος καὶ ῥητορικῆς· πλὴν ὅσον οὐκ ἐπ' ἐκείνην ἔνευσε, φιλοσοφίας γε πᾶν εἶδος ἐκματτόμενος. Ἦν γὰρ ὁ Λογγῖνος μακρῷ τῶν τότε ἀνδρῶν τὰ πάντα ἄριστος καὶ τῶν βιβλίων τε αὐτοῦ πολὺ πλῆθος φέρεται καὶ τὸ φερόμενον θαυμάζεται. Καὶ εἴ τις κατέγνω τινὸς τῶν παλαιῶν, οὐ τὸ δοξασθὲν ἐκράτει πρότερον, ἀλλ' ἡ Λογγίνου πάντως ἐκράτει κρίσις.

Tiré de la Vie de Porphyre par Eunape, d'après l'édition de M. Boissonade, Paris, Didot, 1849, p. 454.

IX.

Ὀδαίναθον τὸν λόγον, (Λογγίνου δὲ ὁ λόγος,) ἐγὼ μὲν ἀπαιτῶ, σὲ δὲ δεῖ δοῦναι καὶ γενέσθαι δίκαιον περὶ τὴν ὑπόσχεσιν.

Tiré de Libanius, Ep. 998, V. RUHNKEN, Diss. § 14.

X.

Criticum diceres esse Longinum censoremque romanæ facundiæ, notare quem vellet et e senatu doctorum excludere.

Témoignage tiré de St-Jérôme, Ep. 95. V. RUHNKEN, Diss. § 9. GRÆFENHAN, III, p. 354, n. 53.

XI.

Ὅσοι περὶ ἐθνικῶν, Ὠρίων θηβαῖος, Μητρόδωρος, Φιλόξενος, Λογγῖνος.

Témoignage d'un ancien grammairien cité par Montfaucon, Bibl. Coisliu. p. 597. V. RUHNKEN, Diss. § 14.

XII.

Μή μοι οὖν τὰς Λογγίνου κρίσεις περίαπτε· μὴ καὶ δόξῃς τισὶν αὐτός γε οὐ κατὰ Λογγῖνον κρίνειν.

Tiré de Théophylacte, évêque de Bulgarie, Ep. 17. V. RUHNKEN, Diss. § 9.

XIII.

Τίς ἡ τοῦ δοκοῦντος ἀτόπου λύσις; ἡ πρὸς τὸν τεχνικὸν πίστις· εὑρίσκεται γὰρ εἰκότως Λογγῖνος, ὡς οἱ φιλόλογοι δεικνύουσιν, ἄριστος ἐπιμερίσαι λόγων ἰδέας, δημιουργῆσαι δὲ τοιούτους ἥκιστα, καὶ Διονύσιος ὁ Ἁλικαρνασεὺς καὶ Σμυρναῖος ὁ Ἀριστείδης περὶ ἰδεῶν τε καὶ τέχνης γράψαντες, βάτρ κάρας ἡ παροιμία φησί· δημιουργοὶ δὲ λόγων πολλῶν καὶ καλῶν, εἰκότως· ἡ γὰρ πρὸς θάτερον σπουδή τε καὶ ἐπιμέλεια τὸ ἕτερον ὑφαιρουμένη παρευδοκιμεῖ· ὁ μὲν γὰρ Λογγῖνος περὶ τὸ διδάσκειν μόνον ἐνασχολούμενος καὶ περὶ τὸ γράφειν τελείας ὑποθέσεις οὐκ ἔχων καιρόν, τὸ τῆς Ὁμήρου πέπονθεν ὄρνιθος, λιμώττουσαν τοὺς νεοττοὺς τρέφειν· οἱ δὲ τὸ ἀνάπαλιν.

Ce jugement sur Longin, Denys et Aristide se trouve dans les scholies de Jean de Sicile sur Hermogène, περὶ ἰδεῶν α', c. I, § 13. (Walz, Rh. gr. VI, p. 94-95.) V. RUHNKEN, Diss. § 10 et les *Recherches*, p. 25. — Le proverbe βάτα κάρας se dit de ceux qui ont peine à comprendre quelque chose de simple. V. Greg. Cor. p. 125, ed. Schæfer.

XIV.

Ἀναγνωσθέντος δὲ αὐτῷ (τῷ Πλωτίνῳ) τοῦ τε Περὶ ἀρχῶν Λογγίνου, καὶ τοῦ Φιλαργαίου· « Φιλόλογος μέν, ἔφη, ὁ Λογγῖνος, φιλόσοφος δὲ οὐδαμῶς. »

Tiré de la Vie de Plotin, par Porphyre, c. 14. V. les *Recherches*, pp. 9 et 27, et le Fragm. phil. n. 16. — Les jugements de Porphyre sur Longin, qui se lisent dans la Vie de Plotin, ch. 19 et 21, ont été insérés dans les notes du Fragm. phil. nº 1, pages 261, 266 et 267.

XV.

ΠΟΡΦΥΡΙΟΥ ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΚΛΕΠΤΑΣ ΕΙΝΑΙ ΤΟΥΣ ΕΛΛΗΝΑΣ, ΑΠΟ ΤΟΥ Α΄ ΤΗΣ ΦΙΛΟΛΟΓΙΑΣ ΑΚΡΟΑΣΕΩΣ. (1)

Τὰ Πλατώνεια ἐστιῶν ἡμᾶς Λογγῖνος Ἀθηνῆσι, κέκληκεν ἄλλους τε πολλοὺς, καὶ Νικαγόραν τὸν σοφιστὴν, καὶ Μαιώρα, Ἀπολλώνιόν τε τὸν γραμματικὸν, καὶ Δημήτριον τὸν γεωμέτρην, Προσήνην τε τὸν περιπατητικὸν καὶ τὸν στωϊκὸν Καλιέτην · μεθ' ὧν ἕβδομος αὐτὸς κατακλινθεὶς, τοῦ δείπνου προκόπτοντος, καί τινος ζητήσεως περὶ Ἐφόρου ἐν τοῖς ἄλλοις γενομένης · «Ἀκούσωμεν, ἔφην, τίς ὁ περὶ Ἐφόρου θόρυβος;» Ἦσαν δ' οἱ ζητοῦντες Καύστριός τε καὶ Μάξιμος · ὁ μὲν γὰρ αὐτὸν καὶ Θεοπόμπου προὐτίθει · ὁ δὲ Καύστριος κλέπτην ἀπεκάλει. «Καὶ τί γὰρ Ἐφόρου ἴδιον, ἔφη, ἐκ τῶν Δαιμάχου καὶ Καλλισθένους καὶ Ἀναξιμένους αὐταῖς λέξεσιν ἔστιν ὅτε τρισχιλίους ὅλους μετατιθέντος στίχους;» Πρὸς ὃν ὁ γραμματικὸς Ἀπολλώνιος ἔφη · «Οὐ γὰρ ἔγνως ὅτι καὶ τὸν Θεόπομπον ὃν σὺ προτιμᾷς κατείληφε τουτὶ τὸ πάθος, ἐν μὲν τῇ ἑνδεκάτῃ τῶν περὶ Φιλίππου, ἐκ τοῦ Ἰσοκράτους Ἀρεοπαγητικοῦ μεταγράψαντα αὐτοῖς ὀνόμασιν ἐκεῖνα ὅτι τῶν ἀγαθῶν καὶ τῶν κακῶν οὐδὲν αὐτὸ καθ' αὑτὸ παραγίνεται τοῖς ἀνθρώποις, καὶ τὰ ἑξῆς; Καίτοι ὑπερφρονεῖ τὸν Ἰσοκράτην καὶ νενικῆσθαι ὑφ' ἑαυτοῦ λέγει κατὰ τὸν ἐπὶ Μαυσώλῳ ἀγῶνα, τὸν διδάσκαλον. Πραγμάτων δ' ὑφαίρεσιν ποιεῖται, μεταθεὶς τὰ ἐπ' ἄλλων ἄλλοις, ἵνα καὶ ψεύστης ἁλῷ τοῦτον τὸν τρόπον · Ἄνδρωνος γὰρ ἐν τῷ τρίποδι, περὶ Πυθαγόρου τοῦ φιλοσόφου τὰ περὶ τὰς προρρήσεις ἱστορηκότος εἰπόντος τε ὡς διψήσας ποτὲ ἐν Μεταποντίῳ καὶ ἑκ τινος φρέατος ἀνιμήσας, καὶ πιὼν, προεῖπεν ὡς εἰς τρίτην ἡμέραν ἔσοιτο σεισμός · καὶ ἕτερά τινα τούτοις ἐπαγαγὼν, ἐπιλέγει. Ταῦτ' οὖν τοῦ Ἄνδρωνος περὶ Πυθαγόρου ἱστορηκότος πάντα ὑφείλετο Θεόπομπος · εἰ μὲν περὶ Πυθαγόρου λέγων ταχ' ἂν καὶ ἕτεροι ἠπίστοντο περὶ αὐτοῦ, καὶ ἔλεγον ταυτὰ καὶ αὐτὸς ἂν εἶπεν. Νῦν δὲ τὴν κλοπὴν δήλην πεποίηκεν ἡ τοῦ ὀνόματος μετάθεσις · τοῖς μὲν γὰρ πράγμασι κέχρηται τοῖς αὐτοῖς, ἕτερον δ' ὄνομα μετενήνοχε · Φερεκύδην γὰρ τὸν Σύριον πεποίηκε ταῦτα προλέγοντα · οὐ μόνον δὲ τούτῳ τῷ ὀνόματι ἀποκρύπτει τὴν κλοπὴν, ἀλλὰ καὶ τόπων μεταθέσει · τό τε γὰρ περὶ τῆς προρρήσεως τοῦ σεισμοῦ ἐν Μεταποντίῳ ὑπ' Ἄνδρωνος ῥηθὲν, ἐν Συρίᾳ εἰρῆσθαί φησιν ὁ Θεόπομπος · τό τε περὶ τὸ πλοῖον, οὐκ ἀπὸ Μεγαρέων τῆς Σικελίας, ἀπὸ δὲ Σάμου φησὶ θεωρηθῆναι · καὶ τὴν Συβαρέως ἅλωσιν ἐπὶ τὴν Μεσσήνης μετέθηκεν · ἵνα δέ τι δοκῇ λέγειν περιττὸν, καὶ τοῦ ξένου προτέθεικε τοὔνομα, Περίλαον αὐτὸν καλεῖσθαι λέγων.»

(1) Ce dialogue est tiré d'Eusèbe, Præp. Evang. l. X, c. 3, p. 464-468 de l'édition de Vigier. Paris, 1628, fol°. V. p. 62, tome II de la traduction de M. Séguier de St-Brisson, p. 583 à 597 des notes. V. aussi les *Recherches*, pages 21 et 22.

l. 17. M. Séguier lit κλεμμάτων au lieu de πραγμάτων.

l. 25. Le même lit ἄδηλον pour δήλην.

«Κἀγώ, φησὶν ὁ Νικαγόρας, τοῖς Ἑλληνικοῖς ἐντυγχάνων αὐτοῦ τε καὶ τοῦ Ξενοφῶντος, πολλὰ τοῦ Ξενοφῶντος αὐτὸν μετατιθέντα κατείληφα, καὶ τὸ δεινὸν ὅτι ἐπὶ τὸ χεῖρον· τὰ γοῦν περὶ τῆς Φαρναβάζου πρὸς Ἀγησίλαον συνόδου, δι' Ἀπολλοφάνους τοῦ Κυζικηνοῦ, καὶ τὰς ἀμφοῖν πρὸς ἀλλήλους ἐνσπόνδους διαλέξεις, ἃς ἐν τῇ τετάρτῃ Ξενοφῶν ἀνέγραψε πάνυ χαριέντως καὶ πρεπόντως ἀμφοῖν, εἰς τὴν ἑνδεκάτην τῶν Ἑλληνικῶν μεταθεὶς ὁ Θεόπομπος ἀργά τε καὶ ἀκίνητα πεποίηκε καὶ ἄπρακτα· λόγου γὰρ δύναμιν, καὶ διὰ τὴν κλοπὴν ἐξεργασίαν ἐμβάλλειν, καὶ ἐπιδείκνυσθαι σπουδάζων, βραδὺς καὶ μέλλων καὶ ἀναβαλλομένῳ ἐοικὼς φαίνεται, καὶ τὸ ἔμψυχον καὶ ἔνεργον τοῦ Ξενοφῶντος διαφθείρων.» Ταῦτ' εἰπόντος τοῦ Νικαγόρου, ὁ Ἀπολλώνιος· «Καὶ τί θαυμάζομεν, ἔφη, εἰ Θεοπόμπου καὶ Ἐφόρου τὸ τῆς κλοπῆς πάθος ἥψατο ἀργοτέρων ὄντως ἀνδρῶν; ὅπου γε καὶ Μένανδρος [τὸ] τῆς ἀῤῥωστίας ταύτης ἐπλήσθη, ὃν ἠρέμα μὲν ἤλεγξε, διὰ τὸ ἄγαν αὐτὸν φιλεῖν, Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικὸς ἐν ταῖς παραλλήλοις αὐτοῦ τε καὶ ἀφ' ὧν ἔκλεψεν ἐκλογαῖς· Λατῖνος δὲ ἐξ βιβλίοις ἃ ἀπέγραψε περὶ τῶν οὐκ ἰδίων Μενάνδρου, τὸ πλῆθος αὐτοῦ τῶν κλοπῶν ἐξέφηνε· καθάπερ ὁ Ἀλεξανδρεὺς Φιλόστρατος περὶ τῆς τοῦ Σοφοκλέους κλοπῆς πραγματείαν κατεβάλετο. Καικίλιος δὲ, ὥς τι μέγα πεφωρακώς, ὅλον δρᾶμα ἐξ ἀρχῆς εἰς τέλος Ἀντιφάνους τὸν Οἰωνιστὴν μεταγράψαι φησὶ τὸν Μένανδρον εἰς τὸν Δεισιδαίμονα,... Ἐπεὶ καὶ τοὺς κλέπτας ἔδοξεν οὐκ οἶδ' ὅπως ὑμῖν, φησίν, εἰς τὸ μέσον ἀγαγεῖν μηνύω καὐτὸς Ὑπερίδην τὸν καλὸν, πολλὰ παρὰ Δημοσθένους κεκλοφότα, ἔν τε τῷ πρὸς Διώνδαν λόγῳ, κἀν τῷ περὶ τῶν Εὐβούλου δωρεῶν. Καὶ ὅτι μὲν ὁ ἕτερος παρὰ τοῦ ἑτέρου μετέθηκε πρόδηλον· συγχρονούντων δ' αὐτῶν, ἡμῶν μὲν ἂν εἴη ἔργον, φησίν, ὦ Ἀπολλώνιε, ἐκ τῶν χρόνων ἀνιχνεῦσαι τὸν κλέπτην· ἐγὼ δὲ ὑποπτεύω μὲν τὸν ὑφῃρημένον εἶναι τὸν Ὑπερίδην· ἀδήλου δὲ ὄντος ὁπότερος, ἄγαμαι μὲν Δημοσθένην, εἰ λαβὼν παρὰ Ὑπερίδου πρὸς δέον διώρθωσε, μέμφομαι δὲ τὸν Ὑπερίδην εἰ λαβὼν παρὰ Δημοσθένους πρὸς τὸ χεῖρον διέστρεψε.» Καὶ μετὰ βραχέα, φησί· «Καὶ τί ὑμῖν λέγω, ὡς τὰ βαρβαρικὰ νόμιμα Ἑλλανίκου, ἐκ τῶν Ἡροδότου καὶ Δαμάσου συνῆκται; ἢ ὡς Ἡρόδοτος ἐν τῇ δευτέρᾳ πολλὰ Ἑκαταίου τοῦ Μιλησίου κατὰ λέξιν μετήνεγκεν ἐκ τῆς περιηγήσεως βραχέα παραποιήσας τὰ τοῦ Φοίνικος ὀρνέου, καὶ περὶ τοῦ ποταμίου Ἵππου καὶ τῆς θήρας τῶν Κροκοδείλων; ἢ ὡς τὰ περὶ βασάνων εἰρημένα παρ' Ἰσαίῳ ἐν τῷ περὶ τοῦ Κύλωνος κλήρου, καὶ παρὰ Ἰσοκράτει ἐν τῷ Τραπεζιτικῷ κεῖται καὶ παρὰ Δημοσθένει ἐν τῷ κατ' Ὀνήτορος ἐξούλης, σχεδὸν διὰ τῶν αὐτῶν εἴρηται; ἢ ὡς Δείναρχος ἐν τῷ πρώτῳ κατὰ Κλεομέδοντος αἰκίας, πολλὰ μετενήνοχεν αὐτοῖς ὀνόμασιν ἐκ τοῦ Δημοσθένους κατὰ Κόνωνος αἰκίας· ἢ ὡς Ἡσιόδου,

Οὐ μὲν γάρ τι γυναικὸς ἀνὴρ λῄζετ' ἄμεινον
Τῆς ἀγαθῆς· τῆς δ' αὖτε κακῆς οὐ ῥίγιον ἄλλο.

l. 20. N'y a-t-il pas ici une lacune? M. Séguier a fait la même remarque. Qui est-ce qui répond à Apollonius?

ταύτην διάνοιαν Σιμωνίδης ἐν τῷ ἑνδεκάτῳ μετενήνεγκεν, λαβὼν οὕτως·

Γυναικὸς οὐδὲν χρῆμ' ἀνὴρ λῃΐζεται
Ἄμεινον ἐσθλῆς, οὐδὲ ῥίγιον κακῆς.

Εὐριπίδης δὲ ἐν τῇ Μελανίππῃ δεσμώτιδι·

Τῆς μὲν κακῆς κάκιον οὐδὲν γίνεται
Γυναικός· ἐσθλῆς δ' οὐδὲν εἰς ὑπερβολὴν
Πέφυκ' ἄμεινον· διαφέρουσι δ' αἱ φύσεις.

Τοῦ δ' Εὐριπίδου εἰπόντος·

Γυναῖκες ἐσμὲν ἀθλιώτατον φυτόν,

Θεοδέκτης ἐν Ἀλκμαίωνί φησι·

Σαφὴς μὲν ἐν βροτοῖσιν ὑμνεῖται λόγος,
Ὃς οὐδὲν ἐστιν ἀθλιώτερον φυτόν
Γυναικός.

Οὗτος οὐ μόνον τὴν ἐπιβολὴν ἐκεῖθεν εἴληφεν, ἀλλὰ καὶ ταῖς λέξεσιν αὐταῖς συγκέχρηται καὶ ἠθέλησεν αὐτὸ πανούργως παροιμιακὸν μᾶλλον εἶναι, καὶ ὡς ὑπὸ πολλῶν λεγομένῳ συγκεχρῆσθαι, ἢ δοκεῖν εἰληφέναι παρὰ τοῦ γεγεννηκότος· ὁ δ' Ἀντίμαχος τὰ Ὁμήρου κλέπτων παραδιορθοῖ· Ὁμήρου γὰρ εἰπόντος·

Ἰδεώ θ' ὃς κάρτιστος ἐπιχθονίων γένετ' ἀνδρῶν,

Ἀντίμαχος λέγει·

Ἰδεώ θ' ὃς κάρτιστος ἐπιχθονίων ἦν ἀνδρῶν.

καὶ Λυκόφρων ἐπαινεῖ τὴν μετάθεσιν, ὡς δι' αὐτῆς ἐστηριγμένου τοῦ στίχου, τὸ γάρ·

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Διομήδης,

Σιγῶ, Ὁμήρου κωμωδηθέντος ὑπὸ Κρατίνου διὰ τὸ πλεονάσαι ἐν τῷ Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος· ὅπερ οὕτω πεπατημένον οὐκ ὤκνησεν Ἀντίμαχος μεταθεῖναι. Τοῦ δὲ·

Λαῶν οἷσιν ἄνασσε πατὴρ δ' ὡς ἥπιος ἦεν,

Ὁμηρικοῦ ὄντος· καὶ παλιν ἀλλαχοῦ που λεγομένου·

Οἱ δ' ἐπεὶ ἀμφοτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας,

ὁ Ἀντίμαχος μεταθεὶς ἡμιστίχια, πεποίηκε·

Λαῶν οἷσιν ἄνασσον ἐκαρτύναντο φάλαγγας.

Ἀλλ' ἵνα μὴ καὶ αὐτὸς κλοπῆς ἄλλους αἰτιώμενος κλέπτης ἁλῶ, τοὺς πραγματευσαμένους τὰ περὶ τούτων μηνύσω. Λυσιμάχου μέν ἐστι δύο, περὶ τῆς Ἐφόρου κλοπῆς· Ἀλκαῖος δὲ ὁ τῶν λοιδόρων ἰάμβων καὶ ἐπιγραμμάτων ποιητὴς παρῴδηκε τὰς Ἐφόρου κλοπὰς ἐξελέγχων. Πολίωνος δὲ ἐπιστολὴ πρὸς Σωτηρίνδαν περὶ τῆς Κτησίου κλοπῆς· τοῦ δ' αὐτοῦ

καὶ περὶ τῆς Προδότου κλοπῆς ἐστι βιβλίον· καὶ ἐν ἐπιγραφομένῳ Ἰχνευταὶ πολλὰ περὶ Θεοπόμπου λέγεται· Ἀρηταδου τέ ἐστι περὶ συνεμπτώσεως πραγματεία, ἐξ ἧς τοιαῦτα πολλά ἐστι γνῶναι. «Καὶ μεθ' ἕτερα, καὶ ὁ Προσήνης· «Τοὺς μὲν ἄλλους, ἔφη, κλέπτας ἐφωράσατε, ὅτι δὲ καὶ αὐτὸς οὗτος ὁ ἱερὸς Πλάτων οὗ τὴν ἐπώνυμον ἑορτὴν σήμερον πανηγυρίζομεν, πολλοῖς κατακεχρῆται τῶν πρὸ αὐτοῦ, αἰδοῦμαι γὰρ τῷ τῆς κλοπῆς ὀνόματι ἐπὶ τούτου χρῆσθαι, οὐκέτι κατειλήφατε.» «Τί λέγεις;» ἔφη ὁ Καλιέτης. «Οὐ λέγω μόνον, φησίν, ἀλλὰ καὶ τὴν πίστιν τῷ λόγῳ παρέχω· σπάνια δὲ τὰ τῶν πρὸ τοῦ Πλάτωνος γεγονότων βιβλία, ἐπεὶ ἴσως πλείους ἄν τις ἐφώρασε τοῦ φιλοσόφου κλοπάς· ἐγὼ δ' οὖν τισὶ κατὰ τύχην ἐμπέπτωκα. Πρωταγόρου γὰρ τὸν περὶ τοῦ ὄντος ἀναγινώσκων λόγον πρὸς τοὺς ἓν τὸ ὂν εἰςάγοντας τοιαύταις αὐτὸν εὑρίσκω χρώμενον ἀπαντήσεσιν· ἐσπούδασα γὰρ αὐταῖς λέξεσι τὰ ῥηθέντα μνημονεύειν.» Καὶ ταῦτ' εἰπὼν διὰ πλειόνων τίθησι τὰς ἀποδείξεις.

XVI.

Συνῆν γὰρ Ὠριγένης ἀεὶ τῷ Πλάτωνι, τοῖς τε Νουμηνίου, καὶ Κρονίου, Ἀπολλοφάνους τε καὶ Λογγίνου, καὶ Μοδεράτου, Νικομάχου τε καὶ τῶν ἐν τοῖς Πυθαγορείοις ἐλλογίμων ἀνδρῶν ὡμίλει συγγράμμασιν.

Ce document, tiré d'Eusèbe (Hist. Eccl. VI, 19), est attribué par lui à Porphyre; il se retrouve sans différence dans Suidas s. v. Ὠριγένης. Valois a fait remarquer que le nom de Longin s'y trouve associé à des philosophes plus anciens, et Ruhnken a montré qu'Origène, le commentateur chrétien, n'a pu lire les livres de Longin qui n'était pas encore né; il propose donc de lire Ἀλβίνου au lieu de Λογγίνου. (Diss. § VII.)

TABLE COMPARATIVE

DES MOTS CONTENUS

DANS LE TRAITÉ DU SUBLIME

ET DE CEUX QUI SE TROUVENT

DANS LES FRAGMENTS DE LONGIN.

AVERTISSEMENT.

Mes études sur le Traité du Sublime m'ont amené à reconnaître, d'une part, que cet ouvrage ne pouvait être l'œuvre de Longin; d'autre part, qu'il avait dû être composé près de deux siècles avant cet auteur, et qu'il devait être attribué à Plutarque de Chéronée. Ces assertions reposent en grande partie sur la comparaison que j'ai établie, d'abord entre le style de Longin, tel que nous le connaissons d'après ses fragments authentiques, et celui du Traité du Sublime, puis sur celle du vocabulaire de ce Traité avec celui de Plutarque et des auteurs contemporains. J'ai donné dans les *Recherches*, les résultats sommaires de cette double comparaison, en renvoyant pour les détails à la Table des mots, et je pense qu'un examen attentif de celle-ci ajoutera quelque poids aux autres considérations que j'ai présentées.

J'ai dressé une table distincte de chacun des auteurs, et j'ai mis ces deux tables en regard l'une de l'autre sur la même page, afin de faciliter les rapprochements.

J'ai admis, dans celle des Fragments de Longin, tous les termes qui se trouvent dans ce qui nous reste des ouvrages qui lui sont attribués d'après quelque témoignage ancien, ainsi que ceux qui font partie des passages où son opinion est citée; mais je n'ai pas cru devoir y insérer les mots du petit traité περὶ μνήμης, ni ceux du fragment intitulé περὶ τῶν τελικῶν, et des *Excerpta ex Longini rhetoricis*, parce que l'opinion qui lui attribue ces trois fragments, ne me paraît fondée ni sur des témoignages positifs, ni sur des motifs plausibles.

On trouve dans les éditions de Weiske et de M. Egger, un *Index verborum* du Traité περὶ ὕψους; mais les éditeurs y ont introduit un certain nombre de termes qui n'appartiennent qu'aux fragments de Lon-

gin, et ils en ont omis plusieurs qui se lisent dans le Traité. Après en avoir retranché les termes étrangers et l'avoir complété par de fréquentes lectures, j'ai comparé cet *Index* soit avec le *Thesaurus H. Stephani*, publié par M. Didot, soit avec le *Lexicon Platonicum* de M. Ast, le *Lexicon Plutarcheum* et les *Animadversiones* de Wyttenbach, et j'ai indiqué tous les mots communs à Platon, à Plutarque et au Traité du Sublime. Pour les autres, qui sont comparativement en bien petit nombre (260 sur 2000), j'ai mentionné, autant que je l'ai pu, les ouvrages où ils se trouvent.

Le texte grec étant presque partout accompagné d'une traduction, je n'ai pas cru devoir donner dans la Table le sens de chacun des termes; mais pour ceux qui sont communs aux deux auteurs, et dont le sens diffère en certains cas, j'ai eu soin de signaler ces différences. J'ai distingué les ἅπαξ λεγόμενα, et les mots qui se trouvent dans les citations, en les rapportant à leur auteur. Les noms propres, qui fournissent tant de points de comparaison importants, font aussi partie des deux tables.

Pl. désigne Platon.
Plut. — Plutarque.
P. — les Fragments philosophiques de Longin.
L. — les Fragments littéraires.
R. — le Manuel de Rhétorique.
E. — l'Epitome.

TABLE

DES MOTS CONTENUS DANS LE TRAITÉ DU SUBLIME.

A

Ἀβλεμές, XXIX, 1, mot rare qui se trouve dans Nicander, A, 82. — Athénée, 36 E, se sert de l'adverbe ἀβλεμέως. — Eustathe, 892, 5, indique comme synonyme d'ἀβλεμής, ἀόργητος, ἄνορμος, οὐ πεποιθώς, ἄτολμος, ἀσθενής.
Ἀγαθοκλῆς, IV, 5.
ἀγαθός, XLIV, 2. — ἀγαθά. V. 1, qualités du style.
ἄγαλμα, XXX, 1, statue. Pl. Plut.
ἄγαν, XXXIII, 2, οἱ ἄγαν πλοῦτοι. — XLII, 1, ἡ ἄγαν συγκοπή, constr. poét. V. Eur. Alc. 797. Plut.
ἀγανακτεῖν, [IX, 10.] XVII, 1. XXII, 1. — métaph. XXI, 2. — Plut. Symp. Q. VIII, 10, c. 1, l'applique aux choses inanimées.
ἀγγελία, XLIII, 3, leçon incertaine.
ἄγειν, XXVI, 2, [XLII, 1], XLIV, 6. — Mét. XVIII, 2. — XXX, 1, θαυμαστῶς ἄγει. — XXXV, 4, ἄγεσθαι φυσικῶς. — XXII, 3, ἄγειν ἀπό. — I. 4, II, 1, ἄγειν εἰς. — XVI, 4, ἄγειν διά.
ἀγεληδόν, XXIII, 4. Polyb. Diod. Sic. Philon. Plut. M. 980 B.
ἀγεννής, III, 4. IX, 3. XXXV, 2. XLIV, 6, fréq. chez Plut.
ἄγευστος, XLIV, 3, v. Wytt. Adn. ad Plut. M. 13, B.
ἀγνοεῖν, XIII, 1. XXXIII, 3.
ἁγνύναι, X, 2, ἔαγε, cit. de Sappho.
ἀγρεῖν, X, 2, πᾶσαν ἀγρεῖ, cit. de Sappho.
ἀγχίνοια, XXXIV, 4, présence d'esprit. Plut.
ἀγχίστροφος, IX, 13. — XXVII, 3. — ἀγχιστρόφως, XXII, 1. Hérod. Thuc. Dion. Il. de Comp. verb. Schæfer, p. 300. Hermog.
ἀγών, XI, 1, procès. — XIII, 4, lutte. — XVI, 2. guerre. — XV, 1, énergie du style. — XXVI, 3, ἀγῶνος ἔμπλεως, qui s'intéresse à l'action. Pl. Plut.
ἀγωνία, XIX, 2, force intérieure. — XXII, 4, anxiété. Pl. Plut.
ἀγώνισμα, XIV, 2, motif d'émulation. Plut.
ἀγωνιστής, XXXIV, 1. — XXXV, 2, Plut. M. 16. C. ἀγωνιστὴς ἀληθείας.
ἀγωνιστικός, XXII, 3. — XXIII, 1, véhément. syn. de παθητικός. Plut. Syll. c. 16, ἀγωνιστικῶς.
ἀδέκαστος, XLIV, 9. Plut. M. 48 F, etc. Philon.
ἅδης, IX, 6. Plut.
ἀδιανέμητος, XXII, 3. v. Suidas, art. κοινὰ τὰ τῶν φίλων.
ἀδιάπτωτος, XXXIII, 1, 5. XXXVI, 4. Plut. M. 1124, B.
ἀδιάχυτος, XXXIV, 3, mét.
ἄδοξος, XIII, 4. — XLIII, 1, comp. Plut. fréq.
ἀδρεπήβολος, VIII, 1. ἅπαξ λεγ. équivalent de μεγαλεπήβολος.
ἁδρός, XL, 4, comp. Pl. Plut.
ἀδύνατος, VII, 3. XV, 8. Plut.
ἀεί ou αἰεί, IX, 1. X, 1, XII, 4 et *passim*. — Il paraît, d'après les mss. que la seconde forme est préférable.
ἄζηλος, XLIV, 8. Plut. Lyc. 24. M. 33 E, etc.
ἀθάνατος, IX, 6. XLIV, 8. Plut.
ἄθεος, IX, 7, en parlant des choses. Pl. Plut.
Ἀθηναῖοι, XVI, 3. XXXVIII, 2.
Ἀθηνογένης, XXXIV, 3.
ἀθροισμός, XXIII, 1, mét.
ἀθρόος, I, 4. XXXIV, 4, concentré. Plut.

TABLE DES MOTS CONTENUS DANS LES FRAGMENTS DE LONGIN.

Ἀγαθός, E. 19, 20.
ἄγαλμα, E. 3, ἀγάλματα καὶ ἀνδριάντες, figures et statues.
ἄγασθαι, P. II, 3.
ἄγειν, R. 31, ἀκροατὴν ἄγειν. — R. 31, ἔντιμον ἦγε, — P. II, 3. R. 31. ἄγειν μετά, gén. — R. 14, ἄγειν εἰς. — R. 20, ἄγειν πρὸς ὀργήν. — R. 22, E. 11, ἄγειν πρὸς κόρον.
ἀγέλαιος, R. 18.
ἀγλευκής, R. 23, 31. Quelques mss. donnent ἄγλυκες.
ἀγνοεῖν, L. XIV, 2. E. 5.
Ἀγρία, R. 23, πρὸς τὸ τῆς Ἀγρίας. v. les notes crit.
ἀγχίνοια, R. 17. E. 13, ἀγχίνοια καὶ ὀξύτης, sagacité et finesse.
ἀγωγή, P. I, 8.
ἀγών, P. III, 2, assemblée. — R. 29, ἐκ μεταφορᾶς τῆς περιόδου τῶν ἀγώνων, par métaphore des jeux publics, qui sont célébrés à des intervalles réguliers.
ἀγωνιστικός, L. XIX, προοίμιον τοῦ πρὸς Λεπτίνην λόγου ἀγωνιστικόν, syn. de ἐριστικόν.
ἀδελφός, R. 1.
ἀδίκημα, R. 11.
ἄδικος, R. 2, 11, superl.
ἀδοξία, R. 9, plur.
ἀδύνατος, L. XII, 9. — R. 1 comp.
ἀηδής. R. 23, neut.
ἀηδία, R. 6, 31, 32.
ἀήρ, P. II, 1, climat. — P. III, 3. ἀέρας, vapeur. — P. XIX, climat *ou* atmosphère. — L. XIII, 2, ἀὴρ πεπληγμένος, φωνή.
ἀθανασία, P. XIX.
Ἀθηναῖος, P. I, 4, Athénée, philosophe stoïcien.
Ἀθήνησι, R. 2.
ἀθρόως, R. 14, confusément.

Αἴας, IX, 2, 10.
Αἴγυπτος, XLIII, 2.
αἷμα, XXXVIII, 5.
αἱματοῦν, XXXVIII, 3, cit. de Thucydide.
αἱρεῖν, XXXIV, 4, ἑλών. — XXXIII, 5, ἕλοιο.
αἱρειν, XXXVI, 1. — XVI, 2, αἵρεσθαι ἀγῶνα, Dion. Hal. A. R. 4, 31.
αἶχος, XLIII, 3, tache, s. fig. Pl. Plut. Phoc. c. 7. M. 82 B.
αἰσχρός, XXXI, 1.
Αἰσχύλος, XV, 5.
αἰσχύνειν, XLIII, 1, rabaisser. Plut.
αἰσχυντηλός, IV, 4, Pl. Plut.
αἰτεῖσθαι, [IX, 10.] Plut. M. 778 F. 1041 F.
αἴτημα, IX, 10. Pl. Plut. Luc.
αἰτία, V. VIII, 1. XXII, 2, cause, motif, origine. Pl. Plut. M. 435, F.
αἰτιᾶσθαι, I, 2. Pl. Plut.
αἴτιος, X, 1. XXIV, 2, αἴτιον syn. de αἰτία Pl. Plut.
Αἴτνα, XXXV, 4.
αἰών, XIV, 3. XXXIV, 4. XXXVI, 2. XLIV, 1, 9, Plut.
αἰώνιος, IX, 7, Plut.
ἄκαιρος, III, 5, πάθος ἄκαιρον καὶ κένον [XLII, 2, ἄκαιρον μῆκος]. Plut.
ἀκαίρως, XXIX, 1.
ἀκατέργαστος, XV, 5. Aristote, Galien.
ἄκεντρος, XXI, 1, Plut. M. 994, B. Philon.
ἀκμή, XXII, 1. ἀκμὴ ξυροῦ, cit. d'Hérod. Plut. M. 966 C.
ἀκοή, VII, 3. X, 3. XXVI, 2. XXXIX, 3. Plut.
ἀκόλαστος, XLIV, 7. Plut. fréq.
ἀκολουθεῖν, XLIV, 7. Plut.
ἀκολουθία, XXII, 1. Plut.
ἀκονᾶσθαι, XLIV, 3. Plut. Comp. Syll. et Lys. c. 4, cit. d'un poëte.
ἀκουαί, X, 2, cit. de Sappho.
ἀκούειν, XIV, 2, 3. XLIV, 5. VII, 3, XV, 11, XXII, 2, 3. — XV, 1, prêter attention, Plut. M. 139. A. — XLII, 1, comprendre, v. Wyttenb. Anim. ad Plut. M. p. 159. — οἱ ἀκούοντες, les auditeurs, XV, 1, 2. XVI, 2, 3. XXII, 2, 3. XXX, 1. XXXVIII, 2. XXXIX, 3, 4. XLI. 2.
ἄκρα, XLIV, 6, κατ' ἄκρας. Pl. Plut.
ἄκρατος, IX, 8. — XXXII, 7, ἄκρατοι μεταφοραί, *nimis multæ m.* Plut. Alc. 18. V. M. Baehr. p. 163.
ἀκρίβεια, XXXV, 2.
ἀκριβής, XXXIII, 2. — XXXVI, 3, τὸ ἀκριβές.
ἀκριβῶς, XLIII, 2.
ἄκριτος, XXXII, 8. Plut.
ἀκροᾶσθαι, XXXIX, 2, οἱ ἀκροώμενοι.
ἀκροατής, XII, 5. XV, 9. XVI, 2. XVIII, 2. XXII, 4. XXVI, 1, 2. XXXII, 4. XXXIV, 4. XXXIX, 2. XLI, 2.
ἄκρος, X, 1, 3. XI, 5. XXXIII, 2. — XXX, 1, κατ' ἄκρον. — XXXIV, 4. XLIV, 1, ἐπ' ἄκρον. — Cette locution est plus rare que εἰς ἄκρον, suivant Schæfer. Dion. Hal. de Comp. p. 372; elle se lit chez Plutarque, M. 979 F, ἐπ' ἄκρον ἥκειν τινός. 1048 E, ἐπ' ἄκρον ἐλαύνειν. 1131 F, ἡ ἐπ' ἄκρον εὐεξία, 682 E. 1042 E. 1108 E.
ἀκροσφαλής, XXII, 4. Pl. Plut. M. 68 D. — 620 E. 682 D. 713 A. Philop. c. 3.
ἀκρότης, I, 3. Plut. s. fig. fr.
ἄκρως, XV, 7. XX, 1. XXXIV, 2. Pl. Plut.
ἀκρωτηριάζειν, XXXIX, 4. — XXXII, 2. Cit. de Démosthène. Plut.
ἀλαζονεία, XLIV, 7, leçon conj. Plut.
ἀλγηδών, IV, 7. — ὀφθαλμῶν, cit. d'Hérod. v. Plut. vie d'Alex. c. 21.
Ἀλέξανδρος, IV, 2. IX, 4.
ἀλέξημα, XVII, 2. Philon.
ἀλεξιφάρμακος, XVI, 2. Plut. M. 663 C. — ἀλεξιφάρμακον, XXXII, 4. Pl. Plut. M. 660 F. Pomp. 29, Dion, 49, Comp. Dion. et Brut. c. 4.
ἀλήθεια, I, 2. VI. IX, 3. X, 1, opp. à la fiction. — XVIII, 2. sincérité, franchise. — Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

αἰγιαλός, P. III, 2.
αἰδώς, P. II, 3. R. 32.
αἰσθάνεσθαι, R. 5. ἤσθητο. — R. 8.
αἴσθησις, P. III, 2. L. XII, 3. R. 8, 18, 23, etc.
Αἰσχίνης, L. 22, orateur. — R. 19. E, 21, philosophe.
αἰσχροκέρδεια. R. 6.
Αἰσχύλος, L. XVII.
αἰσχύνεσθαι, P. III, 3, — τοὺς ποιητάς, rougir devant les poëtes.
αἰτεῖσθαι, R. 13.
αἰτία, P. III, 1. L. XI, R. 9, 11. cause, motif.
αἰτιᾶσθαι, P. XI, ἠτιάσαντο. — L. XII, 9, E 21, αἰτιᾶται,
αἴτιος, R. 6, αἴτιον, motif.
Αἰωνοάριος, L. VI, pour Ἰανουάριος.
ἄκαιρος, R. 26, ἄκαιρον γὰρ εἰ πάντα λελέξεται, hors de propos, hors de place.
ἀκαίρως, R. 20.
ἀκατονόμαστος, P. XIX.
ἀκμάζειν, P. I, 2.
ἀκοή, L. XII, 3. R. 21.
ἀκολουθία, R. 20.
ἀκόλουθον (τὸ), R. 27.
ἀκόρεστος, E. 18.
ἀκούειν, R. 15, 27, ἀκηκοόσι — οἱ ἀκούοντες, les auditeurs. R. 13, 17, 20.
ἀκρίβεια, P. I, 6. P. II, 2. E. 18.
ἀκριβής, P. III, 3. L. XX. R. 18, superl.
ἀκριβοῦν, R. 19, ἠκρίβωται.
ἀκροᾶσθαι, R. 13, οἱ ἀκροώμενοι.
ἀκρόασις, R. 13, 21. — Au plur. P. I, 5, leçons des philosophes.
ἀκροατής, P. XI. P. XV. R. 18, 31. E. 2, 12.
ἀλήθεια, R. 31, 32.

ἀληθής, VII, 2, 3. — IX, 3, ἀληθὴς ῥήτωρ. XXXIV, 1, τὸ ἀληθές. — XXII, 1, sup. XLIV, 7. comp.
ἀληθινός, III, 1. VII, 4. Plut. fréq.
ἀληθως, IX, 8. Sur ἀληθῶς suivi de οἷον, v. Wyttenb. Anim. ad Plut. M. 46 B. — IX, 10. précédé de ὡς.
ἅλις, XXIX, 2, ἀλλὰ γὰρ ἅλις ὑπέρ. Plut.
ἁλίσκειν, IV, 3, ἁλούς, Pl. — XXXVI, 2, ἁλῶναι παρανοίας. Plut. Sol. 17, Luc. 1, Nic. 28.
ἀλλά, XXXII, 5, ἀλλὰ μήν. — XXXIII, 3, ἀλλὰ μὴν οὐδέ. — XL, 2, ἀλλὰ μὴν ὅτι γε. — XXIV, 1, ἀλλὰ μὴν καὶ τοὐναντίον. — XXIX, 2, ἀλλὰ γὰρ ἅλις ὑπέρ. — XXXIX, 4, ἀλλ' ἐπειδή περ. — XLIV, 10, ἀλλὰ μήποτε, sans verbe.
ἀλλάττειν, XLIII, 4, leçon inc. ἀλλάξας, v. ἄμαξα.
ἀλληγορία, IX, 7, v. Ruhnken, Timæi Lex. s. v. οὐκ ἐν ὑπονοίᾳ. Ernesti Technol. s. v. ὑπόνοια, p. 367, Wytt. ad Plut. M. 19 E. Boisson. Philostr. Her. p. 340. Les *Recherches*, pp. 88, 115.
ἀλληγορικός στόμφος, XXXII, 7, allégories forcées chez Platon.
ἀλληλουχία, XXXVI, 4, Aristot. ap. Stob. Ecl. I. Dion. Hal.
ἀλλήλων, XII, 1. XL, 1 et ailleurs.
ἄλλος, ἄλλη ἄλλο, XL, 1. — ἄλλα ἱκανός, IV, 1. — τἄλλα θεῖος. IV, 5. — τῶν ἄλλων πλέον, XXIX, 1.
ἄλλοτε, XII, 4, ἄλλοτ' ἀλλοίως.
ἀλλότριος, IV, 1. X, 3. XIII, 2. XL, 1. XLIV, 9, Plut. fr.
ἀλλόφυλος, XII, 4. Pl. Plut. Cam. 23. M. 688, C.
ἄλλως, X, 7. — VII, 1, *non nisi*. Pl. Plut.
ἀλογιστεῖν, X, 3. Plut. M. 656 D. Ce sont les deux seuls passages où se trouve ce verbe. Suivant le Thes. H. Steph. ἀλογιστία se rencontre aussi chez Plutarque.
ἀλόγως, XXII, 1. XXXIII, 5. Pl. Plut. le construit avec αὐτομάτως, M. 724 C, avec ἀμέτρως, 1016 C.
ἀλουργής, XLIII, 2, cit. de Théopompe.
Ἀλφάδαι, VIII, 2.
ἅμα, IX, 6. XLIV, 2, 7. — XV, 10, ἅμα τῷ πραγματικῷ.
ἀμαθής, II, 2. Pl. Plut.
ἀμάλακτος, XV, 5. s. mét. Plut. M. 953 E, s. pr.
ἄμαξα, XLIII, 4. leç. conj.
ἁμαρτάνειν, XVI, 3. — XXXVI, 2, ἡμαρτημένος. V. Wytt. ad Plut. M. 139 F.
ἁμάρτημα, III, 3. IV, 1. XXXIII, 3, 4. XXXV, 1. Pl. Plut.
ἄμαχος, I, 4. XXXV, 2. Pl. Plut.
ἀμβλοῦσθαι, XIV, 5, mét.
ἀμεγέθης, XXXIV, 4. XL, 2. XLI, 3. Dion. Hal. de Comp. V. IX.
ἀμέθοδος, II, 2, mot très-rare.
ἀμείνων, IX, 8. XII, 4. XLIV, 10.
ἀμέλει, VIII, 1. — XLIV, 1, à la vérité, en effet, sans doute. — XII, 1. XXXIV, 2, par cette raison. Pl. Plut.
ἄμετρος, III, 5. XXIII, 7. XLIV, 7. Pl. Plut.
ἀμηχανεῖν, IX, 10. Pl. Plut.
ἀμήχανος, XV, 7. Pl. Plut.
ἀμίμητος, XXIII, 4. XXXIV, 2. Plut.
Ἀμμώνιος, XIII, 9. V. les *Recherches*, p. 53.
ἄμοιρος, XXXIV, 3. Pl. Plut.
ἄμουσος, XXVIII, 1. — XXXIV, 2. XXXIX, 2. s. abs. Pl. Plut. M. 504 F. 802 E. Alex. c. 39.
ἀμπώτιδες, IX, 13. Plut. V. Lobeck, ad Phryn. 340.
ἀμυδρός, XVII, 2. Pl. Plut. M. 565, E. etc.
Ἀμφικράτης, III, 2. IV, 4.
ἀμφιλαφής, XII, 4. Pl. Plut.
ἀμφότεροι, XV, 2.
ἄμφω, XXIV, 2. XXXVIII, 6.
ἀμώμητος, XXXIII, 5. Plut. De frat. am. c. 13.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἀληθεύειν, P. XIX.
ἀληθινός, R. 31, ἐν ἀληθινοῖς πράγμασι, dans le commerce ordinaire de la vie.
ἀλληγορία, R. 23, E. 11. Substitution d'un terme à un autre, changement du nom d'un objet, désignation de la même idée par une expression plus nouvelle. V. les *Recherches*, p. 73.
ἀλλήλων, R. 10, πρὸς ἄλληλα.
ἀλλοκότως, P. XIV.
ἄλλος, R. 26, ἄλλο τι ἤ.
ἄλυτος, R. 15
ἅμα, P. I, 1. ἅμα γονεῦσιν.
ἀμαθία, R. 13.
ἀμέλει, R. 28, ὥςπερ ἀμέλει, sans doute, *profecto, nimirum*, ou bien, par la même raison. V. Coray sur Plut. V. de Pomp. c. 31, Séguier, Eusèbe, Prép. év. VIII, note 25.
ἀμελεῖν, R. 17.
ἀμελετήτως, R. 27.
Ἀμέλιος Γεντιλιανός, P. I, 2, 6, 8. P. II, 2.
ἀμερής, P. V.
ἀμηγέπη, R. 23, forme plus élégante que μετρίως.
Ἀμμώνιος, P. I, 3, philosophe platonicien. P. I, 4, philosophe péripatéticien.
ἀμυδρός, R. 31, ἀμυδρός τε (ὁ λόγος) καὶ ἀσθενής, καὶ ἀχάριστος, ἀτερπής τε καὶ ἀγλευκής.
ἀμύθητος, P. III, 1.
ἀμύνεσθαι, R. 5.
ἀμφί, E. 12, ἀμφὶ σοῦ λέγομεν, leç. dout.
ἀμφίβολος, R. 20.
ἀμφιλόγως, E. 4.
ἀμφισβητούμενα, R. 10, leçon inc.
ἄμφω, P. III, 3.
ἄμωμος, L. XX, ἀκριβὲς καὶ ἄμωμον, l'exactitude et la correction (du poëte Ménélas.)

ἀναβάλλεσθαι, X, 4, cit. du poëme des Arimaspiens.
ἀναβλέπειν, XIII, 1, cit. de Platon. — XLIV, 8. Plut.
ἀνάγεσθαι, XV, 7. Plut.
ἀναγιγνώσκειν, XXXIV, 4. — XIII, 1, ἀνεγνωκώς. Plut.
ἀναγκάζειν, XV, 2. XXII, 2. XXXIX, 2.
ἀναγκαῖος, V. IX, 3. XVI, 4. XXIV, 4. XXXII, 4. XXXIII, 2. XXXVI, 4.
ἀναγκή, XIV, 3. XLIII, 5. XLIV, 8, 9. — ἐξ ἀναγκῆς, X, 1. XXXIX, 1.
ἀναγκοφαγεῖν, XXXI, 1, cit. de Théopomp.
ἀναγράφειν, XIII, 3. Pl. Plut.
ἀνάγωγος, XXXIV, 2, ἀνάγωγα σκώμματα. Plut. M. 46 B. etc.
ἀναζεῖν, XLIV, 4. Plut.
ἀναζωγραφεῖν, XXXII, 5. Strab. Arr.
ἀναθεωρεῖν, VII, 3. Plut.
ἀναθεώρησις, VII, 3. XXIII, 2. Plut. Lyc. 19, etc.
ἀναίδεια, IV, 4. Pl. Plut.
ἀναιρεῖν, XXXVIII, 1. Plut.
ἀναισχυντία, XLIV, 7. Plut.
ἀνακαιόμενον, XXXV, 4.
ἀνακαλεῖσθαι, [XLII, 2.] Plut.
ἀνακαλυπτήρια, IV, 5, cit. de Timée.
ἀνακάμπτειν, XXXVI, 4. Plut. M. 12. F.
ἀνακεραννύναι, V. ἀνακεκραμένος, s. mét. Pl. Plut.
ἀνακίρνασθαι, XX, 1. Pl. Plut.
ἀνακρεμαννύναι, XXII, 4. ἀνακρεμάσας. Plut. s. pr.
Ἀνακρέων, XXXI, 1.
ἀνακυκλεῖν, XXII, 1. Plut.
ἀναλαμβάνειν, XLIV, 11, étudier. Plut. Agés. 20. V. Baehr, Alcib. 10. Diod. S. I, 4.
ἀνελήθης, [III, 4] Plut. Cor. 236. E.
ἀνελθής, [III, 4,] leçon conj.
ἀναλογεῖν, XL, 3, ἀναλογοῦν τῇ πλάσει. Plut. M. 725 B. Athén.
ἀνάλογος, XXXI, 1 διὰ τὸ ἀνάλογον, à cause du rapport. Plut.
ἀναμάρτητος, XXXII, 8. XXXIII, 2. XXXVI, 1. Pl. Plut.
ἄναμμα, XXXII, 5, ne se lit pas dans Platon. Plut.
ἀναμφίλεκτος, VII, 4.
ἀνάπαυλα, XI, 1. Pl. Plut.
ἀναπετεννύναι, XII, 3, ἀναπεπταμένον μέγεθος. Pl. Plut.
ἀναπλάττεσθαι, XIV, 1. Pl. act. Plut. De adul. c. 17. — pass. ibid. c. 24. — ἀναπλασμὸς ἐλπίδων, M. 113 D. v. not. Wytt.
ἀναπνεῖν, XIII, 2. Pl. Plut.
ἀναπτύσσειν, VII, 1. Plut.
ἀναρίθμητος, XXII, 1. Plut.
ἀναρρηγνύναι, IX, 6. Plut. fréq.
ἀνασκοπεῖν, III, 1. Pl. Plut. ἀνασκοπεῖσθαι, I, 1. Plut. de aud. poet.
ἀνάστημα, VII, 2, Diod. Voy. παράστημα. Hesychius explique le mot ἀνάστημα par ὕψωμα.
ἀνατομή, XXXII, 5. Plut. M. 968 A. dissection.
ἀνατρέπειν, XXXII, 2. ἀνατετροφότες ou τετραφότες, cit. de Démosthène. Plut. Dion. 45.
ἀνατρέφειν, IX, 1. — φεσθαι, XII, 4. Plut.
ἀνατροπή, IX, 6. Pl. Plut.
ἀναφαίρετος, XXXVI, 2. Dion. Hal. Plut.
ἀναφέρειν, XIII, 1, relever, porter en haut, cit. de Platon, 586 A. — XIV, 1, élever, s. fig. Plut. Cat. Min. 49. Alc. 28, v. M. Baehr, p. 257. — XXXV, 4, s. pr.
ἀναφορά, XX, 1, répétition. Plut. avec diverses significations.
ἀναχαλᾶν, [XLII, 2,] leç. conj. Plut.
ἀναχοαί, XXXV, 4.
ἀνδραποδίζεσθαι, XLIV, 9, mét. Pl. Plut.
ἀνδρεία, IX, 10. Pl. Plut.
ἀνδρία, IV, 2. Pl. Plut.
ἀνδρίας, XXXVI, 3. Pl. Plut.
ἀνδρωνῖτις, XXXII, 5. Plut. ne se lit pas dans Platon.
ἀνέγκλητος, XXXIII, 1. Pl. Plut.
ἀνειδωλοποιεῖν, XIV, 1. Plut. M. 904 F. 1113 A.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἀναγκαῖος, L. XXII, 9. R. 25.
ἀναγκή, R. 6, ἐξ ἀναγκῆς. — R. 9, plur. L. 31, μετ' ἀναγκῆς ἄγει.
ἀνάθημα, L. XII, 6, θεῖον ἀνάθημα, oracle d'un Dieu.
ἀναθυμίασις, P. III, 3.
ἀναισθήσια, R. 13.
ἀνακεφαλαιοῦσθαι, P. IX.
ἀναλαμβάνειν, P. II, 2, πταίσματα, corriger les erreurs d'un copiste.—R. 13, résumer.
ἀναλογίζεσθαι, R. 8, ἀναλογιζόμενος, en raisonnant.
ἀνάλογον, P. XXIV, à la manière de, conformément à.
ἀναλόγως, R. 8, ἀναλόγως ὧν ἤκουσας, d'après ce que tu as entendu.
ἀναμάρτητος, E. 21, exempt de fautes.
ἀναμνῆσαι, R. 11, E. 2, 8.
ἀνάμνησις, E. 9.
ἀνάπαιστοι, L. XI.
ἀναπείθειν, R. 33.
ἀναπόδεικτος, L. XXII, δόγμα ἀναπόδεικτον, doctrine qui ne peut être démontrée.
ἀνασκήτως, R. 27.
ἀναφέρειν, R. 9, ἀνενεχθήσεται εἰς ταῦτα (les conditions pareilles) se rapporteront à celles-ci. P. III, 1, ἀνενεγκεῖν. P. XIX, ἀναφέρεσθαι.
ἀνδρίας, E. 3.

ἀνειλεῖσθαι, XII, 4. Plut. M. 1006 C.
ἀνεξάλειπτος, XXXIII, 3. Plut. M. I. A.
ἀνεπαίσθητος, IV, 1, act. Plut. M. 1062 BE.
ἀνεπιστάτως, XXXIII, 4. Polyb.
ἀνερμάτιστος, II, 2. Pl. Philon. Plut.
ἀνεψιά, IV, 5, cit. de Timée.
ἀνηθοποίητος, XXXIV, 3. Dion. Hal. Cic. ad Attic. X, 10.
ἀνήρ, IV, 1. XIII, 2. XVI, 3. XXXVI, 2.
ἄνθος, X, 4, mét. ornements poétiques. Plut. se sert des mots ἀνθηρὸς λόγος.
ἀνθρώπειος, XXXIII, 8. XXXIX, 3. Pl. Plut.
ἀνθρώπινος, IX, 10. XXXII, 5. XXXIV, 4. XXXV, 3. XXXVI, 4. Pl. Plut. fréq.
ἄνθρωπος, XXXV, 2, 5. XXXVI, 3. XXXIX, 1, 3. XLIII, 5. XLIV, 6, 8.
ἀνθυπαντᾶν, XVIII, 1, 2, mot rare.
ἀνοίγειν, XLIV, 7. Pl. Plut.
ἀνοίκειος, XLIII, 1. Plut.
ἀνοικονόμητος, XXXIII, 5. Quint. VIII, 5, 59. Plut. M. 517 E.
ἀνόμοιος, IX, 5. Plut.
ἀνόνητος, XLIV, 8, leç. inc. Pl. Plut.
ἀνταγωνιστής, XIII, 4. Pl. Plut.
ἀνανοίγειν, XXXIV, 4, mot rare.
ἀντί, X, 6. ἀντὶ φοβεροῦ. — XXVIII, 3. ἀντὶ τοῦ πονεῖν θέλετε.
ἀντιδιατίθεσθαι, XVII, 1, mot rare.
ἀντικρύς, III, 4. XLII, 1. Pl. Plut.
ἀντιμεθίστασθαι, XXVII, 1. Aristide.
ἀντιμεταβολή, XXIII, 1, leçon de Manuce.
ἀντιμετάθεσις, XXVI, 1, mot rare.
ἀντιπεριΐστασθαι, XXXVIII, 1. s. fig. Aristot. act. — Plut. M. 915 B. pass.
ἀντισπᾶσθαι, XXII, 1. Philon. Plut. act.
ἀντισυμμαχεῖσθαι, XVII, 1, mot rare.
ἀντιτάττεσθαι, IX, 10. Plut.
ἀντιτιμᾶσθαι, XXXIII, 5.
ἀντοφθαλμεῖν, XXXIV, 4. Polyb.
ἀντωθεῖν, XLIII, 2, cit. de Théop. leç. inc.
ἀνωφελῶς, XIII, 4. Plut.
ἀξία, [IX, 9] κατὰ τὴν ἀξίαν. Pl. Plut.
ἀξιοθαύμαστος, XXXV, 4. Plut. M. 983 D.
ἀξιόλογος, XL, 1. Plut.
ἀξιόνικος, XIII, 4. Xén. Cyr. I, 5, 10.
ἀξιοπιστία, XVI, 2. Strab. Diod. S. — Plut. emploie ἀξιόπιστος.
ἄξιος, VIII, 4. IX, 3. XVI, 3. XVII, 1. XXIII, 2. XXXIII, 1. XLIII, 5. XLIV, 9, 11. Plut.
ἀξίωμα, VIII, 1. — XXXIX, 3. — Syn. d'ὕψος. Plut. fréq. en divers sens.
ἀόριστος, XLIV, 7. Plut. fréq.
ἀπαγγελία, XLIII, 3, leç. inc. Plut.
ἀπάγειν, XVIII, 2. εἰς τὸ δοκεῖν, entraîner. Pl. Plut.
ἀπαθανατίζειν, XVI, 3. Pl. Luc.
ἀπαθής, XLI, 1, sans vie, s. fig. ἀπαθέστατα. Plut.
ἀπαιτεῖσθαι, I, 1, réclamer, exiger. Plut.
ἀπακμή, IX, 14, 15, mot rare.
ἀπαλλάττεσθαι, I, 3. Pl. Plut.
ἀπαλός, XLIV, 3. Pl. Plut.
ἅπαξ, X, 6. ×L/✓
ἀπαραίτητος, XIV, 7. Pl. Plut.
ἀπαρρησίαστος, XLIV, 4. Plut. M. 51 C. 68 D.
ἅπας, VIII, 3. XXXIII, 1, ἐξ ἁπάντων.
ἀπαύξησις, VII, 3.
ἀπεικότως, XV, 11. Plut.
ἀπείλη, XXVII, 1. Plut.
ἀπείργειν, [X, 6] Plut.
ἀπείρων, XXIII, 2, cit. d'un poëte.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἀνέχεσθαι, R. 21.
ἀνήρ, P. II, 3, τάνδρός.
ἄνθος, E. 17, ἀνθέων χροΐαι, mét.
ἄνθρωπος, P. III, 3. L. XII, 11. L. XIII, 2.
ἀνίεσθαι, R. 31, ἀνιεμένους.
Ἄννιος, P. I, 2, 5, philosophe stoïcien.
ἀνόμοιος, R. 8. R. 24, οὐδὲ κατὰ μικρὸν ἀνόμοιον, il ne diffère pas de peu.
ἀνούσιος, P. XXIII.
ἀντειπεῖν, P. I, 8. ἀντειπόντες.
ἀντειρηκέναι, P. I, 3, ἀντειρημένους.
ἀντιβολῆσαι, R. 23, expression plus élégante que δεηθῆναι.
ἀντιγραφή, P. I, 8.
ἀντιδιαστέλλειν, L. XII, 5, distinguer une chose d'une autre en les rapprochant ou en les opposant.
ἀντίδικος, R. 15, 32.
ἀντίληψις, R. 23.
Ἀντισθένης, R. 19.
ἀντιστρέφειν, L. XIII, 2, *bis*, τὸ ἀντιστρέφον, la substitution.
ἀντιστρόφως, R. 16. E. 9. — ἔχων.
ἀνύσας, R. 24. — E. 12. ἀνυσάσιν ἄν. V. les notes crit.
ἀνυστικώτατος, R. 9.
ἀνυτικώτατον, E. 6.
ἀνυτικῶς, R. 23, leçon douteuse. Voir les notes critiques.
ἄνω, L. 1, ἄνω αὐτοῦ κείμενον.
ἀνωφελής, L. XVII.
ἀξία, R. 11.
ἀξιόπιστος, R. 30.
ἄξιος, P. I, 7, ἄξιον εἶναι. — P. II, 3. L. XIII, 2
ἀξιοῦν. P. I, 5. P. II, 3. R. 22.
ἀπαγγέλλειν, P. XVI, ἀπηγγελμένος. — R. 29, E. 14.
ἀπάγειν, P. II, 2, détourner.
ἀπαθής, R. 7, à l'abri d'attaque, de douleur.
ἀπαιτεῖσθαι, P. XVIII, réclamer, appeler.
ἀπαρτᾶν, R. 20.
ἀπαρτίζειν, L. XIII, 3.
ἀπάτη, R. 31, 33. E. 16.
ἀπεικάζειν, R. 11.
ἀπεῖναι, P. II, 3. ἀπόντι σοι.
ἄπειρος, L. XII, 9.

ἀπεοικέναι, XXII, 4. ἀπεοικυῖα τάξις, place qui ne convient pas.
ἀπεργάζεσθαι, X, 3. — XLIII, 2, cit. de Théop. Plut.
ἀπερείδεσθαι, XXVI, 2. Plut. 705 B. V. Wytt. Bibl. crit. III, p. 48-49.
ἀπεριόριστος, XVI, 1. XLIV, 6.
ἀπηνής, XXXII, 7. Pl. v. Wytt. An. ad Plut. M. 19 B.
ἀπήχημα, IX, 2. Pl. M. Ant.
ἀπίθανος, IX, 14. Pl. Plut.
ἀπιστία, XXXVIII, 2, 5. Pl. Plut.
ἄπιστος, IX, 13. Pl. Plut.
ἀπλανής, II, 2. Pl. Plut. ἀπλανῶς, s. fig.
ἀπλήστως, XLIV, 6. Pl. Plut.
ἀπλοΐζεσθαι, XXXIV, 2. leç. conj. pour remplacer le verbe μαλακίζεσθαι. v. Xén. Mem. IV, 2, 18.
ἄπλοκα, XIX, 1. leç. conj.
ἁπλῶς, XVIII, 1. — ῥηθέν. XXXIX, 2. — σημαίνοντες.
ἀπό, IV, 3, ἀπό τινος εἶναι διὰ πατέρων. — VII, 4. οἱ ἀπὸ διαφόρων ἐπιτηδευμάτων, βίων, κ. τ. λ. — IX, 13, ἀπὸ δὲ τῆς αὐτῆς αἰτίας. — X, 5, ἓν ἀπὸ πολλῶν λεγέσθω. — XII, 2, συμπλήρωσις ἀπὸ πάντων. — XIII, 2, ἀπὸ τῆς μεγαλοφυΐας ... εἰς τὰς ψυχάς. — XIII, 2, ἀπὸ ἱερῶν στομίων. — XIII, 3, ἀπὸ Ὁμηρικοῦ νάματος. — XIII, 4, ἀπὸ καλῶν ἠθῶν ἀποτύπωσις. — XV, 11, ἀπὸ τοῦ πραγματικοῦ περιελκόμεθα εἰς τὸ κατὰ φαντασίαν ἐκπληκτικόν. — XVI, 3, ἀπὸ τῶν προκινδυνευσάντων ἐπὶ τὸ ἄψυχον ἀπεπλανήθη. — XVIII, 2, ἀπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας. — XXI, 1, ἀπ' ὀργάνου ἀφίεσθαι. — XXII, 2, ἀπὸ τοῦ φόβου φθάνων πρὸς τὸ ἐφεστὼς δέος. — XXII, 3, ἀπ' ἀλλήλων ἄγειν. — XXXIII, 3, ἀπὸ τοῦ χείρονος ἐπιγιγνώσκεται. — XL, 1, σκεδασθέντα ἀπ' ἀλλήλων. — XLI, 2, ἀπὸ τοῦ πράγματος ἀφέλκει.
ἀπογεννᾶν, XV, 12, τὰ ὑπὸ μεγαλοφροσύνης ἀπογεννώμενα, s. fig.
ἀποδείκνυσθαι, X, 1, s. act. — XII, 2, leç. inc. Plut.
ἀποδεικτικόν (τό), XV, démonstration, raisonnement. Plut. M. 242 F.
ἀπόδειξις, XVI, 2, justification. — XVI, 3, preuve. Plut. Démosth. c. 9, M. 782 D.
ἀποδέχεσθαι, XXXII, 4, admettre. Pl. Plut.
ἀποδιδόναι, XXII, 2. XXXVI, 2. XXXIX, 1. Pl. Plut.
ἀποδιδράσκειν, XLIII, 3. Plut.
ἀποθαρρεῖν, XXXII, 8.
ἀποθεοῦν, XVI, 2, Diod. Sic. Plut.
ἀποθηριοῦσθαι, XVII, 1. Polyb. Plut. M. 995 D.
ἀποθνήσκειν, XVI, 2.
ἀποίχεσθαι, XVII, 2. cit. d'Hécatée.
ἀπόκεισθαι, III, 5. Pl. Plut.
ἀποκόπτειν, XXXIX, 4. Plut.
ἀπόκρισις, XVIII, 1, 2. Pl. Plut.
ἀποκρύπτειν, XVII, 2, dissimuler, s. fig. — XLIII, 5, au moy. cacher. Pl. Plut.
ἀποκύλισμα, XL, 4.
ἀπόλαυσις, XLIII, 4. Pl. Plut.
ἀπολείπειν, XXVII, 3, suspendre, omettre. Pl. Plut. — λείπεσθαι, rester, se trouver. XLIV, 9. Pl. Plut.
ἀπολισθαίνειν, III, 3. Plut.
ἀπόλλυσθαι, X, 6, périr. — XXVII, 2, ὡς μὴ ἀπόλησθε, cit. d'Hécatée.
Ἀπολλώνιος, XXXIII, 3, auteur des Argonautiques.
ἀπολύειν, XXI, 2. Pl. Plut.
ἀποπλανᾶσθαι, XVI, 3. Pl. Plut.
ἀποπλάσσεσθαι, X, 6. Plut. Vit. 270 B.
ἀπόπλους, XV, 7. Plut.
ἄπορος, IX 10. νὺξ ἄπορος. Pl. Plut. fr.
ἀπορρεῖν, XXXIII, 3. Pl. Plut.
ἀπόρρητος, XLIII, 5. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἀπεοικέναι, P. XIV, différer, s'éloigner de la ressemblance.
ἁπλότης, R. 6, leç. inc. On propose de lire ἁπλῶς.
ἁπλοῦς, L. XIII, 4. R. 32, compar.
ἁπλῶς, P. XI. — R. 22, ἁπλῶς καὶ ἀργῶς λεγόμενον, locution qui serait trop simple ou trop faible.
ἀπό, P. XIV, ἀπὸ τοῦ κατὰ φύσιν. R. 27, ἀφ' αὑτοῦ, par lui-même, par ses propres moyens.
ἀποβαίνειν, R. 11.
ἀπογεννᾶν, P. III, 1, produire, s. pr.
ἀποδεικνύειν, P. I, 6, moy. P. I, 8 act. R. 11, ἀποδειχθῇ. R. 14. ἀποδεικνύειν. R. 32, ἀποδείξαις.
ἀποδεικτικός. E. 4, démonstratif. E. 20, qui produit la conviction.
ἀπόδειξις, R. 12, 16, 30, 31, 32. E. 9, 15, 16, 20, démonstration, preuve.
ἀποδέχεσθαι, P. I, 8. ἀποδεξάμενος, admettre. — R. 22, entendre.
ἀποθησαυρίζειν, P. I, 4, *condere et reponere*. v. Lennep. ad Phalar. Ep. XXII, p. 110.
ἀποκρίνεσθαι, P. I, 8.
ἀποκρύπτεσθαι, pass. L. XII, 4, être dissimulé, s. fig.
ἀποκτείνειν, R. 2.
ἀπολείπεσθαι, P. III, 2, avec le gén. être dépourvu.
ἀπολλύναι, P. II. 1. ἀπολωλεκέναι, être perdu.
Ἀπόλλων, L. XII, 6.
ἀπομνημονεύειν, P. I, 5.
ἀπονέμειν, E. 18.
ἀποπέμπειν, P. II, 2, ἀπ. πάλιν.

ἀπόῤῥοιαι, XIII, 2, mét. Pl. Plut. s. pr. et fig.
ἀποσκιάζειν, XVII, 3. Pl. Plut. emploie ἀποσκιασμός.
ἀποστρέφειν, XXII, 2. XXVII, 3. XLIII, 5, détourner, s. pr. et fig. Pl. Plut.
ἀποστροφή, XVI, 2, fig. de rhét. Quint. I. O. IX, 2, 38.
ἀποτελεῖν, XXVI, 3. XXIX, 2. XXXIX, 2. XXXVIII, 1, pass. rendre, faire. Pl. Plut.
ἀποτελεστικός, XVI, 1. Pl. Plut. M. 652 A.
ἀπότομος, XII, 4. XXXIX, 4. XXVII, 1, mét. Pl. Plut. s. pr. et mor.
ἀποτραχυνόμενον (τὸ), XXI, 1.
ἀποτρέπειν, XXVII, 1. ἀποτρέπουσαν, leç. conj. Plut.
ἀποτύπωσις, XIII, 4, sens fig. imitation; au sens pr. moulage.
ἀποφαίνεσθαι, I, 2, ὁ ἀποφηνάμενος. — II, 3, ἀποφαίνεται. — XXXII, 8, ἀποφήνασθαι. — XLIV, 5, ἀποφήναιτο. — VIII, 4, ἀποφηναίμην, leç. conj. Pl. Plut. fréq.
ἀποχετεύεσθαι, XIII, 3. Pl. Plut. M. 485 F. s. mor.
ἀποχρῆναι, XXXII, 6, suffire. Pl. Plut. M. 59 B.
ἀποχρῶν, XXXIX, 3, ἀποχρῶσα. Plut. M. 656 D.
ἀποχρώντως, XXXIX, 1. Pl. Plut.
ἀπόψυχος, XLII, 2, ἅπαξ λεγ.
ἄπρακτος, IX, 10, ἄπρακτον σκότος. Pl. Plut.
ἀπρεπής, XLIII, 3. Pl. Plut.
ἀπρίξ, XIII, 2. Pl.
ἀπρόςιτος, XXXIV, 4. Plut. Alc. 4, ἀπρόςιτος παῤῥησία. De aud. c. 15, ἀπροςίτως.
ἄπταιστος, XXXVI, 1, sans défaut. Plut.
ἄπτωτος, XXXIII, 4.
ἄρα, XXXIII, 2. XV, 4, ἄρ' οὐκ. — XXXIII, 4, ἄρ' οὖν.
ἀραιός, XXXII, 5, ἀραιὸς αὐλών, *de corpore*, ne se lit pas dans Platon avec cette acception. Plut.
ἀραιώματα, X, 7. Plut. M. 903 E. 980 C.
Ἄρατος, X, 6. XXVI, 1.
ἀργεῖν, [IX, 10.] Plut.
ἀργός, [XXXIV, 4.] Pl. Plut.
ἄργυρος, XLIII, 5.
ἀρέσκειν, VII, 4, τὰ ἀρέσκοντα, les paroles qui plaisent, qui sont goûtées. — XXXIII, 4, ἀρεσκόμενος, satisfait. Pl. Plut.
ἀρεστός, XII, 1. Pl. Plut.
ἀρετή, XVI, 3, valeur. — X, 1. XI, 1. plur. XXXIV, 1, 2, 4. XXXV, 1, qualités du style, supériorité de l'art.
ἀριθμός, XXIII, 2, XXIV, 1, nombre, gramm. XXXIV, 1, quantité.
Ἀριμάσπεια, X, 4. v. les *Recherches*, p. 107.
ἀριστεύς, XVI, 2. Plut.
ἀριστίνδην, X, 7. Pl. Plut. M. 154 C.
ἄριστος, XVII, 1. XXII, 1. XXXVIII, 3.
Ἀριστοτέλης, XXXII, 3.
Ἀριστοφάνης, XL, 2.
ἀρκεῖν, XV, 12. XXXV, 3. — ἀρκεῖσθαι, IX, 4, ἐγὼ μὲν ἠρκέσθην ἄν. Plut.
ἅρμα, XV, 4.
ἁρμόδιος, XII, 5, qui s'accommode, s'applique bien à. Plut. Quæst. Rom. c. 2. ἁρμοδίως, Vit. 333 D.
ἁρμόζειν, XL, 2.
ἁρμονία, [XXVIII, 2,] XXXIX, 1, 3. XL, 1, 4, harmonie du style, du langage. Pl. Plut.
ἀρτίως, XI, 3. Pl. Plut.
ἄρτυμα, XLIII, 3. Plut. s. fig.
ἀρχαῖοι, XIII, 2.
ἄρχεσθαι, XLIV, 10, obéir.
ἀρχέτυπον, II, 2, modèle idéal. Plut. De frat. am. c. 18.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἀπόρως, R. 34, ἀπόρως ἔχειν.
ἀποσαφεῖν, R. 17.
ἀποσιώπησις, R. 30. E. 15.
ἀποστέλλειν, P. I, 8, ἀπεσταλμένων.
ἀποστρέφειν, R. 5, ἀπέστραπτο, s. pr.
ἀποτελεῖν, P. VIII, μεγαλοπρεπέστερον ἀποτελεσθῆναι, devenir plus élevé, plus noble.
ἀποτετορνευμένον (τὸ), R. 22. E. 8.
ἀπόφαίνειν, P. VII. σεμνοτέραν ἀπέφηνε τὴν ἑρμηνείαν. P. III, 1, ὁπόσοι τὴν ψυχὴν σῶμα ἀπεφήναντο. P. XIX, moy.
ἀποφθέγγεσθαι, L. XII, 1.
ἀπόφθεγμα, L. XII, 6.
ἀποχρῆναι, P. I, 1, suffire.
ἀποχρώντως, R. 11.
ἀπταίστως, R. 21, sans secousse. Pl.
ἅπτεσθαι, R. 8, s. prop.
ἀργίαι, R. 9, opp. de πράξεις.
ἀργῶς, R. 22, ἀργῶς λεγόμενον, expression trop faible.
ἀρέσκειν, P. I, 8, ἀρεσκούσης δόξης. P. I, 1, τὰ ἀρέσκοντα, opinions, *placita*, *sententiæ*. L. II, τινὲς ἀρέσκονται, quelques-uns sont d'accord.
ἀρετή, R. 19, supériorité, R. 30. E. 15, puissance du débit.
ἄρθρον, R. 28.
ἀριθμεῖν, P. I, 3. R. 3, ἀριθμῆσαι.
ἀριθμός, P. VII, adj. card. R. 25, nombre gramm.
Ἀριστείδης, L. XXI, XXII, Aristide, le sophiste.
Ἀριστοτέλης, P. I, 3.
Ἀριστοφάνης, L. XII, 5. L. XVII.
ἀρκεῖν, L. 1.
ἀρκτέον, L. XIII, 1, il faut commencer.
ἁρμόδιος, L. XII, 6, ἁρμοδιώτατον Ἀπόλλωνι ἀπόφθεγμα.
ἁρμονία, L. XIV, 1, l'harmonie dans les choses du ciel et dans celles de la terre.
ἀρχαῖος, L. XII, 1. R. 21, 22.
ἀρχέτυπος, P. XXIV, ἀρχέτυπος ἀληθής, le vrai type.

ἀρχή, XXII, 2. XXXVI, 4. XXXIX, 1. — au plur. V, principe. XI, 1, reprises.
Ἀρχίλοχος, X, 7. XIII, 3. XXXIII, 5.
ἀσεβεῖν, IV, 3. Pl. Plut.
ἄσημνος, V. X, 7. XLIII, 1. Plut.
ἀσθένεια, III, 3, en parlant du style.
ἄσιτος, IX, 14. Plut.
ἄσκησις, II, 2. Plut.
ἀσκός, IX, 14, τὰ περὶ τὸν ἀσκόν. Plut.
ἀσπίς, IX, 5, le Bouclier d'Hercule attribué à Hésiode.
ἄστατος, XXII, 1. Plut.
ἀστεῖος, XXXIV, 3. Pl. Plut.
ἀστεισμός, XXXIV, 2. Plut. emploie ἀστεΐζομαι.
ἀστήρικτος, II, 2.
ἀσύγγνωστος, III, 1.
ἀσύμφωνος, VII, 4. Pl. ἀξύμφωνος.
ἀσύνδετα, XIX, 2. XX, 1, 3. Plut.
ἀσύνθετος, X, 6. Plut.
ἀσφάλεια, XVI, 4, δι' ἀσφαλείας. Pl. Plut.
ἀσφαλής, XXXIII, 2. Pl. Plut.
ἀσχημονεῖν, III, 5. IV, 7. Pl. Plut. fréq.
ἀσχήμων, XLIII, 6. Pl. Plut.
ἄτακτος, XX, 3. Pl. Plut.
ἀταξία, XX, 2, 3. Pl. Plut.
ἀτάρ, IX, 12, ἀτὰρ δὴ καί.
ἄτε, XII, 3, [XXVII, 1.] Pl. Plut.
ἀτελής, XIV, 3. s. pr. XXVII, 3. mét. Pl. Plut.
ἀτμός, XIII, 2, ἀτμὸς ἔνθεος. Plut.
ἄτολμος, XV, 3. Plut.
ἀτονεῖν, XI, 2. ἀτονεῖ καὶ κενοῦται. Plut.
ἄττα, XXXII, 6, μυρί' ἄττα.
Ἀττικοί, XXXIV, 2.
ἀτύχημα. XVI, 3. Plut.
ἀτυχής, XXXIII, 5, ἀτυχέστατα. Pl. Plut.
ἀτυχία, IX, 7. XXIII, 3. Pl. Plut.
αὐγή, III, 1, πρὸς αὐγὰς ἀνασκοπεῖν. Pl. Plut.
αὐθαδής, XXII, 3. Pl. Plut.
αὐθιγενής, VIII, 1, mét. Plut. ὕδωρ αὐθιγενὲς καὶ ἄκρατον.
αὖθις, XXII, 1.
αὐλητής, III, 1. Pl. Plut.
αὐλός, XXXIX, 1. Pl. Plut.
αὐλών, XXXII, 5, cit. de Platon. Plut.
αὔξειν, XLIV, 8.
αὔξησις, XI, 1, 2. XII, 1, 2. XXXVIII, 6. XLIII, 3, amplification, gradation dans le style. — XXIII, 4. XLIV, 5, accroissement, augmentation. Pl. Plut. s. pr.
αὐξητικός, XI, 2, τὰ αὐξητικά, sorte d'amplification.
αὐξητικῶς, XXXVIII, 2, λέγειν, amplifier.
αὐτανδρος, XLIV, 6, αὐτάνδρος βίος. Plut. s. pr. en parlant d'un vaisseau.
αὐταρκής, XLIII, 4. Pl. Plut.
αὐτόθεν, XIII, 2. XIV, 3. XXXI, 1. XXXVI, 1, v. Wytt. Bibl. crit. I, 3e partie, p. 49, Plut. De Sanit. c. 18. de Adul. c. 13. Alc. 14.
αὐτόθι, XVI, 1. Plut. M. 566 E. 567 C.
αὐτόνομος, II, 2. Plut.
αὐτός, X, 3, ὑπ' αὐτό. — X, 6. XIV, 1. XV, 6. XVII, 1. XXXVIII, 3, αὐτὸ τοῦτο. — XXXIII, 1, περὶ αὐτοῦ τούτου. — XXXV, 4, αὐτὸ μόνον, leç. conj.
ἀφαιρεῖν, XI, 2. — ἀφαιρεῖσθαι, IV, 3, moy. XXI, 2, enlever. Pl. Plut.
ἄφατος, XXXIV, 2, ἄφατοι ἀστεισμοί. Plut.
ἀφέλεια, [XXXIV, 2.] Plut.
ἀφέλκειν, XLI, 2. Plut.
ἄφετος, [XLIV, 10.] Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἀρχή, R. 16, 22. — au pl. P. I, 6. R. 11. R. 32, magistrature. R. 33, principes.
Ἀρχίλοχος ὁ Πάριος, R. 19.
ἀσθένεια, P. II, 1, faiblesse de santé.
ἀσθενής, R. 15, 31.
ἀσκεῖσθαι, R. 17, 21, ἠσκημένος. — R. 19, ἤσκηται. — R. 31, ἀσκεῖν.
ἀσπίς, R. 4.
ἄστυ, P. I, 4, ἐν ἄστει, à Athènes.
ἀσυλλόγιστος, R. 23.
ἀσυμμετρία, P. XIX.
ἀσύμμετρος, R. 27, 29.
ἀσύνδετα, P. VII.
ἄτε, L. XIV, 1, ἄτε καί.
ἀτελής, E. 4, incomplet.
ἀτερπής, R. 23, 31.
ἀτεχνία, E. 21, ἀτεχνία τῆς τῶν ἰδεῶν κράσεως.
ἄτομος, P. III, 2. P. XI, αἱ ἄτομοι.
ἄττα, P. I, 8, ἀποκριναμένη πρὸς ἄττα τῶν ἀπεσταλμένων.
αὐξάνειν, R. 11. E. 2, 8, αὐξάνεσθαι, E. 19, αὔξεται ἡ ὑποκειμένη ὑπόθεσις.
αὔξησις, R. 11, exagération dans les faits. E. 9, αὔξησεις, développements. v. Quint. I. O. VIII, 4, §§ 12, 15.
αὐτίκα, R. 24, leç. conj.
αὐτόκαλον (τὸ), P. XXIV.
αὐτόματος, P. III, 2.— R. 6, ἐκ ταὐτομάτου.
αὐτός, P. I, 8, αὐτὸ μόνον προσηρκέσθημεν.
αὐτός (ὁ), R. 24, ταὐτόν. E. 9, τὰ αὐτά, avec le datif.
αὐτοφυής, P. XI.
αὐχμηρός, P. XV.
αὐχμός, P. XIX.
ἀφαιρεῖν, R. 11, 18, retrancher, supprimer. R. 24, ἀφείλετό με, locution élégante.
ἀφαίρεσις, R. 22. E. 10.
ἀφανής, R. 9.
ἀφή, R. 21.
ἀφήγησις, R. 20.
ἀφθονία, R. 10, ἀφθονία λόγων.
ἀφθόνως, R. 24.

ἀφίεσθαι, XXII, 2. v. le mot ὄργανον. — XLIV, 10, pass. Pl. Plut.
ἀφιστάναι, XXXVI, 1, ἀφεστῶτες. — XXXIV, 3, ἀφίστασθαι, échouer. Plut.
ἄφνω, IX, 10. XXVII, 1. Plut.
ἀφορία, XLIV, 1. Pl. Plut.
ἀφορίζεσθαι, VIII, 4, leç. dout. affirmer, déclarer. Pl. Plut. définir.
ἄφορος, IV, 1, mét. Plut.
ἄφρων, XVII, 1. Pl Plut.
ἄχαρις, XLIII, 1, cit. d'Hérodote. Les mss. du π. ὑ. portent ἀχάριστος. Pl. Plut.
Ἀχιλλεύς, XV, 7.
ἀχλύς, IX, 5. tristesse, cit. d'Hésiode. — IX, 10, obscurité. Pl. Plut.
ἄχραντος, IX, 8. Plut. M. 820 A.
ἄχρηστος, II, 3. Pl. Plut.
ἄχρι, XXXVI, 2, ἄχρι νῦν. Pl. Plut.
ἀψοφητί, XXIII, 1. Pl. Plut. M. 57 B. Fab. M. c. 19.
ἄψυχος, XVI, 3. Pl. Plut.

B.

Βάθος, II, 1. εἴ ἐστιν ὕψους τις ἢ βάθους τέχνη. Wyttenb. (apud Eunap. p. 72) pense que βάθος n'est pas ici synonyme de ὕψος. Qu'est-ce donc que βάθους τέχνη? Pl. Plut. s. moral.
βάθρον, IX, 6, ἐκ βάθρων. Pl. Plut.
βαίνειν, XXXIX, 2, 4. — ἐπί avec le gén. insister. — XLIV, 7, ἴσα βαίνειν.
βακχεία, XXXII, 7, β. τῶν λόγων. Pl Plut. M. 565 F. 671 E. s. pr.
βακχεύειν, III, 2, mét. Plut. Tib. Gr. c. 1. M. 580 C. — XV, 6, s. pr. citation d'Eschyle.
βάκχευμα, XVI, 4. Plut. Tib. Gr. 10. M. 609 A.
Βακχυλίδης, XXXIII, 5.
βάρβαρος, IV, 6.
βάρος, XXX, 1, mét. Pl. Plut.
βασανίζειν, X, 6, τὸ ἔπος. Pl. Plut. Dion. II.
βασίλειον, XV, 6, plur. Plut.
βασιλεύς, XVII, 1.
βάσις, XXXIX, 2. XLI, 2, βάσις ῥυθμοῦ. Pl. Civ. III. 339 E. 400 A. Leg. II. 670 D. Ast rapproche de ces passages celui de notre auteur.
βέλος, XXXVIII, 4.
βέλτιστος, XLIV, 6.
βία, I, 4. XII, 4.
βιάζεσθαι, XXXIV, 3. — XLI, 2, β. ἐπί. Plut. Fab. c. 14, ἐπὶ τἀναντία βιαζόμενος.
βιολογεῖν, IX, 15, est l'équivalent de ἠθολογεῖν. On ne connaît pas d'autre exemple de ce terme que celui du π. ὑ.
βίος, VII, 1, βίος κοινός. — XIV, 3, ἴδιος βίος. XXXVI, 2, ὁ πᾶς βίος. — XLIV, 6, ὁ νῦν βίος. — XXXV, 3. XLIV, 1. — au plur. VII, 4. XIV, 7, 8, 9. XLIV, 9. — XLIV, 6, αὐτάνδροι βίοι.
βλέπειν, XV, 1, 8.
βόειος, XXIX, 1, βόειος πλοῦτος, expression tirée de Platon, Leg. VII, 801 B. pour faire sentir que la métaphore est forcée. Plut.
βοήθημα, XXXVI, 3 Plut.
βορέας, III, 1, à propos d'une citation d'Eschyle.
βουκολικά, XXXIII, 4.
βούλεσθαι, XIII, 2. XV, 2. XLIII, 4, se proposer.
βουλεύεσθαι, II, 3, cit. de Démosth.
βραβεύειν, XLIV, 9. Plut.
βραχύς, XLII, 1, βραχύ, concis.
βραχυσύλλαβα, XLI, 3.
βροχέως, X, 2, vers 7 de l'ode de Sappho, dial. éol. pour βραχέως.
βυθός, XXXV, 4, ἐκ βυθοῦ, Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἀφιέναι, P. 1, 4, 7, act. négliger, omettre.
ἀφικνεῖσθαι, P. II, 1, ἀσίκοιο.
ἀφιστάναι, P. II, 1, ἀποσταίην. P. III, 1, ἀφεστηκέναι. R. 29, ἀφεστᾶσιν ἀλλήλων.
ἀφορίζειν, R. 13, déterminer, fixer.
ἀφορμή, P. III, 1. R. 34, βραχεῖα ἀφορμή. — au plur. R. 5, ἀφορμαὶ τῶν λόγων, et ailleurs.
ἀχάριστος, R. 31.
ἀχθηδών, R. 20.
ἄχρεῖος, R. 21, οὐκ ἀχρεῖον.
ἄχρηστος, L. XVII.

B.

Βαδίζειν, P. I, 6, β. κατ' ἴχνη.
βάλλεσθαι, R. 5.
βάρβαρος, R. 2, au plur.
βάσανος, E. 3, au plur.
Βασιλεύς ὁ Τύριος, P. I, 8. Basilée de Tyr ou Porphyre.
βάσις, L. XII, 3, βάσεων σύνταξις, assemblage de sons.
βαφή, E. 17, teinte, s. fig.
βέλος, R. 5.
βέλτιστος, E. 13.
βίαιος, L. XXI.
βιβλίον, P. I, 4, 5. P. II, 1. R. 27, dans tous ces passages au plur.
βίη, P. XIV, βίη Ἡρακλείη.
βλέπειν, R. 32.
βούλεσθαι, R. 33, βούλου. — E. 2.
βούλησις, P. III, 3.
βραχύνειν, L. XIII, 1, βραχυνόμενον.
βραχύς, L. XII, 5, bref dans les syllabes. R. 27, ἐν βραχυτάτοις. R. 28, compar. R. 34, βραχεῖα ἀφορμή.
βωμός, R. 29.

Γ.

Γαῦρος, VII, 2. Plut. de Sup. c. 3, Fab. c. 19, M. 541 D. v. Wytt. An. ad Plut. M. p. 128 E.
γειτνιᾶν, XXXVII, 1. Plut. fr.
γελάϊς, X, 2, cit. de Sappho, éol pour γελᾶν.
γελᾶσθαι, III, 2.
γελοῖος, XXXIV, 3. XXXVIII, 5. Pl. Plut.
γέλως, XXXIV, 3. XXXVIII, 5, définition du rire.
γέμειν, XL, 3. cit. d'Euripide.
γενναῖος, VIII, 1, 4. IX, 1. XXXII, 4. XL, 4. — au plur. XV, 8, οἱ γενναῖοι, iron. Plut. M. 856.
γεννᾶν, VII, 2, mét. XVIII, 2, XLIV, 7, 11. — γεννᾶσθαι, II, 1. V. XXXVIII, 4. XLIII, 2. Pl. Plut.
γέννημα, XLIV, 7. Pl.
γεννητικός, XV, 1. Plut.
γένος, XXII, 3, espèce, sorte. — XXIII, 1, genre gramm. XXXV, 4. leç. inc.
γῆ, IX, 4. XIII, 2.
γηγενής, XXXV, 4, leç. inc. Pl. Plut.
γῆρας, IX, 11, 14.
γίνεσθαι, IX, 3. X, 1, 3. XI, 2. XVI, 2. XXV, XXXIII, 2. XXXVIII, 3. — XL, 1. XLIV, 1, 4, 8. — γενέσθαι, XXXIII, 4. γένοιτ' ἄν, XXXVI, 4. γένοιτο, XLIX, 9. — γέγονεν, XL, 3, 4. — γεγόναμεν, XXXV, 3.
γινώσκειν, XI, 2. XII, 4.
γλαφυρός, X, 6. XXXIII, 5. Plut. M. 874 C, etc.
γλυκύτης, [XXXIV, 2.] Pl. Plut.
γλῶσσα, X, 3.
γλωττόκομον, XLIV, 5, se trouve dans Plut. Galba, c. 16. — Josèphe, Arrien, Hérodien, Socrate, H. E. l'emploient aussi. v. Lobeck ad Phryn. p. 93.
γνήσιος, XXXIX, 3. XLIV, 7. Pl. Plut.
γνώριμος, IX, 15. Pl. Plut.
γόμφος, XLI, 2. Pl.
γόνιμος, VIII, 1. XXXI, 1. XLIV, 3, capable de produire, pur, naturel. Pl. Plut. Cum princ. philos. c. 3.
Γοργίας, III, 2.
γοῦν, XXII, 2. XXXVIII, 2. XLIII, 1.
γράφειν, IX, 1. XIV, 3. XXXIV, 3. XLIV, 12. — ὁ γράφων, XV. 4. XXXVI, 3. — γραφόμενα (τὰ), XIV, 2.
γυμνοῦν, IX, 6. γυμνούμενος τάρταρος. Pl. Plut.
γυναικωνῖτις, XXXII, 5, ne se lit pas dans Platon. Plut.
γύψ, III, 2, γύπες ἔμψυχοι τάφοι, citation de Gorgias.

Δ.

Δαιμόνιος, IX, 5, 8. XIII, 2. XXXIII, 5. XXXV, 2. Pl. Plut. fréq.
δαιμονίως, XLIII, 1. Pl. Plut. M. 108 D.
δάκρυον, IX, 7. δάκρυα. Pl. Plut.
δακτυλικός, XXXIX, 4, δ. ῥυθμός.
δάπανος, XLIV, 11, leç. conj. Plut. M. 624 D, s. phys. épuisant, absorbant; d'autres lisent δαπανῶν avec les mss.
δέ, II, 2, οὕτω δέ. XL, 2, μήποτε δέ.
δεικνύναι, IX, 14, ἵνα δείξαιμι.
δειλός, II, 1. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

Γ.

Γείτων, R. 1.
γένεσις, P. III, 1.
γενικός, R. 10. E. 4, γενικά, γενικώτατα, leç. inc.
γεννᾶν, P. III, 2.
γένος, L. XII, 11, opp. à εἶδος, espèce. R. 19. — au plur. R. 9. E. 6.
γεύεσθαι, L. XII, 9, γεγευμένοις. R. 8.
γίνεσθαι, P. I, 2. L. XII, 7. R. 11, 34. E. 5.
γλίχεσθαι, R. 32.
γνώμη, R. 17, 31. E. 13, 16.
γνωμικός, E. 5.
γνωρίζεσθαι, P. I, 5.
γνώριμος, P. I, 2, 4, disciple. R. 25, sup. E. 5.
γνωρίμως, R. 20. Ruhnken lit γονίμως.
γνώρισμα, R. 22.
γνῶσις, R. 24.
γνωστός, R. 20, τὸ γνωστόν.
γνωστῶς, R. 20.
γοητεία, R. 31.
γοητεύειν, R. 20.
γονεῖς, P. I, 1, ἅμα γονεῦσιν.
γόνιμος, L. XXI, ὡς γόνιμος ὁ Ἀριστείδης, fertile, fécond.
Γοργίας, P. I, 3, le Gorgias de Platon.
γοῦν, L. XII, 5 et ailleurs.
γράμμα, R. 22. plur.
γράφειν, P. I, 5. P. II, 2. P. I, 6, οἱ γράψαντες. R. 3, γράφεσθαι.
γραφεύς, P. II, 2.
γυμνός, R. 5.

Δ.

Δαίμων, P. I. 3. Il est question de l'écrit du philosophe Origène, περὶ δαιμόνων.
δακτυλικός, L. XI.
δάκτυλος, L. XII, 4, le doigt. L. XII, 14, dactyle.
δέησις, P. XX.
δεῖγμα, R. 25, 26.
δεικνύειν, R. 5, R. 11, δεικνύων-δείκνυε.
δεικτικός, E. 5.

δεῖν, IX, 3. XIII, 2. XVI, 1, 2. XXII, 2. XXIII, 4. XXXII, 3. — ὀλίγου δεῖ ou δεῖν, XIX, 1. XXXII, 8. — μικροῦ δεῖ, XXV, 2. — δέον, XLIII, 5. Pl. Plut.
δεινός, IX, 5. X, 4, 6, horrible. — X, 1. XXII. 3, habile. — δεινὸς περί, XXIX, 1. XLIV, 2 — XV, 8, δεινὰ ποιούμενος, cit. d'Hécatée. — XLIII, 1, puissant, efficace.
δεινότης, XII, 4. XXXIV, 4, véhémence, énergie.
δεινοῦν, III, 1, δεδείνωται. Plut. Périel. 28, δεινῶσαι.
δείνωσις, XI, 2. XII, 5, mot rare. Pl. Plut.
δεῖσθαι, XIV, 1. XVI, 3. XXXIII, 1, δεόμενον - δεομένους, - δεόμενα.
δέκα, IV, 2. IX, 14, δέχ' ἡμέρας.
δεκάζειν, XLIV, 9. Plut. freq. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 92 D.
δεκασμός, XLIV, 9. Plut. freq.
δέλτος, IV, 6, cit. de Platon. Plut.
δένδρος, XXXVI, 2, poet.
δεόντως, XLII, 1. Pl. Plut. M. 220 F.
δέος, X, 4. XXII, 2. Pl. Plut.
δεσμός, XL, 1, δεσμῷ τῆς ἁρμονίας περικλειόμενα. — XLIV, 5, δεσμὸς περικειμενος. — au plur. IX, 7, δεσμά.
δεσμωτήριον, XLIV, 5. δ. ψυχῆς. Pl. s. fig. Plut.
δεσποτής, XLIV, 7, s. fig.
δεύτερος, XXXIII, 3. τὸ δεύτερον, moins important. Pl. Plut. — I, 1, s. pr. — II, 3, μέγιστον μὲν... δεύτερον δέ. — VIII, 1, πρῶτον μὲν... δεύτερον δέ. — IX, 15, δευτέρου δὲ ἕνεκα.
δέχεσθαι, XI, 1. XXIII, 4, admettre.
δή, XVI, 1, καὶ δὴ διέξιμεν. — XLIV, 5, καὶ κοινὸν δή τις.
δῆλος, IX, 12, δῆλος... συντεθεικώς. — III, 4, ἢ δῆλον.— IV, 2. δῆλον γάρ.— XXXII, 7, δῆλον ἤδη. — XLII, 2, δῆλον δέ. — XLIII, 6, δῆλον ὡς. Pl. Plut.
δηλοῦν, XL, 2, δεδήλωται. — XXXII, 6, τὰ δεδηλωμένα. Pl. Plut.
δημιουργεῖν, XLIII, 5. Plut.
δημιούργημα, XIII, 4. Plut. Plut. De S. N. V. c. 16. Diod. Sic. Dion. Hal.
δημοκρατία, XLIV, 1. Pl. Plut.
δῆμος, XXVII, 2. Pl. Plut.
Δημοσθένειος, XXXIV, 2.
Δημοσθενικός, XII, 5.
Δημοσθένης, XII, 4. XXII, 3. XXXII, 1. II, XXXIV, 2, 3, 4. Exemples tirés de Dém. 3. X, 7. XV, 9. XVI, 2, 4. XVII, 2. XVIII, 1. XX, 1, 3. XXIV, 1. XXVII, 3. XXXII, 2. XXXVIII, 1. XXXIX, 4.
δημόσιος, XXVIII. 2. Pl. Plut.
δημώδης, XL, 2, 3. Pl. Plut.
διά, avec le gén. marquant le *moyen*. I. 1, δι' ὧν τινων μεθόδων, διὰ μυρίων ὅσων, δι' ὅτου τρόπου. I, 3, διὰ πλειόνων. VIII, 1, διὰ τέχνης. XVI, 2, δι' ἑνὸς τοῦ ὁμοτικοῦ σχήματος, διὰ τοῦ σχηματισμοῦ. XVII, 1, διὰ σχημάτων. XIX, 2, διὰ τῶν ἀσυνδέτων. XX, 2, διὰ τούτων. XXII, 1, διὰ τῶν ὑπερβατῶν. XXVII, 3, διὰ τοῦ πάθους. XXVIII, 1, διὰ τῶν παραφώνων. XXX, 1, δι' ἑκατέρου, δι' αὐτῆς. XXXII, 5, δι' ὧν. XXXIII, 4, εἰ μὴ δι' ἑνὸς ἑτέρου. [XXXIX, 1, διὰ τῶν λόγων.] XXXIX, 3, δι' αὐτῶν τούτων κηλεῖν. XL, 2, διὰ μόνου τοῦ συνθεῖναι. XLI, 1, διὰ τῆς ὁμοεἰδείας. — marquant la *place*, le *passage*. IX, 11, 12, διὰ τῆς Ὀδυσσείας. X, 7, XXII, 4, διὰ μέσου. XXII, 4, διὰ μακροῦ. XVI, 4, δι' ἀσφαλείας. XXVI, 2, διὰ τῶν τόπων ἄγει. XXXIII, 5, διὰ πάντων ἀμώμητον τὸ ποιημάτιον.
Avec l'acc. marquant la *cause*: IV, 2, 3. VIII, 4. XXXIV, 3. XLIV, 4, διὰ τοῦτο. IV, 4, διὰ τὰ οὕτως μικροχαρῆ. IV, 7, διὰ μικροψυχίαν. V, διὰ μίαν αἰτίαν, διὰ τὸ καινόσπουδον ou κενόσπουδον. VII, 1, διὰ μεγαλοψυχίαν. IX, 2, δι' αὐτὸ μεγαλόφρον.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

δεῖν, P. II, 3. P. III, 1, τὰ δέοντα. R. 33, δεήσειεν. R. 24, οὐδέν σε δεῖ ἐπιτηδεύματος. R. 26, οὐδὲν δεῖ ἄλλο. E. 18, δεῖ.
δεινός, R. 2, 23.
δεῖσθαι, P. II, 1. P. XV, δεόμενος, par besoin. R. 11, δεήσεται. — R. 25, δείγματος ὅσον δεόμενον.
δεκτικός, L. XIII, 2. R. 32.
δελεάζειν, R. 31. E. 16.
δεξιότης, R. 27, δ. τῆς γνώμης.
δέος, L. I, εἰς οὐδὲν δέος.
δέρειν, L. XII, 8.
δέρτρον, L. XII, 8.
δεσποτής, P. III, 2, maître de forge, Vulcain.
δευρί, R. 5.
δέχεσθαι, P. I, 4, préférer, consentir. L. XI.
δῆλος, L. XIV, 1. R. 11, 22.
δηλοῦν, R. 5, 33, indiquer. R. 20. E. 2, exposer.
δήλωσις, R. 14, 20.
δημιουργός, P. XXI, le Démiurge, le Créateur.
Δημόκριτος, P. I, 2, 5, philosophe platonicien.
δῆμος, R. 25, ὑμεῖς δὲ ὁ δῆμος.
Δημοσθένης, cité, L. XXII. R. 31. E. 21. L. XII, 4, indiqué, R. 39. — ὁ κρίθινος, L. XXII, surnom donné à Dinarque.
δημοσιεύειν, P. I, 2. — δημοσιεύων λόγος, R. 22.
δήπουθεν, P. II, 3.
διά, avec le gén. P. I, 1, διὰ γραφῆς. P. II, 3, διὰ σπουδῆς. P. VII, διὰ τῆς τροπῆς. E. 21, διὰ πάσης ἀρετῆς.

IX, 5, διὰ τὴν ὑπερβολήν. [IX, 10, διὰ ταῦτ' ἀγανακτῶν.] XI, 2, διὰ τοπηγορίαν. XVI, 4. XXXVI, 2, διὰ ταῦτα. XVII, 3, διὰ συγγένειαν καὶ λαμπρότητα. XXII, 2, δι' ἣν αἰτίαν πονεῖν δεῖ. XXII, 4, διὰ τὸ πλῆθος. XXIV, 2, διὰ τὴν μεταμόρφωσιν. XXVII, 3, διὰ τὸν θυμόν. XXXIII, 2, δι' αὐτὸ τὸ μέγεθος. XXXIII, 4, δι' ἀμέλειαν. XXXVIII, 2, διὰ τὴν φιλοτιμίαν. XXXVIII, 5, διὰ τὸ γελοῖον. XLIII, 1, διὰ τὸ κακόστομον. XLIV, 3, διὰ τὰ προκείμενα ἔπαθλα. XIV, 5, διὰ τὸν περικείμενον δεσμόν. — avec l'inf. XII, 4, διὰ τὸ καίειν. XXXII, 4, διὰ τὸ συνενθουσιᾶν. XXXIII, 2, διὰ τὸ μηδαμῇ παρακινδυνεύειν.

διαβαίνειν, XL, 4, s'étendre, se prolonger, Plut.

διαβάλλειν, XLIII, 2, rendre suspect, gâter, altérer. Plut. Thes. c. 34. M. 798 E.

διάγνωσις, VI, syn. de κρίσις. Plut. Démosth. c. 1.

διαγραφή, XXXII, 5, au plur. descriptions. Plut.

διαδορατίζεσθαι, XIII, 4. Polyb. V, 84, 2. M. Ant. IV, 3.

διαδοχή, XII, 4, κατὰ διαδοχάς. Plut.

διαδρομή, XXXII, 5, ne se lit pas dans Platon. Plut.

διαθήκη, XLIV, 9, testament. Pl. Plut.

διαίρειν, II, 2. VII, 1, τὰ διῃρμένα syn. de ὑψηλόν. — τὸ διῃρμένον, *animi elatio*. Plut. M. 165 C.

διαιρεῖσθαι, XXIV, 1, τὰ διῃρημένα.

διακλέπτειν, XVI, 4, διακέκλοφεν ὄνομα, il a dissimulé le terme. Plut. Ant. c. 83.

διακληρονομεῖσθαι, XII, 4, ἅπ. λεγ.

διακόπτεσθαι, XIX, 2, διακεκομμένα. Plut. fréq.

διακριβοῦν, XVI, 1. Pl. Plut.

διαλανθάνειν, XVII, 1, XXXVIII, 3. Pl. Plut. M. 961 A, λόγοι προςπίπτοντες τῇ ἀκοῇ διαλανθάνουσιν ἡμᾶς καὶ διαφεύγουσι.

διαλείπειν, XXXVIII, 5. Plut. M. 228 D. const. avec le part.

διαλλάττειν, XXVII, 3, sans régime. Plut.

διαμαρτάνειν, VIII, 2, διαμαρτάνει. — XXXII, 8, ὁ διημαρτημένος Πλάτων. — XXXIII, 1, τὰ διημαρτημένα. v. Wytt. An. ad Plut. M. 2 C. Pl.

διαμέλλειν, XXVII, 2. Plut.

διαμένειν, XXXIII, 2. Pl. Plut.

διάνοια, VII, 3. XIV, 2. XX, 2. XXXV, 3, méditation, pensée. — XXXIX, 4, sens d'une phrase. Pl. Plut.

διαπαντός, VII, 4. Plut.

διαπατᾶσθαι, II, 1. VIII, 4. Pl. act. Plut. act. et pass.

διαπονεῖν, XIV, 1. s. act. travailler à quelque ouvrage. Plut. fréq.

διαπορεῖν, II, 1. V. XXIII, 1, act. — XXXIX, 3, neut. douter. Pl. Plut.

διαπρέπειν, XIV, 1. Pl. Plut.

διαπτύτσειν, XXX, 1, mét. Pl. Philon Plut.

διάπτωσις, XXII, 4, écroulement, chute. mét. Plut. M. 800 A. 1125 C.

διάπυρος, XII, 3, τὸ διάπυρον, ardeur, véhémence. Pl. Plut. M. 82 C. 565 C. Alc. 18. v. M. Baehr, p. 164.

διαριθμεῖν, XLIII, 6. Pl. Plut.

διαριστεύεσθαι, XIII, 4, rivaliser. ἅπ. λέγ.

δίαρμα, XII, 1. XL, 2, leç. conj. Plut. M. 855 C. v. Wytt. An. ad Plut. M. 165 C.

διαρπάζειν, XII, 4. Pl. Plut. fréq.

δίαρσις, VIII, 1, syn. de δίαρμα.

διασαφεῖν, XLIV, 1. Pl. Plut.

διασπᾶν, XXVII, 3. Pl. Plut. Demosth. 6.

διάστασις, IX, 6. Pl. Plut. fréq.

διάστημα, IX, 4, 5, intervalle, distance. Pl. Plut. — XL, 2, ὄγκος καὶ διάστημα. leç. dout.

διασύρειν, XXXII, 7, *obtrectare*. Polyb. Plut. M. 803 C, etc.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

διαβαινόμενον, R. 23.

διαβάλλεσθαι, R. 13. πράγματα διαβεβλημένα, affaires décriées, débattues. On propose de lire : διαβεβοημένα. — R. 15, διαβεβλήσῃ, tu seras mal jugé, condamné.

διαβλέπειν, R. 9. E. 6.

διάδοχος, P. I, 3.

διάθεσις, P. II, 3. — au plur. R. 24, 31. E. 12.

διαιρεῖν, R. 6, διαιροῦμεν. R. 11, διῃρήκαμεν.

διαιρεῖσθαι, P. VI. L. XII, 11, διῃρημένος, διαιρεθῆναι. R. 3, διαιρούμενος χρόνος, distinction de temps, circonstances. — R. 22, κατὰ μέρη διῃρημένοι.

διαίρεσις, R. 8, 9, 12, 17. E. 13, division, classification.

διάκεισθαι, R. 31, διακείμενος.

διακοσμεῖσθαι, L. XIV, 1, διεκεκόσμητο.

διαλέγεσθαι, P. III, 3. R. 31, 33.

διάλεκτος, R. 22.

διαμαρτάνειν, P. II, 2, διημάρτηται-διημαρτημένα, écrits altérés par les copistes.

διαμετρεῖν, R. 18.

διανοεῖν, R. 25.

διάνοια, P. I, 4, 5, méditations, doctrines. R. 18, 29, pensée exprimée par l'orateur, sens de la phrase.

διαπλάττειν, R. 31, mét. à propos de l'action, du débit de l'orateur.

διαπλέκειν, E. 17, entrelacer.

διαπονεῖσθαι, R. 18, ἐξεργάσαιο καὶ διαπονήσαιο εἰς τὸ ἀκριβέστατον. — E. 19, διαπεπόνηται.

διαρθροῦν, R. 13, expliquer.

διάρθρωσις, P. I, 5, explication, σαφεστέρα ἐξήγησις.

διαρκής, P. III, 3, διαρκεῖς au plur.

διαστρέφειν, P. XIV, δ. τὴν φράσιν.

διασυρμός, XXXIV, 2. XXXVIII, 6, ταπεινότητος αὔξησις. Diod. Sic.
διατίθεσθαι, IX, 10, appliquer à. — XIV, 2, être disposé. — Pl. XXXIV, 2, arranger. Pl. Plut.
διατύπωσις, XX, 1, action mise en scène. v. Quint. I. O. IX, 2, 41. Plut. s. pr. M. 347, C.
διαυγής, XXXV, 4. Plut. Ant. 47.
διαφέρειν, XI, 3, différer. XLIII, 4, *prodesse*. Hesychius, ἀνήκει, συμφέρει. Plut. Cæs. 65.
διαφθείρειν, XLIV, 6. Pl. Plut.
διαφθορά, XLIV, 8, 9. Pl. Plut.
διαφορά, XXXV, 1, Pl. Plut.
διαφορεῖν, I, 4, disperser, en parlant de la foudre. Plut. M. 434 C. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. p. 127 F.
διάφορος, VII, 4. Pl. Plut.
διαχαλᾶν, XXXIX, 4. Xén.
διαχλευάζειν, XXIX, 1. Pl.
διδάσκειν, XVI, 4. — XXIV, 1, δ. δρᾶμα, cit. d'Hérodote.
διδακτός, II, 1.
διδόναι, XXVII, 2, permettre.
διελθεῖν, XLIV, 2, leç. dout. Pearce proposait διαλθεῖν, mot qui n'est pas grec. v. διωθεῖν.
διεξιέναι, XVI, 1. XXX, 1, exposer, raconter. Pl. Plut.
διεξοδεύειν, XXXIV, 2. Sext. Emp. Simpl. Plut. se sert du mot διεξοδικός, Fab. 16, et de διέξοδος.
διηγεῖσθαι, IX, 14. XXVII, 1. Pl. Plut.
διηγηματικός, IX, 13, au sujet de l'Odyssée. — Plut. M. 631 A, à propos de Nestor.
διήγησις, XXV. XXVII, 1. Pl Plut.
διήκειν, XLIV, 9. Pl. Plut.
διϊέναι, XV, 4, cit. d'Euripide.
διϊστάναι, VIII, 2, διεστῶτα ὕψους. — XII, 2, διεστῶσα τῆς πίστεως, différant de la confirmation. — XXIV, 1, διειστήκει. — XXIII, 2, διϊστάμενοι, cit. d'un poëte. Pl Plut.
δίκαιος, XLIV, 3, δικαία δουλεία. XLIV, 5, δικαιοτάτη δουλεία. XLIV, 9, n. plur.
δικαίως, XXXIII, 1.
δικαστήριον, XIV, 2, mét. Plut. M. 46 A. 826 A. mét.
δικαστής, XX, 2.
δίκην, I, 4. XXXII, 4. Plut. M. 903 E, etc.
διό, XV, 10. Plut.
διοιχεσθαι, X, 3. Pl.
διομαλίζειν, XXXIII, 4, mot rare. Plut. Cat. maj. 4, διομαλίζοντα μέχρι τῆς τελευτῆς. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 130 D.
Διονύσιος, IV, 3, ὁ τύραννος. — XXII, 1, ὁ Φωκαεύς.
Διόνυσος, XV, 6.
διόπερ, V. XII, 1. XVI, 4. XVII, 1. XXXV, 3. XXXVIII, 1. XLIV, 3. Pl. Plut.
διορίζειν, XI, 3. Pl. Plut. M. 70 B.
διοσημεία, XV, 7. Plut. Galb. 23 M. 664 C. au plur.
διότι, VII, 1.
διοχετεύειν, XXII, 5, cit. de Platon.
Δίρκη, XL, 4.
δισσός, VIII, 1.
διστάζειν, XXVIII, 1. Pl. Plut. M. 62 A.
δίχα, VIII, 1, δίχα πάθους. — IX, 2, φωνῆς δ. — IX, 13, δ. τῆς σφοδρότητος. — XV, 5, δ. οἴκτου. Plut. fr.
διχόρειοι, XLI, 1.
διωθεῖν, XLIV, 2, leçon de Manuce, au lieu de διελθεῖν, pousser, exciter, dans le sens moral. Pl. Plut. s. pr.
Δίων, IV, 3.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

διατείνεσθαι. R. 31.
διατίθεσθαι, R. 33, κατ' οἶκτον... κατὰ τὸ θυμοειδές, disposer à la pitié, — exciter la colère.
διατρίβειν, P. I, 2. P. II, 3.
διαφέρειν. P. I, 3, δ. εἰς σύνεσιν, l'emporter en intelligence. L. XII, 5, 11. R. 16, 24, différer.
διαφεύγειν, P. II, 3, διαπέφευγε.
διαφορά, L. XII, 5.
διδασκαλία, L. XII, 5.
διδόναι, R. 3, 11, δοῦναι ψῆφον, R. 27, δοθῆναι. E. 18.
διελέγχειν, P. I, 8.
διεξιέναι, R. 11, διεξίοι τὰ μὴ συμβάντα, syn. de καταλογίζοιτο.
διέρχεσθαι, R. 20, διελθεῖν, exposer, raconter.
διηγεῖσθαι, R. 14.
διήγημα, P. XV.
διήγησις, R. 14, E. 2. — au plur. P. 20, R. 13.
δικάζειν, R. 11.
δίκαιος, L. XII, 2. R. 2.
δικαιοσύνη, P. I, 8.
δικαίως, P. III, 3. R. 30.
δικαστήριον, E. 18, au plur.
δικαστής, R. 1, 11, 15, 16, 17, 21, 31, 32. E. 9.
Διόδοτος, P. I, 3, philosophe platonicien. D'autres lisent Θεόδοτος ou Θεόδουλος.
διοίκησις, R. 13.
Διονύσια, R. 3.
διόπερ, R. 31.
διότι, E. 2.
διπλάσιος, R. 28.
διπλοῦς, L. XIII, 4.
διποδία, L. XII, 7.
διττός, R. 28, au plur.
δίχρονος, L. XII, 14.

δόγμα, XIII, 4, pl. τὰ τῆς φιλοσοφίας δόγμ. Pl. Plut.
δοκεῖν, VII, 1, δόξειεν ἀγαθά. XXXIX, 4, τοῦ δοκεῖν, s. ent. ἕνεκα. D'autres lisent τῷ δοκεῖν. Ce verbe se rencontre fréquemment dans le π. ὕψ.
δοκίμιος, XXXII, 5, τὸ δοκίμιον, cit. de Platon. Plut.
δόξα, XXIV, 2, παρὰ δόξαν. — au plur. VII, 1, distinctions.
δοξοκοπεῖν, XXIII, 2; d'autres lisent δοξοκομπεῖν. Plut. Pericl. 5, M. 791 B.
δορυφορικός, XXXII, 5, cit. de Platon.
Δορυφόρος, XXXVI, 3, statue de Polyclète. Plut. M. 820 B.
δουλαγωγεῖν, XLIV, 6. Diod. Sic. XII, 24, s. pr. Chariton. II, 7, s. mét. v. D'Orville.
δουλεία, XLIV, 3, 5. Pl. Plut.
δουλοπρεπής, IX, 3. Pl. Plut.
δοῦλος, XV, 10. XLIV, 4. Pl. Plut.
δουλοῦσθαι, XV, 9. Pl. Plut.
δρᾶμα, XXXIII, 5. Pl. Plut.
δραματικός, IX, 13, opp. à διηγηματικός. Plut. M. 711 C, en parlant des dialogues de Platon.
δράσσεσθαι, XLIII, 1, leç. inc. D'autres lisent ἁρασσομένους. Hérodote emploie dans l'endroit cité (VII, 190,) le part. ἐκβρασσομένους.
δριμύς, XLIV, 1, δριμεῖαι καὶ ἐντρεγεῖς φύσεις. Pl. Plut Num. c. 16, M. 379, E. opp. les adj. ἀσθενεῖς et ἄκακοι aux comp. δριμύτεροι et θρασύτεροι.
δρόμος, XXI, 2. Pl. Plut.
δυεῖν, forme attique p. δυοῖν. I, 1, 4. XV, 11.
δύναμις, VIII, 1. XXXIV, 2, de l'éloquence. — XV, 11, force physique.— XIII, 2, influence, puissance divine. — XXIII, 2, sens, valeur.
δύνασθαι, X, 1. XII, 1. XV, 8, 9. XXXIV, 4. XXXVI, 2.
δυναστεία, I, 4. Pl. Plut.
δύνειν, XVII, 2. δέδυκε, se cacher. Pl. Plut.
δύο, XXXII, 8. XXXIX, 1, δυσί ou δυσίν.
δυςδαιμονεῖν, IX, 7, ἅπ. λέγ. L'auteur fait sans doute allusion au passage de quelque poëte.
δυςεξάλειπτος, VII, 3. Polyb. Diod. Sic.
δύςκολος, VIII, 3. XXXIII, 5. Pl. Plut.
δύςληπτος, VI, 1. Plut. M. 426 F.
δυςσεβής, IV, 3.
δυςφύλακτος, III, 3, superl. Plut. de Adul. 2.
δώρημα, XXXIV, 4.
δωρητός, IX, 1. Plut.
δωροδόκος, XLIV, 9. Pl. v. Ruhnk. ad Tim. Lex. s. v. Plut. M. 819 F.

E.

Ἐᾶν, XXXII, 4. XXXIV, 4. XLIV, 7, 10, 12.
ἐγγίζειν, XXXIV, 3. Polyb. Plut. V. 930 F.
ἐγγύς, XXXI, 2. XXXVI, 1. XXXVIII, 5, τὰ ἐγγὺς ἐκστάσεως.
ἐγγυτέρω, XVII, 3. Pl. Plut.
ἐγκαταβιοῦν, XLIV, 11. Plut. Agis, 17. M. 783 D.
ἐγκαταλείπειν, VII, 3. Pl. Plut. fréq.
ἐγκατατάττειν, X, 7. XLIII, 3. Synes. Clem. Alex. Le ms. de Paris et celui de Colbert portent ἐγκατατεταγμένους, comme variante de ἐγκαταμεμιγμένους dans Dion. Hal. de C. V. c. 25.
ἐγκελεύεσθαι, I, 2. Pl. Dion. Hal. Plut. M. 802 B.
ἐγκέφαλον, XXXVIII, 1. cit. de la har. sur l'Halonèse.
ἐγκλείεσθαι, XLIV, 5. Pl. Plut. M. 426 B.
ἐγκοπή, XLI, 3, mortaise.
ἐγκρύπτειν, XV, 11, Plut. M. 1146 E.
ἐγκώμων, IX, 1. XIII, 2. Pl. Plut.
ἐγκωμιαστικός, VIII, 3. Plut. M. 743 D, 744 D.
ἐγκώμιον, VIII, 5, panégyrique. XVI, 2, éloge. XXXVIII, 2, τὸ τῶν λόγων ἐγκώμιον, en vantant ainsi l'éloquence. Pl. Plut.
ἔδαφος, VIII, 1. mét. Pl. s. pr. Plut. mét. M. 798 C.
ἑδραῖος, XL, 4, ἑδραῖον μέγεθος. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

δόγμα, L. XXII, δόγμα ἀναπόδεικτον. — P. I, 6, au plur.
δοκεῖν, P. I, 1. τὰ δοκοῦντα. E. 16, τὸ δοκοῦν. R. 5, δόξεις. R. 19, δοκοίη.
δόξα, P. I, 8, opinion. R. 7, réputation.—au plur. R. 9, distinctions, E. 20, opinions.
δόρυ, R. 4.
δραστήριος, R. 11. Plut. M. 165 C. etc.
δριμύς, R. 32, σύντονον καὶ δριμὺ βλέπειν, un regard fier et assuré.
δρόμος, R. 33.
δύναμις, P. III, 1, influence.— L. XII, 14, δύναμις τῆς ποσότητος. — R. 11, 30. E. 8, utilité des exordes et des péroraisons.
δύνασθαι, P. III, 2, ἠδυνήθη. L. XII, 4. R. 31, δύναται εἰς πίστιν. — R. 32. E. 20.
δύο, R. 28, δυοῖν, ἐκ δύο. E. 19, δύο pour δυοῖν.
δυςκολία, L. XX, δυςκολία φύσεως, nature ingrate.

E.

Ἐγγύς, P. I, 6, ἐγγύς τι.
ἐγείρειν, R. 10.
ἐγκαταμιγνύναι, P. III, 12.
ἔγκλισις, R. 24. E. 2.
ἐγκώμιον, R. 31, πολλὰ κατὰ τῆς δυνάμεως ταύτης εἴρηκεν ἐγκώμια, Démosthène vantait beaucoup la puissance du débit.
ἐγχειρίδιον, L. XII, 10.
ἐγχωρεῖν, P. III, 1, 3. R. 16.

ἐθέλειν ou θέλειν, IV, 6. XXI, 1. XXVIII, 3. XXXIII, 4. XXXIV, 3. XXXVIII, 2. XXXIX, 4.
ἐθίζειν, IX, 10, v. n. avoir coutume. Plut. M. 29 D.
ἔθος, XLIV, 3, au plur. Pl. Plut. M. 238 D.
εἰ, I, 2, εἴ τι δὴ δοκοῦμεν. XXXIII, 4, εἰ μή, εἰκαὶ μὴ. XLIV, 2, εἰ μὴ... ἀλλὰ μὴ. XLIV, 5, εἴ γε, φησί, τοῦτο πιστὸν ἀκούω.
εἴγε, I, 4, puisque, *quippe*, *quia*.
εἰδέναι, VII, 1. XXXVIII, 1, εἰδέναι.— XXXV, 2, εἶδον au plur.— XXI, 1, εἴση. XXX, 3, εἴσεται. XXXIII, 2, οἶδα. XXIII, 1, οἴσθα. III, 3, οὐκ' οἶδ' ὅπως. XV, 3, 7, οὐκ οἶδ' εἰ. XXXIX, 4, ἴσμεν. XXX, 1, εἰδότα.
εἰδοποιΐα, XVIII, 1, Strab. Philon. Plut. empl. εἰδοποιέω.
εἶδος, III, 5. XXVII, 1. XIII, 3, τὰ ἐπ' εἴδους. XLIII, 6, ἐπ' εἴδους, leç. conj. Pl. Plut.— v. le mot ἰδέα.
εἴδωλον, IX, 1. XXXIX, 3, εἴδωλα καὶ μιμήματα πειθοῦς. Plut. Mor. 428 D, 436 D, associe de même εἴδωλον et μίμημα.
εἰδωλοποιεῖν, XV, 7. Pl. Plut. M. 437 A.
εἰδωλοποιΐα, XV, 1. Pl.
εἰκαῖος, II, 2. Plut. M. 80 B.
εἰκῇ, VII, 1. XXXIII, 4. XLIV, 12. leç. dout. Pl. Philon. Plut.
εἰκονογραφεῖν, X, 6.
εἰκός, IX, 3. XLIV, 3, κατὰ τὸ εἰκός.
εἰκότως, III, 5. Pl. Plut.
εἰκών, XXXVII, 1, au plur. image. Pl. Plut.
εἱμαρμένη, XXXVIII, 2. Pl. Plut.
εἶναι, X, 2, ἔμμεν - ἐμμι, cit. de Sappho. ἔσθ' ὅπου, XXIII, 2.— ἔσθ' ὅτε, XXVII, 1, XXXVIII, 1.
εἰπεῖν, XXII, 4. XXXIV, 2. —X, 7, ὡς εἴποι τις. — X, 6, εἰπών et *passim*.
εἰρηκέναι, XXXVIII, 4, ἐρεῖς. — au passif, XXXIX, 4, εἴρηται. XI, 2, εἰρημένου. — XVIII, 1, ῥηθέν.
εἰρήνη, XLIV, 6.
εἰρκτή, XLIV, 10. Pl. Plut. Arat. 24, ὥςπερ ἐξ εἱρκτῆς λελυμένη τῇ δυνάμει τῶν Ἀχαϊῶν ἐφ' ὅ, τι βούλοιτο χρώμενος. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 37 C.
εἱρμός, XXII, 1. Plut. M. 885 B. C. Philon.
εἰρωνεία, XXXIV, 2. Pl. Plut.
εἰς, *but physique ou moral*, I, 1, εἰς ποσὴν μεγέθους ἐπίδοσιν προάγει. I, 4, εἰς πειθώ... εἰς ἔκστασιν ἄγει. IX, 10, εἰς τὰ ἡρωϊκὰ μεγέθη συνεμβαίνει. ibid. εἰς οὐδὲν γενναῖον διαθέσθαι. IX. 13, ὑποχωροῦντος εἰς ἑαυτὸν Ὠκεανοῦ. IX, 14, παρεξέβην εἰς ταῦτα. XIII, 2, ἀπὸ τῆς μεγαλοφυΐας... εἰς τὰς ψυχάς. XIII, 3, ἀπὸ Ὁμηρικοῦ νάματος εἰς αὐτον. XIII, 4, εἰς ποιητικὰς ὕλας συνεμβῆναι. XV, 11, ἀπὸ τοῦ ἀποδεικτικοῦ περιελκόμεθα εἰς τὸ ἐκπληκτικόν. XVI, 2, μεθίστημι εἰς ὑπερβάλλον ὕψος. ibid. καθίημι λόγον ἀλεξιφάρμακον εἰς ψυχάς. XVIII, 2, εἰς τὸ δοκεῖν ἀπάγον. ibid. ἡ εἰς ἑαυτὸν ἐρώτησις. XXI, 1, ἐξομαλίζειν εἰς λειότητα. XXIII, 3, χυθεὶς εἰς τὰ πληθυντικά. XXVI, 3, ταῖς εἰς ἑαυτὸν προσφωνήσεσιν. XXVII, 1, εἰς τὸ αὐτὸ ἀντιμεθίσταται. XXVII, 2, μεταβαίνειν ἐκ πρωςώπων εἰς πρόςωπα. XXVII, 3, εἰς δύο διασπάσας πρόςωπα. XXVIII, 1, εἰς κόσμον συνηχεῖ. XXXII, 7, εἰς μεταφορὰς ἐκφερόμενος. XXXV, 2, εἰς πανήγυριν, εἰς βίον ἐπάγουσα. XXXIX, 1, συντελῶν εἰς τὸ ὕψος. ibid. εἰς τὴν παροῦσαν ὑπόθεσιν προςτιθέναι. XXXIX, 2, εἰς ἐπίστασιν (?) ἐπάγουσι. XXXIX, 3, εἰς τὰς ψυχὰς παρεισάγω. ibid. εἰς μετουσίαν καθίστημι. XLI, 1, εἰς ὀρχηστικὸν συνεκπίπτοντες. XLIV, 7, εἰς ἡλικίαν ἐλθεῖν. ibid. εἰς τὰς ψυχὰς παραδέχεσθαι. ibid. εἰς ἃς ἐμβαίνει.
tendance heureuse ou fâcheuse, V, ἐπίφορον εἰς κατόρθωσιν. XII, 2, εἰς μέγεθος κέχυται. IX, 4, εἰς τοὺς φρονηματίας ἐμπίπτει τὰ ὑπερφυᾶ. XVII, 1, εἰς καταφρόνησιν λαμβάνων. XLIV, 4, εἰς οἰκέτας πίπτειν. III, 4, εἰς τοὐναντίον περιΐστημι. ibid. ἐποκέλλει εἰς ῥωπικόν. III, 5, παραφέρομαι εἰς πάθη. IV, 1, ἐκπίπτειν εἰς τὸ

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἔθνος, P. I, 1, ἔθνεσι.
εἰδέναι, L. XII, 13. —L. XII, 5, ἴσασιν. R. 2, εἰδείης. R. 24, E. 12, ὡς εἰδεῖεν θεοί.
εἶδος, L. XII, 7, 11, opp. à γένος. R. 9, 14, κατ' εἶδος ὀνομάζων, indiquant, spécifiant chaque espèce. — R. 33, εἶδος πίστεων, moyen de persuasion.— au plur. R. 30. E. 15, πίστεως εἴδη. E. 17, βαφῆς ποικίλης εἴδεσι, (ornez votre style) de figures de teintes variées. E. 21, ἐν πᾶσι τοῖς εἴδεσι τοῦ λόγου, dans toutes les parties du discours.
εἰκός, E. 3, πάντα τῷ γένει εἰκότα, les preuves appartiennent toutes au même genre. — E. 4, τὰ τῶν μελλόντων εἰκότα, les preuves qui concernent l'avenir, se nomment probabilités. E. 20, τὰ εἰκότα, les choses vraisemblables.
εἰκότως, L. XII, 7. R. 31.
εἰκών, P. XXIV, image.
εἶναι, R. 24, εἶεν μακάριοι ἐκεῖνοι.
εἵνεκα, R. 26.
εἰπεῖν, L. XII, 6.
εἰρηκέναι, P. III, 3, εἰρήκασι. L. XII, 7, εἴρηκα. P. I, 5. P. VII. E. 8, εἰρημένος. R. 11, 13,25. E. 18.
εἰρήνη, R. 3.
εἰρωνεία, R. 30. E. 15.
εἰς, L. 1. εἰς οὐδὲν δέος. E. 18. εἰς χάριν.

παιδαριωδέστατον. VII, 3, πίπτειν εἰς ἀπαύξησιν. IX, 14, εἰς λῆρον τὰ μεγαλοφυῆ παρατρέπεται. IX, 15, εἰς ἦθος ἐκλύεσθαι. XV, 8, εἰς πᾶν τὸ ἀδύνατον προεκπίπτον. XXXVIII, 1, εἰς ὑπεναντιώσεις ἀντιπεριΐσταται. XXXVIII, 5, εἰς ἀπιστίαν ἐκπίπτοντα. XLIII, 5, καταντᾷν εἰς τὰ ῥυπαρά.

réunion, concentration, X, 1, εἰς ἄλληλα συνδῆσαι. X, 3, εἰς ταὐτὸ συναίρεσις. X, 6, εἰς ἅπαξ. ibid. εἰς ἀλλήλας συμβιασάμενος. XI, 3, εἰς ἑνότητα σύνταξις. XV, 11, εἰς ἑαυτὸ περισπᾷν. XXIV, 2, εἰς ἕν τι. II, 1, εἰς τεχνικὰ παραγγέλματα ἄγειν. XXII, 4, εἰς ἀλλόφυλον τάξιν. XXXIII, 3, εἰς ταὐτὸ συνθεῖς. XXXIV, 4, ἀθρόα εἰς ἑαυτὸν ἕσπασε. XLII, 1, εἰς βραχὺ συνάγηται. XLI, 3, εἰς μικρὰ συγκεκομμένα.

faveur, I, 2, εἰς σὴν χάριν. XXXVIII, 1, εἰς τοὺς Ἕλληνας εὐεργεσίαι.

opposition, attaque, IV, 3, εἰς Διονύσιον γράφει. ibid. εἰς τὸν Δία δυσσεβῆς. XX, 1, τὰ εἰς τὸν Μειδίαν.

εἷς, X, 5, ἓν ἀπὸ πολλῶν. — ἕν τι, VII, 4. VIII, 1, 2. X, 1, 3. XVII, 1. XVIII, 2. XXII, 4. XXIV, 2

εἰσάγειν, XXV. Plut.

εἰσβολή, [IX, 9.] XXVIII, 2. XXXVIII, 2. Plut. 804 C.

εἴσοδος, XLIV, 7. Pl. Plut. Brut. 36.

εἰσπράττεσθαι, XXXII, 4. pass. Plut. act. M. 556 D.

εἰσφέρειν, XVI, 2, ἀπόδειξιν εἰσφέρειν. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 40 E.

εἶτα, I, 1. III, 5, *itaque*. XVI, 4. XX, 3, *deinde*. XV, 4, εἶθ' ἑξῆς. XXII, 1, εἶτ' αὖθις.

εἴτε, XI, 2, εἴτε... εἴτε. εἴτε...ἤ.

εἰωθέναι, XXI, 1.

ἐκ ου ἐξ, *origine*, III, 1, ἐκ τοῦ φοβεροῦ πρὸς τὸ εὐκαταφρόνητον. IV, 4, ἐκ τῆς Σωκράτους, παλαιστρας. IX, 3, ἐξ οὗ γίνεται. IX, 6, ἐκ βάθρων. IX, 14, ἐκ Κίρκης. XXII, 1, ἐκ τοῦ κατ' ἀκολουθίαν κεκινημένη τάξις. ibid. ἐκ τοῦ κατὰ φύσιν εἱρμοῦ. XXIV, 1, τὰ ἐκ τῶν πληθυντικῶν εἰς τὰ ἑνικά. ibid. ἐκ τῶν διῃρημένων εἰς τὰ ἡνωμένα. XXVII, 2, μεταβαίνειν ἐκ προσώπων εἰς πρόσωπα. XXXV, 4, ἐκ βυθοῦ. XXXIX, 4, ἐκ τῆς ἰδίας χώρας μεταθές. XLIII, 3, ἐκ τῶν ὑψηλοτέρων εἰς τὰ ταπεινότερα ἀποδιδράσκει. XLIV, 3, ἐξ ἀπαλῶν φρονημάτων. XLIV, 10, ἐξ εἱρκτῆς ἄφετοι.

cause, I, 4, ἐκ τοῦ ὅλου λόγων ὕψους. ibid. ἐκ πείρας. III, 5, ἐκ μέθης. IV, 7, ἐκ τοιούτων προσώπων. VII, 4, ἐξ ἀσυμφώνων. IX, 12, δῆλος ἐκ πολλῶν τε ἄλλων... κἀκ τοῦ προσεπειςφέρειν... ἐκ τοῦ προσαποδιδόναι. IX, 15, αἱ ἐκ τῆς ἀληθείας φαντασίαι. X, 1, XXXIX, 1, ἐξ ἀνάγκης. X, 1, ἐκ τῶν παρεπομένων... ἐκ τῆς ἀληθείας. XXII, 3, ἐκ τοῦ ὑπερβιβάζειν. XXVIII, 2, ἐκ τῆς περιφράσεως. XXXI, 1, ἐκ τοῦ κοινοῦ βίου. XLIV, 9, ἐκ τοῦ παντὸς κερδαίνειν.

manière, I, 4, ἐξ ἑνός... ἐκ δυεῖν. II, 2, ἐκ παντός. VIII, 3. XXXIII, 1, ἐξ ἅπαντος. III, 4, ἐξ ὅλου ου ἐξόλου. XVIII, 2, ἐκ τοῦ παράχρημα. XVIII, 2. XXII, 3, ἐξ ὑπογύου. XXIX, 2, ἐκ παρενθήκης. XXXIV, 2, ἐκ περιττοῦ.

ἕκαστος, XV, 3. XXXVI, 2, 4. XXXVIII, 1.

ἑκάστοτε, X, 1. XXII, 1. XXXIX, 3. XLIV, 3. Pl. Plut.

Ἑκαταῖος, XXVII, 2.

ἐκβαίνειν, XXXV, 3, franchise. XLIV, 3, devenir enfin. Eurip. Med. 229. Pl. Plut.

ἐκβολή, XXXIII, 5, verve, suiv. les mss. Pl. Plut. s. pr.

ἔκγονοι, XLIV, 7 Pl. Plut.

ἐκεῖ, XVI, 2, 3.

ἐκεῖνος, XXIII, 2, absol. XXXVII, ἐκείνη. XLIV, 1, ἐκεῖνο μέντοι λοιπόν.

ἐκεῖσε, XXII, 1, τῇδε κἀκεῖσε.

ἐκθαυμάζειν, LIV, 8, mot rare. Dion. Hal. Thuc. Jud. c. 34.

ἐκθειάζειν, XLIV, 7. Plut. fréq. Luc. Tox. 2.

ἐκκαθαίρειν, X, 7. Plut. M. 64 F. l'emploie dans un sens particulier. v. Wytt. Anim. ad h. l.

ἐκλαμβάνειν, X, 3, choisir. Plut. M. 520 A.

ἐκλέγειν, X, 1, τὰ ἐκλελεγμένα. XIII, 3. XXXVI, 2. Pl. Plut. M. 520 A.

ἐκλείπειν, I, 2, τὰ ἐκλελειμμένα. Pl. Plut.

ἐκλογή, VIII, 1. XXX, 1, ἐκλογὴ ὀνομάτων. — X, 1, ἐκλογὴ λημμάτων. Pl. Plut.

ἐκλύεσθαι, IX, 15, dégénérer, s'affaiblir. Plut.

ἐκμάγειον, XXXII, 5, mot employé par Platon, introduit dans le texte du π. ὕ. à la place de μαγεῖον.

ἐκμανθάνειν, II, 3, ἐκμαθεῖν. Pl. Plut. M. 579 A.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

εἰςδέχεσθαι, L. XII, 3.

εἰςιέναι, R. 24, εἴςεισι.

εἰςφέρειν, R. 22, σαυτὸν οὐ θήσεις οὐδὲ εἰςοίσεις ἴδιον νόμον.

εἰωθέναι, P. II, 2. P. XIX. R. 12, 29.

ἑκάτερος, E. 20, εἰς ἑκάτερα.

ἐκβολή, R. 27, ἐκβολὴ τοῦ λόγου, développement, exposition.

ἐκκλησία, R. 2.

ἐκλείπειν, R. 25, ἐκλέλειπται.

ἐκλογή, P. XI, ἐκλογὴ τῶν ὀνομάτων, choix des mots.

ἐκλύειν, R. 11, τὴν ὀργὴν τῶν δικαζόντων, dissiper, apaiser la colère des juges.

ἐκούσιος, XXXIII, 4, ἑκούσια ἁμαρτήματα. Pl. Plut.
ἐκπάθεια, XXXVIII, 3, ἅπ. λεγ. suiv. le Thes. II. St. Plut. emploie quelquefois ἐκπαθής.
ἐκπίπτειν, IV, 1. XIX, 1. XXXVIII, 5, *delabi*, s. fig. se laisser tomber dans une faute. Pl. Plut.
ἐκπληκτικός, XV, 11. Diod. Sic. Polyb. Plut. *bis*.
ἔκπληξις, [1, 4.] XV, 2. Pl. Plut.
ἐκπληροῦν, XL, 1. Pl. Plut.
ἐκπλήττειν, XII, 5. XXII, 4. ἐκπλήττεσθαι. XXXV, 4. Pl. Plut.
ἐκπνεῖν, VIII, 4, leç. inc.
ἐκπονεῖν, XLIII, 2, cit. de Théopompe.
ἔκπωμα, XLIII, 3. Pl. Plut.
ἔκστασις, I, 4. XXXVIII, 5. Plut.
ἐκτάδην, XLII, 2. Eurip. Luc. v. Thom. Mag.
ἐκτιθέναι, XXXVIII, 2, présenter, énoncer. Plut.
ἐκτιμᾶν, XLIV, 7. Pl. Philon Plut. M. 880 C.
ἐκτραγῳδεῖν, XV, 3. Polyb. Luc.— Plut. emploie τραγῳδεῖν, ἐπιτραγῳδεῖν dans le même sens : *exprimer d'une manière pompeuse*.
ἐκτρίβειν, XLIV, 3, mét. les exemples en sont rares. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 13 A.
ἐκφαίνειν, [IX, 9,] exprimer. Pl. Plut. M. 214, F. On trouve plus souvent dans ce sens ἐμφαίνειν. v. Wytt. An. ad Plut. M. 104 B.
ἐκφαίνεσθαι, I, 4, éclater, briller. Pl. Plut.
ἐκφέρειν, XIX, 2, ἐξήνεγκεν, *expressit*. — IX, 3, ἐξενεγκεῖν, *gignere*. — I, 4, ἐξενεχθέν, *quod erupit*. — XXXII, 7, ἐκφερόμενος, *prolapsus*. Pl. Plut.
ἐκφεύγειν, V, XVII, 2. Pl. Plut.
ἐκφλέγεσθαι, XII, 3 mét. Plut. M. 766 A.
ἔκφρων, XXXIX, 2. Pl. Plut.
ἔκφυλος, XV, 8, étrange, hors de propos. Plut. Brut. 36, etc.
ἐκφωνεῖν, XV, 6. XVI, 2. Plut.
ἔλαττον, II, 3. XVI, 2. — τοὔλαττον. XXXVIII, 6. XXXIX, 4.
ἐλάττωμα, XXXII, 8. Plut.
ἐλαύνεσθαι, XXXII, 1, τὰ πάθη ἐλαύνεται. Pl. Plut.
ἐλάχιστος, XXXVI, 2. XLIV, 12, leç. conj.
ἐλεγκτικός, IV, 1. ἐλεγκτικώτατος, sévère. Pl. Plut. Per. 4, M. 152 C, 999 F.
ἐλέγχειν, XXXVI, 1, *arguere*. II, 2, ἐλεγχθήσεσθαι. Pl. Plut.
ἔλεγχος, XXXII, 4, recherche, examen. Pl. Plut.
ἐλευθερία, XXI, 2. XLIV, 2. Pl. Plut.
ἐλεύθερος, XV, 10. XLIV, 3, 9. Pl. Plut.
Ἑλλάς, XVI, 2.
Ἕλλην, XII, 4. XV, 7. XXXVIII, 2.
ἐμβαίνειν, XLIV, 7. sens pr. εἰς. Pl. Plut.
ἐμβάλλειν, XXII, 4. Pl. Plut.
ἐμβιβάζειν, XIII, 4, ἐμβιβάσαι, leç. conj. pour ἐπαχμάσαι. Pl. Plut.
ἐμβολή, XX, 3, assaut. — XXXIII, 5, inspiration. — XXVII, 1, leç. conj. accès. Plut. s. pr. et mét.
ἐμβριθής, IX, 3, ἐμβριθεῖς ἔννοιαι, idées graves et profondes. Plut. Alex. 4, φρόνημα ἐμβριθὲς καὶ μεγαλόψυχον, et ailleurs.
ἐμπαθής, VIII, 4. τὸ ἐμπαθές, équival. à τὸ πάθος. XV, 9. XXIV, 2, leç. inc. XXVII, 3. — comp. XXVI, 3. Plut. fréq.
ἔμπαλιν, VIII, 2, 3. XX, 3. XXXIX, 4. XLII, 2. XLIII, 3. Pl. Plut.
ἐμπειρία, I, 4. Pl. Plut.
ἔμπειρος, VII, 3. Pl. Plut.
ἐμπεριέχειν, VIII, 1, τὰ ἐμπεριεχόμενα. Plut. Galb. 25, M. 731 E. 742 F.
ἐμπίπτειν, IX, 4, εἴς τινα, se présenter à l'esprit. Pl. Plut.
ἔμπλεως, XXVI, 3. Pl. Plut. M. 113 A.
ἐμπνεῖν, XV, 2, ἐμπνευσθείς.— VIII, 4, ἐμπνέον, leç. conj. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἐκπίπτειν, R. 26, ἐκπ. τῆς συνήθους χώρας.
ἐκτείνειν, L. XII, 3.
ἐκτελεῖσθαι, R. 29, E. 5, ἐκτετελεσμένον ἐνθύμημα.
ἐκτός, P. XXII. R. 7, τὰ ἐκτός, synonyme de γρήματα.
ἔκων, P. I, 4. R. 6.
ἐλαττοῦν, R. 11, atténuer les faits.
ἐλαύνειν, R. 31, ἐλ. τὸν δικαστήν.
ἐλάχιστος, R. 14, 28. E. 13.
ἐλεγκτικός, E. 5, argument de réfutation.
ἐλέγχειν, R. 11, convaincre.
ἔλεγχος, L. XII, 12, blâme, critique. R. 32, preuves.
ἕλκειν, L. XII, 5.
ἐλλείπειν, P. XVIII, ἐλλείπειν οἴεται τὴν λέξιν, pense qu'il y a une ellipse dans la phrase. R. 20, μηδὲν ἐλλείπειν τῆς σεμνότητος, ne rien négliger de ce qui contribue à la noblesse du style.
ἔλλειψις, R. 20.
Ἑλληνικός, L. XXII, φρόνημα Ἑλληνικόν.
ἐλλόγιμος, P. II, 3, ἐλλογιμώτατος.
ἐμβαίνειν, R. 27, ἐμβὰς ἴχνεσι.
ἐμβολή, R. 13, αἱ τῶν προοιμίων ἐμβολαί, l'insertion des exordes.
ἔμβραχυ, R. 23.
ἔμμετρος, L. XIV, 2.
ἔμπαλιν, R. 24.
ἐμπεριέχειν, R. 10, τὰ ἐμπεριεχόμενα syn. ou glose de ἀμφισβητούμενα. Cependant ce sens n'est pas indiqué dans le Thes. II. Steph. éd. Didot.

ἐμποδίζειν, XIX, 2. XXI, 2. Pl. Plut. act. M. 48 B. pass. M. 1056 E.
ἔμπρακτος, XI, 2. XV, 8, τὸ ἔμπρακτον, effet.— XVIII, 1, comp. Plut. Sertor. 4, emploie ἐμπράκτως.
ἐμπρησμός, XII, 4, Plut.
ἔμπροσθεν, XIII, 2. XXII, 2. Pl. Plut.
ἐμφανιστικός, XXXI, 1. Plut. emploie ἐμφανίζειν.
ἔμφασις, XIX, 2. Plut. Alex. 1. M. 19 A. etc.
ἐμφέρειν, X, 1. XII, 2, τὰ ἐμφερόμενα, détails, circonstances, mot rare. Erotian. Hierocl. de Provid.
ἔμφρουρος, XLIV, 4, τὸ ἔμφρουρον. mét. Plut. V. 295 A. 374 C.
ἔμφρων, VII, 3. Pl. Plut. fréq.
ἐμφύειν, XXXV, 2, faire naître.— V. ἐμφύεται διὰ μίαν αἰτίαν. Pl. Plut. De adul. 2.
ἔμφυτος, XXXIX, 3, ἔμφ. ἀνθρώποις λόγος. Pl. Plut.
ἔμψυχος, III, 2, γύπες ἔμψυχοι τάφοι, cit. de Gorgias. — XXXIV, 4, ἔμψυχα πάθη. Pl. Plut.
ἐν, marquant le *lieu*, IX, 5, ἐν κόσμῳ. XII, 1, ἐν νόηματι ἑνί. XIV, 2, ἐν τηλικούτοις ἥρωσι. XVI, 2, 4, ἐν Μαραθῶνι. XXXVIII, 3, ἐν Σικελίᾳ. XXXVIII, 4, ἐν Θερμοπύλαις. XLIII, 5, ἐν ἡμῖν. ibid. ἐν προσώπῳ. XLIV, 3, ἐν ταῖς πολιτείαις. *En parlant des écrits* : IV, 4, ἐν τῇ Λακεδαιμονίων πολιτείᾳ. VIII, 1, ἐν τοῖς περὶ Ξενοφῶντος. IX, 4, ἐν Νεκυίᾳ. IX, 13, ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ. XIII, 1, ἐν τῇ Πολιτείᾳ (Πλάτωνος). XXIX, 1, ἐν τοῖς Νόμοις. XXXII, 8, ἐν τοῖς ὑπὲρ Λυσίου συγγράμμασι. XXXIII, 4, ἐν τοῖς βουκολικοῖς. XXXIII, 5, ἐν μέλεσι Βακχυλίδης. ibid. ἐν τραγῳδίᾳ Ἴων. XXXIX, 1, ἐν δυσὶ συντάγμασι.
Marquant *l'état, la condition*, IV, 7. ἐν μέθῃ. VII, 1, ἐν τῷ κοινῷ βίῳ. IX, 11, ἐν γήρᾳ. IX, 13, ἐν ἀκμῇ πνεύματος. XIII, 4, ἐν ᾧ (ἀγῶνι.) XXVI, 1, ἐν μέσοις τοῖς κινδύνοις. VIII, 1, ἐν ἀξιώματι καὶ διάρσει σύνθεσις. XI, 2, ἐν οἴκτοις, - ἐν εὐτελισμοῖς. XII, 1, τὸ ὕψος ἐν διάρματι.- ἡ αὐξήσις ἐν πλήθει. XII, 3, ἐν ὄγκῳ καὶ σεμνότητι. XVI, 4, ἐν βακχεύμασι. XVII, 1, ἡγεμόνες ἐν ὑπεροχαῖς. XVII, 3, ἐν κατακαλύψει. XX, 2, ἐν τάξει, - ἐν ἀταξίᾳ. XXIV, 2, ἐν τῷ παραλόγῳ. XXVII, 3, ἐν ἀτελεῖ τῷ νῷ. XXXIII, 2, ἐν τοῖς ἄγαν πλούτοις. XXXIII, 5, ἐν τῷ γλαφυρῷ. XXXVI, 4, τὸ ἐν ὑπεροχῇ. XXXVIII, 5, γέλως πάθος ἐν ἡδονῇ. XLIV, 9, ἐν τῇ διαφθορᾷ.
L'*espèce*, II, 2. III, 5, ἐν τοῖς παθητικοῖς. III, 1, ἐν τραγῳδίᾳ. VII, 1, ἐν ποιήμασι. IX. 13, ἐν τοῖς μυθώδεσι πλάνοις. IX, 15, ἐν τοῖς συγγραφεῦσι καὶ ποιηταῖς. XII, 4, ἐν τοῖς μεγέθεσι, - ἐν ὕψει, - ἐν γύσει. XII, 5, ἐν ταῖς δεινώσεσι. XIV, 1, ἐν ἱστορίᾳ Θουκυδίδης. XV. 2, ἐν ποιήσει, - ἐν λόγοις. XVII, 3, παράλληλα ἐν χρώμασι. XXII, 3, ἐν τῷ γένει τούτῳ. XXVIII, 1, ἐν μουσικῇ. XXXII, 5, ἐν τοπηγορίαις. XXXIII, 1, ἐν ποιήμασι καὶ λόγοις. XLI, 1, ἐν τοῖς ὑψηλοῖς. XLIII, 5, ἐν τοῖς ὕψεσιν. XXXIII, 1, ἐν ἐνίοις διημαρτημένοις. - ἐν τοῖς κατορθώμασι. XLI, 2, ἐν χορῷ τινι.
Le *mode*, VI, ὡς εἰπεῖν ἐν παραγγέλματι. XXXIV, 2, ἐν ὑγρῷ νεύματι. XXXIX, 2, βαίνειν ἐν ῥυθμῷ. XL, 4, ἐν ἀποκυλίσματι φέρεσθαι. XLIV, 8, ἐν κύκλῳ.
Le *temps*, les *circonstances*. II, 1. XXXIX, 1, ἐν ἀρχῇ. IV, 2, ἐν μόνοις δέκα ἔτεσι. XVI, 1, ἐν τῷ παρόντι. XXV, XL, 2, ἐν τοῖς πλείστοις. V. ἐν τοῖς ἔπειτα.
Locutions particulières, II, 3, τὰ ἐν λόγοις, syn. de λόγοι. — ἐν Κίρκης s. e. δόμοις, IX, 14, — ἐν τοῖς μάλιστα, III, 3. XL, 1.
ἐναγώνιος, IX, 13. XXV, XXVI, 1, ce dont il s'agit.— XV, 9. XXII, 1, véhément. Plut. Dion. Hal. Luc.
ἐναγωνίως, XVIII, 2. Plut. M. 771 A.
ἐναλήθης, XV, 8, ἔμπρακτον καὶ ἐνάληθες. ἅπαξ λεγ. suivant le Thes. H. St. On lit dans Lucien, Ver. hist. I, 2, πιθάνως τε καὶ ἐναλήθως.
ἐνάλλαξις, XXIII, 1.
ἐναλλάττειν, XXII, 1. XXXVIII, 2. Philon. Plut.
ἐναντίος, XXIV, 1, 2. τοὐναντίον, III, 4. τὰ ἐναντία, V, XLIII, 6, Pl. Plut.
ἐνάργεια, XV, 2. Pl. Plut. M. 347 A. etc.
ἐναργής, XV, 7, ἐναργέστερος. — XXXI, 1, ἐναργέστατα. Pl. Plut.
ἐναφανίζεσθαι, XVII, 1. Plut. M. 489 A. 968 B. 1099 D. — sans rég. Emil. 36. Arist. et Cat. Maj. 1.
ἐνδείκνυσθαι, XIII, 2, montrer en parlant d'un orateur. Pl. Plut. Alc. 15. fr.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἐμφερής, L. IV, semblable, approchant.
ἐμφύεσθαι, P. XIX, provenir, résulter. εἰ ὑπὸ τῆς τῶν ὡρῶν εὐκρασίας ἡ φρόνησις ἐμφύεται. Si l'intelligence résulte de la douceur du climat.
ἔμφυτος, R. 18, τὸ μουσικὸν καὶ εὔτακτον τῆς ἑρμηνεύσεως ἔμφυτον ἅπασι καὶ τοῖς ἀγελαίοις ζώοις.
ἐν, R. 26, ἐν τοῦ Διὸς τῷ νεῷ.
ἐναντίος, P. 1, 6. R. 7, τὰ ἐναντία. E. 8, ἐναντίων, E. 20, ἐναντίας. R. 11, 31, τοὐναντίον.
ἐναρμόνιος, R. 18. Plut.
ἐνδεικνύσθαι, P. XI, ἐνδεικνύμενος εἴς τινας Πλατωνικούς, réfuter. — R. 13, révéler, montrer, en parlant du discours. R. 30, montrer.

ἐνδιδόναι, XXXIX, 2, ἐνδοὺς βάσιν ῥυθμοῦ. — XLI, 2, imprimer, exciter. Pl. Gorg. 499 B. Plut.
ἐνέδραι, XVII, 1. XLIV, 9, ἐνέδραι διαθηκῶν. Pl. Plut.
ἐνεῖναι, XII, 1, ἔνι. XLIII, 5, ὡς ἐνῆν. Pl. Plut. M. 771 D. 861 A. 968 D.
ἕνεκα, IX, 11, πολλῶν ἕνεκα. — XI, 3, τῆς σαφηνείας αὐτῆς ἕνεκα. XVI, 3, τίνος ἕνεκα. XXXI, 1, ἕνεκα πλεονεξίας. XLIV, 1, ἕνεκα τῆς σῆς χρηστομαθείας. XLIV, 11, ἡδονῆς ἕνεκα. XVI, 1, τοῦ πιστώσασθαι ἕνεκα.
ἐνέργημα, XXXIX, 4. Diod. S. Plut. M. 899. D.
ἐνεργεῖν, XXVI, 2, τὰ ἐνεργούμενα, l'action, le moment de l'action. Plut.
ἔνθα, III, 5. — ἔνθα δεῖ, XII, 5.
ἔνθεν, XXIV, 4. ἔνθεν... ἔνθεν. XXXIV, 4.
ἐνθένδε, I, 3.
ἔνθεος, XIII, 2. τὸ ἔνθουν, XVIII, 1. Pl. Plut.
ἐνθουσιᾷν, III, 2. Pl. Plut.
ἐνθουσιασμός, XV, 1. Plut. M. 623 D. etc.
ἐνθουσιαστικός, VIII, 1, Pl. Plut.
ἐνθουσιαστικῶς, VIII, 4. Plut. M. 433 B.
ἑνικός, XXIII, 2. XXIV, 1, 2, τὰ ἑνικά, les singuliers opp. aux pluriels.
ἔνιοι, XV, 1, XXXIII, 1.
ἐνίοτε, IV, 1. IX, 14. XV, 5. XVII, 1. XXXI, 1. XXXV, 4. XXXVIII, 1. XLI, 2. Pl. Plut.
ἐννοεῖν XXXII, 7, cit. de Plat. Plut.
ἔννοημα, XV, 1, idée, conception, καλεῖται κοινῶς φανταστα πᾶν τὸ ὁπωσοῦν ἐννόημα λόγον γεννητικὸν παριστάμενον. Plut. M. 882 D.
ἔννοια, IX, 2, ψιλὴ ἔννοια, simple pensée, ou pensée non exprimée. — IX, 3, ἐμβριθεῖς ἔννοιαι. — XV, 5, idée. — XXVIII, 3, μεγάλη ἔννοια, grande valeur, haute signification. Pl. Plut.
ἐνότης, XI, 5, concentration. Aristot. Plut.
ἑνοῦν, XXII, 3, réunir. Plut. M. 142 E. F. en parlant des corps, du mariage. — XXIV, 1, τὰ ἡνωμένα équivalent de ἑνικά, singuliers.
ἐνσημαίνεσθαι, IV, 4, Pl. Plut. M. 129 E. 589 C.
ἐνσπαργανοῦν, XLIV, 3. mét. Heracl. Alleg. Hom.
ἐνταῦθα, XV, 2. XVII, 2. XXII, 2. XXXII, 1, 2. XXXVIII, 4.
ἐντάφιον, IX, 10. Plut. M. 161 C.
ἐντεῦθεν, XX, 3.
ἐντίκτειν, XVI, 3. XLIV, 7. Pl. Plut.
ἐντιθέναι, XVI, 2. XXX, 1. XXXIX, 2. Pl. Plut.
ἐντρεχής, XLIV, 1. Pl. d'autres lisent ἐνταχύς.
ἔντροφος, XXXIX, 3, ἔντροφα καὶ συγγενῆ.
ἐντυγχάνειν, I, 1, lire. Pl. Lys. 214 A. B. Conv. 177 B. Plut. M. 675 B. etc.
ἐντυποῦν, X, 6, Plut. Per. c. 31. M. 672 B.
ἐνύπνιον, IX, 14, ἐνύπνια Διός. Pl. Plut. M. 555 D, ὄψεις ἐνυπνίων.
ἐξαιρεῖν, XI, 2. XXXIX, 4, ἐξαιρεθείσης. Pl. Plut.
ἐξαίφνης, XVI, 2. XXVII, 1. Pl. Plut.
ἐξακούειν, XXIII, 4. Plut.
ἐξαμαυροῦν, XVII, 2. Plut. fréq.
ἐξαπινῆς, XXVII, 1. Pl. Plut. Dans le même §, on lit ἐξαίφνης, ἐξαπινῆς et ἄφνω.
ἐξάπτειν, XXIII, 4, κώδωνας ἐξῆφθαι, expres. de Démosthène.
ἐξεγείρεσθαι, XXVI, 3. Pl. Plut.
ἐξεμεῖν, III, 1, πρὸς οὐρανὸν ἐξεμεῖν, cit. d'Eschyle.
ἐξεργάζεσθαι, IX, 8, ἐξείργασται, expliquer. Plut. Alex. 1. ἐξειργασμένως, d'une manière développée.
ἐξέρεισμα, XL, 4, ἐξερείσματα τῶν χρόνων, ἅπ. λεγ. suiv. le Thes. H. Steph.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἐνδιδόναι, R. 8, ἐνδιδόναι λόγους, donner matière à des discours. R. 24, ἀφθόνως τοῦ πνεύματος ἐνδόντας, accorder, gratifier.
ἔνδοξος, E. 20, λόγοι ἔνδοξοι, opinions généralement admises.
ἐνεῖναι, P. III, 1, ἔνι.
ἐνθύμημα, R. 8, 17, 29, 30. E. 4, 5, 14, 20.
ἐνθυμηματικός, L. XXI.
ἔννοημα, R. 17, *sententia*.
ἔννοια, L. 1, ἀρκεῖ εἰς τελείαν ἔννοιαν, suffit pour compléter le sens. R. 2, ἔννοια δικαία ἀπὸ τῶν τόπων, image, idée juste tirée du lieu où une action a été commise. R. 13, αἱ τῶν προοιμίων ἔννοιαι, idées propres à un exorde. R. 30, σχήματα τῶν ἐννοιῶν, figures de pensées.
ἐνορᾷν, R. 5, ἐνεώρα.
ἐνοχλεῖν, R. 31.
ἐνταῦθα, R. 2. κἀνταῦθα, E. 18.
ἐντελής, R. 19, leç. inc.
ἐντεῦθεν, L. XII, 14.
ἔντιμος, R. 31.
ἐντρέπεσθαι, R. 21.
ἐξαγγελία, R. 17.
ἐξάδειν, R. 33.
ἐξαλλαγή, P. VII, en parlant du style.
ἐξαλλάττειν, P. VII, XIV, ἐξ. τὴν φράσιν.
ἐξαμερές, L. XII, 7.
ἐξεῖναι, R. 3, ἔξεστι.
ἐξελέγχειν, R. 15.
ἐξεργάζεσθαι, R. 18, ἐξεργάσαιο καὶ διαπονήσαιο. E. 5, ἐξειργασμένον ἐνθύμημα. P. I, 3, οἱ ἐξειργασμένοι τὸν λόγον, ceux qui ont rédigé leur système.

ἑξῆς, IX, 14. XXXIII, 5. XXXIV, 2, 3. — κατὰ τὸ ἑξῆς. XXI, 1. Pl. Plut. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. p. 66 E.
ἕξις, XLIV, 4. Pl. Plut. M. 443 D, distingue ἕξις de δύναμις.
ἐξιστάναι, XX, 3, sens actif. cit. de Démosthène. — III, 5, ἐξεστηκότες πρὸς οὐκ ἐξεστηκότας. Plut. M. 945 B.
ἐξομαλίζειν, IX, 13, ἐξωμαλισμένα. XXI, 1. Strabon, Diod. Sic.
ἐξοχή, I, 3, ἐξοχὴ λόγων. — X. 7, ἐξοχαί sc. τὰ ἀκρά.
ἔξοχος, XVII, 3. s. pr. Plut.
ἐξυβρίζειν, XLIII, 5, τὰ ἐξυβρισμένα, *vilia, sordida*. Pl. Plut.
ἔξω, XXXVI, 1. — ἔξωγε, XXXIV, 2.
ἔξωθεν, VII, 1. XXXIII, 4, τὰ ἔξωθεν. — ἔξωθέν ποθεν, XXII, 4. Pl. Plut.
ἐξωνεῖσθαι, XXXVI, 2. Plut.
ἐοικέναι, III, 3. V. XXXII, 1. XXXVI, 2. XXXIX, 3. XLIV, 3.
ἐπάγειν, XXXV, 2, admettre. — XXXVII, 2. XXXIX, 2, présenter à l'esprit. — XL, 2, moy. ajouter. Pl. Plut.
ἔπαθλον, XLIV, 3. Plut.
ἐπαινεῖν, I 2. IV, 2, Pl. Plut.
ἐπαινετικός, VIII, 3. Aristot. Luc.
ἐπαινετός, [XXXI, 1.] Pl. Plut.
ἔπαινος, XXVIII, 3. XLIV, 11. Pl. Plut.
ἐπαίρεσθαι, VII, 2, pass. φύσει ὑπὸ τάλληθοῦς ὕψους ἐπαίρεται ἡμῶν ἡ ψυχή. Pl. Plut.
ἐπακμάζειν, XIII, 4. ἐπακμάσαι, orner de fleurs. s. fig. leç. inc. Ce verbe est assez usité au sens neutre. Dion. Hal. Plut. Elien, Lucien.
ἐπάλληλος, IX, 13. XX, 2. XXXII, 5, XXXIV, 4. XLI, 3. Plut. de Fort. Alex. I, 1, etc.
ἐπαναγκάζειν, XXVII, 1. Pl.
ἐπαναφορά, XX, 2, 3. fig. rhet. *repetitio, geminatio*. Pseudo-Plut. vit. Hom. § 33.
ἐπανθεῖν, XXX, 1. Pl. Leg. 710 A. Plut. M. 646 B.
ἐπανιέναι, XIII, 1. XXXVII, ἐπανιτέον. Pl. Plut.
ἐπανίστασθαι, IV, 6, cit. de Platon. Plut.
ἐπάνω, I, 4, ἐπάνω τινὸς καθίστασθαι. XXXVI, 1, ἐπάνω τοῦ θνητοῦ. Pl. Plut.
ἐπαρχία, XVII, 1, leç. conj. Plut.
ἐπαφρόδιτος, XXXIV, 2. Plut. Syll. App. Diod. Sic.
ἐπεγείρειν, XXIII, 1, donner de la vie, s. fig. Pl. Plut.
ἐπέγερσις, XXXII, 5, ne se lit pas dans Platon. Plut. se sert de l'adjectif ἐπεγερτικός.
ἐπεί, II, 1. — ἐπεί τοι, XXIII, 4. — ἐπεί τοίγε, XXXIII, 4. XXXIX, 4. XLIV, 10.
ἐπείγειν, XLIII, 10, leç. inc. v. la note de Toup.
ἐπειδή, IX, 9, ἐπειδή... εὐθύς. — XXX, 1, ἐπειδὴ μέντοι.
ἐπειδήπερ, XVI, 4.
ἐπεισάγεσθαι, XI, 1. Pl. Plut. M. 717 C. 733 A etc.
ἐπεισιέναι, XLIV, 7. Pl. Plut.
ἐπεισκυκλεῖν, XI, 1, pass. — XXII, 4, ἐπεισκυκλῶν. Verbe que quelques critiques attribuent à Lucien, Philops. c. 29, au lieu de ἐπεισκληθῆναι. Greg. Naz. Basil.
ἐπεισόδιον, IX, 12. Aristot. Plut.
ἔπειτα, XXII, 2.
ἐπεκτείνειν, XXVIII, 3. XXXIX, 4. Plut. M. 1147 A.
ἐπελπίζειν, XLIV, 2, leç. inc.
ἐπέρχεσθαι, XLIII, 4. ἐπ. λόγῳ. Pl. Plut. fr.
ἐπέχειν, II, 3. IX, 1, 10. XLIV, 1, 12. Pl. Plut. fréq.
ἐπί, avec le gén. *marquant le lieu, l'occasion, au sens propre et au sens fig.* I, 1, ἐπὶ πάσης τεχνολογίας. II, 3, ἐπὶ τοῦ κοινοῦ βίου. III, 4, ὄγκοι κακοὶ ἐπὶ σωμάτων καὶ λόγων. IX, 6, τὰ ἐπὶ τῆς θεομαχίας φαντάσματα. XVI, 3, ἐφ' ὧν καιρῶν. XVII, 3, ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ ἐπιπέδου. XXIII, 4, ποι-

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἐξεργασία, P. 1, 6, développement, explication.
ἐξεργαστικός, R. 34, disposé à se former, à s'exercer.
ἐξετάζειν, P. I, 7. R. 11.
ἐξήγησις, P. I, 6, σαφεστέρα ἐξήγησις. E. 5.
ἑξῆς, L. XII, 4, ἐν τοῖς ἑξῆς.
ἔξωθεν, L. XIII, 2.
ἐοικέναι, R. 21, οὐχ ὁμοίως ἔοικεν. R. 23, οὔτε δὴ ἔοικεν.
ἑορτή, R. 3.
ἐπαγγελία, P. XX. R. 16. E, 9.
ἐπαγγέλλεσθαι, R. 13.
ἐπαγωγή, R. 13. Aristot. Rhet. I, 1. Cic. Top. 10. *Inductio*.
ἔπαινος, L. XIII, 2.
ἐπαίρειν, P. VII, ennoblir, relever, en parlant du style, syn. de ὑψοῦν. ἐπῆρε καὶ ὕψωσετὴν ὅλην περίοδον. — R. 33, ἐπαίρεται δὲ καὶ μικρὸς παῖς οὐ γλίχεται τυχών.
ἐπάνοδος, R. 11. E. 8, résumé, récapitulation.
ἐπαρχόμενος, L. XII, 9, commençant, novice.
ἐπεγείρειν, R. 33, ἐπεγειρομένου τοῦ φθέγματος.
ἐπεκδιδάσκειν, R. 14.
ἐπεξιέναι, R. 26.
ἔπεσθαι, R. 34, τὰ τούτοις ἑπόμενα.
ἐπί, *acc.* P. I, 1. R. 5, ἐπὶ θάτερα. R. 32, ἐπὶ τὸν ὄχλον. R. 34, ἐφ' ὅσον. ibid. ἐπὶ πολύ.
dat. R. 22, ἐπὶ τῷ νόμῳ. - ἐφ' ἡμῖν. E. 21, ἐπὶ τούτοις.

εἴν τι ἐπ' ἄλλων..... ἐφ' ὧν. XXIV, 2, ἐπ' ἀμφοῖν, dans les deux cas. XXVI, 2, ἱστήσι ἐπ' αὐτῶν τῶν ἐνεργουμένων. XXXIX, 4, ἐπὶ μακροῦ ῥυθμοῦ βέβηκε. XLIV, 9, ἐπὶ τῶν δικαίων κριτής. I, 2, τὰ ἐπὶ μέρους. II, 2. XIII, 3, τὰ ἐπ' εἴδους. XLIII, 6, ἐπ' εἴδους διαριθμεῖν. II, 2, ἑαθέντα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν. — *Touchant, au sujet de*, II, 3, ἐπὶ τῶν λόγων, ἐπὶ τῶν προκειμένων. IV, 5, ἐπὶ τοῦ Ἀγαθοκλέους. VII, 1, ἐπὶ τῶν διηρμένων ἐπισκεπτέον. IX, 5, ἐπὶ τῆς Ἀχλύος. IX, 7, ἐπὶ τῶν Ἰλιακῶν. IX, 8, τὰ ἐπὶ τοῦ Ποσειδῶνος. IX, 14. X, 7, ἐπὶ τοῦ ναυαγίου. X, 3, ἐπὶ τῶν χειμώνων. XV, 1, ἐπὶ τούτων κεκράτηκε τοὐνομα. XV, 4, τὰ ἐπὶ τῆς Κασσάνδρας. XV, 7. ἐπὶ τοῦ θνήσκοντος Οἰδίπου, ἐπὶ Ἀχίλλεως. XVII, 1, ἐπὶ τούτου τοῦ τόπου. XVII, 3, ἐπὶ τῆς ζωγραφίας. XX, 2, ἐπὶ τῶν αὐτῶν. XXIII, 3, τὰ ἐπὶ Οἰδίπου. ibid. ἐπὶ θατέρου. – ἐπὶ τῶν Ἀθηναίων. XXVII, 3, ἐπὶ τοῦ Ἀριστογείτονος. XXXI, 1, ἐπὶ τοῦ καρτεροῦντος. XXXII, 4. XXXVIII, 5, ἐπὶ τῶν σχημάτων. XXXV, 1, ἐπὶ τοῦ Πλάτωνος. XXXVI, 1, ἐπὶ τῶν ἐν λόγοις μεγαλοφυῶν συνθεωρεῖν. XXXVI, 5, ἐπὶ τέχνης θαυμάζεται, – ἐπὶ τῶν φυσικῶν ἔργων..... ἐπὶ ἀνδριάντων ζητεῖται, – ἐπὶ λόγου. XXXVIII, 3, ἐπὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ φθειρομένων. XXXVIII, 4, ἐπὶ τῶν ἐν Θερμοπύλαις. XXXIX, 4, ἐπὶ τῶν δακτυλικῶν εἴρηται ῥυθμῶν. XL, 4, ἐπὶ τῆς συρομένης Δίρκης. XLIII, 3, ἐπ' αὐτῶν τῶν προκοσμημάτων.

AVEC LE DATIF. *dépendance*. I, 4, ἐφ' ἡμῖν. IX, 7, ἐπὶ τῇ δυνάμει. II, 2, ἐπὶ μόνῃ τῇ φορᾷ καὶ ἀμαθεῖ τόλμῃ λειπόμενα. II, 3, ἐπὶ μόνῃ τῇ φύσει. XIV, 2, ἐπὶ τούτῳ διετέθησαν.

occasion, VII, 4, πίστις ἐπὶ τῷ θαυμαζομένῳ. XVII, 2, ἡ ἐπὶ τῷ σχηματίζειν ὑπόνοια. XXII, 4, ἐπὶ παντελεῖ διαπτώσει τοῦ λόγου. X, 7, ἐπὶ τῇ προαγγελίᾳ. XVI, 2, ἐπὶ τοῖς νικητηρίοις. XLIV, 9, ἐπὶ κρίσει δεκασθείς.

addition. VIII, 1. XV, 1, ἐπὶ τούτοις. XXII, 4, ἄλλ' ἐπ' ἄλλοις.

proximité. XVI, 4, ἐπ' Ἀρτεμισίῳ ναυμαχήσαντες. XXII, 4, ἐπὶ τέλει.

AVEC L'ACC. *tendance, direction*. III, 3, ἐπὶ τοῦθ' ὑποφέρονται. IX, 4, τὸ ἐπ' οὐρανὸν ἀπὸ γῆς διάστημα. XVI, 3, ἐπὶ τὸ ἄψυχον. XIII, 2, ὁδὸς ἐπὶ τὰ ὑψηλὰ τείνει. XX, 1, ἐπὶ ταὐτό. XX, 2, ἐπ' ἄλλα μεθάλλεσθαι. XXII, 1, ἐπ' ἄλλα μεταπηδᾷν. – ἐπὶ τὰ πρῶτα ἀνακυκλοῦντες, – ἐπὶ τὰ τῆς φύσεως ἔργα φέρεται. XXXIV, 4, ἐπ' ἄκρον τόνον. XXXVI, 4, ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἀνακάμπτει. XXXVIII, 6. ἐπὶ τὸ μεῖζον... ἐπὶ τοὐλαττον. XLIV, 1, ἐπ' ἄκρον πιθανά. XLI, 1, ἐπ' αὐτὰ βιάζεται. XLII, 1, ἐπ' εὐθὺ ἄγει. XLIV, 12, ἐπὶ τὰ συνεχῆ χωρεῖν. XXXIII, 2. XXXVI, 4, ὡς ἐπὶ τὸ πολύ.

ἐπίβασις, XI, 1, *gradatio*, sens particulier à ce passage. Plut. M. 578 A, accroissement.

ἐπιβλέπειν, IX, 6. Pl. Plut.

ἐπιβολή, XXXV, 3. Plut. Per. 12. M. 901 E, 961 C.

ἐπιβουλή, XVII, 1, surprise, ἐνέδρα, ἐπιβουλή, παραλογισμός. Pl. Plut.

ἐπιγέννημα, VI, 1. Plut. M. 637 C. 910 E. s. pr.

ἐπιγιγνώσκειν, XXXI, 1. XXXIII, 3, pass. Pl. Plut.

Ἐπίγονοι, XXVII, 2, cit. d'Hécatée.

ἐπιδεικτικός, VIII, 3, τὰ πομπικὰ καὶ τὰ ἐπιδεικτικά, les discours d'apparat et du genre démonstratif. XII, 5, τὰ ἐπιδεικτικὰ καὶ τὰ φραστικά, les ornements du style. XXXIV, 2, Δημοσθένης ἥκιστα ἐπιδεικτικός, D. s'abstient de faire parade. Pl. Plut.

ἐπιδέξιος, XXXIV, 2, *aptus, scitus*. Plut.

ἐπιδέχεσθαι, III, 1. XXII, 2, admettre. Plut.

ἐπιδευής ou ἐπιδευστήν, leç. inc. X, 2, cit. de Sappho.

ἐπίδοσις, I, 1. Pl. Plut.

ἐπιζητεῖν, XV, 2, réclamer. X, 3, ἐπιζητεῖ διοιχόμενα pour λέγει διοίχεσθαι.

ἐπιθυμία, XLIV, 6, 9. Pl. Plut.

ἐπικαίειν, XLIV, 10, leç. inc. D'autres lisent ἐπικλύζειν. Pl. Plut.

ἐπίκαιρος, XVIII, 2, τὸ ἐπίκαιρον τοῦ πάθους. Plut.

ἐπικείμενος, XXXI, 2, τὰ ἐπικείμενα, leç. inc. Ruhnken propose ἐπιεικῆ.

ἐπίκηρος, XIX, 1, d'un emploi dangereux. Pl. Plut. D'autres lisent ἐπίκαιρος.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἐπιβάλλειν, R. 22, ajouter, insérer.

ἐπιβιοῦν, P. I, 1.

ἐπιβουλή, R. 31, ἐπιβουλαί τε καὶ γοητείαι, artifices et enchantements.

ἐπίγειος, P. III, 3. L. XIV, 1.

ἐπιγίγνεσθαι, P. I, 1. τοῖς ἐπιγιγνομένοις.

ἐπιγράφειν, L. XII, 10, ἐπιγέγραπται.

ἐπιγραφή, P. I, 8.

ἐπιδεής, E. 4.

ἐπιδεικνύναι, L. XII, 4, ἐπιδείξομεν. P. XI, ἐπιδείκνυσθαι.

ἐπιδεικτικός, P. I, 4. ἐ. λόγος, discours d'apparat. — Suivant M. Zévort, *dissertation*.

ἐπιδημία, P. I, 1.

ἐπιδιόρθωσις, R. 30.

ἐπιείκεια, E. 2.

ἐπιεικής, R. 32, πρᾶον καὶ ἐπιεικὲς φθέγμα.

ἐπικίνδυνος, II, 2, exposé aux dangers. Pl. Plut.
ἐπικουρία, XVII, 2, syn. d'ἀλέξημα. Pl. Plut.
ἐπικρατεῖν, XVII, 1. XXXIX, 3, dominer sa passion, s'emparer des esprits. Pl. Plut.
ἐπικρίνειν, XII, 4. XXXVI, 4. Pl. Plut.
ἐπίκρισις, VI, 1, faculté de juger. XXXIII, 1, examen. Plut. M. 43 C.
ἐπιλανθάνεσθαι, IX, 14, ἐπιλέλησμαι. Pl. Plut.
ἐπιλογίζεσθαι, II, 3. Pl. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 115 A.
ἐπίλογος, IX, 12, τῆς Ἰλιάδος ἡ Ὀδύσσεια. — XII, 5, s. pr.
ἐπιμονή, XII, 2, mét. *permansio*. Pl. Plut. M. 22 C.
ἐπίμονος, XII, 4. Polyb. Plut. M. 799 D.
ἐπινοητικός, IV, 1.
ἐπίνοια, I, 2, idée, projet. Pl. XXXV, 3, la pensée de l'homme. Plut.
ἐπίπεδον, XVII, 3. Pl. Plut.
ἐπιπνεῖσθαι, XIII, 2. Pl. à l'actif. Plut.
ἐπίπνοια, XIII, 2, inspiration de la Pythie par Apollon. s. subjectif. Pl. Plut.
ἐπιπολάζειν, XLI, 1, φαίνεται ἐπιπολάζοντα, se montrer à la vue, à la surface. mét. Pl. Axiochus, 369 D. Plut. M. 134 C.
ἐπιπολύ, XXVIII, 1.
ἐπιπροσθεῖν, XXXII, 2, masquer, dissimuler. Plut. fréq. v. Wytt. Anim ad Plut. M. 41, C. et la note de Toup sur ce pass.
ἐπιπροστιθέναι, XLIV, 1.
ἐπιῤῥόμβειν, X, 2, cit. de Sappho.
ἐπίῤῥωσις, [XI. 2, mét.] Elien, H. A. VI, 1, s. pr. mot rare.
ἐπισκέπτεσθαι, II, 2, considérer. VII, 1, ἐπισκεπτέον. Pl. Plut.
ἐπισκήπτειν, XII, 3. leç. conj. Plut. Them. 9.
ἐπισκοπεῖν, VII, 3, considérer, examiner. Pl. Plut.
ἐπισκοτεῖσθαι, XXXV, 4. Pl. act. Plut.
ἐπίστασις, XXXIX, 2, leç. inc. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 48 A.
ἐπιστήμη, VI, 1. Pl. Plut.
ἐπιστήμων, I, 3. Pl. Plut.
ἐπιστολή, XXXVIII, 5, cit. d'un poëte comique.
ἐπιστρέφειν, XXVII, 3, revenir à, ramener à, se tourner contre. — XII, 3, οὐχ οὕτως ἐπέστραπται, leç. inc. Morus traduit : *non æque celer ac mobilis videtur*. Weiske : *non valde directus tendit ad scopum*. Le Thes. H. St. éd. Didot, *torquetur, vexatur*. v. plus haut ἐπισκήπτειν.— XXXI, 1, ἐπιστρέφομαι, *je me soucie*, cit. d'Anacréon. Pl. Plut. avec div. sign.
ἐπισυνάγεσθαι, XXIV, 1. Plut. M. 894 A. s. pr.
ἐπισυνδεῖν, XLI, 3, τὰ ἐπισυνδεδεμένα. Théophrast. Hierocl. ap. Stob. 422.
ἐπισύνθεσις, XI, 1. XL, 1. Sext. Emp. Clem. Alex. Iambl. D'autres lisent aux deux passages, ἐπισύνδεσις, empl. par Plut. M. 885 B.
ἐπισυντιθέναι, X, 7. XXIII, 4.
ἐπισυστρέφειν, XXIV, 1.
ἐπισφαλής, XXXIII, 2. Pl. Plut.
ἐπίτασις, XXXVIII, 5. mét. Pl. s. pr. Plut. M. 99 C. s. pr. — XXXIX, 2, leç. conj.
Ἐπιτάφιον, XXVIII, 1, or. fun. de Platon. XXXIV, 2, or. fun. d'Hypéride.
ἐπιτελεῖσθαι, XLIII, 2, cit. de Théopompe.
ἐπιτηδεύειν, IX, 3. XVIII, 2. Pl. Plut.
ἐπιτήδευμα, VII, 4. XXX, 1. XLIV, 3. Pl. Plut.
ἐπιτιθέναι, XXXIX, 2. leç. inc. v. ἐντιθέναι. — XV, 3, ἐπιτίθεσθαι, *aggredi*. Pl. Plut.
ἐπιτιμᾶν, II, 3. Pl. Plut.
ἐπιτολμᾶν, XV, 5, avec le dat. *audacter suscipere*. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἐπικλάζειν, R. 33, aboyer.
Ἐπικοῦρος, P. III, 1. P. XI.
ἐπικρατεῖν, P. II, 2, venir à bout, parvenir.
ἐπιλαμβάνεσθαι, R. 21.
ἐπίλογος, R. 11, 12, 13, 16, 33. E. 2, 8, 9.
ἐπιμέλεια, R. 22.
ἐπιμελεῖσθαι, P. I, 7.
ἐπιμιγνύναι, P. I, 1.
ἐπίνοια, P. III, 3, opinion.
ἐπίπνοια, P. III, 3, inspiration des Muses, sens objectif.
ἐπιπολύ, E. 20, ὡς ἐπιπολύ.
ἐπισημαίνεσθαι, P. XVI, terme employé par Proclus.
ἐπισκέπτεσθαι, P. I, 8. P. II, 2, examiner, discuter.
ἐπίσκεψις, R 27.
ἐπισκοπεῖσθαι, P. I, 7, examiner, étudier.
ἐπισπᾶσθαι, R. 21, ἐπισπᾶσθαι καὶ προσάγεσθαι. Plut. De aud. c. 3.
ἐπισέληνος, R. 3.
ἐπίστασθαι, R. 31, ἐπίσταται.
ἐπιστέλλειν, P. II, 3, ἐπεσταλκώς.
ἐπιστήμη, P. XIII. L. XIII, 2.
ἐπιστολή, P. I, 8.
ἐπιστρέφειν, R. 23, exciter, réveiller, appeler l'attention. — Weiske lit ἐπιτρέπει.
ἐπιστρεφής, R. 32. ἐπιστρεφῆ ποιείτω τὸν λόγον.
ἐπιστροφή, R. 32, leç. dout. v. le mot précédent.
ἐπίσχεω, R. 21, ἐπίσχει τὸ φθέγμα τῆς φωνῆς.
ἐπιτελεῖν, R. 29, ἐπιτελούμενοι.
ἐπιτηδεύειν, L. X.
ἐπιτήδευμα, R. 24.
ἐπιτήδευσις, P. XI.
ἐπιτομή, E. 5.

ἐπιτυχής, XV, 3. XXII, 1. XXXIII, 4. Pl. Plut. ἐπιτυχῶς.
ἐπιτυχία, V, succès. Dion. H.
ἐπιφάνεια, XV, 6, apparition. Plut.
ἐπιφέρειν, VIII, 2, ἐπιφερόμενον. — XXXIX, 4, τῷ ψηφίσματι ἐπιφέρει. Pl. Plut.
ἐπιφθέγγεσθαι, IX, 5. Pl. Plut. Luc.
ἐπιφλέγειν, XXXIII, 5. mét. Plut. pr. et mét.
ἐπίφορος, V. εἰς. Plut. M. 623 D.
ἐπιφωνεῖν, IV, 3. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 26 B. v. Alex. c. 3.
ἐπιχαίρειν, XXXII, 8, leç. conj. v. ἐπιχειρεῖν. Plut.
ἐπίχαρις, XXXIV, 5. Pl. Plut.
ἐπιχειρεῖν, X, 6, tenter. — XXXII, 8, leç. inc. se fonder sur. — XXXIV, 3, leç. inc. entreprendre. — XV, 10, oser, hasarder.
ἐπιχείρησις, XV, 9. πραγματικαὶ ἐπιχείρησεις, argumentations. Plut. M. 698 A.
ἐποικοδόμησις, XXXIX, 3, *gradatio*. Aristot.
ἐποικοδομία, XI, 2, conj. de Portus, appr. par Morus, Weiske, au lieu du mot suivant. Syn. de κλίμαξ.
ἐποικονομία, XI, 2, leç. inc. ἅπ. λεγ. suivant le Thes. H. St.
ἐποκέλλειν, III, 4, mét.
ἐπορέγεσθαι, XXXV, 2. Pl. Plut. Sol. 18, cit. de Solon.
ἔπος, X, 6, un mot. Plut.
ἐρᾶν, X, 3, περὶ τοὺς ἐρῶντας.
ἐρανίζειν, XX, 1, mét. Pl. s. pr. Plut. M. 1058 D, au moy. mendier.
ἔρανος, XL, 1, mét. Pl. Plut. v. Wytt. ad Plut. M. 41 E.
ἐργάζεσθαι, XX, 2. XLIII, 6, syn. de ποιεῖν. Pl. Plut.
ἔργον, XLIII, 3, opp. à ἑρμηνεία. au plur. XV, 4. XXII, 1, ἔργα τῆς φύσεως. XXXVI, 3, ἔργα φυσικά. — XI, 2. XXXVIII, 5, ἔργα ἢ πάθη.
ἐρημοῦσθαι, IX. 13, leç. inc. *decrescere*. Pl. Plut. Philon. D'autres lisent ἡμερουμένου.
Ἐρινύες, XV, 8.
ἔρις, XLIV, 2. Pl. Plut. — IX, 4, la Discorde.
ἑρμηνεία, V, XLIII, 3, style, expression. Plut. M. 6 F. etc.
ἑρμηνευτικός, XXIII, 1, τὰ ἑρμηνευτικά, l'expression, le style. Plut. M. 416 E. φύσις ἑρμηνευτική.
Ἑρμοκράτης, IV, 3, chef des Syracusains.
Ἕρμων, IV, 3, père d'Hermocrate.
ἔρχεσθαι, XLIV, 7, εἰς. Plut.
ἔρως, IV, 1. XXXV, 2. au plur. XV, 3. Pl. Plut.
ἐρωτᾶν, XVIII, 2. Pl. Plut.
ἐρώτησις, XVIII, 1, fig. de rhét. XVIII, 2, ἡ εἰς ἑαυτὸν ἐρώτησις. Pl. Plut.
ἐρωτικός, X, 1. Pl. Plut.
ἑστιοῦχος, III, 1, cit. d'Eschyle.
ἑταῖρος, IX, 6, XXVI, 2. Pl. Plut.
ἕτερος pour ἄλλος, XLIV, 1. — XI, 1, ἕτερα... ἑτέροις. — VIII, 1, θάτερα. — IV, 1, θατέρου. XV, 11. XXII, 3. XXXIV, 4. — II, 3, θάτερον. — X, 1, εἴ τι καὶ ἕτερον.
ἑτέρωθι, IX, 2. XXIII, 3. Plut.
ἑτέρως, II, 2, ἑτέρως ἔχον. Pl. Plut.
ἔτι, II, 2. III, 1. XXXIX, 4. XL, 1, XLIV, 9. — ἔτι γε μήν, XXVII, 1. XLII, 1. XLIV, 3. — ἔτι δέ, X, 6. XIV, 1. XVI, 3. — ἔτι δὲ τἄλλα, XXX, 1. — ἔτι δὲ μᾶλλον, XXII, 3. — καὶ ἔτι μᾶλλον, XXXII, 5. — ἔτι νὴ Δία, XIII, 1. — ἔτι τοίνυν, XVIII, 2.
εὐβουλία, II, 3. Pl. Plut.
εὐγένεια, XXXIV, 2. Pl. Plut. v. Démosth. 13.
εὐγενής, III, 3, εὐγενὲς ἁμάρτημα. XLIII, 6, εὐγενὴς λόγος, opp. à ἀσχήμων. — VII, 1, εὐγενέστερον. XXXIX, 4, εὐγενέστατοι. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἐπίτροχος, R. 32, ἐπίτροχον ποιεῖσθαι τὸν λόγον, parler avec rapidité.
ἐπιτυγχάνειν, P. XI, κατὰ τὸ ἐπιτυχόν.
ἐπιφέρειν, E. 2, ἐπενεγκεῖν τὴν ψῆφον. L. XIII, 4, ἐὰν ἐπενεχθῇ, ἐπενεχθῆναι, ajouter.
ἐπιχειρεῖν, P. I, 1, 5, 8. R. 11. E. 20, essayer.
ἐπιχείρημα, P. I, 7, démonstration, preuve. R. 13, 16, E. 5, 13.
ἔπος, L. I. L. XII, 7, vers, poëme. R. 27, paroles.
ἑπτά, E. 21.
ἔργον, P. II, 2, travail. R. 11, effet. R. 20, E. 2, ἔργον προοιμίου.
ἐρεῖν, P. II, 3. R. 14, 31.
ἐρευνᾶν, P. III, 1.
ἐρημία, R. 2, 9, plur.
ἑρμηνεία, P. I, 6, ἡ τῆς ἑρμηνείας περιβολή, développement diffus. P. VII, διὰ τὴν λύσιν τῆς ἑρμηνείας, à cause du décousu de l'expression. P. XI, manière de s'exprimer. P. XV, τὸ τῆς ἑρμηνείας αὐχμηρόν, sécheresse de l'explication.
ἑρμήνευσις, R. 19, élocution, langage.
Ἑρμῖνος, P. I, 4. Herminus, philosophe stoïcien.
ἔρχεσθαι, R. 8.
ἐρωτᾶν, R. 31.
ἐσθής, R. 4.
ἑταῖρος, P. I, 8. P. II, 2.
ἑτέρωθεν, R. 2.
ἑτέρωσε, P. II, 1.
ἔτι, P. I, 1, ἔτι δέ.
ἐτυμολογία, L. XII, 8, 11.
εὐάγωγος, R. 33.
Εὔβουλος, P. I, 3, philosophe platonicien.
εὔδηλος, R. 1.
εὐεπιχείρητος, R. 15.

εὐεργεσία, I, 2. XXXVIII, 2. Pl. Plut.
εὔηχος, XXIV, 2. Athén. Dion. H. Luc.
εὐθύναι, XIV, 2, mét. Pl. s. pr. Plut. M. 711 E, εὐθύνας ὑπέχειν.
εὐθύς, I, 4. XI, 2. XXII, 2. XXIX, 1, XXXVIII, 2. XXXIX, 4. XLI, 1, *exempli causâ*. V. Ruhnken, Tim. Lex. s. v. αὐτίκα. Wytt. Anim. ad Plut. M. 20 E.— ἐπ' εὐθύ s. e. ἄγει, XLII, 1.
εὐκαιρος, XXXII, 4, naturel, à propos. Plut.
εὐκαίρως, XXII, 4. Pl. Plut.
εὐκαμπής, XXXIV, 2, mét. Plut.
εὐκαταφρόνητος, III, 1. Plut. fréq.
εὔκλεια, XIII, 4. Pl. Plut. M. 240 B.
εὐλόγως, XXXVIII, 4. Isocr. Pl. Plut.
εὐμέλεια, XXVIII, 2. XXIX, 3. Plut. M. 456 B.
εὐπάλαιστρον, XXXIV, 2. ἅπ. λεγ. suivant le Thes. H. St. éd. Didot.
εὐπίνεια XXX, 1. ἅπ. λεγ. v. Ernesti, Clav. Cic. Index græco-latin.
Εὔπολις, XVI, 3.
εὐπόριστος, XXXV, 5. Plut.
εὕρεσις, I, 4. Pl. Plut.
Εὐριπίδης, XV, 2 et s. XL, 2 et s.
εὑρίσκειν, VII, 1. IX, 5. — εὑρεῖν, XLIV, 7. εὑρίσκεται, XXIII, 2. εὑρεθείη, XXXVI, 2. εὑρῆσθαι, XVI, 3.
εὔστοχος, XXXIV, 2. Pl. Dion. Hal. Plut. M. 709 B.
εὐτελισμός, XI, 2. Plut. emploie le verbe εὐτελίζειν, mépriser. M. 1073, D.
εὐτυχεῖν, XVI, 3. II, 3. cit. de Démosth.
εὐτυχής, XVI, 1. Pl. Plut.
εὐτύχια, II, 3. Pl. Plut.
εὔφορος, XLIV, 1. Plut.
ἐφάπτεσθαι, I, 1, ἥκιστα ἐφαπτόμενος, négligeant. — IV, 5, cherchant à saisir. — XXXIX, 3, qui se fait sentir à. s. pr. et fig. Pl. Plut.
ἐφεξῆς, XVI, 1, ἐφεξῆς τέτακται. Pl. Plut.
ἐφηδύνειν, XV, 6. XXXIV, 2. Plut. M. 514 F. 668 D. 975 F. etc.
ἐφίεσθαι, III, 3. XII, 4. XXXIII, 2. Pl. Plut.
ἐφικτός, XXXIX, 1. Pl. Plut.
ἐφιστάναι, XXII, 2, ἐφεστώς. Pl. Plut.
ἐφορμᾶν, IX, 5. Plut.
ἔχειν, I, 2. IV, 7. V. VII, 1. IX, 3, 10. X, 1. XII, 3. XV, 8. XXVIII, 1, 4. XXXI, 1. XXXIV, 1, 2, 4. XL, 1, 4. XLIII, 5. — II, 2, ἑτέρως ἔχον. — XIII, 2, λόγος ἔχει. — XLIV, 1, ἔχει με θαῦμα. — XLIV, 7, ἔχω εὑρεῖν. Pl. Plut.
ἔχεσθαι, XIII, 2, ἔχεσθαι σκοποῦ. — XXII, 1, ἔχεται τὰ πράγματα, cit. d'Hér.

Z.

Ζεῖν, XLIII, 1. ζεσάσης τῆς θαλάσσης, cit. d'Hérod.
Ζεύς, IX, 14, τοῦ Διὸς ἐνύπνια. — III, 2, Ξέρξης ὁ τῶν Περσῶν Ζεύς, cit. de Gorgias. — νὴ Διά, *passim*.
ζῆλος, XIV, 1, κατὰ ζῆλον. XLIV, 11. — VII, 4, ζῆλοι, *studia*. Pl. Plut.
ζηλοτυπία, XXII, 1. Plut. fr. Luc.
ζηλοῦν, XIII, 2. Pl. Plut. v. l'art. suiv.
ζήλωσις, XIII, 2, ζήλ. καὶ μίμησις. On lit dans Plut. Mor. 84 C. οὐκ ἐπαινῶν μόνον οὐδὲ θαυμάζων, ἀλλὰ καὶ ζηλῶν καὶ μιμούμενος.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

Εὐκλείδης, P. I, 2, 5, philos. platonicien.
εὐκρασία, P. XIX, ἐ. τῶν ὡρῶν, heureux climat, expression de Platon.
εὐλάβεια, R. 32.
εὐμάθεια, R. 16. E. 2.
εὐμετρία, L. XII, 6.
εὔνοια, E. 2. R. 32, εὔνοια ἢ ἀηδία.
εὔνους, R. 1.
εὐπετής, R. 19, leç. dout.
εὐπρεπής, R. 19, leç. conj.
εὕρεμα, L. XII, 1.
εὕρεσις, R. 8, 9, 33. E. 6.
εὑρετής, L. XII, 6. R. 22.
εὕρημα, L. IX. R. 26.
εὑρίσκειν, P. III, 1, pass. L. XI, pass. L. XII, 4, εὕροι. R. 32, εὑρηκότων, leç. dout. R. 9, 16. E. 9, pass.
εὐρυθμία, R. 22. L. XII, 3.
εὔρυθμος, R. 22. L. XIV, 1, εὐρυθμότερος.
εὔτακτος, R. 18, 29. E. 13.
εὐτέλεια, R. 19. E. 18.
εὐτελής, P. VII. R. 19, leç. dout.
εὐφυής, R. 34.
εὐφυΐα, R. 27, ὑπ' εὐφυΐας.
ἐφαρμόζειν, R. 10. E. 7.
ἐφεξῆς, P. III, 1. P. XVIII, ἐν τῷ ἐφεξῆς. L. 1, τὸ ἐφεξῆς.
ἔφεσις, P. XIV.
ἐχέγγυος, P. I, 3.
ἔχειν, R. 4, catég. rhét. L. XII, 1. E. 20. — R. 22, παίζεις ἔχων. — avec un adv. L. XII, 1, 5, XIII, 2. R. 31.
ἔχεσθαι, P. I, 6, πολλὰ τῶν δογμάτων ἐχόμενος.
ἐχθρός, R. 1.

Z.

Ζῆλος, P. 1, 6, ἐναντίος ζῆλος.
ζῆν, P. III, 2.
Ζήνων, P. III, 3.
ζητεῖν, L. XII, 14. — τὸ ζητούμενον. R. 8, 33. E. 20, au plur.
ζήτημα, R. 10. E. 7.
ζήτησις, R. 7.

ζητεῖν, XXXVI, 3. XLIV, 1. Pl. — XII, 2, XXII, 4, τὸ ζητούμενον, le sujet de la question. Plut. Mor. 561 C.
ζωγραφία, XVII, 3. Pl. Plut.
Ζώϊλος, IX, 14.
ζῶον, XXXV, 2. XLIII, 5. Pl. Plut.

H.

Ἤ, III, 4, ἡ δῆλον. Pl. Plut. M. 54 E.
ᾖ, XI, 2, ᾖ μέντοι διαφέρει.
ἡγεῖσθαι, II, 3, ἡγήσαιτο, leç. conj. pour κομίσαιτο. — VIII, 4.
ἡγεμών, XVII, 1, ἡγ. ἐν ὑπεροχαῖς. XXVII, 1. Plut. M. 778 C, associe, comme notre auteur, les mots ἡγεμόνας, βασιλεῖς, τυράννους.
Ἡγήσιας, III, 2.
ἥδεσθαι, XXXVI, 3. Pl. Plut.
ἡδέως, XXVIII, 1. Pl. Plut.
ἡδονή, XXXI, 1. XXXVIII, 6. XXXIX, 1. XLIV, 11. — s. fig. V. XXIX, 2. XLIV, 1, qualité du style.
ἡδυπάθεια, XLIII, 4. Plut. M. 132 C. Il emploie aussi ἡδυπαθέω, ἡδυπαθής.
ἡδύς, III, 4, τὸ ἡδύ. [XXXIV, 2, μετὰ γλυκύτητος ἡδύ.] — ἡδίων, XXVIII, 1. — ἥδιστος, I, 4. IV, 3.
ἥδυσμα, XLIII, 4. Pl. Plut. de Adul. c. 2, Lyc. c. 25.
ἠθικός, XXXIV, 2, τὸ ἠθικόν, peinture des mœurs. Plut.
ἠθικῶς, IX, 15. V. la note de Coray sur le chap. 51 de la vie de Brutus, citée par Schæfer.
ἠθολογούμενος, IX, 15, ἠθ. κωμῳδία. Ce mot assez rare se lit dans Josèphe, Macch. 15. Plut. (Mor. 673 B.) emploie le terme ἠθολόγος, syn. de μῖμος. Cic. de Orat. II, 60, associe de même les mots *ethologus* et *mimus*.
ἦθος, IX, 15, peinture de mœurs. XXIX, 2, leç. dout. Pl. Plut.
ἥκιστα, XV, 3. XXXIII, 2, 4. — οὐχ ἥκιστα, XXXII, 7. XXXIV, 3. Pl. Plut.
ἡλικία, VII, 4. XLIV, 7.
ἥλιος, XVII, 2.
ἡνία, XV, 4. Pl. Plut.
ἡνίκα, XXVII, 2. XXXII, 5. — ἡνίκ' ἄν, XIV, 1. XV, 8. XXII, 1. — ἡνίκα avec l'opt. XLIV, 8. Pl. omis dans le Lex. Plut.
Ἡρακλεῖδαι, XXVII, 2.
Ἡρακλείδης, IV, 3.
Ἡρακλῆς, IV, 3. XL, 3.
ἡρεμεῖν, XX, 2. XXXIV, 4. s. fig. Pl. Philon, Plut.
Ἠριγόνη, XXXIII, 5, poëme d'Eratosthène.
Ἡροδότειος, IV, 7. XVIII, 2. XXXI, 2. XXXVIII, 4.
Ἡρόδοτος, XIII, 3. — Cité IV, 7. XXII, 1. XXVI, 2. XXVIII, 4. XXX!, 2. XXXVIII, 4. XLIII, 1.
ἡρωϊκός, IX, 10, ἡρωϊκὰ μεγέθη. XV, 5, ἡρωϊκώταται φαντασίαι. Pl. Plut.
ἥρως, IV, 4. XIV, 2. XXXVI, 2. s. mét.
Ἡσιόδειος, IX, 5.
Ἡσίοδος, IX, 5. Cité XIII, 4.
ἥττα, XV, 10. Pl. Plut.
ἡττᾶσθαι, XIII, 4. XVI, 3. Pl. Plut.
ἧττον, XIII, 1. XIX, 2. XXXIII, 4.
ἦχος, XXXIX, 2 au plur. tons. Plut.

Θ.

Θάλλειν, XXXVI, 2, δένδρεα μακρὰ τεθήλῃ, cit. d'un poëte.
θάνατος, IX, 7. XV, 5. XXVIII, 3. XLIV, 9.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ζητητικός, P. II, 3, οἱ ζητητικοί.
ζῶον, P. III, 3. L. XII, 11. XIII, 5. R. 18, au plur.

H.

Ἡγεῖσθαι, R. 19, παρὰ φαῦλον ἡγησάμενος, juge partial. — P. I, 1, ἡγήσαντο.
ἡδονή, R. 20, élégance.
ἡδύς, R. 21.
ἠθικός, R. 18, ἠθικὴ πιθανότης, secours que l'on tire de la peinture des mœurs pour produire la persuasion. R. 30, ἠθικὴ ἀπόδειξις, démonstration fondée sur le caractère, les mœurs. E. 15, même sens. Pseudo-Plut. dans la vie d'Homère, ἠθικὴ ὑπόκρισις, débit qui laisse voir les sentiments, les dispositions de l'orateur. v. Ernesti, Lex. Rhet. s. v.
ἠθοποιία, R. 30.
ἦθος, R. 9, 31, au plur.
ἥκειν, P. II, 3. P. XI. R. 27.
ἥκιστα, R. 24, οὐ τοσούτου πνεύματος ἐνδόντας, οἷον ἥκιστα. — P. I, 1, οὐχ ἥκιστα.
ἡλικία, P. I, 1. R. 3, 9. E. 6.
Ἡλιόδωρος, P. I, 2, 5, philosophe péripatéticien. — L. XII, 2, 9, 10, auteur d'un Manuel de Métrique.
ἡμιτελῶς, P. II, 2.
Ἡρόδοτος, E. 21.
ἡρωϊκός, L. XII, 4, ἡρ. στίχος.
ἡρῷος, L. XII, 4, στίχος ἡρῷος.
Ἡφαιστίων, L. XII, 2, 9, 11. XIII, 1, auteur d'un Manuel de Métrique.
Ἥφαιστος, P. III, 2, Ἡφαίστου τρίποδες.
ἦχος, L. XII, 5. R. 33, son.

Θ.

Θαλίαν pour θάλειαν, R. 24, leç. conj.

θάπτειν, XV, 6.
θαῤῥεῖν, VIII, 4, au part. Pl. Plut.
θάττον, XXXIV, 4. Pl. Plut.
θαῦμα, X, 4. XLIV, 1. θαῦμά μ'ἔχει. Pl. Plut.
θαυμάζειν, VII, 1. Plut. (Mor. 78 C.) dit de même : ὧν δὲ θαυμάζουσιν ἄνθρωποι πραγμάτων, οὐκ ἔστιν ἄνευ φρονήματος ἀληθινοῦ καὶ βεβαίου καταφρονῆσαι. — XXXV, 4. XXXVI, 1, 3. — XIII, 4, τεθαυμασμένος.
θαυμάσιος, XXXIX, 4. Pl. Plut.
θαυμαστός, XVII, 2. XXXV, 5. XXXIX, 1, 2. XLIII, 3, iron. IV, 2. Pl. Plut.
θαυμαστῶς, XVII, 1. XXX, 1. Pl. Plut.
θεᾶσθαι, XV, 2. Pl. Plut.
θεατής, XXXV, 2. Pl. Plut.
θέατρον, XIV, 2. s. fig. Plut. M. 178 A. 182, D.
θεῖν, XXI, 2, τῶν θεόντων. Pl. Plut.
θεῖος, IV, 6, ὁ θεῖος Πλάτων. — IX, 9, τὸ θεῖον. Pl. Plut.
θείως, XXXII, 5. Pl. Plut.
θέλγητρον, XXXIX, 2. Plut. Mor. 95 E.
θέλειν, v. ἐθέλειν.
θέμα, XXXII, 8. principe, base d'un jugement, sens omis dans le Thes. H. St. Dans Plut. θέμα signifie dépôt.
θεμιτόν, XXXIV, 4. Pl. Plut.
Θεόδωρος, III, 5. Théodore de Gadara, rhéteur célèbre, qui vivait sous Auguste.
Θεόκριτος, XXXIII, 4.
θεομαχία, IX, 6, 8, combat des dieux dans l'Iliade.
θεόπεμπτος, XXXIV, 4. θ. δωρήματα, s. fig. Aristot.
Θεόπομπος, cité XXXI, 1. XLIII, 2.
θεός, XVI, 2. XXXII, 7. XXXVI, 1.
θεοφορεῖσθαι, XIII, 2. XV, 6. Dion Chrys. Hím. Plutarque emploie l'adj. θεοφόρητος, l'adv. θεοφορήτως, le subst. θεοφόρησις.
Θεόφραστος, XXXII, 3.
Θερμοπυλαι, XXXVIII, 4.
θεσμοθέτης, [IX, 9] ὁ τῶν Ἰουδαίων. Plut.
θετέος, IX, 5. XXII, 1. Plut. M. 718 C.
θεωρεῖν, I, 2. XVII, 1. Pl. Plut.
θεωρία, II, 3, recherches. XXXIX, 1, sujet, étude du sujet. XXXV, 3, θεωρία καὶ διάνοια τῆς ἀνθρωπίνης ἐπιβολῆς, la contemplation et la méditation auxquelles l'homme se livre. Pl. Plut.
θῆλυς, XXVIII, 4, θήλεια νόσος, cit. d'Hérod. Pl. Plut.
θήρα, XLIV, 9, s. mét. θῆραι ἀλλοτρίων θανάτων. Pl. Plutarque emploie souvent θηρᾶσθαι au fig. v. Wytt. Anim. ad Mor. 48 A.
θνήσκειν, X, 2, 3. XV, 7.
θνητός, IX, 6. XLIV, 8. — τὸ θνητόν, XXXVI, 1. Plut.
θολοῦν, III, 1, θολοῦν τῇ φράσει, s. fig. Iambl.
θορυβεῖν, III, 1. s. mét. Pl. Plut.
Θουκυδίδης, XIV, 1. XXII, 3. XXV, cité XXXVIII, 3.
θρασύς, XXXII, 3, θρασεῖαι μεταφοραί. Plut. s. mét.
θρεπτικός, XXXI, 1, leç. inc. Pl. Plut.
θρυλλεῖν, XLIV, 2, τὸ θρυλλούμενον. Pl. Plut. M. 17 F. 36 B, etc.
θυλάκιον, XLIII, 3.
θύλακος, XLIII, 3. Pl. Plut.
θυμικῶς, XII, 5. Pl. Plut. emploient θυμικός.
θυμός, XIII, 4, ardeur, zèle. XVII, 1. XXVII, 1, 3. XXXII, 2, colère, mouvement passionné de l'orateur. Pl. Plut.
θύννος, XXIII, 2, cit. d'un poëte inc. Plut.

I.

Ἰᾶσθαι, XXXII, 3, ἰᾶται τὰ τολμηρά, s. mét. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

θαῤῥεῖν, R. 24, ἐθάῤῥει τούτοις. E. 12, θάῤῥει τούτους.
θάττον, P. XI.
θάτερον, R. 25, ἐπὶ θάτερα.
θαυμάζειν, P. XI. R. 24. E. 11, θ. σοῦ ou σέ.
θαυμαστός, P. XIX.
θεᾶσθαι, R. 31, θεώμενος, leç. dout.
θεατής, E. 18.
θέατρον, E. 18, λόγος φανησόμενος εἰς τὰ θέατρα.
θεῖος, L. XII, 6.
θέλγειν, R. 33, leç. dout.
θέλειν, R. 15, θέλοντος. R. 27, ἐθελήσειας.
Θεμιστοκλῆς, P. I, 2, philosophe stoïcien. R. 24, Θεμιστοκλέα, remarque sur l'accent de ce mot.
θεός, L. XII, 1. P. III, 3.
θεράπαινα, P. III, 2, automate de Vulcain.
θεραπεία, R. 13.
θεραπεύειν, E. 17.
θεραπευτικός, R. 21.
θέσις, R. 10, 17. E. 7.
θεωρεῖν, R. 33.
θεωρία, L. XII, 1, 5, ἡ τῶν μέτρων θεωρία. XII, 7, matière, sujet. P. I, 6, τρόπος ἴδιος θεωρίας, manière originale d'envisager le sujet, syn. de μέθοδος.
θήρατρον, R. 21.
Θουκυδίδης, E. 21.
Θράσυλλος, P. I, 6, philos. pythagoricien.
θυμεῖσθαι, R. 32, θυμούμενος.
θυμοειδής, R. 33.

I.

Ἰαμβίζειν, L. VIII, syn. de λοιδορεῖν.

ἰδέα, VIII, 1, ἰδέαι τῆς ἐν τῷ λέγειν δυνάμεως, formes, conditions de l'art de parler. — XI, 2, ἰδέαι τῶν αὐξήσεων, espèces d'amplifications.— XXII, 1, classe, espèce de figure. — XXXII, 5, ἰδέα τοῦ πλεύμονος, substance du poumon. — XXXIX, 3, ἰδέαι ὀνομάτων, νοήσεων, πραγμάτων, idées, pensées, images. *ibid.* ἰδέαι κάλλους, εὐμελείας, sentiment de la beauté, de la convenance. Pl. Plut.
ἰδεῖν, XV, 2. εἶδεν. XXXV, 2, εἶδον.
ἴδιος, IV, 1. XLIV, 12, s. abs.— avec le gén. III, 5, IX, 11. XIV, 2, 3. XV, 5. XXX, 1, 2. XXXII, 4. XXXIX, 4. XLIV, 6. Pl. Plut.
ἰδίωμα, X, 6, caractère propre.
ἰδίως, XV, 1. XVII, 1. Pl. Plut.
ἰδιωτεύειν, XXXI, 2, paraître trivial. Pl. Plut. s. diff.
ἰδιώτης, XXXI, 2, opp. à πεπαιδευμένος. Plut.—XXXIV, 1, qui n'a pas été formé aux luttes des athlètes. Pl. Plut.
ἰδιωτικός, XLIII, 1, ἰδιωτικὸν ῥῆμα, terme vulgaire. Pl. Plut.
ἰδιωτισμός, XXXI, 1, terme populaire opp. à κόσμος, terme élégant.
ἰδρυμένον, XXIX, 1, cit. de Platon.
ἱδρώς, X, 2. Pl. Plut.
ἑέναι, XX, 2. ἐπὶ τῶν αὐτῶν ἑέναι, suivre la même marche, s. mét. — XXX, 1, ἴθι δή.
ἱερεῖα, XLIII, 2, cit. de Théopompe.
ἱερός, XIII, 2.
ἱζάνειν, X, 2, d'autres lisent ἱσδάνει, cit. de Sappho.
ἵζημα, IX, 13, abaissement, affaissement. Plut. M. 434 B.
ἱκανός, IV, 1. XVII, 2. XXVIII, 1. XLIV, 2.
ἱκανῶς, XL, 2. Plut.
ἵκειν, X, 2, cit. de Sappho. D'autres lisent ἥκει.
Ἰλιακά, IX, 7, 12, 13.
Ἰλιάς, IX, 12.
ἱμερόεις, X, 2, cit. de Sappho.
ἵππος, XV, 4.
ἱσοδρομεῖν, XV, 4. Aristot. Pl. Plut. empl. ἰσόδρομος.
ἰσόθεος, XXXV, 2. Pl. Plut.
Ἰσοκράτειοι, XXI, 1.
Ἰσοκράτης, IV, 2. XXXVIII, 2.
ἴσος, XLIV, 7, ἴσα βαίνειν.
ἱστάναι, XX, 2, ἵνα μὴ ἐπὶ τῶν αὐτῶν ὁ λόγος ἰὼν στῇ.
ἱστορία, XIV, 1. — au plur. XII, 5, récits, narrations. Plut. M. 803 A.
Ἴστρος, XXXV, 4, le Danube.
ἰσχύειν, I, 1. Pl. Plut.
ἰσχυροποιεῖν, XII, 2. Plut. M. 890 D.
ἰσχυρός, VII, 3, ἰσχυρὰ μνήμη. VII, 4, ἰσχυρὰ πίστις. Pl. Plut.
ἰσχύς, XX, 1. XXX, 1, s. fig. en parlant du style. Plut. s. mor.
ἴσως, XIII. 5. XV, 9. XVII, 2. XXXVI, 4. XLIII, 1.
ἰταμός, IV, 4. Plut. fr. Galba, 25. Fab. 19. Popl. 17. M. 46 C. 89 A. 767 B. etc.
Ἴων, XXXIII, 5, Ion de Chio, poëte trag.

K.

κάδ, X, 2, cit. de Sappho.
καθάπερ, V. — καθ.... οὕτως, XXXVIII, 5. — VII, 1, καθάπερ.... τῇδέ που.
καθαρός, VI, I, καθ. ἐπιστήμη καὶ ἐπίκρισις. XXXV, 4, καθ. φέγγος. Pl. — exempt de défauts, XXXII, 8. XXXIII, 1, 2. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 41 F.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ἰαμβικός, L. XII, 7.
ἴαμβος, L. VIII, X, XI.
Ἰανουάριος, L. VI, αἰῶνος πατήρ, *quasi* Αἰωνοάριος.
ἰδέα, R. 1, forme, tournure. — P. I, 8, ouvrage de Plotin sur les idées. P. III, 1, formes des corps. — E. 21, figures de rhétorique.
ἰδεῖν, P. III, 1. R. 8.
ἰδικώτατος, E. 7, τὰ ἰδικώτατα, cas particuliers.
ἴδιος, R. 22.
ἰδιότης, P. XIX, ἰδιότης τοῦ καταστήματος, qualité de l'air, disposition de la contrée. χώρας ἰδιότης, propriété du pays.
ἰδιώτης, R. 22, leç. inc.
ἱερόν, R. 2.
ἱκανῶς, R. 19, 31, 34. ταῦτα ἱκανῶς ἐχέτω, E. 12. Peut-être aussi R. 24, syn. de ἀφθόνως.
ἱκνούμενος, R. 29. ἱκν. χρόνος, temps convenable, temps fixé.
ἱππάζεσθαι, R. 25.
ἵππος, L. XII, 5, 11. R. 5.
ἵς, P. XIV. ἱρὴ ἵς Τηλεμάχοιο, cit. d'Homère.
Ἰσαῖος, L. XXII.
Ἰσοκράτης, R. 21. E. 21. L. XXII.
ἴσος, L. XII, 14. R. 29, τὸ ἴσον.
ἱστορεῖν, P. IX, ἱστορῆσαι.
ἱστορία, P. I, 5, *tradita ab aliis doctrina.* E. 21, ἱστορίαν συνθέντες.
ἰσχυρός, R. 15, superl. en parlant d'arguments.
ἴχνος, P. I, 6, κατ' ἴχνη. P. III, 1, ἴχνος τῶν περὶ ψυχήν. R. 27, ἐμβὰς ἴχνεσι. R. 33.
ἰωνικός, L. IX XII, 4, 7, ἰωνικοὶ στίχοι,

K.

καθαιρεῖσθαι, R. 11, retrancher, diminuer.
καθάπερ, R. 22.
καθαρῶς, R. 20, 31, syn. de σαφῶς.

καθεύδειν, IV, 6, s. mét. eit. de Platon.
καθιέναι, XVI, 2, κ. εἰς τὰς ψυχάς. Plut.
καθίστασθαι, dans le sens de γίγνεσθαι, I, 4. II, 1. V. XIII, 2. XVII, 2. XLIII, 3. Isocr. Xén. Plut. Comp. Pelop. et Marc. 1, 2. v. Budæi Com. ling. gr. 484.—XXXIX, 3, εἰς μετουσίαν τοὺς ἀκούοντας ἀεὶ καθιστᾶσα, s. act. — XII, 3, καθεστώς.
καθολικῶς, XXXIII, 1, Plut. M. 908 A. emploie le sup. καθολικώτατον, *maxime, universaliter.*
καθόλου, XI, 3. Plut. fr.
καί, XVI, 1, καὶ δή. XXXIV, 4, καὶ εἰ. XXXII, 5. XLI, 2, καὶ ἔτι. X, 6, καὶ μὴν. XVII, 1, καὶ ταῦτα, et surtout. XVI, 3, καὶ ταὐτὸν ἅμα. XXXV, 4, καίτοι. IV, 4, 7. [XXXI, 1, leç. conj.] — XXXVIII, 5, καίτοι γε. XVII, 2. XXXVIII, 6, καί πως. II, 2, καὶ ὡς.
Καικίλιος, I, 1. IV, 2. VIII, 1. XXXI, 1. XXXII, 1, 8. Les mss. donnent Κεκίλιος.
καίειν, XII, 4, de la foudre et d'un incendie. X, 3, καίεσθαι, de l'amour. Plut.
καινόσπουδον, V. ἅπ. λεγ. suivant le Thes. II. St. éd. Didot, le goût des nouveautés. Plutarque se sert plusieurs fois de κενόσπουδος, M. 234 D, 560 B, etc.
καίριος, I, 1, τὰ καίρια. — X, 1, τὰ καιριώτατα, les applications. Pl. Plut.
καιρίως, I, 4. Plut.
καιρός, II, 2, mesure. — XVIII, 2, occasion. XII, 5. XXXII, 1, lieu favorable, dans le sens fig. — XLIII, 3, παρὰ καιρόν, mal à propos. — au plur. XVI, 3.
κακία, III, 5, défaut du style. — V. défauts opp. au sublime, à l'élévation du style. Pl. Plut. sens moral.
κακόζηλον, III, 4. v. les *Recherches*, p. 87. Plut. M. 142 A. 706 D.
κακός, XLIV, 7, 10.
κακόστομος, XLIII, 1. Eur. Iph. A. 1001, s. mor.
καλεῖν, XVI, 2. XXXIII, 4. — καλεῖσθαι. XV, 1. XXVIII, 1. XLIV, 5.
καλλιγραφεῖσθαι, XXXIII, 5. Joseph. c. Apion. II, § 31, ἐν τῷ γλαφυρῷ πάντη κεκαλλιγραφημένοι. Anaximenes, (τέχν. ῥητ. p. 172, l. 16-17. Rhet. gr. ed. Spengel.) τοῖς τῆς ἀρετῆς στοιχείοις καλλιγραφούμενοι. Plut. emploie καλλιγραφία (v. Wytt. An. ad M. 145 F.) dans le sens de *pulchritudo styli et orationis.*
Καλλισθένης, III, 2.
κάλλος, XXX, 1, dignité, noblesse de l'expression. — XXXIX, 3, beauté. — V, τὰ κάλλη τῆς ἑρμηνείας, les beautés du style. Plut. M. 30 C, κάλλος καὶ κατασκευὴ ὀνομάτων.
καλός, XIII, 4. — VII, 4, καλὰ ὕψη, *vere sublimia.* XXX, 1, καλὰ ὀνόματα. — s. abs. καλόν, XIV, 1, τὰ καλὰ. XXXIII 3. XXXIV, 4. XLIV, 9. — κάλλιστος, XV, 8. XXX, 1, XXXIX, 4, XLIV, 3.
κάμ, X, 2, κάμ μὲν γλῶσσα ἔαγε, cit. de Sappho.
κάμηλος, XLIII, 4.
κἂν, XXXII, 7, κἂν μή. — avec l'opt. après οἶμαι, I, 4. — avec le subj. après ὑπονοστεῖ, III, 1.
κανονίζειν, XVI, 4. Aristot. Luc. Plut. emploie κανονικός, M. 657 B.
κανών, XXXII. 2, ὅροι καὶ κανόνες, cit. de Démosth. Pl. Plut.
καρδία, X, 2. cit. de Sappho. XXXIV, 4, καρδίῃ νήφων, allusion à quelque passage poétique. Pl. Plut.
καρτερεῖν, XXXI, 1, Pl. Plut.
Κασσάνδρα, XV, 4, pièce d'Euripide perdue.
κατὰ, *avec le gén.* XVI, 2, ὁ κατὰ τῶν ἀρι-

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

καθέλκειν, E. 16. R. 31, καθ. τὴν γνώμην τοῦ κριτοῦ.
καθιστάναι, P. II, 2, τῶν γραφόντων τοσαύτη σπάνις καθέστηκεν. R. 32, ἐν χρείᾳ καθεστηκώς. R. 10, καθεστηκότα. — P. I, 6, καταστησάμενος. R. 29, καθισταμένων. R. 32, καθιστάμενος τὰς ἀρχάς.
καθόλου, L. XII, 16. L. XXI, tout à fait. E. 5, δύο τὰ καθόλου μέρη, les deux parties principales.
καινός, P. II, 1, καινότερον. — R. 20, 22.
καινοτομεῖν, R. 24, introduire une innovation.
καινοτομία, E. 12, nouveauté dans le style. Ces deux formes se lisent dans Platon et Plutarque.
καιρός, P. I, 1. R. 3, 18.
κακία, R. 5, méchanceté.
κακός, E. 18, 20.
κακουργός, R. 1, au comp.
καλεῖν, L. XII, 7. L. XII, 5. καλούμενος. R. 4, 13, 29, κέκληται. R. 30, καλεῖσθαι.
καλιάν, R. 24, leç. conj.
καλλιλογία, R. 22. E. 13.
καλλονή, R. 18, élégance. Pl.
κάλλος, E. 18, κάλλεσιν εἰρῆσθαι. M. Bake propose de lire καλλιγραφεῖσθαι, comme dans le π. ὑ. XXXIII, 5.
καλλωπίζειν, P. XI, Plut. Agis, c. 2.
καλός, E. 16, κάλλιστος.
καλῶς, L. XI, καλῶς πάνυ.
κανών, R. 27, σκοπός καὶ κανών. Ruhnken indique à tort ce mot comme un de ceux qu'affectionne l'auteur du π. ὕψ. « ὅρος et κανών, dit-il, Demosthenis exemplo sæpè junguntur a Longino. »
καπνός, P. III, 3.
καρυκεία, R. 21. Plat. Gorg. 397 A. Plut. Mor. 55 A.
κατά, *avec le gén.* R. 31, en faveur de. *Avec*

στέων ὅρκος. XXXII, 2, κατὰ τῶν προδοτῶν. XXXVIII, 2, καθ' αὑτοῦ. XLIV, 10, κατὰ τῶν πλησίον.

Avec l'acc. marquant le *mode*, le *rapport*, la *manière*. IV, 2, κατ' ἀνδρίαν. VI, κατ' ἀλήθειαν. IX, 7, κατ' ἀλληγορίαν. [IX, 9, κατὰ τὴν ἀξίαν.] X, 3, καθ' ὑπεναντιώσεις. XI, 1, κατ' ἐπίβασιν. XIII, 2, κατ' ἐπίπνοιαν. XIV, 1, κατὰ ζῆλον. XV, 11, κατὰ φαντασίαν. XXII, 4, κατὰ τὰς ὑπερβάσεις. XXIII, 2 κατὰ τὴν ἀναθεώρησιν. XXVII, 3, κατ' ἄλλον τινὰ τρόπον. XXX, 1, κατ' ἄκρον ἐπιτήδευμα. XXXIV, 2, κατὰ τὰς εἰρωνείας. XLI, 3, κατ' ἐγκοπάς. XLIII, 1, κατὰ τὰ λήμματα. XLIV, 6, κατ' ἄκρας ἄγοντα. (V. la note de Morus.)

conformité, IX, 3, κατὰ τὸ εἰκός. XII, 5, κατὰ λόγον. XVI, 2, ἡ κατὰ φύσιν χρῆσις. XXII, 1, ἐκ τοῦ κατὰ φύσιν εἱρμοῦ. III, 2, κατὰ τὸν Σοφοκλέα. XIII, 4, κατὰ τὸν Ἡσίοδον. XXXIV, 2, κατὰ τοὺς Ἀττικούς ἐκείνους. XLIII, 5, κατὰ τὸν Ξενοφῶντα. XLIV, 5, κατὰ τὸν Ὅμηρον. XLIV, 7, κατὰ τοὺς σοφούς.

distribution, VIII, 1, καθ' ἑκάστην ἰδέαν. X, 6, κατὰ πᾶν κῦμα. XI, 1, κατὰ περιόδους. XII, 4, κατὰ διαδοχάς. III, 1, κατ' ὀλίγον, en peu de temps. XLIV, 8, peu à peu. VIII, 3. XXXII, 6. XLIII, 6, κατὰ τὸ πλεῖστον. XXXIV, 3, κατὰ τὸ πλέον. XXI, 1, κατὰ τὸ ἑξῆς. XX, 1, κατὰ συμμορίαν. IX, 1, καθ' ὅσον οἷόν τε.

époque, moment, IX, 14, κατὰ τὴν ἀπακμήν. XV, 6, κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν. XV, 7, κατὰ τὸν ἀπόπλουν. XXVIII, 2, κατὰ τὴν εἰςβολήν. XV, 8, οἱ καθ' ἡμᾶς. XLIV, 1, κατὰ τὸν ἡμέτερον αἰῶνα.

lieu, XVI, 4, τοῖς κατὰ Χαιρώνειαν. IX, 15, τὰ κατὰ τὴν Ὀδύσσειαν. XXIII, 2, κατὰ τοὺς ἀριθμούς. XV, 12, περὶ τῶν κατὰ τὰς νοήσεις ὑψηλῶν. II, 3, καθ' ἑαυτὸν ἐπιλογίσαιτο. XI, 2, καθ' αὑτὸ συσταίη. XL, 1, καθ' ἑαυτό. XII, 4, οὐ κατ' ἄλλα δέ τινα ἢ ταῦτα.

κατάβασις, XLIII, 2. Pl. Plut.
καταβροντᾶν, XXXIV, 4, s. mét.
καταβυθίζειν, XLIV, 6, s. mét.
καταγελᾶσθαι, XXXIV, 3. Pl. Plut.
κατάγνωσις, III, 3. Xén.
καταδεής, XVIII, 1. Pl. Dém. Luc.
καταδύεσθαι, IX, 13, καταδυόμενος ἥλιος. Pl. Plut.
καταιγίς, XX, 3, coup de vent. Plut. Vit. 181 C.
καταισχύνειν, XLIII, 5, τὸ κάλλος. Pl. Plut. v. Wytt. Auim. ad Mor. 85 F.
κατακάλυψις, XVII, 3, leç. inc.
κατακερματίζειν, XLII, 1. Pl. Dion. H. Plut.
κατακηλεῖν, XXX, 1. Pl. Plut.
καταχίρνασθαι, XV, 9, s. mét. impropre, suiv. les éd. du Thes. H. St., mot rare qui se lit dans Alex. Aphrod. Anthol. Pal. Cassii Probl. 35.
κατακορής, XXII, 3, κατακορέστατος. Pl. κατακορής. Plut. Alex. 2, κατάκορος.
κατακρεουργεῖν, XXXI, 2, cit. d'Hérod.
κατάληξις, XLI, 2. Dion. H.
καταμαραίνεσθαι, XLIV, 8. Théophr. Plut. M. 804 F. etc.
καταμέμφεσθαι, XXXI, 1. XLIV, 6. Pl. Plut.
καταμετρεῖν, IX, 5, prendre pour mesure. — XXXIX, 4, καταμετρούμενος ῥυθμὸς τέτρασι χρόνοις. Plut.
κατανθρακοῦσθαι, III, 1, cit. d'Eschyle.
καταντᾶν, XLIII, 5, Polyb. fréq. Diod. Sic.
καταντλεῖν, XII, 5, s. mét. Athénée.
καταπατεῖν, XXXVIII, 1, cit. de la har. sur l'Halonèse. Plut.
καταποικίλλειν, XXXIII, 1. Pl.
καταπυκνοῦσθαι, IX, 13. Plut.
καταρρυθμίζειν, XLI, 2, Athénée.
κατάρρυθμος, XLI, 1. ἅπ. λεγ. suiv. le Thes. H. St. éd. Didot.
καταρχαιρεσιάζειν, XLIV, 9. Plut. C. Gracch. 11.
κατασημαντικός, XXXII, 5, ἅπ. λεγ. suiv. le Thes. H. St. éd, Didot.
κατασκελετεύειν, II, 1. Philon. Plut. M. 7 D. De educ. v. Wyttenb.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

l'acc. P. I, 1, κατὰ ταὐτό. P. I, 6, κατὰ ἴχνη. P. XIV, κατὰ φύσιν. L. XII, 4, κατὰ πεζόν. R. 20, κατ' ἀμφίβολον τὴν λέξιν, à cause de l'ambiguité de l'expression (leç. conj.) R. 27, κατὰ τὰ προειρημένα. R. 28, κατὰ λόγον. R. 29, κατ' ἀλλήλας. R. 31, κατὰ τὴν ἀλήθειαν. E. 13, κατὰ τὴν τέχνην. καθ' ἕκαστα.

καταβιοῦν, P. I. 4, καταβιώσαντες.
κατακολουθεῖν, L. XII, 2.
καταλέγειν, R. 22, κατέλεξα.
καταλειπειν, P. I, 1. L. XIII, 2.
κατάληψις, P. I, 1, intelligence, compréhension.
κατάλληλος, L. XX, σπουδὴ κατάλληλος, un zèle proportionné.
καταλογίζεσθαι, R. 11, leç. inc.
καταμανθάνειν, R. 32.
καταμετρεῖν, L. XII, 14, καταμετροῦντες τοὺς χρόνους, mesurant les temps du rhythme.
καταμιαίνειν, R. 21, s. fig.
καταπλήττειν, R. 32, τὸν ἀντίδικον.
καταπρακτικός, R. 11, δραστήριος καὶ καταπρακτικός.
κατάρχάς, R. 15, 16, ou κατ' ἀρχάς, R. 24.
κατάργειν, L. II.
κατασείειν, E. 12.

κατασκευάζειν, XII, 2. τὸ κατεσκευασμένον, l'effet produit. Pl. Plut.
κατασκευή, XI, 2. Plut. fréq. v. Wytt. Anim. ad Mor. 30 D et 79 B.
κατασοφίζεσθαι, XVII, 1. Plut. M. 80 C. Ἀρίστιππος, κατασοφισθεὶς ἔν τινι λόγῳ.
κατασπεύδεσθαι, XIX, 2. XL, 4. Plut. M. 522 D. Ages. p. 616 A. v. Wytt. Anim. ad Mor. 63 F.
κατατάσσειν, XXXII, 5. pass. Pl. Plut.
καταφέγγειν, XXXIV, 4, leç. inc.
καταφλέγειν, XXXIV, 4. Pl. ex Hom. Plut.
καταφρόνησις, XVII, 1. Pl. Plut.
καταχορδεύειν, XXXI, 2, cit. d'Hérod.
καταχωννύναι, XXXVIII, 4. κατέχωσαν, cit. d'Hérod. — ibid. κατακεχῶσθαι. Pl. Plut.
κατεξανάστασις, VII, 3, oubli, action d'effacer. Iambl. vie de Pyth. 158. M. Ant. VIII, 39, empl. κατεξαναστατικός.
κατέχειν, XLIV, 6, τὰς ἐπιθυμίας. Pl. Plut.
κατηγορεῖσθαι, XV, 10. Pl. Plut.
κατολιγωρεῖν, XIII, 2.
κατορθοῦν, XVI, 4, cit. de Démosth. XXXVI, 2, τὰ κατορθούμενα. Pl. Plut. v. Wytt. Anim. ad M. 40 B.
κατόρθωμα, XXXIII, 1. XXXIV, 1, 2, XXXVI, 2, 4. Dion. H. Diod. Polyb. Plut. fr. Luc. v. Phryn. Ecl. p. 250 et la note de Lobeck.
κατόρθωσις, V. Eschine, Pol. Plut.
κεῖσθαι, XII, 1, ἔν τινι, dépendre de q. ch. consister en. — XVII, 3, κείμενα, reposer sur. Pl. Plut.
κενός, III, 5, ἄκαιρος καὶ κενός. Pl. Plut.
κενοῦσθαι, XI, 2, ἀτονεῖ καὶ κενοῦται, s. mét. Plut.
κέντρον, II, 2. XXXIV, 2, s. mét. Plut. Lyc. 21.
κεραννύναι, XXVIII, 1, ἡδέως κεκραμένον. Plut. Numa, c. 3, s. mét.
κεραυνός, XII, 4. XXXIV, 4. Pl. Plut.
κερδαίνειν, XLIV, 9. Pl. Plut.
Κῆϋξ, XXVII, 2, cit. d'Hécatée.
κηλεῖν, XXXIX, 3, charmer. Pl. Plut. Cor. 18. Mor. 874 B, 961 E. v. Wytt. Anim. ad M. 131 D.
κῆνος, X, 2, cit. de Sappho.
κιθάρα, XXXIX, 2. Pl. Plut.
Κικέρων, XII, 4.
κίνδυνος, V. X, 6. XV, 5. XXII, 3. XXVI, 1. XXXIII, 2. Pl. Plut.
κινεῖν, XX, 1, s. abs. frapper l'esprit. IV, 1, mettre en avant des choses nouvelles. XXXIV, 3, exciter le rire. XXII, 1, κεκινημένη τάξις, ordre interverti. XVIII, 2, ἐξ ὑπογύου κεκινῆσθαι, se présenter subitement à l'esprit. XXXIX, 3, κινεῖν ποικίλας ἰδέας. Pl. Plut. fréq. v. Wytt. Anim. ad Plut. Mor. 149. D.
Κίρκη, IX, 14.
κλᾶν, XLI, 1, ῥυθμὸς κεκλασμένος, rhythme coupé. Plut. s. pr. et fig.
Κλείταρχος, III, 2.
κλῖμαξ, XXIII, 1, exprimé par ἐποικοδόμησις, XXXIX, 3, et probablement par ἐποικοδομία, XI, 2. Plut. sens div.
κλοπή, XIII, 4, au sujet des emprunts faits à Homère. Plut. s. pr.
κοῖλος, XLIII, 3, κοῖλος ἄργυρος. Plut.
κοινῇ, I, 1. Pl. Plut.
κοινός, II, 3, κοινὸς βίος. — VII, 1. XII, 1.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

κατασκευάζειν, P. II, 2, rassembler. R. 12, 13, τὰ κατασκευαζόμενα, la confirmation. —L. XIV, 1, au pass.
κατασκευή, P. I, 5, ἡ ἐν τῇ λέξει κατασκευή. — R. 18, ἡ πραγματικὴ κατασκευή. — E. 5, μέρη τῆς κατασκευῆς.
κατάστασις, P. XIX, ἀέρος κ. état de l'atmosphère.
κατάστημα, P. XIX, établissement, habitation, contrée.
κατατάσσειν, R. 27, τὴν μέθοδον ἐν τύποις.
κατατιθέναι, P. III, 3.
καταφέρειν, L. XII, 5.
καταφρονεῖν, R. 23. — καταφρονῶ σε, R. 24. E. 12.
κατεστοιβασμένον (τὸ). E. 21. Ἐπιστοιβάζειν se lit chez les rhéteurs grecs, v. Walz, t. III, 527, 539, 581, accumuler.
κατηγορεῖν, R. 11.
κατορθοῦν, P. XI, κατωρθωμένος λόγος, un style correct.
κατόρθωμα, L. XV, σημείωσαι ὅτι εἶπε κατορθώματα· φασὶ δὲ μὴ λέγεσθαι τὴν λέξιν. λέγει δὲ Λογγῖνος, ἐν τρίτῃ φιλολόγων, ὅτι εὕρηται πολλαχῶς πολλαχοῦ.
κεῖσθαι, R. 5, catég. rhet. L. I, ἄνω κείμενος, vers précédent.
κεφαλαῖον, P. I, 7. L. XII, 10. R. 10, 15, 16. E. 3, 7, 9, 20.
κεφαλαιώδης, L. XIII, 2.
κεφαλή, R. 5.
κηλεῖν, R. 18, πολλὰ τὰ κηλοῦντα τὸν ἀκροατήν.
κήρυγμα, E. 3.
κινεῖν, P. I, 7, s'occuper, étudier. Ce verbe devant exprimer une attention moindre que celle qui est indiquée par le verbe ἐξετάζειν, ne peut signifier ici, comme le veulent Fabricius, Morus, Creuzer, *attaquer*, *critiquer*. P. I, 8, κινεῖν δόξας, ébranler, attaquer. P. III, 1, ἅπαντα λίθον κινεῖν. P. III, 3, κινεῖν ἐπί, acc.
κίνημα, L. XII, 5.
κίνησις, L. XII, 5.
Κλεάνθης, P. III, 3.
Κλεόδαμος, P. XXV.
κλέος, L. XIV, 2.
κοινός, P. I, 8. P. III, 3, commun. L. II, ἐκ

XXXI, 1. XXXVIII, 6. XLIV, 5. — XL, 2, κοινὰ καὶ δημώδη ὀνόματα. Pl. Plut. M. 436 D.
κοινωνία, XL, 1. Pl. Plut.
κοινῶς, XV, 1, dans le langage ordinaire. Plut.
κόλαξ, XLIV, 3. Pl. Plut.
κόλασις, XXXII, 7. Pl. Plut.
κολοσσός, XXXVI, 3. Plut. M. 779 F. οἱ ἄτεχνοι ἀνδριαντοποιοὶ νομίζουσι μεγάλους καὶ ἀδρούς φαίνεσθαι τοὺς κολοσσοὺς ἂν διαβεβηκότας σφόδρα καὶ διατεταμένους καὶ κεχηνότας πλάσωσι.
κολούειν, XLII, 1. Plut. fr. v. Wytt. Anim. ad M. 69 E.
κομπώδης, XXIII, 4. Plut. fr.
κομψός, XLI, 1, s. déf. Plut. M. 802 B, 952 A, etc. Il emploie fréq. κομψότης dans un sens défavorable. V. la note de Coray, ch. 11 de la vie de Galba, et Ruhnken, Tim. Lex.
κονδυλίζειν, XLIV, 4. Philon. v. la note de Ruhnken sur ce passage. Aristid.
κοπάζειν, XLIII, 1, cit. d'Hérod. Quelques mss. portent ἐκοπίασε.
κόραι, IV, 4, pupilles, prunelles et jeunes filles. v. Plut. Mor. 528 E et les *Rech.* p. 105.
κορυβαντιᾶν, V. Pl. Plut. M. 1123 D.
κορυβαντιασμός, XXXIX, 2. Dion. H.
κοσμεῖν, XXIII, 2, orner, embellir. Pl. Plut.
κοσμικός, IX, 5, κοσμικὸν διάστημα, intervalle qui embrasse l'univers. XLIV, 1, κοσμικὴ ἀφορία, stérilité générale. Plut. Mor. 119 F.
κόσμος, IX, 5. XXXV, 2, 3, le monde. — XXIII, 1. XXIV, 2. XXVIII, 1. XXXI, 1, élégance du style, ornement.
κουφίζεσθαι, XVI, 2, être ranimé, relevé. Pl. Plut. s. fig. κουφίζων λόγος, Vit. 856 A.
κουφολογία, XXIX, 1. Plut. Mor. 885 B.
κράζειν, III, 1. κέκραγα, cit. d'Eschyle.
κρᾶσις, XXXII, 7, mélange. Pl. Plut. — XXXIX, 2, leç. conj. pour κρούσις.
κρατεῖν, I, 4, l'emporter sur. — IX, 14, dominer. — XV, 1, être en usage. Pl. Plut.
κρατῆρες, XXXV, 4, les cratères de l'Etna. XLIII, 3, coupes, cit. de Théopompe.
κράτιστος, VIII, 1. XLIV, 12. — IX, 1. κρατίστη μοῖρα. XXXIX, 1, κράτιστε, leç. inc. Pl. Plut.
κράτος, XXX, 1, sens fig. appl. au style.
κρείττων, XV, 11, le plus véhément, le plus pathétique. — XXXIII, 1. XXXVI, 3.
κρίνειν, XVI, 2, οἱ κρίνοντες, les juges. XXXIV, 1, au pass. XXXV, 2, regarder, traiter comme. Pl. Plut.
κρίσις, VI, 1, faculté de juger. XLIV, 9, acte de juger. Pl. Plut. v. Wytt. Anim. ad Mor. 79 A.
κριτής, XIV, 2, κριταὶ καὶ μάρτυρες, XVII, 1. Pl. Plut.
κρούσις, XXXIX, 2, κρούσει καὶ μίξει, d'autres lisent κράσει. — Plut. M. 1141 A.
κτᾶσθαι, XXIX, 1, κεκτῆσθαι.
κτητός, I, 1. IX, 1. Pl.
κύκλος, XXXV, 3, ensemble. — XLIV, 8, période. — XL, 1, retour des sons. Pl. Plut.
κύκλωψ, IX, 14, épisode de l'Odyssée. v. Plut. M. 181 F.
κῦμα, X, 6, κατὰ πᾶν κῦμα. Pl. Plut.
κυπαρίττινος, IV, 6, κυπαρίττιναι μνῆμαι, cit. de Platon.
κυριολογία, XXVIII, 1, opp. à περίφρασις, mot rare. Agatharch. ap. Phot. p. 446, 11. Greg. Cor. Walz, VIII, 763.
κύριος, XVII, 1, κύριος κριτής. — XXX, 1, κύρια ὀνόματα. — XXVIII, 1, κύριος φθόγγος. — s. abs. I, 1. II, 3. XXXIV, 4. XXXVI, 2. adj. ch. Platon. adj. et subst. ch. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

κοινοῦ λαμβάνειν. L. XII, 3, 11, κοινὸς χρόνος. L. XIII, 3, διὰ τὴν κοινήν, à cause de la syllabe commune. R. 22, 23, commun, ordinaire.
κοινωνία, R. 9, au plur.
κολακεία, E. 18.
κολακευτικός, R. 21.
κόλασις, R. 11, au plur.
κομιδῇ, P. I, 5. R. 23.
κομίζειν, P. II, 1.
κόμμα, R. 28, περιόδου μέρος.
κόρος, R. 23. E. 11, πρὸς κόρον ἄγει.
κορυφαῖος, R. 19.
κορωνίς, L. XXII.
κοσμεῖν, L. XII, 3, former. εἰ δὲ τὸ κρίνον ἐστὶν ἀκοή, τὸ κοσμοῦν ἐστι φωνή. L. XIV, 1, κεκοσμηκότος, disposer, arranger. — R. 23, orner le style.
κόσμος, P. XI, le monde. R. 26, ornement, élégance.
κρᾶσις, P. III, 1. P. XIX, mélange, s. pr. E. 21, ἀτεχνία τῆς τῶν ἰδεῶν κράσεως.
κρατεῖν, R. 19, l'emporter sur.
κράτιστος, R. 15, pl. n.
κρείττων, R. 1. κρεῖττον, E. 8.
κρίθινος, L. XXII, Δημοσθένης ὁ κρίθινος.
κρίνειν, L. XII, 3. v. κοσμεῖν.
κρίσις, P. I, 7, choix. — R. 17, jugement. E. 13, de même.
κριτής, R. 13. E. 16 et ailleurs.
Κρόνιος, P. I, 6, philosophe pythagoricien.
κρότησις, L. XVII, applaudissement.
κρότος, L. XII, 5, ἐν κρότῳ, dans le battement.
κρύπτειν, L. XII, 4, κεκρυμμένον.
κτᾶσθαι, P. II, 2, κέκτημαι. P. II, 3, ἐκτησάμην.
κύκλος, R. 29, circonférence, tour.

— κυριώτατον, II, 3. Pl. Plut.
κυρίττειν, XIII, 1, cit. de Plat.
κύων, IV, 5, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, cit. d'Homère.
κώδων, XXIII, 4, κώδωνας ἐξῆρθαι, expr. empr. à Démosth. I, c. Aristogit. 797, 13, R.
κωλύειν, XXIX, 2. XLIV, 5. Pl. Plut.
κωμικός, XXXIV, 2. XXXVIII, 5. Plut.
κωμῳδία, IX, 15. κ. ἠθολογουμένη, appl. aux détails que donne Homère sur ce qui se passe dans le palais d'Ulysse.

Λ.

Λακεδαιμόνιοι, IV, 2. XXXVIII, 2.
λακωνικός, XXXVIII, 5, ἐπιστολὴ λακωνική.
λαλεῖν, XXVI, 3. [XXXIV, 2, λαλεῖ μετὰ ἀφελείας.]
λαμβάνειν, VII, 2, λ. διάστημα. VII, 4, λ. πίστιν. IX, 6, λ. διάστασιν. IX, 13, λ. ἰζήματα. X, 1, λ. συμβαίνοντα. Plut. Dion. c. 24, ἐσμὸν λαμβάνουσαι. Arat. c. 21, ὀλισθήματα λαμβάνουσιν. v. la note de Schæfer. — XVII, 1, λ. εἰς καταφρόνησιν. IX, 7, λαμβάνεσθαι κατ' ἀλληγορίαν. — XXIX, 1, εἰ μὴ συμμέτρως τινὶ λαμβάνοιτο. — XXVIII, 2, ψιλὴν λαβὼν τὴν νόησιν.
λαμπρότης, XVII, 3. Plut.
λανθάνειν, XV, 2, οὐκ ἂν λάθοι σε. XXII, 1, au part. λανθάνουσα τέχνη.
λαός, XXIII. 2, cit. d'un poëte inconnu.
λέγειν, IV, 4. VIII, 1. XXXII, 7. XXXVI, 2. XXXVIII, 2. XLIV, 3. — XXXII, 7 λέγω, subj. — IX, 1. λέγω δέ, je veux dire. — λέγει, XLIII, 4. — λέγῃς, XV, 1. — λέγων, IX, 14. XLIV, 1. — αὐτος ὁ λέγων, XVIII, 2. XIX, 1, acc. — τῷ λέγοντι, XXII, 4. XXXII, 4. XXXIX, 3. — τοῖς λέγουσι, XLI, 2. — λέξαι, XXVII, 1. XXXII, 3. — λέγεσθαι, XVIII, 2. — λεγέσθω, X, 5. — λεγόμενον, XIV, 2. XL, 3. — τὰ λεγόμενα, X, 4. XVIII, 1. XIX, 1. XL, 1. XLI, 2. — λεχθέν, XVIII, 2.
λειότης, XXI, 1. Pl. Dion. II. Plut.
λείπεσθαι, IV, 2. XXXIV, 1. XXXV, 1, *superari*. — XXXIX, 1, *superesse*. Pl. Plut.
λείψανον, IX, 12, λείψανα τῶν Ἰλιακῶν παθημάτων. Pl. Plut. Luc.
λεκτικός, XXXVIII, 5, qui concerne l'élocution.
λέξις, VIII, 1, est employé deux fois dans ce § avec un sens différent. *a*) il est opposé à νόησις ; *b*) il sign. μέρος φράσεως. XXVII, 3, un mot, le pronom ὅς. [XXVIII, 2.] — XXXIX, 3, au plur. Plut.
λεπτός, X, 2, λεπτὸν πῦρ. cit de Sappho.
λήγειν, III, 4, εἴς τι. Pl. Plut.
λῆμμα, [X, 1.] XL, 4. XLIII, 1, idée. — XV, 10, trait hardi, image. Plut. M. 614 D. — XI, 3, τὰ ἄκρα λήμματα, les circonstances principales.
Λητώ, XXXIV, 2.
λῆψις, X, 3, choix, emploi. Pl. Plut.
λίαν, XXIII, 4. XLI, 2. XLII, 1. XLIV, 1.
λιθοκόλλητος, XLIII, 3. Plut. Alex. 32.
λιμήν, IX, 7, λιμὴν κακῶν ὁ θάνατος. Plut. M. 106 CD. v. la note de Wytt. et M. Boissonade, Anecd. t. I, p. 70.
λιτῶς, XXXIV, 2. λ. ἐφηδυνόμενον. Plut. emploie fréq. les mots λιτός, λιτότης, v. Mor. 405 E.
λογίδιον, XXXIV, 3. Pl.
λογίζεσθαι, XLIV, 7. Pl. Plut.
λογικός, XXXVI, 3, λογικὸν φύσει ὁ ἄνθρωπος. Pl. Plut.
λόγιος, XLIV, 1, leç. conj. v. la note crit.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

κύων, R. 33, αἱ κύνες.
κῶλον, P. VII. R. 28. E. 14, membre de la période. — R. 28, κῶλον ἐν τοῖς ζώοις.
κώμως, R. 24, κώμυθα.
κωμῳδία, L. XII, 5. R. 32.
κωμῳδιοποιός, R. 19. ou - δοποιός.
κώνωψ, L. IV.

Λ.

Λακεδαίμων, R. 2.
λαμβάνειν, P. I, 3, λ. ὁρμήν. L. II, λαμβάνειν ἐκ κοινοῦ. R. 8, λ. πίστεις. — L. XII, 5. R. 18, 31, 34. — R. 27, λαμβανόμενος ὁδοῦ.
λανθάνειν, L. XII, 4, λαθεῖν.
λέγειν, R. 31. E. 16, ὁ λέγων, l'orateur. L. XII, 6, λέγεται. R. 26, ἄκαιρον εἰ πάντα λέξεται, suiv. les mss. M. Bake corrige λελέξεται. R. 26, τὰ λεγόμενα. L. XIII, 3, λεγομένην. E. 9, λεχθέντων. R. 11, 24. E. 11, λεκτέον.
λείπειν, R. 22.
λείπεσθαι, P. II, 2, τὰ λειπόμενα.
λείως, R. 21.
λεκτός, P. XXIII, τὰ λεκτά.
λέξις, R. 17, 31. E. 13, élocution. P. I, 5. P. VII. E. 18, diction. L. XIV, 1, termes rares, poétiques. L. XII, 5. R. 28, mot.
λεπτότης, P. III, 2.
λῆροι, P. III, 3.
λίαν, R. 21, 23, expression à remplacer par d'autres, telles que μάλα, κομιδῆ, etc.
λίθος, P. III, 1, λίθον κινεῖν, prov. P. III, 2, λίθοις.
λίχνος, R. 21.
λογίζεσθαι, P. III, 1. R. 5.
λογικός, R. 18, doué de raison. L. XIII, 2, raisonnable.
λογισμός, P. III, 2. R. 17, 30. E. 13, 15.

λόγος, *au sing.* parole, raison, langue, sens de la période, *passim.* — *au plur.* discours, style, *passim.*
λοιμικός, XLIV, 9. Plut. M. 419 F.
λοιπός, VIII, 1. XLIV. 1. — τὸ λοιπόν, IX, 13. XVII, 2, *in posterum.* Plut. M. 195, E. —λοιπά, XXX, 1.
Λυκοῦργος, XV, 6, roi de Thrace.
λυμαίνεσθαι, X, 7. Ἀνώνυμος περὶ γραμματικῆς, in Boissonad. Anced. II, p. 360, v. 380, ὁ Χαιρωνεὺς δὲ πανταχοῦ λυμαίνομαί σε λέγει. v. la note de M. Boissonade, et les Addend. p. 485.
Λυσίας, XXXII, 8. XXXV, 1. — XXXIV, 2, Λυσιακὰς ἀρετάς τε καὶ χάριτας.
λύσις, XXXVIII, 5, *medicina*, correction. Pl. Plut.

M.

Μὰ Δία, XXXV, 4. Pl. Plut.
μαγεῖον, XXXII, 5, leç. inc. ne se lit pas dans Platon. v. ἐκμάγειον.
μαγειρεῖον, XLIII, 3. Philon.
μαίνεσθαι, XV, 8.
Μακεδὼν (ὁ), IV, 2.
μακρός, XXII, 3. — XXXIX, 4, ἐπὶ μακροῦ ῥύθμοῦ. — διὰ μακροῦ, XXII, 4.
μάλαγμα, XXXII, 5, cit. de Plat. D'autres lisent ἅλμα μαλακόν, Tim. 70 D.
μαλακίζεσθαι, XXXIV, 2, leç. conj. v. la note critique. Comp. la note de Coray, Plut. Vie d'Artaxercès, c. 22.
μάλιστα, XL, 1, ἐν δὲ τοῖς μάλιστα, Plut.
μᾶλλον, XVI, 1. XVIII, 2. XXIII, 2. XXXII, 4. XXXVI, 2. XLIV, 6.
μανθάνειν, XV, 8, comprendre. Pl. Plut.
μανία, VIII, 4. X, 1. XXXIX, 3. — au plur. XV, 3. Pl. Plut.
Μαραθών, XVI, 2.
μάρτυς, XIV, 2, κριταῖς τε καὶ μάρτυσιν.
Μάτρις, III, 2, historien cité par Diodore et Athénée.
μάχεσθαι, XXXVIII, 4.
μάχη, IX, 6. XVI, 2, 3.
μεγαλαυχία, VII, 2, Pl. Plut.
μεγαληγορία, XV, 1. XVI, 1. XXXIX, 1, leç. conj. Plut.
μεγαλήγορος, VIII, 4.
μεγαλοπρεπής, XII, 3. XXX, 1. Pl. Plut.
μεγαλορρήμων, XXIII, 2.
μεγαλοφροσύνη, VII, 3. IX, 2. XIV, 1. XXXVI, 1. Pl. Plut.
μεγαλόφρων, IX, 2. XLIV, 2. Pl. Plut.
μεγαλοψυής, II, 1. IX, 1, 14. XV, 3. XXXVI, 1. XLIV, 3, se dit des choses et des personnes. XXXIV, 4, μεγαλοφυέστατον.
μεγαλοφυία, XIII, 2. XXXVI, 4, sublimité. XXXIII, 4, syn. de μεγαλοψυχία. XX, 3, leç. conj.
μεγαλοψυχία, VII, 1. Pl. Plut. Luc.
μέγας, XIII, 2. XXXII, 6. XXXV, 2. XLIV, 6. *au neutre*, VII, 1. IX, 2. XIV, 2. XVI, 3. XXXV, 3. *au neut. plur.* III, 3. μεγάλων ἀπολισθαίνειν, XXX, 2. μεγάλα καὶ σεμνὰ ὀνόματα, XXXIII, 2. XL, 1. XLIV, 2. XLIV, 9. — μείζων, VIII, 2. XXXIII, 1, 4. XXXVIII, 6. — μέγιστος, II, 3. XXXV, 2.
μεγεθοποιεῖν, XL, 1. Sext. Empir.
μεγεθοποιός, XXXIX, 4, en parlant du vers héroïque. ἅπ. λεγ.
μέγεθος, *au sing.* se prend tantôt dans le sens propre, IX, 13. XII, 2. XXXVI, 3. tantôt dans le sens fig. mor. I, 1. XIII, 2. XXXV, 1. XXXVI, 1. XXXVIII, 3. tantôt comme syn. de ὕψος, IV, 1. VIII, 1. XXXIX, 4. XL, 4. XLII. — *au plur.* il se prend le plus souvent pour traits sublimes, XI, 1. XVII, 2. XXXIII, 2. XXXIX, 3. XL, 1. XLIII, 1. Quelquefois dans le sens moral, XLIV, 8. Peut-être dans le sens physique, pour grandeur des édifices, X, 7, si la leçon n'est pas fautive.
μεγεθύνειν, IX, 5. — au moy. XIII, 1. Alex. Aph.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

λόγος, *au sing.* discours, style, rapport, *passim.*— *au plur.* discours P. I, 1, λόγοι ἐν φιλοσοφίᾳ. P. I, 4, λόγοι ἐπιδεικτικοί. R. 22. E. 3, λόγοι ὑπὲρ αὐτῶν.
λοιπός, P. I, 7. L. XII, 1, καὶ τὰ λοιπά.
λύειν, R. 15.
λύπη, R. 33.
Λυσίας, L. XXII. E. 21.
Λυσίμαχος, P. I, 4, philosophe stoïcien.
λύσις, P. VII, décousu, défaut de liaison.
λυσιτελεῖν, P. III, 3.

M.

Μακάριος, R. 24.
μακρός, P. II, 3, μακράν, adv. L. XII, 5, 11, long dans les syllabes.
μάλα, R. 23.
μαλακός, L. IX.
Μάλχος, P. XXV, premier nom de Porphyre, mot syriaque signifiant *roi.*
μανθάνειν, R. 31, 34, apprendre.
μαντικός, P. XIX, μαντικὰ ὕδατα.
Μάρκελλος, P. I, 1, personnage à qui Longin adresse la préface du Traité περὶ τέλους.
μάρτυς, E. 3.
μεγαλοπρεπής..... πῶς, P. VII.
μέγεθος, P. I, 8, longueur d'une lettre. L. IV. dimension d'un animal. R. 11, importance. R. 28, développement, étendue.

μεθάλλεσθαι, XX, 2, μεθήλατο. Appien.
μέθη, III, 5, ἐκ μέθης. IV, 7, ἐν μέθη, s. pr. Pl. Plut.
μεθιστάναι, XVI, 2. Pl. Plut.
μέθοδος, II, 2, l'art en général, l'art mis en règles. Pl. Plut. M. 638 D.
Μειδίας, XX, 1, Midias, citoyen d'Athènes, contre lequel Démosthène a composé une harangue.
μείλιγμα, XXXII, 3. Plut.
μειρακιώδης, III, 4, syn. de παιδαριώδης. Pl. Plut.
μειωτικός, XLII, 1, μειωτικὸν ὕψους. Sext. Emp.
μελετᾶσθαι, XLIV, 3. Pl. Plut. 802 B.
μέλλειν, XXXVIII, 2, se disposer à.
μελοποιεῖν, XXVIII, 2. Plut. M. 1134 A, B.
μέλος, XL, 1, s. pr.— XXXIII, 5, *carmen lyricum*. Pl. — παρὰ μέλος, III, 1. Plut. M. 807 B, παρὰ μέλος ᾄδειν. — τῷ μέλει, XXXIX, 2. Pl. Plut.
μέντοι, IV, 5. XIII, 1.
μέρις, XVI, 1. Pl. Plut.
μέρος, XII, 5. — *plur*. XXX, 1. XLIII, 5. XLIV, 8, membres.
μέσος, XXII, 1, 2. XXVI, 1. XLIII, 3, intermédiaire. — XXXIII, 2, μέση φύσις, médiocre. — διὰ μέσου, XXII, 4. Pl. Plut.
Μεσσήνη, IV, 2.
μετά, *avec le gén.* XII, 1, μετὰ ποσότητος. XII, 4, μετὰ βίας. XV, 7, μετὰ διοσημείας. XXXI, 1, μεθ' ἡδονῆς. XXXIV, 2, μετὰ παιδιᾶς. XL, 1, μετ' ἀλλήλων.
avec l'acc. XIV, 3, ὁ μετ' ἐμὲ αἰών. XV, 10, μετὰ τὴν ἧτταν. XL, 3, μετά γέ τοι τὴν τεκνοκτονίαν.
μεταβαίνειν, XXVII, 1, 2, s. fig. Pl. Plut.
μετάβασις, XXVI, 1. Pl. Plut.
μεταβολή, XX, 3, XXXIX, 2, changement. Pl. Plut. — XXIII, 1, syn. de ἀντιμεταβολή. — V. métaphore.
μεταμόρφωσις, XXIV, 2, appl. au style.
μεταξύ, XXII, 4. XXXII, 5. XLIII, 3.
μεταπηδᾶν, XXII, 1. Plut. se sert de μεταπήδησις, Symp. Q. IX, 4, p. 739.
μετατιθέναι, XXXIX, 4, transposer, en parlant des mots ou des syllabes. Pl. Plut.
μεταφέρειν, X, 6, imiter. Pl. Plut. M. 34 C.
μεταφορά, XXXII, 1, 6. XXXVII. Plut.
μετέχειν, XXIX, 2, participer. Pl. Plut.
μετέωρος, III, 2, μετέωρα, *in oratione*. Pl. Plut. s. pr. et fig.
μετουσία, XXXIX, 3. Plut.
μέτριος, III, 5, opp. à ἄμετρος. Pl. Plut.
μετρίως, XXVIII, 2, *satis, modice*. Plut. Arist. ch. 25.
μέτρον, IX, 4, Ὁμήρου μέτρον, mesure de la grandeur d'Homère. — IX, 13, ἴδια μέτρα Ὠκεανοῦ, les limites de l'Océan. — XIV, 1, ἀνειδωλοποιούμενα μέτρα, l'idéal que l'âme s'est formé. — XXXIX, 4, ἡρῷον μέτρον, le vers héroïque.
μέχρι, VII, 3, μέχρι ἀκοῆς. XXXVIII, 1, μέχρι ποῦ.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

μέδιμνος, L. XII, 6.
μέθοδος, R. 7, 17, 27. E. 11, la rhétorique en particulier.
μείζων, R. 28.
μειράκιον, P. I, 1, μειρακίων ὄντων ἡμῶν.
μείρειν, L. XII, 8, παρὰ τὸ μείρω μέτρον.
μέλλειν, P. II, 3. R. 13, 34. E. 4.
μελοποιός, R. 19.
μέλος, L. XII, 5, membre du corps.
Μενέλαος. L. XX, poëte.
μερίζειν, R. 13.
μερισμός, L. XII, 8. R. 11, 16. E. 8, 9, 19.
μέρος, L. XIII, 3. R. 14, ἐπὶ μέρους. R. 17, μέρει. R. 27. E. 13. — R. 22, παρὰ μέρη. R. 28, s. et pl. E. 3, 15, plur.
μετά, *avec le gén.* R. 3, 31. E. 16. — R. 31, μετ' ἀνάγκης ἄγει.
μεταβάλλειν, L. XX. R. 23.
μεταβολή, R. 20, 32, 33, changement.
μεταγραφή, P. I, 5, nouvelle rédaction, manière différente d'exposer les mêmes idées.
μετάθεσις, R. 26, transposition de mots.
μεταλαμβάνειν, R. 31.
μετάλλαξις, E. 12. R. 24, changement des temps, des esprits, des accents.
μεταξύ, R. 33, μεταξὺ τούτων.
μεταπέμπειν, R. 25.
μετατιθέναι, R. 20, τὴν ἀκολουθίαν.
μεταφέρειν, R. 5, μετήνεγκεν, transporter, porter.
μεταφορά, P. XI. R. 28, 29.
μεταχειρίζεσθαι, P. I, 6. Pl. Plut.
μετέχειν, P. I, 1, ὠφελείας μετασχεῖν. R. 28, 32, εὐλαβείας ἢ αἰδοῦς. E. 18.
μετιέναι, L. XII, 10, οἱ μετιόντες, les lecteurs.
μετρεῖν, L. XII, 6, 7.
μετρικός, L. XII, 10, μετρικὰ παραγγέλματα. L. XII, 13, τὰ μετρικά, les traités sur la Métrique. L. XII, 10, ἡ μετρική, la Métrique. cit. d'Héliodore.
μέτριος, R. 31. πρᾶξις μετρία, action, débit mesuré. E. 18, μετρία ἡδονή. P. II, 1, ἀὴρ μετριώτατος, air très-salubre.
μετρίως. P. I, 8, suffisamment, v. la note de Toup, p. 523, éd. de Weiske. P. II, 2, οὐ μετρίως διημαρτημένα. R. 11, ἀποχρώντως καὶ μετρίως.
μέτρον, L. XI. L. XII, 1, 3, 6, 7, 8, définition du mot μέτρον et ses diverses acceptions. L. XIV, 1, pris dans le sens général. R. 16, longueur de la péroraison. R. 20, mesure convenable.
μετροποιΐα, L. XII, 9.
μέχρι, P. I, 2, μέχρι νῦν – μέχρι πρώην.

μή, XXX, 1, μή καὶ περιττὸν ᾖ. — μή ποτε, s. e. φοβητέον οὐ ὅρα, III, 4. XXXIII, 2, XL, 2. — μή ποτ' οὖν, XXXVIII, 5. — μή ποτ' ἄρα, XLIV, 6.
μηδαμῇ, XXXIII, 2.
μηδέ, XLIV, 8. — XL, 4, μή... μηδέ.
μηδείς. XXXIII, 4, εἰ μὴ δι' ἑνὸς ἑτέρου, per tmesin.
μηκέτι, III, 5, εἰς τὰ μηκέτι τοῦ πράγματος.
μῆκος, XXXIX, 4, longueur des syllabes. [XLII, 2.] prolixité. Pl. Plut.
μικροποιεῖν, XLI, 1, ἅπ. λεγ.
μικροποιός, XLIII, 6. XLIV, 6, terme particulier à notre auteur.
μικρός, X, 6. μικρὸν καὶ γλαφυρόν. XV, 2, μικροῦ δεῖν. IX, 3, μικρὰ καὶ δουλοπρεπῆ. — XXX, 2. XXXV, 4. XLI, 3, XLII, 1.
μικρότης, XLIII, 1, s. fig. μ. τῶν ὀνομάτων. Plut. s. pr. et fig.
μικροχαρής, IV, 4. XLI, 1, Philod. Antipat. ap. Stobæum.
μικροψυχία, IV, 7. Plut. M. 468 D.
μικρόψυχος, III, 4. Plut. M. 457 A.
Μίλητος, XXIV, 1. Μιλήτου ἅλωσις, pièce de Phrynichus. cit. d'Hérod.
μιμεῖσθαι, XV, 7. XVIII, 2. XXXIV, 2. XLIII, 5.
μίμημα, XXXIX, 3. Plut. M. 428 D, 436 B. associe de même μιμήματα καὶ εἴδωλα. Philon.
μίμησις, XIII, 2. XXII, 1. v. le mot ζήλωσις. Pl. Plut.
μίξις, XXXIX, 2, κρούσει καὶ μίξει. XXXIX, 3, μίξει καὶ πολυμορφίᾳ. Pl. Plut. s. pr. et fig.
μισεῖν, XXXII, 8. Pl. Plut.
μισητός, IX, 5, repoussant, *fœdus*. Pl.
μνήμη, VIII, 4, μνήμης ἄξιος. XXXIII, 3. — au plur. IV, 6, cit. de Platon.
μνηστηροφονία, IX, 14, massacre des prétendants dans l'Odyssée. Plut. M. 294 C.
μοῖρα, IX, 1. XXXIX, 1. XLIV, 12, source. Pl. Plut.
μόλις, I, 4. Pl. Plut.
μονονού, XXVII, 3. Plut. fr.
μονονούχ, XLIV, 3. Plut.
μονονουχί, X, 6. Plut. fr.
μόνος, XIII, 2. XXIII, 2. XXVI, 3. XXXIX, 5.
μόριον, VIII, 1, parties essentielles, conditions. — X, 1, parties accessoires. — XII, 2, μόρια καὶ τόποι, les parties et les faces du sujet. Pl. Plut.
μουσική, XXVIII, 1.
μυθικός, IX, 4, opp. à πρακτικός. — XV, 8, au comp. Pl. Plut. emploie μυθικός, en parlant d'un personnage de la fable, Comp. de Dem. et d'Ant. c. 3.
μυθολογεῖν, XXXIV, 2. Pl. Plut. Luc.
μυθώδης, IX, 13. XV, 8. Pl. Plut. Sol. c. 32, etc.
μυκτήρ, XXXIV, 2, μ. πολιτικός. Plut. Mor. 57 B. v. Wytt. Anim. ad h. loc. 860 E.
μύξα, IX, 5, cit. d'Hésiode.
μυρίοι, VIII, 2. XI, 2. XXII, 1. XXXII, 6. v. Plut. M. 115, E. — διὰ μυρίων ὅσων, I, 1. μυρίαι ὅσαι, XIII, 3.

N.

Νᾶμα, XIII, 3. XLIV, 3. s. mét. Pl. Plut.
ναυάγιον, IX, 14. X, 7, naufrage d'Archiloque. Plut.
νεανίας, XV, 1.
Νεῖλος, XXXV, 4.
Νεκυία, IX, 3, Rhapsodia XI Odysseæ. v. Ernesti, Clav. Cic.
νέμεσθαι, XII, 4, en parl. d'un incendie. v.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

μή, P. I, 4. avec l'inf. P. III, 2, μή τί γε δή.
Μήδιος, P. I, 2, 5, philosophe stoïcien.
μῆκος, R. 28, longueur des phrases.
μικρός, R. 1, 11, μικροτέροις.
μιμεῖσθαι, L. XXI.
μίμησις, P. I, 8. — R. 31, ὑπόκρισίς ἐστι μίμησις.
μιμητής, P. XIII.
μιμητικός, P. XIII.
μίξις, P. III, 1, ποῦ δὲ ἐπὶ τὰς κράσεις καὶ μίξεις ἀνενεγκεῖν.
μνήμη, P. XV, mention. — au plur. P. III, 3, souvenirs.
μνημονεύειν, R. 11.
Μοδέρατος, P. 1, 6, philos. pythagoricien.
μοῖρα, R. 3, ἐν χρόνου μοίρᾳ, leç. dout.
μόλις, P. II, 2.
μόνας (κατὰ), R. 11, ou καταμονάς.
μονογράμματος, L. XII, 13.
μονόχρονος, L. XII, 14.
μόριον, R. 20, τὰ μόρια, les termes, les membres de la phrase. R. 10, τὰ ἐν ὀργάνῳ μόρια, les parties établies dans la rhétorique.
Μοῦσα, L. XII, 1. — au pl. P. III, 3.
μουσική, L. XIV, 2. R. 21, 33.
μουσικός, R. 18. L. XIV, 2.
Μουσώνιος, P. I, 4, philosophe stoïcien.
μυθολογεῖν, L. III, μυθολογεῖται.
μῦθος, L. XIV, 1, fables poétiques.
μυρίοι, R. 25.
μυριόλεκτον, R. 25. E. 10.

N.

Ναύς, R. 2. ἐν νηΐ.
νεάζειν, E. 11, ἡ ἀλληγορία νεάζειν τὸν λόγον ποιεῖ.

Plut. Alex c. 18. Mor. 776 E, ἐπινέμεσθαι πυρὸς δίκην.
νέος, XIII, 4, νέος ἀνταγωνιστής.
νεοσσός, IX, 14. Plut.
νεοττοποιεῖσθαι, XLIV, 7. Phile, de anim. propr. Esope.
νεῦμα, XXXIV, 2. leç. conj. ἐν ὑγρῷ νεύματι. v. πνεῦμα.
νέφος, XXXIX, 4, à propos d'un passage de Démosth.
νή, νὴ Δία, *passim*, v. les *Recherches*. Il se lit très-fréq. chez Plutarque, v. Wytt. Anim. p. 66. M. Baehr sur le ch. 28 de la vie d'Alcib. p. 218.
νήπιος, XXX, 2. Pl. Plut.
νήφειν, XVI, 4. XXXII, 7. XXXIV, 4. Pl. Plut. fréq.
νικᾶν, [XXXIV, 4.]
νικητήρια, XVI, 2, victoire. — XXXVI, 2, fruit de la victoire, *summa laus*, Pl. Plut.
νόημα, XII, 1. XXII, 2. XXXIX, 4, *sententia*. Pl. Plut. M. 404 C.
νόησις, III, 4. XXVIII, 2. XXX, 1. XXXIX, 3. VIII, 1. XV, 12. Pl. Plut.
νόθος, XXXIX, 3, νόθα μιμήματα πειθοῦς, vaines images de la persuasion. — XLIV, 7, οὐ νόθα γεννήματα. Pl. Plut. Mor. 36 E. νόθον φῶς.
νομίζειν, XXXV, 4. — τὰ νομιζόμενα, les derniers devoirs, XXVIII, 2. Pl. Plut.
νομοτεθεῖν, XXXII, 1, donner des préceptes de rhétorique. Pl. Plut. s. pr.
νόμος, XXXIII, 5. ὑπὸ νόμον τάξαι, soumettre à la règle.
νοσεῖν, XLIV, 6. Pl. Plut.
νόσημα, XLIV, 6. Pl. Plut.
νόσος, XXVIII, 4, θήλεια νόσος, cit. d'Hérod.
νοῦς, XXII, 4. XXVII, 3. XXX, 1, φῶς τοῦ νοῦ. XL, 3. XLII, 1.
νῦν, V. XLIV, 3, οἱ νῦν.
νυνί, XVIII, 1, νυνὶ δέ.

Ξ.

Ξένος, IV, 1. XVI, 2, nouveau, étrange.
Ξενοφῶν, IV, 4. XIX, 1. XXVIII, 3. XXXII, 5. XLIII, 5. — ἐν τοῖς περὶ Ξενοφῶντος, VIII, 1.
Ξέρξης, III, 2, ὁ τῶν Περσῶν Ζεύς, selon Gorgias.
ξηρός, III, 4, οὐδὲν ξηρότερον ὑδρωπικοῦ.
ξηρότης, III, 3, ξηρότης λόγου. Pl. Plut. s. pr.
ξυμφέρεσθαι, IV, 6, cit. de Platon.
ξυρόν, XXII, 2. ἐπὶ ξυροῦ, cit. d'Hérod. locution empr. à Homère. Plut. M. 870 E.
ξυστίς, XLIII, 2, robe, cit. de Théopompe. Pl. Plut.

O.

Ὁ, ἡ, τό. — τὰ ὅσα, IX, 8. XVI, 1. XLIII, 6. — τὰ ἅπερ, XLIII, 4. — ἡ δὲ correspondant à ἐκεῖνο μέν, XII, 1. — τὸ δ' ἦν ἄρα οὐχὶ τοιοῦτον, XXXII, 8. — τό, avec l'inf. III, 1. VII, 1, etc. — avec le part. VII, 3, etc. — τὸ αὐτό, XV, 6, etc.
ὀγκηρός, III, 1, ὀγκηρὸν φύσει πρᾶγμα τραγῳδία. Aristot.
ὄγκος, III, 4, κακοὶ ὄγκοι, enflure. — VIII, 3, ὁ ὄγκος καὶ τὸ ὑψηλόν. — XII, 3, ὄγκος καὶ μεγαλοπρεπὴς σεμνότης. — XXX, 2, ὄγκος τῶν ὀνομάτων. — XXXIX, 3, ὄγκος καὶ ἀξίωμα. XL, 2, ὄγκος καὶ διάστημα, d'autres lisent, avec Plut. M. 853 C, ὄγκος καὶ δίαρμα. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 16 C, 30 D, 79 B. — XLIII, 5, ὁ πᾶς ὄγκος, le corps humain. v. Plut. M. 641 A, 655 B, etc.
ὀγκοῦν, XXVII, 2. Plut. M. 616 E.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

νεμεσᾶν, P. III, 3.
νέος, L. XII, 1. — *au comp*. R. 1, 3.
νεῦμα, R. 23, leç. conj. v. πνεῦμα.
Νέφελαι. L. XII, 5, pièce d'Aristophane. L. XVII, de même.
νήφειν, R. 15.
νικητήρια, R. 31, τριπλᾶ αὐτὸς δοὺς τὰ νικητήρια.
νοεῖν, L. XII, 9, νοῆσαι.
νόημα, R. 17. E. 13, syn. d'ἐννόημα.
νοητός, P. XXI. XXIII.
νόθος, L. II, στίχος νόθος, vers interpolé.
νομίζειν, P. I, 7, νομίζομεν. P. III, 3, νομίσαντας. L. XII, 5, ἐνομίσθη. L. XIII, 3, de même.
νόμος, R. 3, la loi. R. 22, la règle. E 3, au plur.
νοσοποιός, P. XIX, νοσοποιοὶ τόποι.
Νουμήνιος, P. I, 8, philos. pythagoricien.
νοῦς, L. XIII, 2, νοῦς καὶ ἐπιστήμη.
νύξ, R. 3.
νῶτον, R. 5.

Ξ.

Ξένος, R. 20, nouveau, inusité. R. 21, 24, étranger.
Ξενοφῶν, L. XXII. R. 19.
ξίφος, L. XII, 10. R. 4, 5.
ξύλον, L. XII, 6.
ξυμμελής, R. 18.
ξύμμετρος, R. 18.

O.

Ὄγκος, E. 21, pompe de la prose de Platon.
ὁδηγός, R. 27, leç. conj.

ὁδός, XIII, 2, s. fig.
Ὀδύσσεια, IX, 11.
ὀζεῖν, XIX, 1, κουφολογίας ὄζον. Plut. s. met.
ὅθεν, V. VIII, 3. IX, 2. XV, 11. XXIX, 1. XXVIII, 5. Pl. Plut.
οἰδεῖν, III, 1, 3, 4. s. mét. Pl. Plut.
Οἰδίπους, XV, 7. XXXII, 5.
οἴεσθαι, III, 1. IX, 13. X, 3, 4, etc. οἶμαι. XXXIX, 3, οἰόμεθα. XXXII, 8, ᾠήθη.
οἰκεῖος, XXXIII, 1, qui est du ressort de. — XLIV, 9, qui est conforme aux intérêts. — XVI, 2, οἰκεῖα παραδείγματα, exemples domestiques. Pl. Plut.
οἰκετής, XLIV, 4, Pl. Plut.
οἰκία, IX, 15.
οἰκονομία, I, 4, τάξις καὶ οἰκονομία. Dion. II. Cicéron, Athénée. Plut. M. 142 A.
οἶκος, XLIV, 7.
οἰκουμένη, XLIV, 6, 10, la terre habitée. Pl. Plut.
οἰκτίζεσθαι, XXXIV, 2. Xénoph. Plut.
οἶκτος, VIII, 2. XV, 5. — XI, 2, fig. de rhét. οἴκτοι. IX, 12, tribut de pitié. Pl. Plut.
οἰνοβαρές, IV, 5, cit. d'Homère. Plut. M. 19 B.
οἰονεί. VIII, 4. IX, 15. XIII, 4. XV, 5. XVI, 2. XIX, 1. XXII, 1. XXX, 1. XLIII, 3. Plut. M. 294 A, etc.
οἷος, IX, 8, οἷα précédé de ἀληθῶς, v. Wytt. ad Plut. M. 46 B. — IV, 2, οἷον δέ. — X, 1, οἷον, comme. — XXXIII, 5, οἷον, *quasi*. XXXVIII, 4, οἷόν ἐστι... καὶ ὁποῖόν τι.
οἴχεσθαι, XVI, 2, constr. avec le part. Pl. Plut.
ὀκνεῖν, XLIV, 1. Pl. Plut.
ὀλίγος, XIX, 1, ὀλίγου δεῖν. — III, 1. XLIV, 8, κατ' ὀλίγον. Plut.
ὀλισθαίνειν, III, 4. Pl. Plut. M. 405 F.
ὅλος, I, 1. XLIII, 5. — X, 7, τὸ ὅλον. — XXXV, 2, τὰ ὅλα. — III, 4. [VIII, 4.] ἐξ ὅλου.
ὁλοσχερῶς, XLIII, 4. Isocr. Polyb. Philon. Plut. M. 1079 B. empl. ὁλοσχερής.
ὁλοφύρσεις, IX, 12. Plut. M. 83 D, 609 B.
ὁλόχρυσος, XLIII, 3. Plut. M. 832 B. X orat.
ὅλως, II, 1. III, 3. VII, 4. VIII, 1. XIV, 3. Pl. Plut.
Ὁμηρικός, XIII, 3.
Ὅμηρος, VIII, 2. IX, 5 et s. XIX, 2. XXVI, 1, 3. XXVII, 1, 4. XXXIII, 4. XLIV, 4.
ὄμμα, XXXIX, 4, au pl. Pl. Plut.
ὀμνύναι, XVI, 2. XVI, 3, ὀμόσαι. Pl. Plut.
ὁμοείδεια, XLI, 1. Strab. La forme ὁμοειδία est condamnée par les éd. du Th. H. St. publ. par Didot.
ὅμοιος, XXXVI, 3. XXXVIII, 4.
ὁμοίως, X, 6.
ὁμολογεῖν, XXXII, 8. XXXIX, 3. Pl. Plut.
ὀμόσε, XXXVI, 2. Pl. Plut.
ὁμοτικός, XVI, 1. Les grammairiens se servent des mots ὁμοτικὸν σχῆμα, ὁμοτικὰ ἐπιρρήματα.
ὁμότονος, XXXVI, 4. Pl.
ὅμως, III, 1. IV, 4. IX, 14. Pl. Plut.
ὄν. τῷ ὄντι, III, 4. VII, 3. IX, 14. XIII, 4. XIV, 1. XXII, 1. XXX, 1. XXXII, 7. XXXIII, 1. XXXIX, 4. Pl. Plut.
ὄνομα XV, 1. XVI, 4. XXIII, 3. XXIV, 2. XXX, 1, 2. XXXIX, 3. XL, 2, 4. XLIII, 1, 3. Pl. Plut.
ὀνομάζειν, XLIII, 4, indiquer. Pl. Plut.
ὀνομάτιον, XLIII, 2, ἅπ. λεγ. selon le Th. H. St.
ὀξύρροπος, XVIII, 1, ὀξύρροπον τῆς πεύσεως καὶ ἀποκρίσεως. Pl. Plut. M. 103 E.
ὀξύς, XXVII, 2, ὀξὺς καιρός. Plut. v. Cor. 17, Pelop. 8 Mor. 804 A. Xén. Cyrop. VIII, 5, 7.
ὁπλίζεσθαι, XXXVIII, 4. Pl. Plut.
ὁποῖος, XXXVIII, 4, ὁποῖόν τι. v. le mot τίς. — au plur. n. XX, 1.
ὁπόσοι, XXII, 1. XXIII, 2.
ὅπου, XXIV, 2. — ὅπου δέ. III, 1. XLIV, 9. ὅπου γε, IV, 4.
ὄππατα, X, 2, ὀππάτεσσι, cit. de Sappho.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ὁδός, R. 27, s. fig. leç. inc.
Ὀδυσσεύς, L. XII, 7, ὁ μετρικός, auteur inc.
ὅθεν, L. XII, 11. R. 30, 33.
οἴεσθαι, P. II, 1, τύχης οἰηθείς. P. II, 2, ᾤμην. — L. XII, 10, ᾠήθησαν.
οἰκεῖος, L. XIV, 2, οἰκεῖοι λόγοι, syn. de ἴδιοι, leurs œuvres, leurs compositions. R. 24, οἰκεία, leç. inc. remplacée par ὀξεῖα.
οἰκία, R. 2.
οἰκονομία, R. 13, οἰκονομία καὶ διοίκησις, en parlant de la disposition, du plan d'un discours.
οἰκτίζεσθαι, R. 33.
οἶκτος, R. 33.
ὅλως, P. III, 1.
Ὅμηρος, P. III, 2. L. XII, 7, Ὁμήρου μέτρα. L. XIV, 2. R. 19.
ὁμιλεῖν, P. II, 2, ὁμιλεῖν βιβλίῳ.
ὅμοιος, R. 1, οὐχ ὅμοιος. R. 23, οὐ γὰρ ὅμοιον. E. 8, ὁμοίων.
ὁμολογεῖν, R. 11. E. 8, τὸ ὁμολογηθέν.
ὄμφαξ, L. XVII.
ὄν (τὸ) P. II, 2, τοῦ ὄντος, de l'être.
ὄνομα, P. VII. XI. au plur. mots. R. 17, 21, de même.
ὀνομάζειν, L. XII, 13. R. 14, 28, 30. E. 4.
ὀνομασία, L. XII, 7.
ὀξύνειν, L. XII, 10.
ὀξύς, R. 24, ὀξείᾳ, leç. conj. pour οἰκείᾳ. ὀξεία δευτέρα ἀπὸ τοῦ τέλους, l'acc. aigu. R. 32, φωνὴ ὀξεῖα.
ὀξύτης, R. 17. E. 13, s. fig. syn. d'ἀγχίνοια.
ὀπή, L. III.

ὅπως, IX, 15, avec le subj. — ὁπωςοῦν, XV, 1. XVI, 3.
ὁρᾷν, XXVI, 2. XLIV, 6, ὅρα δὲ μήποτ' ἄρα, leç. inc. — X, 2, ὄρημι, cit. de Sappho.
ὄργανον, XXI, 2, ἀπ' ὀργάνου τινὸς ἀφίεσθαι, s'échapper comme par un ressort. A propos de cette locution, Ernesti, Lex. rhet. cite Plut. Cat. Min. ch. 4, ἥσκει δὲ καὶ τὸν ὀργανικὸν εἰς πλήθη λόγον. — — XXXIX, 1, μεγαληγορίας καὶ πάθους θαυμαστόν τι ὄργανον. Pl. Plut. Fab. M. c. 1, ὄργανον πειθοῦς. Mor. 404 C.
ὀργίζεσθαι, XXII, 1. Pl. Plut.
ὀρέγεσθαι, III, 4. Pl. Plut. M. 944 E, etc.
Ὀρέστης, XV, 8, cit. d'Eurip.
ὁρίζεσθαι, VIII, 1, établir, montrer. Pl. Plut.
ὅρκος, XVI, 2, ὁ κατὰ τῶν ἀριστέων ὅρκος. v. Bast. Lettre crit. à M. Boissonade, p. 67. — XVI, 3. Pl. Plut.
ὁρμᾷν, XXII, 4. Pl. Plut.
ὁρμή, IX, 5, élan. Pl. Plut.
ὅρος, XII, 1. XV, 10, τὸν τοῦ πείθειν ὅρον ὑπερβαίνειν. — XXXII, 2, ὅροι καὶ κανόνες, cit. de Démosth. — XXXV, 3, ὅροι τοῦ περιέχοντος. Pl. Plut.
ὀρχηστικός, XLI, 1. Pl. Plut. M. 27 B. 67 F.
ὅσος, VII, 1, ὅσα δὴ ἄλλα. — XXIX, 2, τοσοῦτον, ὅσον. — IX, 7, ὅσον ἐπὶ τῇ δυνάμει. — XXXIX, 1, ὅσα γε τῆς θεωρίας ἦν ἡμῖν ἐφικτά. — IX, 8. XVI, 1. etc. τὰ ὅσα.
ὅστις, XLIII, 5. — XI, 2, ὅτου περ ἄν. — V. δι' ὅτου τρόπου.
ὅταν, XXV, 1, ὅταν γε μήν. XXXIV, 3, ὅταν... τότε.
ὅτι, XLIV, 3, οὐδὲν ὅτι μή.
οὐ, οὐκ, οὐχ. X, 3, οὐ θαυμάζεις; — XV, 4, οὐ γαρ.... εἰ μή. — I, 4. IX, 13, οὐ γὰρ... ἀλλά. — XLIV, 7, οὐ δὴ ἔχω. — XII, 4, οὐ κατ' ἄλλα δή τινα ἢ ταῦτα. — VI, IX, 1. XV, 3, 8. XVI, 1, οὐ μὴν ἀλλά. — XVII, 3, οὐ πόρρω. — I, 3. II, 3, οὐκ ἄλλοθεν ἤ. — XXXII, 5, οὐκ ἄλλο τι. — IX, 12, οὐ γὰρ ἄλλο. — XV, 11, οὐκ ἀπεικότως. — X, 6, οὐκ εἰς ἅπαξ. — XIII, 1, οὐκ ἀγνοεῖς. — I, 1. III, 3. XXXI, 1. XXXVIII, 2, οὐκ οἶδ' ὅπως. XV, 7, οὐκ οἶδ' εἴ τις. — (IX, 9.] XVI, 1, [οὐχ ὁ τυχών,] οὐχ ἡ τυχοῦσα. — XXXII, 7, οὐχ ἥκιστα.
οὐδέ. IX, 3, οὐδὲ γὰρ οἷόν τε. — XXII, 1, οὐδ' ἂν εἰπεῖν τις ὁπόσα δύναιτο.
οὐδείς. XX, 3, οὐδεὶς ἂν. XLIV, 3, οὐδὲν ὅτι μή. IV, 4. VIII, 4. XLI, 1, οὐδὲν οὕτως... ὡς. XIII, 1, οὐδὲν ἧττον.
οὐκέτι, XLIV, 1.
οὐκοῦν, XVII, 3. XX, 3. XXXVIII, 2. — οὐκοῦν ἐπειδή, X, 1.
οὐράνιος. XXXV, 4, τὰ οὐράνια, les astres. Plut. M. 1064 D.
οὐρανός, IX, 4, 6. Pl. Plut.
οὔριος, IX, 11, οὔριος συνεμπνεῖ τοῖς ἀγῶσιν. Plut. M. 467 E.
οὗτος, XXXV, 4, τουτί. — XLIV, 6, οὑτοσί, ταυτί. — III, 2. IX, 4. X, 6 et *passim*, ταὐτὸ τοῦτο.
οὕτως, devant une cons. IV, 4. XXI, 1, 2. XXII, 1, 3. XXIII, 4. XXXII, 5. XXXVIII, 2, 6. XL, 1. XLI, 2. XLIII, 4. — οὕτω, XV, 1. XVII, 2. XVIII, 2. XLIII, 3. v. Schæfer, Anim. ad Plut. Vit. V. 219. Buttm. Gramm. gr. maj. II, 2, p. 264.
οὐχί, XVII, 3. XXXII, 7.
ὀφείλειν, XLI, 2, αἱ ὀφειλόμεναι καταλήξεις, chute de la période attendue, prévue. Pl. Plut.
ὀφθαλμός, IV, 4.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ὁπόσοι, P. III, 1.
ὅπου, R. 19.
ὁρᾷν, R. 5, ἑώρα. R. 25, ὁρῶμαι.
ὄργανον, E. 3, ὄργανα, membres du discours. — R. 10, ὄργανον, manuel de Rhétorique. — ὀργάνων πίστεις, ce qu'on appelle, dans les traités, preuves. — L. XIV, 1, les œuvres des hommes.
ὀργή, R. 11, 20.
ὄρθιος, L. XII, 7.
ὀρθός, R. 5.
ὁρίζειν, R. 3. — au moy. L. XII, 3. XIII, 1, définir.
ὁρμή, P I, 3, dessein, projet. — P. III, 3, ὁρμαὶ καὶ βουλήσεις, désirs. — P. XXV, περὶ ὁρμῆς, titre d'un traité de Longin, sur l'instinct ou sur l'effort.
ὄρνις, L. III. L. XII, 5.
ὄρος, R. 2, ἐν ὄρει.
ὅρος, R. 20, borne. L. XII, 2, ὅρος μέτρων. — L. XIII, 2, ὅρος τοῖς φιλοσόφοις, définition.
Ὀρφεύς, L. XII, 7.
ὅστις, R. 13, ὅτῳ.
ὁτιή τί, R. 24.
οὐ, P. I, 4, οὐ μήν. — L. XII, 11, οὐ πάνυ. — P. I, 1, οὐχ ἥκιστα. — P. I, 7, οὐχ ὅτι, je ne dis pas.
οὐδείς, P. I, 5, οὐδὲν πλέον ἤ.
οὔκουν, P. II, 2, οὔκουν ἔχω, je ne sais.
οὐράνιος, L. XIV, 1, syn. de ἐπουράνιος. τὰ οὐράνια, les choses célestes. P. III, 5, de même.
οὖς, R. 22. E. 12, τὰ ὦτα.
οὐσία, P. III, 3.
οὕτω, R. 13, οὕτω πως ἔχειν.
ὀφθαλμός, R. 5.
ὄχλος, R. 32, la foule.

ὀχετός, XLIII, 5, cit. de Xénoph. v. Plut. M. 91 F.
ὀχήματα, XV, 5, coursiers, cit. d'Eurip. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 16 C.
ὄχθος, XXXV, 4. XLIII, 2, 4, cit. de Théop.
ὀχληρός, IX, 10. Pl. Plut. M. 42 B.
ὄχλος, XXIII, 2, ὄχλος τοῦ ἀριθμοῦ, la quantité des pluriels. Plut. M. 28 F.
ὄψις, XV, 1. XXVI, 2, vue. — XV, 7, vision, apparition. Pl. — au plur. X, 3. XVII, 3, les yeux. Plut. fr. Othon, c. 3 M. 341 B, 613 D, etc.
ὀψοποιΐα, XLIII, 4. Pl. Plut.
ὀψοποιός, XLIII, 4. Pl. Plut. vie d'Alex.

II.

πάθημα, IX, 12, παθήματα Ἰλιακά. Pl. Plut.
παθητικός, II, 2, τὰ παθητικά, sentiments. — III, 5, langage passionné. — VIII, 2, τὸ παθητικόν, le pathétique. — XVIII, 2, τὰ παθητικά, les mouvements oratoires.— XII, 3, παθητικώτερος ῥήτωρ, orateur plus passionné. — XXIX, 2, παθητικώτεροι λόγοι καὶ συγκεκινημένοι, discours qui ont plus de pathétique et de mouvement. — XXXII, 6, παθητικοὶ καὶ φραστικοὶ τόποι, passages où le style est animé et abondant. Plut. fréq.
πάθος, IX, 7. X, 6. XLIII, 1, malheur, désastre, catastrophe. Pl. — X, 3. XV, 1. XVII, 2. XXXII, 8. XLIV, 6, passion, penchant, disposition du cœur. — III, 5. VIII, 1. XII, 1. XVII, 2. XXIII, 1. XXIX, 2. XXXVIII, 3, 5. XXXIX, 1, 3. XLI, 2, *au sing.* émotion, sentiment, mouvement passionné, pathétique. — III, 5. VIII, 2. XVII, 3. XXXII, 1, 4. XXXIV, 4. XXXVIII, 5. XXXIX, 2, *au plur.* même signification. Plut.
παιδαριώδης, IV, 1. Pl. Plut. Agés. Cat. Min. M. 128 A.
παιδεία, I, 3, παιδείας ἐπιστήμων. Pl. Plut.
παιδιά, XXXIV, 2. Pl. Plut.
παιδομαθής, XLIV, 3. Athén.
παίζειν, III, 2, opp. à βακχεύειν. Pl. Plut. XIV, 2, πεπαῖχθαι, leç. inc. v. le verbe τάσσειν.
παῖς, XXX, 2. XXXVIII, 2, παιδὸς πρᾶγμα, puérilité.
παιώνειος, XVI, 2. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 118 C. Bibl. crit. I, 3, p. 48.
πάλαι, XXII, 4.
παλαίστρα, IV, 4, παλαίστρα Σωκράτους. Pl. Plut.
πάλιν, IV, 6. VIII, 1, 3. XVII, 1.
πάμφυρτος, IX, 7, πάμφυρτα πάθη. Philon.
πανάκεια, XXXVIII, 5, λύσις καὶ πανάκεια. Suidas, πανάκεια, θεραπεία, καὶ ὄνομα θεᾶς. v. Lobeck, Paralip. gramm. gr. p. 462.
πανηγυρικός, IV, 2. XXXVIII, 2, λόγος Ἰσοκράτους. Plut. V. 254 A.
πανήγυρις, XXXV, 2, πανήγυρις μεγάλη ὁ βίος, parole de Pythagore. Comp. Diog. L. I, 8, 8. Menand. cité par Stob. Flor. 121, 7. Cic. Tusc. V. 3. Plut. emploie ce mot πανήγυρις au sens pr. et au fig. v. Eum. c. 16.
πανουργεῖν, XVII, 1, 2. Plut. M. 237 C.
παντάπασι, XXXIX, 2. Pl. Plut.
πανταχοῦ, XXIII, 4. Pl. Plut.
παντελής, XXII, 4. Pl. Plut.
πάντῃ, I, 4. XV, 8. XVI, 4. XXX, 2. XXXIII, 1, 5. XXXVI, 2, 4. Pl. Plut.
παντόθεν, XVII, 2. Pl. Plut.
παντοῖος, XLIII, 4. Pl. Plut.
παντοίως, XXII, 1. XXXIX, 3. Pl. Plut.
πάντως, I, 2. II, 3. XII, 1. Pl. Plut.
πάνυ, VIII, 4. XVII, 1. XXIII, 1. XLIV, 7. Pl. Plut.
παρά, *avec le gén.* II, 3, παρὰ τῆς τέχνης ἐκμαθεῖν.
avec le dat. IV, 6, παρ' αὐτῷ, chez cet

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ὄψις, R. 23, la vue (le sens de).
ὀψοποιΐα, R. 21.

II.

παθητικός, R. 30. E. 15, ἀπόδειξις παθητική, démonstration fondée sur les passions.
πάθος, L. XIV, 1, se construit avec ταῖς λέξεσι, et exprime les mouvements passionnés qui donnent à la poésie ce langage animé qui lui est propre. R. 31, ὑπόκρισις μίμησις ἠθῶν καὶ παθῶν. R. 33, ἀσυλλόγιστον πάθος. E. 20, πάθος συμβεβηκός.
παίζειν, L. XII, 5, railler. R. 22, παίζεις ἔχων.
παῖς, P. I, 1, ἐκ παιδῶν. R. 33.
παλαιός, P. I, 5, τῶν παλαιῶν. — P. II, 1, παλαιὰ συνήθεια. — L. XII, 1, Μοῦσα παλαιά. — L. XII, 5, οἱ παλαιοί. L. XIV, 2, de même.
παλαιότης, L. XII, 1.
πάλαισμα, R. 11.
παλινῳδεῖν, P. I, 8.
Παναθήναια, R. 3.
Πανόπη, L. III, φωκική πόλις. On dit aussi Πανοπεύς.
πανόπαια, L. III, épithète de l'hirondelle, leç. conj.
πανταχόθεν, E. 5.
παντελῶς, P. XIV.
πάντως, L. XIII, 2.
πάνυ, L. XIII, 2.— R. 23, πάνυ τι, leç. conj. pour ἀνυτικῶς. — πάνυ τι se lit dans sPlaton, 57 A, 330 A, 419 A; dans Plut. Vit. 410 D, 805 A, 1035 B, 1045 C.
παρά, *avec le dat.* R. 30, παρὰ τούτῳ, de

auteur (Hérodote). XV, 5 (Eschyle). VIII, 3, παρὰ τοῖς ῥήτορσι. XV, 2, 8, παρὰ ποιηταῖς. XV, 6, παρ' Αἰσχύλῳ. XVI, 3, παρὰ τῷ Εὐπόλιδι, παρὰ τῷ Δημοσθένει. XXII, 1, παρὰ τοῖς ἀρίστοις συγγραφεῦσι. XXII, 1. XLIII, 1, παρὰ τῷ Ἡροδότῳ. XXIII, 3, παρὰ τῷ Σοφοκλεῖ. XXVII, 2, παρὰ τῷ Ἑκαταίῳ. XXXII, 5, παρὰ Ξενοφῶντι, παρὰ τῷ Πλάτωνι.

avec l'acc. III, 1, παρὰ μέλος οἴδειν, outre la mesure, au delà de. — X, 6, παρὰ φύσιν συναναγκάσας. XXIV, 2, παρὰ δόξαν. XLIII, 3, παρὰ καιρόν. — IX, 3, παρ' ὅλον τὸν βίον. XV, 3, παρ' ἕκαστα. — X, 3, παρ' ὀλίγον, peu s'en faut. — XIII, 2, παρὰ τὰ εἰρημένα, outre ce qui a été dit. — XVII, 3. XVIII, 1. XXXI, 1, παρὰ πολύ, avec un comp. Plut. M. 214 D, 225 F. v. παραπολύ.

παράβασις, XII, 5. XV, 8, digression. Strab. Plut.

παραβολή, XXXVII, 1, comparaison. Pl. Plut. M. 40 D.

παράβολος, XXII, 4, παράβολον καὶ ἀκροσφαλές. XXXII, 4, τὰ παράβολα. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 67 E. Plin. jun. Ep. IX, 26.

παραγγέλλειν, XI, 3, enseigner. Pl. Plut.

παράγγελμα, II, 1. VI, 1, précepte. — XXVIII, 2, avis. (omis dans le Lex. Plut. v. cependant le mot παράδειγμα).

παραγίγνεσθαι, II, 1, *contingere*. Pl. Plut.

παραγράφειν, XXI, 1, paraphraser.

παράδειγμα, XXII, 4. Pl. Plut.

παραδέχεσθαι, XLIV, 7. Pl. Plut.

παραδιδόναι, IX, 7, raconter, décrire. — XV, 4, s. pr. Pl. Plut.

παράδοξος, XXXV, 5, rare, inattendu. Pl. Plut.

παραδόξως, XV, 6, d'une manière étrange.

παραίνεσις, XXXVI, 4, avis. Pl. Plut. M. 14 C, 119 C.

παρακεῖσθαι, III, 5, être voisin. XXXVI, 3. XLIII, 4, être sous la main. Pl. Plut. s. pr. et fig.

παρακελεύεσθαι, XXII, 2. Pl. Plut.

παρακινδυνεύειν, XXXIII, 2, risquer, hasarder. Pl. Plut.

παρακινδυνευτικός, XXXII, 3, au comp. cit. d'Aristote ou de Théophraste. Pl.

παρακολουθεῖν, X, 3, τὰ παρακολουθοῦντα, circonstances. Pl. Plut.

παραλαμβάνειν, IV, 2, soumettre, subjuguer, cit. de l'historien Timée. — XVI, 2, παραλαβὼν σου τὴν ψυχήν. — XVII, 2, παραληφθεῖσα, leç. dout. — XXXI, 1, παρείληπται. — XXXVIII, 4, παραλαμβάνεσθαι, pass. être choisi, employé. Plut.

παραλείπειν, I, 1. VIII, 1. XVII, 1, omettre. Pl. Plut.

παραλλάττειν, XI, 3. XII, 1, 4. XXXVII, syn. de διαφέρειν. Pl. Plut. M. 732 C.

παράλληλος, XVII, 3. Plut.

παραλογίζεσθαι, XVIII, 2. Plut.

παραλογισμός, XVII, 1. Plut. M. 483 F.

παράλογος, XXIV, 2, ἐν τῷ παραλόγῳ. Plut.

παραλόγως, XXII, 4. Plut. M. 799 A, etc.

παραμένειν, XXXIII, 3. Pl. Plut.

παραμιγνύναι, XLIII, 3. Pl. Plut.

παραμυθία, IV, 7, s. fig. *excusatio dicti frigidioris*. Pl. Plut. avec div. signif.

παράνοια, XXXVI, 2. Pl. Plut.

παρανομεῖσθαι, IV, 3. Plut. v. Tim. c. 13.

παρανομία, XLIV, 7. Thuc. Plut. M. 28 A.

παραξύειν, XXXI, 2, friser le trivial, mot rare.

παραπίπτειν, XXII, 1, se détourner, divaguer. Pl. Plut.

παραπλήσιος, I, 4. XXII, 6. XXXII, 6. Pl. Plut

παραπολύ, XVII, 3. XVIII, 1. XXXI, 1. Plut.

παράπτωμα, XXXVI, 2, faute commise par un écrivain. Diod. Sic.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

plus. D'autres lisent παρὰ τοῦτον, d'autres, παρὰ τοῦτο.

avec l'acc. L. XII, 13. R. 29, παρὰ τοῦτο. R. 22, παρὰ μέρη. R. 25, παρὰ τὸ κοινόν. R. 32, παρ' ὅσον.

παραβολή, P. XI. E. 19, comparaison.

παραγγελία, L. XIII, 2.

παράγγελμα, L. XII, 10, règle de métrique. R. 21, préceptes d'Isocrate.

παραγωγή, R. 31, déception.

παράδειγμα, L. XII, 5, 7. L. XIII, 2. R. 8, 17, 22, 25. E. 3, 5.

παραδειγματικός, E. 5.

παραδεικνύναι, R. 32, τὰ παραδεδειγμένα.

παράδοξος, R. 13, qui doit exciter de la surprise.

παράθεσις, P. XV. R. 11, 21. E. 8, apposition, rapprochement.

παραιτεῖσθαι, R. 11. R. 23, παραιτήσασθαι, syn. de παρέσθαι ou παρίεσθαι.

παρακαλεῖν, R. 31, 32.

παράκρουσις, R. 31.

παραλαμβάνειν, P. XV, παρέλαβεν. L. XII, 7, 13, emprunter. L. XII, 3, παραλαμβάνεσθαι, être perçu par l'ouïe.

παραλείπειν, R. 25, παραλείπω μυρία.

παράλειψις, R. 30. E. 15.

παραμελεῖν, R. 19.

παραναγνῶναι, P. II, 3.

παραπλήσιος, P. I, 4. P. III, I.

παρασκευάζειν, XXX, 1. Pl. Plut.
παρασκευαστικός, XV, 1.
παρασκευή, XLIII, 3, 4. s. pr. Pl. Plut.
παράστημα, IX, 1, γενναῖον παράστημα, noble pensée. VII, 2, καῦρον παράστημα, leç. conj. Dion. Hal. Philon, M. Ant.
παρασύρειν, XXXII, 4. XXXIII, 5, sens fig. Eschine.
παρατήρησις, XXIII, 2, remarque. Plut. M. 363 B. rappr. par Wytt. du περὶ ὕψ.
παρατίθεσθαι, IV, 2. IX, 10. XV, 7. XXIII, 3. XXXIII, 4, citer. Pl. Plut. fr.
παρατολμᾶν, VIII, 2, τὰ παρατετολμημένα, s. fig.
παρατράγωδος, III, 1. Plut. M. de Educ. 7 A.
παρατρέπεσθαι, IX, 14, εἰς λῆρον. Pl. Plut.
παρατρέφεσθαι, IX, 4, παρατρεφόμενον Δία. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 13 C. très-fr. chez Plut.
παρατροπή, XIII, 3, sens pr. détournement, dérivation. Plut. s. fig.
παραυτίκα, XIII, 2. Pl. Plut.
παραφέρεσθαι, III, 5. XXVII, 1, παρενεχθείς, v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 41 D. — XXXIII, 4, παρενηνεγμένα. v. Buttm. Gr. gr. maj. II, 1, p. 247.
παράφωνος, XXVIII, 1, π. φθόγγος.
παραχρῆμα, XVIII, 2. Pl. Plut.
παρεικάζειν, IX, 13. XII, 4. Pl. Plut. M. 787 C.
παρεῖναι. παρών, XIV, 2. — ἐν τῷ παρόντι, XVI, 1. — XXV, παρόντα. — XXXIX, 1, ἡ παροῦσα ὑπόθεσις. — XLIV, 6, τὰ ἀεὶ παρόντα. Pl. Plut.
παρειρειν, III, 1, παρείρας, cit. d'Eschyle.
παρεισάγειν, XXXIX, 3, π. πάθος εἰς τὰς ψυχάς. Polyb. Plut. M. 98 E, etc.
παρεκβαίνειν, IX, 14, *digredior*. s. fig. Plut. M. 662 A, etc.
παρεμβάλλειν, XXII, 1. Pl. Plut. M. 855 B.
παρενθήκη, XXIX, 2, ὡς ἐκ παρενθήκης. Plut. M. 855 D, παρενθήκη λόγου. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 151 E.
παρένθυρσος, III, 5, expression employée par le rhéteur Théodore.
παρεντιθέναι, XXVII, 1. Plut. M. 618 F.
παρέπεσθαι, X, 1, τὰ παρεπόμενα. Pl. Plut.
παρέρχεσθαι, XXV, τὰ παρεληλυθότα, Pl. Plut.
παρηγορία, XVI, 3. Plut. M. 599 B, diffère de συνηγορία.
παρθένος, IV, 4, cit. de Xénophon.
παριέναι, XLIV, 8, négliger. Pl. Plut.
παριστάναι, IX, 8, décrire. XXVII, 3, marquer. — XXXII, 5, ἡνίκα ἡ τελευτὴ παραστῇ. XXXIX, 3, τὸ παρεστὼς πάθος.
παριστάνειν, XVI, 2, παριστάνων. Plut. Thes. 35 M. 236 C.
παρίστασθαι, XVI, 2, se présenter, s'offrir. XV, 1, ἐννόημα παριστάμενον, pensée qui se présente à l'esprit. Plut. Dém. c. 10.
Παρμενίων, IX, 4, général d'Alexandre.
παρολιγωρεῖν, XXXIII, 2. Pl. Epin. 991 D.
παροξύνειν, XVIII, 2, éveiller. Pl. Epist. IV, 231 A. Plut. fr.
παρόραμα, XXXIII, 4. Plut. v. P. Æm. 3. M. 515 D, 1123 C.
παρορίζειν, II, 2. X, 6. XXXVIII, 1. Plut. M. 353 D.
παρορμητικός, XIV, 3. Plut. M. 238 B.
πᾶς, II, 2, ἐκ παντός, tout à fait. XXXV, 2, παντὸς ἀεί.—II, 1. XVIII, 1. XXXII, 8, τῷ παντί, avec un comp. XXXIV, 1, τῷ παντὶ προέχοι. — XV, 8, πᾶν τὸ ἀδύνατον. XV, 1, πᾶν τὸ ὁπωσοῦν. IX, 6, πάνθ' ἅμα.
πάσχειν, III, 5. IX, 11. XV, 11, éprouver. XXXVIII, 2, παιδὸς πρᾶγμα ἔπαθεν, en parlant d'Isocrate. Pl. Plut.
πατρίς, XXVIII, 2. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

παρασκευή, R. 13, 16, 21, s. fig. préparation oratoire.
παρατίθεσθαι, R. 2, attacher à, appliquer, accommoder. R. 26, παρεθέμην, ajouter, citer de plus.
παρεῖναι, P. II, 3, παρόντι σοι.
παρεισκυκλεῖσθαι, P. XX, ὅσα παρεισκυκλεῖται περὶ τῶν Ἀτλαντίνων.
παρένθετος, L. 1.
παρεοικέναι, E. 20.
πάρεργος, P. I, 3.
παρέργως, R. 33.
παρέχεσθαι, R. 5, πίστεις.
παρήκειν, P. III, 3, παρήκων διὰ πάντων, (cet esprit) répandu dans toutes les parties de l'univers.
παριέναι, R. 21, εἰς τὴν ἀκοὴν παρίησιν, se présente à l'oreille. R. 26, μηδὲν παρίεις. R. 23, παρίεσθαι ou, suivant d'autres, παρέσθαι, syn. de παραιτήσασθαι.
παριστάναι, R. 22, παρίστησί τινα ἴδιον τύπον φωνῆς, présente une locution qui a quelque chose de distingué.
παρίστασθαι, R. 13, ἔννοιαι παρίστανται, les idées se présentent, résultent. R. 31, τὰ παριστάμενα ἤθη, πάθη, les sentiments, les passions que l'on éprouve.
παροξύνειν, R. 11, exciter, engager.
παρυφίστασθαι, P. XXIII.
πάσχειν, R. 7, catég. rhét. — R. 13, 25, être passif. — R. 31, πεπονθώς, leç. inc.
πατεῖσθαι, R. 26, ἡ πεπατημένη. R. 23. E. 11, τὸ πεπατημένον, expression vulgaire.
πατήρ, L. VII, πατὴρ ῥύθμοῦ. leç. conj. L. XII, 1. R. 1.

παχύτης, XXIX, 1. Pl. Dion. Hal. Plut. — leç. inc. les mss. portent παχύτατον.
πείθειν, XV, 9, 10. IV, 4, πεπεῖσθαι. Pl. Plut.
πειθώ, I, 4. XVII, 1. XX, 1. XXXIX, 1, 2. Pl. Plut.
πεῖρα, I, 4. VI. XXXIX, 3. Pl. Plut. v. Wytt. Anim. ad Plut. 49 D.
πέλαγος, XII, 2. Pl. Plut.
πέλας, XXXIX, 3, οἱ πέλας, les auditeurs. Pl. Plut. empl. ὁ πέλας.
πελειάδες, IX, 14, comp. Plut. VII Sap. Conv. c. 13. 158 F.
Πελοπόννησος, XXIV, 1.
πέμπτος, VIII, 1. XXXIX, 1.
πένης, X, 2, cit. de Sappho.
πένταθλος, XXXIV, 1. Pl. Plut.
πέντε, VIII, 1.
πέρα, XLIV, 8, πέρα φήμης, leç. inc. Pl. Plut.
περαιτέρω, XXXVIII, 1.
περί, *avec le gén.* I, 1, 2. XXXIII, 1, περὶ ὕψους. III, 5, περὶ τῶν παθητικῶν. IV, 4, περὶ Τιμαίου. VIII, 1, ἐν τοῖς περὶ Ξενοφῶντος. XIII, 4, περὶ πρωτείων. XV, 12, περὶ τῶν ὑψηλῶν. XVI, 1, ὁ περὶ σχημάτων τόπος. XXVII, 1, περὶ προςώπου, de quelqu'un. XXXII, 1, περὶ πλήθους. XXXIII, 1, περὶ αὐτοῦ τούτου. XXXIV, 3, περὶ Φρύνης. XXXVIII, 2, τὰ περὶ Λακεδαιμονίων καὶ Ἀθηναίων. XXXIX, 3, περὶ τῶν ὁμολογουμένων ἀπορεῖν. XLIII, 4, περὶ τῆς ἄλλης παρασκευῆς. XLIV, 12, περὶ ὧν ὑπεσχόμεθα γράφειν.
avec l'acc. Désignant le lieu. IV, 3, ἀλοῦσι περὶ Σικελίαν. IX, 13, περὶ τὰ ἴδια μέτρα. — s. fig. X, 3, περὶ αὐτὴν πάθος. ibid. περὶ τοὺς ἐρῶντας. XXXIV, 2, περὶ αὐτόν εἰσιν ἀστεϊσμοί. XIII, 3, οἱ περὶ Ἀμμώνιον. — Designant l'objet, le but. V. VIII, 1, περὶ τὰς νοήσεις. V, περὶ ὅ. VIII, 2, τὰ περὶ τοὺς Ἀλῳάδας. IX, 8, περὶ τὴν θεομαχίαν. IX, 14, τὰ περὶ τὸν Κύκλωπα. ibid. τὰ περὶ τὸν ἄσκον. ibid. τὰ περὶ τὴν μνηστηροφονίαν. IX, 15, τὰ περὶ τὴν τοῦ Ὀδυσσέως οἰκίαν. XXIX, 1, δεινὸς περὶ σχῆμα. XXXII, 4, σχολάζειν περὶ τὸν τοῦ πλήθους ἔλεγχον. XXXIV, 2, τὰ περὶ τὴν Λητώ. XLIV, 2, οἱ περὶ λόγους δεινοί. XLIV, 7, γενόμενα περὶ τεκνοποιΐαν.
περιαυγεῖσθαι, XVII, 2, Strabon. Plut. se sert de περιαυγής, M. 404, C.
περιβάλλειν, I, 3, περιέβαλον ταῖς ἑαυτῶν εὐκλείαις τὸν αἰῶνα. XL, 2, περιβάλλεσθαι, revêtir. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 99 E.
περιβλέπεσθαι, XXXV, 3, au moy. Elien, Arrien, Plut. Vit. 777 D.
περιγραφή, XI, 3, choix, délimitation, s. fig. Plut. s. pr.
περιέλκεσθαι, XV, 11, ἀπό τινος... εἴς τι, se laisser détourner, distraire. Pl. Plut. à l'actif et au sens fig. Valckenaer blâme l'emploi de ce verbe. v. Thes. II. St. éd. Didot.
περιεργία, III, 4, affectation. Pl. Plut. M. 693 B, C. 802 E. Les mss. portent περιεργασία corrigé en περιεργία.
περιέχειν, VIII, 3. XXII, 1. XLIII, 1. Pl. Plut. — XXXV, 3, τὸ περιέχον, l'espace, l'éther. Plut. fr. v. Wytt. De Serâ Num. Vind. p. 102.
περιηθήματα, XLIII, 5, leç. conj. Les mss. portent περιθήματα. Manuce a lu περιττώματα, empl. par Plut.
περιϊστάναι, III, 4, περιϊστάντες ἡμᾶς εἰς τοὐναντίον. Pl. Pol. I, 343 A. Plut. Vit. 170 A.
περικεῖσθαι, XLIV, 5, ὁ περικείμενος τοῖς σώμασι δεσμός. Plut.
περικλείειν, XL, 1.
περικόπτειν, IV, 3, cit. de Timée.
περιλαμβάνειν, XII, 2, ὡς τύπῳ περιλαβεῖν, définir. — XX, 3, observer, suivre. — XXXIV, 2, embrasser, s. fig. — XXXIX, 3, contenir. Pl. pour les deux derniers sens. — Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

παύεσθαι, R. 9.
Παῦλος, L. XXII, II. ὁ Ταρσεύς.
πεζός, L. XII, 4, πεζὴ προφορά. L. XII, 7, τὸ πεζόν. L. XIV, 1, τῷ πεζῷ. L. XIV, 2, πεζοὶ λόγοι. E. 21, ἡ πεζὴ διάλεκτος.
πείθειν, R. 21. E. 2, πεῖσαι. R. 31, πεποιθώς, leç. conj.
πειθώ, R. 21, 32.
πειρᾶσθαι, R. 33, πρὸς ταὐτὰ πειρώμενος, affecté de la même manière.
πέμπειν, P. II, 1, 2.
περαίνειν, R. 27.
περί, *avec le gén.* P. I, 3. R. 26.
περιάπτειν, R, 26. π. κόσμον, s. fig.
περιβολή, P. I, 6.
περιγράφειν, R. 20, κἂν ὑπὲρ τὸν καιρὸν ἡ περίοδος περιγράφηται.
περιεκτικός, L. XIV, 1.
περιεργάζεσθαι, E. 21, τὸ περιειργασμένον, tournures recherchées.
περικαλλής, R. 20, τὸ καινόν τε καὶ περικαλλὲς τῆς ἀφηγήσεως. — R. 23, expression plus élégante que τὸ καλόν.
περικαλῶς, R. 17. Quelques mss. porteut περικαλλῶς.
περικοπή, R. 28, 29. E. 14.
περιλαμβάνειν, P. IX, περιέλαβε, comprendre, embrasser. — L. XII, 11, ὁρῷ τὴν συλλαβὴν περιλαβεῖν. R. 32, ὡς ἐν τύποις περιλαβεῖν. R. 29, τὸν κύκλον περιλαμβά-

περιλάμπεσθαι, XV, 11. Plut. Pericl. c. 39. Philon, de Mundo.
περιμάχητος, XXXVIII, 3. Pl. Plut.
περίοδος, XI, 1, κατὰ περιόδους, tour à tour. XL, 1, ἐν ταῖς περιόδοις. Pl. Plut.
περιουσία, XXXIV, 4, abondance dans le style. XII, 1, abondance d'idées. Pl. Plut.
περιπαθής, VIII, 3. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 130 C.
περιποιεῖν, I, 1. Plut. M. 24 C. — au moy. VI. Plut. M. 12 C.
περισπᾶν, XV, 11, εἰς. — XLIII, 1, enlever, détruire. Xén. Plut.
περίστασις, XXXVIII, 3, circonstance critique. Plut. M. 103 B, 137 B, 886 C. v. Wytt. Anim. ad 169 D.
περιτιθέναι, XII, 1, τῷ λόγῳ μέγεθος. XXVII, 1, ἀπειλήν τινι. — XXX, 2. Pl. Plut.
περιττεύειν, XXXV, 1, *redundare*. Pl. Plut.
περιττός, adj. II, 3. III, 4. XXX, 1. XL, 2. — XXXV, 3, τὸ περιττόν, la grandeur. — XXXIV, 2, ἐκ περιττοῦ, amplement.
περίφρασις, XXVIII, 1, 2. XXIX, 1. Plut.
περιφρονεῖν, VII, 1. Pl. Plut.
περιχεῖν, XVII, 2. XXVIII, 2, περιχεάμενος. Pl. Plut.
Πέρσης, III, 2. XLIII, 2.
πέτρος, XXXV, 4. Pl. Plut.
πεῦσις, XVIII, 1. fig. rhét. Plut. M. 614 D.
πῇ, XVII, 1, πῇ δὲ καὶ πῶς.
πηγή, VIII, 1, πηγαὶ τῆς ὑψηγορίας. Pl. Plut.
πηλός, XXXVIII, 3. Pl. Plut.
πηροῦν, XLII, 1. Pl. Plut.
πιθανός, XXXVIII, 5, πιθανὰ διὰ τὸ γελοῖον. XLIV, 1, πιθαναὶ φύσεις. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 26 A.
πίλημα, XXXII, 5, ne se lit pas dans Platon. Plut. M. 494 B.
Πίνδαρος, XXXIII, 5.
πίνειν, XXXVIII, 3, πινόμενα.
πίπτειν, VII, 3, εἰς ἀπαύξησιν. XLIV, 4, εἴς τινα. XXXIII, 5, s. abs. XXXVI, 1, ἔξω τῆς ὠφελείας. Pl. Plut.
πιστεύειν, XVIII, 2, πεπίστευται. Pl. Plut.
πιστευτέος, XLIV, 2. Pl.
πίστις, XII, 2, confirmation, preuve. Pl. Plut. M. 398 F.—XVI, 3, πίστις ὅρκων, un serment à respecter. — XXXIX, 3, ἀποχρῶσα γὰρ ἡ πεῖρα πίστις, il suffit d'en faire l'épreuve pour en être convaincu. Plut. M. 699 D, etc.
πιστός, XV, 8, τὸ πιστόν. — XXXVIII, 3. XLIV, 5, croyable. XVIII, 1. XXXI, 1, πιστότερον, plus croyable. Pl. Plut.
πιστοῦσθαι, XVI, 1, confirmer. Plut. M. 628 F.
πλάνος, IX, 13, πλάνοι Ὀδυσσέως. Pl. Plut.
πλάσις, VIII, 1, πλάσις τῶν σχημάτων, invention des figures. — XL, 3, arrangement des termes. Plut. s. moral.
πλάσμα, XIII, 4, s. pr. XV, 8, syn. de φαντασία. Pl. Plut. Démosth. c. 10.
Πλαταιαί, XVI, 2, bataille de Platée.
Πλάτων, IV, 4, 6. XIII, 1, 3. XXIII, 4. XXVIII, 2. XXXII, 5, 8. XXXV, 1.
πλεῖστος, VIII, 3. XXXII, 6. XLIII, 6, κατὰ τὸ πλεῖστον. XXV, ἐν τοῖς πλείστοις.
πλείων, XXIII, 4, πλείονα. — XXXIV, 1, πλείους. — XXX, 1, τὰ πλείω. — XIV, 2, πλέον δὲ... εἰ. — XXXV, 1, πλεῖον ἔτι... ἤ. — VIII, 1. XII, 5. XXXIV, 3. κατὰ τὸ πλέον.
πλεκτάνη, III, 1, cit. d'Eschyle.
πλεονάζεσθαι, XXIII, 3, pass. mettre au pluriel.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

νοντες.
περίμετρος, R. 29, ἡ περίμετρος τοῦ βώμου.
περίοδος, P. VII. R. 20, 28, 29. E. 14.
περιουσία, R. 22, ἐκ περιουσίας.
περιπατητικός, P. I, 2, 4.
περίσκεψις, R. 17. E. 13, examen.
περιτέμνειν, R. 28, περιτετμημένον.
περισσός, L. 1, ἐκ περισσοῦ.
περιττός, P. XX, περιττόν, superflu. P. III, 2, περιττότερον.
περιττῶς, R. 19, 22, περιττῶς ἔχον.
περιχάρεια, R. 33.
πέρυσι, R. 3.
πηγνύναι, L. XII, 5, πεπηγὼς χρόνος, temps, mesure fixe, déterminée, en parlant du mètre.
πῆχυς, L. XII, 6.
πιθανός, R. 1, 13. E. 15, 20. sup. R. 30.
πιθανότης, R. 13, 17, 18, 32.
πίπτειν, R. 33, πίπτειν μεταξὺ τούτων, en parlant de la voix.
πίστις, R. 5, πίστεις τῆς ἀληθείας, preuves de la vérité. R. 8, πίστεις λαμβάνειν. R. 30, πίστεων εἴδη, espèces de preuves, formes d'arguments. R. 31, δύναται μέγιστον εἰς πίστιν, contribue beaucoup à la persuasion. R. 32, πίστεις, preuves. E. 2, ἔργον πίστεως. E. 15, πίστεων εἴδη (comme R. 30). E. 16, πίστις, confirmation. E. 18, 20, πίστεις, preuves.
πλάγιος, R. 5.
πλάζειν, R. 32, πεπλασμένος.
πλάσις, P. III, 2, πλάσις σώματος.
πλάσμα, R. 31, prestige, εἰ λόγος στερήσεται τοῦ κατὰ τὴν ὑπόκρισιν πλάσματος. L. XIV, 1, τὸ ποιητικὸν χρώμενον μύθοις καὶ πλάσμασι, la poésie faisant usage de fables et de fictions.
Πλάτων, P. I, 3. L. XII, 7, Πλάτωνος πεζά. R. 19. E. 21.
Πλατωνικός, P. I, 6, Πλατωνικαὶ ἀρχαί. P. I, 2, 3, Πλατωνικοί.

πλεονεκτεῖν, XLIV, 9, acquérir, posséder davantage. Pl. Plut.
πλεονεξία, XXXI, 1. XLIV, 10. Pl. Plut.
πλεύμων, XXXII, 5. Pl. Plut.
πλευρόν, XV, 4, cit. d'Euripide.
πλῆθος, XII, 1. XXII, 4. XXXII, 1, 2, 4. XXXV, 1. XL, 1. XLIII, 4. Pl. Plut.
πληθυντικός, XXIII, 2, 3. XXIV, 1, 2.
πληθύς, XXIII, 4. Pl. Plut.
πλήν, I, 2. III, 5. IV, 1. IX, 7, 14. X, 6. XXX, 2, 8. XXXVI, 4. XLIV, 1, 2. — πλὴν εἰ μή, XI, 2. — XXXVIII, 4, πλὴν ὁμοίως. — XXXIII, 4. XLIV, 11, πλὴν ὀλίγων. Pl. Plut.
πλήρης, IV, 1. XXXIX, 2. Pl. Plut.
πληροῦσθαι, VII, 2, remplir. Pl. Plut. M. 81 B, C, s. fig.
πλησιάζειν, XIII, 2, τρίποδι πλησιάζουσα. Pl. Plut.
πλησίον, XLIV, 10.
πλήττειν, XX, 2, s. fig. Pl. Plut.
πλούσιος, XII, 3, πλουσιώτατα.
πλοῦτος, XXIX, 1, cit. de Platon, *trésor*. XLIV, 7. — *au plur*. VII, 1. XXXIII, 2.
πνεῦμα, XXII, 1, ἄστατον πνεῦμα, vent variable. — IX, 13, vigueur, force d'esprit. — XIII, 2, inspiration. — XXXIII, 5, δαιμόνιον πνεῦμα. — XXXIV, 2, leç. inc. v. νεῦμα.
ποθεν, VI, ἐντεῦθέν ποθεν. — I, 3, οὐκ ἄλλοθεν ἢ ἐνθένδε ποθέν. Pl. Plut.
ποιά, X, 2, cit. de Sappho.
ποιεῖν, *à l'act*. X, 1, σῶμα ποιεῖν. X, 4, 6. XVIII, 1. XXI, 1. XXIII, 4. XXV. XXVI, 1, 2. XXXVIII, 3. XLIII, 3, 6. — *au pass*. III, 4, τὸ πεποιημένον. VIII, 1, πεποιημένη λέξις. v. Dion. Hal. de C. V. III. Wytt. ad Plut. M. 16 B. — *au moy*. XX, 3. XLIII, 3.
ποίημα, VII, 1. XXXIII, 1. Pl. Plut.
ποίησις, XV, 2. XXX, 2. Pl. Plut.
ποιητής, *au sing*. dans un sens général, XXXII, 7. XXXIII, 4, 5. XL, 3. — *au plur*. XIII, 2. XV, 2. XL, 2. — ὁ ποιητής, pour Homère, IX, 10. X, 3, 6. XV, 3. XIX, 2. — pour Euripide, XV, 2. — pour Eupolis, XVI, 3.
ποιητικός, XIII, 4. XV, 8. — *au comp*. XXXIV, 2. Pl. Plut.
ποικίλος, XXXIX, 3. Pl. Plut.
ποικιλτός, XLIII, 2. cit. de Théopompe.
ποῖος, ποῖόν τι, XII, 1. — XIII, 2, ποία δὲ καὶ τίς αὐτη.
ποιός, VIII, 1. XX, 3. XXXIX, 1, αὐτὴ ποιὰ σύνθεσις.
ποκοειδής, XV, 5, ποκοειδεῖς ἔννοιαι Αἰσχύλου.
πόλεμος, XLIV, 6, s. fig.
πόλις, XXXVIII, 2. XLIV, 7.
πολιτεία, IV, 4, Rép. des Lacédémoniens, ouvrage de Xénophon. — VIII, 1, Rép. de Platon. — XLIV, 3.
πολιτεύεσθαι, XVI, 2, 4. Pl. Plut.
πολιτικός. I, 2, πολιτικὸς ἀνήρ, homme appelé à parler en public. — IX, 3, τὸ πολιτικὸν, l'éloquence. — XXXIV, 2, πολιτικὸς μυκτήρ, fine raillerie. v. le mot μυκτήρ. — XLIV, 1, πολιτικαὶ φύσεις, talents propres à l'éloquence. Plutarque se sert de l'expression πολιτικὸς ῥήτωρ, Præc. reip. ger. c. 6, 7, 8.
πολλάκις, II, 2. IV, 1. VII, 3. X, 6, etc.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

πλεονέκτημα, P. III, 2. R. 31.
πλῆθος, P. I, 6. R. 17.
πληροῦν, R. 29, accomplir, πληρώσαντες τύχωσι.
πλησιάζειν, R. 27, fréquenter un maître.
πλήττειν, L. XIII, 2, φωνὴ ἀὴρ πεπληγμένος.
πλούσιος, R. 1, *au comp*. leç. inc.
πλοῦτος, R. 9. E. 6, *au plur*.
πλύνειν, R. 23. E. 11, τὸ πεπλυμένον, expression triviale.
Πλωτῖνος, P. I, 2, 6, 8. P. II, 2.
πνεῦμα, P. III, 1, esprit, *mens*. P. III, 3, au plur. souffle. R. 23, *au sing*. souffle. R. 24, esprit grammatical, *ibid*. génie. — R. 21, leç. dout. v. ῥεῦμα et φθέγμα. R. 32, leç. dout. v. φθέγμα.
πνεύμων, R. 21, leç. dout. ἐπιλαμβάνεται τοῦ πνεύμονος.
ποδηγός, R. 27, leç. conj.
πόθεν, R. 9.
ποθεῖν, P. XI.
ποθεινός, L. XII, 1, ποθεινοτέρα.
ποιεῖν, P. I, 5. *au moy*. P. XV, πεποίηται τὴν μνήμην. — L. XII, 11, τὸ ποιοῦν πρὸ τοῦ ποιηθέντος. — R. 6, catég. rhét. R. 25, être actif. R. 20, 33, *au moy*.
ποίημα, P. I. 4. L. XII, 7.
ποιητής, L. XII, 8. — L. XIII, 5, ὁ ποιητής, Homère. — *au plur*. P. III, 3. L. XII, 5.
ποιητικός, L. XII, 14, ποιητικὴ λέξις. — L. XIV, 1, τῷ ποιητικῷ. — R. 34, disposé à travailler. E. 21, Πλάτωνος ποιητικώτερος ὄγκος.
ποικιλία, P. XVI, ποικιλία ὀνομάτων. R. 20, de même.
ποικίλλειν, E. 20, πεποικίλθαι.
ποικίλος, [R. 22.] E. 17, ποικίλη βαφή.
ποικίλως, R. 17.
ποιός, L. XII, 5, ποιὸς καὶ ποσός.
πόλεμος, R. 3.
πολιτεία, P. I, 3, République de Platon.
πολιτεύειν, R. 25.
πολιτικός, R. 18, πολιτικὸς καὶ λογικός, opp. à τοῖς ἀγελαίοις ζώοις.
πολιτικῶς, E. 20, πολιτικῶς δέ ἐστι λέγειν τὸ πεποικίλθαι τὸν λόγον ἐνθυμήμασι πιθανοῖς καὶ ὡς μάλιστα ἀποδεικτικοῖς.
πολλάκις, R. 16, 22, 27. E. 10.

πολλαχῆ, XII, 2. XXXII, 8.
πολλαχοῦ, III, 2.
πολλοστημόριον, XXXVI, 2. Plut. Them. c. 16. M. 1066 A.
πολύεργος, XVI, 1, πολύεργον ἐν τῷ παρόντι.
πολυΐστωρ, IV, 1. Strab. Dion. Hal.
Πολύκλειτος, XXXVI, 3, célèbre sculpteur.
πολυμορφία, XXXIX, 3. Plut. M. 389 B, emploie πολύμορφος.
πολυπλήθεια, XXXII, 1. Aristot.
πολυπρόσωπον, XXVII, 3, changement des personnes auxquelles on s'adresse. Plut. M. 973 B.
πολύπτωτον, XXIII, 1, changement de cas.
πολύς, VII, 1. XII, 4, πολύ. XXII, 4, πολὺ μᾶλλον. — XXVII, 3, πολὺ πλέον. — XXXVI, 4, ὡς ἐπὶ τὸ πολύ. — I, 4, ὡς τὰ πολλά. — XV, 9, πολλὰ μὲν ἴσως καὶ ἄλλα. — XXIV, 2, πολλὰ ποιεῖν. XXXV, 2, πρὸς πολλοῖς ἄλλοις.
πολυτέλεια, XLIV, 7. Plut. fr.
πολύφωνος, XXXIV, 1. Plut. Dion. Hal.
πομπικός, VIII, 3, τὰ πομπικά. Plut.
πομπικῶς, XXXII, 5, πομπικῶς καὶ ἔτι μᾶλλον...θείως.
πονεῖν, XXII, 2. XXVIII, 3. XLIV, 11.
πονητικός, XV, 8, leç. conj.
πορεία, XXVIII, 2, εἱμαρμένη πορεία. Pl. Plut. M. 119 F.
πορίζεσθαι, VI. XXXVI, 4, *au moy*. Pl. Plut.
πόρνη, IV, 5, cit. de l'hist. Timée.
πόρος, XXXII, 5, cit. de Platon.
πόρρω, IV, 7. XVII, 3. — XLIII, 5, πορρωτάτω. Pl. Plut.
Ποσειδῶν, IX, 8.
πόσον, XXXIX, 4.
ποσότης. II, 2, ποσότητες, le degré, combiné avec καιρός, le choix. — XII, 1, μετὰ ποσότητος καὶ περιουσίας, quantité et abondance. Plut. M. 656 E. etc.
Ποστούμιος, I, 1.
ποταμός, XXXV, 4, ποταμοὶ πυρός.
που, I, 4. IX, 2, 12, 15.
πρᾶγμα, III, 1, πρᾶγμα ὀγκηρόν, en parlant de la tragédie. — I, 4. XI, 1. XL, 1, sujet à traiter. — IX, 1, avantage, talent. — X, 1. XIII, 4. XVIII, 1. XXV, 1. XXXVIII, 2, 4, fait, événement. — *au plur*. XXIII, 4, objets. [XXIV, 2.] XXX, 1. — XXXI, 1, difficultés, cit. de Théopompe. — XLIII, 5, choses. — XLIV, 3, les affaires publiques.
πραγματεύεσθαι, XVI, 3, ὁ ὅρκος πεπραγμάτευται, le serment est prêté dans le but de. Pl. Plut.
πραγματικός, XV, 9, πραγματικαὶ ἐπιχειρήσεις, la marche de l'argumentation. XV, 10, τὸ πραγματικόν, le raisonnement, syn. de τὸ ἀποδεικτικόν. Plut. M. 715 B.
πραγμάτιον, XXX, 2.
πρακτικός, IX, 4, τὸ πρακτικόν, opp. à τὸ μυθικόν, l'action opposée au récit. Pl. Plut. fr.
πρέπειν, IV, 4, ἔπρεπε. — XLIII, 5, πρέποι ἄν. — IX, 7, τὸ πρέπον. — [XXVII, 1, ἅτε πρέπουσαν.] v. ἀποτρέπειν.
πρό, VIII, 1. IX, 8. XVIII, 8. — XXII, 2, πρὸ τοῦ φῆσαι.
προάγειν, I, 1, προάγειν τὴν φύσιν εἴς τι. Pl. Plut.
προαγωγός, XXXII, 7, qui entraîne à, s. fig. Plut. M. 760 B. Peut-être προςαγωγός serait préférable.
προαποδιδόναι, XLI, 2, ἅπ. λεγ. v. Ernesti, Technol. rhet. gr.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

πολλαχῆ, R. 7, 11.
πολλαχόθεν, L. XII, 7.
πολλαχοῦ, L. XV.
πολλαχῶς, L. XII, 6. — πολλοὶ πολλαχῶς. L. XII, 1. — πολλαχῶς πολλαχοῦ, L. XV.
πολυδύναμος, P. V.
πολυθρύλητος, P. XXIII.
πολυμάθεια, P. I, 4.
πολυμερής, P. V.
πολυπραγμονεῖν, L. XII, 14.
πορεία, L. XII, 5, πορεία ἵππων.
πορίζεσθαι, P. XI, ἐκ τέχνης πεπορισμένη, opp. à αὐτοφυής. — R. 33, πεπορισμένον (ἴδιον εἶδος πίστεων).
πόρρω, P. III, 1.
πόρρωθεν, P. III, 1.
ποσότης, L. XII, 6, 14, ἐν δυνάμει τῆς ποσότητος, par la valeur de la quantité prosodique.
ποῦς. L. XII, 3, 7, pied de vers. R. 5, ποδοῖν.
πρᾶγμα, P. I, 1, φιλοσόφων. P. I, 5. R. 9, 11. E. 2, 6.
πραγματεύεσθαι, P. I, 1, traiter, exposer. P. I, 8, πεπραγματευμένος, qui a travaillé, qui s'est efforcé de, qui a composé. R. 8, πραγματεύση, *efficies, assequeris*.
πραγματικός, R. 18, πραγματικὴ κατασκευή, moyens de la cause.
πρακτικῶς, R. 31. πρακτικῶς ἔχειν παρὰ τῶν δικαστῶν, réussir auprès des juges.
πρᾶξις, P. III, 1. P. IX. *au plur*. R. 9. R. 31.
πρᾶον, R. 32.
πράττειν, R. 2, τὸ πραχθέν. R. 11.
πραΰνειν, R. 13, 31.
πρέπειν, R. 16, 30, 32, 33. E. 9, 15.
πρεπώδης, R. 17, *au sup*.
πρεσβεύειν, P. XXIII.
πρεσβύτερος, P. I, 5. R. 1, 3.
προαγωγή, R. 21.

προβάτειος, XXIX, 1, προβάτειος πλοῦτος.
πρόβατον, XXIX, 1. Pl. Plut.
προγενέστεροι, XIII, 4. Plut. M. 433 D.
προγινώσκειν, IX, 12, destiner d'avance, réserver. Pl. Plut.
πρόγονοι, XVI, 2. Pl. Plut.
προδηλοῦν, XXVII, 1. Plut. M. 431, E, etc.
προδότης, XXXII, 2. Pl. Plut.
προειδέναι, XLI, 2. Pl. Plut.
προειπεῖν, XXXVIII, 3. Pl. Plut.
προειρηκέναι, *au pass.* XVII, 2. XXXIV, 3. Pl.
προεισβάλλειν, XXII, 2, commencer par.
προεκκείμενος, XI, 1.
προεκπίπτειν, XV, 8. XXXVIII, 1, περαιτέρω. Ath. Plut. Galba, c. 5.
προεμφανίζεσθαι, XVII, 3, ἅπ. λεγ.
προέχειν, XXXIV, 1. Pl. Plut.
προηγουμένως, XLIV, 12, précédemment, ci-dessus. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 117, D.
πρόθεσις, X, 6, préposition. Plut. M. 1009 C, F. 1010 A, B. 1011 C.
πρόθυμον, XLIV, 2. Pl. Plut.
προκείμενον, II, 2, τὰ προκείμενα, le sujet. XVI, 1, τὸ προκείμενον. — XLIV, 3, τὰ προκείμενα ἔπαθλα. Pl. Plut.
προκινδυνεύειν, XVI, 3, 4. Pl. Dem. Plut.
προκόσμημα, XLIII, 3. Philon, Leg. ad Caium. Diog. Laert. procœm.
προλαμβάνειν, IV, 2. Dém. Plut. fr.
προοίμιον, XXXVIII, 2, παράγγελμα καὶ προοίμιον ἐξέθηκε. Plut. M. 644 A.
προπηλακίζειν, XX, 3, cit. de Dém. Pl. Plut.
προπομπή, XXVIII, 2, προπομπὴ δημοσία. Plut.
πρός, *avec le gén.* XXII, 1, πρὸς τῆς ἀγωνίας ἀντισπώμενοι. XXXVIII, 4, γεννᾶσθαι πρὸς τοῦ πράγματος. XLIV, 9, ἠνδραποδισμένοι πρὸς τῆς φιλοχρηματίας. ibid. καταργαιρεσιάζεσθαι πρὸς τῆς τοῦ πλεονεκτεῖν ἐπιθυμίας.
avec le datif. V. XXII, 3. XXXVI, 2. XLIV, 6, πρὸς τούτοις, en outre. VIII, 2, πρὸς μυρίοις ἄλλοις. XXXIV, 2, πρὸς τῷ μιμεῖσθαι. XXXV, 2, πρὸς πολλοῖς ἄλλοις.
avec l'acc. direction, tendance. I, 3, γράφων πρὸς σε. I, 4, τὸ πρὸς χάριν. II, 1, μία τέχνη πρὸς αὐτά. III, 1, πρὸς αὐγὰς ἀνασκοπεῖν. IV, 1, πρὸς λόγων μέγεθος. VII, 3, πρὸς μεγαλοφροσύνην συνδιατιθέναι. IX, 1, ἀνατρέφειν πρὸς τὰ μεγέθη. XIV, 1, ἀναφέρειν πρὸς μέτρα. XIV, 3, μὴ τελεσφορούμενα πρὸς τὸν χρόνον. XVI, 3, πρὸς εὐτυχοῦντας. ibid. ὁ ὅρκος πρὸς ἡττημένους πραγματεύεται. XVII, 1, πρὸς κριτὴν κύριον ὁ λόγος. XXVI, 2, πρὸς αὐτὰ ἀπερειδόμενα τὰ πρόσωπα. XXX, 1, πρὸς εἰδότα. XXXII, 7, προαγωγὸν πρὸς τὸ ἄμετρον. XXVI, 3, πρὸς ἅπαντας... πρὸς μόνον λαλεῖν. XXXVI, 3, πρὸς τὸν γράφοντα. XXXV, 3, πρὸς ἃ γεγόναμεν. XXXIX, 3, πρὸς ὄγκον συνδιατιθέναι. XL, 4, πρὸς ἄλληλα... πρὸς ἑδραῖον διαβεβηκότα μέγεθος. XLIII, 4, τὰ πρὸς τρυφὴν χορηγήματα. ibid. πρὸς ὀψοποιΐας. XLIV, 1, πρὸς ἡδονὰς λόγων εὔφοροι. XLIV, 6, πρὸς ἣν νοσοῦμεν.
opposition. III, 5, πρὸς ἀκροατὰς ἀσχημονεῖν, rougir en face des auditeurs. IV, 7, ἀσχημονεῖν πρὸς τὸν αἰῶνα. IV, 2, πρὸς τὸν σοφιστὴν σύγκρισις. [IX, 10, πρὸς τὴν μάχην ἀργεῖ.] X, 1, τῇ πρὸς ἄλληλα ἐπισυνθέσει. XIII, 4, ἀνταγωνιστὴς πρὸς Ὅμηρον... ποὸς ἤδη τεθαυμασμένον. XVI, 2, τῇ μάχῃ τῇ πρὸς Φίλιππον. XVIII, 1, τὸ πρὸς ἑαυτὸν ὡς πρὸς ἕτερον ἀνθυπανταῖν. XVIII, 2, πρὸς τὸ λεχθέν. XV, 5, πρὸς ἀλλήλους. XXXVIII, 4, μάχεσθαι πρὸς ὡπλισμένους. XLIV, 2, τῆς πρὸς ἀλλήλους ἐρίδος.
προσαγγελία, X, 7. Plut. M. 118 F.
προσάγεσθαι, [X, 1,] au moyen, *allicere.* charmer. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

προαιρεῖσθαι, P. I, 6.
προβιβάζειν, P. I, 1.
πρόβλημα, P. I, 6.
προδιόρθωσις, R. 30. E. 15.
προειπεῖν, R. 13. L. XII, 2.
προειρηκέναι, *au pass.* L. XII, 7. L. XIII 3.
προέρχεσθαι, L. XIV, 1, προῆλθε.
προηγούμενος, P. I, 3, ὁρμὴ προηγουμένη, dessein prémédité.
προθεραπεύειν, P. XV.
πρόθεσις, R. 22, *au plur.* prépositions.
προϊστάναι, P. I, 1, προέστησαν.
προϊστασθαι, L. XXII, προϊστάμενος δόγματος ἀναποδείκτου.
προκαθίστασθαι, R. 13.
προκείμενον, R. 2, εἰς τὸ προκείμενον, pour le sujet, le but que l'on se propose. R. 27, ἀλλ' ἐμοὶ προκείμενόν ἐστι καὶ σκοπός.
Προκλῖνος, P. I, 2, 5, philos. platonicien.
προκρίνειν, P. II, 1.
προμήθεια, P. XI.
προοιμιάζεσθαι, R. 16. E. 9.
προοίμιον, R. 13, 16, 30. E. 2, 9.
προορᾶν, R. 25, προωρώμην.
προπέρυσι, R. 3.
προπολεμεῖν, P. IX.
πρός, P. II, 2, πρὸς ἑνὶ γενέσθαι. R. 11, πρὸς τῷ τέλει. E. 14, περικοπαὶ πρὸς ἀλλήλας σύμμετροι.
προσάγεσθαι, R. 21, ἐπισπᾶσθαι καὶ προσάγεσθαι, au pass. être gagné et charmé.

προςαγορεύειν, XXII, 2, s'adresser. Pl. Plut. fréq.
προςαναγκάζειν, XV, 3. Pl.
προςαναπλάττεσθαι, VII, 1, Sext. Emp. 719. Clem. Alex. 234. Plutarque emploie fréquemment ἀναπλάττεσθαι.
προςαποδιδόναι. IX, 12. XXII, 4, accomplir, satisfaire. Strab. Dion. Hal. Plut. M. 20 B. 1100 E.
προςάπτειν, XXVII, 1, se charger de, s'imposer, syn. de περιτιθέναι. Pl. Plut.
προςβάλλειν, XVII, 1. Pl. Plut. Luc. c. 16, etc.
προςβιβάζειν, XV, 5. Pl. Plut.
προςδοκία, XXXII, 5, cit. de Platon.
προςειςφέρειν, XV, 9. Ath. Plut. Arat. c. 15.
προςεκπίπτειν, XV, 8. Plut. D'autres lisent προεκπίπτειν, qui se lit aussi dans Plut.
προςεκτικός, XXVI, 3, au comp.
προςέναγχος, XLIV, 1. ἅπ. λεγ. Plut. empl. quelquefois ἔναγχος.
προςεπειςφέρειν, IX, 12, syn. de προςαποδιδόναι. v. Poll. Onom V, 140.
προςεπιθεᾶσθαι, XXX, 1. ἅπ. λεγ.
προςεπιθεωρεῖν, IX, 11. Hippoc. Galien.
προςήκειν, XXXVI, 1, 4. Pl. Plut.
προςθηκή, XXI, 2, οἱ συνδεσμοὶ καὶ αἱ ἄλλαι προςθηκαί, les conjonctions et les autres particules.
προςιστορεῖσθαι, IX, 15. Plut. Them. c. 27 M. 301 C.
προςκεῖσθαι, VII, 1. Pl. Plut.
πρόςοψις, XLIII, 3. Diod. Sic. Plut.
προςπεριορίζεσθαι, XXVIII, 3, ἅπ. λεγ.
προςπίπτειν, XIV, 1. XXI, 1. XXIII, 2. XXIX, 1. XXXIX, 4. Pl. Plut. fr.
προςτιθέναι, XXI, 1. XXXIX, 1, προςθείημεν. Pl. Plut.
προςτραγῳδούμενος, VII, 1. Strab. Joseph.
προςυπογράφειν, XIV, 2. Philon.
προςφέρειν, I, 4, apporter, appliquer. Pl. Plut.
προςφυής, XXXIV, 2. Pl. Hérod. Plut. M. 636 A.
προςφώνησις, XXVI, 3, *au plur.* apostrophes. Cic. Ep. ad Att. XIII, 12, 3, *nuncupatio*, dédicace. Plut. empl. προςφωνεῖν.
πρόςχρησις, XXVII, 2. Marc. Ant.
προςωπεῖον, XXX, 2. πρ. τραγικόν. Luc. Plut.
πρόςωπον, IV, 7. XIV, 1, personnage. Plut. Cæs. c. 17. — XXIII, 1. XXVI, 1, 2. XXVII, 1, 2, personne dans les conjug. — XLIII, 5, face.
προτέρημα, XLIV, 3. Diod. Sic. Plut.
προτίθεσθαι, XXII, 1, dire au commencement. — XXXVI, 4. XXXIX, 1, proposer, indiquer d'avance. Pl. Plut.
προτροπή, XVI, 3, encouragement. Pl. Plut. M. 826 B.
προϋπαντᾶν, XVII, 3, π. ταῖς ὄψεσι, mot rare, employé par Jos. Ant. Jud. VIII, 1, 2, dans le sens propre.
προϋποδεικνύναι, XLIII, 6. Aristot.
προϋποκεῖσθαι, VIII, 1. Plut. Philon.
προϋποτίθεσθαι, I, 3. IX, 3. Plut. M. 1013 B.
προφαίνεσθαι, XV, 7. Pl. Plut. v. Wytt. Anim. ad M. 149 D.
προφέρειν, XXXII, 8, vanter, proclamer. Pl. Plut. M. 700 E, omis dans le Lex. Plut.
προχεῖν, XXXV, 4, en parlant de l'Etna. — XIX, 1, *au pass.* s. fig. en parlant des mots qui se succèdent sans conjonctions.
πρόχυσις, IX, 13, πρόχυσις τῶν ἐπαλλήλων παθῶν, succession rapide de mouvements passionnés.
προωθεῖν, XXXII, 4. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

προςαγορεύειν, P. I, 8, intituler. — L. XII, 6, désigner.
προςαγωγός, R. I, (v. le mot προαγωγός dans le vocab. du περὶ ὕψους.)
προςάπτειν, R. 18, ajouter.
προςαρκεῖν, P. I, 8, προςηρκέσθημεν.
προςδεῖν, P. XVIII.
προςδοκᾶν, P. II, 1.
προςεδρία, P. II, 2.
προςεικάζειν, R. 8.
προςεῖναι, L. XIV, 1, 2, πρόςεστιν. R. 13, μὴ προςῇ.
προςειπεῖν, P. XVI.
προςέξις, E. 2, attention.
προςεοικέναι, P. III, 2.
προςέχειν, R. 5. πρόςεσχεν, R. 22.
προςήκειν, R. 34.
προςθηκή, E. 10, προςθηκαί opp. à ἀφαιρέσεις.
προςίεσθαι, P. II, 3.
προςκύπτειν, R. 5, προςεκεκύφει τῇ γῇ.
προςλαμβάνειν, E. 5, προςλάβῃ.
προςνέμειν, R. 22.
προςτιθέναι, P. I, 7. L. XIII, 4. R. 11, 22.
προςτυγχάνειν, R. 22, προςτυχόν.
προςφέρειν, L. XIII, 4, ἐὰν διπλοῦν προςενεχθῇ, si l'on ajoutait une lettre double, ξ. ψ.
προςφιλής, R. 1, *au comp.*
προςφοιτᾶν, P. I, 3.
πρόςφορος, R. 31.
πρόςωπον, R. 9, *au plur.* personnes du verbe. — E. 6.
πρότασις, R. 14. E. 4, état antérieur, proposition préliminaire.
προτάττειν, R. 15.
προτείνειν, R. 15.
προτρέπειν, R. 16. E. 2, 9.
προτυποῦσθαι, R. 13.
προυργιαίτερα, P. II, 2.

πρωτεῖον, XIII, 4. XXX, 1, 4. XXXIII, 1, 4. XXXIV, 1. XLIV, 3, *au sing.* et *au plur.* première place, premier rang. Pl. *au plur.* Plut. fréq.
πρωτεύειν, I, 3. XXXIV, 1. Plut. fréq.
πρῶτος, VI, ἐν πρώτοις. — VIII, 1, πρῶτον μὲν καὶ κράτιστον... δεύτερον δέ.— IX, 1, 3. XXII, 1. XXXIX, 4.
πταῖσμα, XXXIII, 4. Plut.
πτέρναι, XXXVIII, 1, cit. de la harangue sur l'Halonèse. Plut. y fait allusion de Def. Orac. c. 27.
πτερόφορος, XV, 4, cit. d'Euripide. Plut.
πτοεῖν, X, 2, cit. de Sappho.
πτῶσις, XXIII, 1. Plut. s. gramm. M. 1009 C. 1011 C.
Πυθία, XIII, 2. Plut.
πύκνωσις, [X, 1], rapprochement. Plut.
πῦρ, XXXV, 4, ποταμοὶ πυρός.
πυρρίχιοι, XLI, 1.
πως, après τοιοῦτος, V. IX, 15. — VII, 2. XIV, 1. XV, 11. XVII, 2. XXXV, 4. XXXVIII, 5.
πῶς, XXIII, 1. πῶς ποτε. XVII, 1, πῇ δὲ καὶ πῶς.

P.

Ῥάδιος, XLIV, 6.— IX, 14. ῥᾷστον. Pl. Plut.
ῥαθυμία, XLIV, 11. Pl. Plut.
ῥεῖθρον, XXXV, 4. Plut. fréq.
ῥεῖν, XIII, 1. XXXVI, 2, ῥέῃ, poet. IX, 5, cit. d'Hésiode.
ῥῆγμα, XIII, 2. Plut. s. diff.
Ῥῆνος, XXXV, 4.
ῥητορική, XVII, 2, σοφίσματα τῆς ῥητορικῆς. Pl. Plut.
ῥητορικός, XV, 2, 8, ῥητορικὴ φαντασία. Pl. Plut.
ῥήτωρ, IX, 3, ἀληθὴς ῥήτωρ. — XI, 2. XII, 3. XV, 8. XVI, 4. XVII, 2. XX, 2. XXX, 1. XXXII, 2, 8. XXXIV, 4. XLIV, 3, 4. Pl. Plut.
ῥίν, IX, 5, ῥίνες, cit. d'Hésiode.
ῥόθιον, XXXII, 4, ῥόθιον τῆς φορᾶς. Plut. s. pr. et fig.
ῥυθμός, XXXIX, 4, ῥυθμὸς δακτυλικός. ibid. ῥυθμὸς τέτρασι καταμετρούμενος χρόνοις, une mesure longue de quatre pieds. — XLI, 1, 2. Pl. Plut.
ῥυπαρός, XXXI, 1. XLIII, 5. Ath. Plut. M. 168 D. 171 B, etc.
ῥωμή, XII, 4, s. fig. force, vigueur de l'éloquence. Plut. s. pr. et fig.
ῥωπικός, III, 4. Polyb. Plut. v. Lyc. c. 9, M. 495 C.

Σ.

Σάκκιον, XLIII, 3. Plut. M. 10 B. 168 D.
σαθρός, XVIII, 1, cit. de Dém. Plut. empl. souvent ce terme. v. Wytt. Anim. ad M. 64 D. 137 C.
Σαλαμίν, XVI, 2.
Σαπφώ, X, 1.
σαφήνεια, XI, 3. Pl. Plut.
σβέννυσθαι, XXI, 1. XXXIII, 5. Pl. Plut.
σειραῖος, XV, 4, cit. d'Eurip. Les mss. portent Σειρίου.
σέλας, III, 1, μάκιστον σέλας, cit. d'Eschyle.
σεμνός, XXX, 2, σεμνὰ ὀνόματα, termes pompeux, expr. ironiq. Plut. M. 711 E.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

προύργου, R. III, 2. D'autres lisent πρὸ ἔργου.
προφορά, L. XII, 4.
πρωτότυπον, L. XII, 11.
πταῖσμα, P. II, 2, faute de copiste.
πτερύγισμα, L. XII, 5, leç. dout.
πτηνόν, L. IV.
Πτολεμαῖος, P. I, 4, philos. péripatéticien.
πτῶσις, L. XII, 4. R. 24.
Πυθαγορεῖος, P. I, 6, Πυθαγορεῖαι ἀρχαί.
Πυθία, L. XII, 7.
πυκνότης, P. II, 3, πυκνότης τῶν ἐννοιῶν.
πυρρίχιος, L. XII, 14.

P.

Ῥάδιος, R. 3.
ῥαψῳδία, L. XII, 7.
ῥεῦμα, R. 21, leç. conj. pour πνεῦμα.
ῥῆμα, P. XI. L. XII, 8. L. XVII. R. 17, 24.
ῥῆσις, L. XII, 4, ῥῆσις ἡ κατὰ πεζόν.
ῥητορικός, R. 15, 18, ῥητορικώτατος. R. 17, ῥητορικὴ τέχνη.
ῥήτωρ, L. XII, 4. R. 17, 19. E. 4.
ῥυθμητικός, R. 18.
ῥυθμίζειν, E. 10.
ῥυθμικός, L. XII, 7.
ῥυθμός, L. VII. VIII. L. XII, 1, 5. L. XIV, 1. R. 17, 29, 32. K. 14. Ce que l'auteur du π. ὕψ. appelle ῥυθμός, Longin, dans le frag. litt. XII, l'appelle μέτρον.

Σ.

Σαθρός, R. 15, σαθρὰ καὶ ἀσθενῆ.
σαφής, P. I, 6, σαφεστέρα.
σαφῶς, R. 15, 20, 31.
σεῖστρον, L. XII, 8, παρὰ τὸ σείω σεῖστρον γίνεται.
σεμνός, P. III, 3, σεμνότερα εἰρήκασι. P. VII, σεμνοτέραν ἀπέφηνε τὴν ἑρμηνείαν. R. 22, σεμνοὶ καὶ ἀρχαῖοι λόγοι. E. 18, τὸ σεμνόν. ibid. σεμνοτέρα λέξις.

σεμνότης, XII, 3, σεμνότης μεγαλοπρεπής, majestueuse dignité, avec une teinte d'ironie. v. Plut. Périel. c. 5.
σημαίνειν, XXXIX, 2, οὐδὲν ἁπλῶς σημαίνοντες, *sans rappeler aucun chant*, en parlant des sons de la lyre. XXXIX, 4, τὸ αὐτὸ σημαίνει, *le sens est le même*. Pl. Plut.
σημαντικός, XXXI, 1. — XXXI, 2, σημαντικώτατα ἔχειν. Aristot. Plut. M. 735 C. 1026 A.
Σικελία, IV, 3. XXXVIII, 3.
Σιμωνίδης, XV, 7.
σιωπή, IX, 2. Plut.
σκεδάννυσθαι, XL, 1, σκεδασθέντα τὰ μεγάλα. Pl. Plut.
σκέμμα, XXXIII, 1. XXXVI, 4. Pl.
σκέπτεσθαι, XVIII, 2. XXII, 2, τὰ ἐσκεμμένα. Pl. Plut.
σκευάζειν, XVI, 1. XLIII, 2, s. fig. appl. au style. Pl. Plut.
σκηνή, XLIII, 3. Pl. Plut.
σκῆνος, XXXII, 5, σκῆνος ἀνθρώπινον. Pl.
σκηπτός, I, 4. XII, 4, coup de vent. Plut. M. 338 C.
σκιά, XVII, 3. Pl. Plut.
σκληρότης, XLI, 3, tenon, opp. à mortaise, ἐγκοπή. Pl. Plut. s. mor.
σκοπός, XIII, 2. Pl. Plut.
σκῶμμα, XXXIV, 2. Pl. Plut.
σμικρότης, XXXIII, 2. Pl. Plut. empl. μικρότης.
σοβαρός, XVIII, 1. Plut. fréq.
σοβεῖν, XLI, 1, ῥυθμὸς σεσοβημένος. Plut. Sol. c. 27. Pomp. c. 29.
σόφισμα, XVII, 2, σόφισμα τῆς ῥητορικῆς, les petites ressources de la rhét. Pl. Plut.
σοφιστής, IV, 2, en parlant d'Isocrate comp. à Alexandre. Plut. M. 43 F, etc.
σοφιστικός, XXIII, 4, λίαν σοφιστικόν. Pl. Plut.
Σοφοκλῆς, III, 2. XV, 7. XXIII, 3. XXXIII, 5.
σοφός, XLIV, 7, κατὰ τοὺς σοφούς. Pl. Plut.
σπᾶν, XXXIV, 4, εἰς ἑαυτόν, s. fig. Plut. M. 681 E.
σπάντος, XLIV, 1. Pl. Plut.
σπέρμα, XVI, 3, s. mét. XLIII, 4, s. pr. Pl. Plut.
σπουδή, I, 2, soin.
στάσις, IX, 7, *au plur* divisions. — XX, 2, *au sing.* ordre, règle. Pl. Plut.
στέφανος, XIII, 4, s. fig. honneur. Pl. Plut.
στῆθος, X, 2, cit. de Sappho.
στηριγμός, XL, 4, obstacle, appui, s. fig. Plut. M. 76 E, en parlant des obstacles qui arrêtent les progrès dans la philosophie. Wyttenbach l'entend à tort des planètes qui semblent rester stationnaires.
Στησίχορος, XIII, 3.
στίγμα, XLIII, 3, στίγματα τῆς ἑρμηνείας, les taches, les défauts de la diction. Plut. M. 867 A.
στοιχεῖον, II, 2, πρῶτόν τι καὶ ἀρχέτυπον γενέσεως στοιχεῖον, le principe et le modèle de la création. Pl. Plut.
στόμα, XXXVIII, 4, *au plur.*
στόμιον, XIII, 2, στόμια ἱερά, l'antre de Delphes. Pl.
στόμφος, III, 1, emphase. XXXII, 7, ἀλληγορικὸς στόμφος.
στοχάζεσθαι, I, 1. Pl. Philon. Plut.
στρέφεσθαι, XXVI, 1, στρέφεσθαι ἐν μέσοις

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

σεμνότης, P. XIV, διὰ σεμνότητος ἔφεσιν, entraîné par le désir de s'exprimer avec gravité. L. XII, 1, respect. R. 20, noblesse du discours.
Σέρφος, L. IV.
σημαίνειν, P. XVI, ταὐτὸν διὰ πάντων σημαίνων, indiquant la même idée par tous ces synonymes. R. 20, τὰ σημαίνοντα σύμβολα τῆς διανοίας. R. 23.
σημεῖον, L. XII, 7, intervalle. R. 29, marque. E. 3, 4, 20, trace, preuve matérielle.
σημειοῦν, L. XII, 7, ἐσημειώσατο. L. XII, 5, σημειωτέον.
σιτία, R. 23.
σιωπᾶν, L. XII. 4.
σκευασία, R. 21. Plutarque, Flamin. c. 17, construit ce mot avec ἡδύσμασι.
σκεῦος, L. XII, 6, vase. R. 4, σκεύη, effets, armes.
σκοπός, R. 27, σκοπὸς καὶ κανών. R. 20, *au plur.*
σκοτεινός, R. 3.
σκώπτειν, L. XVII.
σμικρός, R. 4, 11, *au superl.* ou *au comp.*
σοφιστής, R. 19, *au plur.*
σοφός, L. XII, 6, σοφὸν ἀπόφθεγμα.
σπάνις, P. I, 1. P. II, 2.
σπείρειν, E. 5, ἔσπαρται.
σπονδεῖος, L. XIII, 3.
σπουδάζειν, L. XII, 5.
σπουδαῖος, P. I, 4, *au comp.*
σπουδή, P. I, 3, 6, travail. P. II, 3, διὰ σπουδῆς, avec empressement.
στερεῖσθαι, R. 13, ἐστέρηται. R. 31, στερήσεται.
στερεός, P. III, 3, στερεὸν σῶμα.
στίζειν, L. II.
στίχος, L. II. L. XII, 4.
στοιχεῖον, P. III, 1, éléments de l'univers. — L. XII, 2. L. XVII, 1, lettre, syllabe. — E. 3, le cas particulier.
στομφώδης, L. XVI, τὸ στομφῶδες καὶ σκληρὸν βάζειν. L. XVII, τὸ στομφῶδες τὸ σκλήρον. Λογγῖνος ἐν κα' τῶν φιλολ. ὁμιλ.

κινδύνοις, s. fig. en parlant des auditeurs. Pl. s. fig. Plut. div. sens.
συγγένεια, XVII, 3. Pl. Plut.
συγγενής, XXXIX, 3, ἔντροφος καὶ συγγενής, qui naît et se développe avec nous. Pl. Plut.
συγγραμμάτιον, I, 1.
συγγραφεύς, XIII, 2. XXII, 1. XXVII, 1. XXX, 1. XXXIII, 1. XXXV, 2. XL, 2. écrivain en prose, auteur. Pl. Plut.
συγγραφή, XXXV, 2, leç. inc.
συγκατάθεσις, VII, 4, accord. Plut. M. 1123 F. ποίαν δὲ οὐκ ἄνω καὶ κάτω ποιεῖ συγκατάθεσιν καὶ κρίσιν; M. 1119 F. Cic. c. 40.
συγκατατίθεσθαι, XXXII, 1. Pl. Plut. M. 1057, 1123, 1124.
συγκεῖσθαι, XLI, 3, λίαν συγκείμενα, trop symétriques. Pl. Plut.
συγκινδυνεύειν, IX, 6. XV, 4. s. fig. Pl. Plut.
συγκινεῖν, XV, 2, τὸ συγκεκινημένον, syn. de τὸ πάθος. XXIX, 2, λόγοι συγκεκινημένοι. — Plut. M. 715 D, s. fig. moral.
συγκίκησις, XX, 2, σ. ψυχῆς καὶ φορά. On lit dans Plut. M. 375 D, τὴν νόησιν καὶ τὴν φρόνησιν ὡς νοῦ φορὰν καὶ κίνησιν οὖσαν.
συγκλείειν, VIII, 1, s. f. Pl. Plut. s. pr.
συγκοπή, XLII, 1. XXXIX, 4, s. gramm. Plut. M. 1011 D, s. gramm.
συγκόπτειν, XLI, 3, en parlant du style. Plut. s. pr.
συγκορυφοῦν, XXIV, 2, embrasser. Dion. Hal.
σύγκρισις, IV, 2, comparaison. Plut. fr. v. Phryn. Eclog. p. 278, éd. Lobeck.
σύγχρησθαι, XL, 2, syn. de χρῆσθαι. Polyb.
συλλαβή, XXXIX, 4. Pl. Plut.
συλλαμβάνεσθαι, XIV, 3, τὰ συλλαμβανόμενα ὑπὸ τῆς ψυχῆς, les conceptions. Pl.
συμβαίνειν, XVII, 3.—X, 1, τὰ συμβαίνοντα παθήματα. Pl. Plut.
συμβάλλεσθαι, XLIII, 4. συμβεβλῆσθαι, accumuler. Pl. Plut.
συμβιάζεσθαι, X, 6, s. fig. en parlant des prép. ὑπό et ἐκ réunies, ὑπεκ.
συμμαχεῖν, XVII, 1, s. fig. en parlant des figures, συμμαχεῖ τῷ ὕψει τὰ σχήματα. Pl. Plut. s. fig.
σύμμετρος, XXXIII, 1, τὸ σύμμετρον, la médiocrité du talent, une certaine mesure. Pl. Plut.
συμμέτρως, XXIX, 1, avec mesure. Pl. Plut.
συμμορία, XX, 1, κατὰ συμμορίαν ἀνακιρνάμενα σχήματα, figures associées, accouplées.
σύμπας, XXXV, 2, 3. Pl. Plut.
συμπληθύειν, XXIII, 3, multiplier. Hérod.
συμπλήρωσις, XII, 2. Xén. Plut. emploie συμπληρωτικός.
συμπολεμεῖν, IX, 6, s. fig. Pl. Plut. s. pr.
συμπτεροῦσθαι, XV, 4, en parlant de l'imagination du poëte.
συμφέρειν, II, 2, συνενεγκεῖν, procurer. Pl. Plut.
συμφθέγγεσθαι, XXVIII, 1. Plut. Alc. 2, M. 55 D.
συμφύειν, VIII, 2, συμπεφυκέναι. Pl. Plut.
συμφυής, XLIV, 7. Pl. Plut. Lyc. 25.
συμφωνία, XXXIX, 2. Pl. Plut. M. 389 D.
σύν, [I, 4, σὺν ἐκπλήξει.]
συνάγειν, XLII, 1, συνάγειν εἰς βραχύ. — XLIV, 5, leç. dout. v. συναιρεῖν. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

περὶ λέξεως στομφώδους.
στρογγύλος, R. 22. E. 18.
Στωϊκοί, P. I, 2, 4.
συγγενής, R. 27, τοῖς συγγενέσι.
συγγίγνεσθαι, P. I, 1.
συγγνώμη, R. 13.
σύγγραμμα, P. I, 4, 6, 7, 8. R. 27.
συγκαταβάλλεσθαι, P. X.
συγκαταθετικός, P. IV, paraît signifier *qui unit les contraires*. Plut. M. 1122 B, l'emploie dans le sens de *assentiens*.
συγκατανέμειν, P. I, 5.
συγκεῖσθαι, P. VII. XI. L. XII, 7. — E. 18, συγκεῖσθαι δι' ἀκριβείας.
συγκεραννύναι, R. 20, συγκεκρᾶσθαι.
συγκοσμεῖν, E. 20.
συγκροτεῖν, R. 31, συγκεκροτημένος.
συζευγνύναι, P. X.
συζυγία, L. X. XII, 7.
συλλαβή, L. XII, 2, 13, étym. du mot.
συλλαμβάνειν, L. XII, 13, s. pr. réunir.
συλλέγειν, R. 5, 33.
συλλογισμός, E. 4, 20.
συμβαίνειν, P. II, 3. L. XII, 4. L. XIII, 4, συμβαίη. R. 9, συμβεβηκότα. R. 11, τὰ συμβαίνοντα. ibid. τὰ συμβάντα. E. 20, συμβεβηκός.
συμβάλλεσθαι, P. I, 5, rassembler, recueillir. — P. XIX, contribuer. — L. XII, 11, appartenir, être du ressort.
σύμβολον, R. 20.
συμβουλευτικός, E. 18.
σύμμετρος, R. 18, σύμμετρον καὶ συμμελές, style pourvu des mesures et des sons convenables. E. 13, symétrique. R. 29, *plur.*
συμπέρασμα, E. 4.
συμπεριλαμβάνειν, L. XIII, 2.
συμπλοκή, R. 21, παράθεσις καὶ συμπλοκὴ τῶν καλουμένων φωνηέντων.
συμπόσιον, R. 3.
συμφέρειν, R. 32, συμφέρει καὶ πρέπει.
σύμφωνον, L. XIII, 1. *sing.* et *plur.* consonne.
συναγωγή, P. I, 5, 7.

συναθροίζειν, XXXVI, 2. Pl. Plut. Vit. 600 D.
συναιρεῖν, XLIV, 5, concentrer, condenser. Pl. Plut. fr.
συναίρεσις, X, 3. Plut. M. 924 F.
συναμμάζειν, XLIV, 2, Polyb. Plut. V. 39 E, etc.
συναναγκάζειν, X, 6. XXII, 4. Isocr.
συναναιρεῖν, II, 3. Plut. M. 1040 E, etc.
συναναπλέκεσθαι, XX, 1, συναναπεπλεγμένα, expr. improprе suivant le Thes. H. St. édit. Didot.
συναποθνήσκειν, XLIV, 2. Pl. Plut.
συναποκινδυνεύειν, XXII, 4.
συνάπτειν, XLIV, 7, συνημμένη πολυτέλεια. Pl. Plut.
συναρμόζειν, XXXIX, 3. XL, 3, construire la phrase, l'arranger. Pl. συναρμόττειν. Plut. M. 802 C. etc.
συναρπάζειν, XVI, 2, συναρπάσας ᾤχετο, enlever, transporter, entraîner. Plut.
συνδεῖν, XXI, 2, s. pr. Pl. Plut.
συνδεσμός, XXI, 1, 2, conjonction. Plut.
συνδιατιθέναι, VII, 3. XXXIX, 3, πρός. Plut.
συνδιαφορεῖν, XL, 1, syn. de συναναιρεῖν. ἅπ. λεγ.
συνδιώκειν, XL, 1. XLIII, 5. — XXI, 1, τὸ συνδεδιωγμένον, véhémence. Plut. act. Vit. 456 E.
συνεδρεύειν, X, 1, appartenir, s'attacher. Plut. M. 886 A.
σύνεδρος, XI, 1, semblable. s. impr. Plut.
συνεκλάμπειν, XLIV, 3. Plut. V. 627 C. 922 D.
συνεκλύεσθαι, XXXIX, 4. Plut. M. 596 A.
συνεκπίπτειν, XLI, 1. Pl. Plut. fr.
συνεκφωνεῖσθαι, XXXVIII, 3.
συνεμβαίνειν, X, 10, εἰς, revêtir, s. fig. — XIII, 4, admettre, employer. Plut. V. 947 A. s. pr. *neutre.*
συνεμπίπτειν, X, 6. Plut. M. 399 E, 904 D, 1003 C.
συνεμπνεῖν, IX, 11, συνεμπνεῖν οὔριον τοῖς ἀγῶσι, respirer l'ardeur des combats, en parlant d'Homère.
συνεμφαίνειν, XXII, 3. Ath. Plut. M. 512 A.
συνενθουσιᾶν, XIII, 2. XXXII, 4. Plut. T. Gracch. c. I. v. Wytt. Anim. ad M. 26 A. Bibl. crit. I, p. 3, 49.
συνεξομοιοῦσθαι, XXXIX, 2. Plut. 807 E.
συνεπιβαίνειν, XV, 4, τοῦ ἅρματος Plut. V. 826 A.
συνεπικρίνειν, XI, 2. Pl. Plut. M. 53 A.
συνεπιρρώννυσθαι, XI, 2. Plut. Alex. c. 33. Brut. c. 49, etc.
συνεπισπᾶσθαι, XXII, 3, entraîner avec soi. Pl. Plut.
συνεργός, XXIII, 1, συνεργὸς κόσμου. Pl. Plut.
συνεφέλκεσθαι, XXXII, 1. Plut. M. 529 C. 735 A.
συνεχής, XX, 3. XXXII, 5, continuel, successif. — XLIV, 12, τὰ συνεχῆ, ce qui doit suivre. — VII, 3, τὸ συνεχές, syn. de συνεχῶς. Pl. Plut.
συνήθεια, XLIV, 4, habitude. Pl. Plut.
συνήθης, XXXI, 1, τὸ σύνηθες, l'habitude. Pl. Plut.
συνηχεῖν, XXVIII, 1, εἰς. — XXXIX, 4, *av. le dat.* contribuer, en parlant de l'harmonie. Plut.
σύνθεσις, VIII, 1, σ. ὀνομάτων. XXXIV, 2. XXXIX, 1. XL, 3. Pl. Plut. M. 747 D. πολλὰς δὲ καὶ συνθέσεις ὀνομάτων κατὰ μέλη μιμητικῶς σχηματίζουσιν.
συνθεωρεῖν, XXXVI, 1.
σύνθλιψις, X, 6, s. fig. en parlant des prépositions ὑπό et ἐκ. Plut. emploie le verbe συνθλίβω.
συνιστάναι, XXXIV, 3, faire valoir, recommander. Pl. Plut. — XXXIX, 4, constituer, former, μέτρον συνιστᾶσιν. Pl. — συσταίη, synon. de γίγνοιτο. v. Plut. M. 1110 A.
σύνοδος, X, 3, σύνοδος παθῶν. XX, 1, σύνοδος σχημάτων, concours. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

συναιρεῖν, P. III, 1, συνελόντι.
συναποκλίνεσθαι, R. 32.
συνάπτειν, P. XX, rapprocher.
συναρμόζειν, P. VII, μεγαλοπρεπῶς συναρμοσθέν.
συναρπάζειν, L. XII, 4, συναρπάσαι τῷ λόγῳ τὴν ἀκοήν, dérober, dissimuler.
συνδεσμός, R. 22, conjonction, *au plur.*
συνδύο, R. 22.
συνεθίζεσθαι, R. 22, συνειθισμένος.
συνεῖναι, P. I, 1, συνόντας.
συνέμπτωσις, L. XII, 4.
συνεπαυξάνεσθαι, R. 28.
συνεργάζεσθαι, P. III, 2.
συνέρχεσθαι, P. XI, συνελθούσας.
σύνεσις, R. 22, 27. P. I, 3. P. III, 3.
συνέχεια, P. 7, ἡ συνέχεια τῶν λέξεων, la succession des mots.
συνεχῶς, P. III, 1, immédiatement, sans intermédiaire. — R. 27, continuellement.
συνήθεια, P. II, 1, amitié, liaison.
συνήθης, P. XI, κοινὸς καὶ συνήθης, ordinaire, habituel. R. 26.
σύνθεσις, P. I, 5. — R. 22, les mss. donnent σύνθεσις au lieu de σύνεσις.
σύνθετος, L. XVII. R. 28.
συνθήκη, P. XI, leç. conj. construction de la phrase. E. 3, *au plur.* traités.
συνιστάναι, L. XIV, 1, συνέστη, se maintenir. — L. XII, 11, συσταίη, syn. de γίγνοιτο, εἴη. — R. 31, συνιστάμενος, commençant. Thom. Mag. συνίσταται ἀντὶ τοῦ ἀρχὴν λαμβάνει.

συνοικίζεσθαι, XLIV, 7. Pl. Plut. à l'actif.
συνοικοδομεῖσθαι, X, 7, τὰ συνοικοδομούμενα; les mss. portent συνοικονομούμενα. Plut. V. 38 C, emploie συνοικοδομέω.
σύνολος, XII, 5. XVII, 1. XLIV, 10. Pl. Plut. M. 1108 E, omis dans le *Lex. Plut.*
συνόμνυσθαι, XV, 5. Plut.
σύνταγμα, V. écrit. Diod. Sic. Plut. M. 1036 C. 1115 A.
σύνταξις, XI, 3, σύνταξις εἰς ἑνότητα, art de coordonner les circonstances. Pl. Plut.
συντάττεσθαι, I, 1, IV, 2, composer un ouvrage. Plut. Cat. maj. 25. — XV, 11, συντάττεσθαι ὑφ' ἕν, converger au même point. Pl. Plut.
συντείνειν, XVIII, 1, rendre, faire. Pl. Xén. Plut.
συντειχίζειν, X, 7, συντετειχισμέναι. Xén.
συντελεῖν, VIII, 4, συντελεῖν τὰ ὕψη, produire le sublime. — συντελοῦσαι μοῖραι εἰς τὸ ὕψος, moyens propres à ennoblir le style. Plut. — XXXV, 4, ἀρετὴ συντετελεσμένη, vertu parfaite, accomplie.
συντιθέναι, IX, 12, composer un poëme. — XXXIII, 5, συνθεὶς. XL, 2, συνθεῖναι. Pl. Plut. M. 121, D.
συντομία, XLII, 1, s. fig. Pl. Plut. s. pr.
σύντομος, XVII, 1. Plut. M. 408 C. Quint. I. O. IV, 2, 183.
σύντομως, XI, 3. Pl. Plut. 408 E.
συνυπάρχειν, VIII, 2, συνυπάρχειν καὶ συμπεφυκέναι, être toujours uni et naturellement inséparable. X, 1, τὰ συνυπάρχοντα ταῖς ὕλαις, circonstances qui constituent le caractère d'un fait. Plut. M. 472 B. Philon.
συφορβεῖσθαι, IX, 14, οἱ ἐκ Κίρκης συφορβούμενοι. ἅπ. λεγ.
σύρεσθαι, XL, 4.
σύστασις, VIII, 1, αὐθιγενεῖς συστάσεις, sources naturelles. Plut. M. 130 B. 731 D.
σύστημα, XL, 1. Pl. Plut. Numa, c. 17.
συστρέφειν, XLII, 1, τὰ συνεστραμμένα, la concision, la brièveté, prise en bonne part. Platon l'emploie comme synonyme de *contortus*. V. Clav. Cic. et Ast, Lexicon Platonicum. Plut. div. sens.
σφαδάζειν, XXV, cit. de Xénophon. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 10 C.
σφάλμα, XXXVI, 2. Pl. Plut. Alex. c. 17.
σφόδρα, XL, 3. XLIII, 5. Pl. Plut.
σφοδρός, VIII, 1, σφοδρὸν πάθος. XXXII, 4, εὔκαιρα καὶ σφοδρὰ πάθη. Pl. Plut.
σφοδρότης, IX, 13, σφοδρότης ἡλίου. Pl. Plut.
σχεδόν, I, 3. V. XVII, 2. XXXVIII, 2. XL, 1. XLIV, 2. Pl. Plut.
σχέσις, X, 7, ἡ πρὸς ἄλληλα σχέσις, liaison des parties entre elles. Pl. Plut. M. 444 E, etc.
σχῆμα, VIII, 1. XVI, 1. XXVII, 2. XXIX, 1, 2. XXXII, 4. XXXVIII, 3, *au sing.* et *au plur.* figure de rhétorique. Plut. l'emploie dans ses divers sens.
σχημάτιον, XVII, 1, diminutif, pris dans un sens défavorable.
σχηματισμός, XVI, 2. XVIII, 1, emploi des figures. Pl. Plut. *habitus, ornatus,*
σχολάζειν, XXXII, 4, être en repos, oisif. Pl. Plut.
σχολαστικός, III, 4, σχολαστικὴ νοήσις, pensée niaise ou frivole. v. les *Recherches*, p. 87.
σχολή, III, 1, σχολῇ γε, à peine, nullement. Pl. Plut. M. 6 B. σχολῇ γ' ἄν.
σχολικός, III, 5, σχολικὰ πάθη. — X, 7, dé-

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

σύνταξις, L. XII, 3, σύνταξις ποδῶν ἢ βάσεων, assemblage de pieds ou de sons, d'accents. E. 12, αἱ καινοτομίαι τῶν συντάξεων.
συντείνειν, R. 7, τὰ πρὸς ζήτησιν συντείνοντα, les choses qui se rapportent à la recherche des preuves. R. 17. E. 13, εἰ μὴ συντείναις τῇ βελτίστῃ λέξει τὰ νοήματα, mettre ses soins, appliquer ses pensées. Les mss. de la Rhét. portent συνθεῖναι.
συντελεῖν, P. XIX, συντελοῦσα, contribuant. R. 16, ὑπόθεσις συντετελεσμένη, le sujet traité.
συντιθέναι, P. I, 5, composer des livres. P. VII. R. 20, 28. — R. 17, συνθεῖναι, leç. dout. v. συντείνειν.
σύντονος, R. 32, σύντονον καὶ δριμὺ βλέπειν. Philostr. σύντονον βλέπει.
συνυπάρχειν, R. 9. E. 6, συμβεβηκότα καὶ συνυπάρχοντα, circonstances fortuites ou habituelles.
συνυφαίνειν, R. 21. Plut. Dion. Hal.
σύστασις, L. XVII, accord, rapport.
συστέλλειν, L. XII, 3.
συστρέφειν, E. 5, συστρέψας ὁ λόγος, résumé, abrégé.
σφόδρα, P. III, 3.
σφυρά, L. XII, 5, τὰς σφυρὰς καταφέρειν.
σχεδόν, R. 22.
σχετλιάζειν, R. 32.
σχέτλιος, R. 28.
σχῆμα, P. III, 2, σχήματα τῶν ἀτόμων. — L. XII, 5, σχήματα μελῶν, balancement des membres. — R. 16. E. 9, κατὰ τὸ σχῆμα τῶν ἐπιλόγων, suivant la règle, la formule des péroraisons. — R. 30, σχήματα τῶν ἐννοιῶν.... οὔ μοι δοκεῖ δικαίως σχήματα καλεῖσθαι. — R. 31, geste, *habitus.*
σχηματίζειν, L. XII, 3, φωνὴ σχηματίζει τὰς συλλαβάς.

clamatoire, synon. de σχολαστικός, si ce dernier mot n'est pas préférable. Dion. II. de Comp. 22.
σώζειν, VII, 3, σωζόμενον, dont le souvenir, l'impression reste. — IX, 7, οὐ σώζοντα τὸ πρέπον. XXXV, 4. Pl. Plut.
Σωκράτης, IV, 4.
σῶμα, X, 1, s. fig. X, 3, s. pr. XI, 2, *au plur.* XXI, 2. XL, 1. XLIV, 5.
σωμάτιον, IX, 13, ὅλον τῆς Ἰλιάδος σωμάτιον. Plut. s. pr.
σωματοειδής, XXIV, 1. Pl. Plut. M. 566, B. Auct. Rhet. ad Alex. c. 32.
σωματοποιεῖσθαι, XL, 1, σωματοποιούμενα, *membra orationis in unum corpus redacta.* Aristot. Polyb. Diod. Sic.
σωρός, XLIII, 4. Pl. Plut.

T.

Τάξις, I, 4, τ. καὶ οἰκονομία λόγων. II, 3. XX, 2, 3. XXII, 1, 2, ordre, arrangement, place. Pl. Plut.
ταπεινός, III, 4. IX, 10. XXXV, 2. XL, 2. XLIII, 3, 6. XXXIII, 2, en parlant des facultés. Pl. Plut. fr.
ταπεινότης, XXXVIII, 6. Pl.
τάττειν, XIV, 2, leç. conj. voy. παίζω. XVI, 1. XXXII, 1. XXXIII, 5, ὑπὸ νόμον τάττειν. Pl. Plut.
ταῦρος, XL, 4. Pl. Plut.
ταύτη, III, 2. IX, 4. [9]. XII, 3. XXXI, 1. Pl. Plut.
τάφος, III, 2. γῦπες ἔμψυχοι τάφοι, cit. de Gorgias.
ταχέως, XXXIII, 3. XXXV, 2, ταχέως γίγνομαι περί acc. Pl. Plut.
τάχος, XII, 4. XXXIV, 4, s. fig. appl. à l'éloquence. Dion. Hal. Plut. Vit. 846 F.
ταχύς, XXVII, 3.
τε, XXVI, 3... τε ἅμα... καί.
τείνειν, XIII, 2, s. neutre, ὁδὸς τείνει ἐπὶ τὰ ὑψηλά. Pl. Plut. V. 858 C.
τεκμήριον, XVII, 2, preuve. Pl. Plut.
τεκμηριοῦν, XXVIII, 2. Thuc. Dion. Hal. Philon.
τεκνοκτονία, XL, 3. Plut. M. 18 A. 998 E.
τεκνοποιΐα, XLIV, 7. Plut. M. 966 D.
τέλειος, XI, 2. XXII, 1. XXXVI, 4. XL, 1. Pl. Plut.
τέλεος, XLI, 1, τέλεον, *prorsus.* Plut. Dion. Hal. App. Luc.
τελεσιουργεῖσθαι, XLIV, 8. Diod. Sic. Plut. M. 907 A.
τελεσφορεῖσθαι, XIV, 3. Diod. Sic. Jos. Philon.
τελευταῖος, VI. Pl. Plut. M. 154 E. etc.
τέλος, XV, 2. XVI, 4. XLIII, 1, *exitus rei.* XXII, 4, ἐπὶ τέλει. Pl. Plut.
τέμνειν, [XL, 1, τμηθὲν ἀφ' ἑτέρου].
Τερεντιανός, I, 1. IV, 3. XII, 4. XLIV, 1.
τέσσαρες, XXXIX, 4, τέτρασι.
τέχνη, II. 1, ὕψους τέχνη. ibid. μία τέχνη τὸ πεφυκέναι. XVII, 2, 3. XXII, 1. XXXII, 4. XXXVI, 3, 4. opp. à φύσις.
τεχνίτης, XVII, 1, τεχνίτης ῥήτωρ. Pl. Plut. De Adul. c. 14, τεχνίτης κόλαξ.
τεχνογράφος, XII, 1. Anaxim. Rhet. præf. Spengel, Rhet. gr. I, p. 174, l. 7.
τεχνολογία, I, 1. II, 1. Plut. M. 514 A, en parlant des grammairiens. Cic. ad Att. IV, 16, 3.
τῇδε, VII, 1, τῇδέ που. XXII, 1, τῇδε κἀκεῖσε.
τηλικοῦτος, XXXVI, 1. XLIII, 1.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

σώζειν, P. I, 4. P. III, 3. P. XIX, maintenir une opinion.
Σωκράτης, L. XII, 5.
Σωκρατικοί, E. 21.
σῶμα, P. II, 1. s. pr. — R. 7, 21, τὸ σῶμα τῆς λέξεως.
Σωτάδης, L. IX.
σωφροσύνη, E. 18.

T.

Ταινία, E. 17, s. fig. à propos des ornements du style.
τάξις, L. XIV, 1. — P. XXI, τάξεις, degrés, ordres des intelligibles. — R. 18, τάξεως αἴσθησις, le goût de l'ordre.
ταράττειν, R. 14.
Τάρρα, L. XVIII, πόλις Κρήτης.
Ταρσεύς, L. XXII, Παῦλος ὁ Ταρσεύς.
τάσσειν, P. II, 2, prescrire.
τάχα, R. 26, ταγ' ἂν ἴσως, leç. conj.
ταχύς, R. 1, comp. leç. dout.
τείνειν, R. 34, ἐπὶ πολὺ τείνειν τὴν διάνοιαν, sens actif.
τεκμαίρεσθαι, E. 20.
τεκμήριον, P. III, 1. L. XII, 3, τεκμήριον μέτρου ἀκοή. E. 3, 4. *au plur.*
τέλειος, L. I, II, τελεία, un point. R. 34, τέλειος ῥήτωρ, leç. conj.
τελειότης, P. XIX, τελειότης κράσεως.
τέλεος, E. 5.
τελευταῖος, R. 15, *plur. neutre.*
τελευτή, R. 13, *au plur.*
τελέως, R. 34, leç. dout.
τελικός, R. 10. E. 7, τὰ τελικὰ κεφαλαῖα, *argumenta sumpta ex utili et æquo.*
τέλος, P. I, περὶ τέλους, titre du livre sur le souverain bien. R. 11, intention. — L. XIII, 2, ἐπὶ τέλους, à la fin. R. 11, πρὸς τῷ τέλει.
τετράχρονος, L. XII, 14.
τέχνη, R. 9, 17, 27, 31. E. 6, 16.
τεχνικός, P. I, 4. L. XII, 11, 12, 13.

τηρεῖν, XVII, 3, garder, protéger. XXXVI, 2, assurer. Pl. Plut. fr.
τιθέναι, IX, 5. XV, 1. XXII, 1, attribuer, assigner. — XXXVIII, 2, ταῦτα τίθησιν, il emploie ces expressions. — XLIII, 3, ἔθηκε. XLIII, 4, θεῖναι. — θετέος, XXII, 1.
τιθηνός, XLIV, 2, ἀγαθὴ τιθηνός. Plut. Vit. 660 C.
Τίμαιος, IV, 1, 2, 3, 5, l'historien.
τιμή, VII, 1, *au plur.* — XLIV, 11.
τιμωρία, IX, 7, *au plur.* vengeance. Pl. Plut.
τις, *enclit, précédé d'un adj.* VII, 2, γαῦρόν τι. IX, 3, θαυμαστόν τι. XVII, 2, θαυμαστή τις. XV, 2, ἕτερόν τι. VII, 3, ἀκουόμενόν τι. IX, 8, ἄχραντόν τι. XVII, 3, φυσική τις. XII, 1, ποιόν τι. XXII, 1, μέσα τινά. XXVIII, 2, φυσωδές τι. XXVIII, 3. XXXV, 2, μεγάλην τινά. XXXII, 4, ἴδιά τινα. XXXIII, 1, καθαρόν τινα. XXXIV, 4, θεόπεμπτά τινα. XLIV, 9, ἐλεύθερόν τινα. XXXVI, 2, ἐλάχιστόν τι. XIII, 4, τηλικαῦτά τινα. XIV, 2, τόδε τι. VII, 4, ἑν τι. v. plus haut, le mot εἷς. — *précédé d'un subst.* XXVIII, 2. XXXIX, 3, ἁρμονίαν τινα. XXVIII, 2, προπομπήν τινα. XXX, 1, ψυχήν τινα. XXXV, 2, θεατάς τινας. XXXVIII, 5, λύσις καὶ πανάκειά τις.
τίς, *interr.* IV, 4, τί δεῖ. XXXIII, 5, τί δέ. III, 4, τί ποτ' οὖν. XXXVI, 2. τί χρὴ πρὸς τούτοις ἔτι λέγειν. Sur τί δεῖ περὶ Τιμαίου λέγειν ὅπου γε, v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 2 F.
τιτρώσκειν, XXVII, 2, cit. d'Hécatée.
τλημόνως, XXXI, 1.
τοῖος, XXVII, 1, ἔλεγε δὲ τοῖά τινα καὶ τοῖα ὁ Ἕκτωρ. Pl. Plut.
τοιοῦτος, XXV. XXXII, 8.
τόλμα, XXXII, 4, τόλμα μεταφορῶν. Pl. Plut.
τολματός, X, 2, cit. de Sappho.
τόλμημα, XXXVIII, 5, τόλμημα λεκτικόν. Plut. s. pr.
τολμηρός, XXXII, 3, τὰ τολμηρά, en parlant de l'usage des figures. Pl. 267 D. κἂν ᾖ τολμηρότερον εἰρῆσθαι. Plut. M. 187 C, en parlant d'une personne.
τόνος, IX, 13. XXXIV, 4, vigueur, énergie, appl. à la poésie ou à l'éloquence. Plut. s. pr. et fig.
τοπηγορία, XI, 2. XII, 5. XXXII, 5, lieux communs.
τόπος, III, 5, ἄλλος τόπος. IX, 8. XXXII, 6, passage, citation. — XII, 2, τόποι καὶ μόρια, parties et faces d'un sujet. — XXVI, 2, διὰ τῶν τόπων ἄγει. Pl. Plut.
τοσοῦτος, XV, 12. XXXVI, 4. XLIV, 1, 9.
τραγικός, XV, 3. XXX, 2. Pl. Plut.
τραγῳδία, III, 1. Pl. Plut.
τραγῳδός, XV, 8. Pl. Plut.
τράπεζα, XLIII, 4. Pl. Plut.
τραπεζοκόμος, XLIII, 4. Plut.
τραῦμα, IX, 7. Pl. Plut.
τρέφειν, XLIV, 2, 5, s. pr. et fig. Pl. Plut.
τριάκοντα, IV, 2.
τρίπους, XIII, 2. Pl. Plut.
τρίτος, III, 5.
τρόμος, X, 2, cit. de Sappho.
τροπή, XXII, 1, πρὸς μυρίας τροπάς. — XXXII, 6, trope. Plut. M. 52 F.
τροπικός, XXXII, 2, τὰ τροπικά, syn. de τρόποι. XXXII, 6, leç. inc.
τρόπος, IV, 3. IX, 1. X, 3. XIII, 2. XVI, 1. XXVII, 5. XXXII, 3, 5. — figures, tropes, XII, 1. XXXII, 5, 7. — Pl. Plut. dans le sens de *modus*.
τροχαῖοι, XLI, 1, Plut.
τρυφή, XLIII, 4. XLIV, 7. Pl. Plut.
τυγχάνειν, XIV, 1, εἰ τύχοι. XXXVIII, 2. XXXIII, 1. [IX, 9, οὐχ ὁ τυχὼν ἀνήρ.] XVI,

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

τηρεῖν, R. 11, 22, 27, garder, observer.
τιθασσεύειν, R. 11.
τιθέναι, P. III, 1, θεῖναι. L. 1. τεθεῖται. L. XII, 7, τεθήσεται. R. 15, 22, θήσεις.
Τίμαιος, P. VII, XXI, dialogue de Platon.
Τίμαρχος, L. XXII.
τιμή, L. V. P. II, 3.
τίμημα, R. 11, *au plur.*
τίμος, L. V.
τιμωρία, R. 11.
τοιγαροῦν, E. 12.
τοιγάρτοι, R. 24.
τόνος, R. 24, sens gramm. R. 31, sens ord.
τόπος, P. I, 1. P. XIX. R. 2, s. pr. — P. I, 5, sujet. — R. 10, τόποι πίστεων καὶ ἀφορμαί, lieux communs des preuves.
τραγῳδιά, R. 32.
τραγῳδοποιός ou τραγῳδιοποιός, R. 19.
τραχύνειν, R. 21.
τραχύς, R. 1, *comp.* leç. conj. v. ταχύς.
τρεῖς, R. 28.
τρέφειν, P. XIII, τεθράφθαι.
τρέχειν, L. VIII.
τρίβεσθαι, R. 22, τετριμμένος τὰ ὦτα. R. 31.
τρίβραχυς, L. X.
τρίμετρον, L. XII, 7.
τριπλᾶ, R, 31.
τρίς, R. 31.
τροπή, P. III, 2, τροπὴ καὶ δύναμις, puissance et influence. — P. VII, changement.
τρόπος, P. I, 2, 6, classe. — P. II, 2, manière. R. 9, *plur.* E. 6, 19.
τροχαικός, L. XII, 7.
τροχαῖος, L. VIII, XI.
τροχαλός, L. VIII.
τρυφερός, L. IX, τρυφερώτατος.
τυγχάνειν, P. II, 1, κἂν ἄλλο τι τύχῃς οἰηθείς. P. XI, ὡς ἔτυχε. L. XII, 7, τετύχηκεν.

1, οὐκ ἂν ἡ τυχοῦσα μέρις εἴη. v. M. Bachr. Plut. Ale. c. 14. p. 137 s.
τύπος, XII, 7, τύπῳ περιλαβεῖν, définir. Plut. Vit. 766 B. τύπῳ λαβεῖν, M. 855 A. — XIII, 1, exemple, modèle. leç dout. — XXIII, 2, τοῖς τύποις ἑνικά, singuliers par la forme, opp. à τῇ δυνάμει πληθυντικά, pluriels par le sens.
τύπτειν, XX, 2, Pl. Plut.
τυραννίς, IV, 1, *au plur.* VII, 1. Pl. Plut.
τύραννος, XVII, 1.
τυφλός, XIV, 3, s. fig. ἀτελῆ καὶ τυφλά. Pl. Plut. fréq.
τῦφος, XLIV, 7. Plut. quelquefois.

Υ.

Ὕβρις, XLIV, 7. Pl. Plut.
ὑγιής, XXXIII, 1, ὑγιὲς καὶ ἀδιάπτωτον. — XLIV, 9, ὑγιὴς κριτής. Pl. Plut.
ὑγρός, XXXIV, 2, 3, en parlant du style. Plut. Pér. c. 5, et fréq. dans diverses acceptions.
ὑδρωπικός, III, 4 οὐδὲν ξηρότερον ὑδρωπικοῦ.
ὕδωρ, XXXII, 7.
ὕλη, X, 1, ταῖς ὕλαις συνυπάρχοντα μόρια. — XIII, 4, ὕλαι ποιητικαί. — XLIII, 1, sujet d'un récit. Pl. Aristot. Plut.
ὑπακούειν, X, 2, cit de Sappho.
ὕπακρος, XXXIV, 1. Pl. ne se retrouve que dans notre auteur, suivant le Thes. H. St. éd. Didot.
ὑπαντᾶν, XVI, 4, se présenter à l'esprit. Plut. Vit. 1043 B. s. pr. Eurip. Suppl. 398, s. fig.
ὑπάρχειν, VII, 1. XXIV, 2. Pl. Plut.
ὑπέκ, X, 6, cit. d'Homère.
ὑπεναντίον, III, 4. XVI, 4. Pl. Plut.
ὑπεναντίωσις, X, 3, καθ' ὑπεναντίωσεις. XXXVIII, 1, εἰς ὑπεναντιώσεις. Démosth. Aristot. Plut. M. 20 C. 661 C. 1050 E. 1055 C. Galen. Sext. Emp.
ὑπέρ, *avec le gén.* IV, 2, ὁ λόγος ὑπὲρ τοῦ πρὸς Πέρσας πολέμου. XXIX, 2, ὑπὲρ τῆς τῶν σχημάτων χρήσεως. XXXVI, 4, ὑπὲρ τῶν σκεμμάτων. XXXIX, 1, ὑπὲρ ἧς. XVI, 1, ὑπὲρ τῶν πεπολιτευμένων. ibid. 2, ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας. — XV, 7, ὑπὲρ τοῦ τάφου.
ὑπεραίρειν, III, 4, τὰ ὕψη. XV, 8, τὸ πιστόν. XXXVI, 3, τὰ ἀνθρώπινα, surpasser. Pl. Plut. Lyc. c. 31.
ὑπερβαίνειν, XV, 10, ὑπ. ὅρον, dépasser la limite, dans un sens favorable. Pl. Plut.
ὑπερβάλλειν, VII, 1, ὑπερβάλλοντα ἀγαθά, biens excellents. XVI, 2, εἰς ὑπέρβαλλον ὕψος καὶ βάθος, en un élan sublime, en un sentiment profond. XXXVIII, 2, surpasser. Pl. Plut.
ὑπέρβασις, XXII, 3, 4, hyperbate, sens omis dans le Thes. H. St. éd. Didot.
ὑπερβατόν, XXII, 1, 2, 3, 4. Ps.-Plut. Vit. Hom.
ὑπερβιβάζειν, XXII, 2, 3, employer une hyperbate. Apoll. de Synt. Ps.-Plut. Vit. Hom. § 9.
ὑπερβολή, XV, 5, ὑπ. τοῦ μεγέθους. XXIII, 4, grandeur. — XXXVIII, 1 et s. hyperbole. Pl. au ph. et au mor. Plut. s. pr. et fig. s. gramm. M. 104 B.
ὑπερέκπτωσις, XV, 8, licence. Iamb. Clem. Al. Plut. empl. ὑπερεκπίπτειν, M. 876 F.
ὑπερήμερος, XIV, 3, survivant, durant au delà. Plut. M. 548 D. 549 D. s. pr. et fig.
Ὑπερίδης, XV, 10. XXXIV, 1 et s.
ὑπερμεγέθης, XXXIII, 2. XLIV, 1. Xén. Plut.
ὑπεροραν, VII, 1, mépriser par grandeur d'âme. Pl. Xén. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

R. 33, παῖς οὐ γλίχεται τυχών.
τύπος, P. II, 3, τύπος τῆς γραφῆς, caractère de la diction. — P. XIII, modèle. — R. 22, τύπος ἴδιος φωνῆς, expression particulière. — R. 27, ἐν τύποις, d'une manière sommaire et générale. — R. 32, ἐν τύποις περιλαβεῖν, faire comprendre par des exemples. — E. 3, modèles des figures et des statues.
τυπώδης, R. 10. E. 7.
Τύρος, P. II, 2, 3.
τωθάζειν, L. XII, 5.

Υ.

Ὑβριστικῶς, P. III, 3.
ὑγιής, L. XIII, 2, ὑγιὴς ὅρος, définition exacte.
ὕδωρ, P. XIX, ὕδατα.
υἱός, R. 1.
ὕλη, L. XII, 5, 11, ὕλη τοῖς μέτροις ἡ συλλαβή, élément.
ὑπάγεσθαι, P. I, 6, se laisser entraîner.
ὑπαλλάττειν, R. 32, ὁ τὸν ῥυθμόν.
ὑπάρχειν, R. 10. E. 7, ὑπαρχέτω. R. 28. L. XIII, 2, ὑπάρξει.
ὑπειπεῖν, R. 13, ὑπείπωμεν.
ὑπέρ, *avec l'acc.* R. 20, ὑπερ τὸν καιρόν.
ὑπερβαίνειν, R. 20, employer des hyperbates.
ὑπερβάλλειν, E. 18, τὸ ὑπερβάλλον εἰς ὤτων χάριν, ce qui flatte le plus les oreilles.
ὑπερβαλλόντως, P. II, 3, grandement.
ὑπερεπιθυμεῖν, P. II, 2. Xen. Luc.
ὑπέρευγε, R. 23, au lieu de καλῶς,
ὑπερορᾶν, R. 19, ὑπερεώραται καὶ παρημέληται.

ὑπεροχή, XVII, 1, magistrature, leç. dout. Strab. 25 C. — XXXVI, 4, τὸ ἐν ὑπεροχῇ μεγαλοφυΐας. XXXVIII, 3, ὑπεροχὴ τοῦ πάθους. Pl. Plut.
ὑπερτείνειν, XXXVIII, 1, τὰ ὑπερτεινόμενα. — X, 1, τὰ ὑπερτεταμένα. XII, 5, ὑπερτεταμένον ὕψος. Plut. V. de Public. c. 12.
ὑπερφρονεῖν, XXXV, 2, *avec le gén.* Pl. Plut. *avec le gén.* et *l'acc.*
ὑπερφυής, I, 4. IX, 4. XVI, 2. Pl. Plut. fréq.
ὑπερφυῶς, XLIII, 2. Pl. Plut. fréq.
ὑπέχειν, XIV, 2, ὑπέχειν εὐθύνας, Pl. Plut. M. 711 E.
ὑπισχνεῖσθαι, XLIV, 12. Pl. Plut.
ὑπό, *avec le gén.* compl. du verbe pass. VII, 2, ὑπό τ' ἀληθοῦς ὕψους ἐπαίρεται. VII, 3, ὑπὸ ἀνδρὸς ἔμφρονος ἀκουόμενον. IX, 14, ὑπὸ τῶν πελειάδων παρατρεφόμενον. XIII, 2, ὑφ' ὧν ἐπιπνεόμενοι. XIV, 2, ὑπ' ἐμοῦ λεγόμενον. XIV, 3, τὰ συλλαμβανόμενα ὑπὸ τῆς ψυχῆς. XV, 12, ὑπὸ μεγαλοφροσύνης ἀπογεννώμενα. XVI, 2, ὑπὸ θεοῦ ἐμπνευσθεὶς. ibid. κουφίζομαι ὑπὸ τῶν ἐγκωμίων. XVII, 1, ἀντισυμμαχεῖται ὑπ' αὐτοῦ. ibid. ὑπὸ ῥήτορος κατασοφίζεται. XVIII, 2, ὑφ' ἑτέρων ἐρωτώμενοι. XXI, 2, ὑπὸ τῶν συνδεσμῶν ἐμποδιζόμενος. XXXII, 7, ὑπὸ βακχείας τινὸς λόγων ἐκφερομένος. XXXV, 4, ὑφ' ἡμῶν ἀνακαιόμενον. — *cause, moyen.* III, 4, ὑπὸ περιεργίας. IV, 1, ὑπὸ ἔρωτος. VIII, 4, [ὑπὸ μανίας] ἐκπνέον. XV, 1, ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ. XV, 5, ὑπὸ φιλοτιμίας. XXII, 1, ὑπὸ ζηλοτυπίας... ὑπό τινος πάθους παραπίπτοντες. ibid. ὑπ' ἀστάτου πνεύματος. XXII, 4, ὑπ' ἀγωνίας. XXXII, 8, ὑπὸ φιλονεικίας. XXXIII, 4, ὑπὸ μεγαλοφυΐας. XXXVI, 2, ὑπὸ τοῦ φθόνου. XXXVIII, 3, ὑπὸ ἐκπαθείας. XLIII, 5, ὑπό τινος ἀνάγκης. XLIV, 4, ὑπὸ συνηθείας.
avec l'acc. X, 3, ὑπ' αὐτό, en un seul point. XV, 1, ὑπ' ὄψιν τίθημι. XV, 11, συντάττεσθαι ὑφ' ἕν. XXXIII, 3, ὑπὸ νόμον τάξαι.
ὑπόγυος, XVIII, 2. XXII, 3, ἐξ ὑπογύου. Pl. Plut. M. 737 A.
ὑποδύειν, XVII, 2, leç. inc.
ὑποζύγιον, XLIII, 4, Pl. Plut.
ὑπόθεσις, V, 1, cause. I, 1. IX, 12. XXXVIII, 2. XXIX, 1, sujet. Pl. Plut.
ὑποκείμενον, I, 1. XII, 1, syn. d'ὑπόθεσις. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 235 E. — XXIII, 4, leç. dout. les mss. portent ὑπερκείμενα. Plut. De def. orac. c. 48.
ὑποκρούειν. XLI, 2, interrompre. Pl. Plut. V. Dem. c. 15. Apophth. 177 B.
ὑπολαμβάνειν, XLIV, 6, ὑπολαμβάνων ἔφην. Plut. fr.
ὑπόμνημα, XXXVI, 4. XLIV, 12, livre, traité. Pl. Plut.
ὑπομνηματίζεσθαι, I, 2. Plut. M. 120 E. v. Wytt.
ὑπόνοια, XVII, 1, 2. — XIX, 1, 2. syn. de ἀλληγορία, v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 19 E. Demetr. π. ἑρμ. §§ 99-102.
ὑπονοστεῖν, III, 1, πρὸς τὸ εὐκαταφρόνητον. Plut. M. 811 E. ὑπ. εἰς χλευασμόν.
ὕποπτος, XVII, 1. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 60 F.
ὑποστηρίζειν, XXXII, 5, ne se trouve pas dans Platon.
ὑποτίθεσθαι, V. XIV, 2. Pl. Plut. v. Wytt. Anim. ad M. 66 E.
ὑποτίμησις, XXXII, 3. Plut. Cam. c. 40.
ὑποτρέχειν, X, 2, ὑποδεδρόμακε, cit. de Sappho.
ὑποφέρειν, XVI, 4, ajouter à ce qu'on a dit. — III, 3, ὑποφέρεσθαι ἐπί τι, se laisser entraîner à. — IX, 11, ὑποφερόμενος, qui dégénère, qui s'abaisse. Plut.
ὑποχωρεῖν, IX, 13, en parlant de l'Océan. Pl. Plut.
ὑποψία, XVII, 2. Pl. Plut.
ὑστεροφημία, XIV, 3, et suivant Ruhnken, XLIV, 8. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 85 C.
ὑφηγεῖσθαι, I, 4. Pl. Plut.
ὑφιστάναι, II, 2, ὑφέστηκε syn. de ἐστί. Plut. M. 432 A, etc. — XII, 1, ὑφίστασθαι μετά τινος, supposer, avoir pour caractère.
ὕψος, I, 4. Plut. M. 396 B, s. pr.
ὑψηγορία, VIII, 1. XIV, 1. XXXIV, 4.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

ὑπερφυής, R. 23, τό τε ἄτοπον, ὑπερφυές, c'est-à-dire remplacez ἄτοπον par ὑπερφυές.
ὑπογραφεύς, P. II, 2.
ὑπόδημα, R. 4.
ὑποδοχή, R. 2.
ὑπόθεσις, R. 16, ὑπόθεσις συντετελεσμένη. E. 19, sujet. — P. II, 3, opinion, hypothèse.
ὑπόκεισθαι, R. 31, τοῖς ὑποκειμένοις πράγμασι. E. 19, ὑποκειμένη ὑπόθεσις.
ὑποκρίνεσθαι, R. 31.
ὑπόκρισις, R. 30, 31. E. 15, 16, débit, action.
ὑποκριτής, R. 32.
ὑπόμνημα, P. II, 3, traité. R. 27, manuel.
ὑπονοεῖν, P. IV.
ὑποπίπτειν, L. XIII, 3.
ὑπόστασις, P. XXIV.
ὕπτιος, R. 5, *supinus.* — P. VII, ὕπτιος λόγος, style noble, relevé.
ὕστερος, R. 26, ὑστέρα δεκάτη, le vingt-unième jour du mois.
ὕψος, P. VII, χάρις καὶ ὕψος, grâce et di-

ὑψηλοποιός, XXVIII, 1. XXXII, 6.
ὑψηλός, I, 1, et ailleurs. XL, 2, ὑψηλὸς ποιητής. XLIV, 1, ὑψηλαὶ φύσεις. XLIII, 3, ὑψηλότερος. Pl. au s. pr. Plut. s. pr. s. fig. mor. s. littéraire. v. Pericl. c. 5, οὐ μόνον τὸ φρόνημα σοβαρὸν καὶ τὸν λόγον ὑψηλὸν εἶχε (ὁ Περικλῆς).
ὑψηλοφανής, XXIV, 1.
ὕψος, I, 1. II, 1. VIII, 1. IX, 1, 3, etc. *au sing.* — III, 4. VII, 4. XI, 2, 3. XLIII, 5, *au plur.* sublime, traits sublimes, paroles sublimes. — XII, 4, ὕψος ἀπότομον, sublime exprimé par des traits soudains et rapides. Pl. Plut. s. pr. s. fig. moral.
ὑψοῦν, XIV, 1, exprimer d'une manière sublime. — Plut. M. 103 E, en parlant de la fortune.

Φ.

Φαίνεσθαι, X, 3. XII, 1. XVI, XVII, 3. XVIII, 2. XXX, 2. [XL, 3.] XLI, 1. XLIV, 9.
φάναι, II, 1, φησί ou φήσει τις. IX, 2. [IX, 9.] X, 3. XVI, 3. XXII, 2, φήσας et φῆσαι. XVIII, 1. XXXIV, 4. — IX, 14. X, 3, ὡς ἔφην. — IX, 14, τί γὰρ ἂν ἄλλο φήσαιμεν; XVIII, 1, τί δ' ἐκεῖνα φῶμεν;
φαντάζεσθαι, XV, 2, 4, 7, 10, etc. Pl. Plut.
φαντασία, VII, 1, apparence. — XV, 12, imagination. — XLIII, 3, spectacle, vue. — *au plur.* III, 1, images vaines. — XV, 1, 5, images, figures. — XV, 3, peinture des passions. Pl. Plut.
φάντασμα, IX, 6. Pl. Plut.
φάσκειν, XLIV, 4. Pl. Plut.
φέγγος, XVII, 2. XXXV, 4. Pl. Plut.
φειδώ, XXII, 4, φειδὼ δὲ τῶν παραδειγμάτων ἔστω διὰ τὸ πλῆθος. comp. Plut. M. 47 C.
φέρειν, I, 2, φέρε. VIII, 1, φέρε δή. X, 1, φέρε νῦν. XXI, 1, φέρε οὖν. Pl. Plut. — XIX, 2, φέρειν ἔμφασιν. — XXXVI, 2, φέρων ἀπέδωκε. XLIII, 3, φέρων ἔθηκε. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 4 B. — *au part.* XV, 5. XLIV, 6. — *au pass.* XIII, 2. XV, 4. XXII, 1. XXXIV, 4, φερόμενοι κεραυνοί. — *au moy.* XXXIII, 1, φέρεσθαι πρωτεῖον.
φήμη, XLIV, 8, leç. dout. Pl. Plut.
φθάνειν, XVI, 4. XIX, 1. XXII, 2. XXVII, 1. XLI, 2. Pl. Plut.
φθέγγεσθαι, XIV, 3, *de scriptore.* Pl. Plut.
φθείρεσθαι, XXXVIII, 3. Pl. Plut.
φθίνειν, XLIV, 8. Pl. Plut.
φθόγγος, XXXVIII, 1. XXXIX, 3. Pl. Plut.
φθόνος, XXXVI, 2. Pl. Plut.
φιλαργυρία, XLIV, 6. Plut.
φιλεῖν, XXXII, 8, opp. à μισεῖν. — II, 2. V. XXI, 1, avoir coutume. Pl. Plut.
φιληδονία, XLIV, 6. Plut. M. 12 C. etc.
Φίλιππος, XXXI, 1, roi de Macédoine.
Φίλιστος, XL, 2, historien sicilien.
φιλολογεῖσθαι, XXIX, 2. Plut. fr. v. Wytt. Anim. ad M. p. 22. C.
φιλόμυθος, IX, 11, τὸ φιλόμυθον. Plut. M. 30 D.
φιλονεικία, XXXII, 8. Pl. Plut.
φιλόνεικος, XIII, 4, φιλονεικότερος. Pl. Plut.
φιλόπονος, XV, 3, φιλοπονώτατος ὁ Εὐριπίδης... ἐκτραγῳδῆσαι. Pl. Plut.
φίλος, VI, ὦ φίλος. — *au superl.* I, 1. XII, 4. XIII, 2. XVII, 1. XXIX, 2. XLIV, 1. Pl. Plut.
φιλοσοφία, XIII, 4. Pl. Plut.
φιλόσοφος, XLIV, 1. *plur.* Pl. Plut.
φιλοτιμία, XV, 5. XXXVIII, 2. XLIV, 2. Pl. Plut.
φιλότιμος, XXXV, 2, φιλοτιμότατος. Pl. Plut. *au pos.*
φιλοχρηματία, XLIV, 6. Pl. Plut.
φλογίον, XXXV, 4.
φλοιώδης, III, 2, φ. ἀνήρ. X, 7, τὸ φλοιῶδες. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 81 B.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

gnité dans le style.
ὑψοῦν, P. VII, ἐπαίρειν καὶ ὑψοῦν τὴν ὅλην περίοδον, élever et ennoblir toute la période.

Φ.

Φαίνειν, R. 22, φήναντας.
φαίνεσθαι, R. 31. E. 18, φανησόμενον.
φάναι, P. II, 3, φαίην ἄν.
φανερός, R. 9.
φαντασία, P. III, 2, φαντασία καὶ λογισμός, imagination et raisonnement. L. XVII, image.
φάρμακον, R. 21.
φαῦλος, R. 12, 13, 19.
φέρειν, L. XII, 8, παρὰ τὸ φέρω, φέρτρον.
φέρτρον, L. XII, 8.
φεύγειν, R. 11, ὁ φεύγων, l'accusé.
φθέγμα, R. 31, 32, 33. v. πνεῦμα.
φθόγγος, L. XII, 13.
φθορωδής, P. XIX.
φιλεῖν, P. 2, 3, aimer. — R. 33, avoir coutume.
Φίληβος, P. 1, 3, dialogue de Platon
φιλόκαλος, E. 18, ἡ φιλόκαλος εὐτέλεια.
Φιλόξενος, L XII, 2, grammairien qui a écrit sur la Métrique.
φιλόλογος, P. I, 4, φιλολογώτατος.
φιλοπονία, L. XX.
φιλοσοφεῖν, R. 19.
φιλοσοφία, P. I, 1. L. XII, 5.
φιλόσοφος, P. II, 3, τὸ φιλόσοφον. *au plur.* P. I, 1. L. XIII, 2.
φιλοτιμεῖσθαι, P. III, 1.

φοβεῖσθαι, XIV, 3. XXII, 1. XXXIV, 4. Pl. Plut.
φοβερός, III, 1. IX, 7. X, 6. Pl. Plut.
φόβος, XXII, 2, 4, *au sing.* VIII, 2, *au plur.* Pl. Plut.
φοιβάζειν, VIII, 4, φ. τοὺς λόγους.
φοιβαστικός, XIII, 2. Plut. Rom. c. 20.
φοιβόληπτος, XVI, 2. Hérod. IV, 13. Plut. Vit. 644 F.
φορά, II, 2, φορὰ καὶ ἀμαθὴς τόλμα. XXI, 2, φ. τῶν θεόντων. XXXII, 4, τὸ ῥόθιον τῆς φορᾶς. XX, 2. φ. ψυχῆς. v. Wytt. Anim. ad Plut. M. 132 D, et plus haut le mot συγκίνησις.
φορβειά, III, 2, cit. de Sophocle. v. le mot φυσᾶν, et Wytt. Anim. ad Plut. M. 56 E.
φορεῖν, XXXVIII, 1, cit. de la harangue sur l'Halonèse.
φορταγωγεῖν, XLIII, 4.
φράζειν, XVII, 1. XLIII, 1, πέφρασται ὁ χειμών. Pl. Plut.
φράσις, III, 1. XLII, 1, style, diction.— VIII, 1, ἡ γενναία φρ. noblesse de la diction.— XIII, 4, expressions poétiques. XXX, 1, expression. Dion. H. Quint. VIII, 1, I. Plut. Vit. 343 B.
φραστικός, XXX, 1, φραστικὸν τὸ μέρος, la partie qui concerne l'élocution. XXXII, 6. φραστικὸς τόπος. — XII, 5, τὰ φραστικά, sujet qui prête aux développements. Pl. Plut. M. 909 A.
φρονεῖν, X, 6, opp. à ἀλογιστεῖν. IX, 3, φρονεῖν μικρά. XVI, 2, φρονεῖν ἔλαττον ἐπί τινι. XXXIII, 5, εὖ φρονῶν. Pl. Plut.
φρόνημα, IX, 3, ταπεινὸν φρόνημα καὶ ἀγεννές, âme étroite et basse. — XLIV, 2, τὰ φρον. τῶν μεγαλοφρόνων, les grandes pensées. XLIV, 3, ἐξ ἁπαλῶν φρονημάτων.— On lit dans Plut. M. 762 D, ψυχὴν δὲ μικρὰν καὶ ταπεινὴν καὶ ἀγεννῆ ὁρῶντες ἐξαίφνης ἀποπιμπλαμένην φρονήματος, ἐλευθερίας, φιλοτιμίας, χάριτος. Pl. Philon.
φρονηματίας, IX, 4, Aristot. Pol. V. 9, § 2. v. la note de Coray, p. 300.
φρόνιμος, VII, 1. Pl. Plut.
φρουρεῖν, XLIV, 6. Pl. Plut.
Φρύνη, XXXIV, 3.
Φρύνιχος, XXIV, 1, auteur tragique.
φυλάττειν, XX, 3, observer, souteuir. XXXVI, 2. Pl. Plut.
φῦναι, XXXII, 4, πέφυκε. Pl. Plut.
φυσᾶν, III, 2, φυσᾶν σμικροῖς αὐλίσκοισι, φορβειᾶς ἄτερ, cit. de Sophocle. v. Orelli et Baiter, Lex. Cic. Ind. græco-lat.
φυσικός, XVII, 3. XXXVI, 3. XXXIX, 1. Pl. Plut.
φυσικῶς, XXXV, 4. Plut.
φυσιολογία, XII, 5, description, *au plur.* Plutarque emploie le verbe φυσιολογεῖν dans le sens d'*expliquer*.
φύσις, IX, 7. XV, 3. XVI, 2. XXII, 1. XXXV, 2. XXXVI, 4. XXXIX, 3. XLIII, 5, nature, force, forme naturelle. — XXII, 1, ἐκ τοῦ κατὰ φύσιν εἱρμοῦ, hors de la marche naturelle de la phrase. — III, 1, 3. XV, 11. XVII, 1. XXIII, 4. XXXVI, 3. XL, 2, φύσει, naturellement. — *au plur.* XXXIII, 2. XLIV, 1, 6, 11. Pl. Plut.
φυσώδης, XXVIII, 1, s. fig. enflé, ampoulé. Pl. Plut. M. 734 E. s. pr.
Φωκαεύς, XXII, 1.
φωνή, IX, 2. XLIII, 5, φωναί, des mots. Plut. M. 1119 E.
φωνεῖν, XXXIX, 4, πεφώνηται, exprimer.
φωνήεις, XL, 1, sonore, retentissant. Pl. Plut.
φωνητικός, XXX, I, φωνητικὴ ψυχή, la vie du langage. Plut. M. 898 E. Suivant les Stoïciens, ce serait la partie de l'âme qui préside au langage.
φώριον, IV, 5. Dion. Chrys. Alciphron.
φῶς, [IX, 9.] XVII, 2, 3. XXXI, 1, φῶς γὰρ τῷ ὄντι ἴδιον τοῦ νοῦ τὰ καλὰ ὀνόματα. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

φλυαρία, P. III, 3.
Φοιβίων, P. I, 2, 5, philosophe stoïcien.
φράσις, E. 21, τὴν φράσιν συγκοσμεῖν. P. XIV, τὴν φράσιν ἐξαλλάττειν, changer la construction.
φρόνημα, L. XXII, φρόνημα ἑλληνικόν, le génie grec.
φρόνησις, P. III, 2. P. XIX.
φροντίζειν, P. XVI. —P. XI, πεφροντισμένος.
φροντίς, P. XI.
φυλάσσειν, R. 17. R. 22, φυλακτέον. R. 21, πεφύλαξο.
φῦλον, R. 19.
φῦναι, P. III, 1, πεφύκασιν. P. III, 3. R. 11.
φυσιολογία, P. XV, système de la nature, dans le Timée de Platon.
φύσις, P. XIV, διαστρέφειν τὴν φράσιν ἀπὸ τοῦ κατὰ φύσιν. — R. 16, 32. E. 9.
φωκικός, L. III, corr. pour φωνητικός.
φωνή, L. XII, 3. XIII, 2, ἀὴρ πεπληγμένος. R. 22, 31, 32, voix.
φωνήεις, L. XIII, 1, τὸ φωνῆεν, voyelle. — R. 21, *au plur.*
φωνητικός, L. III, ἡ φωνητικὴ χελιδών, leç. fautive, qui doit être remplacée par ἡ φωκική.
φῶς, R. 17. E. 13, φῶς γὰρ ὥσπερ τῶν νοημάτων ὁ τοιοῦτος λόγος (R), ἡ καλλιλογία (E).

X.

Χαίρειν, XXXII, 6, χαίρειν τινί, en parlant du style. XXXVI, 4, χαιρέτω ἕκαστος οἷς ἥδεται. Pl. Plut.
Χαιρώνεια, XVI, 3.
χαλᾶν, XXXVIII, 1, τὰ ὑπερτεινόμενα χαλᾶται, au s. fig. Pl. Plut.
χαλεπός, X, 3, τὰ χαλεπώτατα τῶν παρακολουθούντων, les circonstances les plus saillantes et les plus fâcheuses. Pl. Plut.
χαλινός, II, 2, s. fig. Pl. Plut. de Alex. fort. I, c. 5, 802 D.
χαρά, VII, 2. Pl. Plut.
χαρακτήρ, XXII, 1, χαρ. πάθους ἀληθέστατος, en parlant de l'hyperbate. Pl. s. pr. Plut. s. fig. Dion. Hal.
χάρις, I, 2, εἰς τὴν σὴν χάριν. XXXIV, 2, ἀρεταὶ καὶ χάριτες Λυσιακαί. I, 4, τὸ πρὸς χάριν, syn. de χαριζόμενον, v. M. Bachr. Plut. Alc. 4, p. 79-80. — IX, 10, χάριν, empl. comme prép. τοῦ μαθεῖν χ.
χάρται, XLIII, 2, χάρται βιβλίων, leç. inc. à laquelle Toup a substitué χύτραι βολβῶν. cit. de Théopompe.
χαῦνος, [III, 4.] VII, 1. Pl. Plut. M. 59 C.
χεῖν, X, 2, χέεται, cit. de Sappho. — XII, 3, κέχυται εἰς μέγεθος, s. fig. en parlant d'un écrivain. — XXIII, 3, χυθεὶς εἰς τὰ πληθυντικὰ ὁ ἀριθμός. — XXXIV, 2, μυθολογῆσαι κεχυμένος, en parlant d'Hypéride.
χειμάρρος, XXXII, 1. Pl. Plut.
χειμών, IX, 14. X, 3, *plur.* XLIII, 1, orage. Pl. Plut.
χείρων, II, 1, χείρω τε τὰ φυσικὰ ἔργα. XXXIII, 3, χείρονος. — XLI, 2, χείριστον. Pl. Plut.
χεῦμα, XIII, 3, s. fig. abondance du style. Plut. s. pr.
χηρεύειν, VIII, 3, manquer, être dépourvu. Plut. quelquefois.
χλωρός, X, 2, χλωροτέρα, cit. de Sappho.
χοιρίδιον, IX, 14, χοιρίδια κλαίοντα, cit. de Zoïle. Pl. Plut.
χορήγημα, XLIII, 4, χορηγήματα πρὸς τρυφήν, Plut. Oth. c. 9.
χορός, XLI, 2. Pl. Plut.
χρᾶσθαι, XXXII, 8. XXXVI, 1. Pl. Plut.
χρεία, XXXII, 1. XXXVI, 1. Pl. Plut.
χρεώδης, XXX, 2. XXXV, 5, utile. Plut. qqf.
χρῆναι, VII, 1. IX, 1. XII, 5. XXXII, 2, 3. XXXVI, 1. XXXVIII, 1. Pl. Plut.
χρήσιμος, I, 2. XXXV, 4. Pl. Plut.
χρῆσις, II, 2. XVI, 2. XXIX, 2. XXXII, 7. Pl. Plut.
χρησμῳδεῖν, XIII, 2. Pl. Plut.
χρηστομάθεια, XLIV, 1, désir de s'instruire.
χρηστομαθεῖν, II, 3.
χρόα, X, 3. Pl. Plut.
χρονίζειν, XLIV, 7. Pl.
χρόνος, XIV, 3. XXV, temps, durée. — XXIII, 1, αἱ τῶν πτώσεων, χρόνων, προσώπων, ἀριθμῶν, γενῶν ἐναλλάξεις, temps de verbe. — XXXIX, 4, καταμετρούμενος δάκτυλος τέτρασι χρόνοις, mesure longue de quatre temps. — XL, 4, ἐξερείσματα τῶν χρόνων.
χροῦς, X, 2. χρῷ ὑποδεδρόμακεν, cit. de Sappho.
χρυσίον, XLIII, 3, τὰ χρυσία. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

X.

Χαλεπός, R. 2, *comp.*
χαλκεύς, L. XII, 5.
χάρις, P. VII, χάρις καὶ ὕψος, grâce et dignité dans le style. P. XI, χάρις τῶν ὀνομάτων, termes agréables. — R. 21, θήρατρα χαρίτων, filets où nous prennent les grâces du langage. — R. 23, οὐκ ἐν χάριτι, syn. de ἀηδές, ἀγλευκές, ἀτερπές. — R. 20, μετά τινος χάριτος καὶ ἡδονῆς. R. 24, χάριν τὴν σήν. E. 12, χάριν σήν. R. 30. E. 15, χάριν, prép.
χαρμονή, R. 33.
χειμών, P. XIX, *au plur.* R. 3, *au sing.* hiver.
χείρ, L. XII, 10, ἐν χερσὶν ἔχειν. R. 5.
χειροῦσθαι, E. 18, λόγος χειρωσόμενος τοὺς θεατάς.
χείρων, R. 11. E. 8, 18, χεῖρον.
χελιδών, L. III, ὄρνις πανόπαια, Procné de Panope, ville de Phocide.
χολή, L. V.
χόλος, L. V.
χορδαί, L. XII, χορδῶν κινήματα.
χορεία, R. 29.
χορεύειν, R. 29.
χοριαμβικός, L. X.
χοῦς, L. XII, 6.
χρᾶσθαι, P. I, 6. L. XIV, 1. R. 17.
χρεία, R. 18, 24, 32, ἐν χρείᾳ καθεστηκώς.
χρήσιμος, R. 11.
χρῆσις, P. XI.
χρηστέον, R. 11, 13.
χροία, E. 17.
χρόνος, P. I, 1. R. 3, temps, durée. — L. XII, 14, μονόχρονος, δίχρονος, τετράχρονος, valeur d'une brève; la longue vaut deux brèves, le dactyle vaut quatre brèves. — R. 24, αἱ μεταλλάξεις αἱ περὶ τοὺς χρόνους.
χρυσίον, R. 4.
Χρύσιππος, P. III, 1, philosophe stoïcien.

χρῶμα, XVII, 3. Pl. Plut.
χύσις, XII, 4, 5, abondance, s. fig. appl. à l'éloquence de Cicéron.
χύτρα, XLIII, 2, χύτραι βολβῶν, leç. conj. pour χάρται βιβλίων, cit. de Théopompe.
χώρα, XXXIX, 4. Pl. Plut.
χωρεῖν, [IX, 9], concevoir. — XLIV, 12, ἐπὶ τὰ συνεχῆ χωρεῖν. Pl. Plut.
χωρίς, XI, 2. Pl. Plut.

Ψ.

Ψέγειν, XXXVI, 1. Pl. Plut.
ψῆγμα, X, 7, raclure. Pl. Plut.
ψηφίζεσθαι, XV, 10. Pl. Plut.
ψήφισμα, XXXIX, 4. Pl. Plut.
ψῆφος, XXXIII, 4. Pl. Plut.
ψιλός, IX, 2, ψιλὴ ἔννοια, selon M. A.-J.-H. Vincent (Rev. de Philol. II, 39), pensée non exprimée.—XXXVIII, 2, ψιλὴ νόησις, pensée simple, sans ornement. Pl. Plut.
ψύχεσθαι, X, 3, au s. pr. XII, 3. XXVII, 1. au s. fig. en parlant de style.
ψυχή, *passim, au sing.* et *au plur.*
ψυχικός, XLIV, 3, 8. Plut. qqf.
ψυχρός, III, 3. V, τὸ ψυχρόν, s. fig. — X, 2. ἱδρὼς ψυχρός, cit. de Sappho.
ψυχρότης, III, 4, s. fig. Pl. s. pr. Plut. s. pr. et s. mor.

Ω.

Ὠιδάριον, XLI, 2.
ὧδε, XXVI, 2, ὧδέ που καί. — XXXI, 2. ὧδέ πως ἔχει.
Ὠκεανός, IX, 13. XXXV, 4. Plut.
ὠνεῖσθαι, XLIV, 9, ὠνεῖσθαι τῆς ψυχῆς, Plut. M. 457 E.
ὡς, I, 4, ὡς τὰ πολλά. IX, 8, ὡς ἀληθῶς. XXXIII, 2. XXXVI, 4, ὡς ἐπὶ τὸ πολύ. — X, 7, ὡς εἴποι τις. VIII, 1. IX, 5, ὡς ἂν εἴποι τις. XXXVIII, 5, ὡς οὐ διαλείπω λέγων. — XV, 3. XXXIV, 2, ὡς οὐκ οἶδ' εἰ. XXXII, 8, ὡς οὐδ' αὐτὸς αὐτόν. XXXV, 2, ὡς πρὸς ἡμᾶς. XXVIII, 1 et aill. ὡς..... οὕτως. — VII, 4, ὡς. *quasi.*
ὡσανεί, XLI, 3. Plut.
ὥσπερ, II, 2, ὥσπερ... οὕτως. XVII, 2. XXI, 2. XLI, 1. XLIII, 3, etc. — VIII, 1, *quasi.*
ὡσπερεί, XXXIV, 4. Plut.
ὠφέλεια, XXXVI, 1. XLIV, 11. Pl. Plut.

TABLE DES FRAGMENTS DE LONGIN.

χώρα, R. 26, place.
χωρεῖν, P. III, 2, χωρεῖν εἰς τὸν ἀγῶνα.
χωρίον, R. 2, *au sing.* et *au plur.*

Ψ.

Ψῆγμα, P. III, 2, molécule, atome.
ψήφισμα, E. 3.
ψῆφος, R. 12, 31. E. 2.
ψιμύθιον, R. 24.
ψυχαγωγεῖν, P. XI, 15. R. 2, 20.
ψυχή, P. II, 2,

Ω.

Ὠιδή, R. 33.
ὠνή, L. V.
ὤνος, L. V.
ὥρα, P. XIX, ὧραι, saisons. R. 3, *au sing.* saison. P. VII. XVI, ὥρα ὀνομάτων.
ὡραΐζεσθαι, P. XI.
Ὠριγένης, P. I, 3, philosophe platonicien.
ὡς, R. 17, 27, ὡς ἔνι μάλιστα. E. 20, ὡς μάλιστα.
ὠφέλεια. P. I, 1.

FIN DE LA TABLE.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 40 ligne dernière, lisez : des Heidelberger Jahrbücher.
— 56 — 32. Il vaut mieux, ici et ailleurs, lire Postumius.
— 59 — 20. M. Spengel, dans la Préface du premier volume des *Rhetores græci*, publié en avril 1853, rappelle l'observation de M. Rœper au sujet d'Ammonius, et approuve M. Buchenau d'avoir rapproché le Traité du Sublime du Dialogue de Tacite sur les orateurs, pour en déduire l'époque de l'auteur de ce traité, qui était un Grec versé dans la littérature latine. De plus, M. Spengel n'attribue pas au témoignage de Jean de Sicile la même valeur que MM. Bake et Egger, et fait remarquer que ce rhéteur est postérieur au ms. de Paris, nº 2036, dont le copiste hésitait entre Denys et Longin. Cependant il estime que les rapports, soit d'idées soit de termes, qui se trouvent entre le Traité du Sublime et la Rhétorique de Longin, expliquent jusqu'à un certain point l'opinion de Ruhnken et d'autres savants sur l'identité des deux auteurs; il propose même de supprimer, dans la section VIII, § 1, du Traité περὶ ὕψους, la phrase relative à la distinction des figures de mots et de pensées, parce que Longin n'admet que des figures de mots : διισσὰ δὲ.... λέξεως *auctoris verba esse non videntur, qui sola* λέξεως σχήματα *agnoscit.* (v. les *Recherches*, p. 72-73.)
— 96 — 12, lisez : au nombre de dix-sept cents environ.
— 106 — 32, — sur son mérite poétique.
— 137 — 20. Aux éditions du Traité du Sublime qui ont paru dans notre siècle, nous devons ajouter celle que M. Léonard Spengel a insérée dans le tome Ier des *Rhetores græci*, *Lipsiæ*, MDCCCLIII, volume qui fait partie de la *Bibliotheca scriptorum græcorum et romanorum Teubneriana*. M. Spengel a revu avec soin le texte du Traité du Sublime, qu'il intitule Διονυσίου ἢ Λογγίνου περὶ ὕψους. Il donne les variantes du ms. de Paris, nº 2036, d'après une collation faite à Florence par Petr. Victorius (Vettori), et partout où le texte lui paraît douteux, il a rétabli la leçon de cet excellent manuscrit. Il indique dans sa Préface, pages XV-XX, les meilleures leçons des autres manuscrits et des deux éditions *princeps*; il cite les conjectures les plus sûres des principaux critiques qui se sont occupés du texte du π. ὕ.; il en propose lui-même de nouvelles et signale quelques passages qui lui paraissent réclamer un examen ultérieur. Nous avons profité de cette excellente édition dès que nous l'avons eue entre les mains, c'est-à-dire depuis la page 160 de notre volume, et indiqué, soit à la page 251, soit dans cet *errata*, les corrections et les conjectures qui n'ont pas trouvé place dans notre travail.

Page 144 ligne 2. M. Spengel lit πρῶτόν τε.
— « — 10. Le même corrige ὅπερ οἷς ἂν μὴ παρῇ.
— « — 12. Le même lit τὸ δὲ κυριώτατον ὅτι.
— « — 21, lisez : παρατράγῳδα.
— 146 — 17, omis ἐπὶ avant σωμάτων.
— 149 — 6, lisez : par une sorte d'ivresse.
— 150 — 10, transportez § 5 après φησίν, à la ligne 11.
— « — 17, omis μνήμας après κυπαριττίνας.
— 152 — 19, omis ἀγαθὸν après περιφρονεῖν.
— 162 — 30, lisez : le ms. de Paris reprend à la ligne 15, ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον.
— 190 — 19, omis τοῦ τόπου avant παραλιπεῖν.
— » — 27, lisez : παραλογισμόν.
— 200 — 14, omis § 4 avant πολλάκις,
— 208 — 25, lisez : κυριολογίᾳ.
— 236 — 5, M. Spengel lit ὑψηλὸν τοῦτο δοκεῖ.
— 238 — 5, omis καὶ δηλώδεσι τοῖς ὀνόμασι après κοινοῖς.
— « — 9, omis § 3 avant Μετά γέ τοι.
— 240 — 24, M. Spengel lit ἄλλο, « ἄνεμος, » φησίν, « ἐκοπίασε. »
— 242 — 16, lisez : βολβῶν. De même page 243, ligne dernière.
— 264 — 17, omis τὰ devant συγγράμματα.
— « — 21, lisez : ἐπιμεληθέντες ;
— 286 — 10, lisez : ἐπαγγελίαν.
— « — 3, avant la fin, omis ἐπὶ devant πλεῖστον.
— 307 — 8, avant la fin, lisez 458.
— 332 — 3, lisez : μυρία.
— 344 — 7, omis τῆς avant ἀπορίας.
— 391 2me col. ligne 20, lisez : XLIV au lieu de XIV.
— 393 1re col. lignes 29 et 56, lisez : δεσπότης.
— 405 1re col. ligne 23, lisez : κλῖμαξ, de même page 201.
— 409 1re col. ligne 34, lisez : ἴζημα.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
881L5.YV C001
ETUDES CRITIQUES SUR LE TRAITE DU SUBLIN
3 0112 023806364